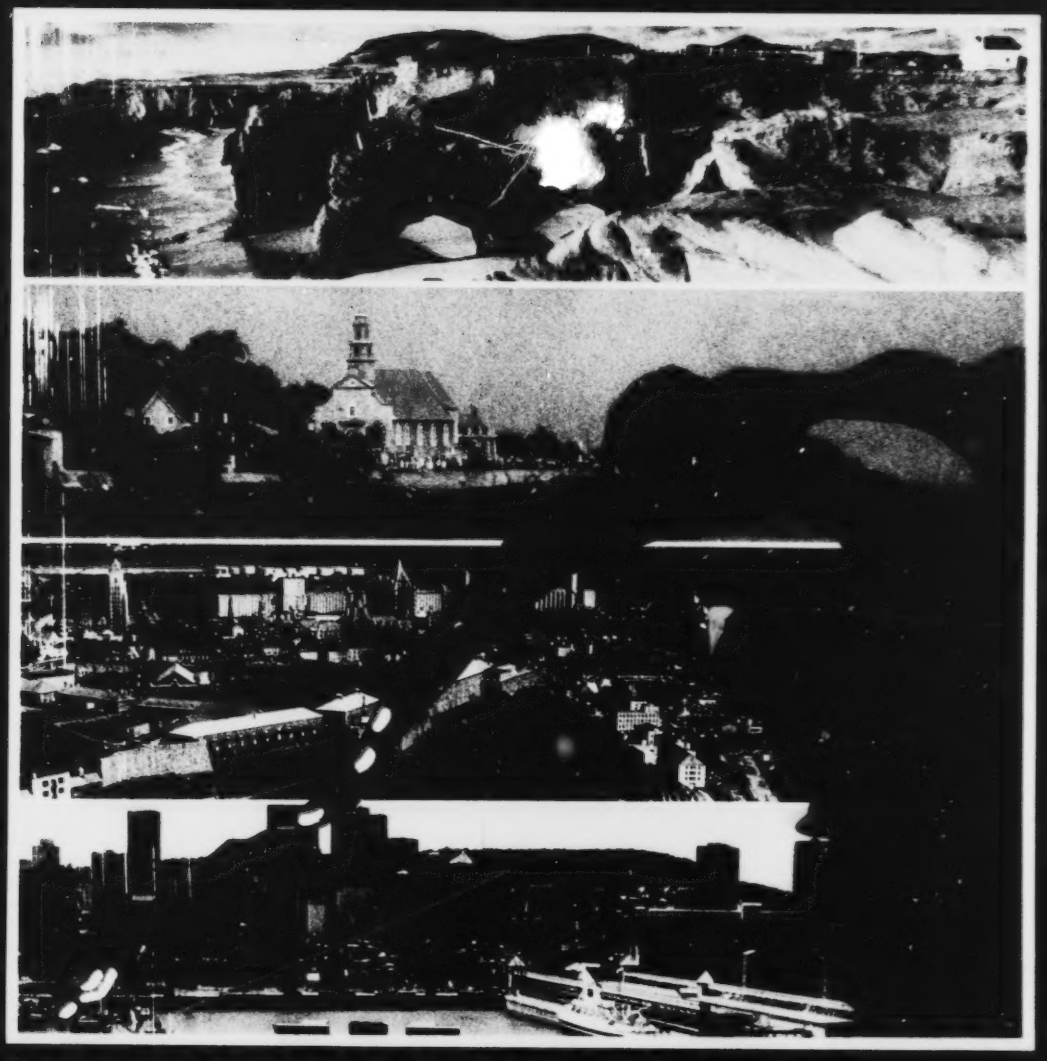
Itinéraire toponymique du Saint-Laurent
ses rives et ses îles

En collaboration



Études et recherches toponymiques, 9

Québec

85-3145/

Itinéraire toponymique du Saint-Laurent
ses rives et ses îles

Études et recherches toponymiques, 9

Québec

Itinéraire toponymique du Saint-Laurent
ses rives et ses îles

ISSN 0823-1079
Cet ouvrage a été publié sous la direction de Christiane Pâquet

Cartographie
Serge Labrecque
Francine Rochon

Cette publication a été réalisée à la Direction générale des publications gouvernementales du ministère des Communications

© **Gouvernement du Québec**
Dépôt légal — 2e trimestre 1984
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-551-06267-5

Pour mieux connaître les Îles du Saint-Laurent consultez la publication *Autour des Îles du Saint-Laurent* publié par le ministère des Affaires culturelles

Préface

Cet ouvrage était à l'état de projet, mais sous une autre forme, depuis un certain temps déjà quand furent connues les décisions relatives aux fêtes qui allaient marquer le 450e anniversaire de la venue de Jacques Cartier au Canada. C'est le rôle en effet de la Commission de toponymie du Québec d'étudier et de faire connaître l'origine et la signification des noms de lieux. Parmi les moyens retenus pour remplir son mandat, figure la collection **Études et recherches toponymiques**, qui se veut une étape de plus vers la constitution éventuelle d'un **Dictionnaire des noms de lieux du Québec**.

La formule cette fois est cependant légèrement différente, en ce sens qu'elle s'intéresse à l'ensemble des rives et des îles du Saint-Laurent, les plus susceptibles d'être visitées par nos invités de l'été 1984. Ce faisant, elle s'ouvre aussi à une perspective plus large qu'auparavant, dans laquelle toponymie, géographie et histoire s'allient pour donner à nos visiteurs un aperçu, que nous espérons être des plus révélateur, du patrimoine et de la culture du Québec.

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce aux études et recherches effectuées pour le compte de la Commission de toponymie par plusieurs collaborateurs qu'il nous fait plaisir d'identifier.

Ainsi, monsieur Gilles Boileau de la firme Géo-Media inc, monsieur René Bouchard de la firme Civacom enrg., mesdames Lise Cyr et Chantale Soucy du Musée de la Gaspésie, madame Hélène de Carufel de la firme Les ethnologues de Carufel, Bouchard et Associés inc., monsieur Mario Filion, de la firme Passé-Présent, madame Huguette Varin de la firme Carrière, Varin, de Jocas et Associés Limitée ont apporté une contribution respective dans les secteurs de Montréal, de la rive nord, entre Montréal et Québec, du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie, de la Côte-Nord, de la rive sud du Haut-Saint-Laurent, de la rive sud du fleuve, entre la rivière Saint-François et Lauzon.

Par ailleurs, des chercheurs autonomes ont aussi été mis à contribution. Mentionnons, madame Cécile Brillant pour la toponymie de la Côte-du-Sud, monsieur Jacques Fortin, de la Commission de toponymie, pour la région de Québec et les îles de la Madeleine, monsieur Guy Lamarre, pour la région de Charlevoix, monsieur Pierre Paré, pour les îles du Saint-Laurent. Jean Poirier et Serge Courville ont aussi rédigé diverses rubriques disséminées dans cet itinéraire.

L'harmonisation des textes et les principaux ajustements de contenu ont été confiés au professeur Serge Courville, qui s'est acquitté de cette laborieuse tâche fort honorablement. Nous lui devons aussi la conception des sous-ensembles, l'adaptation scientifique du texte et la rédaction des textes de présentation pour chacune des régions parcourues.

Aux membres du comité de lecture de la Commission, Jean Poirier, l'adjoint au président, Alain Vallières, le directeur des Services toponymiques et Jean Leclerc, le responsable du Service de l'animation et de la diffusion, nous formulons notre sincère gratitude. Pour avoir fait partie de ce comité, nous savons les longues heures que chacun de ses membres a dû consacrer à ce projet.

Nous remercions également les membres du personnel de la Commission, et Monsieur Hervé Fortin, qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour assurer tant la qualité que le succès de cette publication.

Puisse ce recueil être apprécié de nos lecteurs et favoriser une meilleure connaissance de ce qui fut, autrefois, la principale composante de l'empire français d'Amérique et qui est aujourd'hui le coeur du Québec et le foyer culturel des millions de francophones de l'Amérique du Nord.

Le président,
François Beaudin

Avant-propos

Oser prétendre que cet **Itinéraire toponymique du Saint-Laurent** saura montrer toute la sensibilité linguistique de ceux qui ont habité et habitent encore le Québec serait mentir, car en quatre siècles et demi d'histoire bien des documents et bien des témoins sont disparus. Mais quoi de mieux qu'une première synthèse, même réalisée à partir de sources majoritairement secondaires, pour faire le point sur l'acquis?

Cet ouvrage en fait obéit à deux grands desseins: donner aux visiteurs de 1984 l'occasion de lire le Québec autrement que dans les ouvrages classiques et reconnaître l'effort de ceux qui ont entrepris, depuis longtemps déjà, de reconstituer son histoire à travers les noms de lieux. Il a été réalisé à partir de huit synthèses régionales et d'un dossier thématique (les îles du Saint-Laurent) commandités par la Commission de toponymie du Québec et complétés des archives et des rapports d'enquêtes sur le terrain de cet organisme et de celui qu'il a remplacé en 1977, la Commission de géographie du Québec.

Le travail n'a pas été facile, car non seulement fallait-il harmoniser le contenu de tous ces documents, mais aussi l'intégrer à partir d'une cartographie de base qui a exigé la localisation préalable de près de 1 500 toponymes... Tâche ingrate s'il en est une, dont le caractère pénible n'eut d'égal en fait que les frustrations engendrées par les limites de nos connaissances.

Le langage, on le sait, n'est jamais indépendant de l'organisation sociale dans laquelle, pour laquelle et à travers laquelle il est né. Il nous a fallu, pourtant, souvent définir l'un sans bien connaître l'autre et nous satisfaire d'explications partielles qui ne révélaient qu'un aspect du vécu territorial des Québécois et des Québécoises.

Le défi, par conséquent, était de taille. Si nous l'avons accepté, c'est parce que nous avions l'espoir de contribuer ainsi à une meilleure connaissance du Québec et de sa toponymie. Mais c'est aussi parce que nous étions convaincus à l'avance de la plus entière collaboration du personnel de la Commission de toponymie du Québec. Celle d'abord de son président, Monsieur François Beaudin, et de son adjoint, Monsieur Jean Poirier, dont les encouragements ont été constants. Celle ensuite de tous les membres du comité de lecture, sans l'aide desquels le travail eut été grandement alourdi. Et celle, enfin, du responsable administratif du projet, Monsieur Alain Vallières, pour qui nous éprouvons la plus vive gratitude car c'est lui, en définitive, qui a dû, pendant plus de trois mois, souffrir toutes nos inquiétudes et répondre à tous nos besoins. Que chacun reçoive ici nos plus sincères remerciements.

Serge Courville,
professeur de géographie
historique à l'Université Laval

Guide d'utilisation

Ce recueil s'adressant avant tout au voyageur, motorisé ou non, sa conception se devait d'être la plus simple possible et de facture apte à favoriser le repérage facile des entités rencontrées au fil de la route. C'est pourquoi l'itinéraire a été partagé en huit grandes sections, subdivisées en une, deux ou trois sous-sections correspondant chacune à des régions ou parties de régions géographiques du Québec.

Pour choisir la(ou les) région(s) ou partie(s) de région(s) à visiter, il suffit de se reporter à la *Table des matières* (page XI) et à la *Carte synthèse de l'itinéraire toponymique du Saint-Laurent* (pages 2 et 3), où l'on trouvera, clairement indiqués:

- le nom de chacune des régions ou parties de régions présentées dans le document;
- leur situation géographique relative de part et d'autre des rives du Saint-Laurent ou du golfe du Saint-Laurent et la séquence précise de leur apparition dans l'*Itinéraire*.

Ce choix fait, on pourra alors, soit se rendre directement à la section recherchée et entreprendre la visite de la région, soit préparer cette visite à l'avance par la lecture de l'information fournie dans l'ensemble de la section. Cette dernière comprend toujours:

- une brève présentation de l'histoire régionale, vue sous l'angle des principales étapes de conquête et de mise en valeur du sol;
- une carte itinéraire localisant les routes et les principales entités autour desquelles se répartissent les toponymes retenus dans le cadre de cette section;
- les toponymes en usage dans la région, ainsi qu'une brève description de leur origine et de leur signification, incluant leurs diverses variantes.

Pour ceux enfin qu'une lecture continue rebute ou qui préfèrent la reporter à un moment plus propice, sans pour autant se priver d'une information commode au moment jugé à propos, il a été prévu de compléter l'*Itinéraire* par un *Index*, qui précise la page d'entrée de chaque toponyme (voir page 431 et suivantes). On pourra l'utiliser aisément pour retracer les noms de lieux rencontrés.

Table des matières

	Page
Préface	V
Avant-propos	VII
Guide d'utilisation	IX
Introduction	1
Les voies d'accès	5
Le lac des Deux Montagnes et la plaine nord de Montréal	9
La « presqu'île » de Vaudreuil-Soulanges	23
La rive sud du fleuve Saint-Laurent	33
Le coeur d'un empire	57
Montréal, la métropole	61
L'archipel montréalais	63
Les paysages du centre	89
L'ancien Chemin du Roy et son étape principale, Trois-Rivières	93
Des campagnes oubliées: la rive sud du Saint-Laurent	123
L'héritage de Champlain	153
Québec, la capitale	156
Les régions de transition	163
Beauport, la Côte-de-Beaupré et l'île d'Orléans	167
La Côte-du-Sud	182
Les pays de la mer	199
Du vieux Charlevoix aux confins de la Côte-Nord	207
La côte de Charlevoix	209
La Côte-Nord et l'île d'Anticosti	231
Du Bas-Saint-Laurent à la baie des Chaleurs	303
Le Bas-Saint-Laurent	301
La péninsule gaspésienne	327
Une grande route intérieure	385
La vallée de la Matapédia	385
La porte d'entrée d'un continent	391
Les îles de la Madeleine	394
Conclusion	403
Bibliographie	405
Index	431

Introduction

Porte d'entrée du vaste continent nord-américain, la vallée du Saint-Laurent était fréquentée déjà depuis longtemps par les Amérindiens quand arrivent les premiers pêcheurs basques, bretons et normands – et, peut-être avant, les Vikings – dans le golfe du Saint-Laurent. Cependant, elle n'entrera vraiment dans l'Histoire qu'en 1534, puis en 1535 avec la remontée du fleuve Saint-Laurent par Jacques Cartier venu comme tant d'autres avant lui rechercher cette fameuse route des Indes. Depuis, 450 ans se sont écoulés, au cours desquels le pays a été défriché, l'espace aménagé et les lieux nommés, en empruntant d'ailleurs souvent au langage de ceux qui nous y avaient précédé ou qu'introduira la Conquête britannique de 1760.

C'est dire l'étonnante richesse de la toponymie québécoise, qui participe d'au moins cinq grandes influences différentes: celle des Amérindiens, dont les origines au Québec remontent à plus de 5 000 ans, celle de la France, qui colonisera la vallée du Saint-Laurent pendant plus de deux siècles, celle des pays anglo-saxons d'Europe et d'Amérique, dont l'apport ira sans cesse croissant à partir des années 1780-1800 et bien sûr, la population québécoise elle-même à qui il reviendra de dénommer la plus grande partie de son territoire. Mais, comme il arrive souvent dans ce domaine, bien des noms implantés autrefois ont été perdus depuis ou ont vu leur histoire oubliée. C'est le cas, par exemple, de nombreux vocables indigènes et même d'anciens toponymes français, dont on ne peut espérer aujourd'hui retracer l'origine ou l'usage, faute de sources adéquates.

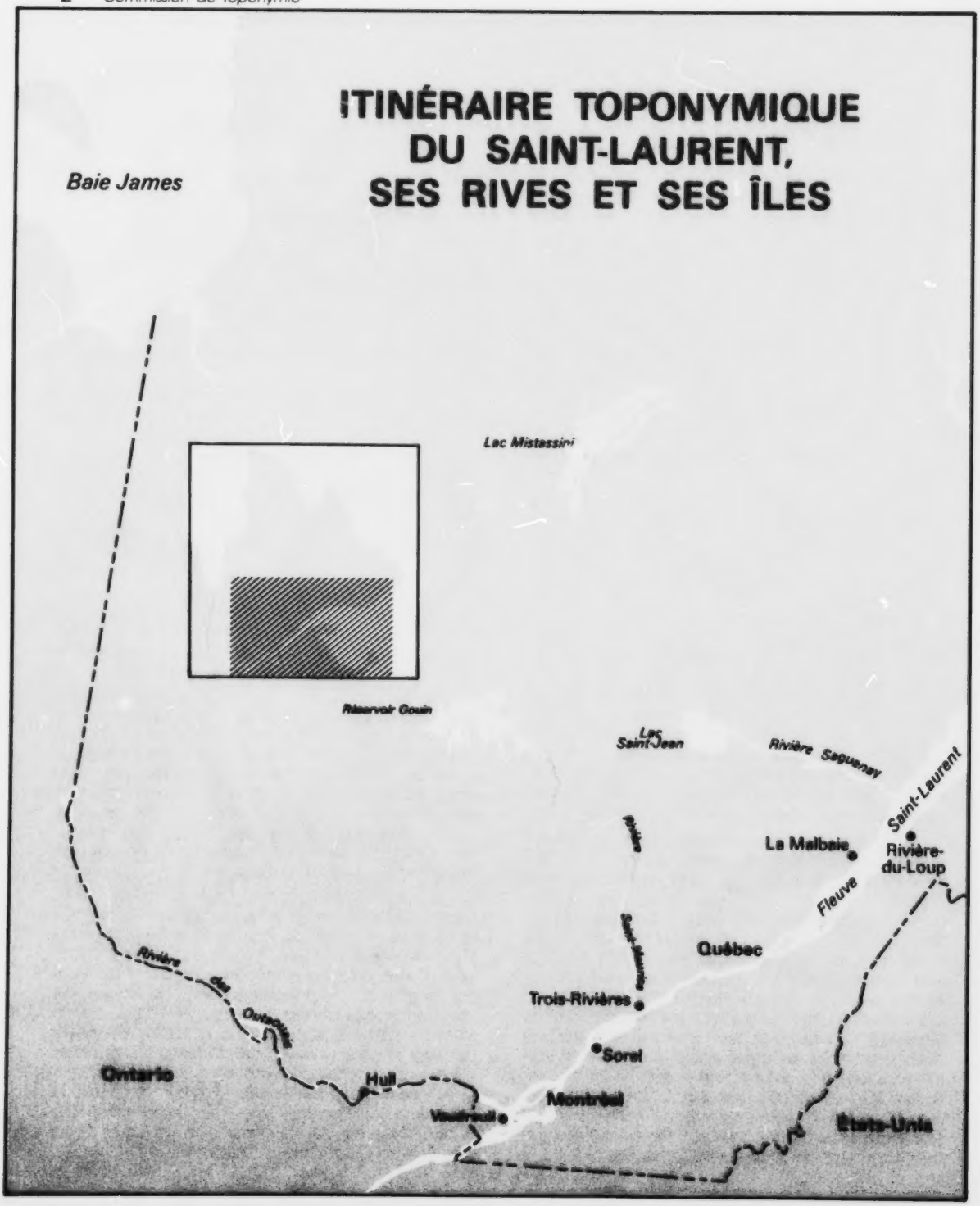
Malgré toutes ces vicissitudes, l'information qui demeure reste imposante, à témoin ce recueil qui ne contient pas moins de 1 500 toponymes dont l'histoire ou la signification ont pu être en grande partie retrouvées. Certains datent des premiers explorateurs et témoignent, outre de leur culture, de celles avec qui ils sont entrés en contact. D'autres sont contemporains des établissements qui suivront et rappellent un épisode de l'histoire coloniale ou pré-coloniale (ex.: la pointe aux Anglais, l'île du Massacre). D'autres sont plus récents et réfèrent à un événement fortement ressenti par la population riveraine ou relié à la conjoncture nationale ou internationale (ex.: l'anse au Naufrage, la plage des Allemands). D'autres encore signalent le rôle particulier d'un individu ou de certains groupes sociaux dans la mise en valeur du territoire ou le service aux communautés (ex.: les entités géographiques désignées sous le nom de leurs propriétaires successifs, les noms de lieux donnés par l'église et placés sous le patronage des saints, les divisions de recensement proclamées en l'honneur d'un personnage célèbre de la Nouvelle-France ou de l'histoire nationale, etc.). Pendant que d'autres, enfin, réfèrent tout simplement à une caractéristique de l'environnement local (ex.: l'île aux Cerfeuils, le Gros Morne), imitant en cela beaucoup de toponymes d'origine amérindienne.

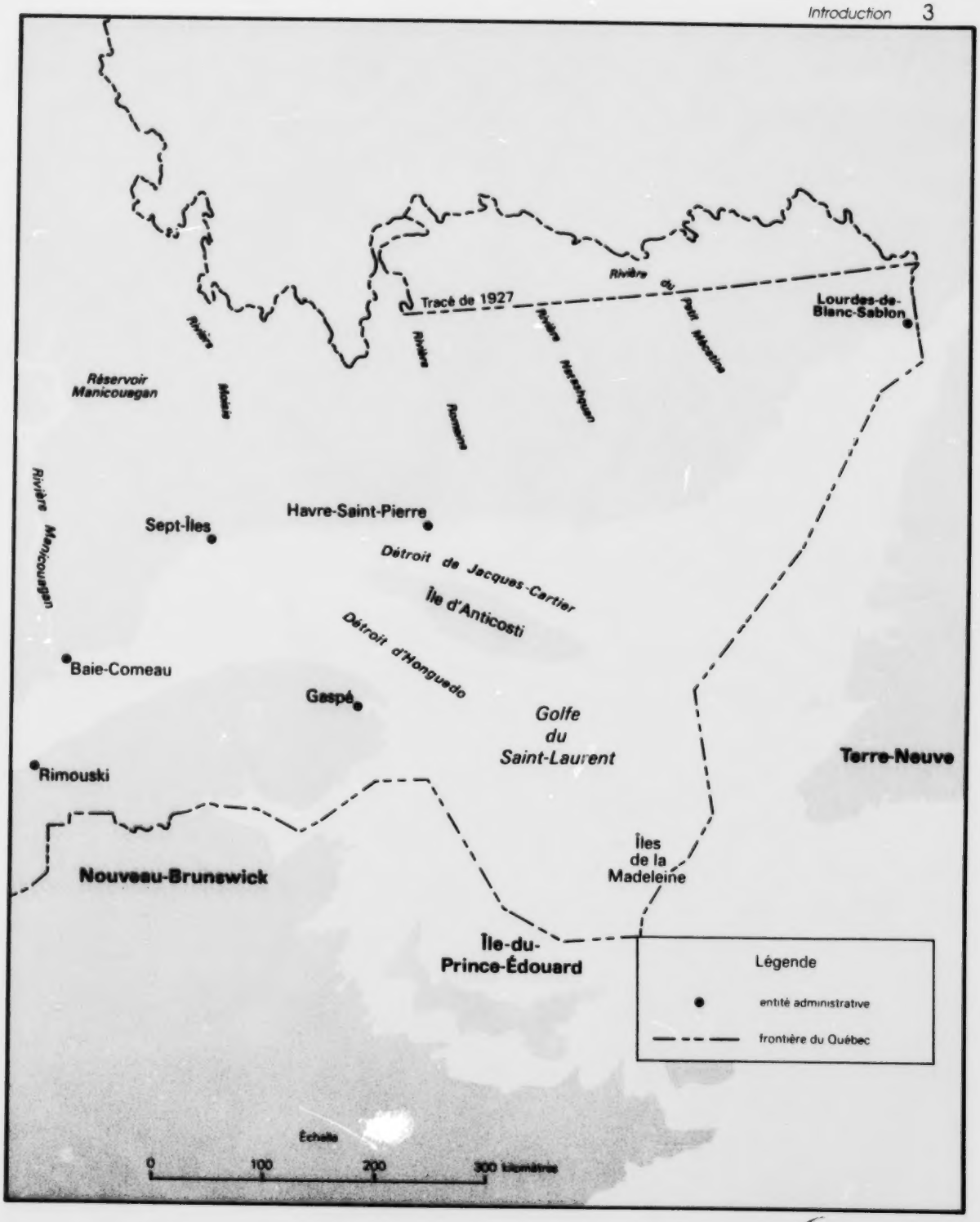
La toponymie n'étant qu'exceptionnellement statique dans le temps, nous avons tenté dans ce recueil d'indiquer les principaux vocables sous lesquels étaient connus autrefois les noms de lieux. C'est ainsi par exemple que la rivière aux Sables, aussi orthographiée Rivière au Sable par la population de la région de Pointe-du-Lac, à l'extrémité nord du lac Saint-Pierre, était connue au XVII[e] siècle sous le nom de Sixième Rivière, mais sous celui de Rivière de la Pointe du Lac au XIX[e] siècle. De la même manière, telle désignation, qui servait jadis à nommer une seule entité géographique (une anse ou une baie, par exemple) s'est étendue depuis à plusieurs autres entités (une localité, un bureau de poste, une municipalité, une ville, etc.).

La recherche, par conséquent, s'en retrouve compliquée du fait qu'il a fallu avoir recours à une diversité impressionnante de sources, allant du document écrit, souvent manuscrit, jusqu'aux traditions orales en passant par l'énorme documentation cartographique ancienne et récente dont disposent le Québec et le Canada. Celles qui ont été retenues dans le cadre de cet ouvrage sont trop nombreuses pour être citées ici, mais le lecteur en retrouvera une liste sélective à la fin du recueil.

Signalons seulement que la source idéale, comportant toute l'information requise sur les toponymes du Québec, n'existe pas. Tout, ici, doit faire l'objet de regroupements multiples, à partir du matériel disponible, qui se retrouve parfois trop mince pour retracer l'origine ou la signification de tel ou tel nom de lieu, parfois trop abondant pour que l'on puisse en tirer une synthèse satisfaisant à la fois l'observateur extérieur et celui qui, de l'intérieur, a d'autres points de vue ou d'autres perceptions. Néanmoins, conjuguées entre elles, toutes ces sources ont permis la réalisation d'un ouvrage que nous croyons honnête et unique en son genre, parce que jamais tenté sur une échelle aussi vaste auparavant.

ITINÉRAIRE TOPONYMIQUE DU SAINT-LAURENT, SES RIVES ET SES ÎLES



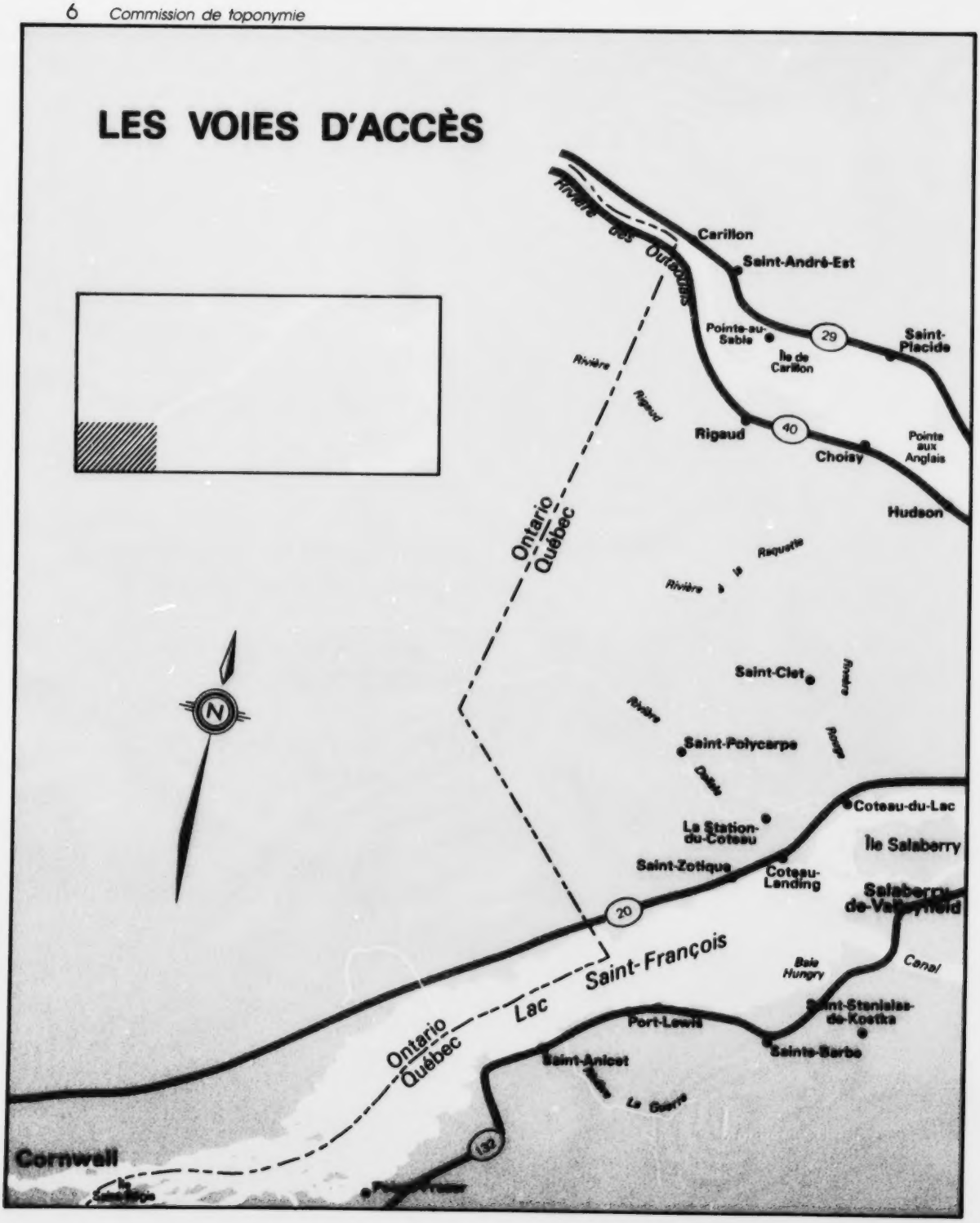

Tracé de 1927
Rivière
Rivière
Rivière
Rivière
Rivière
Rivière
Rivière
Réservoir Manicouagan
Lourdes-de-Blanc-Sablon
Havre-Saint-Pierre
Sept-Îles
Détroit de Jacques-Cartier
Île d'Anticosti
Détroit d'Honguedo
Baie-Comeau
Gaspé
Golfe du Saint-Laurent
Terre-Neuve
Rimouski
Nouveau-Brunswick
Îles de la Madeleine
Île-du-Prince-Édouard
Légende
entité administrative
frontière du Québec
Échelle
0
100
200
300 kilomètres

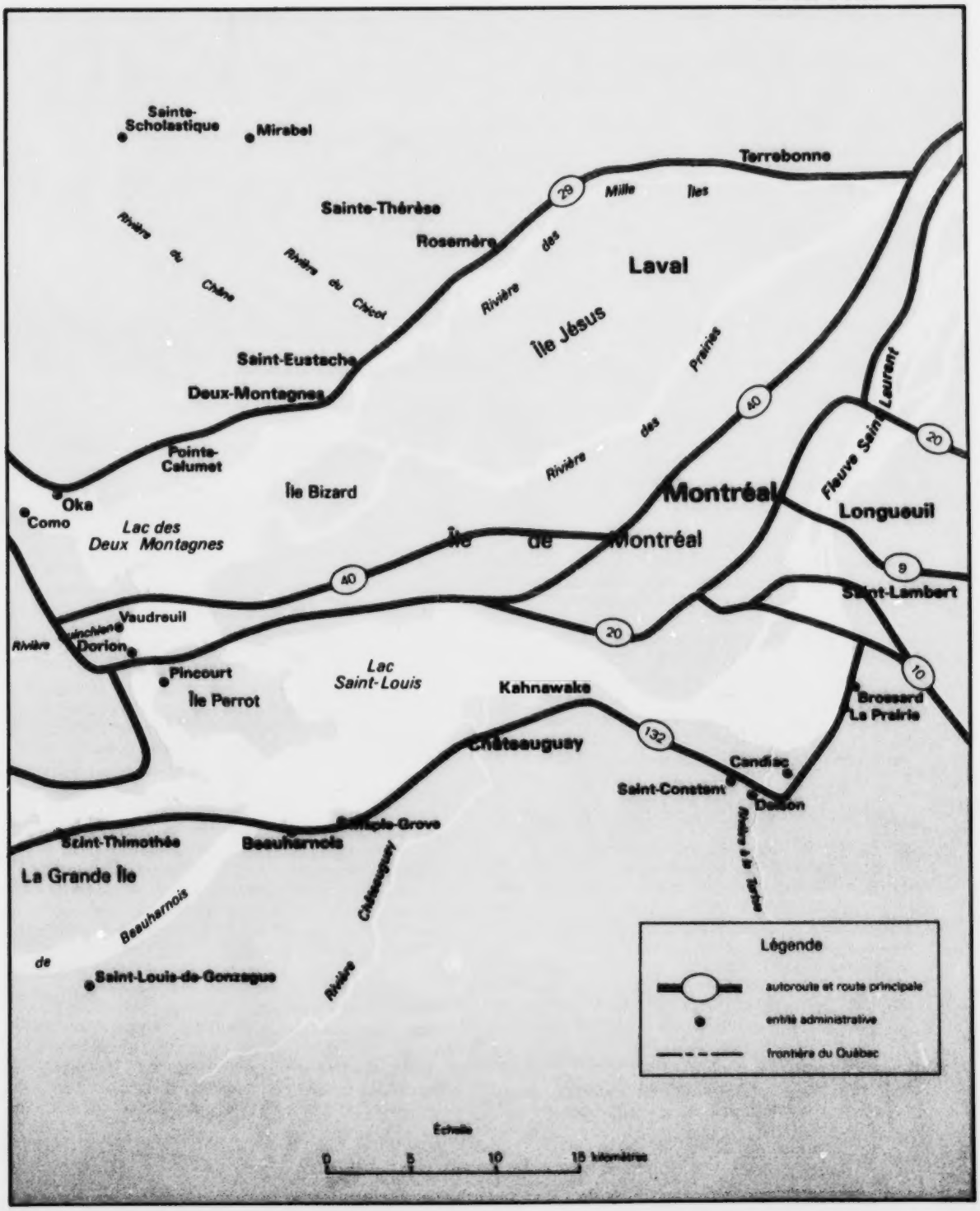
Les voies d'accès

Le lac des Deux Montagnes et la plaine nord de Montréal

La « presqu'île » de Vaudreuil-Soulanges

La rive sud du fleuve Saint-Laurent


LES VOIES D'ACCÈS
Carillon
Saint-André-Est
Pointe-au-Sable
29
Saint-Placide
Île de Carillon
Rivière
Rigaud
Rigaud
40
Choisy
Pointe aux Anglais
Hudson
Ontario
Québec
Rivière
Saint-Clet
Rivière
Saint-Polycarpe
Rivière
Coteau-du-Lac
La Station-du-Coteau
Île Salaberry
Saint-Zotique
Coteau-Landing
20
Salaberry-de-Valleyfield
Baie Hungry
Canal
Lac Saint-François
Ontario
Québec
Port-Lewis
Saint-Stanislas-de-Kostka
Sainte-Barbe
Saint-Anicet
La Guerre
132
Cornwell


Sainte-Scholastique
Mirabel
Terrebonne
Sainte-Thérèse
Rosemère
Laval
Île Jésus
Rivière des Prairies
Rivière du Chêne
Rivière du Chicot
Saint-Eustache
Deux-Montagnes
Pointe-Calumet
Île Bizard
Oka
Como
Lac des Deux Montagnes
Île de Montréal
Montréal
Fleuve Saint-Laurent
Longueuil
Saint-Lambert
Vaudreuil
Dorion
Rivière
Pincourt
Île Perrot
Lac Saint-Louis
Kahnawake
Châteauguay
Brossard
La Prairie
Candiac
Saint-Constant
Delson
Rivière à la Tortue
Maple Grove
Saint-Thimothée
Beauharnois
La Grande Île
Beauharnois
Châteauguay
Rivière
de
Saint-Louis-de-Gonzague
29
40
20
10
9
132
Légende
autoroute et route principale
entité administrative
frontière du Québec
Échelle
0
5
10
15 kilomètres

Les voies d'accès

Ce n'est pas sans raison que cet **Itinéraire toponymique du Saint-Laurent** a pour point de départ la région de Montréal. Zone frontière entre le Québec et l'Ontario, c'est de là que partaient jadis les voyageurs vers l'ouest et les Pays-d'en-Haut et c'est par là qu'ensuite transitaient les fourrures vers l'est et le marché nord-atlantique. Accrue avec l'industrialisation des années 1850-1950, cette fonction de transit s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui, en dépit de Québec, la ville s'apparente désormais aux vastes métropoles nord-américaines, à cette différence près qu'elle est, après Paris, la plus grande ville française du monde.

Plusieurs voies permettent d'accéder à la région de Montréal; elles rappellent chacune une page de l'histoire du Québec. Ne sont indiquées ici que celles qui longent les rives du Saint-Laurent ou ses appendices vers l'ouest. La première passe par le cours inférieur de la rivière des Outaouais et le lac des Deux Montagnes et donne accès à ce que l'on appelle familièrement la plaine nord de Montréal, mais cette plaine en réalité, se situe au nord-ouest de l'archipel montréalais. Le deuxième conduit à la « presqu'île » de Vaudreuil et de Soulanges, en passant soit par Rigaud, au nord, soit par Rivière-Beaudette et Coteau-Landing, au sud. Quant à la troisième, elle longe la rive sud du Saint-Laurent, depuis la hauteur de Dundee et Cazaville, jusqu'aux ponts qui relient l'île de Montréal à la terre ferme.

Le lac des Deux Montagnes et la plaine nord de Montréal

Colonisée par une population venue surtout de l'île Jésus et de l'île de Montréal, la région qui s'étend au nord et à l'ouest de l'archipel montréalais connaîtra, à partir des années 1780-1800, un développement spectaculaire lié à l'explosion démographique de la fin du XVIII[e] siècle et de la première moitié du XIX[e] siècle. En outre, c'est l'époque des grandes entreprises seigneuriales liées à l'agriculture et au commerce du bois. Mais, tandis qu'à l'est, les peuplements seront toujours francophones et agricoles, à l'ouest, ils seront composés d'immigrants anglophones et davantage marqués par l'exploitation forestière.

Les toponymes qui suivent rappellent cette épopée ainsi que les événements qui ont marqué l'une des périodes les plus sombres de l'histoire régionale, la Rébellion de 1837-1838.

Toutes ces régions ne seront ouvertes qu'assez tard à la colonisation, pour des raisons de sécurité d'abord liées aux raids iroquois, mais aussi pour des raisons d'économie politique, la France ayant interdit, pendant plus de deux siècles, les établissements à l'ouest de Montréal. Par conséquent, pendant tout le Régime français, ces régions resteront à peu près vides d'hommes et de femmes, ce qui n'empêchera pourtant pas les autorités coloniales d'y concéder des seigneuries.

Outaouais, Rivière des

Entre sa source au *lac Capimitchimaga* et sa décharge dans le *lac des Deux Montagnes*, la *rivière des Outaouais* parcourt plus de 1 000 kilomètres, dont plus de la moitié entre le *Québec* et l'*Ontario* qu'elle sépare. C'est Samuel de Champlain qui, dès 1603, fit la première allusion à ce cours d'eau. En 1610, Étienne Brûlé en fit la première reconnaissance et, en 1613, Champlain en remonta le cours jusqu'à l'*île aux Allumettes* dont il nous laissa même une étonnante description. Parti de l'*île Sainte-Hélène*, le 27 mai, il laissa l'*île aux Allumettes*, le 10 juin, pour rentrer au *Sault-Saint-Louis*.

Les « Outaouais » ou « Cheveux relevés » utilisaient fréquemment ce grand cours d'eau pour faire leur commerce et la traite des fourrures. Par ailleurs, la *rivière des Outaouais* menait vers la *baie d'Hudson*, les *Grands Lacs* et l'*Ouest du pays*. La Vérendrye et d'Iberville, entre autres, l'ont utilisée au cours de leurs nombreux voyages. La rivière a porté plusieurs noms. D'abord connue comme *la Grande Rivière* puis comme la *rivière des Prairies*, du nom d'un jeune marchand de *Saint-Malo* qui se perdit dans les îles de son embouchure, elle devint la *rivière des Algonquins* puis des *Outaouais*, avec Champlain. Parfois, d'autres la désignèrent comme la *rivière des Français*, les Indiens surtout. Plus tard, au XIX[e] siècle, les marchands de bois la nommèrent la *rivière du Nord*, par opposition au *Saint-Laurent* qui, à leurs yeux, était la *rivière du Sud*. Quelques textes en parlent même comme la *rivière de la Chaudière*.

Champlain, en 1613, dans les premières lignes qui précèdent la description de son voyage vers l'*île aux Allumettes*, parle en ces termes de la rivière qui y mène et qui n'est autre que l'actuelle *rivière des Outaouais*: « Nicolas du Vignau me rapporta à son retour à Paris, en l'année 1612, qu'il avait vu la mer du Nort, que la rivière des Algoumequins partait d'un lac qui s'y déchargeait et qu'en 17 journées l'on pouvait aller et venir du Sault Saint-Louis à la dite mer... ».

En 1656, au moment où les Algonquins « Outaouaks » quittent *Montréal* pour retourner sur leur territoire, les Jésuites parlent de « la grande rivière par où les Algonquins doivent passer ».

En 1660, lors du combat de Dollard des Ormeaux et de ses compagnons au *Long-Sault*, les Jésuites écrivent encore... « Ayant gagné le lac Saint-Louis, qui est au-dessus de l'Isle de Montréal, ils détournent à droite, entrent dans la rivière qui mène aux Hurons et vont se poster au-dessous du sault de la Chaudière pour y attendre les Chasseurs Iroquois ».

Dollard-des-Ormeaux, Parc

On a aménagé, en 1967, aux abords de la centrale hydro-électrique de *Carillon*, sur la *rivière des Outaouais*, un parc de 1 300 acres (526 hectares) destiné à la récréation de plein air. Au centre du parc, un monument constitué de 18 monolithes rappelle le souvenir de Dollard des Ormeaux et de ses compagnons d'armes, qui périrent tragiquement, en mai 1660, à quelques centaines de mètres de ce lieu, en tentant de dissuader les Iroquois d'attaquer la colonie naissante de *Montréal*.

Carillon

Les **Relations des Jésuites** nous apprennent que c'est en 1660 que... « Le sieur Dolard, homme de

mise et de conduite, accompagné de dix-sept François, gens de coeur et de résolution, sont entrés dans la Rivière qui mène aux Hurons et vont se poser au-dessous du sault de la Chaudière pour y attendre les Chasseurs Iroquois... ».

L'incertitude règne encore quant à l'endroit exact où se serait déroulé ce combat épique entre ces jeunes Français de *Montréal* et les Iroquois. Mais il est fort possible que ce haut fait de l'histoire de la *Nouvelle-France* ait bel et bien eu lieu sur le site du village actuel de *Carillon*, ou à proximité.

Benjamin Sulte, dans son **Histoire des Canadiens français**, écrit pour sa part que: « Cette petite troupe (...) prit la route de l'Ottawa et ce premier mai elle était aux pieds de Carillon... ». C'est vers 1685 que ce nom de *Carillon* est apparu pour une des premières fois dans les documents historiques. On croit qu'il dérive de « Carrion », nom d'un officier du régiment de Carignan-Salières qui avait obtenu la concession d'une terre aux pieds du *rapide du Long Sault*. Le 2 janvier 1673, en tout cas, un certain Philippe de Carion assistait, à *Lachine*, au mariage du Sieur François Le Noir dit Rolland... Peut-être s'agit-il du même personnage qui, bien qu'établi à la pointe sud de l'île, aurait quand même entretenu un commerce de fourrures avec des Indiens qu'il rencontrait au pied du *rapide du Long Sault*, l'endroit devenant par la suite « Carillon ».

Rattaché auparavant à la paroisse de *Saint-André*, le village de *Carillon* n'a été incorporé qu'en 1887.

Saint-André-Est

Promise par Frontenac dès 1680, la *seigneurie d'Argenteuil* ne fut véritablement concédée que le 7 mars 1725, à Pierre d'Ailleboust, sieur d'Argenteuil. Cette concession devait alors couvrir, selon l'engagement de 1680: « une étendue de terres qui se rencontreront au côté du Nord, la Rivière du Nord comprise, depuis le bas du Long-Sault jusqu'à deux lieues en descendant du côté de Montréal... ».

C'est vers 1800 que des colons d'origine écossaise s'établirent sur le site de l'actuel village de *Saint-André-Est*, au confluent de la *rivière du Nord* et de la *rivière Rouge*, à une courte distance de la *rivière des Outaouais*. Ces pionniers donnèrent alors à ce premier peuplement le nom de leur saint patron national: St. Andrews.

La municipalité de paroisse, érigée le 1er juillet 1845, reçut le nom de *Saint-André-d'Argenteuil*. Le village de *Saint-André-Est* s'en est détaché, le 1er janvier 1958, et a ainsi conservé le nom attribué jusque-là au bureau de poste.

L'industrie du bois était très active dans la région au début du XIXe siècle et c'est à *Saint-André-d'Argenteuil* que fut construite la première usine à papier au *Canada*, en 1803.

Seigneurs, Baie des

Cette longiligne bande de terre comprise entre la *rivière du Nord*, à l'est, la *rivière des Outaouais*, à l'ouest, et le village de *Carillon*, au nord, était connue autrefois comme la concession du « Pied du Long Sault ». Les seigneurs avaient gardé pour leur usage exclusif l'extrême pointe sud de cette étroite péninsule, sur une longueur d'environ deux kilomètres. Il se trouvait, à l'intérieur de ce domaine seigneurial, une baie peu profonde ouverte sur la *rivière des Outaouais* à laquelle on a donné le nom de *Baie des Seigneurs*.

Argenteuil, Baie d'

La vaste dépression plus ou moins marécageuse enserrée entre la *presqu'île Robillard*, la *côte du Midi* et la *pointe au Sable*, immédiatement à l'est de la *rivière du Nord*, est surtout connue sous le nom de la *baie de Carillon*. Mais il arrive aussi qu'on l'identifie comme la *baie d'Argenteuil*. C'est à cette hauteur, en effet, que s'arrêtait la *seigneurie d'Argenteuil*.

À propos de cette seigneurie, il peut être bon de savoir que: « Pierre Louis Panet, Écuyer, Propriétaire du Fief et Seigneurie d'Argenteuil, produisait un Acte de Foi et Hommage, du 7me Mars, 1725, rendu par Dame Louise Denis, Veuve de Pierre d'Aillebout, Ecuyer, Sieur d'Argenteuil, faisant mention d'une promesse (sans octroi régulier) de la part du Gouvernement François, à Mr d'Aillebout et autres personnes, d'une étendue de terres qui se rencontreront du Côté du Nord, de la Rivière du Nord comprise, depuis le bas du Long-Sault jusqu'à deux lieues en descendant du côté de Montréal... ».

Robillard, Presqu'île

Au sud de la *côte du Midi*, appelée aussi *Rang de la Baie*, on a donné à cette longue et étroite bande de terre en forme d'arc de cercle, qui s'allonge entre la *rivière des Outaouais* et la *baie de Carillon*, le nom d'un ancien et riche propriétaire

terrien qui fut aussi conseiller municipal de *Saint-André*, C.-A. Robillard. En outre, pour atteindre la presqu'île, il faut emprunter le *chemin Robillard* qui longe également la *terrasse Robillard*.

Carillon, Île de

C'est avec cette île, longue de deux kilomètres et qui a emprunté son nom au village voisin de *Carillon*, que commence le *lac des Deux Montagnes*.

En juillet 1888, Gabriel Dumont, principal lieutenant du chef métis Louis Riel, est venu passer quelques heures sur cette île, en compagnie d'amis.

Masson, Pointe à

Le docteur Luc-Hyacinthe Masson prit une part active à la Rébellion de décembre 1837, à *Saint-Benoît*. Il était l'un des chefs des Patriotes. Exilé aux *Bermudes*, le 3 juillet 1838, il rentra au *Canada* en 1842. Il fut élu une première fois, le 31 juillet 1854, député de *Soulanges* à la Chambre des communes. C'est en souvenir de ce patriote et de sa famille qu'on a ainsi baptisé une pointe de terre qui s'avance dans le *lac des Deux Montagnes*, à courte distance du village de *Saint-Placide*, autrefois compris dans les limites de sa paroisse natale de *Saint-Benoît*.

Deux-Montagnes

La municipalité régionale de comté de *Deux-Montagnes* tire son origine de la désignation de l'ancien comté municipal nommé pour rappeler sa proximité du *lac des Deux Montagnes*. Selon Ludger Beauregard, il doit son nom à la présence de deux collines soit celle d'*Oka* et celle de *Rigaud*. Cette M.R.C. a été proclamée le 21 décembre 1982.

Saint-Placide

Sur les bords du *lac des Deux Montagnes*, au centre du *chemin de la Baie*, la paroisse religieuse de *Saint-Placide* a été créée, le 10 octobre 1848, à même les terres et concessions de la *seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes*, propriété des Sulpiciens. Desservie jusqu'à ce moment par le curé de la paroisse voisine de *Saint-Benoît*, la nouvelle paroisse fut placée sous le patronage de saint Placide, disciple bien-aimé de saint Benoît.

Le village a longtemps profité de la proximité de la *rivière des Outaouais*. C'est ainsi que la construction d'un quai, vers 1867, face à l'église, a permis aux bateaux de l'Ottawa River Navigation Company de venir y charger le blé alors produit dans la région.

Les gentilés Placidien, ienne et Placidois, oise sont en usage pour identifier ses habitants.

Anglais, Pointe aux

Pour la construction du canal entre *Carillon* et *Grenville*, on fit largement appel, entre 1819 et 1834, à une vaste équipe d'ingénieurs, de techniciens, de surveillants et d'ouvriers d'origine britannique. Quelques militaires se joignirent aussi au groupe et participèrent à la lutte contre les Patriotes de *Saint-Eustache* et de *Saint-Benoît*, en décembre 1837.

Une fois le canal achevé, plusieurs familles demeurèrent dans la région et s'installèrent, entre autres endroits, sur les rives du *lac des Deux Montagnes*, et en particulier sur une pointe connue depuis cette époque comme la *pointe aux Anglais*, entre *Saint-Placide* et *Oka*.

Dans ses études sur le Canada français, Raoul Blanchard a écrit: « L'humble village de Saint-Placide, au bord du lac des Deux-Montagnes, a été longtemps la porte d'entrée du comté de Deux-Montagnes, où l'on abordait que par eau, à la Pointe aux Anglais ». C'est au sulpicien Urgel Latontaine, missionnaire au *lac des Deux Montagnes*, qu'on doit la construction de l'ancien quai de la *pointe aux Anglais*.

Indiens, Baie des

C'est en février 1721 que les Messieurs de Saint-Sulpice prirent possession de leur domaine du *lac des Deux Montagnes* dont ils avaient reçu la concession le 17 octobre 1717. Ils y amenèrent avec eux les Indiens de la mission de *Nouvelle-Lorette*, installée au *Sault-au-Récollet*.

Parmi les Indiens venus du *Sault-au-Récollet* en 1721, il y avait surtout des Iroquois, des Algonquins et des Hurons. En 1727, ils furent rejoints par un groupe de Nipissingues et d'Algonquins. Au moment du recensement de 1733, on dénombra à Oka 560 Indiens dont 160 identifiés comme guerriers et 400 femmes et enfants.

En 1838, la mission renfermait 343 Iroquois, 372 Nipissingues, 374 Algonquins... et 200 Canadiens.

Aujourd'hui, le dernier recensement canadien établit la population de cette réserve indienne à 618 personnes. Ces Indiens habitent un territoire, à l'est du village, qui se termine au *lac Deux Montagnes*, sur les rives d'une baie appelée justement *Baie des Indiens*, entre l'*île à Ritté* et la *pointe aux Anglais*.

Oka

Le village et la paroisse d'*Oka* occupent aujourd'hui encore le site de l'ancienne *mission du Lac-des-Deux-Montagnes* établie en ces lieux à l'hiver de 1721-1722 par les ecclésiastiques du Séminaire de Montréal. En effet, la *seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes* fut concédée aux Messieurs de Saint-Sulpice, le 17 octobre 1717, pour y amener les populations amérindiennes dont ils avaient la charge et qui étaient alors installées à la *mission de Nouvelle-Lorette*, près de *Sault-au-Récollet*. Avant leur arrivée sur les rives du lac, les Sulpiciens firent défricher une grande étendue de terrain « pour le blé-d'Inde des sauvages ». Selon l'acte de concession, les seigneurs devaient « y faire Battir à leurs dépens une Eglise et un fort de pierre pour la Suretté des Sauvages ». De 1721 à 1867, *Oka* fut connu comme la « mission du lac des Deux-Montagnes ». L'année 1867 fut une année marquante dans l'histoire de la mission. On y construisit un quai permettant aux bateaux à vapeur remontant la *rivière des Outaouais* d'y accoster et d'y amener courrier et provisions, entre autres. Mais c'est surtout en cette même année, à la demande du service fédéral des Postes, qu'on adopta le nom *Oka*, emprunté à un vieux chef algonquin et signifiant « poisson doré », pour désigner la localité. On pêche toujours le doré en face d'*Oka*. Une baie porte également le nom d'*Oka*.

Calvaire-d'Oka, Le

L'ensemble des *collines d'Oka* est constitué de plus d'un sommet dont le plus connu et le plus fréquenté demeure la *montagne du Calvaire*. Maintenant inclus dans le *parc Paul-Sauvé*, le « mont Calvaire », comme le désignait Bouchette, s'élève environ à mi-chemin entre le village d'*Oka* et l'abbaye de *La Trappe*.

C'est au sommet de cette modeste protubérance d'à peine 140 mètres d'altitude que le Sulpicien Hamon Le Guen, entre 1740 et 1742, aurait érigé, selon une notice sur le Séminaire de Montréal, rédigée en 1846 par Joseph-Vincent Quiblier... « sur le versant de la Montagne (...) sept petits oratoires ou Stations en pierre, le dernier sur un bouton de rocher avec trois grandes Croix ».

Jusqu'en 1872, le pèlerinage au Calvaire était réservé surtout aux Indiens de la *mission du Lac* qui s'y rendaient le 14 septembre, en la fête de L'Exaltation de la sainte Croix, qui devenait ainsi la fête du Lac ou la fête du Calvaire. *Le Calvaire-d'Oka* désigne officiellement cette entité.

Serpents, Rivière aux

Davantage ruisseau que rivière, ce minuscule cours d'eau prend sa source au pied de la *montagne du Calvaire* et se jette en plein centre de la *baie d'Oka*, à l'est du village, après avoir décrit quelques gracieux méandres – d'où son nom – à l'intérieur du *parc Paul-Sauvé*. C'est entre la toute dernière pointe de terre s'avançant dans le lac, connue aujourd'hui comme la *pointe aux Bleuets*, et la *rivière aux Serpents*, que les Sulpiciens avaient installé leur première mission.

Deux Montagnes, Lac des

C'est à Samuel de Champlain que l'on doit les premiers commentaires sur le *lac des Deux Montagnes*.

Dans une tentative de pénétrer plus profondément dans la *rivière des Algoumequins* (i.e. la *rivière des Outaouais*), Champlain passe, le 31 mai 1613, par le *lac des Deux Montagnes*... « Le dernier May, nous passasmes par un autre lac qui a 7 ou 8 lieues de long et trois de large, où il y a quelques îles: le pays d'alentour est fort uni, hormis en quelques endroits où il y a des coteaux couverts de pins ». Déjà Champlain avait repéré au moins deux élévations: celle de *Rigaud*, sans aucun doute, et celle d'*Oka*.

Sur une carte dressée en 1632, Champlain identifie ce même lac comme le « lac de Soissons ». Puis, en 1674, le père Antoine Dalmas, jésuite, dans le compte rendu de son voyage d'exploration autour de l'*île de Montréal* fait de nombreuses allusions au *lac des Deux Montagnes*: « Nous passasmes le 5e rapide proche de l'Isle Jésus (...) ensuite nous montasmes l'embouchure du lac des Deux-Montagnes... ».

Le nom était dès lors bien implanté dans la géographie régionale puisque, dès 1717, les Sulpiciens reçurent la concession de la *seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes*.

Il semble bien que ce soit entre 1632 et 1674 que l'on ait attribué définitivement à ce lac le nom de *Deux Montagnes*. Sans pouvoir le démontrer clai-

rement, on pense que c'est à Samuel de Champlain que l'on doit ce toponyme.

En réalité, la proximité des collines de *Rigaud* et d'*Oka*, de part et d'autre du lac, a sans doute contribué très tôt à bien identifier ce lac. On devait le reconnaître assez facilement grâce à ces deux précieux points de repère, visibles de fort loin.

Paul-Sauvé, Parc

C'est en souvenir de Paul Sauvé, député de la circonscription électorale de *Deux-Montagnes*, de 1930 à 1960, et aussi premier ministre du *Québec*, du 11 septembre 1959 au 2 janvier 1960, qu'on a ainsi désigné ce parc provincial érigé à même une partie de l'ancienne mission indienne du *lac des Deux Montagnes* et d'une fraction de la propriété des pères Trappistes d'*Oka*. Le parc englobe deux éléments d'une grande valeur écologique et historique: la *Grande baie d'Oka* et la *colline du Calvaire*.

Fils d'Arthur Sauvé, qui avait été lui-même député de la même circonscription de 1908 à 1930, Paul Sauvé (1908-1960) a succédé à Maurice Duplessis, à la mort de ce dernier, comme premier ministre et chef de l'Union nationale. Paul Sauvé avait également été le premier titulaire du ministère du Bien-Être social et de la Jeunesse dans le cabinet Duplessis, en 1946. Il conserva ce ministère jusqu'en 1959.

La Trappe

Menacés d'expulsion par les armées républicaines, les moines de l'abbaye de *Bellefontaine* en *France*, acceptèrent, en janvier 1881, l'invitation que leur avait adressée depuis longtemps déjà Victor Rousselot, curé de *Notre-Dame-de-Montréal*, ainsi que les évêques Ignace Bourget et Édouard-Charles Fabre. Le 7 avril 1881, quatre trappistes débarquèrent donc à *New York*, en route pour *Oka*, où ils devaient prendre possession d'un domaine de 1,000 acres (environ 400 hectares) cédé par les Sulpiciens, anciens seigneurs du *Lac-des-Deux-Montagnes*, en échange de leur promesse de créer une ferme modèle et de contribuer au développement de l'agriculture au *Québec*.

Arrivés à *Oka* le 11 avril 1881, les moines se sont installés en un lieu appelé le « Moulin de la Baie ». Ils transformèrent d'ailleurs la maison du meunier en monastère temporaire. Le 9 novembre, la petite communauté entra dans son premier, mais combien modeste, monastère de *Notre-Dame-du-Lac*, qui sera élevé à la dignité d'abbaye le 16 août 1892. Les moines tinrent parole: l'École d'agriculture fondée en 1893, devenue faculté (Institut Agricole d'Oka) en 1908, ne passa la main à l'Université Laval qu'en 1962. En outre, l'Institut Agricole d'Oka abrita l'École de médecine vétérinaire de 1928 à 1947.

À *Oka*, les Trappistes se sont donc établis de part et d'autre d'un vallon débouchant dans la grande baie du *lac des Deux Montagnes*. Le nom de *La Trappe* rappelle leur filiation avec l'abbaye de *La Trappe*, en *Normandie*. En réalité, c'est l'usage populaire qui a consacré cette appellation, d'autant plus qu'un bureau de poste local a aussi longtemps porté le même nom. Toutefois, les moines eux-mêmes souhaitent qu'on parle de « l'abbaye de Notre-Dame-du-Lac » plutôt que de « La Trappe d'Oka ».

Saint-Joseph-du-Lac

C'est en 1780 que les ecclésiastiques du Séminaire de Saint-Sulpice, seigneurs du *Lac-des-Deux-Montagnes*, concédèrent les premières terres dans la *côte Saint-Joseph* et le long du *chemin de la Baie*. Jusqu'en 1803, les paysans de ces deux rangs furent desservis par le curé de *Saint-Eustache*, puis par celui de *Saint-Benoît*, après la fondation de cette dernière paroisse. Suite à de nombreuses requêtes des francs tenanciers qui trouvaient fort incommodant de se rendre à *Saint-Benoît*, monseigneur Ignace Bourget érigea la paroisse mise sous le patronage de saint Joseph, le 4 octobre 1853. En bordure est de la *seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes* et dominant la plaine de *Montréal* ainsi que le *lac des Deux Montagnes*, elle a vite fait de devenir tout simplement *Saint-Joseph-du-Lac*, réputée pour ses vergers.

La Fresnière

Beaucoup d'incertitude existe quant à l'origine de ce toponyme. On peut supposer que ce petit hameau, dépendant autrefois de *Saint-Eustache*, tire son nom du voisinage d'un ancien boisé formé surtout de grands frênes. C'est du moins ce que véhicule la tradition orale. Quoi qu'il en soit, on a ainsi désigné un établissement humain qui s'est développé au point de rencontre du chemin sud de la *Petite rivière du Chêne* et du *rang du Petit-Brûlé*, sur la route menant de *Saint-Eustache* à *Saint-Benoît*.

Deux événements, par ailleurs, ont pu faciliter ou même provoquer la naissance ou la croissance de cette petite agglomération, soit la construction d'un moulin, au siècle dernier, sur les *rapides du Bois Blanc*, dans la *rivière du Chêne*, et l'ouverture d'une

gare-relais par le Canadien National sur la ligne *Montréal-Huberdeau*.

Il semble bien que ce soit dans les procès-verbaux de la Fabrique de la paroisse de *Saint-Eustache* qu'on trouve, en date du 15 août 1830, l'une des premières mentions de ce nom. L'assemblée des marguilliers avait en effet décidé de diviser, pour fins de répartition, la paroisse en plusieurs districts. L'un de ces districts couvrait le territoire de « la Petite Rivière et de la Grand'Frenière ». À *Saint-Eustache* toujours, les commissaires d'école avaient engagé une institutrice pour « la côte dite Grande Fresnière », le 10 septembre 1849. Le cadastre de 1863, dressé à la suite de la proclamation de l'Acte seigneurial de 1854 ne fait aucune mention de *La Fresnière*, qui était pourtant alors habité depuis longtemps. Selon le géographe Serge Courville, on y trouvait même quelques-uns des plus beaux vergers de la région, avec ceux de *Saint-Joseph-du-Lac*, plus au sud.

Rousse, Ruisseau

Quand ils parlent de ce modeste cours d'eau qui coule au fond du vallon séparant leur abbaye de la colline qui portait autrefois l'Institut agricole d'Oka, les pères Trappistes l'appellent communément « La Rousse ».

Il s'agit en fait de ce ruisseau dont faisait mention l'acte de concession de la *seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes* aux Sulpiciens, le 17 octobre 1717: « Un terrain de trois lieues et demie de front à commencer au Ruisseau qui tombe dans la grande Baye du lac des deux montagnes... ».

Des documents, conservés aux archives de l'abbaye de *Notre-Dame-du-Lac*, permettent de croire que le ruisseau en question était déjà ainsi nommé entre le moment où la maison du meunier, attenante au moulin de la baie, a été construite et celui où elle aurait été rénovée, soit entre 1785 et 1817.

Mais il est possible aussi que le *ruisseau Rousse* rappelle tout simplement le souvenir de deux grands bienfaiteurs de *La Trappe d'Oka*: les Sulpiciens Victor Rousselot (1823-1889) et René Rousseau (1828-1909).

Grande Baie, La

Généreusement ouverte sur le *lac des Deux Montagnes*, entre *Pointe-Calumet* et *Oka*, cette vaste échancrure, mieux connue dans la région sous le nom de « Baie des Trappistes », borde le *parc Paul-Sauvé* dont elle constitue l'une des grandes richesses écologiques.

Il était déjà question de cette grande baie dans l'acte de la première concession de la *seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes* aux ecclésiastiques du Séminaire de Saint-Sulpice par le marquis de Vaudreuil et l'intendant Bégon: « Concédons un terrain de trois lieues et demie de front à commencer au Ruisseau qui tombe dans la grande Baye du lac des deux montagnes et en remontant le long du lac... ». Mais ce n'est que plus tard qu'elle étendit son nom à la côte et au moulin que Louis Guy signale sur son plan terrier de la seigneurie en 1798.

Desjardins, Ruisseau

Le *ruisseau Desjardins* traverse *Pointe-Calumet* du nord au sud et se jette dans le *lac des Deux Montagnes*, à quelques kilomètres tout au plus en aval de la *Grande baie d'Oka*, c'est-à-dire à courte distance du domaine des pères Trappistes.

La **Chronique de l'Abbaye Notre-Dame-du-Lac**, en date du 25 janvier 1883, nous apprend que les moines durent vendre le bois coupé sur la montagne située près de la baie à un certain Polydore Desjardins, grand propriétaire foncier.

Pointe-Calumet

On raconte que c'est sur cette pointe s'avançant dans le *lac des Deux Montagnes*, à courte distance de la *mission d'Oka*, fondée en 1721-1722, que des représentants des diverses tribus amérindiennes vivant dans la région de l'*archipel de Montréal*, notamment des membres de la grande famille iroquoienne, se réunissaient occasionnellement pour fumer le calumet...

En réalité, un plan de la *seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes*, dessiné par Louis Guy en 1798 et retracé par le géographe Serge Courville dans sa thèse, montre bien l'emplacement de la *pointe à Calumet*, entre *la Grande Baie* et le *ruisseau Perrier*. Cette pointe, couverte de merveilleuses plages de sable fin, s'est transformée en un lieu de villégiature populaire à compter de 1916 surtout, c'est-à-dire au moment où est arrivé le chemin de fer de *Montréal*. La population permanente ne cessant de croître, le village de *Pointe-Calumet* fut détaché du territoire de *Saint-Joseph-du-Lac* et officiellement créé, le 12 février 1953.

Selon Suzelle Blais, un calumet est une « Pipe en pierre ou en bois, généralement assez longue. Le terme *calumet* est la forme normanno-picarde de *chalumeau* avec substitution de suffixe. Ce dernier désigne en moyen français et en français moderne un « tuyau de paille ». Dans les colonies, la forme *calumet* s'est appliquée au roseau dont la tige sert à faire des tuyaux de pipe et par extension à la pipe elle-même. Attesté dans les relations de la Nouvelle-France où il désigne la pipe que fumaient les Amérindiens dans les grandes circonstances, *calumet* a été aussi utilisé comme synonyme de pipe en général ».

Le gentilé de ses habitants est Pontois, oise.

Périer, Ruisseau

Une partie des terres de *Pointe-Calumet* et de *Saint-Joseph-du-Lac* sont drainées par ce ruisseau qui évoque la mémoire de Nicolas Périer, jadis propriétaire d'une terre dans la *concession de la Baie*, sur la rive nord du *lac des Deux Montagnes*.

Sainte-Marthe-sur-le-Lac

Fondée le 13 juin 1958 à la suite du démembrement d'une partie de la paroisse mère de *Saint-Eustache*, *Sainte-Marthe-sur-le-Lac* fut proclamée ville de 1er janvier 1960.

Distribuées de part et d'autre de la *route 344*, à une courte distance de la rive nord du *lac des Deux Montagnes*, les résidences de cette jeune agglomération s'élèvent aujourd'hui le long de l'ancien « chemin du Lac » connu aussi pendant un certain temps comme le « rang des Sableux », en raison de la nature particulière du sol.

La plupart des paroisses fondées dans la division de recensement de *Deux-Montagnes*, et même au-delà, ont toujours été placées sous la bienfaisante protection de « saintes » et de « saints » liés entre eux par d'intimes liens de parenté ou d'amitié. Ainsi *Sainte-Marthe-sur-le-Lac* est voisine de la paroisse de *Pointe-Calumet*, placée elle sous la protection de Marie-Médiatrice. Qui ignore que Marthe et Marie, ainsi que Lazare, occupent une place de choix dans les saints Évangiles? Il reste cependant que pour retrouver la paroisse de *Saint-Lazare*, il faut traverser le *lac des Deux Montagnes* et faire un bout de chemin dans *Vaudreuil*.

Plage-Roger

Sur la rive nord du *lac des Deux Montagnes*, aux lisières de *Sainte-Marthe-sur-le-Lac* et de *Saint-Joseph-du-Lac*, s'est développé, vers 1925, un lieu de villégiature estivale fort populaire auquel on a donné le nom du propriétaire des terrains où s'élevèrent bientôt les premiers chalets d'été, J.E. Roger. Même si ce nom n'est plus guère en usage aujourd'hui, il correspond à un repère topographique bien précis, tant dans l'espace que dans le temps, du moins dans l'esprit des gens de la région.

Deux-Montagnes

L'appellation de cette ville est inspirée par celle du *lac des Deux Montagnes* et celle de la *seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes*. En 1921, le territoire est municipalisé sous le nom de *Saint-Eustache-sur-le-Lac* et cette municipalité de village devient ville en 1957. Lors de son érection en cité en 1963, son nom est changé pour celui de *Deux-Montagnes*. En 1982, elle retrouve son statut de ville.

Les habitants sont connus sous le nom de Deux-Montagnais, aises.

Saint-Eustache

La première concession de terre sur le site de *Saint-Eustache* remonte au 3 avril 1739, mais ce n'est qu'à l'époque de la Conquête qu'apparaît le premier peuplement. Selon le géographe Serge Courville, le seigneur Lambert-Dumont s'y installe vers 1755-1758 et, dès 1762, un premier moulin y est construit, sur le cours de la *rivière du Chêne*, en face de l'hôtel de ville actuel. Quelques années plus tard, le 24 juin 1770, celui-ci donne à la Fabrique « une pointe de terre de sept à huit arpens (sic) plus ou moins en superficie » pour construire une église à même les pierres de la cheminée de son ancien manoir, lequel est depuis remplacé par une nouvelle maison.

C'est entre ce moulin et l'église, placée sous le patronage de saint Eustache, martyr, au confluent de la *rivière du Chêne* et de la *rivière des Mille Îles*, alors appelée *Rivière Jésus*, qu'est né et a grandi le village de *Saint-Eustache*, dont le nom rappelle celui du seigneur Eustache Lambert-Dumont. Dans une lettre adressée au père Félix de Berey, premier curé de *Saint-Eustache*, le 27 septembre 1770, l'évêque de Québec n'écrivait-il pas: « Je consens bien volontiers au choix que les habitants ont fait de Saint Eustache pour leur patron. On doit attendre des secours de la piété et de la religion de M. Dumont »?

Considéré comme le plus joli village de la région de *Montréal* au début du XIX[e] siècle, c'est là que se retranchent les Patriotes en 1837. Réfugiés dans l'église, qui sera bientôt incendiée, ils seront tous tués ou faits prisonniers. Le vieux temple de *Saint-Eustache*, refait depuis, porte d'ailleurs encore, sur sa façade, les cicatrices de cette bataille, dont la fête commémorative a lieu le 14 décembre de chaque année, jour de l'affrontement.

Les habitants sont connus sous le nom d'Eustachois, oises et Saint-Eustachois, oises.

Ferry, Ruisseau

Drainant une partie des terres argileuses de *Saint-Eustache*, le *ruisseau Ferry* se jette dans la *rivière des Mille Îles* à la limite même des villes de *Saint-Eustache* et de *Deux-Montagnes*. Compte tenu cependant de l'histoire de la paroisse de *Saint-Eustache*, il semble bien que l'on devrait plutôt parler du « ruisseau Féré ». D'ailleurs, le ruisseau en question termine son parcours en traversant l'ancien domaine de la famille Féré, dont plusieurs membres jouèrent un rôle de premier plan dans le développement de *Saint-Eustache*: Jean-Baptiste Féré était « maître-entrepreneur de moulins » en 1803, alors qu'Émery Féré fut maire du village de 1875 à 1886.

Chêne, Rivière du

Alimentée par les eaux de *la Belle Rivière* et du *ruisseau au Prince*, la *rivière du Chêne* traverse le territoire de l'ancienne seigneurie à laquelle elle avait donné son nom et dont le premier concessionnaire avait été le seigneur Eustache Lambert-Dumont. Après avoir drainé une bonne partie des terres argileuses de la division de recensement de *Deux-Montagnes*, la *rivière du Chêne* se jette dans la *rivière des Mille Îles* à la hauteur de *Saint-Eustache*. Dans la région, on a pris l'habitude de parler de ce cours d'eau comme de « la Petite Rivière », par opposition à la *rivière des Mille Îles*, appelée souvent « la Grande Rivière ».

Peut-être que cette discrète rivière coulait vraiment au pied d'un grand coteau couvert d'une belle forêt de chênes, comme le veut la tradition orale, mais c'est dans l'acte de concession de la *seigneurie des Mille-îles*, en 1714, qu'on trouve une des toutes premières mentions de son existence: « ... Concession du 5[me] mai, 1714 (...) des terres qui sont à commencer où finit la concession du Sieur Daulier des Landes, dans la rivière Jésus (...) jusqu'à la rivière du Chêne... ».

Hector-Champagne, Île

Entre l'*île Sauvé* et l'*île Cousineau*, face à *Saint-Eustache*, l'*île Hector-Champagne* fait revivre la mémoire de cet avocat de *Saint-Eustache* qui fut député libéral de *Deux-Montagnes*, de 1897 à 1908, et conseiller législatif pour la division des *Mille-Isles*, de 1908 à 1941, année de sa mort. Tout en étant député et conseiller législatif, Hector Champagne fut aussi, et simultanément, secrétaire-trésorier de la commission scolaire de *Saint-Eustache* et secrétaire-trésorier du conseil du village.

Arthur-Sauvé, Île

Cette petite île, au confluent de la *rivière du Chêne* et de la *rivière des Mille Îles*, a longtemps appartenu à Arthur Sauvé (1874-1944), député de *Deux-Montagnes* à l'Assemblée législative, de 1908 à 1930, et à la Chambre des communes, de 1930 à 1935, où il fut ministre des Postes dans le cabinet Bennett. Il fut aussi maire de *Saint-Benoît* de 1906 à 1923. À *Saint-Eustache*, on parle plutôt de la « Petite Île » ou de « l'île Sauvé » que de l'*île Arthur-Sauvé*. Il faut en effet savoir que Paul Sauvé, député du « comté » à l'Assemblée législative, de 1930 à 1960, et premier ministre du *Québec*, du 11 septembre 1959 au 2 janvier 1960, a aussi vécu à *Saint-Eustache*. Il était le fils d'Arthur, d'où cette heureuse confusion.

On a aussi donné le nom d'Arthur-Sauvé au pont qui franchit la *rivière des Mille Îles* entre *Saint-Eustache* et le secteur *Laval-Ouest* de la ville de *Laval*. Inauguré en 1949, le *pont Arthur-Sauvé* a remplacé l'ancien *pont De Bellefeuille* dont la construction remontait à 1842.

Arthur-Sauvé, Pont

Aussi connu localement sous l'appellation de *Pont Saint-Eustache*, le *pont Arthur-Sauvé* relie la ville de *Laval* et la ville de *Saint-Eustache*. Il a été construit entre 1947 et 1948 et ouvert à la circulation automobile le 21 décembre 1948.

Pour l'origine du toponyme, voir la rubrique: *Arthur-Sauvé, île*.

Chicot, Rivière du

La *rivière du Chicot* draine une partie des terres de l'ancienne *seigneurie de la Rivière-du-Chêne*, autre partie de la *seigneurie des Mille-Îles*, aussi connue sous le nom de *Fief Dumont*, avant d'atteindre la *rivière des Mille Îles*. À quelques centaines de mètres de son embouchure, pendant de nombreu-

ses générations, les eaux de cette petite rivière ont fait tourner les meules du *moulin de la Dalle*. Le grand livre des délibérations du Conseil de l'Oeuvre et Fabrique de la paroisse de *Saint-Eustache* nous apprend que déjà, le 24 juillet 1768, un groupe de censitaires de la *rivière du Chicot* avait signé une requête adressée à l'évêque de *Québec* afin d'obtenir l'érection d'une chapelle dans leur secteur.

Thérèse-De Blainville

La désignation de cette municipalité régionale de comté, selon l'expression du géographe Marc Richard, fait le « pont entre le passé et le présent ». Le premier élément du toponyme rappelle la mémoire de la seigneuresse Anne-Marie-Thérèse Dugué qui reçut, en 1714, la *seigneurie des Milles-Îles* conjointement avec sa soeur; Thérèse eut une fille, laquelle apporta comme dot à son mari, Jean-Baptiste Céloron de Blainville, une partie de la seigneurie dont elle avait héritée.

En outre, ces noms réunissent les noms des deux principales villes de la municipalité régionale de comté, soit *Sainte-Thérèse* et *Blainville*. Cette M.R.C. a été proclamée le 8 avril 1982.

Vachon, Pont

Le *pont Vachon* enjambe la *rivière des Mille Îles* et, en constituant le prolongement de l'*autoroute Chomedey*, il relie les deux plus importants aéroports du *Québec*, *Dorval* et *Mirabel*.

Le spécifique *Vachon* provient du nom de quatre frères dont deux étaient pilotes et les deux autres mécaniciens. Ils furent les pionniers de l'aviation civile au *Canada*.

Roméo Vachon, particulièrement, semble s'être fait remarquer en inaugurant, en décembre 1927, le service postal sur la *Côte-Nord*, puis entre *Rimouski* et *Montréal*, en 1928. Il a terminé sa carrière comme membre de la Commission des transports aériens. En l'honneur de ces hommes, le ministère des Transports a décidé par un arrêté en conseil de désigner l'entité sous le nom de *Pont Vachon*. La Commission de toponymie l'officialisait au mois d'avril 1983.

Mirabel

Ce nom a été attribué en 1972 au territoire municipalisé à la suite de l'expropriation des terres pour la construction de l'aéroport international. En 1971, le ministère des Affaires municipales l'avait désigné sous le nom de *Sainte-Scholastique*. Selon un article publié, en 1978, dans **Mirabel... à vol d'oiseau**, cette désignation serait un acronyme dont l'origine remonterait à 1870. À cette époque, selon la tradition orale, le Service du courrier postal aurait recommandé aux habitants d'identifier leur ferme pour en faciliter l'expédition du courrier. Ainsi, un Écossais aurait choisi d'identifier sa propriété par le nom de ses deux filles *Miriam* et *Isabelle*, soit *Mirabel*. En 1886, le gouvernement fédéral confie aux postes canadiennes le transport du courrier; peu de temps après, un bureau de poste est ouvert au coin de la *côte Saint-Louis* et de la *montée de la côte-Saint-Hyacinthe* et il a reçu le nom officiel de *Mirabel*. Même après la disparition du bureau, en 1908, le nom a continué d'exister pour identifier une commission scolaire et même, en 1900, une gare de chemin de fer était connue sous le nom de *Mirabel*.

Le même article précise que les mirabelles sont de petites prunes qui sont principalement récoltées en *Lorraine* et dans les *Vosges*. La même forme se retrouve en anglais pour identifier ce fruit.

Cependant, ces deux interprétations sémantiques ne constituent pas une certitude. « Mirabel » se retrouve en *France* sous diverses formes: « Mirembeau », « Mirabeau » et « Mirebel ». Albert Dauzat lui donne la signification suivante: c'est un terme composé du verbe « mirer » (ancien provençal: « miror », regarder) et de l'adjectif « beau » (ancien français: « bel ») désignant une hauteur d'où on voit au loin.

Ces trois hypothèses méritent d'être considérées; à l'exception de la première où la présence de ces Écossais n'a pas été retracée dans le recensement de 1871 de *Sainte-Scholastique*. Gilles Boileau a confirmé ce fait lors de ses recherches. Les habitants sont identifiés sous l'appellation de Mirabellois, oises.

Sainte-Scholastique

Cette partie du haut de la *seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes* fut érigée en paroisse autonome, le 12 mai 1834, en vertu d'un mandement de monseigneur Jean-Jacques Lartigue, évêque auxiliaire de Québec à *Montréal*. Mais, déjà en 1818, de nombreux paysans, à qui les seigneurs du lieu, les

Sulpiciens, avaient concédé des terres, avaient souhaité la création d'une paroisse séparée de *Saint-Benoît*. En mettant la nouvelle paroisse sous la bienheureuse protection de sainte Scholastique, l'évêque se souvenait que sainte Scholastique était la soeur jumelle de saint Benoît, saint patron de la paroisse mère voisine.

Érigé le 12 mai 1834, le village de *Sainte-Scholastique* fut incorporé à la nouvelle ville de *Mirabel*, le 19 décembre 1970. De 1857 à 1924, le village de *Sainte-Scholastique* abrita le chef-lieu du district judiciaire de *Terrebonne*. C'est dans l'enceinte du petit palais de Justice local que se déroula, en 1899, un procès dont on parle encore, celui de Cordélia Viau, accusée et reconnue coupable d'avoir assassiné son époux avec l'aide d'un complice.

Boisbriand

Entre *Saint-Eustache* et *Rosemère*, la ville de *Boisbriand* a été érigée le 1er janvier 1946 à même le territoire de la paroisse de *Sainte-Thérèse-de-Blainville*. Elle occupe en réalité la partie ouest de l'ancienne *seigneurie des Mille-Îles*, devenue par la suite *seigneurie de Blainville*, concédée originairement le 24 septembre 1683 à Michel-Sidrac Dugué, sieur de Boisbriand (1638-1688). Dollier de Casson, supérieur des Sulpiciens, avait aussi confié à M. Dugué un autre fief à la tête de l'*île de Montréal*, sur les bords du *lac des Deux Montagnes* qu'il avait nommé « fief de Boisbriand », lequel est devenu le « fief de Senneville », au XVIIe siècle.

Le nom de ses habitants est Boisbriannais, aise.

Mai, Île de

Entre la *baie des Petites Largeurs* et le chenal sud de la *rivière des Mille Îles*, l'*île de Mai* constitue, à sa façon, un quartier résidentiel de la ville de *Boisbriand*. L'examen du terrier du seigneur Lacroix révèle que son premier propriétaire fut Pierre Paquet. Après plusieurs transactions, le capitaine Barklay en devint le propriétaire et lui donna son nom. Vers 1920 cependant, Albert et Josaphat Desjardins se portèrent acquéreurs de l'île à laquelle ils redonnèrent son nom original, qui rappelle la cérémonie annuelle de la plantation du mai par les censitaires, en l'honneur du seigneur. Pour respecter la tradition et être fidèle à l'histoire, toutefois, c'est de « l'Île au May » dont il faudrait parler.

Morris, Île

Sise dans les limites de *Boisbriand*, l'*île Morris* sert de point d'appui au *pont Gédéon-Ouimet* de l'*autoroute 15*, l'un des très nombreux ponts à franchir la *rivière des Mille Îles*. Cette île nous rappelle le souvenir de la famille de David Morris, le dernier seigneur de la partie ouest de la *seigneurie des Mille-Îles*, dite *seigneurie de Blainville*, qui avait été la propriété, auparavant, des familles Blainville et Lamarque. John Morris, pour sa part, fut le premier maître de poste de *Sainte-Thérèse* et le premier représentant de la paroisse au conseil de comté de *Terrebonne*.

Ducharme, Île

À quelques dizaines de mètres seulement de la rive nord de la *rivière des Mille Îles*, entre les ponts *Gédéon-Ouimet* et *Lafontaine* (autrefois le *pont Bélair*), l'*île Ducharme* honore la mémoire de l'abbé Charles-Joseph Ducharme (1786-1853), curé de *Sainte-Thérèse* de 1816 à 1849. En ouvrant une école dans son presbytère dès 1815, il jetait les fondements du futur petit séminaire de *Sainte-Thérèse*, maintenant devenu le cégep Lionel-Groulx. Pendant de très nombreuses années, l'*île Ducharme* a été le lieu de pique-nique privilégié des jeunes séminaristes.

Bélair, Île

Entre *Sainte-Rose* et *Rosemère*, le *pont Lafontaine*, jadis connu comme le « Pont Bélair », franchit la *rivière des Mille Îles* en s'appuyant sur l'*île Bélair* qui, au moment de sa concession à André Forant par le seigneur Lamarque, était connue comme « l'isle au Bouleau ». En 1850, elle passa aux mains de Léon Plessis-Bélair qui lui donna son nom.

Gédéon-Ouimet, Pont

Ce pont de l'*autoroute des Laurentides* qui enjambe la *rivière des Mille Îles* en prenant appui principalement sur les îles *Morris* et *Lefebvre* rappelle le souvenir de Gédéon Ouimet, premier ministre de la province de *Québec*, du 27 février 1873 au 22 septembre 1874. Né à *Sainte-Rose*, le 2 juin 1833, Gédéon Ouimet, vingt-sixième enfant de Jean Ouimet, fut maire de *Vaudreuil* de 1852 à 1854, député conservateur de *Deux-Montagnes* de 1867 à 1875, surintendant du Conseil de l'instruction publique de 1876 à 1895 et Conseiller législatif de 1895 jusqu'à sa mort, en 1905.

Cette dénomination est née d'une suggestion de la Société d'histoire de l'île Jésus et a été officialisée par la Commission de toponymie le 7 octobre 1982.

Sainte-Thérèse

Sainte-Thérèse plonge ses racines profondément dans le régime seigneurial. La ville actuelle est née et a grandi dans la partie est de la *seigneurie des Milles Îles* qui, par suite d'un « acte de partage du dit fief », en date du 5 août 1718, devint la propriété de Marie-Thérèse DuGué de Boisbriand, la veuve de Charles-Gaspard Piot de Langloiserie. Desservis d'abord par le curé de *Saint-Eustache* qui travailla avec ardeur à la fondation de leur paroisse, les francs tenanciers de la seigneuresse, devenue Madame Thérèse de Blainville, accueillirent leur premier curé en 1789 et donnèrent à la paroisse naissante le nom de *Sainte-Thérèse*, comme il se devait.

La municipalité de paroisse fut incorporée le 1er juillet 1845 sous le nom de *Sainte-Thérèse-de-Blainville* et le village, qui s'en détacha le 1er juin 1849, prit lui aussi le nom de *Sainte-Thérèse-de-Blainville*. C'est en hommage envers Jean-Baptiste Céloron de Blainville, époux de Suzanne, fille de la seigneuresse Marie-Thérèse, que l'on donna ce nom aussi bien à la paroisse qu'au village. Devenu ville le 16 décembre 1916, le village opta pour le nom *Sainte-Thérèse*. Tout au long de son histoire, la vieille paroisse de *Sainte-Thérèse-de-Blainville* a été fréquemment amputée de parties de son territoire pour donner naissance à plusieurs des municipalités environnantes.

Les habitants sont connus sous le nom de Térésiens, iennes.

LaFontaine, Pont

Ce pont remplaçait, en 1946, le *pont à péage Plessis-Bélair*. Il est construit au-dessus de la *rivière des Mille Îles* et relie les villes de *Laval* et de *Sainte-Thérèse* par le *boulevard du Curé-Labelle*. Son nom évoque la mémoire de Louis-Hippolyte La Fontaine, aussi ortographié Lafontaine.

Pour une information complémentaire, voir *Louis-Hippolyte-LaFontaine, Pont-tunnel*.

Rosemère

Détaché de la paroisse de *Sainte-Thérèse-de-Blainville* en 1947, le village de *Rosemère* a accédé au rang de ville le 15 janvier 1958. Il semble que c'est à un cadre supérieur du Canadien Pacifique que l'on doive ce nom de *Rosemère*. Venu en villégiature sur les bords de la *rivière des Mille Îles* dès 1880, J.P. Withers fut fort impressionné par la beauté des lieux et surtout par l'abondance de rosiers sauvages. C'est alors qu'il proposa de donner à ces lieux le nom de « Rose », en y accolant le suffixe « Mere », vieux mot d'origine anglo-saxonne signifiant « marais » et qui est aussi la forme poétique de « lac ». La suggestion fut acceptée et *Rosemère* fut ainsi nommée.

Rosemèrois, oise est le nom des habitants de cette ville.

Chiens, Rivière aux

La *rivière aux Chiens* prend sa source au pied du *Grand Coteau*, qu'elle longe un bon moment, traverse *Sainte-Thérèse* de part en part et se jette dans la *rivière des Mille Îles* entre *Rosemère* et *Bois-des-Filion*.

Quant à l'origine de ce nom, l'abbé J.-B. Proulx écrivait dans les **Annales Térésiennes**, en mai 1883... « Nous croyons plus simple de l'attribuer à quelque incident de colonisation. Toutefois, c'est une question insoluble. Contentons-nous de faire remarquer que les plus vieux documents l'appellent Rivière au Chien; plus tard ce sera la Rivière-aux-Chiens, jusqu'à nos jours. Après la fondation de la paroisse, les documents officiels l'appellent la rivière Sainte-Thérèse... ».

Lorraine

Au fur et à mesure que s'accroissait la population dans le secteur du *coteau Saint-Louis* et de la *côte de Blainville*, il apparaissait de plus en plus urgent de créer une nouvelle agglomération de façon à mieux répondre aux besoins des résidents. La ville de *Lorraine* fut ainsi créée officiellement, le 4 février 1960, à même le territoire des municipalités voisines de *Bois-des-Filion*, de *Sainte-Thérèse* et de *Rosemère*. Plusieurs des noms retenus pour identifier rues et places de cette nouvelle ville ont été puisés dans l'histoire de *France*, en commençant par le nom de la ville lui-même. L'hôtel de ville est situé, quant à lui, sur le *boulevard De Gaulle*.

Le nom de ses habitants est Lorrainois, oise.

Bois-des-Filion

Les habitants qui résidaient de part et d'autre du *chemin de la Grande-Côte*, à mi-chemin entre *Sainte-Thérèse* et *Terrebonne*, ont obtenu, en 1916, de l'archevêque de *Montréal*, l'établissement d'une desserte qui fut placée sous le patronage de saint Maurice. Incorporé en village le 1er janvier 1949, le territoire de cette municipalité occupait jadis un emplacement voisin d'une vaste érablière, propriété d'un certain M. Filion. Simple point de repère sur le chemin longeant la *rivière des Mille Îles*, le « bois » de M. Filion s'est perpétué dans le nom du village naissant.

Le nom Bois-des-Filionais, aise sert à identifier les habitants de cette ville.

David, Pont

Le *pont David*, construit en 1910, franchit la *rivière des Mille Îles* entre *Bois-des-Filion*, sur la rive nord de la rivière et *Auteuil*, sur l'*île Jésus*.

Souhaité depuis fort longtemps par les habitants des différentes côtes entre *Sainte-Thérèse* et *Terrebonne*, cet ouvrage honore la mémoire d'Athanase David (1882-1953), député de l'ancien comté de *Terrebonne* à l'Assemblée législative de 1916 à 1936 et en 1939-1940.

Les Moulins

La désignation de cette municipalité régionale de comté tire son origine d'éléments importants du patrimoine bâti, soit la présence de moulins à scie, à carder, à farine et à fouler l'étoffe sur l'*île des Moulins*. Cette entité naturelle fait, elle-même, partie de cette nouvelle division administrative.

Cette M.R.C. a été proclamée le 9 décembre 1981.

Lepage, Pont

Sur l'*autoroute 25*, le *pont Lepage* franchit les deux bras de la *rivière des Mille Îles*, de part et d'autre de l'*île Saint-Jean*, entre *Terrebonne* et *Laval*. Cet ouvrage rappelle la mémoire de l'abbé Louis Lepage de *Sainte-Claire* (1690-1762), seigneur de *Terrebonne* de 1720 à 1745. Considéré comme le véritable fondateur de *Terrebonne*, le seigneur Lepage fit construire la première église, un manoir, un moulin à farine et un moulin à scie.

Préfontaine-Prévost, Pont

Même si dans toute la région on l'appelle familièrement le « Pont de Terrebonne », le *pont Préfontaine-Prévost* évoque, depuis son inauguration en 1907, le souvenir de deux anciens députés de la circonscription électorale de *Terrebonne*. Élu à la Chambre des communes, de 1900 à 1902, Raymond Préfontaine fut aussi ministre de la Marine et des Pêcheries dans le cabinet Laurier, de 1902 à 1905, en plus d'être maire de *Montréal*, de février 1898 à février 1902.

Pour leur part, Wilfrid Prévost, le père, et Jean-Benoît-Berchmans Prévost, le fils, eurent tous les deux une brillante carrière politique. Le père représenta la circonscription électorale de *Terrebonne* à la Chambre des communes, de 1872 à 1874, après avoir été maire de *Sainte-Scholastique*. Le fils, pour sa part, fut élu à l'Assemblée législative, de 1900 à 1915. De 1905 à 1907, il fut ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries dans le cabinet de Lomer Gouin.

Terrebonne

Sur la rive nord de la *rivière des Mille Îles*, entre les *seigneuries des Mille-Îles* et *de Lachenaye*, la *seigneurie de Terrebonne* fut concédée par la Compagnie des Indes Occidentales, le 23 décembre 1673, à André Daulier des Landes. Le seigneur ne vint jamais en *Nouvelle-France*, semble-t-il, et après plusieurs ventes successives, l'abbé Louis Lepage, fils du premier seigneur de *Rimouski*, se porta acquéreur de la concession en 1720. Il insuffla alors à son fief un grand dynamisme. On considère d'ailleurs le seigneur Lepage comme le véritable fondateur de *Terrebonne*. C'est lui qui érigea, en 1735, le premier manoir seigneurial et la première église. Le recensement de 1736 dénombrait déjà 81 censitaires et emplacitaires établis entre *le Grand Coteau* et la *rivière Jésus*, aujourd'hui la *rivière des Mille Îles*.

Par la suite, deux riches marchands de *Montréal* se portèrent tour à tour acquéreurs de la seigneurie : Simon McTavish, un des fondateurs de la Compagnie du Nord-Ouest, de 1802 à 1832, et Joseph Masson, dont la famille garda la seigneurie jusqu'à l'abolition du système seigneurial en 1854. La paroisse a ouvert ses registres, en 1724. Cependant, elle a accueilli son premier curé en 1723, pour être érigée canoniquement, le 28 mars 1835, sous le nom de *Saint-Louis-de-Terrebonne*, en souvenir du seigneur et abbé Louis Lepage. Le village de *Terrebonne* se

détacha de la municipalité de la paroisse de *Saint-Louis-de-Terrebonne*, le 22 décembre 1853, et acquit son statut de ville, le 19 mai 1860. La tradition veut que la *seigneurie de Terrebonne* ait été ainsi nommée en raison de l'apparente fertilité de ses sols. Les terres y étaient à ce point fertiles que, dès 1815, Joseph Bouchette disait des moulins de *Terrebonne* qu'ils étaient parmi les plus actifs et les plus réputés du pays.

Le gentilé des habitants de cette municipalité est Terrebonnien, ienne.

Moulin, Rapides du

En face de Terrebonne, entre l'*île Saint-Jean* et l'*île Jésus*, les *rapides du Moulin* sont les derniers que l'on rencontre en descendant la *rivière des Mille Îles*, avant sa jonction avec la *rivière des Prairies*. Il semble que, dès 1707, les habitants de la *seigneurie de Terrebonne* aient su capter l'énergie de ces rapides pour faire tourner les meules d'un premier moulin, d'où le nom attribué à ces rapides. En 1721, le seigneur Louis Lepage aménagera ces rapides pour y exploiter un moulin à farine et un moulin à scie. Les rapides, finalement, donneront leur nom à l'île voisine qui deviendra un complexe industriel et commercial dont les nombreux moulins formeront l'assise.

Moulins, Île des

Liée de très près à l'histoire de la *seigneurie de Terrebonne*, concédée en 1673, l'*île des Moulins*, connue d'abord comme « l'islet du moulin » en raison de ses faibles dimensions, fut pendant de nombreuses générations le coeur de la vie économique régionale. Coincée entre l'*île Saint-Jean* et la rive nord de la *rivière des Mille Îles*, l'île en question accueillit probablement son premier moulin en 1707. On dit qu'il avait été construit par les habitants eux-mêmes.

Par ailleurs, en 1721, le seigneur Lepage exploitait un moulin à farine et un moulin à scie sur l'île reliée dès lors au village par une chaussée. Avec l'arrivée de la Compagnie du Nord-Ouest en 1802, l'île devint un centre commercial et industriel de grande renommée. On y érigea maints hangars et entrepôts, de même qu'une boulangerie, sans oublier surtout des moulins à farine et à scie, un moulin à carder et un moulin à fouler.

En 1832, Joseph Masson, un riche marchand de *Montréal*, se porta acquéreur de l'île et de la plupart des installations. Avec le départ de cette famille, en 1883, s'amorça le déclin de l'île. Le 22 mai 1974, le ministère des Affaires culturelles fit l'achat de l'île et entama un vaste programme de rénovation historique et d'animation culturelle.

Lachenaie

Voisine de la *seigneurie de Terrebonne*, la *seigneurie de La Chesnaye* concédée à Pierre Legardeur de Repentigny, le 16 avril 1647, appartient au groupe des seigneuries du nord de la *rivière des Mille-Îles*. Aboutissant à la rivière, les terres de la future paroisse de *Lachenaie* furent rapidement concédées si bien que des registres y furent ouverts dès 1683, en même temps qu'une première mission y fut fondée. L'érection canonique du 27 mars 1835 venait confirmer l'existence officielle de cette paroisse connue sous le nom de *Saint-Charles-de-Lachenaie*. La municipalité de paroisse, reprenant ce même nom à été érigée le 1er juillet 1855. Le 23 décembre 1972, cette municipalité est érigée en ville sous le nom de *Lachenaie*. Le nom de la seigneurie, de la paroisse et du village rappelle le souvenir de Charles-Aubert de La Chesnaye. Ses habitants son nommés les Lachenois, oises.

La « presqu'île » de Vaudreuil-Soulanges

Concédée très tôt en seigneuries (Rigaud, Vaudreuil, Soulanges et Nouvelle-Longueuil), la « presqu'île » de Vaudreuil-Soulanges ne sera, elle aussi, ouverte à la colonisation véritable qu'à compter de la fin du XVIII[e] siècle. Mais pendant qu'une partie de ses habitants s'occupe à l'agriculture, surtout à l'est et au nord de la région, les autres s'activent dans le commerce des fourrures, devenant « voyageurs » pour les marchands de Montréal, tout au moins jusqu'en 1820-1825. À cette époque, on y compte déjà quelques embryons de villages, qui deviendront plus tard le site de petites villes florissantes. Le secteur le plus dynamique sera celui des Cèdres où l'on aménage, dès la fin du XIX[e] siècle, une centrale hydro-électrique (la centrale des Cèdres ou « l'usine de Soulanges » comme on l'appelait à l'époque) et un canal de 24 kilomètres de longueur, comportant 5 écluses et autorisant un tirant d'eau de près de 5 mètres, appelé le canal de Soulanges par où circulera désormais, pendant longtemps, tout le trafic fluvial.

De nos jours, la région présente trois paysages distincts: campagnard encore, au nord, plus industriel et commercial, au sud, et résidentiel urbain, à l'est, lequel est devenu depuis une vingtaine d'années une banlieue de Montréal.

Vaudreuil-Soulanges

Le nom de la municipalité régionale de comté de *Vaudreuil-Soulanges*, proclamée le 17 février 1982, se veut avant tout l'illustration de l'appellation qui identifie le territoire où elle se retrouve. Cette dernière fut concédée à Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil (1643-1723), le 23 octobre 1702. Selon le père Le Jeune, *Vaudreuille* serait un bourg dans la *Haute-Garonne*. *Soulanges* désigne une division de recensement, une gare, un canal et autres... De plus, une seigneurie fut nommée de ce nom. Elle avait été concédée à Pierre Joybert Marson, le 23 octobre 1702. Le nouveau seigneur avait baptisé sa seigneurie en souvenir de la seigneurie de Soulanges, baillage de *Vitry*, en *Champagne* dont il était le propriétaire. *Soulanges* est un bourg de la *Marne*.

Brazeau, Baie

À l'ouest de *Rigaud*, en gagnant le village de *Pointe-Fortune*, on a donné à l'une de ces vastes baies ouvertes sur la *rivière des Outaouais*, face à la *baie des Seigneurs*, le nom d'une ancienne famille établie très tôt dans la concession de la baie.

Peu après 1854, la publication du cadastre abrégé de la *seigneurie Rigaud* révélait, entre autres, que Joseph et Jean-Baptiste Brazeau possédaient encore de nombreuses terres dans les différentes concessions de la seigneurie.

Séguin, Pointe

Une des premières terres concédées sur le territoire de *Rigaud* le fut à Jean-Baptiste Séguin, l'un des pionniers de la région. Au moment où fut compilé le cadastre abrégé de cette seigneurie, suite à l'Acte seigneurial de 1854, il y avait encore dans cette *seigneurie Rigaud* au moins 38 propriétaires du nom de Séguin, dont... Antoine, Benjamin, Clément, David, François, Georges, Hyacinthe, Jean-Baptiste, Louis, Michel, Pierre, Télésphore, Vincent...

De 1801 à 1940, 28 Séguin prirent place, à un moment ou l'autre, dans le banc des marguilliers, en la paroisse de *Rigaud*. Sur la rive sud de la *rivière des Outaouais*, entre *Rigaud* et *Pointe-Fortune*, la *pointe Séguin* rappelle discrètement l'oeuvre et la vie de ces pionniers dont plusieurs descendants habitent toujours *Rigaud* et la région. Cette pointe était connue auparavant comme la *pointe à Toussaint*, du nom de son propriétaire d'alors, Toussaint Gauthier.

Graisse, Rivière à la

À l'ouest de la paroisse ou de la seigneurie de *Rigaud*, les cartes topographiques signalent la présence d'un ruisseau qui suit la frontière ontarienne, entre le *chemin de Saint-Rédempteur* et le *chemin du Petit-Brûlé*, avant de se jeter dans la *rivière Rigaud*. Ce discret cours d'eau fut longtemps connu comme étant le *ruisseau Quesnel*, toponyme que l'on relève encore sur certaines cartes topographiques. *Quesnel* référait aux nombreuses familles portant ce nom dans la paroisse, originaires pour la plupart de cette partie de la seigneurie.

Toutefois, ce ruisseau a changé de nom. Il est maintenant identifié officiellement sous l'appellation de *Rivière à la Graisse* bien que ce toponyme soit très souvent utilisé localement pour désigner plus spécifiquement la *rivière Rigaud* (voir la rubrique concernant cette entité).

Quesnel, Baie

On a donné aux pointes, anses et baies qui parsèment la rive sud du *lac des Deux Montagnes*, dans les limites des anciennes *seigneuries Rigaud* et *de Vaudreuil*, des noms qui perpétuent la mémoire de quelques-uns des pionniers qui ont contribué à la mise en valeur de la région. C'est le cas de la *baie Quesnel* qui s'ouvre sur le *lac des Deux Montagnes*, immédiatement à l'est de la *pointe aux Dorés*, en face de l'*île Carillon*.

Les Quesnel étaient fort nombreux à *Rigaud*, tout comme les familles Séguin. Sur les bords du *lac des Deux Montagnes*, la *baie Quesnel* et la *pointe Portelance* sont presque voisines. Il en était de même des terres des familles Quesnel et Portelance qui se suivaient presque au livre terrier. Parmi les familles Quesnel qui habitaient la *seigneurie Rigaud* vers le milieu du XIX^e^ siècle, il y avait celles de François, Antoine, David, Vincent, Benjamin... Aujourd'hui encore, il y a toujours des Quesnel sur les bords de la baie de ce nom.

Rita, Île

Après avoir acheté de la succession Bingham, le 27 janvier 1897, la *seigneurie Rigaud*, Archibald de Léry MacDonald a donné le nom de sa fille à la petite île située dans la *baie de Rigaud*, au large de l'embouchure de la rivière.

Jules, Pointe des

Une partie des terres situées à l'embouchure de la *rivière Rigaud* appartenait à l'une des très nombreuses familles Séguin dont les premiers représentants s'établirent dans la région vers 1725. La *pointe des Jules* rappelle donc le souvenir d'une de ces familles en évitant toutefois de la confondre avec toute autre pointe ou baie, par exemple, susceptible de porter le même nom. C'est pour éviter tout malentendu qu'on a préféré pour cet endroit précis une appellation originale et inhabituelle comme « la pointe des Jules »... sous-entendu « Séguin ». D'ailleurs, quand est venu le temps d'identifier cette pointe s'avançant dans le *lac des Deux Montagnes*, il y avait déjà une pointe « Séguin ». Même si les cartes officielles parlent de la *pointe des Jules*, les Rigaudiens, iennes, quant à eux, la désignent comme la *pointe à Jules*.

Portelance, Pointe à

Plusieurs familles Portelance habitaient encore *Rigaud* au moment où fut dressé le cadastre abrégé de la *seigneurie Rigaud*. Un peu à l'ouest de la *pointe à la Raquette*, la *pointe à Portelance* rend hommage à ces familles de pionniers.

Rigaud, Rivière

Jusqu'en 1925, on désignait la *rivière Rigaud* sous le vocable de *Rivière à la Graisse*, croit-on, de l'apparence et du caractère visqueux non seulement de ses eaux qui drainent une vaste zone de terres argileuses mais aussi des rives de cette rivière et de ses affluents qui présentent les mêmes propriétés. De nombreux glissements de terrain, communément appelés « éboulis », se sont produits le long de ces rives « graisseuses » au cours des années. Il existe d'ailleurs, à quelques kilomètres en amont de la ville de *Rigaud*, sur les bords de la rivière, un lieu-dit *Val-des-Éboulis*.

Par ailleurs, nous savons qu'en 1762 un des agents des messieurs de Vaudreuil en terre canadienne fit arpenter et borner les premières terres de la *seigneurie de Rigaud*. Se pourrait-il alors que le nom de la rivière et des terres de cette concession ait dérivé du nom de cet agent qui était Grasset de Saint-Sauveur? La rivière et les terres à Grasset n'auraient-elles pas pu devenir familièrement la rivière et les terres « à la graisse »?

Quoi qu'il en soit, dès 1795, les prêtres de *Vaudreuil* venaient dire la messe à la mission de la *rivière à la Graisse*. Selon le livre terrier de la seigneurie, la concession de la *rivière à la Graisse* était l'une des plus importantes de tout le territoire.

Avant que les bateaux à vapeur n'entrent en service sur la *rivière des Outaouais*, le seigneur Papineau voyageait en barge entre sa *seigneurie de la Petite-Nation* et *Montréal*. Au cours de ces randonnées sur *la Grande Rivière*, il ne manquait jamais de remonter la « Graisse » jusqu'au village de *Rigaud* afin d'y saluer son ami Ignace Dumouchel, influent marchand de l'endroit.

Selon une enquête effectuée localement, l'on croit que le nom *Rivière à la Graisse* aurait été changé par un curé de la place parce qu'il trouvait ce nom peu intéressant et lui préférait l'appellation *Rivière Rigaud*.

Officiellement, le toponyme *Rivière à la Graisse* est attribué à un affluent de la *rivière Rigaud*, mais la population utilise souvent ce nom pour identifier la *rivière Rigaud* elle-même. Comme il existe une autre *rivière à la Graisse*, non loin de là, qui se jette dans le *fleuve Saint-Laurent* entre *Les Cèdres* et *Coteau-du-Lac* et qu'il subsiste une certaine confusion quant à la désignation de ces entités, les noms officiels demeurent *Rivière Rigaud* (cours d'eau se jetant dans la *rivière des Outaouais*) et *Rivière à la Graisse* (affluent de la *rivière Rigaud*).

Rigaud

À deux kilomètres environ du confluent de la rivière du même nom et de la *rivière des Outaouais*, la ville de *Rigaud* rappelle le souvenir du premier seigneur.

Vers 1830, il n'y avait dans le petit village de *Rigaud* que 17 maisons dont 8 en pierre, mais dans l'ensemble de la seigneurie on dénombrait, entre autres, 11 tavernes et 9 fabriques de potasse. La paroisse, qui a accueilli son premier curé en 1804, correspondait alors au territoire de la seigneurie concédée le 29 octobre 1732, par le gouverneur de Beauharnois et l'intendant Hocquart « aux Sieurs de Cavagnal et Rigaud, frères ».

Il s'agissait d'un terrain « le long du fleuve appelé La Grande Rivière, en tirant vers le Long-Sault, de trois lieues de front sur trois lieues de profondeur, avec les isles, islets et battures adjacents ». En 1763, la seigneurie passa aux mains de Michel Chartier de Lotbinière qui se porta aussi acquéreur, en même temps, de la *seigneurie de Vaudreuil*.

Le village de *Rigaud*, érigé le 1er janvier 1881, a accédé au rang de ville le 24 mars 1911; ses habitants sont connus sous le nom de Rigaudiens, iennes.

Raquette, Rivière à la

Elle se jette dans le *lac des Deux Montagnes*, entre la *pointe à Portelance* et la *baie de Choisy*, à l'extrémité d'une pointe à laquelle elle a aussi donné son nom. Il est malheureux qu'on ignore les raisons exactes pour lesquelles elle fut ainsi désignée. Pourtant elle aurait été ainsi appelée dès le Régime français. À *Rigaud* et dans la région, on croit que c'est en raison de la multitude des petits filets d'eau dont elle parsème la pointe traversée à son embouchure et qui rappelleraient le treillis d'une raquette, qu'elle fut désignée sous ce nom.

Choisy

Le hameau, ou plus précisément le *fief de Choisy*, aux limites des villes d'*Hudson* et de *Rigaud*, correspond au site d'une ancienne concession de terres consentie par le marquis de Lotbinière à sa fille Marie-Louise qui, en 1744, a choisi elle-même l'emplacement de ces terres.

Son choix s'arrêta sur 15 arpents de terre de la *pointe à la Brunette*, le long de la *rivière des Outaouais*.

Graham, Pointe

On appelle *Pointe Graham*, du nom d'une ancienne famille d'origine anglaise, (venant du comté de *Cumberland–(Angleterre)* et arrivée dans la région vers 1820, avec plusieurs autres, dont les Parsons), cette langue de terre qui ferme, du côté est, la *baie de Choisy*.

Par ailleurs, il est bon de noter que William Graham fut le premier maître de poste du secteur il avait été désigné en novembre 1909.

Hudson

C'est en 1885 que les francs tenanciers des paroisses de *Saint-Michel-de-Vaudreuil* et de *Sainte-Madeleine-de-Rigaud* votèrent les sommes nécessaires pour la construction d'une première chapelle à mi-chemin entre ces deux paroisses, sur l'actuel territoire de la ville d'*Hudson*. Le premier curé de la nouvelle paroisse de *Saint-Thomas-d'Aquin* n'arrivera cependant qu'en 1897.

Le territoire fut d'abord érigé en municipalité, le 1er janvier 1877, sous le nom de village de *Como*. Ce n'est qu'en 1926, toutefois, que le nom de la municipalité fut changé en celui d'*Hudson* et que ses limites furent réduites, laissant place aux villages de *Como* et d'*Hudson Heights*.

C'est en 1868, semble-t-il, que l'on attribua à ces lieux le nom d'*Hudson*, en hommage à Madame George Mathews, née Élisa Hudson, dont l'époux était propriétaire d'une verrerie de grande renommée.

Hudson, Haut-fond d'

Le *lac des Deux Montagnes* constitue depuis fort longtemps l'un des plans d'eau les plus fréquentés de tout l'*archipel de Montréal*. Samuel de Champlain fut sans doute le premier à nous en livrer une description sommaire. Mais ce n'est que depuis une date relativement récente que nous connaissons bien les principales caractéristiques physiques de ce lac, comme ses profondeurs par exemple, qui varient considérablement selon les endroits. C'est ainsi qu'à environ un kilomètre au large d'*Hudson Heights*, un peu au sud-est des *battures du Corbeau*, un herbier repose sur un haut-fond recouvert de moins d'un mètre d'eau, d'où son nom de *Haut-fond d'Hudson*.

Viviry, Rivière

La *rivière Viviry* draine une partie des terres de l'ancienne *seigneurie de Vaudreuil* et se jette dans le *lac des Deux Montagnes* après avoir traversé la ville d'*Hudson*. Monseigneur Cyprien Tanguay, dans son **Dictionnaire généalogique des familles canadiennes**, signale qu'un Marcellin Farand, dit Vivarais, originaire de cette région de France, aurait vécu sur les rives du *lac des Deux Montagnes* vers 1750. De même, Robert-Lionel Séguin, historien et ethnologue, parle, tout au long de ses recherches sur la *seigneurie de Rigaud* et la *seigneurie de Vaudreuil*, de la *rivière Vivarais*. Par ailleurs, il se trouve aujourd'hui encore des familles répondant au nom de Viviry dans la région.

Parsons, Pointe

Dans les limites de la ville d'*Hudson*, la *pointe Parsons* rappelle ces années où de nombreuses familles d'origine britannique, attirées par les belles terres de la seigneurie, étaient venues s'y installer. La famille Parsons était du nombre de ces familles arrivées principalement du comté de *Cumberland (Angleterre)*, vers 1820.

Mais à l'époque seigneuriale et selon le livre terrier de la *seigneurie de Vaudreuil*, cette pointe portait alors le nom de « Pointe du Grand Détroit », en raison du rétrécissement du lit de la *rivière des Outaouais* en cet endroit, par opposition au « Petit Détroit » séparant l'*île aux Tourtes* de la terre ferme de *Vaudreuil*.

Como

Les terres comprises le long de la *rivière des Outaouais*, entre la *pointe Cavagnal* et la *pointe Parsons*, ont formé, à compter du 1er janvier 1877, la municipalité de *Como*, après avoir été connues comme le village de *Cavagnal*.

Cette municipalité englobait alors les autres municipalités et villages de *Como-Est*, *Hudson* et *Hudson Heights*. Le nom de *Como* demeura jusqu'en 1921. À la suite de discussions longues et compliquées, plusieurs municipalités interchangèrent leurs noms pour diverses raisons, si bien qu'aujourd'hui, en raison aussi d'annexions et de fusions, les noms de *Como*, et de *Como-Est* sont réservés à des secteurs spécifiques de la partie est de la ville d'*Hudson*.

Il semble que ce soit bien une famille de pionniers d'origine suisse – les Delesderniers – qui ait donné à cette partie de l'ancienne *seigneurie de Vaudreuil* le nom de *Como* pour rappeler la région du *lac de Como*, en *Italie du Nord*, qui leur était particulièrement chère... et dont les paysages devaient être si ressemblants!

Rocque-Brune

À l'intersection du chemin qui longe la *terrasse de Saint-Lazare* et de la *montée Manson*, dans le secteur de *Como*, les cartes topographiques indiquaient encore tout récemment l'existence d'un lieu-dit appelé *Rocque-Brune*.

On lui avait donné ce nom en mémoire de Charles Rochbrune dit Larocque, député du comté de *Vaudreuil* à la Chambre d'Assemblée de la province du *Bas-Canada*, du 18 février 1833 au 27 mars 1838. C'est ainsi que le toponyme « Roche-Brune » a été relevé dans certains documents.

Saint-Lazare

Détachée de *Vaudreuil*, la municipalité de paroisse de *Saint-Lazare* fut érigée, le 29 décembre 1875, trois mois exactement après son érection canonique par monseigneur Édouard-Charles Fabre, archevêque de *Montréal*. En cette occasion, l'éminent prélat avait déclaré au premier curé de cette nouvelle paroisse, l'abbé Magloire Auclair: « Je l'ai appelée du nom du frère de Marthe et de Marie et c'est Saint-Lazare ».

En effet, les Évangiles nous ont appris que saint Lazare était le frère de sainte Marie-Madeleine et de sainte Marthe, trois amis et disciples du Christ... et le village de *Saint-Lazare* est situé dans le voisinage de *Sainte-Madeleine-de-Rigaud* et de *Sainte-Marthe*.

Boyer, Pointe

Il existe deux pointes *Boyer* dans la *seigneurie de Vaudreuil*. La première donne sur la *baie de Como* et se situe légèrement à l'ouest de la *pointe Cavagnal*. La seconde, un peu au sud de *Dorion*, s'avance bien discrètement dans la *rivière des Outaouais*, en face de la *pointe de Pincourt*.

L'une ou l'autre, au moins, rappelle sans aucun doute le souvenir d'un pionnier du nom de Boyer venu s'établir en 1725 dans *la concession de Quinchien*, sur le site actuel de la ville de *Dorion*.

Cavagnal, Pointe

Elle s'avance avec hardiesse dans les eaux du *lac des Deux Montagnes* et sépare l'*anse de Vaudreuil* de la *baie de Como*. Le *fief Cavagnal*, à l'intérieur de la *seigneurie de Vaudreuil*, tire son nom de Pierre de Cavagnal, marquis de Vaudreuil, né à *Québec* le 22 novembre 1698 et quatrième fils de Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, à qui avait été concédée la *seigneurie de Vaudreuil* en 1702.

Cavagnal était le nom d'un vaste domaine du *Languedoc* en *France*, propriété de la famille de Vaudreuil. Cependant, dans le **Cadastre abrégé des seigneuries de Montréal**, on écrit « Cavagnol ». Pour sa part, l'historien Guy Frégault est d'avis, dans **Le Grand Marquis**, qu'il faudrait écrire « Cavagnial ».

Besner, Ruisseau

L'ample pointe qui se déploie largement dans le *lac des Deux Montagnes*, entre la *baie de Vaudreuil*, à l'est, et l'*anse de Vaudreuil*, à l'ouest, est drainée en partie par le *ruisseau Besner*, en particulier entre la *route Transcanadienne* et la côte de *Vaudreuil-sur-le-Lac*.

Il faut savoir que la famille Besner a joué un grand rôle dans l'histoire locale. Une première terre n'a-t-elle pas été concédée, dans le *rang de Quinchien*, à G. Besner dès 1725? Par contre, c'est aussi un conseiller Besner qui a voté contre le projet de trottoirs entre le village et la station en 1881... Joseph Besner et Charles-Ed. Besner furent maires de la paroisse, de 1923 à 1931 et de 1941 à 1945, respectivement.

Cadieux, Île

Fermant le côté est de l'*anse de Vaudreuil*, l'*île Cadieux* était jadis connue comme l'*île de Vaudreuil*. Dans son **Aveu et dénombrement** du 2 mars 1725, le seigneur de *Vaudreuil* mentionne la présence sur cette *île de Vaudreuil* d'une maison de pieux sur solles de 7,6 mètres par 4,8 mètres. Deux hectares de terre étaient défrichés et la balance était en bois debout. L'*île de Vaudreuil* est devenue par la suite l'*île Cadieux*. Certains documents anciens écrivent « Île à Cadieu ».

Le cadastre abrégé compilé à la suite de l'Acte seigneurial de 1854 ne signalait pas encore la présence de l'*île Cadieux*, pas plus d'ailleurs que celle de l'*île de Vaudreuil*. Mais, dans la première concession de l'*anse de Vaudreuil*, Pierre et Hyacinthe Cadieux étaient voisins et possédaient chacun deux terres de 37,5 hectares.

La municipalité d'*Île-Cadieux*, coïncidant avec l'île de ce nom, fut érigée en ville, le 21 mars 1922. Ce territoire faisait partie antérieurement de la municipalité de paroisse de *Saint-Michel-de-Vaudreuil*, érigée le 1er juillet 1850.

La baie située au sud-ouest de l'île est aussi désignée sous l'appellation de *Baie de l'Île Cadieux*.

Tourtes, Îles aux

Dans le *lac des Deux Montagnes*, au nord de l'*île Perrot*, entre *Senneville* et *Vaudreuil*, l'*île aux Tourtes* servait déjà de réserve aux Népissingues, dès 1690, grâce à la générosité du marquis de Vaudreuil. De part et d'autre de la *rivière des Outaouais*, dès la fin du XVIIe siècle, les forts de l'*île aux Tourtes* et de *Senneville* se faisaient face.

Quant aux « tourtes », elles étaient fort nombreuses dans la *vallée du Saint-Laurent* à cette époque. Ainsi, dans la narration de son **Voyage depuis l'entrée du Golphe Saint-Laurent jusques à Montréal**, le père Jérôme Lalemant écrivait en 1663: « Entre les oyseaux qui s'y rencontrent de toute espèce, il est à remarquer que les Tourtres y sont en si grande abondance, que cette année tel en a tué six-vingts-douze d'un seul coup: elles passaient incessamment par bandes et si épaisses et si proches de la terre, qu'on

les abattait quelquefois à coups de rames. Elles se sont jettées cette année sur les grains et y ont fait un grand ravage, après avoir dépeuplé les forêts et les campagnes de fraises et de framboises, qui croissent ici partout sous les pieds des personnes; mais quand on prenait ces Tourtres en dommage, on leur faisait bien payer les frais: car les laboureurs, outre la profusion qu'ils en ont fait dans leur maison, à leurs serviteurs et même à leurs chiens et à leurs cochons, en ont salé des bariques pour l'hyver. »

L'acte de concession de la *seigneurie de Vaudreuil* consentie le 23 octobre 1702 à Philippe de Rigaud, Chevalier de Vaudreuil, faisait commencer le domaine de ce dernier « vis-à-vis de la dite isle aux Tourtres ».

Île aux Tourtes, Pont de l'

Ce pont reliant les villes de *Vaudreuil* et de *Senneville* a été construit entre le mois d'août 1962 et le mois d'avril 1965. Il passe au-dessus de l'*île aux Tourtes* d'où cette appellation.

Pour une origine plus précise, voir la rubrique: *Tourtes, Île aux*

Vaudreuil

Au fond d'une large échancrure du *lac des Deux Montagnes*, en face de l'*île Perrot*, la ville de *Vaudreuil* occupe une partie de cette ancienne seigneurie concédée le 23 octobre 1702 par le gouverneur Hector de Callières et l'intendant Jean Bochart à Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, « pour ses enfants nés et à naître ». Cette seigneurie, dont le nom rappelait la terre d'origine du seigneur, en *Normandie, France*, comprenait... « la moitié d'une lande de terre, située au lieu dit les Cascades, contenant quatre lieues de front sur une lieue et demie de profondeur au plus large de ladite langue de terre, et une demi lieue au plus étroit, à commencer vis-à-vis l'Isle aux Tourtes... ».

Michel Chartier de Lotbinière acheta la seigneurie en 1763 et c'est en son honneur que l'on mit la paroisse, dont les registres s'ouvrirent en 1773, sous la protection de saint Michel. Il est arrivé parfois, au tout début, que l'on désigne la paroisse naissante sous le nom de *Quinchien*, puisque c'est dans ce rang qui longe la rivière du même nom que s'installèrent plusieurs des pionniers de la paroisse. D'ailleurs c'est sur la pointe du rapide de la *rivière Quinchien* que fut construit le premier manoir seigneurial, en 1763.

Ce toponyme identifie aussi un lieu-dit, *Anse-Vaudreuil*, un village, *Vaudreuil-sur-le-Lac*, érigé sous ce nom, en 1960. Il avait été érigé sous le nom de *Belle-Plage*, en 1920. Les habitants de cette ville sont connus sous le nom de Vaudreuillois, oises.

Quinchien, Rivière

Cette petite rivière qui a aussi donné son nom à l'une des plus anciennes concessions de la *seigneurie de Vaudreuil* descend de la terrasse de *Saint-Lazare*, traverse la ville de *Vaudreuil* et se jette dans la *baie de Vaudreuil*.

Le chanoine Adhémar Jeannotte, dans ses notes historiques consacrées à *Vaudreuil*, croit que cette rivière, ainsi que le plus ancien rang de *Vaudreuil* (qui va des *Cascades* au pont de la petite rivière, près de l'ancien village et où deux terres avaient été concédées à MM. Boyer et Besner dès 1725) tirent leur nom d'un vieux mot indien déformé: *Quenechouan*.

Pour en avoir la confirmation, il faut relire les récits de voyages (1613) de Samuel de Champlain. Après avoir traversé le *lac des Deux Montagnes*, l'auteur décrit en ces termes ce qu'il a vu: « Nous passasmes un sault, qui est appelé de ceux du pays **Quenechouan** qui est remply de pierres et de rochers, où l'eau y court de grande vitesse et il nous fallut mettre à l'eau et trainer nos canaux bord à bord de terre avec une corde. À demie lieu de là nous en passames un autre petit à force d'avirons, ce qui ne se fait pas sans suer... ».

Cité-des-Jeunes

Entre *Vaudreuil* et *Dorion*, on a donné ce nom hautement symbolique au premier véritable campus scolaire régional de niveau secondaire implanté au *Québec* et dont les travaux ont débuté en 1963.

Dorion

C'est *Vaudreuil* qui a donné naissance à *Dorion*. En effet, le village de *Dorion* s'est détaché du territoire de *Vaudreuil* en 1891, afin de devenir une municipalité indépendante, avant de devenir ville en 1916. Sur le plan religieux, ce n'est qu'en 1924 que la nouvelle paroisse accueillit son premier curé bien à elle. Jusque-là, les paroissiens de *Dorion* étaient desservis par les prêtres de *Vaudreuil* dont les habitants acceptèrent très mal la fondation de cette nouvelle paroisse.

Cette ville, située sur la *rivière des Outaouais*, entre *Vaudreuil* et *Pointe-des-Cascades*, face à l'*île Perrot*, rend hommage à sir Antoine-Aimé Dorion, né en 1818 et décédé en 1891, année justement où fut érigé le village de *Dorion*. Ses habitants sont connus sous le nom de Dorionnais, aises.

Valois, Pointe à

Entre la *pointe des Cascades* et *Dorion*, le long de la *rivière des Outaouais*, dans la première concession de la *seigneurie de Vaudreuil* que l'on décrivait comme « celle venant des Cèdres », le cadastre abrégé, dressé à la suite de la passation de l'acte seigneurial de 1854, mentionnait la présence de Félix, Benjamin, François-Xavier et Joseph Valois. Par ailleurs, plusieurs Valois de la région de *Vaudreuil* prirent une part active au mouvement insurrectionnel de 1837-1838 dans la région de *Rigaud-Vaudreuil*: Gabriel, enseigne de milice; Joseph-Eustache, capitaine de milice; Michel-François (1801-1869) député et médecin et Narcisse (1786-1859) maire du village de *Vaudreuil*. C'est sans doute en mémoire de l'un ou l'autre des membres de cette grande famille que l'on a donné à cette pointe qui s'avance dans la *rivière des Outaouais*, en face de la *pointe au Renard* de l'*île Perrot*, le nom de *Pointe à Valois*.

Chamberry, Ruisseau

Ce modeste cours d'eau, qu'on appelle aussi la *coulée Chambéry* et *Chamberry Gully*, draine les terres d'une partie de la paroisse de *Vaudreuil* avant de se jeter dans la *rivière des Outaouais*, en face de l'*île Perrot*, un peu au nord de la *pointe des Cascades*.

Après la fondation de la prolifique paroisse mère des *Cèdres*, en 1752, son curé devait desservir, entre autres, le secteur compris entre *Pointe-des-Cascades* et le village de *Vaudreuil* où habitaient 29 familles. Depuis longtemps cependant, soit en 1728, une chapelle avait été érigée à *Pointe-des-Cascades* pour desservir cette population. Le livre de la Fabrique des *Cèdres* indique que parmi les 45 possesseurs de bancs dans cette chapelle de *Pointe-des-Cascades*, il y avait un nommé Claude Chambéry.

Rivière-Beaudette

Même si le village de *Rivière-Beaudette* ne fut fondé officiellement que le 19 février 1887, les lieux étaient déjà connus et identifiés sous ce non longtemps auparavant. En 1735, l'Acte de Concession de la *seigneurie de la Nouvelle-Longueuil* précisait que le fief ainsi attribué au sieur Joseph Lemoine, chevalier de Longueuil couvrait... « l'estendue de terre qui se trouve sur le bord du fleuve Saint-Laurent, au lieu appelé les Cascades, depuis la borne de la seigneurie de Soulanges jusqu'à la Pointe au Beaudet inclusivement ».

Par ailleurs, la proclamation du 18 novembre 1791 établissant les limites entre le *Haut-Canada* et le *Bas-Canada* disait, entre autres... « à commencer à une borne de pierre sur la rive nord du lac Saint-François, à la crique ouest de la Pointe au Baudet, dans la limite entre le township de Lancaster et la seigneurie de la Nouvelle-Longueuil... »

Détaché de la paroisse voisine de *Saint-Zotique*, le village de *Rivière-Beaudette* occupe les deux rives de la rivière du même nom, à environ deux kilomètres du *lac Saint-François*. Ses limites ouest touchent la province d'*Ontario*. Contrairement à la coutume, la municipalité de la paroisse de *Rivière-Beaudette* fut créée uniquement en 1916, soit près de 30 ans après la fondation du village. La rivière et le village tirent leur nom, selon la légende, d'un vieux lit de camp – appelé familièrement « beaudet » – qu'on aurait trouvé, un jour, sur la pointe de terre qui s'avance dans le *lac Saint-François*, à l'ouest de la rivière et qui est devenue elle aussi la *pointe Beaudette*. Il semble bien toutefois que ce soit le bureau de poste local qui, dès novembre 1857, ait pris, pour s'identifier, le nom de *Rivière-Beaudette*.

Saint-Zotique

Sur la rive gauche du *lac Saint-François*, entre *Coteau-Landing* et *Rivière-Beaudette*, la paroisse de *Saint-Zotique* a été créée par monseigneur Ignace Bourget, évêque de *Montréal*, le 7 mars 1849. C'est aussi en 1849 que monseigneur Bourget avait ramené d'*Europe* une relique de saint Zotique.

Rien d'étonnant alors qu'il ait donné saint Zotique comme patron à la première paroisse qu'il a fondé après son retour. Jusqu'à sa création comme paroisse autonome, le territoire de *Saint-Zotique* était compris dans les limites de la paroisse voisine de *Saint-Polycarpe*. La municipalité de village de *Saint-Zotique* a été érigée le 1er juillet 1855.

Saint-Polycarpe

En faisant construire, vers 1800, un moulin à farine et une scierie sur les rapides de la *rivière Delisle*, le seigneur de la *Nouvelle-Longueuil* posait là les fondements du futur village de *Saint-Polycarpe*. Les paysans s'agglomérèrent assez rapidement autour de ce foyer d'activités, si bien que, le 22 mai 1816, monseigneur Plessis lui-même vint indiquer le lieu où s'élèverait la première chapelle tant réclamée par les habitants de ce hameau qu'on appelait alors « Rivière à Delisle ». En cette même occasion, l'évêque annonça aussi que le patron de la nouvelle paroisse, dont le décret d'érection ne sera signé toutefois que le 12 janvier 1830, serait saint Polycarpe.

Beaucoup plus tard, soit le 19 février 1887, ce village s'est détaché de la municipalité de paroisse qui avait été créée en 1845, en vertu d'une proclamation du gouverneur Lord Metcalfe. John Taylor, son premier maire, fut élu en 1855.

Coteau-Landing

Situé à l'extrémité ouest du vieux *canal de Soulanges*, *Coteau-Landing* fut détaché de la paroisse de *Saint-Zotique* et érigé en village le 1er novembre 1853. Les activités, provoquées par la proximité du canal et d'une écluse, ont vite fait de susciter l'apparition d'un centre-relais, avec quai et débarcadère, juste au pied du coteau qui longeait la berge, d'où le nom de *Coteau-Landing*, de « landing », mot anglais, se traduisant par « débarcadère ».

La Station-du-Coteau (Coteau-Station)

La Station-du-Coteau est le nom qui paraît dans la version française des lettres patentes de ce village édifié sur les bords de la *rivière Delisle*, entre ses deux voisins *Coteau-Landing* et *Saint-Polycarpe*. Pour leur part, les villageois et tous les gens de *Soulanges* parlent plutôt de « *Coteau-Station* », forme qui, elle, paraît dans la version anglaise du document d'érection de la municipalité.

En février 1895, on dénombrait 87 familles sur le futur territoire de la municipalité. Les habitants étaient en partie regroupés au village qui avait élu son premier maire dès 1888. Pour les services de la religion et les offices du culte, on allait à *Saint-Polycarpe*. Suite à une requête présentée par tous les fidèles de ce village, monseigneur Émard, évêque du diocèse de *Valleyfield*, créa, le 25 juin 1895, la paroisse souhaitée, à laquelle il donna son deuxième prénom Médard. Cette nouvelle paroisse de *Saint-Médard* était sa première fondation depuis son accession au trône épiscopal.

C'est l'avènement du Grand Tronc et la construction d'une première gare, en 1895, qui provoquèrent l'établissement des premiers habitants du village. Comme on venait des autres villages (*Coteau-du-Lac* et *Coteau-Landing*) pour y prendre le train, on donna au village le nom de *La Station-du-Coteau*. La municipalité de village a été érigée en 1887.

Soulanges, Canal de

C'est le 23 octobre 1702 que le gouverneur de Callière – aussi orthographié Callières – fit à « Pierre Jacques de Joybert, chevalier seigneur de Soulanges et autres lieux, capitaine d'une compagnie du détachement de Marine en ce pais (...) concession de la moitié d'une langue de terre scituée au lieu dit les Cascades... »

On retrouve aujourd'hui, sur le territoire de cette ancienne *seigneurie de Soulanges* et même au delà, de nombreux lieux et sites évoquant le souvenir de ce premier seigneur. On doit surtout souligner le passage, à l'intérieur des terres, de la *pointe des Cascades* à *Coteau-Landing*, soit sur environ 20 kilomètres, du *canal de Soulanges* dont la construction a débuté en 1899.

Micocoulier, Réserve écologique du

Le gouvernement du *Québec* a acquis d'Hydro-Québec, en 1979, les îles *Arthur* et *Bienville*, dans le *fleuve Saint-Laurent*, face au village de *Coteau-du-Lac*, afin d'y créer une réserve écologique susceptible d'assurer, selon le décret de constitution, « la conservation de la seule station connue au Québec où le micocoulier forme des peuplements dans des conditions de sols mésiques ainsi que d'une station d'ormes rouges ». La *réserve écologique du Micocoulier* a donc un nom d'origine descriptive, qui réfère à une essence d'arbre pouvant atteindre 40

mètres et connu au Québec sous le nom de « celtis occidentalis ». On le retrouve surtout dans les environs de *Montréal*, en particulier sur *l'île Sainte-Hélène*. Le voyageur-botaniste André Michaux, en 1795, l'identifiait sous le nom de « Bois inconnu », selon le frère Marie-Victorin.

Delisle, Rivière

Elle prend sa source en *Ontario*, parcourt la partie occidentale de la division de recensement de *Soulanges* et, après avoir traversé les villages de *Saint-Polycarpe* et de *La Station-du-Coteau (Coteau-Station)*, se jette enfin dans le *Saint-Laurent* à *Coteau-du-Lac*, de part et d'autre de *l'île de la Prison*. La paroisse de *Saint-Polycarpe* d'ailleurs, avant qu'elle ne soit érigée canoniquement, porta longtemps le nom de « Rivière à Délisle » et aussi celui de « La Nouvelle Longueuil ». En 1816, monseigneur Joseph-Octave Plessis écrivait: « Nous nous sommes transportés en la dite rivière à Delisle et (...) nous avons jugé des différentes places offertes pour la construction d'une chapelle ».

On a trouvé, en 1732, dans les registres de la paroisse de « Sainte-Anne-du-Bout-de-l'île », aujourd'hui *Sainte-Anne-de-Bellevue*, des actes concernant les premiers habitants de la *seigneurie de Soulanges*. C'est ainsi qu'on y note la sépulture du capitaine Jacques L'Arrivée dit Delisle, âgé de 63 ans. Un certain Joseph Delisle fut aussi marguillier du banc, dans la paroisse des *Cèdres*, en 1775. Mais, on doit surtout penser que la *rivière Delisle* fut ainsi nommée du nom de l'arpenteur qui a dressé le cadastre et procédé au partage des terres de chaque côté de la rivière en question.

Coteau-du-Lac

L'histoire de *Coteau-du-Lac* est intimement liée à celle des canaux du *Saint-Laurent*. C'est en effet face à ce village qu'on a entrepris, dès 1780, la construction d'un premier canal facilitant la navigation sur le fleuve, pour éviter les nombreux rapides et cascades entre le *lac Saint-Louis* et le *lac Saint-François*. Long de 100 mètres, le premier *canal de Coteau-du-Lac* avait trois écluses.

Pour bien protéger le canal, un détachement militaire s'installa à *Coteau-du-Lac* dès 1781, suivi d'une impressionnante organisation militaire et de toute une gamme d'entrepôts et de baraques.

Amélioré surtout entre 1814 et 1817, le canal fut utilisé jusqu'en 1845, année d'ouverture du premier *canal de Beauharnois*.

Enserrée pous sa plus grande partie entre le *Saint-Laurent*, la *rivière Rouge*, le *canal de Soulanges* et la *rivière Delisle*, la paroisse fut desservie, à ses débuts, par le curé des *Cèdres*, la paroisse voisine. Il en fut ainsi jusqu'en 1832, année de la fondation véritable de la paroisse. Le village, pour sa part, ne recevra son statut officiel qu'en novembre 1907.

La terrasse ou le coteau qui porte l'église et qui se prolonge en direction du *lac Saint-François* explique le nom du village *Coteau-du-Lac*.

Longueuil, Île

C'est le 21 avril 1734 que fut concédée, par le gouverneur de Beauharnois et l'intendant Hocquart, la *seigneurie de la Nouvelle-Longueuil* au sieur Joseph Lemoine, chevalier de Longueuil. Ce fief était ainsi décrit: « L'estendue de terre qui se trouve sur le bord du fleuve Saint-Laurent, au lieu appellé les Cascades, depuis la borne de la seigneurie de Soulanges jusqu'à la Pointe au Beaudet inclusivement, faisant environ deux lieues de front sur trois lieues de profondeur, avec les isles et islets et battures adjacentes... ».

Au débouché du *lac Saint-François* dans le *Saint-Laurent*, à la hauteur de *Coteau-Landing*, *l'île Longueuil* est l'une de ces îles que mentionnait l'acte de concession de 1734.

Bienville, Île

Entre *l'île de Salaberry* et *Coteau-du-Lac*, *l'île Bienville* est l'une des très nombreuses îles de cet archipel encore sans nom qui obstrue la sortie du *lac Saint-François*. *L'île Bienville* a été ainsi désignée en l'honneur de Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville (1680-1767) qui fut gouverneur de la *Louisiane* de 1717 à 1725 et fondateur de la *Nouvelle-Orléans*. Plusieurs membres de la famille Le Moyne ont joué un rôle important dans l'histoire de la *seigneurie de Soulanges* et de la *seigneurie de Nouvelle-Longueuil*.

Dondaine, Île

Si son nom rappelle une rythmique folklorique, l'*île Dondaine* n'a rien à voir avec notre Bonne Chanson. Son nom provient de l'un de ses propriétaires, un certain Legros dont la famille était affublée du sobriquet « Dondaine ». Se trouvant à proximité de l'*île de Salaberry*, à peu près en face de *Coteau-du-Lac*, elle a pour voisines immédiates l'*île Arthur*, l'*île Aloigny*, l'*île Bienville* et l'*île Maricourt*.

L'*île Dondaine* est également connue comme l'*île Soulanges*. Cette île composée de plusieurs îlots faisait partie de la seigneurie du même nom, désignée en l'honneur du seigneur Pierre-Jacques Joybert de Soulanges.

Saveuse, Île

À quelques brasses seulement du village des *Cèdres*, quelque peu en amont du barrage hydro-électrique érigé sur le fleuve, l'*île Saveuse* honore la mémoire de la famille Saveuse de Beaujeu dont Jacques-Philippe, neveu de Joseph-Dominique-Emmanuel Lemoyne de Longueuil, avait hérité de la *seigneurie de Soulanges* en 1807.

Villemomble, Île

C'est le nom qu'on a donné à la première île en amont du barrage des *Cèdres*, entre le village du même nom et *Saint-Timothée*, sur la rive sud du *Saint-Laurent*. Membre d'une célèbre famille qui a joué un rôle de premier plan dans la *seigneurie de Soulanges*, Louis Villemomble de Beaujeu, chevalier de Saint-Louis, donnera son nom à l'île. Il avait épousé, le 22 février 1753, Marie-Geneviève Lemoyne de Longueuil, fille de Paul-Joseph Lemoyne de Longueuil, seigneur de *Soulanges*.

Les Cèdres

Un document datant du 20 septembre 1721, signé par Vaudreuil et Bégon d'une part et par monseigneur de Saint-Vallier d'autre part, concernant les limites de la paroisse de *Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île*, demandait au curé de *Sainte-Anne* « de continuer de desservir par voie de mission les fiefs de Vaudreuil et de Soulanges, situés vis-à-vis les bouts d'en haut des dites îles Perrot et de Montréal... ».

Concédé le 23 octobre 1702 à Pierre-Jacques Joybert de Soulanges par de Callières, il semble donc que le territoire de la future paroisse de *Saint-Joseph-de-Soulanges* ait pu accueillir ses premiers habitants entre 1702 et 1721. En donnant à son fief le nom de « Soulanges », le seigneur faisait ainsi un rappel de sa terre d'origine de *Soulanges*, en *Champagne* française.

C'est en 1752 que furent consignés les premiers actes officiels aux registres de la plus ancienne paroisse de la *presqu'île de Vaudreuil-Soulanges*, que l'on mit, lors de son érection canonique, le 18 mars 1833, sous le patronage de saint Joseph, en hommage au seigneur Paul-Joseph Lemoyne, chevalier de Longueuil, qui était le seigneur, à l'époque. À la suite de son érection civile, le 1er octobre 1852, on donna au village son nom actuel: *Les Cèdres*. C'est en effet sous un bosquet de grands cèdres, à quelques kilomètres en haut du village, sur les bords du fleuve, que s'arrêtaient autrefois les voyageurs et bateliers du *Saint-Laurent*.

Les habitants sont connus sous le nom de Cédreaux, elles.

La rive sud du fleuve Saint-Laurent

La colonisation de la rive sud du Saint-Laurent a d'abord été commerciale et militaire, en ce sens qu'il fallait surtout assurer la sécurité de Montréal d'où partaient les traitants pour leurs expéditions vers l'ouest. Aussi des forts furent-ils érigés tout autour de l'île , pendant qu'au même moment on cherchait à sédentariser les Iroquois dans des missions spécialement créées à cette fin.

Châteauguay, Sault-Saint-Louis, Laprairie, Saint-Laurent et Longueuil sont tous nés de ces premiers retranchements, abritant parfois une mission, destinés à protéger la colonie naissante. Quant à Valleyfield et Beauharnois, ils devront d'abord leur croissance à l'initiative de leurs seigneurs respectifs, mais surtout à la grande vague d'industrialisation de la deuxième moitié du XIX^e^ siècle.

Tous sont devenus aujourd'hui des villes prospères dont plusieurs ont, outre leurs fonctions propres, celle de banlieue-dortoir pour l'agglomération montréalaise.

Saint-Laurent, Fleuve

Bien qu'à l'amont de *Montréal* c'est du *lac Saint-François* qu'il faille parler, ses eaux, en fait, sont celles « ... du grand fleuve Sainct Laurent, l'ornement du pays ». C'est à Samuel de Champlain que nous devons ce nom définitif pour désigner la voie d'eau. C'est seulement au XVII^e^ siècle que nous le retrouvons dans les récits de voyages.

Pourquoi cette forme moderne du nom du fleuve? Quel cheminement a pu permettre le remplacement des vocables antérieurs par un nom qui ne désignait au début qu'une petite baie? L'étude des noms laurentiens a permis de répondre à ces questions.

Référons-nous d'abord à deux citations extraites de la narration de Jacques Cartier de 1535-1536 et surtout, à leurs traductions, d'abord en espagnol, en 1552, puis en italien, quatre ans plus tard. En 1535, Cartier explore la *Côte-Nord* et il nomme un rentrant de côte la « baye sainct Laurens ». C'était le 10 août, jour de la fête du diacre Laurent, martyrisé en l'année 258. Après avoir poursuivi sa route jusqu'à la pointe ouest de l'*île d'Anticosti*, le navigateur malouin fait demi-tour et explore de nouveau la région de la *baie Saint-Laurent*; la narration d'alors porte le sous-titre suivant: « Comment le cappitaine fict retourner les navires en arrière, jusques a avoir congnoissance de la baye sainct Laurens, pour veoyr s'il y avait aucun passaige vers le nort ».

D'après H.P. Biggar, les premiers traducteurs du **Bref récit** de 1535-1536 ont mal compris les passages du texte de Cartier cités plus haut. Ainsi, l'historien espagnol Francisco Lopez de Gomara parle, en 1552, du « gran rio dicho san Lorenço que algunos lo tienen por braço de mar » et, en 1556, le géographe italien Ramusio indique le « gran fiume detto di san Lorenzo »; de plus, cet auteur traduit « baye sainct Laurens » par « golfo di san Lorenzo ».

La mauvaise compréhension de la narration de l'explorateur malouin par ces deux premiers traducteurs est à l'origine des noms du *golfe* et du *fleuve Saint-Laurent*. D'autant plus que les cartographes et les écrivains du XVI^e^ siècle ont plus souvent référé aux traductions espagnole et italienne du **Bref récit** de 1535-1536 qu'à l'original français.

Cette erreur a suffi pour imposer ces deux toponymes comme en font foi une foule de documents.

Ainsi, la célèbre carte de Mercator baptise la section du golfe comprise entre *Port-Cartier* à l'ouest, *Natashquan* à l'est et l'*île d'Anticosti* au sud du nom de « Sinus S. Laurentii », forme latine de *golfe du Saint-Laurent*. Cette carte, datée de 1569, fut l'étape cruciale de l'extension du nom *Saint-Laurent* au golfe, et par la suite au fleuve. Désormais, la même région est désignée par le même mot dans la plupart des écrits, mais avec des orthographes parfois très éloignées! Le « goulphe de Saint Laurens » rivalise d'originalité avec le « golfe carré » ou « de S. Lau Rens ».

Le nom de *Saint-Laurent* a quant même éprouvé quelques difficultés à s'implanter définitivement. La succession des grands noms a vu défiler des vocables tant significatifs que poétiques. Certains ne regretteraient-ils pas qu'un nom aussi grandiose que « Golfe des Chasteaulx » n'ait pas laissé sa trace, même s'il s'agissait d'une erreur de localisation d'un toponyme employé par Cartier, « baye des Chasteaulx », et désignant le *détroit de Belle Isle*.

Le fleuve avait aussi porté plusieurs noms avant de se voir attribuer celui de *Saint-Laurent*. En 1535, Cartier nomma ce cours d'eau « grand fleuve de Hochelaga ». Même si cette appellation fut reprise par quelques auteurs du XVI^e^ siècle, c'est surtout « rivière de Canada » qui a été le nom le plus

employé et il semble que ce soit le pilote Jean Alfonse qui ait utilisé le premier ce vocable, en 1544. Ce marinier avait en outre attribué le nom « France Prime » à la partie du fleuve située en amont de l'*île d'Orléans*. Les récits de voyages regorgent de noms différents pour cette même voie d'eau. De « rivière de Canada », ou « the river », ou « the mayne River » qu'elle fut, par exemple, pour Richard Hakluyt en 1600, elle est devenue la « rivière de Canadas » pour Samuel de Champlain (1603) et Lescarbot. Même les jésuites ont placé leur mot: dans leur **Relation** de 1611, on donne « grand fleuve Canada ». Les Abénaquis, quant à eux, l'appelaient « Moliantegok », qui signifie « à la rivière Montréal ».

Le nom actuel du *Saint-Laurent* est apparu pour la première fois dans les comptes rendus de voyage effectués en 1583 par Humfrey Gilbert et publiés par Richard Hakluyt en 1600. Il est repris en 1613 par Samuel de Champlain qui l'adopte en exclusivité dans son volume de 1632, sous la même appellation géographique que celle mentionnée dans la **Relation des Jésuites** de 1626: « ... un des plus beaux fleuves du monde, appelé par les Français la Rivière Sainct Laurens ».

Si le nom *fleuve Saint-Laurent* s'est vraiment implanté pour désigner le majestueux cours d'eau dès le premier tiers du XVII[e] siècle, il reste que la cartographie a été souvent plus réticente à consacrer le seul nom *Saint-Laurent*. Par exemple, la carte de Sanson d'Abbeville (1656) indique « la Gr. Rivière de Canada ou de S. Laurens ». De même celle de Deshayes (1695) donne « Rivière de Canada ou de St. Laurens » et « Rivière de Canada appellée par les Européens de St. Laurens ». Deshayes n'indique qu'une seule fois la forme simple « Rivière St. Laurens » pour désigner la section du fleuve située en amont de *Montréal*.

C'est à partir du début du XVIII[e] siècle, surtout, que l'on rencontre sur les cartes la forme unique *fleuve Saint-Laurent* et le nom s'applique en général à toute l'étendue de la voie d'eau. Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, la section du *Saint-Laurent* comprise entre *Montréal* et le *lac Ontario* a parfois été indiquée et a certainement été connue aussi sous le nom de « rivière de Cataracoui ». Mais cette appellation devait disparaître et être remplacée par le nom de *Saint-Laurent* par la suite.

Le Haut-Saint-Laurent

Cette dénomination de la municipalité régionale de comté, proclamée le 9 décembre 1981, est inspirée par sa situation géographique au sud-ouest du Québec sur les rives du *fleuve Saint-Laurent*. Ce nom est en opposition avec le *Bas-Saint-Laurent* qui identifie la région entre *Rimouski* et *Gaspé*. Le *Saint-Laurent*, qui a déjà été désigné *La Grande Rivière*, tire son nom de la dénomination de la *baie Saint-Laurent* ainsi désignée par Jacques Cartier en 1535.

Saint-Régis, Île

L'île porte le nom de la mission que les Jésuites fondèrent en 1755. Le toponyme commémore la mémoire de saint François Régis, un jésuite qui avait manifesté à plusieurs occasions à ses supérieurs son désir de venir au *Canada* pour se consacrer à la conversion des indigènes.

Il écrivit au général de la Compagnie de Jésus: « Je me sens, mon très révérend Père, un si grand désir de passer au Canada pour m'y consacrer au salut des peuples sauvages qui l'habitent, que je croirais manquer à la vocation divine si je ne vous manifestais les sentiments que Dieu m'inspire à cet égard... » Le père Helschi ne crut pas devoir accorder la permission demandée. Un an plus tard, le père François Régis revint à la charge: « Je vous supplie de faire attention que ce dessein que Dieu fait naître dans mon coeur, il y a une année entière, et qui s'y est toujours fortifié depuis le premier moment, est un fruit du ciel, parvenu à parfaite maturité, ayant été si souvent arrosé de mes larmes, et si longtemps échauffé par le feu de l'Esprit-Saint ». Cette fois encore, le supérieur, tout en louant son zèle, lui annonça qu'il ne pouvait pas passer en *Canada*. François Régis mourut donc en *France*, n'ayant pu concrétiser ce rêve qui lui était si cher.

L'abbé David Gosselin, son biographe, conclut: « Saint François-Régis a donc été au moins de coeur un apôtre du Canada. Aussi, lorsque l'Église le mit au nombre des saints, les Jésuites du Canada s'empressèrent de mettre leur mission sous son patronage ».

Cattle, Île

Cette île fait face à l'*île Saint-Régis*, côté sud-est. Ainsi que plusieurs autres îles du voisinage, l'*île Cattle* est utilisée comme lieu de pâturage pour les vaches d'où cette appellation anglaise. Cette possession amérindienne est louée aux fermiers des environs.

Cow, Île

La petite *île Cow* porte une appellation des plus simples et des plus significatives. En effet, elle fait référence à la partie de ces îles louée aux Blancs pour le pâturage du bétail, en l'occurrence, des vaches.

Jaune, Île

Cette île est davantage connue sous l'appellation anglaise de *Yellow Island*. On la retrouve au sud de l'*île Saint-Régis*, tout près de la *réserve indienne de Saint-Régis (Akwesasne)*.

L'*île Jaune* n'est séparée de la terre ferme que par un minuscule cours d'eau. Comme pour bien d'autres îles des alentours, elle sert à faire paître les animaux des fermiers avoisinants. Son appellation colorée fait référence à la couleur de sa végétation naturelle.

Grass, Îlet

On retrouve cet îlot à l'est de l'*île Saint-Régis*. Comme son nom l'indique, il est réputé pour son foin marin et constitue un excellent endroit pour le pâturage des animaux.

Goose, Île

L'appellation de cette île évoque la présence d'un bon nombre d'oies sauvages y nichant au printemps et à l'automne. Aujourd'hui, cette propriété amérindienne est louée à des fins de pâturage. L'*île Goose* se trouve à l'est de l'*île Saint-Régis* et de l'*île Jaune*.

Canal, Île du

L'origine de cette appellation est assez difficile à établir, mais il semble que ce soit en rapport avec les travaux de canalisation de la région. Il y avait probablement autrefois des passages faits de petits canaux permettant une circulation entre le *Haut-Canada* et le *Bas-Canada*. Un bon nombre de petites îles sises sur le *Saint-Laurent* ont été submergées à la suite des travaux qui contribuèrent à former la *voie maritime du Saint-Laurent* en 1959.

Dans la région de *Cornwall*, il y eut beaucoup de travaux de canalisation, effectués à plusieurs époques, en raison de ces innombrables îles. L'île du *Canal* doit donc possiblement son nom à quelques travaux mineurs de canalisation aux alentours. Elle se trouve à proximité des îles *Dodens* et *Jacob*, à l'est de la *réserve indienne de Saint-Régis*.

Plum, Île

Cette île doit son nom à la présence, sur place, de pruniers sauvages. Toutefois, nous n'avons pu déterminer avec précision l'ancienneté et l'origine de ce toponyme.

Saint-Régis, Réserve indienne de

Vers la fin du Régime français, des conflits internes perturbent la mission que les Jésuites ont fondée à *Kahnawake (Caughnawaga)*. De plus, l'endroit est devenu trop exigu pour l'implantation de nouvelles familles et le mauvais exemple des Français risque de détruire l'effort de christianisation des missionnaires. En 1755, le père Billiard, à la tête d'une trentaine de familles autochtones, établit une nouvelle mission en amont du *lac Saint-François*.

Le lieu semble propice à la chasse et à la pêche, comme en témoigne le nom que les Iroquois lui donnent: *Akwesasne*, qui signifie « là où est la perdrix ». La mission, elle, est mise sous le patronage de saint François Régis, un jésuite qui avait vivement souhaité le désir d'oeuvrer dans les missions du *Canada*.

Au cours des années, le lieu fut nommé *Saint-Régis* ou *réserve indienne de Saint-Régis*. En 1815, Joseph Bouchette présente l'endroit de la manière suivante: « La terre est d'une qualité supérieure, et bien garnie de beau bois de construction; mais elle est fort négligée par les propriétaires, et il n'y a pas d'autres établissements que quelques-uns des leurs autour du village... La ligne frontière traverse cet espace par le milieu, et de là coupe la rivière au milieu de son canal... Il est à regretter que le village de Saint-Régis soit ainsi situé, à raison de l'animosité que cela occasionne souvent entre les individus de la même tribu, parce que les habitants des cabanes d'un côté appartenaient à un pays (le *Canada*) qu'on peut appeler différent de celui de l'autre côté (les *États-Unis*)... Environ cinquante maisons, ou pour parler plus propement, cinquante cahutes, une église, une chapelle, et une maison pour le prêtre catholique... composent leur village. Les habitations sont pauvres, mal bâties, et extrêmement malpropres... ».

Pike, Ruisseau

Il semble que le nom de ce ruisseau soit attribuable à l'abondance de brochets dans ses eaux. Nous n'avons pu déterminer la date d'apparition du toponyme.

Saumons, Rivière aux

Cet affluent du *Saint-Laurent* semble devoir son nom à l'abondance de saumons que l'on y trouvait aux XVIII[e] et XIX[e] siècles. Situé à proximité de la *réserve indienne de Saint-Régis*, ce cours d'eau fournissait aux Iroquois (Mohawks) d'importantes ressources alimentaires.

Dundee

Le 31 mars 1831, le canton de *Dundee* est proclamé. Le nom commémore un Écossais nommé John Davidson, originaire de *Dundee*, en *Écosse*, qui, vers 1817, vint rejoindre des compatriotes établis sur les rives de la *rivière aux Saumons*. Davidson y ouvrit un magasin et devint bientôt un notable de ce lieu.

L'endroit est desservi par voie de mission jusqu'en 1866, date d'arrivée du premier curé en titre. Les registres avaient été ouverts en 1862 et la paroisse de *Sainte-Agnès* érigée canoniquement le 17 septembre 1863. La municipalité du canton de *Dundee*, érigée le 31 mars 1831, devint la municipalité de *Dundee*, le 1[er] juillet 1845. Le 1[er] septembre 1847, la municipalité cesse d'exister et son territoire devient partie de la municipalité de comté. Le 1[er] juillet 1855, la municipalité du canton de *Dundee* est proclamée à nouveau. Au début du siècle, le bureau de poste local portait le nom de *Sainte-Agnès-de-Dundee*. Le toponyme désigne aussi une île et un hameau.

Sugar Bush, Île

Cette petite île est située sur le *fleuve Saint-Laurent*, au nord-ouest de la municipalité de *Dundee*.

L'île est intégrée à la *réserve indienne de Saint-Régis*. En réalité, l'*île Sugar Bush* n'est pas véritablement une île, c'est plutôt une portion de terre délimitée par un tout petit ruisseau, créant ainsi une illusion insulaire.

L'appellation *Sugar Bush* fait référence à l'existence d'érables à sucre sur cette portion de terre.

Isle of Skye

À l'automne de 1816, un navire amène à *Québec* un grand nombre d'émigrants écossais. À l'origine, ceux-ci devaient aller s'établir en *Ontario* mais le pénible voyage et la saison avancée les forcèrent à demeurer au *Québec*. Le propriétaire d'un chantier du *Haut-Saint-Laurent*, un certain Ross, les invite à s'implanter sur les terres qu'il possède dans le secteur est du canton de *Dundee*.

Durant l'hiver, les colons s'adonnent au défrichement et construisent des cabanes, aidés des hommes de Ross. Ainsi, au printemps de 1817, sept habitants occupent le nouvel établissement. Comme la plupart d'entre eux sont originaire de l'*Isle of Skye*, au nord de l'*Écosse*, l'endroit est d'abord nommé *New Skye*. Mais, en peu de temps, le nom *Isle of Skye* est couramment utilisé par les gens pour désigner l'endroit.

Le mot « skye » est dérivé de l'irlandais « scaith », lui-même issu du mot gaélique « sgiath » qui signifie « aile ».

Pointe-Fraser

Plusieurs familles Fraser s'installent dans le canton de *Dundee* à partir de 1813. Cette année-là, James Fraser, un forgeron écossais, s'établit sur une pointe de la rive sud du *lac Saint-François*. Un de ses descendants, John, fils de William surnommé « le King », a largement contribué à la mise en valeur de cette plage. Le hameau qui s'y est formé, *Pointe-Fraser*, porte le nom de cette famille, issue de la lignée des « Fraser of Lovat ».

Pointe-Leblanc

La *pointe Leblanc* est située exactement sur la ligne de partage des territoires des municipalités de *Dundee* et de *Saint-Anicet*.

Antérieurement connue sous le nom de *pointe Lévesque*, du nom du propriétaire d'alors, elle est aujourd'hui propriété d'un certain Monsieur Leblanc, d'où le nom du hameau.

Cèdres, Pointe aux

Cette pointe de la rive sud du *Saint-Laurent* doit son nom à l'abondance de cèdres (thuya d'Occident) que les premiers colons y trouvèrent. Nous n'avons pu déterminer la date d'apparition de ce nom.

Cèdres, Île aux

Sur cette île, on trouve bon nombre de cèdres. Elle se trouve en face de la *pointe aux Cèdres*, aussi connue sous le nom de *Pointe Caza*. Cependant, cette île est également appelée *Île à Deschamps*. Au début du XX^e^ siècle, un trappeur du nom de Jean-Baptiste Deschamps l'a utilisée comme lieu de prédilection pour la chasse et la pêche. Il fut l'un des premiers artisans du tourisme-nature dans ce coin de pays. Les ancêtres de Deschamps s'étaient installés dans la région vers la fin du XIX^e^ siècle.

Mouton, Île au

Cette île fait partie de la *réserve indienne de Saint-Régis*. Les Iroquois y ont longtemps gardé des moutons.

Aujourd'hui, l'île est louée à un club privé de *Valleyfield* qui l'occupe grâce à un bail emphytéotique. Auparavant, elle était souvent louée par les agriculteurs pour y faire paître leurs troupeaux de boeufs et veaux, un autochtone étant engagé comme surveillant.

Somerville, Plage

Situé à proximité de la *pointe aux Cèdres* ou *Pointe Caza*, l'endroit était la propriété des familles Caza.

Deux hypothèses sont émises quant à l'origine du toponyme actuel. La première veut que l'on ait dédié cette plage à la mémoire de Robert Brown Somerville, député libéral de l'ancien comté de *Huntingdon*, en 1867.

La deuxième, émise par l'actuel propriétaire, M. Trépanier, dit qu'elle rappelle les efforts du député de l'Union nationale à l'Assemblée nationale du *Québec*, Henry Allister Darby Somerville, de 1952 à 1966. À la fin des années 1950, ce dernier aurait obtenu que l'on ouvre un chemin menant à la plage de M. Trépanier.

Saint-François, Lac

Les recherches tendent à démontrer que cet élargissement du *fleuve Saint-Laurent*, situé en amont de *Salaberry-de-Valleyfield*, a toujours porté le nom de *lac Saint-François*, sauf sous le Régime anglais, quand il prend celui de *Lake St. Francis*. Le nom a été donné par des Jésuites qui allaient « faire la guerre aux Démons » chez les Hurons. Partis de *Québec* le 17 mai 1656, cinq missionnaires accompagnés d'un bon nombre de Français, remontent le *Saint-Laurent*, dirigés par le père François Le Mercier, supérieur des Missions de la *Nouvelle-France*. Un mois plus tard, ils arrivent à l'entrée du lac : « le dix-septième du mesme mois juin nous nous trouvâmes au bout d'un Lac que quelques-uns confondent avec le Lac de Sainct Louis, nous luy donnâmes le nom de Sainct François, pour le distinguer de celui qui le precede. Il a bien dix lieuës de long & trois ou quatre de large en quelques endroits : il est remply de quantité de belles isles en ses embouchures. Le grand fleuve de Sainct Laurens s'élargissant & repandant ses eaux d'espaces en espaces fait ces beaux Lacs, puis en les reserrant il reprend le nom de Riviere ».

La **Relation** de 1665 présente le lac en ces termes : « Il a dix lieuës de long, sur cinq de large ; il est terminé par un grand nombre de petites Isles tres agreables à la veuë, et nous l'avons nommé le Lac de Saint-François ».

Il est difficile de se prononcer avec certitude sur l'origine du toponyme. Il est possible que les missionnaires aient voulu honorer la mémoire de saint François-Xavier Ricci, le premier des leurs à établir une mission en *Chine*. Mais on peut penser aussi qu'il réfère à François de Lauson, alors seigneur de *La Citière*, qui en avait détaché la *seigneurie de la Prairie-de-la Madeleine*, en 1647.

Banc, Île du

Malgré son appellation, l'*île du Banc* n'est pas une véritable île. C'était autrefois une batture située dans le fleuve, en face de l'*île Dansereau*. L'appellation anglaise du lieu, *Banc Island*, correspond en français à un genre de digue ; celle de l'*île du Banc* est-elle d'oeuvre humaine ou naturelle ? Toujours est-il qu'à l'époque le *barrage de Beauharnois* n'existait pas et le niveau d'eau nettement plus bas permettait d'apercevoir cette batture. Aujourd'hui, cet enrochement est englouti sous plusieurs mètres d'eau et demeure un danger pour la navigation.

Marchand, Île

Cette île fait partie du groupe d'îles incluant l'*île Cherry*, l'*île des Soeurs*, l'*île Dupuis* et le *Banc Island*.

Connue aussi sous le nom d'*île Gooding*, elle appartient actuellement à Guy Marchand. Son nom vient du propriétaire précédent, Claude Marchand.

Cette île était autrefois la propriété d'un certain Gooding, qui possédait tout un domaine face à l'île. Elle appartient aujourd'hui aux Soeurs de Sainte-Croix.

Au XVIII[e] siècle, on l'appelait *Île Gougette*, du nom d'un certain Gougette, qui avait combattu pour la couronne d'*Angleterre* au moment de la Révolution américaine. En remerciement des services rendus, on lui avait octroyé l'île.

Cherry, Île

Vers 1900, cette île était connue sous le nom d'*Île à Johnson*. Située près de l'*île des Soeurs*, l'île était surmontée d'un phare entretenu par un certain Johnson, puis par son fils. Il semble que le phare entretenu par les Johnson ait été érigé vers 1847. Aujourd'hui, il est doté d'un système automatique.

L'appellation actuelle provient du fait que nombre de cerisiers sauvages y poussent en grande quantité. Actuellement propriété de l'État, l'île est louée à des agriculteurs qui y font paître leurs animaux.

Aubin, Île à

Cette île se trouve à l'est de l'*île Cherry*. Il y a une trentaine d'années, il ne s'agissait pas là d'une île, mais simplement d'une batture de sable. Cette batture devint une île vers 1950 lorsque Miner Aubin y fit transporter de la terre et planter des arbres pour y constituer un lotissement.

Cazaville

D'importantes familles Caza, venues d'*Acadie*, se sont implantées dans la région à la fin du XVIII[e] siècle. On les retrouve sur les bords du *fleuve Saint-Laurent* et le long de la *rivière La Guerre*.

Située dans la division de recensement de *Huntingdon*, à environ 10 kilomètres au sud-ouest de *Saint-Anicet*, la localité de *Cazaville* porte son nom en l'honneur de ces premières familles acadiennes.

Godmanchester

Cette municipalité de canton fut ainsi nommée en l'honneur de la ville de *Godmanchester*, dans le comté de *Huntingdon*, en *Angleterre*. Ce « township », formé en 1785, est situé au sud du *lac Saint-François*. Les premiers arrivants furent des soldats provenant de corps canadiens licenciés au moment de la Révolution américaine. Le nom de *Godmanchester* a été choisi par l'arpenteur général Chewett, qui eut pour tâche de définir les frontières du canton vers 1788-1789. Cependant, il ne sera proclamé que le 10 mai 1811. La municipalité de canton de *Godmanchester* a été proclamée officiellement le 1[er] juillet 1855.

Saint-Anicet

Les registres de cette paroisse s'ouvrent en 1810. Son territoire comprend alors une partie du canton de *Godmanchester*. L'érection canonique de la paroisse de *Saint-Anicet-de-Godmanchester* a lieu le 26 mai 1827, sous le patronage de saint Anicet, pape et martyr.

La municipalité de la paroisse de *Saint-Anicet* est érigée le 1[er] juillet 1845. Démembrée en 1847, la municipalité de la paroisse est de nouveau érigée sous le même nom, le 1[er] juillet 1855.

La Guerre, Rivière

Le nom de la rivière rappelle le souvenir de François Benoît dit Laguerre qui, au tournant du XIX[e] siècle, faisait chantier le long de son cours.

En 1820, un entrepreneur écossais, Alexander McBain, visite l'endroit nommé *La Guerre*. Associé avec un dénommé Ogilvie, il mène l'exploitation à son apogée. En plus des bûcherons engagés pour le travail au chantier, les entrepreneurs emploient des forgerons, des cordonniers et des commerçants. Bientôt, un bourg naît, qui connaît une vie active. En 1823, l'endroit est nommé *Godmanchester-Village*. Les habitants y vivent de l'exploitation du bois et du commerce de la potasse. Une chapelle est construite en 1828 et une école y est érigée l'année suivante.

Mais bientôt le village connaît un déclin, d'abord avec l'établissement de *Saint-Anicet* comme port sur le *Saint-Laurent* puis, en 1849, avec la construction d'un barrage à *Salaberry-de-Valleyfield* qui abaissa considérablement la hauteur des eaux de la rivière, empêchant ainsi le flottage du bois.

Terre-Noire, La

Cet endroit se retrouve principalement entre les municipalités de *Sainte-Barbe* et de *Saint-Anicet*; au sud était l'ancien village dit *La Guerre*.

Tel que son nom l'indique, ce lieu est caractérisé par la présence de terre noire. Ce type de sol cause des soucis constants aux fermiers du voisinage : celui-ci, en effet, devient si sec qu'en tout temps il y a risque d'incendie.

Au XIX[e] siècle, avec la construction du *canal de Beauharnois*, l'endroit était inondé à tous les printemps. Depuis, la construction de digues le long du *Saint-Laurent* a réduit ce problème, mais celui des incendies subsiste.

Castagnier, Pointe

Située à l'ouest de l'*île Dansereau* et à proximité de la *pointe Breezy*, sur le *Saint-Laurent*, cette pointe est aussi connue sous le nom de *Pointe Levington*.

Son nom actuel vient d'une famille Castagnier qui y possédait un domaine, il y a environ 125 ans. Le premier habitant de l'endroit portait le nom de Castagnette. Notons qu'il existe une *pointe Castagner*, plus à l'est.

Cuisy, Île

Cette île porte aussi l'appellation d'*Île Birchall*. Vers la fin du XVIII[e] siècle, cette île faisait partie de la propriété du lieutenant Gordier de Cuisy. Ce militaire avait reçu 650 acres de terre (environ 263 hectares) sur le lot 29 du canton de *Godmanchester*, don de la couronne britannique en échange de ses valeureux services lors des batailles de la Révolution américaine.

Chrétien, Île

Le nom de cette île provient d'une famille Chrétien qui s'est installée sur le lot 28 du premier rang du canton de *Huntingdon* au début du XIX[e] siècle. Celle-ci faisait partie du groupe des premiers arrivants civils de la région, venus y élire domicile quelque temps après l'Acadien Honoré Génier qui, comme d'autres militaires, avait reçu les premières terres de la région.

Génier, Pointe

S'avançant à l'est de l'*île Chrétien*, non loin de *Port-Lewis*, cette pointe appartenait à Honoré Génier. Comme beaucoup d'autres combattants canadiens-français, cet Acadien d'origine s'était fait remarquer lors de la Révolution américaine. Promu au grade d'adjudant, il reçut du Gouvernement britannique un lot de 750 acres (un peu plus de 300 hectares).

Saint-Louis, Pointe

Cet endroit est également connu sous le nom de *Wylie's Point*. La *pointe Saint-Louis* rappelle saint Louis et les rois de *France* de ce nom, dont la mémoire fut particulièrement honorée dans la région, le *lac Saint-Louis* en étant un exemple.

Vassal, Île

Cette île se trouve à l'est de la *pointe Génier*. L'île faisait partie de la propriété de l'enseigne François Vassal de Monville. Ce militaire acadien avait reçu lui aussi un cadeau de la Couronne britannique : un lot de 500 acres (environ 200 hectares) pour services rendus durant les batailles qui ont marqué ce coin de pays lors de la Révolution américaine.

L'*île Vassal* est parfois aussi nommée *île à Masson*.

Port-Lewis

Port-Lewis est situé en face de la *pointe Beaudette*, dans la division de recensement de *Huntingdon*.

L'origine de ce nom laisse les historiens perplexes. L'opinion la plus admise veut qu'il provienne de l'anglicisation de *Port-Louis* par les Loyalistes vers la fin du XVIII[e] siècle ; *Port-Lewis*, d'ailleurs, est situé à proximité de la *pointe Louis*. Mais une autre hypothèse, tout aussi valable, soutient qu'il rappelle Benjamin Lewis qui s'associa avec Fisher Ame, vers 1825-1826, pour opérer un service de diligence entre le débarcadère de *Port-Lewis* et *Huntingdon*, où ceux-ci avaient ouvert une auberge. Le voyage se déroulait sur le *chemin de la Planche* ou *Plank Road*, qui rappelle les pontages de bois qui jalonnaient les routes autrefois. Un fait en tout cas demeure : *Port-Lewis*, à l'époque, était un port reconnu pour les bateaux et les barges sillonnant le *lac Saint-François*.

Beaubien, Île

Cette île porte plusieurs noms ; en effet, elle est également connue sous l'appellation d'*île Calypso* et d'*Île à Pinsonneault*.

Située à l'est de *Port-Lewis* et faisant face au *ruisseau Cousineau*, l'*île Beaubien* tient son nom du capitaine Desaulniers Beaubien. Celui-ci avait reçu un terrain de 800 acres (environ 327 hectares) sur le lot 18, en appréciation de services rendus lors des batailles pour l'indépendance américaine à la fin du XVIII[e] siècle.

Cormier, Île

Cette île se trouve à l'est de l'*île Beaubien*, face à la *pointe Leduc*, à proximité des *îles du Grenadier* et de l'*île des Francs-Tireurs*.

L'île appartenait autrefois à Raphaël Cormier. Celui-ci avait acheté un terrain de 300 acres (environ 121 hectares) vers 1788. L'*île Cormier* est également connue sous le nom d'*île à Wilson*, du nom de l'un de ses anciens propriétaires.

Francs-Tireurs, Île des

Sise à l'est de *Port-Lewis* et à l'ouest de l'*île du Grenadier*, cette île a servi de poste de guet aux miliciens canadiens lors de la Guerre de 1812-1814 avec les *États-Unis*. Le capitaine de réserve Génier aurait commandé une escouade dans cet avant-poste. Cette île est également connue sous le nom d'*île Raymond* et d'*île à Rhéaume*.

Grenadier, Île du

Tout comme pour l'*île des Francs-Tireurs*, l'appellation de cette île provient de sa fonction de poste avancé pendant la Guerre de 1812-1814 avec les *États-Unis*. En effet, de ce poste, on pouvait surveiller la descente en radeau et en canot des Américains. L'appellation *Île du Grenadier* remonterait donc au début du XIX[e] siècle.

Plage-Saint-François

Il existait, autrefois, à cet endroit, une plage que fréquentaient de nombreux vacanciers et près de laquelle étaient construits des chalets. Cependant, les activités estivales ont maintenant disparu et il ne reste plus de la plage que son nom, inspiré de sa localisation sur les rives du *lac Saint-François*, à l'est de l'*île des Francs-Tireurs*. La *plage Saint-François* constituait jadis le prolongement du chemin dit *Montée du Lac*.

Sainte-Barbe

Le territoire de cette paroisse a été détaché de *Saint-Stanislas-de-Kostka* et de *Saint-Anicet*. *Le 6 février 1882, la paroisse est érigée canoniquement; elle est proclamée civilement le 12 juin suivant. La première église paroissiale est l'ancienne église de Saint-Stanislas-de-Kostka*, achetée pour 200 $.

La paroisse est dédiée à sainte Barbe par monseigneur Fabre, archevêque de *Montréal*, qui avait une dévotion toute particulière pour cette sainte. Le 4 décembre 1896, alors qu'il recevait l'extrême-onction, monseigneur Fabre aurait dit: « Je remercie sainte Barbe pour qui j'ai toujours eu une dévotion spéciale et à qui j'ai dédié une paroisse de mon diocèse, de la grâce qu'elle m'a obtenue de recevoir les derniers sacrements le jour de sa fête ».

Fait à noter, sainte Barbe est fréquemment invoquée contre les feux du ciel et de la terre. Or, la paroisse qui lui est dédiée est justement située en plein secteur de *La Terre-Noire*, un endroit reconnu pour ses fréquents incendies d'origine naturelle.

Le municipalité de la paroisse de *Sainte-Barbe* a été érigée le 1[er] janvier 1883.

Seigneuriale, Pointe

Cette pointe est sise à l'est de *Plage-Saint-François*. D'ailleurs, elle est le prolongement de la *montée de Ligne-Seigneuriale*, chemin séparant la *seigneurie de Beauharnois* du canton de *Godmanchester*. La *pointe Seigneuriale* fut utilisée comme repère géographique et point de référence par l'arpenteur général Chewett, travaillant dans la région en 1788-1789.

Beauharnois-Salaberry

Cette dénomination de la municipalité régionale de comté, proclamée le 2 décembre 1981, se veut un compromis entre le nom de l'ancien comté municipal de *Beauharnois* et les autorités de la plus importante ville de la M.R.C., soit *Salaberry-de-Valleyfield*. *Beauharnois* fait référence à une ville, à un barrage et au canal de ce nom qui traverse le territoire de la nouvelle division administrative. En 1729, Claude de Beauharnois et son frère, le marquis Charles de Beauharnois, gouverneur de la *Nouvelle-France*, reçoivent ce fief du roi de *France*.

Salaberry, tout en étant la première partie du nom de la ville de *Salaberry-de-Valleyfield*, rappelle le héros de la bataille de *Châteauguay* du 26 octobre 1813, soit Charles-Michel Irumberry de Salaberry qui bloqua l'avance de l'armée américaine.

Brises, Baie des

Face au *lac Saint-François*, à l'entrée du *canal de Beauharnois*, s'étend une baie située entre les pointes *Frappier* et *Seigneuriale*. Cet espace est reconnu pour ses vents du nord-ouest, qui soufflent toute l'année. C'est la raison pour laquelle cette baie venteuse a reçu le nom de *Baie des Brises*. Dans la région, l'axe d'orientation du *Saint-Laurent* favorise d'importants coups de vent le long des rives; c'est ainsi que l'on retrouve, plus à l'ouest, la *pointe Breezy* dont le nom trouve la même origine que celui de cette baie.

Hungry, Baie

On la nomme aussi *Baie des Voleurs*. Cette baie se situe près de l'endroit où le *canal de Beauharnois* sert d'exutoire à une partie des eaux du *lac Saint-François*.

Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, ce territoire avait une fort mauvaise réputation: on le disait impropre à la colonisation. C'est probablement à cause de la difficulté d'utilisation de ce terrain « d'un lieue de front par autant et plus de profondeur » que cette baie fut baptisée de ce nom pour le moins sinistre à la fin du siècle; on ne pouvait y vivre des ressources du sol.

De plus, les habitants des alentours croyaient que cette terre renfermait des loups-garous, des feux-follets et l'on y parlait aussi d'enlisements légendaires.

Saint-Louis, Canal

Ce canal est parallèle à la *voie maritime du Saint-Laurent*. Dès 1807, on entreprend des travaux pour grossir et régulariser le débit de la *rivière Saint-Louis*, sur laquelle les Jésuites projettent de construire leur moulin que la rivière, elle-même dénommée « Saint-Louis » depuis le Régime français, en l'honneur de saint Louis (Louis IX, roi de *France*). Plus tard on harnacha ce cours d'eau pour les besoins de la « Beauharnois Electric Company ».

Canal, Tête du

Cette pointe marque le début du *canal de Beauharnois*, dans la *voie maritime du Saint-Laurent*. On la retrouve à l'extrémité ouest du canal, au moment où celui-ci se décharge dans le *lac Saint-Louis*.

Cette pointe tient son nom du fait que, vers 1807, on avait creusé à cet endroit un cours d'eau connu sous le nom de « Petit canal de Beauharnois ». Le but de ces travaux était d'augmenter le débit de la *rivière Saint-Louis* pour que les seigneurs puissent y opérer un moulin.

Saint-Stanislas-de-Kostka

Le territoire de cette paroisse a été détaché des paroisses de *Saint-Louis-de-Gonzague*, de *Saint-Timothée* et de *Sainte-Cécile*. La paroisse fut érigée canoniquement, le 23 novembre 1853, et l'érection civile date du 29 décembre de l'année suivante. La municipalité de la paroisse de *Saint-Stanislas-de-Kotska* a été fondée le 29 décembre 1854. Il semble qu'au moment de sa fondation, la paroisse ait été mise sous le patronage de saint Stanislas de Kotska, patron de la jeunesse, parce que les jeunes habitants du territoire recherchaient la protection d'un saint très puissant au ciel.

Émard

Cette localité se retrouve sur le territoire de la municipalité de *Saint-Stanislas-de-Kostka*. L'origine du nom n'est pas certaine, mais elle est fort probablement attribuable à la mémoire de monseigneur Joseph-Médard Émard, premier évêque de *Valleyfield*. L'oeuvre de ce prélat, dans la région, fut remarquable: en plus d'assurer avec bonté son ministère, il fit construire un jardin de l'enfance, un hôpital ainsi qu'un monastère de Clarisses.

Monseigneur Émard a grandement contribué à faire de *Valleyfield* un véritable centre de formation intellectuelle, tout autant qu'un lieu d'activités religieuses. Nommé archevêque d'*Ottawa* en 1922, il décède cinq ans plus tard, en 1927. La dénomination *Émard* date possiblement de peu de temps après la mort du prélat.

Saint-Louis-de-Gonzague

L'église de cette mission fut ouverte au culte au printemps 1846. La paroisse fut érigée canoniquement, le 30 décembre 1851, et civilement, le 28 janvier 1853, date, également, de la fondation de la municipalité de la paroisse de *Saint-Louis-de-Gonzague*. Le nom de cette paroisse est fort probablement dû à la proximité du *lac Saint-Louis*. La paroisse est née du démembrement des paroisses de *Saint-Clément-de-Beauharnois* et de *Saint-Timothée*.

Chats, Île aux

Cette île fait partie d'un chapelet d'îles au nord du *lac Saint-François*. L'*île aux Chats* se situe entre l'*île de Salaberry* et *Coteau-Landing*, dans la division de recensement de *Soulanges*. Elle appartenait autrefois à un certain Patton; cependant l'usage veut qu'une *île Patton* soit sise au nord de cette île.

L'*île aux Chats* est aussi connue sous l'appellation d'*Île Clark*, en l'honneur de l'un de ses propriétaires, Alex Clark, d'origine écossaise. Son appellation actuelle provient du fait que bon nombre de chats sauvages s'y trouvaient. On a vu sur l'île des loups-cerviers, des lynx et autres félidés.

Salaberry-de-Valleyfield

Au tournant du XIX[e] siècle, un Hollandais du nom de Knight, ouvre un petit chantier à cet endroit, rapidement connu sous le nom de *Knight's Point*. À partir de 1842, la construction du premier *canal de Beauharnois* attire une partie de la population de *Beauharnois* et de *Saint-Timothée* et quantité d'immigrants dans ce secteur, alors appelé *Pointe-du-Lac*, à cause de la proximité de l'embouchure du *lac Saint-François*. L'endroit porte successivement plusieurs noms: *Pointe-aux-Voleurs*, *Sarewack*, *Saint-Cyriac*, puis, en 1795, *Catherine's Town*, en l'honneur de la fille du seigneur Alexander Ellice.

Une mission est bientôt ouverte et elle est desservie par les curés de *Saint-Timothée* jusqu'à l'arrivée du premier curé résidant, en 1858. La paroisse de *Sainte-Cécile* avait été érigée le 1[er] février 1855. Le 1[er] mai suivant, la municipalité de la paroisse de *Sainte-Cécile-du-Lac* voyait le jour.

La municipalité de la ville de *Salaberry-de-Valleyfield* est incorporée le 28 janvier 1874. Cette double appellation avait pour but de rappeler l'origine ethnique de tous ceux qui avaient participé à son développement. Plusieurs pionniers de la région étaient, en effet, d'anciens miliciens qui avaient combattu sous les ordres de Charles-Michel de Salaberry, lors de la bataille de la *Châteauguay*, en 1813. Ceux-ci voulaient commémorer le héros qui sauva le pays, non loin de leur localité. Mais en 1856, Thomas Ferguson Miller y établit aussi une manufacture de papier connue sous la raison sociale de Valleyfield Paper Mill. Ce nom de *Valleyfield* avait été emprunté à une prospère manufacture de *Penicuik, Midlothian*, en *Écosse*. La présence de francophones et d'anglophones à cet endroit poussa donc les autorités à adopter les deux noms de *Salaberry* et de *Valleyfield* pour satisfaire les deux communautés fondatrices. En 1904, la ville est constituée en cité, pour redevenir ville en 1981.

Les habitants de *Salaberry-de-Valleyfield* sont appelés Campivallensiens, iennes. Ce gentilé tire son origine d'un bref apostolique, daté du 5 avril 1892, par lequel le pape Léon XIII élevait la ville au rang de siège épiscopal. La désignation ecclésiastique, **Campivallensis**, était la transposition latine des mots « valley » (vallensis) et « field » (campus).

Salaberry, Île de

Cette île est aussi connue sous les noms de: *Long Island*, *Grande île Saint-Ignace*, *Grande île Saint-Timothée* et *La Grande Île*.

Cette « grande île » qui partage le *Saint-Laurent* en deux canaux est effectivement l'une des plus importantes de la région quant à sa superficie, d'où l'origine de son nom. Vers 1798, les premiers colons s'y établissent.

Quant à l'appellation *Île De Salaberry*, elle date du début du XIX[e] siècle et honore un officier d'origine française, le colonel Charles Michel de Salaberry. Au cours de la Guerre de 1812-1814 avec les *États-Unis*, ce militaire s'illustre en participant à la bataille de *Châteauguay*, où, le 26 octobre 1813, il arrête l'avance du général Hampton.

Anglais, Pointe aux

Cette pointe se trouve sur la rive méridionale de l'*île de Salaberry*, dans le prolongement de la *rivière Saint-Charles*, vers le *lac Saint-François*. Malgré le peu de renseignements dont on dispose sur cette pointe, il semble que l'appellation soit reliée à un poste fortifié construit par le colonel de Lotbinière en 1813, sur le côté sud de *la Grande Île*. Une redoute y avait été construite afin d'assurer à la population un meilleur système défensif en cas d'attaques américaines. Ce secteur de *Valleyfield* regroupe également bon nombre de familles anglophones.

Enfin l'*île Dondaine* et ses îlots portent aussi l'appellation d'*Îles du Large*. Propriété d'Hydro-Québec, l'un des îlots est nommé *Bosco*, en l'honneur d'un camp de jeunes, alors qu'un autre porte le nom de *Richelieu*, en l'honneur du club social du même nom qui parraine le *camp Bosco*.

Grande-Île

Le nom de cette municipalité réfère à la toute première appellation de la *Grande île de Salaberry*.

Grande-Île est un détachement de la paroisse de *Sainte-Cécile*, qui comprenait l'île entière. C'est le 6 février 1932 que l'on crée la municipalité de *Grande-Île*, sise depuis la voie ferrée jusqu'au *pont Monseigneur-Langlois*, sur le côté nord de l'île.

Ses habitants sont connus sous le nom de Grand-Îlains, aines.

Nitro

Le nom de cette localité apparut au moment de la Seconde Guerre mondiale. L'année 1940 marqua la naissance des industries de guerre au *Canada* et *Saint-Timothée* fut l'un des endroits désignés pour les accueillir. Sur une superficie de 1800 acres (environ 728 hectares) surgit un complexe industriel destiné à la production de poudres propulsives et explosives, de nitro-cellulose et de nitroglycérine.

Cette localité prit bientôt le nom caractéristique d'un de ses produits les plus dangereux : « Nitro ». On y construisit une école et plus de 250 maisons, destinées à loger une main-d'oeuvre venant en grande majorité d'*Ontario*, du *Nouveau-Brunswick*, de l'*Île-du-Prince-Édouard*. De 3 000 à 4 000 employés y travaillaient.

Saint-Charles, Rivière

Le nom de ce cours d'eau a fort probablement été attribué en l'honneur du gouverneur de la *Nouvelle-France*, Charles de Beauharnois de La Boische, marquis de Beauharnois, en fonction de 1726 à 1746.

La *seigneurie de Beauharnois* lui avait été concédée ainsi qu'à son frère, Claude de Beauharnois de Beaumont, en 1746. La partie sud de cette rivière longe le vieux *canal de Beauharnois* et sépare l'*île de Salaberry* de la terre ferme.

Saint-Timothée

À l'époque de l'ancienne *seigneurie de Beauharnois*, le village et la paroisse de *Saint-Timothée* faisaient partie d'*Helen's Town*. Le seigneur Ellice avait subdivisé son territoire et nommé chacune des parties du prénom d'un de ses enfants. Le village de *Saint-Timothée* se trouvait là où était la *pointe aux Érables*, dans *Helen's Town*.

Autrefois simple desserte, l'oeuvre de la Fabrique de la *mission de Saint-Timothée* apparaît dès 1820. En 1829, la paroisse religieuse est fondée et six ans plus tard, elle est reconnue au civil.

La municipalité de la paroisse de *Saint-Timothée-de-Beauharnois* a été érigée le 1er juillet 1845. La municipalité du village de *Saint-Timothée* a été créée le 29 septembre 1919. Les habitants de l'endroit sont appelés Timotois ou Timothois, oises.

Fabrique, Ruisseau de la

Ce cours d'eau traverse la municipalité de *Saint-Timothée* et se jette dans le *Saint-Laurent* à la hauteur des terres appartenant à la Fabrique de la paroisse de *Saint-Timothée*, d'où son nom.

Soeurs, Île des

Son nom indique simplement qu'elle appartient à une communauté religieuse. Vers 1848, les soeurs du Saint-Nom de Jésus et de Marie ouvraient un couvent à *Saint-Timothée*. Leur propriété comprenait cette île qui se trouvait justement en face de leur couvent. La population en parla dès lors comme étant l'*île des Soeurs*.

Frères, Île des

Cette île est aussi connue sous l'appellation d'*Île aux Noix*. En effet, il y avait autrefois une multitude de noyers sur l'île.

En 1866, une résolution du Conseil municipal de *Saint-Timothée* annonçait l'engagement de la communauté des Clercs Saint-Viateur pour enseigner aux écoliers de la municipalité. L'année suivante, les frères s'installaient au village, en face d'une île qui allait bientôt être connue comme l'*île des Frères*; celle-ci leur servant de lieu de repos. Plus tard, ils y installèrent une lapinerie ainsi qu'une bergerie.

Melocheville

Le premier *canal de Beauharnois*, réalisé en 1845, permit aux navires d'éviter les *rapides de Soulanges*. Après la construction du canal, les employés qui y travaillaient se regroupèrent près de son entrée et formèrent un village de quelques maisons au nombre desquelles se trouvait la résidence du contremaître du canal. Ce village faisait partie de la paroisse de *Saint-Clément-de-Beauharnois* et ses habitants fréquentaient l'église de cette paroisse. Plusieurs familles Meloche habitaient cet endroit, d'où le nom de *Melocheville*.

Buisson, Pointe du

Lieu stratégique d'où l'on peut, grâce à une élévation naturelle, observer la navigation sur le *Saint-Laurent* et sur le *lac Saint-François*, la *pointe du Buisson* était, à l'arrivée des Blancs, habitée par les Iroquois depuis une époque archaïque. Grâce à son rocher visible de très loin, la pointe constituait un repère important pour les navigateurs qui remontaient l'axe laurentien qui s'étire entre le *lac Saint-Louis* et le *lac Ontario*. Dès les années 1654-1658, les Jésuites Chaumonot et Dablon créent les premiers repères toponymiques au-delà du *lac Saint-Louis* en procédant à la nomination du « *lac des Iroquois* » (*lac Ontario*) et du « *lac Saint-François* ». On peut croire que c'est aussi à cette époque que l'on baptisa le *saut* et la *pointe du Buisson*. La première mention écrite de ce nom se retrouve dans le journal de campagne de Denonville lorsqu'il mentionne le 16 juin 1687: « ... la journée fut grande par 3 fâcheux passages, la grande vigueur de nos hommes surmontant toutes les difficultés dont la moindre ferait peur aux plus assurés de l'Europe... Nous passames ce jour là les cascades et le 3 le buisson ».

Plus tard en 1744, le père Charlevoix précisera: « Ce qu'on appelle les Cascades, est un rapide, situé précisément au-dessus de l'Isle Perrot... Pour l'éviter, on prend un peu à droite, & l'on fait passer les Canots à vuide dans un endroit, qu'on appelle le Trou; on les tire ensuite à Terre, & on fait un portage d'un demi quart de lieue; c'est-à-dire qu'on porte le Canot & tout le Bagage sur ses épaules. C'est pour éviter un second Rapide, appelé le Buisson; celui-ci est une belle Nappe d'eau, qui tombe d'un Rocher plat, élevé d'environ un demi-pied... Au-dessus du Buisson, le fleuve a un grand quart de lieue de large, & les Terres des deux côtés sont excellentes & bien boisées ».

Beauharnois

Le 12 avril 1729, Charles de Beauharnois, gouverneur de la *Nouvelle-France*, reçoit, conjointement avec son frère Claude, une seigneurie de six lieues de front sur six de profondeur sur la rive sud du *Saint-Laurent*, incluant les îles et les îlets adjacents.

Claude de Beauharnois de Beaumont suivit toutes les étapes d'une carrière militaire. Il devint successivement enseigne, lieutenant de vaisseau, commandant de la flûte **La Seine** venant à *Québec* (1703), capitaine d'une compagnie franche d'infanterie de la marine (1707), capitaine de frégate (1712), chevalier de l'Ordre de Saint-Louis (1718) et capitaine des vaisseaux du roi (1727).

En 1763, ses héritiers vendent la seigneurie à Michel-Eustache-Gaspard-Alain Chartier, marquis de Lotbinière. Le 30 juillet 1795, la seigneurie passe aux mains d'Alexander Ellice, un commerçant originaire de *Londres*. Celui-ci lui donne le nom d'« Annfield » en l'honneur de son épouse. Le chef-lieu de l'endroit, appelé *Annstown*, deviendra la ville de *Beauharnois*. Ellice divise la seigneurie en plusieurs secteurs auxquels il donne le nom de ses enfants: *Catherine's Town, Helen's Town, Mary's Town, Wiliam's Town, James Town, Russel's Town, Edward's Town*, auxquels s'ajoutent *Ormstown, North Georgetown* et *South Georgetown*.

À sa mort, survenue en 1804, la seigneurie passe à son frère, Edward. Puis, c'est Edward, son fils, qui en hérite au décès du précédent. Par la suite, la seigneurie sera vendue à J.A. Smith et à Andrew Colville.

La paroisse de *Saint-Clément* est fondée le 19 novembre 1817. Les colons avaient d'abord songé à lui donner le nom de *Saint-Alexandre*, en l'honneur du seigneur Ellice. Mais, monseigneur Plessis en décide autrement et met la mission sous le patronage de saint Clément.

Deux ans plus tard, un premier curé réside dans la paroisse où il ouvre les registres. La paroisse est érigée canoniquement, le premier août 1829, sous le vocable de *Saint-Clément-de-Beauharnois*. L'érection civile est proclamée le 10 juillet 1835.

La municipalité de la paroisse de *Saint-Clément-de-Beauharnois* est érigée le 1er juillet 1845. Le village de *Beauharnois* est fondé le 21 juillet 1846. La ville de *Beauharnois* est incorporée depuis le 15 octobre 1863. Au début du siècle, les municipalités de *Maple-Grove* (1918) et de *Lac-Saint-Louis* (1919) sont détachées du territoire de la paroisse *Saint-Clément*. Les habitants de *Beauharnois* sont appelés Beauharlinois, oises.

Maple-Grove

La ville de *Maple-Grove*, détachée de la paroisse de *Saint-Clément-de-Beauharnois*, a été érigée le 1er juin 1918. Son nom lui fut donné par celui qui favorisa cette incorporation, Auguste Hébert; il signifie « bouquet d'érables ». La présence de beaux et nombreux érables en explique l'origine. Certains mentionnent également l'intention qu'on avait à ce moment d'attirer touristes et villégiateurs américains en choisissant un toponyme à consonance anglophone.

Burgoyne, Pointe

L'endroit doit son nom au général John Burgoyne (1722-1792), général et dramaturge britannique. Militaire de carrière, il obtient le grade de lieutenant en 1741 et achète, en 1743, son brevet de capitaine grâce à la dot que sa jeune épouse Lady Charlotte Stanley reçoit de son père. Des dettes énormes obligent le couple à s'exiler pour sept ans en France où John Burgoyne devient un véritable maître de la langue et de la littérature française. De retour en *Angleterre*, Burgoyne poursuit parallèlement des carrières militaire et politique et il essaie d'écrire une pièce de théâtre. Il mène une vie luxueuse et dépense des sommes considérables. Nommé major-général en 1772, il est envoyé en *Amérique*, deux ans plus tard, afin de renforcer les troupes du général Gage. Malheureux d'avoir quitté son épouse malade, il se plaint de n'avoir rien à faire aux États-Unis. En 1776, il est envoyé au *Canada*, à titre de commandant en second des troupes de Sir Guy Carleton, alors à la tête d'une armée de 12 000 hommes. Burgoyne suggère un savant plan d'attaque contre les troupes coloniales de la région du *Fort Ticonderoga*. Il quitte *Trois-Rivières* en mai 1777 à la tête de 6 400 soldats et 649 Indiens. Après 6 jours de siège, il capture le *fort Ticonderoga* et s'avance vers l'*Hudson* avec enthousiasme. Les 5 000 hommes qui lui restent doivent bientôt affronter les forces combinées de Schuyler et de Gates, au total de 20 000 hommes. Le 17 octobre 1777, Burgoyne est forcé de se rendre au général Gates. De retour en *Angleterre*, il justifiera sa défaite devant la Chambre des Communes en invoquant la faiblesse de ses effectifs. Il poursuivra par la suite une carrière politique et littéraire sans grand éclat.

Roussillon

Le lien historique du nom de cette municipalité régionale de comté, proclamée le 25 novembre 1981, avec la région demeure incertain. Les recherches historiques ne nous permettent pas de confirmer ni d'infirmer la thèse de monsieur André Taillon, de la Société historique de La Prairie de La Madeleine, à savoir que le régiment Royal-Roussillon aurait cantonné à *La Prairie*. L'abbé Ferland mentionne, en 1882, dans son **Cours d'histoire du Canada**, que les troupes, à l'hiver 1758-1759, demeurent sur le territoire du gouvernement de *Montréal*. Cependant, ces régiments se retrouvèrent-ils dans l'espace occupé par la future municipalité régionale de comté ? Les sources historiques consultées ne nous permettent aucune certitude.

Léry

Le nom de *Léry* fut donné à la corporation municipale, le 1er juin 1914, en l'honneur de l'épouse de J.-A. Trudeau qui joua un rôle important dans l'incorporation de la ville. Madame J.-A. Trudeau était une descendante de Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry. Ce dernier fut officier et ingénieur du Roi en *Nouvelle-France*, de 1716 à 1756. Né le 3 octobre 1682 à *Toulon, France*, il était le fils de Gaspard Chaussegros, ingénieur, et d'Anne Vidalle. En 1716, le ministre de la Marine l'envoie au *Canada* pour y lever les plans des fortifications de *Québec* et faire des recommandations qui mettraient la ville à l'abri des invasions. Cette mission temporaire se mua en un poste permanent qu'il occupera jusqu'à sa mort quarante ans plus tard. Il avait épousé à *Québec*, le 13 octobre 1717, Marie-Renée, fille de René Legardeur de Beauvais. De cette union naquirent dix enfants. Il possédait, en bordure du *Richelieu*, une seigneurie, la *seigneurie De Léry*, qui lui avait été concédée en 1733 ; elle avait deux lieues de front sur trois de profondeur et s'étendait des limites de la *seigneurie de Longueuil*, au nord-ouest, en direction du *lac Champlain*. Convaincu de l'importance de son rang social, il mena cependant une vie plutôt modeste et c'est en vain que, toute sa vie, il chercha à faire reconnaître la prépondérance qu'avait à ses yeux la charge d'ingénieur. Malgré les limites évidentes de sa compétence et le fait que certains de ses ouvrages de guerre laissent plutôt à désirer, Chaussegros de Léry mérite que son nom soit lié à certains sites historiques, dont le *fort de Chambly*, le pavillon du gouverneur, au château Saint-Louis, à *Québec*, et la façade de la première église Notre-Dame-de-Montréal (1772-1830).

Paix, Îles de la

Cet archipel semble tirer son nom d'un événement historique, la grande Paix de *Montréal*, signée avec les Iroquois en 1701, qui mit un terme définitif aux rivalités franco-iroquoises. Nous n'avons pu déterminer la date d'apparition du toponyme.

Saint-Bernard, Île

Le 27 septembre 1673, sous l'administration de Frontenac, le roi de *France* concède au sieur Charles Le Moyne de Longueuil la *seigneurie de Châteauguay*. Celui-ci et son fils aîné, Charles, le premier baron de Longueuil (1656-1729), sont propriétaires du *fief de Châteauguay* jusqu'en 1706. Ils ne s'y sont pas beaucoup intéressés, mais firent toutefois le nécessaire pour en conserver la propriété, particulièrement en construisant un petit manoir et un moulin sur une île adjacente à la seigneurie. En 1706, le fief passe aux mains des Robutel de la Noue, qui le cède à leur tour à Madame d'Youville, fondatrice des soeurs Grises, le 8 juin 1765. Celles-ci s'installent alors dans le manoir construit jadis par le baron de Longueuil sur l'île qu'elles dénomment *Île Saint-Bernard*. On comprendra donc aisément que l'île porte aussi l'appellation d'*Île des Soeurs Grises* puisque celles-ci y résident depuis 1765.

En 1815, Bouchette nomme l'endroit *Île des Nonnes*. L'île est aussi connue sous le nom d'*Île de Châteauguay*.

Châteauguay

La *seigneurie de Châteauguay* est accordée à Charles Le Moyne, le 29 septembre 1673. Frontenac lui concédait ce fief « pour l'affection qu'il a toujours témoignée pour le service du roi ». La seigneurie mesurait deux lieues de front sur trois de profondeur; l'*île Saint-Bernard* (aujourd'hui *Île des Soeurs Grises*), située à l'embouchure de la *rivière du Loup* (aujourd'hui *Rivière Châteauguay*), faisait aussi partie de la seigneurie.

Charles Le Moyne établit son domaine sur l'*île Saint-Bernard* où, en 1683, il fait construire un manoir appelé « le Chasteau ». Il semble que le chargé d'affaires du seigneur portait le nom de Guay (Gué ou Gay). Ainsi, le nom de « Chasteau de Guay », inscrit dans les actes de l'époque, soit 1696, se serait modifié en celui de *Châteauguay*. Pierre-Georges Roy et d'autres rapportent, cependant, que cette appellation provient du nom d'une terre appartenant à la famille Le Moyne en *France*, *Chateauguay-Bourg* dans le *Puy-de-Dôme*.

Au XVIII[e] siècle, la seigneurie passe aux Robutel de la Noue. En 1735, les habitants construisent une chapelle, appelée chapelle du *Bassin*, en raison de l'élargissement de la rivière, près de son embouchure.

Les limites de la paroisse de *Saint-Joachim* sont fixées par l'Arrêt du Conseil du Roi du 3 mars 1722. Les registres paroissiaux sont ouverts en 1735. De 1736 à 1789, la paroisse est desservie par voie de mission. La paroisse est dédiée à saint Joachim, en l'honneur du seigneur Joachim Robutel de la Noue.

La municipalité de la paroisse de *Saint-Joachim-de-Châteauguay* est érigée le 1[er] juillet 1845. Démembrée deux ans plus tard, la municipalité est à nouveau érigée, le 1[er] juillet 1855. La ville de *Châteauguay* est incorporée le 21 décembre 1912. Le premier juin 1948, la ville de *Châteauguay-Heights* s'en détache. Le 4 février 1960, la ville de *Châteauguay-Centre* est détachée de la ville mère. Le 3 novembre 1975, les trois villes sont fusionnées pour former la ville de *Châteauguay*.

Les habitants de *Châteauguay* portent le nom de Châteauguois, oises, que les autorités de la ville ont adopté par résolution. Le gentilé Châteauguéen, éenne, est aussi usité.

Delorimier, Ruisseau

Le major Claude-Nicolas-Guillaume de Lorimier était le troisième fils du Chevalier de Verneuil de Lorimier et de Louise Lepailleur. Né le 4 septembre 1744, on le retrouve, à l'âge de 14 ans, lieutenant sous Montcalm: c'est alors qu'il se distingue, malgré sa jeunesse, à *Carillon*. En 1760, il est à l'*île Sainte-Hélène* avec le Chevalier de Lévis, lorsque ce dernier brûle ses drapeaux plutôt que de se rendre à l'ennemi. Plus tard, il est fait capitaine, puis major et enfin, en 1775, commandant des Iroquois de la *mission Saint-François-Xavier* au *Sault-Saint-Louis*. À ce titre, son nom apparaît souvent comme parrain dans les registres des baptêmes de la mission. En juin 1794, les Chefs expédient un mémoire et une pétition à Lord Dorchester en appui des plaintes contre Guillaume Chevalier de Lorimier, leur commandant. Malgré cela, il demeure propriétaire des terres du *Sault-Saint-Louis*, lesquelles lui avaient été données par les Iroquois.

En 1813, il se distingue de nouveau avec ses deux fils aînés à la bataille de la *Châteauguay*, cette fois sous les ordres du colonel de Salaberry, dont il était l'ami. Quatre ans plus tard, en 1817, il est l'un des signataires du traité par lequel les Indiens cédaient à la Compagnie de la Baie d'Hudson les terres entre la *rivière Rouge* et la *Rivière Assiniboine*. Enfin, il meurt à *Lachine*, le 5 juin 1825. On comprendra aisément que sa résidence au *Sault-Saint-Louis* pendant de nombreuses années et la fonction importante qu'il occupait auprès des Iroquois, justifient qu'on ait laissé son nom à un ruisseau de la région immédiate de *Kahnawake*.

Tekakwitha, Île

Le nom de cette île, située en face de la *réserve indienne de Kahnawake*, commémore la mémoire de Kateri Tekakwitha (Tegakwitha, Tagaskouïta) (1656-1680).

Dès sa prime jeunesse, Kateri se retrouve orpheline. Dès 1667, elle est impressionnée par la piété et les manières affables des Jésuites envoyés en mission dans son village de *Gandaouagué* (dans l'actuel état de *New York*). Le jour de Pâques 1676, elle reçoit le baptême du père Jacques de Lamberville. Sa conversion lui valant une véritable persécution de la part des siens, le jésuite lui conseille d'aller vivre à *Sault-Saint-Louis*. À l'automne de 1677, elle s'enfuit. Le jour de Noël de la même année, on lui accorde de faire sa première communion.

Kateri Tekakwitha passe les années suivantes dans la plus grande piété; elle démontre une charité exemplaire. Le 25 mars 1679, on lui permet de prononcer le voeu perpétuel de virginité. Toujours de santé médiocre, la jeune femme expire le 17 avril 1680, à peine âgée de 24 ans.

Depuis, la dévotion à la vénérable Kateri Tekakwitha, béatifiée le 21 juin 1980, s'est répandue au *Canada*, aux *États-Unis* et à travers le monde.

Kahnawake, Réserve indienne de

En 1667, les Jésuites, seigneur de *La-Prairie-de-la-Madeleine*, commencent la mise en valeur des terres qui leur ont été accordées. En plus de l'oeuvre de colonisation qui leur a été confiée, les seigneurs décident d'établir une « réduction », une mission où les néophytes amérindiens apprendraient les principes d'une vie chrétienne et civilisée. Ainsi naît, à la fin de 1667, la *mission de Saint-François-des-Prés*, située au lieu nommé *Kentake*, c'est-à-dire « à la prairie ». Dans la **Relation** de 1671, la mission est appelée « Résidence de S. Xavier des Praiz ». Ce nom veut peut-être faire le lien entre cette mission et le bourg de *Saint-François-Xavier* où oeuvre le père Bruyas. Rappelons que François-Xavier est le nom chrétien de Tonsahoten, le chef de la petite troupe établie dans la nouvelle mission. On veut peut-être aussi honorer le premier des missionnaires jésuites, François-Xavier.

L'endroit offre aux Iroquois beaucoup d'avantages: facilités pour la chasse, la pêche et la culture, voisinage des Français, prestige des missionnaires. Mais les colons français ne donnent pas toujours un bon exemple aux néophytes; c'est pourquoi les Jésuites décident de déplacer leur mission sur des terres « qui sont au-dessus de la prairie de la Magdeleine et qui bordent le Sault Saint-Louis ». Le grand déplacement a lieu en 1676. Quatre ans plus tard, le territoire leur est concédé par les autorités coloniales. La mission porte alors le nom de *Saint-François-Xavier-du-Sault*, « Kahnawake » en iroquois, qui signifie « au pied des rapides », et se situe dans la *seigneurie du Sault-Saint-Louis*.

En 1689, suite à l'attaque de *Lachine* par les Iroquois, on entreprend la construction d'un fort à l'intention des Indiens du *Sault*. Le site choisi porte le nom de « Kahnawakon », c'est-à-dire « dans les rapides ». À l'été de 1690, le village s'y transporte. Les Français appellent ce poste « le Sault ».

En 1696, à cause de l'appauvrissement des sols et de la faible protection qu'offre le fort, on déplace une nouvelle fois la mission plus à l'ouest. On érige une nouvelle fortification au lieu que les Iroquois nomment « Kahnatakwenke », « d'où l'on est parti ».

Il semble que c'est à la fin du XVIII[e] siècle, à l'instigation de John Johnson, que la réserve indienne connaît un regain de vie. Le village et la réserve sont alors désignés par les Britanniques sous le nom de *Caughnawaga*.

Ce n'est que depuis 1980 que l'endroit a repris, selon le désir des autochtones, le nom de *Kahnawake*.

Honoré-Mercier, Pont

Il enjambe le *Saint-Laurent* entre *LaSalle* et *Kahnawake*. De sa travée centrale, on admire les *rapides de Lachine*, la *voie maritime du Saint-Laurent* et la réserve indienne. Dans son discours inaugural du 11 juillet 1934, le premier ministre Alexandre Taschereau fit remarquer avec beaucoup de fierté que ce pont, dédié à la mémoire de celui qui avait été premier ministre de la province de *Québec* de 1887 à 1891, était l'oeuvre d'ingénieurs canadiens-français. Honoré Mercier (1840-1894) fut aussi, au cours de sa carrière, député de *Rouville* à la Chambre des Communes, député de *Saint-Hyacinthe* à l'Assemblée législative, chef de l'Opposition et commissaire de l'Agriculture et de la Colonisation.

Sainte-Catherine

Cette ville a été érigée en municipalité distincte, le 30 octobre 1937, sous le nom de *Sainte-Catherine-d'Alexandrie-de-Laprairie* et détachée en partie des municipalités de *La Prairie* et de la paroisse de *Saint-Constant*. Elle a emprunté son nom à Kateri (Catherine) Tekakwitha, jeune amérindienne convertie au catholicisme et morte en odeur de sainteté.

Côte-Sainte-Catherine

Pour l'origine de ce toponyme, voir *Sainte-Catherine*

Rive-Sud, Canal de la

Jacques Cartier et Champlain se heurtèrent tour à tour aux eaux tumultueuses du *sault Saint-Louis* (ou rapides de Lachine) qui posèrent, pendant longtemps, de sérieux problèmes de navigation intérieure.

Dès 1680, Dollier de Casson a l'idée de construire un canal reliant le *lac Saint-Louis* à *Montréal*. Mais, en dépit de ses efforts et de tous ceux qui contribuèrent à élargir le *canal de Lachine* au XIX^e^ siècle, il faudra attendre l'ouverture de la *voie maritime du Saint-Laurent*, en avril 1959, pour que soient enfin solutionnées les difficultés d'accès vers *les Grands Lacs*. Ce projet marquait la réalisation d'un rêve vieux de 400 ans et l'aboutissement de négociations intenses pendant 50 ans entre les gouvernements des *États-Unis* et du *Canada*. La mise au point du projet nécessita, entre autres, la création d'un canal artificiel d'environ 32 kilomètres de long qui s'étend du *pont Jacques-Cartier* jusqu'à l'extrémité ouest du village de *Kahnawake (Caughnawaga)*.

Ce canal a une largeur minimum de 61 mètres lorsqu'il a deux berges, sa largeur est portée à 91,4 mètres lorsqu'il n'a qu'une berge et de 137,2 mètres sur le parcours libre. Sa profondeur atteint partout 8,2 mètres. Il porte, comme il se doit, le nom de *Canal de la Rive-Sud* puisqu'il longe la rive sud de l'*île de Montréal*.

Diable, Île du

Il existe, dans la littérature populaire de la région de *La Prairie*, une légende qui porte comme titre: « La punition de Dieu ». Son auteur, Emmanuel Desrosiers, raconte l'histoire de la famille de François de Montigny qui habitait l'*île du Diable*, à l'époque où les Iroquois du *Sault-Saint-Louis* étaient encore belliqueux. Par une froide soirée du début de l'hiver, juste avant la formation du pont de glace qui permettait d'atteindre l'île avec facilité, les de Montigny subirent l'attaque de trois Iroquois. Retranché dans le fortin, François de Montigny réussit, grâce à un coup de feu adroitement tiré, à forcer les attaquants à battre en retraite. Dans la nuit qui suivit, les Iroquois revinrent avec vingt canots; aussitôt débarqués, ils pillèrent la maison et s'enivrèrent avec le vin mis en réserve pour l'hiver. Or, la nuit était particulièrement froide et c'est avec surprise que les de Montigny trouvèrent au matin une quarantaine d'Indiens jetés pêle-mêle sur le plancher de leur maison. Tous étaient morts gelés après s'être enivrés. Était-ce là la punition de Dieu? Quoiqu'il en soit, les hommes embarquèrent les Indiens morts dans les canots et confièrent aux rapides le soin de les inhumer. Faut-il comprendre de ce qui précède que le diable avait fait son travail?

Outre la légende, il est admis par tous les navigateurs de la région que, à cause des eaux tumultueuses qui l'entourent, l'île a été, de tous temps, difficile d'accès. Se rendre à l'île était si risqué que c'était presque comme aller chez le diable.

L'opinion de Champlain à ce sujet est d'ailleurs fort claire, n'y a-t-il pas perdu un compagnon qui s'y noya au retour d'une expédition de chasse à l'*île aux Hérons*?: « Il y a force rochers de large & environ le milieu, il y a des isles qui sont fort étroittes & fort longues, où il y a sault tant du costé desdittes isles qui sont au Su, comme du costé du Nort, où il fait si dangeureux, qu'il est hors de la puissance d'homme d'y passer un bateau pour petit qu'il soit ».

Seigneur, Île au

Quelle étonnante histoire que celle de l'*île au Seigneur*! C'est avec surprise que le chercheur constate que ce mince îlot n'apparaît que tardivement sur les cartes (seconde moitié du XX^e^ siècle). Comment expliquer semblable phénomène? Mentionnons d'abord qu'il existait à *Côte-Sainte-Catherine*, sur les bords du fleuve, juste en amont de l'*île à Boquet*, un immense moulin de pierre construit par les Jésuites dans le premier quart du XVIII^e^ siècle. Ce moulin, actionné par une roue à aube, servait à produire de la farine. Plus tard, il fut utilisé comme moulin à carder. Incendiée à la fin des années 1940, on choisit de démolir l'imposante structure en ruine, lors des travaux de construction de la *voie maritime du Saint-Laurent*.

Or, afin d'assurer un débit d'eau constant à la roue du moulin, les Jésuites avaient fait ériger sur le lit du fleuve un petit rempart de pierre, les anciens disaient une « dam », qui servait à diriger l'eau des rapides vers le moulin. Vers 1905-1910, les frères Médéric et Moïse Guérin, qui logeaient dans le moulin, eurent l'idée d'accumuler de la terre et des pierres sur le petit rempart déjà existant. Avec les années, le muret devint un îlot de 15 par 30 mètres auquel un petit pont de planches permettait d'accéder pendant la belle saison. Environ 8 mètres séparaient la petite île naissante de la terre ferme. Médéric Guérin y installa une petite cabane (elle eut jusqu'à 5 chambrettes) qui lui servait de logement en été et de point de vente illicite de bière et de « whisky blanc » durant les années 1920. Comme le poisson abonde à cet endroit, Médéric en profita pour préparer des bouillons de poisson (carpe, maillé, alose) à ses visiteurs, ce qui lui assurait un revenu supplémentaire. Une bonne part du poisson capturé était aussi cédée à des marchands de *Montréal*. Qu'on ajoute à cela l'argent recueilli dans la petite boîte à aumônes qu'il plaçait à côté d'une statue de saint Antoine exposée bien à la vue sur l'île, et l'on comprendra comment Guérin parvenait à subsister.

Célibataire, « bon vieux », Médéric Guérin était apprécié de tous et recevait à chaque été sur « son » île un nombre impressionnant de visiteurs. Cela alla tant et si bien qu'on finit par l'appeler « le seigneur de la « dam » », et, plus tard, « le seigneur de l'île ». De « seigneur de l'île » à l'*île au Seigneur*, il n'y avait qu'un pas que le parler populaire eut tôt fait de franchir. Quand le « seigneur » décéda dans les années 1940, l'île fut abandonnée pour être intégrée plus tard au rempart de retenue du *canal de la Rive-Sud*. L'île apparaît maintenant sur les cartes et loge une partie du *parc de la Côte-Sainte-Catherine*.

Boquet, Île à

Sans jamais en avoir été le propriétaire, Charles Boquet laissa son nom à une île de *Côte-Sainte-Catherine*. Arrivé à Québec en 1657 avec le père Louis Mercier, il fit son noviciat chez les Jésuites. En 1667, il revint d'*Onneiout* après avoir laissé une trentaine d'Onneiouts en aval de *Montréal*. Il repart, en avril 1668, avec le père Julien Garnier pour aller secourir le père Jacques Bruyas chez les mêmes Onneiouts. Ce sont ces voyages chez les Iroquois qui expliquent son absence aux recensements de 1666 et de 1667. En 1681, il apparaît sous le nom de Charles Roquet (sic), 51 ans, frère au collège de *Québec*.

Les pères Pierre Raffeix et Jacques Frémin auraient laissé son nom à l'île en guise de reconnaissance envers leur dévoué compagnon d'apostolat.

Saint-Régis, Rivière

Le nom de cette rivière qui se jette dans le *Saint-Laurent* à *Côte-Sainte-Catherine* (là où était *Kahnawake* en 1676 après que les Iroquois eurent quitté *La Prairie*) n'est pas sans rappeler la mission du même nom, fondée en 1755 par les Jésuites. Celle-ci, sise sur les bords du *lac Saint-François*, a été établie pour les quelques centaines de familles iroquoises de *Kahnawake* qui avaient fui leurs compatriotes. La rivière et la mission furent mises sous le patronage de saint François Régis, jésuite, qui avait manifesté plusieurs fois à ses supérieurs son désir ardent de venir au *Canada* pour se consacrer à la conversion des Amérindiens.

Cet affluent du *Saint-Laurent* a aussi porté le nom de *Rivière Le Portage*.

Tortue, Rivière de la

Même si l'on peut croire que le toponyme provient du débit paresseux de la *rivière de la Tortue*, il n'existe actuellement aucune certitude quant à l'origine de ce nom. *La Tortue* désigne à la fois une rivière et une côte de la *seigneurie de la Prairie-de-la-Madeleine* où les premières terres sont concédées dès 1695. Le nom est donc fort ancien et peut-être d'origine amérindienne puisqu'en 1794 il est fait mention d'une bande iroquoise du nom de la Tortue

qui habite *Kahnawake*. Rappelons que les Amérindiens avaient précédé les Européens depuis fort longtemps dans cette région et que les Iroquois, en quittant *La Prairie* en 1676 pour s'installer plus à l'ouest, ont dû franchir la *rivière de la Tortue*.

La Tortue adoptera, pendant un certain temps, les noms de *Grand Ruisseau* et *Rivière de la Saline*. Plusieurs ponts y seront construits, dont le premier en 1723, en vertu d'une ordonnance de l'Intendant. Ce pont sera refait en 1742 et, sans doute, à plusieurs reprises par la suite jusqu'à ce qu'il cède la place au premier pont de fer érigé en 1888. À la fin du XVIII[e] siècle, le nom de *La Tortue* s'étendra aussi à un quai situé sur l'*île de Montréal*, à *Verdun*, où les gens de *La Prairie* venaient vendre leurs produits pour le marché montréalais.

Saint-Constant

Le territoire de cette paroisse comprend une partie du *Sault-Saint-Louis*. Un première chapelle y est construite en 1750 et un curé y réside dès 1752. La paroisse de *Saint-Constant* est érigée canoniquement le 28 octobre 1841 et civilement le 16 août de l'année suivante.

Selon Pierre-Georges Roy, la paroisse a été mise sous le patronage de saint Constant en l'honneur d'un nommé Constant Cartier. D'autre part, le curé de la paroisse écrit: « Monsieur Normanville, premier curé, avait un frère nommé Constant, capitaine de Milice, qui vivait dans le voisinage de l'église. On trouve assez souvent son nom dans les registres de la paroisse et dans ceux des paroisses des environs. Ce Constant Normanville n'aurait-il pas plutôt laissé son nom à la paroisse? » Quant à l'abbé Élisée Choquet, il émet l'opinion, en 1936, que le nom de Constant fut choisi pour honorer le véritable fondateur de la paroisse de *Saint-Constant*, le curé Jacques Le Marchand de Lignery, issu d'une illustre famille de militaires de carrière, dont le père, un de ses frères et un neveu portaient le nom de Constant.

Son père, Constant Le Marchand de Lignery, est né, vers 1663, à *Charentilly*, près de *Tours* en *France*. Il était le fils de Joseph Le Marchand de Lignery, écuyer, et de Marguerite Du Sillar. Écuyer, lieutenant et garde-marine, il vint au *Canada* en 1687 comme lieutenant réformé. Capitaine en 1705, il fut fait chevalier de Saint-Louis en 1721, commandant à *Michillimakinac*, l'année suivante, et promu major de *Trois-Rivières*, en 1728, où il décède le 19 février 1731.

Delson

À l'origine, l'endroit était une gare de chemin de fer située à 1,5 kilomètre de *Saint-Constant* et autour de laquelle un village assez considérable s'était formé. La municipalité du village de *Delson* a été érigée le 4 janvier 1918. *Delson* est formé de la première syllabe du nom de « Delaware » et de la dernière syllabe du nom de « Hudson ». Ces deux noms formaient celui de la compagnie de chemin de fer « Delaware and Hudson ». C'est au village de *Delson* que ce chemin de fer venait se joindre au Grand Tronc pour se rendre à *Montréal*.

Candiac

Le nom de *Candiac* rappelle le *domaine de Candiac* où la famille de Montcalm possédait un château. Situé dans le *Languedoc*, cet endroit est le lieu de naissance du marquis de Montcalm.

La ville de *Candiac* a été créée, le 31 janvier 1957, sur un domaine d'environ 10 millions de mètres carrés acheté par une société québécoise de placement et aménagements immobiliers. L'agglomération pourra recevoir 50 000 habitants et 1,5 millions de mètres carrés seront réservés à l'industrie. Cependant, elle ne commencera vraiment à se développer qu'en 1959 et, en mars 1963, elle ne compte que 2 000 résidents. Aujourd'hui, la ville peut s'enorgueillir d'un parc industriel bien garni et sa population atteint les 8 500 habitants, connus sous le nom de Candiacois, oises.

Casernes, Ruisseau des

Ce ruisseau, à peine visible de nos jours, prend sa source à *Saint-Constant* et se jette dans le *bassin de La Prairie*, à l'extrémité ouest de la ville du même nom. Ce mince filet d'eau tient son nom des casernes militaires que le gouvernement britannique fit construire sur la commune de *La Prairie*, après 1823. Ce vaste complexe militaire, situé à l'ouest du village, comprenait une vingtaine de bâtiments, dont plusieurs étaient en pierre de taille à deux étages et demi. La présence de nombreux militaires eut pour le village un impact économique et social important, qui dura jusqu'à l'abandon du complexe, après 1870. Abandonnées pendant plusieurs années, les casernes furent incendiées une première fois, en 1878, et devinrent par la suite, à plusieurs reprises, la proie des flammes. En 1888, malgré une clôture qui en interdisait l'accès, un dernier incendie vint raser ce qui en restait.

La Prairie

Tôt dans l'histoire, les Iroquois établissent une bourgade sur la rive sud du *Saint-Laurent*, près du site actuel de *La Prairie*. Dès 1611, Samuel de Champlain, séduit par les grands prés naturels de la région, souligne les intéressantes possibilités de colonisation qu'offre le territoire. D'ailleurs, dès 1647, *la seigneurie de la Prairie-de-la-Madeleine* est accordée aux Jésuites. Celle-ci est l'une des premières seigneuries de la région de *Montréal*. Elle semble tirer son nom de Jacques de La Ferté, abbé de la Madeleine, chanoine de la Sainte-Chapelle de *Paris*, un des Cent-Associés, qui serait à l'origine de la concession de cette seigneurie aux Jésuites. Les nouveaux seigneurs comptent y fonder une mission vouée à la conversion des indigènes. Il leur faudra attendre, toutefois, une accalmie dans les guerres franco-iroquoises. Créée en 1667, sous le nom de *Saint-François-Xavier-des-Prés*, la mission restera ouverte jusqu'en 1676, date de son déplacement un peu plus à l'ouest.

Mais, les seigneurs s'intéressent aussi au développement de leur seigneurie. Dès 1667-1668, plus de quarante concessions sont accordées à des colons et bientôt, plusieurs côtes accueillent les nouveaux habitants. À partir de 1671, des emplacements sont concédés près du manoir seigneurial: ils seront à l'origine du bourg de *La Prairie*. Enceint d'une palissade de pieux, à cause de la double menace iroquoise et britannique, il accueille bientôt sa première chapelle. Construite en bois et datant de 1686, elle sera remplacée, en 1705, par un temple de pierre érigé sur le site de l'actuelle église paroissiale. Homologuée une première fois par l'Arrêt du Conseil du Roi du 3 mars 1722, qui en fixe aussi les limites, la paroisse est placée sous le patronage de sainte Marie-Madeleine. De nouveau homologuée, le 21 mai 1835, quand l'Église du *Québec* pourra procéder à des érections canoniques reconnues au civil, elle gardera le même patronage.

La municipalité de la paroisse de *Laprairie-de-la-Madeleine* est érigée le 1er juillet 1845 et la municipalité du village de *Laprairie*, le 30 mars de l'année suivante. Quant à la ville de *Laprairie*, elle ne sera incorporée que le 7 mai 1909.

Notons que la graphie du terme *Laprairie* a évolué au cours des temps. Le nom *Laprairie*, écrit en seul mot, réfère à la division de recensement, tandis que *La Prairie*, écrit en deux mots distincts, est appliqué à la ville de *La Prairie*.

Brosseau

Selon Pierre Brosseau, grand-père de Cécile Brosseau-Cloutier qui a écrit La **petite histoire de Brossard: Souvenir et mémoires**, il existait autrefois une gare constituant le point de rencontre des familles Brosseau. Elles venaient porter là, régulièrement, leurs produits laitiers pour le marché de *Montréal*.

Aujourd'hui, seul un lieu-dit représentant cette ancienne gare a conservé le nom de *Brosseau*, puisque la ville de *Brosseau* a été annexée à celle de *Brossard*.

Bataille, Ruisseau de la

Les « deux batailles » du 11 août 1691, à *La Prairie*, s'inscrivent dans le contexte des guerres indiennes doublées d'un conflit continuel avec les Treize Colonies. Après deux raids français en *Nouvelle-Angleterre*, les Anglais méditent une revanche. L'attaque anglo-iroquoise commandée par le major Peter Schuyler atteint le *fort de La Prairie*, vers cinq heures du matin. En quelques heures, les troupes françaises sont anéanties et les pertes sont très élevées. L'envahisseur, qui sort sans contredit vainqueur du premier engagement, se replie vers *Saint-Jean*, afin de rejoindre ses embarcations. Pendant que se déroulait ce premier engagement au *fort de La Prairie*, les deux cents hommes du capitaine de Varennes étaient en route pour le *fort de Chambly*. Après avoir entendu la rumeur de l'engagement, ils firent demi-tour et, à mi-chemin entre les deux forts, ils aperçoivent les troupes anglo-iroquoises. Rapidement, les forces françaises gagnent un coteau et bloquent la route vers *Saint-Jean*. Les hommes de Schuyler n'ont d'autre choix que d'engager le combat. Après une heure, les Anglais subissent un revers: la seconde bataille de *La Prairie* prend fin. Le *ruisseau de la Bataille* coule près du coteau où eut lieu le second engagement du 11 août 1691.

La Prairie, Bassin de

Dans sa course vers l'*Atlantique*, le *Saint-Laurent* marque un temps d'arrêt sur la rive sud de *Montréal*, après avoir franchi les rapides de Lachine. Cet élargissement soudain du fleuve en face de *La Prairie* est désigné par Champlain en 1611 comme un « lieux fort bas et peu de fond » où il y a des marécages. Ce caprice du fleuve n'est pas un lac, mais un bassin auquel on a donné le nom de la plus ancienne localité de la région à avoir pris naissance sur ses bords, *La Prairie*.

Couvée, Île de la

Il y a un îlot, dans la *voie maritime du Saint-Laurent*, qui est peuplé depuis quelques années, par le goéland à bec cerclé. Il s'agit d'une île artificielle, située dans le *canal de la Rive Sud*, entre le *pont Victoria* et le *pont Champlain*. Cet îlot mesure environ un kilomètre de long et a une superficie approximative de sept hectares. Construite pour délimiter le chenal de navigation, elle abrite aujourd'hui 11 000 couples de goélands.

Dans la période de couvée, le centre de l'île est occupé par 22 000 oiseaux et chaque femelle adulte pond en moyenne trois oeufs. Un seul poussin survivra, mais un tel taux de mortalité semble être normal chez ces oiseaux. D'autres espèces nichent aussi sur l'îlot. L'accès à l'île est interdit par la loi fédérale des oiseaux migrateurs.

Champlain

Cette municipalité régionale de comté comprend les villes de *Longueuil, Lemoyne, Greenfield-Park, Saint-Hubert, Saint-Lambert* et *Brossard*. Elle tire son origine dénominative de la présence du *pont Champlain*. Cette M.R.C. a été proclamée le 21 décembre 1982.

Brossard

Cette ville doit son nom à plusieurs familles de la région et particulièrement à son fondateur et maire pendant 23 ans, Georges-Henri Brossard. Le territoire actuel de la ville de *Brossard* faisait partie autrefois de *Notre-Dame-de-Laprairie-de-la-Madeleine* et n'abritait pas plus de 2 000 habitants au moment de sa création en février 1958.

Georges-Henri Brossard était maire de la paroisse depuis 14 ans, lorsqu'il conçut le dessein de transformer cette région en ville. La construction du *pont Champlain* fut déterminante pour l'avenir de cette cité modèle; d'agricole qu'elle était, depuis près de 300 ans, la région de *Brossard* devint rapidement une importante banlieue de la rive-sud de *Montréal*.

Le nom de ses habitants est Brossardois, oise.

Champlain, Pont

Samuel de Champlain (1570?-1635), qui fonda *Québec* en 1608, a beaucoup circulé sur les divers plans d'eau de l'*archipel de Montréal*, de l'*île Sainte-Hélène* au *lac des Deux Montagnes*, entre autres. C'est à lui que nous devons la première description des *rapides de Lachine* qu'il avait alors désignés (en 1611) sous le nom de « Sault Saint-Louis ».

On a donné son nom au quatrième grand pont routier construit sur le *Saint-Laurent*, entre 1957 et 1962, en face de *Montréal*. Le *pont Champlain* relie directement la métropole à l'*autoroute des Cantons-de-l'Est*.

Greenfield-Park

Située dans la partie ouest de l'ancienne *baronnie de Longueuil*, cette ville est née, au début du siècle, du développement de *Saint-Lambert* en direction de la région de *Chambly*. Les véritables pionniers de *Greenfield-Park* furent des immigrants britanniques qui vinrent s'y installer à partir de 1907. La charte de la ville fut accordée le 24 mars 1911. Malgré les quelques rues qui furent ouvertes dès le début du développement de la localité, le territoire de *Greenfield-Park* avait gardé une grande partie de son aspect primitif. La verdure des prairies et des bois en étaient la principale caractéristique. C'est pourquoi les fondateurs avaient choisi le nom de *Greenfield-Park*, qui était certainement tout à fait indiqué et qui correspondait bien au cadre géographique.

Selon Hormisdas Magnan, le nom de *Greenfield-Park* serait une traduction du nom primitif « *Parc des Prés-Verts* » donné aux lopins de terre compris dans la ville de *Greenfield-Park*. Toutefois, E.A. Nightingale, ancien maire et secrétaire-trésorier, qui y demeura pendant 50 ans ne soutient pas cette thèse.

Selon lui, le choix du nom de la ville fut une décision spontanée influencée par la verdure des champs de la région. Il affirmait catégoriquement que le nom de la ville n'est pas une traduction de « Parc des Prés-Verts ».

Saint-Lambert

Le nom de *Côte Saint-Lambert*, donné à la rive sud du *fleuve Saint-Laurent*, vis-à-vis *Montréal*, est utilisé depuis le début du peuplement dans ce secteur. La *côte Saint-Lambert* faisait partie autrefois de la *seigneurie de La Prairie-de-la-Madeleine*, concédée aux Jésuites le 1er avril 1647. L'endroit était aussi appelé *Mouille-Pieds*, peut-être en raison des inondations printanières qui s'y produisaient chaque année. On raconte aussi que les habitants, au début de la colonie, se mouillaient les pieds lorsqu'ils débarquaient des canots pour se rendre à cet endroit.

La côte semble tirer son nom de Lambert Closse (vers 1618-1662), marchand, notaire seigneurial, sergent-major de la garnison de *Ville-Marie* et gouverneur intérimaire de *Montréal*.

Arrivé au *Canada* dans les années 1640, Lambert Closse ne tarde pas à se signaler dans la lutte contre les Iroquois. Les écrits du temps en font un héros dont le courage et la volonté immortalisent le personnage. Il mourra, le 6 février 1662, « tué, disent les archives du Séminaire de Montréal, par une bande d'Iroquois, lorsqu'il allait au secours de quelques Français qui estoit en danger ».

Le gentilé Lambertois, oise est le nom des habitants de *Saint-Lambert*.

Victoria, Pont

Afin de relier *Montréal* au reste du continent nord-américain et de favoriser son développement, il fallut très tôt songer à jeter un pont sur le *Saint-Laurent*, pont qui serait assez solide pour permettre le passage des trains. À cette fin, la compagnie du Grand Tronc retint les services d'un jeune ingénieur anglais, James Hodges. Une fois le site choisi, en amont du port, à l'endroit où toute navigation est impossible en raison du manque de profondeur et de l'abondance des obstacles, on se mit à l'oeuvre.

Le prince de Galles, fils de la reine Victoria, inaugura ce prestigieux ouvrage d'art, le 25 août 1860. À l'occasion du jubilé d'argent de la reine Victoria, on rebaptisa ce pont. Il devint donc, en 1901, le « Victoria Jubilee Bridge ». Ce fut en vain, car cette nouvelle appellation ne résista pas à l'habitude déjà prise de l'appeler simplement *Pont Victoria*.

Après 1870, on modifia la structure et l'allure de ce pont couvert, qui affectait la forme d'un gigantesque tube tout en longueur. On commença par ouvrir une brèche dans le toit, pour l'élargir entre 1898 et 1901. On y ajouta alors une seconde voie ferrée et une travée pour la circulation routière. En 1908, un train électrique y circulait régulièrement entre *Montréal* et *Saint-Lambert*.

Lemoyne

Le territoire de cette ville faisait autrefois partie de la municipalité de la paroisse de *Saint-Antoine-de-Longueuil*, dont une partie devint *Ville-Jacques-Cartier*, le 10 mai 1947. Par ailleurs, *Ville-Lemoyne* se sépara de *Ville-Jacques-Cartier* le 10 mars 1949. Le nom de *Lemoyne* rappelle la mémoire de cette illustre famille des premiers temps de la colonie et particulièrement Charles Le Moyne de Longueuil. Cet illustre personnage est né, en août 1626, à *Dieppe*, en *Normandie*, du mariage de Pierre Le Moyne, aubergiste, et de Judith DuChesne. Il n'a que 15 ans lorsqu'il arrive en *Nouvelle-France*, en 1641. Soldat et interprète auprès des Amérindiens, il sert à *Trois-Rivières*, en 1645, et s'installe à *Ville-Marie*, l'année suivante, où il demeure jusqu'à sa mort, en 1685. Il participe à de nombreuses expéditions punitives contre les Iroquois et ses faits d'armes le rendent célèbre à travers toute la colonie. On s'accorde à dire qu'il a fait plus que tout autre dans les guerres contre les Iroquois. Ses qualités d'interprète lui permettent de jouer un rôle prépondérant dans la traite des fourrures. En 1657, la famille de Lauson lui fait don d'un fief de 5 000 acres (un peu plus de 2 000 hectares) situé sur la rive sud de *Montréal*. On lui accorde, en 1665, l'*île Saint-Hélène* et l'*île Ronde*. En plus de son établissement permanent à *Montréal*, Charles Le Moyne possède des terres au *Sault-Saint-Louis*. Le gouverneur Frontenac récompense son zèle à servir le Roi en ajoutant la *Seigneurie de Châteauguay* à toutes ses possessions; les Le Moyne la conserveront de 1673 à 1706. Il est donc facile de croire qu'à sa mort survenue en 1685, le seigneur de *Longueuil* était le citoyen le plus riche de *Montréal*. C'est dans cette ville qu'en 1654 il avait épousé Catherine Thierry (1640-1690), fille adoptive d'Antoine Primot et de Martine Messier. En plus de deux filles, douze fils naîtront de ce mariage et ils s'illustreront comme soldats et commandants de divers postes militaires, le plus célèbre d'entre eux étant Pierre Le Moyne d'Iberville.

Longueuil

Charles Le Moyne (1626-1685), né à *Dieppe (Normandie)*, passe en *Nouvelle-France* en 1641, âgé de 15 ans. Interprète, commis et soldat, Le Moyne est mêlé aux principaux épisodes des guerres franco-iroquoises de 1645 jusqu'à sa mort en 1685.

En 1657, la Compagnie des Cent-Associés lui octroie en fief, suivant les usages du Vexin français, 5 000 arpents en superficie, sur la rive sud de *Montréal*, taillés à même l'immense *seigneurie de La Citière*. À ce fief, viennent s'ajouter, en 1665, les concessions de l'*île Sainte-Hélène* et de l'*île Ronde*. En 1672, Frontenac et Talon lui confirment les titres de sa seigneurie en l'augmentant des terres non concédées entre *Varennes* et *La Prairie*, et en la portant à une lieue et demie de profondeur. En 1676, l'intendant Duchesneau étend encore la profondeur de la seigneurie : LeMoyne réunit tous ses fiefs sous le nom de *Longueuil*.

L'origine du nom *Longueuil* a longtemps porté à confusion. Par exemple, Jacques Viger, dans sa **Saberdache**, en donne l'explication suivante, tout à fait problématique : « Quelques années avant celle de son annoblissement, Charles Le Moyne avait acquis une seigneurie à l'opposite de Montréal ; il lui donna le nom de Longueuil, nom significatif (Long-oeil) de la vue étendue qu'embrasse l'oeil en le portant du littoral de cette terre sur le fleuve Saint-Laurent. Il n'hésita pas dès lors et seulement d'ajouter le de Longueuil à son premier nom de Le Moyne... ».

En 1968, Ludger Beauregard affirme : « En 1657 quand Charles Le Moyne obtint cette concession, il y donna le nom de Longueuil. Une faute d'orthographe se glissa dans l'acte de concession de cette seigneurie et fit que Longueil (sic) devint Longueuil ».

C'est l'abbé Faillon cependant qui, dans son **Histoire de la colonie française**, traite avec le plus de lucidité cette question : « Charles Lemoyne prit le nom de Longueuil d'un village de Normandie, aujourd'hui chef-lieu d'un canton, dans l'arrondissement de Dieppe, sa patrie. » Le Moyne reçoit des lettres de noblesse en 1668. Durant les années qui suivent, il s'adonne à un fructueux négoce. Outre sa luxueuse résidence de *Ville-Marie*, le seigneur de *Longueuil* possède, dès 1674, une maison et des bâtiments en son fief. En 1675, on y compte une vingtaine de censitaires. En 1684, il se départit en faveur de Charles, son fils aîné, de son fief qui sera érigé en baronnie en 1700.

Charles Le Moyne s'éteint, au début de février 1685, et il est inhumé dans la crypte de l'église Notre-Dame de *Montréal*.

Les habitants de *Longueuil* sont desservis par le curé de *Boucherville* de 1669 à 1698, date de l'ouverture des registres et de la nomination du premier curé résidant. En 1698, la paroisse de *Saint-Antoine-de-Longueuil* est érigée canoniquement. Ses limites sont fixées par l'Arrêt du Conseil du roi du 3 mars 1722.

La municipalité du village de *Longueuil* est détachée du reste de la paroisse, le 14 juin 1848. La ville de *Longueuil* est incorporée le 11 février 1874 et la cité de *Longueuil*, le 14 février 1920. Le 16 août 1969, la cité de *Longueuil* se fusionne avec la cité de *Jacques-Cartier*, qui s'en était détachée le 10 mai 1947, sous le nom de ville de *Longueuil*. Les habitants de *Longueuil* sont appelés Longueuillois, oises.

Jacques-Cartier, Pont

Insatisfaits du *pont Victoria*, les citoyens de *Longueuil*, forts de l'appui de nombreux organismes, réclamaient un pont sur le *Saint-Laurent* depuis 1897. Les commissaires du *port de Montréal* réussirent à convaincre le gouvernement fédéral qui débloqua les crédits nécessaires en 1924. La construction dura de mai 1925 à décembre 1929 et coûta 20 millions de dollars. Le premier ministre du *Canada*, W.L. McKenzie King, inaugura le nouveau pont sous le nom de *Pont du Havre*, en 1932. Mais à suite d'une vaste campagne de protestation conduite par le journal **Le Devoir**, on changea ce nom pour celui de *Pont Jacques-Cartier*, en 1934.

Entre l'*île Sainte-Hélène* et la rive montréalaise, on a dû dévier le pont, afin d'éviter de graves démêlés avec la savonnerie Barsalou, qui s'opposait vivement à son expropriation. C'est donc depuis 1934 que ce pont rend un hommage permanent à Jacques Cartier, découvreur du *Canada*. D'ailleurs, 1934 marquait alors le 400e anniversaire du premier voyage du navigateur de *Saint-Malo* dans le *Saint-Laurent*.

Louis-Hippolyte-LaFontaine, Pont-tunnel

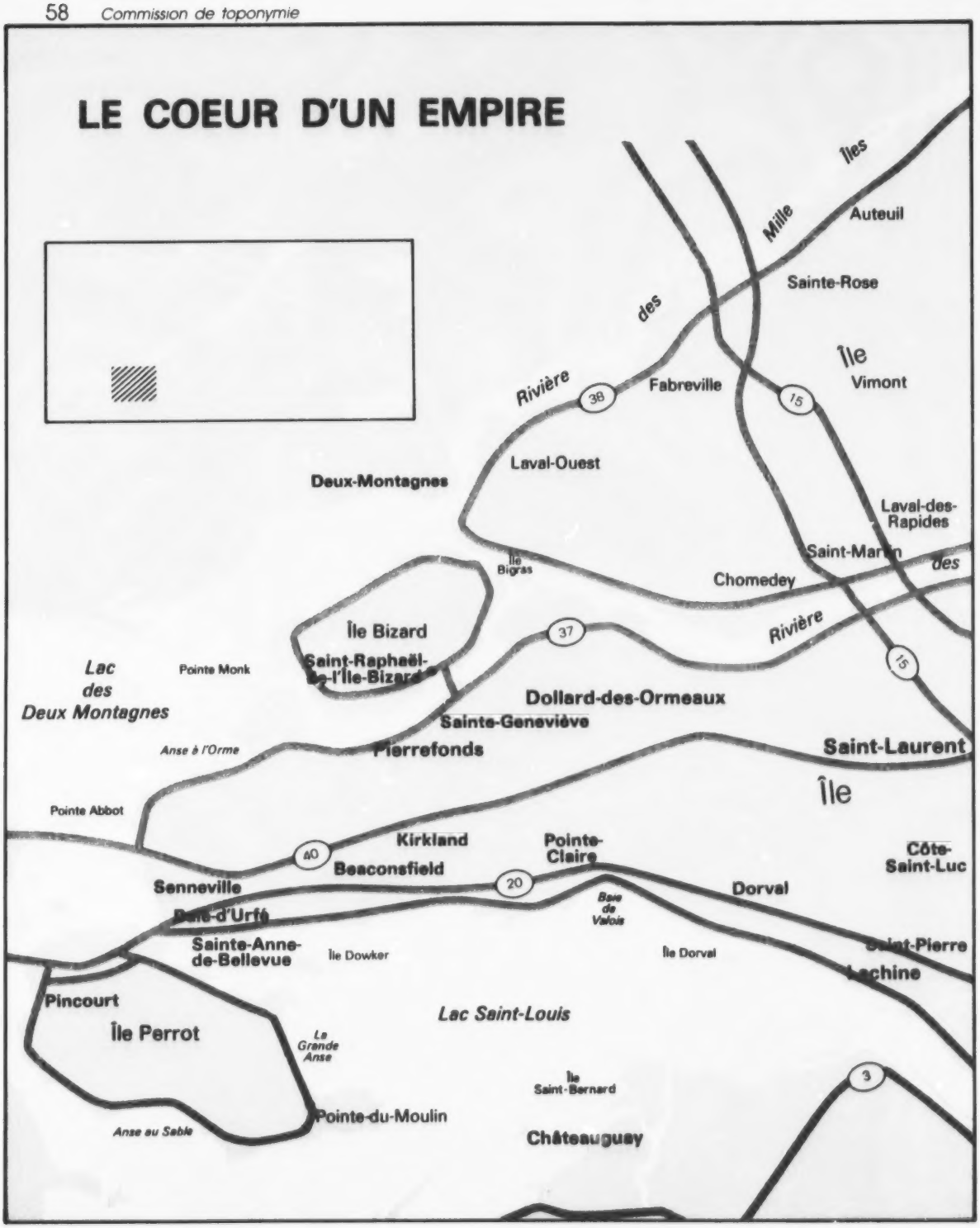
Construit au coût de 75 millions de dollars, entre 1963 et 1967, et inauguré quelques jours à peine avant l'ouverture de l'Exposition universelle de *Montréal* en 1967, il représente l'un des éléments essentiels de la *route Transcanadienne*. Formé de sept sections préfabriquées en cale-sèche sur place, puis immergées et assemblées sous l'eau, grâce à une tranchée creusée dans le lit du fleuve, le pont-tunnel permet la communication entre les deux rives du *Saint-Laurent* sans gêner la circulation maritime.

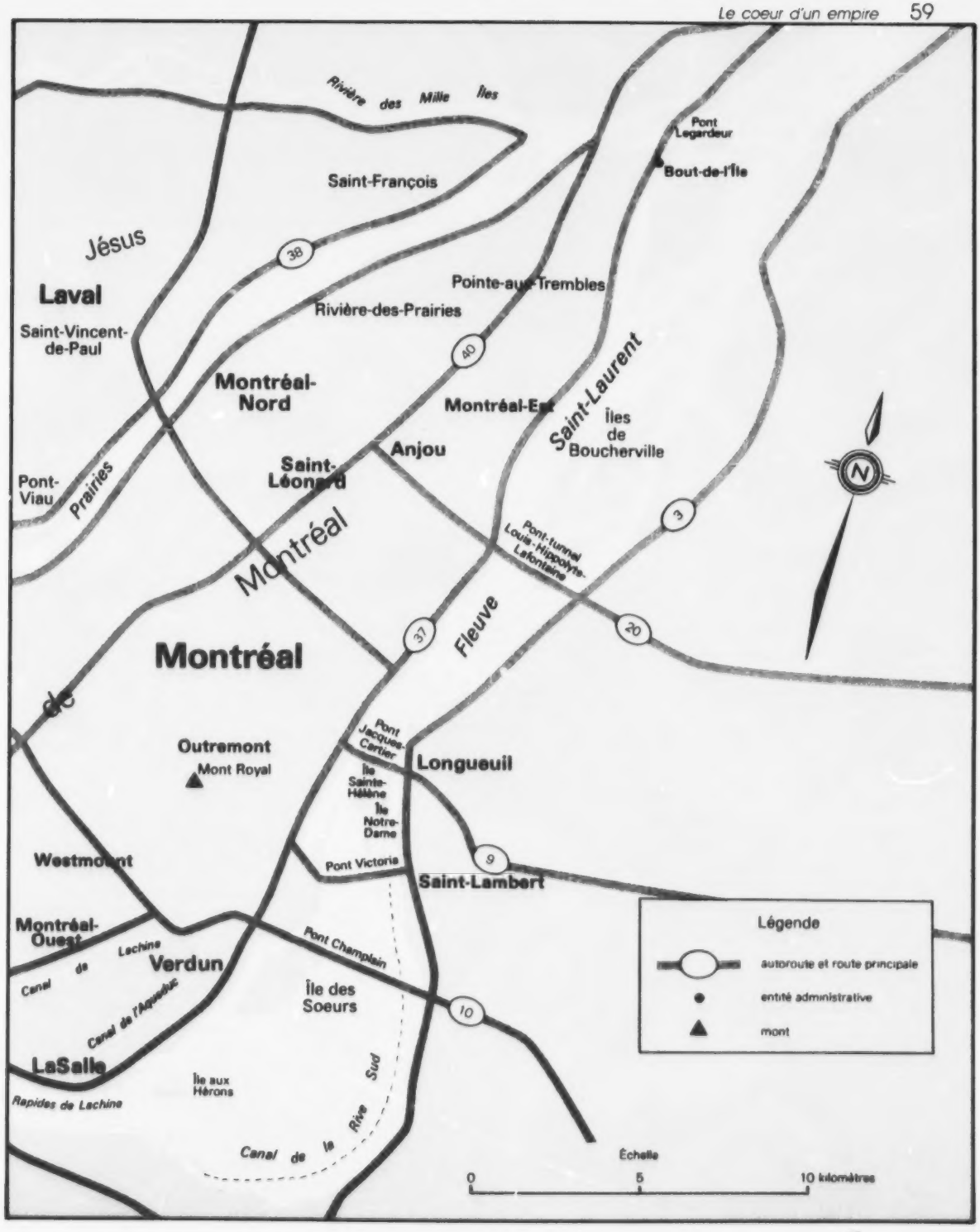
Il était naturel et tout à fait logique que l'on donne à cet impressionnant ouvrage de génie le nom d'un des plus célèbres personnages de l'histoire du *Bas-Canada*. Sir Louis-Hippolyte Ménard, dit La Fontaine (1807-1864) fut élu député de *Terrebonne* à l'âge de 23 ans. Ami et partisan de Papineau, il réprouva néanmoins le recours aux armes, lors des événements de 1837. Sous le gouvernement de l'Union, il s'affirma comme le chef de file des Canadiens-français. Au moment de sa mort, il était juge en chef de la cour du Banc de la Reine.

Le coeur d'un empire

Montréal, la métropole

L'archipel montréalais


LE COEUR D'UN EMPIRE
Îles
Mille
Auteuil
Sainte-Rose
des
Île
Vimont
Rivière
38
Fabreville
15
Laval-Ouest
Deux-Montagnes
Laval-des-
Rapides
Saint-Martin
Île
Bigras
Chomedey
des
Rivière
Île Bizard
37
Saint-Raphaël-
de-l'Île-Bizard
Lac
des
Deux Montagnes
Pointe Monk
Dollard-des-Ormeaux
Sainte-Geneviève
Pierrefonds
Anse à l'Orme
Saint-Laurent
Île
Pointe Abbot
40
Kirkland
Beaconsfield
Pointe-
Claire
Côte-
Saint-Luc
20
Dorval
Senneville
Baie
de
Vaisi
Baie-d'Urfé
Sainte-Anne-
de-Bellevue
Île Dowker
Île Dorval
Saint-Pierre
Lachine
Pincourt
Lac Saint-Louis
Île Perrot
Le
Grande
Anse
Île
Saint-Bernard
3
Pointe-du-Moulin
Anse au Sable
Châteauguay


Rivière des Mille Îles
Pont Legardeur
Bout-de-l'Île
Saint-François
Jésus
Laval
38
Pointe-aux-Trembles
Rivière-des-Prairies
Saint-Vincent-de-Paul
40
Montréal-Nord
Montréal-Est
Saint-Laurent
Îles de Boucherville
Anjou
Saint-Léonard
Pont-Viau
Prairies
Montréal
Pont-tunnel Louis-Hippolyte-Lafontaine
3
37
Fleuve
20
Montréal
de
Outremont
Mont Royal
Pont Jacques-Cartier
Longueuil
Île Sainte-Hélène
Île Notre-Dame
Westmount
Pont Victoria
9
Saint-Lambert
Montréal-Ouest
Lachine
Canal de
Verdun
Pont Champlain
Île des Soeurs
Canal de l'Aqueduc
10
LaSalle
Île aux Hérons
Rapides de Lachine
Canal de la Rive Sud
Légende
autoroute et route principale
entité administrative
mont
Échelle
0
5
10 kilomètres

Le Coeur d'un Empire

Avec la région immédiate de Montréal, on accède au coeur véritable de l'ancien empire français d'Amérique devenu, depuis la Conquête, le coeur économique du Bas-Canada, puis de la Province de Québec.

Pour en faciliter la présentation, le territoire a été partagé en deux grandes entités: Montréal, la métropole, et l'archipel montréalais.

Montréal, la métropole

Par la place qu'elle occupe dans l'économie du Québec et du Canada, Montréal a mérité depuis longtemps son titre de grande métropole. Facilement accessible par route et située à la confluence de trois importantes voies d'eau (le fleuve Saint-Laurent, la rivière des Outaouais et la rivière Richelieu), son rôle historique de tête de portage et de transbordement n'est plus à décrire. Reconnu depuis l'époque de Cartier et Champlain, c'est lui qui déterminera la fondation de Ville-Marie en 1642.

Capitale du trafic des fourrures jusqu'aux premières décennies du XIX[e] siècle, Montréal, la ville, deviendra en quelque 20 ou 30 ans le centre du plus important développement industriel du pays, favorisée en cela par de vastes travaux d'aménagement qui eurent pour but de permettre aux bateaux de rivière de venir au contact direct des vaisseaux de mer. Dès 1821, on entreprend d'agrandir le canal de Lachine, dont la construction première remontait au XVIII[e] siècle. Achevée en 1825, cette entreprise sera par la suite complétée par le creusement du canal de Carillon, de l'écluse de la chute à Blondeau et de celle de Grenville. En 1842, s'amorce la réfection du vieux canal de Beauharnois, également en chantier dès le XVIII[e] siècle. Enfin, entre 1830 et 1876, on aménage le port, pendant qu'à partir de 1850, John Young, de la Commission du Port de Montréal, entreprend de draguer le Saint-Laurent à l'aval.

Doté de tous ces équipements, le trafic de Montréal pouvait désormais grandir et annihiler celui de Québec, en attendant qu'un noeud ferroviaire vienne bientôt consolider sa position.

Ville britannique jusqu'en 1861, Montréal ne fut vraiment habitée en majorité par les populations francophones que dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, avec les vagues d'industrialisation qui donneront un essor à la ville. Les effectifs proviennent majoritairement des campagnes environnantes, mais bientôt toutes les régions du Québec y participent. En quelques décennies des quartiers entièrement nouveaux apparaissent qui confèrent peu à peu à l'agglomération son visage actuel: quartiers français au nord et à l'est, quartiers anglais à l'ouest, mais de plus en plus habités, depuis 20 ou 30 ans, par les francophones, et quartiers mixtes de néo-canadiens au centre.

À partir de 1910, se produit une grande vague d'annexions qui intègrent à la ville plusieurs paroisses et municipalités voisines, étendant d'autant ses limites dans l'espace. Aujourd'hui, Montréal et sa région regroupent à elles seules plus de la moitié de la population du Québec. Site de plusieurs grandes universités et institutions religieuses, administratives et hospitalières, elle figure désormais au rang des capitales mondiales, desservie par de nombreuses lignes aériennes et par la voie maritime du Saint-Laurent.

L'archipel montréalais

L'archipel montréalais compte à lui seul près de 200 îles et îlots dont quatre sont plus importantes que les autres: l'île de Montréal, l'île Jésus, l'île Perrot et l'île Bizard. Contrairement à l'île de Montréal et à l'île Jésus, qui sont aujourd'hui largement urbanisées, l'île Perrot et l'île Bizard ont conservé plusieurs des traits qui les caractérisaient autrefois, les autres îles, îlets et îlots servant plutôt de parcs récréatifs aux Montréalais.

Quant aux îles de Boucherville et de Varennes que l'on devrait, d'un strict point de vue géographique, rattacher à l'archipel montréalais, elles ont été intégrées, ici pour des commodités de présentation, à la description faite, plus loin, de la région de Boucherville et de Varennes.

Perrot, Île

Concédée à François-Marie Perrot le 20 octobre 1672, cette île, ceinturée par les deux bras de la *rivière des Outaouais*, marque la limite entre le *lac des Deux Montagnes* et le *lac Saint-Louis*.

Premier concessionnaire de l'île, le sieur Perrot, capitaine du régiment d'Auvergne et deuxième gouverneur de *Montréal*, avait aussi reçu en concession de la part de l'intendant Jean Talon quelques îles adjacentes dont les *îles de la Paix*, l'*île aux Pins*, l'*île Sainte-Geneviève* et l'île *Saint-Gilles*.

Bien située au carrefour de la *rivière des Outaouais* et du *Saint-Laurent*, l'*île Perrot* est vite devenue un carrefour où sont passés voyageurs et missionnaires, explorateurs et militaires. Le seigneur Perrot a profité de ce site exceptionnel pour établir sur son domaine un poste de traite de grande renommée.

Desservis d'abord par le curé des *Cèdres*, les habitants de l'île eurent droit à leur premier curé en 1786. L'île et la seigneurie devinrent municipalité de paroisse le 1er juillet 1855 avant d'acquérir cent ans plus tard le statut de ville, soit en 1955. Au cours des dernières décennies cependant, la municipalité mère a été amputée de nombreuses parties de son territoire pour donner naissance, entre autres, à *Notre-Dame-de-l'Île-Perrot* en 1949, à *Pincourt* en 1950, à *Terrasse-Vaudreuil* en 1952 et à *Pointe-du-Moulin* en 1958.

Pincourt

Quand les voyageurs et les navigateurs s'arrêtaient à l'*île Perrot* pour s'y reposer, ils pouvaient le faire, entre autres, dans un joli boisé couvrant une bonne partie du secteur ouest de l'île, face au *lac des Deux Montagnes*. Ils pouvaient en effet se remettre des fatigues du voyage et refaire leurs forces sous une belle forêt de pins de petite dimension, en raison sans doute d'un sol de qualité douteuse. Avec le temps, c'est tout ce secteur de l'île qui fut connu sous l'appellation de *Pincourt*.

Trop éloignés de l'église paroissiale de l'*île Perrot*, les habitants de *Pincourt* obtinrent d'abord une mission, puis, la population augmentant, un village se développa, qui devint ville, le 1er janvier 1950, sous le nom, bien entendu, de *Pincourt*.

Moulin, Pointe du

C'est l'extrémité est de l'*île Perrot*, concédée en 1672 par l'intendant Talon à François-Marie Perrot, qui porte le nom de *Pointe du Moulin*. Profitant de ce site exceptionnel au confluent de la *rivière des Outaouais* et du *Saint-Laurent*, c'est-à-dire en véritable position de carrefour, le sieur Perrot avait établi à la pointe de son domaine un poste de traite des fourrures.

Trente ans plus tard, Joseph Trottier Desruisseaux se porta acquéreur de la seigneurie et fit construire, entre 1705 et 1708, sur cette même pointe, un moulin afin d'y moudre les grains récoltés par les paysans. Les lieux ont maintenant été aménagés en parc historique dont le centre d'intérêt principal demeure ce moulin à vent dont les murs percés de meurtrières facilitaient la défense des habitants et de leurs installations.

Brucy

Face à *Sainte-Anne-de-Bellevue*, c'est à la hauteur de la *pointe de Brucy* que l'*île Perrot* se rapproche le plus de l'*île de Montréal*. Ce nom, qui s'applique aussi à un lieu-dit de l'*île Perrot*, rappelle la mémoire d'Antoine de la Fresnaye, sieur de Brucy, dont le seigneur Perrot, alors gouverneur de *Montréal*, avait fait son intendant et son homme de confiance.

Le sieur de Brucy était lui-même propriétaire d'un fief de 300 arpents « mesure française (environ 102 hectares) ». Personnage fort discuté, il a entretenu avec les voyageurs et les coureurs des bois des relations qui lui ont permis de devenir un important trafiquant de fourrures. Il avait par ailleurs organisé avec les Indiens un commerce d'eau-de-vie très actif. En 1674, Frontenac, gouverneur de la *Nouvelle-France*, dut même saisir ses établissements.

Galipeault, Pont

Antonin Galipeault (1879-1971) était ministre des Travaux publics et du Travail dans le cabinet de Sir Louis-Alexandre Taschereau quand a été amorcée la construction de ce pont en 1922, reliant l'*île Perrot* et *Sainte-Anne-de-Bellevue* en passant par *Senneville* sur l'*île de Montréal*, franchissant le détroit entre le *lac des Deux Montagnes* et le *lac Saint-Louis*. Ce lien avec *Sainte-Anne-de-Bellevue* amène souvent la population à l'identifier sous le nom de *Pont de Sainte-Anne-de-Bellevue*.

Cousineau, Île

La population de *Saint-Eustache* a donné le nom de son ancien curé à l'une des nombreuses îles situées dans la *rivière des Mille Îles*, juste en arrière de l'église où Joseph-Herménégilde Cousineau fut pasteur de 1900 à 1916, après avoir été supérieur du Petit séminaire de Sainte-Thérèse.

Montréal, Île de

La grande « isle de Mont réal », comme Champlain la désigne sur sa carte de 1632, fut nommée d'après la montagne que Cartier gravit en 1535 : « Et au parmy d'icelles champaignes, est scituée et assise ladicte ville de Hochelaga, près et joignant une montaigne, qui est, à l'entour d'icelle, labourée et fort fertille, de dessus laquelle on voyt fort loing. Nous nommasmes icelle montaigne le mont Royal ». Ce nom s'est agglutiné par la suite en *Montréal*.

Concédée d'abord, le 15 janvier 1636, à Jean de Lauson, agissant sous le nom de Jacques Girard de la Chaussée, l'*île de Montréal* fut ensuite cédée, le 7 août 1640, par Jean de Lauson à messieurs Pierre Chevrier de Fancamp et à Jérôme LeRoyer de La Dauversière, qui en obtiendront la reconcession de la Compagnie des Cent-Associés le 17 décembre 1640, à l'exception du *mont Royal* et de tout ce qui se situe au delà de 4 lieues (environ 20 km) de la montagne. En recevant leur seigneurie, ceux-ci déclarent que cette concession est un bénéfice de la Société Notre-Dame de Montréal, qui s'est donné pour mission d'établir une colonie « prieuse » sur l'île. Le 21 avril 1659, les Cent-Associés accordent en augmentation à la Société tout le territoire précédemment refusé et le 9 mars 1663, la Société Notre-Dame de Montréal cède tous ses droits au Séminaire de Paris qui en demeure le légitime propriétaire jusqu'au lendemain de la Conquête, quand celui-ci les cède à son tour au Séminaire de Montréal.

Comme la plupart des seigneuries de la *vallée du Saint-Laurent*, celle de Montréal fut partagée en plusieurs arrière-fiefs dont ceux de *Saint-Augustin*, de *Nazareth*, de *Closse*, de *Saint-Joseph*, de *Morel*, de *La Gauchetière*, de *Hautmesny*, de l'*Hôtel-Dieu-de-Montréal*, de *Cavelier-De La Salle*, de *Verdun*, de *Carion*, de *Bellevue-Saint-Germain*, de *Senneville* et de *Brucy*. Plusieurs deviendront, avec le temps, le centre d'une petite vie active.

Aujourd'hui, l'*île de Montréal*, abrite la plus grande ville du *Québec*.

Remarque

La présentation des toponymes de l'île de Montréal s'amorce à la pointe sud-ouest de cette île pour se poursuivre par la rive sud de l'île puis revenir par la rive nord.

West Island

Ce régionyme anglais identifie toute la zone ouest de l'*île de Montréal*. Selon un relevé de Renaud Dugas sur les zones linguistiques au *Québec*, le *West Island* regroupe les villes de *Dorval*, *Pointe-Claire*, *Dollard-des-Ormeaux*, *Roxboro*, *Pierrefonds*, *Kirkland*, *Beaconsfield*, *Baie-d'Urfée*, *Sainte-Anne-de-Bellevue*, *Senneville* et *Sainte-Geneviève*. Ce territoire regroupe une population majoritairement anglophone.

West Island est un toponyme anglais qui veut rendre compte de la position géographique de ces municipalités sur l'*île de Montréal* soit à l'ouest.

Lakeshore

Ce toponyme anglais sert à désigner le bord du *lac Saint-Louis* sur l'*île de Montréal*. Endroit de villégiature au tournant du siècle et favorisé par le chemin de fer, le *Lakeshore* a attiré une population aisée et s'est graduellement peuplé d'anglophones. La route panoramique du *Lakeshore* existe toujours

mais elle a connu ses plus beaux jours il y a 40 à 50 ans. Elle traverse maintenant des municipalités populeuses.

Avec *West Island*, *Lakeshore* est sans doute le plus populaire toponyme anglais de l'*île de Montréal*.

Sainte-Anne-de-Bellevue

C'est vers 1670 que le *Haut-de-l'Isle-de-Montréal* s'est ouvert à la colonisation par la construction d'un établissement pour le commerce des fourrures face au poste de traite de l'*île Perrot*. Le haut de l'île offrait un double avantage: il touchait le *lac Saint-Louis* et le *lac des Deux Montagnes*. C'était donc un lieu stratégique tant pour la défense contre les Indiens que pour le commerce des fourrures. Les Sulpiciens surent tirer profit de ce site avantageux et accordèrent, en 1672, plusieurs concessions considérées comme des « fiefs nobles », dont le *fief de Bellevue*. Personne ne contestera que « la vue » devait y être fort belle. Elle l'est toujours d'ailleurs.

Venant du *fort de La Présentation*, l'abbé François d'Urfé fut le premier desservant des habitants du *Haut-de-l'Isle* qui devint, en raison de la proximité du *sault Saint-Louis*, la mission de *Saint-Louis-du-Bout-de-l'Île*, avec un territoire « commençant à la Pointe-Claire inclusivement et finissant par delà la Pointe du Bout de l'Isle ». La *mission Saint-Louis* devint à son tour la paroisse de *Sainte-Anne* en 1714.

L'arrêt du Conseil du Roi de 1722 a fixé les limites administratives de la paroisse: « entre la rivière de l'Orme au nord et la côte de Pointe-Claire au sud ». À cette occasion, la municipalité de paroisse devint *Sainte-Anne-du-Bout-de-l'île*. En 1878, le village se détacha de la paroisse et opta pour « Sainte-Anne-de-Bellevue », face aux deux grands lacs.

Ainsi on faisait revivre le *fief de Bellevue*, un des premiers à exister sur le territoire de la paroisse, et avec « Sainte-Anne », on rappelait que c'est grâce à l'intervention de cette sainte toute puissante qu'avait été sauvé d'un naufrage certain l'abbé de Breslay, l'un des premiers desservants de la mission.

Baie-d'Urfé

Vers 1686, une mission était établie sur la rive à l'endroit de la *pointe Caron* par Monsieur d'Urfé, fils du marquis d'Urfé, une des grandes familles de *France*. La mission fut connue sous le nom de la paroisse de *Saint-Louis-du-Bout-de-l'Isle*. En 1703, Monsieur de Breslay succède à l'abbé d'Urfé mais construit son église à *Sainte-Anne* pour avoir la protection du *Fort-Senneville*. C'est ce premier missionnaire de la région qui donna son nom à la baie à l'est de la *pointe Caron*. En 1910, les habitants de la région décident de former leur propre municipalité et *Baie-d'Urfé* acquiert sa charte le 14 mars 1911.

Saint-Louis, Lac

Jacques Cartier, en octobre 1535, avait entrevu le *lac Saint-Louis* du haut du *mont Royal*. Il avait même été vivement impressionné par les eaux tumultueuses des *rapides de Lachine* dont il avait dit qu'ils constituaient « un saut d'eau le plus impétueux qu'il soit possible de voir, lequel ne nous fut possible de passer ».

Mais c'est Samuel de Champlain qui, en réalité, donna un nom au lac situé immédiatement en amont de ces rapides. Une carte sommaire dressée par Champlain lui-même, en 1611, indique clairement le site des *rapides de Lachine* qu'il avait alors nommés « Sault Saint-Louis » ou, tout simplement, le « Grand Saut », au pied duquel il s'était arrêté le 28 mai.

Un de ses compagnons de voyage, répondant au nom de Louis, s'étant noyé dans les eaux turbulentes des rapides, il leur donna son nom pour en perpétuer le souvenir. Par la suite, c'est tout le plan d'eau en amont qui fut aussi connu sous ce nom. Une autre hypothèse, toutefois, veut que ce soit en l'honneur des rois de *France*, et en particulier de tous ceux qui se réclameront de saint Louis, que ce lac fut ainsi dénommé. Comme il arrive souvent dans ce domaine, les deux hypothèses n'ont rien d'incompatible.

Dowker, Île

Elle occupe le milieu du passage entre la *rivière des Outaouais* et le *lac Saint-Louis*, entre la *pointe du Domaine*, au sud, et la *pointe à Quenet*, au nord.

Si on en croit la carte du *lac Saint-Louis* dressée par Jacques-Nicolas Bellin en 1744, l'*île Dowker* d'aujourd'hui aurait été connue à cette époque comme l'*île Sainte-Geneviève*. Maintenant c'est à deux minuscules îlots, entre l'*île Madore* et l'*île Dowker*, qu'on réserve le nom d'*Îles Sainte-Geneviève*.

Quoi qu'il en soit, Madame Leslie Rose Dowker s'est portée acquéreur de cette île en 1897.

Beaconsfield

La ville de *Beaconsfield* a été incorporée le 30 juin 1910. Le pourcentage assez élevé de la population de langue anglaise dans cette partie du *Lakeshore* peut expliquer la présence de *Beaconsfield* comme appellation. Le nom de la ville de *Beaconsfield* « ...rappelle la mémoire de Benjamin Disraeli (Lord Beaconsfield) qui présida aux destinées de l'Empire britannique (1804-1881) ».

Kirkland

Entre *Beaconsfield* et *Pierrefonds*, au coeur du « West Island » montréalais, la municipalité de *Saint-Joachim-de-la-Pointe-Claire* est devenue la ville de *Kirkland* en 1961, perpétuant ainsi le souvenir du docteur Charles-Aimé Kirkland (1896-1961), député de la circonscription électorale de *Jacques-Cartier* de 1939 à 1961, et père de Claire Kirkland-Casgrain, député libéral dans la circonscription électorale de *Jacques-Cartier* de 1961-1973.

Pointe-Claire

La municipalité de village de *Saint-Joachim-de-la-Pointe-Claire* fut créée par la proclamation du 2 septembre 1854. La ville de *Pointe-Claire* a été incorporée le 14 mars 1911 en vertu de l'Acte 1 George V, chap. 71. *Pointe-Claire* fut érigée en cité en vertu de l'Acte 6-7 Élisabeth II, chap. 76, en 1958. D'après H. Magnan, « Le village est bâti sur une pointe qui s'avance dans le lac Saint-Louis et qui est entourée d'une belle nappe d'eau au sud et à l'ouest. Ainsi découverte, la clarté du jour se prolonge assez tard sur cette pointe; de là le nom de Pointe Claire ».

Charlebois, Pointe

Jean Charlebois était l'un des francs tenanciers dont on retrouvait souvent le nom dans les registres paroissiaux de la paroisse de *Lachine* d'abord, puis de celle de *Pointe-Claire*, après la fondation de cette dernière en 1713. La pointe de terre qui marque l'entrée ouest de la *baie de Valois*, face au *lac Saint-Louis*, honore sa mémoire.

Valois, Baie de

Entre *Pointe-Claire* à l'ouest et *Dorval* à l'est, cette vaste baie largement ouverte sur le *lac Saint-Louis* rappelle le souvenir et aussi les oeuvres de quelques membres de la famille Valois, une des premières à venir s'installer sur les rives de ce plan d'eau. Jadis connue comme la « Grande anse de Pointe-Claire », c'est en réponse à une requête du docteur Évariste Valois que la compagnie du Grand Tronc voulut bien donner le nom de Valois à la gare construite sur les propriétés appartenant à cette famille. Par extension, le nom s'appliqua aussi à la baie sise à courte distance de la gare. Parmi les Patriotes de 1837, on trouve trace d'un médecin de *Pointe-Claire*, âgé de 36 ans, du nom de François Valois.

Brown, Pointe

En consultant le livre-terrier de la seigneurie des Messieurs de Saint-Sulpice et les documents cadastraux de *la Province de Québec*, on y découvre que le lot portant le numéro 181, concédé en 1673 à Pierre Mallet, devint par la suite la propriété d'un certain Alfred Brown. La pointe à laquelle on donna ce nom occupe le fronteau de cette concession.

Dorval

En 1666, les Sulpiciens installèrent une mission sur une pointe de terre bien protégée et bien isolée, face au *lac Saint-Louis*. Ils érigèrent le *fort de La Présentation* au même endroit en 1670. Propriétaire des terres entourant le fort, Pierre Le Gardeur les céda à Jean-Baptiste Bouchard, dit Dorval, le 29 janvier 1691.

Les registres de la paroisse de *La Présentation-de-la-Sainte-Vierge* ont été ouverts en 1895, après que le territoire de cette paroisse eut été détaché de celui de *Lachine*. Déjà, cependant, le village de *Dorval* avait été incorporé en 1892, avant de passer dans le groupe des villes en 1903.

L'ancêtre de ce Jean-Baptiste Bouchard avait ajouté « d'Orval » à son nom pour distinguer sa famille de celle d'un autre Bouchard, établie sur la *Côte-de-Beaupré*. De cette façon, il évoquait également le souvenir de son hameau d'origine, en *France*.

Face à la ville de *Dorval*, dans le *lac Saint-Louis*, la municipalité de l'*Île-Dorval* se réclame des mêmes origines.

Allan, Pointe

Entre la *pointe Marion* et la *pointe Brown*, à l'ouest du site de l'ancien *fort de La Présentation*, la *pointe Allan* évoque le souvenir d'un membre de la famille Allan, Andrew ou James B., sur la terre duquel auraient été trouvées les dépouilles de quelques-unes des victimes du massacre de *Lachine*, survenu au mois d'août 1689.

Île-Dorval

Selon le dernier recensement du *Canada*, la municipalité d'*Île-Dorval* comptait, en 1981, une population de ...15 habitants. Démographiquement et territorialement, cette ville constituée juridiquement le 5 mars 1915 est sans doute l'une des plus petites du *Québec*.

Cette île du *lac Saint-Louis*, ainsi que quelques autres encore plus petites, en face de la ville de *Dorval*, eurent des propriétaires de grande renommée dont Pierre Le Gardeur, Sieur de Repentigny et les messieurs de Saint-Sulpice.

Connues jusqu'en 1691 comme les « Isles Courcelles », elles devinrent les *îles Dorval* lorsque Jean-Baptiste Bouchard, dit Dorval, en fit l'acquisition.

Lachine

En 1669, Cavelier de La Salle, accompagné des Sulpiciens Dollier et Galinée, avait quitté le *sault Saint-Louis* afin d'aller au delà du *Saint-Laurent* supérieur, des *Grands Lacs* et de l'*Outaouais*, pour y reconnaître le passage – tant recherché – vers la *mer du Sud* et la *Chine*. Revenus de leur long périple sans avoir trouvé la route souhaitée, les explorateurs furent l'objet de la raillerie générale. Pour souligner cette mésaventure, les Montréalais donnèrent alors, par dérision, le nom de « la Chine » à ce lieu qui avait servi de point de départ aux malheureux découvreurs.

Lieu de transbordement fort achalandé en raison de l'impossibilité pour les embarcations de franchir les eaux tumultueuses du *sault Saint-Louis*, les terres comprises entre la *côte des Argoulets* et *Pointe-Claire* furent concédées très tôt, si bien qu'une ordonnance datée du 3 mars 1722 fixait les limites d'une première paroisse dont les registres avaient déjà été ouverts en 1676.

Le village de *Lachine*, érigé le 24 août 1848, accéda au statut de ville le 24 décembre 1872. En 1909, la municipalité de Lachine obtient le statut de cité pour redevenir ville en 1980.

Les *rapides de Lachine* et le *canal de Lachine* rappellent aussi cette exploration malchanceuse.

Lachine, Rapides de

Pour l'origine de ce toponyme, voir *Lachine*.

Lachine, Canal de

Pour l'origine de ce toponyme, voir *Lachine*.

LaSalle

La ville de *LaSalle* a été incorporée en municipalité de ville en vertu de l'Acte 2, George V, chap. 65, le 14 mars 1912. Cette nouvelle ville prenait la relève de l'ancienne municipalité de paroisse des *Saints-Anges-de-Lachine*. Le 6 février 1958, la ville de *LaSalle* devenait cité de *LaSalle* en vertu de l'Acte 6-7, Élisabeth II, chap. 73 et reprenait le statut de ville en septembre 1981.

Le nom rappelle celui de Robert Cavelier, sieur de La Salle, explorateur français qui se rendit à l'embouchure du *Mississippi* et reconnut la *Louisiane* au XVII[e] siècle. Lors de sa création en 1912, la ville prit le nom de LaSalle parce que la municipalité comprenait dans ses limites l'endroit où Cavelier construisit un fort et fit les premiers défrichements. C'est de là qu'il partit pour explorer les *Grands Lacs* et le *Mississippi*.

Aqueduc, Canal de l'

Montréal a construit son aqueduc en 1853 par l'entremise de la Commission de l'Aqueduc et de son président Edwin Atwater. Depuis ce temps, les Montréalais ont l'habitude d'appeler familièrement « Canal de l'Aqueduc », cette gigantesque conduite à ciel ouvert qui amène l'eau puisée dans le *Saint-Laurent*, à la hauteur des *rapides de Lachine*, jusqu'aux usines de filtration de la ville, après un parcours de 5 kilomètres environ, entre *LaSalle* et *Verdun*.

Hérons, Île aux

Sur la bordure aval des *rapides de Lachine*, l'*île aux Hérons* a été érigée en sanctuaire dès 1937 dans le but d'y protéger les nombreux grands hérons qui y trouvaient et y trouvent encore d'excellentes conditions de nidification.

La présence de cette *île aux Hérons* fut d'abord signalée par Champlain, en 1611, dans le compte rendu d'une reconnaissance effectuée sur les divers plans d'eau de l'*archipel de Montréal*. Ce document s'accompagne même d'une carte sommaire qui indique avec assez de fidélité le site de l'île en question. Voici d'ailleurs un passage de ce texte tiré des récits de voyages de Champlain : « Ils nous rapportèrent que passant le saut ils virent une isle où il y avait si grande quantité de hérons, que l'air en estoit tout couvert ». C'était le 9 juin 1611.

L'*île aux Hérons* a été concédée en seigneurie le 18 octobre 1672 à Zacharie Dupuis.

Mud Pie, Île

De tous les plans d'eau de l'*archipel de Montréal*, le grand *bassin de Laprairie* est sans aucun doute celui qui affiche les plus faibles profondeurs moyennes. Ainsi donc on a pris l'habitude de prendre pour une île, connue sous l'appellation très imagée de *Mud Pie*, ce qui n'est rien d'autre qu'un vaste herbier situé à environ un kilomètre au sud de l'*île des Soeurs*. En vérité, cette île tire son nom de la couleur brunâtre du sable qui en constitue le matériau dominant. Tout autour, la profondeur de l'eau ne dépasse guère deux mètres.

Verdun

Ce territoire portait autrefois le nom de village de la *Rivière-Saint-Pierre*. La municipalité du village de *Verdun* a été érigée le 28 décembre 1876 en vertu de l'Acte 40, Victoria, chap. 41.

La ville de *Verdun* a été incorporée le 14 mars 1907, en vertu de l'Acte 7, Édouard VII, chap. 73. Le 21 décembre 1912, elle fut incorporée en cité en vertu de l'Acte 3, George V, chap. 61 et de nouveau incorporée en ville le 27 mars 1982.

Contrairement à la croyance générale, *Verdun*, ne tire pas son nom de *Verdun-sur-Meuse*, ville célèbre lors de la guerre de 1914-1918, mais de *Saverdun*, petite localité au sud de la *France* d'où vint Zacharie Dupuis. En 1672, ce dernier reçut une étendue de terrain qu'il nomma *camp de Verdun*.

Soeurs, Île des

Parce qu'elle fut très longtemps la propriété des Dames de la Congrégation de Notre-Dame, il est presque normal que l'on désigne ainsi cette île du *Saint-Laurent* de près de quatre kilomètres de longueur, en face de *Verdun*. Pourtant, la carte du *lac Saint-Louis* préparée par Jacques-Nicolas Bellin en 1744, porte l'inscription « Île Saint-Paul », en hommage sans doute du sieur Paul de Chomedey de Maisonneuve, fondateur de *Montréal*.

En 1603, Champlain fut le premier à signaler la présence de l'*île Saint-Paul* en ces termes : « ...il y a deux grandes isles : une du côté Nort, laquelle contient quelques quinze lieues de long (...) ; l'isle qui est à la bande du Sud, quelques quatre lieues de long, & demye de large. Il y a encore une autre île qui est proche de celle du Nort, laquelle peut tenir quelque demye lieue de long, & un quart de large... ».

Dans l'ordre, Champlain parlait donc de l'*île de Montréal*, de l'*île Perrot* et enfin de l'*île Saint-Paul*, devenue l'*île des Soeurs*.

Saint-Charles, Pointe

En mémoire de Charles Le Moyne, sieur de Longueuil, et premier concessionnaire, en 1654, de la terre appelée alors « La Pointe-Saint-Charles ». On a ainsi désigné cette pointe de terre qui s'avance dans les eaux du *Saint-Laurent*, sur la rive nord, entre le *pont Victoria* et l'*île des Soeurs*.

L'usage populaire veut cependant que ce nom s'applique principalement à un secteur résidentiel, compris dans les limites du quartier *Sainte-Anne*, dans le sud-ouest de la métropole.

Saint-Henri

Le *quartier Saint-Henri*, l'un des plus connus de *Montréal*, s'étend au sud-ouest du *mont Royal*, entre la cité de *Westmount* et l'ancien *canal de Lachine*. Il occupe en réalité le territoire des anciens fiefs *Saint-Joseph* et *Saint-Augustin*.

En 1686, une première tannerie était installée sur les bords de la *rivière Saint-Pierre*. Avec le temps, elles se sont multipliées si bien qu'entre 1810 et 1820 on parlait du *Village-des-Tanneries*. Au cours de son histoire, *Saint-Henri* a porté plusieurs noms, en commençant par celui des *Tanneries*. Puis il fut connu par la suite comme les *Tanneries-du-Coteau-Saint-Pierre*, les *Tanneries des Rolland*, en raison des tanneries ouvertes par les MM. Lenoir dit Rolland, et enfin comme *Saint-Henri-des-Tanneries*.

On donna à l'agglomération naissante le nom de *Saint-Henri*, vers 1813, en l'honneur de M. Henri-Auguste Roux (1760-1831), qui fut supérieur des Sulpiciens et curé de *Notre-Dame de Montréal*.

L'érection canonique de la paroisse remonte au 2 juillet 1867. C'est le 23 février 1875 que *Saint-Henri-des-Tanneries* est devenu la ville de *Saint-Henri* qui fut amputée d'une partie de son territoire le 28 décembre 1876 pour créer le village de *Sainte-Cunégonde*. Devenue la cité de *Saint-Henri* le 8 janvier 1894, elle fut annexée par *Montréal*, dont elle devint un quartier le 30 octobre 1905.

Westmount

C'est en 1654 que Jean Leduc, Jean Décarie et Jean Desroches, originaires de *Bretagne* et d'*Anjou*, se sont installés sur le versant sud-ouest du *mont Royal*. Ces trois pionniers, maçons de leur métier, ont été à l'origine du peuplement qui devait déferler éventuellement sur les flancs de la montagne jusque sur le rebord de la terrasse surplombant le *canal de Lachine*.

Rattachés jusqu'au 8 décembre 1874 à la paroisse de *Notre-Dame-de-Grâce*, les futurs citoyens de *Westmount* s'en séparèrent alors pour former, avec l'annexion d'une partie du territoire de *Montréal*, la municipalité de *Notre-Dame-de-Grâce*. Cinq ans plus tard, en 1879, cette nouvelle municipalité devint à son tour le village de *Côte-Saint-Antoine* et la ville de *Côte-Saint-Luc* en 1890. Enfin, sous les pressions d'une population fortement anglophone, on adopta le nom de « Westmount » en 1895. Puis la ville de *Westmount* devint la cité du même nom en 1908. Le vocable retenu par la ville correspond assez bien, quoiqu'imparfaitement, à sa situation par rapport à la montagne voisine.

Montréal

La ville de *Montréal* est située sur l'*île de Montréal*, formée par le *Saint-Laurent* et la *rivière des Prairies*. Elle a obtenu sa charte de ville le 5 janvier 1932. Après sa suspension, *Montréal* s'en voit accorder une nouvelle le 25 juin 1940.

On s'entend généralement pour affirmer que le nom de lieu *Montréal* vient de *Mont Royal*, lequel avait été attribué à la colline par Cartier en 1535: « Nous nommasmes icelle montaigne le mont Royal ». Le passage de la graphie « Mont Royal » à « Montréal » est encore une question non résolue. La forme traduite en italien, au XVI[e] siècle, n'est peut-être pas étrangère à l'apparition de la graphie « Montréal ». Sur son **Plan de Hochelaga** en 1556, le géographe italien Giovanni Battista Ramusio inscrit « Monte Real » pour désigner le *mont Royal*. Dans sa **Cosmographie universelle de tout le monde**, l'historiographe François de Belleforest, en 1575, est le premier à faire mention de la forme « Montréal » et il applique de plus ce nom à la localité: « mais approchans de la place de Hochelage, ...au milieu de la compaigne est le village, ou Cité royale iointe à vne montaigne cultivée, laquelle ville les Chrestiens appelerent Montreal... ».

Sur sa carte de 1601, LeVasseur inscrit « hochelaga » pour le lieu habité et « mont royal » pour la colline. En 1609, Marc Lescarbot indique encore « Hochelaga, ville des Sauvages ».

La carte de Champlain de 1612 donne à la montagne le nom de « Montreal ». Le nom a par la suite servi à désigner l'île puisqu'en 1632 celui-ci écrit deux fois « isle de Montreal au sault sainct Louys ». Les **Relations des Jésuites** n'emploient pas ce nom avant 1638. Cette année-là, il est précisé: « L'autre c'est la grande Isle, nommée de Mont-Real ». La **Relation** de 1641 parle de « l'isle de Montreal » alors que deux ans plus tard, le père Vimont écrit: « depuis cette Riviére iusques à Montreal, douze autres lieuës ». La carte de Bourdon (1641) montre « abitation du Mont-real » et celle de Boisseau (1643) parle du « Sault de Montreal ».

Monsieur de Maisonneuve donna le nom de *Ville-Marie* à la bourgade qu'il édifia au pied du *mont Royal*, en 1642. Il connaissait le nom « Montréal » puisqu'il avait écrit en 1642: « Ville marie en l'isle de Montréal en la nouvelle-france ». En 1643, M. de Maisonneuve termine cependant un acte en ces termes: « a Villemarye en l'isle de Montroyal ».

En 1535, Cartier consigne le nom de *Hochelaga*, qui identifiait la bourgade indienne, et la plupart des auteurs firent de même jusqu'au début du XVII[e] siècle. Ce terme huron-iroquois signifierait selon les uns « Grands Rapides » et selon les autres « Barrage de Castors ».

Il existe une hypothèse, beaucoup moins plausible, sur la signification de « Montréal ». Ce terme spécifique, selon quelques-uns, aurait une origine anthroponymique. On sait que des gentilshommes accompagnèrent Jacques Cartier à *Hochelaga*, en 1535, dont Claude de Pontbryand, fils du seigneur de Montréal, dans le département du *Gers*, et échanson de Monseigneur le Dauphin. Cette hypothèse n'a cependant jamais été démontrée. Tout au plus peut-on constater que la particule « de » et non « du », qui relie et a toujours relié les mots « île de Montréal », pourrait plus facilement s'expliquer.

Sur sa carte de 1616, Samuel de Champlain donne à l'île le nom de « Lille de Villemenon », en hommage au sieur de Villemenon, un personnage important de *France* qui aurait voulu devenir vice-roi de la *Nouvelle-France*.

Deux cartes de Nicolas Bellin de 1744 indiquent « isle de Montréal » pour l'île et « Ville Marie » pour le lieu habité, bien que ce dernier était déjà en voie de disparition comme l'attestent des documents. Par exemple, une carte est intitulée: « Montréal 1725. Plan de la ville de Montréal en Canada ».

En 1713, le Gouvernement de *Montréal* commençait à l'ouest de *Maskinongé* et de *Yamaska* et se terminait à la limite des habitations, c'est-à-dire au *fort Saint-Jean*, à *Châteauguay* et à *Vaudreuil*.

Le gentilé ou nom des habitants de *Montréal* est Montréalais, aise. Mais c'est « Montréaliste » qui fut en usage primitivement.

En langue iroquoise actuelle, le nom de la ville de *Montréal* est *Tiohtià:ke*; *Tiohtià:ke Tsi* et *Ka-wé-no-te* désignent l'*île de Montréal* dans cet idiome amérindien.

Dans plusieurs langues autochtones dont l'algonquin, *Moniang* est l'adaptation de *Montréal*.

Quatre communes de *France* portent le nom de *Montréal* (*Ain*, *Yonne*, *Aude* et *Gers*). On rencontre *Monte Real* au *Portugal* (*Leira*) et deux *Montereale* en *Italie* (*L'Aiquila* et *Udine*).

Mont-Royal

La ville de *Mont-Royal* a été érigée le 21 décembre 1912.

Pour l'origine de ce toponyme, voir *Royal, Mont*.

Royal, Mont

Dans le récit de son deuxième voyage, Jacques Cartier écrivait: « Le lendemain (3 octobre 1535), au plus matin le cappitaine se accoustra et fict mettre ses gens en ordre, pour aller veoyr la ville (...) et une montaingne, qui est jacente à ladicte ville... Ce faict, marchasmes plus oultre, et envyron demye lieu de là, commençasmes à trouver les terres labourées et belles, grandes champaignes (...) et parmy d'icelles champaignes, est scituée et assises la ville de HOCHELAGA, près et joignant une montaingne, qui est, à l'entour d'icelle, labourée et fort fertile, de dessus laquelle on voye fort loin. Nous nommasme icelle montaingne LE MONT ROYAL ».

Dominant *Montréal* et la banlieue, le *mont Royal*, dont l'altitude est de 233 mètres, est un massif résiduel compartimenté en trois collines plus ou moins isolées les unes des autres par de légères dépressions: la *colline de la Croix* (c'est le *mont Royal* proprement dit), la *colline d'Outremont* et celle de *Westmount*. Les premières habitations de « Ville-Marie » se sont fixées sur les premières terrasses du *mont Royal*, entre le fleuve et l'abrupt de la *colline de la Croix*, au pied du chalet *de la Montagne*.

Castors, Lac aux

C'est le nom réservé à cette petite dépression fermée d'origine glaciaire, située à quelques pas au sud de la *voie Camillien-Houde*, sur le *mont Royal*, et aménagée en étang en 1936-1937. C'est au cours de ces travaux qu'on aurait trouvé maintes preuves de l'action des castors en ces lieux.

Selon Pierre Dansereau, le *lac aux Castors* n'est autre chose qu'un vestige d'un ancien marécage dont le centre était occupé par une pièce d'eau où vivaient nénuphars et potamots, ceinturé de quenouilles et d'aulnes. Le *lac aux Castors* constitue l'un des grands attraits naturels du *parc du Mont-Royal* dont la ville de *Montréal* fit l'acquisition en 1872.

Outremont

Le nom tient au fait qu'il désigne un lieu situé « outremont », c'est-à-dire au-delà du *mont Royal*. Il a été donné à la municipalité de village formée en 1875 à même la *côte Sainte-Catherine*. Celle-ci avait été établie au début du XVIII[e] siècle et comptait alors une cinquantaine de propriétaires. La municipalité verra son statut modifié pour celui de ville le 12 janvier 1895.

Mile-End

La municipalité de village *Saint-Louis-du-Mile-End* a été érigée le 9 mars 1878. Le même village fut constitué en corporation sous le nom de *Ville Saint-Louis* le 21 décembre 1895. La ville de *Saint-Louis* fut annexée à *Montréal* le 29 mai 1909 sous le nom de *Quartier Laurier*.

Comme l'a noté Pierre-Georges Roy, « Le seul champ de course de toute l'île de Montréal autrefois était à Mile End. Il y avait, paraît-il, un mille de la Place d'Armes à cet endroit; d'où Mile End, fin du mille ».

Moulin à Vent, Pointe du

Ce toponyme fort descriptif laisse place à la plus entière imagination, car la disposition actuelle des lieux ne permet pas de croire qu'un véritable moulin à vent ait pu exister et « tourner » en cet endroit devenu avec le temps l'un des secteurs le plus fréquentés du *port de Montréal*.

Les cartes de Joseph Bouchette indiquent pourtant qu'il y avait, un peu avant 1800, sur cette pointe de terre où ont été percés les *bassins Bickerdike* et de la *Pointe du Moulin à Vent*, un moulin authentique. Cependant, nous serions tentés de croire qu'il devait plutôt fonctionner avec le secours de la force hydraulique du *courant Normand* ou du *courant Sainte-Marie* qui coulaient à ses pieds. Il remplaçait peut-être un moulin beaucoup plus ancien, datant des premières années de *Montréal* au XVII[e] siècle et qui, lui, était mû par la force du vent.

Cité-du-Havre

La *Cité-du-Havre* correspond à cette longue jetée construite dans la zone sud du *port de Montréal* et qui s'allonge, parallèle à la berge, du *pont Victoria* au *pont de la Concorde*. Réaménagée, en vérité, à l'occasion de l'Exposition Universelle de *Montréal* en 1967, l'ancienne *jetée Mackay* constitue une des principales voies d'accès à l'*île Sainte-Hélène* et à l'actuel site de l'exposition permanente de « Terre des Hommes ». Tirant son nom de son voisinage immédiat avec le *port de Montréal*, la *Cité-du-Havre* comprend, dans ses limites, quelques édifices de prestige comme Habitat 67, l'Expo-théâtre, l'édifice administratif du *port de Montréal* et le Musée d'art contemporain.

Montréal, Port de

Le *port de Montréal* est né au point de contact du *Saint-Laurent* et des *rapides de Lachine*, c'est-à-dire là où s'arrête la navigation maritime ou fluviale et où un transbordement devenait nécessaire.

Au moment où *Montréal* était menacée d'être éliminée du commerce hautement lucratif des fourrures à la suite de la fusion de la Compagnie du Nord-Ouest avec celle de la Baie d'Hudson, la métropole dut réagir d'autant plus vigoureusement que la construction du *canal Érié* rendait plus vive la concurrence avec *New York* qui devenait à son tour une porte d'entrée pour les *Grands Lacs* et l'intérieur du continent. Le *canal de Lachine* et la création d'un véritable port ont permis à *Montréal* de conserver une large part du trafic de transit entre l'*Atlantique* et le centre du continent nord-américain. Le parachèvement du *canal de Lachine* en 1824 et les travaux d'amélioration effectués au port entre 1815 et 1820 faisaient de *Montréal* un port de mer important. Déjà en 1815, Bouchette parlait de l'*île du Marché* comme d'un bon abri pour les navires.

En octobre 1535, Jacques Cartier avait établi la relation entre le site de *Montréal* et la proximité des *rapides de Lachine*. Suite à sa courte expédition au sommet du *mont Royal*, il avait écrit: « Et par le milieu des dites terres, voyons le dit fleuve, outre le lieu où étaient demeurées nos barques, où il y a un sault d'eau le plus impétueux qu'il soit possible de voir, lequel ne nous fut pas possible de passer... »

Puis, en 1611, c'est Champlain qui à son tour écrivait: « Mais en tout ce que je vis, je ne trouvai point de lieu plus propre qu'un petit endroit (i.e. la *Pointe-à-Callières*), qui est jusqu'où les barques et chaloupes peuvent monter aisément, néanmoins avec un grand vent, ou à la cirque, à cause du grand courant d'eau: car plus haut que le dit lieu (qu'avons nommé la Place royale) à une lieue du Mont royal, y a quantité de petits rochers et baies qui sont fort dangereuses ».

Havre, Pointe du

C'est l'extrémité de cette longue et étroite bande de terre qui prolonge vers le nord la *jetée Mackay*, qui porte elle-même la *Cité-du-Havre*, en direction de l'*île Sainte-Hélène* et du *pont Jacques-Cartier*.

Cette appellation, toute descriptive, est sans doute associée de très près à l'érection, en 1967, de la *Cité-du-Havre*. Par ailleurs, cette pointe marque en réalité l'entrée de ce secteur du *port de Montréal* où pendant de très nombreuses années on a trouvé les quais les plus fréquentés et les mieux connus, du *quai Jacques-Cartier* au *bassin Bickerdike*.

Concorde, Pont de la

C'est le nom que l'on a choisi pour le pont reliant la *Cité-du-Havre* à l'*île Sainte-Hélène* ainsi qu'à l'*île Notre-Dame*. Construit en 1965 et mis officiellement en usage à l'occasion de l'Exposition Universelle de *Montréal*, en 1967, ce pont, dans son appellation, s'inspirait évidemment du thème de cette grande manifestation, soit « Terre des Hommes ».

Notre-Dame, Île

Voilà une île qui fut baptisée avant même d'exister. En effet, le 1er avril 1963, le conseil municipal de *Montréal*, en prévision de la tenue de l'Exposition Universelle de 1967, appelait *Île Notre-Dame*: « l'île à former dans le fleuve Saint-Laurent le long de la voie maritime et près de l'île Sainte-Hélène ».

C'est sur cette île artificielle, adossée au terre-plein du canal de la *voie maritime du Saint-Laurent*, ainsi que sur l'*île Sainte-Hélène*, que se déroulèrent les grandes manifestations de l'été 1967.

On peut supposer qu'on a tenu à rappeler, à travers ce nom et à l'occasion d'un événement de portée mondiale, les origines mystiques de *Montréal*, née des oeuvres de la Société Notre-Dame qui fonda le premier établissement de *Ville-Marie* en 1642.

Régates, Lac des

Enchassé dans la pointe sud de l'*île Notre-Dame*, ce plan d'eau fut ainsi désigné en raison des manifestations de régates qui y eurent lieu dans le cadre de l'Exposition Universelle de 1967.

Le Moyne, Chenal

La *Nouvelle-France* a grandement profité du dévouement et de la bravoure de la famille Le Moyne, dont le premier représentant à venir en *Amérique* et sans doute l'un des plus illustres membres de cette grande famille avait été seigneur de l'*arrière-fief de Longueuil*, dépendant de la *seigneurie de La Citière*, dès 1657. C'est en souvenir de Charles Le Moyne (1626-1685) que l'on appelle ainsi le passage d'eau, situé immédiatement en amont de *Longueuil* et séparant l'*île Notre-Dame* de l'*île Sainte-Hélène*.

Sainte-Hélène, Île

Au milieu du fleuve, entre *Montréal* et *Longueuil*, et servant de support au *pont Jacques-Cartier*, l'*île Sainte-Hélène* est devenue un des plus agréables points de repère du paysage montréalais, surtout depuis que s'y est tenue l'Exposition Universelle de *Montréal*, en 1967.

C'est Samuel de Champlain qui, en 1611, a donné la première description de cette île: « Au milieu du fleuve y a une isle d'environ trois quarts de lieue de circuit, capable d'y bastir une bonne et forte ville, et l'ai nommée l'isle de Saincte-Héleine ». C'était là une des façons que Champlain avait choisies pour rendre hommage à sa jeune épouse, née Hélène Boullé.

L'*île Sainte-Hélène* a été le dernier bastion de la domination française au *Canada*. C'est là que Lévis brûla ses drapeaux après que Murray eut refusé à ses troupes les honneurs de la guerre. Elle fut concédée en 1672 par le roi de *France* au sieur Le Moyne de Longueuil. Elle a été le siège de l'Exposition Universelle de *Montréal* en 1967 et constitue aujourd'hui un parc public très fréquenté.

Dauphins, Lac des

Ce nom attribué à l'un des étangs artificiels créés à même l'extension nord de l'*île Sainte-Hélène*, à l'occasion de l'Exposition Universelle de *Montréal* en 1967, a sans doute été inspiré par les spectacles hauts en couleur que donnaient, dans l'aquarium voisin, ces gentils mammifères.

Sainte-Marie, Courant

Dans le secteur du *Saint-Laurent* compris principalement entre le *pont Victoria* et le *pont Jacques-Cartier*, les eaux du fleuve sont encore animées d'une force vive remarquable, en raison de la pente qu'elles dévalent. On donne à ces eaux vives le nom de *Courant Sainte-Marie*, qui est des plus visibles et des plus sensibles dans l'étroit couloir entre l'*île Sainte-Hélène* et le *quai Victoria*.

C'est sans doute Samuel de Champlain qui, en 1611, a été le premier navigateur à signaler la présence de ce courant. Cherchant un lieu propice où se mettre à l'abri, Champlain écrivait: « Mais en tout ce que je vis, je ne trouvai point de lieu plus propice qu'un petit endroit, qui est jusques où les barques et chaloupes peuvent monter aisément, néanmoins avec un grand vent, ou à la cirque, à cause du grand courant d'eau... ».

En 1659, Voyer d'Argenson écrivait à son tour « L'île de Montréal est assez difficile à aborder, même en chaloupe, à cause des grands courants du fleuve Saint-Laurent qui se rencontrent à son abord... ». Vers 1815, Bouchette ajoutait: « Sans un grand vent de Nord-Est, les bateaux ne peuvent remonter le courant... » En scrutant l'histoire du *port de Montréal*, il semble qu'on ait justement construit la *jetée Mackay*, qui porte maintenant le nom de *Cité-du-Havre*, pour protéger le port contre la violence des flots du *Saint-Laurent* qu'on appelait alors, à cet endroit, le « saut Normand ».

Rappelant les origines religieuses de *Montréal*, le *courant Sainte-Marie* coule au pied du quartier montréalais du même nom.

Hochelaga

C'est peut-être l'un des noms les plus anciennement liés à l'histoire de *Montréal* et de la région. À l'heure actuelle, il correspond, dans l'esprit des Montréalais, à un quartier de la ville compris approximativement entre le *Saint-Laurent*, l'*avenue Papineau*, la *rue Sherbrooke* et le *boulevard Pie-IX*. Jadis, ce nom s'est d'abord appliqué à un village puis à une ville.

Un document publié par le Service d'urbanisme de la ville de *Montréal* retrace bien l'origine de ce coin de la métropole: « Des Montréalais, vers 1800, se demandaient si on n'avait pas bâti leur ville au mauvais endroit. N'aurait-elle pas été mieux située au pied du courant Sainte-Marie, un inconvénient sérieux à la navigation? En effet, les voiliers cherchant à monter le courant jusqu'à la ville pouvaient perdre autant de semaines à attendre un vent suffisamment favorable qu'ils avaient pris de semaines à traverser l'Atlantique. On tenta de fonder une nouvelle ville au pied du courant qu'on nomma Hochelaga, ville qui ne put jamais rivaliser avec Montréal elle-même à cause de l'arrivée des bateaux à vapeur qui vinrent à bout du courant Sainte-Marie ».

Une première paroisse a donc été fondée le 10 septembre 1867 sous le vocable de *La Nativité-de-la-Sainte-Vierge*. On disait couramment « La Nativité d'Hochelaga ». Le village d'*Hochelaga*, pour sa part, fut créé en 1870. En 1883, une partie de ce village devint ville et une autre fut annexée à *Montréal*, le 3 octobre.

Hochelaga rappelle la bourgade indienne découverte par Jacques Cartier, sur les flancs du *mont Royal*, en 1535: « Au deuxième jour d'octobre (...) nous arrivâmes à Hochelaga (...) le lendemain, dès le matin, le capitaine s'accoutra et fit mettre ses gens en ordre pour aller voir la ville et demeurance dudit peuple, et une montagne qui est jointe à la ville. Nous marchâmes au-delà et à environ une demi-lieue de là nous commençames à trouver les terres labourées, et belles et grandes campagnes pleines de blé de leurs terres et parmi ces campagnes est située et assise la ville de Hochelaga ».

Quant à la signification de ce nom indien, les opinions demeurent fort partagées. Retenons que, selon le père Arnaud, *Hochelaga* peut signifier « L'endroit où l'on surprend quelqu'un dans une embuscade ». D'autres spécialistes des langues amérindiennes suggèrent plutôt « À la chaussée des castors » ou encore « Lieu où l'on passe l'hiver ».

De Lorimier

Le village de *De Lorimier* fut créé en janvier 1895 par un détachement du territoire de l'ancien village de *La Côte-de-la-Visitation*. Ce village fut annexé à *Montréal* en 1909 pour donner naissance au *quartier De Lorimier*.

Ce nom fut donné à un village pour perpétuer la mémoire du Chevalier de Lorimier, brigadier-général des patriotes en 1837 et exécuté à *Montréal* sur la *place des Patriotes*, le 15 février 1839.

Rosemont

La première partie de ce nom vient de Rose, prénom de la mère de U.-H. Dandurand, un des directeurs du syndicat chargé par le Canadien Pacifique, au début du siècle, d'acheter des terrains le long du chemin de fer et au nord de la *rue Sherbrooke* pour la construction des usines Angus. La seconde partie du nom tient probablement au fait que le terrain s'élève légèrement au delà des anciennes usines de la *rue Rachel* et que quelques bosses rocheuses y affleurent ou bien qu'on se soit inspiré mal à propos du mot « côte » dans le sens de « pente », compris dans le nom du village de la *Petite-Côte*, qui s'y trouvait depuis 1895.

C'est en 1904 qu'est né le village de *Rosemont* sur le site de l'ancien village de la *Petite-Côte*, lui-même détaché de la première municipalité de la *Côte-de-la-Visitation*. Le village de *Rosemont* fut annexé par *Montréal* en 1910 et devint alors un quartier de la ville.

Maisonneuve

Le projet d'annexion à la ville de *Montréal* de la petite ville d'*Hochelaga*, dans la banlieue est de la métropole, mis de l'avant par son maire Raymond Préfontaine, fut entériné par les contribuables le 23 novembre 1883. Quelques semaines plus tard cependant, soit le 27 décembre 1883, l'industriel Joseph Barsalou et le député fédéral Alphonse Desjardins obtinrent qu'une partie d'*Hochelaga*, où ils possédaient de vastes terrains, échappe à l'annexion projetée et forme la nouvelle ville de *Maisonneuve*, rendant ainsi hommage à Paul de Chomedey de Maisonneuve, fondateur de *Montréal*.

Avant d'être englobé dans le village d'*Hochelaga*, en 1870, le territoire de la future ville de *Maisonneuve* était connu comme « la côte Saint-Martin » et avait surtout une vocation rurale. Finalement, *Montréal* annexa la ville de *Maisonneuve* le 9 février 1918 et en fit le *quartier Mercier-Maisonneuve* par suite du fusionnement de son territoire à celui du quartier voisin de *Mercier*. Une loi passée le 6 juillet 1973 a recréé, pour fins électorales, un nouveau *quartier Maisonneuve*.

Longue-Pointe

Vis-à-vis les *îles de Boucherville*, la côte de l'*île de Montréal* a tendance à s'avancer graduellement et « longuement » dans le fleuve, en affectant la forme d'un arc de cercle. Avec le temps, cette pointe est devenue un utile point de repère, indiqué d'ailleurs, dès 1702, sur les cartes topographiques de l'*île de Montréal* sous l'inscription de « la Longue Pointe ». On retrouvait aussi en ce lieu stratégique un fort, dit de « La Longue Pointe ». C'est à partir de cette même entité que les ingénieurs ont lancé le *pont-tunnel Louis-Hippolyte-LaFontaine* en travers du fleuve.

Desservie par voie de mission de 1719 à 1724, la paroisse de *Saint-François-d'Assise-de-la-Longue-Pointe* demeure l'une des plus anciennes de l'*île de Montréal* comme le prouve son détachement de la paroisse mère de *Notre-Dame*. Fondée en 1724, érigée en municipalité de plein droit en 1855, *Longue-Pointe* obtint le statut de ville le 14 mars 1907. Annexée à *Montréal* le 4 juin 1910, elle devint alors une partie seulement d'un nouveau quartier de la métropole qui conserva néanmoins le nom de « Longue-Pointe » jusqu'au 5 mars 1915 alors qu'il prit le nom de « Mercier », du nom d'un ancien premier ministre de la province de *Québec*, Honoré Mercier (1840-1894).

Beaurivage

Le territoire de cet ancien village, en bordure du *Saint-Laurent* – d'où son nom, sans aucun doute – fut détaché des limites du village de *Longue-Pointe* et érigé le 30 mars 1898 sous le nom de *Beaurivage-de-la-Longue-Pointe*. Il sera annexé par *Montréal* le 4 juin 1910, en même temps que *Longue-Pointe* et *Tétreaultville*. Connus jusqu'au 5 mars 1915 comme le *quartier de Longue-Pointe*, ces trois territoires, réunis en un seul ensemble, devinrent alors le *quartier de Mercier*, en souvenir de l'ancien premier ministre de la province de *Québec*, Honoré Mercier. Devenu le *quartier de Mercier-Maisonneuve* en 1918, il retrouva son nom de *Mercier* en 1922.

Sise dans les limites de l'ancien village de *Beaurivage* dont le nom est aujourd'hui tombé dans l'oubli, la *promenade Bellerive*, en bordure du *Saint-Laurent*, souhaite rappeler ce temps jadis où l'on avait donné à cet endroit privilégié un nom traduisant bien sa situation agréable, en bordure d'un « beau rivage ».

Saint-Jean-de-Dieu

La fondation de cette municipalité de paroisse remonte à 1852. Les Soeurs de la Providence jetaient cette année-là les bases d'un asile d'aliénés que l'évêque de *Montréal*, monseigneur Ignace Bourget, plaçait sous la protection de saint Jean de Dieu. « Tout le territoire de cet établissement et de ses dépendances, qui se trouvait dans la paroisse de la *Longue-Pointe-de-Montréal*, précise Hormisdas Magnan, a été détaché puis érigé en paroisse en 1898 ». Le 3 décembre 1980, la municipalité de *Saint-Jean-de-Dieu* était annexée à la ville de *Montréal*.

Tétreaultville

Grand propriétaire foncier et philanthrope reconnu, Pierre Tétreault a laissé son nom au nouveau village créé le 14 mars 1907, à même une partie du territoire de la ville de *Longue-Pointe* qui fut incorporée le même jour. Annexé à *Montréal* le 4 juin 1910 pour former alors une partie du *quartier de Longue-Pointe*, *Tétreaultville* n'est plus aujourd'hui qu'un secteur résidentiel auquel l'usage populaire a conservé son appellation d'origine.

Montréal-Est

Comme son nom l'indique, cette ville est située dans la partie est de l'*île de Montréal*. Ce toponyme est utilisé depuis le 4 juin 1910 alors qu'une loi créait officiellement la ville de *Montréal-Est* dont le territoire était prélevé sur ceux de la ville de *Pointe-aux-Trembles* et de la paroisse *Saint-Joseph-de-la-Rivière-des-Prairies*.

Pointe-aux-Trembles

Un ancien historien de la ville de *Pointe-aux-Trembles*, L.-A. Huguet-Latour, écrivait en 1867 que « le nom de *Pointe-aux-Trembles* prit son origine d'une longue avancée de terre, complantée de trembles et que les eaux du fleuve ont fait disparaître depuis longtemps ». Hormisdas Magnan fait remarquer, dans son **Dictionnaire**, que cette pointe de terre « s'avançait autrefois en face du village ».

La paroisse, l'une des plus anciennes de l'*île de Montréal*, puisqu'elle fut érigée canoniquement en 1678, fut dénommée l'*Enfant-Jésus-de-la-Pointe-aux-Trembles*. Elle devint en 1916 la *Ville-Laval-de-Montréal* qui fut annexée en 1925 à la ville de *Pointe-aux-Trembles*. Cette ville, transformée en cité le 6 février 1958, était connue auparavant comme le village de *Saint-Jean-Baptiste-de-la-Pointe-aux-Trembles*. Le 17 juillet 1982, *Pointe-aux-Trembles* a vu son territoire totalement annexé à celui de la ville de *Montréal*. Ses habitants se dénomment Pointeliers, ières.

Roches, Ruisseau des

Petit ruisseau qui coule en aval de *Pointe-aux-Trembles*, dont le nom serait purement descriptif.

Bout-de-l'Île

Lieu-dit nommant la pointe nord-est de l'*île de Montréal*. Le géographe Ludger Beauregard souligne que cette appellation est certainement ancienne. En 1697, on construisit la redoute en bois du « Bout de l'isle ». En 1702, une carte de l'*île de Montréal*, représentant les terrains concédés à l'intérieur de la seigneurie, indique la concession du bout de l'isle au numéro 12 de la « Coste de la Rivière-des-Prairies ». Dans la première édition (1914) du **Dictionnaire des Rivières et Lacs de la Province de Québec**, on signale à propos de la *rivière des Prairies* qu'elle « se décharge dans le Saint-Laurent, au Bout de l'Île de Montréal ».

Prairies, Rivière des

La *rivière des Prairies* sépare l'*île Jésus* de l'*île de Montréal*, où elle rejoint le *fleuve Saint-Laurent* à l'une de ses extrémités. Les opinions sont partagées quant à l'origine de ce nom. D'après la **Relation des Jésuites** de 1640, citée par Pierre-Georges Roy, « Ce fleuve se nomme ainsi parce qu'un certain Français nommé des Prairies, ayant charge de conduire une barque au saut Saint-Louis, quand il vint à cet affour ou rencontre de ces deux fleuves, au lieu de tirer du côté sud, où est le saut Saint-Louis, il tira au nord vers cet autre fleuve qui n'avait pas encore de nom français, et qui depuis ce temps-là fut appelé la Rivière des Prairies ». Eugène Rouillard ajoutait, en 1916, que ce « Des Prairies », un contemporain de Champlain, avait remonté le fleuve en 1610 pour s'y livrer à la traite des fourrures. Pensait-il au même personnage lorsqu'il écrivait, en 1914, dans son **Dictionnaire des Rivières et Lacs de la Province de Québec** que « Cette rivière doit son nom à un jeune français qui s'y noya » ?

Une autre opinion, remontant celle-là à 1744 et redevable à l'historien jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix, veut que « Le Canal, qui sépare les deux Isles [*Jésus et de Montréal*], porte le nom de Rivière des Prairies, parce qu'elle coule au milieu de fort belles Prairies ». Abondant dans le même sens, le géographe Ludger Beauregard note à propos de ce nom qu'il « semblerait que ce soit un toponyme descriptif étant donné que sur les vieilles cartes, on indique, à plusieurs endroits le toponyme *Prairies* pour désigner l'aspect général du terrain ».

Les Abénaquis le nomment *Pamskodatekw*, qui signifie « la rivière de la prairie ».

Haynes, Île

Cette île est située à l'extrémité est de l'*île de Montréal*. Elle est connue sous ce nom depuis novembre 1892 alors qu'elle est devenue la propriété de Joseph Haynes.

Moulin, Île du

En préparant le papier-terrier de la *seigneurie de l'Île Jésus*, le 1er juin 1732, Elzéar Vallier, supérieur du Séminaire de Québec, signale que « l'isle du Moulin », ainsi que deux îles voisines, formant ensemble « les isles aux Vaches », étaient rattachées au domaine principal que s'étaient réservés les ecclésiastiques du Séminaire des Missions étrangères de *Québec*. Ce domaine principal, d'environ 550 arpents de superficie, occupait la pointe nord-est de l'*île Jésus*. C'est d'ailleurs dans les limites de ce domaine que les seigneurs fondèrent en 1702 la première paroisse de l'*île Jésus*: *Saint-François-de-Sales*.

C'est en face de la partie supérieure de cette *île du Moulin*, sur le territoire de leur domaine principal, que les seigneurs bâtirent un moulin en 1716. Il est donc possible que la digue attenante au moulin se soit appuyée sur cette île. D'où son nom. Ce moulin était connu comme le « moulin d'en bas » ou « moulin de Saint-François ».

Migneron, Île

Elzéar Vallier, supérieur du Séminaire de Québec, a entrepris, le 1er juin 1732, la préparation du livre-terrier de la *seigneurie de l'Île-Jésus*. Il décrit, dans ce précieux document, chacun des domaines que le Séminaire s'était réservé sur l'île. Déjà, à cette époque, on y faisait allusion à l'*île Migneron*:

« Lequel domaine fait la pointe du Nord de ladite isle Jésus et duquel dépendent les isles et islots y adjacents cy devant nommés les isles aux Vaches, lesquelles au nombre de trois sont nommées par les habitants indistinctement l'une isle du moulin, l'autre isle de bois debout et la dernière l'isle Migneron, peuvent contenir ensemble environ cent arpens en superficie... ».

Du côté ouest du petit *archipel des îles aux Vaches*, l'*île Migneron* est située dans le prolongement d'une terre de deux arpents de front, appartenant, selon le terrier de 1732, à Jean Migneron.

Mitan, Île du

Ce n'est qu'en 1928, semble-t-il, qu'on fit mention pour l'une des premières fois, sur les cartes, de « l'isle du Mitan ». Nous savons cependant que cette île faisait partie de l'ensemble des « isles aux Vaches » dont le Séminaire de *Québec* avait reçu la concession en 1680, en même temps que l'*île Jésus*. Le papier-terrier de ce fief, préparé par le supérieur du Séminaire, en 1732, mentionne l'existence de trois des îles de cet archipel, mais ne parle pas de l'*île du Mitan*. Sans doute devait-elle faire partie, en 1680, de ces « îles adjacentes » dont l'acte officiel de concession fait mention. Située entre l'*île du Bois Debout* au sud et l'*île du Moulin* au nord, entre l'*île Migneron* à l'ouest et l'*îlot à Charpentier* à l'est, l'*île du Mitan* occupe véritablement le « mitan », soit le centre de l'archipel, d'où son nom.

Bois Debout, Île du

L'acte de concession remis au Séminaire de Québec le 23 octobre 1699 pour confirmer son droit de propriété sur sa seigneurie concernait aussi bien l'*île Jésus* elle-même que les *îles aux Vaches* et les îles adjacentes. Par « Iles aux Vaches », on devait entendre à cette époque les *îles Migneron, du Mitan, du Moulin* et *du Bois Debout*, situées dans le cours inférieur de la *rivière des Prairies*. Cet *archipel des îles aux Vaches* faisait partie du domaine principal des seigneurs.

En rédigeant le papier-terrier de la seigneurie du Séminaire, le 1er juin 1732, M. Elzéar Vallier, supérieur de cette institution, donnait une bonne description des différents domaines que s'étaient réservés les ecclésiastiques. Il est fait mention spécifique de l'*île du Bois Debout* dans ce texte: « Lequel domaine fait la pointe du Nord est de la dite isle Jésus et

duquel dépendent les isles et islots adjacents cy devant nommés par les habitants indistinctement l'une isle du moulin, l'autre isle du boit debout et la dernière l'isle Migneron ».

L'*île du Bois Debout* était donc connue sous ce nom dès 1732 et il semble que ce nom, ainsi que celui des autres « isles et islots de l'archipel des isles aux Vaches », aient été donnés par les habitants de la seigneurie, tel que mentionné dans le papier-terrier. C'est peut-être sur l'*île du Bois Debout* que se trouvait à cette époque le plus beau boisé, dont les arbres n'avaient pas encore été abattus.

Rivière-des-Prairies

Le territoire de *Rivière-des-Prairies* a été érigé en municipalité de paroisse le 1er juillet 1855 sous le nom de *Saint-Joseph-de-la-Rivière-des-Prairies*. Le 28 janvier 1958, la municipalité obtenait le statut de ville sous l'appellation de *Rivière-des-Prairies* et en 1963, *Montréal* annexait l'ensemble de la municipalité.

Pour l'origine de ce toponyme, voir *Prairies, Rivière des*.

Anjou

La municipalité rurale de *Saint-Léonard-de-Port-Maurice* a été constituée en ville sous le nom d'*Anjou*, le 23 février 1956.

Ce nom est celui d'une ancienne province de *France* d'où émigrèrent en *Nouvelle-France* un grand nombre de colons. Mais voici l'explication logique du choix de ce toponyme : « ... François, duc d'Anjou (1554-1584), le plus jeune fils d'Henri II et Catherine de Médicis fut l'un des plus éminents aspirants à la main d'Élizabeth 1re d'Angleterre ».

En choisissant ce nom pour leur ville, les conseillers municipaux de la ville d'*Anjou* ont réussi à donner une expression particulière à ces événements historiques.

Saint-Léonard

Le nom de *Saint-Léonard* était déjà attribué à une concession lorsque fut fondée la paroisse. Selon H. Magnan, « la dévotion à saint Léonard étant populaire dans la paroisse et plusieurs résidants portant ce nom, Mgr de Montréal mit la paroisse qu'il venait de fonder sous le patronage de saint Léonard de Port-Maurice ». Léonard de Port-Maurice avait été canonisé en 1867.

D'un territoire détaché de la *Longue-Pointe* et du *Sault-au-Récollet*, monseigneur Fabre érigea la paroisse le 21 novembre 1885. La municipalité de paroisse fut constituée le 7 avril 1887. Elle devint la ville de *Saint-Léonard-de-Port-Maurice* le 5 mars 1915. Entre 1960 et 1962, la partie « de Port-Maurice » fut retranchée. La ville est donc connue depuis 1963 sous l'appellation de *Saint-Léonard*

Le Caron, Pont

Reliant *Montréal-Nord* à *Saint-Vincent-de-Paul*, le *pont Le Caron* n'a été inauguré officiellement qu'au mois de juillet 1939 alors qu'une première voiture y aurait bel et bien circulé le 5 décembre 1937. Remplaçant en réalité le vieux *pont des Saints-Anges*, qui passait jadis par l'*île au Sergent* et l'*archipel de la Visitation*, le *Pont Le Caron* a été construit sur la *rivière des Prairies*, un peu en aval de la centrale hydro-électrique d'Hydro-Québec. On lui a donné le nom du missionnaire récollet Joseph Le Caron qui, selon Champlain, aurait célébré la première messe en *Nouvelle-France*, sur les berges de la *rivière des Prairies*, le 24 juin 1615.

Compte tenu cependant de sa construction dans le prolongement du *boulevard Pie-IX*, les Montréalais parlent beaucoup plus du *Pont Pie-IX* que du *pont Le Caron*.

Sault-au-Récollet

Installée dès 1696 sur la rive sud de la *rivière des Prairies*, la mission indienne de *Nouvelle-Lorette*, sous la responsabilité des Messieurs de Saint-Sulpice, y demeura jusqu'au moment de son transfert, en février 1721, à la nouvelle mission du *Lac-des-Deux-Montagnes*. Quelques années plus tard toutefois, soit en 1736, une première paroisse fut fondée en ces lieux qui deviendra la municipalité de *Sault-au-Récollet* le 1er juillet 1845.

La paroisse a tiré son nom des rapides qui cascadaient, à deux pas de là, dans la *rivière des Prairies* et qui avaient été ainsi nommés en souvenir du récollet Nicolas Viel qui avait été noyé, en juillet 1625, par ses trois compagnons voyageurs amérindiens, au retour d'un voyage au pays des Hurons. À la fin de son voyage sur la *rivière des Prairies*, un jeune Iroquois, répondant au nom d'Ahuntsic, et compagnon de voyage du missionnaire, subit le même sort.

Le village de *Sault-au-Récollet*, créé officiellement le 11 avril 1910, a obtenu le statut de ville, sous le même nom, le 19 février 1914. Ce qui restait du territoire, c'est-à-dire la municipalité de paroisse, devint la ville de *Montréal-Nord*, le 5 mars 1915, tandis que *Montréal* annexait la ville de *Sault-au-Récollet*, le 22 décembre 1916. Quant à la municipalité de paroisse de *Sault-au-Récollet*, elle avait été érigée le 1er juillet 1855.

Saint-Sulpice, Cap

Les Sulpiciens sont arrivés à *Montréal* en 1657. Quelques années plus tard, en 1663, la Société Notre-Dame de Montréal cédait tous ses droits sur l'*île de Montréal* au Séminaire de Saint-Sulpice. Les Messieurs de Saint-Sulpice devenaient donc les nouveaux seigneurs de l'île.

C'est sans doute pour rendre un hommage amical et respectueux à ces nouveaux seigneurs, maîtres incontestés de l'*île de Montréal*, que les seigneurs de l'*Île-Jésus*, les Jésuites ou le Séminaire de Québec, ont ainsi désigné cette pointe de terre, face à l'extrémité sud de l'*île de la Visitation* et non loin de la mission de la *Nouvelle-Lorette* établie à proximité par les ecclésiastiques du Séminaire de Saint-Sulpice.

Papineau, Pont

Ce pont, dont plusieurs ingénieurs disent qu'il est visuellement parfait, est le plus long pont à câble d'haubanage en *Amérique du Nord*. Érigé dans l'axe de *l'avenue Papineau*, au-dessus de la *rivière des Prairies*, il relie *l'île de Montréal* et *l'île Jésus*.

Ce pont a déjà été connu sous le nom de *Pont Papineau-Leblanc*.

Cette impressionnante structure rappelle le souvenir du notaire Joseph Papineau, père de Louis-Joseph Papineau, qui fut aussi arpenteur et député. On lui doit en bonne partie la confection du cadastre de l'*île Jésus*.

Ahuntsic

Détaché du territoire de la paroisse de *Sault-au-Récollet* où la mission de *Nouvelle-Lorette* avait été établie par les Sulpiciens en 1696, la municipalité du village d'*Ahuntsic*, connue alors sous le nom de « Back River », fut érigée le 21 janvier 1897. La ville de *Montréal* l'annexa cependant dès le 4 juin 1910 pour en faire l'un de ses quartiers dont les limites furent changées en 1922 puis en 1973. Ce *quartier d'Ahuntsic* recouvre le territoire des anciens villages de *Bordeaux*, *Cartierville* et de *Sault-au-Récollet*.

Ahuntsic était un jeune Indien néophyte, compagnon du père Nicolas Viel, qui périt tragiquement avec ce dernier dans les rapides de la *rivière des Prairies*, en 1625, non loin justement du site du futur village de *Sault-au-Récollet*.

Viau, Pont

Pour l'origine de ce toponyme, voir *Pont-Viau*.

Perry, Île

Entre *Bordeaux* et *Laval-des-Rapides*, à deux pas de cette institution bien connue qu'est la prison de *Bordeaux*, l'*île Perry*, connue jadis comme « l'île des Messieurs », est devenue la propriété de Charles Perry, qui lui donna son nom, le 19 juillet 1837.

Ce sont en effet les Messieurs de Saint-Sulpice qui mirent ce site en valeur lorsqu'ils y construisirent un moulin, dès 1798, à proximité du site des célèbres moulins du *Crochet* et du *Gros Sault*.

Le moulin des Messieurs était cependant érigé sur une petite presqu'île s'avançant dans la *rivière des Prairies*. Pour amener l'eau au moulin, les seigneurs durent creuser un canal à travers la presqu'île en question qui devint alors une île. Pour construire le moulin et y aménager les dépendances nécessaires, les Sulpiciens avaient réuni l'île ainsi créée à l'*île Raisin*, toute proche. Ce sont ces deux îles réunies, qui après avoir formé l'*île des Messieurs*, sont devenues ensemble l'*île Perry*.

Bordeaux

Les registres de la paroisse de *Saint-Joseph-de-Bordeaux* s'ouvrent en 1895; le 21 mars 1898, elle devint le village *de Saint-Joseph-de-Bordeaux*. Ce dernier toponyme est changé en ville de *Bordeaux* le 14 mars 1907. Peu après, le 4 juin 1910, elle est annexée à *Montréal* et forme le *quartier Bordeaux*. En 1916, le *quartier Bordeaux* fut réuni à celui d'*Ahuntsic* sous le nom *Ahuntsic-Bordeaux*. Depuis 1921, le nom de *Bordeaux* n'est plus utilisé officiellement pour désigner un quartier mais il demeure toujours en usage pour identifier un secteur résidentiel.

Selon H. Magnan, « le nom de Bordeaux a été donné à cette localité en souvenir du comte Daeylar, de Bordeaux, en France, un des capitalistes qui avait acheté la ferme Jubinville, dans la paroisse du Sault-au-Récollet, pour la diviser en lots à bâtir. La paroisse fut mise sous le patronage de saint Joseph pour honorer le premier patron de la Nouvelle-France ».

Médéric-Martin, Pont

À la suite d'une demande de la Société d'histoire de l'Île-Jésus, le pont enjambant la *rivière des Prairies* sur l'*autoroute 15* a été officialisé par la Commission de toponymie sous le nom de *Pont Médéric-Martin* en 1983.

Cette appellation rappelle la mémoire de l'ancien maire de *Montréal* de 1914 à 1924 et de 1926 à 1928. Il avait été antérieurement échevin du *quartier Papineau* de *Montréal* de 1906 à 1910 puis de 1912 à 1914. Médéric Martin est né à *Montréal* le 22 janvier 1869 et est décédé à *Laval-des-Rapides*, devenu *Laval* le 12 juin 1946. Avant la Première guerre mondiale, il avait établi sa résidence d'été sur l'*île Jésus* à *Laval-des-Rapides* au coin du *boulevard des Prairies* et de la *montée Major*.

Cartierville

C'est sur la rive droite de la *rivière des Prairies*, de part et d'autre du débarcadère vis-à-vis la traverse reliant l'*île de Montréal* à l'*île Jésus* et appartenant à MM. Desiauriers et Plouffe, qu'a pris naissance le futur village de *Cartierville* qui n'était à ses débuts qu'une extension de la paroisse de *Saint-Laurent*.

Devenu village autonome le 15 mars 1906 et ville en 1912, *Cartierville* fut annexé par la ville de *Montréal* le 22 décembre 1916. *Cartierville* honore, dans son nom, la mémoire de Sir Georges-Étienne Cartier (1814-1873) connu avant tout comme l'un des pères de la Confédération mais qui fut aussi, en 1837 et 1838 l'un des chefs les plus éclairés du mouvement d'insurrection dans le *Bas-Canada*. Tout au long de sa carrière, Cartier assuma de lourdes responsabilités à la Chambre d'assemblée, notamment sous les ministères Cartier-Macdonald et Taché-Macdonald.

Cartierville, Pont de

Une correspondance adressée au Séminaire de Québec par le notaire Joseph Papineau et Messire Lemaire-Saint-Germain, curé de *Saint-Martin*, révèle l'existence d'un traversier, dès la première moitié du XIX[e] siècle, sur la *rivière des Prairies*: « vis-à-vis le chemin qui longe l'église de Saint-Martin et aboutit à la Rivière-des-Prairies ». C'est Pascal Persillier-Lachapelle qui érigea le premier pont, appelé bien entendu *pont Lachapelle*, entre les villages de *L'Abord-à-Plouffe* et de *Cartierville*, entre 1850 et 1860. C'était un pont en bois, couvert, propriété d'une société privée composée entre autres des abbés Lahaise et Vinot et de MM. Viau et Brien dit Desrochers. Remis aux municipalités riveraines en 1908, le *pont Lachapelle* passa à la compagnie des Chemins de l'*île Jésus*. En 1912, le Conseil municipal de *Montréal* décida de reconstruire un nouveau pont, en béton et en acier, pour remplacer l'ancien qui ne répondait plus aux besoins des usagers. Pendant quelques mois, le nouveau pont porta le nom de « Pont Legault » en l'honneur de l'échevin du quartier. Ouvert à la circulation le 24 mai 1930, le pont changea de nom encore une fois et, suite à une nouvelle décision du Conseil municipal de *Montréal*, en date du 9 décembre 1930, il est devenu, tout simplement, le *pont de Cartierville*. On utilise encore *Pont Lachapelle* à l'occasion.

Saint-Laurent

La ville de *Saint-Laurent* tient son nom de la *côte Saint-Laurent* en voie de développement dès le début du 18[e] siècle dans le coeur de l'*île de Montréal*. Paroisse en 1720, elle devient une municipalité civile en 1855, puis une ville en 1893. À noter ici que la première chapelle se trouvait sur le *chemin de la Côte Saint-Laurent* situé dans l'axe du *boulevard Métropolitain* d'aujourd'hui. On construisit cependant l'église en 1732 sur la *rue Principale*, devenue plus tard le *boulevard Sainte-Croix*. Il y a donc eu déplacement du centre de *Saint-Laurent* de la côte au village.

Chats, Île aux

En plein milieu de la *rivière des Prairies*, entre *Saraguay* et l'*île Paton*, cette terre minuscule était jadis la propriété de M. Paton et figurait sur une carte de l'*île de Montréal* publiée en 1834 par A. Jobin comme étant l'*île au Chat*.

La croyance populaire veut que la présence, sur cette petite île, de nombreux ratons laveurs, connus plus familièrement comme des chats sauvages, soit à l'origine de ce nom. Mais peut-être est-ce plutôt une simple référence aux Amérindiens de la nation des Chats que l'on retrouvait plus en amont, en remontant le cours de la *rivière des Outaouais*, et dont il est souvent fait mention dans les **Relations des Jésuites**.

Bertrand, Ruisseau

Ce ruisseau connu sous ce nom depuis fort longtemps se jette dans la *rivière des Prairies*, presqu'en face de l'*île aux Chats*, entre *Pierrefonds* et *Saraguay*. Bien que personne ne semble pouvoir expliquer avec certitude pourquoi il a ainsi été nommé, il est permis de croire que ce nom rappelle le souvenir de l'ancienne paroisse de *Sainte-Geneviève*. En effet, Jean-Baptiste Bertrand s'y est marié le 8 novembre 1734.

Louis-Bisson, Pont

Le *pont Louis-Bisson* surplombe la *rivière des Prairies* et se trouve dans l'axe de l'*autoroute Chomedey*. Il assure ainsi le lien direct entre les deux grands aéroports du *Québec*, soit l'*aéroport de Dorval* et celui de *Mirabel*.

Ce nom réfère au pilote Louis Bisson de *Hull* qui a fourni un apport considérable au progrès de l'aviation civile au *Canada*. Ce compatriote a servi de lien entre les territoires éloignés du pays et il fut un pionnier de l'aéropostale au *Canada*.

Par un arrêté en conseil, le ministère des Transports a donc déterminé que le pont serait dénommé sous le vocable de *pont Louis-Bisson*. Il a été officialisé par la Commission de toponymie au mois d'avril 1983.

Roxboro

Détachée de la paroisse de *Sainte-Geneviève* et érigée en ville le 19 février 1914 en vertu de l'Acte 4, George V, chap. 91. Il est très difficile d'établir l'origine du toponyme *Roxboro*. On avance plusieurs hypothèses: un vieux colonel qui possédait une ferme entourée d'une immense clôture de pierre, dont on retrouve encore les ruines: *Roxboro* était autrefois le siège d'une carrière de calcaire; *Roxboro* a été fondée à l'époque où plusieurs de ses habitants travaillent au creusement du tunnel sous le *mont Royal*. Il semble que le mot « Rocks » ait contribué, d'une façon ou de l'autre, à la création du mot *Roxboro*. Malgré cette création linguistique, ce toponyme peut rappeler une ville d'*Angleterre*.

Dollard-des-Ormeaux

Sur la rive droite de la *rivière des Prairies*, entre *Roxboro* et *Pierrefonds*, la ville de *Dollard-des-Ormeaux* a été fondée aux dépens de l'ancienne municipalité de paroisse de *Sainte-Geneviève*, le 29 juillet 1924.

Dollard-des-Ormeaux perpétue la mémoire de ce jeune militaire français, Adam Dollard des Ormeaux, membre de la garnison de *Ville-Marie*, qui périt tragiquement, en 1660, avec ses compagnons au cours d'un violent combat contre les Indiens, au *Long-Sault*.

Pierrefonds

En 1845, la municipalité de paroisse de *Sainte-Geneviève* est créée par l'Acte 8, Victoria, chap. 40. En 1904, l'Acte 4, Édouard VII, chap. 69, divise en deux municipalités le territoire initial de la municipalité de paroisse de *Sainte-Geneviève*: la municipalité de village de *Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds* et la municipalité de paroisse de *Sainte-Geneviève*. En 1958, la municipalité de paroisse de *Sainte-Geneviève* est devenue municipalité de ville sous le nom de *Pierrefonds*.

Ce nom fut introduit à la suite d'un voyage en France du notaire Chaurest. Ayant visité le château de *Pierrefonds* (département de l'*Oise*), il décida, de retour à *Sainte-Geneviève*, de s'en construire une modeste réplique et de lui donner le même nom.

Sainte-Geneviève

Sur la rive droite de la *rivière des Prairies*, face à l'*île Bizard*, la paroisse de *Sainte-Geneviève* fut détachée de la paroisse de *Pointe-Claire* en 1741. Érigée canoniquement le 8 avril 1834, c'est l'autorité ecclésiastique qui lui avait donné sainte Geneviève comme patronne et protectrice, dès l'érection de la première desserte.

La ville de *Sainte-Geneviève*, dont la superficie actuelle dépasse à peine un kilomètre carré, n'est plus aujourd'hui que le reliquat bien modeste de cette première paroisse dont le territoire était fort étendu.

Sainte-Geneviève a donné naissance à *Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds* (1904), *Roxboro* (1914), *Dollard-des-Ormeaux* (1924) et *Pierrefonds* (1958).

Orme, Anse à l'

Entre la *pointe Boyer* et la *pointe du Cap-Saint-Jacques*, l'*anse à l'Orme* ne tire pas son nom de la présence en ces lieux d'un petit boisé d'ormes vigoureux, comme on l'a longtemps affirmé. En réalité, l'*anse à l'Orme* rappelle plutôt la mémoire de Julien Hubert dit de Lorme, à qui avait été concédée la terre adjacente à cette anse en 1698.

Boyer, Pointe

Sur le *lac des Deux Montagnes*, entre l'*anse à l'Orme* et la *baie Forget*, la *pointe Boyer* rappellerait, selon les uns, le souvenir du major Boyer à qui l'on devrait le développement de cette terre, jadis comprise dans les limites de la municipalité de paroisse de *Sainte-Anne-du-Bout-de-l'isle*, aujourd'hui *Sainte-Anne-de-Bellevue*. Elle pourrait aussi évoquer la mémoire d'Arthur Boyer (1851-1922), député de la circonscription électorale de *Jacques-Cartier* de 1884 à 1892.

Senneville

À la pointe ouest de l'*île de Montréal*, vis-à-vis l'*île aux Tourtes*, s'étendait, autrefois, un fief de 68,4 hectares, y compris quelques îles du *lac des Deux Montagnes*, concédé à Michel-Sidrac Dugué, Sieur de Boisbriand et membre du célèbre régiment de Carignan-Salières. Après y avoir créé un premier établissement, celui-ci décida de s'en départir le 20 janvier 1679 au profit des marchands Charles Le Moyne et Jacques Le Ber, son beau-frère, qui y aménagèrent un poste de traite de fourrures.

À la mort de son associé, Le Ber se retrouva seul propriétaire du fief, auquel il donna le nom de « Senneville » en souvenir de son lieu d'origine en *France*. En 1686, il y avait déjà érigé un fort, un moulin et un magasin, que les Indiens détruisirent en 1691. Annobli en 1696 par Louis XIV, Jacques Le Ber de Saint-Paul de Senneville est mort le 25 novembre 1706. Les derniers descendants de Jacques Le Ber se départirent de leur domaine peu avant l'avènement du régime anglais et le cédèrent à J.-B. Crevier dit Saint-Jean, de la paroisse de *Saint-Laurent*.

Il semble bien que la famille Le Ber de Senneville se soit éteinte vers 1761. En effet, les derniers descendants périrent dans le *golfe du Saint-Laurent*, dans la nuit du 13 au 14 novembre 1761, alors que le navire sur lequel ils s'étaient embarqués pour regagner la *France* sombra dans la tempête, à quelques kilomètres des côtes seulement.

À ses débuts, la paroisse fut rattachée à *Sainte-Anne-de-Bellevue* tandis que le village de *Senneville* fut érigé le 12 janvier 1895.

Forget, Pointe

Vers 1670, les Sulpiciens, seigneurs de l'*île de Montréal*, concédèrent un certain nombre de fiefs nobles à d'illustres personnages de l'époque, dans le *Haut-de-l'Île*, sur l'actuel territoire de *Sainte-Anne-de-Bellevue* dont les limites allaient, en ces années lointaines, de la *pointe Claire*, sur le *lac Saint-Louis*, à la *rivière à l'Orme*, sur le *lac des Deux Montagnes*.

Au cours des années, bon nombre de ces propriétés passèrent successivement aux mains de riches commerçants et entrepreneurs intéressés entre autres par le commerce des fourrures, puis, par la suite, par la mise en valeur de l'Ouest canadien et le développement des chemins de fer, pour retomber finalement, à la fin du XIX^e^ siècle, dans les mains de quelques influents « millionnaires » de la société montréalaise comme les MM. Angus, Abbott et J.L. Forget, par exemple. Ce dernier est devenu le propriétaire d'un vaste domaine dans *Sainte-Anne-de-Bellevue*, légèrement en amont de la décharge de la *rivière à l'Orme*, sur les bords du *lac des Deux Montagnes*.

C'est sur cette pointe de terre qui porte aujourd'hui le nom de cet homme que les Sulpiciens avaient aménagé un poste-relais, avec débarcadère et entrepôt, entre leur mission du *Sault-au-Récollet* et celle du *lac des Deux Montagnes*.

Angus, Pointe

À la fin du siècle dernier, le *Haut-de-l'Île-de-Montréal* se réjouissait de compter dans ses rangs plusieurs citoyens éminents dont Richard Bladworth Angus (1831-1922) qui possédait dans les limites de *Sainte-Anne-de-Bellevue* un vaste domaine. Donnant sur le *lac des Deux Montagnes*, la *pointe Angus* honore donc la mémoire de ce riche financier d'origine écossaise qui fut l'un des fondateurs du Pacifique Canadien (1881) et président de la Banque de Montréal de 1910 à 1913.

Abbott, Pointe

Sir John Abbott, né à *Saint-André-d'Argenteuil* le 12 mars 1821 et décédé à *Montréal* le 30 octobre 1893, eut une longue et brillante carrière d'homme politique et d'universitaire. Il fut maire de *Montréal* de 1887 à 1889 et premier ministre du *Canada* en 1891 et 1892. Propriétaire d'un vaste domaine dans le *Haut-de-l'Île-de-Montréal*, face au *lac des Deux Montagnes*, il s'attacha, entre autres, à la conservation de l'ancien *fort Senneville*.

Bizard, Île

C'est en contournant cette île concédée le 25 octobre 1678 à Jacques Bizard qu'une partie des eaux du *lac des Deux Montagnes* gagne la *rivière des Prairies*. Selon les titres de concession émis par le comte de Frontenac et l'intendant Duchesneau, on connaissait aussi cette île sous le nom d'*île Bonaventure*.

Pierre Fortier en était le propriétaire en 1791 et l'était encore lors du passage de Joseph Bouchette, vers 1830. Sur l'île, à cette époque, il n'y avait ni village, ni église, ni moulin, mais on y dénombrait 757 habitants. Ce n'est qu'en 1843 que fut érigée la première église sur l'île qui, selon Hormisdas Magnan, était aussi désignée comme *l'île Major*.

La paroisse religieuse avait été érigée le 10 juillet 1839 sous le nom de *Saint-Raphaël-de-l'Île-Bizard* et le 1er juillet 1855, la municipalité était érigée de plein droit sous ce même nom.

Monk, Pointe

On a donné à l'extrême pointe sud-ouest de l'*île Bizard* s'avançant dans le *lac des Deux Montagnes*, le nom de Sir James Monk (1745-1826) qui fut l'un des hommes politiques les plus en vue de son époque.

Propriétaire d'un fief sur l'*île Bizard*, James Monk fut juge en chef de la Cour du Banc du roi à *Montréal* de 1794 à 1824.

La résidence Villa-Maria qu'il fit construire sur le flanc sud-ouest du *mont Royal* fut utilisée par le gouverneur général du *Canada* de 1844 à 1849.

Laval-sur-le-Lac

Le territoire de *Laval-sur-le-Lac* a fait partie de la paroisse voisine de *Sainte-Dorothée* jusqu'à ce que sous l'influence d'Édouard Goyer, de la Société immobilière Goyer et Bigras, une nouvelle municipalité indépendante soit créée le 15 mars 1915. Située à l'extrême pointe ouest de l'*île Jésus*, avec une vue insaisissable sur le *lac des Deux Montagnes*, la nouvelle agglomération s'est alors identifiée comme étant le meilleur endroit de l'*île Jésus* d'où l'on pouvait dominer le lac... soit *Laval-sur-le-Lac*. Depuis le mois d'août 1965, la municipalité est devenue tout simplement l'un des quartiers de la ville de *Laval*.

Roussin, Île

À l'entrée de la *rivière des Prairies*, l'*île Roussin* constitue en quelque sorte l'extrême pointe ouest de l'*île Jésus* et de la ville de *Laval*. Ce toponyme évoque le souvenir d'une famille Roussin établie sur l'île.

Lalemant, Rapides

Les divers plans d'eau de l'*archipel de Montréal* sont caractérisés par la présence d'un certain nombre de seuils rocheux correspondant à des phénomènes d'ordre géologique. C'est ainsi qu'entre l'*île Bizard* et l'*île Jésus*, les eaux de la *rivière des Prairies* doivent, dès le début de leur parcours, franchir les *rapides Lalemant*, longtemps désignés sur maints documents cartographiques comme les *Dutchmen Rapids*. Sans en posséder la preuve formelle, nous pourrions croire que le nom attribué à ce passage de vives eaux rappelle le souvenir de l'un des trois pères jésuites Charles, Jérôme et Gabriel Lalemant qui ont vécu en *Nouvelle-France* au XVIIe siècle.

D'ailleurs le père Antoine Dalmas, jésuite, fait allusion à ces rapides dès 1674 dans son « Voyage d'exploration autour de l'île de Montréal... » quand il écrit : « ...ce quatrième rapide ne semble pas éloigné du cinquième, qui est presque à l'extrémité du chenail de la rivière des Prairies ». On se souviendra, par ailleurs, que le père Gabriel Lalemant fut martyrisé par les Iroquois le 17 mars 1649.

Bigras, Île

Connue depuis 1817 comme l'*île Amesse*, du nom de son propriétaire Louis Amesse, la plus grande des quatre îles formant l'*archipel des Îles Laval*, entre les *rapides Lalemant* et les *rapides du Cheval Blanc*, fut achetée en 1890 par Émilien Bigras qui lui donna son nom.

Îles-Laval

Dans la *rivière des Prairies*, au point de rencontre de l'*île de Montréal*, de l'*île Jésus* et de l'*île Bizard*, et plus précisément entre les *rapides Lalemant* et les *rapides du Cheval Blanc*, les îles *Bigras*, *Pariseau*, *Verte* et *Ronde* sont devenues la municipalité d'*Îles-Laval* en 1941, englobée elle aussi dans la nouvelle ville de *Laval* en 1965.

En choisissant de se regrouper sous ce nom, on espérait peut-être faire retomber sur la municipalité naissante un peu du prestige et de la renommée de la municipalité voisine de *Laval-sur-le-Lac*. À moins qu'on ce soit inspiré du nom du comté, *Laval* tout simplement.

L'*île Bigras*, la plus grande des quatre îles concernées, était en 1890 la propriété d'Émilien Bigras qui était aussi propriétaire des trois îles voisines. C'est en 1919 que les frères Honorius et Zéphirin Pariseau se portèrent, pour leur part, acquéreurs de l'île qui porta leur nom.

Cheval Blanc, Rapides du

Les *rapides du Cheval Blanc* barrent la *rivière des Prairies*, entre *Pierrefonds* et *Sainte-Dorothée*. Une légende fantaisiste serait à l'origine de ce toponyme: un cheval blanc aurait en effet sauté du traversier de l'*île Bizard*, alors à la dérive, à la hauteur de ces rapides.

Pourquoi ne pas supposer tout simplement que les nombreuses crêtes d'écume jaillissant au beau milieu de ces eaux tumultueuses auraient rappelé depuis toujours aux voyageurs aussi bien qu'aux riverains la crinière hérissée d'un merveilleux cheval blanc?

Jésus, Île

Encerclée par la *rivière des Mille Îles* et la *rivière des Prairies*, l'*île Jésus* correspond en réalité au territoire de la ville de *Laval*. Il semble bien que cette vaste seigneurie reçut le nom « d'Ile Jésus » en même temps que les Jésuites en obtinrent la concession, le 15 janvier 1636, par la Compagnie de la Nouvelle-France. Cet acte de concession, conservé aux archives du Séminaire de Québec, porte bel et bien la mention « Ile Jésus ». Quoi de plus normal que de désigner sous le nom d'*Île Jésus* ce vaste domaine cédé aux membres de la Compagnie de Jésus?

La **Relation des Jésuites** de 1637, sous la plume du père Le Jeune, parle de l'*île Jésus* en ces termes: « Au nord de l'île de Mont-Réal, passe la rivière des Prairies, laquelle est bornée par une autre île belle et grande, l'île de Montmagny. Au-delà de cette île, est la rivière Saint-Jean, du nom de Jean Nicolet, truchement et commis au magasin des Trois-Rivières, qui voyageait souvent par là, laquelle touche aux terres fermes du côté du nord. Il y a deux saults, ou chutes d'eau correspondant au Sault-St-Louis, l'un dans la rivière des Prairies, l'autre dans la rivière Saint-Jean ».

L'année suivante, soit le 16 août 1638, les Jésuites ne parlent plus de l'*île de Montmagny* – du nom du gouverneur de la *Nouvelle-France* – mais bien de l'*Isle Jésus*. Le certificat de prise de possession de la seigneurie par la Compagnie de Jésus en fait foi: « Nous Charles Huault de Montmagny (...) suivant un mandement d'une concession faite par Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle france d'une isle nommée L'Isle Jésus au profit des Révérends Pères Jésuites de la nouvelle france. Aurions déclaré que nous (...) mettions en réelle et actuelle de la dite Isle pour et au nom et comme procureur des Révérents Pères Jésuites de la dite nouvelle france au moyen de quoy nous aurions fait enfouir au pied d'un Arbre de boys dur quattre placques de plomb gravées du nom de Jésus et une grosse pierre pardessus sur le pied duquel arbre aurions fait graver une croix et clouer une pièce de boys par le travers du dit arbre. »

Laval

Concédée d'abord aux Jésuites le 15 janvier 1636, la *seigneurie de l'Île-Jésus* passa par la suite à François Berthelot qui, en 1675, l'échangea à monseigneur de Laval en retour de l'*île d'Orléans*. L'émi-

nent prélat transporta son droit de propriété au Séminaire de Québec en 1680. C'est en 1702 que la paroisse *Saint-François-de-Sales* fut fondée. Beaucoup d'autres le furent par la suite, réparties dans les 14 villes du territoire de l'île qui se fusionnèrent volontairement pour former, le 6 août 1965, la nouvelle ville de *Laval*, perpétuant de cette façon le souvenir du grand ecclésiastique que fut monseigneur François de Montmorency-Laval.

Voici les 14 villes qui formèrent la nouvelle ville de *Laval*:

Auteuil, Chomedey, Duvernay, Fabreville, Îles-Laval, Laval-des-Rapides, Laval-Ouest, Laval-sur-le-Lac, Pont-Viau, Saint-François, Saint-Vincent-de-Paul, Sainte-Dorothée, Sainte-Rose et *Vimont*.

Papineau, Ruisseau

Il se jette dans la *rivière des Prairies*, à un kilomètre en aval des *rapides du Cheval Blanc*, après avoir drainé une partie des terres des paroisses de *Saint-Martin* et de *Sainte-Dorothée*.

Ardent nationaliste et orateur réputé, Joseph Papineau fut élu à la Chambre d'Assemblée en 1792. Agent du Séminaire de Québec pour sa *seigneurie de l'Île-Jésus*, Papineau était d'abord notaire, mais il était aussi arpenteur. À ce titre, il a tracé une bonne partie du cadastre de la seigneurie. En plus de sa *seigneurie de la Petite-Nation*, le célèbre notaire – et père du patriote Louis-Joseph Papineau – possédait de nombreuses terres sur *l'île Jésus*.

Du Tremblay, Île

Adjacente à la rive gauche de la *rivière des Prairies*, entre les ponts de l'autoroute 13 et de *Cartierville*, *l'île du Tremblay* rappelle le souvenir de cette prestigieuse famille longtemps propriétaire du quotidien montréalais **La Presse**.

Paton, Île

Immédiatement à l'est de *l'île du Tremblay*, cette île fait aujourd'hui partie du complexe résidentiel de luxe du Havre-des-Îles. Elle était jadis la propriété d'un monsieur Paton qui posséda aussi *l'île aux Chats*, située à courte distance, dans la *rivière des Prairies*.

Chomedey

Voulant honorer la mémoire de son père Joseph-Olivier qui avait été député du « comté » à l'Assemblée législative du *Québec*, aujourd'hui l'Assemblée nationale, de 1919 à 1931, le conseiller législatif Omer Renaud avait obtenu, le 11 février 1959, que le territoire de la municipalité de paroisse de *Saint-Martin* devienne la ville de *Renaud*. Deux ans plus tard, le 24 mars 1961, cette municipalité encore toute jeune fut englobée par la ville voisine de *Chomedey*, sous le nom de *Chomedey-Est*. Puis, le 6 août 1965, c'est toute la municipalité de *Chomedey* – qui devait son nom au fondateur de *Montréal*, Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve – qui se fusionna volontairement avec 13 autres municipalités de *l'île Jésus* pour former la ville de *Laval*.

L'Abord-à-Plouffe

Nous savons, grâce à une correspondance émanant du presbytère de *Saint-Martin*, en date de 1789, qu'il existait un traversier en service « depuis plusieurs années vis-à-vis le chemin qui longe l'église de Saint-Martin et aboutit à la rivière des Prairies ». Or parmi les propriétaires des terrains où accostait le traversier, il y avait plusieurs familles de Plouffe. On prit donc l'habitude, en parlant du débarcadère de la rive gauche de la rivière, de parler du bord des Plouffe. D'où le nom très imagé de « L'Abord-à-Plouffe ». D'ailleurs, les cageux qui descendaient la *rivière des Outaouais*, au cours de leur voyage vers *Québec*, faisaient souvent halte au *moulin du Crochet* et en profitaient pour rendre visite à l'hôtel des Plouffe, à deux pas du traversier qui, en 1801, était la propriété de François Plouffe. En face, de l'autre côté de la rivière, le débarcadère était construit sur la terre d'un nommé Deslauriers.

Incorporé le 26 novembre 1915, le village de *L'Abord-à-Plouffe* fut absorbé par la nouvelle ville de *Chomedey* en 1961, qui est elle même devenue, depuis le 6 août 1965, un des districts de la ville de *Laval*.

Saint-Martin

Les trois premières paroisses fondées sur *l'île Jésus* depuis 1702 ne suffisant plus, l'évêque de *Québec* assigna un curé résidant au territoire qui allait devenir la quatrième paroisse dès 1774. On donna à cette paroisse le nom de *Saint-Martin*, en hommage à Martin Bergeron qui avait occupé auparavant le terrain sur lequel fut érigée l'église. En 1965, le village de *Saint-Martin* s'est fondu dans la nouvelle ville de *Laval*.

Laval-des-Rapides

Détachée de la paroisse de *Saint-Martin* le 3 avril 1912, la municipalité de *Laval-des-Rapides* n'existe plus. La nouvelle ville de *Laval* l'a englobée, avec les 13 autres villes de l'île, le 6 août 1965. On a cependant conservé l'habitude de désigner sous ce nom maintenant familier tout le secteur de l'*île Jésus* longeant la *rivière des Prairies*, entre *Chomedey* et *Pont-Viau*.

Laval-des-Rapides rappelle, d'une part, la mémoire d'un des premiers grands seigneurs de l'*île Jésus* et souligne, d'autre part, le site près duquel s'est développée l'agglomération.

En effet, monseigneur François de Montmorency-Laval, premier évêque de *Québec*, avait reçu la concession de l'*île Jésus* en 1675. Par ailleurs, l'agglomération est née et a grandi à proximité des rapides du *Sault-au-Récollet*, d'où ce nom bien ancré à la fois dans l'espace et le temps.

Vimont

Déjà, en 1770, une requête des francs-tenanciers de l'*île Jésus* demandait à l'évêque de *Québec*, monseigneur Briand, l'autorisation d'ériger une chapelle afin de desservir le haut du *rang Saint-Elzéar*. Ce n'est qu'en 1900 toutefois que cette paroisse sera fondée, détachée en partie de *Saint-Martin*, de *Sainte-Rose* et de *Saint-Vincent-de-Paul*. Par la suite, elle deviendra la municipalité de *Saint-Elzéar-de-Laval*, le 10 septembre 1904 et la ville de *Saint-Elzéar*, le 2 février 1906.

On abandonnera l'ancien nom de *Saint-Elzéar*, pour celui de *Vimont* en 1962, en souvenir du père Barthélemy Vimont, troisième supérieur des Jésuites en terre canadienne. Auteur de plusieurs « Relations » de 1640 à 1645, c'est ce religieux qui célébra la première messe à *Ville-Marie*, en 1642. Le *chemin de la Côte-Saint-Elzéar*, entre le *boulevard Curé-Labelle* et la *montée Saint-François*, traduit bien le profond attachement des anciens résidents de ces lieux qui parlent toujours de *Saint-Elzéar* en mémoire du chanoine Elzéar Vallier, du Séminaire de Québec. C'est en 1742 que les premiers colons avaient pris souche dans le *rang Saint-Elzéar* et c'est dans ce rang que s'éleva la première église.

Cap-Saint-Martin

La présence d'un affleurement calcaire dans un secteur de la paroisse de *Saint-Martin* est à l'origine de ce nom.

Dès octobre 1770, alors qu'il n'y avait encore que trois paroisses religieuses sur l'*île Jésus*, les habitants du centre-sud de l'île, plus particulièrement ceux du *rang Saint-Elzéar*, demandèrent à monseigneur Briand, évêque de *Québec*, l'autorisation d'ériger une chapelle qui leur permettrait de satisfaire aux préceptes du culte. Ils étaient, disaient-ils, trop éloignés des paroisses existantes.

Ce n'est qu'en 1900 que cette chapelle fut construite! La paroisse de *Saint-Elzéar-de-Laval* sera créée l'année suivante, en 1901, de part et d'autre du *rang Saint-Elzéar*, avec desserte dans le secteur connu comme le *cap Saint-Martin*.

C'est ce « cap » de roche situé dans la paroisse de *Saint-Martin* dont le territoire fut amputé pour former la paroisse de *Saint-Elzéar-de-Laval* et qui fut très tôt exploité par des tailleurs de pierre qui justifie ce toponyme de *Cap-Saint-Martin*.

Pont-Viau

Sur le cours inférieur de la *rivière des Prairies*, un pont existait déjà entre *Saint-Vincent-de-Paul* et le village de *Sault-au-Récollet* en 1849, alors qu'était disparue l'une des plus légendaires « traverses » de la région. Plus au sud, c'est le 15 juin 1723 qu'un certain Christophe Viau s'était installé au numéro 64 du cadastre local. Autour de ce point d'ancrage, la population se fixa rapidement si bien que déjà un pont existait en cet endroit entre l'*île Jésus* et l'*île de Montréal* dès 1859 afin de répondre à ses besoins. Celle-ci grandissant sans cesse, une paroisse fut formée en 1915, à partir des paroisses voisines de *Saint-Vincent-de-Paul*, *Laval-des-Rapides* et *Saint-Martin*.

La municipalité rurale fut incorporée l'année suivante. Trente ans plus tard, le 10 mai 1946, *Pont-Viau* accédait au rang de ville mais au mois d'août 1965 elle n'était plus qu'une partie du *quartier de Duvernay*, englobée elle aussi dans la nouvelle ville de *Laval*.

Duvernay

La municipalité de la paroisse de *Saint-Vincent-de-Paul* fut incorporée en ville sous le nom de *Duvernay* par une loi sanctionnée le 6 février 1958. Cette cité est devenue partie de la ville de *Laval* en 1965.

Ce nom rappelle Joseph-Ludger Duvernay (1799-1852), propriétaire des journaux **La Minerve** et **Spectator** achetés en 1827, fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1834, député du « comté » de *Lachenaie* au *Bas-Canada* de 1837 à 1838, « comté » dont fit partie l'*île Jésus* de 1830 à 1838.

Saint-Vincent-de-Paul

Au fur et à mesure que les effectifs de la population de la *seigneurie de l'Île-Jésus* s'accroissaient, il fallait songer à créer de nouvelles paroisses pour satisfaire aux besoins des habitants. C'est ainsi que par une ordonnance du 5 février 1740, l'intendant Gilles Hocquart autorisait la création de deux autres paroisses : *Sainte-Rose* et *Saint-Vincent-de-Paul*, cette dernière devant desservir les résidents de la côte sud et l'*île Jésus*, en haut du territoire déjà dévolu à la première paroisse fondée en 1702, *Saint-François-de-Sales*. La première église fut donc construite en 1743 et l'évêque, monseigneur Pontbriand, lui donna comme patron un saint d'aussi grande envergure que saint François, saint protecteur de la paroisse voisine, dont *Saint-Vincent-de-Paul* fut détachée.

Le village, construit en partie sur les terres, entre autres, d'un dénommé Jean Drapeau installé en ces lieux depuis le 17 septembre 1721, était le point d'arrivée du premier grand chemin – la *montée Masson* – tracée à travers l'*île Jésus*, entre la *traverse de Terrebonne* et celle de *Saint-Vincent-de-Paul*. Depuis le 6 août 1965, *Saint-Vincent-de-Paul* est devenue partie intégrante de la ville de *Laval*.

Avant que ne soit officiellement fondée la paroisse de *Saint-Vincent-de-Paul*, on avait coutume de désigner sous le nom des *Écores*, en raison justement du caractère escarpé des rives, les lieux où s'installèrent les premiers habitants de la paroisse, sur les bords de la rivière.

Saint-François

Une chapelle avait été érigée sur l'*île Jésus* dès 1685. Mais ce ne fut qu'en 1702 que le Séminaire de Québec obtint l'autorisation de fonder une première paroisse, à la pointe nord-est de l'île, comme le prouve un document portant la signature du vicaire-général François Vachon de Belmont : « Nous avons été requis de donner permission au dit sieur Jean-François du Buisson, prêtre au Séminaire de Québec, de faire construire une église dans le domaine de l'île Jésus pour servir de paroisse aux habitants qui y sont et seront établis dessus, qui depuis plusieurs années que la dite église et paroisse a commencé à s'établir... ».

Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que l'église paroissiale ait été placée sous le patronage de saint François de Sales ? En effet, en plus de monseigneur François de Montmorency-Laval, les abbés François Vachon de Belmont et Jean-François du Buisson n'avaient-ils pas eux aussi participé à la fondation de la première paroisse de l'*île Jésus*. En 1753, le Séminaire de Québec avait obtenu de l'intendant Bigot la permission de construire un village à la pointe nord-est de l'île mais le projet échoua. De nombreux malentendus entre les paroissiens et l'évêque de *Québec* entraînèrent une longue interruption du culte à *Saint-François*, de 1806 à 1844. Monseigneur Bourget rétablit la paroisse en 1847 et en confia la desserte au curé de *Terrebonne*. Érigée en municipalité en 1845, la paroisse de *Saint-François-de-Sales* est devenue ville sous le nom de *Saint-François-de-Laval* le 6 février 1958, avant de devenir tout simplement *Saint-François* en 1963. Au mois d'août 1965, elle fut englobée dans la nouvelle ville de *Laval*.

Mille Îles, Rivière des

Cette rivière, parsemée dans son cours moyen et inférieur d'une soixantaine d'îles, relie le *lac des Deux Montagnes* au *fleuve Saint-Laurent*. Entre les *rapides du Grand Moulin*, à sa source, et l'*île Mathieu*, à son embouchure, elle parcourt environ 40 kilomètres. En 1637, dans les **Relations des Jésuites**, le père Le Jeune la désignait comme la « rivière Saint-Jean », du nom de Jean Nicolet, explorateur reconnu au service de la Compagnie des Cent-Associés. Pour sa part, le 24 septembre 1683, l'intendant Demeulle avait concédé à Michel-Sidrac Dugué : « des terres qui sont à commencer (...) dans la rivière Jésus (...) en montant la dite rivière, avec les Isles, islets et battures qui se trouveront... ». Et pourtant, quelques années auparavant, soit en 1674, le père jésuite Antoine Dalmas, dans son voyage d'exploration autour de l'*île de Montréal* et le long de la côte de l'*île Jésus*, parlait quant à lui de la *rivière des Mille Îles* : « Je fis diligence pour visiter l'autre costé de la pointe de l'Isle Jésus. Nous passâmes un violent rapi-

de qui est entre des Isles et l'Isle Jésus, du Costé de Louest. Nous trouvasmes des terres fort pierreuses et, plus bas, terres fort noyées et meslées d'Isles que l'on appelle les Mil Isles... ». Près d'un siècle plus tard, en 1762, le notaire Coron, qui rédigea le contrat de construction du moulin seigneurial de la *rivière du Chêne*, à *Saint-Eustache*, parlait encore de cette rivière comme de la « rivière Jésus », appelée en abénaquis, *Makigôtekw*, qui signifie « la rivière aux rateaux ».

Mathieu, Île

Le livre-terrier de la *seigneurie de l'Île-Jésus* compilé par monsieur Elzéar Vallier, supérieur du Séminaire de Québec, le 1er juin 1732, ne fait aucune mention d'une terre concédée à une quelconque famille Mathieu, comme on a pu le croire longtemps.

Il semble plutôt que cette île, la toute dernière de la *rivière des Mille Îles*, ait pu, à un moment ou l'autre, être la propriété d'Étienne Mathieu (1804-1872) qui, en plus d'être l'un des plus importants propriétaires fonciers de *Lachenaie*, sur la rive nord de la *rivière des Mille Îles*, fut député de la circonscription électorale de *L'Assomption* à l'Assemblée législative de 1867 à 1871.

Montée du Moulin, Ruisseau de la

Le Séminaire de Québec a construit en 1716 un moulin dit « moulin de Saint-François » ou « moulin d'en bas », sur la côte sud de l'*île Jésus*, à une courte distance de leur domaine principal qui se trouvait à l'extrémité est de l'île. La présence d'un petit îlot, dans la *rivière des Prairies*, à quelques mètres de la rive et en face du futur village de *Saint-François*, a facilité la construction de ce moulin qui avait 60 pieds sur 30, et qui était doté de deux moulanges. On accédait à ce moulin par une montée qui traversait le bas de l'île d'une rive à l'autre. Le ruisseau qui longe cette montée sur la moitié de son parcours avant de se jeter dans la *rivière des Mille Îles* est ainsi devenu le *ruisseau de la Montée du Moulin*.

Auteuil

Connue fort longtemps comme le « Bas-de-Sainte-Rose », la paroisse de *Sainte-Rose-Est* a obtenu le statut de ville le 18 février 1961. Elle a alors immédiatement changé son nom en celui d'*Auteuil*, s'inspirant en cela d'une ville de la banlieue parisienne. Mais son existence en tant que ville autonome et distincte fut de bien courte durée puisqu'elle est devenue, dès le 6 août 1965, l'un des quartiers de la ville de *Laval*, née du regroupement volontaire de toutes les agglomérations de l'*île Jésus*.

Sainte-Rose

C'est le 18 novembre 1745 que le nom de *Sainte-Rose* apparut pour la première fois dans les archives. La paroisse fut fondée à la suite d'une ordonnance de l'intendant Hocquart, datée du 16 mars 1740, qui répondait ainsi à une requête des habitants du secteur de l'*île Jésus* désireux de ne plus traverser la rivière pour aller assister aux offices du culte à *Terrebonne*.

L'ordonnance en question prévoyait que tout le côté nord de l'*île Jésus*, le long de la *rivière des Mille Îles*, formerait une nouvelle paroisse, en excluant, bien sûr, les terres déjà comprises dans les limites de *Saint-François-de-Sales*, fondée déjà depuis une quarantaine d'années.

On peut penser, avec la plupart de ceux qui ont fouillé l'histoire de *Sainte-Rose*, que ce serait le curé Lepage, de *Terrebonne*, et futur curé de *Sainte-Rose*, qui aurait suggéré de faire de sainte Rose la patronne de la paroisse naissante en raison de la dévotion particulière qu'il portait à cette sainte. Les premières écritures faites dans les registres le furent sous l'inscription de « Sainte Roze (sic) de Lima », en 1741, année de la construction d'une première chapelle.

Plusieurs changements de noms et de limites ont marqué l'histoire de *Sainte-Rose*, tant au plan religieux que civil. Ainsi, le 13 mars 1857, il y eut deux paroisses religieuses: celle du village de *Sainte-Rose* et celle de la paroisse de *Sainte-Rose-de-Lima*. En 1914, le territoire de la paroisse civile a été scindé en *Sainte-Rose-Ouest* (*Haut-de-Sainte-Rose*) et *Sainte-Rose-de-Lima-Est* (*Bas-de-Sainte-Rose*). Le 6 février 1918, le village de *Sainte-Rose* est devenu ville. À compter de 1954, on ne parle que de *Sainte-Rose* et non plus de *Sainte-Rose-de-Lima*. Puis *Sainte-Rose-Ouest* devint *Fabreville* en 1957 et *Sainte-Rose-Est*, pour sa part, s'appellera *Auteuil*. Enfin, le 6 août 1965, *Sainte-Rose* s'intégrera à la nouvelle ville de *Laval*.

Fabreville

C'est en souvenir du troisième évêque et aussi premier archevêque de *Montréal*, monseigneur Charles-Édouard Fabre (1827-1897), que l'on a donné ce nom à la partie de l'*île Jésus* qui jusqu'au 21 février 1957 formait *Sainte-Rose-Ouest*. À compter du 6 août 1965 cependant, *Fabreville*, dont le territoire s'étendait à peu près également de part et d'autre de l'*autoroute 13* se joignit aux autres agglomérations de l'*île Jésus* pour former, de plein gré, la nouvelle ville de *Laval*.

Grand Moulin, Rapides du

Les *rapides du Grand Moulin* marquent la limite entre le *lac des Deux Montagnes* et la *rivière des Mille Îles*. En 1832, Joseph Bouchette parlait des rapides « Spénard ». Ils devinrent les *rapides du Grand Moulin* à la suite de la construction, par le seigneur Globensky, d'un moulin à farine qui fut désigné tout simplement comme le « Grand Moulin », pour le distinguer du « Petit Moulin » édifié dès 1762 par le seigneur Dumont au coeur du village de *Saint-Eustache*, sur la *rivière du Chêne*.

Laval-Ouest

Le 6 mars 1906, l'archevêque de *Montréal*, monseigneur Paul Bruchési, a rattaché à la paroisse de *Saint-Eustache*, pourtant située sur la rive opposée de la *rivière des Mille Îles*, une partie du territoire appartenant jusque-là à *Sainte-Rose*. En 1927, 98 propriétaires de ce secteur ouest de l'*île Jésus* amorcèrent des démarches pour la création d'une paroisse religieuse autonome devant aboutir seulement en 1946.

Au plan civil, c'est en 1929, qu'une société immobilière connue sous le nom de la Compagnie La Patrie Limitée fit l'acquisition de quelques terrains, dont quatre plages fort populaires à l'époque, pour former un nouveau développement domiciliaire tourné alors vers la villégiature et qui fut incorporé sous le nom de *Plage-Laval* en 1930 et sous le statut de ville en 1932, avant de devenir *Laval-Ouest* en 1950. Enfin, au mois d'août 1965, *Laval-Ouest* a été englobée dans la nouvelle ville de *Laval*.

Que ce soit pour *Plage-Laval* ou pour *Laval-Ouest*, on s'inspira en premier lieu du nom du « comté » de l'époque soit *Laval*. Les quatre plages de la municipalité contribuèrent à la création de la municipalité de *Plage-Laval*. Plus tard, ce secteur occidental de l'*île Jésus* devint tout simplement *Laval-Ouest*.

Les Lavallois continuent de désigner occasionnellement ce lieu sous les deux noms de *Laval-Ouest* ou *Plage-Laval*.

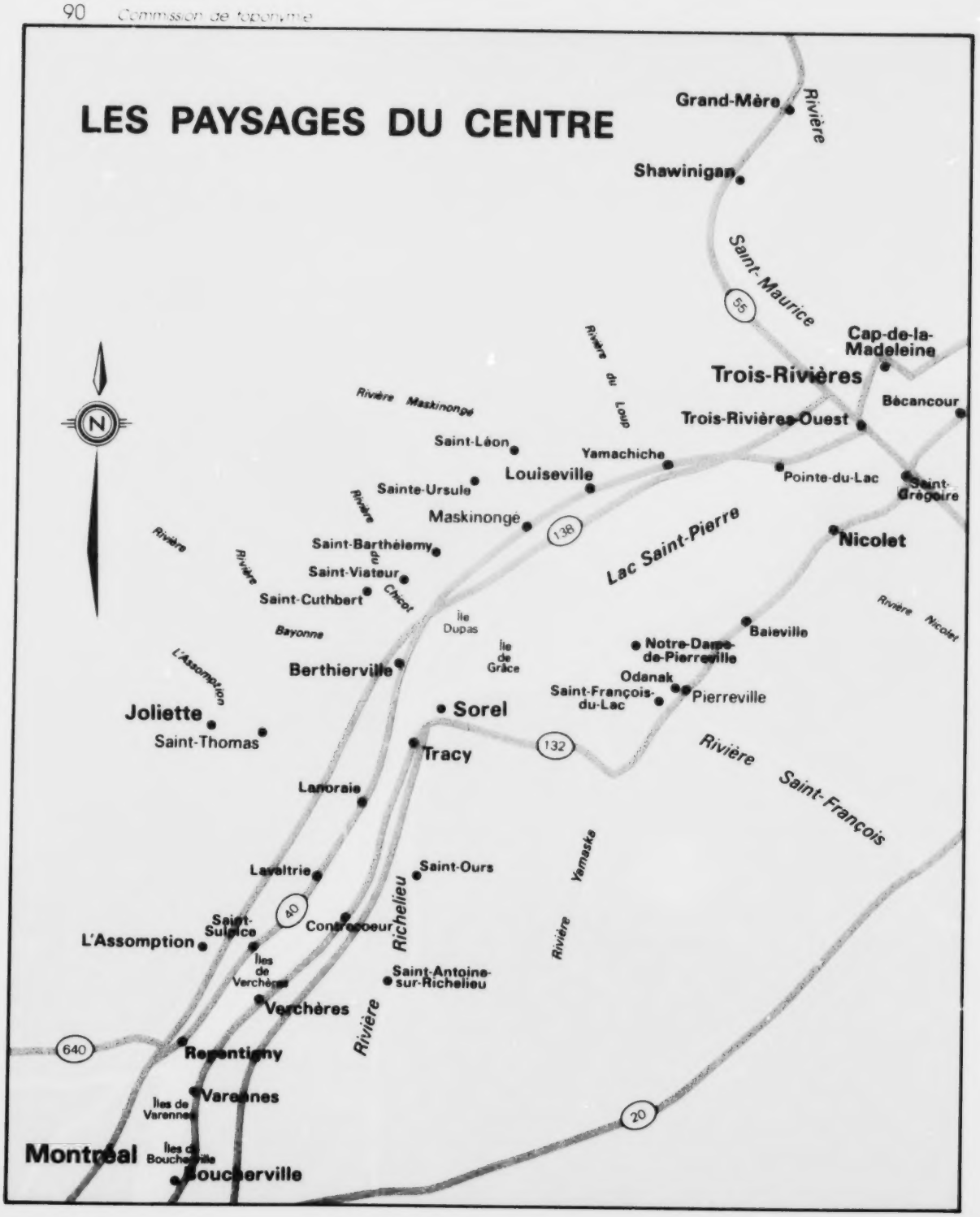
Turcotte, Île

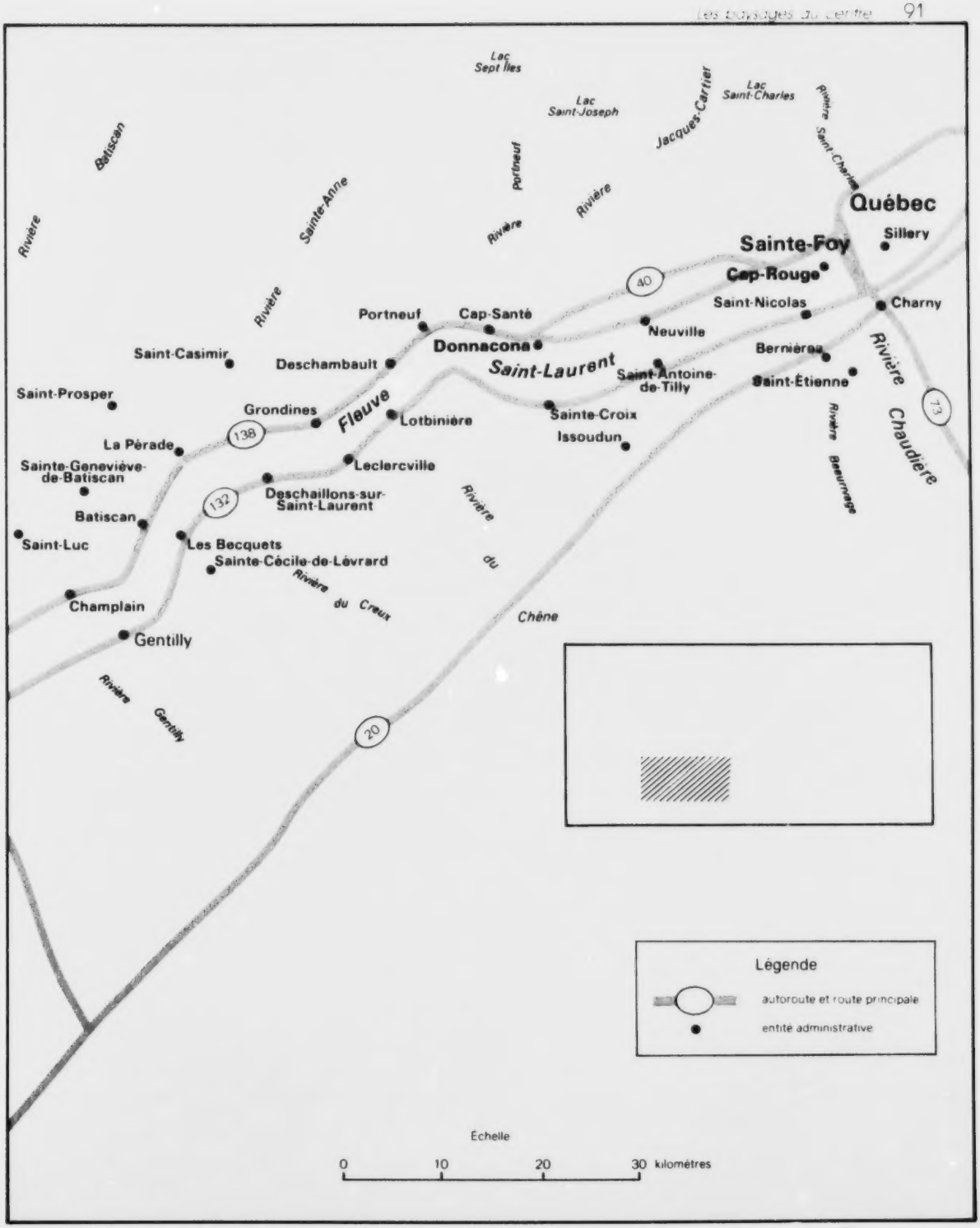
Au coeur des *rapides du Grand Moulin*, l'*île Turcotte* émerge exactement au point de rencontre du *lac des Deux Montagnes* et de la *rivière des Mille Îles*. Actuellement propriété de la famille Turcotte, elle appartenait, vers 1830, à la famille Spénard qui possédait un moulin sur la rive gauche de la rivière. À cette époque, on parlait des *rapides Spénard*, et pas encore des *rapides du Grand Moulin*. L'érection envisagée d'un ouvrage de contrôle des crues à l'embouchure du *lac des Deux Montagnes* modifiera en partie l'aspect de cette île.

Les paysages du centre

L'ancien Chemin du Roy et son étape principale, Trois-Rivières

Des campagnes oubliées: la rive sud du Saint-Laurent


LES PAYSAGES DU CENTRE
Grand-Mère
Rivière
Shawinigan
Saint-Maurice
55
Cap-de-la-Madeleine
Trois-Rivières
Bécancour
Trois-Rivières-Ouest
Rivière du Loup
Rivière Maskinongé
Saint-Léon
Yamachiche
Louiseville
Pointe-du-Lac
Saint-Grégoire
Sainte-Ursule
Rivière
Maskinongé
138
Nicolet
Lac Saint-Pierre
Rivière
Saint-Barthélemy
Rivière
Saint-Viateur
Saint-Cuthbert
Chicot
Rivière
Nicolet
Bayonne
Île Dupas
Baieville
Notre-Dame-de-Pierreville
Île de Grâce
L'Assomption
Berthierville
Odanak
Saint-François-du-Lac
Pierreville
Joliette
Sorel
Saint-Thomas
Tracy
132
Rivière Saint-François
Lanoraie
Lavaltrie
Saint-Ours
Yamaska
40
Saint-Sulpice
Contrecoeur
Richelieu
L'Assomption
Îles de Verchères
Saint-Antoine-sur-Richelieu
Rivière
Verchères
640
Repentigny
Varennes
Îles de Varennes
20
Montréal
Îles de Boucherville
Boucherville


Lac Sept Îles
Lac Saint-Joseph
Lac Saint-Charles
Jacques-Cartier
Rivière Saint-Charles
Batiscan
Rivière
Sainte-Anne
Portneuf
Rivière
Rivière
Québec
Sillery
Sainte-Foy
Cap-Rouge
40
Saint-Nicolas
Charny
Portneuf
Cap-Santé
Neuville
Donnacona
Saint-Casimir
Deschambault
Saint-Laurent
Saint-Antoine-de-Tilly
Bernières
Saint-Étienne
Rivière Chaudière
Saint-Prosper
Grondines
Fleuve
Lotbinière
Sainte-Croix
Issoudun
138
La Pérade
Sainte-Geneviève-de-Batiscan
Leclercville
Deschaillons-sur-Saint-Laurent
132
Batiscan
Saint-Luc
Les Becquets
Sainte-Cécile-de-Lévrard
Rivière du Chêne
Rivière du Creux
Champlain
Gentilly
Rivière Gentilly
20
Rivière Beaurivage
73
Légende
autoroute et route principale
entité administrative
Échelle
0 10 20 30 kilomètres

Les Paysages du Centre

Des abords de Montréal et de Repentigny sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent et de Boucherville et de Varennes sur la rive sud, jusqu'à la hauteur de Québec et de Lévis plus à l'ouest, s'étend une région basse et plate, enfermée entre deux lisières de hautes terres et occupée en son centre par la grande dépression du lac Saint-Pierre. C'est ce pays que le géographe Raoul Blanchard appelait autrefois « le centre du Canada français », en référence à sa situation mitoyenne entre Montréal et Québec.

Le trajet proposé peut emprunter deux voies: l'ancien chemin du Roy, situé sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent et dont l'étape principale est la ville de Trois-Rivières qui fête, en 1984, son 350e anniversaire de fondation par Laviolette, et la rive sud du fleuve Saint-Laurent, dont les paysages restent souvent ignorés des voyageurs qui empruntent l'autoroute Transcanadienne reliant Montréal à Québec par l'intérieur des terres. Chacun de ces deux itinéraires comporte ses charmes particuliers et révèle une histoire dont les racines remontent aux premières décennies du XVIIIe siècle et parfois même bien avant.

L'ancien Chemin du Roy et son étape principale: Trois-Rivières

Jusqu'aux premières années du XVIII[e] siècle, l'unique chemin qui relie Québec à Montréal et ces villes aux campagnes environnantes reste le fleuve Saint-Laurent et ses affluents, que les Amérindiens appellent des « chemins qui marchent ». Avec le développement des seigneuries, toutefois, la nécessité de chemins de terre se fait sentir, tant et si bien que, dès le premier quart du XVII[e] siècle, les premières routes apparaissent. Mais à vrai dire, il ne s'agit encore que de mauvaises voies permettant aux censitaires de se rendre à l'église paroissiale, au moulin ou au quai. Il faudra attendre, en fait, la fin des années 1730 avant que le premier chemin du Roy soit tracé, réunissant en une route continue tous ces anciens bouts de chemins à ceux qui étaient déjà apparus autour de Montréal et de Québec.

Le projet mettra près de trois quarts de siècle à être réalisé. Pensé dès 1667, il ne s'amorce qu'en 1706, par règlement du Conseil Supérieur de la Nouvelle-France. Ce sera l'oeuvre maîtresse de Jean-Eustache Lanouillier de Boisclerc (1689-1750), qui remplace le Grand-Voyer Pierre-Robineau de Bécancour, en 1730. Dès sa nomination, celui-ci complète le tronçon entrepris par son prédécesseur entre Québec et Trois-Rivières et entreprend ceux de la section Trois-Rivières – Montréal. En 1732, les travaux débutent à la rivière Maskinongé et en 1733, ils s'achèvent dans la région du lac Saint-Pierre. Quatre ans plus tard, on relie Montréal, qui n'est plus désormais qu'à quatre ou cinq jours de distance de Québec.

Trois-Rivières constitue alors la principale étape du voyage, offrant aux voyageurs tous les équipements nécessaires à un repos bien mérité. La ville elle-même existe déjà depuis un siècle quand y arrive le chemin du Roy, située au confluent du Saint-Maurice, elle se trouve sur le site même d'une foire où les tribus amérindiennes du Nord avaient l'habitude de venir chaque année échanger des fourrures contre les denrées des peuplades du Sud. Stimulé par ces opérations commerciales et le fait que, selon le père Le Jeune, « les Sauvages se plaisent davantage à Trois-Rivières que non pas à Québec », Champlain y dépêche Laviolette en 1634 avec mission d'y construire un fortin. La même année, la future ville accueillait ses premiers missionnaires.

Malheureux destin, cependant, que celui de Trois-Rivières, qui eut à souffrir, dès le départ, des guerres iroquoises qui désorganisèrent complètement le commerce des fourrures. En 1765, la bourgade compte encore moins d'habitants que Berthier, Cap-Santé, Neuville ou Saint-Augustin et ce, malgré toutes les promesses de développement qu'avaient pu faire miroiter la présence de mines de fer à proximité et les nombreuses tentatives plus ou moins heureuses d'établir des forges sur les rives du Saint-Maurice. Elle ne sortira, en fait, de sa léthargie qu'au XIX[e] siècle, avec l'expansion du commerce du bois de sciage et le harnachement des chutes du Saint-Maurice qui confèreront à la ville son essor industriel.

Aujourd'hui, cependant, c'est plutôt à ses fonctions tertiaires que Trois-Rivières demande sa croissance. Reconnue pour la qualité de ses institutions, elle étend désormais son aire d'influence à toute la région mauricienne et même au delà. Mais elle demeure toujours victime de sa position géographique entre Montréal et Québec.

Bonfoin, Île

Au sud-ouest de l'*île Bourdon*, l'*île Bonfoin* s'appelait en 1857, et encore en 1926, l'« isle Bougie ». Le nom « Bonfoin » lui aurait été accordé « à cause de la qualité du foin qu'on y recueillait ». Ce n'est donc pas par hasard si l'île fut aussi dénommée *Beaufoin*. On lui connaît d'autres noms également: *Monaghan* et *Lajeunesse*. C'est aujourd'hui une batture.

Bourdon, Île

Cette île – il s'agit en fait d'une île et de deux îlots qui servent aujourd'hui de support au pont du chemin de fer et à celui de l'*autoroute des Laurentides* –, « vis-à-vis la coulée Saint-Jean, du côté de la rivière des Prairies et dans la rivière », à été concédée en fief et seigneurie le 10 septembre 1657 à Charles Joseph d'Ailleboust Des Muceaux (1623-1700), gouverneur intérimaire de *Montréal*. Cédée, après 1663, à Pierre Legardeur de Repentigny, l'île – l'intendant Talon parlera des « deux isles dites Bourdon » – lui sera concédée officiellement en 1672. Ce nom rappelle probablement l'ingénieur-arpenteur et cartographe Jean Bourdon (1601-1668). L'île fut déjà appelée *Buchanan* et *Beaucanel*.

Legardeur, Pont

Construit en 1939 entre *Repentigny* et l'*île de Montréal*, ce pont a été nommé ainsi pour honorer le seigneur Pierre Legardeur (parfois orthographié Le Gardeur) de Repentigny. Il fut aussi appelé pendant longtemps *Pont du Bout-de-l'Île* parce qu'il était situé à l'une des extrémités de l'*île de Montréal*.

Trésors, Île aux

Cette île localisée à l'embouchure de la *rivière L'Assomption* porterait ce nom depuis 1960, à vrai dire depuis que son propriétaire eût décidé de l'exploiter commercialement, écrit Ludger Beauregard dans sa **Toponymie de la région métropolitaine de Montréal**. On connaît aussi cette île sous le nom de *Vaudry*.

L'Assomption

Cette municipalité régionale de comté reprend la majorité du territoire de l'ancien comté municipal de *L'Assomption* et elle coïncide exactement avec les limites de la circonscription électorale du même nom. Le nom tire son origine de la fondation de la paroisse de *Saint-Pierre-du-Portage-de-L'Assomption*, le 29 juin 1724. Très tôt, *L'Assomption* s'impose. La municipalité est située en partie dans les seigneuries de *L'Assomption* et de *Saint-Sulpice*.

Cette M.R.C. a été proclamée le 20 octobre 1982.

Charlemagne, Pont

Pont qui, traversant la *rivière L'Assomption*, relie les villes de *Repentigny* et de *Charlemagne*. De la ville, ce nom est passé au pont; il évoquerait la mémoire de Charlemagne Laurier (1852-1906), député fédéral de *L'Assomption* et neveu de l'ancien premier ministre du *Canada*, Sir Wilfrid Laurier.

Aigle, Île à l'

Sans trop que l'on sache pourquoi, le dix-huitième **Rapport de la Commission de géographie du Canada** (1927) recommandait de remplacer *Île à l'Aigle* par *Île à Aiglon*. Cette île, dont le nom semble ancien, est située presqu'à l'embouchure de la *rivière des Prairies*.

Bois Blanc, Île au

La petite *île au Bois Blanc* a reçu son nom des essences d'arbres qui y poussent, surtout du tilleul et du tremble, et dont on a fait autrefois le commerce. L'île fut d'ailleurs appelée aussi l'*île au Bois Franc* et l'*île aux Trembles*. Elle est située en face de *Repentigny*.

Cerfeuils, Île aux

Adjacente à l'*île au Bois Blanc*, l'*île aux Cerfeuils*, d'après Ludger Beauregard qui s'appuie sur le témoignage d'informateurs âgés, aurait reçu ce nom parce que « les premiers colons trouvaient sur place animaux et plantes dont le cerfeuil, plante servant à assaisonner les aliments ».

Cochons, Île aux

Avoisinant l'*île Saint-Laurent* du côté de *Repentigny*, l'*île aux Cochons*, comme les îles *aux Vaches* ou *aux Chevaux*, tire peut-être son nom des animaux qu'on avait pris l'habitude d'y faire paître. Comme l'île a déjà été surnommée *île à Thouin*, du nom d'une famille souche de *Repentigny*, c'est une hypothèse plausible de penser que cette famille ait pu y faire l'élevage des cochons.

Saint-Laurent, Île

Émergeant au sud-ouest de l'*île à la Pierre* ou *île à la Bague*, l'*île Saint-Laurent* a dû hériter son nom du fleuve. Ce toponyme est en tout cas consigné dès 1701 dans les actes du notaire Tailhandier.

Pierre, Île à la

Il existe une certaine imprécision quant à la localisation et quant au nom exact de cette île. Selon certaines sources, l'*île à la Pierre* serait située en face du port de plaisance de *Repentigny*, au lieu et à la place de l'*île à la Bague*. Son nom, comme celui de l'*île aux Ragominaires* (*île de Pierres*) qui se trouve au nord-est, décrirait la nature rocailleuse, pierreuse de son sol.

D'autres sources mentionnent l'*île à Pierre*, mais il s'agit cette fois-ci d'une presqu'île qui s'avance dans le fleuve en aval du port de plaisance de *Repentigny*, au sud-ouest de l'*île à la Bague*. Sur quelques cartes géographiques, le toponyme *Île à la Bague* est inscrit alors que celui d'*Île à la Pierre* ne paraît pas.

Lebel, Île

Cette île, qui a plutôt l'apparence d'une presqu'île, touche la rive nord du *Saint-Laurent* en amont du *ruisseau Brien*. Elle doit porter le nom de l'un de ses propriétaires ou de ses occupants. On l'a surnommée également *l'île du Curé*.

Robinet, Îles

Au nombre de deux, les *îles Robinet* sont situées face à *l'île Lebel*. Le géographe Ludger Beauregard écrivait à leur sujet en 1968 : « Une seule île, lorsque le niveau de l'eau est bas, se divise en deux petites lorsque celui-ci s'élève. Entre les deux circule un mince filet d'eau comme celui qui coule d'un robinet ». En 1921, dans son deuxième rapport, la Commission de géographie du Québec rejetait l'appellation anglaise « Plumb » qui coiffait jusqu'alors ces îles. Celles-ci sont aussi appelées *Mon Ruisseau* ou *Morisseau*.

Brien, Ruisseau

Ce ruisseau, qui n'existe plus comme tel, passait sur les terres d'un habitant de *Repentigny*, un dénommé O'Brien. Ce nom, qui est resté au ruisseau, a été amputé à la longue de son « O » initial et il s'est transmis jusqu'à nous sous sa forme actuelle.

Repentigny

Cette ville, qui recevait en 1964 le titre de « banlieue de l'année », s'est développée à l'embouchure de la *rivière L'Assomption*, à l'intérieur des limites de la *seigneurie de L'Assomption* concédée le 16 avril 1647 au directeur de la Communauté des Habitants, l'amiral de la flotte Pierre Legardeur de Repentigny (1648). De cette seigneurie, vendue au marchand québécois Charles Aubert de La Chesnaye et rebaptisée à son nom, une petite partie comprise entre le fleuve et la *rivière L'Assomption* fut réservée au fils de Pierre Legardeur, Jean-Baptiste Legardeur de Repentigny. « C'est en 1670, note l'historien de *L'Assomption*, Christian Roy, qu'il fonde Repentigny en se construisant une grande « abitation » à l'embouchure de cette rivière ».

En 1845, le territoire de cette municipalité était érigé sous le nom de *L'Assomption-de-Repentigny*. Au moment de son érection de plein droit en 1855, elle est connue sous le vocable de *La Purification-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie*. Cette appellation reprenait partiellement celui de la paroisse religieuse de la *Purification-de-Repentigny*, érigée canoniquement le 4 novembre 1684 et civilement par un édit du Roi en 1721. En 1956, le nom de la municipalité est changé en celui de *Repentigny* et elle deviendra ville en 1957. Ses habitants sont appelés Repentignois, oises.

Ronde, Île

L'île Ronde n'est séparée de *l'île Bouchard* que par un petit chenal. Elle aurait reçu le nom qu'elle porte à cause de sa forme plus ou moins arrondie. Elle a déjà été appelée *île Larose*.

Bouchard, Île

L'île Bouchard est, du groupe des *îles de Verchères*, la plus grande et une des plus à l'est. Du temps de Frontenac, ce nom désignait plusieurs îles, « situées proche et attenant le grande isle qui porte le même nom ». Concédées pour la première fois le 3 novembre 1672 à François Robineau de Portelle, qui ne vint jamais au Canada, elles furent cédées le 23 mars 1677 à son frère le baron de Portneuf, René Robineau de Bécancour. Selon Pierre-Georges Roy, l'île devrait son nom au chirurgien Étienne Bouchard qui, parti de *Paris*, arriva au *Canada* en septembre 1653. Décédé à *Montréal* le 19 juillet 1676, chez son collègue Jean Martinet de Fonblanche, Bouchard avait été médecin de l'Hôtel-Dieu de *Ville-Marie*.

April-Chevalier, Ruisseau

Petit ruisseau qui se jette dans le *Saint-Laurent* à mi-chemin entre *Saint-Sulpice* et *Repentigny* et dont le nom composé rappelle peut-être, d'une part, celui d'un propriétaire riverain dont les terres longent le cours supérieur du ruisseau, et, d'autre part, le nom d'un propriétaire dont les terres sont situées dans la partie inférieure.

L'Assomption

La paroisse religieuse de *L'Assomption* fut fondée en 1724 par le sulpicien Pierre LeSueur sur les bords de la *rivière L'Assomption*, au lieu-dit *Le Portage*, au nord de *Repentigny*. La paroisse naissante prit comme nom *Saint-Pierre-du-Portage*, soit pour honorer son fondateur, soit parce que la première messe à être dite en ces lieux le fut le jour de la Saint-Pierre, le 29 juin 1724. « Mais à cause du nom de la rivière, rapporte l'historien local Christian Roy, les habitants de la région désignaient généralement la paroisse Saint-Pierre-du-Portage par le nom de « L'Assomption ». Aussi, n'est-il pas étonnant que les autorités religieuses aient sanctionné cet usage po-

pulaire en décrétant officiellement le 3 juin 1838 que la paroisse serait dorénavant appelée *L'Assomption*. Ce village devient ville en 1888. Le nom des habitants est L'Assomptionnistes ou Assomptionnistes.

Grande Débouche, La

Le ruisseau *La Grande Débouche* est probablement ainsi nommé parce qu'il trouve un débouché, une issue, dans le *fleuve Saint-Laurent* en amont de *Saint-Sulpice*.

Tortueux, Grand ruisseau

Comme son nom l'explique assez bien, le *Grand ruisseau Tortueux* fait de multiples tours et détours entre sa source et son embouchure, à *Saint-Sulpice*.

Saint-Sulpice

Cette municipalité de paroisse érigée en 1855, dont la fondation de la paroisse religieuse remonte au début du XVIII[e] siècle, s'étend en face de l'*île Bouchard* sur le territoire de la *seigneurie de Saint-Sulpice*, qui était une partie de la *seigneurie de Montréal*. Concédée en 1640 à Pierre Chevrier, baron de Fancamp, et à Jérôme Le Royer de La Dauversière, la seigneurie est passée ensuite aux mains des Messieurs de Saint-Sulpice qui laissèrent à la paroisse naissante le nom de leur communauté. Les Sulpiciens, iennes habitent cette agglomération.

D'Autray

D'Autray est le nom de la municipalité régionale de comté. Il provient du surnom de Jacques Bourdon (1652-1688) qui a reçu de son père, Jean Bourdon, la seigneurie du même nom. Elle est située à l'ouest de la *seigneurie Berthier*. Il s'est peu occupé de mettre en valeur sa concession, davantage occupé à d'autres activités soit sa participation à la marine à titre d'officier et à différentes explorations dont celle vers le *Mississipi* avec Tonty en 1684. Cette M.R.C. a été proclamée le 25 novembre 1981.

Saint-Antoine-Lavaltrie, Ruisseau

Affluent du *Grand ruisseau Tortueux*, le *ruisseau Saint-Antoine-Lavaltrie* porte le même nom que celui de la municipalité de paroisse où se trouve sa source. Cependant, il est aussi appelé *Saint-Sulpice – Lavaltrie*, parce que ses eaux, partant de *Lavaltrie* et mêlées à celle du *Grand ruisseau Tortueux*, se jettent dans le fleuve, à *Saint-Sulpice*.

Mousseau, Île

Tout comme les gens de *Lavaltrie* ont nommé l'*île de Lavaltrie*, *île Hervieux*, de même ont-ils donné à l'*île Mousseau* le nom de ses propriétaires.

Saint-Jean, Rivière

La *rivière Saint-Jean* passe au nord de *Lavaltrie* et finit sa course dans le *Saint-Laurent* en aval de l'*île Bouchard*. Son nom est aussi ancien que celui de la *seigneurie de Lavaltrie*, puisqu'il est mentionné tel quel dans l'acte de concession signé par Talon en 1672. Cependant, en 1815, dans la description qu'il fait du *Bas-Canada*, Joseph Bouchette donne à cette rivière, qui arrose la partie basse de la seigneurie, le nom de « Petite rivière de la Valtrie ».

Lavaltrie, Île de

L'acte de concession signé par l'intendant Talon, le 29 octobre 1672, accordait à Séraphin Margane de Lavaltrie une seigneurie qui comprenait « deux îlets qui sont devant la dite quantité de terre ». L'une de ces îles, la plus à l'est du village, reçut le nom du premier seigneur. Les villageois la nomment plutôt aujourd'hui l'*île Hervieux*, du nom de la famille propriétaire de l'île.

Lavaltrie

Petit village érigé en 1926, situé sur les bords du *Saint-Laurent* et borné au nord-est par *Lanoraie* et au sud-ouest par *Saint-Sulpice*. *Lavaltrie* doit son nom à Séraphin Margane de Lavaltrie – né à *Paris* en 1644 et décédé à *Montréal* en 1699 – lieutenant au régiment de Carignan-Salières, qui se fit accorder par l'intendant Talon, le 29 octobre 1672, une seigneurie que son fils Pierre Margane des Forest et de Lavaltrie (1678-1766) agrandira considérablement en 1734. L'arpenteur Bouchette écrit en 1815 que « quoique bien habitée, il n'y a cependant pas de village dans [la seigneurie de] La Valtrie ».

Saint-Antoine-de-Lavaltrie

L'histoire de cette municipalité de paroisse, érigée en 1845, débute au commencement du XVIII[e] siècle. Les premiers desservants de la paroisse, des récollets, l'auraient mise sous le vocable de saint Antoine à cause de leur grande dévotion pour saint Antoine de Padoue. L'origine de « Lavaltrie » est expliquée à la rubrique précédente.

Grand Fossé, Le

Affaissement de terrain, au nom très descriptif, qui indique peut-être la présence d'une faille. Ce fossé est également connu, sous le même nom, dans les circonscriptions voisines de *Joliette* et de *Maskinongé*.

Lanoraie

Cette localité porte le nom de Louis de Niort de La Noraye (voir *Saint-Joseph-de -Lanoraie*.)

Saint-Joseph-de-Lanoraie

Le territoire de cette municipalité de paroisse, dont le front longe le *Saint-Laurent*, correspond en partie à celui de la seigneurie concédée le 7 avril 1688 à Louis de Niort de La Noraye. À son nom, les paroissiens accolèrent celui du patron du *Canada*, saint Joseph, qui protégeait leur église depuis les débuts.

Saint-Joseph, Rivière

Cette rivière sourd de la *Seconde concession nord-ouest de Saint-Henri* et, après avoir exécuté une grande courbe, chemine jusqu'au fleuve en amont de l'*île aux Foins*. D'après l'historien Marcel Trudel, la *rivière Saint-Joseph* serait l'ancienne *rivière d'Autray*, peut-être parce qu'elle correspondait grosso modo à la limite nord-est de la *seigneurie d'Autray*. Dans le langage populaire, elle est aussi dénommée la *rivière Petite* ou *Petite Truite*.

Lanoraie-d'Autray

La dénomination de cette municipalité située au sud-ouest de *Berthierville*, en amont de la *rivière Saint-Joseph*, rappelle celle de deux seigneuries: la première, concédée le 7 avril 1688 à Louis de Niort de La Noraye, qui lui lègue son nom, la seconde, appelée *d'Autray* (orthographiée aussi « Dautré », « Dautray », « d'Autrey », « d'Autraie »), concédée le 1er décembre 1637, avec une augmentation le 16 avril 1647, à Jean Bourdon qui la donne, le 20 décembre 1653, à son fils Jacques Bourdon d'Autray.

Chaloupe, Rivière la

Surnommée indifféremment *la Chaloupe*, *Chaloupe, à la Chaloupe* par les Berthelais, cette rivière commence son cours au nord de *Joliette* et se rend au fleuve en amont de *Berthierville*. Nous ignorons l'origine de ce toponyme.

Foins, Île aux

Dernière île du *lac Saint-Pierre* en amont de *Berthierville*, l'*île aux Foins* a toujours porté le nom qu'on lui connaît aujourd'hui. Cependant, si l'on se reporte à certains actes de concession datés de 1672, on faisait plutôt mention à cette époque de l'*île au Foin*. Ce nom lui a été attribué tout simplement à cause du foin qui y pousse.

Mitan, Île du

Cette île sépare l'*île aux Castors* de l'*île de la Commune de Berthier*. Le nom qu'elle porte – elle est dénommée aussi *Île du Milieu* – serait donc purement descriptif. Parfois, on l'identifie également comme l'*île des Hérard*.

Commune de Berthier, Île de la

Soudée à l'*île du Mitan*, l'*île de la Commune de Berthier* porte ce nom depuis 1708, année où Alexandre Berthier l'avait donnée aux censitaires de sa *seigneurie de Berthier* pour qu'ils puissent y faire paître leur troupeau. Auparavant, l'île s'appelait *Randin*, du nom du premier seigneur des lieux, Hugues Randin (1628-1680). Une carte de 1953 mentionne la *Commune de Berthier* ou *île Ronde*.

Castors, Île aux

L'*île aux Castors* forme avec l'*île aux Vaches* et l'*île du Mitan* un ensemble d'îles plus ou moins rattachées, et qui n'est séparé de *Berthierville* que par le *chenal du Nord*. À l'instar des très nombreux toponymes qui s'inspirent de la faune, l'île a peut-être été nommée d'après la présence de castors sur son sol.

D'après une enquête menée en 1980, ce nom est en usage local. On connaît une autre variante, d'ordre orthographique, pour cette entité: *Île au Castor*.

Îlets, Les

Ces îlots, autrefois à peine détachés de l'*île aux Castors* et identifiés sur certaines cartes comme étant *Les Îlots*, sont appelés communément *Les Îlets* par les gens de la place. Comme le soulignait avec beaucoup de justesse le géographe Louis-Edmond Hamelin, « le nombre exact de ces étendues de terre entourées d'eau est difficile à établir », d'autant plus que plusieurs d'entre elles sont maintenant rattachées à l'*île aux Castors*.

Vaches, Île aux

Située du côté de *Berthierville* au nord-ouest de l'*île Dupas*, dans le *chenal des Épouffètes*, l'*île aux Vaches* fut concédée, le 10 octobre 1677, à Pierre Dupas par Alexandre Berthier. L'île, qui aurait déjà été appelée *Île aux Noix*, porte aussi le nom de *Saint-Amand*, « peut-être, comme disent les chroniqueurs locaux, parce qu'elle aura appartenu à quelqu'un de ce nom ». Quant à son appellation actuelle, elle vient des prairies de foin qu'on y trouve et où les vaches peuvent paître.

Les Abénaquis l'appellent *Psigaskwimenaham*, qui signifie « l'île à la Manche ».

Dupas, Île

Du groupe des îles qui se rencontrent dans le *Saint-Laurent* entre *Berthierville* et *Sorel*, l'*île Dupas* est la plus étendue. Son nom, souvent orthographié « du Pas » ou encore « du Pads », lui vient de Pierre Dupas, qui a été, le 3 novembre 1672, le premier seigneur de l'île. Toutes les terres dans cette île ont été concédées entre 1700 et 1713. La plupart des colons qui s'y sont établis venaient de *Champlain* à la suite du seigneur Jacques Brisset. La superficie de cette île est de 5 492 acres (environ 2 223 hectares).

L'*île Dupas* a été colonisée par Pierre Gaultier de La Vérendrye qui, né à *Trois-Rivières* en 1685, a épousé Marie-Anne Dandonneau, une résidente de *Champlain*. Il s'est entendu avec son beau-frère, Adrien Dandonneau, ainsi qu'avec Jacques Brisset pour mettre cette île en valeur. Ils ont recruté à cette fin des colons à *Batiscan*, à *Trois-Rivières*, à *Champlain* et à *Cap-de-la-Madeleine*. C'est dans cette île que sont nés les enfants de La Vérendrye, qui s'occupaient du commerce des fourrrures dans le *Bas-Saint-Maurice*.

Selon un historien local, l'abbé Vincent Plinguet, qui se base sur la lecture d'anciens procès-verbaux, l'île a aussi été baptisée « île Saint-Antoine » ou « Saint-Antoine-de-Padoue ».

La Visitation-de-l'Île-Dupas

La municipalité de paroisse de *La Visitation-de-la-Sainte-Vierge-de-l'Isle-du-Pads* a été érigée en 1899. En 1980, l'appellation a été modifiée en celle de *La Visitation-de-l'Île-Dupas*. Pour l'origine précise, voir *Dupas, Île*.

Aigle, Île à l'

Située au nord-est de l'*île Dupas*, l'*île à l'Aigle* tire certainement son nom de la présence de cet oiseau de proie sur son territoire. Le fait qu'elle fut appelée aussi *le Nid d'Aigle* corroborerait cette hypothèse, comme d'ailleurs les nombreux lacs, monts, caps, rivières et îles à *l'Aigle* disséminés un peu partout à travers le *Québec*.

Berthierville

Avant que son nom ne soit changé en 1942, *Berthierville* était simplement appelée ville de *Berthier* depuis 1865, nom dont elle avait hérité de la seigneurie sise en face des îles du *lac Saint-Pierre*.

Concédée par Jean Talon à l'ingénieur-cartographe Hugues Randin (1628-1680) en 1672, cette seigneurie était rachetée, l'année suivante, par Alexandre Berthier (1638-1708), sieur de Villemur.

Celui-ci, qui détenait déjà des droits dans le bas du fleuve sur la *seigneurie de Bellechasse* ou *Berthier*, obtint, en 1674, d'augmenter la superficie de sa nouvelle seigneurie qu'on avait commencé à appeler *Villemur*. L'habitude fut prise alors, pour distinguer ses deux seigneuries, de parler de *Berthier-en-Haut* et de *Berthier-en-Bas*. Le nom est ainsi passé à l'usage puisque les seigneurs successifs – Marie-Françoise Viennay-Pachot, Nicolas Blaise Des Bergères de Rigauville, Pierre et Marie de Lestage, Pierre-Noël Courthiau, James Cuthbert, etc. – ont tous porté le titre de seigneur de *Berthier*.

Les Abénaquis appellent cet endroit *Palkinek*, qui signifie « à Berthier ».

Bayonne, Rivière

La *rivière Bayonne*, appelée aussi *Petite rivière de Berthier*, doit son nom à Pierre de Lestage, marchand et seigneur, né en 1682 à *Notre-Dame de Bayonne* en *France*, inhumé à *Montréal* en 1743, qui avait acquis le 26 avril 1718 de Nicolas Blaise Des Bergères de Rigauville la *seigneurie de Berthier*. La *rivière Bayonne*, qui est donc un rappel du lieu de naissance du seigneur, trouve ses sources premières au nord-ouest de *Saint-Cléophas*, contourne *Saint-Félix-de-Valois* et *Sainte-Élisabeth*, et descend jusqu'à *Berthierville*.

Les Abénaquis l'appellent *Ôbamasek*, qui signifie « au poisson blanc ».

Sainte-Geneviève-de-Berthier

Sainte-Geneviève-de-Berthier aurait été fondée en 1710, mais ce n'est qu'en 1845 qu'elle fut érigée en municipalité de paroisse. Son territoire recoupe partiellement celui de la *seigneurie Berthier* dont elle garde le nom. D'après l'historien du comté, l'abbé Stanislas-Albert Moreau, la paroisse fut mise sous le patronage de sainte Geneviève en l'honneur de la fille, Marie Geneviève, ou de la belle-mère, Geneviève Juchereau, du deuxième seigneur des lieux, Alexandre Berthier (1638-1708), capitaine au régiment de l'Allier et, dit-on, au régiment du Carignan-Salières.

Baie, Ruisseau de la

C'est sans nul doute parce qu'il rejoint la *rivière du Chicot* en amont de la *baie Gaillardin*, que le *ruisseau de la Baie* est ainsi désigné.

Chicot, Rivière du

La *rivière du Chicot*, appelée aussi bien *Rivière Chicot* que *Rivière des Chicots* par les gens de la place, prend sa source au sud-est du *lac Maskinongé*, longe *Saint-Cuthbert* à l'est et se jette dans les eaux du *Saint-Laurent* en aval de l'*île aux Vaches*. Sur la copie d'un plan levé en 1665 par l'intendant Talon, on peut lire la mention « R. du Chiquot ». On croit que ce nom viendrait du *fief Chicot* avoisinant l'*île Dupas*.

Lafontaine-Houle, Ruisseau

Ce ruisseau prend sa source plus bas, au sud-ouest, que les deux précédents. Cela mis à part, on peut faire, à propos du nom de ce ruisseau, les mêmes commentaires que pour les ruisseaux *Landry-Hénault* et *Désy-Sylvestre*.

Désy-Sylvestre, Ruisseau

Les remarques faites à propos du nom du *ruisseau Landry-Hénault* valent pour le *ruisseau Désy-Sylvestre*.

Landry-Hénault, Ruisseau

Traversant *Saint-Viateur*, le *ruisseau Landry-Hénault* se rend jusqu'au fleuve vis-à-vis l'*île Dupas*. Le nom qu'il porte, connu localement, semble avoir été imposé par les autorités gouvernementales; il est composé du nom de Landry, qui désigne selon toute vraisemblance un propriétaire riverain dont les terres sont situées dans la partie supérieure du ruisseau, et du patronyme de Hénault, un propriétaire dont les terres sont dans la partie basse.

Sarrazin, Ruisseau

Situé immédiatement au sud-ouest du *ruisseau Savoie*, le *ruisseau Sarrazin* porte dans sa partie supérieure le nom de *Ruisseau Latraverse* ou *La Traverse*, parce que – c'est une hypothèse – il fait subitement un crochet très accusé au milieu de sa course, coule en « travers » des champs et, aussi soudainement, s'oriente de nouveau vers le fleuve.

Savoie, Ruisseau

Le *ruisseau Savoie*, dont on peut supposer que le nom évoque celui d'un propriétaire foncier riverain compose, avec la *rivière Cachée*, le *ruisseau Grande Ligne* et la *rivière du Bois Blanc* au nord-est, les ruisseaux *Sarrazin*, *Grand Pré* et *Landry-Hénault* au sud-ouest, un faisceau hydraulique très serré, dirigé vers le *Saint-Laurent*. La forme « Jean-Baptiste Savoy » a déjà été relevée sur un plan comme nom de ce ruisseau.

Cachée, Rivière

Ce ruisseau, appelé paradoxalement *rivière Cachée* depuis le XIX^e^ siècle et peut-être même le XVIII^e^ siècle, si l'on se fie au témoignage de l'arpenteur Bouchette, passe au nord-est de *Saint-Barthélemy*. Comme beaucoup d'autres lacs, ruisseaux et rivières du même nom, il a dû être dénommé ainsi parce qu'une bonne partie de son cours est soustraite à la vue des passants. Ce ruisseau est également connu comme le *cours d'eau à Joseph-Dupuis*. Il finit sa course au fleuve entre l'*île à l'Aigle* et l'*île Dupas*.

Vertefeuille, Ruisseau

Autre affluent de la *rivière du Bois Blanc*, ce ruisseau porte le nom d'une famille qui a fait souche dans cette contrée au moins depuis le XIX^e^ siècle.

Pichette, Ruisseau

Mêlant ses eaux à celles de la *rivière du Bois Blanc*, le *ruisseau Pichette* constitue un des innombrables cours d'eau qui, dans cette région, descendent par bonds successifs en direction du *Saint-Laurent*. Le nom « Pichette » lui vient sans doute d'une famille établie sur ses bords ou possédant une terre sur son parcours.

Bois Blanc, Rivière du

De la région de *Saint-Justin*, d'où elle part, la *rivière du Bois Blanc* suit en parallèle la *rivière l'Ormière* sur une certaine distance, mais achève sa course en face de l'*île à l'Aigle*. D'après l'historien H. Plante, cette rivière – les gens du cru parleraient plutôt d'un ruisseau – devrait son nom à la quantité de bois blanc qui couvrait ce territoire. La partie inférieure de la rivière est aussi appelée *Cours d'eau du Gouvernement*.

Petite Décharge, La

Dans la langue québécoise, le mot « décharge » désigne une rivière ou un ruisseau. Nommé par opposition au ruisseau *La Grande Décharge* qui se jette dans la *rivière du Bois Blanc*, *La Petite Décharge* forme avec la *décharge du Brûlé*, la *décharge Neuve* et quelques autres ruisseaux un réseau complexe de cours d'eau secondaires.

Ormière, Rivière l'

La *rivière l'Ormière*, que les Justiniens considèrent plutôt comme un ruisseau, descend vers *Maskinongé* et rejoint, au sud-ouest du village, la *rivière Maskinongé*. Cette rivière tire son nom de l'ancienne *seigneurie de Carufel* qu'elle traverse et qui s'appelait aussi *de l'Ormière* depuis la première moitié du XVIII[e] siècle. D'après l'historien de Saint-Justin, Hermann Plante, le nom « l'Ormière » est dû à l'abondance des ormes qui poussent à cet endroit. On connaît bien d'ailleurs dans cette région le *rang de l'Ormière* et le *coteau d'Ormes*.

Maskinongé

Maskinongé est le nom d'une rivière qui marque le paysage de la municipalité régionale de comté. Elle recoupe, de plus, la plus grande partie de l'ancien comté municipal. Ce nom, d'origine algonquine, signifierait « brochet difforme ». L'abondance de ce poisson dans le lac et la rivière a contribué à l'imposition de cette désignation. Elle apparaît déjà en 1709 sur la carte de Gédéon de Catalogne.

Cette M.R.C. a été proclamée le 25 novembre 1981.

Maskinongé, Rivière

Les terres comprises entre la *rivière Maskinongé* et la *rivière du Loup* furent très fréquentées par les Amérindiens qui trouvaient là un territoire de chasse où le gibier abondait. C'est pourquoi les Algonquins auraient nommé *Maskinongé* (« brochet difforme ») le lac et la rivière qui débouchent dans les îles du *lac Saint-Pierre*. Tout au long de son histoire, la rivière n'a pas porté d'autre nom que celui-là, si l'on excepte la mention « R. du brochet » faite sur une copie d'un plan du *fort Richelieu* dressé par Talon en 1665.

Maskinongé

Le village de *Maskinongé* est établi en 1931 sur les deux rives de la *rivière Maskinongé*, de laquelle il tient son nom. Au commencement de son histoire, c'est surtout du côté sud-ouest de la rivière que le peuplement s'est fait. Au fil des ans, la population a remonté son cours pour se fixer principalement à l'endroit qu'on dénommait alors le *Village du Pont de Maskinongé*.

Tel qu'énoncé précédemment, le mot « Maskinongé » voudrait dire « brochet difforme ». Le nom s'est imposé très tôt et il est passé à la seigneurie que l'intendant Jean Talon avait concédée, en novembre 1672, aux deux frères Legardeur de Tilly. Le nom apparaît en tout cas sur la carte de Gédéon de Catalogne en 1709. De la seigneurie, le nom s'est ensuite étendu à la paroisse, au village, au district et à ses habitants, les Maskinongeois, oises.

Maskinongé, Baie de

Cette baie pénètre profondément à l'intérieur des terres au sud-est de *Maskinongé*. Le nom qui la désigne, hérité du village ou de la rivière qui passe tout près, est employé couramment. Cependant, certains toponymes populaires lui font concurrence, lesquels qualifient la baie de *mare à Ti-Dé*, *mare à Joseph*, *mare à Gladu*... Sur la carte qu'ils préparèrent en 1709, Gédéon de Catalogne et Jean-Baptiste Decoüagne inscrivirent de leur côté « B. Du Nortd ».

Grues, Île aux

D'après le témoignage des cartes modernes, il ne semble pas que l'*île aux Grues*, qui se trouve en face de l'*île à l'Aigle*, soit encore une île par suite du retrait des eaux qui l'a réunie à la rive nord du *Saint-Laurent*. Mais peut-être, à chaque printemps, le *Saint-Laurent* la découpe-t-il à nouveau? Quoi qu'il en soit, ce lieu recouvert de prairies naturelles reçoit chaque année des milliers d'oiseaux migrateurs, et spécialement des grues, qui y trouvent une nourriture abondante. Aussi, à cause de cette faune ailée, est-ce spontanément que l'île dut être nommée ainsi.

Louise, Baie

Baie avoisinant celle de l'*île aux Grues*. A-t-elle été ainsi dénommée pour honorer la princesse Louise, comme ce fut le cas de *Louiseville* qui se trouve à peu de distance, ou plutôt en souvenir d'une personne de la place? La question reste encore ouverte.

Île aux Grues, Baie de l'

Baie au sud-ouest de la *baie de Maskinongé*. Bien que son nom soit encore mentionné sur les cartes modernes et utilisé localement, l'*île aux Grues* n'existe plus comme entité géographique à cause du retrait des eaux. L'île et la baie doivent leur nom aux milliers d'oiseaux de toutes sortes, dont des grues, qui viennent sur les battures à chaque printemps.

Mères, Anse des

Cette petite baie peu profonde se découpe le long de la côte juste avant la *baie de Maskinongé*. Ce toponyme est encore en usage localement.

Petit Bois, Ruisseau

Ce ruisseau doit son nom à une portion de terre qu'il parcourt et que les Louisevilliens, iennes, ont baptisé spontanément *Petit-Bois* à cause du bois qui la recouvre. Le ruisseau achève sa course dans la *baie de Maskinongé*, en amont de l'*anse des Mères*.

Charles-Jacques, Ruisseau

Ruisseau qui se jette dans le *lac Saint-Pierre*, près de la *pointe aux Foins*, en amont de la *Petite rivière du Loup*.

Saint-Joseph-de-Maskinongé

Saint-Joseph-de-Maskinongé est une municipalité de paroisse érigée en 1845, dont le territoire baigné par la *rivière Maskinongé* englobe les anciennes seigneuries *de Carufel* et *de Maskinongé*. Même si elle n'a été érigée canoniquement qu'en 1833, la paroisse était desservie depuis 1714. Ses premiers desservants, les récollets, qui avaient choisi saint Joseph comme patron du *Canada*, auraient mis la paroisse sous son vocable en y associant le nom de la rivière.

Cavale, Pointe à la

Pointe de terre située en amont de la *pointe aux Foins* et dont la forme rappellerait peut-être celle d'une jument de race. Ce nom pourrait évoquer aussi l'image de chevaux galopant en liberté.

Foins, Pointe aux

La présence très marquée de ces herbes a valu son nom à cet endroit submergé chaque printemps par les eaux du fleuve et couvert, comme les alentours, de prairies naturelles. La multitude de lacs, de rivières, de ruisseaux, d'îles et de pointes *aux Foins*, que l'on retrouve un peu partout à travers le *Québec*, a fait de ce spécifique un nom très courant.

Ouines, Baie des

Cette expression populaire, d'usage local, désigne un rentrant de côte le long du *lac Saint-Pierre*, en amont de la *Petite rivière du Loup*. Ce curieux toponyme, dont on ne trouve aucun équivalent ailleurs au *Québec*, a été utilisé en 1931 par le romancier Léo-Paul Desrosiers dans **Nord-Sud**: « Ils se laissèrent emporter par le courant de biais, jusqu'à la rive nord; dépassèrent la baie des Atokas, entrèrent finalement dans la baie des Ouines ». Ce nom se rattache certainement à la famille du verbe « houiner », qui évoque l'idée de gémissements, de pleurs, de cris, en parlant des animaux.

Bélanger, Ruisseau

Ce cours d'eau qui se jette dans la *Petite rivière du Loup*, les Louisevilliens, iennes, l'ont dénommé *Bélanger*, du nom d'un propriétaire des terrains sur lesquels le ruisseau coule.

Loup, Petite rivière du

À la hauteur de *Louiseville* qu'elle traverse à l'une de ses extrémités, la *Petite rivière du Loup* se rapproche considérablement de la *rivière du Loup* et la rejoint presque lorsqu'elle atteint les eaux du *lac Saint-Pierre*. Pour les distinguer, très tôt on a parlé de la *Grande Rivière* et de la *Petite rivière du Loup*.

Louiseville

Cette ville industrielle a été fondée sur les berges de la *rivière du Loup*, non loin du *lac Saint-Pierre*.

Le statut de ville a été octroyé à cette municipalité en 1879. C'était pour honorer d'une façon particulière la princesse Louise, quatrième fille de la reine Victoria et femme du gouverneur général du Canada, qui avait projeté cette année-là de visiter la ville, qu'on avait décidé, pour la circonstance, de changer son nom ancien de *Rivière-du-Loup* pour celui de *Louiseville*.

Cette appellation de *Rivière-du-Loup* remonte au tout début de l'histoire du peuplement de ce site. Terrain de chasse privilégié et disputé par diverses nations amérindiennes, ce territoire fut dénommé par certaines d'entre elles « Mahigan sipiy », mots qui signifieraient « rivière du loup ». Quoi qu'il en soit, le toponyme français apparaît pour la première fois en 1665 sur une carte de l'intendant Talon. Jusqu'en 1879, il désignera le site et la seigneurie qui s'y trouve.

Fondée en 1665 par Charles de Goudon du Jay, vicomte de Manereuil, et reconnue officiellement comme telle en novembre 1672, cette seigneurie prit aussi le nom de *Rivière-Manereuil*. Cette appellation paraîtra même sur une carte dessinée par Franquelin en 1678.

Les Ursulines, après avoir pris possession de la seigneurie en 1722, voulurent changer ce nom pour celui de *Rivière-Saint-Jean*. Mais, faute de s'imposer, le nom disparut définitivement en 1746.

Loup, Rivière du

Cours d'eau traversant *Louiseville* avant de se jeter dans le *lac Saint-Pierre*, la *rivière du Loup* est dénommée ainsi depuis au moins 1665, lorsque le terme apparaît pour la première fois sur un plan du *fort Richelieu*. Ce nom qui est une traduction de l'appellation originelle « Mahigan sipiy », désignait le territoire arrosé par la rivière. Par extension, il fut appliqué aussi au cours d'eau. On ne peut cependant savoir avec exactitude les raisons véritables qui ont motivé cette dénomination.

Beaucoup d'autres noms furent attribués à cette rivière. En 1609, naviguant sur le *lac Saint-Pierre*, Champlain relate que du « costé du nort nous veisme une riviere qui est fort agreable, qui va dans les terres 50. lieues; et l'ay nommée saincte Suzanne ». Mais sur une carte qu'Abbeville dessine en 1656 d'après les indications de Champlain, la rivière est nommée cette fois-ci « R de Mons ».

À partir de 1665 et jusqu'en 1683, la rivière portera le nom du fondateur et du premier titulaire de la *seigneurie de Manereuil*, l'enseigne Charles de Goudon du Jay, vicomte de Manereuil. À cette époque, la *rivière Manereuil* désignait invariablement *la Grande Rivière* et non pas la *Petite rivière du Loup*, comme l'indique erronément Franquelin sur sa nouvelle carte de 1681. De leur côté, dès 1724, et jusqu'en 1746, les Ursulines essayèrent vainement de transformer le nom de *Rivière du Loup* en *Rivière Saint-Jean*, nom qu'elles accolèrent à leur seigneurie.

Pour conclure, signalons que la rivière fut appelée vers 1679 « Abamasic » par les Abénaquis de *Kennebec*. Ce mot, qui ne s'est pas imposé, signifiait « la rivière croche », sans doute à cause des nombreux méandres qu'elle a imprimés à son cours. Les Abénaquis la nomment maintenant *Môlsemtekw*, qui signifie « la rivière du Loup ».

Père-Hilaire, Décharge du

Chaque région du *Québec* possède qui son *lac au Père-Baptiste*, qui sa *baie du Père-Georges*, qui son *île du Père-Imbeault*, qui son *ruisseau du Père-Malling*. Les Louisevilliens, quant à eux, ont réservé à un petit ruisseau le nom d'un personnage qui leur est familier.

Lebel, Ruisseau

Ruisseau dont le nom provient, selon toute vraisemblance, du propriétaire d'une des terres qu'il arrose.

Brûlé, Ruisseau du

Ruisseau qui, dans sa course, doit traverser un brûlis, un brûlé dans le langage québécois, c'est-à-dire une étendue de terre dont la surface a été nettoyée par le feu afin, normalement, d'en améliorer le sol, ou encore qui a été ravagée par un incendie de forêt.

Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup

Si cette municipalité de paroisse est née officiellement en 1845, la paroisse religieuse n'en avait pas moins commencé son existence avant cette date puisque c'est en 1714 que ses registres ont été ouverts par le père Augustin Quintal. Du reste, c'est en 1721 que la paroisse est érigée canoniquement sous le nom de *Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup*. On présume d'ailleurs que ses premiers desservants, qui furent des récollets, ont placé la nouvelle paroisse sous le patronage de saint Antoine de Padoue afin d'honorer ce membre illustre de leur ordre. À son nom fut associé celui de la rivière qui baignait le territoire de la paroisse. Notons que les Ursulines, après qu'elles eurent pris possession de la *seigneurie de la Rivière-du-Loup* en 1722, tentèrent, mais sans succès, d'imposer à la paroisse le nom de *Saint-Antoine-de-la-Rivière-Saint-Jean*.

Blais, Ruisseau des

Petit ruisseau qui parcourt sans doute les terres de la famille Blais établie depuis le XVIII[e] siècle du côté nord-est de la *Petite rivière Yamachiche*. Les Blais, comme les Bellemare, sont des familles qui ont fait souche dans la région.

Napoléon-Bellemare, Ruisseau

Ce ruisseau longerait la terre occupée par Napoléon Bellemare, fils de Prosper et petit-fils de Louis-Gonzague Bellemare. Cette famille, par le jeu des alliances matrimoniales, est établie dans la région depuis le XVIII[e] siècle.

Langevin, Ruisseau

Le *ruisseau Langevin* arrose les terres à l'ouest de la *Petite rivière Yamachiche* qu'il rejoint au centre du village.

Yamachiche

Ce village agricole s'est développé à proximité du *lac Saint-Pierre*, sur les bords de la *Petite rivière Yamachiche* qui lui légua son nom.

Le village est situé au coeur de la *seigneurie de Grosbois*, qui était souvent désignée alors du nom de *Seigneurie d'Yamachiche* ou *Machiche*. Le 2 juillet 1693, Pierre Boucher vendit une partie de sa seigneurie à son fils Lambert. Cette partie, baptisée *Grosbois-Ouest*, fut appelée également *Seigneurie de la Petite-Rivière-Yamachiche, Petite-Rivière, Seigneurie de Saint-Lambert* ou *de Grandpré*. Le reste du fief fut concédé le 2 juillet 1702 aux petits-neveux de Boucher, Charles et Julien Le Sieur. Cette nouvelle seigneurie reçut le nom de *Grosbois-Est*, mais elle fut plus souvent nommée *Yamachiche, Seigneurie de la Grande-Rivière-Yamachiche, Seigneurie de Grosbois* ou encore *Grande-Rivière*.

Il n'y eut vraiment pas d'autres appellations que celle de *Yamachiche* pour désigner le nom du village actuel. Ce terme cependant, à cause même de son origine amérindienne, fut orthographié de diverses manières. La liste des graphies relevées dans les actes notariés, et dans d'autres documents, l'indique assez clairement: « Hyamachiche », « Yabmachiche », « Yamachis », « Yamachiste », « Machiche », « Machis », « Mashis », « Amachiche », « Amachis », « Ouamachiche », « Ouabmachiche », « Ogmachiche », « Ogmachis », « Augmachiche », etc. En abénaquis, toutefois, l'endroit se nomme *Namasis*, qui signifie « petit poisson ».

Yamachiche, Petite rivière

Coulant parallèlement à la *rivière Yamachiche*, la *Petite rivière Yamachiche* se distingue de la première par sa taille, sa « petitesse », qui qualifie le nom qu'elle porte depuis les débuts de la *seigneurie de Grosbois*.

Cependant, quand Lambert Boucher, le fils de Pierre Boucher, prit la succession de son père et devint seigneur de *Grosbois-Ouest* en 1693, on associa son nom à la rivière. Certains documents, datés de 1706, mentionnent ainsi la « Petite Rivière Yabmachiche, autrement Saint-Lambert ».

Mais c'est surtout par des expressions populaires comme *La Rivière* ou encore la *Petite rivière d'Yamachiche* qu'elle fut connue des Yamachichois, oises.

Yamachiche, Pointe

Pointe de terre qui s'avance assez avant dans le *lac Saint-Pierre* et que divise en deux parties presque égales la *rivière Yamachiche*, à qui elle doit son nom.

Yamachiche, Rivière

La *rivière Yamachiche* traverse de part en part la municipalité de paroisse de *Sainte-Anne-d'Yamachiche* pour se rendre jusau'au *lac Saint-Pierre*. Le nom qu'elle porte, fort ancien comme l'atteste un acte de concession de 1653, est d'origine amérindienne et il signifierait « rivière vaseuse », sans doute à cause de son lit argileux. C'est peut-être d'ailleurs son ancienneté et son origine qui expliquent la variété de ses graphies, tant sont nombreuses les formes qu'on relève, comme « Machiche », « Ouabmachiche », « rivière à Mashis », etc.

Elle fut aussi appelée *Rivière Grosbois*. Enfin, il semble que la rivière fut toujours qualifiée dans le langage populaire comme *la Grande Rivière* ou la *rivière d'Yamachiche*, par opposition à la *Petite rivière d'Yamachiche*. Quant aux Abénaquis, ils l'appellent *Ôbamasis* qui signifie « petit poisson blanc ».

Loutres, Rivière aux

Dès le XIX[e] siècle, cette rivière avait reçu le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. De création populaire, ce nom a été probablement donné à la rivière à cause de la présence de ces animaux, comme en fait foi également la liste interminable des lacs, rivières et ruisseaux à *la Loutre* au *Québec*.

Sainte-Anne-d'Yamachiche

Arrosée par la *rivière Yamachiche* et par la *Petite rivière Yamachiche*, cette municipalité de paroisse couvre un territoire qui correspond à la *seigneurie de Grosbois* accordée à Pierre Boucher en mai 1653. Le mot « Yamachiche », d'origine amérindienne, signifierait « rivière vaseuse ». De la rivière, ce terme est passé à la paroisse érigée canoniquement en 1832. Comme l'église paroissiale était déjà placée sous le vocable de sainte Anne, les deux noms furent accolés lorsque la municipalité a été constituée de plein droit en 1855.

Glaises, Ruisseau aux

Le *ruisseau aux Glaises* coule vers le *Saint-Laurent* à mi-chemin entre *Yamachiche* et *Pointe-du-Lac*. Son nom, à l'instar de ces innombrables lacs et rivières ou les termes « vase », « argile », « sable » se retrouvent, témoigne avec éloquence de la nature glaiseuse, argileuse, de son lit. Déjà, au XIX[e] siècle, les Yamachichois, oises connaissaient cette appellation, mais dans leur esprit elle s'appliquait plus à une rivière qu'à un ruisseau.

Saint-Charles, Ruisseau

Le *ruisseau Saint-Charles* a sans doute été baptisé du même nom que le second patron de la première église de *Pointe-du-Lac*, qui fut bénite en 1739. Ce ruisseau passe d'ailleurs près de l'église paroissiale.

Sables, Rivière aux

La *rivière aux Sables*, ou *au Sable*, comme on l'écrivait naguère, longe sur une bonne distance la municipalité de *Pointe-du-Lac* avant de finir sa course dans le fleuve. La nature sablonneuse du sol explique bien le nom qui lui a été attribué. Cette rivière, aux dires de l'historien Marcel Trudel, aurait été aussi désignée dans les actes de concession du XVII[e] siècle comme « la Sixième-Rivière », bien que ce nom n'apparaisse sur aucune carte ancienne et moderne. Enfin, le géographe Joseph Bouchette rapporte qu'au XIX[e] siècle cette rivière était appelée « rivière de la Pointe du Lac ».

Saint-Pierre, Lac

Le *lac Saint-Pierre*, qui est un élargissement du *Saint-Laurent*, aurait reçu son nom de Champlain parce qu'il y est entré avec son navire le 29 juin 1603, le « jour de la Saint-Pierre » note son éditeur, l'historien C.-H. Laverdière. Celui-ci ajoute que le lac « avait porté précédemment le nom d'Angoulême », qui lui aurait été attribué dès le XVI[e] siècle par Thevet ou par Jean Alfonse, le pilote de Roberval, plutôt que par Jacques Cartier.

Les Abénaquis appellent le *lac Saint-Pierre*, *Nebesek*, qui signifie « au lac ».

Francheville

Cette municipalité régionale de comté englobe le territoire initial des forges du *Saint-Maurice* fondées par Maurice Poulin de Francheville (1692-1733). Toute sa vie fut liée au commerce de la fourrure à titre d'associé ou de représentant. Cependant, sa réalisation la plus remarquable fut son début d'exploitation d'un gisement de fer dans sa seigneurie. Son décès prématuré entraîne un ralentissement des opérations, malgré les efforts de sa femme Thérèse de Couagne. En 1735, François-Étienne Cugnet prendra la relève.

Cette M.R.C. a été proclamée le 25 novembre 1981.

Lac, Pointe du

Pointe de sable qui s'avance dans le *fleuve Saint-Laurent* à l'extrémité nord-est du *lac Saint-Pierre*. Cette pointe aurait aussi porté le nom de « pointe Tomaqua » après que Godefroy de Tonnancour eut cherché à y implanter un hameau indien. Pour les Abénaquis, l'endroit se nomme *Ôbomkontek*, qui signifie « au camp du sable blanc ».

Pointe-du-Lac

La municipalité de *Pointe-du-Lac* s'est développée sur une pointe de terre située à l'extrémité nord-est du *lac Saint-Pierre*, ce qui lui a valu dès l'origine son nom actuel. C'est à cet emplacement, le 31 juillet 1656, que Jean Sauvaget et son gendre Étienne Seigneuret reçoivent de Pierre Boucher une terre concédée en fief et seigneurie. Cette terre, que l'acte de concession place « à la pointe du lac Saint-Pierre », est cédée à nouveau le 2 mars 1661 à Marguerite Seigneuret et à son mari Louis Godefroy de Normanville, qui laissera à la *seigneurie de la Pointe-du-Lac* le nom de *Normanville*. Cette seigneurie sera augmentée en 1734 d'une autre seigneurie et elle portera alors le nom du fils de Godefroy de Normanville, René Godefroy de Tonnancour. Quoique cette appellation semble avoir été passagère, le village a été appelé plus tard *Village Sainte-Geneviève* et ses habitants les Pointus, ues.

Saint-Eugène, Presqu'île

Cette presqu'île, connue localement sous le nom de *Presqu'île Saint-Eugène*, a porté concurremment, sur des documents du gouvernement fédéral, le nom de *Pointe des Marais*, nom que ce gouvernement avait reconnu en 1971.

Sternes, Île aux

Sise en face de *Baie-Jolie*, l'*île aux Sternes* a toutes les apparences d'un refuge pour ces oiseaux de la famille des mouettes qui s'y assemblent en grand nombre. Cette île artificielle a reçu son nom des personnes qui y séjournaient pour étudier cette hirondelle de mer. À la suite d'une demande émanant de l'université Laval, la Commission de géographie officialisait ce nom en 1973.

Baie-Jolie

Établie juste en aval de *Pointe-du-Lac*, cette petite localité de villégiature, qui s'étend tout près du fleuve, tire certainement son nom de la topographie des lieux.

Jolie, Baie

Petite baie dont le nom a sans doute été imposé par les plaisanciers et les vacanciers qui séjournent à cet endroit durant la belle saison.

Sainte-Marguerite, Ruisseau

Le nom de ce ruisseau, situé en amont de la *pointe des Ormes*, proviendrait de la *seigneurie de Sainte-Marguerite*.

Ormes, Pointe des

Petite pointe de terre qui s'avance dans le fleuve et qui aurait été recouverte d'ormes. Comme c'est le cas pour beaucoup d'autres noms de lieux, le toponyme a été créé à partir d'une espèce végétale.

Trois-Rivières-Ouest

En se prolongeant en direction du sud-ouest, la ville de *Trois-Rivières* a donné naissance, le 10 novembre 1963, à une nouvelle ville dont le nom, *Trois-Rivières-Ouest*, souligne avec évidence son origine et sa situation géographique par rapport à la ville mère. La municipalité de paroisse de *Trois-Rivières*, érigée en 1845, a donné naissance à la ville de *Trois-Rivières-Ouest*.

Laviolette, Pont

Ce pont, inauguré le 20 décembre 1967, enjambe le *Saint-Laurent* entre *Trois-Rivières* et la nouvelle ville de *Bécancour*. Son nom rappelle celui du premier commandant de *Trois-Rivières*, Laviolette, sur lequel on possède peu de renseignements, mais que l'on considère dans la pratique comme le fondateur de la ville.

Bettez, Ruisseau

Le *ruisseau Bettez* se jette dans le *Saint-Laurent* en amont de la *rivière Millette*. Il porte sans doute le nom d'un des propriétaires des terrains qu'il traverse dans sa course vers le fleuve.

Millette, Rivière

La *rivière Millette*, qui sépare les villes de *Trois-Rivières* et de *Trois-Rivières-Ouest* avant de se jeter dans le fleuve, a été aussi désignée sous le nom de *Rivière Sainte-Marguerite*. Selon l'historien Marcel Trudel, cette dernière, appelée « la Troisième-Rivière » dans les actes de concession du XVII[e] siècle, bornera en 1679 la *seigneurie de Sainte-Marguerite*.

Trois-Rivières

La ville de *Trois-Rivières*, érigée en 1855 au confluent du *Saint-Laurent* et du *Saint-Maurice*, a été fondée officiellement en 1634 par le sieur de Laviolette, son premier commandant (1634-1636), qui agissait alors sous les ordres de Champlain.

Pourtant, cet emplacement fut connu dès l'époque de Cartier qui explora l'embouchure de la rivière en 1535, et de François Gravé Du Pont qui, avant 1600, avait songé à en faire un poste de traite. D'ailleurs, en 1601, le nom de *Trois-Rivières* était mentionné pour la première fois sur une carte de la *Nouvelle-France* dessinée par Levasseur.

La ville aurait hérité ce nom de la rivière. En effet, rapporte Paul Le Jeune dans sa **Relation** de 1635, « Les François ont nommé ce lieu les Trois-Rivières, pource qu'il sort des terres un assez beau fleuve, qui se vient dégorger dans la grande Rivière de sainct Laurens par trois principales embouchures, causées par plusieurs petites Isles, qui se rencontrent à l'entrée de ce fleuve... ».

Cette dénomination, que les Trifluviens ont adoptée spontanément, a aussi servi à désigner un gouvernement, un district, un diocèse, un comté et même un journal.

Les Algonquins, autrefois, appelaient le site de *Trois-Rivières* « Madôbalodenik », dont la signification est « à la fin, chez Loden (nom d'un homme) ». Cependant, nous ignorons tout de l'histoire de ce toponyme.

Saint-Maurice, Rivière

Comptant parmi les principaux tributaires du *Saint-Laurent*, la *rivière Saint-Maurice*, qui achève sa course en face de *Trois-Rivières*, a porté, concurremment ou successivement, plusieurs noms au long de son histoire.

Chez les Algonquins, elle était dénommée « Madôbalodenitekw », qui signifie « la rivière qui fuit ».

Chez les Européens, Jacques Cartier est sans doute le premier, en octobre 1535, à voir cette « ripvière, qui vient devers le nort, sortente audict fleuve, à l'entrée de laquelle il y a quatre petites ysles, et plaines d'arbres. Nous nommasmes icelle ripvière la ripvière de Fouez ». Lescarbot, pensant que Cartier avait dénommé la rivière en l'honneur d'une vieille maison de la noblesse française, corrige la graphie cartiérienne et indique sur sa carte de 1609: « R. de Foix ». À l'exception de ces deux témoignages, qui sont comme deux points de repère extrêmes dans le temps, ce nom ne fait plus par la suite l'objet d'aucune autre mention.

La présence des îles à l'embouchure de la rivière a été un facteur déterminant à l'origine d'une autre de ses appellations. Comme le note Pierre Boucher, en 1663, dans son **Histoire véritable et naturelle**..., « on l'appelle les Trois-Rivières, à cause qu'estant entrecoupée par des Isles, elle fait comme trois rivières en ce lieu-là... ». Par ailleurs, on sait, grâce à divers témoignages, dont ceux des jésuites, que ce nom était déjà employé depuis un certain nombre d'années.

Ces îles étant aussi séparées les unes des autres par des chenaux, la rivière fut également désignée dans le langage populaire comme la *rivière aux Chenaux* ou *les Chenaux* tout court. De cette dénomination qu'il fait remonter au XVII[e] siècle, l'historien Benjamin Suite dit qu'elle était couramment employée « à Machiche, Maskinongé, Sorel, Nicolet, Gentilly, Batiscan, Champlain... ».

Enfin, le nom officiel apparaît pour la première fois, toujours selon Suite, dans un jugement rendu en 1723 par l'intendant Michel Bégon, où il mentionne que le *fief Saint-Maurice* est situé sur la rive ouest de la rivière « vulgairement nommée fleuve de Saint-Maurice ». Maurice Poulin de La Fontaine avait reçu en 1668 la permission de défricher cette terre qui fut concédée le 4 août 1676 en seigneurie à sa veuve par l'intendant Jacques Duchesneau de La Doussinière et d'Ambault. D'après certains auteurs, le nom du fief, hérité de Maurice Poulin, aurait désigné par la suite la rivière, les *Forges du Saint-Maurice*, qui furent construites sur les terres de la seigneurie, le comté et la région tout entière. D'autres émettent l'hypothèse que le ruisseau coulant aux *Forges* aurait été dénommé *Ruisseau à Saint-Maurice*, au XVIII[e] siècle, et que ce nom serait ensuite passé à la rivière.

Pour compléter cet inventaire toponymique, signalons rapidement que la rivière aurait été baptisée en 1635 « rivière d'Anguien » par le jésuite Paul Le Jeune pour honorer le duc d'Enghien. Le dictionnaire de Trévoux (1771) signalerait également l'existence d'une grande rivière de la *Nouvelle-France*, appelée « Trifluvius ». Pour sa part, Pierre de Sales Laterrière, qui dirigea les *Forges* à partir de 1776, nomme dans ses **Mémoires** cette rivière la « rivière Noire ».

Chez les Amérindiens, ce cours d'eau était connu sous le nom de « Metaberoutin », comme le précise la **Relation des Jésuites** de 1635: « ... ce fleuve, nomme des sauvages Metaberoutin ». L'orthographe du nom a pu varier entre 1635 et 1701 par exemple, quand Bacqueville de La Potherie écrivait « Maitabiroutine », mais de nombreux auteurs s'entendent pour dire que sa signification est demeurée univoque: le « tourbillon des vents », ou bien « décharge aux vents », ou encore « lieu où il vente de tous côtés », « à l'endroit où les vents sont toujours contraires ».

Duplessis, Pont

Le *pont Duplessis* enjambe le *Saint-Maurice*. Le nom qu'il porte rappelle la mémoire de Maurice Le Noblet Duplessis (1890-1959), ancien Premier ministre de la province de *Québec* et député de *Trois-Rivières*.

Saint-Quentin, Île

Faisant face à l'*île de La Potherie*, l'*île Saint-Quentin* porte le nom de Quentin Moral, le mari de Marie Marguerie. Celle-ci avait hérité de son père, François Marguerie, des droits sur l'île qu'il avait acquis officiellement en 1652. Cependant, à cette époque, l'île était plutôt désignée comme l'*île aux Cochons* ou la *Commune aux Cochons*. À cause de sa situation au milieu de l'embouchure de la *rivière Saint-Maurice*, elle aurait également été appelée l'*île du Milieu*. D'autre part, d'après des actes notariés, elle aurait reçu l'appellation d'*Île de la Trinité*, probablement parce qu'elle forme un groupe de trois îles importantes avec l'*île Saint-Christophe* et l'*île de la Potherie*. Mentionnons enfin qu'elle aurait été connue à un certain moment, mais de manière passagère, comme l'*île Maillet*, du nom d'un de ses propriétaires et comme l'*île de Grand Mesnil*.

Aujourd'hui, cette île appartient à la ville de *Trois-Rivières* qui y a aménagé un parc d'amusement. C'est aussi sur cette île que se trouve le port de plaisance de *Trois-Rivières*.

C'est, enfin, sur l'*île Saint-Quentin* que Jacques Cartier planta sa 3e croix au *Canada*, le 7 octobre 1535.

La Potherie, Île de

L'*île de La Potherie*, également orthographiée « Poterie », doit son nom à Jacques Leneuf de La Poterie qui reçut cette terre en roture le 29 mars 1649, puis en fief et seigneurie le 7 avril 1660. Avant qu'elle ne prenne le nom de son premier seigneur, l'île s'appelait « île aux Cochons » ou « île Neuve », d'après les actes de concession. Selon Benjamin Suite, elle aurait porté successivement les noms de *Bellerive*, de *Caldwell* et de *Baptist*.

Caron, Île

Aujourd'hui reliée à l'*île de La Potherie*, l'*île Caron* formait naguère avec cette dernière un groupe que l'arpenteur Bouchette dénommait les *îles de l'Abri*, parce qu'elles constituaient un emplacement favorable aux navires en quête d'un mouillage sûr. Comme dans le cas de l'*île Ogden*, l'île a probablement été baptisée du nom d'un de ses propriétaires.

Rouillard affirme quant à lui que ce nom évoque la mémoire de monseigneur Charles-Olivier Caron, grand vicaire du diocèse de *Trois-Rivières* au XIXe siècle.

Ogden, Île

Ce petit îlot, mesurant à peine 300 mètres de longueur, se trouve vis-à-vis l'*île Saint-Christophe*. Anciennement, avant qu'elle ne soit soudée à l'*île Saint-Christophe*, l'*île Boucher*, appelée aussi *Île Saint-Joseph* ou *La Croix* les séparait. L'*île Ogden* doit son nom à Charles-Richard Ogden, ancien député de *Trois-Rivières* à la Chambre d'Assemblée. Élu une première fois en 1814, il y siège d'abord pendant dix ans, avant d'être battu à l'élection de l'été 1824. De nouveau élu en 1830, il siège jusqu'au 11 janvier 1833, date à laquelle il remet sa démission. Membre du Conseil Spécial entre 1840 et 1841, il devient membre du Conseil Exécutif et Procureur général du *Bas-Canada* du 13 février 1841 au 15 septembre 1842. Il s'éteindra une vingtaine d'années plus tard, en février 1866.

L'*île Ogden* fut achetée par la compagnie Canadian International Paper en 1915 puis par Hector Godin, en 1950.

Saint-Christophe, Île

Faisant partie du groupe des îles situées à l'embouchure de la *rivière Saint-Maurice* – on les appelait autrefois *Îles des Chenaux* –, l'*île Saint-Christophe* doit son nom actuel, nous dit l'historien Benjamin Sulte, au boulanger Christophe Crevier dit la Mêlée, qui en devint propriétaire en 1654. D'après Marcel Trudel, l'île aurait été aussi connue sous le nom d'*île du Milieu*, parce qu'elle se trouve au milieu de la rivière, et d'*Île à Pépin*, parce qu'elle fut concédée pour la première fois, en 1647, à Guillaume Pépin et à ses associés, Pierre Lefebvre, Guillaume Isabelle et Sébastien Dodier.

En 1731, l'île appartient à René Godefroy de Tonnancour. Cédée par la suite à différents propriétaires, elle fut achetée, en 1916, par la compagnie Canadian International Paper qui entreprit, en 1925, d'y aménager un club de golf réputé, le club *Métabéroutin*.

Saint-Joseph, Île

Concédée le 20 octobre 1655 à Pierre Boucher, cette île, aujourd'hui réunie à l'*île Saint-Christophe*, connut plusieurs propriétaires, dont Eusèbe Doucet en 1895 et Henri Godin en 1898. En 1975, la succession de ce dernier la vend à M. Studor qui la revend en 1978 à la compagnie Canadian International Paper. Cette dernière en profitera pour achever l'aménagement du club de golf *Métabéroutin* amorcé sur l'*île Saint-Christophe* en 1925.

Cap-de-la-Madeleine

Cette ville, qui s'est développée sur la rive est du *Saint-Maurice*, est née officiellement en 1918, mais elle provient de la vieille *seigneurie du Cap-de-la-Madeleine* dont elle a repris et conservé le nom. *Sainte-Marie-du-Cap-de-la-Madeleine* a été d'ailleurs le nom primitif de la municipalité, en 1845. Lors de la sanction de la nouvelle loi, en 1855, la municipalité a été connue sous le nom de *Sainte-Marie-Madeleine*.

Quand Jacques de La Ferté, abbé de Sainte-Madeleine de Châteaudun, en *France*, se fit concéder, le 15 janvier 1636, par la Compagnie des Cent-Associés dont il était membre, une seigneurie qui allait de la *rivière Saint-Maurice* à la *rivière La Chevrotière*, il l'appela la *seigneurie de La Madeleine*. De cet immense territoire, il détacha des parties dont certaines furent réservées aux jésuites. Les religieux reçurent ainsi le 20 mars 1651 une seigneurie dont le front s'étendait sur le fleuve depuis le *cap des Trois-Rivières* jusqu'à l'*arrière-fief Arbre-à-la-Croix*. Pour honorer leur insigne bienfaiteur, les jésuites baptisèrent cette seigneurie d'après le *cap des Trois-Rivières* qu'ils avaient transformé pour la circonstance en « cap de La Madeleine ». Cette appellation, si l'on se fie aux actes de concession des terres, gagna la faveur des Madelinois, oises, comme l'attestent aussi, d'une autre manière, les diverses graphies du nom : « Magdeleine », « Magdelaine », « Magdelenne », « Magdalene », etc.

Sainte-Marthe-du-Cap-de-la-Madeleine

Cette agglomération a été détachée de la paroisse *Sainte-Marie-Madeleine* du *Cap-de-la-Madeleine* et constituée en municipalité en 1915. Pour marquer et distinguer à la fois les liens qui l'unissent à la paroisse voisine, la municipalité prit le nom de sainte Marthe qui était, comme chacun sait, la soeur de Marie-Madeleine. C'est d'ailleurs sous cette appellation abrégée que le nom officiel se transmet localement.

Red Mill

Cette localité établie dans la municipalité de *Sainte-Marthe-du-Cap-de-la-Madeleine* est appelée *Red Mill* ou *Red Mills*, depuis les années 1920. Cette désignation provient de la petite usine qui extrayait alors de l'ocre du sol rougeâtre environnant.

Lottinville, Pointe

Cette pointe porterait le nom d'une famille Lottinville qui aurait résidé dans les environs autrefois. Aujourd'hui, et pour une raison semblable, elle serait appelée *Pointe Provencher*.

Ânes, Ruisseau des

Le *ruisseau des Ânes* débouche dans le *Saint-Laurent* vis-à-vis l'*île Carignan*. Plutôt que d'un ruisseau, les Champlainois, oises, préféraient naguère parler de la *rivière aux Ânes*. L'avaient-ils nommée ainsi parce qu'un chemin de charroi l'aurait traversée, par lequel seraient passés chariots, charrettes, tombereaux tirés par des ânes ? Ne pourrait-il s'agir, autrement, d'un blason populaire de lieu ou de personne ?

Arbre à la Croix, Ruisseau de l'

Sans doute parce qu'il constituait la limite sud-ouest du fief concédé à Jacques Hertel en 1644, le *ruisseau de l'Arbre à la Croix* laissa son nom à la nouvelle seigneurie. Cette appellation inusitée et ancienne, certainement d'origine populaire, paraît fondée dans la légende. C'est ce que nous laisse entendre l'abbé Prosper Cloutier qui, dans son **Histoire de la paroisse de Champlain**, rapporte en 1915 que « Non loin du ruisseau de l'Arbre-à-la-Croix, sur un monticule, on voit encore une croix entourée de trois mais endeuillés de blanc et de noir. Une des formes de la tradition raconte que, dans l'âge héroïque, une mère aurait tué, à cet endroit, un chef sauvage qui avait massacré ses trois filles. D'âge en âge, on a relevé la croix et les mais et d'âge en âge, on a raconté cette histoire ».

Carignan, Île à

Ce toponyme évoque le souvenir de monsieur Ulric Carignan, surnommé monsieur Doric, qui achète vers 1918, ce qui était à ce moment-là une « butte de sable qui se forme dans le *Saint-Laurent* et qui grossit de plus en plus. C'est comme cela que se forma l'île. »

Valdor, Île

Cette île est située vis-à-vis de la paroisse de *La Visitation-de-Champlain* dans la circonscription de *Champlain*.

Une résidente de l'*île Valdor* se souvient d'avoir entendu dire que monseigneur de Laval, lors de ses passages dans cette île pour donner le sacrement de confirmation, aurait remarqué cette magnifique plage de sable fin presque doré et il se serait écrié : « Quel beau val d'or ». Les gens auraient appliqué ce nom dès ce temps et l'ont conservé.

Selon les chroniqueurs locaux, toutefois, le toponyme rappellerait le souvenir de François Bigot, titulaire d'une terre de 160 arpents, mesure française, (environ 55 hectares) concédée en face de l'*île Valdor* par le premier gouverneur de *Trois-Rivières*, Pierre Boucher, en 1660. Ce serait sa seconde femme, Marie Bouchard dite d'Orval, qui lui aurait alors donné le nom d'« île Bigot ». Mais d'après Rouillard, le nom d'« île Bigot », viendrait du père Bigot, procureur des seigneuries des Jésuites en *Nouvelle-France*.

Bigot, Pointe à

Cette pointe, située en aval de l'*île Valdor*, faisait sans doute partie intégrante des deux concessions de 2 arpents sur 40 que Quentin Moral découpait à même son *fief de l'Arbre-à-la-Croix* et qu'il octroyait en 1666 au notaire royal François Bigot. C'est dans ces parages en tout cas que Bigot éleva ses 11 enfants. Il est légitime de penser que lui-même ou l'un des membres de sa famille ait attaché son nom à cette pointe de terre, ainsi qu'aux battures qui longent à cet endroit une partie de la rive.

Hertel, Ruisseau

En l'année 1644, Jacques Hertel de La Fresnière (± 1651), interprète et colon, reçut en arrière-fief de l'abbé de La Madeleine la *seigneurie de l'Arbre-à-la-Croix*. Cette seigneurie, qui faisait environ une demi-lieue de front sur le *Saint-Laurent*, était arrosée par trois ruisseaux : le *ruisseau de l'Arbre à la Croix*, le *ruisseau Pépin* et, en son centre, le *ruisseau Hertel*, qui hérita du nom du premier seigneur.

Pépin, Ruisseau

La forme « Périn » est erronnée et sa reproduction sur les cartes géographiques est probablement due à une erreur de transmission. Il s'agit ici du *ruisseau Pépin*, que les Champlainois, oises, connaissent très bien et qui figure sous l'entité « rivière » dans les éditions de 1914 et 1925 du **Dictionnaire des Rivières et Lacs de la Province de Québec** : « Petit cours d'eau traversant les 1re et 2e concessions de la paroisse de la Visitation, comté de Champlain. Il se jette dans le fleuve Saint-Laurent ».

Cette « rivière » aurait reçu son nom d'un membre de la famille Pépin dont l'ancêtre, Guillaume Pépin, fit souche dans la région. Dans son **Histoire de la ville des Trois-Rivières et de ses environs** publiée en 1869, Benjamin Suite écrit : « Guillaume Pépin, né vers 1607, est inscrit en qualité de syndic des Trois-Rivières en 1651, 1652 et 1655. Une petite rivière qui passait sur sa terre, à Champlain, a reçu son nom... ».

Champlain

Village situé en amont de la *rivière Champlain*. On s'accorde pour dire que le nom « Champlain » serait passé de la rivière à la seigneurie. À peine deux ans après qu'il eut pris possession de son fief, le nouveau seigneur est déjà appelé « Monsieur de la Touche Champlain », comme en fait foi un manuscrit anonyme de 1666. De la seigneurie, le nom s'est étendu tout naturellement à la paroisse, au village, au comté et à la division de recensement.

La Visitation-de-Champlain

Quand le gouverneur de la *Nouvelle-France*, Augustin Saffray de Mézy, concéda le 8 août 1664 une seigneurie à Étienne Pézard de La Tousche (1624-1696), celle-ci se vit désigner assez vite du nom de la *rivière Champlain*. De la seigneurie, le nom s'étendit plus tard à la paroisse qui, lors de son érection canonique en novembre 1684, prit le titre de *Notre-Dame de la Présentation*. Un chroniqueur local, E. Hamelin, mentionne cependant que, d'après un registre de 1716, ce nom aurait été changé en celui de *Notre-Dame de La Visitation de la Sainte Vierge*. Ce changement, dit-il, « fut demandé à l'occasion d'un tableau de Coypel donné à l'église et qui représentait la visite de la Sainte Vierge à Sainte Elizabeth ». Le nom aurait été ensuite abrégé sous sa forme actuelle, en 1722 lors de son homologation.

Champlain, Rivière

Petit affluent du *Saint-Laurent*, cette rivière dut certainement être remarquée par Samuel de Champlain quand il remonta le cours du fleuve en 1603. Cependant, de façon certaine, ce n'est que sur sa carte de 1612 qu'il signale la « R de Champlain ». Ce nom, orthographié cette fois « Rivière de Champlain », il le reporte à nouveau sur sa carte de 1632.

On a tenté d'expliquer le toponyme *Champlain* par la topographie plane des lieux et en recourant à une étymologie latine. « Dérivé de Campus planus, champ plat, il convient admirablement à la localité ». De source populaire celle-là, une autre hypothèse voudrait que Champlain, en accostant près de la rivière, ait regardé les terres environnantes et se soit exclamé: « Quel beau champ plein! » À la vérité, il serait plus simple de reconnaître que Champlain a lui-même légué son propre nom à la rivière.

Citrouille, Pointe à la

Cette pointe qui prend naissance à l'embouchure de la *rivière Champlain* évoquerait la forme d'une citrouille. Ce genre d'appellation spontanée est un phénomène assez courant.

Batiscan

Localité qui est incluse dans la municipalité de *Saint-François-Xavier-de-Batiscan*. Chez les Batiscanais, aises, l'appellation *Batiscan* désigne aussi bien la localité que la municipalité.

Saint-François-Xavier-de-Batiscan

Municipalité de paroisse érigée en 1845, mais peuplée depuis le XVII[e] siècle. Une partie de son territoire, dont le front est borné par le *Saint-Laurent*, est arrosée par la *rivière Batiscan*.

L'histoire de cet établissement se confond, du moins à ses débuts, avec celle de la *seigneurie de Batiscan*, qui fut concédée en arrière-fief aux jésuites, le 23 mars 1639, par Jacques de La Ferté, abbé de Sainte-Madeleine et membre de la Compagnie des Cent-Associés. Pour cette raison, la paroisse fut placée sous le vocable de saint François Xavier dans le but évident d'honorer la mémoire de cet illustre représentant de la Compagnie de Jésus. À son nom fut associé celui de la rivière.

Batiscan, Rivière

Le nom de cette rivière, qui s'étire depuis *les Laurentides* jusqu'au fleuve, a été mentionné pour la première fois en 1603 par Champlain. Il écrit à ce sujet: « Du costé du Nort, il y a une rivière qui s'appelle Batiscan, qui va fort avant en terre, par où quelques-fois les Algoumequins viennent ». Pour illustrer son affirmation, il dessine quelques cabanes amérindiennes sur sa carte de 1612 et baptise la région au nord de la rivière: « contrée de bastisquan ». En 1632, il parle une dernière fois de cette « Rivière de Batisquan fort agréable et poissonneuse ». De son côté, dans son **Histoire de la Nouvelle-France** qu'il publie en 1609, l'avocat et historien Marc Lescarbot reproduit sur une carte la graphie « R. Batescan ».

Si le nom, comme on le voit, est assez ancien et si les auteurs s'accordent pour y reconnaître une origine amérindienne, ils se perdent par ailleurs en conjectures sur sa signification. Le père Charles Arnaud a proposé en 1880 certaines explications. « Batiscan », qu'il orthographie « patiscan », « pathiskan » et « pasthiskan », serait, à son avis, d'origine montagnaise et voudrait dire « vapeur, nuée légère ». « C'est aux gens de la place, ajoute-t-il, à savoir si aux environs il s'élèverait quelque vapeur ou brume, plus fréquente qu'en d'autres lieux ». Mais, continue-t-il, « Batiscan signifie aussi « viande sèche pulvérisée », « os broyés », qu'on fait bouillir ensuite pour en tirer la graisse dont on compose le pémikan montagnais ». De cette hypothèse, il faudrait alors déduire que les Amérindiens se rencontraient assez fréquemment à l'embouchure de la rivière pour y festoyer. Enfin, un historien local rapporte que « Batiscan » pourrait signifier « qu'il y a des joncs à l'embouchure », comme c'était le cas naguère.

Quoi qu'il en soit de ces explications possibles, le nom a été appliqué originellement à la rivière, puis il s'est étendu progressivement à la seigneurie, à la paroisse et à la localité. Quant aux Amérindiens, les Abénaquis, notamment, ils l'appelaient « Patiskô », qui signifie « le camp Batiste ». Nous n'avons pas retrouvé d'éléments nous permettant de relier directement « Batiste » à *Batiscan*.

Pères, Ruisseau des

Ce ruisseau, qui se jette dans le *Saint-Laurent* en aval de la *rivière Batiscan*, marquait la limite est de l'*arrière-fief de Batiscan* concédé aux jésuites en 1639. C'est ce qui explique selon toute vraisemblance sa dénomination.

Nobert, Île

Appelée parfois *Île à Frédéric*, l'*île Nobert*, qui s'est transformée en pointe de terre à la suite du dragage du canal situé au sud, serait peut-être cette « Isle de sainct Eloi » que mentionnent dans leur **Relation** respective Champlain en 1603 et Boucher en 1663. Cette hypothèse s'appuie d'une part sur le fait que les auteurs qui en parlent placent l'île à l'embouchure de la *rivière Batiscan*. Un historien local rapporte même, en 1933, que le « chenal qui forme l'île Saint-Eloi débouchait dans le fleuve » mais que « maintenant ce chenal est à peu près rempli... ». D'autre part, les cartes modernes n'indiquent pas la présence de l'*île Saint-Éloi* mais en revanche elles situent la pointe ou l'*île Nobert* au confluent de la rivière et du fleuve.

Sainte-Anne, Rivière

D'une longueur d'environ 120 kilomètres, cette rivière prend sa source dans la *réserve faunique des Laurentides* et vient se jeter dans le *fleuve Saint-Laurent*, après avoir traversé de part en part la paroisse de *Sainte-Anne-de-la-Pérade*.

Champlain, qui explore pour la première fois cette région en juin 1603, parle de la rivière, mais ne la nomme pas. Il retourne en ces lieux en juin 1609 et, repassant devant la rivière, dit d'elle qu'elle « est fort aggréable... et l'avons nommée la riviere saincte Marie », qu'il orthographie également « R sainte Marie » sur sa carte de 1612. Mis à part le témoignage de Champlain, aucune autre mention n'est faite par la suite de ce nom.

On croit que la rivière, qui portait dès 1663 son nom actuel, comme l'atteste la **Relation** de Pierre Boucher, reçut son appellation de l'*île Sainte-Anne* qui émergeait alors à son embouchure. Le nom de l'île serait ainsi passé à la rivière, puis à la *seigneurie de Sainte-Anne*.

La Pérade

Le village de *La Pérade*, érigé en 1912, tire son nom du seigneur Pierre-Thomas Tarieu de La Pérade (1677-1757), fils de Thomas de Lanaudière et de Marguerite-Renée Denys, titulaires de la *seigneurie de Sainte-Anne-De La Pérade*. La paroisse religieuse de *Sainte-Anne-de-la-Pérade* avait été fondée en 1693 et érigée conséquement en 1714. En 1722, un édit du Conseil du Roi confirmait cette érection.

Île-à-Lafond

Le nom originel de cette île est d'abord signalé par le gouverneur de *Trois-Rivières*, Pierre Boucher, qui écrit en 1663 dans son **Histoire véritable et naturelle... du Pays de la Nouvelle-France**... qu'elle se nomme l'« Isle sainte Anne ». Quand Michel Gamelain se verra concéder sa *seigneurie de l'île de Sainte-Anne*, il changera le nom de l'île pour celui de sa femme Marguerite Crevier, ou de sa fille, née en 1664 et prénommmée également Marguerite.

Cette *île Sainte-Marguerite* a été supprimée comme entité géographique après qu'un éboulis de terrain survenu en avril 1894 ait bloqué la rivière et l'ait fait sortir de son lit, à *Saint-Alban*, en charroyant sur son passage jusqu'au village de *La Pérade* des troncs d'arbres, des cailloux, de la terre, dont l'entassement fit disparaître les chenaux et du même coup les îles existantes. Devenue lieu-dit, cette entité est maintenant identifiée par le toponyme *Île-à-Lafond*.

Saint-Ignace, Chenal

Il existait à l'embouchure de la *rivière Sainte-Anne* un certain nombre d'îles séparées les unes des autres par des canaux navigables. Lorsque le premier seigneur de *Sainte-Anne*, le « maistre-chirurgien » Michel Gamelain de La Fontaine, prit possession de sa seigneurie, il donna à ces îles différents noms. Ainsi, il baptisa l'une d'entre elles du nom de son fils, Ignace, né en 1663. Le canal qui reliait cette île à la terre ferme fut appelé par extension *Chenal Saint-Ignace*. Ce chenal est en grande partie comblé aujourd'hui.

Sainte-Anne-de-la-Pérade

Nom de la municipalité de paroisse érigée en 1845, qui s'est développée au confluent de la *rivière Sainte-Anne* et du *fleuve Saint-Laurent*. Elle tire son nom de l'histoire de la seigneurie qui l'a vu naître.

Connue d'abord sous le nom de *Seigneurie de l'île de Sainte-Anne*, à cause de l'île qui se trouvait à l'embouchure de la rivière et que Pierre Boucher appelait l'« isle saincte Anne », cette seigneurie aurait été concédée une première fois par l'intendant Talon à Michel Gamelain de La Fontaine, chirurgien et commerçant de son état. Ce dernier la revendit assez rapidement, le 29 septembre 1670 à Edmond de Sueur et Thomas de Lanaudière à qui Talon confirmera leurs titres de propriété le 29 octobre 1672. À l'époque, ceux-ci exploitent conjointement leur concession, Sueur se réservant la partie sise à l'ouest de la *rivière Sainte-Anne* et Lanaudière, la partie est. Au décès de ce dernier, en 1678, sa partie de seigneurie échoit à sa veuve, Marguerite Renée Denys de la Ronde, qui en devient la légitime propriétaire.

Le 4 mars 1697 et le 6 avril suivant, celle-ci obtient deux augmentations qui doublent la superficie de son fief et lui adjoignent les îles qui se trouvent devant sa propriété, dans la rivière. Le 4 novembre 1704, elle cédera le tout à son fils Pierre-Thomas Tarieu de La Pérade qui donne alors son nom au fief et à qui, entre-temps, les autorités coloniales avaient concédé, le 30 octobre 1700, une augmentation de 1,5 lieues de profondeur sur toute la distance s'étendant de la *seigneurie de Grondines* à celle de *Batiscan*. En septembre 1706, celui-ci épouse la célèbre Marie-Madeleine Jarret de Verchères et, le 20 avril 1735, il obtient une nouvelle augmentation de 3 lieues sur 3 lieues qui le range parmi les plus grands propriétaires fonciers de la région. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que, de la seigneurie, son nom soit passé à la paroisse et à ses habitants, les Péradiens, iennes.

Moulin, Rivière du

Dans sa **Description topographique... du Bas-Canada...** publiée en 1815, le géographe Joseph Bouchette, en parlant de la *seigneurie de Grondines*, écrit qu'elle « est très bien arrosée par la Rivière Sainte-Anne, le Batiscan, une petite rivière qui tombe dans le Saint-Laurent, la dernière fait tourner un moulin à grain et une scierie ». Cette « petite rivière », encore innommée en 1815, reçut certainement le nom qu'elle porte aujourd'hui du moulin qu'elle alimentait naguère.

Portneuf

Cette municipalité régionale de comté a été désignée du nom de l'ancien comté municipal de *Portneuf* dont la plus grande partie du territoire est intégrée à cette nouvelle entité administrative. Ce toponyme, en 1647, est fréquemment orthographié « Port-Neuf » ou « Port Neuf ». Il identifie un terrain concédé en fief et seigneurie en 1647 à Jacques Leneuf de la Poterie. Faut-il croire que le sieur Leneuf de la Poterie aurait incorporé à son nom celui d'un établissement dont l'aménagement était commencé depuis 1636 et dénommé *Port?*

Cette M.R.C. a été proclamée le 25 novembre 1981.

Grondines, Pointe des

Dans le procès-verbal qu'il dresse en septembre 1646 de la prise de possession officielle de la *seigneurie de Grondines* par les religieuses Hospitalières, Jean Bourdon fait état de « la pointe de l'anse des Grondines ». Cette pointe, d'après l'historien Raymond Douville, serait « à l'origine du nom « Grondines », nom donné sans doute spontanément par les canotiers qui avaient à contourner, à marée montante, les nombreux cailloux que les vagues venaient frapper en grondements sourds dont les échos résonnaient sur les escarpements ».

Cette pointe est aussi dénommée, dans le langage populaire, *La Grande Pointe* et la *Pointe de la Laille* ou *Grande pointe de la Laille*. Le mot « laille » [laj] pourrait provenir de l'anglais « light », étant donné qu'il y avait un phare à l'extrémité de l'île.

Grondines

Ce nom de lieu est une désignation courante de *Saint-Charles-des-Grondines*. En 1845, cependant, *Grondines* identifia la municipalité.

Saint-Charles-des-Grondines

Le village de *Saint-Charles-des-Grondines* est situé dans les limites de l'ancienne *seigneurie de Grondines*, qui fut concédée le 1er décembre 1637 à Marie-Madeleine de Vignerot, duchesse d'Aiguillon, pour le compte des religieuses Hospitalières augustines.

Ce mot « Grondines » apparaît pour la première fois en 1632 sur une carte dessinée par Champlain, quand il mentionne « Les Grondines et quelques isles qui sont proches, bon lieu de chasse et de pesche ». Lors de la prise de possession officielle de la seigneurie le 14 septembre 1646, l'arpenteur Jean Bourdon indique, dans le procès-verbal qu'il dresse de l'événement, que la cérémonie, présidée par Charles Huault de Montmagny, premier gouverneur de la *Nouvelle-France* (1636-1648), se déroula « au lieu nommé Les Grondines ».

Toutefois, c'est dans le relevé des seigneuries fait par Gédéon de Catalogne en 1712 que l'explication de l'origine du nom est donnée pour la première fois. L'arpenteur-cartographe explique en effet que « Le nom des Grondines vient du grand nombre de battures de gros cailloux qui se trouvent au devant, ce qui fait que, lorsqu'il vente, les eaux y font un grand bruit et le passage des canots et bateaux est très dangereux. ».

Que le nom soit d'origine populaire et que le lieu reçût cette appellation à cause de sa topographie, semble être confirmé par le fait que les religieuses voulurent baptiser leur seigneurie *Saint-Charles-des-Roches* en l'honneur du gouverneur de Montmagny. Mais le terme « Grondines » qui s'était imposé depuis longtemps déjà auprès des Grondiniens, prévalut. Les actes de concession des terres reflètent cette popularité, car ils font mention ou bien de « la seigneurie des Grondines Saint-Charles », ou bien de « la seigneurie de Saint-Charles-des-Roches vulgairement appelée Les Grondines ». Finalement, le toponyme *Saint-Charles-des-Grondines* fut retenu et attribué à la paroisse en 1845 et au village, en 1912.

Il y a présentement un projet de fusion des municipalités de paroisse et de village de *Saint-Charles-des-Grondines* pour en former une nouvelle sous le nom de *Grondines*.

Grondines-Ouest

Hameau situé à la sortie du village de *Saint-Charles-des-Grondines* et désigné localement comme le *Haut-de-la-Paroisse*. À l'instar de *Grondines-Est*, le nom n'aurait été employé que pour répondre aux nécessités de la poste rurale.

Grondines-Est

Ce hameau est aussi désigné populairement comme le *Bas-de-la-Paroisse* et, en ce sens, le terme est approprié puisqu'il marque effectivement l'entrée dans le village de *Saint-Charles-des-Grondines*. Le nom *Grondines-Est* n'aurait servi que pour les besoins de la poste rurale, à l'époque où le courrier était acheminé au bureau de poste local.

La Chevrotière, Rivière

Cette rivière, longue d'environ 19 kilomètres, parcourt sur une bonne distance l'ancienne *seigneurie de Deschambault*, aussi connue sous le nom de *Chavigny*, avant d'atteindre le fleuve en amont de *Deschambault*.

Cette seigneurie fut concédée en 1640 à François de Chavigny Lachevrotière et à son épouse Éléonore De Grandmaison. Celui-ci légua son nom à une localité du comté municipal de *Portneuf* et à la rivière, désignée aussi *Rivière Lachevrotière*, *Le Grand Bras* et *Le Gros Bras*.

Belle Isle, Rivière

Cette rivière, qui aboutit au fleuve en amont de *Deschambault*, doit son nom à Henri Belisle (ou Belle Isle) dit Germain qui s'est établi sur ses bords en 1711. Le nom ancien de la rivière était orthographié d'ailleurs « Bélisle ».

Lauzon, Cap

C'est sur ce cap que *Deschambault* a été fondé. Celui-ci aurait été nommé ainsi par Champlain qui aurait voulu de cette façon honorer Jean de Lauson (le patronyme a évolué de « Lauson » à « Lauzon »), intendant de la Compagnie des Cent-Associés et futur gouverneur de la *Nouvelle-France* (1651-1656). Lors de l'érection canonique de la paroisse en 1735, celle-ci fut d'ailleurs appelée *Saint-Joseph du Cap Lauson* (orthographiée également « Lauzon » ou « Lozon »). Dans le « Journal » de son voyage fait au Canada en 1749, le naturaliste suédois Pehr Kalm note pour sa part la présence d'une église « sur un promontoire appelé Cap Lauson ou Richelieu ». Ce cap a reçu un peu plus tard l'appellation de *Pointe Deschambault*. À ce sujet, Joseph Bouchette écrit en 1815: « La Pointe de Deschambault est d'une élévation considérable... L'église de Deschambault est bâtie sur cette Pointe... ». Les deux appellations se seraient concurrencées jusqu'à ce que *Cap Lauzon* prédomine.

Deschambault

Le village agricole de *Deschambault* est localisé sur une pointe de terre qui s'avance assez avant dans le *Saint-Laurent* pour servir de point de repère aux navigateurs. Le village doit son nom à celui de la *seigneurie Deschambault*, aussi connue sous le nom de *Fief Chavigny*, du nom du premier concessionnaire à qui elle fut remise le 4 décembre 1640, François Chavigny de Berchereau. Celui-ci ayant quitté la colonie, la seigneurie est de nouveau concédée à Éléonore de Grandmaison, le 1er mars 1652, avec toutes ses augmentations. Remariée à Jacques Descailhaut de la Tesserie, elle échangera sa *seigneurie de Deschambault* avec son gendre Jacques-Alexis de Fleury Deschambault, le 25 octobre 1683, contre une terre située à l'*île d'Orléans*.

La paroisse fut érigée canoniquement le 5 octobre 1735, mais son établissement fut demandé, ainsi que la nomination d'un curé, dès 1721 par le seigneur en titre, Joseph de Fleury de la Gorgendière, le fils de Jacques-Alexis Fleury Deschambault. C'est sans nul doute pour l'honorer en tant que patron de l'église, en même temps que saint Joseph, patron du *Canada*, que la paroisse reçut l'appellation de *Saint-Joseph-de-Deschambault* ou, comme on l'appelait alors, *Saint-Joseph du Cap Lauzon*.

Les habitants de Deschambault ont pour gentilé Deschambaultiens, iennes.

Gignac, Ruisseau

Les eaux de ce ruisseau se déversent dans le fleuve en aval du *cap Lauzon*. Le nom qu'il porte désignerait l'un des propriétaires des terres qu'il traverse.

Ferme, Ruisseau de la

Ce ruisseau se rend au fleuve en passant sur les terres de la Station de recherches agricoles Deschambault-La Gorgendière, une ferme expérimentale sise entre *Deschambault* et *Portneuf*. Il n'est pas rare, en toponymie, de voir, comme c'est le cas ici, des bâtiments servir à désigner des cours d'eau.

Louison-Gignac, Ruisseau à

Petit ruisseau qui finit sa course dans le fleuve en amont de *Portneuf*. Son nom rappelle selon toute vraisemblance celui des occupants du terrain sur lequel il coule. Que son nom soit composé sert peut-être aussi à le distinguer du *ruisseau Gignac*.

Portneuf

L'emplacement de la ville de *Portneuf* se trouve au confluent de la *rivière Portneuf* et du *Saint-Laurent*.

Ce nom de lieu, orthographié assez souvent « Port Neuf » dans les documents d'époque, ou encore « Port-Neuf », désignait un terrain concédé en fief et seigneurie, le 16 avril 1647, à Jacques Leneuf de la Poterie, gouverneur de *Trois-Rivières* et, par intérim, de la *Nouvelle-France*. Dès ce moment, note l'historien Marcel Trudel, le fief aurait reçu le nom de *Portneuf*.

Faut-il supposer, comme nous incite à le croire l'archiviste Pierre-Georges Roy, que le sieur de la Poterie aurait accolé une partie de son nom à celui de l'établissement qu'on avait commencé à aménager depuis 1636 sur les bords de la rivière, et qui aurait été dénommé « Port par ces premiers occupants, d'où ce nom de *Portneuf* »? Retenons en tout cas que lorsqu'il parle de son domaine « du Port Neuf », le premier seigneur du lieu signale qu'il est « vulgairement appelé la Potherie ».

La paroisse érigée canoniquement en 1861 reçut le nom de *Notre-Dame-de-Portneuf*. Le village, constitué en municipalité le 11 mars 1914, garda ce nom jusqu'en 1961, quand le toponyme *Portneuf*, déjà employé couramment par les Portneuviens, iennes, fut choisi officiellement pour désigner la nouvelle ville.

Portneuf, Rivière

Cette rivière a reçu son nom très tôt dans l'histoire puisque sur la carte dessinée par Jean Bourdon vers 1641, il est fait mention de la « R. [vière] port neuf ».

Côte à Morasse, Ruisseau de la

Comme ailleurs au *Québec*, des surnoms ou des patronymes accolés à certaines formes du relief ont servi parfois à désigner des cours d'eau. En plus du *ruisseau de la Côte à Morasse*, on compte ainsi, par exemple, celui *de la Côte à Matou*, celui *de la Côte à Théodore*, le *Grand lac de la Côte à Moïse*, etc.

Croix, Ruisseau de la

Ce toponyme vient du fait qu'il y avait autrefois une croix de chemin à proximité du ruisseau, sans doute là où il coupe la route pour se jeter dans le fleuve.

Il est intéressant de noter que ce type de construction religieuse a servi au *Québec* à identifier une foule d'entités différentes : anse, baie, batture, butte, cap, colline, côte, havre, île, mont, pointe, comme aussi des lacs, des rivières et des ruisseaux.

Cap-Santé

Municipalité comprise en partie dans les limites de l'ancienne *seigneurie de Portneuf* et située près d'un cap appelé « vulgairement le Cap Santé ».

Bien que son nom n'apparaisse pas sur les cartes du XVII[e] siècle, cette agglomération a vu le jour dès avant 1679. Elle a été érigée en paroisse en 1714 sous le nom de *Sainte-Famille*. En 1845, la municipalité de paroisse est érigée sous le nom de *Sainte-Famille du Cap-Santé*. Au moment de la nouvelle érection en 1855, elle conserve uniquement le nom de *Sainte-Famille*. Cependant, en 1979, *Cap-Santé* retrouvait ce nom à titre d'appellation officielle.

L'origine du toponyme *Cap-Santé* reste mystérieuse. On a tenté de l'expliquer en invoquant la salubrité de l'air à cet endroit. Quoique cette explication s'accorde bien avec le sens que le mot « santé » avait au XVI[e] et au XVII[e] siècles, on peut aussi poser comme hypothèse que ce cap a été désigné très tôt sous son nom actuel parce que, pour les marins qui le franchissaient ou pour ceux qui empruntaient le périlleux *chemin du Roy*, il représentait un cap salutaire, d'où, peut-être, le lieu-dit *Cap-Santé*...

Sans qu'elle vienne nécessairement corroborer l'une ou l'autre de ces explications, la tradition orale des Cap-Santéens, éennes, (Capsantéens, éennes) rapporte d'autre part que des soldats atteints d'une maladie quelconque furent guéris en débarquant à cet endroit. C'est pourquoi ils laissèrent à la localité bâtie sur le cap le nom de *Cap-Santé*.

Jacques-Cartier

Cette petite localité s'est développée dans la première moitié du XX[e] siècle le long du chemin qui mène à la *rivière Jacques-Cartier*, à qui elle doit son appellation. Le chemin qui descend vers la rivière avait été baptisé *Côte Jacques-Cartier* depuis un certain temps déjà.

Jacques-Cartier, Îlets

À marée basse, ces îlots émergent à l'embouchure de la *rivière Jacques-Cartier*. L'un d'entre eux aurait même porté le nom de *Roche Jacques-Cartier* parce que, aux dires d'un historien local, un des navires du célèbre pilote y aurait échoué en 1535, forçant Cartier et ses compagnons à hiverner sur les bords de la rivière.

Jacques-Cartier, Rivière

Cette rivière prend sa source aussi loin que dans la *réserve faunique des Laurentides* et trouve son embouchure à *Donnacona*. Sa rive droite fixait jadis la limite ouest de la *seigneurie Jacques-Cartier* dont le nom, comme celui de la rivière, rappelle le souvenir du grand explorateur malouin.

Jean Poirier a écrit qu'une tradition remontant à la seconde moitié du XVI[e] siècle a prétendu que Jacques Cartier a passé l'hiver de 1535-1536 à la *rivière Jacques-Cartier*. Même si Champlain, en

1608, rétablit la vérité historique à l'effet que le découvreur malouin a hiverné sur la *rivière Saint-Charles*, près de Québec, il reste que la tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Le toponyme *Rivière Jacques-Cartier* paraît dans les documents à partir de 1649.

Champlain ajoute que la *rivière Jacques-Cartier*, qu'il nomme d'une part « Rivière des Etturgeôs & Saulmons » sur sa carte de 1632, est « à trois lieuës dudict Saincte Croix fur le chemin de Quebec ». Ce qu'il désigne d'autre part comme la *rivière de Jacques Cartier* dans sa **Relation** de 1632 est le ruisseau ou la *rivière Lairet*, un affluent de la *Saint-Charles*.

Donnacona

Ville bâtie au confluent de la *rivière Jacques-Cartier* et du *fleuve Saint-Laurent*, dont la fondation, en 1915, aurait été suscitée par la présence de la « Donnacona Pulp and Paper Company ». Celle-ci construisit un moulin à papier à l'embouchure de la rivière et donna son nom à la ville naissante et à ses habitants, les Donnaconiens, iennes.

Ce toponyme évoque aussi, la mémoire du chef indien de *Stadaconé*, Donnacona, que Cartier amena en *France* avec ses deux fils en 1536. Au XVII[e] siècle, ce lieu avait porté le nom de *Pointe-aux-Écrevisses*.

Grand Ruisseau, Le

Nom d'appellation spontanée, dû à l'importance relative de ce cours d'eau qui se rend jusqu'au fleuve.

Écureuils, Banc des

Banc de sable submergé par les eaux du *Saint-Laurent* et situé presque en face de la localité des *Écureuils*. Comme dans le cas des *battures de la Pointe aux Trembles*, c'est cette ancienne municipalité qui a donné son nom à cet accident géographique.

Les Écureuils

Nom d'une localité actuelle, ancienne municipalité fusionnée en 1967 avec la ville de *Donnacona*. Leur appellation viendrait d'une pointe de terre couverte supposément de chênes ou de noyers et peuplée de nombreux écureuils, laquelle s'avance dans le fleuve.

Dès l'établissement des premiers seigneurs à cet endroit, comme le confirme un acte de concession signé par l'intendant Talon en novembre 1672, cette pointe est nommée la *Pointe-aux-Écureuils* (orthographiée parfois « Pointe-aux-Écurieux » ou « Écureux » tout court). Ce nom est passé naturellement à la seigneurie, qui était appelée aussi *Bélair* depuis sa concession en fief et seigneurie à la famille Toupin dit Dussault.

Les premiers registres de la paroisse font état, dès 1742, « de la paroisse Saint-Jean-Baptiste en la seigneurie Bélair ». Celle-ci est devenue avec le temps *Saint-Jean-Baptiste-Les Écureuils*, le nom rappelant la mémoire du seigneur Jean-Baptiste Toupin-Dussault.

Les habitants des *Écureuils* sont désignés sous le gentilé Écureuillois, oises.

Lamothe, Ruisseau

Ce ruisseau traverse le territoire des *Écureuils*, et aussi, sans doute, le terrain de celui qui lui a laissé son patronyme, pour finir sa course dans le *Saint-Laurent*.

Crémerie, Ruisseau de la

La présence d'une laiterie ou d'une crémerie aux abords du ruisseau expliquerait l'origine du toponyme. Le *ruisseau de la Crémerie* se jette dans le fleuve en amont de *Pointe-aux-Trembles-Ouest*.

Pointe-aux-Trembles-Ouest

Cette petite localité a emprunté son nom à celui de *Pointe-aux-Trembles*. Le point cardinal indique la situation de la localité par rapport à la municipalité mère.

Belleau, Ruisseau à

L'élément spécifique du toponyme désigne un petit ruisseau qui court presque parallèlement à la *rivière à Matte* et qui rappelle selon toute vraisemblance le nom d'un propriétaire riverain.

Matte, Rivière à

La *rivière à Matte* se déverse dans le *Saint-Laurent* en amont de *Neuville*. Le patronyme qui la désigne proviendrait du nom des anciens propriétaires du terrain sur lequel elle coule. Ce patronyme a déjà été attribué à d'autres cours d'eau du *Québec*.

Thibeault, Ruisseau

Le patronyme *Thibeault*, qui doit rappeler le nom des premiers occupants ou des anciens propriétaires du terrain où le ruisseau coule, désigne aussi un certain nombre d'anses, de lacs ou de ruisseaux répartis sur tout le territoire québécois. Pour la seule entité ruisseau par exemple, le nom « Thibeault » ou « Thibault » a été attribué plusieurs fois.

Neuville

Le territoire du village de *Neuville* recoupe celui de la *seigneurie de Neuville* dont il prit le nom par extension, en 1919.

Cette seigneurie fut d'abord nommée *Dombourg*, toponyme obtenu par la permutation des syllabes du nom de Jean Bourdon, seigneur, ingénieur-arpenteur et cartographe, procureur général au Conseil souverain, qui en prit possession pour son fils Jean-François, le 15 décembre 1653. Cette seigneurie ne commença vraiment à être exploitée qu'en 1680, année où elle fut acquise de Jean-François Bourdon de Dombourg par Nicolas Dupont de Neuville, membre du Conseil souverain et garde des sceaux, qui la rebaptisa aussitôt de son nom. Mais comme cette seigneurie était aussi désignée sous le nom de *Pointe-aux-Trembles*, ce toponyme fit longtemps concurrence à celui de *Neuville* avant que ce dernier ne soit imposé officiellement et adopte par les Neuvillois, oises.

Pointe aux Trembles, Battures de la

Battures faites de roches et de sable, qui longent les rives du *fleuve Saint-Laurent* et qui, en certains endroits, épousent étroitement la toponymie riveraine. Dans le cas présent, elles ont reçu le même nom que celui de la municipalité de *Pointe-aux-Trembles*.

Chantier du Bord, Ruisseau du

Autre exemple d'un lieu-dit d'appellation spontanée, désigné d'après la présence d'une construction. Dans le cas présent, il s'agissait certainement d'un chantier de construction navale situé en bordure du *fleuve Saint-Laurent*.

Pointe-aux-Trembles

Érigée en 1845, cette municipalité de paroisse a conservé le nom de *Pointe-aux-Trembles*, en usage depuis le XVII[e] siècle, parce que la pointe où s'élève l'église aurait été couverte jadis de cette essence d'arbres. *Pointe-aux-Trembles* est aussi un des trois noms de la seigneurie attenante à l'ouest à la *seigneurie de Maur* (aussi orthographiée De Maure).

Desrochers, Ruisseau

Comme la *rivière des Roches* et les nombreuses entités du même genre qui se retrouvent un peu partout au *Québec*, le *ruisseau Desrochers* a vraisemblablement reçu une appellation d'origine populaire en raison de sa topographie à moins qu'il ne fasse tout simplement référence à un ancien habitant de ce nom.

Dombourg, Îlets

Dans sa **Description topographique... du Bas Canada**... parue en 1815, l'arpenteur Joseph Bouchette écrit qu'« Un long banc de sable, ou plutôt de rochers, borde tout le front de la seigneurie [de Saint-Augustin]: les Îlots Donbour [« Dombourg d'après les anciens registres »] sont situés sur ce banc vis-à-vis la limite du sud-ouest ». Rappelons que le toponyme *Dombourg* résulte de la permutation des syllabes du nom de Jean Bourdon, premier seigneur de *Neuville*, ingénieur-arpenteur et cartographe. Celui-ci obtint sa seigneurie le 16 décembre 1653.

Roches, Rivière des

Cette rivière qui se jette dans le *Saint-Laurent* en aval des *îlets Dombourg* reçut sans doute spontanément son nom à cause de son lit rocailleux, comme d'ailleurs une soixantaine d'autres entités semblables à travers le *Québec*.

Elle a déjà été connue également sous le nom de *Ruisseau Dorval* et *Rivière des Rouches*. C'est d'elle que la famille Desroches, dont l'ancêtre s'était appelé Tinon, puis Tinon Des Roches, a pris son surnom.

Saint-Augustin

Ce nom est dérivé de celui de *Saint-Augustin-de-Desmaures* et il désigne une localité et une gare, où s'arrête le chemin de fer du Canadien National.

La localité de *Saint-Augustin* était nommée, il y a quelque temps encore, *Saint-Augustin-de-Québec*

Saint-Augustin-de-Desmaures

Cette paroisse religieuse, dont la création remonte en 1691, est localisée au sud-ouest de *Québec*.

Son territoire fait partie de l'ancienne *seigneurie de Cap-Rouge*, appelée aussi *Saint-Augustin* ou *De Maure*, du nom de son premier possesseur, Jean Juchereau de Maure (orthographié parfois de Maur ou de More), seigneur, membre du Conseil de la traite et marguillier, à qui elle fut concédée, le 18 septembre 1647, et qui lui laissa son nom. Selon Philias Gagnon, l'appellation Maur tire son origine d'un lieu de pèlerinage en *France*. Desmaures serait une déformation du toponyme original.

Le vocable « Saint-Augustin » qui compose officiellement le nom de cette municipalité depuis 1845 lui aurait été donné, selon l'archiviste Pierre-Georges Roy, en l'honneur du chevalier Augustin Saffray de Mézy, gouverneur de la *Nouvelle-France* de 1663 à 1665.

Saint-Augustin, Lac

Ce lac, dont les eaux se déversent dans le *Saint-Laurent*, a changé de nom au moins cinq fois depuis qu'il a été découvert.

Ce plan d'eau a d'abord porté le nom de *Lac du Cap rouge*, comme l'atteste la carte dessinée par Bourdon vers 1641. L'historien A. Béchard rapporte que, d'après la tradition orale, ce lac aurait ensuite été désigné, dès 1691, sous l'appellation de *Lac Morand* ou *Lac à Morand*, sans doute pour rappeler le nom de son premier propriétaire ou gardien, Jean Morand. Une carte dressée par le général Murray entre 1761 et 1762 porte plutôt le toponyme « Lake De More », adaptation du nom *De Maure* qui était celui de la seigneurie dans laquelle il était situé. En 1815, lorsque paraît la **Description topographique de la province du Bas Canada**..., Joseph Bouchette mentionne pour sa part le « lac du Calvaire » ainsi nommé à cause de la présence d'un calvaire à l'une de ses extrémités. Finalement, le nom de *Saint-Augustin* qui avait été donné à la paroisse passa au lac.

Deschambault, Pointe

Pointe de terre s'avançant dans le *Saint-Laurent*, à mi-chemin de la *rivière du Cap Rouge* et du *lac Saint-Augustin*. Ce toponyme rappelle le seigneur Jacques-Alexis Fleury Deschambault. Pour explications supplémentaires: voir *Deschambault*.

Cap-Rouge

Cette ville située au confluent du *Saint-Laurent* et de la *rivière du Cap Rouge* a porté différents noms au cours de son histoire. La municipalité avait été érigée le 11 mars 1872.

Jacques Cartier, qui fut le premier à y fonder une colonie en août 1541, la nomme *Charlesbourg-Royal* en l'honneur de Charles d'Orléans, le troisième fils de François 1^er^. En 1542, le courtisan Jean-François de La Rocque de Roberval, lieutenant général au *Canada*, s'y installe à son tour avec un corps de recrues et il donne à l'endroit le nom de *France-Roy* pour honorer également François 1^er^.

Dès le milieu du XVII^e^ siècle, comme en font foi plusieurs documents, ce cap est désigné comme le lieu dit *Le Cap-Rouge* à cause de la couleur rougeâtre de son sol schisteux. Par extension, le toponyme a été attribué aussi bien au vallon et à la rivière qu'au chemin qui mène à *Québec* et qu'on a parfois appelé *Carouge* par déformation. Cette dénomination est probablement à la base du gentilé Carougeois, oise, qui désigne les habitants de *Cap-Rouge*. La municipalité de paroisse de *Saint-Félix-du-Cap-Rouge* est devenue la ville de *Cap-Rouge* en 1983.

Lorette

Gare de voyageurs dont le nom a été imposé par la société de chemin de fer du Canadien Pacifique en conformité avec l'usage local.

Champigny

Ce quartier de la ville de *Sainte-Foy* tient son nom de Jean Bochart de Champigny, sieur de Noroy et Verneuil, chevalier et intendant de la *Nouvelle-France*. Sa commission d'intendant lui fut signifiée en avril 1686, mais elle ne fut enregistrée par le Conseil souverain que le 23 septembre de la même année, quelques jours à peine après son arrivée à *Québec*. Son titre a donc été transféré aussitôt à cet endroit puisque le toponyme *Champigny* est inscrit sur la carte de Villeneuve de 1685-86.

Laurentien, Quartier

Le *quartier Laurentien* avoisine à l'ouest la ville d'*Ancienne-Lorette*, dont il portait anciennement le nom, mais il fait partie intégrante juridiquement de la ville de *Sainte-Foy* depuis 1971. Le toponyme de ce quartier urbain s'explique assez facilement par sa situation géographique au pied des *Laurentides* qui ont contribué à former son nom.

Ancienne-Lorette

Cette ville de la banlieue ouest de *Québec* a porté à l'origine le nom de *Lorette*. La **Relation des Jésuites** de 1673-74 rapporte que « nous avons été obligés de retirer nos sauvages de Notre-Dame de Foye, où ils manquaient de terre et de bois, pour les placer une lieue et demie plus loin de Québec. Nous avons donné le nom de Lorette à leur nouveau bourg, à cause de la chapelle que nous y avons fait bâtir sur le modèle et sous le nom de la « Sainte-Maison de Lorette », dont l'original se trouvait à Loretto (Lorette) en Italie ».

Dès le début de la colonie, on a aussi désigné cette localité sous le nom de *Notre-Dame-de-Lorette* comme en fait foi notamment la carte produite par l'ingénieur Villeneuve en 1685-1686.

Mais lorsque les Hurons délaissèrent ce lieu qu'ils avaient commencé à habiter en 1673 pour s'établir à la *Jeune-Lorette* en 1697, *Lorette* fut désignée *Vieille-Lorette*, *Nouvelle-Lorette* et *Ancienne-Lorette*. En 1722, lors de l'érection civile des paroisses, le nom d'*Ancienne-Lorette* devint officiel. Le village de *Notre-Dame-de-Lorette* a été érigé en 1948. Le 29 juillet 1977, elle obtenait son statut de ville sous le nom d'*Ancienne-Lorette*. Quant à la municipalité de paroisse de l'*Ancienne-Lorette*, elle avait été érigée en 1845. En 1970, elle était fusionnée à la ville de *Sainte-Foy*.

Le gentilé des gens qui y vivent est Lorettain, aine.

Lorette, Rivière

Cette rivière sinueuse, qui longe sur toute sa longueur la ville d'*Ancienne-Lorette* portait autrefois le nom de *Ruisseau Lorette* (orthographié aussi *Laurette* et *L'Aurette*). Du fait qu'elle se jette dans la *rivière Saint-Charles*, elle fut dénommée *Petite rivière Saint-Charles*. La *rivière Lorette*, tout comme la gare de *Lorette*, emprunte son nom à l'histoire locale.

Pour l'origine, voir: *Ancienne-Lorette*.

Sainte-Foy

Située à l'ouest de *Québec*, la ville de *Sainte-Foy* porte un nom qui, aujourd'hui, désigne aussi un chemin qui s'appliquait également, jadis, à une seigneurie située dans la division de recensement de *Lotbinière*. Le territoire a été érigé en municipalité de paroisse en 1845, sous le nom de *Sainte-Foy*. Elle obtient son statut de ville en 1949.

L'origine du toponyme reste difficile à déterminer. Il se peut qu'il provienne du nom de cet adolescent huron, qui reçut le baptême en *France* vers 1626-1627 sous le nom de « Louis de Saincte Foy ». Revenu en *Nouvelle-France*, il y jouit d'une grande notoriété.

Les archives, par ailleurs, révèlent qu'un certain Pierre de Puiseaux, sieur de Montrenault, reçut en 1637 diverses terres dont une seigneurie qu'il appela « Sainte-Foy ». L'historien Ferland situe cette seigneurie près de *Sillery*, mais Faillon et Trudel contestent cette localisation, la seigneurie dénommée « Sainte-Foy » se retrouvant plutôt sur la rive sud du *Saint-Laurent*. Il demeure, cependant, que Puiseaux demeurait, à l'époque, tout près de *Sillery*. Il n'est donc pas impossible qu'il ait donné son nom au fief qu'il possédait.

L'abbé Scott y voit, pour sa part, un emprunt à quelque village de *France*. Mais puisqu'il existe une sainte Foy au martyrologe catholique, il n'est pas impossible non plus que l'appellation *Sainte-Foy* provienne de monseigneur de Laval quand il procéda aux nombreuses érections de paroisse du 28 octobre 1678, réunissant les territoires alors dénommés « Sainte-Foy », « Gaudarville », « Saint-Michel », les routes « Ignace » et « Lorette ».

Sur ses cartes de 1685-1686, le cartographe Robert de Villeneuve ne parle encore que de la « Coste St. Michel » pour désigner la route qui va de *Québec* à *Cap-Rouge*. Mais en 1688, il introduit le toponyme « Ste. Foi » pour identifier le segment de chemin qui traverse le territoire actuel de *Sainte-Foy*.

C'est ce toponyme qui, par la suite, prévaudra, si bien qu'en 1759-1760, c'est encore lui qu'on utilisera pour désigner cette banlieue de *Québec*, entre autres, la Bataille de *Sainte-Foy*, la dernière bataille de la guerre de Sept Ans en *Amérique*, conclue par une victoire française.

La mission et la paroisse religieuse ont reçu le vocable de *Notre-Dame de Foy*. L'abbé Scott écrit que « la première chapelle qui a porté le nom de Notre-Dame-de-Foy a été bâtie en 1669 pour la mission huronne établie en 1668 à la Coste Saint-Michel ». Ce vocable lui aurait été donné pour rappeler l'envoi que fit le père de Véroncourt au père Chaumonot, en 1669, d'une statue reliée au culte de Notre-Dame de Foy, lieu situé près de *Dinant* en *Belgique*. Scott conclut que « l'usage a bientôt prévalu de dire Notre Dame de Sainte Foy, puis Sainte-Foy tout court ».

Le gentilé des habitants de *Sainte-Foy* est Fidéen, éenne, nom dérivé du mot latin « fides » qui signifie « foi ».

Sillery

Selon Clément T.-Dussault, le territoire originel portait le nom de « Kamiskoua-Ouangachit », mot amérindien signifiant « pointe aux anguilles ». Quant au toponyme *Sillery*, il rappelle la mémoire de Noël Brulart de Sillery (1577-1640), Chevalier de Malte, Commandeur de Troyes et jouissant d'une grande fortune, il a été tour à tour ambassadeur à *Madrid* et à *Rome*. Conquis par l'oeuvre de Saint-Vincent de Paul, en 1926, il distribua tous ses biens et devint prêtre en 1634. Le lecture des **Relations des Jésuites** en *Nouvelle-France* développe en lui un enthousiasme pour leur oeuvre. Il souscrit donc en 1634 la somme de 40 000 livres aux Jésuites à la condition qu'ils établissent une mission qui porterait son nom.

Au XIX[e] siècle, *Sillery* devient un centre prospère par ses commerçants de bois qui y établissent de grands domaines. Au cours des années 1835-1845, trois grands propriétaires silleriens soit les Sheppard, McAlpine et Nowlan cèdent des lots aux ouvriers. Alors sont créés les faubourgs de *Bergerville*, *Côte-de-l'Église* et de *Côte-à-Gignac*.

En 1856, les faubourgs et l'ensemble du territoire sont érigés en municipalité sous le nom de *Saint-Colomban-de-Sillery*. En 1947, la municipalité deviendra cité sous le nom de *Sillery* et en 1980, elle obtiendra le statut de ville.

Ce toponyme identifie aussi une anse située en face de la ville entre l'*anse du Gouvernement* et la *pointe à Puiseaux*.

Victoria, Anse

Située sur la rive nord du *Saint-Laurent*, cette anse est la plus à l'ouest du territoire de la ville de *Sillery*. Cette appellation remonte à 1837, selon Clément T.-Dussault, année du couronnement de la reine Victoria (1819-1901). Henry Lemesurier avait acquis la même année cette anse et le terrain à proximité pour le commerce du bois.

Bergerville

Située dans la ville de *Sillery*, la localité de *Bergerville* constitue l'un des noyaux de peuplement de la municipalité. En 1847, le « domaine de Woodfield », propriété de William Sheppard, commerçant de bois, a été concédé en petits lots. Le territoire est dès lors désigné sous le nom de « Sheppardville » en l'honneur de son ancien propriétaire. Les habitants ne tardent pas à changer ou à traduire ce nom en *Bergerville*, selon une hypothèse émise par Pierre-Georges Roy et reprise par Dussault en prononçant le mot Sheppardville: Shepherdville d'où cette traduction. Cependant, le lien entre « Sheppard » et « Shepherd » n'est pas aussi perceptible au niveau phonétique.

Toutes les rues de ce secteur de *Sillery* portent le nom de membres de la famille Sheppard: William, Leigh, Sarah, etc.

Saint-Michel, Anse

Située à l'est de la *pointe à Puiseaux*, l'appellation de cette anse tire son origine de la dénomination de la *seigneurie Saint-Michel* concédée à Pierre Puiseaux le 15 janvier 1637. Ce dernier a dédié sa concession à saint Michel et il a fait construire sa maison dans l'*anse Saint-Michel*.

Puiseaux, Pointe à

Le nom de cette pointe a souvent été déformé pour celui de *Pointe à Piseau*. Cependant vers 1955, la Commission de géographie a corrigé cette anomalie. La *pointe à Piseau* a récupéré son nom d'origine soit *Pointe à Puiseaux*. Ce toponyme rappelle la mémoire de Pierre de Puiseaux, seigneur de Montrenault qui a obtenu le *fief Saint-Michel* et la *seigneurie Sainte-Foy*.

Marie-Claire Daveluy dans le **Dictionnaire biographique du Canada** évoque le grand zèle de cet homme qui a rendu d'innombrables services à la jeune colonie. En 1640, il a logé les religieuses de l'Hôtel-Dieu dans sa maison considérée à l'époque comme « le bijou du pays ». En 1642, il a participé aux cérémonies de fondation de *Ville-Marie* aujourd'hui *Montréal*. Très malade, il retourne en *France* en 1644 où il mourra en 1647.

Foulon, Anse au

Rentrant évasé du *Saint-Laurent* à la limite nord-est de *Sillery*.

Selon H.A. Scott, cette anse a été ainsi nommée à cause de deux moulins à foulon. Ils étaient la propriété du Séminaire de Québec qui les avait fait bâtir. Le mot « foulon » rappelle le foulage de l'étoffe.

Louis Franquet écrit en 1752: « L'ance des Mers (Mères) à ¼ de lieue de celle ditte à Foulon ». Le chevalier de La Pause écrit toujours dans son mémoire de 1759 « l'anse au Foulon » forme qui devait s'imposer.

Cette anse est connue des anglophones sous le nom de *Wolfe Cove* parce que le général anglais James Wolfe a mis pied à terre à cet endroit en 1759.

G.J. Mountain a écrit en 1824: « ... to the Foulon, by which I have been in the habit of understanding Wolfe's Cove, but I found that the whole space from Munn's to Wolfe's Cove goes by this name. »

Bois-de-Coulonge, Parc du

Ce parc public, propriété du gouvernement du *Québec* est situé à l'est de *Sillery* entre la falaise et le *chemin Saint-Louis*. Son territoire recouvre une partie de l'ancienne *châtellenie de Coulonge* concédée à Louis d'Ailleboust de Coulonge en 1657. Selon Clément T.-Dussault, le 5 juillet 1670, la veuve d'Ailleboust donne la moitié de la châtellenie aux soeurs de l'Hôtel-Dieu et le 2 octobre 1671, l'autre moitié est vendue à la même communauté par Charles d'Ailleboust des Musseaux. L'ensemble du domaine est concédé au Séminaire de Québec, le 12 mai 1676.

Le 11 avril 1766, le Séminaire concède la partie de la châtellenie, qui deviendra « Spencer Wood », à Antoine Olry et John Mayer. Le 28 avril 1780, la propriété est cédée à Samuel Holland et à Henry Watson Powell. La partie sud sera connue sous l'appellation de « Powell Place ».

À la suite de diverses transactions « Powell Place » est vendue à Michael-Henry Percival, neveu du premier ministre anglais, Spencer Percival. Le domaine est dès lors connu sous le nom de « Spencer Wood ». Finalement le 29 mai 1870, les terrains sont vendus au gouvernement fédéral qui les rétrocède au gouvernement québécois. La résidence du lieutenant-gouverneur y est construite.

En 1950, à la suite de démarches de la Société historique de Québec et d'autres organismes, le gouvernement de Maurice Duplessis adoptait une loi pour reconnaître officiellement l'appellation « Bois de Coulonge ».

Selon Clément T.-Dussault, la Société historique de Québec avait adopté ce nom dans le but de mettre en valeur le mot « Coulonge ». Par extension, le mot « bois » a été ajouté au début du nom pour faire ressortir le peuplement d'arbres du site.

Ce parc a été reconnu d'intérêt public par le gouvernement du Québec en 1983. Le lieutenant-gouverneur avait quitté les lieux à la suite de l'incendie de sa résidence le 21 février 1966.

Des campagnes oubliées: la rive sud du Saint-Laurent.

Autant les campagnes de la rive nord du Saint-Laurent furent-elles les premières peuplées, autant celles de la rive sud restèrent-elles longtemps ignorées. À la fin du XVIII[e] siècle, on y compte à peine quelques centaines d'habitants, contre plusieurs milliers déjà sur la rive opposée. Bien plus, les cartes de Murray de 1760-1762 montrent que, contrairement aux rivages trifluviens, ceux de la rive sud du Saint-Laurent ne sont encore desservis que par quelques mauvais chemins, dont plusieurs d'ailleurs, surtout dans la région du lac Saint-Pierre, ne sont pas encore réunis. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que le peuplement y soit plus tardif, sauf à l'approche des trois agglomérations de Montréal, Trois-Rivières et Québec et à l'embouchure des rivières Richelieu et Saint-François, où des forts sont construits dès le milieu du XVII[e] siècle.

Les premières paroisses vivent en intimité avec le fleuve et leur site correspond, en règle générale, aux lieux que choisiront les seigneurs pour s'établir, encore que bon nombre d'entre eux tardent à mettre leur fief en valeur. Il faudra attendre en fait la seconde moitié du XVIII[e] siècle et surtout la première moitié du XIX[e] siècle pour que les premiers rangs s'épaississent et que l'occupation des rives deviennent plus continue. Les zones les plus densément peuplées se situent toutes au centre et aux extrémités, à proximité de villages tels Sorel, Nicolet et Lévis (ce dernier toponyme sera présenté dans un chapitre subséquent), qui obtiennent bientôt leur statut de cité ou de ville.

Avec l'ouverture du chemin de fer qui relie Montréal à Québec, ces campagnes connaissent une croissance plus rapide, que viendra bientôt soutenir une petite industrie locale. Mais rien de comparable au développement de la rive nord, encore moins à celui de la région de Montréal, comme en témoignent les paysages, demeurés surtout agricoles. Les seules exceptions à la règle se situent presque toutes, comme autrefois, dans les secteurs proches des grands centres: concentrations industrielles et chantiers maritimes aux extrémités et, au centre, parc industriel de Bécancour assorti, dans la ville voisine de Gentilly, de la centrale nucléaire du même nom que voisine une usine d'eau lourde. Partout ailleurs, c'est la campagne, qui s'affirme davantage à l'est de Nicolet, et dont les toponymes renvoient aux deux facettes importantes de l'histoire de cette région: la présence amérindienne et l'activité des premiers québécois.

Lajemmerais

Le nom de cette municipalité régionale de comté, proclamée en 1981, rappelle le mémoire de Marie-Marguerite Dufrost de Lajemmerais (1701-1771) souvent orthographié La Jammerais. Cette femme est aussi connue sous le nom de Marguerite d'Youville. Elle est la fondatrice de la communauté des Soeurs Grises de la Charité de l'hôpital Général de Montréal. Elle est née à *Varennes* et y a séjourné jusqu'en 1721, sauf durant ses études chez les Ursulines à *Québec*.

Boucherville

Le 3 novembre 1672, Pierre Boucher de Grosbois reçoit la *seigneurie des Îles-Percées*, plus tard appelée *Boucherville*.

Pierre Boucher (1622-1717) fut tour à tour interprète, soldat, gouverneur de *Trois-Rivières*, juge royal, fondateur et seigneur de *Boucherville*. Arrivé au *Canada* en 1634 ou en 1635, Boucher apprend les dialectes indiens. Bientôt, il entre au service du gouverneur Huault de Montmagny qu'il accompagne dans diverses missions. Ce poste lui procure vite de l'avancement. Établi à *Trois-Rivières* en 1644, il en devient vite l'homme-clé; vers 1650, il est nommé « capitaine du bourg ». En 1653, ses talents de chef et d'habile négociateur lui permettent de sauver le poste de *Trois-Rivières* d'une destruction certaine par les Iroquois. Après cet exploit, il deviendra officiellement le commandant de la place. L'année suivante, le gouverneur Jean de Lauson le nomme gouverneur de *Trois-Rivières*.

Suite à un voyage en *France*, en 1661-1662, Boucher s'ingénie à dresser un rapport sur les possibilités de la colonie, intitulé **Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions du pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada**.

Lorsqu'il devient seigneur des *îles Percées*, Pierre Boucher entreprend une autre carrière: il se consacre à réaliser son rêve de développer une seigneurie selon sa propre conception, avec des colons soigneusement choisis. La seigneurie s'édifie dans la paix et l'entraide. En moins de quinze ans, elle est devenue la seigneurie idéale. Bientôt, on la considère même comme « une des plus belles de

ce pays ». Selon Gédéon de Catalogne, ses habitants « sont les plus à l'aise du gouvernement de Montréal ». Pierre Boucher meurt en son manoir de *Boucherville*, le 19 avril 1717, à l'âge de 95 ans.

Dès 1668, la paroisse de *Sainte-Famille* est fondée. Les limites en sont fixées par l'Arrêt du Conseil du Roi du 3 mars 1722. La municipalité de la paroisse de *Sainte-Famille-de-Boucherville* est érigée le 1er juillet 1845. Demembrée en 1847, elle est érigée à nouveau le 1er juillet 1855. La municipalité du village de *Boucherville* est érigée le 1er janvier 1857. Le 26 octobre 1957, le village est incorporé en ville de *Boucherville*. Le 23 novembre 1963, la ville et la paroisse environnante sont fusionnées sous le vocable de ville de *Boucherville*. Les habitants de *Boucherville* sont les Bouchervillois, oises.

Sabrevois, Rivière

La rivière porte le nom d'un fief concédé à Jacques-Charles de Sabrevois de Bleury, en 1695, dans la *seigneurie de Boucherville*. Ce cours d'eau est couramment désigné par l'expression *La Sabrevois*.

Jacques-Charles de Sabrevois (1667-1727) fut, tour à tour, soldat, capitaine des troupes de la marine, commandant à *Détroit* et au *fort de Chambly* et major de *Montréal*. Il participe d'abord, en 1695-1696, aux campagnes contre les Iroquois. En 1709, il prend une part active à la défense du pays contre Nicholson qui attaque par le *lac Champlain*. Le gouverneur Rigaud de Vaudreuil le qualifie alors ainsi « un des meilleurs officiers que nous ayons ici ».

Commandant du *fort de Chambly* en 1720, il est destitué de sa charge en 1724 parce que M. de Vaudreuil le trouve « fort usé et fort intéressé » par la traite. Fait chevalier de Saint-Louis en 1718, il meurt à *Montréal* le 19 janvier 1727.

Marie-Victorin, Route

La *route Marie-Victorin* longe le *fleuve Saint-Laurent*, parallèlement à l'*autoroute Transcanadienne*, depuis *Varennes* à proximité de *Montréal* jusqu'à *Saint-Nicolas* près du *pont Pierre-Laporte*.

Cette voie est le plus souvent appelé *Route 132* tout le long de son parcours. Mais elle est désignée aussi, selon les secteurs, par les appellations *Rang du Bas-de-la-Baie, Rang Sainte-Marie, La Un, La Trois, Le Trois-Marie-Victorin, Rang du Bord-de-l'Eau, Ancienne Route 3, Chemin de Tilly*.

C'est en l'honneur du frère Marie-Victorin, célèbre botaniste du *Québec*, que ce chemin a été ainsi dénommé. La flore autochtone a été un objet de curiosité dès les premiers voyages d'exploration. Tout au long du Régime français, les explorateurs, les missionnaires, les fonctionnaires et les scientifiques en général rédigent des descriptions de la flore nord-américaine. C'est dans la seconde moitié du XIXe siècle, cependant, que sont apparus des traités complets sur la botanique canadienne. Le frère Marie-Victorin, ayant vécu de 1885 à 1944, a grandement contribué à la science botanique au *Québec*. On lui doit la fondation du Jardin botanique de *Montréal* en 1930 et son ouverture au public en 1938, ainsi que de nombreux traités botaniques dont le plus célèbre demeure **La Flore Laurentienne** écrit en 1935.

Boucherville, Îles de

Ce toponyme désigne les îles comprises dans le territoire de l'ancienne *seigneurie de Boucherville*, seigneurie accordée le 3 novembre 1672 par l'intendant Jean Talon au sieur Pierre Boucher. Selon l'acte de concession, les *îles Communes*, ou les *îles Percées* qui longent le front de presque toute la seigneurie, font partie intégrante de ladite concession. La plus grande des îles a un peu plus d'un kilomètre de largeur; toutes sont plates et unies. Certaines présentent de bonnes et vastes prairies tandis que d'autres forment le pâturage commun pour les bestiaux des habitants.

L'archipel des *îles de Boucherville* comprend les îles suivantes: *Îles Grosbois* (autrefois: *Île Saint-Joseph*), *Île Dufault*, *Île Lafontaine*, *Grandes battures Tailhandier*, *Île de la Commune*, *Île Pinard*, *Île Saint-Jean*, *Île Sainte-Marguerite* et *Île Charron* (autrefois: *Île Dufort*).

Charron, Île

Cette île fait partie des *îles de Boucherville*. Les documents taisent l'origine précise de ce toponyme. Dans les années 1720, elle portera aussi le nom d'« île Sainte-Marguerite dit Dufort », introduisant ainsi une confusion avec l'*île Sainte-Marguerite* au nord-est. C'est là que passe le *pont-tunnel Louis-Hippolyte-LaFontaine*.

Sainte-Marguerite, Île

Cette île fait partie des *îles de Boucherville*. Elle portait déjà ce nom en 1701 dans un acte du notaire Tailhandier, mais elle a porté celui, aussi, d'*Île Molson*, parce que celui-ci en était propriétaire et faisait hiverner ses bateaux dans le chenal au nord de l'île. Le spécifique « Sainte-Marguerite » aurait été donné en l'honneur de Marguerite, cinquième enfant de Pierre Boucher, seigneur de *Boucherville*. Depuis le remplissage des chenaux pour l'Exposition universelle de *Montréal*, en 1967, *l'île Charron* et *l'île Sainte-Marguerite* constituent maintenant une seule entité.

Saint-Jean, Île

Cette entité fait partie des *îles de Boucherville*. Elle était déjà nommée ainsi en 1700 lorsqu'elle fut concédée aux héritiers de Désiré Viger. Elle rappelle le souvenir de Jean Boucher, septième enfant de Pierre Boucher, seigneur de *Boucherville*.

Pinard, Île à

Cette île fait partie des *îles de Boucherville*. Selon Ludger Beauregard, elle tire son nom d'un ancien propriétaire de l'île. Une enquête toponymique en 1974 a confirmé, cependant, l'existence d'un autre vocable pour cette île, *l'île Picard*.

Commune, Île de la

Coincée entre *l'île à Pinard* et *l'île Grosbois*, *l'île de la Commune* est l'une des nombreuses *îles de Boucherville*, concédées par l'intendant Jean Talon à Pierre Boucher, le 3 novembre 1672, en même temps que l'ensemble de la *seigneurie de Boucherville*.

Dans sa **Description topographique du Bas-Canada** (1815), Joseph Bouchette constate, comme le voulait une ancienne coutume du système seigneurial, que quelques-unes des îles de l'*archipel de Boucherville* servaient de pâturages communautaires pour les animaux des villageois et des ruraux. Au temps de Bouchette, c'était l'ensemble des *îles de Boucherville* qui étaient plutôt connues sous l'appellation générale d'« Iles Communes » ou « Isles Percées », ainsi désignées par le seigneur en raison de tous ces filets d'eau et chenaux qui les sillonnaient.

Rappelons que sous le régime seigneurial une commune était un espace de terre réservé à des fins de pâturages par le seigneur, qui en octroyait la jouissance à ses censitaires moyennant quelques deniers ou sols de redevances annuelles. Le lieu choisi était généralement riverain ou insulaire.

Grosbois, Île

Cette île est la principale des *îles de Boucherville*. Elle rappelle la mémoire du fondateur de Boucherville, Pierre Boucher, sieur de Grosbois. Elle est aussi connue sous le nom d'*île Saint-Joseph*.

Tailhandier, Grandes battures

Les *Grandes battures Tailhandier*, qui sont considérées tantôt comme des battures, tantôt comme une île, et qui longent les *îles de Boucherville*, rappellent le nom de Marien Tailhandier dit La Beaume (1665-1739), juge et greffier du tribunal seigneurial de *Boucherville*, chirurgien et notaire royal. Ces battures s'appelaient précédemment *Île de La Broquerie* en l'honneur de Joseph Antoine Boucher de La Broquerie, un descendant de Pierre Boucher de Boucherville, qui avait épousé Charlotte de La Beaume, la fille de Marien Tailhandier.

Large, Îlets du

Ces îlots font partie des *îles de Boucherville*. Ce toponyme est né lorsque les îlots ont émergé du *Saint-Laurent* à la suite de la baisse du niveau de l'eau. Il est connu des pêcheurs et des propriétaires de bateaux de plaisance. Son nom a probablement été inspiré par sa situation, à l'ouest des *Grandes battures Tailhandier*.

Tourte Blanche, Île

Cette île fait partie des *îles de Boucherville* dans le *Saint-Laurent*. Son nom rappelle l'époque où la tourte (une sorte de pigeon voyageur) abondait au *Québec*. Cette espèce disparut complètement de la *vallée du Saint-Laurent* et de tout le continent nord-américain entre la fin du XIX^{e} siècle et les premières décennies du XX^{e} siècle.

On connaît aussi deux autres variantes pour cette île, *l'île Tour Blanc* et *l'île du Fort*.

Montbrun, Île

Cette île rappelle la mémoire de Jean Boucher, sieur de Montbrun, fils de Pierre Boucher, sieur de Grosbois et seigneur de *Boucherville*. On la dénomme aussi *Île à Denis*. Il existe aussi une autre variante pour cette île, *Île Montburn*.

Lafontaine, Île

Cette île fait partie des *îles de Boucherville*. Selon Ludger Beauregard, elle appartenait jadis à un dénommé Jacques Lafontaine et les pêcheurs de la région l'ont identifiée sous ce nom. Au cours d'une enquête toponymique, en 1974, certains informateurs l'ont aussi désignée sous l'appellation d'*Île à Jacques-Lafontaine*. Elle a également porté le nom d'*Île Poirier* et d'*Île Corbeil*, ce qui témoigne de la propension qu'ont les habitants de l'endroit de donner à l'île le nom de ses propriétaires.

Bleury, Île à

Cette île fait partie des *îles de Boucherville*. On ignore l'origine de ce toponyme, mais on sait qu'il est surtout utilisé par les pêcheurs et les vieux résidents de la région. Une enquête toponymique réalisée en 1974 par Alain Vallières a confirmé l'usage local de ce nom.

Pays Brûlé, Ruisseau du

On retrouve ce toponyme dès 1707 dans de vieux actes de concession. Le *Pays-Brulé* se rapporte à une concession de la *seigneurie de Varennes* et tire probablement son nom de la méthode utilisée jadis par les colons pour défricher le secteur concédé. Il leur suffisait d'abattre les arbres et d'y mettre le feu, les cendres servant par la suite d'engrais. Ces feux pouvaient brûler ainsi pendant des semaines avant qu'ils ne s'éteignent, laissant derrière eux une épaisse couche de débris qui, mêlés au sol, l'amélioraient.

La *concession du Pays-Brûlé* se subdivisa par la suite en deux secteurs: le *Grand-Pays-Brûlé* et le *Petit-Pays-Brûlé*, à cause de la lisière de terres noires plus large dans celui-là que dans ce dernier. Le ruisseau qui traverse ce secteur en a reçu le même nom.

Grande Décharge, La

La Grande Decharge est un cours d'eau artificiel creusé vers 1850 pour drainer les terres jusqu'à la *concession du Lac*. *La Grande Décharge* se jette dans la *rivière Saint-Charles*.

Selon Dionne, dans son dictionnaire **Le parler populaire des Canadiens-français**, le mot « décharge » s'applique à un « ruisseau, ou rivière dans laquelle se déversent les eaux d'un lac, d'un étang... ».

Varennes

René Gaultier de Varennes (c 1635-1689) arrive en *Nouvelle-France* en 1665 à titre d'officier du régiment de Carignan-Salières. Dès 1667, il assume la charge de gouverneur de *Trois-Rivières*, poste qu'il occupera officiellement jusqu'en 1672.

En 1671, Gaultier de Varennes prend part à l'expédition de Courcelle au *lac Ontario*, où il fait bonne figure. En octobre de l'année suivante, Talon lui accorde la *seigneurie de Varennes* en remerciement des bons services rendus au Roi.

Ses occupations de gouverneur ne lui permettent pas de mettre la seigneurie en valeur comme il se doit. En 1681, *Varennes* ne compte que 71 habitants, 218 arpents de terre en culture et 57 bêtes à cornes. Malgré son commerce avec les indigènes, Gaultier de Varennes réussit à obtenir le renouvellement de sa commission de gouverneur jusqu'à sa mort, survenue le 4 juin 1689.

Les habitants de la *seigneurie de Varennes* sont desservis par voie de mission par les curés de *Boucherville* jusqu'en 1692, date de la nomination du premier curé résidant. Les registres de la paroisse de *Sainte-Anne* s'ouvrent l'année suivante. Les limites paroissiales sont fixées le 3 mars 1722. L'érection canonique de la paroisse de *Sainte-Anne-de-Varennes* date du 1er mars 1832.

La municipalité de la paroisse de *Sainte-Anne-de-Varennes* est érigée le 1er juillet 1845. Démembrée en 1847, la municipalité de paroisse est érigée à nouveau sous le même nom le premier juillet 1855. Le 18 juin 1848, la municipalité du village de *Varennes* est détachée du reste de la paroisse. Le 26 août 1972, la fusion des municipalités du village et de la paroisse donne naissance à la ville de *Varennes*. Les habitants de Varennes sont les Varennois, oises.

Varennes, Îles de

Ce toponyme désigne l'ensemble des îles situées en face de la *seigneurie de Varennes*. Au XVIII[e] siècle, les îles sont concédées par la veuve de Varennes à ses filles: la veuve Lévillier reçoit l'*île Madeleine* et la moitié du *Petit îlet du Milieu* tandis que la veuve Puigibault reçoit l'*île Saint-Louis* ainsi que l'autre moitié du *Petit îlet du Milieu*. Nous n'avons pu établir de relations entre ces anciens toponymes et les noms actuels des îles: *la Grande Île*, l'*île aux Fermiers*, l'*île au Beurre*, l'*île de Varennes*, l'*île aux Cabanes*, l'*île Masta* et l'*île Saint-Patrice*.

Masta, Île

Cette île fait partie des *îles de Varennes*. On ignore l'origine de ce toponyme, mais il est possible que *Masta* soit un anthroponyme. Cette entité a déjà porté le nom d'*Île de la Marée*.

Saint-Patrice, Île

Cette île fait partie des *îles de Varennes*. Ce toponyme est surtout utilisé chez les pêcheurs et les vieilles personnes de la région, selon Ludger Beauregard, mais son origine demeure inconnue.

Une enquête effectuée en 1974 confirme l'usage de ce nom. Cependant, on connaît aussi deux autres variantes pour cette île, l'*île Bock* et l'*île Box*.

Aujourd'hui cette île sert de support aux pylônes d'Hydro-Québec et est reliée à *la Grande Île* par la terre de dragage provenant du *fleuve Saint-Laurent*.

Grande Île, La

Située dans le *fleuve Saint-Laurent*, en face de *Varennes*, cette île fait partie des *îles de Varennes*. Sa superficie est, aujourd'hui, d'environ 43 hectares. Autrefois, elle portait le nom d'*Île à l'Aigle*. Elle doit son nom à son étendue, qui contraste avec celle des îles environnantes.

Fermiers, Île aux

Cette petite île, aujourd'hui réunie à *la Grande Île* à cause des dragages, porte un toponyme qui témoigne de l'occupation ancestrale de ses occupants. Parmi les noms qu'on lui connaît, il y a celui d'*Île Bissonnette*, du nom sans doute d'un de ses occupants, et celui d'*Île du Seigneur*, en référence probablement au seigneur de *Varennes* qui la possédait autrefois. Son nom ne viendrait-il pas du fait qu'elle ait été louée par le seigneur dans le cadre d'un bail à ferme?

Ce toponyme n'est pas mentionné sur la carte de Bouchette en 1815, mais il apparaît sur une carte marine de 1897.

Cabanes, Île aux

Cette île d'environ 23 hectares de superficie fait partie des *îles de Varennes*. Son nom est ancien puisqu'il est mentionné déjà dans le greffe du notaire Pierre Panet de *Montréal*, en date du 9 novembre 1769. Selon les vieux résidents de la région, les chasseurs y établissaient leurs caches, d'où le nom d'*Île aux Cabanes*.

Au cours d'une enquête toponymique réalisée en 1974, un informateur a confirmé que le toponyme est en usage local. Elle aurait été aussi dénommée, autrefois, *Île à Borduas*.

Beurre, Île au

Cette île, aujourd'hui réunie à *la Grande Île* en raison des dragages du *fleuve Saint-Laurent*, fait partie des *îles de Varennes*. On ne sait pas depuis quand l'île est désignée sous ce nom, sinon « depuis fort longtemps ». Le toponyme est signalé sur une carte marine de 1897. Selon le géographe Ludger Beauregard, ce toponyme est rattaché au langage de la ferme.

Une autre hypothèse, toutefois, veut que l'île tire son nom du « petit beurre », une plante familière dans la région.

Vaches, Île aux

Cette île fait partie des *îles de Varennes*. En 1762, les cartes du gouvernement militaire anglais localisent une *île aux Vaches* entre l'*île Sainte-Thérèse* et l'*île au Foin*. Aujourd'hui, elle est réunie à l'*île au Crapaud*.

Veau, Île au

Rattachée à la fine pointe de l'*île Sainte-Thérèse* dans les *îles de Varennes*, l'*île au Veau* côtoie une *île aux Vaches* dont la proximité justifie peut-être l'appellation. Ce toponyme, d'après Ludger Beauregard, serait surtout en usage chez les pêcheurs de la région.

Sainte-Thérèse, Île

L'*île Sainte-Thérèse* est, de loin, la plus importante parmi la vingtaine d'îles qui forment l'*archipel de Varennes*. Elle fut concédée en fief et seigneurie le 23 avril 1662 à Ignace Boucher, fils mineur de Pierre Boucher de Grosbois, par les héritiers de Jean de Lauson, fils. À cette époque, on l'appelle *Île Lafresnaye*, mais en 1663 on n'y compte encore aucun occupant, dû aux constantes incursions qu'y font les Iroquois. C'est là, d'ailleurs, que ces derniers captureront Charles Le Moyne en 1665.

Probablement dénommée *Île Sainte-Thérèse* par Pierre Boucher lui-même, en l'honneur de la nouvelle reine Marie-Thérèse, l'île sera réunie au Domaine royal par l'intendant Talon et reconcédée, en 1672, à Michel Sidrac Du Gué, sieur de Boisbriand, capitaine au régiment de Carignan. À la mort du sieur Du Gué, survenue une trentaine d'années plus tard, l'île deviendra la propriété de Charles-Gaspard Piot de Langloiserie, tuteur des enfants Du Gué, en raison de son mariage avec la veuve Du Gué, Marie-Thérèse. C'est surtout le prénom de cette dernière qui assurera la survie du toponyme donné par Pierre Boucher un demi-siècle auparavant.

En 1900, sa surface cultivable était de plus de 600 hectares. Depuis, elle en a perdu près de 70, à cause de l'érosion et des travaux de redressement de la *voie maritime du Sant-Laurent*. On y a aménagé une réserve faunique et aquatique dans sa partie sud-est.

Asperges, Île aux

Cette île, qui fut connue également sous le nom d'*Île McDuff*, est située vis-à-vis le « bout de l'île » de *Montréal* et fait partie du groupe des *îles de Varennes*. Sur d'anciennes cartes on voit la mention « île aux Esparges ». Dans sa **Monographie géographique** sur *Varennes*, le géographe Benoît Brouillette soutient qu'« Esparges... est bien un ancien nom populaire de l'asperge. Ce phénomène de la transposition de deux voyelles à l'intérieur d'un mot est bien connu en français. L'Île aux Esparges est un mot d'autant plus plausible qu'il pousse des asperges à l'état sauvage sur plusieurs îles de la région de Montréal ». Un autre auteur pose l'hypothèse que « esparge » viendrait du mot « esparto », qui désignait, au XIX[e] siècle, une herbe-à-lien, la spartine de Michaud, dont on se servait dans la fabrication du papier.

Signalons aussi qu'une enquête toponymique de 1974 a révélé une variante pour cette île, *Île Duval*, probablement du nom de l'un de ses anciens propriétaires ou occupants.

Truie, Île à la

Cette île fait partie des *îles de Varennes*. Elle est surtout connue des vieux résidents de la région. D'après eux, c'est le nom original qui aurait donné naissance aux déformations *Ile à la Truite* et *Île aux Truies*. Ces deux derniers noms sont connus mais peu utilisés, selon Beauregard. On relève aussi les vocables suivants pour cette île, *Île aux Boches* et *Île aux Cochons*, mais ils semblent très peu utilisés.

Moutons, Île aux

Sur sa carte de 1815, l'arpenteur général du *Bas-Canada*, Joseph Bouchette, désigne cette île sous le nom d'« île des Rochers ». L'histoire ne dit pas si on la désigne ainsi à cause de sa morphologie ou du nom de son propriétaire de l'époque. Depuis 1897, toutefois, on l'identifie sous le vocable *île aux Moutons*, en référence, sans doute, aux troupeaux de moutons qu'on y faisait paître autrefois.

Canards, Île aux

Cette petite île est située vis-à-vis *Varennes* et est incluse dans le groupe des *îles de Varennes* sur le *Saint-Laurent*. Sa superficie est d'environ 6,5 hectares.

Dès 1815, Bouchette mentionne l'*île aux Canards* sur sa carte. Les habitants de la région décrivent cette île comme un refuge de canards.

Aigle, Île à l'

En 1712, Gédéon de Catalogne y voit une « belle mêterie » (métairie). L'*île àl'Aigle* figure sur une carte marine de 1897 ainsi que sur une carte topographique de 1940. Elle est appelée *Grande île de Varennes* sur la carte du cadastre de 1938.

Le nom de cette île est d'origine descriptive et se réfère à diverses espèces d'aigles qui la fréquentent. À noter, toutefois, que le mot « aigle » dans le langage populaire, se réfère aussi, souvent, aux représentants des différentes familles de rapaces reconnues dans la *vallée du Saint Laurent*, de sorte qu'il devient difficile parfois de déceler les rapports véritables qui existent entre ce toponyme et la réalité qu'il est censé décrire.

Bellegarde, Île

Située dans le *fleuve Saint-Laurent* en face de *Varennes*, cette île fait partie des *îles de Varennes*. On ne connaît pas d'autre nom pour cette île qui semble avoir été appelée ainsi depuis le XVII[e] siècle. Toutefois, selon une enquête effectuée en 1974, un informateur a utilisé le nom d'*Île au Sable* pour cette île. On rencontre aussi *Belgarde* comme variante orthographique.

Autrefois, la superficie de cette île était d'environ cinq hectares. Aujourd'hui, celle-ci a doublé son étendue, en raison de l'accumulation de terre qu'on y a déposé au moment des dragages du fleuve.

Hertel, Île

Cette île fait partie des *îles de Varennes*. Sa superficie est d'environ cinq hectares. Son nom rappelle le souvenir de Marie-Hugues-Louis Hertel de Chambly, officier d'infanterie, fils de Louis Hertel, sieur de *Varennes*, et de Catherine d'Ailleboust des Muceaux. Elle est ainsi dénommée sur une carte de 1897.

Ragominaires, Île aux

Cette île fait partie des *îles de Varennes*. Elle est aussi connue sous le nom d'*Île de Pierres* par les pêcheurs et les cultivateurs de la région, en raison de sa nature rocailleuse et pierreuse. Jacques Rousseau émet l'hypothèse que le terme « ragominaire » serait une déformation de « ragouminier », soit un « prunus depressa » ou « cerisier déprimé ». Cette espèce d'arbre rabougri pousse dans la région de *Boucherville* et dans les secteurs où dominent des conditions écologiques particulières, propres aux rivages d'eau douce. Cette dernière information provient du **Trésor de la langue française** de l'Université Laval.

Calvaire, Poulier du

Il existe un chenal en face du village de *Varennes*. Les profondeurs naturelles de ce secteur étant de sept mètres, on a creusé le chenal dans des sables et argiles qui s'entassent maintenant en deux hauts-fonds portant les noms de *Poulier de Varennes* et *Poulier du Calvaire*. Le *poulier du Calvaire* semble devoir son nom au fait qu'il est situé en face du Calvaire de *Varennes*. Le générique poulier se définit comme étant une flèche littorale d'entrée de baie ou d'estuaire en travers du rentrant, dont la pointe libre a généralement la forme d'un hameçon.

Baronnie-Picardie, Ruisseau

La cinquième concession de la *seigneurie de Varennes* portait, vers 1750, le nom de *Baronnie*, peut-être à cause de sa proximité de la *baronnie de Longueuil*. Une autre concession portait le nom de *Picardie*, probablement dérivé de la région d'origine de l'un de ses premiers colons.

Ce petit ruisseau irrigue le *Pays-Brûlé* et se jette dans la *rivière Saint-Charles*.

La Saline

Le mémoire de Gédéon de Catalogne, en 1712, mentionne la présence d'une source salée dans le *fief de la Trinité* « à 300 toises du bord du fleuve ». Bouchette note aussi la présence de cette source salée dont l'exploitation est négligée. Vers 1870, on y construit un hôtel à proximité, ce dont profitent certains chroniqueurs pour écrire : « cette source saline, **écrit le Canadian Illustrated News**, dont les médecins les plus distingués font si hautement l'éloge (...) déclare qu'elle est de même nature que les eaux célèbres de Saratoga, quoiqu'un peu plus forte, est située à quelques milles de Montréal (une quinzaine) dans un des plus beaux sites entre cette ville et Québec. (...) La source émet du gaz d'hydrogène carburé en quantité suffisante pour éclairer toute la localité ».

Mais ce lieu-dit ne fut pas qu'un endroit de villégiature. Précédemment, les Soeurs Grises, venues s'établir à *Varennes* en 1859, y avait maintenu un orphelinat, qui fut transporté au village en 1871.

Quant à la source elle-même, elle appartient aujourd'hui à une société d'eaux gazeuses.

Saint-Charles, Rivière

La *rivière Saint-Charles* traverse le *fief de la Trinité* et coule en direction opposée à celle du *fleuve Saint-Laurent*. Cette rivière est parallèle au *ruisseau Notre-Dame* par le sud-est. Elle prend sa source du sud de *la Baronnie*, traverse *la Picardie* et se dirige vers l'ouest dans le Petit-Bois. On y a établi autrefois un barrage et un moulin à eau. Entre la route et le fleuve, la *rivière Saint-Charles* s'élargit pour recevoir un petit affluent irrigant le *Pays-Brûlé*. L'origine de ce toponyme officiel n'a pu être déterminée.

Notre-Dame, Ruisseau

Ce ruisseau draîne les terres de la *seigneurie de Varennes* et se jette dans le *fleuve Saint-Laurent* à la hauteur de la ville de *Varennes*. Lors de la concession de la seigneurie à René Gaultier de Varennes, à l'automne de 1672, l'acte signé par l'intendant Talon mentionne la *rivière Notre-Dame*.

Saint-Michel, Cap

La *seigneurie du Cap-Saint-Michel* ou *Cap-de-la-Trinité* a été concédée deux fois: en 1668 par M. de Courcelle, puis le 3 novembre 1672 par Jean Talon à Jacques Lemoyne et Michel Messier de Saint-Michel dit Le Grand Saint-Michel, qui se la partagèrent en 1676. Mesurant une lieue de front (4 km) sur le fleuve et 1½ lieue en profondeur (6 km), le partage se fit d'égale moitié et Messier garda la demi-lieue (2 km) en aval, qui commençait à la hauteur de l'actuel *cap Saint-Michel*.

En 1677, Jacques Lemoyne nomma son fief *Fief Notre-Dame* et en 1702, son fils l'appela *Cap-de-la-Trinité*. Quant à Michel Messier, il nomma son fief *Cap-de-la-Trinité* en 1676 et ses héritiers, *Cap-Saint-Michel*, en 1723.

Deslauriers, Île

Située en face de *Varennes*, cette île fait partie des *îles de Varennes*. Sa superficie est, aujourd'hui, d'environ 6,8 hectares. L'*île Deslauriers* doit son nom à l'un de ses anciens propriétaires.

Verchères

François Jarret de Verchères (vers 1679-1708) arrive en *Nouvelle-France* à l'âge de 24 ans en qualité d'enseigne de la Compagnie de son oncle, François-Antoine Pécaudy de Contrecoeur. Lorsque le régiment de Carignan-Salières est rappelé en *France* en 1667, le jeune homme décide de s'établir au *Canada*.

L'intendant Talon lui concède en fief, seigneurie et justice « une demye lieue de terre de front sur une lieue de profondeur, à prendre sur le fleuve Saint-Laurent, depuis la concession du sieur de Grandmaison en descendant vers les terres non concédées jusqu'à celle du sieur Vitrez ». Cette seigneurie est, par la suite, augmentée de l'*île aux Prunes*, de l'*île Longue* et d'une autre lieue (environ 4km) en profondeur.

Le fondateur de *Verchères* travaille à mettre son domaine en valeur, sans abandonner, pour autant, la carrière des armes. Il est promu au rang de lieutenant en 1694. Pierre Jarret de Verchères meurt dans la pauvreté, le 26 février 1700. De son mariage, il avait eu douze enfants, dont Madeleine est la plus célèbre.

La paroisse de *Saint-François-Xavier-de-Verchères* est fondée en 1724, date de la nomination du premier curé résidant. Jusque-là, l'endroit avait été desservi par les curés de *Saint-Ours*. Le 3 mars 1722, on fixe les limites de la paroisse qui correspondent alors au territoire de la seigneurie. L'érection canonique se produit le 28 novembre 1832. Le nom de la paroisse rappelle le père du seigneur, François.

La municipalité de *Verchères* est érigée le 1er juillet 1845. Le 1er septembre 1847, la localité est intégrée à la municipalité de comté. Le 1er juillet 1855, la municipalité de la paroisse de *Saint-François-Xavier-de-Verchères* est créée. La municipalité du village de *Verchères* en est détachée le 22 décembre 1913. Le 18 septembre 1971, la municipalité de la paroisse et celle du village sont fusionnées sous le nom de municipalité de *Verchères*.

Les habitants de l'endroit sont les Verchèrois, oises.

Verchères, Îles de

Ce groupe d'îles est situé en face de la *seigneurie de Verchères*, concédée en 1672 à François Jarret de Verchères (1641-1700), officier au régiment de Carignan-Salières. L'archipel comprend l'*île Bouchard*, l'*île Marie*, l'*île Ronde*, l'*île aux Prunes*, l'*île aux Boeufs* et l'*île Dansereau*.

Beauregard, Île

C'est une île sise en face de *Verchères*. Sa superficie est de 63 hectares. L'*île Beauregard* a été concédée en fief et seigneurie le 17 août 1674 à André Jarret, sieur de Beauregard. L'acte de concession, signé par Frontenac, indique qu'à cette époque les îles qui portaient ce nom étaient au nombre de trois. C'est pourquoi on y fait mention des « isles Beauregard », l'une « au devant du bout de la seigneurie du Sieur de Verchères » (...), « les deux autres étant sur la ligne qui regarde les isles appartenantes au Sieur de Grandmaison ». La première a été aussi identifiée par la suite comme l'*île à Gauvreau*.

Amyot, Île

Immédiatement au nord de l'*île Beauregard* se trouve l'*île Amyot* que les gens de la place connaissent sous ce nom depuis déjà de nombreuses années. Ce nom rappelle probablement l'un de ses propriétaires.

Desmarais, Île

Quand les eaux du fleuve sont basses, l'*île Desmarais* ne forme plus avec l'*île Amyot* qu'une seule et même île que les crues périodiques redécoupent à nouveau en deux parties distinctes. Le nom de Desmarais, comme on le rapporte dans les **Noms géographiques de la Province de Québec** (1921), identifie « un ancien résident de l'endroit ».

Bayol, Île à

L'*île à Bayol* – certaines cartes modernes indiquent *Île à Bay* – côtoie la petite île *L'Îlet*. L'origine de son nom reste mystérieuse. Peut-être « Bayol » vient-il de la déformation du nom de la famille Bailleul dont l'ancêtre, Louis de Bailleul, avait obtenu le 14 juin 1727 un fief près de *Repentigny*, mais qui avait élevé toute sa famille à *Verchères*? D'un autre côté, l'historien de la municipalité de paroisse de *Sainte-Élisabeth*, Alphonse-Charles Dugas, nous apprend que les gens âgés de l'endroit prononçaient « Bayolle » le nom de la *rivière Bayonne*. On pourrait alors supposer que « Bayol » vienne de « Bayolle » (« Bayol », « Bayolle », « Bayonne »). Le problème, comme on peut le constater, n'est pas encore résolu.

Marie, Île

L'*île Marie*, la deuxième en importance des *îles de Verchères*, porte sans doute le prénom de la jeune fille de 14 ans, Marie Perrot, que le fondateur de *Verchères* épousait à l'*île d'Orléans*, le 16 septembre 1669.

Celle-ci mourut en 1708, après avoir donné naissance à 12 enfants. C'est elle qui, le 22 octobre 1692, avait défendu, seule avec trois militaires, le fort familial attaqué par trois Iroquois.

Îlet, L'

Dans le langage populaire des Québécois, ancien et même récent, « îlet » est un diminutif du mot « île », aussi convenait-il parfaitement pour désigner la petite île qui se trouve à l'extrémité sud-ouest de l'*île Marie*.

Ronde, Île

L'*île Ronde* n'est séparée de l'*île Bouchard* que par un petit chenal. Elle aurait reçu le nom qu'elle porte à cause de sa forme plus ou moins arrondie. Elle a déjà été appelée *Île Larose*.

Dansereau, Île

Petite île coincée entre l'*île Marie* et l'*île Bouchard*, l'*île Dansereau* a reçu le nom de celui qui en est aujourd'hui le propriétaire. Cependant, l'île est aussi connue localement comme l'*île Larose* et l'*île Dupuis*, du nom d'une famille acadienne ayant émigré dans la région autrefois.

Dupuis, Île

Autrefois nommée *Lanouette*, cette île est située au nord-ouest de l'*île Dansereau*.

Cette île faisait partie de la propriété d'Eustache Dupuis, venu d'*Acadie* et l'un des plus vieux résidents de cette région. Eustache Dupuis s'était illustré de belle façon pour la défense de la colonie lors de la Révolution américaine de 1775-1776.

Installé vers 1775 sur les lots 48 et 49 du premier rang, Dupuis était réputé comme bûcheron et spécialiste dans la coupe et la préparation des mâts pour les navires.

Son fils, Antoine, s'est si vaillamment battu pendant la Guerre de 1812 que le Gouvernement britannique lui a fait cadeau d'une terre et l'a promu au rang de major.

Bouchard, Île

L'*île Bouchard* est, du groupe des *îles de Verchères*, la plus grande et une des plus à l'est. Du temps de Frontenac, ce nom désignait plusieurs îles, « situées prosche et attenant la grande isle qui porte le meme nom ». Concédées pour la première fois le 3 novembre 1672 à François Robineau de Portelle, qui ne vint jamais au *Canada*, elles furent cédées le 23 mars 1677 à son frère le baron de Portneuf, René Robineau de Bécancour. Selon Pierre-Georges Roy, l'île devrait son nom au chirurgien Étienne Bouchard qui, parti de Paris, arriva au *Canada* en septembre 1653. Décédé à *Montréal*, le 19 juillet 1676, chez son collègue Jean Martinet de Fonblanche, Bouchard avait été médecin de l'Hôtel-Dieu de *Ville-Marie*.

Prunes, Île aux

L'*île aux Prunes* fait partie des *îles de Verchères* et est sise en face de *Verchères*. Sa superficie est d'environ 21 hectares. Elle a été concédée par le gouverneur Frontenac, le 26 août 1673, à François Jarret de Verchères avec l'*île Longue*, aujourd'hui connue sous le nom d'*Île aux Boeufs*. Sa signification est transparente.

Boeufs, Île aux

Dès 1712, Gédéon de Catalogne constate que les îles de la façade de la *seigneurie de Contrecoeur* servent de commune aux habitants de la seigneurie. Le cadastre des seigneuries dressé en 1854 fait état de la même situation. Par conséquent, il semble que le nom de l'île doive son origine au fait que les censitaires y faisaient paître des boeufs.

Contrecoeur

Antoine Pécaudy de Contrecoeur (1596-1688) passe en *Nouvelle-France* en 1665 à titre d'officier au régiment de Carignan-Salières. Militaire de carrière, en *France* puis en *Nouvelle-France*, Pécaudy de Contrecoeur décide de s'établir au *Canada* lors du licenciement de son régiment. En 1667, âgé de 71 ans, il épouse en secondes noces une jeune fille de 15 ans, Barbe Denys de la Trinité. Le 29 octobre 1672, Talon lui fait concéder une seigneurie. Lors du recensement de 1681, la *seigneurie de Contrecoeur* compte 69 habitants et 80 arpents sont mis en valeur. Contrecoeur a été fondé le premier mai 1688.

Les colons de la seigneurie sont desservis par voie de mission de 1668, date d'ouverture des registres, jusqu'en 1685, année de la nomination du premier curé résidant. Les limites de la paroisse de *Sainte-Trinité-de-Contrecoeur* sont fixées le 3 mars 1722. Le seigneur donna son nom à la paroisse et celle-ci fut probablement mise sous le patronage de la Sainte Trinité en l'honneur de sa femme. La paroisse est érigée canoniquement le 27 novembre 1832.

La municipalité de *Contrecoeur* est érigée le premier juillet 1845. Le 1er septembre 1847, la municipalité est intégrée à la municipalité de comté, mais elle fut reformée en municipalité de paroisse (*Sainte-Trinité-de-Contrecoeur*), le 1er juillet 1855. Le 30 avril 1902, la municipalité du village de *Contrecoeur* est détachée du reste de la paroisse et, enfin, le 1er janvier 1976, les deux municipalités se fusionnent sous le nom de Contrecoeur, territoire sans désignation mais avec statut de village.

Les gens de *Contrecoeur* sont les Contrecoeurois, oises.

Contrecoeur, Îles de

Ces îles tirent leur nom de la *seigneurie de Contrecoeur* en face de laquelle elles sont situées. Celle-ci, d'une étendue de deux lieues sur le *fleuve Saint-Laurent* est concédée, le 29 octobre 1672, à Antoine Pécaudy de Contrecoeur, officier au régime de Carignan-Salières.

L'archipel comprend de nombreuses îles: *Îles aux Sternes, Île de la Petite Colonie, Îlet à Lefebvre, Île Duval, Île aux Boeufs, Île Richard, Île Ronde, Île aux Rongeurs, la Grande Île, Île Chipeau, Île Hurteau, Îlets à Lacroix, Île Devant l'Église, Île à McNicoll, Île Viau, Île de la Cache, Île à Plante, Île à Bonin, Île à Brillant, Île aux Branches, Île au Dragon, Île aux Veaux, Île aux Rats* et *Îlot de l'Île aux Rats*.

Dragon, Île au

Le nom de cet îlet situé à l'ouest de *Contrecoeur* porte à confusion. En effet, la lecture du toponyme semble nous renvoyer à une explication légendaire du nom. Or, aucune source ne peut corroborer cette hypothèse. Notons cependant que le nom peut aussi être attribuable à un habitant de la *seigneurie de Sorel*, Jean Donet dit le Dragon.

Terrebonne, Chenal

Le *chenal Terrebonne* est situé au coeur des *îles de Contrecoeur*, généralement impropres à l'agriculture et à l'établissement humain. Le chenal serpente entre l'*île Viau*, l'*île à Plante* et l'*île à McNicoll*. Deux hypothèses se proposent d'expliquer l'origine du toponyme. La première veut qu'il s'agisse d'un nom descriptif décrivant la qualité de la terre: « terre bonne » ou terre cultivable. La seconde, plus vraisemblable, soutient que le chenal tire son nom de *Terrebonne*, une localité sise sur la rive de la *rivière des Mille Îles*, mais qu'on atteignait jadis par bateau en empruntant le chenal.

Rats, Île aux

Cette île tient sans doute son nom de la présence de rats d'eau ou rats musqués (arvicola amphibius) déjà signalés par Jacques Cartier lors de son voyage de 1535. Cartier souligne même le goût appréciable de la viande de rats d'eau que les autochtones lui offrent. Rappelons que la fourrure de cet animal était recherchée au cours des XVII[e] et XVIII[e] siècles. En 1906, lors d'un voyage sur le *Saint-Laurent*, l'abbé Leclaire remarque l'*île aux Rats*, dont il ne peut expliquer, toutefois, le toponyme.

Devant l'Église, Île

Le nom de cette île trouve son origine dans sa seule situation géographique. En effet, l'île baigne dans le *Saint-Laurent*, précisément face à l'église de la paroisse de *Sainte-Trinité-de-Contrecoeur*.

Chasseurs, Chenal des

Ce chenal traverse les *îles de Contrecoeur*. Il rappelle que la faune sauvagine (canards, outardes) et le petit gibier ont depuis longtemps attiré les chasseurs dans l'archipel, particulièrement durant l'automne.

Petite Colonie, Île de la

Située dans les *îles de Contrecoeur*, cet îlot semble correspondre à la présence d'une colonie animale comme sa voisine l'*île aux Sternes*. Compte tenu de la piètre qualité des sols environnants, il semble improbable que le vocable de « colonie » puisse s'appliquer à un établissement humain sur l'île, à moins qu'il rappelle la colonisation de la *seigneurie de Contrecoeur*.

Duval, Île

La présence des Duval dans la région remonte au début du peuplement de la *vallée du Richelieu*. Leur ancêtre, le charpentier, Jean Duval, s'était marié vers 1671 à Marie Lemay. Pierre de Saint-Ours lui concéda une terre dans sa seigneurie. Six enfants sont nés de cette union.

Nous n'avons pu déterminer la date d'apparition du toponyme.

Le Bas-Richelieu

Ce nom de la municipalité régionale de comté utilise la désignation qui fut attribuée en 1642 à un fort construit par Montmagny. Par la suite, elle s'est étendue à la rivière. Cette M.R.C. a été proclamée le 9 décembre 1981.

Saint-Ours

Pierre de Saint-Ours arrive au *Canada* en 1665 comme capitaine au régiment de Carignan-Salières. Il avait commencé son apprentissage militaire en *France* dès 1658. Il laissait dans ce pays un patrimoine familial important. Arrivé en *Nouvelle-France*, il prend part aux expéditions militaires contre les Iroquois (1666) et, le 8 janvier 1668, à *Champlain*, il épouse Marie Mullois qui lui donnera onze enfants. Le 29 octobre 1672, Jean Talon lui concède une seigneurie sur le *fleuve Saint-Laurent*, la *seigneurie de Saint-Ours*, sur laquelle il se fait construire un manoir et et établit quelques-uns de ses anciens soldats. Il reçoit aussi deux autres seigneuries, l'une sur la *rivière l'Assomption* et l'autre sur la *rivière Duchesne*, près de *Québec*. La mise en valeur du *fief de Saint-Ours*, cependant, se fait lentement.

En 1679, on le nomme commandant du *fort de Chambly*. Il s'implique quelque peu dans le commerce des fourrures, mais sa famille vit plusieurs années dans une grande pauvreté, tellement que Pierre songe à retourner en *France*. Une aide financière de l'État lui permet de rester dans la colonie. Il décide alors de se fixer à *Montréal*. En 1690, lors du siège de *Québec* par Phipps, on lui confie le commandement d'un bataillon. L'année suivante, sa seigneurie est dévastée par les Iroquois.

Le 14 juin 1704, le roi lui décerne le titre de chevalier de Saint-Louis. Le 9 juin 1708, il quitte le service militaire et on lui accorde une pension. Le 29 juillet de la même année, il convole en secondes noces avec Marguerite Legardeur, fille de Charles Legardeur de Tilly. Il loue alors sa maison de *Montréal* et se retire dans sa seigneurie. En octobre 1724, il est inhumé dans l'église de *L'Immaculée-Conception de Saint-Ours*.

Les registres de cette paroisse s'ouvrent en 1681. Ses limites furent délimitées par l'Arrêt du Conseil du Roi du 3 mars 1722. Elle fut desservie par voie de mission jusqu'en 1750, date de nomination du premier curé. Elle fut érigée canoniquement, le 23 no-

vembre 1831 et civilement le 18 juin 1845. Le 1er juillet 1845, on érigea la municipalité de la paroisse de *Saint-Ours*. En 1866, la ville de *Saint-Ours* se détachait de la paroisse et était incorporée le 15 août.

Saint-Ours, Île

Cette île, au milieu du fleuve, entre *Lanoraie* et *Lavaltrie*, fut cédée le 25 avril 1674 par Louis de Buade de Frontenac et de Paluau à Pierre de Saint-Ours, capitaine au régiment de Carignan-Salières, « en considération des bons et louables services qu'il a rendus... ». L'historien Couillard-Després note que l'*île de Saint-Ours* portait aussi le nom de l'*île Plate*.

Saint-Ours, Pointe

Cette pointe, située sur le *Saint-Laurent*, faisait partie du territoire de la *seigneurie de Saint-Ours* concédée en 1672, à Pierre de Saint-Ours, capitaine au régiment de Carignan-Salières. Arrivée en *Nouvelle-France* en 1665, la compagnie de Saint-Ours reçut pour mission de construire le *fort Sorel*. L'année suivante, le capitaine et ses hommes participent à une expédition contre les Iroquois. Marié peu de temps après, il reçoit en concession la *seigneurie de Saint-Ours*, qui s'étendait sur la rive sud du *Saint-Laurent* jusqu'à la *rivière Yamaska*, entre les terres de ses compagnons d'armes, de Saurel et Pécaudy de Contrecoeur. Les titres de propriété lui furent cédés le 29 octobre 1672.

Jusqu'en 1708, Pierre de Saint-Ours s'illustra dans la carrière des armes. Impliqué dans la traite des fourrures, il fut aussi conseiller du gouverneur et de l'intendant en matière de commerce. Il décéda en 1724.

Deschaillons, Île

Il y a une variante de ce toponyme: l'*île de L'Eschaillon*. Ce nom a été donné en mémoire de Jean-Baptiste de Saint-Ours, sieur de Deschaillons. Cette île se trouvait dans la *seigneurie de Saint-Ours* qui avait été concédée le 29 octobre 1672 à Pierre de Saint-Ours, père de Jean-Baptiste. Né en 1669, dans le manoir de *Saint-Ours*, Deschaillons suivit très tôt les traces de son père. Il commença son service militaire en 1688. Il prit part à plusieurs expéditions contre la *Nouvelle-Angleterre*. Le 9 juin 1708, il était nommé capitaine dans les troupes de la Marine.

Le 25 novembre 1705, il épousa Marie Legardeur, fille de Pierre Legardeur de Repentigny et d'Agathe Saint-Père. Il se fait concéder par son père une île dans le *Richelieu* et à laquelle il laissa son nom.

À partir de 1717, Deschaillons fit de la traite des fourrures en pays outaouais. De 1721 à 1726, il fut commandant du *fort Kaministiquia* (*Thunder Bay, Ontario*). Entre 1728 et 1730, il fut commandant de *Détroit*. Durant cette dernière année, il reçut la croix de Saint-Louis. Il fut ensuite major de *Québec* et lieutenant du roi. Il décéda le 8 juin 1747, à *Québec*.

Les Grèves

En cet endroit, une plage sablonneuse et des dunes de sable empêchent toute culture. Champlain y aurait dispersé des bandes d'Iroquois: le lieu fut alors désigné sous le nom de *Cap au Massacre*. Le site porte aussi l'appellation de *Cap de la Victoire*. Lorsque l'abbé Adélard Desrosiers y établit une colonie de vacances à vocations multiples en 1909, il nomme l'endroit *Grèves de Contrecoeur*, en raison de sa nature géologique. Depuis, la localité qui s'y est formée est désignée du nom des *Grèves*.

Tracy

En 1672, Pierre de Saurel (1628-1682), capitaine au régiment de Carignan-Salières, se voit octroyer une seigneurie à l'embouchure de la *rivière Richelieu*. Les limites paroissiales fixées en 1722 correspondent au territoire de la seigneurie. L'église paroissiale est construite au coeur du village de *Sorel*, sur la rive droite du *Richelieu*. Mais, à partir du milieu du XIXe siècle, le peuplement de l'autre rive de la rivière nécessite un ajustement. Le 30 mars 1875, on érige canoniquement la paroisse de *Saint-Joseph* dont le territoire est détaché de celui de *Saint-Pierre-de-Sorel*. La nouvelle paroisse est mise sous le patronage de saint Joseph en l'honneur de monseigneur Joseph Larocque, deuxième évêque de *Saint-Hyacinthe* (1860-1887). Des registres paroissiaux s'ouvrent au même moment. La paroisse est desservie de *Saint-Pierre-de-Sorel* jusqu'en 1881, date de la nomination du premier curé en titre.

La municipalité de paroisse de *Saint-Joseph* est érigée en vertu du Code municipal, le 29 juillet 1875. La municipalité de village de *Saint-Joseph* est érigée, le 1er mai 1907.

En 1953, la paroisse de *Saint-Joseph-de-Sorel* lance un concours afin de trouver un nom original à la ville que l'on a décidé de créer sur ce territoire l'année suivante. Le lauréat, R.E. Beaudet, avait proposé la désignation de *Tracy*. En 1954, on officialise la désignation *Tracy*.

Alexandre de Prouville, marquis de Tracy (1596 ou 1603-1670) était un militaire de carrière. Il servit glorieusement en *Allemagne* (1641-1649), puis fut nommé lieutenant général des armées du Roi en 1652. En 1663, il est nommé lieutenant général de toute l'*Amérique*: il sert d'abord aux *Antilles*, puis au *Canada*.

Arrivé à Québec à l'été de 1665, il est accueilli en sauveur. Dès l'automne, il dirige une première expédition contre les Iroquois qu'il a comme mission d'exterminer. Il fait construire une chaîne de fortins de pieux sur la « rivière des Iroquois » soit le *Richelieu*. En 1666, il mène avec succès une attaque punitive chez les Agniers. Jusqu'au moment de son départ (été 1667), M. de Tracy, bon chrétien, exerce charité et philanthropie. À son retour en *France*, il prodigue de judicieux conseils au ministre Colbert. Après avoir occupé le commandement de *Dunkerque*, il vint mourir en la paroisse *Saint-Eustache*, à *Paris*, le 28 avril 1670.

Les habitants de *Tracy* sont connus sous le nom de Tracéiens, iennes ou Traciens, iennes.

Richelieu, Rivière

« ... y a une ripvière, qui va vers le sourouaist, où semblablement, (les Amérindiens) sont une lune à aller avecz leurs barques, despuis saincte Croix jusques à une terre, où il n'y a jamays glaces my neiges; ... Je estime à leur dire, ledict bienestre vers la Floride... ». Ainsi, dès l'expédition de 1535-1536, Jacques Cartier signale-t-il pour la première fois cette rivière.

En 1603, Samuel de Champlain devient le premier Français à explorer le cours d'eau. Les Montagnais et les Algonquins, qu'il rencontre à *Stadaconé*, lui parlent de la *rivière des Iroquois*. La **Relation des Jésuites** de 1665 explique l'origine de l'appellation: « Elle porte aussi le nom, de la rivière des Iroquois, parce que c'est le chemin qui y conduit; et que c'est par là que ces Barbares nous venaient plus ordinairement attaquer ». Anxieux de découvrir les vastes étendues inexplorées du *Nouveau Monde*, Champlain remonte, en 1603, cet affluent du *Saint-Laurent* « jusqu'au premier saut de la dite rivière des Iroquois ». En 1609, lors d'une autre expédition, il parvient au lac d'où la rivière prend sa source et auquel il donnera son nom.

Au XVII[e] siècle, le nom de la rivière prend aussi d'autres formes: « rivière des Hiroquois » et « rivière des Yroquois ». Ce toponyme subsiste jusque vers la fin du régime français: en 1752, Franquet appelle le cours d'eau « Rivière Iroquois », mais propose aussi l'appellation *Richelieu*. Notons aussi que les Jésuites, peut-être impressionnés par le cours d'eau, proposent même un nouveau générique lorsqu'ils font mention du « fleuve des Hiroquois » en 1637. Au début du XVII[e] siècle, le frère Sagard parle de la « rivière des Ignierhonons (nation Hyroquoise) » que certains ont traduit par « rivière des Agniers ».

En 1665, devant la trop pressante menace iroquoise, les Français construisent des fortins de pieux le long de la rivière. Cette occupation militaire de la région correspond à de nouvelles appellations du cours d'eau. La rivière est d'abord appelée *Richelieu* « à cause du fort du même nom qui y fut basti, à son embouchoure, au commencement des guerres... » (Relation des Jésuites, 1665).

Dès 1642, une première fortification, le *fort Richelieu*, avait été construite à la confluence du *Saint-Laurent* et de la *rivière Richelieu*. Ce nom avait été donné en l'honneur d'Armand Jean du Plessis, duc de Richelieu (1585-1642), décédé cette même année. Le Cardinal de Richelieu fut secrétaire d'État (1616), puis ministre de Louis XIII; il fut aussi l'instigateur de la création de la Compagnie des Cent-Associés (1627), chargée de la colonisation de la *Nouvelle-France*.

Au fil des ans, le toponyme prend plusieurs formes: « rivière de Richelieu », « rivière du Richelieu » et « rivière Richelieu ». Une carte de 1660 indique même « fluvius Richelieu ». Le toponyme *Rivière Richelieu* semble cependant s'imposer à partir du milieu du XIX[e] siècle jusqu'à son officialisation un siècle plus tard.

Mais, avant que ce toponyme s'installe seul en lice, la rivière semble connaître une crise d'identité de 1665 à 1840. Durant cette période, on l'affublera de nombreuses dénominations. Parfois même, elle porte des noms différents selon les parties de son cours.

L'une d'entre elles apparaît vers les années 1670 : *Rivière Saint-Louis*, qui rappelle la mémoire de l'illustre roi de *France* Louis IX (1214-1270). Le nom de « Saint-Louis » avait d'abord été donné au fort dont M. de Chambly dirigea la construction au pied des rapides de la rivière à partir du 25 août (jour de la fête de saint Louis) 1665. Le toponyme ne fut guère utilisé que pendant quelques années.

En 1672, Jacques de Chambly, capitaine au régiment de Carignan-Salières, se voit concéder une seigneurie autour du *fort Saint-Louis*. Des colons y sont rapidement installés et l'établissement devient le plus éloigné des postes français. C'est à partir de cette époque que le cours d'eau prend indifféremment les noms de « rivière Chambly » et de « rivière de Chambly ». Cette appellation perdure jusqu'au milieu du siècle dernier ; ce toponyme vient au second rang, en termes de longévité, après celui de *Rivière Richelieu*.

Au milieu du XVIII[e] siècle, pas moins de quatre nouveaux noms viennent s'ajouter à ceux qui existent déjà, contribuant à une certaine confusion quant à l'appellation de la rivière. Vers les années 1750, le cours d'eau est nommé « rivière Saint-Jean », « rivière Sorel » et « rivière de Sorel », « rivière du Lac Champlain » et « rivière de Saint-Pierre ». Les chroniques de l'époque utilisent souvent plusieurs de ces toponymes pour désigner la même entité hydrographique. Ainsi, le sieur Boucault mentionne, en 1754 : « ... on trouve... la rivière de Sorel, autrement de Chambly, de Richelieu, ou de St-Pierre... ». Rappelons que c'est à cette époque que le paléotoponyme « rivière des Iroquois » semble disparaître, cédant sous la pression d'une toponymie fort complexe. Sous le régime anglais, les noms encore utilisés sont traduits. Ainsi retrouve-t-on les noms alternatifs suivants : « river Richelieu » (ou « Richelieu river »), « river Saint-John » et « river of Sorel » (ou « river of Sorrel »). Il semble que c'est durant les années 1840, notamment à l'époque de la création des municipalités, que le nom Rivière Richelieu s'impose. *Saint-Antoine-de-la-Rivière-Chambly*, par exemple, devient *Saint-Antoine-sur-Richelieu*. Plusieurs autres municipalités suivent cet exemple.

Notons que le spécifique *Richelieu* forme une douzaine de toponymes québécois (municipalités, rapides, circonscriptions électorales, île, lac, chemin) rappelant ainsi la mémoire du Cardinal de Richelieu. Celui-ci est l'un des personnages qui a le plus marqué la toponymie québécoise. Enfin, en abénaquis, la *rivière Richelieu* s'appelle toujours *Masoliantekw*, qui signifie « la rivière de beaucoup d'argent ».

Sorel

Cette ville est située au confluent de la *rivière Richelieu* et du *Saint-Laurent*. L'historien Gabriel Sagard, en 1632, affirme d'abord que les Hurons appelaient ce lieu « Onthradéen », puis il ajoute que l'endroit était connu des Français sous l'appellation de « Cap de Victoire » ou de « Massacre ». Selon Laverdière, le « cap de Victoire » doit son nom « à la victoire remportée sur les Iroquois » par Champlain en 1610. En 1642, on construit le *fort Richelieu* sur la rive droite de la rivière ; ce lieu, depuis, est connu sous le nom de *Richelieu*. Tracy rebâtit ce fort en 1655 et, le 29 octobre 1672, Pierre de Saurel, capitaine au régiment de Carignan-Salières, obtient en concession, « deux lieues et demye de terre de front à prendre sur le fleuve Saint-Laurens, à scavoir : une lieue et demye au-delà de la rivière de Richelieu sur deux lieues de profondeur, et une lieue au-desa sur une lieue de profondeur... ». Le nom de *Sorel* pour désigner la seigneurie et la localité qui y naîtra s'est imposé rapidement. Une carte anonyme de 1680 intitulée **Carte d'une grande partie du Canada** [...], par exemple, indique « Saurel ». De même le père Sixte Le Tac note dans son **Journal** de 1689 que : « De Quebec à Sorel il y a quarante deux lieües. »

Le 27 septembre 1787, la localité de *Sorel* prit officiellement le nom de *William-Henry*, en l'honneur d'un fils de George III qui visita cet endroit le 17 septembre précédent. La municipalité de la ville de *William-Henry* redevint *Sorel* en 1860. L'usage avait consacré depuis longtemps le toponyme *Sorel* et la nouvelle dénomination n'a pas réussi à évincer l'ancienne. C'est ce qui ressort d'une foule de documents. Si la carte de Holland, par exemple, indique bien *William-Henry* en 1803, Bouchette parle, en 1815, de « la ville de Guillaume-Henry ou de Sorel ». La carte de William Sax de 1829 montre seulement *Sorel*, nom qui était toujours accrédité dans la tradition populaire comme il le sera d'ailleurs par la suite.

Les habitants de *Sorel* portent le nom de Sorelois, oises. Quant aux Abénaquis, ils la dénomment *Masolian*, qui signifie « beaucoup d'argent ».

Sainte-Anne-de-Sorel

La *seigneurie de Sorel* (*Saurel*) fut concédée à Pierre de Saurel (1628-1682) en octobre 1672. M. de Saurel est l'un des nombreux officiers du régiment de Carignan-Salières qui reçurent une seigneurie à cette époque. Les registres paroissiaux de *Sorel* s'ouvrent en 1669.

Ce n'est que tardivement que l'on en détacha la paroisse de *Sainte-Anne*, dont les registres s'ouvrent en 1876. Le 4 novembre de la même année, la paroisse est érigée canoniquement. Sa reconnaissance au civil date du 14 mars suivant. Il semble que la paroisse ait été placée sous le patronage de sainte Anne parce qu'une autre paroisse du diocèse de *Saint-Hyacinthe* avait déjà été mise sous le patronnage de saint Joachim, époux de sainte Anne, quelques années auparavant.

Quant à la municipalité de la paroisse de *Sainte-Anne-de-Sorel*, elle a été créée le 14 mai 1877. Les habitants de l'endroit portent le nom de Sorelois, oises.

Ligne Seigneuriale, Cours d'eau de la

Ce cours d'eau, qui se jette dans le *fleuve Saint-Laurent* un peu en aval de *Sainte-Anne-de-Sorel*, marque la frontière entre les seigneuries de *Sorel* et de *Yamaska*.

Saint-Ignace, Île

Sise à l'entrée du *lac Saint-Pierre*, en face de *Sorel*, et séparée de l'*île Dupas* par le *Petit chenal de l'île Dupas* ou *Chenal des Épouffètes*.

L'*île Saint-Ignace* a été ainsi nommée par le père Paul Le Jeune en l'honneur du fondateur de son ordre. La concession des terres de cette île a été faite par l'intendant Talon le 29 octobre 1673 à Pierre de Saurel, capitaine au régiment de Carignan-Salières.

On connaît aussi d'autres vocables pour cette île, qui ne sont plus en usage aujourd'hui. Il s'agit de l'*île du Massacre* et de l'*île Saint-Ignace-de-Loyola*.

Saint-Pierre, Île

L'*île Saint-Pierre* est située en haut du *lac Saint-Pierre*, au-dessus de l'*île Saint-Ignace*. Elle couvre une superficie d'environ 23 hectares et faisait partie, autrefois, de la *seigneurie de Yamaska*, concédée le 24 septembre 1683 au sieur Leneuf de La Vallière, par Lefebvre de la Barre et de Meulles; ce dernier la donna, le 6 octobre 1685, à Charles Aubert de La Chesnaye.

On ne connaît pas l'origine de son nom, mais il n'est pas impossible qu'il rappelle le marchand Pierre Petit, de *Trois-Rivières*, qui se porta acquéreur de la seigneurie et de l'île le 9 juillet 1694, par devant le notaire Louis Chambalon de *Québec*.

L'île a aussi été connue sous l'appellation d'*île Ducharme*, du nom d'un ancien propriétaire ou occupant des lieux.

Grâce, Île de

Île située entre *Sorel* et *Berthierville*, en face de la paroisse de *Sainte-Anne-de-Sorel* avec laquelle elle communique au moyen d'un traversier.

L'*île de Grâce* a été concédée en 1672 par l'intendant Talon à Pierre de Saurel, capitaine au régiment de Carignan-Salières. On ne connaît pas l'origine de son nom.

Barques, Chenal des

Le *chenal des Barques* se situe entre l'*île du Moine* et l'*île aux Barques*. Ce toponyme réfère probablement aux chaloupes au fond plat caractéristique utilisées par les riverains pour leurs déplacements dans les archipels de ce secteur du *Saint-Laurent*.

Moine, Chenal du

Ce toponyme identifie aussi l'île à proximité de laquelle passe l'étroit passage à l'embouchure de la *rivière Yamaska*. Selon une note relevée à la Commission de toponymie, ce nom de lieu pourrait être une corruption du patronyme Le Moyne de la famille Le Moyne Despins.

Raisins, Île aux

Cette île est située à l'entrée du *lac Saint-Pierre*, entre les îles *Lapierre* et *du Moine* sur le côté sud du *fleuve Saint-Laurent*.

Cette île tire très certainement son nom des vignes qui poussent à l'état sauvage, tout comme dans plusieurs autres îles de cette région. Elle a aussi été connue sous les noms de l'*île de Jones* ou l'*île des Jons*.

Plate, Île

Cette île est l'une des plus avancées dans le *lac Saint-Pierre*. Elle est devenue célèbre suite à la mort tragique du père Anne de Nouë, survenue en janvier 1645 lors d'une tempête de neige. Son appellation descriptive rappelle la monotonie relative de sa topographie.

Joncs, Îlets des

Ces îlets situés à l'extrémité de la *baie Saint-François* trouvent leur origine toponymique dans la présence de joncs sur leurs pourtours. Monseigneur Laflèche explique, au début du siècle, que le mot « Yamaska », qui désigne une rivière des environs, signifie « il y a des joncs au large ». D'ailleurs le toponyme *îlets des Joncs*, semble avoir désigné l'ensemble des îles de ce secteur de la *baie Saint-François*.

Îlets, Pointe des

La *pointe des Îlets* s'avance dans le *lac Saint-Pierre*. Le toponyme désigne les *îlets Percés* et autres petites îles qui abondent dans le secteur de la *baie des Îlets*.

Percés, Îlets

Selon les **Cadastres abrégés des seigneuries** du *Québec* de 1863, ces îlets se trouvaient dans la *seigneurie de Saint-François*. La signification du toponyme demeure inconnue. Rappelons que les *îles de Boucherville* portaient autrefois le nom d'*Îles Percées*. Nous n'avons cependant pas pu établir de relation entre ces noms d'archipel. Cependant, une hypothèse d'Alain Vallières, de la Commission de toponymie, veut que ces îles aient peut-être été ainsi dénommées en raison des nombreux chenaux qui « percent » en quelque sorte ces îles.

Yamaska, Rivière

Le nom de cette rivière est rapporté pour la première fois dans un document de 1678. Son étymologie semble être la suivante : le terme « yam » signifie « au large », tandis que « askaw » veut dire « il y a des joncs ». Le toponyme *Yamaska* signifierait donc « il y a des joncs au large ». Cette explication est aussi appuyée par le fait qu'il y a abondance de joncs à l'embouchure de la rivière, dans le *lac Saint-Pierre*. Rappelons que les *îlets des Joncs*, situés dans ce secteur, décrivent la même réalité.

En abénaquis, cette rivière s'appelle *Wigwômadenizibo*, qui signifie « la rivière de la montagne en forme de poisson ». Au XVII[e] et XVIII[e] siècle, la *rivière Yamaska* a souvent été orthographiée « Ouâmasca » et « Jamaska ».

Lavallière, Baie

Cette baie porta le nom de *Baie de Yamaska*. Le toponyme actuel rappelle la mémoire de Michel Leneuf de La Vallière (1640-1705), qui devint seigneur de *Yamaska*, le 24 septembre 1683. Michel Leneuf oeuvra principalement en *Acadie* à titre de commandant, puis de gouverneur. Il ne mit pas sa seigneurie en valeur.

Nicolet-Yamaska

Ce nom de la municipalité régionale de comté, proclamée le 23 septembre 1981, tire son origine du nouveau découpage de l'entité qui recoupe les deux anciens comtés municipaux de *Nicolet* et de *Yamaska*. Le premier tire son origine de la *rivière Nicolet* qui traverse cette entité. Ce nom rappelle la mémoire de Jean Nicolet (1598-1642) qui fut interprète, commis de la Compagnie des Cent-Associés et agent de liaison entre les Amérindiens et les explorateurs. Il arriva en *Nouvelle-France* en 1618, alors au service de la Compagnie des Marchands de Rouen et de Saint-Malo.

Le second élément, soit *Yamaska* veut marquer la présence de l'embouchure de la rivière du même nom. Pierre-Georges Roy affirme que ce nom apparaît une première fois dans l'acte de foi et hommage de Jean Crevier, le 28 octobre 1678. *Yamaska* signifie « là où il y a des joncs ».

Saint-François, Baie

Cette baie se situe sur le *lac Saint-Pierre*, entre les embouchures de la *rivière Saint-François* et de la *rivière Yamaska*. Il semble que c'est à la fin du XVII[e] siècle, à l'époque où Jean Crevier était seigneur de *Saint-François*, que la baie reçut le nom de *Saint-François* parce qu'elle était entièrement contenue dans le territoire de la seigneurie.

Torons, Décharge des

Nous ignorons l'origine et la signification de ce toponyme qui désigne un cours d'eau situé entre la *rivière Saint-François* et la *rivière Yamaska*. Ce toponyme pourrait faire référence au vocabulaire maritime.

Abenakis Springs

Lieu-dit situé en bordure de la *rivière Saint-François*. Cet endroit de villégiature est voisin du village de *Saint-François-du-Lac*.

Reconnu pour sa source d'eau minérale, ce lieu-dit réfère, de par son toponyme, à la présence des Abénaquis sur son territoire.

Tous les auteurs s'accordent pour dire que le mot « Abénakis » vient de « abanki » qui est traduit par « terre du Levant ». C'était le nom donné par les Algonquins au pays des Canibas et des autres aborigènes de la *Nouvelle-Angleterre* et de l'*Acadie*. Les Français furent les premiers à faire référence, en 1637, aux « Abénaquiois », c'est-à-dire à « ceux de la terre du Levant ». À compter de 1700, les Abénaquis s'installent dans la mission jésuite de *Saint-François*, sur la rivière du même nom, en provenance des *États-Unis*, principalement des États du *Maine* et du *New Hampshire*. Ils y resteront jusqu'à aujourd'hui.

L'orthographe du mot « Abénaquis » varie considérablement selon les sources consultées, allant de l'« Abenaquioiets » et l'« Abenaquis » des Français, jusqu'à l'« Abnaki » et au « Wabanaki » des Anglais, en passant par le « Wapanachki » des missionnaires moraviens.

Saint-François, Rivière

Ce toponyme a prêté à de multiples controverses quant à son origine et à sa signification.

Dans son **Histoire des Abénakis**, l'abbé Maurault s'attaque à la question : « On a prétendu que le nom de la rivière Saint-François venait d'un fils de Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières. Boucher n'a pas eu d'enfant du nom de François. D'autres veulent qu'il s'explique par celui de François Crevier ; or, François, fils de Christophe Crevier, né en 1640 et tué tout enfant, en 1653, par les Iroquois, n'a rien eu à faire avec les terres des bords du lac Saint-Pierre. Les seigneurs Boucher et Crevier n'ont possédé Saint-François que vingt ans après l'adoption du nom de ces lieux, comme on peut s'en convaincre aisément. Les Jésuites... peuvent avoir nommé la rivière du nom de Saint-François pour honorer saint François-Xavier, leur grand Apôtre ; cependant nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il s'agit plutôt de François de Lauson, puisque sa seigneurie de la Citière était bornée par ce cours d'eau ».

En effet, Jean de Lauson (1584-1666), intendant de la Compagnie des Cent-Associés et gouverneur de la *Nouvelle-France*, profita de son influence pour faire concéder de vastes propriétés à sa famille. Ainsi, son fils aîné, François, se vit octroyer en 1638 une étendue de pays allant de la *rivière Châteauguay* à la *rivière Saint-François* et s'enfonçant jusqu'à l'*Atlantique*.

Vers 1680, les Jésuites établissent des Abénaquis à l'embouchure de la rivière. Selon l'abbé Maurault, ceux-ci baptisèrent la rivière du nom d'*Alsiganteku*. Selon lui, ce toponyme est issu du terme « alsial » qui désigne des plantes aquatiques de la région. *Alsiganteku* signifierait donc « rivière aux herbes traînantes ».

Cependant, un rapport du gouvernement canadien paru en 1884 rapporte que les Abénaquis prétendent que *Alsiganteku* signifie « rivière aux coquilles ». L'auteur, Henri Vassal, souligne qu'il y a toujours eu beaucoup de coquillages ou d'huîtres d'eau douce dans ce cours d'eau.

Le père Joseph Aubéry, auteur d'un dictionnaire des langues amérindiennes au début du XVIII[e] siècle, affirme par ailleurs : « Arsikanseg8, rivière où il n'y a plus personne. C'est la rivière Saint-François ». Cette hypothèse pourrait s'expliquer par le fait que la bourgade abénaquise implantée vers 1680 se serait dispersée vers 1690-1693. Ceux qui revinrent s'y établir à partir de 1697 auraient nommé le cours d'eau « rivière à la cabane vide », où, en fait, il n'y a plus personne.

Aujourd'hui, la rivière est dénommée *Alsigôntekw* par les Abénaquis, mot qui signifie « la rivière au champ vide ou la rivière aux coquillages ».

Landry, Île

Cette île est située dans la *rivière Saint-François*, au voisinage immédiat de l'*île à Cochon*. Sa superficie est d'environ neuf hectares.

Jean-Luc Côté, président de la Société historique de *Pierreville* en résume l'histoire. Autrefois l'île appartenait à Antoine Bibeau, descendant d'un des premiers censitaires de la *seigneurie de Saint-François*, propriété du seigneur Crevier. Jacques Landry, le premier de cette famille à venir s'établir dans la région en 1762, épousa la fille d'Antoine Bibeau. Au décès de ce dernier, sa veuve céda l'île à son gendre Jacques et plus tard celui-ci la partagea entre ses quatorze enfants. Elle est connue depuis sous le nom d'*île Landry*. Vers 1940-1945, enfin, elle fut vendue, par son dernier propriétaire, Arthur Landry.

Cette île n'est pas propice à la culture. Tout ce qui y vient n'est qu'herbe et gros foin utilisés probablement autrefois pour la construction des toits de chaume.

Saint-Jean, Île

Cette île de la *rivière Saint-François* n'a pas d'autre appellation connue. Elle tirerait son nom de Jean Crevier, premier seigneur de *Saint-François*.

Petite Commune, La

Située à l'embouchure de la *rivière Saint-François*, l'île nommée *La Petite Commune* a une superficie d'environ 34 hectares. Une commune était autrefois une étendue de terre, généralement riveraine ou insulaire – comme dans le cas présent – que le seigneur mettait à la disposition des habitants pour qu'ils puissent y faire paître en commun leurs troupeaux. Les droits exigés pour ce service variaient de quelques deniers à quelques sols. Parfois, le terrain était même subdivisé en longues lanières étroites, que le seigneur attribuait à chaque censitaire. C'était le cas, entre autres, sur *La Petite Commune*.

En abénaquis, l'île se dénomme *Ayamihawigamikwimenaham*, qui signifie « île de l'église ».

Saint-Joseph, île

Cette île est située sur le côté sud de la *rivière Saint-François*. Sa superficie est de 116 hectares. Elle tirerait son nom du fils du seigneur Jean Crevier, Joseph, qui devint le deuxième titulaire de la *seigneurie de Saint-François*.

Moulin, Pointe au

Aujourd'hui érodée par les eaux de la *rivière Saint-François*, la *pointe au Moulin* rappelle que le premier moulin de la *seigneurie de Saint-François* y fut érigé, probablement au XVII[e] siècle. Rappelons que la seigneurie fut vendue par Pierre Boucher à Jean Crevier en 1673. Celui-ci, décédé en 1693, aurait fait construire un moulin banal sur ladite pointe.

Fort, Île du

L'*île du Fort* est située à l'embouchure de la *rivière Saint-François* à proximité du *chenal Tardif*.

En 1687, Jean Crevier, seigneur de *Saint-François* y construit un fort. C'est aussi sur cette île qu'a été bâtie la première église de *Saint-François-du-Lac*. Toutefois, avec le démembrement de la paroisse en 1854, l'île fit partie de la nouvelle paroisse de Pierreville. En 1894, une nouvelle paroisse, détachée de *Pierreville* est créée sous le nom de *Notre-Dame-de-Pierreville*. Depuis, l'île est appelée *Île Notre-Dame* par la population locale. Mais par les Abénaquis, elle est appelée *Nahiwi*, qui signifie « en aval ».

Light, Île à

Située sur la *rivière Saint-François*, vis-à-vis l'entrée du *chenal Tardif*, à la tête de l'*île du Fort*, sa superficie est d'environ 10 hectares.

Autrefois, elle portait le nom d'« île à l'Ail ». On croit connaître l'origine de l'*île à Light*: un phare y a été construit pour la navigation au début du siècle. Selon une enquête conduite en 1980, les habitants de la région déformaient la prononciation de « light » en « l'ail » d'où la mésentente qui a permis l'officialisation d'« île à l'Ail ». Toutefois, dans son livre **Les Abénaquis d'Odanak**, le père Charland y voit une corruption d'« île à Laye », du nom de la femelle du sanglier, la « laie ».

On connaît une autre variante pour cette île, *la Grande Île*, qui s'appelle, en abénaquis, *Kwanôbagenagasit*, signifiant « l'île longue, une grande étendue d'île ».

Sakatouche, Île

Située à l'embouchure de la *rivière Saint-François* et formée par le *chenal Brisebois*, l'*île Sakatouche* fait partie intégrante de la *réserve indienne d'Odanak* depuis 1700. Elle a une superficie de 103 hectares. Le vocable abénaquis « sakatouche » serait le nom du propriétaire amérindien. Autrefois, cette île a porté le nom d'*Île Ronde*, en raison de sa configuration plus ou moins circulaire, et d'*Île des Sauvages*, en référence, sans doute, aux Abénaquis établis tout près de là.

Tardif, Chenal

Parallèlement à la *rivière Saint-François*, le *chenal Tardif* se jette dans le *lac Saint-Pierre*.

D'après Pierre-Georges Roy, « son nom doit avoir été emprunté à Olivier Le Tardif, interprète, traiteur, commis-général des Cent-Associés qui, de 1640 à 1655, figurait dans le commerce des pelleteries sur le Saint-Laurent ». En abénaquis, ce chenal a pour nom *Nikôntekw*, signifiant « la rivière en avant, en premier ».

Autrefois considéré comme une rivière, ce chenal a aussi porté les noms de *Cinquième Rivière* et de *Chenal en Avant*. Ce nom de *Cinquième Rivière* faisait référence à son rang depuis *Trois-Rivières*, à la suite des rivières *Marguerie*, *Godefroy*, *Nicolet* et du *chenal de la Ferme*.

Saint-François-du-Lac

L'endroit semble porter ce nom depuis le XVII[e] siècle. La seigneurie vendue par Pierre Boucher à Jean Crevier en 1673 porte déjà le nom de *Saint-François* et elle comprend les deux rives de la *rivière Saint-François*, jusqu'à son embouchure. En abénaquis, l'endroit s'appelle *Agômek*, qui signifie « à l'autre côté de l'eau ».

Dans les années 1680, les Jésuites y ouvrent une mission, qui porte successivement les noms de *Saint-François-des-Prés* et de *Saint-François-Xavier*. La paroisse est érigée canoniquement le 4 novembre 1714 et les registres paroissiaux s'ouvrent l'année suivante. Ce n'est toutefois que le 3 mars 1722 que les limites de la paroisse sont fixées.

La municipalité de la paroisse de *Saint-François-du-Lac-Saint-Pierre* est érigée le 1[er] juillet 1948, celle du village de *Saint-François-du-Lac*, le 28 mars 1917. C'est depuis cette époque que le toponyme *Saint-François-du-Lac* s'est répandu.

Odanak, Réserve indienne d'

Située sur les rives de la *rivière Saint-François*, la *réserve indienne d'Odanak* avoisine le village de *Pierreville*. *Odanak*, en abénaquis, signifie « en ville ».

Autrefois, on appelait cet endroit *Saint-François-de-Sales* ou *Saint-François-du-Lac*, en l'honneur de François de Lauson, dont la *seigneurie de la Citière* était bordée par la *rivière Saint-François*.

Le toponyme *Odanak* vient d'une expression qui signifie en langue abénaquise « chez nous », « au campement », « au village ».

Ce sont les Jésuites qui ont incité les Abénaquis à venir s'établir à cet endroit en 1700. À cette époque, ceux-ci étaient installés dans le *Maine*. Ils n'ont émigré au *Québec* que vers 1680. Après *Odanak*, ils se sont installés aussi à *Bécancour*.

Pierreville

Construit sur les rives de la *rivière Saint-François*, le village de *Pierreville* est situé à proximité de la *réserve indienne d'Odanak*. Il a été érigé en 1922. Il doit son nom à Laurent Philippe, premier titulaire de la *seigneurie de Pierreville* en 1683. Ses habitants se disent des Pierrevilliens, iennes.

Le toponyme *Pierreville* sert aussi à désigner un bureau de poste. La municipalité de paroisse, érigée en 1894, porte le nom de *Notre-Dame-de-Pierreville*. Peut-être pour se distinguer de ceux de *Pierreville*, ses habitants sont appelés Pierrevillois, oises.

En abénaquis, *Pierreville* se nomme *Agwadaiwi*, qui signifie « en amont ».

Pierrot, Île

Cette île est située à l'embouchure de la *rivière Saint-François* en face de *Pierreville*, à environ 3,5 kilomètres de *Saint-François-du-Lac*. Elle a une superficie d'environ neuf hectares. La signification de ce toponyme nous est inconnue. Selon des informateurs locaux, elle est aussi désignée sous les noms d'*Île à Jean-Louis* et d'*Île à Jean-Louis-Nadeau*.

Sasabaskin, Île

Cette île est située dans la *rivière Saint-François* à environ quatre kilomètres de *Saint-François-du-Lac*. Elle porte le nom d'un ancien chef Abénaquis de la région, ami des Français. Cependant, Janet Warne prétend, à la suite d'informateurs locaux, que « sasabaskin » est une transformation du vocable français « Saint-Sébastien ». Sa superficie est d'environ 12 hectares.

Fer à Cheval, Le

Le Fer à Cheval est une baie qui s'ouvre sur le *lac Saint-Pierre*, entre la *pointe Lussaudière* et *Les Salines*. C'est à cause de sa forme typique en U, tel un fer à cheval, qu'on lui a donné ce nom.

Baieville

Bordé par le *lac Saint-Pierre*, *Baieville* se situe entre *Notre-Dame-de-Pierreville* et *Nicolet*. En 1907, ce territoire a été détaché de la municipalité de la paroisse de *Saint-Antoine-de-la-Baie-du-Febvre*. Son érection a eu lieu le 30 août de la même année.

Auparavant, le village était appelé *Baie-du-Febvre*. À l'origine de ce nom on retrouve Jacques Lefebvre, originaire de *Trois-Rivières* et seigneur de la *Baie-Saint-Antoine* en 1683, qui prend le nom de Lefebvre de la Baie au moment où la seigneurie lui est concédée. On remarque aussi la forme orthographique « La Baye du Febvre » sur la carte cadastrale de Gédéon de Catalogne, au début du XVIII[e] siècle.

Longtemps retardé par les raids iroquois de la fin du XVII[e] siècle, le développement de la région le sera aussi par les imprécisions de l'arpentage initial de la seigneurie, si bien que ce n'est qu'en 1702 que peuvent s'amorcer les premiers vrais peuplements.

La Baie

Cette gare, située à proximité de *Baieville*, faisait partie autrefois de la municipalité de *Saint-Antoine-de-la-Baie-du-Febvre*.

La *seigneurie de la Baie-Saint-Antoine* fut concédée le 4 septembre 1683 à Jacques Lefebvre, habitant de *Trois-Rivières*. Bientôt, le nom de la seigneurie devient *Baie-du-Febvre*.

En abénaquis, l'endroit se nomme *Odanasis*, qui signifie « le petit village ».

Bougainville, Île

Située dans le *fleuve Saint-Laurent* à l'embouchure de la *rivière Nicolet*. Sa superficie est d'environ 71 hectares. L'*île Bougainville* est ainsi dénommée pour perpétuer le souvenir de l'illustre aide de camp de Montcalm, Louis-Antoine, comte de Bougainville (1729-1811), qui a pris une part importante à plusieurs combats en *Nouvelle-France*.

Moras, Île

Située dans le *fleuve Saint-Laurent*, l'*île Moras* fait partie d'un groupe d'îles à l'embouchure de la *rivière Nicolet*. On l'appelle quelquefois aussi *Île de Moras*.

Ce nom désignait aussi une seigneurie. Pierre Monet de Moras, enseigne au régiment de Carignan-Salières, en avait obtenu la concession de l'intendant Talon en 1672.

Lozeau, Île

Cette île est placée à l'embouchure de la *rivière Nicolet* dans le *fleuve Saint-Laurent*. Sa superficie est de 68 hectares.

Elle a reçu son nom d'un certain Lozeau, ancien propriétaire de l'île. Autrefois, elle était connue sous l'appellation d'« île de la Ferme ».

Houtlass, Île

L'*île Houtlass* est située à l'embouchure de la *rivière Nicolet*, tout près de la ville de *Nicolet*.

Cette île est aussi connue sous les noms d'*Île Dagneau* et *Île Houtelas*. Elle était la propriété, autrefois, d'une famille Dagneau. Vendue au curé de *Nicolet*, monsieur Brassard, elle passa ensuite aux mains de son héritière, Charlotte Houtelas, puis, à sa mort, en 1817, au séminaire de *Nicolet*.

Nicolet

Construite sur les bords de la rivière du même nom, la ville de *Nicolet* est située à quelques kilomètres du *lac Saint-Pierre*. La paroisse a été érigée civilement au XIX[e] siècle, mais elle existe depuis 1706.

Les Nicolétains, aînés doivent leur nom à Jean Nicolet, découvreur, interprète et commissaire de la Compagnie des Cent-Associés. Jean Nicolet est né à *Cherbourg* en 1598 et est mort noyé près de *Québec* en 1642.

Venu de *Normandie* avec Champlain, il n'a jamais habité le territoire, mais en a fait l'exploration lors de son séjour de sept ans à *Trois-Rivières*. Le nom de *Nicolet* est accolé « officiellement » à la rivière en 1641, comme le montre une carte de Jean Bourdon. Selon J.E. Bellemare: « On commence à inscrire le nom de Nicolet en marge des actes de l'état civil, le 20 octobre 1705 ».

Le toponyme *Nicolet* s'applique autant à la ville qu'à la division de recensement et à la rivière. Notons qu'une déviation de la *rivière Nicolet* est nommée *Rivière Nicolet Sud-Ouest*.

La *rivière Nicolet* a d'abord porté le nom de *du Pont*, donné par Champlain en 1609 en l'honneur de Dupont de Pontgravé, commandant de *Québec* en 1625-1626. D'autres noms ont été relevés sur des cartes anciennes: « Rivière du Gast », en l'honneur de Pierre du Gast sieur de Mons et lieutenant général de la *Nouvelle-France*; « Rivière Monet », rappelant Pierre Monet, sieur de Moras; « Rivière Laubia », en l'honneur d'Arnould de Laubia, premier seigneur de *Nicolet* en 1672; « Rivière Cressé », d'après le deuxième seigneur Michel Cressé. La *rivière Nicolet Sud-Ouest* a, elle aussi, reçu diverses appellations: *Rivière Pongravé, Rivière Nicolet, Rivière Nicolet Suroit, Le Suroit, Branche Sud-Ouest*.

Selon le chef Laurent, le terme abénaquis servant à désigner la *rivière Nicolet* est « Pithiganitegw » et celui servant à désigner la ville de *Nicolet* est « Pithiganek », qui signifient respectivement « la rivière de l'entrée » et « l'entrée ».

Marguerite, Rivière

La *rivière Marguerite* se jette dans le *fleuve Saint-Laurent* à proximité du *pont Laviolette*.

Dénommée quelquefois *Rivière Marguerie* ou *Rivière Sainte-Marguerite*, le spécifique de cette appellation vient du célèbre interprète François Marguerie. Celui-ci s'est installé à *Trois-Rivières* avec Thomas Godefroy de Normanville, lors de la fondation de la ville en 1634. François Marguerie est mort noyé dans le fleuve, entre *Trois-Rivières* et l'embouchure de la rivière qui porte son nom.

Bécancour

Cette municipalité régionale de comté, proclamée le 23 septembre 1981, reprend le nom de la ville de *Bécancour*. Elle a été désignée en l'honneur de Pierre Robineau, sieur de Bécancour (1626-1699), premier grand voyer de la *Nouvelle-France*. Selon le père Le Jeune, *Becquincourt* est un bourg de la *Somme* (*Picardie*).

Langue de Terre, La

La pointe appelée *La Langue de Terre* est située entre le *lac Saint-Paul* et le *lac aux Outardes*, tout près de *Bécancour*.

De forme rectangulaire, cette pointe a visiblement reçu son nom de sa ressemblance avec une langue.

Outardes, Lac aux

Le *lac aux Outardes* est séparé du *lac Saint-Paul* par *la Langue de Terre*. Selon Pierre-Georges Roy, les outardes abondaient autrefois dans cette région.

Larochelle

La localité de *Larochelle* est située à proximité du village de *Saint-Grégoire* lequel a fusionné avec d'autres municipalités en 1965 pour former la ville de *Bécancour*. Il existe aussi un *pont Larochelle* dans la localité.

Les Acadiens furent les premiers à s'établir dans la région. On suppose qu'ils ont donné son nom à la localité, qui rappelle la patrie d'origine de plusieurs Canadiens soit *La Rochelle*, en *France*. Mais il est possible, aussi, que ce nom ait été attribué parce que l'endroit est bâti sur un roc.

Saint-Grégoire

Saint-Grégoire est situé à proximité de *Larochelle*. Selon l'historien Pierre-Georges Roy, on a voulu par ce toponyme rendre hommage à monsieur Grégoire Bourque, donateur du terrain sur lequel est bâtie l'église. Hormisdas Magnan croit plutôt que l'on a voulu commémorer saint Grégoire le Grand, dont la fête avait lieu le jour de l'inauguration de l'église. Le toponyme a aussi été attribué à un bureau de poste.

Laval

Riveraine du *Saint-Laurent*, la localité de *Laval* est située à proximité du *pont Laviolette*. Le bureau de poste porte le nom de *Sainte-Angèle-de-Laval*.

Hormisdas Magnan nous rappelle les origines de ce nom. Le patronage de sainte Angèle a été voulu par le grand vicaire Charles-Olivier Caron, chapelain des Ursulines de *Trois-Rivières*. Sainte Angèle de Mérici est, en effet, la fondatrice de cette communauté. Laval a été ajouté au nom afin d'éviter toute confusion avec d'autres paroisses portant le même vocable, *Sainte-Angèle-de-Mérici* dans *Matane* et *Sainte-Angèle de-Monnoir* dans *Rouville*.

Autrefois, ce lieu a été connu sous les noms de *Passage du Fleuve*, *Île de Bécancour* ou encore *Poste Doucet*.

Bécancour

Située en bordure de la rivière du même nom, la ville de *Bécancour* est née le 9 octobre 1965 de la fusion de plusieurs municipalités de la rive sud du *Saint-Laurent* afin de former un vaste centre industriel. Ces municipalités sont les suivantes: *Très-Précieux-Sang-de-Notre-Seigneur*, *Bécancour*, *Saint-Grégoire-le-Grand*, *Saint-Édouard-de-Gentilly*, *Sainte-Angèle-de-Laval*, *Sainte-Gertrude*, *Gentilly*, *Villers*, *Laval* et *Larochelle*.

Les Bécancouriens, iennes, doivent leur nom à Pierre Robineau de Bécancour, chevalier, baron de Portneuf et grand voyer de la *Nouvelle-France*, qui acheta la *seigneurie de Bécancour*, le 14 novembre 1684, de Philippe Gaultier de Comporté.

Au début, le territoire était habité par les Abénaquis. Les Jésuites ont donc établi une mission pour eux dans la seigneurie. Plus tard, la paroisse sera desservie par les Récollets, de 1776 à 1779.

Outre la ville, le nom de *Bécancour* a été donné à une rivière, à un port, à une pointe et à une baie. Mentionnons que la *rivière Bécancour* porte aussi les noms de *Rivière Thomas*, *Rivière Thames* ou encore *La Thames*. C'est dans la municipalité d'*Inverness*, à partir du *lac Joseph*, que ces derniers noms sont utilisés. La *pointe de Bécancour* est également dénommée *Plage de la Petite-Floride*. Cette pointe correspond en effet à une plage sablonneuse donnant sur le fleuve autour du hameau dénommé *La Petite-Floride*.

Au XVII[e] siècle le cours d'eau qui arrose la *seigneurie de Bécancour* était connu sous le nom de *Rivière Puante*, d'où le nom de la *seigneurie de la Rivière-Puante* pour désigner aussi cette seigneurie. Sur la carte de Nicolas Bellin de 1744, cette rivière porte encore le double nom de « R. Puante ou R. Becancourt ».

Il n'est pas sans intérêt, en outre, de signaler que l'origine du nom de *Bécancour* a suscité une étymologie populaire savoureuse qui a pu être recueillie lors d'une enquête toponymique effectuée dans la région en 1979. Selon certains informateurs, en effet, elle remonte à l'époque des Amérindiens. L'un d'entre eux, descendant un jour la *rivière Bécancour* avec sa compagne, se trouva pris d'une passion soudaine et l'embrassa vigoureusement. Celle-ci, ayant particulièrement apprécié l'expérience, se serait écriée: « bec encore ». De là à « Bécancour » il n'y avait qu'un pas, que la légende a franchi allègrement!

Signalons, enfin, que les Abénaquis appellent *Bécancour*, *Wôlinak*, qui veut dire « la baie » et la *rivière Bécancour*, *Wôlinaktewk*, signifiant « la rivière de la baie ».

Lamy, Île

Jadis connue localement sous le nom d'*Île Girard*, la Commission de géographie du Québec a officialisé le nom de l'île en 1976 à la demande de Pierre et Claude Lamy. Ces derniers en étaient devenus propriétaires en 1975 et ils désiraient évoquer le souvenir de leur père Alphonse Lamy (1901-1966). Né à *Trois-Rivières*, il pratiqua le notariat de 1926 à 1965. Il fut échevin de la ville de *Trois-Rivières* entre 1939 et 1943 et président de la Chambre des notaires au début des années 1950. Cette île, à partir de 1904, avait été la propriété de Joseph-Élie Girard et de sa famille.

Montesson, Île

L'*île Montesson* est située à l'embouchure de la *rivière Bécancour*, dans la ville de *Bécancour*. L'île a reçu ce nom en l'honneur de Joseph-Michel Legardeur de Montesson, chevalier de Saint-Louis et seigneur de *Bécancour* vers la fin du XVII[e] siècle.

Île Montessor, *Île Dorval*, *Île Montasson* sont des formes aussi relevées pour désigner cette île.

Joncs, Rivière aux

La *rivière aux Joncs* est un ruisseau faisant partie d'une série de cours d'eau se jetant dans le *fleuve Saint-Laurent*, entre la *rivière Bécancour* et la *rivière Gentilly*.

Son nom laisse supposer la présence de ces plantes marécageuses, les joncs, sur ses rives. Selon le botaniste Marie-Victorin, on dénombrerait environ 215 espèces de joncs dans les régions tempérées de l'hémisphère nord.

Gentilly

Longeant le *fleuve Saint-Laurent*, en face de *Champlain* sur la rive nord, cette localité porte une appellation qui désigne à la fois un secteur de *Bécancour*, un bureau de poste, des battures et une rivière.

Autrefois partie de la municipalité de paroisse de *Saint-Édouard-de-Gentilly*, le village a été fusionné avec la ville de *Bécancour*, le 9 octobre 1965, pour devenir un secteur de cette ville. On a autrefois désigné le village sous le nom de *Namasak*, réservant aux battures qui lui font face, celui de *Le Poulailler*.

Le nom primitif de *Namasak* provient d'un mot abénaquis qui signifie « Les Poissons », en référence aux excellentes prises que faisaient les Amérindiens à la *pointe de Gentilly*. Le toponyme *Gentilly* rappelle, quant à lui, l'un des premiers seigneurs des lieux, Michel Pelletier de Laprade, qui acheta une partie de la seigneurie, le 18 avril 1669. Celle-ci avait été concédée par la Compagnie de la Nouvelle-France, le 16 avril 1647, en deux parts, l'une à Nicolas Marsolet, l'autre à Pierre Lefebvre, qui l'abandonna, en 1668, à Pierre-Félix Thunaye Dufresne et à son épouse Élizabeth Lefebvre. C'est de ces derniers que Michel Pelletier de Laprade obtient son fief l'année suivante.

Le toponyme *Gentilly* rappelle une commune de *France*, située près de Paris. Il a de plus servi à créer le gentilé Gentillois, oise, qui sert à désigner les résidents de ce secteur.

Moulin, Rivière du

La *rivière du Moulin* se jette dans le *fleuve Saint-Laurent* à proximité de *Gentilly*. Son nom lui viendrait d'un ancien moulin installé sur ses bords.

Sainte-Cécile-de-Lévrard

La municipalité de *Sainte-Cécile-de-Lévrard* est située à proximité des *Becquets*. Cette municipalité de paroisse a été érigée en 1908.

Le nom de Lévrard honore Louis Lévrard qui épousa Catherine-Angéline Becquet, l'une des filles du premier seigneur des lieux, Romain Becquet, en 1703. Quant au nom Cécile, il rappelle Cécile Thomas, épouse de Charles Lévrard, l'un des héritiers de Louis Lévrard.

Les Becquets

En bordure du *fleuve Saint-Laurent*, on retrouve le village des *Becquets*. Il est situé un peu au nord de *Sainte-Cécile-de-Lévrard*.

La paroisse religieuse de *Saint-Pierre-les-Becquets* a été fondée en 1731. De ce territoire a été détachée la municipalité du village des *Becquets*, le 21 janvier 1939.

La *seigneurie Lévrard* a eu comme premier titulaire, Romain Becquet, notaire à Québec. Devenu seigneur des *Becquets* en 1672, celui-ci sera bientôt déchu de sa concession en mars 1683, qui passe alors aux mains de ses filles Marie-Louise et Catherine-Angélique Becquet, par acte de concession du 27 avril 1683 du gouverneur Lefebvre de la Barre et de l'intendant De Meules. Elles donneront leur nom à la seigneurie. Quant à l'appellation de *Lévrard*, elle rappelle Louis Lévrard, maître canonnier de *Québec*, qui épousera Catherine-Angélique Becquet, héritière de Marie-Louise Becquet.

Jusqu'aux années 1830, il n'existe, pour ainsi dire, qu'un embryon de village au lieu-dit *Les Becquets*. Les entreprises de la famille Baby allaient bientôt en stimuler la croissance.

Le nom de *Becquet* serait un dérivatif de « brochet », poisson qui, on le sait, a un long museau (bec) en pointe.

Lévrard, Cap

Le *cap Lévrard* s'avance dans le *fleuve Saint-Laurent*, en face de *La Pérade* sur la rive nord, à quelques kilomètres au nord des *Becquets*.

Le toponyme tire son nom de la famille Lévrard, titulaire de la *seigneurie Lévrard*, comme c'est le cas aussi pour les municipalités de *Sainte-Sophie-de-Lévrard* et de *Sainte-Cécile-de-Lévrard*.

Deschaillons-sur-Saint-Laurent

Le village de *Deschaillons-sur-Saint-Laurent* est situé à quelques kilomètres des *Becquets*, le long de la *route Marie-Victorin*. Détaché de la *paroisse de Saint-Jean-Baptiste-de-Deschaillons*, il a été érigé en municipalité de village en 1891.

C'est à Jean-Baptiste Saint-Ours, sieur de Deschaillons, que ce village doit son nom. Celui-ci a obtenu la seigneurie en 1674. Selon l'historien Félix L. Lemay, le village aurait aussi porté le nom de *Rivière-Duchesne* ou *Deschaillons*. *Rivière-Duchesne* faisait référence aux chênes qui croissaient alors sur les rives du cours d'eau pendant que *Deschaillons* commémorait le nom d'une terre possédée par la famille Saint-Ours dans le *Dauphiné*, en *France*. Avant l'arrivée du sieur Saint-Ours sur les lieux, on appelait ce voisinage *Cap à l'Arbre*, à cause de son promontoire touffu. On retrouve aussi les noms de *Cap à la Roche* et de *Cap à l'Arbre* sur une carte de 1709.

Chêne, Petite rivière du

Après de nombreux méandres, la *Petite rivière du Chêne* se jette dans le *fleuve Saint-Laurent* entre *Deschaillons-sur-Saint-Laurent* et *Leclercville*. C'est la présence de chênes sur ses bords qui a valu son nom à cette rivière.

On lui donne parfois comme nom: *Petite du Chêne*, *Rivière du Chêne*, *Rivière Duchêne*. D'autres l'appellent aussi *Rivière du Dix-Huit*.

Saint-Jacques-de-Parisville

Érigée le 18 mars 1901, la municipalité de paroisse de *Saint-Jacques-de-Parisville* est située à l'intérieur des terres, à quelques kilomètres à peine de *Deschaillons-sur-Saint-Laurent*. On l'appelle quelquefois tout simplement *Rang-Saint-Roch*.

Au moment de son érection, la municipalité devait se nommer *Saint-Jacques-de-Compostelle*. Mais plusieurs familles de la paroisse portaient le patronyme de Paris. On a donc préféré *Parisville* à *Compostelle*. La localité, elle, est appelée *Parisville* tout simplement.

Lotbinière

Cette municipalité régionale de comté, proclamée le 2 décembre 1981, prend le nom de l'ancien comté de *Lotbinière* dont le territoire s'intègre en grande partie à cette nouvelle entité administrative. Cette désignation rappelle l'existence de l'ancienne *seigneurie de Lotbinière* concédée en 1672 à Louis-Théandre Chartier de Lotbinière (1612-1680).

Leclercville

Le village de *Leclercville* est situé à quelques kilomètres de *Deschaillons-sur-Saint-Laurent*, sur la rive sud du *fleuve Saint-Laurent*. Il existait déjà depuis une cinquantaine d'années quand il fut érigé en municipalité de village, le 1er janvier 1874.

Ce village constitue, selon le géographe Serge Courville, l'un des beaux exemples de création villageoise née de l'initiative seigneuriale. Apparu dans les années 1830, autour d'un moulin à scie construit par le seigneur Joly de Lotbinière, il concentre bientôt plusieurs dizaines d'habitants tous occupés au moulin et qui résident, pour la plupart, dans des maisons aussi construites par le seigneur. Profitant de ce contexte favorable, plusieurs propriétaires de lots voisins entreprennent à leur tour de subdiviser leur terre et de vendre des emplacements aux nouveaux venus, dont ce Pierre Leclerc, qui donnera bientôt son nom au village. En quelques décennies, l'endroit devient l'un des principaux centres de production de bois d'oeuvre de la *seigneurie de Lotbinière*, que le seigneur habite surtout l'été, dans sa maison seigneuriale construite à proximité du moulin. Aujourd'hui, le moulin a disparu mais la maison subsiste, constituant l'un des plus beaux témoins de l'architecture québécoise du XIXe siècle.

Sainte-Emmélie

Ce toponyme identifie le bureau de poste et la municipalité de paroisse érigée en 1863. La paroisse religieuse avait été érigée canoniquement et civilement en 1862. L'origine de l'appellation demeure inconnue, sinon que le nom de la municipalité reprend celui de la paroisse religieuse.

Chêne, Rivière du

Longeant *Val-Alain* et *Leclercville*, la *rivière du Chêne* se jette, après de nombreux méandres, dans le *fleuve Saint-Laurent*. On l'appelle souvent *Grande rivière du Chêne* par opposition à la *Petite rivière du Chêne*. C'est sans doute la présence de chênes qui a favorisé l'attribution de cette appellation. Le nom de cet arbre, d'origine celtique, signifie « arbre par excellence ».

Ce toponyme est ancien puisqu'il apparaît déjà, sous la forme « R. du Chene » sur la carte de De l'Isle de 1690.

Lotbinière

Cette municipalité riveraine du *Saint-Laurent* est née de la fusion de la paroisse de *Saint-Louis-de-Lotbinière* et du village de *Lotbinière* en 1978. La paroisse avait été fondée en 1692.

Les Lotbiniériens et les Lotbiniériennes doivent leur nom à l'un des premiers seigneurs de Lotbinière, René-Louis Chartier de Lotbinière. Cette seigneurie fut constituée par achats et concessions multiples à partir de 1672, date des premières concessions par l'intendant Talon. On croit que le vocable *Lotbinière*, n'est en réalité qu'un surnom pris par la famille Chartier au début du XIV[e] siècle. Clément Chartier avait déjà une propriété du nom de « Bignières » dans le *Dijonnais* lorsqu'il a fait l'acquisition d'une autre propriété dans le *Bas-Maine* du nom de *Binière*. Il y ajoute le préfixe Lot, à cause semble-t-il des poissons de cette espèce retrouvés dans les fossés du château. Cette explication, d'ailleurs, pourrait constituer la clé de la prononciation [l'tbiñer] relevée chez les résidents de cette région. Quoi qu'il en soit, c'est en *Nouvelle-France*, surtout, que cette famille allait faire sa fortune, grâce à d'habiles affaires favorisées par plusieurs propriétés seigneuriales.

Soulignons que cette municipalité est le lieu de naissance, en 1837, du poète Pamphile Le May.

Le toponyme *Lotbinière* a également été attribué à une division de recensement et constitue un élément du nom du bureau de poste avoisinant, *Sainte-Emmélie-de-Lotbinière*.

Platon, Pointe au

Pointe de terre qui pénètre dans le fleuve. D'origine dialectale, le terme géographique « platon » a le sens de « petit plateau », comme « button » a le sens de « petite butte ». Parce qu'il s'avance dans le fleuve, ce plateau a été appelé *Pointe au Platon*. Ce nom désigne aussi l'un des anciens domaines seigneuriaux de la famille Joly de Lotbinière, acheté, vers la fin des années 1960, par la province de *Québec*, pour y aménager un parc.

Sainte-Croix

Entre *Lotbinière* et *Saint-Antoine-de-Tilly*, s'étend la municipalité de paroisse de *Sainte-Croix*. La paroisse religieuse a été fondée en 1680, mais son érection civile ne remonte qu'en 1722. La municipalité de paroisse a été, par ailleurs, érigée en 1845.

Le 16 janvier 1637, la Compagnie des Cent-Associés concédait la *seigneurie de Sainte-Croix* aux Dames Religieuses Ursulines de *Québec*. Le 12 septembre 1646, le père Jérôme Lalemant en prenait possession en leur nom, donnant à la seigneurie le nom de *Sainte-Croix* pour commémorer la fête du jour, l'Exaltation de la Sainte Croix. Jean Poirier écrit que le toponyme est plus ancien puisque Champlain notamment en fait mention dès 1603 pour désigner ce lieu.

Ce toponyme s'applique aussi à d'autres entités telles que le village et les brisants. Un hameau porte le nom de *Sainte-Croix-Est*.

Plage-Maurice

Entre *Sainte-Croix* et *Saint-Antoine-de-Tilly*, on retrouve le centre de villégiature *Plage-Maurice*. La plage située en bordure du fleuve est aussi appelée *Plage Maurice*.

Le toponyme tirerait son nom d'un certain Maurice Gingras qui en fut l'un des occupants ou propriétaires d'autrefois.

Issoudun

La localité d'*Issoudun* se situe à la croisée de la *route des Baron*, de la *route de l'Église*, du *rang Bois-Franc Est* et du *rang Bois-Franc Ouest*, à quelques kilomètres de *Saint-Antoine-de-Tilly*.

Les pères missionnaires du Sacré-Coeur sont arrivés à *Québec* en 1900. C'est en leur honneur que l'on a donné à la paroisse religieuse le nom de *Notre-Dame-du-Sacré-Coeur*. Le toponyme *Issoudun* rappelle également le lieu d'origine de cette congrégation, en *France*, *Issoudun*.

Le gentilé des résidents d'*Issoudun*, tant en *France* qu'au *Québec*, est Issoudunois, oise.

Saint-Antoine-de-Tilly

En bordure du *Saint-Laurent*, la municipalité de paroisse de *Saint-Antoine-de-Tilly* a été érigée le 1er juillet 1845.

Le 29 octobre 1672, l'intendant Talon concède la seigneurie de Tilly à Pierre de Villieu, lieutenant au régiment de Carignan-Salières. À cette époque, on la désigne occasionnellement sous le nom de Villieu. En août 1700, Pierre-Noël Legardeur, sieur de Tilly, en fait l'acquisition et en change le nom. La paroisse a été mise sous le patronage de saint Antoine de Padoue par le père Honoré Hurette, un Récollet, premier desservant de la chapelle.

Aubin, Anse

Localisée tout près de la limite ouest de *Saint-Nicolas*, entre cette municipalité et *Saint-Antoine-de-Tilly*, l'*anse Aubin* côtoie la *pointe aux Pins* en bordure du *fleuve Saint-Laurent*. Son nom rappelle un ancien propriétaire de l'endroit.

Vieux Moulin, Anse du

À l'embouchure des ruisseaux *Couture* et *Moffet*, l'*anse du Vieux Moulin* découpe le rivage du *fleuve Saint-Laurent*.

On l'a nommé *Anse du Vieux Moulin* à cause, sans doute, du moulin à farine construit par le seigneur Duplessis à cet endroit et abandonné par la suite.

L'anse est aussi connue sous les noms d'*Anse Couture*, d'*Anse Deux Cent Cinquante* et d'*Anse aux Hirondelles*. Dans le premier cas, on fait probablement référence au premier colon de la région, Guillaume Couture.

Les Chutes-de-la-Chaudière

Cette désignation de la municipalité régionale de comté, proclamée le 23 septembre 1981, s'inspire de celle des *chutes de la Chaudière* à laquelle l'article « les » a été ajouté. Ce toponyme avait été originellement attribué à la *rivière des Etchemins* par Samuel de Champlain en 1603. Cependant, en 1638, le nom de ce cours d'eau est déplacé vers l'ouest et attribué à celui actuellement connu sous le nom de *Rivière Chaudière*. Cette dernière était identifiée en 1608 sous le nom de *Rivière Bruyante*. Donc, il se pourrait que cette nouvelle dénomination, en 1638, ne soit pas étrangère à ce nom et à la présence des chutes à l'embouchure de ce cours d'eau.

Saint-Nicolas

Longeant la *route Marie-Victorin*, en face du *fleuve Saint-Laurent*, la ville de *Saint-Nicolas* est sise à quelques kilomètres du *pont de Québec*. La ville a été érigée le 1er juillet 1845. On écrit parfois ce toponyme sous la forme *Saint-Nicholas*.

Le toponyme rappelle le lieu d'origine de Claude de Bermen de La Martinière, administrateur de la *seigneurie de Lauzon*, en 1694. Celui-ci était originaire de la paroisse de *Saint-Nicolas*, en *Normandie*. *Saint-Nicolas* était autrefois renommé pour son grand moulin.

Outre la ville, le toponyme s'applique aussi à une pointe. Les variantes orthographiques « Pointe Nicolas » et « Pointe Saint-Nicholas » ont aussi été utilisées à certaines périodes. Le bureau de poste a reçu le nom de *Saint-Nicolas-Est*. On le désignait auparavant sous le nom de *Place-Normandie*, nom maintenant réservé à un secteur résidentiel.

Auneuse, Rivière

La *rivière Auneuse*, formée de la réunion de quelques ruisseaux, arrose le territoire de *Saint-Nicolas* et se jette dans le *fleuve Saint-Laurent* à proximité de l'*anse Ross*.

Ce cours d'eau a été connu sous plusieurs autres appellations, dont: *Rivière des Noeuds*, *Rivière Nouailles*, *Rivière aux Neux*, *Rivière Vicontent*, *Rivière Aulneuse*, *Rivière Renard*, *Rivière Nouaille*, *Rivière des Aulnaies*, *Rivière Rouet*, *Rivière Rouer*.

Ross, Anse

L'*anse Ross* se situe à proximité de *Saint-Nicolas*. Cette échancrure est aussi connue sous les noms de *Ross Cove* et d'*Anse du Moulin*.

C'est vers 1830 que les chantiers maritimes Ross ont été construits, amenant ainsi beaucoup d'activités à *Saint-Nicolas*. L'*anse Ross* aurait été le site d'un ancien moulin à scie, propriété de la famille Ross.

Vire-Crêpe, Coteau

Le *coteau Vire-Crêpe* longe le *chemin Saint-Joseph*, à mi-chemin entre *Bernières* et *Saint-Nicolas*.

À l'époque des premiers colons, les routes étaient relativement rares. Et celles qui existaient étaient grossièrement tracées, très peu convenables. Le Grand Voyer se contentait de donner une direction à travers les savanes et les montées. J.-E. Roy nous décrit les chemins de cette façon : « Sur ces routes primitives, on conçoit que les promeneurs se faisaient rares et que les véhicules avaient besoin d'être solidement bâtis pour résister aux chocs et aux heurts de toutes sortes ».

On comprend pourquoi les passants pouvaient considérer ce chemin assez difficile pour devenir un « vire-crêpe ». Ailleurs, on a signifié la même impression par des noms semblables, tel celui de *Brise-Culottes*! C'est en 1796 que le nom de *Vire-Crêpe* a été donné à une voie de communication décrétée par le grand voyer Gabriel-Elzéar Taschereau.

Anse-Méthot

Face à *Saint-Nicolas-Est*, entre le *fleuve Saint-Laurent* et la *route Marie-Victorin*, on trouve un centre de villégiature ainsi qu'une anse du nom de Méthot, connue auparavant sous le nom d'« Anse Numéro Cinquante-Cinq ».

Anse-Méthot tient son nom d'un ancien propriétaire terrien.

Anse-Demers

Désignant à la fois l'anse et le centre de villégiature, ce toponyme doit son appellation à un ancien résidant de la municipalité de *Saint-Nicolas*.

L'*anse Demers* est située en bordure du *fleuve Saint-Laurent*, à très courte distance de l'*anse Beaudet*. *Anse-Demers* se situe à mi-chemin entre *Saint-Nicolas* et *Québec*, légèrement à l'intérieur des terres.

Anse-Beaudet

Ce toponyme désigne autant un centre de villégiature qu'une anse. Ces deux entités sont situées en bordure du *fleuve Saint-Laurent*, à quelques kilomètres de *Saint-Nicolas*.

Ce lieu a déjà été désigné sous le nom d'« Anse aux Oies » ou encore « Anse Vingt-Cinq ».

C'est à un ancien résident de l'endroit, le docteur Beaudet, originaire de *Québec*, que l'on doit cette appellation.

Basile, Pointe à

La *pointe à Basile* s'avance dans le *fleuve Saint-Laurent*, entre l'*anse des Phares* et l'*anse Gingras*, à peu de distance du *pont de Québec*.

Un vieux cultivateur de *Saint-Nicolas*, du nom de Basile Demers, aurait possédé un quai à cet endroit, à partir duquel il commença, en 1844, à faire la navette entre *Saint-Nicolas* et *Québec*, avec un bateau à vapeur.

Gingras, Anse

Face à *Villieu*, l'*anse Gingras* est une échancrure du *Saint-Laurent* entre la *pointe à Basile* et le *pont de Québec*.

Autrefois, on l'appelait *Anse Numéro 10* ou encore *Anse Demers*. Mais une autre *anse Demers* existe dans les limites de *Saint-Nicolas*. On a donc baptisé cet endroit *Anse Gingras* puisqu'une famille Gingras possédait la terre juste à côté de ce rentrant.

Bernières

Longeant l'*autoroute Transcanadienne*, *Bernières* est une petite municipalité entourée des municipalités de *Saint-Nicolas*, de *Saint-Rédempteur* et de *Saint-Étienne*.

La *municipalité de Bernières* est née du démembrement de la *municipalité de Saint-Nicolas*, l'une des premières paroisses formées dans la *seigneurie de Lauzon*. *Bernières* a été érigée en municipalité de paroisse, le 12 juin 1912. Elle portait alors le nom de *Saint-Nicolas-Sud*. Diverses sources signalent toutefois d'autres variantes telles *Saint-Nicolas-Station*, *Saint-Nicholas-Sud*, *Saint-Nicholas-South* et *Saint-Nicholas-Station*. À partir du 22 juin 1968, cependant, le nom a été officiellement changé pour *Bernières*.

Le nom de *Bernières* tire son origine d'un lieu de *France*, où les troupes canadiennes s'illustrèrent pendant la campagne de *Normandie* en 1944.

Beaurivage, Rivière

Baignant le village de *Saint-Étienne*, la *rivière Beaurivage* est grossie de plusieurs ruisseaux et rivières avant de se mêler aux eaux de la *rivière Chaudière* au niveau de *Saint-Rédempteur*, quelques kilomètres avant d'atteindre le *fleuve Saint-Laurent*.

Même si cette rivière est peu navigable et donne à peine assez d'eau pour faire tourner les roues des moulins, Joseph-Edmond Roy nous la décrit dans son **Histoire de la Seigneurie de Lauzon** comme une rivière au cours violent qui « coule parfois comme un torrent et produit alors des inondations désastreuses ».

Il semble que la rivière tienne son nom de Gilles Rageot, sieur de Beaurivage, à qui Gilles Hocquart et le marquis de Beauharnois concédèrent la *seigneurie de Saint-Gilles* ou *Beaurivage*, le 1er avril 1738.

Chaudière, Rivière

Ayant sa source au *lac Mégantic*, la *rivière Chaudière* se jette dans le *fleuve Saint-Laurent*, à proximité du *pont de Québec*.

La *rivière Chaudière* est connue à travers l'histoire sous plusieurs noms: *Trail Arnold*, *Rivière du Saut de la Chaudière*, *Rivière Méchatigan*, *Rivière Sartigan*, *Rivière Kikônteku*, *Rivière Astican*, *Rivière Saint-Igan*. La partie de la rivière qui parcourut la *Beauce* portait le nom amérindien de *Méchatigan*, signifiant « rivière ombreuse ». Ce nom est devenu par la suite *Sartigan*.

Avec la *Kennebec*, cette rivière constituait la principale voie de communication des Abénaquis, leur permettant de se rendre de la *Nouvelle-Angleterre* jusqu'en *Nouvelle-France*. C'est elle, aussi, qu'emprunta plus tard Iberville pour tenter de s'emparer de *Boston*. Cette vallée a été le théâtre de nombreuses batailles pendant la guerre de Sept Ans. Sous le régime anglais, la *Chaudière* est explorée par Murray jusqu'à sa source. En 1775, le général américain Arnold envahit le *Québec* par cette voie. C'est pourquoi, dès 1776, on construit de nombreux forts le long de la *Chaudière* depuis la *pointe de Lévy* jusqu'à la frontière. En 1812, a lieu une nouvelle invasion américaine menée par le général Moreau, qui l'emprunte pour marcher sur *Montréal*.

Charny

La ville de *Charny* est située au confluent de la *rivière Beaurivage* et de la *rivière Chaudière*, à proximité du *pont de Québec*.

Ce territoire a d'abord été détaché de la paroisse de *Saint-Jean-Chrysostome* pour être érigé en municipalité de paroisse en 1903, sous le nom de *Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours-de-Charny*. En 1904, il sera érigé en municipalité de village, sous son nom actuel.

Le toponyme rappelle le souvenir de la famille de Jean de Lauson (ou Lauzon), sieur de Charny, gouverneur et lieutenant général du roi en *Nouvelle-France*, à qui la Compagnie des Cent-Associés avait concédé la *seigneurie de Lauzon*, le 15 janvier 1636, Simon Le Maistre agissant alors comme prête-nom à Jean de Lauson. Le 19 octobre 1651, Jean de Lauson abandonna sa seigneurie à son fils Jean, grand sénéchal de la *Nouvelle-France*, qui se fera tuer, dix ans plus tard, par les Iroquois. La seigneurie passe alors aux mains de ses enfants mineurs, Marie, âgée de 14 ans, Charles, âgé de 11 ans, Catherine, âgée de 9 ans et Angélique, âgée de 7 ans, représentés en *Nouvelle-France* par François Bissot, procureur fiscal de la seigneurie. Maintes fois vendue par la suite, elle fut acquise par James Murray, gouverneur de la province de *Québec*, au lendemain de la Conquête britannique de 1760. En 1774, ce dernier la cèdera à Henry Caldwell pour une période de 99 ans. À l'époque, la seigneurie comprenait plusieurs arrière-fiefs: celui de *Notre-Dame-de-la-Victoire*, concédé le 21 janvier 1650 à la Compagnie de Jésus; celui de *Saint-Vilmé*, concédé à Louis d'Ailleboust, sieur de Coulonges, le 4 janvier 1653; celui de

l'*Hôtel-Dieu-de-Québec*, concédé à l'origine par Jean de Lauson à Charles de Lauson, son frère, le 15 novembre 1653, qui en fera donation, quatre ans plus tard, à l'Hôtel-Dieu de *Québec*; celui des *Ursulines*, concédé à monseigneur de Laval, le 5 janvier 1665 et celui de *la Maringouinière*, concédé par Murray à A.-P. Pauchet Saint-André, en 1765.

Occupée dès la seconde moitié du XVII[e] siècle, la seigneurie ne connaîtra pourtant ses premiers vrais développements qu'une fois écarté le danger des incursions iroquoises. Mais, en fait, ce n'est qu'après la Conquête que ceux-ci deviendront importants.

Le nom des habitants de *Charny* est Charniens, iennes.

Pierre-Laporte, Pont

Voisin du *pont de Québec*, le *pont Pierre-Laporte* permet l'accès à *Sainte-Foy* depuis l'*autoroute Transcanadienne*.

C'est en mémoire de Pierre Laporte, ministre du Travail et de la Main-d'oeuvre et ministre de l'Immigration du *Québec*, assassiné le 17 octobre 1970, que le pont a reçu ce nom. À l'origine, toutefois, ce pont avait été baptisé *Pont Frontenac*, en souvenir du gouverneur général de la *Nouvelle-France*.

À l'ouest du *pont de Québec*, on retrouve le *pont Pierre-Laporte* permettant l'accès à *Sainte-Foy* et à toute la partie nord de la région de *Québec* depuis l'*autoroute Transcanadienne*.

Ce pont suspendu, d'une longueur de 1 040 mètres entre les massifs d'ancrage, a été construit entre le mois de juin 1966 et le mois d'octobre 1970.

D'abord désigné sous le nom de *Pont Frontenac* en l'honneur du gouverneur de la *Nouvelle-France* Louis Buade de Frontenac. Cependant, les événements de 1970 devaient changer la vie de cette appellation au profit de Pierre Laporte, décédé le 17 octobre 1970 dans des circonstances tragiques. Il avait été député libéral de *Chambly* de 1961 à 1970, ministre des Affaires municipales de 1962 à 1966, ministre des Affaires culturelles de 1964 à 1966. Lors de la réélection du parti libéral, il avait été nommé ministre de l'Immigration et du Travail.

Québec, Pont de

Situé à huit kilomètres en amont de la ville de *Québec*, les travaux de construction du *pont de Québec* ont débuté le 2 octobre 1900. La pierre angulaire a été posée par le premier ministre du *Canada* Sir Wilfrid Laurier. Le 29 octobre 1907, au moment du parachèvement du pont, la structure de la partie sud s'effondra.

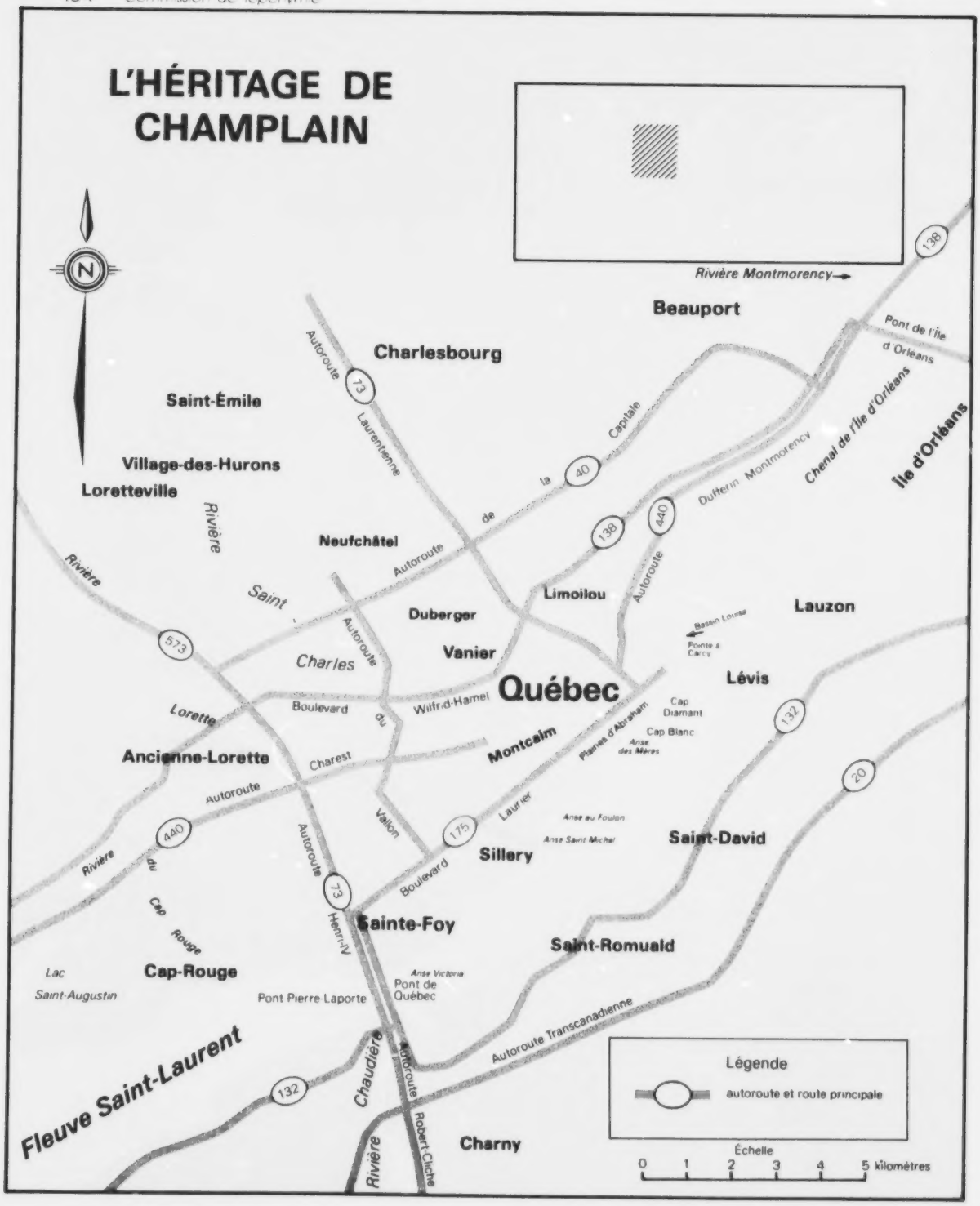
Dès le 17 août 1908, le gouvernement du *Canada* adopte un arrêté ministériel et, par l'intermédiaire du ministre fédéral des Chemins de fer et des Canaux, charge trois ingénieurs de préparer de nouveaux plans. Ces ingénieurs sont le Canadien, H.-E. Vautelet, de *Montréal*, le Britannique, Maurice Fitzmaurice et l'Américain, Ralph Madjeski, de *Chicago*. La mise en chantier du nouveau pont débute à l'été 1913. le 11 septembre 1916, à la levée de l'arc central, celle-ci glisse et s'engouffre dans le *Saint-Laurent*. Cependant, un an plus tard, une nouvelle travée est hissée et, le 17 octobre 1917, la première locomotive franchit le pont.

L'inauguration officielle du pont se déroulera deux ans plus tard soit le 22 août 1912. La première chaussée carossable de 4,27 mètres de large est ouverte pour les automobiles en 1929. Une deuxième chaussée portant à 9,15 mètres devient accessible.

L'appellation du pont rappelle sa situation dans la région de *Québec* et constitue la porte d'entrée de la Capitale en provenance de la rive sud. Pour la signification et l'origine du toponyme, voir la rubrique *Québec*.

L'héritage de Champlain

Québec, la capitale


L'HÉRITAGE DE CHAMPLAIN
N
Rivière Montmorency
Beauport
Charlesbourg
Saint-Émile
Village-des-Hurons
Loretteville
Neufchâtel
Limoilou
Duberger
Vanier
Québec
Lévis
Lauzon
Ancienne-Lorette
Montcalm
Sillery
Saint-David
Sainte-Foy
Saint-Romuald
Cap-Rouge
Lac Saint-Augustin
Pont Pierre-Laporte
Pont de Québec
Charny
Île d'Orléans
Chenal de l'île d'Orléans
Pont de l'île d'Orléans
Fleuve Saint-Laurent
Rivière Saint-Charles
Rivière Lorette
Rivière du Cap Rouge
Rivière Chaudière
Autoroute Laurentienne
Autoroute de la Capitale
Autoroute Dufferin-Montmorency
Autoroute Wilfrid-Hamel
Autoroute Henri-IV
Autoroute Robert-Cliche
Autoroute Transcanadienne
Boulevard Charest
Boulevard Laurier
Boulevard du Vallon
Anse au Foulon
Anse Saint-Michel
Anse Victoria
Bassin Louise
Pointe à Carcy
Cap Diamant
Cap Blanc
Plaines d'Abraham
Anse des Mères
73
138
40
440
573
175
132
20
Légende
autoroute et route principale
Échelle
0 1 2 3 4 5 kilomètres

L'héritage de Champlain

La région immédiate de Québec fut d'abord et avant tout l'oeuvre de Champlain qui, convaincu de la valeur d'un établissement durable sur les rives du Saint-Laurent, y fonde la ville de Québec au début du XVII[e] siècle. En plus de mettre un terme aux multiples tentatives infructueuses de la France d'implanter une colonie outre-atlantique, Champlain jettera ainsi les bases de ce qui deviendra bientôt la capitale administrative de la Nouvelle-France et le premier vrai foyer de la présence française en Amérique.

Québec, la capitale

Favorablement situé au contact du fleuve et de son estuaire, le site de Québec était déjà fréquenté depuis longtemps par les Amérindiens quand Jacques Cartier remonta le Saint-Laurent en 1535. La bourgade qu'il y trouve, Stadaconé, paraît même avoir été, comme celle d'Hochelaga, un centre actif de trafic de pelleteries entre les tribus nomades du Nord et celles, semi-sédentaires, du Sud. Mais, c'est à Champlain, surtout, qu'il reviendra de le faire passer à l'Histoire, avec la construction de son « Abitation », en 1608. Soixante-quinze ans plus tard, Québec sera devenu un centre réputé, symbole de la présence française en Amérique.

À la suite du géographe Raoul Blanchard, on peut distinguer trois périodes distinctes pour décrire l'évolution de Québec. La première, la plus longue, va de 1608 à la fin du XVIII[e] siècle : c'est l'ère de la forteresse. La deuxième, dominée par la présence anglaise et l'intense activité populaire, va de la fin du XVIII[e] siècle aux années 1870. Et la troisième, d'âge plus récent est, caractérisée par le développement industriel et surtout les activités tertiaires liées à l'administration publique, elle va de la fin du XIX[e] siècle à nos jours.

Québec a été fondé, en réalité, en deux temps, redevable chacun à Samuel de Champlain : une première fois en 1608, mais il ne s'agissait alors que d'un simple poste de traite d'ailleurs entièrement reconstruit en 1626, et une deuxième fois en 1633, avec le retour à la France de la colonie enlevée, sans lutte, par les frères Kirke en 1629. Le contexte, cette fois, est différent : le Cardinal de Richelieu vient de créer, en effet, la Compagnie des Cent-Associés, dont le mandat est précisément de peupler et d'organiser la colonie.

Malgré des résultats médiocres au chapitre du peuplement, l'action de cette Compagnie reste d'une efficacité remarquable. En moins de trente ans, la colonie est dotée d'institutions qui doivent régir la vie économique, religieuse et sociale, et le territoire est partagé en seigneuries et en censives, qui devront servir de cadre aux premiers établissements. Depuis le bord de l'eau et le cap Diamant, la population migre vers les rives de la rivière Saint-Charles et la Côte-de-Beaupré pour finalement atteindre l'île d'Orléans et déborder sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent. Bientôt les premiers chemins sont tracés et relieront plus tard Trois-Rivières et Montréal. Mais en 1663, à la dissolution de la Compagnie, Québec ne compte encore que moins de 600 habitants et quelque 70 maisons. Son expansion comme ville viendra plus tard, favorisée surtout par le gouvernement de Louis XIV qui entend faire de sa capitale une véritable forteresse.

Dès la fin du XVII[e] siècle, des plans sont tracés pour la construction de fortifications qui doivent mettre la ville à l'abri des invasions. Mais ce n'est qu'à partir de 1720 qu'un travail définitif est entrepris, sous la direction de l'ingénieur Chaussegros de Léry. Le tracé est judicieux, mais l'exécution en est si défectueuse que lorsque Wolfe assiège la ville en 1759, celle-ci est hors d'état de soutenir un siège. Aussi, dès que l'armée eut été battue sur les plaines d'Abraham, Québec capitule, ouvrant toute grande la porte à la domination britannique.

Par une ironie du sort, c'est au moment où la forteresse de Québec perd son rôle et son utilité face à la nouvelle technologie militaire du XIX[e] siècle que l'on entreprend, à grands frais, de la transformer en citadelle imprenable. Stimulée par l'invasion américaine de 1775 et l'alerte d'une nouvelle guerre en 1812, la construction des nouveaux remparts s'amorce dès 1823, pour se terminer une dizaine d'années plus tard au coût de 35 millions de dollars. Québec, la place-forte, date de cette époque. Mais plutôt que de conférer à la capitale un rôle renouvelé comme forteresse, ces travaux annonceront son déclin. Tout au plus bénéficiera-t-elle de la présence d'une garnison britannique jusqu'en 1871. Quant au coeur économique de la vallée du Saint-Laurent, il se sera alors déplacé vers Montréal, en pleine expansion.

C'est par ses activités portuaires et son industrie navale, surtout, que Québec avait affirmé jusque-là sa suprématie, c'est aussi par ses travaux de réaménagement portuaire et ses nouvelles industries (cordonneries, tanneries, fabriques de meubles, ateliers de métallurgie, fonderies, etc), que la ville retrouvera un peu de sa gloire d'autrefois. Mais reliée tardivement au réseau de voies ferrées qui sillonne alors toute la vallée du Saint-Laurent, elle ne participera qu'à demi au mouvement d'industrialisation. C'est surtout par le tourisme et son rôle de capitale administrative du Québec qu'elle affirmera plutôt sa présence. Son rayonnement dès lors, ne cessera de s'accroître, jusqu'à ce qu'elle devienne ce qu'elle est encore aujourd'hui, l'une des plus belles villes d'Amérique.

Québec

Nom de la capitale administrative de la province, cette ville est située au confluent du *fleuve Saint-Laurent* et de la *rivière Saint-Charles*. Cette dénomination a par la suite servi à désigner plusieurs entités et espaces géographiques y compris la province de *Québec*.

Ce nom de lieu, d'abord orthographié « quebecq », apparaît dès 1601 sur la carte de Levasseur. Samuel de Champlain utilise la forme « Quebec » dès 1603, bien que parfois il orthographie par la suite ce nom de lieu « Quebecq » et « Kebec ». Cependant, c'est la graphie « Quebec » que Champlain a le plus souvent utilisée.

Ce toponyme est d'origine amérindienne. L'historien C.-H. Laverdière, au XIX^e^ siècle, affirme que « Dans les différents dialectes de la langue algonquine, le mot kebec ou kepac signifie rétrécissement ». Samuel de Champlain précisait d'ailleurs en 1613 « je cherchay lieu propre pour nostre habitation mais ie n'en peus trouver de plus commode, ny mieux scitué que la pointe de Quebec, ainsi appelé des Sauvages, ... ».

Plusieurs historiens, dont Marc Lescarbot, affirment également que *Québec* est un vocable autochtone. Celui-ci écrit en 1609 que « noz mariniers se servent le plus souvent des noms de l'imposition des Sauvages, comme... Kebec, Batiscan... ».

La méthode comparative permet aussi de montrer que *Québec* est une appellation d'origine amérindienne. En effet, on rencontre la finale **-bec** dans plusieurs autres noms de lieux de la famille linguistique algonquienne dont *Kennebec* (*Québec-Maine*), *Sayabec* (*Québec*), *Debec* (*Nouveau-Brunswick*) et *Sabec* (*Maine*).

Le père Pierre-François-Xavier de Charlevoix explique ainsi l'origine et la signification de *Québec* : « Ce Fleuve... se rétrécit tout-à-coup de telle sorte que devant Quebec, il n'a plus qu'un mille de largeur; c'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de Quebeio, ou Quebec, qui en Langue Algonquine signifie Retrécissement. Les Abénaquis, dont la Langue est une Dialecte Algonquine, le nomment Quelibec, qui veut dire ce qui est fermé ». D'autre part, les Montagnais font venir *Québec* de « kabec » ou « kapak », terme signifiant « débarquez ». Par ailleurs, ces autochtones appellent cette ville *Wepustukujat* dont le sens est aussi « là ou la rivière est resserrée ».

Quelques auteurs ont voulu voir dans cette appellation un vocable d'origine française. Il en est ainsi pour Bacqueville de la Potherie qui rapporte en 1722 : « Nous n'avons point connaissance de l'éthimologie de Quebec... On tient que les Normands qui étoient avec Jacques Cartier à sa première découverte de la Nouvelle France, appercevant au bout de l'Isle d'Orleans, dans le Sud Ouest, un Cap fort élevé qui avançoit dans le fleuve s'écrierent Quel bec, et qu'a la suite du temps, le nom de Quebec lui est resté. Je ne suis pas garand, Madame, de cette etimologie ». Dans son journal de route au *Canada* daté de 1749, le naturaliste suédois Pehr Kalm explique ainsi la signification de *Québec* : « Que bec, Quelle embouchure ou encore quel golfe » (faisant référence à l'ouverture du *Saint-Laurent* en aval de l'*île d'Orléans*).

Bien que la graphie « Québec » ait été la plus usitée au cours du Régime français, plusieurs variantes orthographiques se rencontrent dans les documents de cette période dont « Kebec », « Kebek », « Kebecq », « Kebeck », « Quebeq », « Québecq », « Kebecke », « Kelbecke », etc.

Avant 1600, ce lieu avait reçu d'autres appellations dont en particulier celles attestées dans la relation de Jacques Cartier en 1535-1536. Celui-ci précise d'une part que « Nous nommasmes ledict lieu saincte Croix pource que ledict jour y arrivasmes ». Cartier explique d'autre part que : « Aupres d'icelluy lieu y a vng peuple dont est seigneur ledict Donnacona, et y est sa demeurance, lequel se nomme Stadaconé ».

Au XVII^e^ et aussi au XIX^e^ siècle, on essaya, mais sans y parvenir, à remplacer le toponyme *Québec* par une autre dénomination. Vers 1618, Champlain lui-même a écrit : « Une ville de la grandeur presque de celle de Sainct-Denis, laquelle ville s'appellera, s'il plaict à Dieu et au roy Ludovica », c'est-à-dire en l'honneur de Louis XIII. En juin 1867, un journal de *Montréal*, **The Witness**, s'inquiétant de la confusion que pourrait causer l'emploi du même mot *Québec* pour désigner à la fois la nouvelle province et la ville, suggéra d'appeler désormais cette dernière, *Stadacona*. Mais cette suggestion n'eut pas plus de suite que la première tentative.

En 1608, Champlain jeta les fondements de la ville de *Québec* dont le rôle de capitale ne fit qu'accroître l'importance du nom. *Québec* a très tôt désigné des espaces parfois très étendus, qu'ils soient de nature politique, administrative, judiciaire, religieuse ou autres.

Si de nos jours, la province de *Québec* s'étend au nord jusqu'au *détroit d'Hudson*, il n'en fut pas toujours ainsi. En 1763, par exemple, le *Québec* était réduit à un territoire minuscule limité à l'ouest par la vallée de l'Outaouais et à l'est par la *rivière Saint-Jean* sur la *Côte-Nord*.

Au Régime français, comme c'est pratique courante de nos jours, il avait paru nécessaire de diviser le territoire en trois régions administratives. L'Édit de 1713, par exemple, délimitait ainsi le Gouvernement de *Québec*: « Des Éboulements aux Grondines, et de Deschaillons à Rimouski [en plus d'une colonie récente dans la Beauce] ». La plus grande extension que ce toponyme ait connue reste cependant le territoire compris dans le diocèse de *Québec* formé en 1674. Celui-ci s'étendait sur toutes les possessions de la *France* en *Amérique du Nord*: *Terre-Neuve* à l'est, la *baie d'Hudson* au nord, au-delà des *Grands Lacs* à l'ouest, le *golfe du Mexique* au sud.

Le gentilé ou nom des habitants du *Québec* ainsi que celui de la ville du même nom est Québécois, oise. Au XIX^e^ siècle, par ailleurs, c'est Québecquois qui était le plus usité. Enfin, « québécité », « québecquité » et « québécitude » sont des expressions parfois usitées pour affirmer le caractère de ce qui est québécois.

Québec, Arrondissement historique de

Ce toponyme désigne prioritairement toute la partie haute de la ville de *Québec* comprise à l'intérieur des murs. Cependant, au cours des ans et avec le développement de l'*arrondissement historique de Québec*, le territoire inclut aussi les paroisses de *Notre-Dame-des-Victoires* et de *Notre-Dame-de-la-Garde* jusqu'au *cap Blanc*. Le classement de ce quartier comme arrondissement historique a été effectué le 6 novembre 1963.

Dans un article, la journaliste Monique Giguère décrit l'aspect topographique de ce quartier en ces termes: « Anguleux et pointu comme une flèche, l'*arrondissement historique de Québec* semble déterminé à défendre son intégrité ».

Cette dénomination vient situer le développement ancien de ce territoire, soit le XVII^e^ siècle, par rapport à l'ensemble du territoire de la ville dont l'urbanisation ne s'est réalisée qu'à partir du XIX^e^ siècle et même au XX^e^ siècle.

Montcalm

Ce toponyme identifie le territoire compris entre *Sainte-Foy* et, à l'est, une limite qui se situe dans le prolongement du *boulevard Langelier*, laquelle coupe l'*avenue Cartier* et s'oriente vers le monument Wolfe dans le *parc des Champs-de-Bataille*. Originellement, la municipalité de paroisse de *Notre-Dame-de-Québec* a été érigée en 1855. Le 25 avril 1908, la municipalité obtient le statut de ville. Elle sera connue sous l'appellation de *Montcalm* et, le 10 octobre 1913, la ville sera annexée à *Québec*.

La population voulait rappeler la mémoire de Louis-Joseph de Saint-Véran, marquis de Montcalm (1712-1755), décédé le 14 septembre, lors de la Bataille des plaines d'Abraham, où l'armée française connut la défaite contre l'armée anglaise dirigée par Wolfe.

Champs-de-Bataille, Parc des

Georges Gauthier-Larouche, dans son étude sur l'ancienne prison de *Québec*, mentionne que l'idée de l'aménagement du *parc des Champs-de-Bataille* remonte au début du XX^e^ siècle. À cet effet, il cite une lettre du maire de *Québec*, Simon-Napoléon Parent à Wilfrid Laurier, en 1901, où il émit l'idée de transformer en parc public les terrains connus sous le nom de *Plaines d'Abraham*.

L'occasion se présente en 1908 au moment des fêtes du tricentenaire de *Québec*. Le gouverneur général, Lord Grey, dans le but de « commémorer en une puissante manifestation britannique » l'année de fondation de *Québec*, crée l'Association des Champs de Bataille de Québec. En 1908, à l'occasion du troisième centenaire de Québec, la loi créant une Commission nationale des Champs de Bataille permettait de développer le thème des grandes batailles de 1759 et de 1775 où ont été engagées les armées françaises et anglaises d'où cette appellation du site *Parc des Champs-de-Bataille*.

Abraham, Plaines d'

Ce parc a aussi été désigné les « Hauteurs d'Abraham » (Carver 1763) et « Highlands of Abraham » (Carte anglaise de 1759).

Dans l'usage, ce toponyme se confond à celui du *parc des Champs-de-Bataille*. Cependant, ce nom rappelle la mémoire d'Abraham Martin, pilote. Son prénom a été attribué aux terres situées au sud de celle de son domaine. Il était constitué de 48 acres, dont 12 lui avaient été consenties en 1635, par la Compagnie de la Nouvelle-France, et 20 lui ont été données par Adrien Du Chesne, chirurgien naval de Pierre Legardeur de Repentigny, en 1637. Cette terre dite « Claire-Fontaine » a été vendue aux Ursulines, en 1667. Elle était située au sud-ouest de la *Grande Allée* et de l'*avenue Claire-Fontaine*.

En 1908, ce parc est intégré au *parc des Champs-de-Bataille* et administré par la Commission des champs de bataille nationaux.

La *côte d'Abraham*, située au nord-est des terres d'Abraham Martin, aurait été, selon l'historien Best, le sentier emprunté par Martin pour se rendre à la *rivière Saint-Charles* abreuver ses animaux.

Diamant, Cap

Jean-François de la Rocque de Roberval, dans la relation de son voyage en *Nouvelle-France*, rapporte que Jacques Cartier: « avait rapporté certains diamants et une quantité d'or qu'il avait trouvés au pays. Le dimanche suivant – probablement le 18 juin 1542, – on fit l'essai de cette mine et elle fut trouvée bonne ».

Certains auteurs affirment que Jacques Cartier aurait lui-même donné ce nom à ce promontoire de la ville de *Québec* sur lequel se retrouve le Château-Frontenac et la Citadelle.

Dans un premier temps, l'appellation n'a pas été maintenue. Samuel de Champlain, en 1608, nomme ce cap « Mont du Gas » en l'honneur de Pierre Du Gua de Monts, initiateur de la fondation du premier établissement permanent au *Québec*. Cependant, ce nom n'aura pas été retenu, car, dès 1660, Jean Bourdon écrit sur une de ses cartes « Cap au Diamant » et la graphie évoluera vers les formes suivantes: « Cap aux Diamants » (Villeneuve, 1685) et « Cap au Diamant » (Chaussegros de Léry, 1720).

Les anglophones traduiront ce toponyme « Diamond Cape ». Cependant, la Commission de géographie officialisera le nom, en 1924, sous la forme de *Cap Diamant*, quoique la forme officielle aurait dû être *Cap aux Diamants*. Cependant, l'usage populaire avait consacré depuis longtemps la dénomination *Cap Diamant*.

Mères, Anse des

Ce toponyme rappelle le souvenir des Ursulines de *Québec*. Le 26 octobre 1651, Jean de Lauson concède à la communauté religieuse, à perpétuité, le droit de pêche près de la descente du *cap Diamant* pour aller à *Sillery*. Déjà sur la carte de 1685 de Jean-Baptiste Villeneuve, on relève la mention suivante: « L'anse des mères ursulines où elles font pescher ». Cette anse est située à l'est du *bassin Brown*.

Blanc, Cap

Selon Pierre-Georges Roy, les Amérindiens identifiaient ce cap « Uupistikoiats », qui signifierait « mont blanc ». Il est situé dans la paroisse religieuse de *Notre-Dame-de-la-Garde*, désignée sous ce nom à la demande des navigateurs. L'abbé Godbout, fondateur et premier curé de la paroisse, avait déjà choisi le nom de *Notre-Dame-du-Port*. Cependant, toujours selon Roy, la dévotion des marins pour l'église de *Notre-Dame-de-la-Garde*, à *Marseille*, en *France*, a amené monseigneur Cazeau à changer le nom proposé par l'abbé Godbout, au moment de l'érection de la paroisse.

L'usage local a longtemps retenu l'appellation *Cap-Blanc* pour identifier ce village de pêcheurs et de marins qui habitaient à cet endroit, au moment de l'érection canonique de la paroisse, le 23 juillet 1885.

Place-Royale

« Berceau de la civilisation française en Amérique » (Michel Gaumond), *Place-Royale* est située au pied de la falaise. Dès 1608, Samuel de Champlain construit son habitation fortifiée et, en 1662, 35 terrains sont concédés à des habitants de la « place du Marché ».

Sur son plan de 1685, Villeneuve identifie le site « Place de Québec ». Cependant, cette appellation tombera vite dans l'oubli.

En 1681, l'intendant Champigny fait ériger au centre de la « place du Marché » un socle de pierre portant le buste de Louis XIV. À partir de cette année, la place fut identifiée sous l'appellation de *Place-Royale*.

Dès 1688, l'église de l'*Enfant-Jésus* est construite. Cependant, en 1690, à la suite du retrait de l'amiral bostonnais William Phipps qui assiégeait *Québec*, le nom de l'église fut modifié pour celui de *Notre-Dame-de-la-Victoire*. En 1711, un nouveau changement de nom sera effectué en celui de *Notre-Dame-des-Victoires*, à la suite du désastre arrivé à la flotte de l'amiral Walker venu assiéger de nouveau la ville. Pour plus de détails sur ce naufrage, voir la rubrique *Oeufs, Île aux*.

Le site de *Place-Royale* a été un centre de commerce très prospère jusqu'au moment du siège de *Québec*, en 1759, où la totalité des maisons furent incendiées, le 9 août. Dès 1800, *Place-Royale* a repris ses fonctions premières.

À partir de 1960, une restauration de quelques maisons de *Place-Royale* est entreprise et, en 1967, le projet de restauration est développé pour l'ensemble du site avec la reconstruction des bâtiments nous rappelant la période du Régime français et de la batterie royale.

Saint-Charles, Rivière

Ce cours d'eau atteint le *Saint-Laurent* à *Québec*. Bacqueville de La Potherie donne, en 1722, la signification de ce nom géographique : « Elle s'apelle presentement saint Charles, en memoire de Mr. Charles Des Boües Grand-Vicaire de Pontoise, fondateur de la premiere Mission des Recolets de la Nouvelle France. » Le manuscrit original du père Sixte Le Tac, datant de 1689, indique la même origine, mais d'une façon moins explicite cependant. Cette rivière reçut son nom avant 1627, puisque le père Charles Lalemant écrit cette année-là : « la Riviere sur laquelle, eux & nous; sommes logez, s'appelle la riviere S. Charles ainsi nomée quelque temps auparavant que nous vinsios. » Champlain indique « Riviere S. Charles » sur sa carte de 1632.

Le 14 septembre 1535, Jacques Cartier avait baptisé ce cours d'eau « Sainte-Croix » parce qu'il y arriva le jour de l'Exaltation de la sainte Croix.

Selon le frère Gabriel Sagard, en 1636, les Montagnais l'appelaient « Cabircoubat », qui signifie : « à raison qu'elle tourne et faict plusieurs pointes ».

Ce cours d'eau est aussi connu, depuis le XVII[e] siècle, sous le nom de « Petite Rivière ».

Carcy, Pointe à

Ce toponyme désigne l'extrémité ouest du *havre de Québec*, face au *Saint-Laurent* et il rappelle Guillaume Pagé dit Carcy, maître du *havre de Québec*, au début du XVIII[e] siècle.

Bougainville écrit en 1758 : « Une batterie forte à la pointe dite pointe à Carcy ». Un plan dressé par l'arpenteur Joseph Hamel, en 1846, montre qu'on identifiait sous ce nom le terrain compris entre la *pointe à Carcy* et la *rue Saint-Pierre* sur les bords de la *rivière Saint-Charles* et du *Saint-Laurent*.

Louise, Bassin

Sis au sud de l'*estuaire de la rivière Saint-Charles*, ce nom rappelle la mémoire de la princesse Louise-Caroline-Alberta, fille cadette de la reine Victoria, née le 12 mars 1848. Elle était l'épouse de sir John George Douglas Sutherland, 9[e] duc d'Argyll, marquis de Kintyre et de Lorne. Il a été gouverneur-général du Canada de 1878 à 1883.

Originellement, cette entité a été connue sous le nom de « Princess Louise Basin » et de « Bassin Princesse Louise ». En 1963, la Commission de géographie officialisait le toponyme *Bassin Louise*.

Lairet, Rivière

Selon Pierre-Georges Roy, la *rivière Lairet* tire son nom de François Lairet, un des premiers habitants de *Charlesbourg*. Au fil des ans, ce cours d'eau a été canalisé et une grande partie coule sous terre. À la demande de la Communauté urbaine de *Québec*, la Commission a officialisé le toponyme *Bassin Lairet* pour identifier l'embouchure du cours d'eau. Notons que sur une carte anglaise anonyme de 1759, on relève la forme graphique « Larray R ».

Saint-Roch

Quartier de *Québec*, le nom de *Saint-Roch*, selon Pierre-Georges Roy, rappellerait une petite chapelle ou ermitage que les Récollets bâtirent dans le « secteur du Palais », sur les bords de la *rivière Saint-Charles*. Ils l'auraient mis sous l'invocation de saint Roch, en souvenir du *faubourg Saint-Roch* situé dans la ville de *Paris*.

À la suite de différentes transactions, Frontenac accorde aux Récollets, le 4 novembre 1694, un lopin de terre pour la construction d'un ermitage. L'archiviste Pierre-Georges Roy ajoute que monseigneur de Saint-Vallier permet aux Récollets l'établissement de la chapelle pour y faire des retraites.

Le 1er juillet 1855, la municipalité de paroisse de *Saint-Roch-de-Québec* est érigée. Le territoire s'étend entre le pied de la falaise de *Québec*, *Charlesbourg* et *Duberger*. En 1970, avec la fusion de *Duberger* à *Québec*, le territoire originel de « Saint-Roch-de-Québec » ne sera plus qu'un souvenir.

Saint-Sauveur

Le territoire où se retrouve le *quartier Saint-Sauveur*, contigu à celui de Jean Bourdon, a été concédé par le gouverneur Charles Huault de Montmagny à Jean LeSueur, abbé de Saint-Sauveur (1598-1668), le 9 mai 1650. Jean Le Sueur avait été curé de *Saint-Sauveur*, de *Tury-Harcourt*, diocèse de *Bayeux* de 1623 à 1634, année où il a emigré en *Nouvelle-France*.

Comme le rapporte le père Gabriel Bernier, *Saint-Sauveur* a commencé par être un faubourg appelé « Boisseauville », en hommage à Pierre Boisseau, qui avait cédé à la fabrique de *Saint-Roch* un terrain pour la construction de l'église. Ce faubourg était surnommé le « Faubourg des tuyaux » pour ironiser sur les nombreuses cheminées du quartier, qui ont été la cause de plusieurs grands incendies.

Originellement, le *quartier Saint-Sauveur* faisait partie de la municipalité de paroisse de *Saint-Roch-de-Québec*. Après sa division en 1862, il a été désigné sous l'appellation de *Saint-Roch-de-Québec, sud*; son nom sera changé, en 1872, pour celui de *Saint-Sauveur*.

Au lendemain d'un incendie qui ravagea, le 16 mai 1889, le tiers de la municipalité, l'annexion à la ville de *Québec* a été réclamée et, le 30 août 1889, elle était sanctionnée.

Saint-Malo

Pierre-Georges Roy rapporte que le 1er juillet 1898, la paroisse religieuse de *Sainte-Angèle-de-Mérici* est érigée canoniquement. La désignation rappelle le souvenir de la fondatrice des Ursulines; celles-ci avaient fait don d'un terrain pour la construction de l'église.

Le 27 février 1893, la municipalité de paroisse de *Saint-Roch-de-Québec, nord* était divisée en deux: *Saint-Malo*, où se retrouvait la paroisse de *Sainte-Angèle-de-Mérici*, devenait l'une des deux municipalités, l'autre étant *La Petite-Rivière*, devenue plus tard *Duberger*.

L'appellation *Saint-Malo*, selon Roy et Magnan, devenait un choix logique. La localisation de la municipalité sur les bords de la *rivière Saint-Charles*, non loin des lieux où Jacques Cartier avait hiverné en 1535-1536, permettait d'établir un lien entre l'appellation de la municipalité de paroisse et le lieu de départ de l'expédition, en *France*.

Entre 1907 et 1970, tout le territoire de la municipalité était fusionné à celui de *Québec* pour devenir un quartier de la ville et un centre industriel.

Limoilou

Le territoire de *Limoilou* est érigé avec le statut de municipalité, le 27 février 1893, à la suite de la division de la municipalité de *Saint-Roch-de-Québec, nord*. L'autre partie du territoire sera connue sous le nom de *Saint-Malo*. Le 25 avril 1908, *Limoilou* obtient le statut de ville pour être annexée à la ville de *Québec* le 3 décembre 1909.

Cette appellation rappelle le nom du manoir de Jacques Cartier à *Saint-Malo* soit *Lymouellou* ou *Limoëlou* (*Limoilou*), restauré avec la participation de la fondation Macdonald Stewart et du gouvernement canadien au début des années 1980.

Ce nom identifie aujourd'hui le quartier des Limoulois, Limouloises.

Cartier-Brébeuf, Parc

Ce parc, situé sur les bords de la *rivière Saint-Charles*, a été aménagé par le gouvernement du *Canada* par l'entremise de Parcs Canada. La vocation de ce parc national historique est de rappeler le souvenir du premier hiver de Jacques Cartier en *Nouvelle-France* en 1535-1536 et le site de la première mission jésuite du père Jean de Brébeuf dans la région de *Québec*.

Le parc abrite la réplique d'un des navires du second voyage de Jacques Cartier, **La Grande Hermine**, construite à l'occasion de l'Exposition universelle de Montréal en 1967. Depuis 1972, le bateau a été ramené à *Québec* et intégré au *parc Cartier-Brébeuf*.

Duberger

Duberger rappelle la mémoire de Jean-Baptiste Duberger (1767-1821), coauteur du plan en relief de *Québec*. Né à *Détroit* en 1767, il entreprend dès 1781 des études au séminaire de Québec.

Possédant un intérêt pour les sciences, selon Francis Audet, il poursuit des études d'arpentage sous la direction du major Samuel Holland. En 1789, il entre dans le corps des Ingénieurs-Royaux, dans lequel il servira pendant plus de 25 ans en qualité de lieutenant, dessinateur et d'arpenteur royal de première classe. À ce dernier titre, il est employé à l'érection des *tours Martello*.

Au début du XIX[e] siècle, il entreprend la construction du plan en relief de *Québec* avec John By. Une fois le travail terminé, en 1812, John By part pour l'*Angleterre* avec le plan. Le plan reviendra au *Canada* au début du XX[e] siècle. Il est actuellement exposé au *parc de l'Artillerie* dans l'édifice de l'Arsenal.

Duberger décède à *Saint-Thomas-de-Montmagny*, le 9 septembre 1821.

La municipalité avait été originellement érigée, le 26 mars 1902, et désignée sous le nom de *La Petite-Rivière*. Le toponyme « Petite Rivière » était l'appellation courante de la *rivière Saint-Charles* utilisée par la population québécoise. Le 10 février 1955, la municipalité obtient son statut de ville et le 23 décembre 1963, son nom est changé pour celui de *Duberger*.

Le 9 juillet 1970, la ville de *Duberger* est annexée à la ville de *Québec* pour devenir un quartier de la capitale.

Les Saules

Ce quartier de la ville de *Québec* est situé au sud de *Duberger* et à l'embouchure de la *rivière Lorette* dont les eaux coulent vers la *rivière Saint-Charles*. En 1945, la paroisse religieuse de *Sainte-Monique-des-Saules* est érigée canoniquement. Plus de huit ans après, cette portion du territoire est détachée de celui de l'*Ancienne-Lorette* pour former la nouvelle municipalité de *Sainte-Monique-des-Saules*, qui deviendra ville, en 1960, sous le nom *Les Saules*. Cette ville sera annexée à *Québec* en 1969.

Le nom semble faire référence à une des nombreuses espèces d'arbres dont le nom scientifique est « salix », de la famille des salicées.

Le nom des habitants de ce quartier est Saulois, oise.

Neufchâtel

Neufchâtel est actuellement un secteur résidentiel de la ville de *Québec*. Anciennement connue sous l'appellation de *Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette*, cette municipalité de paroisse a été érigée le 1[er] juillet 1845 et, le 1[er] juillet 1855, elle est de nouveau érigée de plein droit sous l'appellation de *Saint-Ambroise*.

En 1963, la municipalité réclame un changement de nom. Monsieur Léonce Bouchard, secrétaire de la municipalité à l'époque, et des collaborateurs proposent l'appellation de *Neufchâtel* en hommage aux quelques Châtelois qui se sont battus durant la Seconde guerre mondiale à *Neufchâtel-en-Bray*, en *Normandie*. En 1964, *Neufchâtel* obtient le statut de ville, avant d'être annexée à la ville de *Québec* en 1970.

Châtelois, oise est le nom des habitants de ce quartier.

Laurentides, Les

Les Laurentides constituent avec *les Appalaches* et les *basses-terres du Saint-Laurent* les trois grands traits physiques du *Québec*. Malgré cela, ce n'est pas avant 1845 que l'ensemble de la limite sud-est du bouclier canadien sera vraiment identifié.

Pourtant on connaissait bien quelques monts de cette chaîne, comme par exemple les *monts Pirenees*, entre le *Saguenay* et *Sept-Îles*, dont Champlain inscrivait le toponyme sur la carte qu'il publiait en 1613. On connaissait aussi les *monts Trinité*, au nord de la *pointe des Monts* de même que les *monts Pelés*.

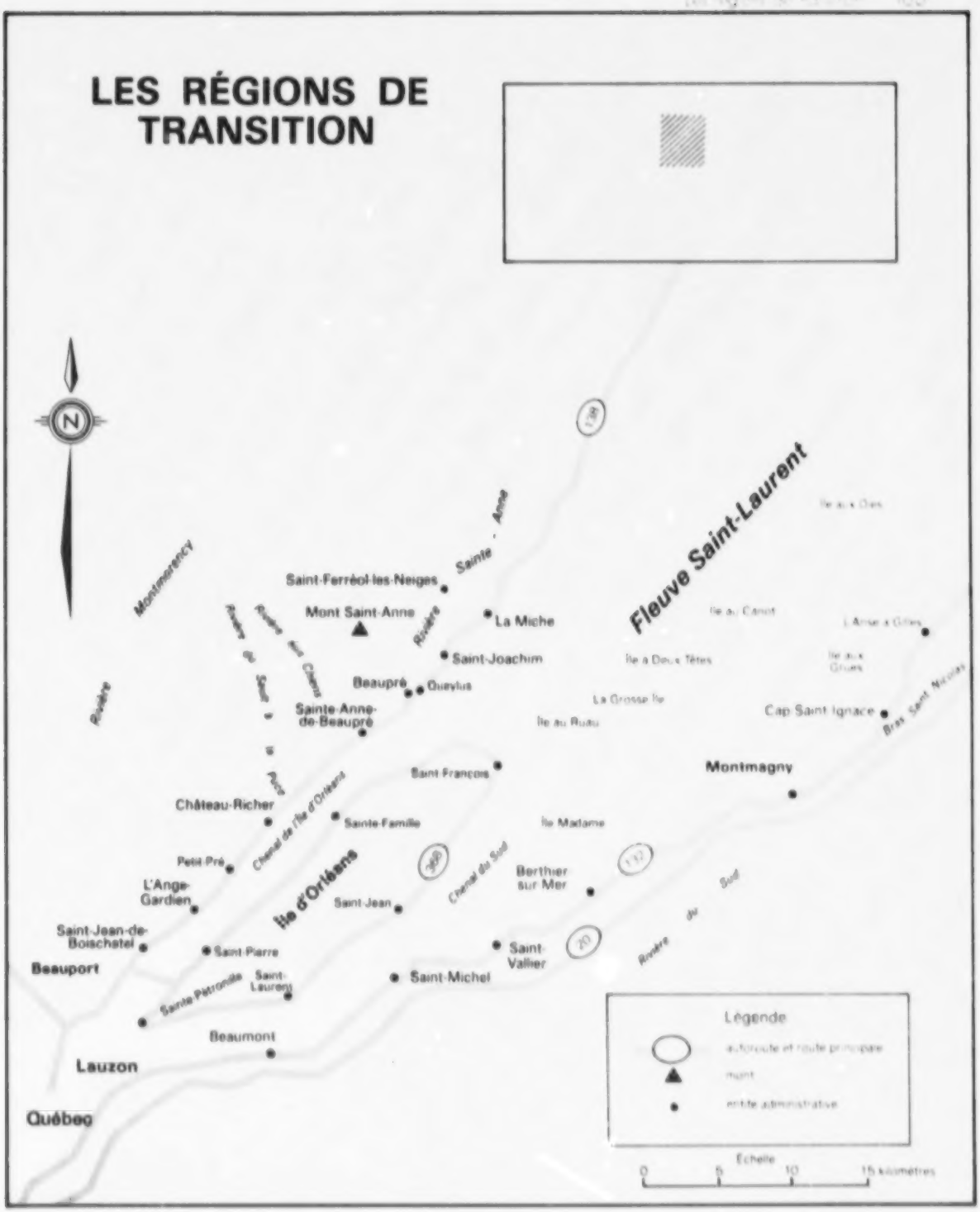
Cependant, ce n'est qu'en 1845, au moment de la parution de la première édition de l'**Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours** de François-Xavier Garneau, que cette chaîne en son entier recevra, pour la première fois, le nom qu'elle porte toujours aujourd'hui. Le grand historien y souligne en effet que « Cette chaîne n'ayant pas de nom propre et reconnu, nous lui donnons celui de Laurentides qui nous paraît bien adapté à la situation de ces montagnes qui suivent une direction parallèle au Saint-Laurent ».

Les régions de transition

Beauport, la Côte-de-Beaupré et l'île d'Orléans

La Côte-du-Sud

LES RÉGIONS DE TRANSITION



Les Régions de Transition

Au sortir de la capitale, le voyageur aura le choix entre deux itinéraires possibles qui le conduiront, soit vers Beauport, la Côte-de-Becupré et l'île d'Orléans au nord, soit vers la Côte-du-Sud, sur la rive opposée du fleuve. Ces régions sont dites de transition parce que, d'une part elles se retrouvent à mi-chemin entre le coeur de l'ancienne colonie laurentienne et les établissements de l'estuaire et du golfe du Saint-Laurent, d'autre part parce que le passage à l'eau salée, ou à la « mer » comme on appelle le fleuve dans ces régions, ne se fait vraiment qu'à la hauteur de l'île aux Coudres et de Saint-Jean-Port-Joli.

Colonisées depuis le XVII[e] siècle, par une population venue de Québec et des environs, ces régions ont eu des rythmes et des styles de croissance différents dont témoignent leurs paysages actuels.

Beauport, la Côte-de-Beaupré et l'île d'Orléans

Le peuplement, sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, s'amorce dès le deuxième tiers du XVII[e] siècle avec l'arrivée d'un petit groupe de colons recrutés par Robert Giffard à qui la Compagnie des Cent-Associés avait concédé la seigneurie de Beauport le 15 janvier 1634. Deux ans plus tard, l'île d'Orléans et la Côte-de-Beaupré sont à leur tour concédées. Certes, ces seigneuries changeront bien souvent de mains avant d'être effectivement mises en valeur, mais à la fin du siècle, on y dénombre déjà près de 3 000 habitants, répartis en une dizaine de paroisses. C'est dire la rapidité avec laquelle elle se sont peuplées, même si elles ne présentent encore qu'une partie des traits qui les caractériseront plus tard.

Le premier travail des colons, fut de « faire de la terre », tâche à laquelle on s'adonne pendant toute la deuxième moitié du XVII[e] siècle, en procédant à de vastes brûlis que l'on ensemencera, ensuite, à la volée. Parallèlement on s'adonne aussi à la pêche, en attendant qu'un petit artisanat se développe, favorisant ainsi la croissance des villages, dont l'un des plus anciens, Château-Richer, se voit accorder sa charte en 1753, mais qui existait bien avant selon des procès-verbaux d'arpentage.

Au XIX[e] siècle, deux nouvelles fonctions apparaissent, qui présagent déjà de l'avenir : l'industrialisation de Beauport, où se concentrent de plus en plus d'artisans de toutes sortes, et le développement fulgurant de Saint-Anne-de-Beaupré comme lieu de pèlerinage.

Aujourd'hui, la côte, surtout dans sa partie ouest, n'est plus qu'une longue ligne d'habitat continue, une banlieue de Québec qui contraste d'ailleurs fortement avec le paysage de l'île d'Orléans. Protégée, depuis plusieurs années déjà, contre des types de développements qui pourraient menacer sa valeur historique, celle-ci a gardé son caractère champêtre d'autrefois et constitue l'un des principaux lieux touristiques du Québec.

Beauport

Nom d'une ville de la banlieue voisine, à l'est de *Québec*. Le nom de lieu *Beauport* était en usage avant 1630 puisque la carte de Jean Guérard de 1631 indique « Beau port ». L'Acte de concession accordé à Robert Giffard, le 15 janvier 1634, précise la localisation de *Beauport* : « estendue et consistance des terres qui ensuivent, c'est à savoir une lieue de terre à prendre le long de la coste du fleuve St-Laurent sur une lieue et demye de profondeur dans les terres à l'endroit où la rivière appelée Notre-Dame de Beauport entre dans le dit fleuve, icelle rivière comprise ». De même, le contrat passé entre les deux premiers censitaires et Robert Giffard, à la date du 14 mars 1634, cite le nom de lieu *Beauport* : « déserter et cultiver les terres et bois dépendant du dit Beauport ».

Ce toponyme descriptif a dû vraisemblablement identifier, à l'origine, un port, avant de passer au cours d'eau et plus tard au territoire. S'il en fut ainsi, il tiendrait son appellation du fait que l'estuaire de ce cours d'eau, à marée haute, devait être reconnu comme un « beau port ». Les cartes anciennes, dont celle de Villeneuve de 1688, montrent nettement une échancrure de la côte à l'embouchure de la *rivière Beauport*.

Les municipalités de *Giffard, Beauport, Sainte-Thérèse-de-Lisieux, Courville, Villeneuve, Montmorency* et de *Saint-Michel-Archange* se sont fusionnées le 1[er] janvier 1976 pour former la nouvelle ville de *Beauport*.

Giffard

Le village de *Giffard*, érigé le 21 décembre 1912, est devenu « cité » le 10 février 1954 et, le 1[er] janvier 1976, devenait une des constituantes de Beauport.

Le nom de ce quartier rappelle Robert Giffard, chirurgien-médecin, né à *Mortagne-au-Perche*, premier habitant des environs de *Québec*, où il arriva vers 1627. Robert Giffard reçut, en 1634, de la compagnie des Cent-Associés, la *seigneurie de Beauport* où il s'établit la même année. Il est décédé en 1668.

Beauport, Rivière

Tributaire gauche du *Saint-Laurent*, qui arrose la ville du même nom, ce cours d'eau est désigné par Champlain, en 1608, sous le nom de « Ruisseau du Gendre », mais c'est le nom de « Notre-Dame de Beauport » qui est mentionné dans l'acte de concession de la seigneurie en 1634. Une carte de Jean Bourdon de 1641 donne également cette appellation. Mais une autre carte de Bourdon, datant également de 1641, indique cependant « R. de Beauport ». Même si **Le Journal des Jésuites**, à la date du 22 juin 1646, lui attribue le nom de « riviere de M. Giffar », il reste que la forme la plus courante était, dès cette époque « Rivière de Beauport », comme en fait foi notamment le contrat de subdivision de l'*arrière-fief Du Buisson*, le 10 décembre 1637, où ce vocable est inscrit. Les documents montrent que par la suite, le toponyme *Rivière de Beauport* était la forme accréditée dans l'usage. Par exemple, une carte de Villeneuve (1685-1686) donne cette forme. (Pour la signification de *Beauport*, voir la rubrique *Beauport*).

Montmorency

Ce nom désigne à la fois deux divisions de recensement, une chute, une gare, une rivière et une localité de la *Côte-de-Beaupré*.

Champlain, en visitant l'*île d'Orléans* en 1603, remarque la chute, mais ce n'est qu'en 1613, sur une carte des environs de *Québec*, qu'il la nomme le « Grand Sault de Montmorency », en l'honneur d'Henry II, duc de Montmorency.

Montmorency, Chute

La ville de *Beauport* et le village de *Saint-Jean-de-Boischatel* sont séparés par la *rivière Montmorency* et par la chute du même nom.

La masse d'eau de la *rivière Montmorency* dévale d'une hauteur de 80 mètres, soit une fois et demie celle des *chutes Niagara*.

En 1544, Jean Alfonse écrit : « Et quant vous serez au bout de l'isle (d'Orléans), vous verrez une grosse rivière, qui tumbe d'une roche en bas, quinze ou vingt brasses, et faict ung grand bruict ».

Dans son livre, **Des Sauvages ou Voyage de Samuel de Champlain, de Brouage**, publié en 1603, Samuel de Champlain identifie cette entité géographique sous les termes de « torrent d'eau ». Dans la carte des environs de *Québec* que Champlain publia en 1613, il appelle cette chute « le grand sault de Montmorency ».

Ce nom, qui fut donné par le fondateur de *Québec*, rappelle un des membres de l'illustre famille française Montmorency, dont Henri II, duc de Montmorency, maréchal de *France*, fut vice-roi de la *Nouvelle-France* de 1620 à 1625.

Georges Bhérer, dans son ouvrage sur *Saint-Grégoire-de-Montmorency* souligne que la *chute Montmorency* est souvent nommée *le Sault* par la population locale. Notons, en outre, que sous l'influence de l'anglais, la forme *chutes Montmonrency* est largement répandue, bien que ces dernières années, l'usage tend à l'infléchir du côté du singulier.

Pain de Sucre, Le

Ce nom est donné à la colline de glace qui s'amoncelle l'hiver aux pieds de la *chute Montmorency*. Ce cône de glace doit en effet sa formation à la cristallisation de la vapeur d'eau dégagée par la chute. Il est nommé par analogie avec les formations géologiques de dômes lisses appelés « pains de sucre ». L'exemple classique est celui de *Rio de Janeiro* que l'on nomme *Corcovado*, signifiant « le bossu ».

La Côte-de-Beaupré

La Côte-de-Beaupré est le nom identifiant le territoire de la municipalité régionale de comté en bordure du *Saint-Laurent* entre la *chute Montmorency* et *Saint-Joachim*. Le toponyme *Beaupré* remonte au XVII[e] siècle. Cette M.R.C. a été proclamée le 23 septembre 1981. Pour l'origine précise de ce toponyme, voir *Beaupré*.

Saint-Jean-de-Boischatel

Avant l'érection de la municipalité en 1920, *Saint-Jean-de-Boischatel* faisait partie de la municipalité de *L'Ange-Gardien* et était désignée sous le vocable d'*arrondissement du Sault*.

Selon l'information recueillie par Yves Arsenault, Pierre-Georges Roy aurait été chargé de trouver un nom pour la paroisse religieuse. « Il choisit celui de Beauchatel, lieutenant de Bougainville. Cependant, si depuis le début nous retrouvons Boischatel, c'est que celui-ci jugea bon d'employer « Bois » étant donné qu'il avait lui-même nommé un canton Beauchatel en Abitibi ». L'auteur avance une autre hypothèse sur l'origine probablement descriptive du nom de *Boischatel*. « Si nous faisons une dichotomie de l'appellatif, nous remarquons le préfixe « Bois » et le terme « chatel » qui pourrait correspondre par analogie à un château.

Trois Saults, Les

C'est le nom qu'on a d'abord attribué à des rapides, puis à une localité. Il s'agit de trois ruptures de pente sur le parcours de la *rivière Montmorency* qui expliquent l'origine de ce toponyme descriptif. On les désignait autrefois *Les chutes* ou *Cascades des Saults*.

Ferry, Rivière

Ce cours d'eau comporte la particularité d'être en partie souterrain, sauf lors des crues printanières ou après de fortes pluies. Selon Yves Arsenault, « on lui attribue aussi le nom de ruisseau de la Roche Plate à cause du lit parfaitement horizontal de ses roches polies ». Deux hypothèses tentent d'expliquer l'origine du nom de *Rivière Ferry*. La première suppose qu'il y ait eu une traverse et que le terme anglais « Ferry » ait été conservé pour désigner le ruisseau. La seconde hypothèse, avancée par Arsenault, veut que « si ce cours d'eau porte un tel nom c'est qu'il « est ferré de cailloux ».

L'Ange-Gardien

L'érection canonique de cette paroisse fut faite le 4 novembre 1684 par l'évêque de *Québec*, monseigneur de Laval, qui nous en relate les détails dans une lettre de l'époque : « Nous avons approuvé la première élection de marguillers faite en la paroisse formée de nouveaux par nous, laquelle nous avons bien voulu être vouée en l'honneur des Saint Anges Gardiens ».

Le géographe Yves Arsenault souligne que la paroisse de *L'Ange-Gardien* était divisée, à l'origine, en trois parties. La première, l'*arrondissement du Sault*, était localisée à *Boischatel* et son territoire faisait alors partie de *L'Ange-Gardien*. Quant à l'*arrondissement du Centre*, il était situé entre l'église de *L'Ange-Gardien* et l'*arrondissement du Sault*. Enfin, poursuit Arsenault, l'*arrondissement du Bas* s'étendait du pied de la *côte de l'Église* jusqu'à la *rivière du Petit Pré*. Ces noms ne sont plus en usage aujourd'hui à l'exception de l'expression *Bas-de-la-Paroisse*.

Deux autres noms ont été relevés par Yves Arsenault. D'abord, sur la carte de Bourdon datée de 1641, c'est le vocable « Longue Pointe » qui est utilisé ; ensuite, sur la carte anglaise de J.N. Mitchell de 1755, le territoire est dénommé « Angogard ».

Dufournel

Ce nom a été donné à une ancienne gare et à une localité, en mémoire de Louis-Gaspard Dufournel, curé de *L'Ange-Gardien* à partir du mois d'octobre 1694, selon le géographe Yves Arsenault.

Petit Pré, Rivière du

Ce cours d'eau qui limite, à son embouchure, les municipalités de *L'Ange-Gardien* et de *Château-Richer* a porté plusieurs noms. Celui de *Lothainville*, qui le désignait au XVII[e] siècle, nous rappelle qu'en 1652, une étendue de terre qu'il traverse avait été érigée en fief sous le nom de *Lothainville*, en mémoire d'Isabelle Lotin, mère du gouverneur de Lauson, selon monseigneur Amédée Gosselin. On ne sait pas si le nom descriptif de *Petit Pré* est antérieur au nom de *Lothainville*, mais Yves Arsenault constate, en 1969, l'usage local des deux toponymes. Les noms de *Rivière du Moulin* et de *Rivière à Richard* ont aussi servi à dénommer cette rivière.

Laval, Rivière

Ce cours d'eau a été nommé en l'honneur du premier évêque de Québec, monseigneur de Laval. Notons qu'à la dissolution de la compagnie des Cent-Associés, monseigneur de Laval devint seigneur de la *Côte-de-Beaupré* où se situe la rivière. En 1680, il cède ses privilèges sur la seigneurie au Séminaire de Québec.

Charlesville

Cet arrière-fief de la *seigneurie de la Côte-de-Beaupré* comprenait une partie du territoire actuel de la municipalité de *L'Ange-Gardien*. Monseigneur de Laval le concédait, en 1677, à Charles Aubert de la Chesnaye et à Charles Bazire. Ce sont les deux nouveaux propriétaires qui donnèrent leur prénom commun à l'arrière-fief.

Cazeau, Rivière

Yves Arsenault, dans sa thèse, indique que la première mention de ce toponyme remonte à 1851. Par la suite, tous les documents consultés concordent sur la localisation et sur l'orthographe de ce toponyme. Ce nom rappellerait une famille de propriétaires terriens de la municipalité de *Château-Richer*. Par ailleurs, le nom de *Cazeau* a déjà identifié une gare qui n'existe plus aujourd'hui.

Château-Richer

Le nom désigne à la fois une gare, un bureau de poste et une municipalité. Cette paroisse de la *Côte-de-Beaupré* est l'un des premiers endroits habités de la *Nouvelle-France*. L'origine du nom demeure cependant confuse. L'archiviste Pierre-Georges Roy fournit deux hypothèses assez semblables. La première explique que ce serait « parce qu'un sauvage ou un français à demi-sauvage, appelé Richer, aurait établi sa demeure dans le tronc d'un gros arbre [(...)] et il se serait plu à nommer cette singulière habitation son château ». La deuxième hypothèse suppose que, parmi un groupe de nouveaux colons, « se trouvait un vieux garçon cordonnier Nestor Richer qui se bâtit une espèce de hutte à l'endroit où se trouve précisément le presbytère aujourd'hui. En peu de temps, la petite colonie fit des progrès et l'on vit surgir çà et là de coquettes maisons construites avec la pierre qui abonde dans ces parages. Mais Richer, un peu excentrique [(...)] resta attaché à sa hutte. En dépit des railleries de ses concitoyens, qui ne désignèrent plus son modeste réduit que sous la qualification ironique de Château-Richer ».

Monseigneur de Laval trouve une interprétation plus plausible au nom de *Château-Richer*. D'après lui, c'est en mémoire du prieuré de *Château-Richer* en *France* que la paroisse fut ainsi nommée.

Yves Arsenault souligne que cette paroisse fut baptisée officiellement *La Visitation-de-Notre-Dame-de-Château-Richer*, mais qu'elle était populairement appelée la paroisse de l'*Eglise-de-Beaupré*.

Laverdière

Ce nom désigne un lieu-dit de la municipalité de *Château-Richer*. Selon Yves Arsenault, ce toponyme a d'abord identifié la gare. Pour honorer un ancien paroissien, le Canadien National a nommé ce lieu ainsi.

Sault à la Puce, Rivière du

Selon Pierre-Georges Roy, un citoyen de *Québec*, surnommé la Puce, donna son surnom à la rivière. D'après Yves Arsenault, le terme « sault » est dû à l'existence de cascades situées sur le versant de la falaise que coupe la rivière. L'auteur remarque aussi que ce nom apparaît sur le plan de Bourdon en 1641, mais sous la forme erronée de « rivière du Sault à la Pusse ». Un ouvrage de recherche intitulé **La Côte des Beaux Prés, chemin des ancêtres**, publié en 1982, souligne qu'autrefois, la rivière fut témoin d'une vie industrielle active. Aujourd'hui, elle coule paisiblement et fournit l'eau potable aux citoyens de la municipalité de *Château-Richer*.

Chiens, Rivière aux

Le nom de cette rivière qui limite, à son embouchure, les municipalités de *Château-Richer* et de *Sainte-Anne-de-Beaupré* est très ancien puisqu'il apparaît sur la carte de Bourdon en 1641. Yves Arsenault a recueilli plusieurs hypothèses plus ou moins plausibles quant à l'origine de ce nom. Soit qu'il y ait eu des chiens errants au début de la colonie, que le bruit qu'émet la rivière ressemble à des grondements de chiens, ou encore, qu'on trouva à l'embouchure de la rivière des vestiges de campements d'Indiens que l'on nommait « les Chiens ». « Enfin, l'explication la plus acceptée de la plus grande majorité est celle qui suit. On sait que vers la fin du XIX[e] siècle, en amont de ce cours d'eau, il y avait un moulin à bois qui n'existe plus aujourd'hui. Or, plusieurs cultivateurs allaient travailler dans les bois durant l'hiver et on nous a assuré qu'il y avait jusqu'à deux ou trois chiens par maison qui montaient la

garde ». Arsenault ne retient pas cette dernière hypothèse à cause de l'utilisation antérieure du toponyme. Il suppose plutôt qu'il s'agissait du nom populaire donné aux loups marins que l'on chassait à l'embouchure de ce cours d'eau au début de la colonie.

Sainte-Anne-de-Beaupré

Yves Arsenault relate que « la tradition veut que ce soit des marins bretons qui aient les premiers songé à s'établir à Sainte-Anne-de-Beaupré. Au cours d'une tempête, ils avaient promis d'ériger un sanctuaire à sainte Anne, à l'endroit où ils pourraient mettre pied à terre; ce fut à Beaupré et en reconnaissance, ils ne tardèrent pas à y élever une petite chapelle en l'honneur de leur protectrice ». Une autre hypothèse est avancée par l'auteur et renvoie plutôt à l'immigration au début de la colonie. Des Percherons qui vénéraient sainte Anne seraient venus s'établir sur la *Côte-de-Beaupré*. Ce qui expliquerait l'implantation du nom dès le début de la colonie.

Casgrain

Nom d'abord attribué à une gare qui n'existe plus aujourd'hui et ensuite, à un lieu-dit. La gare, construite par le Canadien National, a pris le nom du propriétaire du lot d'alors. Le nom de *Lapointe* attribué à une localité voisine, remonte au même type d'origine.

Beaupré

Cette municipalité porte un nom très ancien. Elle en a hérité parce que son territoire est compris dans celui de la *Côte-de-Beaupré*. Cette dernière est limitée par la *rivière Montmorency*, le *Saint-Laurent* et le *massif Laurentien*. Cette zone a été peuplée de Beaupréens dès les débuts de la colonie, car la fertilité des terres avait attiré l'attention des colons.

L'hypothèse la plus répandue pour expliquer l'origine de ce nom renvoie au fait que la côte est constituée d'une fort belle prairie et que les premiers marins se seraient exclamés « Oh! le beau pré! », en apercevant la prairie naturelle.

Devant l'origine obscure de ce toponyme, Yves Arsenault avance plutôt l'idée qu'il s'agit probablement du nom d'un pionnier, puisqu'une brève étude généalogique lui a permis de relever un grand nombre de familles de ce nom, au début de la *Nouvelle-France*.

Par contre, le géographe Guy Lamarre croit que le nom de cette côte entretient peut-être un rapport avec le mât avant des voiliers que l'on appelle un « beaupré ». Comme Champlain a nommé le *cap Tourmente* à cause des tumultes des eaux du *Saint-Laurent*, il est probable que la navigation par le chenal nord du fleuve devait être assez difficile et les manoeuvres, nombreuses, pour maintenir les voiliers dans le bon chemin.

La paroisse de *Beaupré* fut érigée canoniquement en 1927 sous le nom de *Notre-Dame-du-Rosaire*. Ce dernier fut remplacé par *Beaupré*, en 1928, en raison du fait qu'une autre paroisse du *Québec* portait un nom identique.

Sainte-Anne, Rivière

Cette rivière atteint le *Saint-Laurent* à *Beaupré*. Au début de la colonie, les gens l'appelaient la « Grande Rivière ». L'on sait que le nom indien de ce cours d'eau était « Mestachibo », en raison des nombreuses chutes que l'on retrouve sur son cours. Le nom officiel de la rivière a longtemps été *Rivière Sainte-Anne du Nord*, mais c'est la forme abrégée *Rivière Sainte-Anne* dont l'usage a pu sans cesse être constaté.

Saint-Joachim

Cette municipalité limite, à l'est, la *Côte-de-Beaupré*. C'est le premier endroit des environs à avoir été colonisé. Champlain y fit en effet ériger, dès 1626, des habitations et des granges dans le but de cultiver la terre et d'élever du bétail pour nourrir la population de *Québec*. Ces constructions ont été détruites en 1628 par les frères Kirke lors de la capitulation de *Québec*.

Comme l'indique Pierre-Georges Roy, « La paroisse de Saint-Joachim fut détachée de celle de Sainte-Anne-de-Beaupré. Il est convenable de mettre l'époux à côté de l'épouse ». Yves Arsenault indique, pour sa part, qu'avant 1673, on désignait l'endroit sous le nom de *Cap-Tourmente* dans les documents d'époque. C'est en 1684 que monseigneur de Laval consacre officiellement le nom de *Saint-Joachim* dans une lettre mentionnant la construction de la future chapelle.

Queylus

D'après Yves Arsenault, ce nom désignait autrefois une gare qui n'existe plus aujourd'hui. L'appellation est demeurée pour identifier un lieu-dit rappelant ainsi le souvenir de l'abbé Gabriel de Queylus, premier curé de *Sainte-Anne-de-Beaupré* et sulpicien.

Blondelle, Ruisseau

Ce petit cours d'eau tire son nom de Nicolas Blondel, propriétaire, en 1691, d'un moulin à farine construit sur ses berges. Les documents cartographiques anciens optent pour la graphie féminine et c'est la raison pour laquelle cette forme a été ainsi officialisée. Il faut souligner, en outre, que le terme « rivière » était anciennement en usage malgré l'envergure réduite dudit cours d'eau.

Marsolet, Rivière

Yves Arsenault signale que le nom de ce cours d'eau rappelle Nicolas Marsolet qui s'est fait concéder, en 1644, une terre voisine du ruisseau qui porte maintenant son nom.

Prêtres, Pointe aux

La *pointe aux Prêtres* est la pointe arrondie vis-à-vis la *pointe Argentenay* de l'*île d'Orléans*. Yves Arsenault indique que la *Grande Ferme*, sise sur la pointe appartenant au Séminaire de Québec, était le rendez-vous des prêtres en vacances, d'où le nom. C'est monseigneur de Laval qui, en 1667, entreprit la construction de la *Grande Ferme* et « il inaugurait, l'année suivante, un pensionnat où on enseigna aux jeunes gens les connaissances d'usage et où on les initia aux arts et métiers. C'est dans cette institution que se formèrent plusieurs des sculpteurs et des peintres dont nous admirons encore les oeuvres dans les vieilles églises du Québec ».

Petit-Cap

On désignait anciennement sous ce vocable un cap localisé en face de la basilique de *Sainte-Anne-de-Beaupré*. Le nom n'est plus en usage aujourd'hui, mais on l'utilise pour identifier un secteur de la municipalité de *Saint-Joachim*. C'est d'abord le petit promontoire où est située la localité qui hérita du nom descriptif. Selon Yves Arsenault, ce serait en raison de la proximité du gros cap dit de *Tourmente* que le monticule fut appelé *Le Petit Cap*.

Petit Sault, Ruisseau du

Ce petit cours d'eau situé immédiatement à l'est de la localité de *Cap-Tourmente* porte ce nom à cause des cascades situées sur le versant de *la Miche* où il prend sa source. Les chutes et les cascades étaient anciennement appelées des « saults ».

Petite-Ferme

Ce nom est donné à la fois à un ruisseau et à un hameau. Il y avait autrefois sur les lieux une ferme que l'on appela *Petite-Ferme* pour la distinguer de la *Grande Ferme* du Séminaire de Québec. Yves Arsenault nous apprend qu'elles ont respectivement porté les noms de *Ferme d'en Bas* et *Ferme d'en Haut*.

C'est en 1667 que monseigneur de Laval établit, sur l'emplacement des premières installations de Champlain, ce que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Petite-Ferme*.

Friponne, Ruisseau de la

Ce nom a d'abord été attribué à une ferme (propriété du Séminaire de Québec), puis à la rivière qui en traverse les terres et, enfin, à une chute qui se situe sur son parcours. Arsenault relève des hypothèses partiellement satisfaisantes quant à l'origine du nom. Celles-ci concernent la possession de terre ou la gestion de la ferme et renvoient à des épisodes douteux vécus vers la seconde moitié du XVIII[e] siècle, date à laquelle la ferme prit le nom de *Friponne*. Auparavant, elle s'est successivement appelée *Troisième Ferme*, *Nouvelle Ferme* et *Moyenne Ferme*.

Quant à la rivière, le même auteur énumère également, dans sa thèse, différents noms qu'elle aurait portés. En 1641, sur la carte de Bourdon, elle est identifiée comme la « rivière Saint-Joseph » ; puis, en 1660, on la nomme « Grande rivière du Cap » dans un acte de concession. En 1751, sur le plan de l'arpenteur Plamondon, on retrouve la forme « rivière de la Nouvelle Ferme ». Ce n'est qu'en 1877 que la forme *rivière de la Friponne* apparaît sur le plan officiel de la paroisse de *Saint-Joachim*. Aujourd'hui, on parle plutôt du *ruisseau de la Friponne*, étant donné le faible débit du cours d'eau.

Meunier, Ruisseau

Il s'agit d'un petit ruisseau localisé à la limite est de la prairie naturelle de *Saint-Joachim*. D'après Arsenault, « Meunier était probablement le nom du propriétaire de la ferme que traversait ce cours d'eau ». L'auteur ajoute que ce nom est inconnu de la population.

Tourmente, Cap

Ce très vieux toponyme a été attribué par Champlain dès 1608. Ce cap de 579 mètres d'altitude a été nommé ainsi par le fondateur de Québec parce que le fleuve était souvent agité à cet endroit. Champlain parle donc de « cap de Tourmente ». Yves Arsenault a remarqué que, dans la première moitié du XVIII[e] siècle, le nom s'étend à toute la partie est de la *Côte-de-Beaupré* alors qu'aujourd'hui, le toponyme désigne à la fois le cap et une localité de la municipalité de *Saint-Joachim*.

La Miche

Ce nom coiffe à la fois une localité, un mont et une côte dans la municipalité de *Saint-Joachim*. C'est la forme arrondie du mont, simulant l'aspect d'une miche de pain, qui lui a valu le vocable de *La Miche*. Il fut par la suite utilisé pour la côte qui gravit sa falaise et ensuite désigna la localité qui se trouve presque à son sommet.

Bandits, Guet des

Léonce Boivin nous raconte qu'au premier échelon de la *côte de la Miche*, « il y a un petit coin plat : c'est le guet des bandits d'autrefois. Ils se cachaient là, et attendaient les voyageurs, qui revenaient de vendre en hiver leur viande : poulets, etc. à Québec, et ils cherchaient à les dévaliser ».

Sainte-Anne, Mont

Ce mont, qui atteint 815 mètres d'altitude, est très connu notamment des skieurs. Il tient son appellation du vocable de la paroisse, laquelle est très ancienne. Yves Arsenault écrit que c'est encore durant cette même période (1640-1684) que l'on constate l'apparition du nom de Sainte-Anne. L'on ne saurait guère apporter une date précise à la consécration de ce toponyme. Cependant, il faut remarquer que la carte de Bourdon de 1641 ne fait pas encore mention de ce nom.

La *Côte-de-Beaupré* a été peuplée en partie par des Percherons qui vouaient une dévotion toute particulière à sainte Anne.

Jean-Larose, Rivière

Nom donné à la fois à une rivière et à une chute qui se trouve sur son parcours. Vers les années 1730, des terres sont concédées à Jean Gagnon dit Legros, à Jacques Fougeret et à Pierre Belleau dit Larose. Selon Léonard Bouchard, l'origine du nom de la rivière vient du frère de Pierre Larose, Jean Larose.

Saint-Ferréol-les-Neiges

Le territoire de cette municipalité fut exploité en 1693 par le chanoine Soumande lors d'une expédition de chasse. Trente-six ans plus tard, des familles viennent s'établir sur les terres de *Saint-Ferreol* à l'invitation des autorités du Séminaire de Québec.

La municipalité, érigée le 1[er] juillet 1845, doit son nom à Jean Lyon de Saint-Ferréol, supérieur du Séminaire de Québec et propriétaire du fief où se trouve *Saint-Ferréol*. Il est fréquent de voir ce nom écrit « Ferréol » ou « Féréol » et, d'après Pierre-Georges Roy, cela provient du fait que le supérieur du Séminaire orthographiait son nom de deux façons. La deuxième partie du toponyme évoque les neiges du *mont Sainte-Anne*. Les édiles municipaux ont cherché à créer un lien naturel entre ce site privilégié par les vacanciers d'hiver et leur municipalité comme lieu d'accueil de ces derniers. On a pu relever la forme Saint-Ferréolais, pour désigner les gens qui résident dans cette municipalité.

L'île d'Orléans

Île d'Orléans, Pont de l'

Ce pont relie la rive nord du *Saint-Laurent* à l'*île d'Orléans*. Le pont fut inauguré le 6 juillet 1935 et était nommé *Pont Taschereau* en l'honneur de Louis-Alexandre Taschereau, alors premier ministre du *Québec* et député de *Montmorency*.

Avant la construction du *pont de l'île*, la traversée du fleuve s'effectuait en chaloupe, l'été, et en canot, l'hiver. Au début du mois de janvier, lorsque le fleuve était complètement gelé, on effectuait le trajet en traîneau.

Bien que le nom officiel soit *Pont de l'île d'Orléans*, la population locale utilise simplement le nom de *Pont de l'île*.

Orléans, Île d'

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire écrite de l'*île d'Orléans*, c'est le nom de « Minigo » qui apparaît comme le premier nom amérindien connu pour l'île. D'après Pouliot, « Ce nom proviendrait d'une déformation du mot algonquin « Ouindigo » qui signifie « ensorcelé ». Notons aussi la ressemblance avec le mot amérindien « Windigo » qui désigne un demi-diable.

Il convient d'abord de mentionner l'utilisation du nom folklorique d'*île des Sorciers* au début de la colonie. Plusieurs auteurs ont tenté d'expliquer ce nom mystérieux. Ainsi, l'historien de l'île, Louis-Philippe Turcotte, prétend que ce nom provient du blason populaire de « sorciers » attribué aux habitants de l'île, soit parce qu'ils ont prédit assez justement l'arrivée des navires au début de la *Nouvelle-France*, ou encore parce qu'ils visitaient leurs pêches à l'anguille la nuit avec des flambeaux, effrayant, paraît-il, les gens de la rive sud du *fleuve Saint-Laurent*.

Cependant, pour Hubert Larue, ce nom d'*île des Sorciers* provient tout simplement d'une déformation du mot « sourcier ».

Pour sa part, l'abbé Bois cherchera à exorciser le nom d'*île des Sorciers* en signalant que c'est probablement la prospérité des Orléanais qui leur a valu le titre de sorciers.

Selon nous, le nom d'*île des Sorciers* constituerait tout simplement la traduction française du nom amérindien *Minigo*.

Lors de son deuxième voyage au *Canada*, en 1535, Jacques Cartier visite l'île et la nomme « Île de Bacchus ». Par ce nom, Cartier souligne l'abondance de végétation et surtout la présence de vignes sauvages sur l'île. Ce toponyme renvoie donc à Bacchus, dieu grec de la vigne. Les propos de Cartier confirment cette explication : « ... et pareillement y trouvâmes force vignes, ce que n'avions vu par cidevant à toute la terre, et par ce la nommâmes l'île de Bacchus ». Selon Marius Barbeau, « Cette allusion à Bacchus reflète une croyance des marins bretons au service du roi François 1er. Leurrés par le bon accueil des indigènes qui les prenaient pour des êtres surnaturels, ils s'adonnèrent parmi eux à des orgies comme au pays de Bacchus ». Le nom d'« Île de Bacchus » n'a pas connu une existence très longue puisque, le 6 mai 1536, Cartier le change pour celui d'« Île d'Orléans », en l'honneur du duc d'Orléans, fils de François 1er, roi de *France*. En 1651, les Hurons, pourchassés par les Iroquois, se réfugièrent à l'*île d'Orléans*. En mémoire de leur mission dans la *baie Georgienne* détruite par les Iroquois, ils la nommèrent « île Sainte-Marie ». Mais dès 1656, comme le relate le toponymiste Jean Poirier, « ... les Iroquois les surprirent dans leur nouveau refuge et les tuèrent presque tous. Le nom d'île Sainte-Marie disparut avec le massacre des Hurons ».

Le 6 avril 1676, le roi Louis XIV décrète que l'île sera dorénavant un comté noble appelé « isle et comté de Saint-Laurent ». Ce changement de nom affecte surtout les documents officiels, comme le montre, par exemple, la carte de Villeneuve, datée de 1689. Cependant, d'après les écrits du sieur de Boucault, c'est le nom d'*île d'Orléans* qui était en usage chez les habitants de l'île et de la région de *Québec*. L'usage l'emportant sur les documents officiels, le nom d'*île d'Orléans* réapparaît dès 1709 sur la carte de Gédéon de Catalogne et, en 1744, sur celle de Bellin. De sorte que, depuis 1770 jusqu'à nos jours, l'*île d'Orléans* a toujours conservé le même nom.

Sainte-Pétronille

Cette paroisse religieuse est la plus jeune de l'île, puisque son érection canonique date seulement de 1870. Son histoire remonte cependant à des temps plus anciens, car elle a été l'un des premiers endroits habités de l'île. Rappelons que les Hurons s'y réfugièrent en 1651, et y demeurèrent quelque temps, afin d'échapper à leurs agresseurs iroquois.

Pierre-Georges Roy indique ainsi l'origine du nom de cette paroisse, formée à même le territoire de la paroisse de *Saint-Pierre*: « la tradition veut que Sainte-Pétronille soit la fille de saint-Pierre ». Le toponymiste Jean Poirier fait observer que le nom de *Sainte-Pétronille* « s'est imposé immédiatement dans la toponymie de l'île d'Orléans puisque la carte de Taché de 1887 en fait déjà mention ».

En 1980, le nom de l'ancienne municipalité de village de *Beaulieu* a été changé pour celui de la paroisse religieuse, soit *Sainte-Pétronille*.

Beaulieu

Ce toponyme désignait d'abord un fief, l'*arrière-fief de Beaulieu* qui doit son nom à son propriétaire Jacques Gourdeau de Beaulieu. Le territoire fut ensuite érigé en paroisse sous le nom de *Sainte-Pétronille*. Par la suite, la paroisse fut érigée en municipalité sous le vocable de *Beaulieu*, récupérant ainsi le nom de l'ancien arrière-fief. Cependant, le nom de *Beaulieu* n'étant plus en usage, on officialisa *Sainte-Pétronille* en 1980 pour désigner la municipalité.

Pied de Saint-Roch, Caillou du

Un peu en arrière de l'église de *Sainte-Pétronille*, on trouve une roche que les anciens appellent encore *Caillou du Pied de Saint-Roch*. L'abbé L.-E. Bois explique que l'origine de ce nom serait attribuable au fait qu'à sa surface, la roche porte l'empreinte des deux pieds d'un homme qui aurait couru du nord-ouest au sud-ouest de même que l'empreinte d'un chien marchant dans la même direction. De plus, elle porte la marque d'une canne qui aurait été appuyée par celui qui passait. L'on sait que saint Roch, atteint de la peste, s'était réfugié dans la forêt et que le chien du seigneur, chaque jour, lui apportait du pain dérobé à la table de son maître. Autrefois, les gens de la région entretenaient la rumeur à l'effet que l'île était envahie par des sorciers et on ne manquait pas de soutenir que les traces sur la roche étaient bien celles de saint Roch.

Bout-de-l'Île, Le

L'extrémité sud-ouest de la municipalité de *Sainte-Pétronille* porte le nom descriptif de *Bout-de-l'Île*. Ce toponyme demeure encore en usage chez la population de l'*île d'Orléans*. Louis-Philippe Turcotte, en 1867, nous rappelle que le quai du *Bout-de-l'Île*, près de l'*anse du Fort*, fut bâti par le notaire H.N. Bowen.

Petit, Anse à

Selon Jean Poirier, l'*anse à Petit* rappelle Pierre le Petit, propriétaire terrien à *Sainte-Pétronille*, vers 1657. Cette anse se situe immédiatement au nord du quai de cette municipalité.

Fort, Anse du

Ce toponyme ancien date du Régime français. Il s'agit du fort qui abritait les Hurons. Jean Poirier fait remarquer que sur la carte de Villeneuve datée en 1689, il est inscrit « Lieu où était autrefois le Fort des Hurons ». C'est, en effet, le père Chaumont qui fit construire le fort. Plus tard, des chantiers maritimes, dont Chaussegros de Léry avait suggéré l'établissement en 1744, s'y installèrent.

Condé, Cap de

Champlain utilise ce nom pour désigner la pointe sud-ouest de l'*île d'Orléans*. Ce toponyme n'eut pas une longue existence, puisqu'il n'apparaît sur aucune carte de l'*île d'Orléans*. Jean Poirier note que « Si ce fut en mémoire du grand général français, que ce cap fut ainsi nommé, Champlain devait lire dans l'avenir, car ce militaire n'avait que 14 ans à la mort du premier géographe de la Nouvelle-France. Il s'agit plutôt d'un des membres illustres de la branche collatérale de la maison de Bourbon et ancêtre du Grand Condé ».

Bontemps, Caverne à

On retrouve sur l'ancienne terre de François Maranda une grotte jadis connue sous le nom de *Caverne à Bontemps*. Selon Louis-Philippe Turcotte, elle tire son nom d'un individu appelé Bontemps, qui vint s'y réfugier au début de la colonie. Pierre-Georges Roy parle de l'endroit sous l'appellation de *Cabane à Bontemps*, parce qu'elle aurait été découverte par un homme de ce nom. Cependant, pour Jean Poirier, deux faits témoignent de l'origine de l'appellation de ce lieu. En 1639, un capitaine nommé Bontemps commandait le navire-amiral lors de la traversée de la fondatrice du monastère des Ursulines à *Québec*. L'endroit où ils passèrent la nuit était situé à proximité de cette caverne puisque les feux qu'on alluma ce soir-là furent aperçus par le gouverneur Montmagny. Aujourd'hui, elle est connue sous le nom officiel de *Grotte Maranda*, en référence à l'ancien propriétaire de la terre où elle se trouve.

Maranda, Roche

Le nom de *Maranda* désigne à la fois une roche, une grotte, un récif, une anse et une pointe de la côte sud de *Sainte-Pétronille*. Il ne faut pas confondre le récif nommé *Rochers Maranda* et le bloc erratique dénommé *Roche Maranda*, qui est situé près du *chemin Royal* dans la municipalité de *Saint-Laurent*. Ces lieux ont probablement été baptisés ainsi du nom d'un ancien propriétaire terrien, François Maranda. Le toponyme *Roche Maranda* apparaît dès 1744 sur la carte de Bellin.

Saint-Patrice, Trou

Il s'agit d'une baie située dans la municipalité de *Saint-Laurent*. Connue dès le début de la colonie, elle servit de refuge aux navires qui voulaient échapper aux tempêtes. On retrouve, en *France* et en *Irlande*, plusieurs *trous Saint-Patrice*. L'origine de cette expression populaire remonte au Moyen Âge; dans la **Légende Dorée**, un trou saint-Patrice désignait une ouverture, un orifice qui permettait aux gens d'aller aux enfers.

Prêtres, Route des

La *route des Prêtres* est le chemin qui relie les paroisses de *Saint-Pierre* et de *Saint-Laurent*. L'origine de ce nom remonte à la fin du XVII[e] siècle. À la suite d'un échange de reliques de saint Paul et de saint Clément par les curés des églises de ces deux paroisses, des habitants de *Saint-Laurent*, mécontents, subtilisèrent les reliques pendant la nuit pour les remettre à l'endroit où elles étaient auparavant. L'évêque de *Québec*, ayant eu vent du mécontentement des habitants, obligea la restitution des reliques lors d'une procession religieuse sur la route qui relie les deux paroisses. L'échange se fit à mi-chemin et la route prit alors le nom de *Route des Prêtres*.

Saint-Laurent

Cette paroisse de l'*île d'Orléans* fut fondée en 1679 et porta le nom de *Saint-Paul* jusqu'en 1698. Cette année-là, à la demande du seigneur de l'île, le nom de *Saint-Laurent* fut substitué à celui de *Saint-Paul*. À noter que la paroisse porta, au XVII[e] siècle, le nom de *Saint-Paul-de-l'Arbre-Sec*.

Selon Louis-Philippe Turcotte, « Ce fut à la demande de monsieur Berthelot, seigneur de l'île que le nom de Saint-Laurent fut substitué à celui de Saint-Paul ». Hormisdas Magnan affirme qu'« elle fut mise sous le patronage de Saint-Laurent, en l'honneur du seigneur de l'époque, Laurent Mauvide ».

Mesnu, Arrière-fief de

Un « arrière-fief » consiste en une portion de terre détachée de la seigneurie principale et concédée à un vassal qui devra rendre foy et hommage au seigneur des lieux. L'*arrière-fief de Mesnu* correspond à cette définition. Détaché de la *seigneurie de l'île d'Orléans* et concédé par la Compagnie de Beaupré à Jean-Baptiste Peuvret de Mesnu, le 12 mars 1661, il comprenait alors une partie du territoire couvert par l'actuelle municipalité de *Saint-Laurent*.

À noter que l'*île d'Orléans* ayant été concédée en fief noble (le comté de *Saint-Laurent*), il est normal d'y retrouver plusieurs arrière-fiefs. Parmi les plus importants, signalons celui de *Beaulieu*, concédé à François de Chavigny, sieur de Berchereau, le 29 mars 1649; celui de *Lirec*, concédé, à une date inconnue mais avant 1656, à Charles de Lauzon Charny; celui de *Charron*, concédé, le 20 mai 1653, au sieur de Charron; celui d'*Argentenay*, concédé à Louis d'Ailleboust, le 23 juillet 1652; celui de *Saint-Laurent*, concédé, le 6 mai 1653, aux Mères Hospitalières de Québec; celui de *Champigny*, concédé, vers la même époque, à Louis de Lauson de la Citière; l'*arrière-arrière-fief de La Chevalerie*, concédé, le 7 septembre 1661, à Jean Juchereau de la Ferté et Nicolas Juchereau de Saint-Denys, et l'*arrière-arrière-fief de La Grossardière*, concédé, à la même date, à Jacques de Caillhaut de la Tesserie et à Louis Péronne de Mazé.

Moulin, Rivière du

Il s'agit d'une des deux principales rivières *du Moulin* de l'*île d'Orléans*. Elle doit son nom à la présence d'un moulin construit sur ses rives au XVII[e] siècle.

Maheu, Rivière

La *rivière Maheu* prend sa source au milieu de l'*île d'Orléans* et coule sur le versant sud de l'île, entre la paroisse de *Saint-Jean* et celle de *Saint-Laurent*. Selon Pierre-Georges Roy, qui s'appuie sur un acte datant de 1659, elle portait autrefois le nom de « Saint-Louis ».

Dès 1689, le nom de *Rivière Maheu* apparaît sur la carte de Villeneuve. Le nom de cette petite rivière rappelle René Maheu, premier pilote du *Saint-Laurent*, installé à l'*île d'Orléans*. Ce nom a d'abord désigné le fief du pilote Maheu qui lui a été concédé en 1651, puis, comme le souligne Jean Poirier, ce toponyme a été par la suite appliqué à la rivière.

Lafleur, Rivière

Ce nom désigne à la fois une rivière et une localité (*Rivière-Lafleur*) de la municipalité de *Saint-Jean*. Selon Jean Poirier, il tire son origine du nom d'un habitant de l'endroit, Dumont dit Lafleur, qui avait une terre dans la paroisse de *Saint-Jean*. Identifié comme « rivière à la Fleur » sur la carte de Villeneuve en 1689, c'est cette dénomination qui reviendra sans cesse par la suite sur les documents officiels. La localité sise à son embouchure tire son nom de la rivière.

Saint-Jean

La municipalité de *Saint-Jean* est située sur le côté sud de l'île, entre la paroisse de *Saint-Laurent* et celle de *Saint-François*. Tous les historiens de l'*île d'Orléans* s'accordent pour dire que le nom de *Saint-Jean-Baptiste* a d'abord été attribué à la paroisse en l'honneur du sénéchal de la *Nouvelle-France*, Jean de Lauson, fils du gouverneur de Lauson, qui fut tué, avec six compagnons, par les Iroquois, lors d'une embuscade à l'embouchure de la *rivière Maheu*, en 1651.

Enfin, Pierre-Georges Roy ajoute qu'on « a le droit de supposer que l'autorité religieuse voulut donner pour titulaires aux premières paroisses fondées près de Québec les saints qui avaient été les plus intimement liés à la vie de Jésus. Ainsi, nous avons Notre-Dame de Beauport, Saint-Joseph-de-Lévis, Sainte-Anne-de-Beaupré, Saint-Joachim, La Sainte-Famille, Saint-Pierre et enfin Saint-Jean de l'île d'Orléans ». La paroisse de *Saint-Jean* fut fondée en 1679 et, selon Jean Poirier, le toponyme s'implanta immédiatement dans la toponymie de l'île puisqu'il apparaît dès 1689 sur la carte de Villeneuve et en 1709 sur celle de Catalogne. Bien que le nom donné à la paroisse fut *Saint-Jean-Baptiste*, c'est toujours la forme *Saint-Jean* qui a été utilisée.

Faubourg-des-Tuyaux

Situé à l'est de l'église de *Saint-Jean*, cet ancien hameau, d'après Raymond Létourneau, « était constitué de petites maisons appartenant à des marins, pêcheurs, cabotiers ou journaliers: gens de conditions modestes ». Jean Poirier ajoute que « les habitations à cet endroit étaient petites, délabrées et surtout coiffées de cheminées en fer-blanc, d'où son nom: Faubourg-des-Tuyaux ».

Ce toponyme est connu encore aujourd'hui.

Blaye, Pointe à

Le nom de cette pointe est en usage local depuis le Régime français. Comme nous l'apprend Jean Poirier, ce nom rappelle le propriétaire d'une terre située à cet endroit, comme le prouve la carte du sieur de Villeneuve de 1689, sur laquelle il figure.

Dauphine, Rivière

Ce nom désigne à la fois une pointe et une rivière, la plus longue et au plus fort débit de l'*île d'Orléans*. Son embouchure se situe à la limite des municipalités de *Saint-Jean* et de *Saint-François*. D'après Louis-Philippe Turcotte, François Berthelot, ancien propriétaire de l'île, nomma cette rivière en mémoire de Madame la Dauphine.

Jean Poirier souligne ainsi l'évolution de ce toponyme : « Bien qu'indiqué comme Dauphine sur la carte de Villeneuve en 1689, le nom de cette rivière subit, par la suite, des déformations et des transformations que l'on a peine à imaginer. Pierre-Georges Roy note qu'elle porta le nom de Dolphine sans toutefois mentionner de date. Bellin, sur sa carte de 1744 l'appelle Delphine. Joseph Bouchette, pour sa part, écrit Dauphin en 1815 et Daphine en 1831 ». L'auteur continue et fait remarquer qu'au « milieu du XIX[e] siècle, c'est la forme Bellefine qui fait son apparition ». Aujourd'hui, sur les documents cartographiques officiels, c'est la forme originale *Dauphine* qui est employée, même si c'est le nom de *Bellefine* qui est surtout en usage local.

Madame, Île

L'*île Madame* ainsi que l'*île au Ruau*, font partie de la paroisse de *Saint-François-de-Sales*. D'après Damase Potvin, auteur du livre intitulé **Le Saint-Laurent et ses îles**, c'est Champlain qui baptisa l'île en mémoire de l'*île Madame* « en France, à l'embouchure de la Charente, non loin de Brouage, patrie de Champlain, et devenue, pendant la Révolution, l'Île Citoyenne ».

Danneau, Pointe à

Jean Poirier note qu'un « nommé Daneau (Daniau) occupait une terre sur le côté sud de Saint-François en 1681 et son nom est resté à cette pointe ». L'auteur poursuit en indiquant que le nom apparaît, en 1689, sur la carte de Villeneuve. Bien qu'il soit officiel, il n'est pas en usage parmi la population de l'île.

Saint-François

C'est la municipalité la plus au nord-est de l'*île d'Orléans*. D'après l'archiviste Pierre-Georges Roy, à l'érection de la paroisse, vers 1678, « Saint-François de Sales lui fut donné pour titulaire en l'honneur de François Berthelot, conseiller du roi, secrétaire des commandements de la Dauphine, seigneur de l'île d'Orléans ».

La municipalité comme la paroisse religieuse comprennent le territoire de l'ancien *arrière-fief d'Argentenay*. Ainsi, Jean Poirier remarque qu'une certaine opposition régnait entre le nom de la paroisse religieuse et le nom de l'arrière-fief « puisque Bellin en 1744 donne encore Argentenay comme nom de la partie nord de la paroisse ».

De plus, Poirier souligne que « Sur les cartes du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, nous retrouvons les deux formes Saint-François-de-Sales et Saint-François. Villeneuve emploie la première tandis que Catalogne et Bellin emploient la seconde. Par la suite, sur les cartes, il en sera toujours ainsi, les uns voulant désigner le nom de la paroisse religieuse, les autres celui de la municipalité civile ».

Ruau, île au

Bien que cette île n'ait présenté, depuis le XVII[e] siècle, que peu d'intérêt d'ordre économique, touristique ou autres, sa situation géographique, en revanche, a été décisive pour la navigation. Sise au milieu du Saint-Laurent, elle limite à l'est le *passage de la Traverse* qui permet aux navires d'atteindre le chenal du Sud de l'*île d'Orléans*. L'*île au Ruau* a donc servi très tôt de point de repère pour les navigateurs et aussi n'est-il pas étonnant de constater que plusieurs documents anciens attribuent un nom à ce petit territoire insulaire.

Le nom de l'île et de ses variantes a intrigué plusieurs chercheurs dans le passé et ils ont proposé des origines diverses au terme ruau et à ses variantes. Les explications, comme nous le verrons, ne semblent pas convaincantes, aussi, avons-nous puisé certaines informations dans la recherche de Jean Poirier, **L'origine et la signification des plus anciens noms du Saint-Laurent**, Université de Paris, thèse de doctorat (à venir). Nous les résumons ci-dessous :

« La forme primitive, orthographiée « Ruos », s'est transformée en « Ruaux », puis contractée en « Ros » sur les cartes, dès le troisième quart du XVII[e] siècle. Par la suite on retrouve plusieurs graphies dont « Rots », « Rost », « Raux », « Reaux » et le plus récemment « Reaux ». Mais c'est la forme originaire qui doit être retenue, car les variantes ultérieures ne peuvent pas expliquer la signification du toponyme.

Le premier témoignage écrit nous est fourni pas Samuel de Champlain, en 1626 : « ... jusqu'à ce que l'on soit au travers de l'Isle au Ruos, à lors l'on treuve dix, douze, et treize brasses d'eaue, allant à Quebec passant au Su de l'Isle d'Orleans ».

Douze ans plus tard, soit en 1638, la graphie « Ruaux » avec l'article contracté au pluriel, est employée dans l'acte de concession de la Compagnie de la Nouvelle-France aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus : « ... de l'isle appelée des Ruaux, scituée en la Nouvelle-France, dans le fleuve Saint-Laurent, proche et au dessous de l'isle d'Orleans... ».

La même graphie apparaît également dans le **Journal des Jésuites**, en 1646, « Pour celles (les terres) de l'isle aux Ruaux, elles sont aussy fort bien... ».

C'est au XVIII[e] siècle cependant que la forme « Ruaux » se contracte en « Raux » dans les textes. En 1708 et 1710, les notaires GENAPLE et CHAMBALON écrivent encore l'Ysle aux Ruaux et L'Isle aux Ruaux, mais le notaire RIVET, en 1718, indique Lysle Aux Raux.

Soulignons enfin que le « Journal du siège de Québec du 10 mai au 18 septembre 1759 » indique Isle au Roc : « Nous apprenons aussy qu'ils (les Anglais) font un hôpital à l'isle au roc, où ils transportent leurs malades ».

Il ressort que le début du XVIII[e] siècle, la forme primitive, dans les textes, semble avoir disparue, qu'on ne connaissait plus le sens réel du toponyme, et qu'on lui substitua un terme dont la prononciation était *o* à l'exception du dernier document cité plus haut où l'on supposa qu'elle s'appelait Roc, tout simplement.

On a avancé quelques hypothèses au sujet de la signification de cette appellation; bien qu'aucune ne semble probante, nous examinerons brièvement les plus connues.

J.-Edmond Roy, en 1895, écrit que « Reau ne veut rien dire, tandis que, dans l'ancien langage, Ruau signifiait: Detroit. On appelle encore en France un detroit que sépare l'île de Jersey des rochers de Drouilles et l'Ecrehon dans la Manche, à quelques milles des côtes de France, le Ruau ». C'est cette hypothèse qui a été la plus retenue par les toponymistes jusqu'à ce jour.

Par ailleurs, T. P. Bédard a cherché à expliquer de façon curieuse la signification de ce toponyme. J'ai trouvé parmi mes papiers l'acte de prise de possession par le Père Raimbault, de la Compagnie de Jésus, de l'île aux Ruaux, ainsi nommé de M. Ruaux, pieux personnage qui s'était donné au commandeur Brulard de Sillery ». Or, rien n'est moins sûr. L'île portait déjà le nom de « Ruos », en 1626, alors que ce n'est que l'année suivante que M. de Sillery entre dans la Compagnie de la Nouvelle-France ou des Cent-Associés. En outre, si ce toponyme avait une origine anthroponymique, on aurait « île à Ruaux » ou « île Ruaux », et non pas l'« île au Ruos » - « des Ruaux », « aux Ruaux ».

Il y a là une possible étymologie populaire, et une étude toponymique effectuée par M. Fernand Grenier, Mlle Francine Dumont et M. J.-C. Dupont en fournit peut-être l'explication. « On dit que Reaux se rapporte à la forme de l'île qui épouse les traits ou le pourtour d'une ancienne monnaie française, appelée Réaux ».

Le terme « ruau » est bien attesté en français régional. Dans le **Glossaire étymologique et historique des Patois et des Parlers de l'Anjou**, il est précisé que ruau signifie « chenal parfois plus creusé du lit de la Loire où l'eau coule avec rapidité ».

Il est vrai que le générique « chenal » était utilisé dès cette époque pour désigner les deux bras de mer du *Saint-Laurent* créés par la présence de l'*île d'Orléans*.

Le sens de « chenal » est une hypothèse sérieuse sur l'origine du terme « ruau » et il est peut-être possible que ce soit celui que lui attribuèrent les Jésuites en particulier quand ils orthographièrent ce toponyme « Isle des Ruaux », « Isle aux Ruaux ». Cependant, Samuel de Champlain avait indiqué antérieurement la forme au singulier soit « Isle au Ruos » et l'hypothèse de « chenal » ne semble pas tout à fait convenir pour expliquer la signification de ce toponyme.

Dans son dictionnaire étymologique, W. Von Wartburg indique que ruau est dérivé du latin rivus avec notamment cette référence « Ruau, bras secondaire se formant dans le lit d'une rivière ».

Nous croyons plutôt que l'idée de bras secondaire est l'explication qui doit être retenue, à notre avis, si l'on tient compte de la situation géographique de cette île. En effet, l'*île au Ruau* est sise à l'endroit où les navires pouvaient remonter le *Saint-Laurent* en empruntant soit le *bras du Nord*, soit le *bras du Sud* de l'*île d'Orléans*, le bras secondaire étant le *chenal du sud* de l'*île d'Orléans*. La forme indiquée par Champlain, soit « Isle au Ruos », est conforme à la notion de bras secondaire et non à celle de chenal où l'article contracté aurait été au pluriel. Malheureusement, on doit noter que la forme « Ruos » est une orthographe vicieuse de « Ruau ».

Il faut donc en conclure que le toponyme *Île au Ruau* est synonyme de l'« Île au Bras secondaire ». Il s'agit d'un nom descriptif et le toponyme doit s'écrire au singulier.

Verte, Anse

Selon Jean Poirier, cette anse est localisée au nord-est du quai de *Saint-François* et « doit son nom à la coloration verte de ses couches sédimentaires ». Selon une enquête toponymique récente, il semblerait qu'on lui attribue aussi le nom d'*Anse chez Pascal*.

Allemands, Plage des

Cette plage de la municipalité de *Saint-François* s'étend de la *pointe Argenteuil* à l'*anse Verte*. Probablement dans la logique de sa « géopolitique », l'Allemagne, avant la Première Guerre, achèta des terrains à l'extrémité nord-est de l'*île d'Orléans*. Sous la couverture d'une entreprise de fuyaux, les Allemands auraient coulé des assises en béton assez solide pour installer des canons. Ainsi, ils auraient pu exercer un contrôle stratégique sur le *Saint-Laurent*.

Jean Poirier note que « cette terre revient au gouvernement canadien après 1918, comme bien de guerre ». L'auteur ajoute que « le nom s'est implanté et elle est toujours connue sous le nom de plage des Allemands ».

Argentenay, Pointe

L'*arrière-fief d'Argentenay* fut concédé, le 23 juillet 1652, à Louis d'Ailleboust, seigneur de Coulonge, qui lui donna ce nom en souvenir de son village natal de *Champagne* en *France*.

Par la suite, le nom *Argentenay* servit à désigner une partie de la paroisse pour enfin s'appliquer, aujourd'hui, à la pointe située à l'extrémité nord-est de l'*île d'Orléans*. Jean Poirier remarque que la pointe a aussi porté le nom de *Pointe Traverse*, probablement pour indiquer aux navigateurs le passage entre l'*île d'Orléans* et l'*île au Ruau*. Aujourd'hui, les habitants de *Saint-François* utilisent toujours le nom de *Pointe Argentenay*.

Canards, Anse aux

C'est probablement l'abondance d'oiseaux migrateurs sur le rivage de cette anse qui lui a valu ce nom. Jean Poirier indique cependant que la population utilise le nom d'*Anse Argentenay* ou simplement *L'Anse* pour désigner cette petite baie.

Pierre, Pont de

Jacques Côté, auteur d'une monographie sur *Saint-François*, signale l'existence d'un phénomène géologique à propos du *ruisseau du Moulin*. « C'est un ponceau sous lequel coule le ruisseau du Moulin. Ce petit pont naturel est constitué d'une roche en forme d'arc de cercle d'une longueur approximative de 10 pieds (environ 3 mètres), dont le centre est fissuré ».

Moulin, Ruisseau du

Anciennement désigné sous le nom de *Rivière Argentenay*, ce cours d'eau, après la construction d'un moulin banal au XVIII[e] siècle, prit le nom de *Ruisseau du Moulin*. Fait à noter, il semble que les gens ont davantage recours au générique « rivière » qu'à celui de « ruisseau » pour dénommer cette entité.

East, Pointe chez

Le nom actuel rappelle celui d'un ancien propriétaire. Plusieurs noms ont été relevés pour parler de cette pointe. Le nom de *Pointe de la Croix* apparaît dès 1689 sur la carte de Villeneuve. C'est la forme *Pointe à la Croix* qui est inscrite sur la carte de Bellin en 1744. Jean Poirier souligne que « Joseph Bouchette emploie la forme de pointe à la Vaille, tandis que l'historien Bois la désigne sous le nom de la pointe à la Caisse ». L'auteur poursuit en indiquant que ce sont les formes *Pointe du Moulin* et *Pointe de l'Anse* qui étaient, en 1691, en usage local.

Ce dernier s'interroge de plus à savoir si la *pointe à Porte-Lance*, cité par J.-C. Pouliot, ne serait pas une déformation du toponyme *Pointe à l'Anse*. Ce nom de *Pointe à Porte-Lance* est utilisé dans la complainte à Veilleux intitulée **Les mariés noyés** relatée dans l' **Histoire de l'île d'Orléans** de Louis-Philippe Turcotte.

Oignons, Pointe aux

Jean Poirier suppose « que ce toponyme tire son origine d'un oignon sauvage qui devait pousser à cet endroit ». Il s'agit d'un toponyme très ancien puisqu'il apparaît sur la carte de Villeneuve datée de 1689. Le nom de *Grosse Pointe* fut également utilisé à certains moments pour désigner cette entité. Poirier remarque cependant que ces désignations ne sont plus en usage.

Caps, Les

Il s'agit d'une colline au sud-est de la municipalité de *Sainte-Famille* que les insulaires appellent simplement *Les Caps*.

Sainte-Famille

Il s'agit de la plus ancienne paroisse de l'*île d'Orléans*, puisqu'elle est fondée dès 1661. Selon Pierre-Georges Roy, son nom a été choisi en rapport avec les noms des paroisses environnantes. Jean Poirier remarque, en 1961, que « le nom de Sainte-Famille s'implanta immédiatement dans la toponymie de l'île d'Orléans. Les cartes de Villeneuve en 1689, de Catalogne en 1709 et de Bellin en 1744, en sont la preuve. Toutefois sur ces trois cartes, c'est la forme La Sainte-Famille et non Sainte-Famille qui est employée. L'article tomba par la suite et aujourd'hui seule Sainte-Famille est en usage ».

De 1661 jusqu'à 1679, *Sainte-Famille* était la seule paroisse de l'*île d'Orléans* et on la connaissait sous le nom de la « paroisse de l'Île ». Vers 1683, l'abbé Lamy dénombrait 51 familles et 384 âmes dans la paroisse.

Fonds, Les

Jean Poirier fait remarquer que la terrasse plane, que l'on retrouve au pied de l'abrupt à *Sainte-Famille*, est appelée *Le Fond* ou *Les Fonds*.

Dans **Le Fou de l'île**, roman de Félix Leclerc, « C'est là que le fou de l'île, venu d'un long voyage, a été vomi par la marée de neuf heures, une nuit... ».

Nous avons remarqué, lors d'une enquête toponymique, en 1982, que le toponyme *Les Fonds* est utilisé pour désigner les rivages bordés de reliefs élevés dans la région de *Charlevoix*.

Pot au Beurre, Rivière

La *rivière Pot au Beurre* coule à la limite des municipalités de *Saint-Pierre* et de *Sainte-Famille*. Ce toponyme est relativement ancien puisqu'il est mentionné dans la délimitation de la paroisse de *Sainte-Famille* datant de 1722. L'origine du nom est obscure, mais on peut émettre l'hypothèse que les gens avaient probablement l'habitude de conserver leur beurre au frais l'été, en le déposant dans les eaux de cette petite rivière, d'où son appellation.

Saint-Pierre

C'est probablement en l'honneur de saint Pierre, apôtre de Jésus, que la paroisse religieuse fut ainsi baptisée. En 1679, à sa fondation, elle comprenait le territoire actuel de *Sainte-Pétronille*. Jean Poirier mentionne que le nom de *Saint-Pierre* s'implanta immédiatement dans la toponymie de l'île puisqu'en 1689 le nom apparaît déjà sur la carte de Villeneuve.

La Côte-du-Sud

Peuplée plus tardivement que la rive nord et l'île d'Orléans, la Côte-du-Sud ne compte encore, au début du XVIII[e] siècle, qu'un peu moins d'un millier d'habitants répartis par grappes entre Lauzon et Cap-Saint-Ignace. Le plus remarquable, c'est que la plupart de ces nouveaux colons proviennent de la rive opposée du fleuve, où les meilleures terres ont déjà été concédées depuis le milieu du XVII[e] siècle. Mais contrairement au milieu d'origine, le nouvel établissement mettra plus d'un siècle à essaimer vers l'est, se satisfaisant plutôt d'un gonflement sur place.

Les groupes les plus denses, sont ceux de Lévis-Lauzon, de Beaumont, de Montmagny (alors Pointe-à-la-Caille et plus tard Saint-Thomas), de Cap-Saint-Ignace, de L'Islet et de Sainte-Anne (alors Grande-Anse), qui marque les limites extrêmes de la région. Ils le seront encore en 1765, réunissant à eux seuls plus de 95% de la population littorale.

Vouée, dès le départ, à l'agriculture, l'économie de la région ne se transformera qu'au XIX[e] siècle, avec l'expansion du commerce du bois et l'apparition d'industries connexes. Mais, c'est surtout avec l'arrivée du chemin de fer, dans le troisième quart du XIX[e] siècle, qu'elle connaîtra sa véritable expansion. Ses plus belles réussites sont d'ordre industriel et demeurent celles de Lévis-Lauzon, où ateliers d'entretien et de réparation de toutes sortes côtoient les chantiers maritimes, et celles de Montmagny et de L'Islet, où se développent des ateliers de fabrication mécanique destinés à la production de poêles, de moulins et d'appareils divers, le plus important demeurant une fonderie de Montmagny, qui emploie jusqu'à 300 ouvriers dans les années 1930-1935.

Aujourd'hui, la région se distingue par de multiples vocations, plus industrielles et commerciales au centre qu'en périphérie, qui donnent à l'habitat toute sa diversité.

Atkinson, Pointe

La *pointe Atkinson* est située à l'embouchure de la *rivière Etchemin*, à proximité de *Saint-Romuald*. On l'appelait autrefois, *La Pointe* ou encore *Pointe des Frères*, parce qu'elle appartenait à des religieux. Le nom d'Atkinson lui a été attribué en souvenir de son ancien propriétaire.

Pierre-Georges Roy rapporte qu'il y avait autrefois des îlots fermant l'entrée de la *rivière Etchemin*. C'est en voulant assécher les marais *d'Atkinson* que les grands travaux ont rattaché ces îlots à la terre ferme.

Saint-Romuald

La ville de *Saint-Romuald* est située au confluent des rivières *Chaudière* et *Etchemin* et du *fleuve Saint-Laurent*. Cette ville a été érigée par suite de la fusion des municipalités de *Saint-Télesphore* et de *Saint-Romuald-d'Etchemin*, le 18 décembre 1905.

« Etchemin » vient d'un mot de la langue abénaquise « Etemankiaks », qui signifie « terre de la peau pour les raquettes ». On apercevait en effet à cet endroit un grand nombre d'orignaux et de caribous, dont les peaux font de bonnes raquettes. Déjà en 1651, on trouvait sur ce territoire les premiers établissements de pêche. En 1818, on construisait le premier pont sur la *rivière Etchemin*.

Le gentilé retenu pour désigner les résidents de *Saint-Romuald* est Romualdien, ienne.

New Liverpool

En bordure du *fleuve Saint-Laurent*, en aval du *pont de Québec*, se trouve le hameau de *New Liverpool*, compris à l'intérieur des limites de la ville de *Saint-Romuald*.

Ce toponyme remonte au début du Régime anglais. C'est là qu'on chargeait le bois sur les vaisseaux en partance pour *Liverpool*, en *Angleterre*. Comme on est à l'époque où les noms de lieux au *Québec* sont anglicisés, *New Liverpool* remplaça *Etchemin*. Dans beaucoup de cas, la population conserva les noms de lieux anciens, mais, ici, c'est l'appellation anglaise qui s'est transmise.

Etchemin, Rivière

Aussi connue sous le nom de *Grande Rivière*, la *rivière Etchemin* sépare *Saint-David-de-l'Auberivière* de *Saint-Romuald*. Elle se jette dans le *fleuve Saint-Laurent*, à moins de deux kilomètres de la *rivière Chaudière*.

Ce toponyme fait référence à la tribu des Etchemins, reliée plus tard à celle des Abénaquis, qui utilisait cette rivière de même que la *Penobscot* pour se rendre des forêts du *Maine*, soit vers le fleuve, soit

vers la mer. À cette époque, chaque tribu possédait ses propres voies de communication. Outre les Etchemins dont nous venons de parler, les Iroquois utilisaient les rivières *Connecticut* et *Richelieu* pendant que les Abénaquis possédaient la *Kennebec* et la *Chaudière*.

Quant aux Abénaquis eux-mêmes, ils donnaient à la *rivière Etchemin* le nom d'« Akig8teku », qui signifie « rivière du loup marin ». Les îlots à l'entrée de la rivière constituaient en effet, à l'époque, un habitat de prédilection pour ces animaux. Aujourd'hui, ils l'appellent *Ataman*, qui signifie « là où ils lacent des raquettes ».

La documentation nous livre le mot *Etchemin* sous de nombreuses épellations, dont: « estchemins », « eteminquois », « Détréchemins », « d'Etrechemins », etc.

Penin, Rivière

Passant face à *Saint-Jean-Chrysostome*, la *rivière Penin* se jette dans la *rivière Etchemin*. Ce nom a été donné à la concession et à la rivière par Louis Penin, paysan de l'endroit en 1745. On l'appelle aussi *Rivière à Pénin*.

Fréchette, Anse

Cette anse fait partie du village de *Saint-David-de-l'Auberivière*. On lui donne parfois, par erreur, le nom de *Hadlow Cove*, qui est l'appellation de l'anse voisine.

Le toponyme *Fréchette* rappelle le poète québécois Louis Fréchette, né à cet endroit en 1839.

Desjardins

Cette désignation de la municipalité régionale de comté est tirée de l'histoire locale de la région au sud de *Québec*. Alphonse Desjardins est identifié aux Caisses populaires Desjardins. Né à *Lévis* en 1854, il est journaliste, éditeur et commandeur de Saint-Grégoire, distinction pontificale créée par le pape Grégoire XVI. Son oeuvre majeure est celle de la fondation des Caisses populaires en 1900. Il décède le 31 octobre 1920 dans sa ville natale.

Cette M.R.C. a été proclamée le 23 septembre 1981.

Saint-David-de-l'Auberivière

Cette municipalité est sise à proximité de *Lévis* et a été érigée le 13 janvier 1876; elle devient « ville », en 1962. On y retrouve des colons dès 1649, la paroisse faisait alors partie de *Saint-Joseph-de-la-Pointe-Lévy*.

Mise sous le patronage de saint David, en l'honneur de l'abbé David Déziel, ancien curé de la paroisse de *Notre-Dame-de-la-Victoire-de-Lévis*, la municipalité porte le nom de *l'Auberivière* en l'honneur de monseigneur François-Louis Pourray de l'Auberivière, évêque de *Québec*. À l'origine, la paroisse devait s'appeler *Saint-David-de-Daulac*.

Il existe plusieurs formes pour désigner ce lieu: *Saint-David, Saint-David-de-l'Aube-Rivière, Saint-David-de-Lauberivière*.

Les Saint-Davidois et les Saint-Davidoises sont les habitants de cette ville.

Scie, Rivière à la

La *rivière à la Scie* prend sa source dans les ruisseaux de *Pintendre* et de *Sarosto* et se jette dans le *fleuve Saint-Laurent*, vis-à-vis *Québec*.

C'est sur ses rives que fut prélevé le bois qui allait servir à la construction du couvent des Ursulines de *Québec*.

Couture, Rivière des

La *rivière des Couture* rejoint la *rivière à la Scie* à proximité de *Saint-Télesphore* avant de se jeter dans le *fleuve Saint-Laurent*.

C'est peut-être à cause du premier colon de la *pointe de Lévy*, Guillaume Couture, que cette rivière a été ainsi nommée. On sait que celui-ci était établi sur le bord d'une rivière le séparant de son voisin François Buissot.

Windsor, Anse

L'*anse Windsor* est située à quelques kilomètres de *Saint-David-de-l'Auberivière*, dans le *fleuve Saint-Laurent*.

C'est en souvenir de Leonard Windsor que l'anse a été ainsi nommée. Ce commerçant de bois avait fait l'acquisition d'une terre dans le secteur, en 1832.

Rhodes, Anse

Face à *Lévis*, l'*anse Rhodes* fait partie d'une série d'anses que l'on retrouve tout au long de la rive du *fleuve Saint-Laurent*.

L'*anse Rhodes* de même que le canton du même nom doivent leur appellation à William Rhodes, ministre de l'Agriculture de la province de *Québec* de 1888 à 1890.

Lévis

Située en face de *Québec*, sur la rive sud du *fleuve Saint-Laurent*, la ville de *Lévis* s'élève sur une falaise abrupte. Elle a annexé en 1916 la municipalité de la paroisse de *Notre-Dame-de-la-Victoire* fondée en 1855. C'est en 1860 que *Lévis* à été incorporée et nommée ainsi en souvenir de François Gaston, seigneur et duc de Lévis, héros de la bataille de *Sainte-Foy* en 1760. La ville a reçu son statut actuel le 16 mars 1916.

C'est à partir de *Lévis* que Wolfe a bombardé *Québec* durant 3 mois, en 1759. Ses batteries étaient placées sur le site de l'église paroissiale et du couvent.

La renommée de *Lévis* lui vient aussi de ses activités économiques. Stimulée par le commerce du bois, qu'encourage le blocus continental européen de Napoléon, la future ville devient, à partir de 1810, l'un des principaux centres d'exportation du bois d'oeuvre du *Bas-Canada*, à destination de l'*Angleterre*. Plus tard, elle se spécialisera dans la construction de navires et surtout de bateaux remorqueurs.

C'est aussi vers cette époque (1849) que l'on donne à la ville le nom d'*Aubigny*, en hommage au duc de Richmond et d'Aubigny.

Les habitants de *Lévis* ont reçu le nom de Lévisiens, iennes.

Lauzon

La ville de *Lauzon* est située à quelques kilomètres au nord-est de *Lévis*, face à l'*île d'Orléans*. C'est en 1670 que la *côte de Lauzon* devient la paroisse de *Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy*. En 1867, le village de *Lauzon* est érigé. En 1910, la ville est incorporée; le 8 février 1924, elle annexera le village de *Bienville* qui avait été érigé en 1863.

Les Lauzonnais doivent leur nom à Jean de Lauson, gouverneur de la *Nouvelle-France* et premier concessionnaire de la *seigneurie de Lauzon* en 1636. La graphie de l'anthroponyme « Lauson » a évolué vers « Lauzon » en l'espace d'une dizaine d'années. Rappelons que les concessions étaient alors accordées par la Compagnie des Cent-Associés. Celle-ci avait été formée par le cardinal de Richelieu, avec l'accord du roi Louis XIII. Elle avait pour but de favoriser la colonisation du *Canada* et d'y convertir les indigènes. Cette compagnie était composée des personnes les plus illustres du royaume. Jean de Lauson en faisait partie depuis 1627. Pour faire l'acquisition de la *seigneurie de Lauzon*, il utilise cependant un prête-nom, Simon Le Maître, conseiller du roi, qui lui remet les titres de propriété, onze jours après les avoir reçus officiellement.

Jean de Lauson n'arrive en *Nouvelle-France*, comme gouverneur, que le 13 octobre 1651. C'est l'une des raisons du développement lent de la région. En 1655, pourtant, le premier moulin à farine est construit à la *pointe de Lauzon*.

C'est de *Lauzon* que Wolfe attaquera *Québec* en 1759. On y retrouve encore l'église qui lui servit alors d'hôpital.

Le toponyme *Lauzon* désigne aussi le site historique de *Fort-Lauzon*.

Lévy, Pointe de

Ce très vieux toponyme désigne maintenant une pointe qui s'avance dans le *Saint-Laurent*, dans la ville de *Lauzon*. Lorsqu'il rapporte l'arrivée des frères Kirke devant *Québec* en 1629, Champlain signale pour la première fois le *cap de Lévy*. Puis, en 1632, le fondateur de *Québec* indique deux caps du nom de « Lévy » sur sa carte. L'ingénieur Jean Bourdon fait de même dans le plan des établissements de la *Nouvelle-France* en 1641. Cependant, à partir de 1648, ce vocable semble s'appliquer à toute la rive droite du *Saint-Laurent* en face de *Québec*, qui fut aussi dénommée « Pointe Levi Est » et « Point Levi » sur des cartes anciennes. On a finalement retenu le toponyme *Pointe de Lévy* pour identifier cette partie de la côte. En choisissant ce nom, Champlain voulait honorer Henry de Lévy, duc de Vantadour, vice-roi de la *Nouvelle-France* de 1625 à 1627. La maison de Lévy, selon Joseph-Edmond Roy, tire son origine du village de *Lévy-Saint-Nom*, dans l'*Île-de-France*, à quelques kilomètres de *Chevreuse*

(*Seine-et-Oise*). Certains membres de la famille de Lévy avaient même prétendu descendre du patriarche Jacob par son fils Lévi. Il ne faut pas confondre ici l'origine de ce toponyme avec celle de *Lévis*, désignant la ville située à proximité, qui veut rappeler le chevalier de Lévis, héros de la bataille de *Sainte-Foy* en 1760.

La *batture de la Pointe de Lévy* a la même origine toponymique que la *pointe de Lévy*.

La *pointe de Lévy* a eu comme premier colon Guillaume Couture. Ce voyageur-interprète, né en *Normandie*, était arrivé au Canada vers 1640 et s'était mis aussitôt au service des Jésuites. Prisonnier des Iroquois pendant trois ans, il devient par la suite interprète. Il continua d'ailleurs à exercer ce rôle même après son établissement comme colon à la *pointe de Lévy* en 1647. Notons qu'à l'époque il était particulièrement important de développer cette côte du *fleuve Saint-Laurent*, afin d'assurer l'avantage d'un bon poste d'observation en face de *Québec*. La *pointe de Lévy*, avec sa rive escarpée, offrait tous les avantages nécessaires à ce poste.

Sarosto

Longeant la *route du Président-Kennedy*, ce lieu-dit, situé à proximité de *Lévis*, a été l'un des premiers endroits colonisés à l'intérieur des terres.

Vers 1744, on appelait ce lieu-dit *Coutances*. Ce nom aurait été donné, soit par Gabriel Hally, qui voulait rappeler l'évêché de *Normandie*, duquel relevait son village d'origine, soit par l'arpenteur Jean-François Hamelin, qui venait de *Saint-Jean-des-Champs*, diocèse de *Coutances*. Le nom de *Sarosto*, quelquefois modifié en *Sorosto*, viendrait, selon Pierre-Georges Roy, du nom « Sarasteku », signifiant « rivière dont le lit renferme du clinquant », nom que les Abénaquis donnaient à la *rivière Saint-Jean*. De son côté, l'historien J.-E. Roy attribue l'origine du nom *Sarosto* aux forêts qui bordent la *Nouvelle-Angleterre*, où tant de batailles opposèrent nos aïeux aux habitants de *Boston*. *Sarosto* rappelle aussi *Sarastan*, un fort que les Anglais détenaient en 1745 sur la *rivière d'Orange* ou *fleuve Hudson*.

Les coureurs des bois furent les premiers à s'aventurer, par la *rivière à la Scie*, jusqu'à ces terres fertiles. En 1744, le secteur comptait une dizaine de colons.

La Martinière, Pointe de

Pointe de terre située à l'est de l'*anse aux Sauvages* et comprise dans l'ancienne *seigneurie de La Martinière* concédée au sieur du même nom, le 5 août 1692. La seigneurie consiste alors en un terrain de 32 arpents de front, mesure française (environ 11 hectares), qui s'allonge sur toute la profondeur de la *seigneurie de Lauzon*, sa voisine. Connue sous le nom de *seigneurie de La Martinière*, son nom demeurera le même jusqu'à l'abolition du régime seigneurial en 1854, figurant comme tel sur toutes les cartes de la fin du Régime français et du Régime anglais. De la seigneurie, celui-ci s'étendra à la pointe, appelée aussi *pointe Martineau* et à l'actuel secteur résidentiel, *Place-Martinière*.

Ville-Guay

Ce hameau, voisin de la *pointe de La Martinière*, rappelle le souvenir de monseigneur Charles Guay, le fondateur de l'hôpital de l'endroit. Dans le cadastre de la paroisse de *Saint-Étienne-de-Beaumont*, il est mentionné *anse de l'Hospice Guay*. Ce toponyme désigne également le ruisseau, situé au sud du hameau de *Ville-Guay*.

Vincennes, Anse de

Parmi la série d'anses qui découpent la côte de la localité de *Beaumont*, il y a l'*anse de Vincennes*. Cette entité géographique tire son nom de l'ancienne *seigneurie de Vincennes*.

La *seigneurie de Vincennes* est concédée le 3 novembre 1672 à François Bissot (ou Byssot) de la Rivière (1614-1673) en faveur de ses fils. Jean-Baptiste (1668-1719) en qualité d'héritier de ce fief, reçoit le surnom de Bissot de Vincennes. Le nom de cette seigneurie rappelle une localité de la banlieue de *Paris*. La seigneurie est appelée à l'origine *Cap-Saint-Claude* pour honorer la mémoire de Claude Maugue, notaire, qui achète une terre dans le voisinage de *Cap-Saint-Claude* en 1677. On la désigne, à partir de 1683, sous le nom de *Montapeine* (aussi orthographiée *Monte-à-Peine* dans les textes) parce que, dit l'archiviste Pierre-Georges Roy, « ... les terres du premier rang de la seigneurie sont, comme disent les habitants canadiens, presque planches. Elles montent à peine ». Sur sa carte de 1831, Bouchette mentionne son nom sous la forme anglaise de « Montapern ».

On retrouve, dans le cadastre de la paroisse de *Saint-Étienne-de-Beaumont*, la variante graphique *Anse Vincennes*.

Saint-Charles, Anse

L'*anse Saint-Charles* est la première anse de la côte de *Beaumont*, située à la sortie de la *seigneurie de Vincennes*. Son nom rappelle le premier seigneur de *Beaumont*, Charles Couillard, sieur des Islets. Elle est désignée ainsi dès le début du XVIII[e] siècle.

Le toponyme *Saint-Charles* désigne le village, situé le long de la *rivière Boyer*. La paroisse est érigée en 1750 sous l'appellation de *Saint-Charles-de-la-Rivière-Boyer* tandis que la municipalité de paroisse devient, en 1855, *Saint-Charles-Borromée*. Ce nom a aussi été attribué au bureau de poste de *Saint-Charles-de-Bellechasse*, à un lac et à ses marais appelés *Plée de Saint-Charles* ou *Savane Claire*.

Trèfles, Anse aux

Cette entité géographique est située à proximité de l'*anse Saint-Charles*. Elle doit son nom à la quantité de trèfles qu'on y trouve. Il s'agit donc d'un toponyme descriptif.

Margot, Anse à

L'origine de ce nom de lieu se trouve, peut-être, dans la liste des premières concessions accordées par le seigneur de *Beaumont*, Charles Couillard. Il est dit que ce dernier a concédé une terre, le 29 août 1694, à Eustache Belrive Couture, marié en 1695 à Marguerite Bégin. Comme cette terre se trouve dans les environs de l'*anse à Margot*, il est possible que celle-ci rappelle cette dame Bégin, familièrement appelée « Margot ».

Toutefois, comme la seigneuresse de *Vincennes*, à l'époque, se prénomme aussi Marguerite (Forestier), il n'est pas impossible que l'*anse à Margot* en rappelle le souvenir, même si cette entité se retrouve en dehors des limites de la *seigneurie de Vincennes*.

Diable, Cap au

Ce promontoire, situé en face des *battures de Beaumont* et vis-à-vis l'*anse à Margot*, a un nom d'origine légendaire. Le comité des fêtes du tricentenaire de *Beaumont* raconte, par l'intermédiaire de Cyprienne Beaudoin, qu'un dénommé « Quenon » Roy, propriétaire d'une terre de la *seigneurie de Beaumont*, aurait vu le diable. À la suite de cette apparition, il se serait baptisé lui-même « Roy le diable ». C'est à partir de cette légende qu'on a nommé le cap de ce nom.

Bellechasse

Cette municipalité régionale de comté reprend le nom de l'ancien comté municipal, dont elle récupère la majeure partie du territoire. Dès 1632, ce nom est mentionné sur une carte de Champlain sous la forme de l'« Isle de Chasse », qui deviendra l'« Ile de Bellechasse ». Par la suite, cette désignation fut attribuée localement à la *seigneurie de Berthier*. Elle rappelle très certainement les excellentes chasses que les habitants de *Québec* faisaient sur la rive sud du *Saint-Laurent*.

Cette M.R.C. a été proclamée le 23 septembre 1981.

Village, Anse du

L'anse du village de *Beaumont* porte le nom descriptif de l'*anse du Village*. Elle fait face aux *battures de Beaumont*.

Beaumont

Cette agglomération porte un nom qui, aujourd'hui, désigne un bureau de poste, un lac, un hameau appelé *Beaumont-Est*, un ruisseau et des battures. Cette dénomination s'appliquait également jadis à une seigneurie.

En effet, le 3 novembre 1672, Charles Couillard, sieur des Islets, acquiert la *seigneurie de Beaumont*. Le nom de cette seigneurie a peut-être voulu rappeler celui d'un village du département de *Puy-de-Dôme*, en *France*. Mais selon l'abbé Couillard-Després, Charles Couillard l'a dénommé *Beaumont* en souvenir d'un de ses compagnons d'armes, Nicolas Hancourt, écuyer, sieur de *Beaumont*. Les historiens Pierre-Georges Roy et Hormisdas Magnan appuient aussi cette deuxième hypothèse.

La paroisse religieuse est appelée *Saint-Étienne-de-Beaumont* et placée sous le patronage de saint Étienne, diacre et martyr. L'érection de la municipalité, en 1845, se fera sous le même nom.

Les résidents de *Beaumont* répondent à la dénomination de Beaumontois et de Beaumontoises.

Labrie, Anse

Cette anse, sise à proximité du village de *Beaumont*, rappelle, sans doute, un certain Labrie, censitaire de la *seigneurie de Charles-Marie-Couillard*, deuxième seigneur de Beaumont. Ce dernier est peut-être originaire de la même famille que Jean Mignot dit Labrie, lequel est parti de *Saint-Germain-de-la-Seine*, en *Bourgogne*, pour venir à *Sainte-Famille* de l'*île d'Orléans* avant d'aller s'établir à *Rivière-Ouelle* à la fin du XVII[e] siècle.

Moulin, Anse du

L'*anse du Moulin*, à l'est du village de *Beaumont*, doit son nom à l'ancien moulin de *Beaumont* qui existait déjà en 1707, sur la *chute à Mailloux*. Cette chute rappelle Michel Mailloux, le premier concessionnaire de la terre sur laquelle elle se trouve. C'est lui qui, sans doute, a donné son nom au *ruisseau Mailloux*, lequel désignait autrefois le *ruisseau Beaumont*.

La Durantaye, Pointe de

Cette pointe, qui s'avance dans le fleuve entre l'*anse du Moulin* et la *pointe Saint-Michel*, a reçu son nom de la *seigneurie de La Durantaye* concédée en 1672 au seigneur Olivier Morel de La Durantaye (1640-1716). Les cartes de Bouchette de 1815 et de 1831 confirment cette appellation, mais sous la graphie « La Durantaie ».

Saint-Michel

Bien que cette municipalité soit née officiellement en 1845, la paroisse religieuse a été fondée dès 1672 et érigée canoniquement en 1678. Jusqu'en 1842, elle portera le nom de *Saint-Michel-de-la-Durantaye*, qui rappelle la *seigneurie de La Durantaye*. Par la suite et jusqu'à aujourd'hui, on la connaîtra sous le nom de *Saint-Michel-de-Bellechasse*, qui est aussi celui du bureau de poste. On y retrouve un petit lac, du nom évocateur de *Lac aux Canards* et deux petites rivières que Bouchette identifiait autrefois comme « Les Rivières Boyer » et « Le Bras », mais que l'on désigne, aujourd'hui, sous les appellations de *Décharge du Lac aux Canards* et *Bras Saint-Michel*.

Les habitants de *Saint-Michel* portent le gentilé de Michelois et de Micheloises.

Labrecque, Pointe à

Comme la *pointe Samson*, sa voisine, cette pointe rappelle l'un des premiers concessionnaires de la *seigneurie de Beaumont*, Mathurin Labrecque, qui acquit une terre dans le premier rang le 1[er] juin 1699.

Mercier, Anse

Cette anse, située entre la *pointe Samson* et la *pointe à Labrecque*, rappelle le colon Pascal Mercier. Celui-ci arrive dans la *seigneurie de Bellechasse* en 1673 et défriche la terre qui sera cultivée par plusieurs générations de ses descendants.

Cette entité a donné son nom à la localité d'*Anse-Mercier*.

Samson, Pointe

Pointe qui s'avance dans le *fleuve Saint-Laurent* à proximité de la *pointe Saint-Michel*. Elle porte sans doute le nom d'une des premières familles de la région.

Boyer, Rivière

Cette rivière prend sa source à *Saint-Henri* et, après avoir traversé la paroisse *Saint-Charles-Borromée*, va se jeter dans le *Saint-Laurent* entre les paroisses de *Saint-Michel* et de *Saint-Vallier*.

Selon l'archiviste Pierre-Georges Roy, en donnant à cette rivière le nom de *Boyer*, les premiers habitants de la région ont voulu honorer la mémoire du chirurgien Boyer, de *Rouen*, qui accompagna Champlain dans son expédition de 1610 contre les Iroquois et qui pansa sa blessure. Champlain parle aussi d'un Boyer « aussi malicieux que grand chicanier », membre de la Compagnie des marchands de Normandie, qui recruta des colons pour la *Nouvelle-France*.

Ce qui est certain, selon Roy, c'est qu'il n'y a jamais eu de Boyer dans l'ancien comté de *Bellechasse* ou les environs.

Le père Marie-Antoine ajoute qu'au début du XVIII[e] siècle la *rivière Boyer* porte aussi les noms de *rivière de La Durantaye* et de *rivière des Mères*, du nom du seigneur de La Durantaye, qui y cultive une terre, et en référence aux Dames de l'Hôpital Général de *Québec*, qui en occupent une du côté de *Saint-Michel*. Mais il s'agit peut-être d'une erreur, car

la *rivière des Mères* coule un peu plus au sud. Quoi qu'il en soit, ces toponymes finissent vite par disparaître puisque, sur sa carte de 1815, Bouchette indique la *rivière Boyer* sous son nom actuel. Depuis lors, ce dernier s'est transmis à un hameau, à un bureau de poste et aux rangs qui la bordent.

Bellechasse, Île de

Ce toponyme désigna d'abord l'île que Champlain situe sur sa carte de 1632 en face de *Saint-Vallier*, sous l'appellation d'« Isle de Chasse » parce qu'il la tient pour un excellent endroit de chasse.

L'archiviste Pierre-Georges Roy rappelle que cette île sera dénommée plus tard « islets de Belle-Chasse » et « Islets de Bellechasse ». Sur la carte de Charlevoix (1744) tout comme sur celles de Bouchette (1815 et 1831), on retrouve déjà le vocable *Bellechasse* pour l'identifier.

Cet îlot a reçu aussi les noms d'*île de Berthier* et d'*îlet de Berthier*, en l'honneur de leur propriétaire, Monsieur de Berthier. Maintenant, on la nomme simplement *Île de Bellechasse*. Le toponyme *Bellechasse* s'est étendu à la seigneurie, à l'anse appelée aussi *Baie de Bellechasse*, au ruisseau et enfin au comté érigé en 1829.

Les habitants de *Bellechasse* ont reçu le nom châtoyant de « Beauchasseurs » et de « Bellechasseresses« !

Saint-Vallier

Cette municipalité de paroisse était, à l'origine, comprise dans la *seigneurie de La Durantaye*. Son territoire fut d'abord cédé en 1716 à Louis-Joseph de La Durantaye, fils du seigneur de La Durantaye (1640-1716), puis acheté quelques années plus tard par monseigneur de Saint-Vallier (1653-1727), pour le compte des Dames de l'Hôpital Général de *Québec*. Ce dernier y fait construire une chapelle qu'il dédie à saint Philippe et à saint Jacques, d'où le nom de *Saint-Philippe et Saint-Jacques de Saint-Vallier* attribué à la paroisse érigée le 3 mai 1722. On ne conservera que le vocable *Saint-Vallier* pour rappeler le fondateur de la paroisse. L'érection municipale en 1855 confirme cette dernière appellation.

Le toponyme désigne également une gare, une pointe appelée aussi *Pointe à Amos*, une anse et un banc de sable. Bouchette, en 1815, désigne la seigneurie sous le nom de « St. Vallier », mais sur sa carte de 1831 il inscrira « St. Valier », graphie qui s'est transmise jusqu'à aujourd'hui dans la variante, peu utilisée il est vrai, de *Saint-Valier*.

Quant à l'appellation *Pointe à Amos*, elle provient, sans doute, du premier résident de l'endroit, Arthur Amos. Il est possible aussi que le nom donné au hameau *Valléville* soit issu d'une déformation du mot « Vallier ».

Blanche, Rivière

Ce cours d'eau traverse les paroisses de *La Durantaye* et de *Saint-Vallier* avant de se jeter dans le *fleuve Saint-Laurent*. Son nom, d'origine inconnue, provient peut-être de la couleur de l'écume de ses eaux ou de celle de ses rapides.

Rouge, Pointe

Cette entité, située à l'extrémité ouest de l'*anse de Bellechasse*, est appelée de ce nom parce que, sans doute, la composition de son sol lui donne une couleur rougeâtre.

Montmagny

La désignation de cette municipalité régionale de comté tire son origine de celle du comté municipal de *Montmagny* où se retrouve la ville du même nom. Il a été attribué en l'honneur du deuxième gouverneur de la *Nouvelle-France*, Charles Huault de Montmagny (1583-1653), qui s'est vu concéder la *seigneurie de la Rivière-du-Sud* en 1646. *Montmagny* est une petite commune de *Seine-et-Oise*, en *France*.

Cette M.R.C. a été proclamée le 23 septembre 1981.

Berthier-sur-Mer

Cette localité tire son nom de la *seigneurie de Bellechasse*, ou *Berthier*, concédée le 29 octobre 1672 à Alexandre Berthier, capitaine au régiment de Carignan, et de l'habitude qu'ont les habitants de la *Côte-du-Sud* et du *Bas-Saint-Laurent* d'appeler le fleuve « la mer », en raison de sa largeur croissante, à l'aval de *Québec*, et de la salinité de ses eaux.

Bien que la seigneurie ait été souvent dénommée *Bellechasse*, c'est sous l'appellation de *Berthier* que la plupart, sinon la totalité, des cartes du XVIII[e] et du XIX[e] siècle la désignent, tant celle de Gale et Duberger (1795) que celles de Samuel Holland (1802), de Vondenvelden et Charland (1803) ou de Bouchette (1815, 1831). À vrai dire, il n'y a que Cour-

chesne (1923) qui l'identifie sous le nom de *Bellechasse*, en référence probablement à la paroisse *Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse* dans laquelle se retrouve aujourd'hui *Berthier-sur-Mer*.

Cette paroisse religieuse apparaît le 3 octobre 1678 et est homologuée, comme beaucoup d'autres, le 3 mars 1722. En 1845, elle devient municipalité, connue sous le nom de *Berthier-Paroisse*; ce nom survivra jusqu'en 1971, date à laquelle il est changé pour celui de *Berthier-sur-Mer*.

Par extension, d'autres entités adopteront le nom du seigneur de *Berthier*: l'*anse de Berthier*, appelée aussi la *plage de Berthier*, la *pointe de Berthier Est*, le *trou de Berthier*, les bureaux de poste de *Berthier-sur-Mer* et de *Berthier-en-Bas* et le comté de *Berthier*, apparu en 1847, en remplacement de l'ancien comté de *Bellechasse*.

Verte, Pointe

Cette pointe est située tout près de la *pointe de Berthier Est*. Il y a à cet endroit plus de verdure que dans tout autre lieu de l'entourage. C'est cette végétation luxuriante qui lui a valu ce nom.

Sud, Rivière du

Cet important cours d'eau de la division de recensement de *Montmagny* est à l'origine du nom de la seigneurie qu'elle traverse. Cette rivière a servi de borne pour l'arpentage des côtes. Elle a donné son nom aux paroisses de *Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud* et de *Saint-François-de-Sales-de-la-Rivière-du-Sud*.

Elle est connue de Champlain, qui la nomme, sur sa carte de 1632, « rivière S. Antoine ». Elle porte son appellation actuelle sur les cartes de Charlevoix (1744), de Bellin (1764) et de Bouchette (1815, 1831).

Casault

Ce lieu-dit, situé au sud-est de l'*anse de Berthier*, évoque, peut-être, le souvenir du vicaire général Louis-Jacques Casault qui s'occupe des affaires ecclésiastiques de *Québec* au milieu du XIX[e] siècle.

Un rocher, situé en face de cet ancien hameau, est désigné du même nom ainsi que par ceux de *Rocher à Nicole* et *Rocky Reef*.

Thivierge, Ruisseau

Ce cours d'eau, qui se jette dans le *fleuve Saint-Laurent* en amont de la *pointe Saint-Thomas*, rappelle l'une des familles de l'*île d'Orléans* venues, entre 1692 à 1725, s'établir dans la région: les Thibierge ou Thivierge.

Vieux Moulin, Rivière du

C'est sans doute à cause du moulin appelé *Le Grand Moulin*, situé sur les bords de la *rivière des Vases* dans laquelle il se jette, que ce cours d'eau est appelé ainsi. Ce moulin, construit en 1842, appartenait au dernier seigneur de la *Rivière-du-Sud*, W.N.R. Patton. Celui-ci acheta, vers 1835-1840, les terres, les pouvoirs d'eau ainsi que le moulin banal et le domaine ancestral des seigneurs Couillard de Lespinay.

L'appellation *Rivière du Vieux Moulin* remplace maintenant celle de *Rivière des Vases*.

Oies, Pointe aux

Il y a, au nord-est de la ville de *Montmagny*, là où la *rivière du Vieux Moulin* se jette dans le *fleuve Saint-Laurent*, un « sanctuaire » de l'oie blanche. C'est à cause de la présence de ces milliers d'oiseaux, que cette pointe fut dénommée la *pointe aux Oies*.

Montmagny

Cette ville, située à l'est de *Berthier-sur-Mer*, est un important centre industriel et commercial. Elle était comprise autrefois dans les limites de la *seigneurie de la Rivière-du-Sud*, concédée le 5 mars 1646 au sieur de Montmagny, gouverneur de la *Nouvelle-France*, par la Compagnie des Cent-Associés. Du nom de cette seigneurie, ne survivent que celui de la *rivière du Sud* et celui de la *batture de la Rivière du Sud*.

D'abord desservie par voie de mission, de 1678 à 1714, la paroisse sera érigée canoniquement en 1722 sous le patronage de saint Thomas, en l'honneur de son deuxième desservant, l'abbé Thomas Morel.

Dès 1815, Bouchette y signale une agriculture prospère, à tel point qu'on l'appelle le « Grenier bas district ». On y trouve déjà un village, *Saint-Thomas*, qui compte, avec ses 90 maisons et ses 500 habitants, parmi les plus importants de la région. Il apparaît sur toutes les cartes de la fin du XVIII[e] siècle et de la première moitié du XIX[e] siècle. Il laissera son nom

à une pointe, la *pointe Saint-Thomas*, située en amont de l'embouchure de la *rivière à Lacaille*.

Érigée en municipalité de paroisse le 1er juillet 1845 sous le nom de *Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille*; en 1883, le village de *Montmagny* est érigé. Devenu « cité » en 1966, *Montmagny* devient « ville » en 1982.

Les habitants de *Montmagny* portent le gentilé de Magnymontois et de Magnymontoises.

Prairies, Ruisseau des

Ce cours d'eau, appelé aussi *Ruisseau de la Prairie*, doit son nom aux prairies qu'il traverse. Il s'appelle aussi *Le Pouce* parce qu'il est un affluent du *bras Saint-Nicolas*.

À l'embouchure de ce ruisseau, un pont lui a emprunté son nom, le *pont de la Prairie*.

Saint-Nicolas, Bras

Cet affluent de la *rivière du Sud* a probablement été appelé ainsi en souvenir de Noël-Nicolas des Pretz, beau-père de Louis Couillard. Le seigneur Couillard est l'un des propriétaires de la *seigneurie de la Rivière-du-Sud*. Cette hypothèse d'Albert Dion sur l'origine de ce nom n'est pas partagée par Joseph-Arthur Richard. Ce dernier pense que cette rivière, qui prend sa source à l'intérieur de l'ancienne *seigneurie de L'Islet*, a été dénommée *Bras Saint-Nicolas*, en l'honneur du seigneur Nicolas Gamache.

Sur la carte de Samuel Holland de 1802, on retrouve « R. St Nicolas »; sur celle de Vondenvelden et Charland de 1803, « Bras S^t Nicolas » et sur celle de Bouchette de 1831, « Bras S^t Nicholas ».

Bassin, Le

Entre la *rivière du Vieux Moulin* et la *pointe aux Oies*, il existe une entité géographique qui rassemble les eaux de la *rivière du Sud* et de ses affluents: *Le Bassin*, où se jettent le *bras Saint-Nicolas* et le *ruisseau des Prairies*. C'est probablement à cause de cette fonction « d'entonnoir » qu'elle a reçu son nom.

Lacaille, Pointe à

La *pointe à Lacaille* se situe immédiatement à l'amont de l'embouchure de la *rivière du Sud*, le long de la rive du *fleuve Saint-Laurent*.

Le vocable rappelle Adrien d'Abancourt dit Lacaille, qui se noya près de l'embouchure de la *rivière Lacaille* en 1640, vis-à-vis la pointe qui porte aujourd'hui son nom et où l'on planta une croix l'année suivante.

De la pointe et de la petite rivière, le toponyme s'étendra plus tard à la paroisse, que l'on prendra l'habitude de dénommer désormais *Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille*.

Le vocable « Lacaille » a d'ailleurs connu plusieurs variantes graphiques au cours des années. Pour désigner la rivière, par exemple, on retrouve les appellations *Rivière à la Caille*, *Rivière la Caille*, *Petite rivière à la Caille* et *Rivière à Caille*. Bouchette, quant à lui, la désignait sur sa carte de 1831 comme la « Petite R^re à la Caille ».

Perdrix, Rivière des

Cet affluent du *bras Saint-Nicolas* a une appellation d'origine descriptive. Son nom *Rivière des Perdrix* évoque des scènes de chasse et de pêche. Les perdrix sont nombreuses dans la forêt où coule cette petite rivière, endroit fréquenté non seulement par les chasseurs, mais aussi par les pêcheurs qui vont y taquiner la truite. À l'est de cette rivière, on retrouve le *lac des Perdrix*.

Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues

La municipalité de paroisse de *Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues* a été érigée en 1845. La paroisse religieuse avait été érigée canoniquement en 1827 et civilement en 1842. Magnan affirme que le vocable « Saint-Antoine » a été choisi pour le nom de la paroisse parce que les habitants avaient une grande dévotion pour ce saint.

Quant à l'origine du toponyme, voir *Grues, Île aux*.

Grosse Île, La

Située à 42 kilomètres à l'est de *Québec*, *la Grosse Île* a été une station de quarantaine pour le *Canada*, de 1832 jusqu'en 1920. Cette île a été achetée en 1832 des Ursulines de *Québec* par le gouvernement du *Bas-Canada*, lorsque le choléra asiatique faisait des ravages en *Europe*. Tous les vaisseaux remontant vers *Québec* devaient s'arrêter à l'île pour que les passagers et les membres d'équipage subissent un examen. Les malades, quand il y en avait, étaient conduits à l'hôpital pendant 40

jours ou une quarantaine et le navire était fumigé avant de pouvoir continuer sa route. D'où les appellations d'*Île de la Quarantaine* ou *La Quarantaine* retrouvées dans certaines sources. Les toponymes *Îles aux Malades* et *Île Malade* ont aussi été associés à l'entité. Les épidémies de choléra de 1834 et de 1849 ont causé bien des ennuis aux employés de la quarantaine, mais ce fut peu de chose en comparaison du typhus de 1847 alors que plus de 7 000 Irlandais périrent et furent enterrés dans une fosse commune sur *la Grosse Île*. Le 15 août 1909, un monument a été érigé sur cette île en mémoire de ce tragique événement. Aujourd'hui, *la Grosse Île* est le siège d'une station de recherche du Gouvernement fédéral.

La Grosse Île, prétendent certains, a été autrefois appelée *Île de Grâce*. De l'anglais, *Grace Island*, on a fait *Grosse Île*. Cette hypothèse, toutefois, ne tient pas, puisque dans l'acte de foy et hommage de Pierre Pécart de Grandville pour son *fief de Grandville*, le 7 juillet 1677, on retrouve le vocable *Grosse Île*. Signalons, enfin, qu'il existe aussi d'autres variantes pour cette île, telles *La Grande Île*, l'*île du Phare* et la *Grosse Île de Berthier*.

Patience, Île

Cette île est située au nord de *la Grosse Île*, en face du *banc de Montmagny*, dans la circonscription du même nom. Elle occupe une superficie d'environ 43 hectares. Un petit chenal la sépare de l'*île au Canot*.

Selon Pierre-Georges Roy, l'origine du nom de l'île remonte aux premiers temps de la colonie. En 1663, le père Paul Le Jeune participait à une expédition de chasse avec des Amérindiens. Ces derniers l'ont obligé à séjourner huit jours sur l'*île Patience*. C'est probablement ce qui lui a valu son nom.

Le gouverneur Louis d'Avaugour a concédé cette île le 14 septembre 1662 à Noël-Jérémie dit Lamontagne. Cependant, Trudel prétend que l'île dont il s'agit ici a été confondue avec *la Grosse Île*, ce qui infirmerait que, plus tard, elle soit devenue, avec l'*île au Canot*, la propriété de Pierre Bécart de Granville. Autrefois l'*île Patience* était très giboyeuse.

Gointon, Île

Située dans le prolongement de *la Grosse Île*, à son extrémité est, l'*île Gointon* paraît sur les cartes marines canadiennes.

D'autres noms sont donnés pour cette île dont on ne connaît pas l'origine du nom. *Île Barrier* et *Île à la Barrière* sont mentionnés chez Potvin. De source orale, on l'appelle aussi *Le Gointon*, vocable que l'on retrouve dans plusieurs sources écrites, mais, là encore, on ne sait rien de sa signification.

Deux Têtes, Île à

Cette île est située dans le *fleuve Saint-Laurent* vis-à-vis *Montmagny*. Selon D. Potvin, l'*île à Deux Têtes* a été dénommée ainsi parce que vue du nord-ouest, sa forme rappelle les deux bosses d'un chameau qui se serait aventuré dans le fleuve où s'enfoncent ses longues jambes.

De source orale, cette île est quelquefois appelée *Île à Deux Cabourons*. Ce nom vient de ce que, en franco-québécois, on appelle « cabouron » une souche pourrie, une roche cachée par la terre, ou une bosse de terre déplaisante pour le laboureur. L'*île à Deux Cabourons* traduit donc la vision populaire de l'*île à Deux Têtes*. On connaît une autre variante cartographique pour cette entité, *Two Heads Island*.

Sottise, Île la

Sise dans le *fleuve Saint-Laurent*, près de *Montmagny*, cette île est aussi appelée *île Cliff* sur les cartes marines. On retrouve, en outre, une autre variante pour cette entité, *La Sottise*. Cependant, les sources tant orales qu'écrites étant discrètes sur l'origine du toponyme, on ignore tout de sa signification.

Cette île marque l'entrée du *passage de la Quarantaine* entre *la Grosse Île* et l'*île Sainte-Marguerite*.

Sainte-Marguerite, Île

Située entre l'*île aux Grues* et *la Grosse Île*, en face de *Montmagny*, cette île n'est pas habitable en raison de la nature du sol. Autrefois, on en a tiré beaucoup de bois de chauffage et, pendant l'été, on y faisait pacager des animaux. L'*île Sainte-Marguerite* est entourée d'îlots inhospitaliers localisés au nord et à l'est de celle-ci.

L'*île Sainte-Marguerite* a toujours été connue sous ce nom. Autant les sources écrites que les sources orales donnent ce toponyme. Il y a toutefois une exception : certaines cartes anglaises, marines surtout, rapportent plutôt les noms d'*île Marguerite*, d'*Île Margaret* et d'*île Margeret* pour cette entité.

Quant à l'origine du toponyme lui-même, elle semble remonter au milieu du XVII[e] siècle. En effet, le 12 septembre 1662 l'île fut concédée en fief et seigneurie à Marguerite Couillard, veuve de Jean Nicolet et de Nicolas Macquart. Dans les titres de concession, l'île est appelée « île au Canot » mais comme, selon Marcel Trudel, il ne pouvait s'agir de l'île de ce nom qui est très près de la rive nord de l'*île aux Grues*, il faut en conclure que nous avons affaire, soit à une erreur de localisation du fief concédé de la part de l'administration coloniale – ce qui était fréquent à l'époque – soit à une dénomination réelle qui tomba en désuétude par la suite. La question reste ouverte.

Ronde, Île

Située entre l'*île du Cheval* et l'*île aux Grues*, près de la *pointe aux Pins* à l'ouest, l'*île Ronde* tire son nom de sa forme circulaire. On lui connaît aussi beaucoup d'autres noms. La tradition orale l'a dénommée *Île de la Ronde*, *Îlet Rond*, *Rocher à Goélands*, *Île à Goélands* ainsi que *La Boule*. Dans les écrits, on la désigne aussi sous le nom d'*Île Haystack*.

Île aux Grues, Archipel de l' ou Montmagny, Archipel de

La municipalité de *Saint-Antoine-de-L'Isle-aux-Grues*, sise en face de *Montmagny*, est constituée de plusieurs îles dont les principales sont l'*île aux Grues* et l'*île aux Oies*. Le groupement d'îles ne porte pas de nom officiellement et on relève différentes appellations pour les désigner. La Société linnéenne préconise le toponyme *Archipel de Montmagny* tandis que les édiles municipaux de *Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues* lui préfèrent la désignation d'*Archipel de l'Île aux Grues* afin de bien identifier la région d'appartenance des îles. De plus, on retrouve parfois les dénominations suivantes: *Îles de Montmagny*, *Archipel de la Côte-du-Sud* et *Archipel de la Rivière du Sud*.

Localement, la population n'attribue pas de nom collectif à ces îles mais les identifie individuellement: *La Grosse Île* (aussi connue comme étant l'*île de la Quarantaine*), *Île Sainte-Marguerite*, *Île au Canot*, etc.

Comme aucun de ces noms n'a véritablement pris racine dans la population à venir jusqu'à présent, la Commission a décidé en janvier 1984, d'attendre qu'une des appellations s'impose de façon non équivoque et de n'en officialiser aucune pour le moment.

Grues, Île aux

Située dans le *fleuve Saint-Laurent*, vis-à-vis *Cap-Saint-Ignace*, près de *Montmagny*, l'*île aux Grues* doit son nom à ces oiseaux de passage qui la fréquentent encore de nos jours. Sa colonisation date de 1679. Son sol est de qualité supérieure et ses grèves ainsi que ses battures, couvertes de foin. Elle est encore habitée aujourd'hui. Du côté sud de l'île, il y a une tour métallique construite dans les années 1960, en remplacement de l'ancien phare, et un quai d'une longueur approximative de 250 mètres.

Cette île, comme sa voisine l'*île aux Oies*, a été d'abord la propriété de Charles Huault de Montmagny, deuxième gouverneur de la *Nouvelle-France*. Plusieurs variantes, tant écrites qu'orales, existent pour désigner cette île: *Île aux Mules*, *Île Le Moine*, *Île aux Cutardes*, qui n'est en fait que la traduction large de l'anglais « crane », *Île de la Grue* et *Île du Su*, à cause sans doute de sa situation géographique.

Durand, Île à

Située à mi-distance entre l'*île à Deux Têtes* et l'*île de la Corneille*, en face du *banc de Montmagny*, l'*île à Durand* est désignée ainsi dans la plupart des sources, tant orales qu'écrites.

Selon plusieurs auteurs, l'île a d'abord été connue comme l'« île aux Hérons ». Pierre-Georges Roy précise en outre ce qui suit: « Au dire des Amérindiens que rencontre Champlain en 1611, il y avait si grande quantité de hérons sur cette île, que l'air en était tout couvert ».

Elle doit probablement son nom à l'un de ses anciens propriétaires ou occupants.

Corneille, Île de la

Située à l'ouest de l'*île au Canot*, au nord du village de *Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues*, l'*île de la Corneille* a toujours été dénommée ainsi, en raison des cohortes innombrables de ces noirs volatiles qui y séjournent tout l'été. De sources orales, on la connaît comme l'*île aux Corneilles* ou le *rocher aux Corneilles*. On connaît une autre variante pour cette entité, *Île Crow*.

Canot, Île au

Cette île est située dans le *fleuve Saint-Laurent* à 1,6 kilomètre au nord de l'*île aux Grues*. En 1633, un des canots de l'expédition du père Paul Le Jeune, missionnaire jésuite, s'y échoue, de là son nom. Cependant, de source orale, on dit que l'*île au Canot* tient son nom du fait qu'on ne peut approcher cette île qu'en canot.

Accordée le 12 septembre 1662 par Louis d'Avaugour, gouverneur de la *Nouvelle-France*, à Marguerite Couillard, alors veuve de Nicholas Macard, cette île a été autrefois fort giboyeuse. On connaît deux variantes graphiques de son nom : *Isle Canoé* et *Île Canoe*.

Oies, Île aux

Spécifique qui désigne un groupe d'îles situées en face de *L'Islet*. On compte, en effet, deux îles aux *Oies*, la *Petite île aux Oies* et la *Grande île aux Oies* (toponymes non officiels), qui se trouvent réunies, à marée basse, à l'*île aux Grues* située à proximité.

L'île doit son nom – connu dès le milieu du XVII[e] siècle – à la multitude d'oies, de canards et d'outardes qu'on y trouve. Mais son histoire compte parmi l'une des plus complexes des îles.

Concédées le 5 mai 1646 à Charles Huault de Montmagny, elles furent vendues une première fois le 10 janvier 1654, à Jean Jacques Moyen des Granges et à Louis-Théandre Chartier de Lotbinière, ainsi qu'à Jean Moyen des Granges. L'année suivante, le 11 mai 1655, ceux-ci les cèdent à Louis Couillard de Lespinay, qui, en octobre 1668, convient avec son épouse, Geneviève Després, de l'offrir en dot à Paul Dupuy de Lislois, leur futur gendre, et à leur fille Jeanne Couillard. Cependant, comme une partie de la seigneurie avait échappé à la transaction de 1655 pour échoir plus tard à Pierre Bécard de Grandville, Pierre Dupuy conviendra avec lui d'un partage : le sieur de Lislois prendra la *Grande île aux Oies* et le sieur de Grandville la *Petite île aux Oies* et l'*île aux Grues*.

Les deux fiefs, dès lors, allaient connaître un destin différent. Pendant que les deux dernières îles passent aux mains des familles Le Moyne et de Beaujeu, et plus tard de M. Mac Pherson, la *Grande île aux Oies* est vendue, le 14 février 1713, aux Dames de l'Hôtel-Dieu de *Québec*, qui la rebaptisent alors du nom d'*Île Marie*, avant d'acquérir également la *Petite île aux Oies*, mais cette fois uniquement en 1875.

En 1964, l'*île aux Oies* deviendra la propriété du club de chasse Saint-Laurent.

On connaît plusieurs variantes pour l'*île aux Oies*. De source orale, on relève *Île Hôpital*, *Île des Prairies*, *Île des Joncs*, *île des Brousses* et *Île Bécard*, qui vient du nom de l'un des premiers propriétaires de la *Petite île aux Oies*. Il existe une foule de variantes écrites qui sont : *Île Sainte-Marie*, *Île Marie*, *Isle aux Oies* et *Isle aux Oyes*, *La Caille*, *Le Petit Cochon* et *Le Grand Cochon*, *La Grosse Montagne*, *Île du Su*, *La Prairie Haute* et *Grande Ferme*.

Enfin, signalons que l'île est entourée d'une foule d'entités aux noms évocateurs : *Île à la Caille*, *Île du Petit Cochon*, *Île du Grand Cochon*, *Île au Sapin*, *Île à l'Oignon*, *Les Petites Roches* et *Rocher de la Baleine* au nord, et au sud, *Rocher aux Grêlons* et *Récifs de l'Île aux Oies*.

Chapelle, Rocher de la

L'histoire de ce rocher situé à proximité de l'*île aux Oies* remonte au XVIII[e] siècle. En effet, à cette époque, deux navires quittaient la *Normandie* pour la *Nouvelle-France*. En rentrant dans le *golfe du Saint-Laurent*, une tempête les sépara. L'un d'eux arriva à *Montmagny* pour réparer sa coque, tandis que l'autre disparaissait à jamais. Une famille du navire sauvé de la tempête ayant trouvé un rocher abrupt près d'une rivière, décida d'y ériger une chapelle votive qui s'est appelée la *Chapelle du Rocher* à partir de ce jour. Longtemps après, la population de l'endroit a transformé le nom en celui de *Rocher de la Chapelle*.

Ce rocher est aussi appelé *Hospital Rock*.

Cap-Saint-Ignace

Il y a, en face de l'*île aux Grues*, un petit cap, formant presqu'île, qui porte le nom de *Cap Saint-Ignace*.

D'après Pierre-Georges Roy et Joseph-Arthur Richard, le nom de ce cap proviendrait des Jésuites, qui désiraient honorer leur fondateur Ignace de Loyola. Mais il peut provenir aussi du nom d'un des fils du seigneur Vincelotte (1665-1735), qui s'appelait Ignace de Vincelotte, d'autant plus que le seigneur de *Vincelotte* signait « Vincelotte Saint-Ignace ».

Quoi qu'il en soit, le nom du cap ne tarde pas à s'étendre aux établissements des environs, lesquels sont desservis par des missionnaires dès 1679. La paroisse est érigée le 3 octobre 1700 sous le nom de *Saint-Ignace*. Quant à la municipalité de la paroisse de *Saint-Ignace-du-Cap-Saint-Ignace*, elle est érigée le 1er juillet 1845, mais son nom change en février 1981 pour celui de la municipalité de *Cap-Saint-Ignace*. Ce toponyme désigne également un village et une gare.

Vincelotte, Rivière

Cette rivière traverse la paroisse de *Cap-Saint-Ignace*. On l'a nommée *Rivière Vincelotte* en l'honneur du premier propriétaire de la *seigneurie Vincelotte*, Charles-Joseph Amyot, sieur de Vincelotte (1665-1735). Cette seigneurie fut accordée, le 3 novembre 1672, à la veuve de Charles Amyot, Geneviève de Chavigny, en considération des services que feu Amyot avait rendus à la colonie.

Sur les cartes du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe siècle, la seigneurie est identifiée sous le vocable de *Vincelot*.

Gilles, Anse à

Légère indentation de la rive située près de la limite des divisions de recensement de *Montmagny* et de *L'Islet*, à l'est de *Cap-Saint-Ignace*. Selon James White, cette anse serait dénommée ainsi en souvenir de Gilles Goudreau, l'un des premiers habitants de l'endroit. Cette entité a donné son nom à la gare *L'Anse-à-Gilles-Station* et à la localité de *L'Anse-à-Gilles*, située en face de l'*île aux Oies*.

On rencontre aussi l'appellation *L'Anse-à-Giles* pour désigner ce lieu.

Petite-Gaspésie, La

Ce toponyme vient probablement du fait que de nombreux pêcheurs partaient le printemps et l'automne pour les côtes de la *Gaspésie*, dans le but d'y faire la pêche pour le compte de la maison Robin et de quelques autres entreprises de *Gaspé*. Certains d'entre eux en auraient même profité pour fonder de petites colonies sur la *côte de Gaspé*.

Le *chemin de la Petite-Gaspésie* permet d'y accéder.

L'Islet

Le nom de *L'Islet* serait venu d'un rocher de 45,6 mètres de largeur et de 233,4 mètres de longueur qui se trouve à l'est du quai actuel et qui autrefois se trouvait entièrement entouré des eaux du fleuve. À cette époque, il formait une petite île, un îlet, mot qui était prononcé « îlette ». Le père Le Jeune, lors de sa mission sur la *Côte-du-Sud*, en 1634, séjourne plus d'une semaine dans cette petite île, nommée par les Amérindiens « Atisaouacanichetagoukhi ». C'est cette île qui a donné son nom à la seigneurie, à la paroisse et à la ville de *L'Islet*.

La *seigneurie de L'Islet* est concédée le 17 mai 1677 à Geneviève Couillard (1660-1720), fille de Louis Couillard (1629-1678), par le comte de Frontenac. Le territoire de la paroisse de *L'Islet* comprend aussi la *seigneurie de Bonsecours*, concédée à François Bélanger, le 1er juillet 1677.

Selon l'Arrêt du Conseil d'État du Roi du 3 mars 1722, la paroisse s'appelle *Notre-Dame-de-Bon-Secours*. La municipalité de *L'Islet*, érigée en 1845, devient dix ans plus tard, la municipalité de la paroisse de *Notre-Dame-de-Bon-Secours-de-L'Islet*. L'archiviste Pierre-Georges Roy signale aussi l'appellation de *L'Annonciation-de-Notre-Dame-de-Bonsecours* pour désigner cette paroisse.

Le 1er janvier 1950, la municipalité de village de *L'Islet-Station* est fondée et, en 1954, son nom change en celui de municipalité de village de *L'Isletville*. Enfin, en 1966, elle devient la ville de *L'Islet*, dont les citoyens portent le gentilé de L'Isletains et de L'Isletaines.

Plus près du fleuve, on retrouve aussi la municipalité du village de *Bonsecours* érigée en 1911 et devenue en 1968 le village de *L'Islet-sur-Mer*. Ajoutons qu'une division de recensement, un bureau de poste, une gare, une pointe, un ruisseau et un quai portent aussi le nom de *L'Islet*. Le toponyme *L'Isletville* désigne maintenant un bureau de poste.

Enfin, proclamée le 23 septembre 1981, la municipalité régionale de comté de *L'Islet* reprend les limites de l'ancien comté municipal du même nom.

L'Islet-sur-Mer

Pour l'origine de ce toponyme voir *L'Islet*.

Trois-Saumons

Cette petite localité s'est développée à l'embouchure de la *rivière Trois Saumons* et de l'*anse de Trois-Saumons*, à proximité du site où Joseph Bouchette signalait la présence, en 1815, des moulins et de la distillerie de M. Harrower.

Signalée sur la carte de Charlevoix en 1744 et sur celle de Bellin en 1764, la *rivière Trois Saumons* apparaît aussi sur celle de Vondenvelden et Charland en 1803 et sur celles de Bouchette en 1815 et 1831. Elle a aussi donné son nom à une gare et un lac, où se retrouve le lieu-dit *Lac-Trois-Saumons*, qui abrite un centre reconnu d'éducation à l'environnement. Enfin, il existe une *rivière Trois Saumons Est*, qui se jette dans la *rivière Trois Saumons*.

Bourgault

Cette localité, en amont de l'*anse à Pierre-Jean*, rappelle les artisans Bourgault, bien connus dans la capitale de l'artisanat et de la sculpture sur bois qu'est *Saint-Jean-Port-Joli*.

Pierre-Jean, Anse à

Cette anse, située à l'ouest du village de *Saint-Jean-Port-Joli*, découpait autrefois le terrain accordé, le 23 août 1708, par le seigneur Pierre Aubert de Gaspé (1676-1731) à Pierre Jean (1643-post 1723) père et fils. Ceux-ci vinrent se fixer dans la *seigneurie de Port-Joly* vers 1713.

Saint-Jean-Port-Joli

Cette municipalité de paroisse, érigée le 1er juillet 1845, faisait partie autrefois du territoire de la seigneurie qui lui a donné son nom.

La *seigneurie de Port-Joly* est concédée le 25 mai 1677 au sieur Noël Langlois-Traversy (1651-1693) qui la revend, le 19 novembre 1686, à Charles Aubert de la Chesnaye (1630-1702), dont le fils Pierre Aubert de Gaspé (1676-1731) assure la relève. Léon Roy dit que la seigneurie est connue de ce nom dès 1680, bien que dans le **Plan général des missions du Canada**, fait en 1683, elle soit identifiée comme la *seigneurie de L'Anglois*.

Gérard Ouellet émet quelques hypothèses sur l'appellation de *Saint-Jean-Port-Joli* attribuée à cet endroit. Le territoire de Noël Langlois est très tôt désigné comme le *fief de Port-Joly*, du nom de la rivière qui le traverse. Par ailleurs, *L'Islet* est formée des *seigneuries de Bonsecours* et de *L'Islet-Saint-Jean*, dont la paroisse de *Saint-Jean-Port-Joli* sera longtemps la desserte. La désignation de « Saint-Jean » pour la seconde seigneurie peut provenir de M. Saint-Jean de Monsegne, dont on trouve la signature dans des actes de l'époque. Dans ces conditions, les habitants de la *seigneurie de Port-Joly* auraient étendu à leur territoire le patronyme du fief voisin, ce qui donnerait ainsi *Saint-Jean-Port-Joly*. Sur les cartes de Bouchette de 1815 et de 1831, elle est dénommée « St Jean Port Joli ». Il y signale également la *rivière Port Joli*.

Notons que le 16 octobre 1872, monseigneur Taschereau émet un décret disant que saint Jean-Baptiste, a été et est le patron de la paroisse de *Saint-Jean-Port-Joli*. On rencontre plusieurs formes graphiques pour désigner la paroisse ou la seigneurie : *Port-Joly, Port-Jolly, Saint-Jean, Saint-Jean-Port-Joly, Saint-Jean-Port-Joli*. Cette dernière appellation a, sans doute, inspiré l'archiviste Pierre-Georges Roy quand il explique que l'origine de ce nom vient du caractère très joli du port situé à l'embouchure de la rivière.

La *rivière Port Joli* ou *rivière Saint-Jean-Port-Joli* a donné son nom, non seulement à la paroisse, mais à l'*anse Port Joli* et aux *hauts-fonds Port Joli*.

Signalons enfin que les gentilés Port-Joliens, iennes et Port-Jolois, oises ont pu être recueillis.

Menin, Pointe à

Cette pointe, qui s'avance dans le *fleuve Saint-Laurent* à l'extrémité est de *Saint-Jean-Port-Joli*, tire sans doute son origine de la famille de Jean-Baptiste Morin dont le nom aurait été déformé en « Menin ». Ce cultivateur de la paroisse de *Saint-Roch-des-Aulnaies* est venu s'y établir au milieu du XVIIIe siècle. Cette pointe s'appelait antérieurement *Pointe à Morin* et *Anse Saint-Jean*.

Piliers, Les

Au large de *Saint-Jean-Port-Joli*, à peu près à la même hauteur que l'*île aux Oies*, on voit trois îlots et un rocher. Les deux îlots se nomment le *Pilier de Pierre*, qui n'est fait que de rochers stériles, l'*île aux Oeufs* et le *Pilier de Bois*, qui tire son nom des petits bouquets d'arbres et d'arbustes que l'on y aperçoit et qui est toujours vert comme l'*île de Calypso*. Quant au rocher, il s'appelle la *roche à Veillon* et se situe vis-à-vis l'entrée de la *rivière Port Joli*. Certains auteurs l'appellent la *roche Avignon* et les navigateurs anglais *Algernon Rock*.

Le *Pilier de Pierre*, appelé en anglais *Stone Pillar*, est distant de la rive d'environ 5 kilomètres. C'est le plus important des trois îlots. En face du *Pilier de Pierre*, au bord du *chenal du Sud*, se trouve la *roche à Veillon* qui est beaucoup plus petite que les deux piliers. Elle disparaît même à peu près complètement à marée haute. On ne voit plus alors que le phare et le sommet du rocher. En 1856, un vaisseau de la ligne Allan, le **Canadian** a fait naufrage sur ce rocher. On voit très bien encore le remous causé par les débris du navire sur sa pointe est. On donne parfois le nom de *Pilier de Fer* et de *Pilier de la Lumière* au *Pilier de Pierre*, aussi appelé *Pilier Saint-Roch*. Mais c'est à tort qu'on utilise cette dernière expression car elle réfère à l'ancien *pilier de Saint-Roch*, entité artificielle construite à l'entrée de la *traverse de Saint-Roch* et remplacée par la suite par un phare, un bateau-phare, puis des bouées.

Quant à l'îlot appelé le *Pilier de Bois*, ou *Wood Pillar* en anglais, il est situé au sud du *Pilier de Pierre*. C'est l'un des endroits favoris des oiseaux aquatiques qui survolent constamment l'îlot où ils vont déposer leurs oeufs. Autrefois, les gamins de *Saint-Jean-Port-Joli* aimaient s'y rendre pour y cueillir des oeufs de goélands. Depuis que le gouvernement fédéral a fait construire des phares sur la *roche à Veillon* et le *Pilier de Pierre*, où le premier phare fut allumé en 1843, les risques d'accidents sur *les Piliers* sont amoindris. Parfois, on donne le nom de *Pilier Boisé* pour le *Pilier de Bois*.

Loups Marins, Îles aux

Les *îles aux Loups Marins* forment, en fait, un long banc au milieu du *fleuve Saint-Laurent*, en bas de l'*île aux Oies*. Elles constituent un bon territoire pour la chasse aux canards. À marée basse, c'est une immense plage chère aux chasseurs, mais qui ne leur offre que deux petits refuges, surtout quand la mer est haute. L'un d'eux se nomme la *butte Chatigny* et elle est couverte d'un joli bosquet. L'autre n'est qu'une langue de sable sur laquelle les chasseurs ont bâti jadis des cabanes; c'est pourquoi on l'appelle le *Refuge des Chasseurs*.

Ces îles ont reçu plusieurs noms au cours des ans: *Seal Island* sur les cartes marines et *Isle aux Cachets*. De sources orales, on les appelle *Île aux Loups Marins*, *Le Grand Îlet*, *Île aux Phoques*, *Île à Pascal* et la *Batture aux Loups Marins*.

À 6,4 kilomètres au nord du *Pilier de Pierre*, se trouvent les fameuses *battures aux Loups Marins* illustrées par les récits de Philippe-Aubert de Gaspé. Cet endroit est, depuis très longtemps, un lieu choyé des nemrods québécois qui viennent y faire la chasse aux canards chaque année.

Joseph-Pelletier, Anse à

Cette anse, connue auparavant comme l'*anse Saint-Roch*, est située sur les terres de Jean Pelletier, un des premiers colons de la *seigneurie des Aulnaies*.

Jean Pelletier (1627-1698) était originaire de *Saint-Aubin* de *Touraine*. Il a prouvé son intérêt pour la colonisation en défrichant des terres à l'*île aux Oies* (1675) et à l'*île aux Grues* (1678) avant de venir s'établir sur ses concessions cédées en 1679 dans la future paroisse de *Saint-Roch-des-Aulnaies*. C'est certainement un de ses descendants qui a donné son nom à cette entité.

Caron, Pointe à

Cette pointe forme l'extrémité est de l'*anse à Joseph-Pelletier*. Elle appartenait probablement autrefois à l'un des premiers concessionnaires de la *seigneurie des Aulnaies*, Augustin Caron. Marie-Thérèse Giffard (1639-1714), veuve de Nicolas Juchereau (1648), concède un vaste domaine à cette famille Caron, qui entretient d'excellentes relations avec la famille Juchereau de Saint-Denys. Nous pensons que l'*anse à Michel-Caron*, la *pointe* et l'*anse à Caronette*, de même que l'*anse à Éloi-Caron*, probablement toutes comprises dans ce domaine, rappellent aussi cette famille Caron et leurs descendants.

Saint-Roch-des-Aulnaies

Cette municipalité de paroisse fut érigée le 1er juillet 1845, sur le fief concédé par le gouverneur Jean de Lauzon (1584-1666) le 1er avril 1656 à Nicolas Juchereau de Saint-Denys, originaire de *Beauport*. C'est la *seigneurie des Aulnaies* qui comprendra les paroisses de *Saint-Roch-des-Aulnaies* et de *Sainte-Louise*.

Lors de l'érection canonique de 1722, la paroisse de *Saint-Roch-des-Aulnaies* est mise sous le patronage de saint Roch de Montpellier, de la région sud de la *France*. Le vocable « des Aulnaies » ajouté à son nom provient, selon Pierre-Georges Roy, « d'une rivière qui traverse la paroisse et qui est bordée d'aulnes. Une aulnaie est un lieu planté d'aulnes.

Mais, ... on écrit généralement « aulnets ». Sur les cartes de Bouchette de 1815 et de 1831, il est mentionné « St. Roch des Annais ».

À partir de ce toponyme, nous retrouvons les appellations: *Pointe Saint-Roch, Traversée de Saint-Roch, Hauts-fonds de Saint-Roch, Rivière Saint-Roch* et *Village-des-Aulnaies*. Ajoutons que le vocable « Aulnaies » a subi plusieurs variantes graphiques telles « Aulnaies », « Aunais » et « Aulnets ».

Ferrée, Rivière

On retrouve l'appellation de *Rivière Ferrée* dans de vieux documents datant du Régime français. Selon Roland Martin, son qualificatif lui vient peut-être de la couleur ferreuse des schistes où elle s'est creusé un lit profond, un peu en amont de son embouchure. Par ailleurs, un nommé Ferré semble avoir résidé à *Saint-Roch-des-Aulnaies* aux environs de 1775, lequel pourrait être à l'origine du nom de la rivière.

Ses affluents principaux sont *Le Bras* et la *rivière Joncas*, appelée antérieurement le *ruisseau des Prairies*.

Bras, Le

Il est très probable que ce cours d'eau s'appelle *Le Bras* parce qu'il est le plus gros affluent de la *rivière Ferrée*. Cette importante fonction lui a donc mérité cette désignation spontanée et métaphorique. Il a reçu aussi l'appellation de *Rivière du Moulin* du fait qu'il actionnait quatre moulins à farine, dont le moulin seigneurial, avant de se jeter dans la *rivière Ferrée*.

Sainte-Anne, Anse

Pour l'origine de ce toponyme, voir *La Pocatière*.

Kamouraska

La municipalité régionale de comté de *Kamouraska* tire son nom de l'ancien comté municipal dont elle reprend presque tout le territoire. Elle identifie, de plus, plusieurs entités administratives et naturelles dans la région. Ce mot est d'origine amérindienne et signifie « il y a des joncs ».

Cette M.R.C. a été proclamée le 23 septembre 1981.

La Pocatière

Le *fleuve Saint-Laurent* forme une anse d'environ 14 kilomètres d'étendue depuis la *pointe Saint-Roch* jusqu'à la *pointe de la Rivière Ouelle*. Les Amérindiens désignaient l'anse sous le nom de « Kamitsitsit » et les Français, *La Grande Anse*.

Depuis les débuts de la colonie jusqu'en 1715, *La Grande Anse* comprend le territoire où devait se fonder plus tard la paroisse de *Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, mais aussi celui de la future paroisse de *Saint-Roch-des-Aulnaies*. La carte de Mahier (1729) et celle de Charlevoix (1744) mentionnent *La Grande Anse* pour désigner ce territoire.

La *seigneurie La Pocatière* est concédée le 27 octobre 1672, par l'intendant Talon à Marie-Anne Juchereau, veuve de François Pollet de la Combe-Pocatière, capitaine réformé du régiment de Carignan et maréchal des logis.

Marie-Anne Juchereau façonne le nom du fief en prenant le nom de l'une de ses saintes patronnes, sainte Anne, et en y ajoutant le nom de la propriété de son défunt mari, au *Dauphiné*, soit « La Pocatière »; d'où, le nom de *Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, qui a contribué à former les gentilés Pocatiércains, aines et Pocatériens, riennes.

Le premier prêtre résidant arrive à *La Grande Anse* en 1715 et ouvre les registres de la paroisse, laquelle, selon Magnan et Narcisse-Eutrope Dionne, s'appelle d'abord *Sainte-Anne-de-la-Grande-Anse*, parce que le village se trouve au fond d'un vaste rentrant.

Ce n'est que vers 1721 qu'elle reçoit le nom de *Sainte-Anne-de-la-Pocatière*. Toutefois, dans le **Cahier des Municipalités**, il est dit qu'à l'homologation du 3 mars 1722, la paroisse reçoit le nom de *La Combe*. L'érection de la municipalité de paroisse a lieu le 1er juillet 1845. Le village, situé tout près de *Sainte-Anne-de-la-Pocatière-Station* sur le parcours du Canadien National, est érigé en municipalité sous le nom de *Sainte-Anne-de-la-Pocatière* le 1er janvier 1960. L'année suivante, il y a création de la ville de *La Pocatière*.

Du nom de celle-ci, il existe une station et un bureau de poste. Du vocable « Sainte-Anne », viendront les toponymes *Hauts-fonds de Sainte-Anne, Mont de Sainte-Anne* ou *Montagne du Collège, Baie de Sainte-Anne* ou *Baie Horseshoe* ou encore *Baie Fer à Cheval, Grand ruisseau du Haut de Sainte-Anne* ou *Le Grand Ruisseau* ou *Ruisseau Sainte-Anne, Rivière Sainte-Anne, Lac Saint-Anne* ou *Grand lac Saint-Anne* et enfin *Petit lac Saint-Anne*.

Les pays de la mer

Du vieux Charlevoix aux confins de la Côte-Nord

La côte de Charlevoix

La Côte-Nord de l'île d'Anticosti

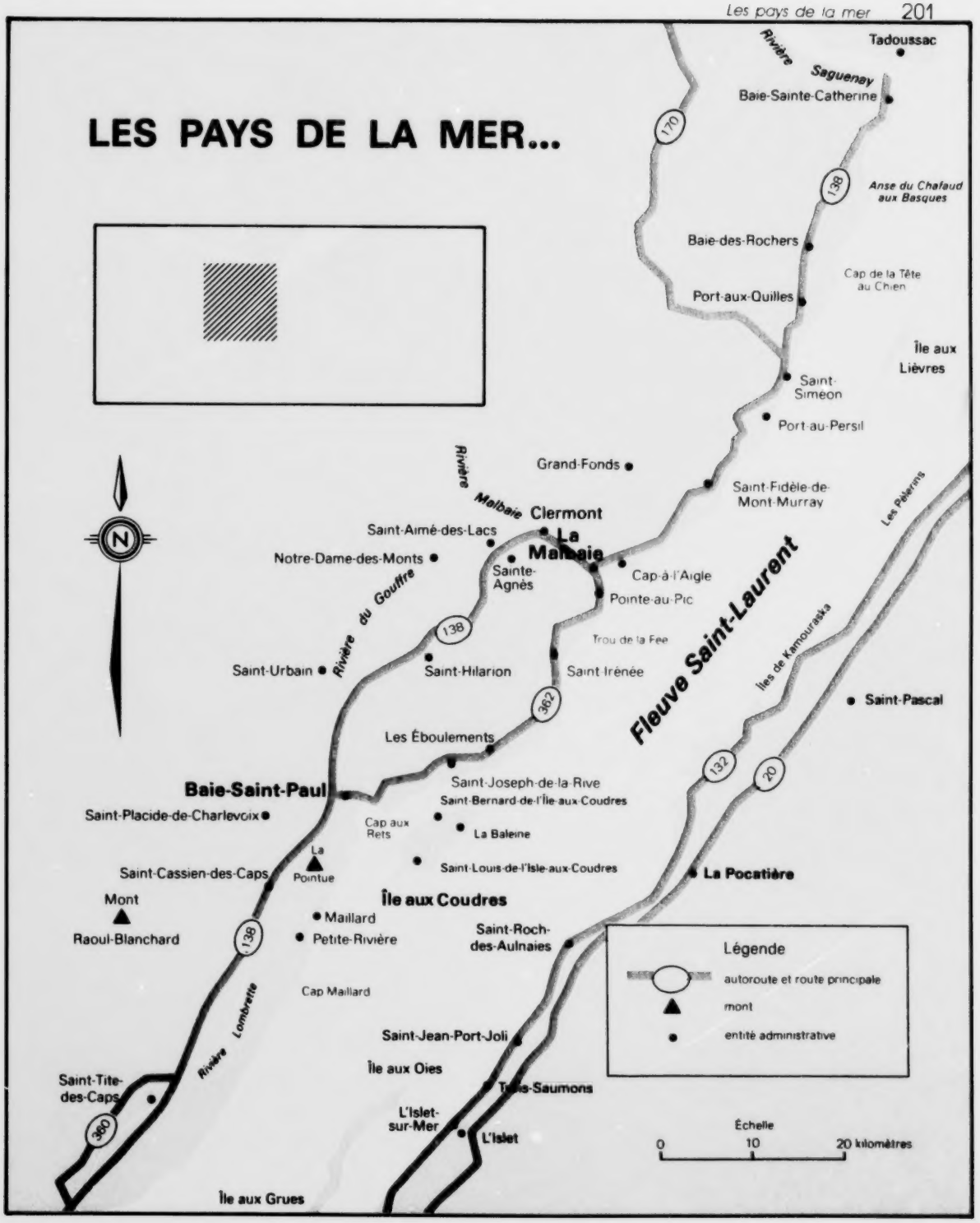
Du Bas-Saint-Laurent à la baie des Chaleurs

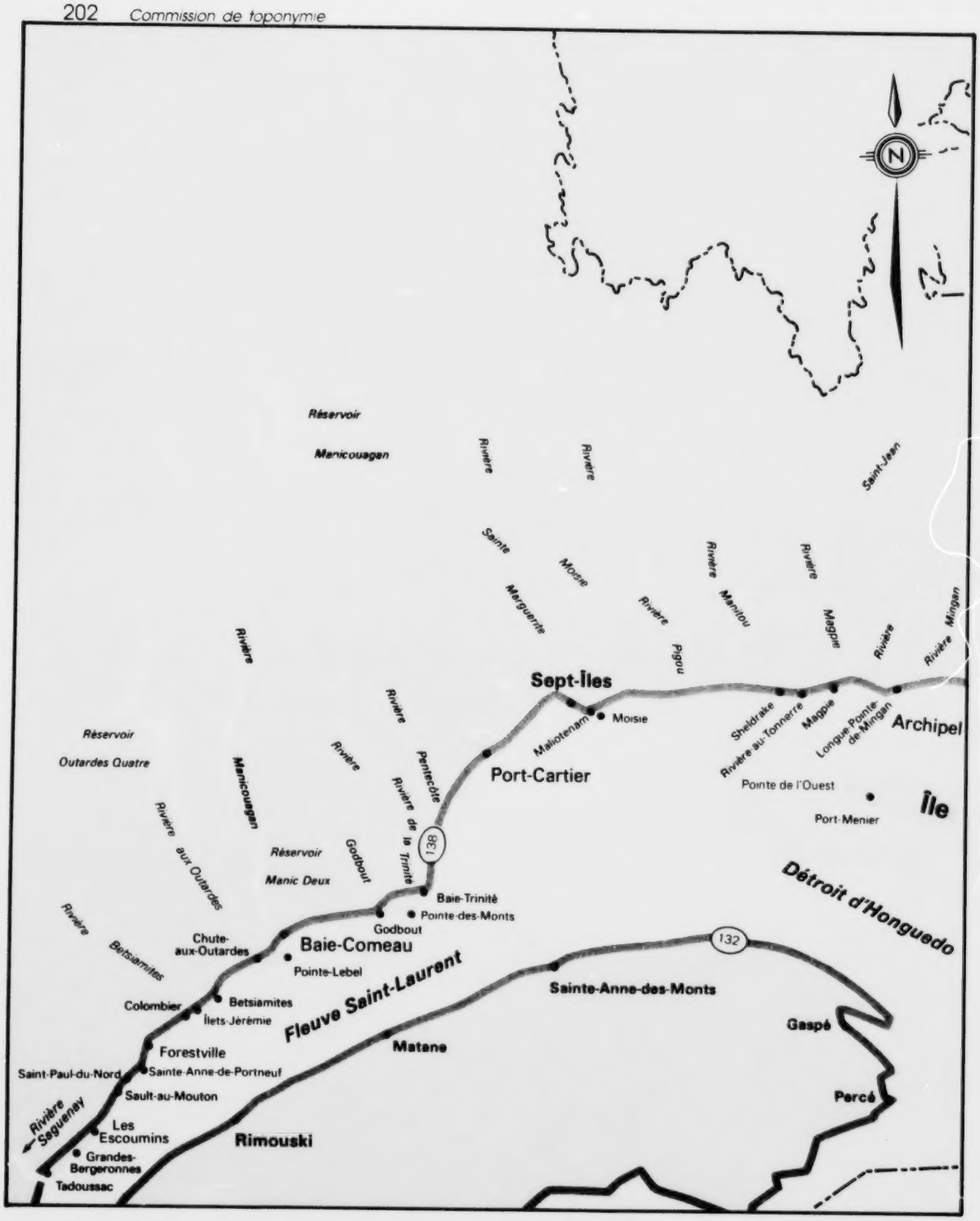
Le Bas-Saint-Laurent

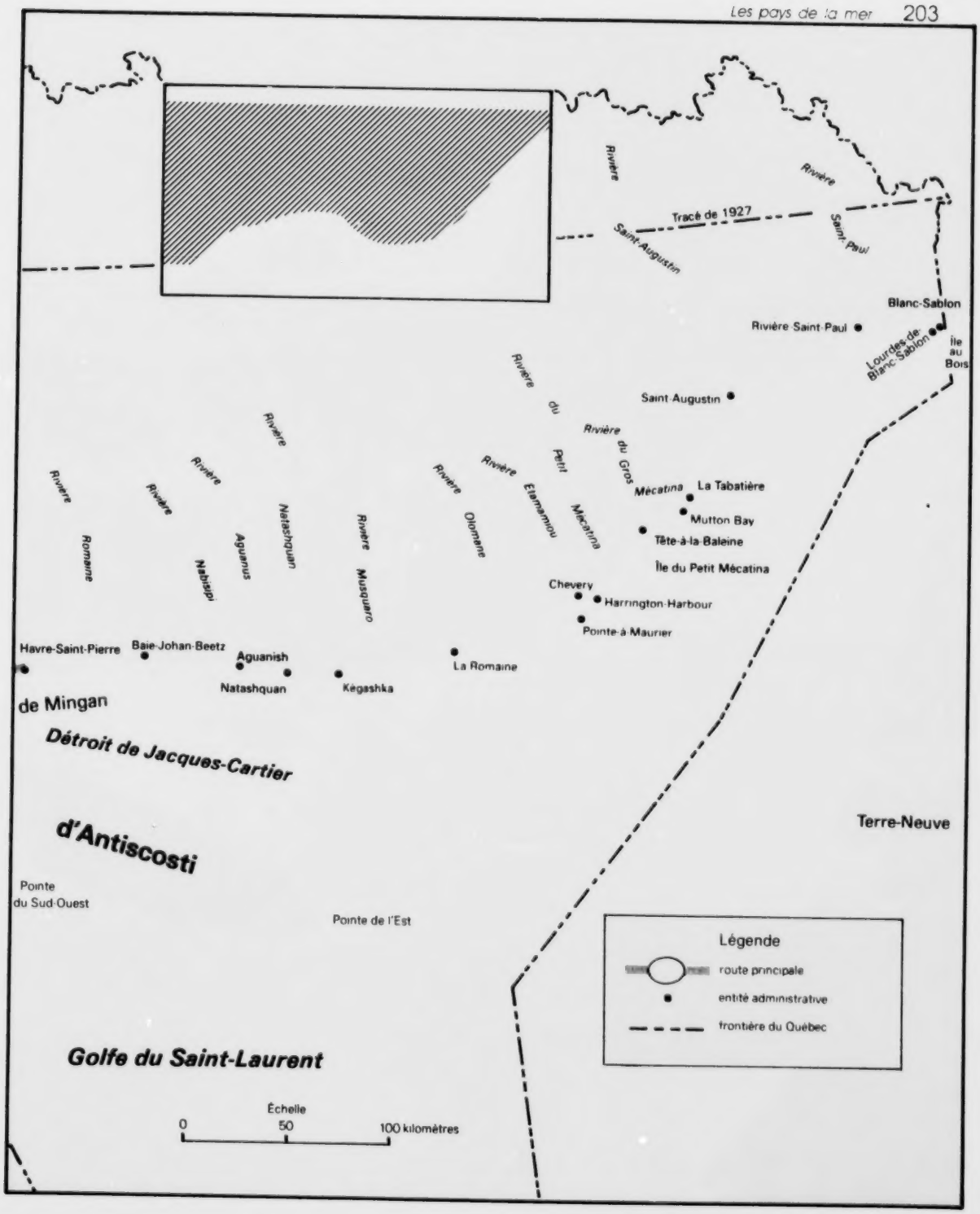
La péninsule gaspésienne

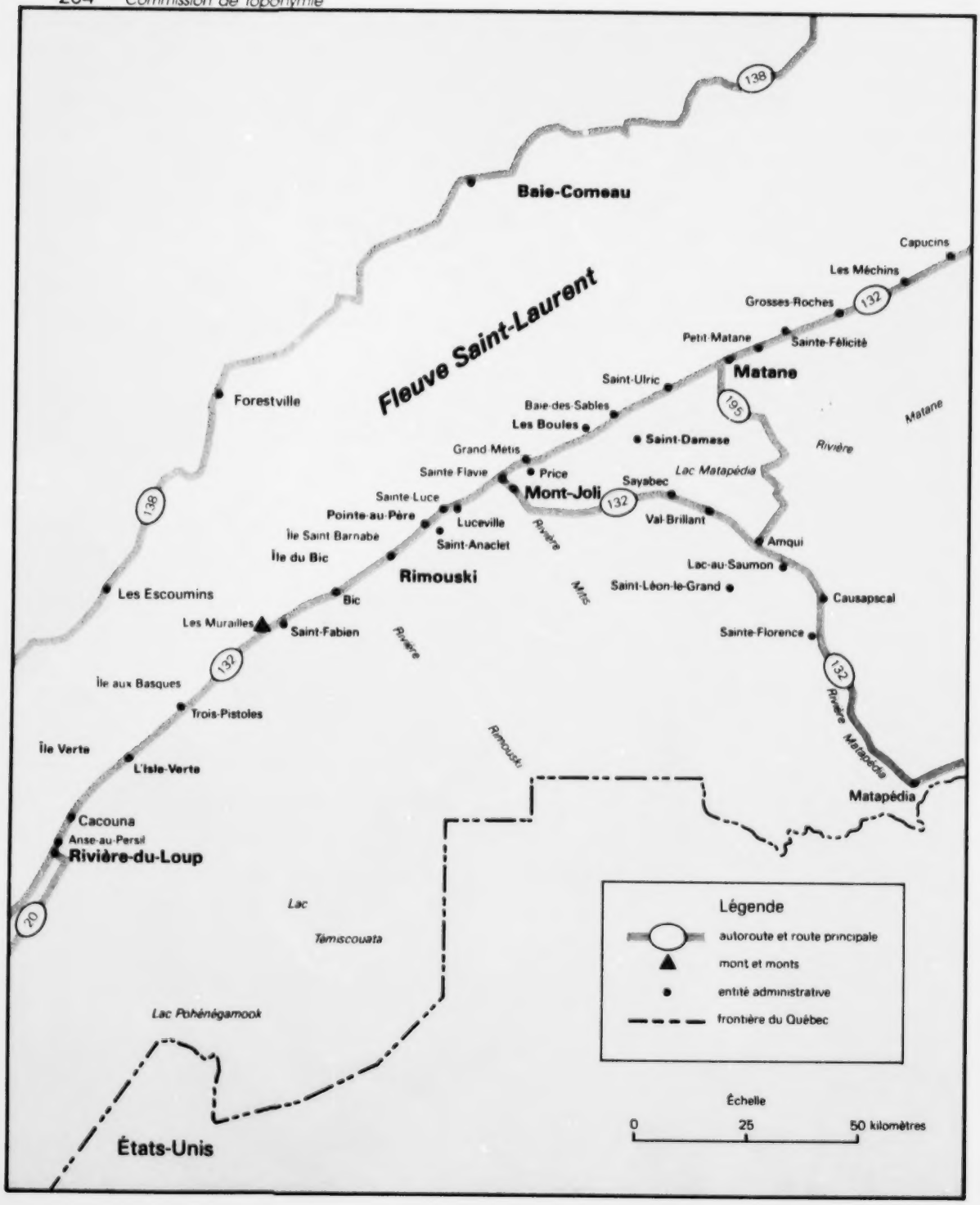
Une grande route intérieure

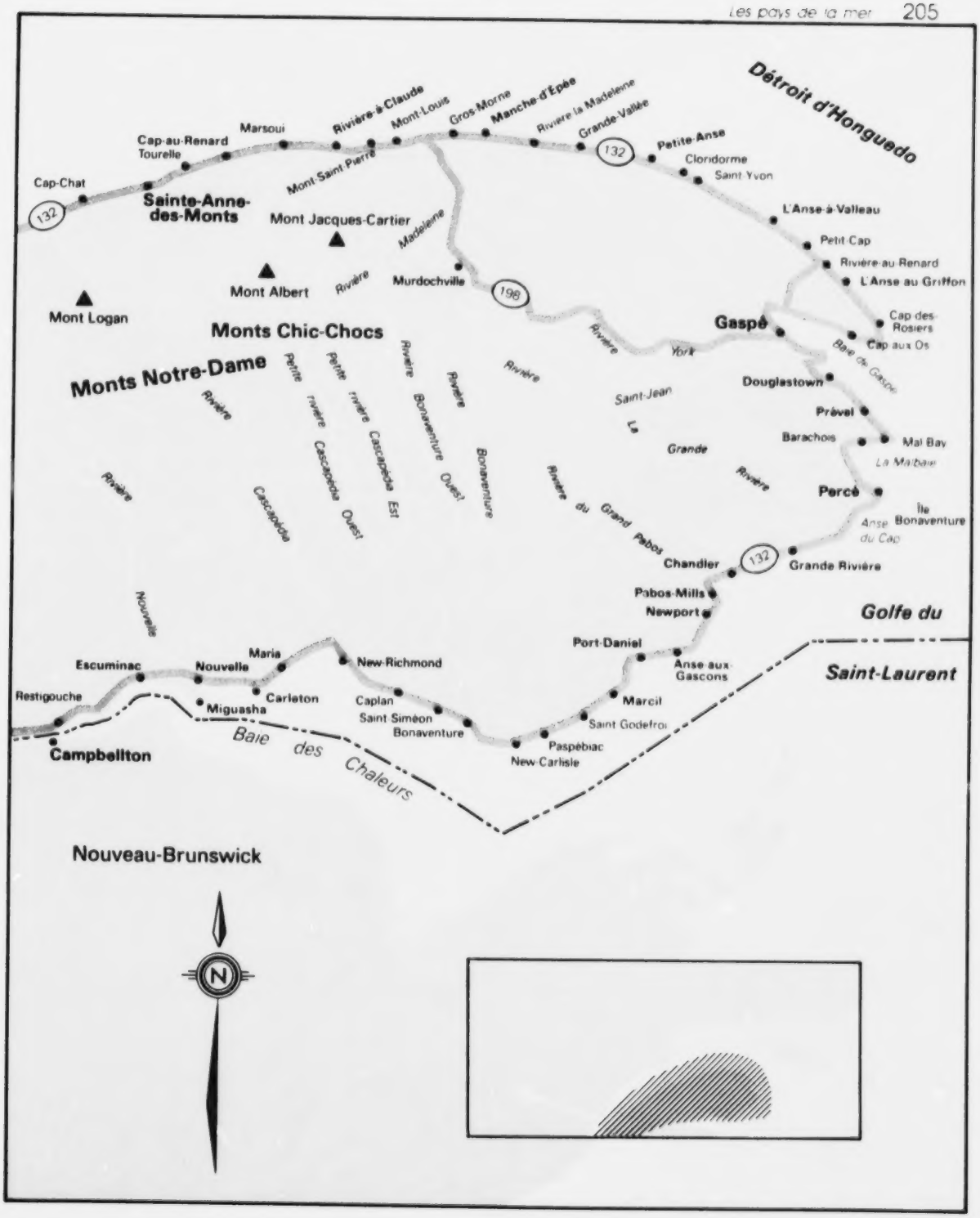
La vallée de la Matapédia


LES PAYS DE LA MER...
Tadoussac
Rivière Saguenay
Baie-Sainte-Catherine
170
138
Anse du Chafaud aux Basques
Baie-des-Rochers
Cap de la Tête au Chien
Port-aux-Quilles
Île aux Lièvres
Saint-Siméon
Port-au-Persil
Grand-Fonds
Rivière Malbaie
Clermont
La Malbaie
Saint-Fidèle-de-Mont-Murray
Les Pèlerins
Saint-Aimé-des-Lacs
Notre-Dame-des-Monts
Sainte-Agnès
Cap-à-l'Aigle
Pointe-au-Pic
Rivière du Gouffre
138
Trou de la Fée
Saint-Urbain
Saint-Hilarion
Saint Irénée
Fleuve Saint-Laurent
Îles de Kamouraska
362
Saint-Pascal
Les Éboulements
Saint-Joseph-de-la-Rive
Baie-Saint-Paul
Saint-Bernard-de-l'Île-aux-Coudres
Saint-Placide-de-Charlevoix
Cap aux Rets
La Baleine
La Pointue
Saint-Louis-de-l'Isle-aux-Coudres
132
20
Saint-Cassien-des-Caps
La Pocatière
Mont Raoul-Blanchard
Île aux Coudres
Maillard
Petite-Rivière
Saint-Roch-des-Aulnaies
138
Cap Maillard
Rivière Lomberette
Saint-Jean-Port-Joli
Île aux Oies
Saint-Tite-des-Caps
Trois-Saumons
L'Islet-sur-Mer
L'Islet
360
Île aux Grues
Légende
autoroute et route principale
mont
entité administrative
Échelle
0 10 20 kilomètres


Réservoir
Manicouagan
Rivière
Rivière
Saint-Jean
Sainte
Marguerite
Moisie
Rivière
Pigou
Rivière
Manitou
Rivière
Magpie
Rivière
Rivière Mingan
Rivière
Sept-Îles
Réservoir
Outardes Quatre
Manicouagan
Rivière
Rivière
Rivière
Pentecôte
Maliotenam
Moisie
Sheldrake
Rivière-au-Tonnerre
Magpie
Longue Pointe-de-Mingan
Archipel
Port-Cartier
Pointe de l'Ouest
Île
Port-Menier
Détroit d'Honguedo
Rivière aux Outardes
Réservoir
Manic Deux
Godbout
Rivière de la Trinité
138
Baie-Trinité
Pointe-des-Monts
Godbout
Rivière
Betsiamites
Chute-aux-Outardes
Baie-Comeau
Pointe-Lebel
132
Colombier
Betsiamites
Îlets-Jérémie
Fleuve Saint-Laurent
Sainte-Anne-des-Monts
Gaspé
Forestville
Matane
Saint-Paul-du-Nord
Sainte-Anne-de-Portneuf
Sault-au-Mouton
Percé
Rivière Saguenay
Les Escoumins
Rimouski
Grandes-Bergeronnes
Tadoussac


Rivière
Rivière
Tracé de 1927
Saint-Augustin
Saint-Paul
Blanc-Sablon
Rivière Saint-Paul
Lourdes-de-Blanc-Sablon
Île au Bois
Saint-Augustin
Rivière du Petit Mécatina
Rivière du Gros Mécatina
La Tabatière
Mutton Bay
Tête-à-la-Baleine
Île du Petit Mécatina
Rivière Etamamiou
Rivière Olomane
Rivière Musquaro
Rivière Natashquan
Rivière Aguanus
Rivière Nabisipi
Rivière
Rivière Romaine
Chevery
Harrington-Harbour
Pointe-à-Maurier
La Romaine
Havre-Saint-Pierre
Baie-Johan-Beetz
Aguanish
Natashquan
Kegashka
de Mingan
Détroit de Jacques-Cartier
d'Antiscosti
Pointe du Sud-Ouest
Pointe de l'Est
Terre-Neuve
Golfe du Saint-Laurent
Légende
route principale
entité administrative
frontière du Québec
Échelle
0
50
100 kilomètres


Baie-Comeau
Fleuve Saint-Laurent
Forestville
Capucins
Les Méchins
Grosses-Roches
Petit-Matane
Sainte-Félicité
Matane
Saint-Ulric
Baie-des-Sables
Les Boules
Saint-Damase
Grand-Métis
Sainte-Flavie
Price
Mont-Joli
Sayabec
Lac Matapédia
Rivière Matane
Sainte-Luce
Pointe-au-Père
Luceville
Saint-Anaclet
Île Saint Barnabe
Île du Bic
Rivière Mitis
Val-Brillant
Amqui
Lac-au-Saumon
Saint-Léon-le-Grand
Causapscal
Sainte-Florence
Rivière Matapédia
Matapédia
Rimouski
Les Escoumins
Bic
Les Murailles
Saint-Fabien
Rivière
Île aux Basques
Trois-Pistoles
Île Verte
L'Isle-Verte
Rimouski
Cacouna
Anse-au-Persil
Rivière-du-Loup
Lac
Témiscouata
Lac Pohénégamook
États-Unis
138
132
195
20
Légende
autoroute et route principale
mont et monts
entité administrative
frontière du Québec
Échelle
0
25
50 kilomètres


Détroit d'Honguedo
Cap-Chat
Sainte-Anne-des-Monts
Cap-au-Renard
Tourelle
Marsoui
Rivière-à-Claude
Mont-Louis
Gros-Morne
Manche-d'Épée
Rivière la Madeleine
Grande-Vallée
Petite-Anse
Cloridorme
Saint-Yvon
L'Anse-à-Valleau
Petit-Cap
Rivière-au-Renard
L'Anse au Griffon
Cap des Rosiers
Cap aux Os
Baie de Gaspé
Gaspé
Douglastown
Préval
Barachois
Mal Bay
La Malbaie
Percé
Île Bonaventure
Anse du Cap
Grande Rivière
Chandler
Pabos-Mills
Newport
Golfe du Saint-Laurent
Port-Daniel
Anse-aux-Gascons
Marcil
Saint Godefroi
Paspébiac
New-Carlisle
Caplan
Saint Siméon
Bonaventure
New-Richmond
Maria
Nouvelle
Escuminac
Restigouche
Carleton
Miguasha
Campbellton
Baie des Chaleurs
Nouveau-Brunswick
Mont Jacques-Cartier
Mont Albert
Mont Logan
Monts Chic-Chocs
Monts Notre-Dame
Madeleine
Murdochville
Mont Saint Pierre
Rivière
Petite rivière Cascapédia Est
Petite rivière Cascapédia Ouest
Cascapédia
Bonaventure Ouest
Bonaventure
Rivière du Grand Pabos
Saint-Jean
La Grande
York
132
198
N

Les Pays de la Mer

Au-delà de l'île aux Grues, là où l'argile en suspension dans les eaux douces du fleuve précipite au contact de l'eau salée, commencent ce que l'on peut appeler les pays de la mer, c'est-à-dire les régions riveraines de l'estuaire et du golfe du Saint-Laurent. Le fleuve lui-même, dans ce secteur, et même avant, change de nom : il devient « la mer », comme l'appellent ses riverains.

C'est dans ces pays que l'influence toponymique des découvreurs et des explorateurs se fera le plus sentir. Ils ont pour noms : la côte de Charlevoix et la Côte-Nord, sur la rive nord du fleuve, le Bas-Saint-Laurent et la péninsule gaspésienne ou la Gaspésie, sur la rive sud. Mais on y trouve aussi l'île d'Anticosti et les îles de la Madeleine dans le golfe du Saint-Laurent.

Pour la commodité de présentation de cet itinéraire, seul le littoral du fleuve et l'île d'Anticosti seront traités ici, les îles de la Madeleine faisant l'objet d'une présentation spéciale plus loin dans l'ouvrage.

Du vieux Charlevoix aux confins de la Côte-Nord

Le parcours qui suit, conduira le voyageur du vieux Charlevoix aux confins de la Côte-Nord. Comme le territoire est vaste et le trajet long, il y a lieu de distinguer entre les deux entités et de prévoir une étape à l'embouchure du Saguenay.

Côte de Charlevoix

S'il est une région qui traduit toute la richesse toponymique du Québec, c'est bien celle de Charlevoix. Reconnue dès le départ par les premiers explorateurs et maintes fois dessinée par Bouchette, son occupation, cependant, sera plus tardive que la Côte-de-Beaupré et l'île d'Orléans, en raison d'abord de ses difficultés d'accès par terre, mais surtout du monopole de traite qu'y détient la Ferme du Roi au-delà de Baie-Saint-Paul. Ses premiers habitants n'arrivent que vers 1675, dans la région de Petite-Rivière. Quelques années plus tard, quelques familles s'installent à Baie-Saint-Paul, qui demandent, en 1710, l'autorisation de s'établir sur l'île aux Coudres, promettant de respecter le monopole du Roi pour ne vivre que d'agriculture et de cueillette. Quant au secteur de Saint-Irénée, occupé vers la même époque, et à celui de La Malbaie, connu des coureurs de bois depuis la fin du XVII[e] siècle, ils ne seront vraiment développés qu'après la Conquête. Mais contrairement à Saint-Irénée, qui compte déjà quelques centaines de familles en 1750, La Malbaie n'en compte encore que quelques-unes. Il lui faudra attendre, en fait, les concessions de seigneuries de Murray pour que viennent s'installer quelques « highlanders » licenciés aux côtés des francophones.

L'un des traits caractéristiques de la population de Charlevoix est d'être restée fidèle aux traditions. Certes, on n'y pratique plus la pêche et l'agriculture comme autrefois et l'on s'est mis, depuis longtemps déjà, à l'heure des valeurs urbaines, mais malgré tout, il y a là un paysage et un vécu qui rappellent l'ancien genre de vie. C'est l'une des raisons, la principale peut-être, qui fait de Charlevoix l'une des régions les plus recherchées des touristes et des artistes de toutes sortes.

Charlevoix

Ce nom désigne deux divisions de recensement: *Charlevoix-Est* et *Charlevoix-Ouest* et rappelle la mémoire du jésuite Pierre François-Xavier de Charlevoix (1682-1761) qui a séjourné en *Nouvelle-France* à quelques reprises. Il a écrit, en 1744, **Histoire et description générale de la Nouvelle-France avec le journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale**, ouvrage qui comprenait six volumes.

La région, que l'on désigne sous le vocable de *Charlevoix*, s'étend sur la rive nord du *Saint-Laurent* de *Saint-Tite-des-Caps* à *Baie-Sainte-Catherine* et est caractérisée par la chaleur de l'accueil de ses habitants, les Charlevoisiens, iennes.

Ce régionyme est apparu dans l'espace québécois vers 1850. Il identifie depuis 1981 les municipalités régionales de comté du parcours soit *Charlevoix* et *Charlevoix-Est*.

Raoul-Blanchard, Mont

Une publication de la Commission de géographie du Québec rappelle l'origine du toponyme. « Par son altitude, ce mont des Laurentides se compare aux plus hauts sommets nommés du Québec. Ce nom rappelle le souvenir de l'illustre géographe français Raoul Blanchard (1877-1965). Ne serait-ce qu'à cause de son oeuvre, la mémoire de cet infatigable chercheur se devait d'être perpétuée dans une entité importante. Celui-ci a effectué seize séjours au Québec, de 1927 à 1958. Il s'est notamment illustré par ses recherches et par la publication de plus de trente ouvrages (volumes et articles) sur la géographie du Québec méridional. Le professeur Blanchard a non seulement dirigé la recherche géographique régionale mais il a aussi marqué la géographie universitaire dont il a été l'un des précurseurs, au Québec. »

Sept Chutes, Les

Sur le parcours de la *rivière Sainte-Anne*, à la limite des municipalités de *Saint-Ferréol-les-Neiges*, de *Saint-Tite-des-Caps* et de *Saint-Joachim*, se trouve une série de sept chutes qui explique le nom attribué à la fois à un hameau, aux chutes elles-mêmes et au barrage d'Hydro-Québec.

Rivière-des-Roches

Une localité de la municipalité de *Saint-Ferréol-les-Neiges* tire son nom de la *rivière des Roches* qui coule à proximité. Cette dernière est très probablement nommée ainsi en raison des nombreuses roches qui parsèment son parcours.

Saint-Joachim, Lac

Situé en arrière du *cap Tourmente* dans les limites de la municipalité de *Saint-Tite-des-Caps*, le lac doit son nom à la proximité de la municipalité de *Saint-Joachim*. Cependant, les gens emploient très souvent le nom de *Lac Saint-Tite* pour désigner

cette nappe d'eau. Un autre lac, situé très près du premier, est appelé *Le Petit Lac*, très probablement en raison de ses dimensions beaucoup plus restreintes que celles du *lac Saint-Joachim*.

Saint-Tite-des-Caps

Cette municipalité a été érigée le 24 décembre 1872. Le déterminatif « des Caps » a été ajouté au nom parce que *Saint-Tite* est localisée dans un secteur appelé depuis longtemps *Les Caps* en raison des irrégularités du relief entre le *cap Tourmente* et *Baie-Saint-Paul* et de sa situation derrière le *cap Tourmente*. Magnan affirme que la municipalité doit son nom au fait que l'érection canonique de la paroisse le 6 mai 1876 coïncide avec l'inscription de saint Tite au calendrier romain. Cependant il oublie que la municipalité existe depuis quatre ans déjà... Donc, nous ignorons les raisons de cette désignation.

Lombrette, Rivière

Ce nom, donné à la fois à une localité et à une rivière, rappelle celui de Noël Simard, dit Lombrette, ancêtre de tous les Simard du *Québec* et l'un des premiers colons de *Baie-Saint-Paul*, selon les recherches effectuées par le toponymiste Christian Bonnelly. Sur certains documents cartographiques, on orthographie, par erreur, ce toponyme *L'Ombrette*.

Les Chenaux

Appellation donnée à une localité et à une rivière de la municipalité de *Saint-Tite-des-Caps*. Elles tiennent probablement leur nom du fait que la *rivière des Chenaux* et un ruisseau se jettent dans la *rivière Lombrette* près de la localité. Les nombreux méandres de la *rivière Lombrette* ont probablement contribué à faire baptiser l'endroit *Les Chenaux*.

Un autre hameau de *Saint-Tite-des-Caps* est appelé *Pont-des-Chenaux* à cause de la proximité d'un pont qui enjambe la *rivière des Chenaux*.

Gribane, Anse

On trouve l'*anse Gribane* à la hauteur de *Saint-Tite-des-Caps*. Ce toponyme est ancien car *Havre à la Gribane* paraît, entre autres sources, sur la carte de Deshaies de 1695. Alexis Mailloux, dans sa **Promenade autour de l'île aux Coudres**, nomme les petits havres servant de refuge aux navigateurs du fleuve lors des tempêtes. Il nous parle, notamment, de la *Petite Gribane* ou du *Petit-Débarquement*. Cependant, l'auteur ne nous renseigne pas sur l'origine du nom. On sait, cependant, qu'une « gribane » est un petit bateau à fond plat, qui ne compte qu'un mât.

L'Abattis

Nom d'un arrêt de chemin de fer, d'une plage (*Plage à l'Abattis*) et d'un cap (*Petit cap à l'Abattis*) localisés sur le bord du *Saint-Laurent*, à l'extrémité ouest de la municipalité de *Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière*. Un « abattis » consiste habituellement en un amas de bois, résultat de l'abattage dans les zones de colonisation ou dans les chantiers de coupes forestières.

Écore, L'

Selon Marthe B.-Hogue, les habitants de *Petite-Rivière* désigneraient ainsi la falaise, en général. L'appellation a parfois aussi été orthographiée « l'Écort ».

Dans le langage d'autrefois, cependant, l'« écore » avait une signification plus précise : il désignait un rentrant de la rivière où les goélettes accostaient pour effectuer le chargement du bois.

Saint-François, Petite rivière

Champlain baptisa cette rivière dès 1603. Elle porta ensuite d'autres noms tels que *Rivière Bergeron*, *la Petite Rivière* ou encore *Rivière du Sot*.

Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière

Un peu à l'ouest de *Baie-Saint-Paul*, coincée entre le *Saint-Laurent* et le *massif Laurentien*, s'étend une bande de terre où est localisée la municipalité de *Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière*, mieux connue sous le nom de *Petite-Rivière-Saint-François* ou encore, tout simplement, de *Petite-Rivière*.

L'Association touristique de Charlevoix rappelle que « Pendant longtemps, ce village porta le nom de ses cours d'eau, de ses caps ou de ses anses. Ainsi disait-on : Rivière du Sot, Vieille Rivière, Ruisseau à la Nasse, Cap Maillard, Cap Raide ou Anse-aux-Pommiers, sans se soucier de son nom véritable que lui avait donné Champlain en 1603 : Petite-Rivière-Saint-François. » Il faut souligner que Champlain baptisa de ce nom la rivière et, par la suite, l'appellation s'appliqua au village.

Marthe B.-Hogue, dans son ouvrage intitulé **Un trésor dans la montagne**, relève d'autres appellations attribuées au village: *François-Xavier, Côte-de-Saint-François-Xavier* et même *Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière-Saint-François*. L'auteur nous renseigne aussi sur le surnom d'« Anguilles » dont les habitants de *Petite-Rivière* ont été affublés en raison de la pêche à l'anguille qu'ils pratiquaient largement.

Le trésor de la montagne dont parle Marthe B.-Hogue ne serait-il pas l'exceptionnel potentiel de station alpine que permet le relief accidenté de *Petite-Rivière*?

Église, Roche de l'

Une roche près du quai de *Petite-Rivière-Saint-François* porte le nom de *Roche de l'Église*. En 1903, lors de la démolition de la première église construite en 1730, on planta dans une roche la croix de métal qui était au sommet du clocher de l'église, d'où le nom donné à la roche.

Cette croix dut être changée de place lors de la construction du quai en 1927. Elle fut alors plantée sur un rocher immédiatement à l'ouest du quai. On ne l'aperçoit plus aujourd'hui, car elle a été détruite par des vandales.

Fortin, La

Il s'agit de la plus haute montagne au nord-est de l'église de *Petite-Rivière-Saint-François*. Elle rappelle probablement le souvenir du troisième pionnier à s'installer à *Petite-Rivière*. Nous savons que la première concession fut faite à Claude Bouchard le 28 mai 1675, la seconde à René de la Voye le 28 octobre 1677, et, enfin, la troisième à Jacques Fortin le 8 mars 1678.

Pioché, Le

L'espace agricole étant rare à *Petite-Rivière-Saint-François*, les habitants auraient gravi la falaise pour cultiver le sarrasin sur de petits lopins de terre. On nomme ces endroits « Pioché », puisque le défrichement devait se faire à la pioche, les lieux étant inaccessibles aux chevaux et aux charrues. Les gens de la localité de *Maillard* se rappellent encore du *Pioché* du haut de la falaise, près de la *montagne à Toussaint*.

Maillard

Nom d'une petite localité, d'un cap et d'un ruisseau de *Petite-Rivière-Saint-François*. L'abbé Casgrain écrit, en 1876, que ce toponyme rappelle un prêtre missionnaire du milieu du XVIII[e] siècle qui passa une partie de sa vie au service des Micmacs. En fait, le toponyme est beaucoup plus ancien, puisque l'appellation « cap Maillard » apparaît déjà sur la carte de Deshaies en 1695. Marthe B.-Hogues indique, pour sa part, que les habitants de la localité de *Maillard* portent le blason populaire de « Grands Pieds ».

Maillard, Cap

Pour l'origine de ce nom de lieu, voir *Maillard*.

Chaise, La

Il s'agit d'un rocher qui, sur le rivage, épouse grossièrement la forme d'une chaise. C'est un lieu de prédilection pour les jeux d'enfants ainsi qu'un perchoir pour les mouettes, oiseaux qu'on appelle communément « grands cous » dans les environs de *Petite-Rivière*.

Grandes Mules, Pointe des

Jaais, on mettait en meules le foin de la prairie saline. C'est la déformation du vocable « meule » en « mule » qui a valu son nom à cette entité.

Fénomène, Ruisseau

Marthe B.-Hogue nous indique que le premier nom du cours d'eau était *Ruisseau à la Nasse*, une « nasse » étant un petit panier en osier ou en fil métallique pour prendre du poisson. L'auteure poursuit en racontant qu'un soir, une Indienne du nom de Fénomène ou Fournimène, revenant de *Baie-Saint-Paul* en longeant le rivage, eut le passage bloqué par la marée à la hauteur du *ruisseau à la Nasse*. Elle passa donc la nuit dans une grotte près du ruisseau qui prit alors le nom de l'Indienne. Le nom officiel de ce ruisseau est *Ruisseau Philomène*. La grotte où l'Indienne passa la nuit devint la *grotte de la Sauvagesse*, mais elle fut détruite lors de la construction du chemin de fer. Une autre grotte, à vingt kilomètres au sud-ouest, à *Sault-aux-Cochons*, prit aussi le nom de *grotte de la Sauvagesse*. Marthe B.-Hogue suppose « que les paysans, devant la ressemblance des deux grottes, nommèrent la deuxième comme la première. »

Pommiers, Anse aux

La présence de pommiers sauvages à *Petite-Rivière-Saint-François* explique le nom de cette anse. La culture des pommes constituait une activité économique importante à *Petite-Rivière*, au XIX[e] siècle.

Raide, Cap

Localisé immédiatement à l'ouest du *cap de la Baie*, ce cap doit son nom, comme le signale Christian Bonnelly, à ses flancs abrupts. L'abbé Casgrain, en 1876, dans son **Pèlerinage à l'île aux Coudres**, parle plutôt des « caps Raides ». Le nom est assez ancien, puisqu'il apparaît sous la forme « cap Rède » sur le plan de 1751 de l'arpenteur Plamondon.

Petit-Claude, Le

Marthe B.-Hogue nous indique que ce nom pourrait être orthographié « Glône » ou « Glôde ». Il s'agit d'un banc de sable sur le rivage où l'on pratiquait anciennement la pêche aux marsouins. Généralement connu sous la forme du *Petit-Glaune*, il est né sans doute de la déformation de *Petit Claude*, en souvenir de Claude Bouchard, l'un des pionniers de *Petite-Rivière*. Localement, on parle aussi de l'*anse à Petit-Claude*, en plus du banc de sable.

Pointue, La

Selon Christian Bonnelly, « il existe deux montagnes portant ce nom à Baie-Saint-Paul. L'une s'élève au sud-ouest, près de la municipalité de Petite-Rivière-Saint-François, tandis que l'autre est sise sur la rive gauche du Gouffre dans le 1[er] rang de la Goudronnerie. Cette dernière porte aussi le nom de Montagne à Quellus, du nom d'un propriétaire, Joseph Simard, dit Quellus. » Ces deux entités doivent leur nom à leur allure effilée.

Tourelles, Les

C'est leur allure effilée qui a valu à trois monts de la région de *Baie-Saint-Paul* le nom de *Tourelles*. Deux se localisent entre *Baie-Saint-Paul* et *Petite-Rivière* et portent le nom de *Petite Tourelle* et *Grosse Tourelle*. Christian Bonnelly explique que « La première correspond probablement à la montagne à Chaperon. » Ce dernier nom lui vient d'un ancien propriétaire de lots où elle se trouve, Georges Chaperon.

La troisième *Tourelle* est la partie la plus effilée du *mont des Éboulements*. Le lac situé au pied de *Tourelle* a lui aussi hérité du nom.

Cabaret, Le

Christian Bonnelly précise que *le Cabaret* est formé du *cap Raide*, du *cap de la Baie* et du *cap à l'Arbre*. Selon ce toponymiste, *le Cabaret* « doit probablement son nom à son sommet tabulaire qui lui donne l'apparence d'un plateau. »

Moulin, Bassin du

Certains toponymes disparaissent de l'usage suite à des modifications du relief. Ainsi, le *bassin du Moulin* qui était situé à l'embouchure de la rivière du même nom a disparu lors de la construction de la voie ferrée du Canadien National, au début du XX[e] siècle.

Nord-Ouest, Bras du

Cet affluent de la *rivière du Gouffre* coule au sud de la localité de *Saint-Placide-de-Charlevoix*. La rivière est quelquefois appelée tout simplement *le Bras* par la population locale.

Christian Bonnelly rappelle que la rivière portait le nom de *Bras Gariépy* ou *Bras des Gariépy* parce qu'une maison de commerce, propriété de Narcisse Gariépy et située à proximité, y opérait vers 1870.

Saint-Aubin

Un lieu-dit et un ruisseau doivent leur nom, comme le note Christian Bonnelly, à « un des premiers pionniers de *Baie-Saint-Paul*, Jean Serreau, sieur de Saint-Aubin qui possédait un lot et une habitation à cet endroit. »

Remarque

À partir de Baie Saint-Paul, on pourra emprunter deux trajets distincts : la route des Éboulements, la première à suivre et la route vers Clermont en passant par Saint-Hilarion.

Quant à l'île aux Coudres, à laquelle on pourra accéder par la route des Éboulements, à la hauteur de Saint-Joseph-de-la-Rive, elle fait l'objet d'une présentation spéciale à la fin des parcours suggérés plus haut.

Baie-Saint-Paul

Baie-Saint-Paul fut habité dès le début de la colonie. Cependant, les premiers Baie-Saint-Paulois, oises furent peu nombreux, car les quelques familles qui se sont implantées à cet endroit, vers 1650, étaient des squatters que les autorités du Séminaire invitaient régulièrement à quitter les lieux. Ce fut longtemps le seul village important entre *Tadoussac* et le *cap Tourmente*.

Le toponyme a d'abord désigné la baie, puis une localité, une paroisse, une municipalité et ensuite une ville. Le nom le plus anciennement connu pour la *baie Saint-Paul* est « baie de l'Islet » que l'on retrouve sur une carte de 1550, dessinée par Pierre Desceliers. Sur une carte de Champlain, datée de 1632, c'est le nom de *baie du Gouffre* qui apparaît. Le plan de Jean Bourdon de 1641, mentionne pour la première fois le toponyme « baie Saint-Paul ». Christian Bonnelly indique que le passage du nom de *baie du Gouffre* à celui de *baie Saint-Paul* s'est donc effectué entre les années 1632 et 1641. Par la suite le nom s'inscrit « dans l'usage, puisqu'il est cité à deux reprises, la même année, par le jésuite Jérôme Lalemant et par le sieur Pierre Boucher. » Par ailleurs, l'origine de l'attribution de ce toponyme demeure inconnue.

Michel, Ruisseau

Ce ruisseau prend sa source à l'ouest du *rang Saint-Gabriel* et se jette dans la *rivière du Gouffre*, dans la municipalité de *Baie-Saint-Paul*. D'après Christian Bonnelly, le *ruisseau Michel* saute un escarpement appelé *la Pignoronde* où se situe un vieux moulin à farine. C'est probablement le nom d'un ancien propriétaire du moulin, Michel Perron, qui a valu ce nom au ruisseau.

Renaud, Rivière à

La transformation de l'écriture de ce nom à travers les siècles est assez confuse. Christian Bonnelly en remarque l'évolution à partir d'une suite d'approximations phonétiques. Les formes « Renaud », « Regnaud », « Arnaud », « Renard », « Regneault » et « Aregneault » ont été relevées par l'auteur qui souligne, en outre, que la forme utilisée est *Rivière Arnaud* alors que l'on devrait revenir à l'appellation d'origine de *Rivière à Renaud*.

Mare, Rivière de la

Cette rivière de la municipalité de *Baie-Saint-Paul* est un affluent de la *rivière du Gouffre*. On relève beaucoup de noms et de variations orthographiques pour ce toponyme. Ainsi, les formes *Rivière à la Truite, Ruisseau des Marrées, Rivière Lamarre, Rivière des Mars, Rivière des Mares* et enfin *Rivière de la Mare* ont été relevées. Selon Christian Bonnelly, le nom officiel de *Rivière de la Mare* « tire probablement son origine de l'ancien domaine de la Mare à la Truite, qui lui-même tient son appellation d'une petite étendue d'eau sise au fond de la vallée. » Notons que l'abbé Léonce Boivin donne le nom de *Lac à Vital* à cette mare.

L'usage du nom de *Rivière de la Mare* est ancien puisqu'on le retrouve mentionné dans la délimitation des terres de *Baie-Saint-Paul* en 1716.

Accul, Ruisseau de l'

Cette appellation date du XVI[e] siècle et signifie « lieu où on est acculé ». Cette désignation est judicieuse en raison de l'escarpement d'où le ruisseau s'élance avant d'atteindre le fond de la vallée.

Gouffre, Rivière du

C'est Champlain qui, en 1608, a parlé le premier de la *rivière du Gouffre*. Le nom a ensuite été attribué à une seigneurie, à une municipalité et à une anse située au pied du *cap aux Corbeaux*.

D'après le **Dictionnaire des Rivières et des Lacs de la Province de Québec**, publié en 1914, « Cette rivière doit son nom au tourbillon qui forme son courant venant en contact avec celui du St-Laurent. Autrefois il était réputé fatal aux vaisseaux qui s'y laissaient engager et les navigateurs qui remontaient ou descendaient le fleuve par le chenal du nord devaient se tenir à distance en passant devant le Cap aux Corbeaux. » L'abbé Casgrain écrivait, en 1876, « Malheurs, disait-on, à l'esquif qui a l'imprudence de se laisser entraîner dans cette spirale marine! Il est saisi dans ses anneaux comme dans ceux d'un gigantesque serpent. Emporté par une force invincible, il tourne, tourne avec une vitesse accélérée en décrivant des cercles qui vont toujours en se rétrécissant, jusqu'à ce qu'enfin il arrive au centre fatal qui s'ouvre en entonnoir, et l'engloutit sans retour. »

Une autre hypothèse sur l'origine de ce toponyme renvoie plutôt au fait qu'il se produit à l'occasion des glissements de terrain sur le parcours de la *rivière du Gouffre* dans la région de *Saint-Urbain*. Champlain a peut-être été témoin d'un tel phénomène et il aurait appelé la rivière ainsi parce qu'elle aurait « engouffré » une de ses rives argileuses.

Christian Bonnelly a relevé d'autres noms utilisés sur des documents cartographiques pour désigner la *rivière du Gouffre*. Ainsi, il retrouve les formes *Rivière du Norc'-Est*, *Rivière de la Mine* et *Rivière à l'Échelle*.

Onésime, Ruisseau chez

Selon Christian Bonnelly, « C'est un tout petit ruisseau qui coule sur la rive gauche du Gouffre, dans les 1er et 2ème rangs de la Goudronnerie. Il tient son origine du prénom de Onésime Larouche un ancien propriétaire de la terre où serpente ce ruisseau. »

Goudronnerie, Ruisseau de la

Jean Talon établit en 1670 une goudronnerie royale à *Baie-Saint-Paul*, pour fabriquer du goudron à partir de la résine de pin. Cette goudronnerie a laissé son nom à un rang et à un ruisseau bordant la *rivière du Gouffre*.

Zim-Canotte, Ruisseau chez

Ce ruisseau de la municipalité de *Rivière-du-Gouffre* tire son nom, d'après Christian Bonnelly, du surnom d'un propriétaire des lots qu'il arrose, Onésime Tremblay dit Zim Canotte. Le terme « Zim » est tout simplement l'abréviation modifiée du prénom, alors que « Canotte » est un surnom attribué à ce membre d'une des branches de Tremblay parce qu'un de ses ancêtres, « avant la construction de pont à la Baie-Saint-Paul, faisait la besogne de traversier sur la rivière du Gouffre. Les gens en arrivant criaient: « Canott » et beaucoup, ne connaissant pas son nom ne le désignait pas autrement. » C'est ce que nous apprend Paul Médéric (l'abbé Jean-Paul Tremblay), auteur d'une histoire de la famille Tremblay.

Course, Ruisseau de la

Selon un informateur rencontré par Christian Bonnelly, les gens, autrefois, faisaient des courses de voitures en revenant de la messe du dimanche, ce qui a valu ce nom au ruisseau.

Martin, Cap

Deux caps portent le nom de *Martin*. Le premier est situé à la limite des municipalités de *Rivière-du-Gouffre* et de *Saint-Urbain* et le second à l'est de l'*anse à Bellani* aux *Éboulements*. Ce dernier a la particularité d'avoir été percé lors de la construction du chemin de fer.

Plusieurs hypothèses tentent d'expliquer l'origine de ces toponymes. Christian Bonnelly a relevé celle indiquant qu'une femme « allait au bois pour manger des Cap-Martin, une sorte de petit fruit sauvage rouge. » L'auteur s'interroge cependant sur l'antériorité des termes: « le nom du cap dérive-t-il réellement des fruits qu'on y cueillait ou ceux-ci ne tiendraient-ils pas plutôt leur nom de l'endroit où on les ramassait? »

Une autre hypothèse nous est fournie par les auteurs d'une publication intitulée **Charlevoix, pays de l'ancien**, à l'effet que le surnom des ours dans *Charlevoix* est Martin. C'est peut-être à cause de la présence d'ours que les caps furent ainsi nommés.

Christian Bonnelly fait aussi « remarquer la présence, dans un espace assez limité, de plusieurs entités auxquelles est rattaché le spécifique Martin ou son équivalent féminin. » En plus des deux caps *Martin*, il y a les rangs *Petite-Martine*, *Grande-Martine* et une *montagne de la Martine* à *Petite-Rivière-Saint-François*.

Ce nom est singulièrement ancien, car le commandant La Richardière le mentionne dès 1735 et ce, malgré le fait que les informateurs laissent entendre qu'il serait récent.

Mine, Lac de la

Ce lac est situé au nord de la route 138, à 6 kilomètres à l'ouest de *Saint-Hilarion*. Deux hypothèses sont avancées sur l'origine de ce toponyme. Il pourrait porter ce nom en raison de la proximité de la mine de fer de *Saint-Urbain* ou encore parce qu'on aurait trouvé de l'or près de ce lac au début du siècle.

Saint-Hilarion

Selon les auteurs de l'ouvrage intitulé **Charlevoix Communautaire**, cette municipalité doit son nom au fait que « Les hivers rigoureux et souvent hâtifs obligèrent les pionniers à faire preuve de courage et d'acharnement. C'est pourquoi on a voulu doter la paroisse d'un patronyme évoquant la puissance et la force : Saint-Hilarion, (moine très austère, du début de la chrétienté). »

Il faut noter que cette municipalité a déjà porté le nom de *Saint-Hilarion-de-Settrington*, parce qu'elle est localisée dans les limites du canton de *Settrington*.

Settrington

Le nom de ce canton rappelle un village du *Yorkshire* en *Angleterre*. Comme le souligne Christian Bonnelly, « auparavant, il portait le nom de canton de *Percy*. Aujourd'hui, on l'appelle simplement Le Township. »

Croix, Montagne de la

Saint-Hilarion, comme *Notre-Dame-des-Monts*, *Saint-Siméon*, *La Malbaie* et *Clermont*, possède sa *montagne de la Croix*. La coutume religieuse qui consiste à ériger des croix sur les montagnes est assez répandue dans *Charlevoix*.

La Gadelle

Bien que ce toponyme apparaisse sur plusieurs cartes et qu'il soit officiel, il semble, d'après l'information compilée par les géographes Claude Mailloux et Serge Wicht, que ce nom n'est pas en usage local. D'après les mêmes auteurs, *La Gadelle* est un nom donné à certaines familles de Tremblay de la région pour les différencier des autres familles du même nom, mais de souche différente. En effet, Paul Médéric (l'abbé Jean-Paul Tremblay) relate que ce surnom provient du fait qu'un ancêtre possédait un magnifique champ de « gadelles » autour de sa maison à *La Malbaie*. Le nom populaire de « gadelle » désigne des fruits verts qui poussent dans de petits buissons.

Fée, Montagne de la

Selon l'enquête réalisée par Wicht et Mailloux en 1981, ce toponyme ne serait pas en usage et l'origine en serait inconnue. Guy Lamarre y voit une analogie avec l'histoire de la fée de *Pointe-au-Pic*, qui quitte sa grotte le soir pour faire peur aux enfants.

Calvaire, Montagne du

Cette colline, immédiatement à l'ouest de l'agglomération de *Sainte-Agnès*, doit son nom, selon Serge Wicht et Claude Mailloux, au fait qu'il y a un calvaire sur son versant nord-ouest à peu de distance du sommet.

Sainte-Agnès

La paroisse de *Sainte-Agnès* fut fondée en 1839. On l'appelait la « paroisse des Trois Églises » parce que son territoire comprenait alors les paroisses de *Notre-Dame-des-Monts* et de *Saint-Aimé-des-Lacs*. L'église de *Sainte-Agnès*, construite en 1839, était trop éloignée pour les colons qui s'établissaient dans les nouveaux secteurs de la paroisse. Les colons construisirent alors deux autres églises entre septembre et décembre 1942. Le curé de *Sainte-Agnès* avait donc trois églises à desservir. Cette situation prit fin lorsque *Saint-Aimé-des-Lacs* devient paroisse autonome à la fin de 1942 comme le relate le **Journal de Charlevoix**, publié par l'Association touristique de cette région.

C'est en mémoire de sainte Agnès, martyre romaine et symbole de la pureté, que la paroisse fut ainsi baptisée.

Croix, Montagne de la

Le fait d'ériger des croix au sommet des monts, bien en vue, est un phénomène assez courant au *Québec*. À *Clermont*, on a planté une croix au sommet d'une montagne qui a naturellement pris le nom de *Montagne de la Croix*. Le sommet de ce mont est accessible en automobile et offre une vue exceptionnelle sur la région.

Snigole, Rivière

D'après l'enquête réalisée par Alain Vallières en 1975, ce nom proviendrait de la présence de nombreux goélands en ces lieux dont les anciens habitants auraient déformé l'appellation anglaise « sea gull » en « snigole ».

Jacob, Rivière

D'après des informateurs, la rivière a pris ce nom parce qu'elle constitue la décharge du *lac à Jacob*. Il s'agit du nom d'un ancien propriétaire d'une terre des environs de ce lac. La *rivière Jacob* a la particularité d'avoir eu quatre moulins le long de son par-

cours: deux moulins à bois, un moulin à farine et un moulin à carder la laine. La rue qui longe la *rivière Jacob* a hérité du nom pertinent de *rue des Vieux-Moulins*.

Clermont

La *mission de Saint-Philippe-de-Clermont* fut créée le 17 septembre 1931. La municipalité fut érigée le 11 janvier 1935 et elle a obtenu le statut de ville le 6 juin 1967. La ville de *Clermont* est un centre industriel important. La compagnie Donohue y opère depuis 1920 et constitue un employeur important pour les Clermontains, aines.

La paroisse de *Clermont* a l'honneur d'avoir eu pour curé fondateur monseigneur Félix-Antoine Savard (1896-1982), l'auteur, entre autres, du célèbre roman **Menaud, maître-draveur**. Monseigneur Savard est décédé à *Québec*, le 24 août 1982 à l'âge de 86 ans.

Deux hypothèses tentent d'expliquer l'origine du nom *Clermont*. La première indique qu'il s'agit probablement d'une création à partir des termes « clair » et « mont ». La seconde veut que ce toponyme rappelle le prénom d'un des pionniers de l'endroit.

Fraser, Chutes

Les *chutes Fraser* sont localisées sur la *rivière Comporté*. Elles rappellent le nom de Malcom Fraser, seigneur de *Mount Murray*.

Comporté, Rivière

Nom donné à une rivière qui commémore le deuxième concessionnaire de la *seigneurie de La Malbaie*, Philippe Gauthier de Comporté, l'un des directeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Cette seigneurie lui fut accordée en 1672.

Bien que les gens connaissent bien la *rivière Comporté*, plusieurs utilisent le nom de *Rivière du Grand Fonds* pour désigner ce cours d'eau, parce qu'elle prend source près d'une localité nommée *Grand-Fonds*.

Fortin, Cap

Fortin est probablement tiré du nom d'un habitant de *La Malbaie* qui demeurait au pied de ce cap. Le lieu est parfois appelé *Montagne de la Croix*, parce qu'on trouve une croix à son sommet, ou encore, *Montagne du Cimetière*, puisque l'on découvre aussi un cimetière à sa cime. L'abbé Frénette, originaire de *La Malbaie*, souligne que la célèbre écrivaine Laure Conan, Félicité Angers selon les registres d'état civil, y dort son éternel repos. Il faut mentionner, en outre, que le site offre un excellent point de vue sur *La Malbaie*.

Remarque

Parvenus au cap Fortin par la route 138, nous reprenons le parcours de Charlevoix par la route 362 au cap aux Rets.

Rets, Cap aux

Le nom de ce cap, localisé du côté est de *Baie-Saint-Paul*, a subi de nombreuses modifications du XVIII[e] siècle à nos jours. Christian Bonnelly les énumère: « cap à la Raye », « cap aux Rez », « cap de la Baie », « cap aux Rets », « cap à la Page », « cap aux Ritz » et « cap à la Ré ». Aujourd'hui, c'est l'appellation *Cap aux Rets* qui a été retenue comme forme officielle, les rets étant ces pièges à poissons dont se servaient les pêcheurs autrefois.

Bois Blanc, Ruisseau du

Ce petit ruisseau coule à l'est de *Baie-Saint-Paul*, entre le *cap aux Rets* et le *cap aux Corbeaux*. Il doit probablement son nom aux bouleaux qui le bordent le long de son parcours.

Corbeaux, Cap aux

Ce vieux toponyme tirerait son origine d'une croyance populaire relatée par l'abbé Casgrain, en 1876, dans son **Pèlerinage à l'île aux Coudres**. « Les matelots ont attaché un nom d'un sinistre augure à ce promontoire. Leur imagination effrayée a sans doute peuplé le cap aux Corbeaux de ces oiseaux de proie, comme s'ils venaient s'y abattre, pour attendre les naufrages dans l'espoir d'en dévorer les victimes. »

Diable, Cap au

D'après l'information recueillie par la Commission de toponymie, « ce nom lui a été attribué par les employés qui ont construit le chemin de fer parce qu'ils entendaient des cris de hiboux, cachés dans les bois; c'est pour cette raison qu'ils l'appelèrent le cap au Diable. » Cependant, l'abbé Alexis Mailloux, en 1880, c'est-à-dire une cinquantaine d'années avant la construction du chemin de fer, s'exprime ainsi: « Le cap au Diable, dont la cime, couverte de sombres sapins, doit offrir une retraite

chérie à cet esprit noir et ténébreux. Je serais assez porté à croire que ce nom lui a été donné par les premiers habitants chrétiens de ce pays pour rappeler les souvenirs qu'avant la découverte du Canada les diables y tenaient leurs grandes assemblées, ou que l'ombre de sa noire couverture a dû servir de prison spéciale à quelques mauvais démons dont Lucifer pouvait dompter l'insubordination. »

Chaud, Ruisseau

Ce ruisseau, d'une longueur d'environ cinq kilomètres, limite les municipalités des *Éboulements* et de *Rivière-du-Gouffre*. Il doit son nom à la température de ses eaux qui serait selon Christian Bonnelly, stable pendant toute l'année. Il souligne, de plus, que le nom a une origine assez ancienne puisque, dès 1743, il est utilisé pour délimiter la *seigneurie des Éboulements*.

Quelques informateurs nous ont appris l'existence de sources d'eau chaude dans les environs. C'est probablement ce genre de source qui alimente les eaux du cours d'eau.

Le nom de *Ruisseau de la Lumière* est aussi employé pour désigner le *ruisseau Chaud*. Parce qu'il y avait un phare pour la navigation à proximité, les gens l'avaient baptisé ainsi.

Tourlognon

Christian Bonnelly nous renseigne sur l'origine de cet étrange toponyme. « On désigne souvent sous le nom de *Tourlognon* une partie du *rang Sainte-Marie* de la municipalité de *Rivière-du-Gouffre*, à proximité des *Éboulements*. Le choronyme (nom de lieu) date d'au moins un siècle car nous l'avons relevé dans quelques écrits de l'abbé Charles Trudelle dans les années 1850. À l'époque, on cultivait l'oignon à cet endroit et paraît-il qu'il y tournait très bien. »

Simon, Ruisseau chez

Simon Bouchard, un ancien résident des *Éboulements*, a laissé son prénom à ce petit cours d'eau qui se jette dans le *ruisseau Chaud*, ainsi qu'à la *montagne chez Simon*.

Orignaux, Montagne des

Ce mont est localisé dans la municipalité des *Éboulements*. D'après l'information recueillie par Christian Bonnelly, il porterait ce nom parce que des orignaux hiverneraient à cet endroit. Il s'agit, selon le parler populaire, d'un « ravage d'orignaux », c'est-à-dire de traces de séjour laissées dans la neige par ces mammifères. Ce mont est quelquefois désigné sous le nom de *Montagne chez Simon*.

Boudreault, Rivière des

Le nom de cette rivière rappelle un des pionniers des *Éboulements*, Clovis Boudreault, ancêtre des Boudreault de la région. Sur quelques cartes, on localise la *rivière des Boudreault* à l'emplacement du *ruisseau à Chaux* et on désigne la *rivière des Boudreault* du nom de *Rivière du Seigneur*, cette dernière étant située plus à l'est, parallèlement à la *côte des Éboulements*.

La Terrière, Lac

Ce lac de la municipalité des *Éboulements* rappelle le nom du seigneur Edmond de Sales La Terrière qui allait y pêcher, d'après les dires de l'abbé Léonce Boivin. On utilise cependant les noms de *Lac à Mimi* ou *Lac Audet* pour désigner ce plan d'eau. D'après un informateur, le toponyme *La Terrière* désignerait plutôt le *lac Sainte-Marie* qui est situé à trois kilomètres au nord du *lac à Mimi*.

La Blagousse

Une section de la route 362 entre *Misère* et *Les Éboulements* est populairement appelée *La Blagousse*. Ce nom proviendrait d'une déformation des termes anglais « Black House ». Selon certains informateurs, la maison ne portait pas ce nom à cause de sa couleur, mais plutôt en raison des moeurs légères de ses habitants au début du XIX[e] siècle.

Chaux, Ruisseau à

La présence, autrefois, d'un four à chaux sur les rives de ce cours d'eau, explique l'origine de ce nom. Selon un informateur, il y avait, au début du XX[e] siècle, beaucoup de ces fours à *Saint-Joseph-de-la-Rive* et aux *Éboulements*. On obtenait la chaux en chauffant de la pierre à plâtre. Le cours d'eau a aussi porté le nom de *Ruisseau Boudreault*.

Savon, Chute à

Selon un informateur de *Saint-Joseph-de-la-Rive*, cette chute porterait ce nom parce que des enfants y auraient déversé, à quelques reprises, du savon. Le résultat fut, semble-t-il, assez mousseux.

Dam, Chute de la

Du quai de *Saint-Joseph-de-la-Rive*, en regardant vers la montagne en arrière du village, on constate la présence d'une chute, au coeur de la forêt, quelque part sur la *rivière des Boudreault*. Elle porte le nom de *Chute de la Dam* parce qu'il y avait autrefois un barrage hydro-électrique fournissant l'électricité aux alentours. Le terme anglais « dam » signifie, en effet, « barrage ».

Misère

Nom donné à un hameau et à la côte qui le relie à *Saint-Joseph-de-la-Rive*. En 1880, l'abbé Alexis Mailloux nous signale qu'à « une époque assez éloignée de la nôtre, lorsqu'on y a commencé le défrichement des terres, les gelées y ont détruit les récoltes, pendant plusieurs années de suite. Il s'ensuivait que les colons étaient dans une extrême misère. Ils avaient tant et tant parlé de leur misère qu'en les voyant arriver aux maisons, ayant leurs poches sur le dos, on disait: Voilà un homme qui vient de la concession de la misère. »

Saint-Joseph-de-la-Rive

Cette municipalité était appelée *Les Éboulements-d'en-Bas* jusqu'en 1931, date à laquelle elle s'est détachée des *Éboulements* pour devenir une municipalité indépendante. Selon l'abbé Jean Moisan, curé actuel de *Saint-Joseph-de-la-Rive*, vers 1933, des villégiateurs auraient présenté une requête au Conseil municipal pour que le nom de *Saint-Joseph-de-la-Rive* soit changé pour l'ancien nom des *Éboulements-d'en-Bas*, de crainte que le nom de *Saint-Joseph* soit trop récent, donc peu connu. Cette requête a été rejetée par le Conseil. L'agglomération a jadis également porté le nom de *Quai-des-Éboulements*.

Plusieurs hypothèses sont avancées pour expliquer l'origine du nom de *Saint-Joseph-de-la-Rive*. Selon Arthur Tremblay, forgeron des *Éboulements*, des marins, en péril sur le fleuve, auraient invoqué saint Joseph pour être sauvés et ils ont échoué sur la plage de *Saint-Joseph-de-la-Rive*, d'où le nom attribué à cette municipalité. Par contre, pour l'abbé Moisan, soit que la paroisse ait pris le nom du constructeur de la première église, Joseph Archer, soit que la paroisse ait tout simplement emprunté son nom au *cap Saint-Joseph* qui se trouve dans le territoire de la municipalité.

Remarque

La municipalité de Saint-Joseph-de-la-Rive constitue la porte d'entrée de l'île aux Coudres. De là, le voyageur effectuera le circuit de cette île aux noms des plus évocateurs.

Coudres, Île aux

L'*île aux Coudres* est située dans le *fleuve Saint-Laurent*, en face des *Éboulements*, dans la division de recensement de *Charlevoix-Ouest*. La toponymie de cette île est en général très ancienne, remontant souvent au début de la colonie. Ainsi, l'île doit son nom à Jacques Cartier qui la baptisa ainsi le 6 septembre 1535, lors de son deuxième voyage: « Et entre aultres, y a plusieurs couldres franches, que treuvasmes fort chargez de nozilles, aussi grosses et de meilleur saveur que les nostres, mais ung peu plus dures; et pour ce, la nommasmes l'isle es Couldres. »

C'est la présence des « couldres », ancien nom de noisettes, qui fit choisir ce nom par Cartier. Ce toponyme n'a donc pas changé depuis. On a aussi relevé le toponyme *Elbow Island* pour désigner l'*île aux Coudres*. Il s'agit d'une traduction erronée du mot « coudres », confondu avec « coude ».

Saint-Bernard-de-l'Île-aux-Coudres

Le village a été fondé en 1902 sous le nom de *Pointe-des-Roches* en raison d'une pointe qui porte ce nom. La municipalité fut érigée en 1936 sous le nom de *Saint-Bernard-de-l'Île-aux-Coudres*. Cependant, la localité et le bureau de poste sont désignés sous le vocable de *Saint-Bernard-sur-Mer*.

Prairie, Baie de la

Cette baie, qui s'étend à l'ouest du quai de *Saint-Bernard-de-l'Île-aux-Coudres*, a d'abord porté les noms de *Mouillage*, *Mouillage des Français* ou encore de *Havre Jacques-Cartier*. Ces dénominations proviennent du fait que le 6 septembre 1535, Cartier y fait ancrer ses trois navires. En 1759, l'avant-garde de l'armée de Wolfe fait escale dans cette baie qui change alors de nom pour celui de *Mouillage des Anglais*. Aujourd'hui, son nom officiel est *Baie de la Prairie*, pour souligner la présence d'une

prairie naturelle sur cette côte de l'île. Le nom de « Prairie » apparaît déjà sur le plan de l'arpenteur Plamondon, daté de 1812.

Cartier, Plage de

Cette plage borde les rives de la *baie de la Prairie* et son nom rappelle le passage de Jacques Cartier en 1535.

Lessive, Ruisseau de la

Ce petit cours d'eau se jette dans la *baie de la Prairie*. Les équipages de navires qui étaient ancrés dans la baie, y faisaient, paraît-il, leur lessive et s'y ravitaillaient en eau potable.

Prairie, Pointe de la

Cette pointe limite à l'ouest la baie du même nom. Elle tire son nom de la présence d'une prairie naturelle à cet endroit. Certains auteurs relatent qu'on l'appelait anciennement le *cap à l'Aigle*.

Grande Batture, La

Le rivage entre le *cap à Labranche* et la *pointe de la Prairie* est appelé par les habitants de l'île *La Grande Batture*. Ce nom descriptif identifie la plus grande batture de l'*île aux Coudres*. Jacques Rousseau constate l'importance économique de cette batture qui fournissait des herbages naturels pour nourrir le bétail.

Chaîne Rocailleuse, La

Il s'agit de récifs localisés au large de *la Grande Batture*. Cette chaîne de récifs était redoutée surtout lorsque les insulaires devaient traverser le fleuve en chaloupe avant l'établissement d'un service de traversier reliant l'île à *Saint-Joseph-de-la-Rive*.

Croissant, Le

Le Croissant est un canal naturel, en arc de cercle, qui divise le rivage en deux. Jacques Rousseau relève sur des cartes deux autres dénominations, soit le *ruisseau Croissant* et le *ruisseau des Prairies*.

Labranche, Cap à

Deux hypothèses sont avancées sur l'origine de ce nom donné à une localité et à un cap, tous deux situés au nord-ouest de l'*île aux Coudres*. La première veut qu'il y ait eu autrefois une grosse branche qui s'élançait du haut du cap. La seconde soutient qu'il s'agit plutôt du nom d'un insulaire, Joseph Labranche dit Laforest, qui a acquis une concession sur l'île le 13 mars 1757. Notons que l'on orthographie quelquefois ce toponyme *Cap à la Branche*. C'est ainsi qu'il apparaît sur une carte datant de 1812.

Georges-Harvey, Ruisseau

Le nom de ce ruisseau rappelle probablement cet habitant de l'île, Georges Harvey, que l'abbé H.-R. Casgrain rencontre, en 1876, durant son **Pèlerinage autour de l'île aux Coudres**.

Moutons, Batture aux

Des cultivateurs envoient paître leurs moutons sur le rivage situé un peu au sud de la localité de *Cap-à-Labranche*, d'où le nom de *Batture aux Moutons*.

Ferme, Ruisseau de la

Ce petit cours d'eau se jette au nord de la *pointe de l'Islet*. Ce nom est relativement ancien puisque l'abbé Alexis Mailloux en parle en 1880 dans sa **Promenade autour de l'île aux Coudres**. Ce dernier mentionne que le ruisseau a déjà porté le nom de *Rivière des Pruches*, la pruche étant une variété de conifère. Cette essence forestière était très recherchée par les tanneries à cause de sa forte teneur en tanin. Cependant, Jacques Rousseau remarque, en 1942, l'absence de cette variété d'arbre sur l'*île aux Coudres*. Il suppose alors que les îliens utilisaient ce nom pour désigner les épinettes.

Source, La

L'abbé Alexis Mailloux mentionne, en 1880, l'existence d'une source d'eau douce sur le rivage ouest de l'*île aux Coudres*. Il signale qu'elle est à l'extrémité de la *pointe de l'Islet* et que l'eau douce sort par gros bouillons, s'élevant quelque peu au-dessus de la surface du sable.

Caille, Butte à

D'après Jean Des Gagniers, une roche et une butte, près du *Havre*, portent le nom « ... d'un pauvre d'esprit, mort depuis longtemps, qui passait là, à regarder la mer, le plus clair de son temps. » On orthographie quelquefois ce toponyme « Caya ». La butte a aussi pris le nom de *Butte des Chasseurs*, à cause de l'abondance de gibier qu'il y avait aux alentours.

À noter qu'au sommet de la butte, le paysage est impressionnant.

Islet, Pointe de l'

Il s'agit de la pointe la plus importante au sud-ouest de l'*île aux Coudres*. À son extrémité, on retrouve, à marée haute, une petite île rocheuse que l'on nomme *Le Pilier*. C'est à cause de cette petite île que la pointe a été baptisée du nom de *Pointe de l'Islet*.

Charge, La

La Charge est un rocher situé sur la rive sud-ouest de la *pointe de l'Islet*. Sa position sur le bord de l'eau et sa forme à angle droit en font un quai naturel où on chargeait les embarcations anciennement.

Havre, Le

Le Havre est une baie naturelle protégée des vagues du fleuve par la *pointe de l'Islet* et la *pointe à Antoine*. Cette baie est aussi appelée *L'Anse, Anse de l'Islet* ou encore *Les Fonds*. Ce dernier nom identifie aussi un hameau sur les rives de cette baie.

Pêches à Marsouins, Batture des

Cette batture, que l'on retrouve au sud-ouest de l'île, emprunte son nom au fait que les pêcheurs y installaient leurs pièges pour capturer les marsouins. Il faut dire aussi que ce type de pêche a déjà valu aux gens de l'île le blason populaire de « Marsouins ».

Le nom scientifique des marsouins est « béluga », mot d'origine russe qui souligne la couleur blanche de l'animal. Nous avons aussi relevé l'appellation « pourci » pour désigner ces mammifères. Il s'agit d'une variante de la forme « porcille », attestée dès le XIV^e^ siècle en Saintonge, pour désigner le marsouin comme le souligne Suzelle Blais.

Mare, Ruisseau de la

Le nom de ce ruisseau date au moins du début du XX^e^ siècle, car on le trouve sur une carte du ministère de la Colonisation de 1926. Cependant, les noms de *Ruisseau Mailloux* et de *Rivière de la Marre* ont également été utilisés pour désigner ce cours d'eau.

Antoine, Pointe à

Cette pointe, à l'ouest de l'*île aux Coudres*, est située entre la *pointe de l'Islet* et la *pointe à Simon*. Elle tire probablement son nom d'Antoine Perron qui y demeurait vers 1800. On utilise aussi le nom de *Pointe Saint-Louis* pour désigner cette entité.

Saint-Louis-de-l'Isle-aux-Coudres

C'est d'abord la paroisse religieuse qui a été baptisée *Saint-Louis-de-France* en l'honneur de Louis IX (canonisé à cause de sa très grande piété), qui fut roi de *France* de 1226 à 1270. On peut observer une statue du roi tenant son sceptre, entre les clochers de l'église de *Saint-Louis*.

Quelques auteurs pensent cependant que le nom de *Saint-Louis* a été donné, soit en l'honneur du père Louis Chaumont de la Jannière, missionnaire à l'*île aux Coudres* de 1741 à 1748, ou encore, en l'honneur du roi Louis XIV.

Église, Anse de l'

Cette anse, enclavée entre la *pointe à Simon* et la *pointe à Antoine*, tire son nom de la présence de l'église de *Saint-Louis* sur ses berges, dont la construction remonte à 1885.

Rouge, Rivière

Il s'agit du plus important cours d'eau de l'*île aux Coudres*, qui tire son nom du fait que ses eaux, comme le remarque Jean Cimon dans sa thèse, « ... proviennent de la savane située au centre de l'île; cette savane se compose d'une tourbe brunâtre... » d'où la couleur de ses eaux. Ce toponyme est assez ancien puisqu'il paraît sur le plan de l'arpenteur Plamondon daté de 1812.

Simon, Pointe à

Cette pointe forme la berge sud-ouest de l'*anse de l'Église*. Son nom lui vient sûrement d'un membre d'une famille Simon, ces derniers étant assez nombreux dans *Charlevoix*. Anciennement, on désignait cette entité sous l'appellation de *Pointe des Sapins*.

La Baleine

Ce nom désigne à la fois une municipalité, un cap et la côte sud de l'île. Une baleine morte serait venue s'échouer sur la plage probablement au début du XVIII^e^ siècle, d'où l'origine de l'appellation.

Savane, La

Les insulaires désignent la tourbière qu'on découvre au centre de l'île, de part et d'autre de la *route de la Traverse*, sous le vocable de *La Savane*.

Cap-aux-Pierres

Nom donné à un hameau et à un cap, situés au nord-est de la municipalité de *La Baleine*. Au pied du cap, on trouve évidemment un amas de pierres dont l'une est *la Roche Pleureuse*.

Roche Pleureuse, La

Cette roche est localisée sur le bord de la route, au pied du *cap aux Pierres*. D'après la légende, la roche pleure. Il s'agit, en réalité d'une petite source au-dessus de la roche, qui, à certaines époques de l'année, coule sur sa paroi. En 1880, l'abbé Alexis Mailloux faisait remarquer que le phénomène se produit rarement, sauf après la pluie ou à la fonte des neiges.

Grandes Mares, Anse des

Cette anse, creusée dans la *pointe du Bout d'en Bas*, doit son nom à la proximité de quelques mares.

Bateaux, Anse des

Cette petite échancrure est localisée entre l'*anse des Grandes Mares* et l'*anse de l'Attente*. C'est probablement en raison des embarcations qui venaient s'y ancrer que l'anse a pris ce nom.

Attente, Anse de l'

Cette petite baie se trouve presque à l'extrémité de la *pointe du Bout d'en Bas*. L'abbé Casgrain souligne, en 1876, que ce nom rappelle le fait que des embarcations pouvaient venir y attendre l'appoint de la marée ou le bon vent.

Bout d'en Bas, Pointe du

L'extrémité nord-est de l'*île aux Coudres* se termine par une pointe appelée la *pointe du Bout d'en Bas* par opposition à l'autre extrémité de l'île que l'on nomme *Le Bout-d'en-Haut*. La *pointe du Bout d'en Bas* s'appelait aussi autrefois la *pointe de la Baleine*.

Roches Perdues, Les

Ces roches se trouvent dans le prolongement de la *pointe du Bout d'en Bas*. Les loups marins venaient se chauffer au soleil sur ces roches. La chasse aux loups marins a déjà été une activité économique importante pour les îliens alors qu'on ne la pratique plus aujourd'hui. *Les Roches Perdues* portent probablement ce nom parce qu'elles sont éloignées du rivage.

Rouge, Ruisseau

Le nom de ce petit ruisseau, situé à l'extrémité est de l'île, lui vient de la couleur rougeâtre de ses eaux. L'anse, située à son embouchure, a pris le nom du cours d'eau. Le toponyme est assez ancien puisqu'il paraît dès 1812 sur le plan de l'arpenteur Plamondon.

Buttemont, Anse de

Nom donné à la fois à une anse et à une pointe. Une élévation sur l'ancien tracé de la route est à l'origine du nom, formé par l'agglutination des termes « butte » et « mont ».

Bonhomme-Abraham, Cran du

Il s'agit probablement du nom du navigateur Abraham Martel dont parle l'abbé H.-R. Casgrain dans son **Pèlerinage à l'île aux Coudres**, en 1876.

Jacques Rousseau, quant à lui, nous apprend que les gens de l'île prononcent ce nom « cran du bôme Abreume ». Il nous indique qu'il s'agit d'une masse rocheuse sur la grève, près de l'*anse à Buttemont*. Il donne une définition québécoise du terme « cran » comme étant « un rocher de grève, à strates verticales surtout ».

Mailloux, Pointe à

Ce toponyme rappelle probablement Vital Mailloux, ou un des nombreux autres Mailloux de l'île, que mentionne justement l'abbé Alexis Mailloux dans sa **Promenade autour de l'île aux Coudres**, de 1880.

Bourroche, La

Un peu à l'est de la *pointe des Roches*, sur le rivage, on découvre un rocher appelé *La Bourroche* par les gens de l'île. D'après Jacques Rousseau, ce rocher aurait pris le nom populaire d'une plante commune nommée « bardane ». Cette dernière est une plante dont les fruits ronds et piquants, s'accro-

chent aux vêtements et à la toison des animaux. Cependant, l'enquête sur le terrain nous a révélé qu'une « bourroche » est un piège à anguille.

Roches, Pointe des

Cette pointe est située à l'est du quai de *Saint-Bernard-de-l'Île-aux-Coudres*. Elle doit son nom à la présence de roches sur le rivage. Ce nom est assez ancien puisqu'il paraît sur le plan de 1812 de l'arpenteur Plamondon. L'abbé Casgrain signale un autre nom donné autrefois à ce lieu, en raison de la présence régulière d'oiseaux sauvages dont les cris désagréables retentissaient jour et nuit: couac! couac! couac!, si bien qu'on a fini par l'appeler *La Couacrie*.

Remarque

Le tour de l'île aux Coudres complété par l'arrivée à la pointe des Roches, le voyageur revient sur les rives charlevoisiennes et poursuit son périple dans la région en direction des Éboulements par la route 362.

Bellani, Anse de

Le nom de cette anse rappelle Elzéar Tremblay dit Bellani, qui pratiquait la pêche à cet endroit au XIX^e^ siècle. L'addition du prénom du père au nom de Tremblay est assez courante pour identifier les lignées de Tremblay, par ailleurs nombreuses dans cette région.

Platon, Le

Entre *Les Éboulements* et le *cap Martin*, il y a un terrain nommé *Le Platon* où habitaient anciennement des agriculteurs. Aujourd'hui, il n'existe plus de maison au *Platon* et les terres sont en friche. Ce terme qui désigne un terrain plat et élevé, était largement répandu dans la langue courante aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles en *Nouvelle-France*. À *Saint-Joseph-de-la-Rive*, il existe trois plateaux que l'on désigne *Le Plateau*, le *Deuxième Plateau* et le *Troisième Plateau*.

Les Éboulements

Il s'agit là d'un des plus vieux établissements habités de *Charlevoix*; « les Eboulemens » paraît sur la carte de Deshaies de 1695. Le lieu est desservi par des missionnaires dès 1732. La paroisse a été érigée canoniquement le 7 juillet 1827 et civilement le 11 juillet 1835.

Le 1^er^ juillet 1845, la municipalité de *L'Assomption-de-Notre-Dame-des-Éboulements* est érigée. L'usage a cependant retenu la forme abrégée *Les Éboulements*. Cette municipalité, une pointe, une baie, une falaise et un mont doivent leur nom à des éboulements qui ont eu lieu suite au tremblement de terre de février 1663, relaté ainsi par le père Lalemant: « Vers la baie dite de Saint-Paul, il y avait une petite montagne sise sur le bord du fleuve, d'un quart de lieu ou environ de tour, laquelle s'est abysmée et comme si elle n'eut fait que plonger, elle est ressortie du fond de l'eau pour se changer en islette et faire d'un lieu tout bordé d'écueils, comme il estait un hâvre d'assurance contre toutes sortes de vents. »

Sault à Mouton, Ruisseau du

Bien qu'il y ait eu de l'élevage de mouton dans les environs, le ruisseau doit plutôt son nom au fait qu'il dévale la falaise en sautant plusieurs paliers. Le terme ancien « sault » désigne des chutes ou des cascades. Le rapprochement avec le jeu de saute-mouton serait probablement la meilleure hypothèse quant à l'origine du nom de ce cours d'eau.

Cap-aux-Oies

Nom donné à la fois à un hameau, à un cap et à un ruisseau. C'est l'escale des oies, lors de leur migration annuelle, qui a valu ce nom au cap. Selon l'information recueillie sur le terrain, les oies venaient cependant en plus grand nombre anciennement. À noter que la carte du sieur d'Anville, de 1755, indique « C. aux Oyes ».

Petite Malbaie, La

Au nord du *cap aux Oies*, une baie a hérité du nom de *La Petite Malbaie* en vertu de sa ressemblance avec *La Malbaie*.

Saint-Antoine, Lac

Ce lac artificiel date d'une vingtaine d'années. Il est alimenté en eau par le *ruisseau Jureux* et porte le nom du rang où il se situe. Selon un informateur, Antoine serait le prénom d'un des pionniers du rang qui s'y serait installé, il y a plus de quatre-vingts ans.

Jureux, Ruisseau

Le vocable « Jureux » identifie à la fois un hameau, une pointe et un ruisseau. Le nom a d'abord été attribué au ruisseau à cause du bruit que ses eaux font en dévalant, durant deux kilomètres, la falaise de plus de 240 mètres de haut, avant d'arriver au *Saint-Laurent*. Le mot « jureux », forme québécoise de « jureur », est pris dans le sens de « hurleur » ou « tapageur ». Ce nom est relativement ancien, puisqu'il est mentionné, en 1843, dans l'acte délimitant la paroisse de *Saint-Irénée*.

Saint-Irénée-les-Bains

Le long de la route 362, à l'ouest de l'agglomération principale, se trouve la localité de *Saint-Irénée-les-Bains*. Sur plusieurs cartes, ce toponyme est mal localisé, puisque c'est dans le *rang Saint-Antoine* qu'il est situé. La localité a probablement hérité de ce nom, en raison de la présence de la plage où les gens venaient se baigner.

Saint-Irénée

C'est probablement pour perpétuer le souvenir de saint Irénée, évêque de Lyon (II[e] siècle) et disciple de saint Polycarpe, que la paroisse, érigée en 1843, fut ainsi nommée.

Plusieurs personnages importants ont fréquenté et même habité *Saint-Irénée*. Sir Rodolphe Forget, entre autres, s'y est fait construire une résidence d'été. Le *domaine Forget* abrite aujourd'hui une école de musique. Un autre personnage, le juge Adolphe-Basile Routhier, auteur de l'hymne national « O Canada », fit construire une résidence qu'il nommait *Hauterive*, mais que les villageois appelaient le *château Blanc*.

Percé, Quai

Le quai de *Saint-Irénée* a connu, à l'automne de 1974, une situation tragique, puisqu'à la suite d'une tempête, il se sépara en deux parties. Les auteurs du **Recueil historique de Saint-Irénée** ajoutent que leur « seule consolation pour le moment est de pouvoir dire que si la Gaspésie a son Rocher Percé, Charlevoix a son « Quai Percé ». En observant ce quai, il rappeler l'époque à laquelle les bateaux blancs, navires de la Canada Steamship, déposaient les touristes de quai en quai dans la région de *Charlevoix*.

Jean-Noël, Rivière

Il s'agit du cours d'eau le plus important de la municipalité de *Saint-Irénée*. D'après un informateur, la rivière aurait pris ce nom d'un des pionniers de *Saint-Irénée*.

Rochette

Ce petit hameau, inconnu de l'actuelle population locale, de la municipalité de *Saint-Irénée* a probablement été nommé ainsi en l'honneur de monsieur Edgar Rochette qui fut député libéral dans la circonscription de *Charlevoix-Saguenay* en 1927, 1931 et 1935. Edgar Rochette est né à *La Malbaie*, le 28 avril 1890, et décédé à *Québec*, le 15 juin 1953.

Gros Ruisseau, Le

Ce toponyme est assez ancien puisqu'il est mentionné dans l'acte délimitant la paroisse de *Saint-Irénée* en 1843. C'est probablement parce qu'il n'y a pas d'autre cours d'eau important aux alentours immédiats, que le ruisseau a pris ce nom descriptif.

Pointe-au-Pic

Nom de la pointe, située à l'ouest de *La Malbaie* et surmontée d'un pic rocheux, qui a été donné d'abord à la paroisse religieuse, puis à la municipalité. Certains villégiateurs utilisent le nom de *Pointe-à-Pic*, mais cette appellation n'est pas employée par la population locale. Ce nom ancien, paraît, par exemple, sur la carte de Desbarres de 1776.

Pointe-au-Pic a attiré les plus illustres vacanciers. Ainsi, dès 1894, William Howard Taft, par exemple, s'y fit construire une résidence d'été. Devenu président des États-Unis en 1909, c'est de *Pointe-au-Pic* qu'il dirigeait son pays durant les mois d'été. Le seul lien direct qui le reliait à sa patrie consistait en un fil télégraphique qui longeait le fleuve. Sa résidence estivale fut détruite par un incendie vers 1930 et reconstruite par la suite en 1940. William Howard Taft fut président des États-Unis jusqu'en 1913.

Pointe-au-Pic attire encore aujourd'hui de nombreux vacanciers. Ainsi trouvons-nous plusieurs villas le long de la *rue de la Falaise*, des auberges localisées un peu partout dans la région et le renommé *Manoir Richelieu* dominant le *fleuve Saint-Laurent*.

Fée, Trou de la

Le *trou de la Fée* est une petite grotte dans le flanc du *cap Blanc*. Les gens de *Pointe-au-Pic* racontent, pour faire peur aux enfants, que la fée quitte sa grotte quand ils ne sont pas sages. Cette légende est équivalente à celle du Bonhomme Sept Heures.

Atkinson, Pointe

Riche commerçante de bois et propriétaire d'un moulin à *Saint-Romuald*, la famille Atkinson possédait une résidence d'été à *Pointe-au-Pic* vers la fin du XIX[e] siècle. La pointe rocheuse devant leur résidence a tout naturellement pris le nom d'*Atkinson*.

Blanc, Cap

Dénommé ainsi à cause de la couleur de la roche qui le compose, ce cap fait face au quai de *Pointe-au-Pic*. Le cap porte aussi le nom de *Cap à Nicolas*, en mémoire d'un dénommé Nicolas, indien micmac qui servait de guide personnel au président américain Taft, comme nous l'apprend le capitaine Roland Gagné.

Père-Hervieux, Grotte du

Le capitaine Roland Gagné explique qu'à la suite d'une tempête survenue à l'automne de 1878, un missionnaire français du nom d'Hervieux, prononcé localement « Harvieux », célébra la messe dans une simple grotte de deux à trois mètres de profondeur, taillée dans le roc. C'est en descendant le fleuve en canot pour visiter les colons établis sur les côtes, que le missionnaire fut retenu là par la tempête. Cette grotte était située à environ un kilomètre du *Manoir Richelieu* et elle a été détruite lors de la construction du chemin de fer.

La Malbaie

C'est Samuel de Champlain qui, en 1608, nomma cette baie du nom descriptif de « Male Baie ». C'est parce qu'il y trouva mauvais ancrage pour ses navires que le navigateur lui attribua ce nom; « Male Baie » étant synonyme de « mauvaise baie ». Par la suite, le nom s'appliqua à une rivière dont l'embouchure se situe dans la baie et que Champlain avait d'abord nommée « rivière Platte ». Le nom s'appliqua aussi à une seigneurie et à une municipalité.

Il faut également mentionner que la baie a déjà été appelée *Murray Bay*, en souvenir du nom de la seigneurie de John Nairn.

Gaz, Pointe à

Les auteurs de l'ouvrage intitulé **Il était une fois... Cap-à-l'Aigle**, nous apprennent que la *pointe à Gaz*, elle, « a tiré son appellation du fait qu'une eau sulfureuse coulait sur les parois des rochers, du moins c'est ce que l'on croit. Suite à ceci, il vient se rajouter une autre version, qui voudrait que lors d'une tempête de sable, les varechs se soient fait enterrer, et qu'à marée basse il s'en dégage une mauvaise odeur. »

Côte à Pontage, Ruisseau de la

Ce ruisseau reçoit le surplus du réservoir d'eau de *Cap-à-l'Aigle*. Il doit son nom au fait qu'il traverse la route reliant *La Malbaie* et *Cap-à-l'Aigle*, dans une côte qui était autrefois en pontage. Le « pontage » est une infrastructure routière consistant à déposer des billes de bois en travers du chemin pour faciliter la montée.

Cap-à-l'Aigle

Il s'agit d'un très vieux toponyme puisque c'est Champlain qui, en 1608, nomma ainsi le cap devant lequel se situe l'actuel quai de *Cap-à-l'Aigle*.

C'est parce que l'endroit était fréquenté par des aigles que Champlain nomma ainsi le cap. Par la suite, le nom fut attribué à la paroisse, dont l'érection canonique remonte au 4 février 1825, puis à la municipalité, érigée le 1[er] juillet 1845.

Heu, Pointe le

Cette entité qui porte le nom officiel de *Pointe le Heu* est quelquefois dénommée *Pointe à la Heu*. Ce toponyme paraît dans des documents cartographiques sous la forme « Le Heû » dès 1685 chez Franquelin. Ce terme qui est attesté également dans la toponymie française, soit *Pointe de Heu* (*Manche*), *Forêt du Heu* (*Haute-Marne*), est sans doute à rattacher au mot *heurt* qui signifie notamment « rocher, petit promontoire, éminence rocheuse ».

Côte à Terre Forte, Ruisseau de la

Ce ruisseau traverse la route menant à *Sainte-Mathilde*, au pied d'une pente appelée *Côte à Terre Forte*. La pente de terre forte étant assez raide, il n'était pas facile de la gravir par temps pluvieux. La « terre forte » désigne, en langage populaire, l'argile, cette terre imperméable et plastique qui « flue » lorsque saturée d'eau, provoquant ainsi des glissements de terrain.

Pednaud, Ruisseau

Prenant source au pied de la *montagne de Glace*, ce ruisseau traverse le village de *Sainte-Mathilde* et se jette dans le *Saint-Laurent*, à l'*anse d'Herbe*. Il a pris le nom de l'un des propriétaires des terrains qu'il découpe.

Mont-Murray

Cette localité de la municipalité de *Cap-à-l'Aigle* a pris le nom du bureau de poste qui existait à cet endroit. Avant l'ouverture de ce bureau de poste, on nommait cette partie de la municipalité *Les Sables*.

Plate, Pointe

Selon les auteurs de l'ouvrage **Il était une fois... Cap-à-l'Aigle**, c'est l'allure générale de la pointe et son peu d'étendue qui lui ont valu ce nom.

Saint-Fidèle-de-Mont-Murray

Cette municipalité a été érigée le 19 septembre 1855. Son nom composé a une double origine. *Saint-Fidèle* est le nom qu'a d'abord pris la paroisse en mémoire de son premier curé, l'abbé Fidèle Morisset. *Mont-Murray* rappelle le nom de la seigneurie de Malcolm Fraser.

Loutre, Ruisseau à la

Ce ruisseau contourne à l'ouest le *mont du Grand Por*. Il doit son nom, semble-t-il, aux nombreuses loutres qui ont été attrapées sur son parcours.

Bedeau, Lac du

Il s'agit d'un petit lac artificiel de la municipalité de *Saint-Fidèle-de-Mont-Murray* qui porte le surnom d'un hôtelier de *La Malbaie*, Edgar Lapointe, dit « le bedeau ».

Le Remous

Ce hameau est situé sur les flancs du mont appelé *Le Grand Por*. Il doit son nom aux eaux parfois turbulentes de l'*anse du Remous*, située au pied de la falaise. On raconte qu'aux changements de marée, il se forme des remous dans cette petite baie.

Grand Por, Le

Ce nom désigne un mont de la municipalité de *Saint-Fidèle-de-Mont-Murray*. C'est la présence de terres agricoles, au *Remous*, sur les flancs du mont, qui lui a valu cette appellation, d'après les informations recueillies par Alain Vallières, en 1975. Un « por » est en effet un parc, un enclos en « terre faite ». Certains emploient aussi le nom de *Montagne du Radar* pour désigner *Le Grand Por*, puisqu'il y a une antenne de radio au sommet. Il convient de signaler qu'une baie de la municipalité de *Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière* porte aussi le nom d'*Anse du Grand Por*.

Thérèse-Casgrain, Mont

Dans le cadre d'un programme de désignations honorifiques, la Commission de toponymie du Québec a attribué, le 2 novembre 1982, le nom de madame Thérèse Casgrain à une montagne de *Charlevoix*, soit exactement un an après son décès.

Thérèse Casgrain est née à *Saint-Irénée-les-Bains*, le 18 juillet 1896 et elle a consacré sa vie à la défense de la justice sociale et des droits des femmes. En 1940, le droit de vote aux élections provinciales fut accordé aux femmes du *Québec*; on peut dire que ce fut là sa plus grande réalisation. En 1970, elle devient membre du Sénat canadien. En reconnaissance de son oeuvre, diverses universités lui ont décerné onze doctorats honorifiques.

Thérèse Casgrain a vécu une partie de son enfance à *Saint-Irénée*, au *Château Gil'Mont*. Le château, détruit par un incendie à l'automne de 1965, appartenait à son père, sir Rodolphe Forget, député du comté de *Charlevoix* de 1904 jusqu'à sa mort, survenue en 1919. Il faut souligner que l'oeuvre principale de Forget, en tant que député, fut la construction du chemin de fer entre *La Malbaie* et *Québec*.

Grand-Fonds

D'aucuns croient que le nom a été donné en raison du fait que cette localité est située au creux d'une vallée. Cependant, des recherches nous ont démontré que l'on se réfère plutôt au sens de « fonds de terre » remontant à l'époque du régime seigneurial.

Port-au-Saumon

Nom donné à la fois à une baie, à un hameau, à une rivière et à un lac. C'est Champlain qui a d'abord nommé la baie, ayant probablement remarqué qu'elle offrait un endroit favorable à l'ancrage de ses navires. C'est sûrement la présence de saumons dans cette baie qui explique l'origine de la seconde partie du toponyme.

Deux petites îles au milieu du *port au Saumon* portent les noms de *Camarine* et *Sabère*. Ce dernier serait le nom de famille d'un homme qui possédait une pêche sur ses berges. « Camarine » désigne une plante.

Port-au-Persil

Ce nom désigne une localité, un lac, une rivière et une baie. Champlain, dans ses récits de voyages, nous parle du *port au Persil* en désignant la baie. D'après les auteurs de **Charlevoix Communautaire**, ce nom aurait été attribué par Champlain à cause de la présence de persil sauvage sur les berges de la baie.

Saint-Siméon

C'est probablement en mémoire de saint Siméon, fils de Cléophas et cousin germain de Jésus, que la paroisse fut ainsi baptisée en 1869. *Saint-Siméon* est relié à la rive sud du *Saint-Laurent* par un service de traversiers qui effectuent plusieurs traversées par jour vers *Rivière-du-Loup*.

Noire, Rivière

Selon Alphonse Leclaire, cette rivière a été nommée ainsi « à cause du lac où elle prend sa source et dont les eaux paraissent noires ». C'est la rivière où Menaud, dans le roman de Félix-Antoine Savard, fait la drave et où son fils Joson se noie. « Le souvenir de la Noire, celui de la pêche au cadavre de Joson dans la fosse glacée, cela ne s'oublierait pas de sitôt ».

Mange-Lard, Anse au

L'origine de ce nom demeure obscure. Selon un informateur, c'est d'abord une partie de la route qui relie *Saint-Siméon* à *Port-aux-Quilles* qui a hérité du nom de *Côte à Mange-Lard*. L'anse, localisée à proximité, a par la suite hérité de ce nom original.

Ciboulette, Anse de la

C'est la présence d'herbages d'un vert foncé ressemblant à la ciboulette qui a valu à cette anse son nom. La ciboulette est une plante comestible à feuilles creuses et cylindriques.

Port-aux-Quilles

Ce nom s'applique aujourd'hui à plusieurs entités dont une localité, un lac, une rivière, une baie, un port et une montagne. La forme primitive de ce toponyme est *Port à Lesquille* qui paraît sur la carte de Champlain de 1632. Par ailleurs, la forme actuelle soit *Port-aux-Quilles* est attestée pour la première fois en 1731 sur la carte de Laure. Le terme « équille » désigne une variété d'ammodyte communément appelé « anguille de sable ». Ce terme qui est sorti de l'usage comme nom commun au Québec est par contre encore bien vivant, pour désigner cette variété de poisson, dans les parlers de l'Ouest de la France.

Tête au Chien, Cap de la

Ce cap localisé entre le *port aux Quilles* et la *baie des Rochers* doit probablement son nom à la configuration de la falaise qui, vue du fleuve, ressemble à une tête de chien.

Rochers, Baie des

Il s'agit encore une fois d'un nom anciennement donné à une baie et par la suite attribué à une localité, à une rivière, à un lac et à une île des environs. C'est bien sûr la présence de rochers dans la baie qui lui a valu son nom. Il faut souligner que le site est de toute beauté et vaut la peine d'être contemplé. La *baie des Rochers* est encaissée entre des falaises rocheuses.

Îlette, L'

Il s'agit du nom donné à l'île au milieu de la *baie des Rochers*. L'île en question est assez importante, mais on utilise le nom diminutif de *L'Îlette*. Bien que le nom officiel de cette île soit *Île de la Baie des Rochers*. Le nom en usage local demeure *L'Îlette*.

Mâts, Coulée des

On nomme ainsi ce petit ruisseau parce que l'on coupait des fûts en vue de faire des mâts pour les navires en haut de la falaise. On les descendait ensuite par ce ruisseau jusqu'au *Chenal*, dans la *baie des Rochers*, pour les embarquer sur des navires.

Chenal, Le

Il s'agit de la partie nord de la *baie des Rochers*. On désignait ainsi cette partie de la baie parce qu'au début du siècle, on chargeait de bois des navires qui devaient passer par *le Chenal*, l'autre côté étant trop dangereux puisque des « cayes » ou récifs, obstruent le passage.

Nique, Le

Il s'agit d'une anse que l'on dénomme ainsi en vertu de sa forme arrondie. C'est probablement par analogie avec un nid que l'on a nommé l'endroit du terme populaire de « nique ». Le nom officiel du *Nique* est l'*Anse à Germain*. Il s'agirait d'une erreur de localisation puisque l'*anse à Germain* est située immédiatement à l'ouest du Nique. Le cap qui la surplombe est appelé le *cran du Nique*.

Midi, Montagne du

À midi, quand on se trouve devant la chapelle de *Baie-des-Rochers*, le soleil est exactement au-dessus de la montagne, d'où son nom.

Serpent, Anse du

Cette anse étant localisée à l'endroit où se situe la limite entre les cantons de *Saguenay* et de *Callières*, elle a hérité de ce nom, puisque la limite est appelée *Ligne du Serpent*.

Chafaud aux Basques, Anse du

Ce nom original désigne une île et une anse. L'appellation est déjà utilisée par Champlain dans ses récits de voyages. Les Basques faisaient la pêche dans le *Saint-Laurent* et avaient installé des échafauds pour faire sécher le poisson à cet endroit.

Canards, Rivière aux

Ce nom désigne à la fois une rivière et un hameau de *Baie-Sainte-Catherine*. On a d'abord nommé ainsi la rivière en raison des multiples espèces de canards qui y foisonnent. Les gens qui habitent le hameau ont hérité du surnom de « Canards ».

Bouleau, Pointe au

Une autre pointe s'avance dans le *Saint-Laurent* dans le territoire de *Baie-Sainte-Catherine* et elle porte ce nom à cause des bouleaux qui poussent à cet endroit. Le hameau situé à proximité de cette pointe a aussi hérité du nom de *Pointe-au-Bouleau*.

Saint-Firmin

Cette municipalité est située en face de *Tadoussac* sur la rive sud-ouest du *Saguenay*. Bien qu'elle ait été érigée en municipalité le 4 novembre 1903 sous le nom de *Saint-Firmin*, on désigne toujours l'endroit sous le vocable de *Baie-Sainte-Catherine*.

Baie-Sainte-Catherine

Pour l'explication de ce toponyme, voir *Saint-Firmin* et *Sainte-Catherine, Baie*.

Sainte-Catherine, Baie

C'est à l'extrémité nord-est de la côte charlevoisienne que se trouve la *baie Sainte-Catherine*. Selon Hormisdas Magnan, elle tient son appellation du prénom d'une femme originale qui aurait vécu à cet endroit au début du XIX[e] siècle. En effet, on raconte que Catherine aurait monté clandestinement à bord d'un navire et qu'en s'apercevant de sa présence, on l'aurait débarquée dans cette baie qui porte aujourd'hui son nom. Il faut noter que l'on nomme souvent l'endroit l'*anse Sainte-Catherine* ou tout simplement *l'Anse*. Ce dernier toponyme identifie aussi les habitations qui bordent la baie.

Alouettes, Pointe aux

Samuel de Champlain, le 27 mai 1603, baptisa l'endroit *Pointe de Saint-Mathieu* en l'honneur du saint, fêté ce jour-là. C'est sur cette pointe que Champlain signa un traité d'alliance avec les Algonquins, les Montagnais et les Hurons contre leurs ennemis communs, les Iroquois. La pointe fut par la suite baptisée la *pointe aux Alouettes*, à cause de la présence de cette espèce d'oiseaux.

Morts, Islet aux

L'*islet aux Morts* est situé à proximité de la *pointe aux Alouettes*. C'est, paraît-il, parce qu'on y aurait trouvé des ossements humains que l'île hérita de ce triste nom. La légende prétend que des amérindiens ou des hommes de Champlain y seraient morts du scorbut.

Vital, Pointe à

Cette pointe est située à l'extrémité nord-est de la *baie Sainte-Catherine*. Il s'agirait du prénom de Vital Bouliane, un ancien habitant de *Baie-Sainte-Catherine*.

Blanc, Cap

Situés côte à côte, le *cap Noir* et le *cap Blanc* sont désignés ainsi à cause des jeux d'ombre et de lumière observés sur leurs flancs. Les deux caps sont très bien visibles sur la rive ouest du *Saguenay* pendant la traversée pour se rendre à *Tadoussac*.

Alouettes, Îlet aux

Ce toponyme désigne les battures situées à l'embouchure du *Saguenay*.

Jacques Cartier, en 1535, entraîné par les courants impétueux à cet endroit, aperçut de longues battures qui gênaient la navigation à la sortie du *Saguenay*. Selon Robert Michaud, l'*îlet aux Alouettes* et la *batture aux Vaches* sont probablement les deux reliefs qu'il a rencontrés. L'auteur ajoute que dans un écrit de 1623, le frère Gabriel Sagard raconte qu'un habile chasseur a tué plus de 300 alouettes d'un seul coup de feu, d'où le nom de l'îlet.

On connaît une variante pour cette entité, *Îlet aux Morts*, utilisée surtout par les navigateurs.

Rouge, Île

Île située dans le *fleuve Saint-Laurent*, presqu'en face de l'embouchure du *Saguenay*. C'est un îlot formé de roches et de débris de la mer. Deux courants d'une force peu commune mais bien connus des navigateurs la contournent sans répit et on entend, dans ses environs immédiats, le bruit des vagues venant se briser sur ses récifs. Les parages de cette île sont réputés pour avoir provoqué de nombreux naufrages avant qu'on y construise un phare vers 1848.

Il revient à Champlain de l'avoir ainsi dénommée, probablement à cause de la couleur de ses rochers. On connaît aussi d'autres noms pour désigner l'*île Rouge*. En 1629, on l'appelle « île de Caen », en souvenir d'Émery de Caen qui, fuyant les vaisseaux des Kirke, vient s'y échouer; il profitera d'une brume épaisse pour s'enfuir. Sur certaines cartes anciennes, on retrouve « îlet Rouge », « îlot Rouge », « îlot Red », « Red Islet », pendant que, de source orale, on la connaît sous le nom de **La Magda**, en souvenir d'un navire norvégien qui y aurait coulé vers 1900.

Il existe également une autre variante pour désigner cette île, l'*île aux Rouacques*. Dans le **Glossaire du parler français du Canada** (1930), on trouve le terme rouâque signifiant escarpé.

Saguenay, Rivière

Le toponyme *Saguenay* est l'un des plus anciens noms géographiques québécois. Il est certainement l'un des plus authentiques puisqu'il remonte à 1535. Il a primitivement désigné une région considérée comme un royaume par les Européens, suite aux descriptions qu'en firent les Amérindiens. Par la suite, la rivière reconnue comme unique voie d'accès à ce territoire fut dénommée de façon similaire. Aujourd'hui, cette appellation s'applique également à une division de recensement, à un canton, de même qu'à une circonscription électorale et a été incorporée dans le nom d'une région administrative, le *Sagnenay – Lac-Saint-Jean*.

Jacques Cartier est le premier à avoir consigné cette dénomination. Il relate ainsi dans sa **Narration** de 1535-1536: « ...et que à deulx journées du dict cap et ysle commançoit le royaume du Saguenay... ». Quelque 450 ans plus tard, elle désignera toujours, approximativement, la même région. Les Amérindiens qui utilisaient ce nom l'ont fait connaître à Cartier. Les Européens adoptèrent rapidement ce vocable, lequel représenta dès lors un territoire, renommé pour ses richesses. Celui-ci fut également connu sous les noms de « Domaine du Roy » et de « Traite de Tadoussac », à l'époque où le commerce des fourrures et les postes de traite florissaient, soit à compter de 1674 jusqu'à 1842, date à laquelle cette terre fut ouverte à la civilisation.

Par extension, le toponyme *Saguenay* s'appliqua au cours d'eau dont l'embouchure se situe près de *Tadoussac*. Remontons donc de quelques siècles le cours du temps, plus exactement en 1535, année au cours de laquelle le célèbre navigateur malouin découvrit cette rivière. L'historien Marc Lescarbot relate cet événement dans les termes du découvreur: « Au parmi dudit fleuve le travers desquelles y a une rivière fort profonde et courante, qui est la rivière et chemin du Royaume et terre du Saguenay, ainsi que nou a esté dit par noz hommes du pays de Canada ». Jacques Cartier nomma donc la voie d'eau conduisant à cette contrée « Rivière du Saguenay ».

La première carte connue sur laquelle apparaît cette dénomination est celle dite « Harlélenne », datée de 1537. Le nom « Sagné » (prononciation latine Sag-né) était inscrit, selon le géographe Jules Dufour, dans un cartouche placé dans l'interfluve *Saguenay – Saint-Maurice*. On retrouve, en 1541, les dénominations « Sagnay » et « R. de Saguay » sur la planisphère de Nicolas Desliens et, en 1543, le nom « Sa-

gane » sur le portulan de Giovanni Benedetto. Un dessin de la **Cosmographie** de Jean Alfonse, datée de 1544, représente le *lac Saint-Jean* identifié par l'expression la « mer du Saguenay » alors que le pays avoisinant est coiffé du titre « le Saguenay ».

De nombreuses cartes subséquentes témoignent des diverses manières d'orthographier le nom de cette région et du cours d'eau y menant, soit « Sagui », « Sagnay », « Sagne », « Saguendi », « Sanguenay », « Saguenay », etc. Cette dernière forme demeurera inchangée, désignant indifféremment la rivière et le territoire environnant.

Au XVIII[e] siècle, les Amérindiens nommaient la majestueuse voie d'eau « Pitchitaouitchez ». Léonidas Larouche mentionne que, selon le père Laure, ce vocable montagnais signifierait « qui coule entre deux chaînes de montagne ». L'on doit à Nicolas Bellin ainsi qu'au père Laure, deux documents cartographiés datés respectivement de 1731 et de 1744, attestant l'usage de ce terme autochtone pour désigner la rivière.

Les populations qui se sont succédées ont baptisé de quelques autres noms ce bras de mer. Ainsi, il n'est pas rare de l'entendre dénommer *La Mer*. Victor Tremblay avance que l'hydronyme (nom de cours d'eau) *La Décharge*, bien approprié aux caractéristiques topographiques du lieu, la désignait autrefois. Le nom de *la Grande Décharge*, située auprès de *l'île d'Alma*, se serait jadis appliqué au tronçon fluvial compris entre le *lac Saint-Jean* et *Chicoutimi*.

Les experts ne sont pas unanimes en ce qui a trait à la signification et à l'origine du toponyme *Saguenay*. L'hypothèse la plus répandue veut qu'il soit formé de deux éléments amérindiens « saga » et « nipi » rendus par l'expression « eau qui sort » ou « d'où l'eau sort ». Le père Guinard, en 1962, soutient que cet élément du langage montagnais (*Saguenay*) exprime le possessif appliqué au concept d'embouchure. J.-A. Burgesse est perplexe devant cette dénomination, niant qu'elle soit d'origine montagnaise. Pour Léonidas Larouche, elle n'appartient à aucune des langues autochtones propres à nos régions. Nous présumons que ce vocable est plutôt huron-iroquois, les représentants de cette nation habitant les rives du *Saint-Laurent* du temps de Cartier.

L'archiviste Pierre-Georges Roy fait mention de quelques autres significations possibles pour ce terme, à savoir « la glace est percée, trouée » ainsi que « débordement ». Telles sont les thèses défendues respectivement par les pères Arnaud et Lemoine.

Le spécifique *Saguenay* n'a pas seulement été attribué à des entités physiques; il désigne également deux zones territoriales délimitées administrativement. C'est en effet en 1829 que la Législature du *Bas-Canada* détachait de l'ancien comté de *Northumberland* celui de *Montmorency* et nommait *Saguenay* la partie résiduelle qui s'est de nombreuses fois transformée depuis lors. Le canton de ce nom a été érigé en 1863.

La Côte-Nord et l'île d'Anticosti

De l'embouchure du Saguenay à Blanc-Sablon s'étend un long littoral connu sous le nom de Côte-Nord, auquel se raccroche la plus grande île du Saint-Laurent, l'île d'Anticosti. Tout ce vaste territoire, marqué par l'influence glaciaire et des formes littorales favorables à la navigation et aux échanges terre-mer, restera pendant longtemps isolé de l'oekoumène québécois, en dépit de sa fréquentation hâtive par les Européens.

Avant d'être l'un des principaux secteurs d'extraction de fer et de production d'énergie hydro-électrique du Québec, la Côte-Nord fut d'abord – et est toujours – le terrain de chasse des Amérindiens. Au XVI[e] siècle, y arrivent les pêcheurs basques, bientôt suivis par Cartier et plus tard par Champlain, dont l'héritage toponymique s'est transmis presque intégralement jusqu'à aujourd'hui, grâce à tous ceux qui fréquenteront les fameux postes du Roy érigés au XVIII[e] siècle. Parmi eux, Tadoussac, Betsiamites, les îlets Jérémies, Pointe-des-Monts, Sept-Îles, qui ont survécu à leur ancienne vocation, mais qui, par leur statut, empêcheront pendant longtemps la colonisation effective de la région.

La situation ne se transforme que vers le milieu du XIX[e] siècle, avec la disparition des privilèges de traite consentis à de nouveaux intérêts après la Conquête. Certes, les premiers pionniers arrivent bien avant puisqu'on en retrouve à Blanc-Sablon dès 1786, mais ce n'est qu'à partir des années 1840-1860 que le peuplement véritable peut s'amorcer.

Les nouveaux venus sont avant tout des pêcheurs de morues et des chasseurs de loups marins (phoques), qui pratiquent aussi une petite agriculture d'appoint. Mais ce sont également des missionnaires et des commerçants qui s'installent, soit au sein des communautés autochtones ou sur les réserves constituées pour elles, soit dans les ports de la côte. Cette situation prévaut jusqu'au début du XX[e] siècle, à peine améliorée par un début d'exploitation forestière qui connaîtra d'ailleurs plusieurs déboires. C'est le cas, entre autres, sur l'île d'Anticosti où Henri Menier, un industriel français, aménage à grands frais un port, des routes et des voies ferrées, mais sans grands résultats. C'est à lui, toutefois, qu'il revient d'avoir encouragé la vocation actuelle de l'île, en y acclimatant diverses espèces animales, dont le chevreuil, le castor, le rat musqué, la perdrix et le lièvre.

Quant aux développements qui suivront, ils seront surtout le fait des années 1950 et 1960, et liés à l'exploitation du minerai de fer et à la production d'énergie hydro-électrique pour laquelle il faudra construire des barrages qui comptent parmi les plus grands ouvrages du monde. Des villes seront construites, qui réunissent aujourd'hui plusieurs milliers d'habitants, et de nouveaux ports aménagés, qui relient la Côte-Nord aux aciéries des Grands-Lacs.

La Haute-Côte-Nord

Le nom de la municipalité régionale de comté de *La Haute-Côte-Nord* identifie une sous-région de la *Côte-Nord*. Cependant, il soulève le problème des limites. Selon la Commission de toponymie, la *Haute-Côte-Nord* se situe entre *Tadoussac* et *Sept-Îles*. Par contre, Louis-Edmond Hamelin prétend qu'elle se restreindrait entre *Tadoussac* et la *rivière Betsiamites*, ce qui correspond au territoire côtier de cette MRC. Ce toponyme a été publié à la **Gazette officielle du Québec en 1981**.

Tadoussac

Généralement, on s'entend à dire que *Tadoussac* est un mot amérindien qui signifie « mamelons ». Les mamelons font référence à des collines rondes et sablonneuses qui rendent typique le paysage de *Tadoussac*. « Jamais, écrit Damase Potvin, on ne pourra voir autant de collines de sable s'amonceler sur une aussi petite étendue de terrain; toutes ces collines, rondes et hautes se succèdent sans interruption, se courant depuis la Boule, dans le Saguenay, jusque de l'autre côté de la Pointe-aux-Vaches ou plutôt jusqu'au (...) moulin Baude. »

Ce lieu est connu des plus anciens explorateurs et cartographes. Vers 1550, André Thevet, historiographe du roi de *France*, note cet endroit sous la forme francisée de « Thadoyzeau ». À partir de 1599, l'appellation *Tadoussac* est attestée régulièrement dans les documents. Champlain, en 1603, écrit « Tadousac », avec un seul s, mais l'année suivante ainsi que les années subséquentes, on verra toujours dans ses textes la graphie *Tadoussac* telle que nous l'employons aujourd'hui.

On explique l'étymologie de ce mot de plusieurs façons, qui s'apparentent en réalité. Monseigneur Laflèche écrit « Tadoussâk » en 1857 en spécifiant que le nom cri provient de « Tousoushak », pluriel de « totoush », mamelle. Le père Lacombe, missionnaire chez les Cris, mentionne « Tadoussac » qu'il fait dériver de « totoussak », pluriel de « totus ». Le père Lemoine pense que ce toponyme peut découler de « tutushits » ou « tutushik », mamelles, ou de « shatshek », qui réfère à « l'embouchure profonde et rocheuse d'une rivière ». « Gtatosag » (micmac), signifiant « entre les rochers », se rapproche de cette dernière supposition. Quant aux Abénaquis, ils appelaient l'endroit *Tadaosakw*, qui signifie « du bois pourri et luminescent, de l'amadou », de signification et d'origine inconnues.

D'autres auteurs proposent une origine et une signification qui divergent de la version générale. Le père Arnaud, missionnaire sur la *Côte-Nord*, traduit en 1880 les mots « tatoushak ou totoustah » par « à l'endroit où la glace est brisée ». Jacques Rousseau, en 1966, nuance cette interprétation en rappelant que si la glace se brise constamment à *Tadoussac*, c'est aussi le même phénomène pour les autres affluents du *Saint-Laurent*. Pierre-Georges Roy signale que certains attribuent le nom *Tadoussac* au mot montagnais « shashuko », « endroit aux homards ». Les Hurons de *Lorette* désignent l'*île aux Coudres* sous le nom de « T'hadoushab » qui signifie « tortue entourée d'eau vive » et le nom aurait été transposé à *Tadoussac*. Enfin, Camille Pacreau, en 1947, parle de « Tadoussac pays des mamelons » que les Algonquins ont surnommé aussi « Saking », « là ou est l'entrée » du *Saguenay*. D'autres hypothèses ont cours pour tenter de retracer l'origine de ce nom. Nous avons fait ressortir les principales et, comme nous pouvons le constater, le débat reste ouvert.

Quant à l'orthographe du nom, il diffère du français à l'anglais. Huard affirme, en 1897, que les Anglais écrivent « Tadousac » et Rouillard confirme en partie ce fait en déclarant avoir vu « Tadousac » inscrit sur des cartes anglaises. Bouchette, arpenteur général du *Bas-Canada*, a lui-même orthographié ce toponyme « Tadousac » en 1815. D'autres auteurs, tels que Jacques Rousseau, confirment l'épellation anglaise avec un seul s.

Officiellement, *Tadoussac* s'applique à un canton proclamé le 20 avril 1855, un village érigé en municipalité le 10 octobre 1899, une baie et un lac. Au XVI[e] siècle, *Tadoussac* est considéré comme le plus important poste de traite au Canada. Les Amérindiens viennent en grand nombre l'été, amenant avec eux quantité de belles fourrures. Son port accueille les pêcheurs basques, bretons et normands. Cartier s'y arrête en 1535 et rencontre les Amérindiens. Pierre Chauvin obtient une concession en 1599 afin d'établir un poste permanent. Il y bâtit une maison protégée par une palissade en pieux. Champlain visite *Tadoussac* en 1603. Le père Dolbeau, un récollet, privilégie ce lieu fréquenté pour y créer, en 1615, le centre de ses missions que les Jésuites prennent en charge de 1641 à 1782. Le poste de traite parvient à se maintenir jusqu'en 1859, année où la Compagnie de la Baie d'Hudson cesse ses activités à cet endroit. En 1821, elle avait succédé à la Compagnie du Nord-Ouest qui y faisait commerce depuis 1788.

Les habitants de *Tadoussac* ont comme gentilé Tadoussaciens, iennes.

Rouge, Pointe

Les sources écrites que nous avons consultées ne nous permettent pas d'expliquer l'origine et l'histoire de ce toponyme fort répandu sur la *Côte-Nord* et dont le qualificatif semble se rapporter à un accident géographique. La seule mention retracée figure dans l'oeuvre de monseigneur René Bélanger **De la pointe de tous les diables au Cap Grincedents**. Selon lui, le toponyme remonte au Régime français.

Pêche-du-Curé, La

Certains pêcheurs construisent une petite cabane pour s'abriter et surveiller leur pêche, on nomme alors cet endroit « la pêche d'un tel ». *La Pêche-du-Curé*, selon la tradition locale, pourrait donc désigner à la fois le site et les installations de pêche d'un curé, dont nous n'avons pu retrouver le nom.

Jardin, Le

En 1659, les Jésuites reçoivent une terre en roture, d'un arpent sur six, située au bord du *Saguenay* à la *baie de Tadoussac*. Ce lot fut alors le seul à être concédé entre le *Saguenay* et la *seigneurie de Mille-Vaches* qui commençait à *Saint-Paul-du-Nord*. Les Jésuites y avaient déjà construit, en 1656, une maison et une chapelle. Puis, la terre servit à l'aménagement d'un jardin de fruits, de légumes et de fleurs et à l'établissement d'une ferme. Localement, on a conservé le souvenir de ce jardin maintenant disparu.

Moulin à Baude, Baie du

Champlain, en 1626, se rend au « Moulin Baudé (...) qui est la rade du port de Tadoussac », le premier port en eau profonde du *Canada*, tel que défini à l'époque. Le père Charlevoix, en arrivant à ce port en 1705, demande à voir le *moulin à Baude* et, dit-il « on me montra quelques Rochers, d'où sort un ruisseau d'une Eau claire. C'est du moins de quoi bâtir un moulin à l'Eau; mais il n'y a guère d'apparences qu'on n'y en bâtisse jamais. Il n'est peut-être pas au Monde un Pays moins habitable, que celui-là ». Qu'en est-il de l'histoire de ce moulin et de l'origine de son nom? Nous n'en savons rien, les documents consultés demeurent muets à ce sujet. Seules une légende et des ruines identifiées comme étant celle du *moulin à Baude*, dans le **Répertoire des moulins à eau du Québec**, peuvent nous apporter des indices de compréhension. J.-Edmond Roy nous relate cette légende: « D'après la tradition des habitants du pays, la rive gauche du ruisseau qui coule au moulin Baude se terminait autrefois par une longue pointe de terre qui s'avançait dans le fleuve et formait comme une baie naturelle. Deux rochers isolés formaient l'extrémité de cette presqu'île, et ils avaient été appelés par les marins le bonhomme et la bonne femme Baude. Le vent et la mer ont-ils rongé cette langue de terre? Est-elle disparue dans quelque cataclysme? Mystère. C'est l'opinion de plusieurs géologues que la physionomie de toute cette côte a été changée dans les violentes secousses du fameux tremblement de terre de 1663. L'historien Parkman raconte que les pêcheurs, qui descendaient le fleuve en chaloupe, se virent subitement arrêtés près de *Tadoussac*, par une haute montagne couverte d'arbres qui fut précipitée dans les eaux à quelques verges d'eux. Quoiqu'il en soit, le moulin Baude renommé jadis comme bon mouillage n'offre plus aucun abri aux marins ».

Le paysage se serait donc transformé entre les voyages de Champlain et celui de Charlevoix. Ce qui expliquerait que ce dernier n'y aperçut pas de bâtisses. Le moulin a-t-il été reconstruit par la suite? Nous l'ignorons. Mais les ruines témoignent bien de sa présence. Son nom, au début du XVII[e] siècle, devait être bien familier puisque Champlain le nomme comme tel et que Charlevoix, un siècle plus tard, demande à s'y rendre. Comme la rivière et la baie portent le nom de *Moulin à Baude*, on peut conclure que c'est le toponyme du moulin qui s'est transporté à la rivière et à la baie.

Varech, Anse au

Ce nom descriptif se rapporte à une ressource locale importante pour la qualité de l'agriculture. Selon Rouillard, en effet: « Jusqu'à Portneuf, en partant de Tadoussac, l'agriculture forme encore une des principales ressources des habitants (...). En certain temps de l'année, le printemps et l'automne, la mer dépose sur le rivage des quantités énormes d'herbes marines, des varechs de toute sorte. Il n'y a qu'à recueillir ces herbes, les mettre en tas et les laisser fermenter avant de s'en servir. Ces herbes constituent ensuite un engrais des plus énergiques. »

Grande Anse, La

Le trait distinctif de cette anse, par rapport à celles de son voisinage, semble résider dans le fait qu'elle soit plus grande. Ce nom descriptif, fort simple, est très répandu dans la nomenclature des noms de lieux québécois. *Ruisseau de la Grande Anse* et *Cayes de la Grande Anse* complètent l'utilisation de ce toponyme dans cette partie du canton de *Tadoussac*.

Granite, Cap de

Cap de Granite laisse supposer que ce nom a été attribué à un cap formé de granite. Peut-être ne s'agit-il que d'une anecdote. Les écrits n'apportent aucune spécification à ce sujet. Ce nom nous rappelle toutefois la présence de granite, aussi orthographié granit, sur une grande partie de la *Côte-Nord*, surtout sur le littoral est.

Carriole, Pointe à la

L'écrivain Camille Pacreau mentionne le nom de cette pointe dans **Un voyage au Saguenay**. Cependant, aucun élément explicatif n'est ressorti de notre recherche.

Pilotes, Anse aux

Au cours de son voyage au *Saguenay*, Camille Pacreau parle de l'« Anse-au-Pilote », nommée couramment *Anse-au-pilote*. Mais il ne fournit guère d'information quant au toponyme lui-même.

Sauvage, Pointe

Selon monseigneur Bélanger, la *pointe Sauvage*, dite aussi *pointe des Sauvages*, aurait été nommée ainsi en raison des sépultures iroquoises qu'on y a découvertes.

Grandes-Bergeronnes

Champlain, en 1626, écrit « De Lesquemain, l'on passe près de *Bergeronnettes* qui est à quatre ou cinq lieux ». Plus tard, il mentionne « Bergeronnes ». En réalité, est-ce Champlain qui nomme l'endroit ou l'appellation qu'il a utilisée était-elle connue auparavant, ce que laisserait sous-entendre la tournure même de sa phrase? De façon générale, c'est à lui que ce toponyme est attribué il aurait, dit-on, vu un grand nombre d'hirondelles de mer, appelées bergeronnettes en *France*. Les deux rivières qui coulent à cet endroit, la petite et la grande, ont donné naissance à quelques toponymes. *Rivière des Petites Bergeronnes* (parfois nommée *Rivière Petite Bergeronne ou Rivière Bergeronnes*) a communiqué son appellation à une localité, *Petites-Bergeronnes*, à une baie et à un lac. Bergeronnes est demeuré pour désigner officiellement un canton proclamé en 1874 et une municipalité érigée en 1897.

L'exploitation de la *rivière des Grandes Bergeronnes* a entraîné la fondation du village du même nom. En 1844, deux moulins à scie ont été construits sur le bord de la rivière. Le développement cependant s'est effectué assez lentement. La paroisse a été officiellement reconnue en 1921 seulement. L'érection de *Grandes-Bergeronnes* en municipalité de village a eu lieu le 19 octobre 1929. Le toponyme désigne en outre une baie et un lac.

On nomme Bergeronnais, aises, les habitants de la municipalité.

Bon-Désir

En 1720, le père Pierre Laure fonde une mission appelée *Notre-Dame-de-Bon-Désir*. Il est enthousiasmé par les bonnes dispositions des Montagnais qui s'y trouvent: « Je vis ces bonnes gens si bien disposés au christianisme que je ne pus me dispenser de passer l'hiver avec eux. Ce fut à huit lieues au-dessous de Tadoussac vers l'Eskoumin que nous hyvernasmes; l'endroit se nomme Notre Dame du Bon-Désir ». En 1721, ce lieu devient la capitale religieuse des missions du *Saguenay*, l'église de pierre de *Tadoussac* tombant en ruines. Mais quatre ans plus tard, le père Laure doit abandonner ce centre dans lequel il avait placé tant d'espoir, suite à des difficultés inattendues causées par un groupe de dissidents.

Sur les cartes du père Laure de 1731-33, on voit les inscriptions suivantes: « N.-D. de bon désir » et « N.-Dame de Bon Désir belle Mission nouvellement ruinée ». *Anse au Quart* sert à désigner l'actuelle *baie de Bon-Désir*, sans doute parce qu'elle affecte la forme d'un quart de cercle, comme le suggère monseigneur Bélanger en nous livrant ces diverses informations cartographiques.

Bellin, en 1745, retient l'appellation « Mission », comme le feront d'autres cartographes et, en 1761, il marquera « Havre du Bon Désir » et « Rochers du Bon-Désir », à l'emplacement des cayes à la *pointe à Crapaud*. Joseph Bouchette, quant à lui, reprend en 1815 les toponymes « Mission » et « Rochers du Bondésir ».

Les Amérindiens nomment ce lieu « pipounapi » que Santerre traduit par « là ou il y a de l'eau l'hiver », et Pacreau par « ici ça ne gèle pas » ou « eau d'hiver ». La chasse au loup marin peut s'y faire tout l'hiver, parce que l'eau de cette anse ne gèle pas et permet d'accéder aux glaces que la marée déplace de la côte au large et sur lesquelles viennent se regrouper les loups marins.

Aujourd'hui, *Bon-Désir* s'applique à une localité et à quelques entités géographiques avoisinantes: une baie, une anse, un cap, un ruisseau et des cayes.

Piquet, Pointe à

« Piquet », semble-t-il, correspond à un sobriquet d'usage local. C'est ce que révèle l'enquête toponymique d'Alain Vallières menée dans cette région en 1973. D'après monseigneur René Bélanger, cette pointe se nommerait aussi *Pointe de Bon-Désir*.

Cave, Anse à la

L'*anse à la Cave* est un toponyme qui date du XIX[e] siècle et il se réfère à une période historique antérieure. La découverte des vestiges d'une cave, ayant servi à l'entreposage des fourrures, inspire le cartographe Bayfield lors de son passage en 1830: *Cave Cove* devient alors le nom de ce lieu que l'arpenteur Duberger francisera en 1849 en inscrivant « Anse à la Cave ». Cette appellation a suggéré à un certain nombre d'historiens que ce lieu aurait pu être le site de l'ancien poste de traite de *Bon Désir*. Les reconnaissances archéologiques menées jusqu'ici ne peuvent cependant le confirmer.

Crapaud, Pointe à

Monseigneur Bélanger est le seul auteur qui nous fournisse une explication de ce toponyme. *Pointe à Crapaud* évoquerait le crapaud de mer, nom vulgaire du « chaboisseau à épines courtes », désigné scientifiquement comme étant le « myoxocéphalus scorpius ». La consultation de quelques dictionnaires nous a aidés à mieux cerner la nature de cet animal. Le **Quillet** nous dit que « crapaud de mer » est le nom vulgaire de la baudroie. La baudroie est aussi appelée lotte de mer, nous signale le **Robert**, et le **Bélisle** ajoute que la lotte peut se nommer au *Canada* meunier ou chabot, ce qui se rapproche de « chaboisseau » tel que cité par René Bélanger. Le **Quillet encyclopédique** définit ainsi la famille des scorpénidés à laquelle appartient le crapaud de mer: « poissons-scorpions » caractérisés par un corps à l'aspect rugueux et bosselé, une grosse tête épineuse, une large bouche armée de petites dents, une mâchoire inférieure proéminente.

Otis, Anse à

Otis semble avoir été donné en raison de sa correspondance avec un nom de famille de l'endroit, mais pour quel motif? Nous l'ignorons de même que nous sommes dans l'impossibilité de préciser s'il s'est adressé à une ou plusieurs familles Otis.

Basques, Anse aux

L'*anse aux Basques* nous rappelle ceux qui, longtemps avant Jacques Cartier, se sont aventurés sur les côtes de *Terre-Neuve* et du *Labrador*, pour pénétrer plus avant dans le *Saint-Laurent*. Entre 1520 et 1527, on enregistre déjà quatre départs pour *Terre-Neuve* à partir de la seule ville de *Bayonne*, nous dit Biggar, cité par René Bélanger. Ils y pratiquaient surtout la pêche à la baleine, dont ils réduisaient la graisse en huile en la faisant bouillir. On retrouve à différents endroits des traces de leurs activités. Par exemple, la *pointe à Piquet* recèle des vestiges de fourneaux où l'on chauffait la graisse, de même que l'*île aux Basques* visitée par le père Charlevoix en 1705: « Les Basques ont fait autrefois cette pêche avec succès & on voit encore sur une petite Isle, qui porte leur nom, & qui est un peu plus bas que l'Isle Verte, des restes de Fourneaux, & des Côtes de Baleines ».

Par leur connaissance des côtes du continent nord-américain et les prises qu'ils en rapportèrent, les Basques ont ouvert l'ère des explorations officielles au *Canada*, dont celles de Cartier et de Champlain. Mais ils prépareront aussi leur disparition car, en suscitant ainsi l'intérêt des monarques européens et en particulier du roi de *France*, ils encouragèrent la mise sur pied d'établissements permanents et surtout la règlementation d'une activité demeurée plus ou moins libre jusque-là. Néanmoins, on retrouve des Basques dans le *Saint-Laurent* jusqu'au XVIII[e] siècle. Mais en 1738, les frères Darragory déménagent leur principal établissement à la *pointe aux Basques*, près de *Sept-Îles*.

Plusieurs sites nous font penser à l'histoire des Basques car l'appellation « Basques » recouvre plusieurs entités géographiques telles anse, île, pointe et récifs. On retrouve aussi ce nom au singulier dans les appellations officielles suivantes: cap, récif, rade et *lac du Basque*. L'*anse aux Basques* elle-même s'écrit parfois *Anse au Basque*.

Noire, Pointe

Nous manquons d'information quant à la signification de ce nom à caractère descriptif que l'on retrouve maintes fois sur la *Côte-Nord*, probablement en raison de la présence de sable magnétique noir.

Barque, Anse à la

Le nom *Anse à la Barque* remonte au XIX[e] siècle alors qu'une barque de la Compagnie de la Baie d'Hudson est venue s'échouer à cet endroit. La barque contenait un chargement de pelleteries.

Joseph-Ross, Anse à

Nous possédons peu d'informations sur Joseph Ross lui-même. L'histoire nous parle davantage de son père Paul et de son grand-père Simon Ross. Ce dernier, un Écossais, arrive au *Canada* en 1830 et s'engage deux ans plus tard au poste de *Chicoutimi* comme commis à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il y restera jusqu'en 1836. De sa liaison avec Marie, une Amérindienne de *Tadoussac*, naîtra un fils naturel, Paul, qui sera élevé par son père jusqu'à ce que la mère, accompagnée d'un groupe de Montagnais, vienne l'enlever. Paul Ross vivra par la suite aux *Escoumins*. On peut donc dire que son fils Joseph fait partie d'une famille qui, selon la tradition rapportée par René Bélanger, n'est pas passée inaperçue dans ce milieu.

Les Escoumins

La signification de ce toponyme suscite l'unanimité chez les auteurs. Les nuances apparaissent au niveau de l'orthographe et de la traduction. Tremblay et Guinard s'accordent à dire que ce nom dérive du montagnais « ichkomin », « ichko » (jusqu'ici) et « min » (graines, fruits, airelles appelées communément bleuets), ce qui donne l'expression « jusqu'ici, il y a des graines ». Rouillard et Roy sont du même avis, sauf que l'un écrit « eskomins », « il y a encore des graines », et l'autre « ishkomin », décomposé ainsi : « jusque-là, graines ». Monseigneur Bélanger ajoute que le mot « eskomin » se disait aussi « eshkumin ».

Eugène Achard raconte à ce sujet que les Amérindiens « ayant l'hiver épuisé leurs réserves de nourriture, saluaient l'approche du printemps en disant : « On va pouvoir aller aux eskomins ». L'on sait que, passé un certain degré de latitude sur la *Côte-Nord*, les fruits ne poussent presque plus parce que les fleurs gèlent.

Or, ces petites graines fruitées appelées « pommes de terre » par les gens de la côte, parce qu'elles sont des fruits de terre, ont la propriété de se conserver l'hiver sous la neige et de reparaître au printemps.

Ce toponyme ancien s'est montré sous différentes orthographes. Au tournant du XVI[e] siècle, le nom apparaît sous deux formes assez rapprochées : « Uscanim » et « Escanimes ».

Champlain, de 1603 à 1629, apporte un groupe de variantes qui gravitent autour de la même forme de base : « L'Esquemin », « Lesquemin », « L'Esquemain », « Lesquemain » et, finalement « Leschemin » qui s'éloigne quelque peu des autres.

Par la suite, le nom évolue sous des formes similaires qui arriveront à se fixer au mot *Escoumins*. En 1732, le père Laure écrit « l'eskoumin » qui sera repris en 1755 par le père Coquart. Puis, en 1761, Pierre Laure modifie légèrement son orthographe en indiquant « l'Escoumin ». Le père Louis Babel, au milieu du XIX[e] siècle, mentionne « Excoumins » et le père Charles Arnaud, en 1872, donne « Escoumains ». Le géographe Rouillard, au début du XIX[e] siècle, cite ce toponyme en présentant deux façons de l'écrire qui semblent constantes « Escoumains ou Escoumins », tandis que Roy, à la même époque, donne comme unique version « Escoumins ». Le 5 mai 1863, la municipalité est érigée sous l'appellation *Escoumains*. Puis, le 21 septembre 1957, on retient officiellement *Escoumins*, tout en conservant comme variante l'orthographe *Escoumains*. Ce vocable identifie la réserve indienne de l'endroit, la municipalité, la localité, le canton proclamé en 1860 ainsi que les entités géographiques qui composent le milieu naturel : la rivière, la baie et la grande batture. *Petits-Escoumins* sera choisi pour désigner une autre rivière de moindre importance, un hameau et un lac.

Arnaud révèle que les Amérindiens appellent la *rivière des Escoumins* « Etshipi », c'est-à-dire la « rivière aux coquilles ». Monseigneur Bélanger complète cette information en mentionnant que ce toponyme, chez les Amérindiens de *Tadoussac*, s'écrit « Essesipi » ou « Essechipitch », alors que chez les Papinachois on rencontre le mot « Esseigniou » pour décrire la même réalité. Magnan nous renseigne sur la nature des coquilles qui s'y trouvent en spécifiant que les « huîtres » y sont présentes en abondance.

Le gentilé Escouminois, oise, désigne les habitants de la municipalité.

Croix, Pointe de la

Le 21 avril 1664, le père Henri Nouvel, jésuite, arrive aux *Escoumins*. À sa grande surprise, il y aperçoit une grande croix érigée sur la pointe. En 1687, le père de Crespieul confirme dans le **Second registre de Tadoussac** l'existence d'une grande croix aux *Escoumins*, au pied de laquelle les Amérindiens ont enterré un des leurs.

Sur l'origine de cette croix, on ne possède pas de détails. Monseigneur Bélanger est enclin à croire que les Amérindiens des *Escoumins* auraient répété un geste similaire qui a été posé à *Tadoussac*. En 1646, un missionnaire érige une croix au fond de la *baie de Tadoussac* pour rappeler aux jeunes fidèles leur foi. Le chef des Montagnais porte lui-même la croix sur ses épaules, suivi par d'autres. La plantation se fait avec éclat, au bruit de tir des arquebuses, et l'on adore le Christ à genoux.

Jacques Bacon, un Montagnais fort connu dans sa région, né en 1830 et mort en 1917, déclare au sujet de la croix : « Mon grand' père m'a dit qu'elle avait toujours été là ».

Plusieurs restaurations ont réussi à garder vivant le souvenir des premières missions de la *Côte-Nord*. En 1924, la croix se voit illuminée et, en 1960, les paroissiens des *Escoumins* entreprennent une restauration importante.

Saint-Onge, Baie

Paul Saint-Onge est venu s'y installer comme pionnier. Une baie, un ruisseau et un lac consacrés à son nom font ressortir l'importance pour la collectivité d'un pionnier auquel elle doit les origines de son développement.

Salé, Petit lac

L'appellation du *Petit lac Salé*, dit Santerre, « lui vient du fait qu'il est tout près de la mer, de sorte que, lorsque la marée monte, l'eau salée envahit le lac par une ouverture au niveau du fleuve ». Cette ouverture forme une espèce de goulot et le petit lac lui-même a la configuration d'une anse.

Georges-Morneau, Pointe à

L'interrogation demeure quant à savoir qui était Georges Morneau dont le nom se voit accolé à une pointe du littoral. A-t-il été un résident, un pionnier ou un voyageur auquel est rattachée une anecdote?

Penchées, Îles

S'élevant dans le *fleuve Saint-Laurent* en face des *Escoumins* dans la circonscription de *Saguenay*, les *îles Penchées* sont aussi connues comme les *îlets Penchés*.

On sait peu de choses de ces îles sinon qu'elles ont été baptisées d'une foule de noms tels, *Caye à Morneau*, *Îles Escoumains* ou *Îles Lesquimin*, *Îlet Boisé* et *Île du Havre*. De par leur situation géographique, elles ont longtemps porté le nom d'*Îles Escoumains*.

L'origine du toponyme est demeurée inconnue jusqu'à maintenant. Peut-être provient-elle de l'expression d'inclinaison que l'on éprouve lorsqu'on regarde les îles du rivage?

Barges, Anse des

Les barges constituent un mode de transport largement utilisé pour voyager d'un point à un autre sur les rives du *Saint-Laurent*. Un événement particulier est-il lié à cet endroit ou les barges s'y assemblaient-elles tout simplement. Nul document connu à ce jour suggère la réponse.

Moulin, Pointe du

De nombreux endroits, dans leur dénomination, se réfèrent au moulin qui y a été construit et qui a joué un grand rôle dans le mode de vie traditionnel. La *pointe du Moulin* suit sans doute cette coutume.

Iberville

Il s'agit d'un canton de la division de recensement de *Saguenay* proclamé le 28 novembre 1860, en mémoire de Pierre Le Moyne d'Iberville (1661-1706), qui se signale dans ses expéditions à la *baie d'Hudson* contre les Anglais.

Petite-Romaine

La rivière appelée *La Petite Romaine* coule sur des dépôts d'ocre rouge qui en atteignent les bords, ce qui a donné naissance à son nom. En effet, malgré les apparences, il n'y a dans ce cas aucun rapport avec *Rome* ou les Romains. Les Amérindiens, dans leur langage descriptif, l'ont appelée « Ouromane » comme nous le fait savoir le père Laure sur une carte datée de 1731. « Ouramane » en montagnais veut dire « peinture ». Le père Laure emploie aussi l'expression « Loucramans » ou mine d'ocre. Le registre **Magnus Liber** des *Escoumins* indique au XVIII[e] siècle « Loramane ». Les Français ont eu recours, dans leur langue, au terme et à l'orthographe dont les sonorités leur semblaient les plus proches et ont produit *La Romaine*. Sur une carte de 1963, préparée par le ministère des Mines et des Relevés techniques, on peut lire « Ulimine River ». Jacques Rousseau dit que les Montagnais la nomment « Oluman shibu », « rivière la peinture rouge ».

Sur la *Côte-Nord*, on compte trois rivières *Romaine*, dont la grande se déverse dans le *Saint-Laurent* près de *Musquaro*. La différence de leur volume d'eau a présidé à leur dénomination: *La Petite Romaine* et la *Grande rivière Romaine* (variante de *Rivière Olomane*).

Par extension, on a dénommé *Petite-Romaine* le hameau qui se trouve à l'embouchure de la rivière, tandis que *Romaine* identifie une pointe et un lac situés à proximité.

Baie-des-Bacon

La localité de *Baie-des-Bacon* rend hommage à une famille amérindienne qui figure parmi les premiers résidents de ce lieu. Jacques Bacon, nous dit monseigneur Bélanger, est né le 6 juin 1830 et a été baptisé le 12 de ce mois aux *Îlets-Jérémie*. Il a épousé Josephte Moreau, fille de Marie Volant et de Joseph Moreau, premier colon des *Escoumins*. Il est décédé le 5 mai 1917, à l'âge de 86 ans et 11 mois, aux *Escoumins*.

La baie elle-même ainsi qu'un ruisseau se rattachent à ce nom de famille devenu nom de lieu.

Sault-au-Mouton

Ce nom évocateur reflète d'une façon imagée la topographie du site. Le sault correspond à une chute de 18 mètres environ que fait la rivière au moment de parvenir au fleuve, tandis que les moutons suggèrent, d'une manière visuelle et concise, les bouillonnements blancs de l'écume au pied de la chute.

Le toponyme, fort ancien, figure sur une carte de Champlain datée de 1611. D'abord affecté à la rivière, le nom *Sault au Mouton* est ensuite passé à la municipalité de village, érigée le 1er janvier 1947, et au lac dont le nom constitue une variante du *lac de la Petite Montagne*. Rappelons en même temps que la *rivière du Sault au Mouton* est souvent appelée *Rivière de Mille-Vaches*.

Mille-Vaches, Baie de

Deux interprétations nous sont fournies quant au toponyme *Mille-Vaches*. Pierre-Georges Roy suggère « l'abondance de vaches marines » que le père Charlevoix décrit ainsi dans son récit de voyage de 1721 : « La figure de cet animal n'est pas fort différente de celle du loup marin, mais il est plus gros. Ce qu'il a de singulier, ce sont deux dents de la grosseur et de la longueur du bras, un peu recourbées en haut, et qu'on prendrait de loin pour des cornes : c'est apparemment de-là que leur est venu le nom de vaches marines ». À cette description, on voit qu'il s'agit de morses, c'est d'ailleurs ce qu'en pense Louis-Ange Santerre.

Monseigneur Bélanger croit plutôt que c'est par analogie que ce nom a été créé. Les battures rocheuses évoqueraient la forme des vaches marines. Cette thèse correspond en partie à celle de Voorhis qui affirme : « It was so called from large stones in the bay ressembling at low tide a herd of cattle ». L'agglomération de roches dans la baie présente la configuration d'un troupeau de vaches couchées.

La *seigneurie de Mille-Vaches* fut la première concédée sur la *Côte-Nord*. Elle est confiée, en 1653, à Robert Giffard, seigneur de *Beauport*, d'après les délimitations suivantes : « trois lieues (environ 15 km) de front sur le fleuve Saint-Laurent, du côté du Nord au-dessous de Tadoussac, et de grandes et petites Bergeronnes, au lieu dit Mille-Vaches, avec quatre lieues de profondeur, tenant pardevant audit fleuve et des trois autres côtés aux terres non-concédées ». Cet acte de concession prouve que le toponyme *Mille-Vaches* désignait déjà un endroit en 1653. Selon l'historien Marcel Trudel, cette seigneurie s'étendrait aujourd'hui de la *rivière Portneuf* à *Saint-Paul-du-Nord*.

Mille-Vaches constitue le nom officiel de la baie et de ses hauts-fonds, dont la variante reconnue est *Battures de Mille-Vaches*. Il identifie une pointe située entre la *péninsule de Portneuf* et *Portneuf-sur-Mer*, et se présente à plusieurs reprises comme variante de toponymes officiels : *Saint-Paul-de-Mille-Vaches* pour *Saint-Paul-du-Nord*, *Rivière de Mille-Vaches* pour *Rivière du Sault au Mouton* et *Lac des Mille Vaches* pour *Lac Brigitte*.

Crans Rouges, Les

Le toponyme *Les Crans Rouges* attire l'attention sur un ensemble de rochers de couleur rougeâtre regroupés au bord de la mer, là où se trouve l'église de *Saint-Paul-du-Nord*. Il désignait auparavant le village même de *Saint-Paul-du-Nord*, selon les informations recueillies par monseigneur Bélanger. D'après le **Glossaire du parler français au Canada**, un cran est un « rocher stratifié coupé perpendiculairement », une « falaise ».

Saint-Paul-du-Nord

Construit dans la *baie de Mille-Vaches*, le village de *Saint-Paul-du-Nord* s'appelait autrefois *Saint-Paul-de-Mille-Vaches*. C'est sous ce nom d'ailleurs que la municipalité de village a été érigée le 2 juin 1898, perpétuant ainsi l'usage d'un ancien toponyme attribué à la première seigneurie de la *Côte-Nord*. Le 4 juillet 1930, on apporta des modifications, préférant *Saint-Paul-du-Nord*. En précisant l'orientation nordique du village, on a peut-être voulu le distinguer de *Saint-Paul-de-Montminy* établi sur la rive sud dans les environs de *Montmagny*.

Rivière-Éperlan

La *rivière à l'Éperlan*, dite couramment *Rivière Éperlan*, a donné son nom à la localité qu'elle traverse. Dans quel contexte ce nom est-il né? A-t-on voulu signifier la présence active de ce petit poisson dans les eaux de la rivière ou a-t-on voulu faire allusion à un événement précis? Aucune documentation n'a pu nous éclairer à ce sujet.

Émile, Pointe à

Les renseignements sont bien minces quant à l'origine de ce toponyme. D'après l'enquête Vallières de 1973, il rappelerait un dénommé Émile Gagnon.

Pointe-au-Boisvert

Dans son voyage de 1872, le père Arnaud mentionne avoir vu « Pointe Bois verd ». Rochette, dans ses **Notes sur la Côte-Nord du Bas Saint-Laurent et le Labrador** (1926), relève la « Pointe à Bois Vert » et Pacreau, dans **Un voyage au Saguenay** (1947), écrit « Pointe à Bois Vert ». Cependant, aucun des auteurs n'en donne la signification.

La pointe elle-même a donné son nom à la localité *Pointe-au-Boisvert*. De plus, on distingue la *Petite pointe au Boisvert*, la *Grande pointe à Boisvert* (située dans la *péninsule de Portneuf*), ainsi que la *pointe au Boisvert*, et l'on dénombre un lac et une rivière du même nom.

Sainte-Anne-de-Portneuf

Champlain, en 1625, apporte des informations sur les ports de la *Côte-Nord*: « Or les costes du Nort depuis le travers d'Enticosty sont fort baturières pour la plus part; en quelques endroits, il y a de bons ports, mais ils ne sont cognus, hormis Chisedec et le port neuf ». Sur sa carte de 1632, il écrit « Port neuf ». Quant à Jolliet, il passera à la fin du XVII[e] siècle à cet endroit: « De cette pointe de sable de Portneuf (on va) Nord-Est deux lieues au Sault au Cochon ».

René Bélanger donne l'interprétation suivante: « Nous avons des raisons de croire que ce nom fut donné par les pêcheurs basques venus de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz, pour rappeler leur Port-Neuf à eux ». Il précise que l'estuaire de la rivière fournissait un havre sûr aux vaisseaux de faible tonnage.

En 1670, Charles Aubert de La Chesnaie y établit un poste de traite. Les Amérindiens nomment alors ce lieu « Mitinekapitsh » (Santerre) et « Mitinakup ou Milinikip », (vieux cabanage). En 1788, on y construit une chapelle, que l'on dédie à sainte Anne.

Au milieu du XIX[e] siècle, Alexis Tremblay, un dirigeant de la Société des Vingt-et-Un qui est à l'origine de l'industrie forestière et de la colonisation au *Saguenay*, installe une scierie à 6,5 kilomètres de l'embouchure de la rivière Portneuf, près de la première chute. Une petite agglomération s'y forme. On y bâtit une autre chapelle, que l'on place sous le patronage de saint Georges. À la fin du siècle, les Stockwell, nouveaux propriétaires de la *seigneurie de Mille-Vaches*, implantent une usine de pâte de pulpe, la première du genre, dans l'est du *Québec*. Un nouveau nom est né qui annonce leur industrie, *Portneuf Mills*, et qui remplace celui de *Saint-Georges-de-Portneuf*.

Finalement, plusieurs constructions nouvelles relient *Sainte-Anne* à *Saint-Georges*, qui seront regroupés en une seule municipalité de village, le 12 septembre 1902. Cette dernière, logée dans la *péninsule de Portneuf* à l'embouchure de la rivière du même nom, comprend aujourd'hui deux localités: *Portneuf-sur-Mer* et *Rivière-Portneuf*.

Portneuf-sur-Mer se différencie, par son appellation, de la *ville de Portneuf* située en amont de *Québec*. Vers 1920, la compagnie Hamilton Cove Pulpwood et Lumber Co., propriétaire de la *seigneurie de Mille-Vaches*, nomme l'endroit *Hamilton Cove* qui restera une variante.

Ajoutons à cette série de toponymes, ceux de *Rivière Portneuf Est*, *Banc de Portneuf* (en référence au banc de sable) et *Barre de Portneuf* (île longue et mince appelée aussi *Île du Havre*).

Patte de Lièvre, Île

Île située dans le *fleuve Saint-Laurent* tout près de *Forestville*. Selon Potvin (1945), *l'île Patte de Lièvre* est ainsi nommée parce qu'elle a la forme de la patte arrière d'un lièvre. Elle possède une variante orthographique, *Île Pattes de Lièvres*.

Sault aux Cochons, Rivière du

Ce nom existait au XVII[e] siècle, puisque Jolliet, dans un texte déposé aux Archives nationales de *France*, parle du « Sault au Cochon ».

Santerre estime que ce nom a été attribué en l'honneur de Jean Cauchon, seigneur de *Dieppe*, qui a accompagné Champlain dans son voyage de 1622. Monseigneur Bélanger affirme que *Sault aux Cochons* « n'évoque aucun personnage mais plutôt une caractéristique de la dernière cascade » de la rivière. Rouillard nous informe de la succession de trois cascades. La première atteint 6 mètres de haut, la seconde 3 mètres et la dernière 9 mètres. Y aurait-il une analogie entre les sauts de la rivière et les ébats des marsouins appelés cochons (de mer) dans le langage populaire? C'est bien possible puisqu'il existe une dizaine de toponymes qui ont retenu ce spécifique le long du *Saint-Laurent*, dont *Sault-au-Cochon* à proximité de *Cap-Tourmente*.

En 1847-48, l'arpenteur Ballantyne dresse un plan des installations du moulin à scie et d'autres bâtiments à la « rivière Sault au Cochon ». En 1873, l'arpenteur Pierre-Horace Dumais marque *Forestville* sur sa carte, à l'emplacement de *Sault-au-Cochon*.

Forestville

Forestville – orthographié sous cette forme malgré son origine – doit son nom à Grant William Forrest, gérant de la compagnie Price Brothers, qui a possédé de vastes terres à *Sault-au-Cochon* et à *Baie-Laval*. Le développement a commencé en 1845 alors que Edouard Slevin des *Éboulements* est venu organiser des chantiers et installer une scierie. Quatre ans plus tard, William Price achète l'entreprise et conclut une entente avec Grant William Forrest en le nommant surintendant. Forrest est alors tenu de résider à l'établissement et de donner « tout son temps, ses énergies et son intelligence à superviser les opérations » de la compagnie et à promouvoir ses intérêts. Le recensement de 1861 indique l'abandon de la scierie de bois. Mais une période de prospérité la fait renaître de 1870 à 1890. Puis, c'est la fermeture. En 1937, l'industrie forestière, avec l'Anglo Pulp, prend un nouvel essor beaucoup plus important. On assiste alors à la naissance de *Forestville* dont l'érection en municipalité se produit le 4 mai 1944.

Pierre-Horace Dumais, arpenteur, écrit sur un plan de 1873: « Forestville ». Dans la **Description des cantons arpentés...**, publiée en 1889, il cite son rapport d'arpentage de 1873, où il est dit: « le petit village de Forrest-Ville » qui devient, dans la version anglaise « the little village of Forestville ». C'est cette forme qui a été retenue officiellement. Toutefois, le lac et le *Petit lac Forrest* s'écrivent de la même façon que Forrest, nom de famille du surintendant de la compagnie Price. Les Montagnais nomment cet endroit « Kuâkueu » ou « Kuâkuet », selon les données recueillies par Gerry McNulty. La variante française se nomme *Saint-Luc-de-Laval*, érigée en municipalité en 1950 et fusionnée à *Forestville* en 1979.

Le gentilé des habitants de Forestville est Forestvillois, oise.

Baie-Laval

Une ancienne tradition locale veut que le pilote de *Normandie*, Nicolas Godbout (1634-1674), ait donné le nom de son village natal, *Berneval*, à cet emplacement. Avec l'usage, le nom se serait transformé pour glisser à *Laval*. Cette explication du toponyme est fournie par René Bélanger et par Santerre. *Baie-Laval* et *Pont-Laval* se rapportent à deux hameaux. On observe sur le territoire une pointe, une baie, une île, une rivière et un *lac Laval*. Selon monseigneur Bélanger, le canton de *Laval*, proclamé en 1868, honore monseigneur François de Montmorency Laval (1623-1708), premier évêque de la *Nouvelle-France*. En serait-il ainsi de la localité *Saint-Luc-de-Laval*, la signification du toponyme original ayant changé pour une réalité historique qui nous est propre? La forme simplifiée Laval désigne souvent le hameau de *Baie-Laval*. Il arrive aussi que *Rivière aux Saumons* identifie la *rivière Laval*.

Laval, Île

L'*île Laval* est située tout près de *Forestville*. Elle tire son nom du canton désigné en l'honneur du premier évêque de la *Nouvelle-France*, monseigneur François de Montmorency Laval (1623-1708).

Didier, Baie

Appelé couramment *Baie Diguée*, cet endroit nous offre peu de renseignements quant à sa désignation. Monseigneur Bélanger s'interroge à savoir si l'on veut parler de Didier Minier, au sujet duquel nous ne possédons d'autre information que celle de son nom.

Plongeurs, Baie des

Le spécifique *Plongeurs* veut probablement signaler la présence du plongeon à collier ou huard qui, dans le langage populaire, désigne une variété de canard sauvage. L'abondance de gibier de mer dans les environs (*Rivière du Sault aux Cochons* et *Rivière Blanche*) se voit confirmée par le géographe Rouillard. Dans la baie elle-même, on rencontre la *caye* et l'*île de la Baie des Plongeurs*. *Baie des*

Plongeux représente la variante de ces derniers toponymes alors que *Baie du Plongeur* remplace parfois dans l'usage l'appellation officielle *Baie Blanche*. Sur la *Côte-Nord*, dans le canton de *Bayfield*, on remarque le *lac des Plongeurs* et, dans *l'Archipel-de-Saint-Augustin*, l'île du Plongeur.

Latour

Comme le canton de *Latour* proclamé le 16 octobre 1920, la localité de *Latour* consacre la mémoire de l'abbé Bertrand Latour, grand vicaire de l'évêché de *Québec*, doyen du chapitre de *Québec* et membre du Conseil souverain de la *Nouvelle-France*. L'abbé Latour, né en 1700, est décédé en 1789. *Saint-Marc-de-Latour*, du nom de la paroisse religieuse, s'emploie souvent pour identifier la localité. Le *lac Latour* reprend l'appellation du canton.

Gagnon, Cran à

À quelle famille ou a quel individu se réfère-t-on lorsqu'on parle du *cran à Gagnon*? Nul document ne nous a encore apporté la réponse.

Blanche, Baie

Y a-t-il un lien entre monseigneur Gustave Blanche, vicaire apostolique du *golfe du Saint-Laurent* nommé en 1911, et le toponyme *Baie Blanche*, ou celui-ci fait-il référence à un élément géographique? La *baie Blanche* possède comme variante *Baie du Plongeur*. Dans les environs on remarque d'autres toponymes qui lui sont apparentés: rivières *Blanche* et *Îles de la Rivière Blanche*.

Norbert, Anse à

L'*anse à Norbert* est restée attachée, dans sa dénomination, à la vie du pionnier Norbert Lebel qui a aussi laissé son nom au village de *Pointe-Lebel*, situé dans la *péninsule de Manicouagan*.

Colombier

Charles-Roger des Colombiers, commerçant de fourrures, détient la concession d'un fief en 1677, à l'endroit qui lui empruntera son nom. Le canton de *Colombier* est proclamé le 15 octobre 1867, tandis que la municipalité de village est érigée le 1er janvier 1946 seulement. Le développement de ce lieu s'est effectué assez tardivement. Il est né de la crise des années 30, avec les programmes de colonisation mis de l'avant pour solutionner les problèmes du chômage. Les premiers colons sont arrivés en 1936. Ils se sont installés près de la *rivière Colombier* qui traverse une large vallée fertile. En 1939, on érige une église et on confie spirituellement la paroisse à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. C'est pourquoi *Colombier* s'appelle souvent *Sainte-Thérèse-de-Colombier* ou, avec une petite déformation, *Sainte-Thérèse-du-Colombier*. Plusieurs entités se regroupent sous le nom de *Colombier*: une anse, un cap, un havre, un lac et un petit lac ainsi que l'*île du Cap Colombier*. *Rivière-Colombier* désigne le bureau de poste.

Bouleaux, Anse aux

« Le bois, dans le voisinage (de la *rivière du Grand Colombier*) consiste en épinettes (...) et en bouleaux », écrit Rouillard, en ajoutant que le bouleau est une des essences les plus répandues dans cette partie de la *Côte-Nord*.

Cette constatation peut justifier le toponyme *Anse aux Bouleaux*. De la même appellation, on retrouve, sur la *Côte-Nord*, une autre anse, un chenal, un lac, une pointe, une île, ainsi que la *Petite île aux Bouleaux*.

Îlets-Jérémie

Les auteurs s'entendent pour reconnaître la filiation entre les *Îlets-Jérémie* et Noël Jérémie dit Lamontagne, trafiquant de fourrures. Né en 1629, Noël Jérémie épouse Jeanne Pelletier à *Québec* en 1659, peu après son arrivée au *Canada*. Il s'associe à trois personnes en 1665 pour entreprendre des « voyages aux nations nommées Papinachoises et aux nations du nord », car il avait commencé à faire la traite des fourrures auprès des Amérindiens du nord. On le trouve commis au poste de *Chicoutimi* en 1670 et à celui de *Métabetchouan* en 1676, où il est accompagné de son fils Nicolas, âgé de 21 ans. Trois ans plus tard, il exerce la même fonction au poste de *Tadoussac*, travaillant avec son fils Nicolas sous ses ordres et se rendant souvent aux *Îlets-Jérémie* pour faire la traite des fourrures avec les Papinachois de *Betsiamites* et des alentours. Il meurt entre 1694 et 1697. Quant à son fils Nicolas, il agit à la fois comme interprète et comme commis à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il écrit la célèbre **Relation du détroit de la baie d'Hudson** publiée en 1720, mais qui a été rédigée vers 1714. Cet ouvrage contient des données instructives en histoire, en ethnologie et en géographie. Après ses longs voyages, il meurt à *Québec* en 1732.

Jacques Rousseau, tout en partageant l'avis des autres auteurs, ajoute que le nom Jérémie souligne peut-être la vie du fils en plus de celle du père. Le toponyme apparaît fréquemment dans le **Miscellaneorum liber** (1691-1780) qui succède au **Second registre de Tadoussac**. Il figure aussi dans la **Relation de Chekâtimi** (1730) du père Laure, sous la graphie « Ilets-Jérémie ». Le missionnaire répète le même nom sur une carte de 1733.

Le poste des *Îlets-Jérémie* ferme en 1859, alors qu'on donne plus d'ampleur à celui de *Betsiamites*. Il avait fonctionné régulièrement depuis 1650. Après la conquête, ce poste du Domaine du roi est cédé à Dunn, Gray et Murray. Il est ensuite administré par la Compagnie du Nord-Ouest à partir de 1788 et par la Compagnie de la Baie d'Hudson à partir de 1829. D'après le journal de McKenzie de 1808, on considère les *Îlets-Jérémie* comme le meilleur poste de traite.

Le toponyme de cette localité tire aussi son nom de quelques îlots, les *îlets Jérémie*, qui émergent à proximité. La *baie des Îlets Jérémie* se nomme en montagnais « Kâ-Uâshât ishkuâmishku », c'est-à-dire « La baie de l'ours blanc » et les Îlets-Jérémie se dénomment eux-mêmes dans cette langue « Ishkuâmishkut », « Là où l'on attend l'ours blanc ».

Jérémie, Îlets

Situés en face de la localité du même nom, les *îlets Jérémie* empruntent, comme elle, leur nom à Noël Jérémie dit Lamontagne, qui s'était associé à d'autres commerçants pour créer une société de négoce et de pêche sur la côte nord du *Saint-Laurent*.

On connaît quelques variantes pour ces îlots, dont *Île Jérémie* et Îlots Jérémie.

Canadiens, Banc des

Le toponyme *Banc des Canadiens* viendrait-il de l'établissement de Français dans une région habitée par les Amérindiens ? En montagnais, le lieu se dit « Kâ-uâpishît Kâ-neâukâu », qui signifie « pointe sablonneuse des blancs ». Ce banc forme une avancée horizontale à l'embouchure de la *rivière Betsiamites*. Du côté de *Natashquan*, on rencontre d'une façon similaire le *havre des Canadiens*.

Betsiamites

Au cours de son évolution, ce toponyme a connu plusieurs graphies. Nous en avons relevé cinq qui reviennent constamment. Il s'agit de « Betshiamits », « Betsiamits », « Betsiamis », « Bersimis », et finalement « Betsiamites », forme officielle actuelle.

Les registres de la *mission Notre-Dame-de-Betshiamits* se sont ouverts en 1845. Charles Arnaud, en 1862, répète cette orthographe. Rouillard la perpétue en 1906 et Dubois écrit en 1913 que, d'après monseigneur Guay, « le véritable orthographe (sic) de ce mot (...) est « Betshiamits » ».

« Betsiamits » (où on a supprimé le h du mot précédent) paraît dans le **Journal des voyages de Louis Babel – 1866-1868**. Il est rapporté aussi par Victor Tremblay et René Bélanger dans la revue historique **Saguenayensia**.

« Betsiamis » (où le dernier t vient de s'élider) est employé par Napoléon-Alexandre Comeau en 1883, par l'abbé Huard en 1897 et par l'archiviste Pierre-Georges Roy en 1906 qui tient à spécifier que ce mot provient de « Betshiamits » dont l'orthographe en effet semble plus ancienne.

Les Anglais écrivent « Bersimis », ce qui indigne l'abbé Huard qui, en 1895, préconise de conserver l'épellation « Betsiamis » : « Il faut savoir qu'il y a un endroit qui s'appelle Bersimis, et un endroit nommé Betsiamis. Betsiamis est l'ancien village montagnais, qui existe encore, et qui est situé sur la rive est de l'estuaire de la rivière Betsiamis. Bersimis est un petit centre industriel bâti depuis une vingtaine d'années à l'ouest de l'embouchure de la même rivière. Les Anglais sont encore coupables de cette dénomination ».

Deux ans plus tard, en 1897, il ajoutera : « Le mot Betsiamis n'existe pas pour les Anglais (...). Ils en ont fait Bersimis. Et ceux des nôtres qui tiennent à faire connaître qu'ils savent l'anglais, ne manquent pas de dire Bersimis, avec tout ce qu'ils peuvent y mettre d'accent britannique. »

Betsiamites constitue l'appellation officielle du canton proclamé le 15 octobre 1867. Cette graphie apparue au XIX^e^ siècle s'est stabilisée au XX^e^ siècle. Hormisdas Magnan, en 1925, l'adopte dans son **Dictionnaire (...) des paroisses, missions et municipalités...**

Rouillard note des graphies supplémentaires, celles de « Bersemits » et de « Belsemits ». Champlain, sur une carte de 1632, repère le territoire des « Sauvages Bersiamiste ». Bouchette, en 1815, indique l'existence d'un établissement à la « Pointe Belseamitis » et N.-A. Comeau, en 1883, mentionne « Bersimie » comme variante de « Betsiamis ».

Si l'orthographe de ce toponyme a subi plusieurs modifications, la signification, quant à elle, est demeurée identique.

Les variantes observées au niveau de la traduction apparaissent vraiment minimes. Elles relèvent simplement de la terminologie, sans affecter le sens du mot. C'est ainsi que *Betsiamites* veut dire « l'endroit aux sangsues » ou « lamproies de mer », que l'on définit comme une sorte d'anguilles de mer qui remontent la rivière. Guinard affirme que *Betsiamites* vient du montagnais « petchemits » (sangsue, lamproie de mer). Il cite une légende suivant laquelle un vieil Amérindien soutenait que la *rivière Betsiamites* était autrefois infestée de sangsues et qu'un missionnaire les avait conjurées.

Le nom *Betsiamites* coïncide avec celui d'une tribu amérindienne appartenant à la famille des Montagnais. Il identifie, en outre, la réserve indienne et le canton où ils demeurent. Ce toponyme expansif, accompagné de la variante *Bersimis* (puisque ce terme a persisté dans l'usage populaire), regroupe sous le même vocable une localité, une rivière, une pointe, un lac. L'enquête de Gerry McNulty en 1978 révèle que les Montagnais nomment la localité « Pessamit », c'est-à-dire « à l'endroit des sangsues » et la rivière, « Pessamîu Shîpu », « Rivière sangsue ».

Dans la longue *pointe de Betsiamites*, on aperçoit une plus petite pointe que les Amérindiens appellent « Mishel Kâ-neât », dite la *pointe à Michel*, en l'honneur du Montagnais Michel Mitshinakau et de son épouse Angélique Kukumina qui s'y noyèrent le 25 juin 1795, selon une information de monseigneur Bélanger. La *pointe de Betsiamites*, dit le même auteur, a déjà été inscrite sous le nom de « Pointe des Vermandois » en 1699. Le Vermandois est un pays du nord de la *France*.

Rivière-Bersimis identifie le bureau de poste et la *rivière Petite Bersimis* est une variante de *La Petite Rivière*. *Betsiamites* sert par ailleurs à la dénomination d'un barrage qui fait partie du gigantesque réseau hydro-électrique québécois. L'expression *Réservoir Betsiamites* remplace souvent l'appellation officielle *Réservoir Pipmuacan*.

Betsiamites suit immédiatement les *Îlets-Jérémie*. Cependant, les deux endroits ont formé des postes distincts. Une ordonnance de l'intendant Hocquart atteste ce fait en 1733. Les postes de *Tadoussac* et des *Îlets-Jérémie* sont abandonnés en 1859 au profit de celui de *Betsiamites* dont l'emplacement s'avère propice au développement d'un village. Cette réorganisation entraîne l'établissement, en 1862, de la résidence des pères Oblats parmi lesquels on retrouve le père Charles Arnaud et le père Louis Babel qui voyage sur la *Côte-Nord* et découvre le minerai de fer, cette ressource naturelle qui est à l'origine des grands développements de la *Côte-Nord*. Ces missionnaires sont restés célèbres à *Betsiamites*, la « véritable capitale des Montagnais de la Côte-Nord », comme le dit Santerre. Le 15 août 1948, les Amérindiens de cette localité érigent un autel-souvenir sur leur tombeau, avec l'inscription suivante : « Ils ont été bien regrettés R. I. P., nous les Montagnais de Betsiamites ».

Manicouagan

Ce toponyme identifie la municipalité régionale de comté depuis 1981.

Pour l'origine du toponyme voir *Manicouagan*.

Papinachois

Ce nom descriptif met en relief un trait de caractère de la tribu montagnaise des Papinachois « qui aimait à plaisanter, à rire un peu » et que monseigneur Bélanger appelle les « sauvages rieurs ». Pierre-Georges Roy fait dériver le mot papinachois de « papinashu », « elle sourit » et Guinard donne comme signification « il plaisante ». Le nom de ces Amérindiens a fini par représenter le hameau où ils vivent, la rivière et le lac qu'ils fréquentent. En 1978, Gerry McNulty a recueilli, chez les Montagnais, « Kâ-melsus » pour désigner *Papinachois* et « Kâ-melsushipu Shâkikau » pour formuler le nom du lac. Autrefois, on se rendait au poste de traite de *Papinachois*. On sait que ce poste existait en 1694 et qu'il a été administré par la Compagnie du Nord en 1701. Ses activités ont été interrompues avec la Conquête britannique de 1760.

Loups Marins, Baie des

La *baie des Loups Marins* traduit l'importance de ce mammifère, aussi connu sous le nom de phoque, dans le mode de vie des Amérindiens et des nouveaux arrivants. Louis Jolliet, à la fin du XVII[e] siècle, raconte qu'il a vu des capots et des couvertures confectionnés en peaux de loup marin. Le père Charlevoix, en 1724, révèle d'autres utilisations de cette bête : « On convient que la chair du loup marin n'est pas mauvaise à manger, mais on trouve beaucoup mieux son compte à en faire de l'huile : la façon n'en est pas difficile. On en fait fondre la graisse sur le feu, et elle se résout en huile. Souvent même on se contente de faire des charniers, c'est le nom qu'on donne à de grands quarrés de planches, sur lesquels on étend la graisse de plusieurs loups marins : elle s'y fond d'elle-même, et l'huile coule par une ouverture, qu'on y a pratiquée. Cette huile, quand elle est fraîche, est fort bonne pour la cuisine, mais celle des jeunes bêtes rancit bientôt, et celle des autres, pour peu qu'elle commence à vieillir, dessèche trop : on s'en sert alors pour brûler, ou pour passer les peaux. Elle est longtemps claire, elle n'a point d'odeur, et ne laisse point de lie, ni aucune sorte d'immondices au fond de la Barrique.

Dans les premiers temps de la colonie, on a employé une grande quantité de peaux de loups marins à faire des manchons. La mode en est passée, et leur grand usage aujourd'hui est de couvrir les malles et les coffres ».

Traditionnellement, l'huile de loup marin sert aussi à l'éclairage. Elle précède l'avènement des chandelles. Pehr Kalm, dans son voyage de 1749, en constate l'usage à *Baie-Saint-Paul*.

« Le loup marin, dit encore le père Charlevoix, doit son nom à son cri, qui est une espèce de hurlement ». Rouillard, au début du XX[e] siècle, en mentionne la présence abondante dans les environs, c'est-à-dire dans l'estuaire de la *rivière Mistassini* et, un peu plus à l'est, dans les eaux du fleuve près de *Godbout* et de *Pointe-des-Monts*. Quant aux Amérindiens, ils ont surnommé le *lac au Loup Marin*, situé au nord de la baie, *Atshukunîîu Shâkîkan*, qui se traduit par l'expression même *Lac au Loup Marin*. Une caye avoisinante porte le même nom ainsi que d'autres entités géographiques apparaissant sur la *Côte-Nord*.

Ragueneau

Paul Ragueneau naît à *Paris* le 18 mars 1608. Il arrive à *Québec* en 1636 en tant que missionnaire jésuite. L'année suivante, il se dirige en *Huronie* où il travaille sous la direction des pères Jean de Brébeuf et Jérôme Lalemant. En 1645, il est nommé supérieur de la mission huronne. À partir de 1646 jusqu'en 1650, le père Ragueneau écrit les célèbres **Relations des Jésuites**. Homme d'esprit ouvert, il préconise dans ses textes de 1648 la tolérance et le respect des moeurs et coutumes des Amérindiens. Il demande aux missionnaires d'éviter la condamnation, sur le plan spirituel, d'une mentalité qui s'est formée différemment. Nommé supérieur des Jésuites du *Canada*, de 1650 à 1653, le père Ragueneau participe aux affaires civiles et administratives de la colonie, en siégeant comme membre du Conseil de la *Nouvelle-France* et en exerçant la fonction de procureur de la mission du *Canada* à *Paris*.

En 1650, il pose un geste salvateur qui le rend célèbre aux yeux des Hurons. Il rassemble les derniers survivants des Hurons décimés par les guerres iroquoises et les conduit à *Québec* où ils trouvent refuge.

En hommage au père Ragueneau, on a donné son nom à un canton proclamé le 17 septembre 1920, à une municipalité de paroisse érigée le 7 mars 1951, à un cap, une rivière et à la *rivière Ragueneau Est*. Le missionnaire eudiste Taillardat a fondé les paroisses de *Ragueneau* et de *Ruisseau-Vert* qui n'en forment qu'une seule aujourd'hui. *Ruisseau-Vert* figure maintenant parmi les localités. Les Amérindiens désignent les deux endroits simultanément sous le nom de « Kâ-pitshus », « Là où la mer monte », selon les informations de Gerry McNulty. La municipalité de *Ragueneau* a déjà été connue sous les appellations suivantes : *Petites-Îles* et *Rivière-aux-Vases*. *Petites-Îles* réfèrent à trois îles groupées dans la baie aux *Outardes*, en face de *Ragueneau*.

Le gentilé Ragueneauvien, ienne désigne les habitants de la municipalité.

Ruisseau-Vert

La localité de *Ruisseau-Vert* ne bénéficie d'aucun renseignement sur l'origine et la signification de son nom, dans les documents consultés.

Pointe-aux-Outardes

Pointe-aux-Outardes représente un autre village qui est devenu municipalité le 1er janvier 1964. La pointe, qui forme la partie ouest de la *péninsule de Manicouagan* et qui s'étire dans la *baie aux Outardes*, prolonge la batture du même nom. Dans la langue montagnaise, on la dénomme « Piletipistuku Neshkâu », « la pointe de la rivière à la perdrix ».

Pour l'origine du toponyme, voir *Chute-aux-Outardes*.

Chute-aux-Outardes

Le village de *Chute-aux-Outardes* a hérité son nom de la *rivière aux Outardes*. « Dans leur migration annuelle, les outardes et les oies blanches suivent, à haute altitude, cette rivière ou la Manicouagan pour se rendre dans l'extrême-nord », explique monseigneur Bélanger. Le toponyme *Rivière aux Outardes* apparaît sur des cartes de Bellin en 1744 et en 1764. Deux siècles auparavant, en 1544, Jean Alfonse avait enregistré « Rivière de Cane » ou « de Caen ». Au tournant du XVIIIe et du XIXe siècle, des cartes anglaises ont traduit le toponyme par « Bustard River ». Cependant, c'est celui de *Rivière aux Outardes* qui a persisté dans l'usage. La père Lemoine dit que les Montagnais utilisent le mot « Pletipishtuk » pour désigner la *rivière aux Outardes*. Cela signifie « Rivière aux perdrix d'Eau ». Monseigneur Bélanger, en 1959, écrit « Peritibistokou » et Gerry McNulty, en 1978, donne « Piletipîstuku Shîpu », « Rivière à la perdrix ».

Une importante chute sur cette rivière a été aménagée pour faire fonctionner les génératrices d'un barrage qui fournit l'énergie à l'usine de papier de *Baie-Comeau*. Cet « aménagement hydro-électrique, dit Santerre, est à l'origine de la véritable industrialisation de la Côte-Nord ». En 1964, Hydro-Québec se met à exploiter cette grande rivière et construit les *barrages Outardes Trois* et *Outardes Quatre* et le *réservoir Outardes Quatre*. Le village de *Chute-aux-Outardes*, qui est situé près de la rivière, est considéré officiellement comme une municipalité depuis le 15 septembre 1952.

Manicouagan

La grande *péninsule de Manicouagan* comprend tour à tour *Les Buissons*, *Pointe-aux-Outardes*, *Baie-Saint-Ludger*, la *pointe Manicouagan* et *Pointe-Lebel*. Elle a surgi grâce à un amoncellement de sable de mer et d'alluvions charriés par la *rivière aux Outardes* et par la *rivière Manicouagan*. Le canton du même nom coïncide avec l'étendue de la péninsule. Il a été proclamé le 18 octobre 1866. Mais longtemps auparavant, en 1535, Cartier décrit ainsi cet endroit: « il y a une fort grande rivière... laquelle fait plusieurs bancs à la mer, à plus de trois lieues ». Ces bancs de sable sont identifiés « bancs St-Jacques » sur la mappemonde dite Harléyenne, en 1537, et sur la carte de Mercator en 1569. Une modification apparaît sur une carte de Champlain en 1632. Les bancs figurent sous le nom de « Basse de Ste-Marie ».

En 1656, Nicolas Sanson d'Abbeville, géographe du roi, note sur une carte « R. Ste-Marguerite » à l'emplacement de la *rivière Manicouagan*. Puis, en 1663-64, on réalisa dans la **Relation** du père Jérôme Lalemant que les Français ont choisi un autre nom plus descriptif, « Rivière Noire », en raison de la profondeur des eaux. À cette époque, comme en témoigne la **Relation**, les nouveaux arrivants connaissaient le terme amérindien, mais ils continuaient à nommer le territoire selon leurs préférences: « Nous arrivâmes au lac de Manikouagan (...) que nous appellerons le lac de S. Barnabé ». Louis Jolliet, en 1685, emprunte la terminologie amérindienne en employant déjà la forme actuelle *Manicouagan*. À partir de cette époque, on observera quelques variantes au niveau de l'orthographe, mais ces différences légères ne modifient en rien la structure du mot et sa prononciation. L'intendant Raudot, dans une ordonnance de 1705, écrit « Maniquouagan ». L'historien Charlevoix utilise « Manicouogan » en parlant de la batture et il perpétue en même temps les appellations « Saint-Barnabé » et « Rivière Noire » pour le lac et la rivière. Le cartographe Bellin suit de près cette façon d'écrire en 1764 avec la « Batture de Manicouagan » et la « rivière Noire ». Au XIXe siècle, l'abbé Ferland écrit « Manikuagan ». Finalement, la proclamation officielle du canton en 1866 parvient à fixer l'orthographe de ce mot.

Jean Poirier nous explique le passage du nom amérindien original à celui qui a été quelque peu raccourci par les Français: des « vocables aborigènes, trop longs, ont été réduits. La rivière de Manikouaganistikou, par exemple, est devenue rapidement Manicouagan ». Les récents relevés de Gerry McNulty indiquent que les Montagnais emploient « Menikuânistuku Shîpu », « rivière à la tasse ».

Deux significations majeures président à l'explication de ce toponyme. Arnaud décèle dans *Manicouagan* le sens de « là où on enlève l'écorce de bouleau » pour réparer les canots d'écorce. Les ec-

clésiastiques Laflèche, Lacombe et Guinard le traduisent par « buvoir » ou « pot » ou « vase à boire ». Le père Lemoine mentionne les deux sens « lieu où l'on enlève l'écorce de bouleau » et « là où l'on donne à boire ». La Commission de toponymie, par ailleurs, se demande s'il peut s'agir d'un nom métaphorique tiré de la forme en cuillère de l'ancien *lac Manicouagan*.

La *pointe Manicouagan* en montagnais se dit « Utamâtshakuan », « on frappe le loup marin ». En s'éloignant du littoral et en gagnant en altitude, on rencontre *Le Petit Lac* et la *Petite rivière Manicouagan*, ainsi que la *Petite rivière Manicouagan Ouest*. Le Petit Lac se nomme en montagnais « Uishâukaneu Shâkîkan », c'est-à-dire le « lac à l'os jaune ». Autrefois, on apercevait un poste de traite, construit, avant 1749, aux abords de ce cours d'eau.

En remontant le cours de l'immense rivière, on franchit les barrages *Manic Un, Deux* et *Trois* et les réservoirs correspondants. Puis, on arrive au hameau *Manic-Cinq*, né de la construction du barrage originellement appelé *Manic Cinq*, nommé ensuite *Daniel-Johnson* pour commémorer le Premier ministre du *Québec*, mort en ce lieu le 26 septembre 1968. Un dernier grand réservoir, du nom de *Manicouagan*, termine le circuit de cette technologie impressionnante. Auparavant, à l'embouchure de la rivière, se trouvait un poste de traite répertorié par McKenzie en 1808, probablement à l'ancien emplacement du village de *Saint-Eugène-de-Manicouagan*, devenu *Hauterive*, que certains appelaient le « Vieux poste de Manicouagan ».

Les Buissons

Le toponyme *Les Buissons* provient de monseigneur René Bélanger qui nous explique lui-même les motifs qui ont prévalu à son choix en 1950 : « ce nom est à la fois descriptif des lieux et évocateur d'un village de *Basse-Normandie*, où les Canadiens ont combattu en 1944 ». La localité se nommait autrefois *Rang-de-la-Rivière-aux-Outardes*.

Baie-Saint-Ludger

Le hameau de *Baie-Saint-Ludger*, auparavant *Anse-des-Petites-Rivières*, garde la mémoire de son premier missionnaire colonisateur, le père Ludger Lebel, eudiste, qui a desservi la population de 1931 à 1936, tel que nous le rapportent Louis-Ange Santerre, et monseigneur Bélanger. Chez les Montagnais, « Tshiputishkananis », « Prendre l'outarde des deux côtés », ou « Kâ-uâtnâkanishkât », « Endroit avec mélèzes autour », composent les deux toponymes reliés à cet endroit, selon l'enquête de Gerry McNulty menée en 1978.

Pointe-Lebel

Pointe-Lebel honore le premier colon, Norbert Lebel, qui est venu s'y établir au siècle dernier. Le village reçoit son statut de municipalité le 1er janvier 1964. Le nom évocateur montagnais « Neshkât Kâmiluâs » veut dire « Belle pointe de sable ».

Hauterive

Hauterive se développe à l'emplacement de l'ancien village de *Saint-Eugène-de-Manicouagan*, fondé par les frères Jalbert en 1889. Une scierie avait été construite à l'embouchure de la *rivière Amédée*, un affluent de la *rivière Manicouagan* qui doit son nom au premier gérant de l'établissement, Amédée Couillard Després. En 1907, sous l'effet d'un gonflement inhabituel de la puissante rivière, les installations se brisent et on abandonne la scierie. Puis, on déserte graduellement le village, connu aussi sous le nom de « Vieux Poste de Manicouagan », tel que le rapporte Santerre.

En 1948, monseigneur Napoléon-Alexandre Labrie a comme projet de créer un siège épiscopal sur la *Côte-Nord*. Il favorise d'abord *Baie-Comeau*, en raison de son importance. Cependant, comme le dit Santerre, cette ville est « fermée ». Tous les terrains appartiennent à la Québec North Shore Paper. Monseigneur Labrie décide alors d'établir le siège de son évêché en face de *Baie-Comeau*, sur les plus hautes rives de la *rivière Manicouagan*. La construction débute en 1949 et dès lors le peuplement commence. Une ville surgit, qui s'appelle *Hauterive*, selon l'inspiration de monseigneur René Bélanger, et qui obtint rapidement sa charte de municipalité de ville, c'est-à-dire le 29 mars 1950. *Hauterive*, depuis le 1er janvier 1983, est annexée à *Baie-Comeau*.

Le gentilé des habitants est Hauterivien, ienne.

Saint-Gilles, Pointe

La recherche n'a fourni aucun renseignement qui permette de dire à quelle occasion on a donné ce patronyme à la pointe nommée aussi *Pointe à la Chasse*.

Baie-Comeau

Napoléon-Alexandre Comeau naît, en 1846, aux *Îlets-Jérémie* où son père travaille comme agent de poste pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ordinairement, les agents changent de poste tous les quatre ou cinq ans et, comme il le dit lui-même, les membres de la famille d'un représentant sont souvent les seuls blancs à résider en ces endroits. Dès son jeune âge, Napoléon-Alexandre vit en contact étroit avec les Amérindiens et avec la nature. Il en profite pour apprendre plusieurs dialectes amérindiens ainsi que l'anglais. Il s'initie même au langage des sourds et muets.

Déjà en 1860, à l'âge de 14 ans, il se voit confier un poste de garde-pêche à la *rivière Godbout*. Puis, il dirige le bureau de poste de Godbout, devient télégraphiste et adjoint au coroner. En 1879, le gouvernement canadien l'engage comme surintendant des pêcheries. À un certain moment, il exécute le même travail que son père.

Ce qui le distingue particulièrement, ce sont ses compétences très diverses et sa personnalité profondément humanitaire. Il est reconnu comme médecin, sauveteur et naturaliste. Sur une distance de plusieurs centaines de kilomètres, Comeau est le seul à posséder des connaissances en médecine. Il réalise plus de trois cent cinquante accouchements sans accident. Après avoir passé seulement un mois d'entraînement à l'hôpital, il développe ses talents de chirurgien par la pratique et par des lectures nombreuses. Même si les gens demeurent loin, il les considère comme des voisins. Il va toujours les secourir, et ce, à toute heure et gratuitement.

En janvier 1886, il effectue un sauvetage célèbre qui lui vaut l'admiration de plusieurs organismes. Avec son frère, en canot, il se porte à l'aide de deux de ses amis à la merci des glaces et des vents sur le *fleuve Saint-Laurent*. Il sauve du froid l'un d'entre eux en abattant des canards et en introduisant leurs plumes dans ses mitaines et ses chaussures. Après plusieurs manoeuvres, qui durèrent deux jours et une nuit, sous une température glaciale, il réussit à aborder à *Cap-Chat* sur la rive sud. Les journaux canadiens et américains relatent cet exploit. Le gouverneur-général du *Canada*, le lieutenant-gouverneur du *Québec*, la Royal Humane Society, la Société des Chevaliers Sauveteurs des Alpes Maritimes de Nice et plusieurs autres lui font parvenir des félicitations fort élogieuses.

Ce grand naturaliste rédige **La vie et le sport sur la Côte-Nord du Bas Saint-Laurent et du Golfe**, que l'on publie à titre posthume en 1945. À la fin de son volume, on trouve une liste des oiseaux de la *Côte-Nord*. Il écrit des articles remarqués dans la revue new-yorkaise **Forest and Stream**. Il fournit d'intéressants spécimens de flore et de faune à des musées canadiens et américains. Suite à sa mort, survenue à *Godbout* en 1923, la Société Provencher d'Histoire Naturelle érige un monument en son honneur, en 1927, avec l'inscription suivante : « Humble enfant du Nord, il sut lire avec autorité dans le grand livre de la nature tout en servant les siens et son pays ».

C'est donc en hommage à cet homme, à la fois génial, simple et généreux, que la ville porte le nom de *Baie-Comeau*. D'ailleurs, à la fin du XIXe siècle, on remarque son camp de pêche dans la baie qu'on appelle déjà *Baie à Comeau*. Cette ville est fondée en 1936 par le colonel Robert R. McCormick, propriétaire du journal américain **Chicago Tribune**. Celui-ci fait bâtir, au nom de la Québec North Shore Paper, une usine de papier pour son journal. Cette industrie attire plusieurs personnes et provoque la mise sur pied de nouveaux services. La charte de municipalité de ville est accordée le 20 mai 1937. Identifiées sous le nom de *Comeau*, on peut maintenant répertorier les entités géographiques suivantes : une baie, un lac, un rocher et un banc de sable.

Le gentilé Baie-Comellien, ienne est le plus usité pour désigner les habitants de la ville. On peut également utiliser Baie-Comois, oise ou encore Baie-Comien, ienne.

Anglais, Baie des

Cette baie est située à l'est de la ville de *Baie-Comeau*. Nous ne savons à la suite de quel événement ou de quel fait, la *baie des Anglais* et la *rivière aux Anglais* ont pris ce nom rattaché à une nationalité.

Saint-Pancrace, Pointe

De même que pour la *pointe Saint-Gilles*, nous ne possédons pas d'information quant à l'avènement de ce patronyme qui identifie aussi une anse.

Bourdon

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 13 août 1915, en mémoire de Jean Bourdon (1602-1668), premier ingénieur du roi et procureur général du Conseil souverain de la *Nouvelle-France*. Chargé par la Couronne française de faire une expédition à la *baie d'Hudson*, il partit de Québec en 1657.

Mistassini, Pointe

Le nom de la pointe provient de la rivière et du *lac Mistassini*. Jean Poirier explique, en 1967, l'origine de ce nom : « mot montagnais qui vient de mistahe et assini, signifiant « grosse roche », ce qui représente également une caractéristique du paysage de ce territoire puisque de gros blocs erratiques, laissés par les glaciers, gisent un peu partout dans la région ».

Si l'on remonte dans le temps, on rencontre la même traduction, mais les auteurs aboutissent à des interprétations de plus en plus spécifiques, chacun essayant d'identifier sur le territoire la forme rocheuse qui a pu servir d'inspiration. Pierre-Georges Roy écrit en 1906 : « Le lac Mistassini est rempli de roches d'une grosseur prodigieuse. Il n'est pas impossible, non plus, que les hauts degrés d'un roc massif d'où s'effondrent en cascade les eaux du *Mistassini*, un peu au-dessous de la trappe de *Notre-Dame de Mistassini*, aient inspiré cette appellation. »

Dans le **Morning Chronicle** de *Québec*, du 17 juin 1885, on peut lire : « Le mot Mistassini se compose de deux mots sauvages qui signifient gros rocher, et se trouve être donné au lac par rapport au fait qu'un énorme rocher, visible à une très grande distance, domine le lac à son extrémité sud ».

Le père Laure, dans sa **Relation** du 13 mars 1730, relate une dévotion que les Amérindiens pratiquent envers un rocher de la *rivière Mistassini* : « Ce nom composé de mitchta, grand, et d'assini, pierre, leur vient d'une grosse roche qui se rencontre dans leur rivière. Ils ont en vénération ce rocher ; ce serait un crime pour eux que de passer proche sans y laisser quelque marque de leur superstition envers leur dieu du beau et du mauvais temps, qui selon leurs fables, y a choisi par prédilection sa demeure ».

À l'embouchure de la rivière, on aperçoit, d'un côté, le *rocher Mistassini* et, de l'autre côté, la pointe du même nom. Plus au nord, avant de partir au *lac Mistassini*, apparaissent le *Premier lac Mistassini* (variante du *lac Montreuil*), le *Deuxième lac Mistassini* (*variante du lac Barron*), et le *lac Mistassini* (variante du *lac Bourdon*).

Cèdres, Baie des

Vers 1920, dit René Bélanger : « *Baie-des-Cèdres* constituait l'appellation courante de l'actuel village de *Franquelin* ». La baie autrefois était entourée de cèdres qui la caractérisaient. Elle seule a conservé ce nom.

Franquelin

Né en *France* en 1650, Jean-Baptiste-Louis Franquelin s'embarque pour la *Nouvelle-France* en 1671, dans l'intention d'y faire le commerce des fourrures. Trois ans plus tard, Frontenac lui propose de s'adonner entièrement à la cartographie. De 1674 à 1703, Franquelin exécute avec finesse et précision des cartes d'une grande beauté artistique où il peint des arbres, des castors et des caribous, avec des coloris qui émerveillent. Ses cartes comptent parmi les plus belles de la colonie au XVII[e] siècle.

En 1687, on lui confie l'enseignement de la navigation à *Québec*, ce poste qui découle de la fonction « hydrographe du roi ». De 1689 à 1691, il exerce la fonction d'ingénieur et dresse les plans de la batterie de *Québec*. En 1683, il avait tracé les plans de la haute et de la basse-ville de *Québec*.

Parmi les cartes célèbres, mentionnons celle qui illustre les observations de Louis Jolliet, au cours de son exploration du *Mississipi* en 1673, et celle qui décrit la *Louisiane* et les autres régions découvertes par Cavelier de La Salle, depuis la *Nouvelle-France* jusqu'au *golfe du Mexique*. Ajoutons à celles-ci une grande carte de l'*Amérique septentrionale* et une autre détaillant les côtes de la *Nouvelle-Angleterre*.

D'après les mémoires de Louis Jolliet, Franquelin dessine une carte du *Saint-Laurent* en 1685. C'est donc à juste titre que le canton de *Franquelin* fut proclamé à sa mémoire en 1911. Le nom *Franquelin*, qui a remplacé *Rivière-Bec-Scie* et *Baie-des-Cèdres*, a probablement été introduit suite à l'établissement de la société Franklin Lumber vers 1920. D'ailleurs, on voit aussi le nom de ce village, érigé en municipalité en 1972, écrit sous la graphie « Franklin », qui est un glissement du français à l'anglais. Jean Poirier suppose aussi que l'orthographe a pu se confondre avec celle de Benjamin Franklin, illustre homme d'état américain.

La *rivière Franquelin* a déjà porté le nom populaire de *Bec-de-Scie*, « Ushuku Shipu », en raison des nombreux oiseaux ainsi appelés qui voltigent à l'embouchure de la rivière. La branche est de la rivière est communément appelée *Rivière Bessie*, tandis que la *rivière Franquelin Branche Ouest* se nomme dans l'usage courant *Rivière de l'Ouest*. Le *lac Franquelin* se change parfois en *Lac à la Chasse*.

Croix, Pointe à la

L'origine de ce nom peut-elle s'expliquer par une légende racontant le retrait d'un ermite en ce lieu? Michel Émon, suite à une peine d'amour, semble-t-il, vient trouver refuge dans un endroit isolé à l'embouchure de la *rivière Mistassini*. Il se construit un gîte en agrandissant une crevasse qu'il recouvre d'un toit de bois rond, étanché d'écorces et de feuillage. Un jour, un voyageur s'arrête le visiter, malgré son souhait manifeste de ne voir personne, et le trouve mort. Il l'enterre alors à même le sol de son abri rudimentaire et y plante une croix. Des missionnaires, ainsi qu'une certaine Madame Fafard, avaient rencontré l'ermite auparavant. Celle-ci a cru bon de relater l'événement que Santerre reprend dans son volume **De Tadoussac à Sept-Îles**.

Pointe à la Croix est aussi connue sous le nom de *Cap Saint-Nicolas*. Elle est située à proximité de l'*anse de la Croix*. À noter que sur la *Côte-Nord*, une douzaine d'entités géographiques répondent au vocable de « Croix », signe évident du rôle des missionnaires dans cette région du *Québec*.

Perche, Pointe à la

Pointe à la Perche évoque un ruisseau qui coule à cet endroit et qui est si étroit qu'on peut le sauter à la perche. Un témoignage, recueilli par l'équipe Beaupré et Filteau en 1976, nous a permis d'obtenir cette information.

Saint-Nicolas, Cap

Ce nom se rapporte-t-il à Nicolas Godbout, pilote navigateur, dont le nom de famille est attribué au village de *Godbout*? Le *cap Saint-Nicolas* s'accompagne de la rivière du même nom et on peut dire que le toponyme apparaît souvent dans les environs. En plus de *Grande baie Saint-Nicolas* et *Petite baie Saint-Nicolas*, on rencontre *Grand lac Saint-Nicolas*, *Petit lac Saint-Nicolas* et *Petit ruisseau Saint-Nicolas*. *Petit havre Saint-Nicolas* et *Lac Saint-Nicolas* remplacent parfois dans le langage parlé les noms de la petite baie et du grand lac. Le *cap Saint-Nicolas* est aussi connu sous le nom de *Pointe à la Croix*.

De Monts

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 6 juillet 1904, en mémoire de Pierre Du Gua de Monts (1568-1630), lieutenant-général du roi en *Nouvelle-France*, qui nomma Samuel de Champlain son lieutenant particulier au *Canada* en 1608.

Molson, Baie des

La famille Molson possède de luxueuses résidences à l'embouchure de la *rivière Godbout*, sillonnée de truites et de saumons. Vers 1865, le groupe Molson avait acheté la Compagnie des Mines de Moisie qu'elle exploita sous le nom de Moisie Iron Company. La *baie des Molson* rappelle leur présence sur la *Côte-Nord*.

Godbout

Parmi les plus anciens noms de lieux français de la *Côte-Nord*, on remarque celui de *Godbout*. En 1670, le père Charles Albanel écrit dans les **Relations des Jésuites**, qu'il se rend à la « Rivière Godebout ». Franquelin indique « Godebou » sur une carte de 1684. Le **Second registre de Tadoussac** inscrit « la rivière Godebout » en 1685. Monseigneur Bélanger et Louis A. Santerre affirment que le toponyme *Godbout* consiste en une transposition du nom de famille de Nicolas Godbout (1634-1674). Ce navigateur, ancêtre de tous les Godbout au *Canada*, serait devenu défricheur à l'*île d'Orléans* en 1670. Jean Poirier émet l'hypothèse suivante : « On peut supposer que le pilote Nicolas Godbout (...) a dû utiliser la baie de Godbout comme mouillage pour ses navires, celui-ci étant un ancrage sûr et un port bien protégé contre les vents d'ouest ».

L'abbé Huard fournit une interprétation différente quant à l'origine du nom : « Godbout est ainsi désigné, paraît-il, du nom d'un F. Godbout, capitaine d'une goélette appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce fut vers 1820 que le Compagnie établit à cet endroit un poste ». Cependant, en 1906, l'archiviste Pierre-Georges Roy réfute cette explication en mettant en évidence l'antériorité du toponyme.

Le canton de *Godbout* obtient sa proclamation en 1904. L'érection du village a lieu le 1er janvier 1955. L'appellation *Godbout* s'étend à une baie, un lac et un portage. On trouve aussi dans les environs les toponymes suivants : *Petite rivière Godbout, Mornes de Godbout* et *Rivière Godbout Est*.

Voorhis signale que le poste de traite de *Godbout* existait en 1670. Le gouverneur Simpson le fera fermer, comme plusieurs autres, en 1859.

Table, Anse de la

Le toponyme *Anse de la Table* fait allusion à un « immense plateau très élevé que l'on a surnommé la Table et qui, à raison de sa situation particulière et de son élévation, sert de repère à tous les navigateurs de la Côte », suivant une description de Rouillard. Ce plateau surmonte une montagne et forme un bloc assez carré. On l'appelle officiellement *Le Tableau*. Ce toponyme a donné naissance aux expressions *Lac de la Table* et *Île la Table*.

Marie-Marthe, Pointe

Les documents sont muets quant à la signification de ce toponyme relié à une personne.

Saint-Augustin, Grande anse

Les recherches effectuées jusqu'à maintenant laissent inexpliquée l'origine du nom de ce lieu nommé couramment *Anse Saint-Augustin*. *Petite anse Saint-Augustin* fait opposition à la grande anse. Le *ruisseau Saint-Augustin* s'appelle aussi *Décharge du Lac à la Trinité*.

Pointe-des-Monts

« La baie de Godbout se termine à l'est par une longue succession de rochers, la pointe des Monts », observe Eugène Rouillard. Deux thèses s'affrontent quant à la signification de ce toponyme. Monseigneur Bélanger adopte le point de vue de la description de « la nature rocailleuse du site ». Pierre-Georges Roy affirme le contraire, en disant que le nom honore Pierre Du Gua de Monts, « infatigable explorateur » et « fidèle ami de Champlain ». Magnan abonde dans ce sens en faisant ressortir le fait que la Commission de géographie de Québec a proclamé le canton de *De Monts*, le 6 juillet 1904, « en mémoire de Pierre Du Gua de Monts ». Rouillard soutient l'inverse. Il appuie ses dires sur une recherche cartographique qui démontre que Champlain lui-même n'a jamais utilisé ce nom et que ses successeurs écrivaient « Monts pelés » qui désignent selon lui « cette série de rochers nus descendant par gradation jusqu'au fleuve et marquant nettement la séparation de ce dernier avec le golfe ». Si Champlain avait donné le nom de son ami à un lieu, il l'aurait sûrement indiqué, dit Rouillard, et les géographes suivants auraient respecté ce nom historique. Il cite à ce sujet « Monts Pelés », écrit parfois « Monts pelés » ou « Monts Pelez », toponyme employé par une douzaine de cartographes dans une série de documents datés de 1688 à 1788. L'adjonction du générique pointe donnant « Pointe des Monts Pelés » se produit avec Bellin dans la première moitié du XVIIe siècle. Carver, en 1763, inscrit « Cap des Monts Pelés ». Mais les cartographes du XIXe siècle reviennent à « Pointe-des-Monts ». Un hameau porte désormais le même nom que la pointe.

L'ancienne Commission de géographie du Québec a peut-être voulu conférer une valeur historique à cette appellation du canton, en fournissant comme signification le rappel d'un explorateur qui a joué un rôle déterminant en *Nouvelle-France*. De Monts, né en *France* vers 1558, aurait accompli plusieurs voyages au *Canada* vers la fin du XVIe siècle, avant de devenir gouverneur en *Acadie*. En 1604, il accueille Samuel de Champlain dans son expédition et, en 1608, il expédie un navire à *Québec* en confiant à Champlain la mission de fonder un poste permanent à cet endroit. Par la suite, il continue d'envoyer des navires d'approvisionnement à la colonie. Il meurt en *France* en 1628. Grâce à son sens de l'organisation et à ses initiatives, il « a démontré, d'après George MacBeath, que les gens d'Europe pouvaient vivre ici à demeure et s'y livrer avec succès à l'agriculture ».

Charlotte, Anse à

Santerre raconte que : « à Pointe-des-Monts, vivait un Indien célèbre, Gabriel Ashini, le Roc, marié à une blanche Charlotte Cardinal. Il fut longtemps chef des Indiens, qu'il fit bénéficier de ses dons et de son expérience. Instruit par les missionnaires, ami de plusieurs Blancs célèbres, dont Napoléon Comeau et Eugène Faffard, le gardien du fort de Pointe-des-Monts, il était en effet d'une étonnante érudition et d'une sagesse proverbiale ». L'*anse à Charlotte* rappellera-t-elle le souvenir de Charlotte Cardinal, l'épouse du grand chef amérindien Gabriel Ashini ?

Noyés, Anse des

L'*anse des Noyés*, où se trouvent des sépultures de naufragés, remémore les tragiques accidents maritimes si fréquents le long des côtes du *fleuve Saint-Laurent*, selon René Bélanger.

Goulettes, Les

À l'ouest de *Pointe-des-Monts*, se découpe une anse appelée *Les Goulettes*. Beaupré et Filteau, qui ont réalisé une enquête toponymique dans ce secteur en 1976, se demandent si le mot ne consiste pas en une altération de « goulet » qui signifie d'après le **Petit Robert**: « Entrée étroite d'un port, d'une rade ».

Hunter, Anse

D'après monseigneur Bélanger, ce toponyme évoque les nombreux naufragés dans cette région. Mais le nom se rapporte-t-il à un individu, à un capitaine ou à un navire?

Steamship, Pointe

Ce toponyme se situe dans la même lignée que *Anse des Noyés* et *Pointe aux Morts*. Selon les informations de monseigneur Bélanger, les habitants des environs de *Pointe-des-Monts* ont vu se dérouler bien des naufrages et la toponymie en témoigne abondamment. Alors que *Anse des Noyés* et *Pointe aux Morts* évoquent les personnes naufragées, *Pointe Steamship* fait plutôt référence aux bâtiments eux-mêmes, « steamship » étant, en effet, un mot anglais signifiant: paquebot ou bateau à vapeur.

Le 30 août 1872, le bateau à vapeur **Edith Emily**, en route de *Liverpool* à *Montréal*, est venu se fracasser sur cette pointe. Une inscription sur un rocher remémore l'événement.

Thomas, Anse à

Dans nos recherches, nous n'avons rencontré aucune indication au sujet de ce toponyme basé sur le nom d'un individu.

Bouleaux, Anse aux

Henri de Puyjalon, inspecteur de la chasse et de la pêche au ministère des Terres et Forêts, s'est montré impressionné par les dimensions de la végétation sur la *Côte-Nord*. Il communique ses observations à la fin du XIX[e] siècle dans un article intitulé « **Notes sur le Labrador Canadien** » : « Des Sept-Îles à la pointe-des-Monts (...) les arbres atteignent souvent (...) de très grandes dimensions et (...) parviennent à des hauteurs étranges, si on les compare à l'exiguité de leur tronc (...). Les bouleaux surtout m'ont frappé. Leur tige s'élançait, sans noeud, sans aucune brindille, sans une pousse folle jusqu'au couronnement de l'arbre, dont le feuillage cherchait à gagner les dessus des falaises pour s'imbiber de soleil et de vie ». Il est naturel, avec ce caractère typique du paysage, de rencontrer en cet endroit une anse qui s'appelle *Anse aux Bouleaux*.

Havre, Le

Cette appellation fait valoir l'utilisation de l'anse qui sert de petit port.

Groseilles, Anse des

Les ouvrages consultés ne font pas mention de cette anse dont le nom évoque les petits fruits que sont les groseilles.

Pointe-à-Poulin

Le hameau *Pointe-à-Poulin* a conservé la maison de François Poulin, un pêcheur de la rive sud, qui a choisi de vivre en ce lieu en 1840, après avoir entrepris plusieurs voyages de pêche dans ce secteur. Le hameau situé à *Baie-Trinité* a pris le nom de la *pointe à Poulin* qui existait déjà en tant que tel. *Récif Poulin* appartient à la même famille de toponymes.

Baie-Trinité

On dit parfois que Cartier aurait donné le nom de *Trinité* à la rivière où il aurait accosté le dimanche de la Trinité en 1536. Or, le récit de son voyage et la cartographie de l'époque ne comportent pas de mention à cet effet, d'autant moins que, selon les recherches de monseigneur Bélanger, Cartier, ce jour-là, se trouvait aux *îles Saint-Pierre et Miquelon*. Monseigneur Bélanger suggère une hypothèse plus intéressante: se basant sur le récit du père jésuite Henri Nouvel qui remonte la *rivière Manicouagan* en 1664 et qui déclare avoir célébré la Messe « le jour de la sainte Trinité, à moitié chemin, vis-à-vis d'une grande montagne, que nous appelons le mont de la Trinité », il conclut à une erreur de cartographie. On aurait indiqué le *mont de la Trinité* au nord de *Pointe-des-Monts* et la *rivière de la Trinité* aurait tiré son nom de cette montagne.

Une carte de Bellin, produite en 1764, indique « la Trinité ». En 1763, peu après la Conquête, une carte anglaise de Carver porte l'inscription « Trinity R. ». Huard, à la fin du XIXe siècle, se rend à la « baie de la Trinité que les gens appellent, L'Éternité : pour en arriver là, ils n'ont eu qu'à franciser l'expression anglaise de la « Trinity Bay », dit-il. Il est difficile de préciser l'origine et le développement du toponyme. Cependant, nous pouvons retenir de cet énoncé que l'expression anglaise était très connue à l'époque. D'ailleurs aujourd'hui, elle constitue une variante importante de certains toponymes officiels. Les hameaux *Baie-Trinité-Ouest* et *Baie-Trinité-Est* se disent couramment *Trinity-Ouest* (ou *Trinity-West*) et *Trinity-East*. La *baie de la Trinité*, dite aussi *Baie Trinité*, devient *Baie Trinity*. *Lac Trinity* constitue même un toponyme officiel anglais. *Rivière de la Trinité* (ou *Rivière Grande Trinité*) et *Petite rivière de la Trinité* ont conservé l'appellation française. La baie a donné son nom au village de *Baie-Trinité*, érigé en municipalité le 1er janvier 1955.

Petit-Mai

Le hameau *Petit-Mai*, accompagné de la baie et de la rivière du même nom, n'offre pas d'explication quant à l'origine de son toponyme. Non inscrit sur les cartes du Régime français, le nom serait apparu plus tard, mais on ignore quand et à quelle occasion. Les documents consultés ne fournissent aucun renseignement à ce sujet. Le toponyme suggère à première vue un rapprochement avec le mois de mai ou cette ancienne coutume des habitants de planter le mai (généralement un conifère en partie ébranché) devant le manoir seigneurial, en l'honneur du seigneur. L'événement, prescrit dans certains actes de concession, devait avoir lieu une fois l'an. Mais ce serait une erreur de croire qu'il fut aussi répandu qu'on le croît. Quoi qu'il en soit, nous ignorons de quel ordre pourrait être le rapport. Notons seulement que les îles situées à proximité s'appellent *Îles de Mai*.

Royer

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 29 juillet 1904, en l'honneur du père Marie-Joseph Royer, missionnaire oblat. Ordonné prêtre en 1850, il oeuvre, à partir de 1853, aux missions de *Québec*, *Montréal* et *Ottawa*.

Morts, Pointe aux

Au cours de la tempête qui a provoqué le naufrage du bateau à vapeur **Edith Emily** à *Pointe Steamship*, un autre navire a connu la même fin tragique le même jour, le 30 août 1872, à l'endroit nommé par la suite *Pointe aux Morts*. C'était un bateau français, qui avait quitté le port de *Toulon* le 27 juin 1872, transportant avec lui une cargaison de spiritueux.

Chouinard, Baie des

Baie des Chouinard représente un autre toponyme dont le but est d'honorer un pionnier de la région. Dans ce cas, il s'agit de la famille d'Elzéar Chouinard dont le nom s'est associé à des îlots rocheux, nommés *Rochers des Chouinard*.

Caribou, Îlets

Comme le nom le suggère, on s'adonnait à la chasse au caribou à l'endroit nommé *Islets-Caribou*. Cet « animal sauvage, à la chair exquise, (a été) surnommé le renne de l'Amérique septentrionale », selon Sylva Clapin. La chasse au caribou se pratiquait en même temps sur un groupe d'îlots, situés à proximité de la localité, qui étaient recouverts d'arbres à l'époque. Graduellement des dunes de sable se sont formées entre les îlots pour les relier au rivage. La localité a donc réuni deux noms qui reflètent la réalité géographique du milieu. Au XVIIe siècle, ces îles s'appelaient « îles au Bossu », d'après les recherches de monseigneur Bélanger. Maintenant, elles se nomment *Îlets Caribou* et baignent dans l'anse qui porte leur nom, l'*anse des Îlets Caribou*. La *pointe du Caribou* et le *lac Caribou* complètent l'utilisation de ce nom zoologique dans la région, alors que celui-ci réapparaît quelquefois sur la *Côte-Nord*.

Sept-Rivières

Le nom de cette municipalité régionale de comté a été inspiré par la présence de sept cours d'eau importants dont l'embouchure est comprise à l'intérieur du territoire défini par cette nouvelle entité administrative. Il s'agit des rivières *de la Trinité*, *Pentecôte*, *aux Rochers*, *Sainte-Marguerite*, *Moisie*, *Pigou* et *Manitou*. La M.R.C. de *Sept-Rivières* a été proclamée le 25 février 1981.

Roadstead, Pointe

Roadstead est un mot anglais qui se traduit par rade en français. Monseigneur Bélanger donne comme signification pointe « du Mouillage ». On désigne parfois ce lieu sous le nom de *Pointe Bonnam*.

Cannon

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 8 octobre 1904, en l'honneur de Lawrence-J. Cannon (1852-1921), ancien assistant-procureur général de la *province de Québec*, puis juge de la Cour supérieure à *Québec* et à *Trois-Rivières*.

Oeufs, Île aux

Située un peu avant *Pointe-aux-Anglais*, à environ 215 kilomètres de *Tadoussac*, cette île n'est qu'un rocher stérile d'une longueur de 1,2 kilomètre au maximum.

Selon Potvin, l'*île aux Oeufs* n'a jamais été désignée sous une autre appellation par les cartographes et les historiens des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Franquelin, en 1678, le père Laure, en 1731 et Charlevoix, en 1744, la signalent d'ailleurs comme telle sur leur carte.

L'origine de ce toponyme, selon plusieurs auteurs, viendrait de la multitude d'oiseaux de mer, palmipèdes et échassiers, qui s'y rendent pour nicher ce qui a amené une abondance d'oeufs sur l'île.

Cette île est devenue célèbre lors du naufrage qu'y fit une partie de la flotte de l'amiral britannique Sir Hovenden Walker (1660-1726), le 22 août 1711. Venu pour s'emparer de la colonie, l'amiral Walker abandonna alors l'idée de se rendre à *Québec* et retourna près de l'*île du Cap Breton* mouiller l'ancre dans un port plus sûr. Sur certaines cartes marines, on retrouve aussi *Île Egg*.

Pointe-aux-Anglais

Pointe-aux-Anglais rappelle un fait historique important pour la *Nouvelle-France*. En 1711, l'amiral britannique Hovenden Walker avance vers *Québec* avec sa puissante flotte. Il a reçu comme mandat de s'emparer de la colonie. Une violente tempête s'élève sur le *Saint-Laurent*. Une partie de la flotte s'écrase au rocher de l'*île aux Oeufs*, ce qui met fin à l'expédition. Les riverains retrouvent, à la baie et à la pointe voisines, les corps des naufragés et les débris de plusieurs navires. La localité de *Pointe-aux-Anglais* est un prolongement de la pointe du même nom, témoin de cet événement jugé providentiel, qui avait produit une grande accalmie en *Nouvelle-France*. *English Point* désigne aussi dans le langage courant la *pointe aux Anglais*.

Fitzpatrick

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 21 mars 1904, en l'honneur de sir Charles Fitzpatrick (1851-1942), ancien juge en chef de la Cour suprême du *Canada* (1906-1918) et lieutenant-gouverneur de la province de *Québec* (1918-1928).

Rivière-Pentecôte

La municipalité de *Rivière-Pentecôte*, érigée en 1972, tire son nom de celui de la rivière qui y coule.

Un manuscrit déposé à la Commission de géographie du Québec au début du siècle indique que le nom montagnais désignant le cours d'eau est « Mistecapiu », qui signifie « c'est un rocher très abrupt ». Et son auteur d'ajouter : « je m'imagine que le nom pentecôte est une paraphrase du descriptif montagnais ».

En fait, l'origine de cette appellation semble assez ancienne puisque Jolliet note, dans un document de 1685, « Rivière nommée la pannecoste ».

On remarque, dans la région, un lac et un *rocher Pentecôte*, de même que la *rivière Pentecôte Est*, variante de la *rivière de l'Est*. Selon monseigneur Bélanger, le toponyme amérindien pour désigner la *rivière Pentecôte* est *Michigabiou*.

On dénomme les résidents de la municipalité Riverains, aines.

Rouges, Cayes

Les *cayes Rouges* sont des îles situées presqu'en face de *Rivière-Pentecôte*, à environ 565 kilomètres de *Québec*. Elles tirent leur nom de la couleur de ses rochers. Sur les cartes marines, on les appelle *Îles Crooked* que l'on a traduit en *Îles Croches*. Localement, les trois toponymes semblent encore en usage.

Français, Anse aux

À quel événement ou à quel fait devons-nous ce toponyme? La recherche n'a pas encore livré d'explication. On remarque un ruisseau appelé *Crique du Français*. L'*anse aux Français* se nomme aussi *Anse à Raymond*.

Billots, Anse aux

Nom expressif qui nous ramène à la vie de chantier. *Anse aux Billots* ne raconte pas son histoire dans les ouvrages que nous avons parcourus. *Anse à Charles* constitue la variante de ce toponyme. *Ruisseau de l'Anse aux Billots* figure à proximité.

Harengs, Anse aux

Cette anse, appelée aussi *Baie des Sables*, suggère au premier abord, qu'elle recèle des harengs mais le nom a pu surgir à la suite d'une méprise ou d'une anecdote. Aucun fait concernant son origine n'a encore été retrouvé.

Grenier

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 9 juin 1911, en l'honneur du père Ferdinand Grenier (1827-1903). Il a été entre autres missionnaire à *Saint-Alexis-de-la-Baie* et dans le *Saguenay*.

Homards, Baie des

L'abbé Huard nous informe qu'on met à l'essai la pêche et la mise en conserve des homards à la *baie des Homards* en 1895. Rouillard explique, en 1908, le rapport entre la configuration des lieux et la présence de ces crustacés: « L'entrée de ces cours d'eau – des Caouis aux Islets de Mai – est défendue par de nombreux îlots ou roches très fréquentés par le gibier et le homard ». L'appellation populaire *Baie Lobster* atteste des mélanges français-anglais que l'on remarque à quelques endroits sur la *Côte-Nord*. Une petite agglomération a pris le nom de *Baie-des-Homards*.

Luc, Pointe à

« Un pêcheur du prénom de Luc y est mort en 1922 », selon un témoignage recueilli par l'équipe Beaupré-Filteau lors d'une enquête toponymique effectuée en 1976. L'appellation *Sproule* pour désigner l'endroit est devenu inusitée et le changement s'est fait en faveur de *Pointe à Luc*.

Caouis, Mornes des

Les Caouis ont d'abord désigné deux îlots rocheux identifiés « Îles de Caouy » sur une carte de Franquelin en 1678 et très fréquentés, autrefois, comme poste de pêche. La première attestation de ce toponyme, qui est orthographié *Caouch*, paraît sur la carte de Guérard de 1631. Ce petit archipel fréquenté par une multitude d'oiseaux aquatiques a pris le nom du canard sauvage **(Harelda glacialis)** appelé vulgairement cacaoui. L'origine et l'étymologie de ce mot, cependant, demeurent incertaines. Sylva Clapin et l'auteur d'une chronique géographique, probablement Eugène Rouillard, le font relever de la langue amérindienne.

De ces îlots, situés au nord de la *rivière Pentecôte*, dans le *Saint-Laurent*, le nom s'est depuis transmis à plusieurs entités géographiques environnantes: un groupe de collines, qui figurent sur les cartes sous le toponyme de *Mornes des Caouis*, un haut-fond appelé *Haut-fond du Grand Caouis* (ou *Great Cawee Shoal*) et une anse connue sous le nom d'*Anse du Grand Caouis*, variante du *Fer à cheval*. *Rocher Caouis* et *Brisants Caouis* (ou *Brisants Cawee*) s'ajoutent à cette nomenclature.

Petit Caouis, Île du

L'*île du Petit Caouis* est également formée de granit gris, dénuée d'arbres. Elle est éloignée de l'*île du Grand Caouis* d'environ deux kilomètres vers le sud-ouest. On voit plusieurs rochers à fleur d'eau, tout près, au sud-est, et un récif vers le nord, à la pointe ouest de l'île. On n'y trouve ni eau douce ni bois.

Les dénominations anciennes de cette île se confondent avec celles signalées pour l'*île du Grand Caouis*.

Grand Caouis, Île du

L'*île du Grand Caouis* est une île formée de granit gris et dénuée d'arbres. Vers 1928, un phare a été construit et on y a installé une sirène d'alarme. Le gardien en 1939 était Calixte Dupuis, gendre de Placide Vigneau, un des fondateurs de *Havre-Saint-Pierre*.

Les Caouis comprennent l'*île du Grand Caouis* et l'*île du Petit Caouis*. Signalées par l'inscription « Caouck » sur la carte de Guérard de 1631, elles figurent sur la plupart des cartes subséquentes: « île de Caouy » sur la carte de Jean-Baptiste Franquelin

(1678), « les Caouis » sur la carte dédiée à Colbert par l'intendant Duchesneau (1678), « les Caouis » sur celle du Domaine du Roi établie par le Père Laure (1733) et « Les Caouis » sur celle dessinée par le Père de Charlevoix (1744).

On connaît d'autres variantes pour *l'île du Grand Caouis*: *Les Caoux*, *Îles Cawi*, *Îles Cawee* et *Les Cawees* sur certaines cartes marines, *Îles Canie*, *Le Caouy*, *Le Grand Caouï*, *Le Cacaouï* et *Île Cacaouï*.

Cache, Anse de la

Le toponyme *Anse de la Cache* peut évoquer un abri pour la chasse. Cependant, aucun élément n'est encore venu confirmer cette hypothèse. Il se pourrait que le nom réfère à un événement encore inconnu.

Picard, Havre à

Huard raconte que: « Un nommé Picard, un Huron de *Lorette*, est venu à *Betsiamites* par affaires ou promenade. Il y rencontre une Montagnaise et leur mariage consacre l'alliance définitive des Montagnais et des Hurons ». Picard s'installe ensuite à *Godbout*. Le *havre à Picard* et les *cayes du Havre à Picard* ont-ils voulu honorer cet homme ou ses descendants?

Mai, Îles de

Les *îles de Mai* sont situées entre la *rivière Pentecôte* et *Port-Cartier*. Ces îles sont presque uniquement des rochers. Sur l'une d'elles, on a installé un phare mais on a changé les dispositifs depuis que fonctionne celui des *Caouis*. Elles constituent encore d'assez bons endroits de pêche. Vers 1910, il y a eu plusieurs tentatives d'exploitation forestière sur ces îles, mais elles n'ont guère réussi.

Le 5 novembre 1914, la goélette **Jacqueline**, propriété du capitaine Duchêne de *Saint-Irénée*, a fait naufrage aux *îles de Mai*. Tout l'équipage s'est noyé, à l'exception du capitaine.

Selon le géographe Fernand Grenier, « mât » et « mai » sont des doublets venant du même mot latin et signifiant deux réalités différentes. Le mât apparaît au haut du mai. Voilà l'origine du nom pour ces îles. On note d'autres variantes pour les dénommer: de sources écrites, on retrouve *Îles du Mai* et *Islets du Mai* et de sources orales, on connaît *Îlet du Petit Mai* et *Îlet du Petit Mât*.

Babel

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 9 juin 1911, en souvenir du père oblat Louis-François Babel (1826-1912), qui desservit pendant un demi-siècle les missions montagnaises du *Saguenay* et du *Labrador*. Il avait été surnommé par les Montagnais « Ka Kashkueltitak », qui signifie « le méditatif ».

Port-Cartier

Le colonel Robert R. McCormick visite *Rivière-aux-Rochers* en 1915, dans le but d'évaluer le potentiel forestier de l'endroit. En 1918, une scierie apparaît, suivie en 1920 d'une usine d'écorçage aménagée par l'Ontario Paper Company. Le colonel McCormick, qui cherche à attirer des gens à cet endroit, modifie le nom de la place en appelant *Shelter Bay* ce lieu qui n'offre pourtant pas un bon port naturel. La prospérité industrielle se fait sentir jusqu'en 1955, au moment où la diminution des coupes de bois provoque la fermeture de l'usine. La compagnie Québec Cartier Mining décide alors de construire à *Shelter Bay* un port de mer artificiel, creusé dans le roc, pour transporter le minerai de fer exploité à *Gagnon*, situé beaucoup plus au nord. Un chemin de fer relie les deux emplacements. L'activité économique reprend intensément. Le statut de ville est conféré le 1er juillet 1959 au nom de *Port-Cartier* pour illustrer les réalisations de la compagnie et rappeler en même temps le souvenir de Jacques Cartier, premier explorateur officiel du *Canada*. La ville a pris de l'expansion sur les deux rives de la rivière. *Shelter Bay*, qui s'était developpée du côté ouest de la *rivière aux Rochers*, est devenue la localité de Port-Cartier-Ouest. Le havre, en tant que tel, se dit *Havre de Port-Cartier*. Avant de s'appeler *Rivière-aux-Rochers* et *Shelter Bay*, l'endroit portait le nom de « Portage-des-Mousses ». Il annonçait à ceux qui voulaient remonter la rivière en canot que des chutes les obligeraient à effectuer un portage, estimé à trois kilomètres environ. Champlain, sur une carte de 1632, avait noté « Baye des rochers ». Dans ses textes de 1603, il avait parlé en ces termes de la rivière, « laquelle semblait être fort grande, barrée néanmoins la plupart de rochers ».

Le gentilé Port-Cartois, oise ou Porcartois, oise identifie les habitants de la municipalité.

Leneuf

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 29 avril 1904, en souvenir de Jacques Leneuf de La Poterie (1606-1685), premier concessionnaire de la *seigneurie de Portneuf*.

Jambons, Pointe aux

« On me dit que les Jambons sont ainsi nommés à cause d'un monticule qui s'y trouve et dont la forme rappelle la configuration de cette partie du cochon, qui est d'un usage si général pour la confection des sandwiches. Je constate en effet des points de ressemblance entre les deux genres d'accidents géographique et anatomique, et que l'on n'a pas eu tort de donner à l'un le nom de l'autre ». Cette savoureuse description est fournie par Huard dans **Labrador et Anticosti**. Les *Jambons*, qui mettent en relief une particularité topographique, identifient à la fois des collines, une pointe, un ruisseau, une île et un havre. *Pointe aux Jambons* figure parfois sous le nom de *Pointe Sainte-Marguerite*.

Rivière-Brochu

La localité de *Rivière-Brochu* rappelle le pionnier Pierre Brochu qui s'est établi en ce lieu au XIX^e^ siècle. Comme il arrive souvent, la rivière sert de point de repère pour localiser l'endroit dans le langage courant. La localité rend compte de cette tradition dans sa désignation officielle. La *rivière Brochu* se jette au fleuve, entre la *rivière Brochu Ouest* et la *rivière Brochu Est*. Le nom de famille du pionnier s'est joint à une anse et un lac.

Rivière-Sainte-Marguerite-en-Bas

Champlain, en 1603, déclare: « nous vînmes mouiller l'ancre proche d'une rivière qui s'appelle Sainte-Marguerite ». Le toponyme semble déjà connu à l'époque, d'après cette affirmation. Cependant, nous n'avons pu recueillir d'autres informations quant à l'origine du nom. Nous savons seulement que ce nom nous est parvenu tel quel depuis lors. Il a connu une croissance dans cette région en s'alliant à une localité, une baie, une place et un barrage. On le retrouve dans la dénomination d'un affluent, *Petite rivière Sainte-Marguerite*, et d'une pointe, *Pointe Sainte-Marguerite*, représentant une variante de *Pointe aux Jambons*.

Arnaud

Canton de la division de recensement de *Saguenay* proclamé le 18 avril 1868, en l'honneur du père Charles Arnaud, oblat (1826-1914), missionnaire auprès des Montagnais de la *Côte-Nord* et à la *réserve indienne de Ouiatchouan* pendant plus de 60 ans.

Clarke City

Les frères Clarke, de *Toronto*, bâtissent, en 1908, une usine hydro-électrique sur la *rivière Sainte-Marguerite* pour actionner une fabrique de pâte à papier. Cette industrie leur sert d'approvisionnement pour imprimer le **Century Dictionary** et l' **Encyclopedia Britannica**. Ils construisent le premier chemin de fer de la *Côte-Nord* qui relie *Clarke City* au quai de la *pointe Noire* dans la *baie des Sept Îles*. La seconde génération des Clarke crée, en 1921, la Clarke Steamship, une importante compagnie de navigation qui fréquente plusieurs ports de la *Côte-Nord* et qui utilise des bateaux équipés de chambres froides, ce qui entraîne l'établissement d'entrepôts frigorifiques dans les centres de pêche et donne une impulsion nouvelle à cette ressource locale. En 1968, de sérieuses difficultés surviennent avec la fermeture de l'usine de papier par la Compagnie Gulf Pulp and Paper. En 1970, *Clarke City* est annexée à la ville de *Sept-Îles*. Son appellation est demeurée la même malgré le fait qu'elle possède le statut de localité. En montagnais, le lieu se nomme « Misseku Kapitâkan », ce qui veut dire « Portage de la savane, marécageux », d'après les relevés de Gerry McNulty en 1978.

Chasse, Pointe à la

Pointe à la Chasse apparaît à l'extrémité de la péninsule qui délimite la *baie des Sept Îles* au sud. Dans son rapport géographique de 1900, H. De Puyjalon signale la richesse spéciale de certaines baies au point de vue de la chasse et il mentionne à ce titre la *baie des Sept Îles*. *Pointe à la Chasse* mettrait alors en évidence une ressource particulière du milieu.

Pointe-Noire

Situé à l'ouest de la *baie des Sept Îles* entre l'*anse du Portage Sainte-Marguerite* et l'*anse à Brochu*. Ce toponyme identifie un centre industriel et portuaire établi à cet endroit depuis 1965. Il désigne de plus la pointe sur lequel il est construit.

Quant à l'appellation, l'information sur l'origine ne nous permet pas de répondre à cette question.

Letellier

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 8 octobre 1866, en l'honneur de Luc Letellier de Saint-Just (1820-1881), conseiller législatif de la division de Grandville (1860-1867), sénateur de la même division (1867-1876) et ancien lieutenant-gouverneur de la *province de Québec* (1876-1879).

Sept-Îles

Cartier, le 19 août 1535, qualifie d'« ysles Rondes » l'archipel qui se déploie à l'entrée de la *baie des Sept Îles*: « Et arrivâmes, le jeudi à sept ysles moult hautes; que nous nommâmes les ysles Rondes ». Le 23 août 1535, il parle en ces termes: « sommes arrivés à (...) environ quatre lieues desdits Sept Ysles ». Le nom s'est transmis depuis ce temps, mais en réalité on compte six îles: la *Grande Basque* et la *Petite Basque*, la *Grosse Boule* et la *Petite Boule*, l'*île Manowin* et l'*île du Corossol*. La méprise de Cartier est probablement dûe à la configuration de la presqu'île qui tend à fermer la *baie des Sept Îles* au sud-ouest. Vue à une certaine distance, elle offre l'aspect d'une île. Cependant, il y a aussi lieu de considérer que la septième île pourrait être le rocher appelé *Îlets Dequen*.

L'ensemble de l'*archipel des Sept Îles* est constitué de masses rocheuses que les Micmacs du Sud nomment Chichedek « les îles visibles de loin » que Champlain présente sous le nom de « Chicedec » ou « Chisedec » ou « Chisdec », alors que l'ensemble des cartographes avaient déjà adopté « Sept-Isles ». Les Montagnais appellent Uasat, « la baie ronde », la *grande baie des Sept Îles* qui effectivement se découpe sous une forme arrondie. *Sept-Îles* figure parmi les anciens postes de traite de la colonie.

Comme on l'a vu antérieurement, le premier établissement était situé à l'emplacement nommé *Pointe du Poste*. L'érection officielle de la ville minière, qui connaît une grande prospérité, s'effectue le 14 mars 1951. Huit ans plus tard, *Sept-Îles* est considérée comme une cité. Puis, en 1980, elle change à nouveau son statut pour celui de ville. Une réserve provinciale de chasse et de pêche associe deux noms importants de la région dans le toponyme *Réserve faunique de Sept-Îles – Port-Cartier*.

On appelle les habitants de la ville Septiliens, iennes ou encore Sept-Îliens, iennes.

Poste, Pointe du

Le premier établissement français stable dans la *baie des Sept Îles* remonte à 1651, alors que le père Jean de Quen entre en relations avec les Montagnais, dont la présence en ces lieux est millénaire, et fonde la mission de l'*Ange-Gardien*. Quelques années plus tard, on établit un poste à *Pointe-à-la-Croix* (qui n'est plus connu aujourd'hui) pour le déménager ensuite à la *pointe du Poste*. En 1661, François Bissot obtient une concession sur la terre ferme, de l'*île aux Oeufs* à *Sept-Îles*, pour y pêcher, chasser et commercer. Il a aussi le pouvoir de mettre sur pied des établissements. Louis Jolliet épouse sa fille, Claire-Françoise Bissot, en 1675. Dès lors, le gendre commence à s'intéresser à la pêche et à la traite des fourrures à cet endroit. Mais en 1690 et en 1692 il doit subir les assauts de sir William Phipps qui détruit ses biens et ses bâtiments. Puis, Louis Jolliet disparaît en 1700. Vingt ans plus tard, les installations se voient à nouveau détruites par les Anglais. Au début du XIX[e] siècle, la Compagnie du Nord-Ouest détient la concession du poste de traite. Après différentes modalités d'association, ce rôle est assumé entièrement par la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1852. Le poste ferme peu de temps après. Vers 1870, la Compagnie de la Baie d'Hudson construit un nouvel établissement. S'y joint, en 1895, la Compagnie Révillon et Frères de *France*, pour laquelle travaille Johan Beetz, le pionnier de l'élevage des animaux à fourrure sur la *Côte-Nord*.

Des fouilles archéologiques, réalisées de 1964 à 1966, ont révélé la présence antérieure de plusieurs bâtiments: quelques maisons françaises, une tourelle, un magasin de provisions, une boutique, une mercerie, une étable, la maison du chef traiteur de la Compagnie de la Baie d'Hudson et le poste de traite *Bissot-Jolliet*. Le site recélait en outre des objets amérindiens et européens traduisant la vie quotidienne des différents occupants. L'agglomération s'était formée à l'embouchure de la *rivière du Poste*. *Pointe du Poste* se nommait *Pointe du Havre* en 1760, selon les recherches de monseigneur Bélanger.

Sept Îles, Archipel des

L'*archipel des Sept Îles* est situé sur la côte nord du fleuve Saint-Laurent à 651 kilomètres de *Québec*. Les sept îles se dressent à l'entrée de la baie du même nom. À l'est, on a *La Grosse Boule* et *La Petite Boule*, plus à l'ouest et parallèles aux deux précédentes, on voit *La Grande Basque* et *La Petite Basque*, puis, plus loin, on aperçoit les îles *Manowin* et *du Corossol* situées au sud-ouest des *îles du Basque*, et enfin les *îlets Dequen*, qui se situent entre l'*île Manowin* et la péninsule et qui forment la septième des îles. Toutes ces îles sont assez bien boisées et défendent la baie contre les vents. Elles ont été découvertes par Jacques Cartier, en 1535, et dénommées par lui *Ysles Rondes*. Nous n'en signalerons ici que quelques-unes, parmi les plus connues et les plus importantes.

Est, Cayes de l'

Ces rochers sont situés à l'est de *Sept-Îles*. D'après Potvin, ils sont appelés tout simplement *Les Caies*. Localement, les *cayes de l'Est* sont baptisées *Les Cormorandières* en raison du grand nombre de cormorans qui y nidifient. Enfin, sur certaines cartes marines, on les dénomme *East Rocks*, traduction littérale du toponyme officiel.

Grande Basque, La et Petite Basque, La

Ces deux îles sont situées près de la côte nord du *Saint-Laurent* et font partie de l'*archipel des Sept Îles* vis-à-vis de la baie du même nom. Selon Potvin, les deux *îles des Basques* ont été ainsi nommées à cause des oiseaux de ce nom qui y pullulent. Pourtant, comme il n'y a aucun oiseau qui porte ce nom, l'auteur a sans doute confondu le terme « basque » avec une autre espèce d'oiseau, « fou de bassan » ou quelque nom se rapprochant de cette espèce.

En revanche, il n'est pas impossible que le toponyme rappelle une réalité beaucoup plus ancienne, celle des Basques qui, dès le début du XVI[e] siècle, viennent, chaque année, pour chasser la baleine dans le golfe. Peut-être avaient-ils pris l'habitude de relâcher périodiquement dans ces îles, d'où leur nom? On connaît d'autres variantes pour ces deux îles: *Île Grand Basque, Grande Basque, Île des Basques, la Petite Basque, Île Petite Basque, Île Great Basque, Île aux Basques, Île Little Basque* et *Petite île au Basque*.

Dequen, Îlets

Le père Jean de Quen – aussi Dequen – a été le fondateur de la *mission de Sept-Îles* en 1651. Par son action évangélisatrice, il a contribué aux premiers développements de la région. En effet, toutes les fois qu'il revenait de sa mission, il rapportait de belles fourrures. Selon Louis-Ange Santerre, ces cadeaux ont amené la Compagnie des Cent-Associés à concéder ce territoire à Louis Jolliet.

Ainsi la dénomination de ces îlots rappelle la mémoire de ce jésuite. Ils sont aussi identifiés sous le nom de *Rochers West* ou *Cayes de l'Ouest*.

Manowin, Île

Cette île est aussi désignée sous le nom d'*Île de Terre*. Manowin, selon monseigneur René Bélanger, signifie « on y ramasse des oeufs ».

Corossol, Île du

Ce nom de l'île située au sud-ouest de la *Grosse Boule* rappelle le naufrage d'un bateau du roi appelé **Le Corossol** survenu en novembre 1693. À cette occasion, Jacques de Lalande, co-seigneur de *Mingan* avec Louis Jolliet, périt tout comme plusieurs autres passagers.

Localement, elle est aussi désignée sous le nom d'*Île du Carousel*.

Grosse Boule, La et Petite Boule, La

La Grosse Boule fait partie de l'*archipel des Sept Îles* en face de la baie du même nom.

Durant la nuit du 21 au 22 novembre 1900, le vapeur **Saint-Olaf** s'est perdu corps et biens sur *la Grosse Boule*. Il était commandé par le capitaine Lemaître et comprenait 22 hommes et une femme à bord, équipage et passagers compris. On présume qu'il a fait naufrage à cause de la tempête de neige avec des vents d'est très violents qui ont fait rage cette nuit-là.

La Grosse Boule tire probablement son nom de sa forme et est aussi appelée la *Boule du Large, La Grande Boule, Île de la Boule* et *Île de Boule*. On retrouve, enfin, les variantes *Great Boule* et *Great Bowl*. Dans ce dernier cas, il s'agit sans doute d'une erreur typographique.

Une île de plus petite dimension au nord de *la Grosse Boule* porte le nom de *La Petite Boule*.

Saint-Olaf, Récif

Ce récif est situé tout près de *la Grosse Boule*, en face de la *baie des Sept Îles*. Il tire son nom du bateau-vapeur qui a fait naufrage sur ce récif dans la nuit du 21 au 22 novembre 1900.

Selon une enquête effectuée en 1975, ce nom est en usage local. On l'appelle aussi *Récif Saint-Olof*, mais ce dernier toponyme ne semble plus être usité.

Boule, Baie de la

Selon l'enquête de Christian Bonnelly et d'Alain Vallières en 1975, ce toponyme est très descriptif du site.

De Grasse

Ce territoire a été acheté vers 1960 par George De Grasse, entrepreneur new-yorkais dans l'intention d'y développer à très court terme une ville. En 1961, par un projet de loi privé de l'Assemblée législative, l'actuelle Assemblée nationale, ce territoire est érigé en ville. C'est ainsi que les quelques tentatives annexionnistes de *Moisie* ont achoppé. Cette ville est la propriété d'intérêts privés. Les nombreux problèmes financiers que connaît De Grasse l'entraînent sur le marché des emprunts qu'il contracte auprès d'un groupe de plombiers de *New York*. La précarité de ses affaires amène une détérioration de sa santé et un décès prématuré. Sa fille Émilie, sa seule héritière, essaie pendant quelque temps de poursuivre l'oeuvre de son père. Mais le manque de ressources la conduit vers la faillite. Le groupe de plombiers rachète ces terres et continue à les exploiter sous la raison sociale de la Compagnie des plombiers de New York.

Maliotenam, Réserve indienne de

Maliotenam signifie « village de Marie ». Le nom s'est formé comme suit: « mali », « Marie » et « otenam », « famille, petit village ». Jacques Rousseau explique que les Montagnais prononçaient « Mali » le nom de Marie. La *réserve indienne de Maliotenam* a été créée le 12 avril 1949.

Jolliet, Pointe

Louis Jolliet doit sa célébrité à ses explorations et à ses découvertes, mais surtout à son implication dans la traite des fourrures sur la *Côte-Nord*. On ignore la date de naissance et de décès de cet homme. On sait qu'il est baptisé à *Québec* le 21 septembre 1645 et qu'il disparaît à l'été de 1700. Louis Jolliet fait d'abord son cours classique au collège des Jésuites de *Québec*. Il a comme aspiration de se vouer au sacerdoce, il est même reçu dans les ordres mineurs le 19 août 1662. Il semble remplir la fonction de premier organiste à la cathédrale de *Québec* vers 1664. Un document de 1700 atteste qu'il a joué de l'orgue pendant plusieurs années. Cependant, Jolliet se détourne de cette vocation et achète des marchandises de traite en 1668 de Charles Aubert de La Chesnaye. Cinq ans plus tard, il entreprend une expédition importante avec le père Marquette. Il va explorer le *Mississipi*, avec la mission de découvrir l'embouchure de la rivière, car les Français cherchent toujours un passage au sud qui conduirait à la *mer de Chine*. Jolliet ne parcourt pas toute la rivière, mais apprend par les Amérindiens que celle-ci se jette dans le *golfe du Mexique*.

En 1675, Louis Jolliet épouse Claire-Françoise Bissot, fille de François Bissot et de Marie Couillard, qui vient d'épouser en secondes noces Jacques de Lalande. Son mariage l'amène à fréquenter assidûment la *Côte-Nord*, en particulier la région de *Sept-Îles* où François Bissot s'était fait concéder des terres avec privilège de chasse et de pêche. Associé avec son beau-père et d'autres personnes, il se livre rapidement à la traite des fourrures. Déjà, en 1676, il est reconnu comme un marchand important. L'intendant Duchesneau le convie à une réunion pour fixer le prix du castor. En 1679, il est chargé d'explorer la *baie d'Hudson*. Il emprunte les voies navigables du *Saguenay*, du *lac Saint-Jean* et du *lac Mistassini*, pour ne nommer que les principaux cours d'eau. La même année, Duchesneau lui concède, en copropriété avec Jacques de Lalande, les îles et les *îlets de Mingan*. Il lui accorde l'année suivante l'*île d'Anticosti*, comme lieu de pêche à la morue, au loup marin et à la baleine.

Jolliet se construit une habitation sur cette île pour y demeurer l'été avec sa famille. L'hiver, il réside à *Québec*. Pendant ses nombreux déplacements sur le fleuve, il note ses observations géographiques et produit une carte qu'il envoie au ministre en 1685. Phipps, en 1690, lui confisque sa barque et ses marchandises et, en 1692, brûle ses établissements. En 1694, Jolliet reconstruit ses bâtiments à *Mingan* et entreprend une nouvelle expédition où il explore de façon systématique le littoral de la *Côte-Nord* (du *cap Charles* à *Zoar*), qu'il décrit dans son journal de voyage et reproduit sur seize cartes. Il raconte ses relations avec les Inuit et fournit la description la plus complète de leur apparence et de leur mode de vie. Le 16 avril 1697, Louis Jolliet se voit confirmé dans sa charge d'hydrographe du roi mais, en 1700, on perd définitivement sa trace. La *pointe Jolliet* consacre sa mémoire.

Moisie

Lors de son voyage de 1535, Cartier s'arrête à une « ripvière d'eaue doulce » (...) « aussi douice que eaue de fontaine ». Cette rivière abonde en poissons qui ont la forme de chevaux. Ce sont des morses. En 1537, la mappemonde dite Harléyenne reprend la première expression de Cartier et inscrit « R. Doulce ». En 1543, une carte d'un auteur anonyme mentionne « R. de chevaulx ». Wytfliet, en 1597, combinera les deux termes de Cartier dans le toponyme « Terra doulce de chevaux ». Le mot « chevaux » est noté par Levasseur en 1601. Mais c'est à Jolliet qu'il revient de l'avoir identifié comme « Rivière Moisy » en 1685.

Les intendants Bégon et Bigot écrivent respectivement, dans leur ordonnance de 1720 et de 1750, « Rivière Moisy » et « Rivière Moisie ». Bellin, sur sa carte de 1764, reporte le mot « Moisie » pour désigner la rivière. Ce mot, d'origine inconnue, mais qui a supplanté un nom transmis depuis un siècle et demi au moins, reste inexpliqué quant à sa signification. Monseigneur Bélanger avance l'hypothèse suivante : « Il vient peut-être de l'ancien français Moise, moyse : « berge humide d'une rivière ». Ceci s'appliquerait assez bien à la plaine de sable et d'argile, plus ou moins marécageuse, à travers laquelle s'étalent les méandres de ce cours d'eau à son embouchure ». Mais l'auteur ajoute plus loin que le nom *Moisie* pourrait autant faire « allusion à un incident ou à un surnom, dont le souvenir a été perdu ». Il nous apprend en outre que les Amérindiens disaient « Mastashibou », « la grande rivière ». Arnaud, à la fin du XIX[e] siècle, avait noté ce toponyme sous la graphie « Mistgrande shipi ». Il était porté à croire que *Moisie* était un nom propre et qu'il ne découlait pas du vocabulaire amérindien.

L'appellation *Moisie* a pris de l'ampleur dans la région. Pointe, baie, haut-fond, rochers et banc se sont appropriés ce nom, de même qu'un canton, proclamé le 24 août 1865, et une municipalité, érigée le 1[er] janvier 1955. Une localité porte le nom typique de *Coude-de-la-Rivière-Moisie*. *Moisie* a d'abord été un poste de traite de relais avec celui de Sept-Îles. Il figure sur la liste des postes du Domaine du roi en 1733, mais par la suite, il ne semble plus mentionné. Une mission avait été créée en 1688. Mais les premiers développements ont débuté vers 1859.

Taché a indiqué « Moisie » et « Moisy » sur sa carte de 1870.

Le gentilé Moisien, ienne désigne les résidents de la municipalité.

Américains, Pointe aux

Pointe aux Américains s'appelle aussi *Pointe de la Forge* dans le langage courant. Les deux noms témoignent, chacun à leur manière, de l'histoire des forges de *Moisie*. Celle-ci commence vers la fin du XIX[e] siècle quand quatre Américains, ayant dévalisé une banque du Vermont pour lutter contre la rébellion dans leur État, se font arrêter à *Montréal* et sont menacés de déportation. Devant cet emprisonnement à caractère politique, le lieutenant-gouverneur, Luc Letellier de Saint-Just, leur permet de s'évader et les envoie se cacher aux *Escoumins*, accompagnés d'un guide, David Têtu, qui est commandant d'une goélette. De là, les fugitifs entreprennent de se rendre à *Sydney*, en *Nouvelle-Écosse*. Ils font une escale à *Moisie* en 1864 où l'un deux, un minéralogiste, s'émerveille de l'immense étendue de sable magnétique. David Têtu revient à *Québec* faire examiner le minerai ferrugineux et, devant des résultats concluants, la Compagnie des Mines de Moisie se forme. En 1867, la Compagnie passe au groupe Molson qui exploite le sable noir des plages de la *rivière Moisie* sous le nom de Moisie Iron Company. Le minerai se transforme en acier, en étant d'abord fondu dans des fourneaux de brique, puis étant soumis à l'action d'un énorme marteau-pilon pesant près de 675 kilos. « On dit, selon Gilles Landry, que le bruit produit par ce lourd marteau pouvait être entendu à plus de trente kilomètres et servait de guide aux bateaux par temps brumeux ». La compagnie a rapidement diminué la qualité de sa production en incorporant dans son acier de la ferraille refondue. Elle perd ainsi le marché qu'elle avait conquis, ce qui l'oblige à abandonner les forges de *Moisie* en 1875.

Blanche

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 13 février 1909, en l'honneur de monseigneur Gustave Blanche (1849-1916), ancien vicaire apostolique du *golfe du Saint-Laurent*. Eudiste français, il fut le premier évêque à résider sur la *Côte-Nord*, à *Sept-Îles*, de 1906 à 1916.

Rochemonteix

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 13 février 1909, en souvenir du père Camille de Rochemonteix, jésuite, auteur de plusieurs ouvrages sur la *Nouvelle-France*.

Rivière-Pigou

Pigou viendrait du mot algonquin « pikiou », « gomme », ce qui donne l'expression « rivière à la gomme », selon monseigneur Bélanger et Rouillard, ce dernier transmettant la traduction de l'abbé Cuoq. La recherche ne fournit pas d'explication supplémentaire sur ce toponyme. Le nom s'est communiqué de la rivière à la municipalité de village dont l'érection remonte au 24 novembre 1973. La branche de la rivière se nomme *Rivière Pigou Est*. Un banc de pêche et des îles se disent tour à tour *Banc de Pigou* et *Îles de la Pigou*. *Grande anse de Pigou* s'utilise comme variante de *Anse Bellefleur* qui,

d'après monseigneur Bélanger, rappelle le nom d'un « engagé des compagnies de traite et de sa famille métisse ». Le toponyme *Rivière Pigou* réapparaît dans la dénomination d'un havre, le *havre de la Rivière Pigou*.

Minganie

Le régionyme *Minganie* a été créé en 1944 par le frère Marie-Victorin pour identifier une région florale de la *Côte-Nord*. Ce toponyme est dérivé de *Mingan* utilisé dès le XVII[e] siècle. Les auteurs se perdent en conjectures quant à la signification de ce mot. René Bélanger prétend que ce toponyme est d'origine basque et signifierait « langue ». D'autres auteurs affirment que ce mot est d'origine montagnaise et signifie « loup ». Cependant Georges Gauthier Larouche, dans une récente étude publiée par la Commission de toponymie, avance l'idée que ce toponyme serait une transplantation bretonne et que Mingan serait un mot celte signifiant « pierre courbe ». Compte tenu de la formation géologique du territoire, cette dernière hypothèse correspondrait bien à la réalité.La municipalité régionale de comté de *Minganie* a été créée en 1981.

Ses habitants se dénomment Minganiens, iennes.

Charpeney

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, en l'honneur d'Hyacinthe-Auguste Charpeney (1826-1871), missonnaire oblat sur la *Côte-Nord*, de *Godbout* à *Natashquan* et au *Labrador* en 1859.

Coopman

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, en souvenir de François Coopman (1826-1898), un missionnaire oblat qui exerça son ministère sur la *Côte-Nord* et au *Labrador* vers 1858. Il quitte le *Canada* en 1862.

Manitou

« Dans ce canton (*Coopman*) et dans les cantons avoisinants, la côte est formée d'une plateforme littorale s'élevant à 250 pieds (76 mètres) en moyenne. Les rivières se jettent dans le golfe par des rapides ou en cascades. À 2 milles (3,2 kilomètres) de son embouchure, *la Manitou* s'élance d'un seul jet de 113 pieds (34,5 mètres) de hauteur, formant ainsi ce qui est peut-être la plus belle chute de la Côte-Nord ». La *rivière Manitou* ou « rivière à l'esprit », rappelle les magnifiques chutes dont vient de parler monseigneur Bélanger, mais elle signale aussi les vieilles croyances amérindiennes. « Par l'effet dû au bruit de la chute et de l'écho des rochers, l'on entend quelque chose qui ressemble à des paroles », dit Arnaud. Dans son article sur « Les êtres surnaturels dans la toponymie amérindienne du Québec », Jean Poirier affirme que la plupart des spécialistes en ethnologie amérindienne reconnaissent que le manitou représente, dans un sens large, à la fois le bon ou le mauvais génie. Il cite à ce propos le père L. Le Jeune qui décrit les coutumes amérindiennes reliées à cette conception : « chaque tribu, chaque famille, avait foi au manitou sous la forme d'un emblème matériel : oiseau, poisson, reptile, quadrupède, pierre, bois, parce qu'il exerce, à leurs yeux, le rôle de la puissance supérieure à l'humanité. Favorable aux voeux, on aime le manitou ; défavorable ou imaginé hostile, on le redoute et on s'évertue à l'apaiser. Si la grandeur d'un fleuve, si la hauteur d'un cap, si la profondeur d'un lac et le grondement d'une chute frappaient l'imagination, les Sauvages offraient des présents au manitou de ces éléments ».

Quant à Magnan, il cite une légende qui expliquerait l'origine précise de ce toponyme. « Un missionnaire de cette région nous a raconté qu'une légende veut que le nom de Manitou ait été donné à cette rivière par les Sauvages, à l'occasion d'une grande bataille qui eut lieu entre les Micmacs et les Montagnais, près d'une chute située sur cette rivière, à 2 milles (3,2 kilomètres) de son embouchure. Les Micmacs ayant été mis hors de combat, il ne restait plus que leur chef qui invita ses ennemis à le tuer. S'approchant du chef montagnais, il l'embrassa dans une étreinte mortelle et l'entraîna dans la chute où tous les deux disparurent. Depuis, cette chute fut désignée par les Sauvages sous le nom de « chute des conjurés », ou « Manitousins ». Ce nom s'est étendu à la rivière. « Manitou » sert à désigner, chez les Sauvages, le grand Esprit, la Divinité ».

La *rivière Manitou* transmet son nom à un hameau, dont la variante apparaît sous la forme anglicisée *Manitou-River*. Deux embranchements du cours d'eau principal se nomment *Petite rivière Manitou* et *Rivière Manitou Nord-Ouest*, qui sert de variante à la *rivière Lavaivre*. *Manitou* désigne aussi un lac, une pointe et une plaine des environs. Par ailleurs, on note que l'utilisation de ce toponyme est largement répandue au *Québec*.

Bailloquet

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965. Le jésuite Pierre Bailloquet arriva à *Québec* le 20 juin 1647. L'année suivante, le 12 avril 1648, il célèbre la messe de Pâques à la *pointe de Lévy*, la première à y être officiée.

En 1653, il se rend à la *mission de Tadoussac*, où il passe l'hiver et, en 1661, il visite, au nord, les tribus papinachoises, betsiamites et leurs alliés. La même mission se poursuivit l'année suivante.

Rivière-aux-Graines

Le hameau de *Rivière-aux-Graines*, comme plusieurs lieux de la région, a emprunté son nom à la rivière qui coule à proximité. Aucune information spécifique ne nous est parvenue sur ce toponyme. Toutefois, serait-il possible que ce nom possède la même signification que *Pointe aux Graines*, située à l'*île d'Anticosti*? Ce toponyme, selon le frère Marie-Victorin, exprime « l'abondance de petits fruits d'une plante subarctique, l'airelle vigne-d'Ida, qu'on appelle partout dans le bas Saint-Laurent « pommes de terre », et qu'ici l'on nomme (...) graines ». Remarquons, par ailleurs, la similitude de cette explication, qui nous vient du frère Marie-Victorin, avec la signification des *Escoumins*: « jusqu'ici il y a des graines ». *Grande anse de la Rivière aux Graines* découle à son tour du toponyme attribué au hameau *Rivière-aux-Graines*, alors qu'une île adopte la forme simple d'*Île aux Graines*. « Sandy River », d'après monseigneur Bélanger, aurait servi de toponyme à Bayfield en 1833, pour indiquer la rivière.

Rivière-à-la-Chaloupe

L'abbé Huard visite à la fin du XIXe siècle « le petit village de La Chaloupe ». Il s'enquiert de la signification de ce nom de lieu et, dit-il, « On m'explique qu'il y a là une rivière d'un plus fort volume que la rivière aux Graines, et qui s'appelle précisément rivière Chaloupe. Et l'on ajoute, avec une entière bonne foi, que les embarcations de ce nom, très employées en ces parages, trouvaient là un havre excellent où elles accouraient en foule ». La *rivière à la Chaloupe* a légué son nom à une anse, à des îles et à la *Grande plaine de la Chaloupe*. Le hameau a choisi comme toponyme l'expression complète de *Rivière-à-la-Chaloupe*. Monseigneur Bélanger mentionne que la rivière elle-même connaît une variante anglaise, *Shallop River*.

Touzel

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, en mémoire de Philippe-Gédéon Touzel, industriel et marchand, juge de paix, directeur de la poste et agent du télégraphe à *Sheldrake*. L'abbé Huard a écrit de lui:

« M. Touzel est le premier blanc qui vint s'établir ici vers 1851... M. Philippe-Gédéon Touzel est certainement la personnalité la plus en vue, à Sheldrake. Son honorabilité n'est pas moins aussi bien en renom que son hospitalité est proverbiale. Il est né à Jersey et descend d'une vieille famille française, dont le véritable nom est « de Tourzel ». Bien que M. et Mme Touzel appartiennent au High Church d'Angleterre, c'est dans leur maison que les missonnaires catholiques se sont toujours retirés, quand ils passaient à Sheldrake. Et même, c'est sous leur toit... que se faisaient les exercices religieux présidés par le prêtre... M. et Mme Touzel sont la providence de la population blanche et sauvage qui vit aux alentours... M. Touzel dirige à son compte une importante exploitation de pêcheries, et y emploie beaucoup d'hommes d'ici et d'ailleurs ».

Sheldrake

Sheldrake attire l'attention sur « le grand nombre d'oiseaux appelés Becs-scie, en anglais Sheldrake », qui fréquentent ces lieux, dit Huard, en précisant que la rivière a donné son nom à la localité. Monseigneur Bélanger ajoute que le bec-scie correspond au harle d'Amérique dont le nom scientifique est « mergus merganser americanus ». Selon le même auteur, Bayfield notait « Sawbill » en 1833, pour désigner la rivière. Dans la même lignée de ce toponyme, on rencontre *Rivière Sheldrake Est*, *Pointe Sheldrake* et *Tête de Sheldrake* qui identifie une autre pointe.

Margane

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, en mémoire de François Margane de Lavaltrie (1685-1750), commandant du *fort de Pontchartrain* au *Labrador*, prêtre (1742), curé (1746) et aumônier de l'Hôtel-Dieu de *Québec*.

Il suivit au *Labrador* son cousin de Courtemanche et y reçut le commandement du *fort de Pontchartrain*. Y ayant été informé, en août 1911, de la venue de la flotte de sir Hovenden Walker, il vint à *Québec* en canot d'écorce en informer le gouver-

neur, Monsieur de Vaudreuil. Sur le chemin du retour, ayant découvert sur la grève de l'*île aux Oeufs*, la flotte naufragée de l'amiral Walker, il retourna à *Québec*, franchissant en 17 jours 70 lieues. Le roi lui accorda (1720) une large concession sur les bords de la *rivière Saint-Augustin*, où il fit pendant longtemps la fructueuse pêche du loup marin.

Rivière-au-Tonnerre

L'abbé Huard, qui a parcouru divers villages de la *Côte-Nord* à la fin du XIX^e^ siècle, s'est intéressé à la signification des noms de lieux, dont plusieurs sont descriptifs de la nature et du mode de vie que cette nature rend possible. Les informations apportées par Huard sont souvent reprises par les auteurs qui écrivent sur la toponymie au début du XX^e^ siècle, tels Rouillard, Roy et Magnan. Il en est ainsi de *Rivière-au-Tonnerre* dont nous parle Huard dans un style assez imagé : « Mais voici comment on explique qu'un si petit cours d'eau ait reçu une dénomination aussi effrayante. À trois milles (5 kilomètres) de son embouchure, cette rivière descend une cascade haute, paraît-il, de 400 pieds (122 mètres). Or, comme on le sait, les rivières n'ont pas coutume de faire de ces chutes sans le dire bruyamment à tous les échos. Il faut croire que celle-ci s'est encore moins gênée de troubler le silence de ces solitudes, puisque l'on a cru devoir lui donner un nom qui rappelle les tapages les plus effrayants qui se produisent dans la nature ». L'appellation de la rivière a formé un nom composé pour identifier la municipalité caractérisée par l'impressionnante petite rivière. *Une chute au Tonnerre* et une *pointe au Tonnerre* rappellent le même phénomène naturel. Selon monseigneur Bélanger, la *rivière au Tonnere* comporte une variante anglaise *Thunder River* et une variante française *Rivière aux Becs-Scie*, dont la signification se confond avec celle de la *rivière Sheldrake*. L'auteur cite « Ouchigouchipi » comme appellation amérindienne. Le village a reçu son statut de municipalité le 14 décembre 1925.

Fornel

Ce canton, de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, rappelle la mémoire de Louis Fornel (1698-1745), négociant de *Québec*, apparenté à la famille Bissot, seigneur de *Bourg-Louis* (1741), un des explorateurs du *Labrador*. En 1749, Marie-Anne Barbel obtint l'importante concession de pêche nommée, dans l'acte, « la Baie des Esquimaux dite Baie Saint-Louis », mais connue des aborigènes sous le nom de « Kessessakiou » et de nous, à présent, sous celui d'*Anse Hamilton*.

Prétendant avoir découvert la *baie des Esquimaux*, il en fit, en 1743, une description qui a pour titre : **La Relation de la découverte qu'a fait le dr Louis Fornel de la baie des Esquimaux nommée par les Sauvages Kesesakiou**. Cependant, un demi-siècle avant lui Louis Jolliet avait déjà visité cette baie.

Magpie

Magpie est le nom anglais du geai gris du *Canada*, appelé communément pie et scientifiquement « peri soreus canadensis », spécifie monseigneur Bélanger. Les auteurs s'entendent sur cette signification relevée d'abord par l'abbé Huard. Encore une fois, le nom s'est transposé de la rivière à la localité et aux entités suivantes : pointe, baie, havre, lac et barrage. Deux embranchements de la *rivière Magpie* portent les noms de *Rivière Magpie Ouest* et *Rivière Magpie Est*. Saint-Cyr, en 1886, désigne le cours d'eau principal sous le nom de « rivière à la Pie ». Le père Charles Arnaud mentionne le toponyme montagnais « Moteskekau », « abrupt, rocailleux, difficile ».

Le gentilé ou nom des habitants de *Magpie* est Magpien, ienne.

Rocamadour

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, en référence à un oratoire très ancien composé de deux églises, l'une dédiée à la Vierge, l'autre à saint Amadoure, et située en *France*. *Notre-Dame-de-Rocamadour* fut, à partir de 1166, l'un des plus fameux lieux de pèlerinage du Moyen-Âge. Saccagé par les Huguenots en 1572, plus de 1500 quintaux d'or et d'argent y furent enlevés.

Désespérant de ne jamais revoir la *France*, Jacques Cartier, durant le terrible hiver de 1535-36 passé à *Stadaconé*, se voua à Notre-Dame de Rocamadour, avec tout son équipage que le scorbut menaçait de détruire jusqu'au dernier homme.

Rivière-Saint-Jean

La *rivière Saint-Jean* est mentionnée sur la carte de Franquelin de 1684. Cependant, on ignore la date d'origine et la circonstance qui ont créé ce toponyme, qui se réfère peut-être à saint Jean, l'évangéliste, surnommé l'Aigle de *Pathmos*, qui se rapproche phonétiquement de *Patamo* en montagnais qui signifie « hautes chutes ». Selon divers infor-

mateurs, toutefois, le toponyme montagnais *Usasumekw*, « rivière à saumon », serait une forme plus récente que *Patamo* pour parler de la rivière. Enfin monseigneur Bélanger rappelle que la *rivière Saint-Jean* a été une « frontière civile et ecclésiastique » entre *Québec* et *Terre-Neuve*, de 1763 à 1853. La rivière a donné son nom à la municipalité érigée en 1966 et à une rivière avoisinante, la *rivière Saint-Jean Nord-Est*.

Mingan

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965. Ce nom est en usage depuis au moins le 25 février 1661, date de la concession de la *seigneurie de Mingan*. Pour l'origine du toponyme voir *Mingan, Archipel de*.

Longue-Pointe-de-Mingan

La plus lointaine attestation de *Longue Pointe* remonte à 1735. Par la suite, ce nom est traduit « Long Point » sur les cartes des hydrographes anglophones de la fin du XVIII[e] siècle et de la première moitié du XIX[e] siècle. « Mingan Point » apparaît en 1776 sur la carte du capitaine Carver et « Pointe de Mingan » en 1784 sur celle de James Cook. Après 1857, Placide Vigneau fusionne en quelque sorte les deux noms et commence à utiliser le nom de *Longue-Pointe-de-Mingan*. Ce dernier nom s'implante progressivement. Toutefois *Longue-Pointe* est encore largement employé par les gens du milieu lorsqu'ils veulent raccourcir l'appellation.

Mingan, Archipel de

Le géographe Georges Gauthier Larouche nous soumet ces conclusions, dans une étude détaillée de l'origine et de la signification de ce toponyme dans **Origine et formation de la toponymie de l'archipel de Mingan**. Nous en reproduisons ci-dessous les principaux jalons et vous incitons à consulter cet ouvrage pour en connaître tous les détails.

« La plus lointaine attestation de la désignation de l'archipel que nous ayons trouvée, les « Isles Micans » apparaît en 1631 sur la carte de l'hydrographe dieppois Jean Guérard. Nous voyons ensuite l'identification de l'archipel en 1678 sur une carte pittoresque de Franquelin intitulée : **Carte pour servir à l'éclaircissement du Papier Terrier de la Nouvelle France**, adressée à Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire de Louis XIV. L'année suivante, le 10 mars, Jacques de Lalande et Louis Jolliet se font accorder par l'intendant Jacques Duchesneau les « isles et islets de Mingan estant du costé du Nord et qui se suivent jusqua la Baye appellée Lance aux Espagnols pour en jouir par eux, leurs hoirs et ayant cause, a ladvenir en tiltre de fief, seigneurie, haulte, moyenne et basse justice » (Concession des îles et îlets de Mingan, Inventaire de pièces... t. 1., p. 5).

Écartons de notre propos la question complexe de la situation de la « Baie appelée Lance aux Espagnols » ; énumérons seulement l'usage des toponymes *Îles Mingan* ou *Îles de Mingan* qui désignèrent au cours des trois derniers siècles le groupe d'îles présentement à l'étude.

Plusieurs auteurs identifient les *îles de Mingan* comme étant celles qui s'alignent depuis les *îles aux Perroquets* jusqu'à l'*île Sainte-Geneviève*. De 1631 jusqu'en 1708, cette identification est celle de Jean Guérard, J.-B.-L. Franquelin, Pierre Detcheverry, Hubert Jaillot, Louis Jolliet et Guillaume De l'Isle.

Mais elle commence à changer en 1715 à l'occasion du voyage de Henri-Louis Deschamps de Boishébert dont les observations sont rapportées dans la **Délibération du Conseil de Marine** en 1716 :

« à l'est de l'Île de la pêche sont les autres îles de Maingan contenant environ 7 lieues, elles sont grandes et couvertes de beaux bois. Il y a dans plusieurs de ces îles de la grève propre à la sècherie des morues, les navires peuvent mouiller en seureté et passer entre la terre ferme et ces îles... »

Sept lieues, c'est près de la moitié de la longueur de l'archipel. La carte produite par Boishébert corrobore cette description. Pour lui, les *îles de Mingan* se limitaient au groupe de l'Ouest, entre les *îles aux Perroquets* et l'actuelle *Grosse île au Marteau*.

Une quarantaine d'années plus tard cependant, Nicolas-Gaspard Boucault, dans son **État présent du Canada** (1754) considère les îles en totalité.

De 1764 jusqu'en 1832 et ce, de façon continue et presque exclusive, les *îles de Mingan* sont identifiées comme étant celles du groupe situé à l'ouest de l'*île du Havre* ou de la *Grosse île au Marteau*. C'est Nicolas Bellin, en 1764, qui distingue pour la première fois, deux groupes d'îles : 1° celui des « Isles de Mingan », à l'ouest de l'*île du Havre* 2° celui des « isles Esquimaux » à l'est de la même île.

Sur les cartes de Samuel Holland, de Thomas Wright et de Joseph Bouchette le groupe de l'ouest commence à la *Grosse île au Marteau*, tandis que celles de Joseph Smith (Atlas Speer), de William Sax et de Joseph Cross l'identifient à partir des environs de l'*île du Havre*. On ne verra plus cette identification du groupe de l'ouest que dans le rapport du géologue James Richardson daté de 1857, puis sur la carte de Eugène Taché en 1870 et enfin dans un texte du botaniste D.-N Saint-Cyr en 1886.

La désignation de la totalité de l'archipel est cependant reprise par Bayfield en 1832 et 1857. Sous le toponyme « Mingan Islands » qui apparaît sur sa carte de 1832 est écrite cette phrase: « None of these islands are more than 300 feet high. They consist(sic) limestone with organic remains. »

Enfin, depuis 1901, Placide Vigneau, F.-X. Fafard, Eugène Rouillard, W. Twenhofel, Marcelle Gauvreau, le frère Marie-Victorin, Damase Potvin et G. W. Waddington ont tous reconnu que les *îles de Mingan* s'échelonnant depuis les *îles aux Perroquets* jusqu'à l'*île Sainte-Geneviève* forment un ensemble bien délimité.

Sur les huit personnes mentionnées ci-dessus, deux ont même employé le terme archipel pour désigner cet ensemble; Placide Vigneau en 1901 quand il relate la mort de J.-C. De La Ruelle « sur Large Island, archipel de Mingan » et le botaniste Marie-Victorin qui écrit en 1944, dans l'introduction à sa **Flore de l'Anticosti-Minganie**: « les îles de l'Archipel de Mingan dont l'ensemble forme ce que j'ai appelée la Minganie... ». Notons, enfin, qu'aucun auteur ou cartographe ne donna jamais une plus grande étendue à l'archipel que celle correspondant aux actuelles *îles de Mingan*. Le toponyme *Archipel de Mingan* fut reconnu officiel en 1978 par la Commission de toponymie.

D'où vient le toponyme *Mingan* et que signifie-t-il. Est-il une forme francisée d'un terme amérindien comme on l'a cru jusqu'à tout récemment? En d'autres mots, *Mingan* est-il la francisation du mot « Mahingan »?

Nous sommes enclins à le penser à cause de la grande ressemblance orthographique des deux mots provenant de langue différente et qui ont convergé au même endroit; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il y ait eu confusion au cours des siècles.

Pour M. Jean-Marie Ploneis, l'orthographe « Maingan » et « Mingan » d'où découle la prononciation française, cache en réalité les racines d'un excellent mot celtique: « Maen » et « Cam » « la pierre courbe » me:n-kâm (Verbatim, Jean-Marie Ploneis, Le Mans, 10 mai 1980). Dans l'état actuel de nos connaissances, nous croyons que le toponyme *Mingan* est un mot qui décrit la structure géologique de l'archipel et notamment les monolithes d'érosion; il doit signifier: « la pierre courbe ».

Ainsi est-il vraisemblable que le nom originel soit une simple transplantation, mais plus ancienne que nous le croyons, d'un toponyme breton appliqué à des formes mégalithiques naturelles qui rappelaient, dans l'archipel, celles que l'on devait retrouver en certains lieux bretons. La présence du mot « mican » sur la carte de Jean Guérard nous incite à croire que la confusion du terme amérindien avec le terme européen était déjà accomplie au début du XVII[e] siècle. »

Mingan, Baie de

Entre *Longue-Pointe-de-Mingan* et l'*île du Havre de Mingan*, la côte dessine une baie large et peu profonde que le sieur de La Richardière appela « Grande Rade de Meigan » en 1735. Un peu plus tard, soit en 1784, James Cook la désigna « Baye de Mingan ».

Après environ deux siècles pendant lesquels ce nom tomba apparemment dans l'oubli, la Commission de géographie rendit officiel en 1976 le toponyme *Baie de Mingan*. De ce fait, elle établissait un lien avec ce nom relativement ancien.

Mingan, Chenal de

Il se trouve entre les premières îles longeant la terre ferme et les grandes îles de l'ouest de l'archipel.

Avant d'être nommé « Mingan Channel » par Bayfield en 1832, ce vaste chenal a porté le nom de « Great Bay » à la fin du XVIII[e] siècle. Le toponyme français *Chenal de Mingan* apparaît pour la première fois dans le **Répertoire toponymique du Québec** publié en 1979. Il tire son nom de la localité plutôt que de l'*île Nue de Mingan*.

Perroquets, Îles aux

C'est un groupe de quatre îlots comprenant l'*île aux Perroquets*, l'*île de la Maison*, la *craye Noire* et l'*île du Wreck*.

Le nom de *Perroquets* est attesté pour la première fois en 1685. Comme il est écrit au pluriel sur le plan de Franquelin, il ne convient pas de prétendre que ce nom s'appliquait à cette époque aux quatre îlots situés à l'ouest de l'*île Nue de Mingan* puisque l'un d'eux portait le nom « Île Degrat » en 1685. Nous pouvons tout au plus penser qu'il correspondait aux trois autres îlots.

Ce n'est qu'en 1735 que ce nom fut appliqué collectivement aux dits îlots par l'hydrographe Richard Testu de La Richardière qui relate ce qui suit dans son journal de voyage: « A midy ½ nous aparillé petit vent du Sud E nous avons gouverné à Ouest pour passer entre les perroquet(sic) E la longue pointe ».

Toujours au XVIII[e] siècle, ces îlots furent identifiés distinctement par un toponyme collectif par Nicolas Bellin en 1755, le capitaine Carver en 1776 et Thomas Wright en 1790: ils les nommèrent respectivement « Isles des Perroquets », « Isles Paroquets » et « Isles Paraquet ».

Quant à la désignation de ces îlots par les autres cartographes du XVIII[e] siècle, il est impossible de dire qu'elle est au singulier ou au pluriel à cause de l'emploi de l'abréviation du mot île. Comme la précision cartographique fait défaut, nous pouvons seulement présumer que les diverses identifications s'appliquent aux quatre îlots.

Si nous exceptons « Paraquets Island » relevé par W. Vondenvelden en 1803, la même indécision se poursuit jusqu'au début du XX[e] siècle. L'hydrographe Bayfield se contenta d'écrire Perroquets, Joseph Bouchette les désigna par « Perroquets » et « Perroquet » alors que Gustave Rinfret, au début du présent siècle écrivit « Perroquet I. » ce qui démontre que son identification, comme celle de ses prédécesseurs, peut s'appliquer autant à une seule île qu'à l'ensemble des quatre entités insulaires.

Toutefois, les cartes marines et topographiques du XX[e] siècle ne laissent aucun doute sur le sens du toponyme; toutes le donnent au pluriel.

Le manque de précision entre le singulier et le pluriel que nous venons de noter n'eut cependant aucun effet sur l'anglicisation du générique du toponyme. Si nous admettons que « Perroquet I. » est l'abréviation de « Perroquet Island », l'anglicisation remonterait à la carte de John Mitchell, en 1755. Elle cessa en 1975, puisque sur la dernière carte marine nous avons *Îles aux Perroquets*. De nos jours, ces îles sont parfois identifiées collectivement par les gens du milieu, mais les noms particuliers ont réussi à supplanter le nom collectif. Ce toponyme est l'un des plus stables de l'*archipel de Mingan*.

Nue de Mingan, Île

Le terme spécifique de ce toponyme tire son nom de la *seigneurie des Îles-et-Îlets-de-Mingan* concédée en 1679 à Louis Jolliet et Jacques de Lalande et non de la *seigneurie de Mingan*, puisque cette dernière fut identifiée, à tort, comme étant la « seigneurie de l'île aux Oeufs » concédée à François Bissot de Larivière en 1661 et qui était en partie riveraine et, à l'origine, de dimensions plutôt modestes.

Le toponyme *Île de la Pêche*, relevé en 1715 par Henri-Louis Deschamps de Boishébert parce que la « Morue y était abondante et que la pêche y était bonne », ne put effacer la première désignation car, en 1735, Richard Testu de La Richardière désigna cette île, de nouveau, « Isle Maingan » ou « Maingane ».

Depuis lors, elle conserva ce nom jusqu'au dernier quart du XIX[e] siècle. Mais entre-temps, Nicolas Bellin qui l'avait déjà nommée *Île Mingan* en 1744 lui appliqua un peu plus tard le nom de la « région » qui se dessinait peu à peu sur la terre ferme en la nommant « Ile du Mingan ». Les cartographes anglais et canadiens traduisirent ensuite le nom en le désignant par « Mingan Island », ce, depuis le milieu du XVIII[e] siècle jusqu'au milieu du siècle suivant.

Un changement important survint en 1874 lorsque Placide Vigneau lui appliqua pour la première fois un nom descriptif, l'*île Nue* parce que cette île était la plus remarquable de celles qui sont dépourvues de bois vis-à-vis de *Longue-Pointe*. « Jos Muldon, écrit-il, avec quelques autres, vont sur l'île nue au large de Mingan pour voir si les loups-marins (tête de cheval) y font leurs petits. »

Malgré cette dénomination nouvelle, on continua de nommer cette entité Île *Mingan*, ou *Île de Mingan*. Mais le toponyme « Île Nue » fut repris en 1943 par la botaniste Marcelle Gauvreau parce que ce nom était d'usage courant dans la population locale. Quant au toponyme de forme anglaise, il fut employé jusqu'aux années soixante sur les cartes marines et topographiques.

Cette île devint officiellement *Île Nue de Mingan* en 1975 lorsque la Commission de géographie adjoignit à la première désignation *Mingan* le qualificatif Nue, créé par Placide Vigneau en 1874. *Île de Mingan* avait été officialisé en 1953 par la même Commission.

Les gens du milieu continuent à désigner cette île autant par *Île de Mingan* que par *Île Nue*, car dans leurs échanges quotidiens ils sont enclins à employer des noms brefs. Néanmoins le toponyme *Île Nue de Mingan* s'impose graduellement.

La seule traduction anglaise de la deuxième appellation qui nous soit connue appartient au géologue Waddington qui identifia l'*île Nue*, « Bald Island », en 1950, parce que ce mot, dit-il, était d'usage courant.

Le remplacement du terme ancien par le terme populaire relativement récent est une caractéristique aussi remarquable que la stabilité du mot *Mingan* appliqué à cette île depuis les origines.

Mingan, Rivière

L'appellation *Rivière Mingan* qui se voit sur une carte de Guillaume De L'Isle dès 1703 s'est maintenue depuis ce temps jusqu'à nos jours. Dès lors, le terme amérindien *Equonadchou* – écriture en langue française du mot amérindien « Ekwantso » – relevé en 1715 par Boishébert ou la variante orthographique « Canatshou » que les capitaines Carver et Cook inscrivent sur leur carte en 1776 et 1784, n'a pas réussi à remplacer le premier nom qui est d'une grande stabilité.

Havre de Mingan, Île du

Le nom de cette île dont la première attestation remonte à 1716 fut d'abord en langue montagnaise. En effet, Boishébert spécifie dans son rapport de voyage de 1715 qu'à cause du grand courant qui transporte avec rapidité les chaloupes et les lignes autour de l'*île de la Pêche* – l'actuelle *île Nue de Mingan* – les vaisseaux doivent « aller mouiller entre la terre ferme et l'isle de Kanadchou ».

Richard Testu de La Richardière signale en 1735 que « l'Isle Equonadchou est fort seine pour éviter la bature qui est devant la rivière Meingan ». Quant à Nicolas Bellin, il releva en 1755 le toponyme « I. de Connadchoux ».

Telles sont les trois premières attestations de ce nom amérindien qui s'éteignit au sein de la population blanche durant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle. Si Placide Vigneau n'a pas employé ce toponyme au début du peuplement de *Pointe-aux-Esquimaux* c'est qu'il ne devait plus être en usage parmi les pionniers de *Havre-Saint-Pierre*.

Le terme « Montagne » qui apparaît sur la carte de l'arpenteur Vondenvelden, en 1803, est à la fois une déformation du toponyme « Moutange » et une erreur de localisation de cette dernière île située à l'embouchure de la *rivière Romaine*.

C'est l'hydrographe Bayfield qui, en 1832, baptisant l'île par le terme descriptif de « Harbour », voulut signifier par là qu'elle offrait un beau havre naturel. Le curieux toponyme « Batt Island » relevé en 1846 par Joseph Bouchette résiste encore à toute explication.

Gustave Rinfret traduisit « Harbour » par *Île du Havre* en 1913. Toutefois le toponyme « Harbour Island » n'en continua par moins d'être imprimé jusqu'à tout récemment sur les cartes hydrographiques et topographiques. Quant à la population locale, elle employait, en 1943, le toponyme *Île du Havre de Mingan* que le frère Marie-Victorin avait lui-même relevé en 1924 en mettant les mots « de *Mingan* » entre parenthèses. En cette année 1943, la Commission de géographie décida d'écrire « Île du Havre-Mingan » afin d'éviter que ce toponyme ne soit confondu avec l'autre *île du Havre* située vis-à-vis du village de *Havre-Saint-Pierre* (Lettre de Isaïe Nantais à F.H. Peters, Commission de géographie, 8 mai 1943).

En 1963, cependant, ladite Commission officialisa la forme employée par la population locale plutôt que celle qu'elle avait acceptée précédemment. Contrairement à l'actuelle *île Nue de Mingan* qui avait reçu le nom de *Mingan* peu après celui de la *seigneurie des Îles-et-îlets-de-Mingan*, l'*île du Havre de Mingan* tire le sien de la rivière ou de la réserve montagnaise qui lui font face.

Cugnet

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, en souvenir de François-Étienne Cugnet (1688-1751), directeur de la Ferme du Domaine d'Occident (1720-1729), membre du Conseil Supérieur (1730), premier conseiller (1733), titulaire de la *seigneurie de Saint-Maurice* (1736) et fondateur de la Compagnie des Forges, qui avait pour dessein l'exploitation des mines de fer de la vallée de la *rivière Saint-Maurice*, et auteur d'un mémoire descriptif du *Labrador*. Son fils, François-Joseph, auteur de traités de jurisprudence et de nombreux mémoires, épousa, le 14 février 1747, Marie-Josephte, fille de Jacques Belcour de Lafontaine et de Charles Bissot. Par cette alliance avec cette famille, François-Étienne Cugnet réclama des droits sur la *seigneurie de Mingan* et sur la *seigneurie de Saint-Étienne*.

Bouleaux de Terre, Île à

Moins ancien que *Perroquets* et *Mingan*, le spécifique *Bouleau* employé pour désigner l'île située au sud de l'*île du Havre de Mingan*, remonte néanmoins à l'époque de l'hydrographe Richard Testu de La Richardière, soit le début du XVIII[e] siècle.

À son retour de la *Côte-Nord* en 1735, il note dans son journal : « Mardy 9[e] aoust nous avons esté du Costé de l'isle au boulleau qui est Nord E Sud de Equonadchou ».

Vingt ans plus tard, le cartographe Nicolas Bellin releva le curieux toponyme « Isle de Tecayaouikac » qui pourrait être un terme montagnais, selon le professeur John Hewson, si l'on avait a au lieu de e à la première syllabe. Dans ce cas, la première partie du mot correspondrait au terme montagnais « Takayaw » « il est froid », qui se dit d'un lac ou de l'air (Lettre de Monsieur John Hewson à Georges Larouche, Memorial University, Terre-Neuve, 1979).

Quoi qu'il en soit, comme le toponyme « Isle au Bouleau » est noté par Nicolas Bellin en même temps que le toponyme « Isle de Tecayaouikac », le terme « bouleau », ou son équivalent anglais, n'a jamais cessé d'identifier cette entité géographique depuis 1735, avec cette réserve qu'en 1803, Vondenvelden et Charland l'appliquèrent aux deux voisines situées a l'ouest de *La Grande Île*.

Les changements de désignation après 1803 concernent notamment la position et les dimensions de l'île. L'hydrographe Bayfield aura été le premier, en 1832, à appliquer un qualificatif décrivant la situation de cette île par rapport à la terre ferme ; il la nomma « Inner Birch Island », littéralement, l'*île aux Bouleaux* située à « l'intérieur », « à l'arrière ». Ce toponyme anglais qui persista jusqu'à tout récemment sur les cartes hydrographiques fut ignoré, sinon méconnu, par le chroniqueur Placide Vigneau, car, dans son journal, il emploie indifféremment le toponyme français au singulier ou au pluriel.

En 1913, Gustave Rinfret adjoignit au toponyme un qualificatif se rapportant aux dimensions de l'île. Celle-ci fut alors désignée : « Grande île aux Bouleaux ».

Trente ans plus tard, la botaniste Marcelle Gauvreau releva le toponyme *Île à Bouleaux de Terre*, en usage chez les habitants de *Havre-Saint-Pierre*. À cet endroit, ou ailleurs, cette forme française était employée sans que l'on connaisse la personne qui l'avait mise à l'honneur.

La Commission de géographie rendit néanmoins officiel, en 1958, le toponyme *Île aux Bouleaux*, et renoua, de la sorte, avec la toute première désignation de cette île par le sieur de La Richardière.

Encore employé par plusieurs personnes de *Havre-Saint-Pierre*, le toponyme *Île à Bouleaux de Terre* – qui n'est pas sans rappeler sur un ton poétique la désignation de Bayfield – est toutefois moins connu de la jeune génération. Cependant, comme son emploi est généralisé à *Longue-Pointe*, la Commission de toponymie l'a rendu officiel en 1979.

Bouleaux du Large, Île à

L'évolution toponymique de cette île n'est semblable à la précédente que depuis le début du XIX[e] siècle car, contrairement à sa voisine au Nord, le sieur de La Richardière ne lui a pas attribué de nom en 1735.

Identifiée par W. Vondenvelden en 1803 comme faisant partie du groupe « Birch Islands », elle fut vraiment nommée « Outer Birch Island » par Bayfield en 1832 ; littéralement cela signifie : l'*île aux Bouleaux* située « à l'extérieur » ou « à l'avant », ce qui la distingue de sa voisine nommée « Inner Birch Island », située « à l'intérieur ».

Depuis 1832 et jusqu'à la présente décennie, les arpenteurs et cartographes de langue anglaise ne désignèrent pas cette île autrement que par « Outer Birch Island ».

Sur la carte de 1913, on la dénomma *Petite île aux Bouleaux*. Depuis lors, son évolution toponymique fut rigoureusement parallèle à celle du toponyme précédent. Marcelle Gauvreau releva le toponyme *Île à Bouleaux du Large* en 1943; en 1950, *Petite île aux Bouleaux* fut repris et la Commission de géographie entérina cette dernière appellation en 1958.

Bien que l'appellation *Petite île aux Bouleaux* soit encore employée, la Commission de toponymie rendit officiel, en 1979, le toponyme *Île à Bouleaux du Large* dont l'emploi généralisé à *Longue-Pointe-de-Mingan* se répand de plus en plus au sein de la jeune génération de *Havre-Saint-Pierre*.

Coco, Anse à

Située au nord-est de *la caye à Cochons*, cette anse porte probablement le sobriquet d'une famille de *Havre-Saint-Pierre* ou de *Kégashka*.

Butler, Anse à

Située à l'est de l'*anse à Coco*, l'*anse à Butler* tire son nom d'un fonctionnaire qui, selon Robert Kavanagh, se serait occupé des problèmes relatifs aux terres au début de ce siècle. Notons que la carte hydrographique de 1928 contient « Butlet Point » qui identifie l'avancée de terre située entre l'*anse à Coco* et l'*anse à Butler*. « Butlet » peut être la déformation de « Butler », mais il n'est pas impossible que « Butlet » soit une erreur de transcription cartographique.

Grande Île, La

Plusieurs îles reçurent un nom avant celle-ci qui est la plus grande, pourtant, de l'*archipel de Mingan*. Son anonymat, au début du XVIII[e] siècle peut s'expliquer par sa présence dans le sous-groupe des *îles de Mingan* proprement dit, situé dans la partie occidentale de l'archipel. La Grosse Île est le premier nom qu'elle reçut en 1744. Elle le conserva jusqu'en 1790, année où Thomas Wright l'identifia par « Large Island ». Ce toponyme anglais persista jusqu'au décès du Français Jean-Chrysostome De La Ruelle, survenu sur cette île en 1867, année où Placide Vigneau employait encore la forme française « Île Large ».

Parti à la chasse aux jeunes loups marins le 29 juin 1867, De La Ruelle ne fut retrouvé que le 19 juillet suivant dans une talle de sapins très épais à deux cents pas du rivage, au sud-ouest de l'île. Les quatorze hommes qui étaient allés à sa recherche reconnurent qu'il était mort subitement et rendirent le verdict de « mort d'apoplexie ». À la fin de son récit, Placide Vigneau ajoute: « désormais, cette île sera appelée l'île du défunt Français ». Elle n'en continua pas moins d'être désignée « Large Island » par les cartographes de langue française.

Quant aux habitants de *Longue-Pointe-de-Mingan*, ils la nomment « la Grande île de Chasse » depuis au moins 1901. Le toponyme actuel dont la mention exacte remonte à 1889 fut rendu officiel en 1958 par la Commission de géographie.

Quarry, Île

Elle est une des grandes îles à l'ouest de l'archipel. Le premier nom qu'elle ait porté est le curieux terme de « Misquinaux ». On le trouve sur un document anonyme intitulé **Carte abrégée du Canada** en 1741, puis chez Nicolas Bellin en 1744 et 1755, chez le sieur D'Anville en 1755 et enfin chez Thomas Jeffreys en 1775. Disparu à la fin du XVIII[e] siècle, il ne réapparaîtra plus par la suite.

La présence simultanée en 1741 du toponyme *Île aux Esquimaux* un peu à l'est de l'« île Misquinaux » nous interdit de croire que ce dernier pourrait être une déformation orthographique du terme Esquimaux.

« Misquinaux » appartiendrait au montagnais et signifierait « chemin » s'il était écrit « Meskinaw », mais le mot « chemin » s'applique mal à une île à moins qu'il identifie un petit sentier probablement séculaire reliant les deux baies profondes qui se font face. Si nous écrivions « Miskaw », cela signifierait: « il le trouve (un objet inanimé) »; en ajoutant un « p » devant le mot « miskaw » pour donner « Pmiskaw », nous obtiendrions le sens: « il avironne », « Pmiskinaw » signifierait alors: « on y va à l'aviron ». S'il s'agit bien de ce dernier sens, il ne serait pas surprenant que les cartographes du XVIII[e] siècle aient relevé « Misquinaux » au lieu de « Pmiskinaw » car le son p émis rapidement par les Montagnais devant la consonne m est entendu très difficilement par les francophones (verbatim, Gerry McNulty, 1979).

Le toponyme « Quarry Island », qui se substitua au précédent en 1790, signifie probablement que les rochers de calcaire y sont très remarquables. Il fut répété par Bayfield en 1832, par Joseph Bouchette en 1846 et aussi par les cartographes au XX^e^ siècle.

Placide Vigneau lui-même l'employa dans son **Journal de la pointe aux Esquimaux**. Depuis ce temps, *Quarry* est devenu à ce point familier aux gens de *Havre-Saint-Pierre* et de *Longue-Pointe-de-Mingan* qu'il est employé seul et sans générique. Ainsi les gens vont à *Quarry*, utilisent l'expression passage de *Quarry*, ils identifient même l'île par un panneau sur lequel on pouvait lire en 1979: « Bienvenue à Quarry ». Le nom apparaît francisé. Le toponyme « Île à la Proie » que Gustave Rinfret traduisit en 1913 et que la Commission de géographie rendit officiel en 1967, est resté lettre morte; les gens du milieu ne le connaissent pas et ne l'utilisent, à vrai dire, jamais.

Quarry a deux sens: 1. carrière ou mine 2. proie ou gibier poursuivi. Dans le même ordre d'idée, il signifie aussi « curée » (de cuir, peau) qui est la portion de la bête que l'on donne aux chiens de chasse après qu'elle est prise.

« Quarry Island » aurait pu être traduit aussi avantageusement par « île de la Curée » ou « île de la Carrière » – même s'il n'y eut jamais de carrière sur cette île – que par « île à la Proie ».

Il importe enfin de souligner que *Quarry* est le seul toponyme anglais des *îles de Mingan* qui ait réussi à s'implanter parmi la population francophone permanente de la région de *Havre-Saint-Pierre*. La Commission de toponymie le rendit officiel en 1979.

Ternet

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, en mémoire de Claude-Antoine Ternet, prêtre de Saint-Sulpice, missionnaire sur la *Côte-Nord* et au *Labrador* (1860-63), avec domicile à la *pointe aux Esquimaux*, quand les Acadiens des *îles de la Madeleine* s'y fixèrent en assez grand nombre.

Pakuauashau, Baie

Baie d'environ 6,5 km de largeur par 2 km de profondeur située entre la *pointe aux Morts* et la *pointe à Aisley* (Leslie). Traduction: « La baie qui sèche ». Elle fut nommée officiellement en 1980 en même temps que la *baie Placide-Vigneau*.

Grosse Romaine, La

« Île des Moulanges« : tel est le premier nom que portait en 1715 cette île située à l'embouchure de la *rivière Romaine*. Trente ans plus tôt, Franquelin avait noté le mot « Moulange » sur la terre ferme, mais il est impossible de déterminer l'élément géographique qu'il voulut identifier par ce mot. Si ce dernier désigne la pierre servant à la fabrication des meules de moulin à farine, il faut croire qu'elle fut employée dès les premières années d'occupation du territoire par les Blancs ou bien qu'elle avait été repérée pour servir éventuellement à cet usage.

En 1735, le sieur de La Richardière releva le toponyme formé d'un générique pluriel: « Ilsles de moullange », un collectif qui devait comprendre, outre l'île dont nous parlons, celle connue sous le nom actuel de la *Petite Romaine* car l'hydrographe spécifie qu'elles « sont tout proche de terre ». Pendant le siècle qui suivit ce relevé, cette île, pourtant remarquable à cause de sa proximité de la terre ferme, resta à l'écart des relevés cartographiques.

C'est probablement Thomas Wright qui ressuscita le toponyme primitif mais sous la forme altérée de « Moutange ». H.W. Bayfield le reprit et Joseph Bouchette altéra le mot davantage en 1846, en écrivant « Montagne » bien que cette erreur n'ait eu de conséquence notable sur les cartes ultérieures.

Placide Vigneau, d'après Gérard Gallienne, identifia couramment cette île sous le nom de « Grosse île de la Romaine », précisément parce qu'elle est la plus grosse parmi les îles qui ferment l'embouchure de la *rivière Romaine*.

Depuis le début du XX^e^ siècle, le nom altéré de « Montagne » prévalut chez les topographes sous la forme française ou sous la forme anglaise de « Moutange Island », tandis que celle créée par Placide Vigneau fut largement employée par la population locale qui appliqua à l'élément spécifique le qualificatif de l'élément générique; le toponyme devint donc *La Grande Romaine*, tel que relevé par la botaniste Marcelle Gauvreau en 1943, ou la *Grosse Romaine* comme le donnent Armand Barriault en 1977 et les gens de *Havre-Saint-Pierre*.

Bien que le toponyme « Île Moutange » soit devenu officiel en 1963, il ne s'implanta jamais au sein de la population locale. Aussi fut-il facile d'y substituer en 1979 le toponyme *La Grosse Romaine*, en usage depuis au moins un siècle.

Petite Romaine, La

Les deux plus grandes îles situées à l'embouchure de la *rivière Romaine*, les « îles Moutange » et « Moniac » eurent une évolution toponymique semblable depuis le début du XIX^e^ siècle.

En 1735, elles avaient formé le groupe des « Isles de Moullange ». Ce mot réapparut sous la forme altérée de « Moutange » en 1832 tandis que « Moniac » fut mal perçu par Thomas Wright en 1790 car il s'agit de « moiac » (moyac, moyaque) qui est le nom familier de l'eider commun.

Après Vondenvelden qui appliqua maladroitement le nom de « Moniac » à une presqu'île inexistante, Bayfield désigna correctement ce toponyme. Depuis lors, son évolution fut la même que celle de l'« île Moutange« : 1. emploi de « île Moniac » par les topographes français et « Moniac Island » par les topographes anglais, 2. officialisation du toponyme « île Moniac » en 1963, 3. glissement du qualificatif du générique Petite vers le spécifique, 4. seconde officialisation en 1979 mais cette fois du toponyme d'usage populaire, *La Petite Romaine*.

Niapiskau, Île

Le nom « Niapisca » dont la première attestation remonte à 1790 est le moins ancien des noms montagnais qui furent attribués originellement à trois îles de l'archipel. L'*île Niapiskau* se trouve à l'est de l'*île Quarry*. D'après le révérend Père Arnaud, le mot « Njapiskaw » est dérivé du terme montagnais qui signifie « rochers noirs ». Pour le Père Lemoine il signifie : « C'est une pointe de roches ». Quoi qu'il en soit, l'île est remarquable autant par les superbes monolithes calcaires situés à l'est que par sa grande pointe étalée au nord.

Pendant près d'un demi-siècle, elle ne fut identifiée que par le spécifique « Niapisca », « Napisca » ou « Napiska », caractérisé, comme on peut voir, par des différences orthographiques mineures.

Placide Vigneau employa lui-même le toponyme « Île Niapisca » avant que l'île ne soit baptisée « Grande Île du Père-Firmin » ou la « Grande Île à Firmin ». Elle fut nommée ainsi parce que le « père Firmin Boudreau fondateur de la colonie (*Havre-Saint-Pierre*) fauchait du foin dans dans les premières années qui suivirent l'établissement de la Pointe ». Jusqu'en 1872, Placide Vigneau utilisa indistinctement l'ancien ou le nouveau toponyme.

Contrairement à la majorité des toponymes des autres îles, « Niapisca » ne fut anglicisé qu'au XX^e^ siècle, soit pendant la période qui se rapporte à la publication des cartes hydrographiques.

Parallèlement au toponyme « Île Niapisca » que la Commission de géographie officialisa en 1953 à la suite des relevés successifs du cartographe Gustave Rinfret en 1913 et de l'arpenteur Georges Côté en 1950, nous voyons apparaître, vers 1943, un second toponyme d'extraction locale, l'*île à Samuel*, en raison du fait que Samuel Doyle, lui aussi avait fauché du foin jadis sur cette île. Ce dernier toponyme supplanta officiellement le premier en 1975 parce que l'île voisine de l'*île Niapisca*, à l'est, était également nommée en l'honneur du Père Firmin.

En 1979, cependant, la Commission de toponymie rendit officiel le toponyme amérindien, désormais orthographié *Niapiskau* au lieu de « Niapisca », et ce d'autant plus facilement qu'il n'avait jamais cessé d'être employé par le plus grand nombre, malgré l'usage séculaire de deux anthroponymes issus de la population locale.

Morts, Pointe aux

Ce toponyme qui remonte à 1716 n'a pas changé de forme depuis cette époque et ce, même sur les cartes de l'amiral Bayfield. Il identifie la grande pointe festonnée à l'ouest de *Havre-Saint-Pierre* et non pas seulement la petite pointe située au sud-ouest, mentionnée par Placide Vigneau dans son Journal à partir de 1857.

Pointe aux Morts, Île de la

Toponyme d'usage plutôt récent et qui s'explique par sa proximité de la *pointe aux Morts*.

Fantôme, Île du

« Dimanche 7 A 4 heures du matin nous avons apareillé d'un petit vent d'Est En demy flot et à 7 heure le juzan nous ayan pris nous avons mouillé à lisle au mort qui est la plus proche de selle aux esquimaux ».

Ainsi s'exprime le sieur de La Richardière au retour de son voyage au Labrador en 1735. Le toponyme « Île au Mort » ne peut s'appliquer qu'à l'actuelle *Île du Fantôme* puisque le point de départ de l'hydrographe était la *pointe aux Esquimaux*. Nous comprenons maintenant pourquoi le toponyme *Île de la Pointe aux Morts*, relevé officiellement depuis

peu, a des racines historiques si profondes, bien qu'il concernât une entité géographique différente située au nord de l'*île du Fantôme* et un peu à l'ouest de la *pointe aux Morts*.

Jusqu'en 1832, le toponyme « Île au Mort » ne fut pas utilisé de nouveau par les cartographes et tomba en désuétude, du moins chez ceux qui auraient pu contribuer à le perpétuer.

Baptisé « Quin Island », par Bayfield, en 1832, probablement en l'honneur d'un personnage qui nous est inconnu, ce toponyme persista jusqu'en 1975, soit sous la forme anglaise, soit sous la forme « hybride » constituée d'un générique français et d'un spécifique anglais. C'est cette dernière, « île Quin », qui fut officialisée en 1953 par la Commission de géographie.

Depuis le 27 octobre 1862, cependant, les habitants de *Havre-Saint-Pierre* connaissent l'île sous les noms de *Île du Fantôme*, « Île du Phantome », « Île du Phantom » parce que la goélette « Phantom » appartenant à Cyrille Fortier, Canadien et habitant de la Pointe y fit naufrage sur la pointe Nord. À l'occasion de ce naufrage, Placide Vigneau nota: « désormais cette île sera appelée l'île du Fantôme ».

Le nom de cette île prend donc sa source dans un événement local et non, comme plusieurs l'ont cru à la suite de Marcelle Gauvreau, d'après « un immense rocher qui dessine sur un fond d'épinettes le profil impressionnant d'un fantôme. »

Néanmoins, la coïncidence entre le nom de la goélette et le rocher ressemblant à une figure fantomatique mérite d'être soulignée car c'est cette dernière qui explique à la fois l'orthographe du nom officiel de l'île et la prononciation française du nom anglais de la goélette.

Fantôme, Chenal du

L'étroit chenal encombré de roches séparant l'*île du Fantôme* de l'*île à Firmin* fut baptisé « Fright Channel » par Bayfield en 1832, d'après le nom de « Fright Island » qu'il attribua à l'actuelle *île à Firmin*. Le toponyme *Chenal du Fantôme* rendu officiel en 1953 tire son nom de l'île du même nom située au nord de l'*île à Firmin*.

Firmin, Île à

Située au sud de l'*île du Fantôme*. La première appellation de cette île, « Fright Island » est indiquée sur la carte de Bayfield de 1832. Ce nom fut ensuite repris par Joseph Bouchette en 1846 et subséquemment par Joseph Taché en 1870 qui francisa le générique et enfin par les auteurs des cartes hydrographiques et topographiques au XX^e^ siècle; sa durée est donc légèrement inférieure à un siècle et demi. On ignore, et la signification et le motif de cette désignation.

Dès 1861, cependant, Placide Vigneau lui donna le nom de la « Petite île du Père Firmin » et il expliqua la raison de cette appellation seulement en 1901: « elle est ainsi nommée, dit-il, parce que le père Firmin Boudreau fondateur de la colonie fauchait du foin durant les premières années qui suivirent l'établissement de la Pointe ».

Rappelons-nous qu'en 1869 Placide Vigneau avait identifié l'*île Niapiskau* située à l'ouest de l'actuelle *île à Firmin*, sous le nom de la « Grande île du Père Firmin » pour la même raison énoncée ci-dessus.

Il importe aussi de signaler l'erreur d'identification du cartographe Gustave Rinfret qui, en 1913, nomma l'actuelle *île à Firmin*, l'*île du Fantôme*, alors que la véritable *île du Fantôme* était l'île voisine, au nord. Aussi, la Commission de géographie qui avait reconnu officiellement le toponyme *Île du Fantôme* en 1953 substitua-t-elle à celui-ci le toponyme *Île à Firmin*, en 1975, à la suite de l'enquête de Christian Bonnelly et Alain Vallières.

Esquimaux, Pointe aux

La tradition raconte que des Esquimaux (Inuit) s'étaient autrefois installés à la *pointe aux Esquimaux*. Ils ont été chassés de leur territoire par les Montagnais qui les ont refoulés plus au nord. Monseigneur Bélanger dit que, « à la pointe voisine nommée *Pointe aux Morts*, fut livrée, avant l'arrivée des Blancs en cette région, la dernière bataille entre les Esquimaux et les tribus indiennes avoisinantes ».

La première mention de la *pointe aux Esquimaux* remonte à 1716, selon Georges Gauthier Larouche. Bellin la reporte sur une carte publiée en 1764. Babel écrit « pointe aux Exquimaux » en 1866. Jacques Rousseau explique ainsi l'étymologie de ce nom: « Lorsqu'un étranger parle une langue qui

nous est inconnue, il est bien difficile d'y distinguer les mots. Toute la phrase semble un bloc compact (...): cause fréquente d'erreur pour celui qui relève le nom; il enregistre alors des phonèmes inexistants dans la langue étudiée, mais fréquents dans la sienne. Ainsi (...) « Eisimeow » ou « estimeow », signifiant « mangeur de viande crue » devient chez les voyageurs français Esquimau ». Les Montagnais traduisent *Pointe à l'Esquimau* par *Ka ajastimew njaw*, selon Henri Dorion. Le village qui s'y forme s'appelle *Pointe-aux-Exquimaux*. Une paroisse prend naissance en 1872 sous le vocable de *Saint-Pierre-de-la-Pointe-aux-Esquimaux*. Une municipalité se développe en même temps (1873) et choisit comme toponyme *Havre-Saint-Pierre* en 1927.

Du mot « esquimau » proviennent les appellations *Havre Esquimo* et *Île Esquimo* (variantes de *Havre Saint-Pierre* et *Île du havre*). Cette orthographe déformée offusque Rouillard qui, en 1917, dénonce cette mode linguistique: « À l'heure actuelle, certaines gens, mus sans doute par le besoin de sacrifier à la mode du jour, n'écrivent plus que (...) Eskimos (...) C'est tout simplement le triomphe de l'alphabet germain et anglais (...) et l'effacement systématique de tout ce qui rappelle l'ancienne allure française dans la primitive composition des noms indiens ».

Havre-Saint-Pierre

Au milieu du XIX^e^ siècle, des Acadiens viennent s'établir à *Pointe-aux-Esquimaux* pour mieux assurer leur subsistance. Ils reçoivent la visite de l'abbé Ferland en 1858 qui décrit ainsi leur nouveau milieu de vie: « Pêcheurs, agriculteurs et matelots, les Acadiens ont fait un excellent choix en transportant leur résidence en ce lieu. Ici ils trouvent des terres cultivables, une mer abondante en poisson et en gibier, à leur porte est le port des Esquimaux, complètement abrité par des îles, et en arrière s'étend un excellent pays de chasse ». L'on comprend facilement avec cette description des lieux que les Esquimaux aient choisi de s'y installer autrefois.

Le père oblat Charles Arnaud se rend chez les Acadiens de *Pointe-aux-Esquimaux* en 1857. Il y célèbre la première messe le 29 juin, jour de la fête de saint Pierre apôtre. Il crée une mission sous le patronage de saint Pierre, qui est aussi le patron des pêcheurs, et fait ériger une croix symbolique au bord du fleuve pour en consacrer la fondation. L'érection canonique de la paroisse au nom de *Saint-Pierre-de-la-Pointe-aux-Esquimaux* a lieu en 1872, suivie de près par l'érection civile en 1873. À partir de ce moment, on associe officiellement le nom traditionnel avec le nom religieux. Puis, en 1927, la municipalité modifie son nom en mettant l'accent sur le havre qui caractérise si bien l'endroit. Rouillard, en 1908, écrivait à ce sujet: « Saint-Pierre-de-la-Pointe-aux-Esquimaux est de beaucoup le village le plus important de la côte. C'est en quelque sorte la capitale du Labrador canadien (...). À cause de sa jetée en eau profonde, (il est) un des meilleurs ports d'escale pour tous les bateaux à vapeur qui font le service entre Montréal, Québec et la Côte ». Ce havre lui vaut le nom de *Havre-Saint-Pierre*. Auparavant, le havre lui-même avait connu diverses appellations depuis 1735. La Richardière l'avait alors mentionné sous le nom de « Rade aux Esquimaux ». Bayfield et Bouchette, respectivement en 1832 et 1846, indiquaient « Esquimaux H' (Harbour) ». *Havre des Esquimaux* survient en 1870 par Taché. La variante transformée *Havre Eskimo* est demeurée au plan second pour désigner le *havre Saint-Pierre*. L'*île du Havre* s'accompagne de la même variante *Île Eskimo*. Les Montagnais identifient la municipalité de *Havre-Saint-Pierre* par *Wepmiskaw*, ce qui signifie « Pointe du Castor Blanc ».

Le gentilé Cayen, enne identifie les habitants de la municipalité Havre-Saint-Pierrois, oise est aussi utilisé.

Havre, Île du

Relevé par Richard Testu de La Richardière en 1735, le toponyme « Isle aux Esquimaux » qui identifie cette île située au centre de l'archipel, tire son nom de la « pointe aux Esquimaux » dont la première attestation remonte à 1716. Le même nom fut repris en 1744 et 1755 respectivement par Nicolas Bellin et le sieur D'Anville; ensuite l'île fut identifiée au moyen du seul spécifique « Esquimaux » ou « Eskimo » et enfin par la traduction anglaise « Esquimaux Island » ou « Eskimo Island » depuis 1775 jusqu'aux années soixante du présent siècle.

Un changement important dans l'appellation de cette île fut introduit à partir du mois de mai 1857 par Placide Vigneau qui, relatant l'installation des pionniers de *Havre-Saint-Pierre*, écrit ceci:
« le lendemain, la chaloupe appareilla et se dirigea vers l'ouest, passant au large des îles de Betchewun et St-Charles, et fut mouiller le soir dans l'anse de l'ouest de l'île Esquimaux (L'île du Havre), sans avoir fait aucune exploration ».

Pour lui, le toponyme *Ile du Havre* était encore secondaire; mais trois ans plus tard, il n'utilisera plus que celui-là. Il ne donne aucune raison de ce changement ni de l'origine de cette appellation parce qu'il apparaît évident qu'il faisait référence au havre naturel qu'offrait aux pêcheurs la rive ouest de la *pointe aux Esquimaux*.

Oublions la singulière erreur que fit Gustave Rinfret en 1913 en identifiant cette île, l'*île au Marteau*. Soulignons aussi que le toponyme *Île du Havre*, après s'être implanté dans la population locale, fut entériné par la Commission de géographie du Canada en 1901, rendu officiel en 1953 par la Commission de géographie et employé pour la première fois sur une carte hydrographique en 1975 seulement. À l'instar des éléments spécifiques Mingan, *Perroquets, Sainte-Geneviève* et *Betchouane*, le terme « Esquimaux » est un des plus stables de l'histoire toponymique de l'*archipel de Mingan*.

Remarque

À partir de Havre-Saint-Pierre, il ne sera plus possible de poursuivre le voyage par route. Toutefois, pour permettre au lecteur de prendre, ne serait-ce qu'un bref contact avec les secteurs habités de l'est, nous poursuivrons notre nomenclature, invitant les plus audacieux à tenter l'aventure par voie d'eau.

Jacques Cartier, Détroit de

Grand chenal maritime de quarante kilomètres de largeur environ séparant l'*île d'Anticosti* des *îles de Mingan*, ainsi nommé le 18 juin 1934 par la Commission de géographie, à l'occasion de la célébration du quatrième centenaire du premier voyage du découvreur malouin Jacques Cartier. Sur la mappemonde harléyenne de 1536, il est désigné sous le nom de « détroit Saint-Pierre ». Entre cette date et 1815 où il est identifié par « canal du Labrador » ou « Labrador Channel » il ne semble pas avoir porté d'autres noms. Le toponyme « Passage Mingan » que nous trouvons dans le **Répertoire géographique du Québec** de 1969 est la traduction de « Mingan Strait » qui apparaît sur une carte anonyme de 1896.

Placide-Vigneau, Baie

Le toponyme anglais « Partridge Mount Bay » qui apparaît sur la carte de Joseph Bouchette en 1846 doit être une fausse localisation puisque « Partridge Bay » était alors située entre l'*île Saint-Charles* et l'*île à la Chasse*.

Au fait, cette baie longue et profonde, située entre *Havre-Saint-Pierre* et *La Grande Pointe* n'a jamais été désignée depuis la concession de la seigneurie en 1679.

Aussi, en 1979, pour honorer la mémoire de l'excellent chroniqueur Placide Vigneau (1842-1926) fils de Vital Vigneau, Acadien, qui s'installa avec toute sa famille à « Pointe-aux-Esquimaux » en 1858, la Commission de toponymie a-t-elle désigné cette baie dont les dimensions rappellent la mesure du personnage.

Marteau, Grosse île au

Sous les actuelles *Petite île au Marteau* et *Grosse île au Marteau* l'hydrographe Franquelin écrivit le mot « Moiaques » en 1685, probablement pour rappeler que cette espèce d'oiseaux s'y trouvait en abondance. Ce mot dont l'orthographe actuelle est « Moyac » désigne, comme on sait, le canard eider commun.

Plus d'un demi-siècle plus tard, le sieur D'Anville nota le mot « Baleine », à peu près vis-à-vis de l'actuelle *Grosse île au Marteau*; toutefois à l'instar du premier nom, nous ne pouvons l'appliquer rigoureusement à cette entité géographique.

Le toponyme anglais « Sea Cow » apparaît seulement en 1815 sur la carte de Joseph Bouchette. « Sea Cow » est un terme populaire appliqué aux mammifères marins, notamment le morse qu'on retrouvait dans l'*archipel de Mingan*.

Le toponyme « Sea Cow » parvient jusqu'à nos jours sur les cartes topographiques et hydrographiques. Entre-temps, Eugène Taché le traduisit par « Île Vache Marine » en 1870, Gustave Rinfret par « Île de la Vache Marine » en 1913 et Marie-Victorin par « Grande île à la Vache Marine » en 1926. Toutefois, cette traduction ne s'est pas infiltrée au sein de la population locale de *Havre-Saint-Pierre*. C'est plutôt *Grosse île au Marteau*, employé par Placide Vigneau en 1872, qui s'imposa parallèlement au toponyme *Petite île au Marteau*, appliqué à l'île voisine. La Commission de géographie rendit officiel le toponyme « Île au Marteau » en 1953 auquel elle lui substitua *Grosse île au Marteau* en 1975.

De tous les toponymes de l'*archipel de Mingan*, le terme « Marteau » est des plus énigmatiques. Certains prétendent qu'autrefois les loups marins et quelques espèces d'oiseaux étaient si abondants

qu'on pouvait les tuer à coup de bâtons ou de marteau. S'agit-il du nom familier d'un animal ou tout simplement du nom ou du surnom d'une personne dont on aurait perdu la trace?

Marteau, Petite île au

L'appellation « Walrus Island » donnée par Bayfield en 1832, fut précédée par le mot « Moiaques » que Franquelin écrivit en 1685 sous la *Petite* et la *Grosse île au Marteau*. Ce nom populaire désignant le canard eider n'est donc pas une création des habitants de *Havre-Saint-Pierre* comme on serait tenté de le croire au premier abord.

Sur deux cartes publiées à une dizaine d'années d'intervalle, Nicolas Bellin inscrivit les toponymes « Ile aux Mayades » – sans doute « Moyaques« – et « Ile aux Renards« ; nous ne pouvons cependant préciser à laquelle des deux îles susdites ces toponymes se rapportent parce que le nombre d'îles dessinées ne correspond pas à celui des toponymes.

Walrus qui date de 1832 signifie « morse », grand mammifère marin des régions arctiques, amphibie, caractérisé notamment pas ses deux défenses en ivoire (Odobenus rosmarus). En 1872, Placide Vigneau attribua à cette île et à l'île voisine deux toponymes composés d'un spécifique identique à propos duquel il ne donne pas la raison de son usage.

« Par un coup de vent de N.E. la glace se casse depuis la Pointe Nord de la petite île au Marteau (île Walrus) jusqu'à l'extrémité est de la grande anse S.E. de l'île du Havre et depuis la Pointe Est de la grosse île au Marteau (île Sea Cow) jusqu'en deça du Cap Blanc ».

En 1913, Gustave Rinfret nota le toponyme « Île de l'Entrée », probablement à cause de sa position stratégique vis-à-vis de *Havre-Saint-Pierre*, tandis que le botaniste Marie-Victorin la désigna « Île au Morse » en 1924.

Depuis 1913, trois toponymes furent utilisés pour désigner cette île: « Walrus Island » sur les cartes hydrographiques et topographiques, la *Petite île au Marteau* ou *à Marteau* en usage à *Havre-Saint-Pierre* et enfin l'« île de l'Entrée », relevé chez les cartographes francophones.

Ce dernier fut officialisé en 1953 par la Commission de géographie mais en 1975 « Île de l'Entrée » fut changé en *Petite île au Marteau* qui était employé depuis plus d'un siècle à *Havre-Saint-Pierre*. Seule Marcelle Gauvreau nota la variante « Île du Phare » en 1943 en raison de la présence d'un phare depuis 1916. Notons que la Commission de géographie du Canada avait rendu officiel le toponyme *Petite île au Marteau* en 1927.

Anticosti, Île d'

Située dans le *golfe du Saint-Laurent à 600 kilomètres à l'est de Québec*, cette île a une longueur de 200 kilomètres et une largeur moyenne de 48 à 64 kilomètres.

Selon Potvin, Jacques Cartier a fait la découverte de cette île le 15 août 1534, jour de l'Assomption, c'est pourquoi il l'a dénommée « isle de l'Assumption ».

Certains auteurs ont émis l'hypothèse que le toponyme *Anticosti* serait d'origine espagnole, « ante » et « costa » signifiant « avant la côte ».

En 1542, Roberval et son pilote Jean Alfonse de Saintonge reconnaissent cette île à leur tour et lui donnent le nom d'« île de l'Ascension ».

En 1603, Samuel de Champlain désigne cette île « Anticosty », qui est près de son appellation actuelle. Il s'agirait de l'adaptation en français du terme micmac « Natigosteg » qui veut dire « terre avancée ».

De son côté, en 1600, Peter Heyleyn, cosmographe hollandais, l'avait appelée « Nasticotek » et Jean de Laet confirme cette appellation: « Elle est nommée, dit-il, en langage des sauvages Nasticotec ».

Selon le Père Charles Arnaud, missionnaire sur la *Côte-Nord*, les Montagnais ont toujours appelé cette île « Notiskuan », ce qui signifie « endroit où l'on chasse l'ours ». Encore aujourd'hui, les Montagnais de la *Basse-Côte-Nord* appellent cette île *Natahkuân*, qui veut dire également « endroit où l'on chasse l'ours ».

En 1906, Pierre-Georges Roy, relève la forme « Naticosti » pour cette île, ce qui constitue soit une simple inversion des deux premières lettres, soit une déformation d'un vocable amérindien.

Avec toutes ces variantes pour le même nom de lieu, il devient difficile de retracer son origine exacte. La question reste ouverte.

On dénomme les résidents de l'île, Anticostiens, iennes.

Parent, Banc

Le *banc Parent* est un banc de pêche situé à l'extrémité ouest de l'*île d'Anticosti* dans le *golfe du Saint-Laurent*. Il est bien connu des pêcheurs de la *Côte-Nord* ainsi que des chalutiers et cordiers gaspésiens qui s'y rendent fréquemment. On ne connaît pas l'origine de ce toponyme, mais cette appellation rappelle probablement la mémoire d'un vieux pêcheur du nom de Parent. Pour autre origine possible voir *Pointe-Parent*.

Baie-Sainte-Claire

Ce lieu-dit est le nouveau nom que donna Henri Menier à « English Bay » en 1896. Il voulait rappeler la mémoire de sa mère. Cet endroit a été le premier site développé par cet industriel français. Quelques années plus tard, il construisait *Port-Menier* dans la *baie Ellis* redevenue aujourd'hui la *baie Gamache*.

Port-Menier

Ce village de l'*île d'Anticosti* rappelle la mémoire d'Henri Menier. Il appartenait à une famille d'industriels et possédait des intérêts dans des plantations de cacao en Amérique centrale. Le 16 décembre 1895, il signait le contrat d'achat de l'île devant le notaire William Noble Campbell.

Après une première tentative d'établissement à *Baie-Sainte-Claire*, il déplaça son centre administratif près de la *baie Ellis* qui a repris son nom de *Baie Gamache*, où il y avait la possibilité de construire un port pour l'exploitation des ressources forestières de l'île.
Le village de *Port-Menier* continue encore d'être le centre de services de l'*île d'Anticosti*.

Ses habitants ont comme gentilé Port-Menois, oises.

Gamache, Baie

Cette baie rappelle le souvenir de Louis-Olivier Gamache. Qui est donc ce personnage légendaire surnommé « le sorcier de l'*île d'Anticosti*« ? Né à *L'Islet* vers 1784, Gamache devient vite un aventurier. Il s'engage comme mousse à bord d'une frégate anglaise qui le fera voguer jusqu'au bout du monde. En 1810, il s'installe définitivement sur l'*île d'Anticosti* à l'endroit nommé par la suite *Port-Menier*. Il vit de la chasse, de la pêche et de la traite des fourrures avec les Montagnais de la *Côte-Nord* et du *Labrador* bien que, semble-t-il, cette activité lui soit défendue.

Qu'a donc de particulier cet homme? L'histoire dit que Louis-Olivier Gamache commandait au diable de souffler le bon vent dans ses voiles, qu'il créait des feux follets pour déjouer ses ennemis et qu'il s'offrait quelques bons soupers avec Satan lui-même dans une auberge de *Rimouski*! Cette légende survécut à sa mort survenue mystérieusement en 1854.

C'est ainsi que la plus importante baie de l'*île d'Anticosti*, seul port naturel de l'île, prit le nom de *Baie Gamache*. Toutefois, vers les années 1895, la population commença à dénommer l'entité sous le nouveau vocable de *Baie Ellis*. Selon l'hypothèse émise par un informateur, le spécifique *Ellis* proviendrait de Richard Ellis, explorateur du XIX[e] siècle. Voulant se rendre au *Labrador*, une tempête l'aurait obligé à accoster dans cette baie. En référence à cet événement, les gens identifièrent l'entité à l'aide du toponyme *Baie Ellis* bien que *Baie Gamache* fût déjà en usage.

Suite à la demande d'un citoyen et de l'accord de la population locale, la Commission de toponymie changea le toponyme qui était officiel, *Baie Ellis*, en celui de *Baie Gamache*, en novembre 1983, afin de revenir à son nom original et d'honorer ce non moins original Louis-Olivier Gamache.

Jupiter, Rivière

Ce toponyme identifie le plus important cours d'eau de l'*île d'Anticosti*. Selon une enquête effectuée en 1980, l'appellation *Jupiter* aurait été donnée pour rappeler le fait qu'à l'embouchure de la rivière, la *nuit* venue, on voyait la planète Jupiter et ses satellites.

Ce spécifique identifie aussi un cap et des camps sportifs soit *Jupiter-la-Mer*, *Jupiter Douze*, *Jupiter-Vingt-Quatre* et *Jupiter-Trente*. Ces éléments numériques à l'intérieur du nom veulent rappeler la distance entre l'embouchure de la rivière et le site du camp sportif.

Vauréal, Rivière

Originellement, cette rivière a été connue sous le nom de *Morsal* en souvenir du huguenot Luc Morsal venu s'établir près de la rivière en 1847. Il y est demeuré pendant 45 ans.

Henri Menier rebaptisa cette rivière du nom de *Vauréal* en souvenir d'une de ses propriétés sise sur les bords de l'*Oise* en *France*.

Ce nom identifie aussi un camp sportif, une chute et un lac.

Beaussier

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, en souvenir de Louis-Joseph de Beaussier de l'Isle (1700-1765), commandant de frégate (1744), puis de vaisseau et capitaine de port (1749), détenteur de la croix de Saint-Louis (1750) et chef d'escadre (1764). En 1756, il commanda l'escadre qui amena à Québec le marquis de Montcalm accompagné de ses officiers et de ses troupes. Il s'illustra sur les mers pendant la guerre de Sept Ans et notamment à *Louisbourg*, cet avant-poste de la *Nouvelle-France*.

Grande Pointe, Anse de la

Petite anse bien définie séparant la *pointe Enragée* de la *Grande Pointe* dont elle tire son nom.

Enragée, Pointe

Au sud-est de l'*île du Havre* « pointe plate où la mer brise au fond avec les moindres vents et les courants » (Jomphe, 1960).

Fausse Passe, Île de la

Le mot « Balennes » – peut-être le rorqual bleu (Balaenoptera musculus, Blue Whale) – écrit par l'hydrographe Franquelin en 1685 au-dessus de cette île rappelle la présence ancienne de ce grand mammifère à cet endroit et constitue le point de départ d'une évolution toponymique qui ressemble à celle des principaux toponymes de l'*archipel de Mingan*.

Boishébert nota « I de la Baleine » en 1715 et Richard Testu de La Richardière employa le même toponyme en supprimant toutefois la particule d'appartenance dans ce qui suit : « Pour entrer du coste du NO on passe entre l'isle La Baleine et la dite isle St-Charles ».

En 1744, Nicolas Bellin releva le toponyme « baleine », cependant, à cause de l'imprécision cartographique, il n'est guère possible de l'appliquer à la présente entité géographique.

La traduction anglaise « Whale Island » appliquée par Bayfield en 1832 persista jusqu'aux années soixante du présent siècle. Au début des années 1900, Placide Vigneau affirma que cette entité géographique « fut nommée île de la fausse passe pour la raison que, à marée basse il n'y a pas assez d'eau pour passer en petite berge et même avec un canot tant soit peu chargé. On la nomme aussi Petite île St-Charles ». Bien que ce dernier nom soit encore employé par les anciens, c'est *île de la Fausse Passe* qui s'est imposé et qui fut reconnu officiel par la Commission de géographie en 1960.

Trilobites, Baie des

Désignée par le sieur de La Richardière en 1735 « havre ou baye Saint-Charles » à cause de sa proximité de l'île du même nom, elle fut identifiée doublement en 1784 par James Cook comme étant la « baie du Pillage » ou la « baie des Espagnols ».

Par la suite, Thomas Wright lui attribua faussement le toponyme « Partridge Bay » située à l'est de l'*île Saint-Charles* et Vandenveiden, celui de « Partridge Mount Bay » – c'est-à-dire, la « baie de la Montagne de la Perdrix » – ce qui constituait aussi une fausse localisation. Le toponyme « Trilobite Bay » fut donné par l'hydrographe Bayfield en 1832, à cause de la présence de fossiles en cet endroit. Il fut employé sur les cartes topographiques et hydrographiques au XX^e^ siècle, traduit en 1913 et rendu officiel en 1960 par la Commission de géographie.

Le toponyme « Havre à Charles » relevé par Eugène Taché en 1870 constitue une fausse localisation de « Charles Harbour » située immédiatement à l'est de la *baie des Trilobites* plutôt que la filiation de la première attestation du sieur de La Richardière.

Saint-Charles, Baie de

Elle est située à l'est de la *baie des Trilobites* qui porta au début du XVII[e] siècle le nom de *Baie Saint-Charles*. Le nom dont il est question ici fut désigné d'abord par Charles H[r] en 1832, puis traduit en 1913 par Gustave Rinfret et rendu officiel en 1975 par la Commission de géographie.

Elle tire son nom de l'*île Saint-Charles* située immédiatement au sud.

Saint-Charles, Île

Le première grande île, à l'est de *Havre-Saint-Pierre*. La raison véritable de la présente dénomination qui remonte au début du XVIII[e] siècle nous échappe.

Si le toponyme Sainte-Geneviève a pu être donné en l'honneur de Geneviève Bissot, on peut conjecturer que celui de Saint-Charles le fut en l'honneur de Charles, fils de Louis Jolliet, premier concessionnaire de la *seigneurie des Îles-et-des-Îlets-de-Mingan*, ou du petit-fils de Louis Jolliet, né à *Mingan* en 1715. Cela reste incertain.

Ce qu'il faut plutôt remarquer, c'est la permanence de l'élément spécifique de ce toponyme. En effet, sauf la suppression du mot saint par quelques cartographes anglophones au début du XIX[e] siècle, cet élément spécifique n'a pas changé depuis les origines.

Nous découvrons, au sein de cette permanence du nom, les grands mouvements de l'évolution toponymique à partir d'une première appellation française, d'une part l'anglicisation qui s'étend depuis le milieu du XVIII[e] siècle jusqu'à celui du XX[e], d'autre part la francisation, à partir du moment où la côte fut peuplée de façon permanente par les Acadiens des *îles de la Madeleine*.

Tout comme *Île Sainte-Geneviève*, le toponyme *Île Saint-Charles* ne fut pas anglicisé sur les cartes topographiques et hydrographiques publiées depuis 1950.

Saint-Charles, Havre

« Havre principal de l'île Saint-Charles, l'endroit où les anciens pêcheurs trouvaient tout le nécessaire de la pêche à la morue » (Jomphe, 1960).

Courtemanche

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, en l'honneur d'Augustin Le Gardeur de Tilly, sieur de Courtemanche (1663-1717), enseigne de vaisseau (1690), lieutenant réformé (1692), capitaine (1705) et commandant à la *côte du Labrador* (1714-1717). En retour de ses services comme soldat et ambassadeur, il reçut la concession des pêcheries du littoral du *Labrador*. Il l'explora depuis la *rivière Kégashka*, jusqu'au *havre Saint-Nicolas*. Il mourut au *Labrador* le 29 juin 1717.

Puffin, Baie

Le nom de « Partridge Mount Bay » placé entre l'*île Saint-Charles* et l'*île à la Chasse* fut écrit par Joseph Bouchette en 1815.

L'hydrographe Bayfield désigna ensuite cette entité géographique « Puffin Bay » en 1832. Depuis lors, ce nom n'a pas changé, sauf la francisation du générique, en 1913, et l'emploi simultané de l'élément générique français chez les francophones et de l'élément spécifique anglais sur les cartes topographiques et marines publiées au XX[e] siècle.

En dépit des apparences, il ne s'agit pas d'un anthroponyme mais du nom anglais désignant le macareux moine, vulgairement appelé perroquet de mer.

Coco, Baie à

Le *baie à Coco* dont il s'agit ici est un petit rentrant situé au fond de la *baie des Grès*.

À son sujet, Placide Vigneau se demande avec pertinence si ce nom tire son origine de Narcisse Harvey, un des pionniers de *Kégashka* qui avait « coco » comme sobriquet.

Il est vraisemblable qu'une famille de *Havre-Saint-Pierre* ait donné son nom à l'anse à Coco et Narcisse Harvey, celui de la *baie à Coco*, en raison de la proximité des localités par rapport aux deux lieux nommés.

Betchouanes, Les

Nom collectif attribué officiellement en 1979 par la Commission de toponymie à l'*île à la Chasse* et aux îles qui l'entourent. Lorsque l'*île à la Chasse* est désignée seule, elle porte toutefois le nom d'*Île à la Chasse*.

Chasse, Île à la

La première attestation du nom de cette île est en langue montagnaise et remonte au voyage que fit Louis Jolliet sur la Côte-Nord en 1694. Il écrit dans son journal: « Le soir nous passames Oüebitchioüen 12 lieues dans l'est suest ».

Un peu plus tard, en 1716, nous trouvons une identification précise de l'île dans la Délibération du Conseil de Marine relative au voyage que Boishébert avait fait l'année précédente:

« a une lieue et demie de l'isle St-Charles faisant route au nord est est l'Isle nommée par les Sauvages Ouabedchisüan (il écrit « Isle Honabedchiouan » sur sa carte de 1715) qui a deux lieues de long elle forme un très beau havre du côté de la terre ferme ».

Avant Boishébert et Louis Jolliet, Franquelin avait indiqué le mot Ouichitchicouen sur la terre ferme, vis-à-vis de l'actuelle *île à la Chasse*. Selon toute vraisemblance, dès les premières années de l'histoire française sur la côte du *Labrador*, les Montagnais utilisaient le même terme pour désigner ladite île et un endroit vis-à-vis elle sur la terre ferme.

« Ouichitchicouen, » « Oüebitchioüen », « Ouabedchisüan » et « Honabedchiouan » sont des graphies françaises différentes pour désigner le même mot montagnais. Parmi elles, c'est « Oüebitchioüen » qui est le plus près de la forme amérindienne « Uepitshuan » qui signifie, selon le linguiste Gerry McNulty, « détroit où le courant est fort dans les deux directions« ; tel est le phénomène naturel à l'origine de la désignation, par le même mot montagnais, de deux entités géographiques différentes situées à proximité de ce phénomène.

En 1735, lors du voyage de l'hydrographe Richard Testu de La Richardière, le terme montagnais prit soudain une direction nouvelle. Nous trouvons dans son rapport de voyage l'observation suivante:

« Pour entrer du côté du N.O. on passe entre l'isle La Baleine et la dite Isle St-Charles Les Iles Betchouin sortans de la baye St. Charles l'île aux goillans qui est entre les Quetchoin et le St Charles mais allant vers l'est, il faut se méfier de la pointe du sud des Betchoin ».

Outre l'instruction nautique que ce passage renferme, c'est l'emploi du pluriel qu'il est intéressant de noter. L'hydrographe écrit bien: « les isles Betchouin, » « les Quetchoin » et « pointe sud des Betchoin ». Si la désignation des îles et îlots entourant l'*île à la Chasse* ne revient pas au sieur de La Richardière, il faudrait supposer que, dès les premières années du XVIII[e] siècle, ce sont les propriétaires du poste de *Mingan* et les voyageurs de la *Côte-Nord* eux-mêmes qui commencèrent à identifier ces îles par un toponyme collectif.

L'emploi de ce toponyme au pluriel, aujourd'hui comme hier, s'explique par le fait que l'*île à la Chasse* frangée de petits îlots et de rochers de tous les côtés, sauf vers la terre ferme, offre un rivage indenté par de nombreuses criques.

En 1744 et 1755, Nicolas Bellin et le sieur D'Anville firent franchir un pas de plus au toponyme hybride relevé par La Richardière en supprimant le générique. Tous les deux notèrent le toponyme « Les Betchouen ».

Ainsi, déjà au milieu du XVIII[e] siècle, le terme montagnais primitif avait été accaparé par les Français habitant cette partie de la *Côte-Nord*, puis scindé en deux parties, l'une française et l'autre amérindienne désignant ensemble un groupe d'îles.

Le plus remarquable, tout au long de l'évolution de ce toponyme depuis la seconde moitié du XVIII[e] siècle jusqu'à nos jours, c'est, d'une part, la permanence de la partie amérindienne du terme primitif dans « Les Batchoven », « Betchoven Islands », « la Grande île de Betchewun », les « îles de Betchewun », l'« île de Betchouane », l'« île des Betchouanes » et, d'autre part, l'emploi d'un pluriel désignant clairement un groupe d'îles et d'un autre pluriel appliqué au mot montagnais, comme s'il s'agissait d'un terme désignant des individus.

Parallèlement à l'évolution du terme montagnais, nous voyons apparaître, dès 1765, le toponyme anglais « Hunting Island » sur la carte de Samuel Holland. Sauf le toponyme « Île Hunting » relevé en 1771 par Joseph Smith et en 1870 par Eugène Taché qui tenta de franciser la toponymie de cette époque, « Hunting Island » fut employé jusqu'à nos jours sur les cartes topographiques et hydrographiques par les anglophones, et même par des francophones, parmi lesquels on compte Placide Vigneau lui-même qui s'en servit parfois comme toponyme se-

condaire. « Hunting Island » qui fut traduit *île à la Chasse*, en 1913, fut employé par le botaniste Marie-Victorin en 1924 et par les auteurs de la carte de la *Côte-Nord* du *Saint-Laurent* en 1950. Le toponyme français devint officiel en 1960.

De nos jours, *Île à la Chasse* est couramment employé. Ce toponyme est même juxtaposé parfois au terme montagnais, comme dans « île à la Chasse des Betchouanes ». Cependant, il n'a pas réussi à supplanter le terme montagnais qui, malgré l'amputation des trois premières lettres, est encore largement utilisé pour désigner à la fois le groupe d'îles et d'îlots entourant l'île à *la Chasse* et l'*île à la Chasse* elle-même.

Après la première officialisation du toponyme *Île à la Chasse* en 1960, la Commission de toponymie prit la décision, en 1979, d'appliquer le nom collectif *Les Betchouanes* au groupe d'îles ainsi qu'à l'*île à la Chasse* quand celle-ci est comprise dans ce groupe, et de conserver le toponyme *Île à la Chasse* pour désigner l'île seule.

Calculot des Betchouanes, Île à

À l'instar de plusieurs autres petites îles de l'*archipel de Mingan* qui sortirent de l'anonymat au début du XIX[e] siècle, celle-ci fut appelée « Gun Island », en 1832, par Bayfield. On ignore cependant pourquoi elle fut désignée ainsi.

En 1846, l'arpenteur-cartographe Joseph Bouchette écrivit sur deux cartes différentes les toponymes « Gun I. » sur l'une et « Fun I. » sur l'autre, ce qui, dans le dernier cas, doit être une erreur d'écriture du premier toponyme.

Cette île fut ensuite nommée « Île aux Perroquets de Betchewun » par Placide Vigneau, en 1858, soit seulement un an après l'installation des pionniers de *Havre-Saint-Pierre* et un an, notons-le bien, avant que le toponyme « Île aux Perroquets de Mingan » soit utilisé par le même chroniqueur pour identifier le groupe d'îles à l'ouest de l'archipel. En 1913, Gustave Rinfret identifia confusément cette île par le toponyme « Perroquets Saint-Charles » au lieu de « Perroquets de Betchouane ». Et on continua d'écrire « Gun Island » sur les cartes marines et topographiques.

En 1943, la botaniste Marcelle Gauvreau fit allusion à un sanctuaire d'oiseaux situé aux alentours de l'*île à la Chasse*, mais elle ne précisa pas l'endroit où il se trouvait par rapport aux îles avoisinantes. Or elle aurait dû appliquer le toponyme « Le Sanctuaire » à l'île située immédiatement à l'est de l'*île à Calculot des Betchouanes* ». En effet, depuis 1925, « un recensement des populations d'oiseaux est effectué par le Service canadien de la Faune dans dix sanctuaires répartis le long de la Côte-Nord du golfe du Saint-Laurent. Deux de ces sanctuaires se retrouvent dans l'archipel de Mingan soit ceux de l'île Birch (île à Bouleaux de Terre) et de Wood Island (île au bois) ». Le véritable sanctuaire d'oiseaux se trouvait donc à l'actuelle *île Innu*.

La Commission de géographie officialisa d'abord le toponyme « Île Perroquets Saint-Charles » en 1967, suivant en cela le relevé de Gustave Rinfret puis elle lui substitua en 1975 le toponyme « Le Sanctuaire, » que Marcelle Gauvreau n'avait pas situé.

Cependant comme la population locale continue toujours de désigner cette entité insulaire sous le nom de l'*île à Calculot des Betchouanes*, la Commission de toponymie rendit officiel ce toponyme en 1979, renouant, jusqu'à un certain point, avec la désignation de Placide Vigneau en 1858, car « Calculot » désigne les macareux moine, appelés « perroquets de mer ».

Innu, Île

Cette île voisine de l'*île à Calculot des Betchouanes* fut d'abord identifiée « Green Island » sur la carte de l'arpenteur Vondenvelden en 1803.

La seconde désignation « Wood Island » donnée peu après par Bayfield fut traduite en français par « Île au Bois » en 1913 et en 1950. En 1943, la botaniste Marcelle Gauvreau fit l'erreur de l'appeler « île aux Sauvages » au lieu de la désigner par le toponyme « Le Sanctuaire ». Aussi pour éliminer le flottement toponymique de cette île, la Commission de toponymie remplaça par *Innu* le trop fréquent spécifique « Sauvage » dont les racines historiques ne remontent d'ailleurs guère loin. Innu signifie: « Être humain, Indien » selon Josée Mailhot.

Betchouane, Havre de

Monseigneur Bélanger accorde la signification suivante au mot *Betchouane*: « Rapide; un endroit où le courant de la mer rencontre celui de la rivière ». Jolliet et Franquelin avaient noté le topony-

me à la fin du XVII[e] siècle sous la forme « Ouebitchiouen ». *Betchouane* désigne un lieu-dit, un havre, dont le nom se prononce parfois « Betchewun », et une île qui se trouve être la variante de *Île à la Chasse*.

Sainte-Geneviève, Petite île

Placide Vigneau écrit en 1901 que « Anchor Island » fut « toujours appelé petite île Ste-Geneviève à cause de la proximité de l'île qui porte ce nom »; entendons: depuis l'installation des pionniers de *Havre-Saint-Pierre* en 1857 car, avant cette date, on ignore quel cartographe s'est arrêté à sa désignation. La remarque de Placide Vigneau confirme cet usage puisque D.-N. Saint-Cyr employa le toponyme « Ste-Geneviève Islet » en 1886.

« Anchor Island » employé sur les cartes hydrographiques et topographiques au XX[e] siècle fut traduit « Île à l'Ancre » en 1913 sur la carte de Gustave Rinfret et rendu officiel en 1960 malgré le relevé effectué par la botaniste Marcelle Gauvreau, en 1943, du toponyme populaire.

À cause de l'usage généralisé de *Petite île Sainte-Geneviève*, celui-ci remplaça « Île à l'Ancre » en 1979 à la suite d'une décision de la Commission de toponymie.

Sainte-Geneviève, Île

La première attestation de ce toponyme désignant l'île située à l'extrême est de l'archipel, remonte au début du XVIII[e] siècle. Lors de son voyage d'exploration, en 1715, Boishébert note en effet que l'*île Sainte-Geneviève* est « couverte de bois » et que « le mouillage du côté de la terre y est beau ». Il ajoute: « Il y a de la grève dans cette île et beaucoup de Morue aux environs, on ne sait si elle reste assez longtemps pour faire la pêche. »

Bien que Franquelin n'ait pas relevé ce nom en 1685, on peut conjecturer qu'il fut donné en l'honneur de Geneviève Bissot, première fille de Marie Couillard, veuve de François Bissot qui épousa en secondes noces Jacques de Lalande, le concessionnaire des *îles de Mingan* associé à Louis Jolliet. Qu'il s'agisse d'un toponyme dédicatoire ou non, il faut, en tout cas, signaler que le nom fut employé comme hagionyme (nom de saint) dès les origines.

Depuis lors, le nom de l'île a toujours conservé le même élément spécifique. Compte tenu d'un seul emploi pour désigner à la fois cette île et la *Petite* île Sainte-Geneviève en 1784, compte tenu aussi de l'anglicisation du toponyme aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, nous notons, au cours de l'évolution de ce nom de lieu, des variantes orthographiques, l'emploi des genres masculin et féminin, la suppression du mot saint et enfin l'omission de l'élément générique sous la plume de Placide Vigneau. La forme la plus simple, dépouillée du générique et du mot saint, se trouve sur la carte de Thomas Wright en 1790 et sur celle de 1950: « Geneivere » et « Geneviève. » Exceptionnellement, ce toponyme conserva sa forme française sur les cartes hydrographiques et topographiques publiées depuis 1934.

Mis à part l'*île Saint-Charles*, l'*île Sainte-Geneviève* est la seule autre île de l'*archipel de Mingan* qui ait conservé le même élément spécifique depuis les origines.

Est, Chenal de l'

Situé entre la terre ferme et l'*île Sainte-Geneviève*, ce chenal fut dénommé « East Channel » par Bayfield, en 1832. L'usage du toponyme anglais s'est prolongé jusqu'à nos jours et le toponyme français, datant de 1913, fut officialisé en 1967 par la Commission de géographie.

Le fameux fantôme qui a inspiré à la fois le nom de ce cap et celui de l'île où il se trouve, était un profil étonnant d'une figure fixant l'horizon. Malheureusement, cette sculpture naturelle est tombée à la mer au début des années soixante. L'entité géographique conserve néanmoins le souvenir de ce « fantôme » que la botaniste Marcelle Gauvreau avait remarqué en 1943.

Grande Hermine, Baie de la

Jacques Cartier, en 1535, entreprend sa seconde exploration avec trois navires, la **Grande Hermine**, la **Petite Hermine** et l'**Émérillon**. Au moment de ce voyage, il découvre le *Saint-Laurent* qu'il remonte jusqu'à *Montréal*. La *baie de la Grande Hermine* conserve une trace de ce passage. Les Montagnais la désignent sous le nom de *Baie Appatitatte* ou « Apîtipîu Uâhâu », selon les indications de Gerry McNulty. Ce mot peut se rendre par « il y a baie au milieu, soit « apitipîû », « milieu », et « uâhâu », « il y a une baie ».

Des Herbiers

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965, en mémoire de Henri-François Des Herbiers (1682-1750), chevalier marquis de l'Étenduère, capitaine (1721), commandant (1730), chef d'escadre (1745) et cartographe.

En 1721-22, alors qu'il commandait la flûte royale le **Porte-Paix**, puis la flûte **Le Dromadaire**, il leva des portulans et dessina des cartes des côtes de la *Nouvelle-France*. Lors d'un nouveau voyage, en 1725, à *Louisbourg*, il acheva de rectifier ses cartes et de compléter ses informations. En 1730, il commandait le **Héros** à destination de *Québec*; en 1723, dans un premier trajet, il avait été chargé de poser des balises le long du *Saint-Laurent* ; dans ce second, il fit le relevé des côtes et le sondage du fleuve.

Charles Des Herbiers (1700-52), neveu et fils adoptif du précédent, fut le cinquième gouverneur de l'*Isle-Royale*.

Baie-Johan-Beetz

Né en 1874 en *Belgique*, Johan Beetz acquiert en 1897 une propriété sur la Côte-Nord, dans la baie qui portera son nom plus tard. Il s'y établit définitivement en 1898. Représentant de la compagnie Révillon et Frères, il achète des pelleteries. Devant la belle qualité des fourrures, il augmente le prix versé habituellement aux Amérindiens, ce qui rend davantage justice aux chasseurs et vendeurs de fourrures. Il observe les moeurs de la faune locale et entreprend l'élevage des animaux à fourrure. Il aménage un parc de renards noirs et argentés et devient ainsi un pionnier en ce domaine. Avec un souci de la diffusion, il livre ses techniques dans un volume intitulé **L'Indispensable à l'éleveur de renards argentés** qui est publié à *Montréal* en 1931 et qui est le fruit de « trente-cinq années d'expérience scientifique, technique et pratique », comme le laisse savoir le sous-titre. Johan Beetz se lie d'amitié avec Henri de Puyjalon, inspecteur de la chasse et de la pêche au ministère des Terres et Forêts, qui oeuvre à l'établissement de lois pour la protection des richesses naturelles. En 1929, le gouvernement met sur pied, grâce aux expériences fructueuses de Johan Beetz, le Service de l'élevage des animaux à fourrures de la province de *Québec*. Cet homme a aussi joué le rôle de médecin auprès de la population locale. Il meurt en 1949. Damase Potvin lui rend hommage en écrivant qu'il a accompli « un travail unique en son genre, oeuvre d'une portée scientifique et éducative inestimable ».

Le village où il est demeuré, *Baie-Johan-Beetz*, est érigé en municipalité en 1966. Cependant, le nouveau toponyme s'était inscrit dans l'usage auparavant. Il a succédé à un toponyme d'origine amérindienne qui, selon les différentes prononciations, a connu des graphies diverses correspondant à ce que les orthographes française et anglaise pouvaient rendre. Les Montagnais, rapporte Gerry McNulty, appellent actuellement cet endroit *Piâhtipeht*, qui signifie « village de *Baie-Johan-Beetz* ». Franquelin, en 1685, note « Piastebe ». Bellin, en 1744, indique « Pillage de Baye ». Les formes les plus courantes que l'on remarque à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ sont « Piashte Bay » (Babel, 1866) et « Piastrebaie » que Huard présente comme la défiguration de « Peasthe-Bai » employée par Bayfield en 1851. En 1862, on trouve le registre de la *mission Saint-François-Régis-de-Piastrebaie*. Rouillard écrit tantôt « Piasthe Bay ou Piashti » et « rivière Piasthibaie » ou « rivière Piashte-Baie ». Il signale que des cartographes anglais ont imprimé « Piastre Bay » et même « Piaster Bay ». Magnan, en 1925, donne Piashti-Baie. On peut donc constater que la graphie de ce mot a eu beaucoup de peine à se fixer. Selon les auteurs, le toponyme signifie « baie sèche ». Monseigneur Bélanger ajoute la version suivante: « là où l'eau monte », dérivé de « Piashtibé ». En apparence, ces versions semblent contradictoires. Cependant, elles décrivent le même phénomène. À marée basse, on dit que la baie est sèche parce que l'eau se retire passablement. « Pour entrer dans la baie, dit Hormisdas Magnan en 1925, les navires un peu considérables doivent attendre « que l'eau monte. Les différents points de vue ont pu donner naissance à ces deux traductions.

Comme il arrive souvent, le lieu finit pas s'identifier au nom de quelqu'un qui y a vécu et y a laissé sa marque. C'est ainsi que la baie, le village et le canton ont reconnu le riche apport de Johan Beetz à l'ensemble de la collectivité.

Johan-Beetz

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965 en l'honneur de Johan Beetz (1874-1949), naturaliste distingué, pionnier de l'élevage des animaux à fourrure au *Canada*.

Spar-Mica

Henri de Puyjalon, dans ses **Notes sur le Labrador Canadien**, communique ses observations sur le mica de la *Côte-Nord*: « De la pointe-des-Monts à la Baie Bradore, toute la formation appartient au système cristallin (...) Le mica blanc à grands cristaux y abonde dans les gneiss blancs à gros grains. Quelques échantillons exposés par moi en septembre dernier ont obtenu tous les suffrages des gens pratiques, s'occupant industriellement de cette matière ». Le nom du hameau *Spar-Mica* correspond à celui d'une firme qui avait tenté d'une manière infructueuse d'exploiter du mineral de feldspath dans l'île située vis-à-vis ce hameau. Un quai et un hangar délaissés par la compagnie témoignent de leur essai.

Drucourt

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965 en mémoire d'Augustin, chevalier de Drucourt (1700-62), lieutenant de vaisseau (1741) et des gardes-marines (1743), chevalier de Saint-Louis (1745), capitaine (1751) et dernier gouverneur de l'*Isle-Royale* (1754-58).

Il dut céder à la loi du plus fort et rendre aux Anglais, le 26 juillet 1758, la place de *Louisbourg*, poste avancé de la défense de la *Nouvelle-France*.

Pendant le siège qui dura un mois et 18 jours, il eut une conduite héroïque, de même que madame de Drucourt, qui tirait du canon trois fois par jour, rapporte-t-on.

Costebelle

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965 en souvenir de Philippe Pastour de Costebelle (1661-1717), fils de Barthélemy et de Marie Duplessis, lieutenant du roi (1695), gouverneur de *Plaisance* (1706), puis de l'*Isle-Royale* (1714) et chevalier de Saint-Louis.

Il fut l'un des plus courageux artisans de la défense de la colonie.

Pashashibou, Baie

Pashashibou signifie « rocher pointu ». Le nom dérive d'un mot amérindien « Pishishebau, d'après monseigneur Bélanger. Biggar indique *baie Pashashibou* à l'endroit que Jacques Cartier a nommé « havre sainct Nicolas » en 1535. Outre la baie, l'appellation *Pashashibou* s'applique à une rivière, une pointe, un groupe d'îles et des hauts-fonds. La graphie *Pashashibu* constitue une variante reconnue du nom officiel.

Nabisipi, Rivière

On relève deux traductions assez rapprochées pour expliquer le toponyme amérindien *Nabisipi*. Lemoine, Rouillard, P.-G. Roy et monseigneur Bélanger proposent « rivière de l'homme » comme signification. D'ailleurs, Beauvilliers en 1715 écrit: « R. des Hommes ». Guinard lui attribue un autre sens, celui de « rivière du mâle. Cette version correspond à celle du père Arnaud qui l'interprète ainsi: « Il y a une saison, dit-il, où les mâles parmi les oiseaux aquatiques sont séparés des femelles. Sont-ce les eiders ou autres gibiers qui fréquentent cette rivière? Je l'ignore ».

Le mot *Nabisipi* a figuré sous plusieurs graphies. On retrouve « Napesipi » (Jolliet, 1694), « Napisipi » (Bellin, XVIII[e] siècle) et « Napetipi » (Société de géographie de Québec, 1917). Mais l'orthographe ancienne qui semble la plus répandue est « Nabesipi« ; c'est celle que les divers auteurs mentionnés plus haut utilisent, sauf Roy qui varie quelque peu avec « Nabesippi » et monseigneur Bélanger qui emploie la forme officialisée « Nabisipi ». Le nom s'est reporté de la rivière à une pointe, à des rochers et à un lac dont la variante est *Lac Saumur*.

La Richardière

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 juin 1965 en souvenir de Richard Testu de La Richardière (1681-1741) capitaine de flûte 1722) et de port (1728), maître-pilote dans le *fleuve* et le *golfe du Saint-Laurent*.

Connaissant à la perfection la navigation du fleuve, il pilote tous les vaisseaux marchands. En 1729, il rendit des services signalés, lors du naufrage de l'**Éléphant**.

Il reçut la mission de former d'autres pilotes en les prenant à son bord, et le Conseil de la Marine le chargea successivement du sondage des côtes, battures et ports du *golfe du Saint-Laurent* et de *Terre-Neuve*. Il envoya au ministre des cartes et mémoires concernant ses travaux. Il commandait l'**Hirondelle** (1740) et assura l'inspection des ports, baies et détroits du *golfe du Saint-Laurent*.

Aguanish

Pour le père Guinard, aguanus signifie « petit abri ». Il provient du mot montagnais akwanich: akwan, « abri » et ich, « petit ». Lemoine y voit une étymologie différente. Le mot dérive de Eikuanenanuts, « lieu de déchargement ». *Aguanish* est apparu sous des formes d'écriture sensiblement variées. Au milieu du XVIII[e] siècle, on aperçoit « Goines ». Puis à la fin du XIX[e] siècle, Huard relève diverses graphies en montrant leur filiation: « Goines, Gouanis ou Goinis, Goynish ». Selon cet auteur, ce sont les gens de la côte qui prononcent « Gouanis ». Sur les cartes de l'Amirauté, dit-il, on voit « Agwanus ». Il signale aussi la nouvelle graphie *Aguanus* qui persistera jusqu'à aujourd'hui. En 1869, on proclame le canton de *Goynish*. En 1895, on fonde la mission de *Saint-Félix-d'Aguanus*. L'évolution du nom s'opère de façon irrégulière. C'est ainsi que Rouillard, au début du XX[e] siècle, utilise trois orthographes différentes: « Agouanus », « Agwanus » et « Goynish ».

Aguanus désigne officiellement la rivière et les brisants appelés aussi *Goynish*. On distingue sous cette appellation les rivières *Aguanus Nord* et *Aguanus Nord-Ouest*. *Aguanish*, prononcé fréquemment *Aguanus* et nommé par les Montagnais *Akuânis*, identifie la municipalité de village érigée en 1957.

Michon, Île

Cette île est située en face d'*Aguanish*. D'après J.E. Joncas, explorateur de la *Côte-Nord*, c'est à tort qu'on lui donne le nom d'île: elle serait en réalité soudée à la terre ferme. Selon lui, elle constituerait même l'un des plus beaux endroits de culture de la *Côte-Nord*: tout y pousse et y arrive à maturité.

Plusieurs auteurs, dont Rouillard, Potvin et Vigneau, la dénomment *Île à Michon*. Cette appellation rappelle très certainement une famille de pêcheurs ou de chasseurs de la région.

Natashquan

À la *rivière Natashquan*, « l'ours y est en grande quantité » dit le géographe Eugène Rouillard. Le toponyme *Natashquan* établit un rapport avec ce fait. Il découle, selon Guinard, de « nataskwan », « aller chasser l'ours, aller quérir sa chair », dont les racines se détaillent ainsi: « Nat: aller quérir, à la recherche; ask: ours ». Lemoine traduit le concept amérindien par « lieu où l'on chasse l'ours ». À cette notion, Jacques Rousseau et Henri Dorion ajoutent un élément événementiel: les gens du village de *Natashquan* auraient entrepris un jour une chasse à l'ours, l'intrus ayant pénétré dans la zone habitée. Chez les Montagnais, le toponyme a déjà désigné l'*île d'Anticosti*. Ils disent, selon Arnaud, « Notiskuan », « endroit, lieu où ils vont chasser l'ours » et « Natashkuan », « endroit où l'on voit l'ours nager, soit pour traverser la rivière, soit pour se transporter sur les îles ». Le père Lacombe, quant à lui, apporte une signification éloignée des précédentes en suggérant « place où l'on va chercher de la mousse ».

Le toponyme évolue sous des formes multiples. Le village et la rivière se manifestent sur les cartes et dans les textes dans une orthographe constamment changeante. À la fin du XVII[e] siècle, Jolliet et Franquelin écrivent « Noutascouan ». Au siècle suivant, Bellin indique « Grande R. Natachquoin ». Une transformation régulière s'opère à la fin du XIX[e] siècle qui aboutira à la graphie définitive: « Nataskouan » (Ferland), « Nataskuan ou Notaskuan » (Lemoine), « Natascouan ou Nataskewan » (Lacombe), « Natashquouan » (Puyjalon). Au XX[e] siècle, les auteurs tels que Roy et Rouillard emploient *Natashquan* qui s'affirme de plus en plus jusqu'à l'officialisation. Le nom identifie un canton proclamé le 24 avril 1869, une municipalité de canton érigée en 1907, une réserve indienne, une localité, une rivière, une pointe, un banc de pêche, un havre et une barre. *Natashquan Est* et *Natashquan Ouest* désignent deux rivières. Une troisième se nomme *Petite rivière* Natashwuan, ce qui approche sensiblement la forme courante. Gerry McNulty rapporte que les Montagnais appellent *Natahkuant* la municipalité et *Natahquaniu Hipu* la grande rivière. Voorhis dit qu'un poste de traite aurait été construit à *Natashquan* avant 1710. La Compagnie de la Baie d'Hudson en devient propriétaire au milieu du XIX[e] siècle. Elle l'abandonne, vers 1914.

Le gentilé des résidents de la municipalité est Natashquanais, aise.

Joncas, Île

Cette île est située en face de *Natashquan*. Pendant longtemps, elle a été dénommée *île du Phare*, en raison de la présence d'un phare construit sur une pointe de l'île afin d'éclairer l'entrée du *port de Natashquan*. Il n'y pas de végétation sur cette île et non loin du phare, on remarquait la maison du gardien, M. Joncas – d'où le nom actuel de l'île – juchée sur un rocher de granit rouge.

Pointe-Parent

La localité de *Pointe-Parent* consacre la mémoire du missionnaire de la *Côte-Nord*, l'abbé Pierre-Clément Parent (1733-1784), qui est décédé et a été inhumé à cet endroit, selon les renseignements fournis par monseigneur Bélanger. Gerry McNulty signale que les Montagnais emploient le toponyme *Matshiteu* pour identifier ce lieu.

Duval

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 10 avril 1869, en l'honneur de Jean-François-Joseph Duval (1802-1881), ancien juge en chef de la cour du banc de la Reine.

Kégashka

Kégashka, c'est une « baie de chaque côté de la pointe », une « presqu'île » dit Arnaud, cité par quelques auteurs, ou c'est un « rocher perpendiculaire », une « falaise », préfère Guinard, un « rocher pointu » précise Pierre-Georges Roy.

Cet amérindianyme, auquel on accorde une double signification, a paru sous la forme « Quegaska » au XVII[e] siècle, avec Jolliet et Franquelin. Au début du XVIII[e] siècle, on voit déjà surgir la graphie « Kegaska » et « Kegaskat » dans des papiers de concession datés de 1702 et 1714. L'abbé Ferland en 1858 écrit « Kégachka ». Rouillard, au début du XX[e] siècle, revient à l'écriture du XVII[e] siècle avec « Kegaska ». Il présente aussi la forme *Kegashka* que choisit Pierre-Georges Roy et qui constitue l'orthographe admise. Guinard introduit une modification graphique minime avec *Kégashka* qui sera officialisée. Monseigneur Bélanger a relevé trois autres graphies. Il s'agit de « Tchekaska, Kikaska et Kaska ». Selon Gerry McNulty, les Montagnais dénomment la localité « Tshekahkat », qui signifie « la terre se rétrécit entre deux étendues d'eau ». Désignés par le nom *Kégashka*, on rencontre une localité, une rivière, un lac et une île. *Kégashka* identifie un canton proclamé le 12 juin 1869, une baie, un havre et une pointe.

Musquaro

« La première chose qu'on voit en remontant le cours de la rivière Musquaro, dit le père Arnaud, c'est une montagne qui a la forme d'un ours. La ressemblance est parfaite, paraît-il. Rien n'y manque, pas même la queue. D'où *Musquaro*, « queue d'ours ». » Les auteurs font l'unanimité sur la traduction de *Musquaro* par « queue d'ours ». Cependant, ils n'interprètent pas tous de la même manière l'origine du toponyme. Le père Guinard n'applique pas cette analogie à la même entité géographique que le père Arnaud: la *rivière Musquaro* « est probablement ainsi nommée, dit-il, parce qu'elle est courte comme une queue d'ours ». À la fin du XVII[e] siècle, Jolliet et Franquelin découvrent l'endroit sous le nom de « Mascouarou ». Au XIX[e] siècle et au début du XX[e] siècle, les façons d'écrire le toponyme se font nombreuses, mais la prononciation varie peu. Rouillard inventorie les formes suivantes: « Muskwaro », Mascourao », Maskuaro », « Masquaro » et « Musquaro ». À ces graphies s'ajoutent celles de « Maskouaro » (abbé Ferland, 1863), « Musquarro » (Leclerc, 1911 et Rochette, 1926). Aujourd'hui on reconnaît, sous la forme officielle de *Musquaro*, un hameau, nommé *Mahkuanu* par les Montagnais, une rivière (*Mahkuanu Hipu*), une pointe, un lac et un canton proclamé en 1869. Une appellation similaire, « Musquanousse », désigne un autre lac et une autre rivière situés dans la même région.

Musquaro compte parmi les plus anciens postes de traite de la *Côte-Nord*. On l'établit vers 1710. En 1780, il se trouve sur le territoire concédé à la Labrador Company of Québec. En 1803, la concession passe à la Compagnie du Nord-Ouest qui la transmet à la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1821. Voorhis signale, que sous l'administration de cette compagnie, le nom du poste de *Musquaro* a été changé pour celui de *Romaine*. L'ensemble des opérations cesse définitivement en 1925.

Bissot

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 23 novembre 1908, en souvenir de François Bissot de la Rivière, premier concessionnaire de l'*île aux Oeufs* en 1668. Par la suite, il se déplaça à *Mingan*.

Lalande

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 23 novembre 1908, en souvenir de Jacques de Lalande de Gayon, qui se fit céder, avec Louis Jolliet, les *îles de Mingan* et des postes de pêche à *Mécatina* et dans la *baie de Saint-Augustin*.

La Gorgendière

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 5 décembre 1908, en mémoire de Joseph Fleury de La Gorgendière (1676-1755) qui reçut en héritage de Jolliet le *fief de Mingan*. En 1725, il est principal agent de la compagnie des Indes Occidentales.

Archipel-de-Washicoutai

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 28 novembre 1908. Son nom provient d'un mot montagnais signifiant « qui surplombe la baie ».

Duchesneau

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 17 octobre 1908, en mémoire de Jacques Duchesneau, quatrième intendant de la *Nouvelle-France* (1675-1682). Il accorde plusieurs concessions de pêche sur la *Côte-Nord*.

Gethsémani, Havre

Le nom « Gethsémani-d'Olumen » a d'abord été conféré à la mission du village appelé couramment *La Romaine*. Puis le nom *Gethsémani* a été retenu par le gouvernement fédéral pour désigner le bureau de poste et la réserve indienne. Par extension, on a voulu appliquer officiellement le toponyme à la localité mais, devant l'usage local qui s'affirmait, on a dû conserver l'ancienne appellation *La Romaine*. Seulement un bureau de poste et un havre portent le nom de *Gethsémani*, dont l'inspiration est tirée de l'Évangile.

La Romaine

De la même façon que *Petite-Romaine*, ce toponyme est né d'un nom amérindien présentant une analogie sonore avec *La Romaine*. La *rivière Olomane*, de même que la rivière appelée *La Petite Romaine*, arrosent des dépôts d'ocre rouge dont elles absorbent partiellement la teinte. L'abbé Huard et le père Guinard traduisent respectivement les mots « uliman » et « Olaman » par vermillon; Roy, Rouillard et Magnan donnent comme signification aux toponymes « Rivière Olomanosheebo », ou « Olomanoshibo », ou « Olomanoshibou », celle de « rivière à la peinture ». Cartier, en décrivant le peuple « esquimau », souligne que les hommes se peignent de couleur rouge qui provient du vermillon disponible à cet endroit. Magnan, au XX^e^ siècle, note un usage local qui consiste à peinturer l'extérieur des maisons avec de l'ocre rouge diluée dans de l'huile de foie de morue.

L'appellation amérindienne *Olomane* est demeurée et a été officialisée dans les cas suivants: *Rivière Olomane Ouest* et *Rivière Olomane* (qui comprend trois variantes reconnues: *Rivière Olomanoshibou* ou *Olomanoshibo* ou *Grande Romaine*). Le vocable *Romaine*, largement répandu, est entré dans la composition des toponymes suivants: *La Romaine* (localité et réserve indienne, aussi appelée en montagnais *Uanaman*, qui signifie « la rivière à la peinture à l'ocre », selon Gerry McNulty), *Rivière Romaine*, *Rivière Petite Romaine* (dite aussi *Rivière Romaine* ou *Rivière de la Pointe Romaine* ou *La Romaine* ou *Ulimine*), *Rivière Romaine Sud-Est*, *Rivière Romaine Nord-Est* (qui sert de variante à *Rivière de l'Abbé-Huard*) et *Banc de la Romaine* (banc de pêche). *Grosse île Romaine* et *Petite île Romaine* sont considérées comme variantes, la première de *Île Moutange* et la seconde de *Île Moniac*.

Le nom *Romaine* découle de formes telles « Ouramon » (Jolliet, fin du XVII^e^ siècle), « R. d'eau Ramane » (carte française de 1745), « Oramane R. » (Carver,1763), « Oromaine » (Joseph Bouchette, 1815) et « Oraman » (Sam Robertson, 1841). La graphie *Olomane* se serait tenue rapprochée des formes amérindiennes en usage.

Un poste de traite a déjà réuni trappeurs et commerçants de fourrures à l'embouchure de la *rivière Olomane*. Le poste, à l'origine, s'appelait « Musquaro ». Construit vers 1710, il est abandonné en 1925.

Peuvret

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 6 octobre 1908, en mémoire de Jean-Baptiste Peuvret de Gaudarville, (1632-1697), conseiller du roi et greffier de l'inventaire des Terres sous l'intendant Duchesneau.

Brume, Île à la

Située dans l'*archipel de Ouapitagone*, l'*île à la Brume* est une île rocheuse sur laquelle des milliers de marmettes viennent faire leur nid. Son nom lui a été probablement inspiré par la fréquence des brouillards qui la recouvrent.

On connaît d'autres vocables pour cette île, dont celui d'*Île Fog* et *Kâ-pinipihekâht Ministuk*, toponyme montagnais qui signifie l'« *île des Roches Brisées* ».

Coacoachou, Baie

La *baie* et la *rivière Coacoachou*, dont le nom amérindien signifie « un grand hibou » (sans doute le grand duc, dit monseigneur Bélanger), étaient, selon le même auteur, « hautement appréciées des indigènes et des pionniers ».

Cet historien de la toponymie de la *Côte-Nord* relate en ces termes l'évolution des noms qui ont servi à identifier la baie et la rivière: « Les Indiens avaient un nom spécial pour la rivière, chemin d'accès à leur terrain de chasse: Natastigoua ou Natistagoet, qui pourrait se traduire ainsi: « Pour aller voir s'il y a des caribous ou des porcs-épics ».

Jolliet s'arrête en 1694 au « havre de Natastigoüa, où étaient de nos sauvages à faire des huyles ». Courtemanche (1704-05) en parle en ces termes: « Les sauvages ont continué de monter dans les terres par une rivière qui se trouve à 7 lieues plus bas (que Olomanoshibo) appelée « la rivière du caribou », je crois: appelée ainsi à cause de l'abondance du caribou qu'ils y trouvent. Il y a aussi beaucoup de castors ».

Une carte française de 1784 porte la mention « Hav. de Natistogoat ». À son tour, Thomas Wright en dessine un carton spécial sur sa carte de 1790 intitulé « Natistagoet Harbour ».

Bayfield (1833) décrit les avantages du havre: « La baie de Coacoachou est l'unique endroit où les vaisseaux de fort tonnage peuvent mouiller en toute sécurité sur cette partie de la Côte. L'entrée n'est pas difficile et il y a un excellent havre, suffisamment abrité de la mer ».

Le **Journal** de Placide Vigneau nous révèle que l'endroit était le rendez-vous des pêcheurs au siècle dernier ».

Un lac porte aussi le nom de *Coacoachou*. *Coacoacho* s'emploie comme variante du lac et de la rivière.

Le Gardeur

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 6 octobre 1908, en souvenir de Pierre Le Gardeur de Repentigny – aussi orthographié Legardeur de Repentigny –, qui possédait des intérêts dans les pêcheries du *Labrador*. Monseigneur Bélanger, cependant, associe par erreur ce nom à Augustin Le Gardeur de Courtemanche.

Baie-des-Loups

Le hameau de *Baie-des-Loups* a déterminé son identité d'après le nom de la baie au fond de laquelle il se situe. Bien peu de renseignements nous sont parvenus sur ce toponyme. Monseigneur Bélanger associe à cette baie le nom « Le Loup » que l'on observe dans le langage de Jolliet et de Franquelin, à la fin du XVII[e] siècle. *Île des Loups* prolonge l'utilisation du nom dans le secteur. L'appellation anglaise *Wolf Bay* tient lieu de variante à *Baie-des-Loups*. On peut se demander toutefois si le toponyme employé par Jolliet et Franquelin ne fait pas référence au loup marin si abondant sur la *Côte-Nord*.

Liénard

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 6 octobre 1908. En mémoire de Louis-Daniel de Liénard de Beaujeu (1683-1750), lieutenant de marine, qui fit accorder, en 1749, une concession de pêche dans l'ancien « comté » de *Saguenay*.

Archipel-de-Ouapitagone

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 6 octobre 1908. *Ouapitagone* est un mot montagnais signifiant « endroit où l'on trouve des pierres à aiguiser ».

Ouapitagone du Large, Îles de

Sises dans l'*archipel de Ouapitagone*, ces îles constituent d'excellents postes de pêche pour la morue et sont habitées par quelques familles.

Elles sont composées de roches granitiques et sont si étroitement liées entre elles qu'elles paraissent comme une seule île. Il est à noter que l'une de ces îles ressemble tellement à un mortier, surtout lorsqu'on l'aperçoit du sud-ouest, que les pêcheurs l'ont surnommée *Le Gun* (canon). L'amiral Bayfield dit que cette île constitue un excellent guide pour entrer dans le *havre de Ouapitagone*.

Certains auteurs utilisent *Jupitagon* pour désigner ces îles. *Jupitagon* est, en fait, une corruption du mot montagnais « Shusshupitagon » qui signifierait « pierre à aiguiser ». Le vocable « Jupitagon » viendrait du mot montagnais « Ouapitagon » écrit aussi « Wapitagon ». Les phonèmes /j/ et /w/ sont des semi-voyelles en montagnais et en français, d'où parenté phonétique. Il est, par conséquent, aisé de confondre le /j/ avec le /w/. Le /j/ ou « yod » se prononce « ye » et non « ge » comme en français.

On relève aussi les vocables d'*Île Ouapitagone*, *du Large* et *Îles Outer Wapitagun* pour ces îles. En outre, une enquête menée chez les Montagnais de *La Romaine* a permis de recueillir la forme *Matshafihk" Kâ-i-apit Ministukua*, qui signifie « les îles du lieu où le caribou laid, difforme, s'est assis, c'est-à-dire où il se tenait, où il rôdait ».

Charnay

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 18 mars 1908, en mémoire de Marie-Louise-Renée de Charnay, seigneuresse de *Kamouraska* et femme de Jacques Taché, commandant des postes du roi en 1748.

Archipel-de-Sainte-Marie

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 25 mars 1908. Son nom est d'origine inconnue. Cartier parle des « isles sainct Germain » en 1535. En 1694, Louis Jolliet les appelle les « isles enragées ».

Matchiatic, Île

M. Joncas, explorateur de la *Côte-Nord*, décrit cette île de l'*archipel de Sainte-Marie* comme haute et très escarpée; il y a même un petit lac à son sommet. Elle est fréquentée par toute sorte d'oiseaux de mer. On remarque d'autres graphies pour cette île: *Machiatic* et *Matchiatik*. Selon une enquête menée chez les Montagnais de *La Romaine* en 1979, cette île est dénommée *Kâ-mihistnakâht Ministuk*, qui signifie « grosse île ».

Galibois, Îles

Ces îles sont situées en plein *golfe du Saint-Laurent*, dans l'*archipel de Sainte-Marie*, vis-à-vis de la *pointe à Maurier*.

Selon Potvin, une de ces îles s'appelait autrefois *Île du Navire*. En 1877, un gros navire anglais vient faire naufrage en face de cette île sur un récif de la petite *île de Pêche*. Trois des victimes ont été trouvées et transportées chez un certain Galibois qui demeurait sur l'île d'en face qu'on a appelé plus tard *Île du Navire*.

Plusieurs années plus tard, la Commission de géographie du Québec, aujourd'hui la Commission de toponymie, lui a donné le nom d'*Île à Galibois* pour rappeler la famille Galibois qui a vécu longtemps sur cette île. Le toponyme s'est plus tard appliqué à l'ensemble des îles environnantes, d'où *Îles Galibois*. On mentionne que ces îles sont très fréquentées par les oiseaux de mer. On relève d'autres noms pour ces entités, dont *Îles Middle* et deux toponymes montagnais: *Kâ-tnûnakât Ministukua* et *Upuâmituk*" *Kâ-i-Ahtet Uhâkâtsuk*" dont la signification est manquante.

Mariannes, Îles

C'est un groupe d'îles, une douzaine ou une quinzaine, que l'on voit dans l'*archipel de Sainte-Marie*. Ces îles sont autant de petits rochers sur lesquels viennent s'ébattre des légions de marmettes, de godes et de perroquets de mer. Sur les cartes marines, on les appelle aussi *Southwest Islands*. La signification de ce toponyme est inconnue.

Sainte-Marie, Îles

C'est un groupe de treize îles dont plusieurs ont une étendue assez considérable. Elles sont situées dans l'*archipel de Sainte-Marie* à 15 kilomètres à l'ouest de la *pointe à Maurier*.

Il y a peu de végétation sur ces îles; elles sont plutôt couvertes de mousse. Une multitude de pigeons, de marmettes, de canards et de goélands y passent l'été. On remarque aussi la présence de petits lacs d'eau douce sur les plus grandes îles. On relève d'autres noms pour ces îles, dont celui d'*Îles Saint Mary* et un nom montagnais recueilli en 1979, *Uâhakuteutshuâhp Kâ-takuahk Ministukua*, qui n'a pas de traduction connue.

Pointe-à-Maurier

Pointe-à-Maurier est un hameau qui tire son nom de l'entité géographique où il est situé, la *pointe à Maurier*. Ce toponyme se rapporte, croit-on, à un personnage de ce nom. Toutefois, on ignore tout de son origine. L'abbé Ferland, au milieu du XIX^e^ siècle, indique « Pointe-à-Morier ». Rouillard et Leclerc, au début du XX^e^ siècle, écrivent successivement « pointe Morier » et « Pointe à Marier ». La variante actuelle se dit *Pointe à Mourier*.

Baune

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 11 mars 1908, en souvenir d'un capitaine des gardes du gouverneur de la *Nouvelle-France*, qui obtint une concession de pêche sur la côte nord du *golfe du Saint-Laurent*. C'est à tort que ce nom est ainsi orthographié, car ce capitaine signait « Bonne ».

Bellecourt

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 11 mars 1908, en souvenir de Jacques de Lafontaine de Bellecour – ou Bellecourt ou Belcour – (1704-1765), membre du Conseil Supérieur, qui hérita, en 1733, de Bissot et de Jolliet, de la *seigneurie des Îles-et-des-Îlets-de Mingan* et de la *seigneurie de l'Île-d'Anticosti*.

Saint-Vincent

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 4 mars 1908, en mémoire d'Henri-Albert de Saint-Vincent, enseigne dans les troupes de la marine et concessionnaire d'un poste de pêche, en 1740, sur la *Côte-Nord*, à la *rivière du Petit Mécatina*.

Chevery

Le 6 juin 1747, le capitaine Jean-Baptiste Chevery obtient de l'intendant Hocquart la permission de se rendre à la « Côte de Labrador » afin d'en ramener une cargaison de sel. En 1971, son nom a été donné à la localité de *Chevery*. Ce nom s'applique aussi au bureau de poste.

Archipel-du-Petit-Mécatina

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 11 mars 1908, du nom de la rivière qui le traverse. Pour plus d'explication sur l'origine, voir: *Petit Mécatina, île du*.

Nétagamiou, Rivière

La *rivière Étamamiou* provient du lac du même nom. Puis elle se divise en deux embranchements. Son nom signifie « rivière à deux embouchures », selon monseigneur Bélanger. Les embranchements se dirigent au fleuve en deux voies parallèles dont l'une a gardé le nom de *Rivière Étamamiou* et l'autre s'est appelée *Rivière Nétagamiou*. Cette dernière se traduit par « Rivière qui passe sous terre », d'après le même auteur.

Depuis les explorations de Jolliet, les transcriptions du toponyme amérindien se sont succédées d'une manière assez diversifiée. C'est ainsi qu'on relève « Natoüacamiou » et « Nataougamiou » au XVII[e] siècle, de même que « Natoigamiou », « Montagamion » et « Nontagamion » au XVIII[e] siècle. L'abbé Ferland intervient au milieu du XIX[e] siècle avec « Natagamiou », orthographe que Rouillard emploie au début du XX[e] siècle en signalant qu'on utilise aussi « Nokatamu » et « Nogatamu ». Par la suite, on voit « Natagamu » qui devient *Netagamu*, variante actuelle de *Nétagamiou*, nom officiel d'une rivière et d'un groupe d'îles situées dans l'*archipel du Petit Mécatina*. *Netagamu River* compose la seconde appellation du bureau de poste de *Chevery*. La *rivière Nétagamiou* est dite en montagnais *Atauakamaich Hipu*. Près de cette rivière, on pratiquait la traite des fourrures dans un poste en activité au XVIII[e] siècle.

Nétagamiou, Îles

Situées dans l'*archipel du Petit Mécatina*, ces îles sont reconnues comme un excellent site de pêche. On y trouve beaucoup de fruits sauvages tels les bleuets et les « chicoutés », sorte de ronces à tiges rampantes dont le fruit mûr est peu sucré. Les chicoutés sont de petites baies rouges qui poussent partout en abondance sur la *Côte-Nord* et dont on fait une excellente gelée.

On connaît d'autres variantes graphiques pour cette île, dont *Natagamiou* et *Netagamu*. Cependant on ignore le sens de ce toponyme montagnais.

Harrington, Îles

On donne ce nom à un groupe d'une dizaine d'îles s'étendant du *cap Airey* à 10 kilomètres environ à l'est de la *rivière Nétagamiou*, dans l'*archipel du Petit Mécatina*.

Un ensemble de quatre îles forme en fait ce qu'on appelle la localité d'*Harrington Harbour*. La population de cette localité est presque toute d'origine terreneuvienne, vivant surtout de la pêche à la morue et au hareng et de la chasse. Elle est venue s'y établir au milieu du XIX[e] siècle. Il n'y a pas de bois sur ces îles mais on y remarque un bon havre pour les bateaux de plus de 500 tonneaux.

Le 30 juillet 1535, Jacques Cartier prend connaissance de ces îles et les dénomme « Ysles saincte Martre ».

Harrington Harbour

Pour l'origine de ce toponyme, voir *Harrington, Îles*.

Petit Mécatina, Île du

Située dans l'archipel du même nom à l'ouest de *Tête-à-la-Baleine*, l'*île du Petit Mécatina* est plus grande que l'*île du Gros Mécatina*. En effet, elle mesure environ 12 kilomètres de longueur sur 5 kilomètres de largeur, soit près de 2,5 fois plus vaste que l'*île du Gros Mécatina*. Elle n'est guère accessible sauf du côté nord et à marée haute seulement. Les qualificatifs petit et gros s'appliquaient aux postes de traite et non pas à la superficie des îles.

Le vocable « mécatina », du montagnais « mekatinau » qui signifie « c'est une grosse montagne », est relié directement à la topographie de l'île qui est surtout formée de collines ne dépassant par 55 mètres. « Mécatina » est un terme en usage depuis le XVII[e] siècle. Plus tard, en 1740, on y fonde le poste de traite de *Petit-Mécatina*. On relève aussi le nom de l'*île Little Mecatina*.

Céry

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 4 décembre 1876, en souvenir de Philippe-Marie d'Ailleboust de Cerry-aussi orthographié Céry – qui obtint des droits de pêche dans le « comté » de *Saguenay* en 1753-1754.

Petit Mécatina, Rivière du

Ce nom montagnais, dit monseigneur Bélanger, « s'applique d'abord aux hauteurs de Mécatina, sur la terre ferme, qui s'élèvent à 270 pieds au-dessus de la mer et constituent le plus haut sommet entre Mingan et Brador. C'était sans doute un point de repère utile pour les indigènes. Le vocable s'est étendu ensuite à l'île avoisinante. En réalité, l'île du Gros Mécatina est moins longue et moins haute que l'île du Petit Mécatina ». Les auteurs associent le toponyme *Mécatina* au relief montagneux des lieux, mais ils interprètent différemment l'aspect descriptif qui s'y rattache. Pour Lemoine, « Mekatinau » ou « Makatinau » signifie « là où se trouve une grande montagne ». Pour Arnaud, il s'agit d'une « montagne abrupte ». *Mekatina* prend racine, en langue crie, dans le mot « mikatina », « mik » voulant dire rouge, « atin », montagne, d'où la traduction « montagnes rouges » par le père Guinard. Mais on a recueilli aussi une autre version, « Makewâtinâk », qui signifie « parmi les collines ».

Au début du XX[e] siècle, la Commission de géographie du Québec tente d'officialiser la graphie « Mekattina », mais l'orthographe *Mécatina* est si répandue et si ancienne (Deshaies indique « R. Petit Mécatina sur sa carte de 1704), qu'elle a réussi à subsister à quelques variations près et à s'imposer légalement.

Au nom de *Mécatina*, on identifie des collines, un havre, un banc de pêche et une île. *Petit Mécatina* réunit sous la même appellation une rivière, nommée par les Montagnais *Natauakamia Hipu* ou *Kuekuatsheunekap Shipu*, une île et une anse situées toutes deux dans l'*archipel du Petit Mécatina* qui a donné naissance, en 1908, au canton nommé *Archipel-du-Petit-Mécatina*. Sur la terre ferme, on remarque la rivière, le lac et le *cap du Gros Mécatina*, qui apparaît sur la carte de Franquelin de 1685, sous le nom de « Mecatinachis ». Dans l'*archipel du Gros Mécatina*, se dresse l'*île du Gros Mécatina* dotée d'un havre du même nom. L'*archipel du Gros Mécatina* a reçu de la part de Cartier, en 1535, le toponyme « ysles saincte Martre », alors que Jolliet accorde au même archipel le nom « Isles Ste Claire », en hommage sans doute à sa femme Claire-Françoise Bissot. Deux postes de traite sont érigés dans ce secteur au XVIII[e] siècle, *Gros-Mécatina* (1738) et *Petit-Mécatina* (1740).

Montesson

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 22 janvier 1908. En mémoire de Joseph-Michel Le Gardeur de Montesson, officier des troupes de la marine et concessionnaire des droits de pêche dans le « comté » de *Saguenay*.

Tête-à-la-Baleine

Tête-à-la-Baleine, Mistamek" Uhtukuan en montagnais, évoque le grand mammifère marin qui a longtemps fait partie du mode de vie des habitants de la *Côte-Nord*. Le nom provient d'une île de l'*archipel du Gros Mécatina*, laquelle, dit Huard, « ressemble à une tête de baleine se soulevant au-dessus des eaux; (...) l'appellation (...) s'est étendue plus tard à la localité toute entière » et au havre.

Tête à la Baleine, Île de la

Sise dans l'*archipel du Gros Mécatina* près de *Tête-à-la-Baleine*, cette île est un excellent poste de pêche pour la morue et le hareng et pour la chasse au loup marin. Elle a donné son nom à la localité de *Tête-à-la-Baleine*. Ses habitants sont disséminés ici et là, sur les îles environnantes et sur la terre ferme. On la désigne aussi sous les noms de: *Île Tête-à-la-Baleine*, *Île de Tête-à-la-Baleine*, et *Whale Head*.

Archipel-du-Gros-Mécatina

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 11 mars 1908, qui tire son nom de la rivière qui le traverse.

Cormorans, Île des

Située dans l'*archipel du Gros Mécatina* non loin de *Harrington Harbour* sur la côte nord du *golfe du Saint-Laurent*, cette île n'est, en fait, qu'un rocher couvert de mousse et de broussailles. Cependant, elle constitue un bon endroit pour la chasse aux loups marins. Certains auteurs la dénomment *Île aux Cormorans*, d'autres *Shag Rocks*. L'appellation réfère aux oiseaux du même nom.

Gros Mécatina, Île du

Sise dans l'archipel du même nom, vis-à-vis *Baie-des-Moutons* (*Mutton Bay*), cette île constitue un bon poste de pêche pour la morue et le homard et pour la chasse au loup marin. Elle a été occupée successivement, au XVIII[e] siècle surtout, par plusieurs compagnies de pêche. On y aurait même trouvé un poste de traite.

Comme l'*île du Gros Mécatina* – qui provient du montagnais « mekatinau » et signifie « c'est une grosse montagne » – est avancée dans la mer et assez haute, on l'aperçoit de loin dans toutes les directions. De plus, elle possède un bon havre où les plus gros navires peuvent mouiller en sûreté. Ce qui n'empêche pas pourtant la **Macrée**, une frégate du roi de *France*, d'y faire naufrage en 1755.

On relève aussi le terme *Île de Mécatina* comme variante.

Marmettes, Îles aux

Situées dans l'*archipel du Gros Mécatina*, elles sont appelées *Îles Murr* sur certaines cartes. Ces îles sont coupées perpendiculairement, très élevées et d'un accès difficile.

Sur leur sommet, qui est plat, des milliers d'oiseaux de mer – des marmettes surtout, d'où le nom des îles – venaient autrefois déposer leurs oeufs. Les tueries excessives auxquelles on s'est livré pendant si longtemps ont contribué à leur dépeuplement.

On relève aussi *Îles Marmette* pour cette entité, il s'agit sans doute d'une variante orthographique de « Marmettes ».

Trois Collines, Île aux

Cette île est sise près de l'*île du Gros Mécatina*. Sur les sommets des collines, qui ont donné leur nom à l'île, poussent des bleuets et des « chicoutais » (ou chicoutés), appelés aussi « plaquebières ». Le chicoutai est une sorte de ronces à tiges rampantes dont le fruit est à peine sucré. Il pousse surtout sur la rive nord du *Saint-Laurent*. L'île est surtout fréquentée par les outardes.

On connaît une variante à ce nom, *Trible Hill*, qui paraît sur certaines cartes marines.

Caribou, Île

Sise dans l'*archipel du Gros Mécatina*, cette île a une superficie d'environ 120 hectares. On y a installé, autrefois, une manufacture de guano qui est un engrais riche en phosphate et en azote provenant surtout d'excréments d'oiseaux et de débris de poissons. Aujourd'hui, il est encore possible de voir les vestiges de cette fabrique. On y fait également la pêche à la morue sur une haute échelle.

Certains auteurs la dénomment *Île du Caribou* probablement en souvenir de la présence de ce mammifère sur cette île. Selon une information fournie par le Service hydrographique du Canada, en 1965, *Caribou Island* est une forme assez usitée. On relève aussi la forme *Île Organ* pour cette entité.

Boishébert

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 22 janvier 1908, en souvenir de Henri-Louis Deschamps de Boishébert (1679-1736), titulaire de la *seigneurie de Rivière-Ouelle*. Capitaine d'une compagnie des troupes du détachement de la marine en *Nouvelle-France*, il sera commandant à *Détroit*, de 1728 à 1734.

Baie-des-Moutons

Il existe peu d'explications quant à la signification de ce toponyme. Huard se demande si cela peut correspondre à « l'écume blanchissante » des vagues. Toutefois, un voyageur anglais, E.T. Fletcher, apporte la description suivante: « les collines qui circonscrivent la baie sont toutes « moutonnées » ou arrondies au sommet ». C'est ce qui expliquerait l'analogie avec les moutons auxquels la toison de laine donne une certaine rondeur. La *baie des Moutons* aurait donc entraîné l'apparition d'autres toponymes: celui de la localité de *Baie-des-Moutons* et celui d'une île intégrée à l'*archipel du Gros Mécatina*. Les Anglais ont transféré les différents noms dans leur langue en traduisant moutons par « mutton », ce qui a donné *Mutton Bay* et *Mutton Island*. Une combinaison du français et de l'anglais a produit *Île Mutton* comme variante. *Mutton Bay* est passé dans la nomenclature officielle des bureaux de poste.

La Tabatière

La Tabatière représente un exemple typique de la déformation française d'un mot amérindien, déformation qui imprègne le mot d'une signification fort différente de sa signification initiale. Du toponyme amérindien « Tabaquen » on est passé à « Tapatienne », puis à « Tabatière ». Le terme original voulait dire « sorcier ». Monseigneur Bossé, dans les **Annales de la propagation de la Foi** de 1887, raconte que les Amérindiens avaient coutume, avant de pénétrer dans les bois pour la chasse, de consulter les jongleurs qui leur donnaient des indications sur leur voyage. *La Tabatière* s'applique à une localité et à une baie. On abrège quelque peu le toponyme en disant souvent *Tabatière* au lieu de *La Tabatière*.

Baie-des-Ha! Ha!

Il existe plusieurs hypothèses quant à l'origine du toponyme *Baie-des-Ha! Ha!* « Dans les anciens lexiques, dit DeCelles, Ha Ha s'emploie pour désigner un passage sans issue, une impasse ». Comme il en existait à Paris au XVII[e] siècle. En 1704, Courtemanche inscrit « Baye d'ahaha », Ahaha étant une variante de l'ancien mot français « ahan » qui veut dire « effort, peine, travail, labeur, fatigue ». D'autres croient que les sons Ha! Ha! auraient pu manifester une expression de surprise à la vue subite du paysage grandiose offert par la baie. Léonidas Larouche suppose que le nom viendrait plutôt du mot huron « ahaha », qui signifie « chemin ». On estime par ailleurs que cette baie à plusieurs échancrures se distingue de la *baie du Ha! Ha!* à proximité de la municipalité de *Bic* qui ne possède qu'un rentrant. La forme plurielle de la *baie des Ha! Ha!* pourrait suggérer cette distinction. On a transposé le nom de la baie au hameau *Baie-des-Ha! Ha!* appelée couramment *Ha-Ha-Bay*. Puis, l'expression des « Ha! Ha! » s'est accolée à une rivière. *Baie Hâhâpîn Vâhâu* est le toponyme montagnais. Il signifie « baie des raisins de mer ».

Archipel-de-Kécarpoui

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 23 janvier 1908. Il s'agit d'un mot d'origine montagnaise signifiant « Rivière au porc-épic ».

Guet, Île du

Située dans l'*archipel de Kécarpoui*, l'*île du Guet* est ainsi nommée du fait qu'on y avait construit, autrefois, une cabane où un pêcheur s'installait pour guetter l'arrivée des troupeaux de loups marins. Aussitôt que ces bêtes étaient signalées, on tendait les filets pour les capturer. On relève aussi *Île Watch* pour désigner cette entité.

Kécarpoui, Île de

Cette île est située dans l'*archipel de Kécarpoui*, à environ 30 kilomètres à l'ouest de la *rivière Saint-Augustin*. Elle est dénuée de tout bois mais constitue une bonne zone de pêche pour le saumon et le homard et pour la chasse au loup marin.

On relève plusieurs graphies du toponyme depuis le XVIII[e] siècle: *Kécarpoué, Kékarpoué, Thekaapoin, Chicapoué* et *Kékarpoui*. Ce vocable, d'origine montagnaise, signifierait « rivière au porc-épic ».

Affligées, Îles des

Ces îles sont situées dans l'*archipel de Kécarpoui*. Selon M. Joncas, explorateur de la *Côte-Nord*, ce sont les îles à peu près les plus tristes de tout le golfe. Elles sont battues sans cesse par les vents et par les flots de la mer qui les rongent et les effritent. On y retrouve, cependant, une multitude d'oiseaux de mer. Autour de ces îles, on fait la pêche à la morue et on chasse le loup marin.

Selon Potvin et Rouillard, ces îles portent aussi le nom d'*îles Affligées*, probablement à cause de la tristesse des lieux.

D'Audhebourg

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 22 janvier 1908, en l'honneur de Jean-Louis Volant d'Haudebourg – aussi orthographié d'Audhebourg –, propriétaire du poste de *Mingan* à partir de 1735-1736 par suite de son mariage avec Marie Mors, veuve de Jean Jolliet et par bail des héritiers de François Bissot.

Cook

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 22 janvier 1908, en mémoire de l'illustre navigateur et géographe anglais James Cook, qui explora le *Saint-Laurent*, en 1759, lors du siège de *Québec*, et en dressa la carte.

Lecouvé, Île

Située à l'est de l'*île Mauger*, dans l'*archipel de Kécarpouil*, l'*île Lecouvé* est un bon endroit de pêche et, autrefois, constituait un merveilleux site de chasse au canard et au gibier de toutes sortes. L'île porte le nom d'un vieux chasseur français qui a passé presque toute son existence sur les îles de cette région.

Bougainville

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 9 juillet 1907, en souvenir de Louis-Antoine de Bougainville (1729-1811), aide de camp de Montcalm et célèbre explorateur.

Saint-Augustin

Augustin Le Gardeur de Courtemanche (1663-1717) détient, en 1702, une concession sur la *Côte-Nord*, s'étendant de la « rivière Kégaska » au « fleuve Kessessakiou ». On lui donne alors, pour une période de dix ans, des droits exclusifs de traite des fourrures et de chasse aux phoques. On l'autorise à pêcher la baleine et la morue. Augustin de Courtemanche développe de bonnes relations avec les Amérindiens. Une trentaine de familles montagnaises viennent s'établir dans la concession et travailler comme chasseurs et trappeurs. En 1714, le roi accorde à Courtemanche la « baye de Phélypeaux » (*baie de Brador*) avec les îles avoisinantes. Celui-ci peut bénéficier de cette offre jusqu'à la fin de ses jours, avec la possibilité de faire la traite, la chasse et la pêche. La même année, le roi le gratifie, au moyen d'une nomination, du titre de commandant de la *côte du Labrador*. Il a pour fonction de régler les différends qui peuvent survenir au sujet des emplacements de pêche.

Un poste de traite a été bâti à l'embouchure de la *rivière Saint-Augustin*, identifiée « Pegoüasiou » par Jolliet et « Pegouatchiou » par Franquelin, ce qui signifie « rivière trompeuse » selon monseigneur Bélanger. Le poste a connu une vie très active et a attiré plusieurs Montagnais. La Compagnie de la Baie d'Hudson l'a acquis en 1854 et, au début du XX^e^ siècle, le poste réunissait encore plusieurs habitants.

Divers lieux présentent un hommage à Augustin Le Gardeur de Courtemanche en associant le prénom sanctifié de saint Augustin, à une localité, une rivière, une baie, un archipel, des îles, une passe, un havre et un canton qui s'appelle *Archipel-de-Saint-Augustin*. Le bureau de poste se nomme *Saint-Augustin-Saguenay*. Ce mot composé relie le nom de la localité à celui de la division de recensement de *Saguenay*. Cette appellation permet de mieux localiser l'endroit, car il existe d'autres lieux nommés *Saint-Augustin* au *Québec*.

Les Montagnais désignent aujourd'hui cette rivière sous l'appellation *Pakua Hipi*, qui signifie « petite rivière à eau peu profonde ».

On nomme Augustiniens, iennes les habitants de la localité.

Archipel-de-Saint-Augustin

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 23 janvier 1908, en mémoire d'Augustin Le Gardeur de Courtemanche (1663-1717), commandant de la côte nord du *Labrador*.

Grande Passe, Île de la

Sise dans l'*archipel de Kécarpouil* sur la côte nord du *golfe du Saint-Laurent*. Comme toutes les îles de cette région du *Québec*, l'île *de la Grande Passe* sert de refuge à une multitude d'oiseaux de mer et de grève. Son étendue est d'environ 10 kilomètres; elle est rocheuse et dépourvue de bois.

On retrouve sur plusieurs cartes marines un autre nom pour cette île, soit *Île Outer*. Jusqu'à maintenant, on ne connaît pas l'origine de ce toponyme, ni celle d'*Île de la Grande Passe*. Mais dans ce dernier cas, on peut croire qu'il réfère au passage qu'empruntent les pêcheurs pour accéder à leurs lieux de pêche, à moins qu'il ne s'agisse d'un vocable référant à une réalité de la chasse aux loups marins.

Grosse Île, La

Située à l'entrée de la *rivière Saint-Augustin*, dans l'*archipel de Kécarpoui*, *la Grosse Île* est un rocher d'une longueur de 6 à 8 kilomètres, élevé et avancé dans la mer. On l'aperçoit de loin dans toutes les directions. Ses grèves et ses baies sont très fréquentées par le gibier de mer. Elle possède deux beaux ports, où les plus gros vaisseaux peuvent se mettre à l'abri lors des tempêtes, toujours violentes, dans cette région. On connaît une autre variante pour cette entité, soit *Île River*.

Barreaux, Île des

L'île est située dans l'*archipel de Saint-Augustin*. Il y avait autrefois beaucoup de canards molaques, appelés aussi eiders, sur cette île. Elle est légèrement boisée.

Certains auteurs la nomment *Île au Barreau*. On cherche en vain l'origine de son nom.

Paul-Nadeau, Île

Cette île est sise dans l'*archipel de Saint-Augustin*, à l'entrée nord-est de la *baie Saint-Augustin*. Sa superficie est d'environ 121 hectares et elle est réputée comme un excellent poste de pêche au saumon et à la truite. Elle doit son nom à un certain Paul Nadeau qui fut, paraît-il, le premier à venir s'y établir. Sur certaines cartes marines, on retrouve *Île Dog* comme variante.

Genévriers, Île des

Sise dans l'*archipel de Saint-Augustin*, cette île, assez étendue, constitue un excellent poste de pêche placé entre les rivières *Saint-Augustin* et *Coxipi*. Quelques auteurs la dénomment *Île aux Genévriers*. Autrefois, l'île était aussi connue sous le nom d'*Île Juniper*, en raison aussi des genévriers qui y poussaient. Chez les Montagnais de la *Côte-Nord*, on l'appelle *Anik Unipîm*.

Son nom lui vient de ce que dans les coulées, il pousse du genévrier, plante de la famille des conifères qui sert à la fabrication du « gin ». On y pêche également la truite et le saumon.

Forgeron, Île du

Cette île est située dans l'*archipel de Saint-Augustin*, en face du canton de *Bougainville*.

D'après M. Joncas, explorateur de la *Côte-Nord*, son nom lui viendrait d'un habitant de l'île, dont le métier était celui de forgeron. Autrefois, il y avait beaucoup de gibier de mer sur cette île.

Bayfield, Île

C'est une grande île située dans l'*archipel de Saint-Augustin*. On l'a désignée autrefois sous le vocable d'*île au Sable* ou *Sandy Island*, selon une carte de « Cabotia » compilée par John Purdy en 1828.

La Commission de géographie l'a dénommée *Île Bayfield* en souvenir du célèbre hydrographe anglais, l'amiral Henry Woolsey Bayfield (1795-1885), qui fit, à partir de 1830, le relevé topographique du *fleuve* et du *golfe du Saint-Laurent*. Les cartes qu'il a alors dressées de la région font encore autorité aujourd'hui.

Brouage

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 9 juillet 1907, en souvenir de François de Brouage (1692-1783), commandant du roi sur la *côte du Labrador* de 1718 à 1760.

Chécatica

« Il y a des buissons autour de l'eau » et « là où les broussailles entourent l'eau » définissent le toponyme amérindien *Checatica*. Le nom, qui remonte au XVIII[e] siècle, s'est présenté sous diverses formes dont « Shikatokau », « Shécatica », « Chécatika » et « Chicataca ». Au début du XX[e] siècle, les cartes utilisent l'appellation « Shécatika », mais la Commission de géographie voulant franciser davantage le toponyme approuve comme forme officielle *Chécatica*. Une rivière, un lac et une île paraissent sous ce nom.

La *baie Shekatika* joue le même rôle de variante par rapport à la *baie de Jacques-Cartier*. Dans la langue amérindienne, on emploie les expressions *Netsheskatakau Shipus* et *Netsheskatakau Nipi* en ce qui a trait à la rivière et au lac.

Jacques-Cartier, Baie de

Jacques Cartier entreprend son premier voyage au *Canada* en 1534, à une époque où la *France* cherche à « découvrir, selon un ordre du roi, certaines ysles et pays où l'on dit qu'il se doibt trouver grant quantité d'or et autres riches choses ». La découverte d'une route qui permettrait d'atteindre l'*Asie* par l'Occident représente un autre objectif majeur des expéditions du XVI[e] siècle.

Né à *Saint-Malo* en 1491, le navigateur traverse l'*Atlantique* en 1534 et fait le tour du *golfe du Saint-Laurent* qu'il trace sur une carte. Il cherche activement une voie de pénétration dans les terres. Il visite la *baie de Gaspé* et la *baie des Chaleurs*, puis se dirige dans le golfe, mais se laisse arrêter par l'*île d'Anticosti* et par les *îles de la Madeleine* qu'il prend l'une pour une péninsule et les autres pour de la terre ferme. En 1535-1536, il effectue un second voyage qui le conduira jusqu'à *Montréal*. Le grand fleuve qui pénètre loin dans le continent est maintenant découvert. Jacques Cartier raconte ses relations avec les Amérindiens et décrit les ressources naturelles qu'il voit le long de son parcours. Il revient en *France* avec un chef Amérindien. Ses récits merveilleux nourrissent des espoirs. On croit pouvoir trouver de l'or et des diamants. Cartier revient en 1541, recueille des spécimens qu'il rapporte en *France*, mais l'or et les diamants escomptés se révèlent être du fer et du quartz. C'est le dernier voyage de Cartier au *Canada*. Il meurt en 1557 dans son village natal. Les expéditions de Cartier n'ont pas rencontré les objectifs principaux formulés à l'époque.

Cependant, par ses découvertes et ses descriptions de la vie des Amérindiens, il a fourni un apport considérable à la connaissance du pays et a préparé l'établissement français sur le continent nord-américain. Comme le dit l'historien Marcel Trudel, qui a écrit une biographie de Cartier, le grand navigateur malouin « découvre en 1535 le fleuve Saint-Laurent qui sera l'axe de l'empire français d'Amérique, la route essentielle par laquelle les explorateurs s'élanceront vers la baie d'Hudson, vers l'horizon mystérieux de la mer de l'Ouest et vers le Mississipi. Découvreur d'un des plus grands fleuves du monde, Cartier est au point de départ de l'occupation par la France des trois quarts d'un continent ».

Marsal

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 9 juillet 1907, en mémoire d'Antoine Marsal, négociant de *Québec* et concessionnaire de droits de pêche dans le « comté » de *Saguenay*, en 1735 et 1753.

Mistanoque, Île

Contiguë à l'*île Chécatica* dans l'*archipel de Saint-Augustin*, cette île a presque 1,2 kilomètre de longueur et est très fréquentée par les oiseaux de mer.

Mistanoque est un vocable montagnais qui signifie « grande île ». On ne connaît pas d'autre appellation pour cette île.

Chécatica, Île

Située dans l'*archipel de Saint-Augustin* à environ 32 kilomètres de Saint-Augustin, cette île mesure un kilomètre de longueur et atteint 50 mètres de hauteur. C'est un endroit reconnu pour la pêche.

Plusieurs auteurs la dénomment *Île Shécatika*, *Île Shekatika*, *Île Chikataka* et *Île Chécatika*, qui ne sont que des variantes graphiques de *Chécatica*. Ce vocable montagnais est attesté depuis le XVIII^e^ siècle. Selon le père G. Lemoine, il viendrait de « shikatikau » qui signifie « il y a des buissons autour de l'eau ».

Archipel-du-Vieux-Fort

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 9 juillet 1907. Son nom est emprunté à un ancien fort français érigé dans la *baie de Phélypeaux* par Augustin Le Gardeur de Courtemanche.

Chiens, Îles aux

Situées dans l'*archipel du Vieux-Fort*, ces îles sont renommées pour la pêche à la morue et pour la chasse au chien de mer ou phoque. Sa superficie est d'environ 12 hectares et il n'y pousse que du foin. En 1534, Jacques Cartier les nomme « Toutes Isles ».

En 1908, des habitants du *Maine* et de la *Nouvelle-Écosse*, s'imaginant que cette île contenait des trésors cachés par des corsaires, y firent des fouilles profondes et coûteuses, mais en vain.

La plupart des cartes marines utilisent *Dog Islands* pour les désigner. Certains auteurs les appellent aussi *Îles au Chien*, variante orthographique du nom officiel.

Herbée, Île

Située dans l'*archipel du Vieux Fort*, l'île contient un peu de végétation et constitue un excellent site pour la pêche.

Selon l'abbé Ferland, on la dénomme *Île Herbée* parce qu'elle est entourée d'une lisière de prairies dont la verdure contraste avec la couleur monotone des rochers. Les Anglophones l'appellent *Île Grany*. Cependant, quelques auteurs, dont Rouil-

lard et Potvin, désignent sous le vocable d'*Îles Herbées* un groupe de cinq îles situées au même endroit, et non pas une seule île comme aujourd'hui.

Old Fort

Pour la signification du toponyme, voir *Vieux-Fort*.

Vieux-Fort

Cette localité située dans la *baie du Vieux Fort* constitue l'ancien *port de Brest*, très connu au XVI^e^ siècle, avant même que Cartier y passe en 1534. Il était fréquenté par les Bretons depuis l'an 1500 environ. Courtemanche, qui reçoit la concession en 1702, y trouve un poste de traite gardé par un fort, comme il était coutume dans ce type d'établissement français. C'est de là que viendrait, selon monseigneur Victor Tremblay, l'expression *Vieux-Fort*. Sur une carte française de 1745, on rencontre la désignation « Ancien établissement ». Huard, en 1897, rapporte qu'on n'y voit aucune ruine de fort ou de maisons. Les seuls vestiges retrouvés consistent en des objets militaires, canons, armures, casques, etc.

La *baie du Vieux Fort* est restée attachée à l'ancienne dénomination avec l'utilisation de la variante *Baie Port de Brest*. *Hâkuekaih*, « l'hirondelle », identifie le même endroit en montagnais. Une variante s'est ajoutée à l'expression *Vieux-Fort*. Il s'agit du nom anglais qui est le plus en usage localement, *Old Fort*. Une localité, une rivière, un lac, un escarpement, un chenal et un archipel se réunissent autour de l'appellation *Vieux Fort*. *Old Fort Bay* identifie le bureau de poste. Le nom du canton proclamé en 1907 s'est fondu avec celui de l'archipel pour donner *Archipel-du-Vieux-Fort*.

Pontchartrain

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 17 mai 1907, en souvenir de Louis Phélypeaux de Pontchartrain, ministre de la marine sous Louis XV.

Rivière-Saint-Paul

L'intendant Jacques Raudot concède en 1906, à Amador Godefroy de Saint-Paul, une seigneurie qui comprend une baie et une « rivière appellée Quitzezaqui, autrement dit la Grande-Rivière, pays des Esquimaux ». La superficie de la concession inclut cinq lieues de terre de chaque côté de la rivière et dix lieues de profondeur, ainsi que les îles et les battures qui font face à la terre. Raudot donne à la seigneurie le nom de *Saint-Paul* « en considération des services que led. Sr. de St-Paul a rendu en ce pais dans les guerres précédentes ». Godefroy de Saint-Paul est né en 1694 à *Trois-Rivières*, où il devient capitaine de milice. Il participe aux guerres que le gouverneur entreprend contre les Iroquois en 1684 et 1687. En 1706, il fait la pêche à la morue sur les côtes de l'est. C'est ainsi qu'il obtient une seigneurie dans la région du *Labrador* en guise de reconnaissance. Cependant, son lieu d'habitation demeure *Trois-Rivières*.

L'appellation *Saint-Paul* est passée de la seigneurie à la rivière. Elle a succédé au toponyme français *Rivière des Esquimaux*, qui a pris figure de variante actuellement, et au toponyme amérindien écrit au XVIII^e^ siècle : « Quitzezaqui », « Kesesakion », « Kessessakioui » et « Quessesakiou ». Les Montagnais disent aujourd'hui *Aiâhtshimeu Hîpu*, « Rivière Esquimau ». La localité, située à l'embouchure de la rivière, dans la *baie des Esquimaux*, a calqué son nom sur celui de la rivière en choisissant *Rivière-Saint-Paul*. Le toponyme connaît plusieurs variantes : *Saint-Paul*, *Saint-Paul-de-Bonne-Espérance* et *Bonne-Espérance*, du nom de la baie voisine. La forme la plus en usage localement est *St. Paul's River*.

Esquimaux, Baie des

Louis Jolliet, en 1694, révèle que les Esquimaux occupaient autrefois la *baie des Esquimaux*. Ils ont dû se retirer à cause des guerres avec les navigateurs malouins. Il n'est pas étonnant que cet endroit ait été recherché. L'inspecteur de Puyjalon et l'arpenteur Simard classent la *rivière des Esquimaux*, aujourd'hui *rivière Saint-Paul*, parmi les cours d'eau les plus riches. On y pêche en abondance des saumons, des truites, des ouananiches. Puis on chasse d'une manière fructueuse les loups marins, les ours, les caribous et les gibiers d'eau et de marécage. Les eiders et les canards noirs, qui fournissent un duvet apprécié, viennent nombreux en ces parages.

On remarque dans la région quelques toponymes qui rappellent la présence du peuple inuit. En plus de la baie et de la rivière, dont le nom est devenu une variante, un groupe d'îles dans l'*archipel du Vieux Fort* s'appelle *Îles des Esquimaux*. La graphie « Esquimo » s'est introduite comme variante au niveau de la baie et des îles. Un chenal se nomme *Eskimo*. Ces deux orthographes proviennent de l'influence anglaise. Au début du XVIII^e^ siècle, on parle de la « Grande Baye des Esquimaux ».

Bonne-Espérance, Baie de

L'abbé Ferland, dans son texte sur le *Labrador* en 1863, décrit les avantages du *port de Bonne-Espérance*. Ce port, dit-il, « nommé Bonny par les pêcheurs américains, est un des plus vastes du Labrador; il est complètement abrité par deux ou trois rangs d'îles et on peut y entrer par quatre passages différents ». Les qualités de ce port lui ont-elles valu le nom de *Bonne-Espérance*? Nous n'en savons rien. Il s'agit peut-être d'une allusion à un événement. Quoi qu'il en soit, nous constatons qu'il existe une baie, un hameau, une île, un havre et un canton qui se sont assemblés sous cette appellation.

Bonne-Espérance, Île de

Située dans la baie du même nom dans l'*archipel du Vieux Fort*, à environ 70 kilomètres à l'est de la *rivière Saint-Augustin*, cette île contient 95 hectares de terre et a été occupée pendant longtemps par MM. Whiteley et Samuel Thom, qui y possédaient un établissement de pêche à la morue. On ne connaît pas l'origine du nom de l'île.

Jacques Cartier l'identifie sous le nom de « Toutes Isles » en 1534. À cette époque, cette désignation recouvre les *îles aux Chiens*, l'*île des Esquimaux* et l'*île du Vieux Fort* ou *Old Fort*.

Le toponyme *Bonne-Espérance* identifie aussi un canton situé au nord du canton d'*Archipel-du-Vieux-Fort* et proclamé le premier juin 1907.

Baleine, Île à la

Située dans l'*archipel du Vieux Fort*, l'*île à la Baleine* est fort recherchée pour la pêche à la morue. Des myriades d'îlots de toutes formes et de toutes dimensions la réunissent à la *baie des Esquimaux*.

Certains auteurs la nomment aussi *Île de la Baleine*, en souvenir probablement de la présence d'un grand nombre de baleines près de l'île.

Pigeon, Île

Cette île fait partie de l'*archipel du Vieux Fort*, dans la *baie de Bonne-Espérance*. Elle a une superficie d'environ 17 hectares et est facilement accessible.

Plusieurs auteurs la dénomment *Île aux Pigeons*.

Demoiselle, Île de la

Située au nord de la *baie de Bonne-Espérance* dans l'*archipel du Vieux Fort*, cette île a toute une histoire. S'il faut en croire, en effet, Marguerite de Navarre et André Thevet, Jean-François de La Rocque de Roberval, alors qu'il retournait en France en 1544, fit débarquer sur cette île sa nièce, Marguerite de Roberval, ainsi qu'un jeune gentilhomme qui, à son avis, aurait fréquenté cette dame d'un peu trop près. On leur aurait laissé des vivres pour trois mois, quatre arquebuses et des munitions.

Demeurée seule à la mort de son amant, la demoiselle ne fut délivrée de sa triste position que par hasard, quand un vaisseau naviguant dans les parages l'aperçut. De là serait né le nom de l'*île de la Demoiselle*. Thevet affirme connaître cette histoire de Roberval lui-même et Marguerite de Navarre écrira une nouvelle relatant l'aventure de la malheureuse dans son **Heptameron** en 1559.

Localement le nom le plus utilisé pour désigner cette entité est *Caribou Island*.

Saumon, Baie au

Baie au Saumon, nommée couramment *Salmon Bay*, doit sans doute son nom à la profusion de saumons qui parcourent les eaux de cette région. Un ruisseau et une île se revêtent du même nom. Le mot anglais Salmon est répandu dans ces lieux. *Salmon Bay* se rattache à la localité. On reconnaît *Lac Salmon* et *Rivière Salmon* comme variantes du Lac *Ruel* et du *Ruisseau au Saumon*. On entend aussi *Lac au Saumon* comme autre variante du *Lac Ruel*.

Salmon Bay

Pour la signification du nom de cette localité, voir le toponyme *Saumon, Baie au*.

Cinq Lieues, Baie des

La *baie des Cinq Lieues* exprime l'emplacement du site par rapport à deux endroits importants de ce secteur de la *Côte-Nord*, la *baie du Vieux Fort*, ou *Port de Brest*, et la *baie de Brador*. Elle se situe à l'ouest de la *pointe des Cinq Lieues* qui s'avance dans le golfe et qui démarque d'une façon particulière cette position géographique. Un havre et des récits participent à l'appellation *Cinq Lieues* dont la forme relevée localement est *Five Leagues*.

Phélypeaux

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 17 mai 1907, en mémoire de Louis Phélypeaux, comte de Pontchartrain (1643-1727), homme d'État français et ministre de la marine en 1699.

Milieu, Baie du

Dans le même esprit que *Baie des Cinq Lieues*, la baie et la *pointe du Milieu* indiquent une localisation de l'endroit comparativement aux mêmes points de repère, les baies du *Vieux Fort* et *de Brador*. La baie côtoie la partie est de la *pointe des Cinq Lieues*. La langue anglaise s'est immiscée dans l'ensemble des toponymes, de sorte que les mots français et anglais s'entremêlent pour donner *Middle Bay* (localité), haut-fond et *Île Middle*. *Baie Middle* et *Pointe Middle* remplissent le rôle de variante par rapport aux toponymes officiels cités précédemment.

Middle Bay

Pour l'origine de ce toponyme, voir *Milieu, Baie du*.

Belles Amours, Baie des

Dans un article sur « Les basques en Nouvelle-France », monseigneur Bélanger explique l'origine de ce nom: « Les Basques espagnols de Biscaye, de 1545 à 1592, se dirigent annuellement vers le Golfe St-Laurent avec leurs baleinières (...) ». On signale très souvent leur présence dans le *Bas-Saint-Laurent* et ils ont laissé une appellation géographique:

« Balsamon » (arbrisseau) » (peut-être *la Balsamine*). Dans son volume **De la pointe de tous les diables au Cap Grincedents**, le même auteur suggère une autre étymologie. Le nom dériverait du mot basque « Balza », « endroit où il y a plusieurs côtes ». La graphie du nom a connu différentes étapes qui se seraient succédées ainsi: « Beaulsanim » (XVI[e] siècle); « Balsamon » et « Balsanim » (XVII[e] siècle); « Belsamont » ou « Belles Amours » (XVIII[e] siècle); « Belles Amours » (XIX[e] siècle). Le nom se serait donc francisé, d'après une analogie de prononciation, en une expression significative dans la langue française. Un ruisseau, un havre et une pointe ont pris ce nom. Les gens, en parlant du ruisseau, disent parfois *Rivière Frigate*.

Brest

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 17 mai 1907. Il tire son nom d'une ville de *France*, *Brest*, que Jacques Cartier retient en 1534 pour désigner un havre déjà connu sous cette appellation sur la rive nord du *golfe du Saint-Laurent*.

Brador, Baie de

Malgré toutes les hypothèses émises, l'origine et la signification du toponyme *Brador* demeurent incertaines. Un pêcheur basque, du nom de La Bradore, serait venu avant le XVI[e] siècle et aurait donné son nom à la baie, lequel se serait communiqué au pays environnant. C'est la version de Samuel Robertson, propriétaire avec des membres de sa famille de plusieurs concessions de pêche dans la première demie du XIX[e] siècle. En l'an 1500, le portugais Gaspard Cortereal aurait capturé des autochtones et les aurait vendus en *Espagne* comme esclaves afin d'y cultiver la terre. Ce sont des « laboratores terrae », c'est-à-dire des laboureurs. De là le nom, semblerait-il, de « Terra Laboratoris ». Une autre légende, tirée du manuscrit **Wolfenbuttel**, à laquelle souscrit la majorité des auteurs, prétend que des Anglais de *Bristol* auraient découvert cette terre et l'auraient appelée *Labrador* parce que l'un deux, Joao Fernandes, venait des *îles Açores* où il était laboureur et propriétaire foncier. L'explorateur Joao Fernandes aurait quitté les *îles Açores* aux alentours de 1500 et aurait transmis son nom de métier à plusieurs endroits qu'il aurait visités. Il en serait ainsi du *lac Bras d'Or* à l'*île du Cap Breton*. D'autres ont cru que *Labrador* signifiait terre cultivable, mais, comme Rouillard le fait remarquer, cette terre ne possède pas la fertilité qui aurait pu lui valoir ce nom, sauf par dérision.

Ce toponyme très ancien, remontant à près de 500 ans, paraît sur une carte de 1521, au nom de « Terra del Laboradore ». Il semblerait toutefois que le toponyme ait figuré sur des cartes antérieures à celle-ci. Au cours du XVI[e] siècle, le toponyme se modifie régulièrement en gravitant autour de la même expression de base: « Terra Laboratoris » (Frisius, 1525), « Terra laboratorum dicta » (Thorne, 1527), « Tiera del Labrador » (Ribero, 1529), « Terra Laboratoris » (Globe d'Ulpius, 1542), « Tierra del Labrador » (Ptoiémée, 1548). Jacques Cartier, en 1534, appelle « les Islettes » le havre et le passage que forment la *baie de Brador*, mais ce nom ne résistera pas à l'expansion du toponyme plus ancien qui couvrira plusieurs lieux.

Champlain écrit tantôt « Coste » et « terres de Labrador », tantôt « costes » et « terres de la Brador ». Le terme « Labrador » ou « Labrador » s'emploie par Charlevoix en 1744. Divers documents, datant de la première moitié du XVIII[e] siècle, laissent voir « Costes de la bras d'or », « Coste de la Brador », « Coste de l'Abrador », « A la Bras dort », « De la Bras-d'ort » et « La Brasdor ». Des cartes anglophones de la même époque introduisent la graphie « Bradore » qui s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui, où elle figure à l'état de variante. L'appellation *Brador* s'est maintenue au XX[e] siècle, de sorte qu'elle a été retenue officiellement. C'est ainsi qu'on retrouve une baie, une rivière, des collines, une localité et une île de ce nom. La variante anglaise *Bradore* s'applique à la baie, aux collines et à l'île. Par ailleurs, on connaît aussi *Bradore Bay*, nom anglais choisi par le gouvernement fédéral pour identifier son bureau de poste. *Rivière de la Baie de Brador* désigne en second lieu la *rivière Brador*, dont la branche « est » se nomme *Rivière de Brador Est* (ou *Rivière à la Truite*).

La *baie de Brador* elle-même n'a pas toujours porté ce nom bien que le toponyme soit toujours demeuré le même dans la région. Après la dénomination de Cartier, « les Islettes », l'« Anse aux Espagnols » apparaît sur l'acte de concession à Louis Jolliet et à Jacques de Lalande en 1679. « Baye de Phélypeaux » lui succède dans l'acte de concession faite à Courtemanche en 1714. Louis Phélypeaux (1643-1727), de même que son fils Jérôme né en 1674, ont été comtes de Maurepas et de Pontchartrain et ont exercé les fonctions de ministres d'État à la marine et aux colonies. Le nom de lieu qui s'est écrit aussi « Philipeaux » ou « Phelippeaux » a cédé la p.ace à *Baie de Brador*. C'est la constatation que fait l'abbé Ferland au milieu du XIX[e] siècle. *Phélypeaux*, cependant, a été attitré à un canton. *Pontchartrain* désigne aussi un canton dans le secteur de *Vieux-Fort*.

Bradore Bay

Pour la signification de ce toponyme, voir *Brador, Baie de*.

Lourdes-de-Blanc-Sablon

Cette localité a fait coïncider son nom avec celui de la *mission Lourdes-de-Blanc-Sablon*. Antérieurement, elle s'appelait *Longue-Pointe*. L'abbé Ferland, lors de son voyage sur la *Côte-Nord* en 1858, présente une description de cette pointe : « Sur la rive méridionale de la baie (de *Blanc-Sablon*), s'avance la Longue-Pointe, formée de rochers tout différents de ceux que nous avons vus jusqu'à présent sur la côte ; le granit disparaît et est remplacé par des bancs de rochers qui (...) sont couverts d'une couche de terre assez épaisse pour la cultiver ; aussi trouve-t-on en ce lieu des jardins et des prairies, et par suite des vaches et des chevaux ». Une église construite en 1858 à un endroit nommé *Anse aux Dunes* a été déménagée dans *La Longue Pointe* en 1895. Un aéroport et une localité portent maintenant le nom de *Lourdes-de-Blanc-Sablon*.

Blanc-Sablon

Le toponyme Blanc-Sablon évoque les « sables blancs d'une rivière qui apporte (dans la baie) le tribut de ses eaux », explique l'abbé Ferland qui sera repris par plusieurs auteurs. Le nom semble connu avant Cartier. Celui-ci le cite à trois reprises, sans explication. En 1689, la concession des « *Blancs Sablons* » comprend « L'île de Belle-Isle avec six lieues de front le long de la côte des Esquimaux et pareille étendue le long de la côte de Terre-Neuve, en fief, seigneurie et justice ».

Blanc-Sablon sert à déterminer une baie, une rivière, une localité, un archipel et un canton proclamé le 17 juillet 1907 et nommé *Archipel-de-Blanc-Sablon*.

L'expression *Blanc-Sablon* est un archaïsme. En effet, il existait, autrefois, en *Bretagne*, un toponyme du nom de « baie de Sablon » que, selon certaines hypothèses, les pêcheurs bretons et malouins auraient pu transplanter sur la *Côte-Nord* avant même l'arrivée de Cartier. La question, toutefois, reste ouverte.

Le gentilé Blanc-Sablonnais, aise désigne les résidents de la localité.

Archipel-de-Blanc-Sablon

Canton de la division de recensement de *Saguenay*, proclamé le 17 juillet 1907, en souvenir de la *baie de Blanc Sablon*, en *Bretagne*. Dès 1534, Jacques Cartier cite ce nom qui semble connu des pêcheurs bretons et malouins.

Perroquets, île aux

Située dans l'*archipel de Blanc-Sablon*, plus précisément dans l'*anse des Dunes*, cette île est généralement couverte de perroquets de mer – d'où son nom – qui pondent leurs oeufs dans des trous pratiqués dans le sable. Couverte d'une épaisse couche

de guano – excréments d'oiseaux servant d'engrais – elle attire une quantité de chasseurs et de pêcheurs, qui peuvent se livrer, là, à leur activité favorite. On y a installé un phare au début du siècle.

Selon une enquête effectuée en 1981 par Hélène Hudon et Martyne Michaud, l'*île aux Perroquets* est un toponyme bien connu. En outre, celui-ci paraît dans **Golfe et fleuve Saint-Laurent, instructions nautiques 1980**. Mais certains informateurs utilisent aussi la forme *Perroquet Island*.

Greenly, Île

Située dans l'*archipel de Blanc-Sablon*, cette île est un rocher complètement nu. Elle est recouverte de perroquets de mer et fort fréquentée par les chasseurs et les pêcheurs, surtout terreneuviens.

L'île fut le site d'un événement inusité au début du siècle. En effet, le 11 avril 1928, par un temps de brouillard, le **Bremen**, monoplan à un seul moteur, partait d'*Irlande* à destination de *New York*. Les trois hommes de l'appareil, deux Allemands et un Irlandais, croyant être arrivés aux *États-Unis*, y atterrissent. Accueillis par le gardien du phare, ils apprennent qu'ils sont sur l'*île Greenly*, à l'extrême est du *Québec*, tout près de *Blanc-Sablon*, à mille lieues de leur destination!

Dénommée *Île aux Oiseaux* par Jacques Cartier en 1534, l'île fut aussi connue sous le nom d'*île Verte*, *Greenly Island* et *Green Island*.

Bois, Île au

Sise en face de *Blanc-Sablon* cette île est basse et dépouillée de tout le bois qu'elle contenait jadis, mais que les pêcheurs ont exploité pour assurer leur survie sur la terre ferme. Sa superficie est d'environ 61 hectares.

En 1534, Jacques Cartier la dénomme « Isle de Bouays ». En 1919, le gardien du phare de l'*île Greenly* aurait découvert sur l'*île au Bois*, ou *Woody Island* selon sa désignation anglaise, une borne d'arpentage inconnue jusqu'alors et qui donnerait la *rivière de Blanc-Sablon* au *Québec*.

Le Bas-Saint-Laurent

Le Bas-Saint-Laurent, appelé aussi familièrement le Bas-du-Fleuve par ses habitants, est né du déversement de population des vieilles paroisses de la Côte-du-Sud. La région auparavant n'était pas vide d'hommes, comme en témoignent plusieurs toponymes. On y retrouvait au contraire plusieurs tribus amérindiennes, en particulier les Abénaquis, qui, chaque année, descendaient les rivières pour venir échanger dans les anses et les baies du littoral. Cependant, ce n'est que lorsque les premiers établissements français se forment sur la côte que ces visites deviennent plus nombreuses, avec, pour objet, la traite des fourrures et le commerce pourtant interdit de l'alcool.

Les premiers peuplements remontent aux années 1710-1750, mais ce n'est que dans la première moitié du XIX[e] siècle qu'ils progressent vraiment. Entre 1790 et 1831, selon Raoul Blanchard, la population triple dans l'ancien comté de Kamouraska, passant de 5 500 habitants à près de 15 000, mais décuple dans celui de Rimouski, pour se gonfler, pendant la période, de moins de 1 000 habitants à plus de 10 000.

La plupart des effectifs sont d'origine francophone, mais, à partir des années 1820, on note aussi la présence de quelques familles écossaises venues avec le seigneur Mac Nider développer la région de Métis. Dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, cependant, celles-ci seront complètement enserrées par les familles francophones, de sorte que, quand vers 1871 le peuplement régional sera fixé, le gros de la population sera demeuré francophone.

L'économie traditionnelle du Bas-Saint-Laurent oscille entre trois types d'activités, qui se sont transformées aujourd'hui mais qui faisaient autrefois le renom de la région. En premier lieu, il y avait la pêche, à l'anguille, au hareng, à la morue, que venait compléter la cueillette de crustacés et le ramassage de varech, utilisé pendant longtemps dans la fabrication locale de matelas et de coussins ou acheminé sur le marché américain. Puis, l'exploitation forestière, dont Bouchette signale déjà toute l'importance durant la période 1815-1831. Et enfin, l'agriculture, que l'on disputait ici à la mer et aux crans rocheux qui parsèment la mince plaine littorale et que l'on associait au travail des chantiers.

Plus tard, s'y ajoutera une petite activité industrielle née d'une exploitation forestière plus massive des plateaux de l'arrière-pays et du chemin de fer, qui encouragea d'ailleurs la croissance de plusieurs centres urbains dont ceux de Rivière-du-Loup et de Mont-Joli, pour ne citer que ceux-là. Quant à Rimouski, elle demeure la capitale administrative de la région et l'une des principales têtes de pont vers la péninsule gaspésienne, rôle qu'elle dispute à Matane.

La toponymie régionale traduit bien d'ailleurs chacune des étapes de cette évolution, depuis l'époque amérindienne jusqu'à nos jours. Pour les plus attentifs, elle signalera même quelques-uns des échecs les plus retentissants de la grande colonisation des années 1880-1930 au Québec, en particulier à l'intérieur des terres où plusieurs paroisses ont dû être fermées faute de pouvoir s'intégrer – ou être intégrées! – à l'économie nationale. Mais, pour ceux qui les auront vécues et, pour ainsi dire, façonnées, la plaie engendrée par ces fermetures est toujours restée vive.

Du Bas-Saint-Laurent à la baie des Chaleurs

Comme dans le cas du littoral nord, l'itinéraire qui suit conduira le voyageur sur un trajet long de près de 1 000 kilomètres. C'est pourquoi nous l'avons partagé en deux grandes sections l'amenant d'abord dans le Bas-Saint-Laurent puis tout autour de la péninsule gaspésienne.

Rivière-Ouelle

Cette paroisse, voisine de *Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, se nomme *Rivière-Ouelle* à cause de la rivière qui la traverse. Cette rivière doit possiblement son nom à Louis Houel, compagnon de Champlain, membre de la Compagnie des Cent-Associés, et l'un des bienfaiteurs insignes des missionnaires récollets dont il était le syndic en *Nouvelle-France*.

Pierre-Georges Roy ajoute qu'il existe d'autres hypothèses pour expliquer l'origine du vocable « Ouelle ». Certains ont prétendu que ce mot est d'extraction amérindienne et qu'il signifie « une anguille », à laquelle la *rivière Ouelle* ressemble par les nombreux méandres qu'elle forme dans la plaine avant de se jeter dans le *Saint-Laurent*. Le nom de la rivière a été donné avec l'arrivée de M. de La Bouteillerie (1646-1703). Il est même probable que le nom *Rivière Ouelle* ne fut connu que vers 1672. Or, on relève dans une généalogie de Deschamps de La Bouteillerie qu'un de ses grands-oncles, Nicolas des Champs, était marié à Jeanne de Houel. C'est peut-être cette Jeanne de Houel qui aurait donné son nom d'abord à la *rivière Ouelle*, puis à la seigneurie et à la paroisse formée sur ses bords. On retrouve l'appellation actuelle entre autres sur les cartes de Mahier (1729) de Charlevoix (1744) et de Bouchette (1815, 1831).

La *seigneurie de la Rivière-Ouelle* ou de *La Bouteillerie* a été concédée, le 29 octobre 1672, à Jean-Baptiste François Deschamps, sieur de La Bouteillerie. Elle est désignée sous le nom de *La Bouteillerie* sur les cartes de Mahier (1729) et de Charlevoix (1744) tandis que Bouchette inscrit le nom actuel.

La paroisse religieuse de *Notre-Dame-de-Liesse-de-la-Rivière-Ouelle* fut érigée civilement le 3 mars 1722. La municipalité de paroisse, érigée le 1er juillet 1855, sera couramment appelée la municipalité de *Rivière-Ouelle*.

La rivière a donné son nom au hameau de *Rivière-Ouelle-Station*, à son affluent le *bras de la Rivière Ouelle* appelé aussi *Bras de la Ouelle*, à un lieu-dit (*Quai-de-la Rivière-Ouelle*), à la *pointe de la Rivière Ouelle* et à une localité nommée *Pointe-de-Rivière-Ouelle*.

Antérieurement, le vocable « Ouelle » était orthographié tantôt « Ouel », tantôt « Houel », et même « ovale » sur certaines cartes anglaises du XIXe siècle.

Iroquois, Pointe

Pointe Iroquois tire sans doute son nom d'une ancienne réserve indienne, à moins qu'il ne s'agisse plutôt d'un lieu ainsi dénommé en souvenir d'un incident ou d'une escarmouche dont l'histoire a perdu la trace.

Orignaux, Pointe aux

Cette pointe, qui s'avance dans le *fleuve Saint-Laurent*, à l'est de la paroisse de *Rivière-Ouelle*, est appelée *Pointe aux Orignaux* sans doute à cause de la présence de ce cervidé dans cette région. Il existe aussi, en face de cette entité, un hameau appelé *Pointe-aux-Orignaux*.

Saint-Denis

Cette municipalité de paroisse a été détachée des paroisses de *Rivière-Ouelle*, de *Kamouraska* et de *Saint-Pascal*. Elle faisait partie des seigneuries de *Kamouraska* et *Saint-Denis-De La Bouteillerie* respectivement concédées, le 15 juillet 1674, au sieur de La Durantaye, et le, 12 mai 1679, à Nicolas Juchereau de Saint-Denis, pour son fils Joseph. C'est pour honorer ce dernier que la paroisse a été mise sous le patronage de saint Denis. Ce saint patron rappelle aussi le souvenir de Denis Blanchet, ancien résident de la paroisse.

Victor Gaborlault soutient que c'est peut-être le curé fondateur de la paroisse, Édouard Quertier, qui a suggéré le nom de la paroisse en souvenir de *Saint-Denis-sur-Richelieu*, sa paroisse natale. Toutefois, l'érection canonique, datant du 14 janvier 1833, a eu lieu bien avant l'arrivée de ce prêtre.

La municipalité de paroisse, érigée en 1845 sous l'appellation de *Saint-Denis-de-la-Bouteillerie*, adoptera son nom actuel en 1855.

Ce toponyme désigne également une pointe, une anse, une rivière et deux bureaux de poste: *Saint-Denis-de-la-Bouteillerie* et *Saint-Denis-sur-Mer*.

Diable, Cap au

Le toponyme qui décrit cette entité géographique située dans la *baie de Kamouraska* est sans doute d'origine descriptive. Roy et White pensent que c'est l'aspect morne et sombre de ce cap, l'aridité et la nudité de ses roches, son isolement, le silence et la nature désolée de l'entourage qui ont amené les gens à lui donner ce nom peu sympathique.

Julien, Îlot

Cet îlot est situé dans la *baie de Kamouraska*. Il doit son nom à son propriétaire, un certain monsieur Julien. Mais l'îlot a connu plusieurs propriétaires et, de ce fait, plusieurs toponymes. Mentionnons, de source écrite, *Îlet Julien* et *Île du Défunt Français* et, de sources orales, *Îlet à Julien*, *Île Julienne*, *Îlet à Bell*, *Île à Lebel*, *Îlet du Français*, *Le Petit Îlet*, *Île Clam Rock* et *Îlet à Guimond*. Parmi les toponymes les plus fréquemment utilisés, on retrouve, dans l'ordre, *Îlet à Bell*, *Île à Guimond*, *Îlet à Julien* et *Îlet à Lebel*.

Kamouraska

Ce toponyme provient du nom de la rivière que les Algonquins avaient appelée *Kamouraska*, qui signifie: « Il y a du jonc au bord de l'eau ». Selon monseigneur Louis-François Laflèche (1818-1898), il faut décomposer le mot « akân », « au bord de l'eau » et « ayashaw », temps indéfini du verbe « askaw », qui se forme en changeant « a » en « aya » d'où « Akamaraska », « il y a du jonc au bord de l'eau ».

Dans les actes notariés du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, il s'écrit tantôt « Kamouraska », tantôt « Kamourascheka » et « Camouraska »; on lit même une fois « Cap Mouraska ». Cependant, à partir de cette date, le vocable revient définitivement à sa première orthographe.

Le nom de la rivière a été repris pour désigner la seigneurie, le village et le comté. Le 15 juillet 1674, le gouverneur Frontenac (1622-1698) concède à Olivier Morel, sieur de La Durantaye (1640-1716), la *seigneurie de Kamouraska*.

En 1722, la paroisse est mise sous le patronage de saint Louis pour rappeler le seigneur Louis-Joseph Morel de La Durantaye. La municipalité de *Saint-Louis-de-Kamouraska* est érigée en 1845 tandis que celle du village de *Kamouraska* le sera en 1855. Quant au comté de *Kamouraska*, aujourd'hui la division de recensement du même nom, il n'apparaîtra qu'en 1829, en remplacement de l'ancien comté de *Cornwallis*.

Il existe également, sous l'appellation de *Kamouraska* une baie, un archipel et une rivière. Le hameau *Kamouraska-Moulin*, de par son autre nom *Moulin-Paradis*, rappelle les premiers concessionnaires de la seigneurie, Robert, Gabriel et Guillaume Paradis.Les résidents de *Kamouraska* ont comme gentilé Kamouraskois, Kamouraskoises.

Kamouraska, Îles de

On les désigne aussi comme les *îlets Kamouraska* ou l'*archipel de Kamouraska*. Situées en face du village de *Kamouraska*, elles forment un archipel intéressant et pittoresque à souhait. Elles comprennent *la Grande Île*, l'*île de la Providence*, l'*île Brûlée*, l'*île aux Corneilles*, l'*île aux Patins*, *les Rochers*, *la Caye* et quelques autres îlots. « Kamouraska » est un vocable d'origine abénaquise ou malécite dont le sens est expliqué à la rubrique précédente. Ces *îles de Kamouraska* sont fréquentées par les oiseaux aquatiques, surtout des canards et des outardes. C'est l'un des coins favoris des chasseurs de gibier ailé.

Corneilles, Île aux

L'*île aux Corneilles* est située en face de *Kamouraska* et fait partie du groupe des *îles de Kamouraska*. Elle est distante d'environ 1,2 kilomètre de la rive sud. A marée basse, on peut, de *Kamouraska*, atteindre l'île à pied sec. C'est un endroit recherché pour les pique-niques. On croit savoir que le nom de l'île lui a été donné en raison du nombre important de corneilles qui y séjournent. Sur certaines cartes marines, on la dénomme *Crow Island*, qui est une traduction littérale du mot « corneille ».

On relève d'autres variantes pour cette île, telles *Île Corneille* et *Roches aux Corneilles*. Selon une enquête menée en 1982, des informateurs confirment l'usage d'*Île aux Corneilles*. De plus, ce toponyme paraît sur la carte de l'ancien comté de *Kamouraska* en 1923.

Brûlée, Île

Située en face de *Kamouraska*, vis-à-vis de l'embouchure de la *rivière Kamouraska*, l'*île Brûlée* fait partie du groupe des *îles de Kamouraska*. Il existe plusieurs autres noms pour cette entité, dont *Île Burnt*, traduction anglaise du toponyme, et *Île Brûlé*, qui est une variante orthographique du nom officiel. Selon une enquête menée en 1982 dans cette région, *Île Brûlée* est un toponyme bien connu, confirmé par plusieurs informateurs. On relève aussi ce nom sur la carte de l'ancien comté de *Kamouraska* de 1923 ainsi que dans le **Pilote du Saint-Laurent, instructions nautiques de 1980**.
On ne connaît pas l'origine du vocable, mais il n'est pas impossible qu'il réfère à un quelconque incendie qui, autrefois, ravagea l'île.

Providence, Île de la

L'*île de la Providence* fait partie intégrante des *îles de Kamouraska*. Elle est située à l'ouest de *la Grande Île*, à environ 3,2 kilomètres de la rive sud. En face de l'*île de la Providence* se trouve l'*île Brûlée*, qui est un excellent endroit de chasse.

Autrefois, l'*île de la Providence* était le siège du Club Sarcelle appartenant à un groupe de citoyens de *Québec*. Son président, Johan Beetz, surintendant du Service provincial de l'élevage du renard, y résidait une partie de l'été avec sa famille. Certains l'appellent *Île Providence*.

La désignation de cette M.R.C., constituée en 1981, reprend le nom de la plus importante ville, soit *Rimouski* et la seconde partie identifie l'arrière-pays de la municipalité régionale de comté.

Rimouski est un mot d'origine amérindienne. Selon le père Guinard et monseigneur Laflèche, ce mot vient du terme « animouski » qui signifie « demeure de chien ». Les racines sont « animous » « chien » et « ki » « demeure ». Selon Jean Poirier, ce toponyme est déjà mentionné sur un acte de concession, le 24 avril 1988.

Neigette a été originellement attribué à une rivière. Il remonte probablement au milieu du XIX^e^ siècle. Selon Nantais, le canton de *Neigette*, proclamé depuis 1868, tire son nom de la rivière. À l'époque, la diffusion de ce nom paraît être très répandue. Cependant, les auteurs se perdent quant à la signification du mot.

Rasade Nord-Est, Île et Rasade Sud-Ouest, Île

L'*île Rasade Nord-Est* et l'*île Rasade Sud-Ouest* sont situées presqu'en face de *Saint-Simon*, dans la circonscription de *Rimouski*.

Ces îles sont plus généralement connues comme *Les Rasades* ou *Les Razades*, d'après les sources écrites et orales. Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer leur signification. L'une d'entre elles fait provenir leur nom de « rasade », liquide qui remplit un vase jusqu'au bord. Ici, c'est le fleuve qui emplit les bords des îles. Avec le temps, on aurait remplacé le « s » par le « z », ce qui donne « razade ».

Dès sa fondation, la paroisse est placée sous le patronage de saint Germain, en souvenir de l'église de *Saint-Germain-des-Prés*, à *Paris*, dans laquelle monseigneur de Laval a été consacré évêque.

Paradis ajoute que ce nom représentait bien la localité puisqu'une route passant devant l'église portait déjà le nom de *Saint-Germain* en souvenir d'un nommé Cureux-de-Saint-Germain. C'est sur la terre de ce dernier que l'église a été construite.

Le territoire de la paroisse est détaché de *Kamouraska*, de *Saint-André*, de *Sainte-Hélène* et de *Saint-Pascal*. La localité et le bureau de poste, du nom de *Saint-Germain-de-Kamouraska*, rappellent d'ailleurs la paroisse mère de *Saint-Germain*.

Ferme, Îlots de la

Situés en face de *Saint-Germain-de-Kamouraska*, les *îlots de la Ferme* forment quatre îlots rocheux qui couvrent,ensemble, une superficie d'environ 3,5 hectares. On leur a attribué plusieurs autres noms tels: *Îlet, Île de la Ferme, Îlot de la Ferme de Saint-Germain*, du nom d'un ancien propriétaire, *Îlet à l'Eau Minérale* et *La Pointe Sèche*.

Saint-André

Bien que cette municipalité de paroisse soit née en 1845, la paroisse religieuse date de bien avant puisque le 28 septembre 1791 elle était érigée sous le vocable de *Saint-André*. D'après Magnan, ce nom, ainsi que celui du village d'*Andréville*, rappellent l'un des premiers colons, André Fraser.

Comme la seigneurie où se situe cette paroisse s'appelait *L'Islet-du-Portage*, la paroisse portera le nom de *Saint-André-de-L'Islet-du-Portage*, nom qui rappelle que cet endroit faisait partie du portage de *Témiscouata*.

Adrien Caron fait remonter l'histoire de l'*islet du Portage* à l'époque du père Le Jeune. Ce missionnaire Jésuite nous dit, dans sa **Relation** de 1634, que cet « islet » est appelé par les Amérindiens *Capacoucach Techekhi Chachagou a Chiganikhi*, toponyme dont la signification exacte nous est inconnue. Cet *islet du Portage* correspond aujourd'hui à la *pointe Saint-André*, comme l'attestent les autres noms attribués à la pointe: *Pointe de l'Îlet*, *Îlet du Portage*, *Îlet Saint-André* et *L'Îlet*.

Le toponyme *Saint-André* désigne également un hameau, *Saint-André-Station*, et un banc de sable. Quant au vocable *Andréville*, il s'est étendu à un ruisseau.

Fouquette, Rivière

Ce cours d'eau se jette dans le fleuve, dans la partie est de la paroisse de *Saint-André*. Léon Roy dit que Martin Fouquet, un pêcheur, a laissé son nom à la *rivière Fouquet*. C'est sous la forme graphique « Fouquette » qu'on désigne maintenant cette rivière, située à *Saint-André-de-Kamouraska*.

Caps, Rivière des

Ce toponyme désigne un cours d'eau situé en aval de la *rivière Fouquette* et au nord-ouest de l'emplacement de l'ancien *chemin du Lac*.

En décrivant les travaux effectués pour la construction de ce chemin, le gouverneur Haldimand (1718-1791), cité par Adrien Caron, dit « ...six lieues plus bas que l'église de Kamouraska et près de l'endroit où l'ancien sentier était pratiqué, nous avons plaqué les dites côtes en les allongeant le long des caps et nous avons plaqué jusqu'à Rivière-du-Loup ». Ce passage témoigne de l'origine descriptive de *Rivière des Caps* ou *Ruisseau des Caps*.

Bouchette, sur ses cartes de 1815 et de 1831, mentionne cette rivière. Son nom s'est étendu par la suite au hameau de *Rivière-des-Caps*. Il existe également, à l'embouchure de cette rivière, un promontoire appelé *Le Cap* et un rang du même nom.

Pèlerins, Les

Ce groupe d'îles est situé à 12 kilomètres au sud-ouest de la *pointe de la Rivière du Loup* et presqu'en face de *Saint-André-de-Kamouraska*.

Ce collectif se compose de cinq îles: *Le Gros Pèlerin*, *Le Petit Pèlerin*, *Le Long Pellerin*, *Le Pèlerin du Jardin* et *Le Pèlerin du Milieu*. Selon Pierre-Georges Roy, la tradition veut que *les Pèlerins* aient été ainsi nommés parce qu'à certaines heures de la journée, le mirage leur donne l'apparence de pèlerins vêtus de cagoules et marchant péniblement.

L'amiral Henry Wolsey Bayfield a décrit ces mirages qu'il a spécialement étudiés dans ces parages de même que le docteur William Kelly, qui a donné une conférence à ce sujet en 1932 devant la Société historique de Québec. Selon eux, le phénomène résulte du contact de l'air chaud avec la surface froide de l'eau. Il se produit surtout aux mois de juillet et d'août. On remarque que ces mirages ont aussi lieu entre l'*île du Bic* et l'*île Rouge*.

Les Pèlerins ont été concédés le 11 mai 1697 par le gouverneur Frontenac à Jean-Baptiste-François Deschamps, sieur de La Bouteillerie, ainsi qu'à Étienne Laudron et à Louis de Niort, sieur de La Noraye et officier au régiment de Carignan-Salières, pour y créer un établissement de pêche et de chasse aux loups marins. Une multitude d'oiseaux aquatiques nidifient sur ces îles. *Les Pèlerins* ont toujours été connus sous ce nom, mais, pendant un certain temps, ce toponyme fut traduit par *Pilgrim Islands*.

Par ailleurs, la tradition orale rapporte qu'un monsieur Pellerin de la *Côte-Nord*, qui avait épousé une demoiselle de *Kamouraska*, a laissé son nom à l'île. Et cela, parce que toute la famille Pellerin, de même que la mariée de *Kamouraska*, ont péri lorsque leur bateau s'échoua en traversant le fleuve le lendemain des noces. Cette interprétation, toutefois, est sujette à caution car le naufrage eut lieu non pas en face de *Kamouraska*, mais entre l'*île d'Orléans* et *Beaupré*.

Une tradition semblable rapporte aussi qu'un pèlerinage, partant de *Kamouraska* avec le curé et ses ouailles et se dirigeant vers *Sainte-Anne-de-Beaupré*, s'est terminé sur cette île.

Enfin, une autre explication voudrait qu'un curé accompagné de Micmacs et d'une autre bande d'Amérindiens se seraient perdus sur cette île en se rendant en pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré. Bref, il existe plusieurs interprétations possibles quant à l'origine du vocable *Pèlerins*: un anthroponyme, un pèlerinage, des mirages et même la présence probable du faucon pèlerin sur ces îles, autrefois. Si bien qu'on ne sait plus très bien laquelle retenir.

Pèlerin du Milieu, Le

Le Pèlerin du Milieu est situé dans le *fleuve Saint-Laurent*, en face de *Saint-André-de-Kamouraska*. Cette île est partiellement boisée et n'a que 56 mètres de hauteur.

Gros Pèlerin, Le

Le Gros Pèlerin est situé à l'est du groupe des *Pèlerins*. Il est composé d'une roche grise, couvert de gazon et assez bien boisé et sa plus grande hauteur est de 69 mètres. On le connaît aussi comme *l'île du Grand Pèlerin*.

Rivière-du-Loup

Le nom de cette municipalité régionale de comté est celui de l'ancien comté municipal dont elle reprend la plus grande partie du territoire. Il identifie la municipalité la plus importante de la nouvelle division administrative et celle-ci est marquée par la présence d'une entité naturelle majeure soit la *rivière du Loup*. Selon la tradition, Champlain aurait rencontré les Mahingans, soit la nation amérindienne des Loups, sur les bords de cette rivière. Cette M.R.C. a été créée en 1981.

Notre-Dame-du-Portage

Détachée de *Saint-André* et de *Saint-Patrice-de-la-Rivière-du-Loup*, cette paroisse doit son nom à la situation de son église, qui se trouve à l'entrée du vieux *chemin du Lac*. Ce chemin, selon Bouchette et Magnan, a été ouvert en 1783 par le général Haldimand (1718-91), alors gouverneur du *Canada*. Cette route portait le nom de *Chemin du Portage* parce qu'il y avait un portage sur son parcours. Le *portage de Témiscouata* était, en effet, le dernier parcours terrestre ou « portage » avant le *fleuve Saint-Laurent*, à partir de la route suivie depuis toujours par les Amérindiens de l'*Acadie*. C'est aussi cette route qu'empruntent le père Le Jeune, en 1634, et monseigneur de Saint-Vallier (1653-1727), en 1686, pour se rendre en *Acadie*. La localité de *Chemin-du-Lac* et un chemin de ce nom rappellent aujourd'hui ces événements.

C'est sans doute pour mieux profiter de cette situation géographique que Charles Aubert de La Chesnaye (1630-1702) acquiert la *seigneurie de la Rivière-du-Loup* en 1673 et ensuite celles de *Leparc*, de *Verbois*, de *Villeray* et de *Madawaska*. La *seigneurie Verbois* ou *Terrebois* que Bouchette, dans sa **Description topographique de la Province du Bas-Canada** (...) en 1815, appelle *Seigneurie Granville* et *Lachenaye*, est desservie par le curé de *Saint-Patrice*, Narcisse Beaubien, le fondateur de la mission. La paroisse est érigée canoniquement le 1er février 1886, sous le patronage de la sainte Vierge et sous le nom de *Notre-Dame-du-Portage*. Le 19 juillet de la même année, elle est érigée civilement, tout comme la municipalité de paroisse de *Notre-Dame-du-Portage*.

Le vocable *Portage* désigne aussi l'anse située à la limite de *Saint-Patrice-de-la-Rivière-du-Loup* et de *Notre-Dame-du-Portage*. Cette grande anse, dit Paul-Louis Martin, a un passé lié au *portage de Témiscouata*. Son nom rappelle ce chemin. On la désigne couramment sous le nom de *L'Anse*, *Anse à Léveillée* et *Baie d'Amours*.

Tout près de cette anse, la pointe des *Ha!Ha!*, de par son ancienne appellation *Pointe du Portage*, témoigne également du passé lié au portage.

Les Portageois, oises habitent *Notre-Dame-du-Portage*.

Ha! Ha!, Pointe des

Pointe qui s'avance profondément dans le *fleuve Saint-Laurent*, dans la partie est de *Notre-Dame-du-Portage*.

Selon Hormisdas Magnan, l'exclamation « Ha! Ha! » vient des premiers colons qui se rendirent jusqu'au *lac Témiscouata* pour s'y établir. Après avoir parcouru 57 kilomètres sur l'ancien *chemin de Témiscouata*, les voyageurs, en arrivant en face du lac, se seraient écriés joyeusement: « Ha! Ha! voici le lac! ». Le vocable « Ha! Ha! » finit par désigner le village qu'on construisit à proximité du lac et, plus tard, la municipalité de paroisse de *Saint-Louis-du-Ha!Ha!*. L'expression « Ha!Ha! » pourrait bien s'être étendue à cette première étape du *chemin de Témiscouata* qu'on appelle la *pointe des Ha!Ha!* ou la *pointe du Portage*.

D'autres hypothèses, toutefois, attribuent à l'expression « Ha! Ha! » le sens d'impasse, comme en vieux français.

Rivière-du-Loup

Cette importante agglomération doit son nom à la rivière qui la traverse. Il y a trois versions différentes pour expliquer l'origine de ce nom. D'après la première, dit Horace Cimon, c'est Jacques Cartier lui-même qui aurait nommé la rivière parce qu'il aurait trouvé, à son embouchure, quantité de loups marins. Comme le fait n'est pas consigné dans ses récits de voyage, il faut peut-être attribuer le nom de la rivière à Champlain, qui a rencontré sur ses rives une tribu indienne surnommée les Loups. Toutefois, Champlain n'indique pas l'endroit de cette rencontre et appelle la rivière sur sa carte de 1612, « R. de Moy. » Horace Cimon et Philippe Lizotte pensent plutôt que la version la plus pausible, laquelle d'ailleurs est appuyée par des archives maritimes de *France*, est que *Rivière-du-Loup* tire son nom d'un vaisseau français **Le Loup**, qui aurait été forcé d'hiverner dans l'estuaire de la rivière vers 1659.

C'est dans la **Relation** de 1634 du père Le Jeune, qu'apparaît le premier nom amérindien donné à la rivière. Celui-ci écrit: « Nous plantasmes notre camp proche d'un grand fleuve large et rapide mais un peu profond; ils le nomment *Capititet-chouetz*. Il va se dégorger dans le Grand Fleuve vis-à-vis Tadousac ». Adrien Caron pense que ce fleuve est bien la *rivière du Loup*. Son appellation actuelle se trouve dans la première concession faite le 23 décembre 1673 au sieur de La Chesnaye (1630-1702).

Cette seigneurie prend le nom de la rivière. En 1686, monseigneur de Saint-Vallier se rend jusqu'à la mission appelée *Rivière-du-Loup*.

Il faut dire que, déjà en 1683, la petite mission est considérée comme une étape importante sur la route de l'*Acadie*. Située à la tête du passage vers le *Témiscouata*, c'est par là que les voyageurs passent quand ils en entreprennent le voyage. L'expansion des chemins de fer au XIX^e^ siècle confirmera cette position stratégique.

En 1802, Alexander Fraser achète la *seigneurie de la Rivière-du-Loup* et c'est à partir de cette date que la région commence à progresser. En 1840, on modifie le tracé du *portage de Témiscouata*, pour que le *chemin du Lac* commence à *Rivière-du-Loup*. Deux ans plus tard, on érige la paroisse de *Saint-Patrice-de-la-Rivière-du-Loup*, pendant que le 1^er^ juillet 1845, on forme la municipalité de *Rivière-du-Loup-en-Bas* qui deviendra, dix ans plus tard, la municipalité de paroisse de *Saint-Patrice-de-la-Rivière-du-Loup*. Entre-temps, le 26 juin 1850,on aura érigé la municipalité du village de *Fraserville* qui deviendra, le 28 janvier 1874, la ville de *Fraserville*, en l'honneur du seigneur Alexander Fraser. Peine perdue, toutefois, puisque celle-ci reprend le nom de la rivière en 1919. Cette ville regroupe aussi les paroisses de *Saint-Ludger*, érigée en 1905, et de *Saint-François-Xavier*, érigée en 1908. Leur nom, assure Joseph-Arthur Richard, rappelle l'ancien curé de *Saint-Patrice-de-la-Rivière-du-Loup*, l'abbé François-Xavier-Ludger Blais.

Ce toponyme désigne également un ancien comté, formé en 1930, une division de recensement, une pointe, un hameau, un barrage, un aéroport et un banc de sable. Du nom de *Fraserville*, il n'existe plus qu'un chemin et qu'un cours d'eau.

Les Louperivois, oises habitent *Rivière-du-Loup*.

Pot à l'Eau-de-Vie, Îles du

Situées en face de *Rivière-du-Loup*, à environ 185 kilomètres à l'est de *Québec*, ces trois îles rocheuses sont couvertes d'un peu d'herbe et de quelques arbres nains.

Plusieurs auteurs prétendent que l'une de ces îles, appelée *Le Pot à l'Eau-de-Vie*, a été ainsi nommée à cause d'une source qui y jaillit et dont l'eau, parfaitement bonne et pure, est de la couleur bleuâtre de l'eau-de-vie. Cette eau repose dans de petites mares au creux des rochers. D'après Potvin et Rouillard, les rochers ayant la forme d'un pot à l'eau-de-vie, les marins lui ont donné ce nom.

Ces îles ont connu au moins deux événements marquants. En 1740, le vaisseau du Roi, le **Rubis**, s'y arrête avec cent-soixante personnes malades à son bord. Son commandant, M. de La Saussaye expédie alors une chaloupe à *Québec* pour demander à l'intendant Gilles Hocquart de lui envoyer des matelots pour lui permettre de continuer le voyage. Finalement, tout se termine bien. Un peu moins d'un siècle plus tard, en novembre 1835, l'**Endeavor** vient y faire naufrage. Mais heureusement, les quinze hommes d'équipage sont secourus par un pilote de *Rivière-du-Loup* et ramenés sains et saufs sur la terre ferme.

On connaît quelques variantes pour ces îles. De sources orales, on dit que les vocables *Le Gros Pot, Le Petit Pot* et *Le Pot de la Tour*, dont le nom officiel est *Le Pot du Phare*, identifient chacune des trois îles. Mais dans les sources écrites, on retrouve aussi les noms de *Pot à l'Eau-de-vie, Le Gros Pot* et *Îlot du Broc*. Enfin, les Anglais et encore plusieurs francophones les appellent *Brandypot* écrit le plus souvent *Brandy Pot* qui est la traduction anglaise du toponyme.

Lièvres, Île aux

Grande île étroite située au centre du fleuve, en face de *Saint-Siméon* sur la rive nord et de *Rivière-du-Loup* sur la rive sud. Elle doit son nom à Jacques Cartier qui, au cours de son deuxième voyage au *Canada*, le 7 mai 1536, aborda dans l'île : « Le soyr fumes à ladicte ysle, où trouvasmes grand nombre de liepvres, des quelz nous eusmes quantité; et pour ce la nommasmes l'isle es Liepvres. »

Ce nom prévaut encore quand l'intendant Jean Talon concède l'île à Simon-François Daumont de Saint-Lusson, le 7 novembre 1672.On connaît deux variantes pour cette île, *Île aux Fraises* et *Île Hare* (ce dernier mot signifiant « lièvre »).

Blanche, Île

Située dans le prolongement de l'*île aux Lièvres*, vers l'est, cette île a été le site de nombreux naufrages au cours des ans. Citons, à titre d'exemple, celui du bateau à vapeur **Otter**, survenu le 22 novembre 1898. Ce vapeur faisait le service de la côte entre *Pointe-aux-Esquimaux*, aujourd'hui *Havre-Saint-Pierre*, et *Québec*, et ce, depuis le 27 mai 1880.

On ne connaît pas l'origine de ce toponyme, mais on sait que l'île se dénomme aussi *Islet Blanc, Île aux Alouettes, Île aux Morts, Île White* et *Battures aux Alouettes*.

D'après une enquête conduite chez les Montagnais de *Betsiamites*, on donne le nom de *Uapush Ukatshî Ministuk*" qui signifie « les îles, l'anus de lièvre », à cette île et à quelques autres îles et récifs environnants.

Persil, Anse au

Le frère Marie-Victorin soutient que ce vocable, qu'il transforme en *Anse à Persi*, peut avoir été choisi en raison de l'abondance locale du « persil de mer ». Eugène Rouillard croit plutôt que ce toponyme n'est qu'une corruption du vocable *Anse au Pourcille*. À l'époque où le marsouin était l'objet d'une grande exploitation, depuis *Saint-André* jusqu'à *Cacouna*, les gens de l'endroit désignaient le marsouin comme le pourcille. « De pourcille ou pourcil à Percil ou Perci, poursuit-il, la distance est vite franchie pour un canadien qui ne s'embarrasse pas de la grammaire ou de règle de la prononciation ». Cette interprétation, toutefois, ne mérite pas d'être retenue, puisque Champlain, en 1632, désigne déjà cette entité, sous le vocable de « port au Persil », en raison , précisément, de la quantité de persil de mer, ou livèche écossaise qu'il y trouve et dont la saveur rappelle celle du persil. C'est d'ailleurs ce vocable que l'on retrouvera par la suite sur la plupart des cartes du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Sur cette de Granchain, en 1785, on retrouvera, enfin, celui d'« anse au Persil », qui est demeuré en usage depuis.

Cacouna

Pour l'origine de ce toponyme,voir *Saint-Georges-de-Cacouna*.

Saint-Georges-de-Cacouna

Ce toponyme désigne une municipalité de paroisse et une municipalité de village faisant partie, autrefois, de la *seigneurie de la Rivière-du-Loup*.

Plusieurs auteurs ont tenté d'expliquer l'origine du nom de *Cacouna*. Selon l'archiviste Pierre-Georges Roy, ce vocable signifie « là où il y a du porc-épic ». Hormisdas Magnan dit qu'en langue crie, il signifie: « demeure du porc-épic ». Monseigneur Laflèche et le père Lacombe, cités par Eugène Rouillard, le font provenir de « kakoua » ou « kagwa », « porc-épic » et « nâk », « chez », d'où *Kakounak*, « chez le porc-épic ». L'abbé Cuoq, cité par Rouillard, ajoute que « ce village doit en effet son nom au porc-épic qui abondait autrefois dans cette partie longtemps inhabitée du Canada ». L'abbé Léo Bérubé, pour sa part, pense que la signification « demeure du porc-épic » ne vient pas tant de l'animal que d'une tribu indienne cantonnée à cet endroit. À plusieurs reprises dans les **Relations** des Jésui-

tes, il est fait mention de la nation des Porcs-Épics qu'on appelait les « Kakouazakhi » ou « Kacouchakhi »,laquelle demeurait sur les bords du *lac Saint-Jean*.

Dans les archives, ce nom prend une infinité de formes graphiques. On lit tour à tour: « Kacona », « Kakonas », « Kaconat ». Nous trouvons parfois deux K, parfois un K et un C, parfois l'inverse. Puis, nous retrouvons la diphtongue « ou » encadrée indifféremment de K ou C. Les dernières cartes du Régime français et les premières du Régime anglais indiquent *Cacana* et *Ratcana* ou encore *Cacona* (comme sur la carte de Vondenvelden et Charland de 1803), appellations qui révèlent la présence des Malécites ou « Rats d'eau ».

Il est à remarquer que ce nom était d'abord réservé à la presqu'île (autrefois une île) qu'on appelle aujourd'hui *Le Gros Cacouna*. On a ajouté l'adjectif « gros » pour désigner le dos rond de la presqu'île, réservant le vocable *Kakouna* ou *Cacouna* seul, pour la terre ferme.

C'est sur le versant nord-est de cette ancienne île que se sont établis les premiers colons vers l'année 1750. La terre ferme porte le nom de *Seigneurie Leparc* parce qu'elle est concédée au sieur Daullier du Parc en 1673. Elle s'appelle ensuite la *concession Saint-Georges*, patron que la paroisse adoptera officiellement en 1825 à la demande du seigneur de *Rivière-du-Loup*, Malcolm Fraser. Notons que saint Georges est le saint Jean-Baptiste des Anglais. Les municipalités de la paroisse (1855) et du village (1869) prendront les noms de *Saint-Georges-de-Kakouna* et de *Saint-Georges-de-Cacouna*. C'est aux environs de 1875 que l'on retrouve de plus en plus la forme définitive de *Cacouna*.

Le toponyme *Réserve indienne de Cacouna* évoque le souvenir de la très forte présence amérindienne dans cette région. Toutefois, avec la montée de la colonisation, l'importance de la réserve s'est estompée peu à peu pour faire place à une station balnéaire pour touristes aisés.

Cacouna désigne également une rivière, un rocher, deux hameaux, *Cacouna-Est* et *Cacouna-Sud*, une localité, *Cacouna-Station* et un lieu-dit, *Le Reste-de-Cacouna* ou *Le Reste*.

Les gens de *Saint-Georges-de-Cacouna* répondent au gentilé de Cacounois et de Cacounoises.

Gros Cacouna, Le

Le Gros Cacouna est une presqu'île située en face de *Saint-Georges-de-Cacouna* dans la circonscription de *Rivière-du-Loup*. « Cacouna » est un vocable d'origine algonquine, probablement malécite, qui signifie, soit « au pays des porcs-épics », soit « là où il y a du porc-épic », selon ce qu'en dit Pierre-Georges Roy dans **Les noms géographiques de la province de Québec**.

Moreault, Pointe à

Cette pointe, située à l'est du *Gros Cacouna* rappelle, semble-t-il, un des premiers habitants de la paroisse, Agapit Moreau, qui a vécu à *Saint-Georges-de-Cacouna*, au début du XIX^e^ siècle. La graphie, *Moreault* ou *Moreau* demeure incertaine pour le moment.

Bois-des-Bel

Réal Lebel raconte qu'autrefois à *Saint-Georges-de-Cacouna*, on aimait la vie et on aimait beaucoup s'amuser. Il y avait donc au *Bois-des-Bel* plusieurs jolies filles que les garçons du *Village-des-Frisés* (toponyme n'étant plus en usage) allaient parfois courtiser. C'est en souvenir de cette anecdote, semble-t-il, que ce hameau a reçu ce nom.

Selon un informateur local, il pourrait aussi s'agir d'une déformation de l'anthroponyme *Lebel* parce qu'une famille de ce nom aurait déjà demeuré à cet endroit.

Vases, Rivière des

Très certainement d'origine descriptive, ce toponyme désigne un cours d'eau situé à la limite de la paroisse de *Saint-Georges-de-Cacouna* et de *Saint-Jean-Baptiste-de-l'Isle-Verte*. Son appellation tire son origine d'une désignation spontanée issue des particularités physiques de la rivière, soit d'avoir un fond vaseux.

D'après Réal Lebel, les dernières cartes du Régime français et les premières du Régime anglais indiquaient déjà la *rivière des Vases*. Elle est, en effet, mentionnée sur la carte de Carver de 1763.

Girard, Rivière à

Cette rivière, située en amont de l'*anse Verte*, porte le nom du pilote Dominique Girard, gendre de Louis Bertrand. Michaud rapporte que ce seigneur Bertrand, propriétaire, de 1819 à 1840, de la partie est de la *seigneurie de L'Isle-Verte*, a doté sa fille et son gendre d'une magnifique demeure située sur les bords de la *rivière à Girard*.

Verte, Île

Ce toponyme , qui désigne aujourd'hui un village (*L'Isle-Verte*) et une anse, est utilisé couramment pour identifer la municipalité et surtout la grande île située à l'est de *Cacouna*.

Selon Charles Gauvreau, cité par Line Bélanger, Claire Bélanger et Sylvie Proulx, c'est à Jacques Cartier que l'on devrait le nom de l'*île Verte*. En 1535, avant d'explorer le *Saguenay*, celui-ci aperçoit une île d'assez grande dimension qui lui offre un spectacle magnifique. Elle lui apparaît toute verte, entièrement couverte de sapins et d'épinettes. « Aussi, s'écrit-il, du moins c'est la légende qui le rapporte, en s'adressant à ses compagnons: oh c'est bien là l'« île Verte ». Cette opinion n'est pas partagée par Robert Michaud. Ce dernier reconnaît, tout comme les historiens et les géographes, que les trois îles mentionnées par Cartier sont bien l'*île aux Basques*, l'*île aux Pommes* et l'*île Verte*. Comme celles-ci ne sont pas nommées, il préfère attribuer une origine amérindienne au vocable *Île Verte*: « Pourquoi refuser aux Indiens l'honneur d'avoir été les premiers parmi tous les humains, à éprouver le charme de notre île? ». Le vert sombre de ses grands bois lui aurait mérité son nom. L'origine du nom de l'*île Verte*, continue-t-il, pourrait s'expliquer aussi par la propension marquée des Indiens pour les teintures aux couleurs vives. Ceux-ci ont donné l'appellation *Île Rouge* à une autre île (située non loin de l'*île Verte*) parce qu'il y avait des racines rouges servant à la préparation d'une sorte de teinture. « Qui sait, précise Robert Michaud, on trouvait peut-être à l'île Verte des racines, mais des racines vertes? »

Entre les années 1621 et 1626, Champlain mentionne au moins à trois reprises le nom d'*île Verte*. Chaque fois, il signale que l'île sert de repère à des contrebandiers européens. En 1621, comme en 1626, Champlain déplore le fait que les commerçants de *La Rochelle* viennent à l'*île Verte* trafiquer avec les Indiens. Au milieu du XVII[e] siècle, l'*île Verte* reçoit la visite des missionnaires Jésuites. Le nom d'*île Verte* est mentionné dans la **Relation** des Jésuites de 1663. Il s'est étendu ensuite à la seigneurie située en face sur la rive sud. Toutefois, lorsque la *seigneurie de L'Isle-Verte* est concédée en 1653 à Louis Lauson, sieur de La Citière, elle est dénommée la *seigneurie de la Rivière-du-Saumon*. C'est en 1684, lors de sa concession à Augustin Rouer de La Cardonnière, sieur de Villeray (1629-1700) et à Louis Rouer, sieur d'Artigny (1667-1744) qu'on la mentionne comme la *seigneurie de l'Île-Verte*.

La carte de Bellin, publiée en 1764, indique « I. Verte » pour l'île située en face de la seigneurie appelée par Bouchette, au XIX[e] siècle, « Green Island ». Il faut attendre l'arrivée du seigneur Jean-Baptiste Côté qui échangea ses deux terres de l'*île d'Orléans* pour ce territoire, le 14 février 1711, pour que s'amorce sa mise en valeur. C'est d'ailleurs pour honorer la mémoire de ce seigneur qu'on choisira plus tard saint Jean-Baptiste comme patron de la desserte de *L'Isle-Verte*. Magnan nous dit que ce nom rappelle aussi la mémoire du père jésuite Jean-Baptiste de La Brosse, l'un des premiers missionnaires qui visite la paroisse de 1753 à 1782.

Le territoire de la future paroisse s'étend de *Cacouna* jusqu'à la *pointe à la Loupe* et comprend celui de l'*île Verte*. Le côté est de la *rivière Verte* comprend le domaine seigneurial tandis que le côté ouest offre aux Malécites, qui arrivent entre 1736-1756, des lieux de campement.

La paroisse est érigée canoniquement le 12 mai 1828 et civilement trois ans plus tard. La municipalité de *L'Isle-Verte* comprenant la paroisse de *Saint-Jean-Baptiste-de-l'Isle-Verte* est érigée le 1[er] juillet 1845. Dix ans plus tard, il y a la création de deux municipalités distinctes: la municipalité du village de *L'Isle-Verte* et la municipalité de la paroisse de *Saint-Jean-Baptiste-de-l'Isle-Verte*. Ce n'est qu'en 1874 que le territoire de l'*île Verte* est détaché de la municipalité de la paroisse de *Saint-Jean-Baptiste-de-l'Isle-Verte*. La paroisse de *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs* est alors créée sur l'île.

L'*île Verte* a donné son nom à la *rivière Verte* appelée à l'origine, soit vers 1653, *Rivière du Saumon* et *Rivière au Saumon*. À l'époque des Amérindiens, cette rivière était l'une des trois voies qui reliaient le *Saint-Laurent* à l'*Atlantique*, par l'intermédiaire de nombreux chemins de portage et d'un réseau de lacs et de cours d'eau. Il est probable que le père Le Jeune en 1634 l'ait traversée. Les marins de l'*île Verte* la fréquentaient lorsqu'ils revenaient du *Saguenay*. Il

existe également d'autres entités géographiques qui tirent leurs noms de l'*île Verte*, tel l'*anse Verte*, la *rade de l'Île Verte*, le *récif de l'île Verte* ou *récif de l'Isle Verte*, le oureau de poste d'*Isle-Verte*, deux localités, *Notre-Dame-de-l'Isle-Verte* et *Isle-Verte-Ouest* et l'*anse Verte*.

On connaît plusieurs variantes pour cette île: *Green Island*, retenue pendant un temps par la Commission de géographie du Canada; *Isle Verte*, simple variante orthographique issue du toponyme *Notre-Dame-de-l'Isle-Verte*; *Île Saint-Jean-Baptiste*, qui rappelle le nom d'un ancien seigneur, Jean-Baptiste Côté, qui donna quelques arpents de terre à la fabrique locale, et *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs*, du nom de la paroisse fondée sur l'île à la fin du XIX[e] siècle. Quant aux appellations *Les Couillons* et *Les Couillonnes*, elles désignent des rochers qui affleurent à marée basse. Ils sont situés au nord de la *pointe du Phare* et constituent un véritable danger pour la navigation.

L'Isle-Verte

L'Isle-Verte désigne la municipalité située à l'est de *Cacouna*, sur la rive sud du *Saint-Laurent*. Son histoire toponymique se confond avec celle de l'*île Verte*, située au large.

La Richardière

Ce hameau, situé dans la partie est de l'*île Verte* où se trouvait un poste de pilote en 1730, a reçu son nom du commandant de cette base, Richard Têtu, sieur de La Richardière (1681-1741).

Couillons, Les

Ces récifs, localisés au nord-est de l'*île Verte*, portent bien leur nom. Le verbe « couillonner » signifie: tromper. Invisibles du premier abord aux navigateurs, on les trouve trompeurs donc couillons et, par conséquent, traîtres et dangereux.

Sur la carte à l'échelle 1:50 000 du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources datant de 1974, on relève pour désigner ces entités le toponyme *Récif de l'Île Verte*.

Petit Sault, Rivière du

Ce cours d'eau, qui se jette dans le fleuve entre l'*anse Verte* et la *pointe à la Loupe*, porte un nom d'origine descriptive. Il y avait probablement autrefois des chutes ou des cascades le long du cours de cette rivière. On sait en tout cas qu'un « sault » désignait anciennement des chutes et des cascades.

Ce qui est certain, c'est qu'il a existé un « sault MacKenzie » à *Trois-Pistoles*. Robert Michaud note que ce sault a appartenu à Peter MacKenzie jusqu'en 1898. C'est probablement à cause de la présence de cet accident géographique que la rivière et son moulin, construit en 1840, s'appellent *rivière* et *moulin du Petit Sault*.

Saint-Éloi

Cette municipalité de paroisse érigée le 1[er] juillet 1845 faisait autrefois partie des seigneuries de *L'Isle-Verte* et de *Trois-Pistoles*. C'est en l'honneur d'un des seigneurs de *Trois-Pistoles*, Éloi Rioux, que la paroisse, érigée canoniquement le 9 mars 1848 et civilement le 13 juin de la même année, fut mise sous le patronage de saint Éloi.

Ce toponyme désigne aussi une anse et un hameau, *Saint-Éloi-Station*, situés tout près de la *pointe à la Loupe*.

Loupe, Pointe à la

Ce plateau de 34 mètres d'altitude marquait antérieurement les limites de *Trois-Pistoles*. Il a donné son nom à la petite rivière qui vient se jeter à sa base, où se retrouvait jadis l'*anse de Saint-Éloi* ou l'*anse de la Pointe*. Ce cours d'eau, aujourd'hui, s'appelle *Rivière à Pascal-Lebel*, du nom de son ancien propriétaire. On le désigne aussi comme le *ruisseau de la Pointe à la Loupe*.

Pommes, Île aux

Située à l'ouest de *Trois-Pistoles*, en face de *Saint-Éloi*, l'*île aux Pommes* mesure 1,6 kilomètre de longueur par 400 mètres de largeur. Elle est de nature schisteuse et dénudée d'arbres.

On l'appelle ainsi, écrit le marquis de Montcalm dans son **Journal**, en 1756, à cause de la quantité étonnante d'une plante rampante qui produit un petit fruit rouge, l'airelle ponctuée ou « vaccinum vitis », « cranberry » pour les Anglais et « pommes de terre » pour les Gaspésiens et les Acadiens. Ce petit fruit rouge ressemble à celui qui est connu dans les provinces méridionales de *France* sous le nom d'azerole, fruit de l'azerolier, variété d'aubépine dite « épine d'Espagne ». Au printemps, ce fruit est mûr et délicieux et sert à faire de bonnes liqueurs. C'est cette explication que reprendra plus tard le frère Marie-Victorin pour expliquer l'origine du toponyme.

On connaît quelques autres noms pour cette île: *Isle aux Pommes* et *Apple Island* de source écrite; *Île aux Petites Pommes de Terre* et *Île de la Rivière Trois-Pistoles* de source orale.

Les Basques

Ce nom de la municipalité régionale de comté est emprunté à la dénomination d'une île sise en face de *Trois-Pistoles*. Cette désignation rappelle, selon Pierre-Georges Roy, l'établissement des Basques dans la région pour l'exploitation des huiles de poisson et surtout pour la traite des pelleteries avec les Amérindiens de *Tadoussac*. Cette M.R.C. a été établie le 11 mars 1981.

Trois-Pistoles

Cette ville de la division de recensement de *Rivière-du-Loup*, voisine de *Saint-Éloi*, doit son nom à la rivière qui la traverse en sa partie ouest. Champlain, au début du XVI[e] siècle, la désignera sous le nom de « rivière des Sauvages », mais ce toponyme ne lui servira pas, remplacé très tôt par celui de *Trois-Pistoles*.

Le vocable *Trois-Pistoles* évoque l'idée des anciennes pièces de monnaie d'or frappées en *Espagne* et en *Italie*, depuis au moins le XVI[e] siècle. Il est vrai que sur la carte de Guérard de 1631 et de Detcheverry de 1689 on retrouve, respectivement, « rivière des 3 Pistolets » et « rivière des Troas Pistolets », mais ce sont les seuls à utiliser cette appellation. Le cartographe De la Borde, en 1685, retient celle de « rivière des Trois Pistolles » et celle de Catalogne en 1723, celle de « rivière des 3 Pistolles », désignation qui se maintient depuis lors dans la cartographie et la toponymie officielle. C'est en tout cas sous cette appellation qu'est concédée la *seigneurie des Trois-Pistoles* en 1687.

Diverses légendes ont été invoquées pour expliquer l'origine de ce nom. Selon plusieurs auteurs, c'est celle transmise par les descendants du seigneur Riou qui est la plus vraisemblable. On raconte, en effet, qu'en 1621, une chaloupe vint s'échouer en face d'une rivière aux eaux limpides et claires. En voulant boire de cette eau, un matelot échappa un gobelet d'argent à l'eau et s'écria: « Voilà trois pistoles de perdues! ». Les matelots donnèrent immédiatement le nom de *Trois Pistoles* à cette rivière.

Il y a également l'histoire d'un missionnaire qui, lors d'un naufrage dans cette rivière, aurait perdu trois pistoles. On attribue aussi l'origine de ce nom à la générosité de marins naufragés ayant payé trois pistoles à leurs sauveteurs. Enfin, il a existé un traversier qui aurait exigé trois pistoles pour traverser les voyageurs d'une rive à l'autre de la rivière.

Située en position stratégique par rapport à l'arrière-pays, la *rivière des Trois Pistoles* fut, aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, l'une des voies les plus fréquentées pour se rendre en *Acadie* et à la *rivière Saint-Jean* par l'intermédiaire de nombreux chemins de portage et d'un long réseau de lacs et de cours d'eau. Elle donna son nom à la seigneurie, à la paroisse et à la ville.

La *seigneurie des Trois-Pistoles* est concédée au sieur Charles Denis de Vitré, en 1687, et échangée, en 1696, pour une terre et une habitation que Jean Riou possède à l'*île d'Orléans*. C'est à la *pointe des Trois Pistoles* appelée *La Pointe* que ce seigneur, le fondateur de *Trois-Pistoles*, et ses descendants s'établissent. L'église de la mission est dédiée à Notre-Dame des Anges, mais comme cette patronne n'a pas de messe qui lui soit propre, on lui substitue Notre-Dame des Neiges. Aussi, à son érection canonique, le 9 novembre 1827, la paroisse s'appelle *Notre-Dame-des-Neiges-des-Trois-Pistoles*. Elle fait partie de la municipalité de *Trois-Pistoles*, laquelle est érigée le 1[er] juillet 1845 et devient, dix ans plus tard, la municipalité de la paroisse de *Notre-Dame-des-Neiges-des-Trois-Pistoles*. Enfin, le 9 mars 1916, on assiste à la création de la ville de *Trois-Pistoles* qui a gardé, depuis, cette appellation.

Dans la région, on trouve aussi la localité de *Rivière-Trois-Pistoles* fondée en 1906, à l'embouchure de la *rivière des Trois Pistoles*. Cette entité géographique est d'abord une desserte, puis une paroisse érigée canoniquement le 29 août 1906 et placée sous le patronage de saint Jean-Baptiste. C'est en l'honneur du père Jésuite Jean-Baptiste de La Brosse, ancien missionnaire de la paroisse de *Trois-Pistoles* de 1770 à 1782, qu'on lui donne le vocable de *Saint-Jean-Baptiste*. Cependant, elle perd son statut de paroisse, sans doute, lors de la création de la ville mère. L'appellation de *Tobin* sert aussi à la désigner. C'est également le cas d'une pointe, d'une gare, de battures et d'une grève. Elle rappelle le propriétaire de la *seigneurie des Trois-Pistoles* dans les années 1900-1910, E.W. Tobin, ancien député fédéral.

Ajoutons que le toponyme *Trois-Pistoles* désigne également un lac et une grève. Les habitants de *Trois-Pistoles* sont connus sous le nom de Pistolois, oises quoique l'appellation Pistolets, sans féminin connu, ait été utilisée.

Morency, Grève

La *grève Morency* a reçu son nom des premiers colons, les Baucher (Boschet) dit Morency, venus défricher, dès 1779, les terres fertiles de *Rivière-Trois-Pistoles*. C'est à partir d'Augustin Morency, né en 1770, que cette famille prend le nom de Morency.

Benjamin, Pointe

Comme cette pointe est située tout près de la pointe où Jean Riou et sa famille se sont établis en arrivant à *Trois-Pistoles*, elle a probablement reçu son nom de Benjamin Riou. Ce descendant de la famille Riou a vécu dans la première moitié du XIX^e^ siècle.

Rioux, Grève

Cette entité se situe sur le côté ouest de l'ancienne localité de *La Pointe*, à proximité du *quai de Trois-Pistoles*, et porte le nom de la première famille de « seigneurs-colons » venue s'établir à *Trois-Pistoles*. C'est là, en effet, que Jean Riou et son fils Nicolas établissent leur domaine en 1696. Les descendants de Nicolas Riou deviennent les « Riou de la Grande-Maison » et vivent près d'un siècle ensemble sur leur domaine de *La Pointe*. Cette grève est aussi appelée la *grève des Rioux*.

À l'extrémité est de la ville, on retrouve également l'*anse* et la *pointe des Riou*. C'est le frère de Nicolas, Vincent Rioux, qui va s'y établir vers 1712. Les descendants de ce dernier deviennent les « Rioux proprement dit » ou « Rioux de l'anse aux Coques », qui tire son nom de l'abondance de « coques » qu'on y trouvait. (Les « coques » sont un type de mollusques comestibles).

Dans les documents de l'époque, on utilise indifféremment les vocables « Rioux » et « Riou » pour parler de cette famille. C'est ce qui explique, sans doute, qu'ils soient utilisés tous deux pour nommer ces entités.

Signalons enfin que le patronyme Rioux a servi aussi à désigner la région de *Trois-Pistoles*. Les cartes de Carver (1763) et de Bellin (1764), entre autres, le mentionnent.

Basques, Île aux

Elle est située vis-à-vis *Trois-Pistoles*, sur la rive sud, et *Tadoussac*, sur la rive nord, c'est une petite île d'environ 2 kilomètres de longueur sur 400 mètres de largeur et dont la plus grande hauteur ne dépasse pas 50 mètres.

Si l'on en croit la tradition, bien avant l'arrivée de Jacques Cartier et de Champlain, les Basques venaient y faire la pêche à la baleine qui, comme on le sait, était abondante dans le fleuve jusqu'à *Tadoussac*. Ils y ont même aménagé d'immenses fourneaux, destinés à faire fondre l'huile de ces cétacés ainsi que celle des morses et des loups marins qu'ils pouvaient capturer. Le père de Charlevoix affirme, d'ailleurs, avoir vu les restes de ces fourneaux dans l'île.

Chassés par les Français au XVIII^e^ siècle, parce qu'ils pratiquaient la traite des fourrures avec les Indiens, à *Tadoussac*, les Basques trouvèrent alors refuge sur l'île qui porte leur nom.

Dès 1544, l'*île aux Basques* est appelée « île de la Guerre » par le pilote Alfonse de Saintonge, en souvenir du massacre des guerriers du chef huron Donnacona par les Indiens Toudamens, groupe des Etchemins de la rive sud, en 1533. Mais ce n'est qu'en 1537 que les contours de l'île sont dessinés, d'abord sur la mappemonde dite Harleyenne, ensuite sur celle de Desceliers en 1546, puis sur la carte du Monde publiée par Vallard en 1547. Elle apparaîtra aussi, plus tard, sur la planisphère de Desceliers en 1560, sur celle de Mercator en 1569 et enfin sur la carte de Champlain de 1632. Bellin, quant à lui, l'identifie pour la première fois et la localise précisément sur sa carte de 1744. Quoique petite, l'*île aux Basques* aura donc attiré très tôt l'attention des cartographes et des découvreurs. Même Jacques Cartier en parle dans ses **Relations de voyages**.

Aujourd'hui, l'*île aux Basques* est une zone de protection pour les oiseaux placée sous la responsabilité de la Société Provancher.

Renouf, Rivière

Ce cours d'eau traverse la ville de *Trois-Pistoles* avant de se jeter dans le fleuve à l'endroit communément appelé *La Pointe*. Il évoque le nom d'un Jersiais, Philippe Renouf, lequel fut conseiller et maire de *Trois-Pistoles* au milieu du XIX^e^ siècle.

D'Amours, Îlets

Les *îlets D'Amours* sont situés en face de *Trois-Pistoles*, dans la circonscription de *Rivière-du-Loup*. On ne connaît pas la provenance de ce toponyme, mais il y a tout lieu de croire qu'il rappelle la mémoire de l'une des nombreuses familles D'Amours de la région.

Localement, on leur attribue une foule de noms: les *îles Trois-Pistoles*, les *îlets de Trois-Pistoles*, l'*îlet d'Amour*, l'*îlet Drapeau* et l'*île Leclerc*. Cependant, *Îlets D'Amours* est la forme la plus connue.

D'Amours, Pointe des

À mi-chemin entre les deux domaines des descendants de Jean Riou, s'avance dans le fleuve une pointe appelée *Pointe des D'Amours*. Elle rappelle la venue de la famille D'Amours dans la région et l'empreinte qu'elle y laissa au cours des siècles. Cette famille est originaire de *Paris* et est venue au *Canada* en 1665. Dans les registres de la paroisse, on trouve la signature d'Alexandre Damour de Plaine datant de 1724 et le mariage en 1763 d'Ambroise Damour dit de Launier, fils de Jean-Baptiste Damour Lamorandier. C'est de ces deux branches de la famille Damour, que vient l'orthographe « D'Amours », adoptée définitivement vers 1911.

D'autres entités géographiques ont adopté ce patronyme: les *îlets d'Amours*, la *grève D'Amours*, le *chemin de la Grève-D'Amours* et la *branche D'Amours*, un des affluents de la *rivière des Trois Pistoles*.

Marteau, Cap

Le *cap Marteau*, situé à l'extrémité est de la ville de *Trois-Pistoles*, servait à délimiter, autrefois, les paroisses de *Trois-Pistoles* et de *Saint-Simon*. L'origine de son nom nous est inconnue. Toutefois, nous pouvons supposer qu'il provient d'une déformation du nom d'un des habitants de la côte, Maurice Martel. Celui-ci fut donateur d'une terre pour la construction de l'église au milieu du XIX^e^ siècle. Il est possible aussi que l'on ait cru voir, dans ce promontoire, la forme d'un marteau, d'où son appellation *Cap Marteau*. Une chose est certaine, en tout cas, Bouchette le signale comme tel sur sa carte de 1831.

Pierre-Jean, Anse à

Cette anse rappelle la famille du premier colon, Régis Jean, venu s'établir à *Saint-Simon* en 1796. Son fils, Pierre Jean, a été, dans les années 1850-1885, marguillier et maire de la paroisse de *Saint-Simon*. D'après « les mémoires » de Marcellin Jean, rapportées par Rodier Voisin et Marie Thibault, il y avait dans le haut de la paroisse, un rang dénommé le *rang à Pierre-Jean*.

Aigle, Cap à l'

Ce promontoire qui surplombe l'*anse à Pierre-Jean* a, sans doute, reçu ce nom à cause de la présence de ce grand oiseau de proie dans le milieu, tout comme c'est le cas pour bien d'autres entités géographiques du *Québec*. On relève aussi le *chemin du Cap-à-l'Aigle*, construit en 1857.

Firmin, Anse à

Voisine de l'*anse à Pierre-Jean*, cette entité a une signification d'origine inconnue. Toutefois, nous pouvons supposer qu'elle rappelle l'un des premiers habitants de la paroisse, Firmin Lemieux, dont le nom est mentionné dans une pétition du 15 janvier 1831 adressée à monseigneur Panet.

Centrale, Rivière

Cet important cours d'eau traverse la paroisse de *Saint-Simon* parallèlement au fleuve avant de venir s'y jeter à la hauteur de l'*anse des Riou*. Son nom lui vient, sans doute, de ce qu'il est la principale rivière de la paroisse.

Il a par ailleurs reçu ainsi les noms de *Rivière du Village*, de *Rivière de Saint-Simon* et de *Rivière des Prairies*. On l'a désigné également sous le nom de *Rivière Caouette*, en souvenir d'Urbain Caouette, l'un des souscripteurs de la chapelle construite en 1879.

Saint-Simon

À l'origine, la paroisse de *Saint-Simon* faisait partie du territoire compris entre la *seigneurie de Trois-Pistoles* et les terres du *Bic* et connu sous le nom de *Seigneurie Nicolas-Rioux*. Concédée à Nicolas Rioux le 6 avril 1751, elle s'intégrera aussitôt à la *seigneurie des Trois-Pistoles* dont Nicolas Rioux est également le propriétaire, ce qui fera dire à Bouchette, au XIX^e^ siècle, qu'elle fait partie de la *seigneurie des Trois-Pistoles*. Dans la correspondance de l'évêque de *Québec*, monseigneur Bernard-Claude Panet

(1753-1833), il est mentionné: « ...la seigneurie de Nicolas Rioux, vulgairement nommée la Baie du Ha! Ha! ». L'appellation « Baie Ha! Ha! » sera accolée au nom de la paroisse, laquelle est érigée canoniquement le 10 décembre 1829 sous le vocable de saint Simon, martyr, comme en fait foi le décret d'érection canonique. La municipalité de paroisse, appelée également *Saint-Simon-de-la-Baie Ha! Ha!*, recevra son nom actuel en 1855. Le toponyme *Saint-Simon* désigne aussi le village et son bureau de poste *Saint-Simon-de-Rimouski* et une localité appelée *Saint-Simon-sur-Mer*.

Rimouski-Neigette

La désignation de cette M.R.C., constituée en 1981, reprend le nom de la plus importante ville, soit *Rimouski* et la seconde partie identifie l'arrière-pays de la municipalité régionale de comté.

Rimouski est un mot d'origine amérindienne. Selon le père Guinard et monseigneur Laflèche, ce mot vient du terme « animouski » qui signifie « demeure de chien ». Les racines sont « animous » « chien » et « ki » « demeure ». Selon Jean Poirier, ce toponyme est déjà mentionné sur un acte de concession, le 24 avril 1988.

Neigette a été originellement attribué à une rivière. Il remonte probablement au milieu du XIX^e^ siècle. Selon Nantais, le canton de *Neigette*, proclamé depuis 1868, tire son nom de la rivière. À l'époque, la diffusion de ce nom paraît être très répandue. Cependant, les auteurs se perdent quant à la signification du mot.

Rasade Nord-Est, Île et Rasade Sud-Ouest, Île

L'*île Rasade Nord-Est* et l'*île Rasade Sud-Ouest* sont situées presqu'en face de *Saint-Simon*, dans la circonscription de *Rimouski*.

Ces îles sont plus généralement connues comme *Les Rasades* ou *Les Razades*, d'après les sources écrites et orales. Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer leur signification. L'une d'entre elles fait provenir leur nom de « rasade », liquide qui remplit un vase jusqu'au bord. Ici, c'est le fleuve qui emplit les bords des îles. Avec le temps, on aurait remplacé le « s » par le « z », ce qui donne « razade ».

Une autre explication veut que ce soit à leur peu d'élévation au-dessus de la mer qu'elles doivent leur nom de « rasades »: de « ras », courant violent au ras de l'eau. Enfin, de source orale, on dit que des roches à fleur d'eau rasent le fond des canots.

On connaît plusieurs variantes pour ces îles telles *Rasade d'en Haut* pour la *Rasade Nord-Est*, *Rasade d'en Bas* pour la *Rasade Sud-Ouest*, *Îlets à la Razade*, *Île à la Croix* et *Île à Cormarins*.

Frédéric, Anse à

L'origine du nom de cette anse, située à l'est de *Saint-Simon-sur-Mer*, remonte au début du siècle alors qu'elle était connue pour la possibilité qu'elle offrait d'y tendre des pêches. L'*anse à Frédéric* est le nom de la pêche de Frédéric Gagnon, laquelle demeura active jusque vers 1950. Quant au terme « mer » inscrit dans le toponyme *Saint-Simon-sur-Mer*, il rappelle que c'est ainsi qu'on désigne le fleuve dans le *Bas-Saint-Laurent*.

Murailles, Les

Ce massif rocheux s'étend du *Bic* jusqu'à *Trois-Pistoles*. C'est parce qu'il présente l'aspect d'un énorme mur de pierres qu'on l'a appelé *La Muraille* ou *Les Murailles*.

Dans un premier temps, selon Marielle Coulombe, on désignait par *Muraille* seulement le chaînon qui s'étend de la *pointe à Cives* jusqu'à la *pointe à Mercier*. C'est l'ensemble le plus imposant des *Murailles*, exception faite du *pic Champlain*. Par la suite, le terme s'est étendu à toute la chaîne côtière, depuis l'est de la *pointe à Mercier* jusqu'aux environs de *Trois-Pistoles*. Rodier Voisine et d'autres auteurs, nous disent que la région de *Saint-Simon* s'appelait à l'origine *Les Murailles*. Après une enquête toponymique effectuée dans cette région en 1979, la Commission de toponymie du Québec a modifié le nom qui était officiel à ce moment-là, *La Muraille* pour se conformer à l'appellation toujours en usage: *Les Murailles*.

Landais, Lac à

Situé sur les collines riveraines, ce lac a une longueur de plus d'un kilomètre. Il déverse ses eaux du côté nord, directement dans le fleuve, par des passages à travers le soubassement rocheux. Il a reçu son nom du Français Paul Landais à qui le seigneur Joseph Drapeau a concédé, le 18 octobre 1793, une terre dans ce secteur. Cette propriété devait comprendre dans une partie de son étendue le *lac à Landais*, puisque la tradition orale lui a conservé ce nom. En outre, on prétend que Paul Landais s'était construit une cabane de chasse sur les rives du lac.

Localement, le toponyme est parfois déformé en *Lac Hollandais* par les gens qui en ignorent l'origine exacte.

Porc-Pic

Il y a deux versions pour expliquer l'origine de ce toponyme. Marielle Coulombe nous dit que monseigneur Médard Belzile prétend qu'il s'agit d'une déformation du mot porc-épic et Georges D. Belzile, qu'il dérive de l'expression le « Port du Pic ».

Dès la seconde moitié du XIX[e] siècle, les capitaines de goélettes avaient pris l'habitude de se ravitailler en eau potable à la source provenant du *lac à Landais*, dans l'*anse de la Pointe à Cives* et du *Port-Pic*. L'aspect rocheux du cap les a peut-être incités à désigner l'endroit sous le nom de « port du Pic », d'où l'appellation parfois utilisée de *Port-Pic*.

Il existe d'autres entités géographiques de ce nom dans la région, dont le *lac Porc-Épic*, disparu à la suite du creusage de la *rivière Port Pic* en 1933 et la *route Porc-Pic*, aussi désignée sous le nom de *Chemin Portpic* ou encore de *Chemin Porpic*.

Cives, Pointe à

Approximativement à la limite de *Saint-Simon* et de *Saint-Fabien*, s'avance dans le fleuve la *pointe à Cives*. Jacques Rousseau précise qu'elle tire son nom de la présence de ciboulette sauvage (allium schaenoprasum, var. sibiricum) nommée populairement « cive ». On retrouve cette plante sur les grèves estuariennes et les graviers des rivières de l'*Est-du-Québec*. Plusieurs appellations sont employées pour désigner cette entité, soit *Cap à la Carre*, *Cap à la Gare*, *Porc-Pic*, *Cap Carre* et *Pointe à la Carre*. Elle a comme variante graphique *Pointe à la Cive* et *Pointe aux Cives*. Sur sa carte de 1870, Taché la signale comme « pointe à la Cive ».

Saint-Fabien

Cette municipalité de paroisse, érigée le 1[er] juillet 1855, faisait autrefois partie du territoire non concédé entre la *seigneurie du Bic* et celle de *Trois-Pistoles*. Les voyageurs qui traversaient cette région déserte parlaient alors du *Bic* ou du *Long-Bic* pour désigner cet endroit. L'appellation devait persister jusqu'à la fondation des paroisses. C'est ce qui explique que quelquefois on lit, dans des actes de sépulture notamment, la mention « résident dans le Bic aux Trois-Pistoles », c'est-à-dire à *Saint-Fabien* ou à *Saint-Simon*. Avec le partage des seigneuries en paroisses, l'appellation du *Bic* est ramenée à sa désignation actuelle, soit la paroisse du *Bic*, et *Saint-Fabien* prend le nom de *Saint-Fabien-du-Ha! Ha!* ou *Saint-Fabien-de-la-Baie-du-Ha! Ha!* parce que taillé à même la *seigneurie de la Baie-du-Ha! Ha!*, autre nom de la *seigneurie de Nicolas-Rioux* concédée en 1751.

Quant au hameau de *Saint-Fabien-sur-Mer*, il abritait, autrefois, un chantier de construction de goélettes. Il est devenu, depuis, un site balnéaire réputé. Le spécifique *Saint-Fabien* est parfois utilisé pour identifier le *lac de la Station* bien connu localement.

Alcide, Rocher

Le *rocher Alcide* est un récif situé à huit kilomètres à l'ouest du *cap à l'Orignal*. À marée basse, il émerge de 1,5 mètre seulement.

Il y a deux opinions sur l'origine de ce nom. D'une part, il pourrait avoir été donné en souvenir du vaisseau du roi, l' **Alcide**, qui s'est brisé sur ce récif avec le **Lys** en 1854. D'autre part, on dit que ce nom aurait été celui d'un brick français, l' **Alcide**, qui est venu s'échouer dans ces parages alors qu'il remontait le *Saint-Laurent* sous le commandement du pilote Joseph Lavoie, de *Sainte-Luce*. Aujourd'hui, la première hypothèse est plus couramment retenue et plus vraisemblable que la seconde. On remarque quelquefois sur les cartes, *Roche Alcide* et *Récif Alcide* pour ce rocher. Selon une enquête réalisée en 1979, l'expression *Rocher Alcide* est pratiquement inconnue.

Mercier, Anse à

À l'est de la *pointe à Clves*, se découpe une anse le long de laquelle s'étend tout un « village » de chalets, c'est le site balnéaire de *Saint-Fabien-sur-Mer*. Cette anse a 2,4 kilomètres de largeur, formant ainsi tout le rivage de *Saint-Fabien*. L'*anse à Mercier*, et la pointe située sur son extrémité ouest, doivent leur nom à une génération de Mercier cultivant les terres avoisinantes. Le premier à venir s'y établir est Bernard Mercier, dont l'arrivée se situe en 1838.

Capelans, Anse à

L'*anse à Capelans*, située en face de l'*îlet au Flacon*, doit son nom aux poissons du même nom qui font, chaque année, la joie des pêcheurs. On désigne aussi cette entité sous la forme *Anse à Caplan*.

Flacon, Îlet au

Presqu'île située au pied du *pic Champlain*, sur la pointe est de l'*anse à Mercier*, cette entité a une origine très ancienne. Elle était une petite île au temps où **Le Cerf** fit naufrage à proximité en 1700. On retrouve, d'ailleurs, dans l'inventaire de la cargaison le nom d'*Islet-aux-Flacons* clairement mentionné. On y note aussi que **Le Cerf** contenait 38 paniers de liqueurs garnis de deux flacons. C'est peut-être en souvenir de cette cargaison que la presqu'île a reçu son nom. Marielle Coulombe nous propose une autre explication, empruntée, celle-là, aux légendes du *Saint-Laurent* . À la suite d'un chroniqueur local, elle raconte, en effet, qu'un trésor fut caché autrefois sur cette île par des pirates. L'endroit de cette cachette aurait été marqué par des tessons de bouteille, d'où l'origine du toponyme. Mais Jean Lafrance conteste cette localisation, qu'il situe plutôt sur l'*île Rouge*, près de l'*île Verte*. Selon une enquête menée en 1979, on a pu identifier au moins deux autres variantes pour cette île: *Îlet aux Flacons* et *L'Îlet*.

Moutons, Montagne des

Au sud de l'*anse à Capelans*, s'élève la *montagne des Moutons*. Il s'agit d'une petite colline de 90 mètres d'altitude, environ, qui tire son nom d'un élevage de moutons qu'on y pratiquait, voilà quelques années, dans le voisinage de la coulée.

Champlain, Pic

Ce pic, le plus élevé du massif rocheux de *La Muraille*, a connu par le passé diverses dénominations. À l'époque de Jacques Cartier, on le désignait sous le nom de « cap de Marbre », de l'appellation inscrite dans son journal de bord par Jean Alfonse de Saintonge. Levasseur, en 1601, indique « Pic » sur sa carte, vocable que Champlain utilisera en 1603 avant de le transformer en « Bic » en 1612, terme qu'il reprendra en 1632. Jacques Rousseau explique d'ailleurs, à ce propos, que dans l'ancien français, « Bec » et sa variante « biec » signifiait « pointe, pic », d'où l'origine probablement descriptive du toponyme. Quant aux missionnaires, ils l'ont orthographié indifféremment « biq », « bik », « bisq », « bisk » et « bic ».

Autrefois, le *pic Champlain* servait de point repère aux pilotes et aux navigateurs du *Saint-Laurent*. Il a même servi de poste d'observation au moment de la guerre de la Conquête au milieu du XVIII[e] siècle. On lui a attribué, depuis, quelques autres variantes: *Montagne du Bic* et *Bic Hill*, comme l'indique un guide pour les navigateurs, et peut-être aussi, selon Jacques Rousseau, *Montagne du Aha*, comme l'indiquerait un document de 1783.

Avec l'érection des paroisses religieuses du *Bic* et de *Saint-Fabien* au XIX[e] siècle, la *montagne du Bic* ou *mont du Bic* perdit son nom. On tentera, toutefois, de le lui redonner avec l'appellation de *Pic Champlain*, en souvenir de celui qui, plus que tout autre, l'inscrira dans la toponymie officielle. Signalons enfin, que le chemin qui mène au pic s'appelle *Chemin du Pic-Champlain*.

Blanchet, Coulée à

Cette vallée, s'étend au pied du *pic Champlain* et a sans doute reçu son nom du propriétaire des lieux, un certain Blanchet. Jacques Rousseau fait état de l'existence d'un *camp Blanchet*, situé sur le côté sud de l'*île du Bic* et construit par un dénommé Blanchet. C'était, autrefois, un repère bien connu des navigateurs, d'où l'expression « chez Blanchet ». D'ailleurs, c'est peut-être même ce Blanchet qui a donné son nom à la coulée. Quoi qu'il ne soit, Marielle Coulombe parle plutôt de la *coulée à Ernest* pour désigner ce lieu, du nom de son propriétaire actuel, Ernest Roy.

Barlette, Cabouron de la

Situé au sud du *pic Champlain*, ce sommet rocheux est appelé par les résidents de l'endroit le *cabouron de la Barlette* ou, plus simplement, le *piton de la Barlette*. Le mot « cabouron » est un régionalisme, signifiant « petite colline, monticule ». Son appellation pourrait venir aussi d'une vieille femme surnommée « La Barlette », qui habitait autrefois au pied de ce rocher et que la population locale tenait en réprobation à cause de la légèreté de ses moeurs.

Citadelle, La

La tradition orale rapporte que c'est à cause de sa ressemblance avec la citadelle de *Québec* que cette entité a été ainsi désignée. Monseigneur Belzile, quant à lui, l'appelle la *montagne Ambroisienne*, en souvenir du père Ambroise Rouillard, un ancien missionnaire de la rive sud du *Saint-Laurent* de 1727 à 1758. Dans ce cas-ci, c'est le toponyme populaire qui a été conservé. Il a donné son nom, aussi, au *chemin de La Citadelle*.

Chocolat, Le

Cette colline surplombe la *baie des Cochons* à l'est de la région de *Cap-à-l'Orignal*. L'origine de ce toponyme est inconnue. Cependant, comme cette entité était désignée autrefois sous le nom de *Cap Brûlé*, nous pouvons supposer qu'il provient de sa teinte brun foncé que d'aucuns ont comparé, par analogie, à celle du chocolat et qui peut être indicatrice aussi des incendies qui l'auraient déjà ravagé.

Sergerie, Montagne De La

À l'est de *La Citadelle*, s'élève la *montagne De La Sergerie*. Cette colline tient son nom d'un certain Samuel Sergerie du Saint-Jorre qui avait élu domicile dans la *seigneurie du Bic* en 1825, et plus particulièrement dans le voisinage de *Cap-à-l'Orignal*. Samuel Sergerie était accusé de tous les crimes. Les rumeurs disaient qu'il pillait les voyageurs, forcés de venir chercher refuge sous son toit. Il devint la terreur du voisinage et de tous les voyageurs du *Bas-Saint-Laurent*. On parla de lui comme du « bandit du Petit Portage ». Selon l'abbé Joseph Michaud, toutefois, il y aurait là beaucoup d'exagération.

D'après les informations obtenues localement, le nom du personnage aurait été *De La Sergerie* d'où l'appellation officielle: *Montagne De La Sergerie*.

Ha! Ha!, Baie du

Située à l'ouest de *Cap-à-l'Orignal*, cette baie est aujourd'hui un site agréable de villégiature. De la baie, le nom s'étendra à la *seigneurie de la Baie du Ha! Ha!* (autre nom de la *seigneurie Nicolas-Rioux*), comme l'indiquent l'appellation « fief de la baie du haha » contenue dans l'acte de concession de la terre obtenue par Paul Landais le 18 octobre 1793 et la mention « la seigneurie des hahas » inscrite dans une lettre de 1828 du curé de *Trois-Pistoles*, Pierre Bourget. Sur sa carte de 1831, Bouchette la signale sous la forme « Bay ha ha », confirmant, en quelque sorte, la forme graphique de « Ha! Ha! ».

Certains chercheurs, toutefois, contestent aujourd'hui le bien-fondé de cette graphie qui réfère au présumé cri d'exclamation poussé par les premiers arrivants à la vue du panorama qu'offrait, à leurs yeux, la baie du *Ha! Ha!*. Une chose est certaine, c'est que le terme « haha », probablement d'origine expressive, est attesté comme tel en français depuis au moins le XV[e] siècle, mais il signifie « cul de sac ». Ce serait donc une erreur de croire qu'il réfère au sens que lui confère sa forme graphique « Ha! Ha! ».

Quant aux traditions locales, elles rapportent que le spécifique vient des gémissements que produisent les vagues en se brisant sur les récifs. D'autres y voient une origine légendaire liée à l'histoire d'une femme qui aurait échappé son enfant dans la mer en tentant de traverser la baie au pied du *cap à l'Orignal* à l'heure de la montée des eaux. Et pendant qu'elle implorait les vagues de lui rendre son enfant, elle entendit « ha! ha! ha! », qu'elle perçut, le lendemain, comme le rythme d'une berceuse, un peu comme si les vagues avaient voulu endormir l'enfant.

Cette entité est aussi connue par les vocables *Baie de Cap-à-l'Orignal* et *Anse à Dumas*, du nom, sans doute, de l'un de ses occupants.

Orignal, Cap à l'

Ce cap fait partie, avec la *montagne Michaud*, de la presqu'île qui forme le côté nord de la *baie des Ha! Ha!*.

Dans son étude de 1924 sur les voyages de Cartier, Biggar inscrit « cap Arignole » pour désigner ce cap. La carte de Seutter, en 1728, indique « cap à l'Orignal », graphie que reprend celle de Bellin en 1744. Celle de d'Anville, en 1755, introduit « cap à

l'Orignac », que Bellin transforme de nouveau en « cap à l'Orignal » en 1757. Quant à Vaugondy, il reprendra la forme « cap à l'Orignal » sur sa carte de 1770. Il faudra donc attendre au XIX^e^ siècle avant de voir la graphie de ce toponyme se stabiliser autour de son orthographe actuelle, ce qui semble être acquis à l'époque de Bouchette, puisque celui-ci inscrit « Cape Orignal » sur sa carte de 1831.

À noter que « Orignal » compte parmi l'un des termes les plus répandus dans la toponymie du Québec. La plupart de ces toponymes s'inscrivent sous la forme « orignal ».

Quant aux traditions locales, elles rapportent que le cap doit son nom à un orignal qui, poursuivi par un chasseur, se jeta à la mer après être parvenu à la cime du cap.

Le promontoire a aussi donné un nom à l'*anse à l'Orignal* ou *baie à l'Orignal*, aux *récifs de l'Orignal* et au hameau de *Cap-à-l'Orignal*.

Mouille-Cul, Anse à

Cette anse située près du *cap à l'Orignal* porte ce nom descriptif sans doute parce que son niveau d'eau empêchait les gens de s'y promener sans être à « demi-mouillés ». En outre, comme on ne pouvait y accoster qu'en chaloupe, elle a hérité d'un autre nom, celui d'*Anse à Chaloupe*.

Michaud, Montagne

Cette colline, aussi située près du *cap à l'Orignal*, rappelle sans doute la famille Michaud, installée localement. On connaît, en tout cas, un certain Philippe Michaud, qui est né et qui a grandi à *Cap-à-l'Orignal*.

Bic, Île du

Située en face du village du *Bic*, cette île est longue de 4,8 kilomètres (excluant les récifs) et large de 1,6 kilomètre. C'est une île plate, sa hauteur n'excédant pas 46 mètres. Elle s'étend du sud-ouest au nord-est et fait partie de l'ancienne *seigneurie du Bic*.

Jacques Cartier la dénomme « Ysleaux Sainct Jehan » en 1535. D'après Rousseau et Potvin, Jean Alfonse de Saintonge, pilote de Roberval, la nomme, en 1543, « Ile Raquelay », mot qui vient, croit-on, de « racquel », qui signifie « accueil », comme l'attestent ces deux phrases extraites des voyages de Cartier: « ...lequel pareillement leur fict assez bon racquel », « ...lesquelles après être arrivez es navires, fit le capitaine bon racquel ». L'hypothèse de Michaud, qui fait dériver ce mot de raquage (ou racage), terme de marine désignant le collier qui relie la vergue au mât, semble très peu vraisemblable.

En 1603, Samuel de Champlain (1567-1635) nomme le *havre du Bic* sous le nom de « Pic ». Pierre-Georges Roy, croit que le vocable « Bic » n'est que la corruption du mot « Pic ». Dès 1612, Champlain lui-même écrit « Bic ». Champlain nous laisse même entendre pourquoi il la nomme ainsi: « De sainct Barnabé au Bic, il y a quatre lieues, c'est une montagne fort haute & pointue, ..., et elle est seule de ceste hauteur, au respect de quelques autres qui sont proche d'elle ».

L'*île du Bic* a été le théâtre de plusieurs événements historiques et de maints naufrages, dont celui, entre autres, du père Boucher, en 1676. Ce dernier parle, dans sa « Relation », de « l'isle du Bik ». De plus, l'*île du Bic*, comme d'ailleurs toutes les îles environnantes, a toujours été un endroit favori pour les chasseurs de gibiers aquatiques.

Bicquette, Île

Située au nord-ouest de l'*île du Bic*, l'*île Bicquette* est un rocher de schiste occupé au centre par une petite tourbière et entouré d'un cordon d'épinettes rabougries. Elle fut le site, autrefois, de nombreux naufrages. On remarque plusieurs variantes pour cette île, qui sont surtout d'ordre orthographique: *Îlot du Bicquet*, *Le Bicquet* (prononcé « bicquette »), *Île Biquette*, *Île Bicquotte* et *Île Le Biquet*. « Bicquette » est un diminutif du mot « bic ».

Nord-Ouest, Récif du

Le *récif du Nord-Ouest*, appelé *Northwest Reef* sur certaines cartes marines, tire son nom de sa localisation à environ 2,4 kilomètres au nord-ouest de l'*île Bicquette*. Il est découvert de plus de quatre mètres à marée basse.

En 1870, trois transatlantiques, au cours d'une violente tempête, ont fait naufrage sur le *récif du Nord-Ouest*. Le 7 novembre 1919, le **Germanicus**, vaisseau pris aux Allemands durant la guerre 1914-1918, s'est échoué sur ce récif.

On retrouve d'autres variantes pour cette entité, telles *Récif Northwest* et *Récif Nord-Ouest*. Selon une enquête effectuée sur place en 1979, ce toponyme est peu utilisé.

Ouest, Récif de l'

Le *récif de l'Ouest* est situé au sud-ouest de l'*île Bicquette*, d'où son appellation. Il s'élève à deux mètres au-dessus de la mer. On l'appelle *West Reef* en anglais.

Il existe d'autres variantes pour cette entité, telles *Récif West* et *Récif Ouest*, mais comme le toponyme principal, elles demeurent peu utilisées.

Nord-Est, Récif du

Le *récif du Nord-Est*, appelé *Northeast Reef* sur certaines cartes marines, est situé à la pointe est de l'*île du Bic*. Il s'élève à deux mètres au-dessus de la mer.

C'est sur ce récif que, selon l'abbé Michaud, le jésuite Jean-Baptiste Boucher fit naufrage en 1676. En outre, ce serait aussi sur ce récif qu'aurait eu lieu un autre naufrage en 1875.

Sud-Est, Récif du

Le *récif du Sud-Est*, appelé *Southeast Reef* sur certaines cartes marines, est un récif formé de trois rochers couvrant 0,6 kilomètre dans la direction sud-ouest – nord-est. Ces rochers sont respectivement à 1 mètre, 1,5 mètre et 2,1 mètres au-dessus de la mer. Les navigateurs de la région leur donnent différents noms: *Cayes de l'Est*, *Cailles de l'Est*, *Cayes de l'Île d'en Bas*, *Récif Southeast* et *Récif Sud-Est*.

Rioux, Pointe à

Située sur le versant ouest du *cap à l'Orignal*, cette pointe tient son nom de l'un de ses propriétaires. Les registres de la paroisse mentionnent, en effet, la famille de Cyrice Rioux: il s'agit probablement des descendants de la famille de Jean Rioux, le fondateur de la ville de *Trois-Pistoles*.

Sud-Ouest, Rivière du

Cette rivière, d'une longueur d'environ quarante kilomètres, prend sa source à *Sainte-Françoise* où plusieurs ruisseaux l'alimentent. Elle traverse ensuite les paroisses de *Saint-Mathieu*, de *Saint-Fabien* et du *Bic* avant de venir se jeter dans le fleuve à la hauteur de l'anse qui porte son nom. À l'entrée dans la paroisse du *Bic*, elle forme une chute de 4,50 mètres de hauteur au pied de laquelle se trouve une fosse à saumon. La rivière tire son nom de son orientation sud-ouest. Appelée, autrefois, *Rivière du Bic du Sud-Ouest*, elle s'est transformée depuis en *Rivière du Sud-Ouest*.

Cochons, Baie des

Cette baie est située au fond de l'*anse à l'Orignal*, à l'est du mont *Le Chocolat*. Le nom de *Baie des Cochons* s'étend aussi quelquefois à tout le sud de l'*anse à l'Orignal*. Sans doute, ce toponyme rappelle-t-il le cochon de mer, autre nom du marsouin.

Doucet, Anse à

Cette petite anse, située à l'embouchure de la *rivière du Sud-Ouest*, rappelle la famille de Pierre Doucet, qui est venue s'y établir dans la première moitié du XIX^e^ siècle.

Bouleaux, Anse aux

Cette entité se situe dans la partie ouest du *havre du Bic*. Elle tire son nom de la présence de bosquets de bouleaux blancs qu'on y trouve.

Épinettes, Pointe aux

Formant le côté est de l'*anse à l'Orignal*, cette pointe est la base d'une colline de 101,8 mètres d'altitude, qui surplombe le fleuve à la verticale. Elle tire son nom de la végétation environnante, d'où *Pointe aux Épinettes* ou *Pointe d'Épinette*. Quant à son autre appellation, *Cap Caribou*, elle s'explique probablement par la présence antérieure de cet animal à cet endroit.

Pilotes, Anse des

L'*anse des Pilotes* se situe à l'extrémité nord-est de l'*île du Bic*. On l'appelait, autrefois, *Anse à l'Eau*, à cause des mouillages que venaient y faire les goélettes pour se ravitailler en eau potable. Site de l'ancienne station de pilotage du *Bas-Saint-Laurent* transportée à *Pointe-au-Père* en 1905, cette entité porte aussi le nom d'*Anse aux Bouleaux*.

Enragé, Cap

Ce promontoire, dans son versant est, forme la partie avant du *havre du Bic* et dans son versant ouest, la porte d'entrée de l'*anse à l'Orignal*.

D'après Joseph D. Michaud, les navigateurs du *Saint-Laurent* lui attribuèrent ce nom symbolique à cause des vagues qui se ruent sur le cap avec beaucoup de violence. Ce nom rappelle aussi le souvenir du massacre d'une tribu micmaque, que la tradition situe en 1533, peu de temps avant l'arrivée de Cartier, dans l'une des îles environnantes appelée *Île au Massacre*.

Bic

Cette municipalité, érigée le 1er juillet 1845, a attiré, dès l'époque de Cartier, l'attention des premiers navigateurs par la beauté de son site et l'importance de son havre. Le 1er juin 1920, la municipalité de village du *Bic*, a été érigée et, le 29 janvier 1972, elle est fusionnée à la municipalité de paroisse.

Jacques Cartier, lors de son deuxième voyage en 1535-1536, s'arrête dans le havre aujourd'hui désigné sous le nom de *Havre du Bic* et parfois de *Havre du Vieux Bic*. Il lui donne le nom d'« Ysles sainct Jean », en souvenir du jour de la décollation de saint Jean-Baptiste. D'autres explorateurs, selon l'abbé Michaud, ont donné des noms à cet endroit. Jean Cabot l'appelle « Ys de St-Jean » et le pilote Alfonse de Saintonge, le « cap de Marbre ». Toutefois, c'est à Samuel de Champlain que nous devons le nom de *Bic*, à partir de 1612.

Au printemps de 1603, Champlain entre dans le *havre du Bic* et le nomme « Pic« : « Dudict Mantanne, écrit-il, nous vinsmes prendre connaissance du Pic, où il y a vingt lieuës, qui est à laditte bande du Su ». Lescarbot, dans son histoire de la *Nouvelle-France*, publiée en 1608, parle aussi du Pic. On a prétendu que le toponyme *Bic* est d'origine amérindienne et même qu'il dérivait du mot français « Bicoque » qui signifie « endroit de peu d'importance ». Nous croyons plutôt qu'il n'est que la corruption du mot *Pic*. Dès 1613, Champlain lui-même écrit *Bic*. Il nous laisse même entendre pourquoi il le nomme ainsi. « De sainct Barnabé au Bic, il y a quatre lieues, c'est une montagne fort haute & pointue ... elle est seule de ceste hauteur, au respect de quelques autres qui sont proche d'elle ». Il indique aussi la graphie *Bicq* en 1624.

Du havre, le nom du *Bic* s'étend à la côte et à la paroisse. C'est en l'honneur de la femme du seigneur William Campbell, qui s'appelait Cécile, que la paroisse est mise sous le patronage de sainte Cécile lors de son érection canonique le 18 février 1830.

Le vocable *Bic* désigne aussi un chenal, une île, un mont, une rivière et un lac appelé *Petit Bic*. Les résidents du *Bic* s'appellent les Bicois et les Bicoises.

Baleine, La

La Baleine est un petit rocher à dos arrondi situé à l'ouest de l'*île à D'Amours*. Il tire son nom de sa forme, semblable à celle d'une baleine. Un autre rocher porte le même nom et se trouve au nord-est de l'*île du Bic*. On connaît une autre variante pour cette entité, *Île Whale*.

Massacre, Île du

Située dans le *havre du Bic*, l'*île du Massacre* est entièrement formée de conglomérat, sauf un très petit affleurement de schiste à l'est.

Elle tire son nom d'un événement historique. Il semble, en effet, qu'en 1533 plusieurs centaines de Micmacs, y furent massacrés par les Iroquois. L'événement eut lieu dans une caverne de l'île connue sous le nom de *Caverne du Massacre*.

De tradition orale, on rapporte ce qui suit: « Les Abénaquis et les Micmacs avaient volé des femmes aux Iroquois et étaient allés se cacher sur cette île. Les Iroquois ayant aperçu la manoeuvre, les ont suivis de loin et, une fois sur l'île, les ont massacrés et ont repris leurs femmes. On y trouverait encore de nos jours des ossements. »

En 1535, toutefois, Jacques Cartier donne le nom de « Ysleaulx Sainct Jehan » à l'*île Brûlée* et à l'*île du Massacre*, parce qu'il est entré dans le *havre du Bic*, où il a mouillé, le jour de la décollation de saint Jean-Baptiste.

On connaît plusieurs variantes pour cette île: *Île Bicoque West*, *Île Bicoque East*, *Île Bicoque*, *Îlot du Bic*, *East Bicoque* et *Bicoque Est* sur certaines cartes marines, *Îlet* et *Île au Massacre* et enfin, *Île aux Fesses*, nom attribuable à la conformation de cette île. Selon une enquête menée dans la région en 1979, le toponyme officiel est bien connu.

Brûlée, Île

L'*île Brûlée* est sise en face du *Bic*. Elle est légèrement rectangulaire et son altitude ne dépasse pas 35 mètres. Elle est entièrement composée de conglomérats, qui est une roche formée par l'agglomération de matériaux grossiers réunis par un ciment naturel, calcaire ou siliceux. L'origine de ce toponyme demeure incertaine.

Selon une information recueillie localement en 1979, l'*île Brûlée* tirerait son nom en souvenir d'un incendie qui laissa l'île complètement nue pendant plusieurs années.

Localement, on l'appelle *Îlet Brûlé* ou *Île Ronde*. **Le Pilote du Bas-Saint-Laurent** la désigne sous le nom de *Bicoque Ouest*, sans plus d'explications.

D'Amours, Île à

L'*île à D'Amours* est située dans le *havre du Bic*. C'est la seule île à l'ouest du *Bic*; sa hauteur est d'environ 46 mètres. Comme pour l'*île Brûlée*, elle est entièrement formée de conglomérats.

Sur une carte du ministère de la Colonisation, on la nomme *Île aux Amours* et Michaud donne *Île des Amours*. Pour sa part, Jacques Rousseau (1928) l'appelle *Îlet à D'Amours* parce qu'il suppose que l'île a appartenu jadis à un nommé D'Amours. Rousseau trouve plus vraisemblable cette explication que celle fournie par Michaud prétendant une idylle amoureuse sur cette île. De sources écrites, on trouve encore *Île aux Amours* et *Île d'Amour*. Selon une enquête menée en 1979, la population locale utilise presque uniquement *Île aux Amours*.

Corbeau, Cap du

Ce promontoire a une longueur de quatre kilomètres. Antérieurement, c'était le point culminant d'une haute montagne qui cachait la vue du fleuve. La disparition de ce massif a entraîné la formation, à son extrémité ouest, de la *pointe aux Anglais* et à son extrémité est de la *pointe à Santerre*. Selon l'abbé Michaud, c'est en souvenir du massacre des Micmacs à l'*île du Massacre*, qu'on aurait donné son nom au cap: « ... longtemps, disent les récits populaires, on a observé les ombres des massacrés errer le soir autour de l'îlet et mêler leurs gémissements aux bruits de la mer ».

On l'identifie aussi sous les vocables de *Cap aux Corbeaux*, de *Pointe du Cap Corbeau* et *Pointe du Bic*.

Baie-Rose

Ce nom, donné à un centre de villégiature situé à l'est de l'*anse de la Rivière du Sud-Ouest*, provient d'une femme dont l'identité demeure inconnue. D'après Jacques Marois, celle-ci lui a attribué cette appellation de fleur parce que devant le chalet du notaire Roland Gagnon, il y avait un bosquet de roses.

À l'origine, ce centre de villégiature n'était qu'une terre de colonisation appartenant à Xavier Lagacé et à son fils, qui l'exploite dans les années 1920. Vendue par la suite à Lionel Lavoie, c'est avec l'arrivée de ce dernier que les premières résidences d'été sont construites et que la vente des terrains débute. Les propriétaires suivants, Roger Doucet et Moïse Lavoie, poursuivent l'entreprise. Depuis lors, cet endroit de villégiature est devenu très recherché des citoyens des paroisses du *Bic* et de *Rimouski*.

Anglais, Pointe aux

Pointe de terre qui s'avance dans le *fleuve Saint-Laurent* à l'extrémité nord-est du *havre du Bic*. Cette pointe s'appelle d'abord *Pointe à Côté* parce qu'elle appartient, en 1818, à Paul Côté et pendant près d'un siècle à ses descendants. C'est en souvenir de la seigneuresse anglophone, Madame William-Darling Campbell, laquelle y possède une résidence d'été au milieu du XIX[e] siècle, que cette entité reçoit ensuite le nom de *Pointe aux Anglais*. On retrouve aussi l'appellation *Pointe du Vieux Bic* pour désigner cet endroit.

Santerre, Pointe à

Cette pointe, qui ferme au nord de la *baie Hâtée*, porte le nom de son propriétaire, Pierre Santerre. Celui-ci acquit cette presqu'île le 27 juin 1889. Elle se nommait précédemment *Pointe à Batoche*, du nom de l'épouse de J.B. Fournier surnommée « La Batoche » qui en était la propriétaire vers 1856. Perçue comme sorcière par la population locale, on prétendait qu'elle savait jeter des sorts et commander à la nature. Sur une carte du ministère de la Colonisation, cette entité se nomme *Pointe Caribou*, nom que l'on retrouve aussi dans les anciens documents de concession.

Hâtée, Rivière

Petit cours d'eau de la *seigneurie du Bic*, qui se jette dans le *fleuve Saint-Laurent* au sud de la *pointe à Santerre*, au fond de la *baie Hâtée*.

Certains attribuent une origine amérindienne au toponyme; d'autres au contraire, y voient une référence à la précocité de son dégel au printemps. Quoi qu'il en soit, on sait qu'elle est déjà connue sous ce nom à la fin du XVIII[e] siècle puisque dans le procès-verbal de l'arpenteur Plamondon du 13 septembre 1773, elle figure sous la forme « rivière Attez ».

Les navigateurs et les touristes de langue anglaise ont depuis transformé son nom en celui d'*Otty River*, comme l'indique l'édition de 1905 du **Guide des pilotes du Bas-Saint-Laurent**. Quant à la carte de l'ancien ministère de la Colonisation, elle donne *Rivière Halée*, ce qui serait une erreur typographique car son appellation précédente était *Rivière Hallé*.

Son nom donnera naissance à celui de la *baie Hâtée*, dont on connaît plusieurs variantes: *Baie Hallé*, *Baie Halé* et *Baie Hattie*, dont la forme anglaise est *Hattie Bay* et *Otty Bay*. Elle est aussi appelée, dans l'usage, *Anse de la Rivière Hâtée*.

Anse-au-Sable

Le nom de ce centre de villégiature rappelle la présence d'une sablière située sur la terre de Dollard Roy, son propriétaire dans les années 1930-1940. Il est compris dans le territoire de la paroisse de *Notre-Dame-du-Sacré-Coeur*, à l'est de la *baie Hâtée*.

Blanc, Rocher

Ce rocher, situé non loin d'*Anse-au-Sable*, a été ainsi désigné à cause de la couleur de sa roche qui contraste avec le vert des arbres qui l'entourent, les reflets de l'eau contribuant d'ailleurs à le faire paraître encore plus blanc. Ce nom lui vient des navigateurs surpris par la couleur de cette colline. Par extension, il a aussi servi à désigner le centre de villégiature appelé *Rocher-Blanc*.

Canuel, Îlet

Situé au sud de l'*île Saint-Barnabé*, l'*îlet Canuel* tire son nom du premier cultivateur qui a défriché une terre, sur la rive sud, en face de cet îlot. Parmi les variantes connues du toponyme, on retrouve *Île à Canuel*, *Île Canuel*, *Îlet à Canuel*, *Rocher Bare*, *Islet à Canuet* et *Île de Guespègue*.

Saint-Barnabé, Île

Sise en face de *Rimouski*, cette île, longue et étroite, semble s'étendre pour protéger la *rade de Rimouski* contre la fureur des flots.

Elle a été pendant quarante ans le refuge d'un ermite appelé Toussaint Cartier qui, avec la permission du seigneur Lepage, vient s'y installer en 1728, jusqu'à sa mort le 30 janvier 1767. La *fontaine de l'Ermite* rappelle effectivement son séjour dans l'île.

On croit que c'est Champlain qui a baptisé cette île du nom de *Saint-Barnabé*, probablement parce qu'il l'a côtoyée le 11 juin, jour anniversaire de saint Barnabé.

Plusieurs naufrages ont rendu cette île célèbre. Il suffit de mentionner le double naufrage de **La Macrée**, frégate du roi, qui fait naufrage une première fois à l'*île du Gros Mécatina* sur la *Côte-Nord* où une bonne partie de l'équipage périt. Les survivants à bord du **Sneau**, un petit bâtiment récupéré des flots, se dirigent vers *Québec*. Malheureusement, ce bateau vient faire naufrage, à son tour, sur l'*île Saint-Barnabé*. Toussaint Cartier, qui vivait sur l'île à ce moment-là, accourt sur le rivage et sauve l'équipage d'une mort certaine. On prétend qu'aujourd'hui, à marée basse, on peut encore voir les restes du petit navire en chêne, à l'endroit qui, depuis ce naufrage, porte le nom d'*Anse au Sneau*.

Comme autres noms pour cette île, on retrouve *Île Barnabé* et *Île Barnaby* sur quelques cartes marines.

Rimouski

Cette ville de services, dont le statut a été reconnu en 1920, la métropole de l'*Est-du-Québec*, doit son nom à la *rivière Rimouski* que fréquentaient autrefois les Micmacs.

Le toponyme, d'ailleurs, est d'origine amérindienne et signifie, selon l'abbé Guay, « rivière de chien ». Mais d'autres auteurs lui attribuent aussi la signification de « terre à l'orignal ». Pour monseigneur Laflèche, cependant,il doit bel et bien se traduire par « demeure de chien », car dans la langue des Sauteux, cet amérindianisme se décompose ainsi: « animoush », « chien », et « ki » ou « gi », « demeure ». En modifiant le « n » en « r », on obtient « arimouski », qui signifie « demeure ou maison de chien », en référence, probablement, aux chiens errants dont on trouvait la tanière dans les bois.

La région ne sera vraiment connue qu'à partir des années 1663, avec la description qu'en fait le père jésuite Henri Nouvel. Mais ce n'est que le 26 avril 1688, qu'on la concède en seigneurie, à

Augustin Rouer, sieur de la Cardonnière. Le territoire jouxte la *seigneurie du Bic*, appartenant au sieur de Vitré, et comprend dans ses limites « la rivière dicte de Rimouski » ainsi que tous les autres ruisseaux, rivières, îles, îlets et battures pouvant s'y trouver.

Il faudra attendre toutefois l'échange du 18 juillet 1694 avec René Lepage, sieur de Sainte-Claire, pour une terre et une habitation situées dans l'*île d'Orléans*, avant que le fief soit mis en valeur. Germain Lepage, le père du nouveau seigneur, s'établit alors à *Rimouski* et entreprend d'y concéder des terres. Ce sera d'ailleurs en souvenir de sa mémoire que la paroisse fut érigée le 30 janvier 1829 sous le patronage de saint Germain. Celle-ci, plus tard, sera démembrée pour former la paroisse de *Notre-Dame-du-Sacré-Coeur*, érigée canoniquement le 31 mai 1875, quelques années après qu'on y eut fixé le siège d'un diocèse en 1867 et celui d'un district judiciaire. Quant aux autres paroisses de *Sainte-Odile* et de *Nazareth*, créées en 1939, elles seront, comme *Notre-Dame-du-Sacré-Coeur*, annexées à la ville de *Rimouski* en 1967.

Le vocable *Rimouski* désigne également un ancien comté créé en 1829 et devenu depuis une division de recensement, une réserve de chasse et de pêche, un lac, un village et une rivière appelés *Rimouski-Est* et enfin, un lac et un bureau de poste nommés *Rimouski-Ouest*.

Signalons enfin, qu'il existe aussi quelques variantes graphiques de *Rimouski*: *Rimousky*, *Rimuski* et *Remouski*, qui reflètent tous, cependant le gentilé Rimouskois et Rimouskoise.

Pointe-au-Père

Cette pointe est située à l'extrémité est de la ville de *Rimouski*. C'est là que, selon certains chercheurs, le père Henri Nouvel, poussé par la tempête, accoste le 8 décembre 1663, y célébrant la première messe sur la rive sud du *Saint-Laurent*. Dans la relation qu'il fera plus tard de cet événement, il désigne cet endroit par ces mots « ... vis-à-vis de l'Isle de Saint Barnabé », ce qui en a conduit plus d'un à penser qu'il s'agit plutôt de *Rimouski*, rien n'expliquant ce grand détour jusqu'à la pointe, si ce n'est, bien sûr, la tempête elle-même. Quoi qu'il en soit, c'est à la pointe qu'il reviendra de garder le souvenir de cet événement.

Au cours du XIX^e^ siècle, une partie du territoire de la *seigneurie de Rimouski* sera réunie à celui de la partie nord-est de la *seigneurie de Saint-Barnabé*, sa voisine aussi connue sous le nom de Seigneurie Lessard, pour former la paroisse de *Sainte-Anne-de-la-Pointe-au-Père*, érigée le 30 mars 1832. Comme ailleurs au *Québec*, on vouera une dévotion particulière à sainte Anne, si bien qu'en 1873, *Pointe-au-Père* est déjà réputé comme lieu de pèlerinage, sous la gouverne des pères Eudistes qui s'en occupent jusqu'en 1904. Mais cet endroit sera aussi reconnu comme station maritime car à partir de là, cet endroit les pilotes du *Saint-Laurent* guident les navires dans leur remontée ou leur descente du fleuve. C'est du quai de *Pointe-au-Père* que partait aussi le brise-glace **Père-Nouvel** dans sa traversée jusqu'à *Baie-Comeau*. Quant à la municipalité de *Sainte-Anne-de-la-Pointe-au-Père*, elle ne sera formée que le 10 octobre 1882.

Les anglophones ont traduit *Pointe-au-Père* par *Father Point*, qui constitue une variante du toponyme. De la pointe, celui-ci s'étendra, plus tard, au quai et à la *rivière Sainte-Anne*, qui traverse la paroisse.

Suite à une consultation populaire effectuée en avril 1983, les membres du Conseil municipal ont adopté une résolution en date du 4 juillet 1983, à l'effet que le gentilé officiel des résidents de *Sainte-Anne-de-la-Pointe-au-Père* soit désormais Pèrepointois et Pèrepointoise.

Lard, Anse au

Située entre la *pointe au Père* et la *pointe aux Coques*, cette anse a des origines qui remontent au début du XIX^e^ siècle. C'est en 1818, en effet, que Michel Desrosiers, fils d'Antoine Desrosiers, juge à *Trois-Rivières*, et d'Anne Le Neuf du Hérisson, fille du lieutenant-général de ce nom, vient se fixer à l'endroit appelé *Anse au Lard*. C'est peut-être en souvenir de ce premier résident que l'anse a d'abord été appelée *Anse au Lord* et ensuite *Anse au Lard*, appellation qui serait donc une déformation du mot « Lord », équivalent anglais de seigneur. Toutefois, le Comité d'histoire de la seigneurie Lepage-Thiblerge inc. émet une deuxième hypothèse sur l'origine de ce nom. Il indique qu'« à cet endroit, on déchargeait les barils de lard et que, au cours d'une opération, des barils se seraient ouverts semant tout autour le lard qu'il contenait », d'où *Anse au Lard*.

La Mitis

La désignation de cette M.R.C., créée en 1981, s'inspire de celle de la *rivière Mitis*. Elle identifie de plus toute une série d'entités dont un lac, une pointe, une baie. Ce toponyme est déjà connu en 1675 lorsque Jean-Baptiste Peiras se voit accorder un territoire en fief et seigneurie pour la pêche à l'embouchure de la *rivière Mitis*. Ce nom de lieu est d'origine micmaque et signifie « bouleau ». Cette municipalité régionale de comté a été créée le 25 novembre 1981.

Sainte-Luce

Cette municipalité de paroisse, située à l'est de *Pointe-au-Père*, faisait partie, autrefois, des seigneuries *Lessard* et *Lepage-et-Thivierge*.

La *seigneurie Lessard*, aussi connue sous le nom de *La Mollaie* ou *La Pointe-au-Père*, fut concédée le 8 mars 1696 à Pierre Lessard et Barbe Fortin, son épouse, auparavant veuve de Pierre Gagnon, par Frontenac et Champigny. Celle de *Lepage-et-Thivierge*, aussi connue sous les noms d'*Anse-aux-Coques*, *La Pointe-aux-Bouleaux*, des *Mitisses* et du *Grand-Métis*, fut accordée à Louis Lepage, le père du seigneur René Lepage, et à son gendre Gabriel Thivierge, également par Frontenac et Champigny. Cédée à la famille Lepage au tournant du siècle, la *seigneurie Lessard* fut vendue en même temps que la *seigneurie Lepage-Thivierge* en 1790 à Joseph Drapeau, négociant et armateur de *Québec*, après avoir été cédée, en 1783, au sieur Alexandre Mc Lennan, marchand à *Kamouraska*. À la mort du seigneur Drapeau au début du XIX[e] siècle, les seigneuries passent aux mains de sa veuve, Geneviève Noël, et de ses filles, Marie-Josephte, Angélique-Flavie, Marguerite-Josephte, Gertrude-Luce, Louise-Angèle et Marie-Adélaïde, épouse d'Augustin Kelly. Mais c'est surtout à Gertrude-Luce, Louise-Angèle et Angélique-Flavie, qu'il reviendra bientôt de l'administrer. C'est d'ailleurs sous leur administration que le territoire connaît le plus d'expansion, puisque, dès le 28 août 1829, une première paroisse y est fondée, que l'on place sous le patronage de sainte Luce, en l'honneur de la demoiselle Gertrude-Luce. Jusqu'en 1842, cependant, celle-ci sera desservie par le curé de *Rimouski*. L'église est bâtie en 1840 et le 1[er] juillet 1845, on assiste à la création de la municipalité de paroisse sous le nom de *Sainte-Luce-de-Lessard*, en mémoire du premier seigneur, Pierre Lessard. Dix ans plus tard, elle deviendra de plein droit la municipalité de *Sainte-Luce*. Depuis, *Sainte-Luce* a donné son nom à un village situé au sud-est, *Luceville*.

Coques, Anse aux

Immédiatement à l'est de *Sainte-Luce*, se déploient une pointe et une anse, qui ouvrent la côte à une large vue sur le fleuve. Au printemps, cette anse est remplie de coques que les habitants de l'endroit allaient encore cueillir, il n'y a pas si longtemps, sur la plage, à marée basse. Ces bivalves, appelés « mya arenaris » par les ostréiculteurs, « clams » par les anglophones et « coques » par les francophones, sont à l'origine des toponymes *Pointe aux Coques* et *Anse aux Coques*, cette dernière appellation ayant aussi servi, autrefois, à désigner la *seigneurie Lepage-Thivierge*.

Parmi les variantes connues d'*Anse aux Coques*, on note *Anse Bec-Fin*, qui tirerait son appellation de sa forme semblable à celle d'un bec et du sable fin de sa plage. On rencontre aussi *Anse Sainte-Luce*, dont le spécifique s'étend également à la pointe.

La péninsule gaspésienne

L'histoire de la Gaspésie commence avec l'arrivée de Jacques Cartier dans la baie de Gaspé en 1534. La côte, toutefois, n'était pas tout à fait inconnue, puisqu'elle avait accueilli déjà des pêcheurs européens venus tendre leurs filets sur les bancs de Terre-Neuve et dans les eaux du golfe du Saint-Laurent. Mais c'était la première fois qu'on en prenait officiellement possession au nom du roi de France.

Les plus anciens toponymes de la région datent de cette époque. Les premiers gaspésiens (des Iroquois, des Kwedesh, des Micmacs et des Porte-Croix) ayant déjà nommé les lieux qu'ils fréquentaient, les nouveaux arrivants ne firent d'abord que leur emprunter leurs vocables, dont plusieurs se sont transmis, sous une forme francisée il est vrai, jusqu'à aujourd'hui. C'est le cas, par exemple, avec Paspébiac, Milnikek et Ristigouche. Mais à leur tour, les pêcheurs nomment des lieux, dont la tradition se souviendra à travers des appellations telles Penouille ou Anse-aux-Gascons. Pour l'histoire officielle, cependant, c'est à Jacques Cartier lui-même qu'il faut attribuer l'influence toponymique la plus déterminante. C'est à lui, en tout cas, que l'on devra l'expression « Honguedo » pour la Gaspésie et le vocable « Baye de Chaleurs » pour la baie du même nom.

Par la suite, il s'écoulera près de trois quarts de siècle avant qu'un autre explorateur français nomme les entités que l'on rencontre sur la côte gaspésienne. Il s'agit, bien sûr, de Champlain, qui sera à l'origine de plusieurs toponymes dont l'usage s'est maintenu à travers le temps. À titre d'exemple, signalons que c'est à lui que l'on doit les vocables « isles Percee » pour Rocher Percé, « Isle de Bonne Adventure » pour Île Bonaventure, « Farillon » pour Forillon, « Matanne » pour Matane et « mons Notre Dame » pour Monts Notre-Dame.

Au XVII[e] siècle, il n'y a encore que peu d'établissements permanents en Gaspésie, aussi la connaissance des lieux se transmet-elle surtout par les cartes. Mais à partir du XVIII[e] siècle, et surtout au lendemain de la Conquête, la région devient plus habitée, ce qui multiplie les noms de lieux.

Cette colonisation est essentiellement centrée sur la pêche et détermine l'apparition de petits établissements côtiers qui vivent d'un rythme surtout saisonnier. Les centres les plus importants sont celui de Matane à l'ouest et ceux de la baie de Gaspé à l'est, où se réunissaient déjà plus de 50 navires de pêche en 1745 et où, à la veille de la Conquête, on ne comptait pas moins de 300 habitants. C'est au sud de ce dernier secteur, d'ailleurs, que viendront se terrer, une dizaine d'années plus tard, quelques familles acadiennes brutalement chassées de la Nouvelle-Écosse. Installées dans le voisinage du barachois de Carleton et de Ristigouche, ils y formeront l'Acadie gaspésienne.

La colonisation sédentaire viendra de cette époque, avec les entreprises commerciales de Charles Robin. Poursuivie par les loyalistes qui, à partir des années 1784, fondent New Richmond, New Carlisle et Douglastown, puis les Irlandais, Écossais et Anglais, qui s'installent librement de la baie de Gaspé à l'embouchure de la Matapédia, elle laissera la Gaspésie et ses toponymes majoritairement anglophones.

La reconquête francophone viendra plus tard et de l'Est, par le déversement soutenu des paroisses du haut estuaire. Elle aussi laissera sa marque dans la toponymie locale, en attendant que l'ouverture de nouvelles voies de communications lui donne accès à de nouveaux territoires, plus intérieurs ceux-là.

La Gaspésie, telle que nous la connaissons aujourd'hui, a gardé beaucoup de ses caractères d'autrefois, avec son économie mixte centrée sur la pêche, l'agriculture et l'exploitation forestière. Mais avec la révolution industrielle du XIX[e] siècle et l'apparition du chemin de fer, ses traits se sont grandement diversifiés. Traditionnellement perçue comme l'une des régions les plus giboyeuses du Québec et encouragée dans sa vocation touristique par le Bureau d'Aménagement de l'Est du Québec, qui suggérera d'ailleurs la fermeture de plusieurs paroisses de l'intérieur, elle est devenue, depuis les années 1960, l'un des parcs récréatifs les plus recherchés de la mégalopolis nord-américaine.

Gaspésie, Péninsule de la

« Avec sa chaîne des monts Shickshocks (sic), dont les flancs recouverts d'épaisses forêts sont séparés par de magnifiques vallées; avec ses anses, ses baies et ses belles nappes d'eau; avec le rugueux mélange de rochers et de falaises titaniques qui bordent d'un bout à l'autre sa côte nord et plongent d'une grande hauteur dans les flots écumants de la mer, la péninsule gaspésienne présente, dans un même décor sévère, des paysages de grandiose beauté semblables à ceux que l'Irlande offre aux regards des poètes et des artistes ».

Ce texte tiré de **La Gaspésie**, volume édité par le ministère de la Voirie en 1930, exprime la multitude de décors qui composent la péninsule gaspésienne. Cette épaisse langue de terre d'environ 850 kilomètres de périphérie présente une variété de paysages qui vont des basses-terres du *Saint-Laurent* jusqu'aux plus hauts sommets du *parc de la Gaspésie*.

Déjà, en 1880, le toponyme *Péninsule de Gaspé* est utilisé dans les rapports de la Commission de géologie du Canada. L'usage en est vite répandu et, en 1978, la Commission de Toponymie du Québec l'officialise en adaptant le nom à la région administrative de la *Gaspésie*.

Nous ne reproduirons pas ici les longues polémiques sur la localisation des « portes » de la *Gaspésie*. D'aucuns diront que la limite occidentale de la péninsule se situe à *Sainte-Flavie*, d'autres, comme Alfred Pelland dans **Vastes champs offerts à la Colonisation et à l'industrie la Gaspésie...**, que le *cap Chat* « semble avoir été placé là pour marquer le commencement de la Gaspésie », d'autres enfin que l'honneur en revient à *Matane*. Attardons-nous plutôt à l'origine du toponyme.

La première mention du mot « Gaspésie » semble être apparue en 1691 dans l'ouvrage du récollet Chrestien Le Clercq intitulé **Nouvelle Relation de la Gaspésie**. Selon Jacques et Maryvonne Crevel, il reviendrait également à ce missionnaire d'avoir surnommé les Micmacs rencontrés des « Gaspésiens ». Plus tard, dans les **Relations des Jésuites**, le gentilé sera transformé en « Gaspeiquois », ce qui était déjà beaucoup plus approprié que l'expression « les sauvages canadiens » utilisée par Champlain en 1612 pour désigner les indigènes. D'autant plus que le mot « Gaspésie » semble être dérivé de « Gaspé », « gespeg » en langue micmacque, qui signifie « bout, fin, extrémité ». Bref, la *Gaspésie* aurait été, autrefois, le « finistère des Micmacs », selon le mot de Carmen Roy.

Aujourd'hui, nous en sommes revenus à la graphie du père Le Clercq, en dénommant les habitants de la *Gaspésie*, les Gaspésiens, iennes.

Appalaches, Les

Un des trois principaux éléments du relief du *Québec*, la chaîne des *Appalaches* s'étend de la frontière du *Vermont*, jusqu'à l'extrémité de la *Gaspésie*. Aux *États-Unis*, elle se poursuit au sud-ouest vers les États de l'*Alabama* et de la *Georgie*, région d'où cette appellation tire vraisemblablement son origine.

La carte de Gérard Mercator, en 1569, donne « Apalchen ». Plus tard, Nicolas Samson d'Abbeville inscrit sur sa carte de 1656 les toponymes « Alapache » (sic) et « Apalatcy Montes ». Au XVIII[e] siècle, une lettre du père jésuite Jacques Gravier, datée du 23 février 1708, nous amène à conclure que le terme « Appalaches » désignait avant tout une tribu amérindienne lorsqu'il précise: « mr. huué qui depuis 4 ans qu'il est icy ne Scoit pas un mot Sauvage qui esta la verité depuis quelque tems dans le village des apalaches a 4 lieues d'icy... si un Jesuite en faisoit autant que diroit on les Apalaches l'ont chassé », (Thwaites, R.G., **The Jesuit Relations**... vol. LXVI, p. 130). Dans le même volume, l'éditeur Thwaites explique: « The apalaches (Apalachi) were a tribe of the great Maskoki family, whose early habitat was probably on the chattahoochee River, and eastward to Apalache Bay ». La *rivière Chattahoochee* prend sa source en *Caroline du Sud*, traverse la *Georgie* et vient se jeter dans la *rivière Apalachicola* au nord de la *Floride*. C'est d'ailleurs à partir du XVIII[e] siècle que les cartographes donnent de l'extension au toponyme *Appalaches*. Ainsi, sur la carte de Nicolas Bellin publiée en 1764, les « Montagnes des Apalaches » s'étendent de la *Floride* jusqu'à la *Pennsylvanie* actuelle. Graduellement, ce nom a franchi nos frontières.

Il n'est pas rare aujourd'hui d'entendre, à tort, l'appellation « Alleghanys »; en réalité, les « Alleghanys » sont une constituante des *Appalaches* étatsuniennes. Au *Québec*, les *Appalaches* englobent les *monts Notre-Dame*, les *montagnes Blanches* (zone frontalière de l'*Estrie*) et les *montagnes Vertes* (plus à l'ouest).

Notre-Dame, Monts

La chaîne des *Appalaches* se prolonge dans le *Bas-Saint-Laurent* et dans la *péninsule de la Gaspésie* sous le nom de *Monts Notre-Dame*. Une partie de ceux-ci prennent le vocable de *Chic-Chocs* dans les divisions de recensement de *Gaspé-Ouest* et de *Matane*. D'autre part, le massif des *monts McGerrigle* identifie quelques-uns des plus hauts sommets.

Dès le XVI[e] siècle, cette structure rocheuse de la *Gaspésie* est ainsi identifiée. En 1535, Jacques Cartier fait mention des *monts Notre-Dame* sans préciser explicitement qu'ils ont ce nom: « Le landemain, jour Nostre Dame d'aoust, quinziesme jour dudict moys, nous passas (sa) mes le destroit la nuict de davant; et le landemain eusmes congnoissance de terres qui nous demouroient vers le su, qui est vne terre à haultes montaignes à merveilles » (Biggar, H.P., Voyages..., p. 104). En 1536, l'explorateur malouin parle de « hautes montagnes de Honguedo ». Le pilote Jean Alphonse, en 1544, mentionne à trois reprises le toponyme *Notre-Dame*; voici l'une des citations: « Et depuys la baye de Challeur jusques à passer les montz Nostre Dame sont toutes terres haultes ». (Biggar, H.P., Voyages..., appendice II, p. 290).

Au XVII[e] siècle, le nom est déjà bien consacré. Dans une lettre de Mère Marie de l'Incarnation, écrite de *Québec*, le 20 août 1663, elle précisa: « Depuis les Monts de nôtre Dame jusques à Mont-Réal, il s'est fait ressentir ».

Sainte-Flavie

La municipalité de paroisse de *Sainte-Flavie* est comprise dans la division de recensement de *Rimouski*. Le patronage de sainte Flavie fut choisi pour rendre hommage à l'une des filles du seigneur Drapeau, Angélique Flavie.

La mission de *Sainte-Flavie* est officiellement ouverte en 1829. La paroisse religieuse obtient son érection canonique la même année et son érection civile se produit en 1835.

En 1880, le territoire est amputé des *Deuxième* et *Troisième Rangs*, qui se détachent de la paroisse mère de *Sainte-Flavie* pour former la municipalité de *Mont-Joli*.

Le nom des habitants de *Sainte-Flavie* est Flavien, lenne.

Cenelles, Pointe aux

Cette pointe, localisée à l'ouest de *Grand-Métis*, tirerait son nom, selon Carmen Roy, de l'abondance des cenelles (baies d'aubépines) croissant à cet endroit. Deux cartes anciennes signalent ce toponyme s'inspirant de la flore: elles indiquent « Sennelles » et non « Cenelles ». Ainsi, les cartes de Joseph Bouchette en 1815 et de Russell en 1861, donnent « Pt aux Senelles ».

Grand-Métis

L'emplacement de la municipalité de *Grand-Métis* se trouve au confluent de la rivière *Mitis* et du *Saint-Laurent*. Elle tire son nom de cette rivière qui prend sa source dans le *lac Mitis*.

Ce nom de lieu orthographié *Métis* est une forme récente de *Mitis* qui se retrouve dans les documents anciens tels que le titre de la concession de la *seigneurie de Mitis* (6 mai 1675) et celui de la *seigneurie du Lac-Mitis* (10 février 1693). D'une part, les cartes anciennes indiquent *Mitis*: (Petite Mitis » et « Grande Métis » (Carver, 1777) et « Little Mitis Rr », « Grand Mitis », « Mitis Pt », « De Peiras ou Mitis » (Bouchette, 1831). D'autre part, elles signalent aussi *Métis*: « Métis », « R. Métis » (Russell, 1847) et « Petite Métis », « River Métis », « Métis », « seig. of Métis » (Russell, 1861).

Le toponyme *Métis* est d'origine amérindienne. Le père Pacifique prétend que ce nom vient du terme micmac « miti sipo », qui signifie « rivière du peuplier ». D'après monseigneur Guay, cette appellation viendrait du mot micmac « mitisk » qui signifie « bouleau ». Pierre-Georges Roy ajoute que le nom de *Métis* signifie « tremble ou bouleau » car la *rivière Mitis* est bordée de cette sorte d'arbres.

Quelques auteurs ont voulu voir dans cette dénomination une déformation du mot « metioui » ou « mitiwee » employé par les Micmacs et les Malécites et qui signifie « lieu de Réunion ». D'après Louis-Joseph Gagnon, « il était en effet d'usage pour ces chasseurs nomades de se réunir chaque été en congrès dans un endroit pittoresque et bien pourvu de nourriture pour y faire bombance et discuter des problèmes intéressant toute la tribu. L'embouchure de la rivière Grand-Métis était un lieu très propice à un tel genre de réunions puisqu'on y trouvait le saumon et l'anguille en abondance et un endroit de campement d'une commodité sans égale, dix lieues à la ronde ».

Le toponyme *Métis* s'applique aussi à un village (*Petit-Métis*, érigé en 1897 et dont le nom fut changé en 1921 pour *Métis-sur-Mer*) et un bureau de poste (*Métis-Beach*). *Métis-sur-mer* est un centre de villégiature. La forme orthographique *Mitis* désigne deux cours d'eau, (*rivière Mitis* et *rivière du Petit Mitis*), deux barrages (*Mitis Un* et *Mitis Deux*), une pointe (*Pointe Mitis*), un lac (*Lac Mitis*) une baie (*Baie Métis*) et une anse (*Anse du Petit Mitis*).

Les habitants de *Grand-Métis* sont appelés des Métissiens, iennes.

Morts, Anse des

Cette anse est comprise dans le territoire de *Métis*. Carmen Roy indique que le toponyme « garde en mémoire un naufrage qui, jadis, jeta plusieurs morts sur le rivage ».

Sur sa carte dessinée en 1831, Joseph Bouchette indique une « Anse des Morts ». Trente ans plus tard, le cartographe Russell inscrit une « p^te^ aux morts » sur son tracé du district de *Gaspé* et d'une partie de la division de recensement de *Rimouski*.

Les Boules

Ces rochers, en forme de grosses boules, se situent en face de la municipalité du même nom, dans le canton de *Mac Nider*. Plusieurs habitants ont voulu voir dans cette appellation un vocable d'origine anglaise. « Cette petite agglomération de rochers, dit Robert Fournier, aurait ressemblé à un troupeau de moutons, blottis non loin d'un boeuf, d'une vache et d'un veau que les Écossais appelaient « Bull, Bow and Calf ». Comme une famille est toujours désignée du nom du père, le mot « Bull » était employé le plus souvent ». Ce nom pittoresque se retrouve sur la carte de Joseph Bouchette en 1831, sous la forme orthographique « La Boule ».

La paroisse religieuse de *Notre-Dame-de-la-Compassion* se détacha de *Baie-des-Sables* en 1949 pour devenir une communauté autonome. La municipalité des *Boules* a été érigée le 1^er^ janvier 1952.

Matane

Le nom de cette M.R.C., créée en 1981, reprend celui de la ville la plus populeuse de la municipalité régionale de comté. La signification de ce toponyme est incertaine, quoique l'ensemble des auteurs lui reconnaissent une origine amérindienne. De l'un à l'autre, ce mot signifie: « épaves, débris de navires »; « rivière de castors »; « épine dorsale »; « confluent de rivière ». La graphie du toponyme était déjà fixée avant la fin du XVII^e^ siècle.

Baie-des-Sables

Près de *Métis-sur-Mer*, on retrouve la municipalité de *Baie-des-Sables* comprise dans le *MacNider*. Plusieurs auteurs rattachent le nom de *Baie-des-Sables* à la « jolie baie sablonneuse » dont les premiers habitants, des Écossais, avaient fait *Sandy Bay* ou *Sandy Beach*.

Robert Fournier contredit cette hypothèse en affirmant que le nom de *Baie-des-Sables* « n'a rien à voir avec la topographie de notre territoire ni avec la composition de son littoral. Il n'y a pas de baie à Baie-des-Sables: la côte est rocailleuse et ce n'est qu'en des endroits épars que l'on trouve des îlots de sable à marée basse. Disons que ce n'est pas la plage qui est sablonneuse, mais le rivage et les terres ». Et il ajoute: « Il y a cependant une belle « batture » de sable à la limite ouest soit à la pointe de Petit Métis et surtout à l'Anse-aux-Coques. Au temps du régime français, cette partie de la côte aurait été désignée sous le nom d'Anse-aux-Sables et les Écossais auraient « anglicisé » ce nom qui serait devenu Sandy Bay ».

Il nous fournit deux autres versions qui n'ont rien à voir avec le sable et la baie mais qu'il trouve plus véridiques. La première possibilité est « qu'une coutume écossaise bien connue, celle de répéter plus d'une fois le même nom dans une famille, oblige souvent à des distinctions ou, si l'on préfère, à des « petits noms » ou sobriquets plus ou moins circonstanciés. C'est ainsi qu'on pouvait avoir Charles on the shore, et Charles on the hill, etc... Dans l'histoire de Métis, on retrouve par exemple deux Sandy Campbell, désignés de la façon suivante: Sandy's Hill et Sandy's Bay. Les entrées aux registres de l'église presbytérienne de Leggatt's Point réfèrent à des Sandy's Bay ».

La seconde a été signalée par monseigneur Antoine Gagnon. « Sandy serait souvent employé comme diminutif d'Alexander. Lors d'un naufrage des temps anciens (peut-être celui de l'anse des Morts), le fils d'un personnage important, prénommé Alexander mais que l'on appelait Sandy, se serait noyé dans la Baie de Métis qui, en sa mémoire aurait désigné par la suite Sandy's Bay pour en venir à Sandy Bay ».

Érigée d'abord en municipalité de canton sous le nom de *MacNider* en 1859, *Baie-des-Sables* porte ce nom depuis 1932. La paroisse de *L'Assomption-de-Notre-Dame-de-Baie-des-Sables* fut érigée canoniquement le 16 février 1869 et civilement le 27 septembre 1869.

Les habitants de *Baie-des-Sables* se nomment Baie-des-Sabliens, Baie-des-Sabliennes.

Tartigou, Rivière

Cette rivière située à quelques kilomètres de *Baie-des-Sables* aurait reçu le nom qu'elle porte aujourd'hui des Micmacs. Monseigneur Gagnon écrit que « ce mot est très probablement d'origine micmaque, mais il a sûrement évolué et reste en conséquence d'une signification incertaine. « Tartig » est un diminutif qui signifie « rivière de la petite colonie ou petite rivière de la colonie ». Ce mot se rapproche radicalement de la racine de celui qui forme Tracadie et qui veut dire « lieu de rassemblement ». Il y a encore dans le mot Tartigou la racine micmaque de Tartem qui signifie « éclatement ». Le Père Placide, capucin, de qui je tiens ces renseignements, me demande: « Est-ce que cette rivière ne coulerait pas quelque part entre des rochers taillés comme aux ciseaux? » C'est bien le cas, du moins, pour une certaine partie de son parcours. Ce mot Tartigou pourrait encore venir de la racine micmaque « Tarteg » signifiant l'action du pêcheur qui darde le saumon dans une fosse. C'est possible également puisque la rivière Tartigou contient nombre de ces fosses.. »

Quelques variantes orthographiques se rencontrent dans les documents cartographiques suivants: « Tartiga R.r » (Joseph Bouchette, 1831) et « R. Tartigouche » (Russell, 1847).

D'après monseigneur Belzile, on trouve le mot « Tartigout » dans les registres de *Matane* en 1847. De plus, la traduction anglaise « River Tartigou » est inscrite sur la carte de Russell en 1861.

Saint-Ulric

Il semble que l'appellation couramment utilisée par les habitants de cette municipalité soit *Rivière-Blanche* plutôt que *Saint-Ulric*. Ils font sûrement référence à ce cours d'eau qui traverse le canton de *Matane* sur une longueur de 25 kilomètres et qui rejoint le *fleuve Saint-Laurent* à la hauteur de *Saint-Ulric*. Selon Hormisdas Magnan, la paroisse fut mise sous le patronage de saint Ulric en hommage à l'honorable juge Ulric Tessier, principal donateur d'un terrain où furent construits les édifices religieux. Antoine Gagnon ajoute que l'endroit s'est même appelé « Tessierville » au moment de la fondation de la paroisse vers 1860.

Par ailleurs, selon Carmen Roy, la *rivière Blanche* tire son nom des petites cascades blanches qu'on y trouve le long d'une partie de son parcours.

Deux entités géographiques distinctes sont rattachées à la désignation de *Saint-Ulric*, soit une municipalité de paroisse (*Saint-Ulric-de-Matane*, érigée en 1861) et un village (*Saint-Ulric*, érigé en 1921). Rappelons qu'un cours d'eau et une gare font référence au toponyme *Rivière-Blanche* dans les limites de cette municipalité.

Le cartographe Russell inscrit une « R. Blanche » et une « Gr Blanche » sur sa carte de 1861.

Saint-Léandre

À l'extrémité ouest de la ville de *Matane*, une municipalité de paroisse et une gare répondent à l'appellation de *Saint-Léandre*. Composée d'une partie de *Saint-Ulric-de-la-Rivière-Blanche*, *Saint-Léandre* est sise dans le canton de *Matane*.

Bien que les régistres aient été ouverts en 1901, *Saint-Léandre* obtient son statut de municipalité de paroisse le 30 mars 1912. Le patronage de saint Léandre fut retenu en hommage à Léandre Bernier, pionnier et premier marguillier de l'endroit.

Matane

La ville de *Matane*, située sur la rive du *fleuve Saint-Laurent* à 400 kilomètres de *Québec*, serait, d'après Raoul Blanchard, la porte d'entrée de la péninsule gaspésienne.

Dans leur ouvrage, **Histoire de la Gaspésie**, Jules Bélanger et ses collaborateurs mentionnent que « Matane impressionnait fort l'explorateur et colonisateur avec sa rivière à saumon et à truite qui servait de route aux Indiens pour se rendre à la Baie-des-Chaleurs (*rivière Matane-rivière Matapédia-rivière Ristigouche-baie des chaleurs*). Élément non négligeable, des vaisseaux de 80 ou 100 tonneaux pouvaient entrer à Matane, sans compter que la traite des fourrures y était importante ».

Selon le père Pacifique, les Micmacs utilisaient le terme « Mictan » pour désigner la *rivière Matane*, ce qui en notre langage signifie « vivier de Castor ». Le castor y aurait été abondant autrefois.

L'abbé Antoine Gagnon fournit une autre version, fondée sur l'interprétation qu'en aurait donné, autrefois, un Malécite, et qui figure dans les archives de la paroisse. Ainsi, la *rivière Matane* voudrait dire « moëlle épinière à travers les vertèbres de l'épine dorsale ». Ce nom aurait été donné à la rivière parce qu'« elle descend des terres, entre collines et montagnes, sans aucun rapide sur une distance de plus de vingt lieues. »

Jean Alfonse, le pilote de Roberval, dote d'abord la *rivière Matane* d'un autre toponyme « rivière de Caïn », en l'honneur de l'ancêtre de Guillaume de Caen, en 1542. Il reviendra à Champlain de lui donner un nom actuel, mais avec beaucoup de variantes graphiques: « Mantanne » (1603), « Manthane » (1610), « Montonne » (carte 1612), « Mantane » (1625 et carte 1613) et « Moatane » (carte 1632).

D'après le récit du jésuite Gabriel Druillettes, dans la première moitié du XVII[e] siècle, les Montagnais de *Tadoussac* dénommaient *Matane* « Kaparipatouangak », ce qui signifie « terre percée », « parce que, dit-il, l'embouchure par où la rivière se jette ne paraît qu'une petite ouverture de terre, et cependant cette rivière est fort large et fort belle au delà de ce détroit ».

Quelques décennies plus tard, plus précisément le 26 juin 1677, Jacques Duchesneau, intendant de la *Nouvelle-France*, concède la *seigneurie de Matane* au sieur Damour: « une lieue et demie de terre de front (environ 7,2 km), sur une lieue de profondeur, savoir, une demi lieue (environ 2,5 km) au deça et une demi lieue au delà de la rivière Matane, et par augmentation une autre lieue de terre de front (environ 4,8 km), aussi sur une lieue et demie de profondeur, y joignant, à prendre du côté de la rivière Métis (la *rivière Mitis*) ».

Aujourd'hui le toponyme *Matane* regroupe un ensemble de réalités hydrographiques, et d'abord la *rivière Matane*, qui prend sa source, dans le *lac Matane* et le *lac de la Tête*. Elle longe ensuite la ligne de division des cantons de *Tessier* et de *Matane*, traverse l'ancienne *seigneurie de Matane* et se jette dans le *fleuve Saint-Laurent*. Parmi ses principaux affluents, nous pouvons nommer la *Petite rivière Matane* ou *rivière Matane Nord-Est*.

Il désigne ensuite la municipalité de *Petit-Matane*, ainsi dénommée, selon l'abbé Gagnon, « par opposition au Grand Matane ». Desservie depuis 1931 par le curé de Matane, on lui donna comme patron saint Victor, en l'honneur du chanoine Victor Côté, curé de *Matane*, qui présida à la construction de l'église. Quant à la *rivière Petite Matane*, qui se jette dans le fleuve à *Petit-Matane*, elle est désignée sur plusieurs cartes anciennes sous le nom de « rivière Poulin » et « New-Bristol ». L'une de ses fosses à saumon se nomme « la Petite Matane ».

« Lors de la nomination du premier missionnaire résidant à Matane en 1945, au dire de l'abbé Gagnon, le territoire de la mission s'étendait de la rivière Tartigou à Sainte-Anne-des-Monts. » Au moment de l'érection canonique de *Saint-Jérôme-de-Matane*, le territoire de cette paroisse comprenait la partie ouest de la *seigneurie de Matane*. La municipalité a été érigée en 1893 sous le nom de la paroisse religieuse. D'après Hormisdas Magnan, « la paroisse a été mise sous le patronage de saint Jérôme en l'honneur de l'Abbé Jérôme Demers, qui fut vicaire général de Québec et supérieur du séminaire de Québec ».

En 1939, *Matane* obtenait sa charte de ville. Quant aux citoyens de *Matane*, ils se nomment des Matanais, aises.

Saint-Denis

Canton de la division de recensement de *Matane*, proclamé le 26 février 1864. La paroisse religieuse a donné son nom au canton.

Longue Pointe, La

Ce nom descriptif du canton de *Saint-Denis* s'applique à une pointe située entre *Sainte-Félicité* et *Sainte-Félicité-Ouest*. Soulignons que ce toponyme s'applique à plusieurs entités géographiques en *Gaspésie*.

L'abbé Antoine Gagnon dans sa **Monographie de Matane** (...) précise « qu'il y a un courant de fond dans le fleuve vis-à-vis de cette pointe et dans les environs qui a une tendance à jeter tous les navires à la côte ».

Le cartographe Russell signale la présence de cette entité géographique sur sa carte de 1861.

Sainte-Félicité

Cette paroisse du canton de *Saint-Denis* était auparavant rattachée à *Matane*. La proclamation officielle de la municipalité remonte à 1866. Le nom de *Sainte-Félicité* s'applique à une municipalité de paroisse, à un village érigé en 1955 et à une localité (*Sainte-Félicité-Ouest*).

Dans sa monographie de *Matane*, l'abbé Antoine Gagnon rappelle que l'endroit s'est déjà dénommé « Pointe au Massacre ». Pour expliquer l'association entre *Pointe au Massacre* et *Sainte-Félicité*, il cite Alphonse Leclaire dans son ouvrage **Le Saint-Laurent** (...): « Mgr Baillargeon qui donna le 5 décembre 1860 Sainte-Félicité comme patronne à l'endroit fut inspiré sans doute par ce nom de massacre et pensa à cette mère sublime que fut Sainte-Félicité lorsqu'assistant au massacre de ses sept fils, elle les encourageait à subir les tortures plutôt que de renier Jésus ».

Le cartographe Russell signale « Pt Massacre » sur sa carte de 1861.

L'Anse-à-la-Croix

Plusieurs événements tragiques sont soulignés par la présence d'une croix commémorative dans la toponymie québécoise. Il en va de même pour *Anse à la Croix*, caractérisant une localité, une anse et des battures situées à proximité de *Sainte-Félicité* dans la division de recensement de *Matane*.

Selon Carmen Roy, des informateurs associent l'appellation à l'érection d'une croix en souvenir d'un massacre ou d'un naufrage. Elle raconte de plus une légende rattachée à cette fameuse croix. En 1655, un missionnaire accompagné d'un Amérindien non converti s'était arrêté à cet endroit pour la nuit. L'Amérindien, croyant apercevoir le méchant génie Outikou, se saisit du crucifix du missionnaire et chassa cet esprit mauvais. Ce dernier, en fuyant, laissa tomber sa canne. Le lendemain le « sauvage » se convertit et une croix fut plantée avec la canne du génie.

L'*anse à la croix* est ainsi dénommée sur la carte du géographe Russell en 1861. On retrouve cette anse dans le canton de *Cherbourg*.

Baleine, Cap à La

C'est vis-à-vis ce cap situé non loin du village de *Sainte-Félicité* que Jacques Cartier aurait terminé son premier voyage en août 1534. Faucher de Saint-Maurice en relate l'épisode dans son livre **La Gaspésie. Promenades dans le golfe St-Laurent**: « (...) Jacques Cartier eut la douleur de voir une de ses barques heurter un rocher, de sorte qu'il leur « fallut tous sortir hors pour la marée ». »

Par ailleurs, Carmen Roy, dans **Littérature orale en Gaspésie**, explique l'origine du toponyme par le fait qu'une baleine de 70 pieds (22 mètres) se serait échouée sur le rivage.

De son côté, l'abbé Antoine Gagnon dans sa monographie de *Matane* croit que la désignation *Cap à la Baleine* est d'origine métaphorique, sa forme rappelant vaguement celle d'une baleine. Ce cap serait également connu sous la désignation *Cap Balance*.

Le cartographe Russell l'indique sous le nom de « Pointe à la Baleine » sur sa carte de 1861.

Jaco-Hughes

Du nom d'un ancien politicien de la division de recensement de *Rimouski*, cette localité est située dans le canton de *Cherbourg*. Antoine Gagnon et Carmen Roy nous fournissent cette même interprétation du toponyme Jaco-Hughes: « Jacquot Hugues n'est pas un être fictif; il a bien réellement existé, et vécu de longues années dans le comté de Rimouski ». Le premier couplet de la chanson, commence comme suit:

« Dans l'comté de Rimouski, À l'élection nouvelle,
Jacquot Hug's s'est présenté. Il sentait la baleine! »

Un cours d'eau porte le nom de *Ruisseau Jaco-Hugues*.

Saint-Jean-de-Cherbourg

Pour pallier la grande dépression économique des années 1930, le gouvernement mit en place un programme de colonisation connu sous le nom de Plan Vautrin. C'est sous cette poussée que naquirent plusieurs paroisses « marginales » de la *Gaspésie*. En 1934, une route fut construite reliant *Grosses-Roches* au plateau des *Chic-Chocs*. Deux ans plus tard, les premiers colons choisirent le patronage de saint Jean Fisher canonisé en 1935. La municipalité de paroisse reçut son statut officiel en 1954.

Selon Hormisdas Magnan, le nom du canton de *Cherbourg*, proclamé le 6 mai 1864, rappelle la ville maritime française du même nom. Le canton de *Cherbourg* étendit son influence toponymique à une municipalité de paroisse (*Saint-Jean-de-Cherbourg* et un lieu-dit *Saint-Thomas-de-Cherbourg*), à trois localités (*Cherbourg, Cherbourg-Centre* et *Cherbourg-Ouest*) et à un ruisseau (*Ruisseau Cherbourg*).

Grosses-Roches

Une municipalité érigée en 1939, une anse, un ruisseau et un lac sont identifiés par ce toponyme descriptif. Carmen Roy et l'abbé Antoine Gagnon s'entendent pour associer l'appellation à « une quantité de petits rochers, de formes arrondies et de couleur brune ». En fait, elle provient des blocs erratiques qu'y abandonna le glacier au moment de la dernière grande glaciation.

Comprise dans le canton de *Cherbourg*, *Grosses-Roches* est située à une quinzaine de kilomètres de *Sainte-Félicité*. Sainte Félicité a été martyrisée sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle en même temps que ses sept fils: Janvier, Félix, Philippe, Sylvain, Alexandre, Vital et Martial. Ce détail liturgique explique pourquoi les premiers colons arrivés en 1870 placèrent leur mission, qui devient paroisse religieuse en 1963, sous le patronage des saints Sept Frères, fils de sainte Félicité.

À ce sujet, l'abbé Gagnon, dans sa monographie de *Matane*, relate avec humour une histoire populaire autour des saints Sept Frères: « Des malins, qui n'ont pas trouvé le territoire des *Grosses-Roches* très propice à la culture, ont dit que *Sainte-Félicité* n'avait pas eu pitié de ses enfants ou avait voulu continuer leur martyre en allant les établir dans un pareil pays ».

Le gentilé Rochelois, oise désigne les habitants de *Grosses-Roches*.

Ruisseau-à-Sam

Ce hameau est construit dans le secteur qui sépare *Grosses-Roches* des *Méchins* dans le canton de *Dalibaire* et tire son nom du *ruisseau à Sam* (*ruisseau à Sam*). Selon Carmen Roy, ce ruisseau fut ainsi dénommé en souvenir de: « Samuel Harrisson, un chasseur de Petit-Matane (qui) trouva un jour dans son camp de chasse, bâti le long de ce ruisseau, un jeune naufragé de quatorze ans, venu chercher refuge. L'adolescent, exténué, ne pouvant affronter une marche pénible sur les sentiers du temps, fut transporté jusqu'à Petit-Matane sur le dos du brave chasseur qui le garda chez lui durant un an. C'est alors que les parents du jeune homme rescapé retrouvèrent leur fils perdu ». Selon Edmond Saint-Laurent du *cap Chastes*, toutefois, le ruisseau rappellerait le souvenir d'un des premiers occupants de l'endroit, Samuel Tremblay.

Crapaud, Anse du

Cette anse, comprise dans le canton de *Dalibaire*, constituait une véritable course à obstacles pour les voyageurs du XIX[e] siècle. Pierre Rastoul et Alain Ross dans **La Gaspésie de Grosses-Roches à Gaspé**, en font une description très imagée. « À l'extrême est du Ruisseau à la Loutre, se succèdent sur la côte les lieux dits du Grand et du Petit Crapaud; près du Petit Crapaud se jette le ruisseau à Sam (ou « à Sem »). Plus à l'ouest, le ruisseau à Vapeur s'écoule dans l'anse du Crapaud et plus loin encore, les Îlets Méchins s'alignent près du rivage ».

Au cours du XIX[e] siècle, avant la construction des chemins de la côte, on nommait l'ensemble de ces endroits le *passage des Crapauds*. Il s'agissait d'une série de caps, de rochers et d'îlots et, durant l'hiver, des passages fort dangereux pour qui y circulait à terre. Le curé J.-B. Côté, de *Matane*, parcourut en 1846 cette partie de la côte pour y desservir les missions qui lui étaient assignées et il nous a laissé une description saisissante du trajet qu'il fallait parcourir pour « passer » les crapauds en hiver.

« Comme je n'étais pas habitué à ces longues courses à pied, j'éprouve dès lors une lassitude dans les jambes, qui n'a pas cessé de me faire souffrir depuis ce temps (...) Nous marchions tantôt sur la neige durcie, tantôt sur les glaçons de la grève, car il n'y avait pas d'autre chemin. Il fallait souvent escalader d'énormes glaces ou des rochers, espèces de montagnes bordées de précipices recouverts d'une couche de neige qui nous en dérobait la vue. Le plus dangereux de ces rochers est celui qu'on appelle le Grand Crapaud. Ce rocher, qui a causé tant de malheurs aux marins, est élevé d'environ trois cent pieds au-dessus de la mer, taillé à pic de ce côté et hérissé de roches aiguës, il s'avance fort bien dans la mer qui baigne sa base (...) ».

Cette anse doit son nom, selon l'abbé Antoine Gagnon, « à la forme singulière des rochers qui bordent la côte et qui ressemblent à autant de batraciens rangés sur la rive pour coasser à leur aise ». Cependant les informateurs de Carmen Roy soutiennent « que le nom de l'endroit vient plutôt du fait que la pêche aux crapauds de mer a toujours été abondante entre ces petits rochers escarpés ».

Par ailleurs, la carte de Russell de 1861 désigne le *passage des Crapauds* sous différentes appellations: « Gros Crapaud », « Petit Crapaud », « Petite Anse Crapaud » et « Grand Anse Crapaud ».

Les Îlets

À l'extrémité ouest de la municipalité des *Méchins*, se dresse un petit hameau de pêcheurs répondant au nom de *Les Îlets*. La présence de quelques îlots non loin du rivage aurait déterminé le toponyme.

Selon Claude Otis, dans son article « Les Méchins » paru dans la revue **l'Histoire au pays de Matane**, « la pêche a commencé à Les Îlets où les Robin qui étaient des commerçants de la Gaspésie, y avaient établi leur seigneurie ». Un autre auteur, Jean-Charles Taché, dans **Les Soirées Canadiennes** publié en 1861, parlera également des Îlets en ces termes: « Le cinquième jour, en serrant le rivage, les voyageurs venaient de parcourir le Passage des Crapauds et s'étaient arrêtés en face des Islets Méchins, endroit délicieux, aimé des pêcheurs, mais autrefois redouté des sauvages ».

Les Méchins

Le village dénommé *Les Méchins* se trouve à l'est de *Matane*. Ce toponyme se rattache à plusieurs entités géographiques: les *îlets Méchins*, les caps *Méchins* et des *Méchins*, l'anse et le village de *Petits-Méchins*. Deux rivières aussi portent ce nom, *Petits Méchins* et *Grands Méchins*, et traversent le territoire de cette paroisse pour se jeter dans la mer. En 1815, Joseph Bouchette mentionne « Petite Michanel R^r^ » et « Grande Michanel R^r^ » sur sa carte. Russell, en 1861, utilise les toponymes actuels pour identifier ces deux rivières.

Selon Pierre Rastoul et Alain Ross, « le toponyme de Méchins serait une corruption du mot méchant; on croit qu'il s'agit là d'une traduction littérale du terme matsi de la langue micmaque. En ce sens, Méchins ferait référence à la légende amérindienne concernant le génie du mal Outikou, qui aurait habité la montagne à Méchins. On raconte que celui-ci pourchassait les Indiens qui s'aventuraient dans les parages, armé d'un bâton gros comme un arbre; un missionnaire jésuite aurait en quelque sorte exorcisé le monstre vers 1668, l'exilant à l'aide d'un crucifix vers les environs du lac Mistassini, là où vivent « des sauvages qui ne prient pas »... ».

Madame Pierre Labrie, informatrice de Carmen Roy, identifie *Les Méchins* à un personnage mythologique « grand, de huit pieds, portant un oeil unique au front, (qui) circulait sur ces grèves vers 1880. Il sautillait toujours et hurlait à l'approche des tempêtes. Il logeait dans sa caverne et en sortait très tôt, le matin, pour empêcher les habitants de la région de le précéder sur la plage déserte. Ce géant, qu'on appelait « le Méchant » a laissé son nom, transformé, à ce village ».

Carmen Roy ajoute que « certains historiens ont aussi attribué l'origine de ce nom à la présence de deux promontoires « méchants », dangereux pour la navigation ».

Par ailleurs, Claude Otis avance une autre hypothèse: « Bertélimi Verrault, le troisième ancêtre de Céverin Verrault, était marié à la fille d'Hélène Méchins. Cette dernière était originaire de France. Elle mourut à Québec en 1928 ».

En 1982, cette municipalité a fusionné les municipalités de *Saint-Paulin-de-Dalibaire* et de *Saint-Thomas-de-Cherbourg*.

Saint-Édouard-des-Méchins a été érigé canoniquement et civilement en 1911 dans le canton de *Dalibaire*. Les habitants des *Méchins* ont choisi le gentilé de Méchinois, oise.

Saint-Thomas-de-Cherbourg

Dans les années 1930 les visées de colonisation du plan Vautrin entraînèrent l'arrivée des premiers colons dans les paroisses du « plateau des Shick-Shocks ». Ce dernier avait déjà subi un effort de colonisation raté dans les années 1880. L'abbé Léo Bérubé, dans son article sur le centenaire du diocèse de *Rimouski*, cite un missionnaire de l'époque qui disait que les terres étaient comparables aux plaines fertiles du *Minnesota* et que le « plateau des Chick-Chocks » pourrait devenir le grenier du diocèse...

Les premiers arrivants intégrèrent le nom du canton de *Cherbourg* dans la désignation de leur paroisse et se placèrent sous l'égide de saint Thomas More canonisé en 1935 en même temps que saint Jean Fisher. Ce dernier fut choisi comme patron de la municipalité avoisinante, *Saint-Jean-de-Cherbourg*.

Sous l'action du vent, un feu d'abattis, mal éteint, détruisit la presque totalité de la paroisse en 1938. Les colons rebâtirent les maisons et les bâtiments mais ils eurent la mauvaise surprise d'être choisis parmi les paroisses « marginales » dont les rapports du B.A.E.Q. recommandaient la fermeture dans les années 1960. En 1982, elle était fusionnée à la municipalité des *Méchins*.

Saint-Paulin-Dalibaire

À cheval sur les cantons de *Dalibaire* et de *Romieu*, cette municipalité de paroisse naquit officiellement en 1954. Pourtant depuis 1939, la *mission de Saint-Paulin* était confiée à la sollicitude du desservant de *Capucins*.

Les colons de *Saint-Paulin* conservèrent le nom du canton de *Dalibaire* pour identifier leur nouvelle municipalité. Comme la plupart des paroisses développées dans les années 1930 sur le plateau des *Chic-Chocs*, *Saint-Paulin-Dalibaire* fut sur la liste des paroisses condamnées à disparaître, dans les années 1960, ce qui deviendra une réalité en 1982, au moment de sa fusion avec *Les Méchins*.

Le nom de ce village-fantôme apparaît encore sur des cartes récentes. On peut également lire qu'il y aurait eu une petite localité qui a porté le nom de *Dalibaire-Ouest*.

Le canton de Dalibaire a été proclamé le 16 août 1865. Ce toponyme évoquerait le souvenir d'un des directeurs de la compagnie des Indes occidentales (1664).

Romieu

La principale route qui joint le fleuve aux deux petites localités (*Romieu* et *Romieu-Sud*) qui ont pris l'appellation du canton de *Romieu*, proclamé en 1864, a son point de départ dans la municipalité de *Capucins*. Selon Eugène Rouillard, les premiers lots furent vendus en 1805, bien que la partie nord-est de ce canton fusse inculte. La désignation du canton rappellerait la mémoire d'un dénommé Romieu, fonctionnaire sous le Régime français.

Denis-Riverin

Denis Riverin est étroitement associé à l'histoire de la *Gaspésie*. En 1686, de retour de La Rochelle, il échoue près de *Percé* et perd son bâtiment. Les administrateurs de la *Nouvelle-France* lui permettent de se relever de cette mésaventure par différentes concessions de poste de pêche. En 1688, l'*anse de la Rivière Cap-Chat* et la *rivière Saint-Anne* lui sont concédées. L'année suivante, on lui accorde la *rivière Madeleine*.

Pendant une quinzaine d'années, une bonne partie de ces activités halieutiques se dérouleront sur les côtes gaspésiennes.

Né à Tours vers 1650 et décédé vers 1717, il a occupé différentes fonctions administratives dont celles de secrétaire de l'intendant Duchesneau (1675-1682).

Ce nom a été choisi pour une municipalité régionale de comté, créée en 1981.

Capucins

Le terme *Capucins* s'applique à plusieurs entités géographiques telles une municipalité, une baie, un lac, une rivière (*Grand Capucins*) et un ruisseau (*Petit Capucin*). La paroisse religieuse de *Saint-Paul-des-Capucins* fut d'abord une desserte de *Cap-Chat* dans la mission de 1865 puis vingt ans plus tard, elle fut rattachée à la paroisse *Les Méchins*. De son côté, l'érection civile date de 1915. En 1914, le territoire était municipalisé sous le nom de partie ouest du canton de *Romieu*. Ce nom sera changé en 1953 à la faveur de *Capucins*.

Un rocher ressemblant à un moine capucin drapé dans sa cagoule et coiffé de son capuchon a déterminé l'appellation de la localité. Il a cependant été détruit lors de travaux de remplissage du quai.

Au XIX^e^ siècle, les cartographes soulignèrent uniquement la présence des deux cours d'eau. Joseph Bouchette signale le ruisseau « Little Capuchin » sur sa carte de 1815. Par ailleurs, Russell mentionne la *rivière Petit-Capucin* et celle de *Grand-Capucin* dans son document cartographique de 1861.

Fonderie

La localité de *Fonderie* est comprise dans le canton de *Romieu* et est située entre *Petits-Capucins* et *Cap-Chat*. D'après Carmen Roy, « ce hameau tire son nom du fait qu'on a jadis fondu à cet endroit la graisse d'une baleine échouée le long de cette côte ».

Cap-Chat

Le toponyme *Cap-Chat* s'applique à de nombreuses entités géographiques dont un canton, une ville depuis 1968, à la suite de la fusion du village de *Cap-Chat* (1845) et de la municipalité de paroisse de *Saint-Norbert-du-Cap-Chatte* (1885), une localité, une anse, une baie, deux lacs, cinq rivières, une pointe...

Deux origines sont associées à la désignation de *Cap-Chat*. La première apparition du toponyme daterait de 1612 quand Champlain indiquera le « Cap de Chate ». Sur une autre carte dessinée quatorze ans plus tard, le même auteur utilisera le terme « Cap de Chatte ». Champlain voulait ainsi rendre un hommage au sieur Aymar de Chaste ou de la Chate, lieutenant gouverneur de la *Nouvelle-France*, décédé en 1603.

Plusieurs auteurs du XIX^e^ siècle associèrent la désignation *Cap-Chat* à ce fait. Par exemple, en 1877, Faucher de Saint-Maurice écrira : « Avant d'arriver au cap de Chastes ». La même année, l'abbé J.B.A. Ferland parlera plutôt du « cap Chates » pendant qu'en 1878, J.M. Lemoine inscrira *Cap Chatte* dans ses chroniques du *Saint-Laurent*.

Parallèlement, une autre explication s'est développée et trouverait sa signification dans la présence d'un rocher rappelant la forme d'un chat accroupi situé à quelques kilomètres de la municipalité.

La carte du père Ducreux dessinée en 1660 employait le terme latin « Promontorium Felis » signifiant littéralement le promontoire du chat. De même, Joseph Bouchette identifiera le cap par la même analogie sur ses cartes de 1815 et de 1831.

Finalement, semblant préférer l'hypothèse du « rocher-chat », Carmen Roy nous rappelle la légende rattachée à cette entité géographique. « En ces temps-là, nous raconte M. Léon Collin de la Tourelle, le chat aujourd'hui enfermé dans un rocher au Cap Chat avait la vie. Un jour qu'il se promenait le long de la grève, il poursuivit des gibiers posés près du cap et les étrangla. Au même instant, une fée surgit près de lui, en lui disant : « Mon malheureux! tu as dévoré mes enfants. Je suis la Fée Chat et tu comprends mon langage. Je te punis sévèrement. Tu seras renfermé dans la pierre que tu vois en face de ce cap jusqu'à la fin des temps(...) ».

Le cap aurait eu, de plus, une importance géographique tout à fait particulière. Selon l'abbé Ferland, dans son écrit de 1877, le cap constituerait un énorme jalon servant de borne entre le district de *Québec* et celui de *Gaspé*. Par ailleurs, Alfred Pelland, en 1914, affirme que *Cap-Chat* marque le commencement de la *Gaspésie*. Enfin, l'abbé Ls.-A. Prouix précise, en 1924, que *Cap-Chat* marque « le point de division entre le fleuve et le golfe ».

La paroisse religieuse de *Cap-Chat* a été fondée en 1864 sous le vocable de *Saint-Norbert*. Les habitants de *Cap-Chat* se nomment les Capchatiens, iennes.

Saint-Laurent, Golfe du

Selon le **Dictionnaire des Rivières et Lacs de la province de Québec** publié en 1925, le *golfe Saint-Laurent* peut-être défini comme un large enfoncement de l'*océan Atlantique* borné par les provinces de *Québec*, du *Nouveau-Brunswick*, de la *Nouvelle-Écosse* et de *Terre-Neuve*. Sur la rive nord, le début en serait situé à la *pointe des Monts* et sur la rive sud, la borne serait *Cap-Chat*. C'est en tous cas l'avis du **Douzième rapport** de la Commission des eaux courantes du Québec, publié en 1925, qui dit : « Le Cap Chat, (...) semble marquer le point de division entre le fleuve et le golfe », et de Jacques Rousseau, dans un article paru dans les **Cahiers de Géographie de Québec** en 1967.

Dans une lettre qu'il écrivait à un homologue, en 1954, Isaïe Nantais, secrétaire de la Commission de géographie du Québec, situait également le point de départ du golfe vis-à-vis la *pointe des Monts* « car, au delà, la nappe d'eau prend brusquement une telle largeur que le mot « fleuve » ou « River » (...) perd toute signification ». Selon le même auteur, le golfe s'identifie au fameux *détroit d'Honguedo* signalé par Cartier (1535) et par Jean Alfonse (1542) pour signaler ce passage entre les côtes gaspésiennes et l'*île d'Anticosti*.

Le vocable *Saint-Laurent* a d'abord été octroyé à une baie par Jacques Cartier le 10 août 1535, voulant souligner la fête du diacre Laurent, Martyrisé en l'an 258.

Dans son étude « C'est à Samuel de Champlain que le Saint-Laurent doit son nom », Jean Poirier analyse l'imbroglio d'interprétations qui a étendu la notion de *baie Saint-Laurent* à la rivière et au *golfe du Saint-Laurent*. Ainsi, l'historien espagnol Francisco Lopez de Gomera écrit, en 1552, du « gran rio dicho san Lorenço que algunos to tienen por braço de mar ». Quatre ans plus tard, le géographe italien Ramusio indique le « gran fiume detto di san Lorenzo » traduisant « baye Sainct Laurens (Cartier) par golfo di san Lorenzo. »

En 1559, la carte de Mercator inscrit le nom « Sinus S. Laurentii », forme latine du *golfe du Saint-Laurent*. Tout au long du XVI[e] siècle, le fleuve se voit attribuer moult toponymes. En 1535, Cartier l'appelle « grand fleuve de Hochelaga ». À son deuxième voyage, il est accompagné de François de la Rocque, sieur de Roberval et d'un pilote expérimenté, Jean Fonteneau dit Jean Alfonse, qui inscrit « rivière du Canada » dans ses écrits. C'est lui qui, en outre, utilise le nom « France-Prime » en 1544.

Ce sera plutôt au XVII[e] siècle que l'utilisation de ce vocable deviendra plus répandue. Le géographe anglais Richard Hakluyt consigne le compte rendu du voyage effectué par Humphrey Gilbert en 1583, qui indique notamment « The great river called S. Lawrence in Canada ». De même Champlain indique « grand fleuve S. Laurent » dès 1613. Entre temps, Marc Lescarbot, sur sa carte de 1609, indique encore « la rivière de Canadas ». Comme Lescarbot, plusieurs auteurs hésitent à utiliser le seul nom de *Saint-Laurent*. Ainsi, la carte de Sanson d'Abbeville (1656) identifie « la Gr Rivière de Canada ou de S. Laurens ».

Logan, Mont

Ce mont fait partie de la chaîne des *Chic-Chocs* à environ 35 kilomètres derrière *Cap-Chat*. L'appellation *Logan* conserve le souvenir du géologue William Edmond Logan (1798-1875), qui l'escalada en 1844. Ce dernier fut le premier directeur de la Commission géologique du Canada.

Pointe-au-Goémon

Cette petite localité du canton de *Cap-Chat* est située entre *Cap-Chat* et la *pointe de Sainte-Anne-des-Monts*. On retrouve une pointe et une anse du même nom. Carmen Roy explique le toponyme par la présence des nombreuses algues marines que l'on retrouve dans l'anse. Une carte anonyme tracée en 1895 signale uniquement l'anse.

Sainte-Anne-des-Monts

Sainte Anne, cette grande thaumaturge, a été choisie comme patronne de cette paroisse des cantons de *Tourelle* et de *Cap-Chat*. La « R. S' Anne » apparaît déjà sur la carte de Gédéon de Catalogne en 1709. Mais c'est à Champlain qu'il revient d'avoir déterminé son spécifique « des monts ».

Concédé en seigneurie dès la fin du XVII[e] siècle, le territoire de *Sainte-Anne-des-Monts* fut octroyé à Denis Riverin le 26 novembre 1688 en ces termes: « concession, fait par Jacques de Brisay, Gouverneur, et Jean Bochart, intendant au Sieur Riverin, de la rivière Ste Anne située aux monts Notre Dame dans le fleuve Saint laurent, avec une demi lieue de front sur le dit fleuve, moitié audessus et l'autre moitié audessous de la dite rivière, icelle non comprise dans la dite étendue sur une lieue de profondeur dans les terres ». Cette rivière, point de départ de la seigneurie, prend sa source à l'arrière des *monts Chic-Chocs* et vient se jeter dans le *fleuve Saint-Laurent* dans l'*anse de Sainte-Anne-des-Monts*. Son parcours sinueux présente une longueur d'environ 55 kilomètres.

Outre la seigneurie, la rivière et l'anse, l'influence toponymique de *Sainte-Anne-des-Monts* s'est étendue à la ville érigée en 1968, à une pointe et à un lac.

Comme à quelques endroits en *Bretagne*, les habitants de *Sainte-Anne-des-Monts* ont eu une réputation de « naufrageurs » à une certaine époque. Dans sa monographie sur *Matane*, l'abbé Antoine Gagnon en précise les fondements: « On dit qu'avant les 1800, les habitants de la côte de Sainte-Anne en descendant n'avaient pas très bonne réputation. C'était des pêcheurs saisonniers venus de l'autre coté de l'océan et ils avaient des coutumes de brigandage peu intéressantes (...). On a écrit quelque part que les gens de cette côte mettaient des lumières au cou de leur bêtes à cornes dans les champs la nuit pour induire les navigateurs en erreur, amener leur navire à la côte et permettre le pillage ».

Le gentilé retenu pour les citoyens de *Sainte-Anne-des-Monts* est Annemontois, oise.

Ruisseau-à-Patate

Cette localité du canton de *Tourelle* est située à l'est de *Sainte-Anne-des-Monts*. Deux cours d'eau voisins s'allient au toponyme de *Ruisseau-à-Patate*: *Rivière Patate* (*Ruisseau de la Grande Tourelle*) et *Ruisseau à Patate*.

On a appelé ce coin *Ruisseau-à-Patate* parce que, selon Carmen Roy, « Auguste Bond, pionnier de l'endroit (natif de *Rivière-au-Renard*) creusa un jour une cave pour déposer les « patates » (pommes de terre) qu'il cultivait. Mais au printemps le ruisseau déborda, brisa la cave et entraîna les « patates » au fleuve ».

Une carte anonyme de 1895 indique « Rivière Patate ».

Saint-Joachim-de-Tourelle

« L'endroit qui comprend aujourd'hui les localités de Tourelle, Petite-Tourelle et Ruisseau-Castor doit son toponyme à la présence de deux monolithes qu'on nomme des cheminées de fées ». C'est en ces termes que Pierre Rastoul et Alain Ross parlent de *Saint-Joachim-de-Tourelle* dans **La Gaspésie de Grosses-Roches à Gaspé**.

Le toponyme descriptif de *Tourelle* s'applique à un canton (*Tourelle*), à une municipalité de paroisse (*Saint-Joachim-de-Tourelle*), à une localité (*Petite-Tourelle*), à un bureau de poste (*Tourelle*), à une pointe (*Pointe de la Tourelle*) et à un ruisseau (*Ruisseau Tourelle*).

Cette municipalité reçut son statut officiel le 18 décembre 1923. Avant cette date, la mission était rattachée à la paroisse de *Sainte-Anne-des-Monts*, c'est pourquoi les paroissiens se placèrent sous l'égide de saint Joachim, époux de sainte Anne. C'est ce qui fit dire à Hormisdas Magnan « qu'il était convenable de placer l'époux à côté de l'épouse ».

Gaspésie, Parc de la

Situé en plein coeur de la péninsule gaspésienne, ce parc a vu le jour en 1937 sous l'influence d'Onésime Gagnon alors surintendant des Parcs de la province de *Québec*, dont le rôle était d'assurer la protection de la faune et de la flore de cet immense territoire. D'abord en 1977, puis en 1981, les limites du parc furent modifiées. Celui-ci s'étale aujourd'hui sur une superficie de 802 kilomètres carrés et intègre trois cantons: *Bonnécamp*, *Deslandes* et *Lesseps*.

Albert, Mont

Cette élévation du *parc de la Gaspésie* fait partie de la chaîne des *monts Chic-Chocs* et est située à environ 40 kilomètres de *Sainte-Anne-des-Monts*. D'une dénivellation de 1260 mètres, il présente des traits qui rappellent ceux des *Alpes* françaises.

Le sommet fut atteint pour la première fois le 26 août 1845 par le géologue Alex Murray. Ce dernier baptisa ainsi le mont en l'honneur du prince Albert dont c'était l'anniversaire ce jour-là.

Le *mont Albert* s'élève dans le canton de *Courcelette* et de *La Potardière*.

Castor, Ruisseau du

L'utilisation du terme « castor » est très fréquente dans la toponymie québécoise. C'est le cas, notamment, en *Gaspésie*, où il désigne plusieurs cours d'eau.

Le *ruisseau du Castor*, situé dans le canton de *Tourelle* entre les localités de *Petite-Tourelle* et de *Cap-au-Renard*, nous semble intéressant à signaler pour deux raisons. D'une part, il est associé à un regroupement de maisons constituant un hameau sous le nom de *Ruisseau-Castor*. D'autre part, il apparaît clairement sur la carte de Russell en 1861 et sur celle dessinée en 1895, sous la désignation de *Rivière-Castor*.

Aux dires de Carmen Roy, l'origine de ce toponyme proviendrait du fait que l'endroit « était jadis particulièrement affectionné des castors ».

Christie

Canton de la division de recensement de *Gaspé-Ouest*, proclamé le 21 février 1874, en l'honneur de Robert Christie (1788-1856), historien et ancien député de *Gaspé*.

Jean, Anse à

Selon Carmen Roy, cette anse, qui chevauche les cantons de *Christie* et de *Tourelle*, « rappelle la mémoire de Julien Jean, pionnier de l'endroit ».

Cap-au-Renard

Située un peu en retrait de la route nationale, entre *Ruisseau-Castor* et *Sainte-Marthe-de-Gaspé*, dans le canton de *Christie*, se trouvait, en 1898, une mission desservie par le curé de *Saint-Joachim-de-Tourelle*. En 1923, selon Pierre Rastoul et Alain Ross, elle comptait déjà 200 habitants.

Son nom laisse deviner ce qui a pu déterminer le choix du toponyme. Cependant, Carmen Roy l'inscrit dans le conte d'un « renard » qui aurait vécu jadis à cet endroit. Celui-ci « était un chasseur renommé, qui passait ses journées sur le bout du cap à guetter le gibier. Il s'était fait une trappe pour le prendre et il la nommait sa « gigondaine ». Quand les gibiers passaient, le renard tirait sur sa ficelle et, chaque fois, il réussissait à en attraper une couple (...) ».

La Martre

Une martre ou marte est un petit mammifère carnivore, au corps allongé, au museau pointu et au pelage brun. L'abondance de ce petit animal, surnommé « pékan » en *Gaspésie*, sur le bord de la *rivière à la Martre* a sûrement influencé l'attribution du toponyme. C'est, en tout cas, l'affirmation de Carmen Roy et de Hormisdas Magnan.

Les premiers colons arrivent à la fin du XIX^e^ siècle et dédient la mission à saint Martial, en hommage à l'abbé Martial Bilodeau, fondateur de la paroisse et curé de *Sainte-Anne-des-Monts*. De *Saint-Martial*, l'appellation passe ensuite à *Sainte-Marthe* au moment de l'érection canonique de la paroisse en 1931. La similitude entre Martre, Marthe et Martial expliquerait le choix de ce toponyme.

Aujourd'hui, quatre entités géographiques répondent à cette appellation, soit une municipalité érigée en 1924 (*La Martre*), une localité (*Sainte-Marthe-de-Gaspé*), une rivière (*Rivière à la Martre*) et un lac (*Lac Sainte-Marthe*). Il semble que la localité de *Sainte-Marthe-de-Gaspé* soit appelée indifféremment *Sainte-Marthe* ou *Rivière-à-la-Marthe*.

En 1861, Russell signale une « rivière Martre » sur sa carte.

Les gens habitant *La Martre* sont appelés des Marthelais, aises.

Grand Pisseux, Le

À l'est de *La Martre*, dans le canton de *Christie*, se trouve un ruisseau qui « se jette avec une certaine énergie du haut de la falaise de 100 pieds (30 mètres) sur le rivage ». Cette description nous vient du père Pacifique. Un autre ruisseau porte un nom aussi évocateur, le *Petit Pisseux*, qui est situé à environ un kilomètre à l'est du *Grand Pisseux*. Selon le père Pacifique, le *Petit Pisseux* est un cours d'eau de moindre importance que le précédent et sa dénomination est plus récente.

Duchesnay

Canton dans la division de recensement de Gaspé-Ouest, proclamé le 19 mai 1875. Ce nom rappelle la mémoire de l'ancien sénateur A.C. Juchereau-Duchesnay.

Bourdage, Pointe

À l'ouest de *Marsoui*, cette pointe délimite les cantons de *Christie* et de *Duchesnay*. *Pointe Bourdage*, aux dires d'Isaïe Nantais, tirerait son origine d'un capitaine nommé Bourdage qui y fit naufrage. Nantais ajoute que cette pointe aurait aussi été connue sous le nom de « Calle (caye) Rouge », mais cette désignation serait de moins en moins en usage.

Marsoui

Ce village, érigé en 1950, est construit à l'embouchure de la *rivière Marsoui*. Selon les cartographes, le nom de cette rivière est orthographié « Marsoui », « Marsouis », « Marsoin » et « Marsouins ». « Marsoui » représente cependant l'épellation la plus usitée. Nous retrouvons « Marsoui » sur les cartes suivantes: d'Anville, 1755; Kitchen, 1759; Hydrographie française, 1784, Taché, 1870 et sur le plan officiel de E.-A. LeBoutillier, sans oublier la carte anonyme de 1895. Cependant le **Dictionnaire des rivières et lacs de la province de Québec** (1925) et la carte de l'ancien comté de *Gaspé* de 1914, adoptent le mot « Marsoin ». Enfin l'arpenteur C.F. Roy, dans son plan du canton de *Duchesnay*, en 1861, et l'arpenteur Antoine Painchaud, en 1871, écrivent « rivière Marsouins ».

Le nom de *Marsoui* a été donné à deux lacs (*Petit lac Marsoui* et le *lac Marsoui*) et à un cap. Carmen Roy et Hormisdas Magnan proposent une interprétation similaire quant à l'origine de ce toponyme, qui signifie « pierre à feu » en micmac. Toutefois, les anciens du village y reconnaissent une corruption du mot « marsouin », « à cause du grand nombre de marsouins que l'on rencontre sur les bords du Saint-Laurent à cet endroit ». Pierre Rastoul et Alain Ross appuient cette dernière hypothèse en soulignant que « selon un vieux spécialiste des questions gaspésiennes, J. Mason Clarke, il semble qu'on aurait effectivement pratiqué la chasse de cet animal dans le secteur de Marsoui vers la fin du XVII[e] siècle ». Les informateurs de Carmen Roy, cependant, « pensent que ce nom viendrait plutôt du fait qu'un marsouin se serait jadis échoué sur ce rivage ».

La mission de *Sainte-Émélie-de-Marsoui* est fondée en 1890. C'est en 1965 que la paroisse prend officiellement le nom de paroisse de *L'Immaculée-Conception-de-Marsoui*.

Naufrage, Anse au

Cette petite anse se situe à proximité du village de *Marsoui* dans le canton de *Duchesnay*. Plusieurs entités géographiques de la *Gaspésie* rappellent des naufrages. Carmen Roy en signale un qui s'est produit à cet endroit. Quant au toponyme lui-même, on le retrouve sur une carte d'un auteur anonyme en 1923.

Ruisseau-à-Rebours

Cette localité est établie à l'embouchure du cours d'eau du même nom dans le canton de *Duchesnay*. Ce ruisseau sinueux a aussi donné son nom à une anse et à une pointe.

À la suite de Carmen Roy, Pierre Rastoul et Alain Ross proposent deux interprétations de l'origine du toponyme *Ruisseau-à-Rebours*: « certains croient que l'endroit doit son nom à celui du premier colon, et qu'on devrait écrire « Ruisseau-Arbour » ; d'autres y voient une allusion à la topographie locale, prétendant que, en raison de quelques méandres que dessine la rivière à son embouchure, on a l'illusion que les eaux s'y écoulent à rebours de la direction qu'elles devraient normalement emprunter pour se jeter dans la mer ».

Jacques-Cartier, Mont

D'abord désigné sous le nom de *Botanist's Dome*, ce mont reçut son appellation actuelle en 1934, sur une proposition de la Commission de géographie du Canada. Il s'élève à 1268 mètres. Porteur d'une commission qu'il tenait de la faveur de l'amiral Chabot de Brion « pour voyager, descouvrir, et conquérir, à Neuve-France... », Jacques Cartier (1491-1557), originaire de *Saint-Malo*, en *Bretagne*, entreprit d'abord plusieurs voyages à *Terre-Neuve*, au *Brésil* et au *Portugal*. En 1534, le découvreur malouin fit une première expédition au *Canada*. Le voyage lui permit de sillonner le *golfe du Saint-Laurent*. Lors d'un second voyage, en 1535-1536, il remonta le fleuve jusqu'à *Hochelaga* soit *Montréal*; il effectua un troisième voyage en 1541. Ces expéditions assurèrent la mainmise de la *France* sur cette colonie d'outre-mer.

Chasse, Pointe de

Une pointe et un ruisseau situés dans le canton de *Duchesnay* entre *Ruisseau-à-Rebours* et *Rivière-à-Claude*, sont caractérisés par ce toponyme. Dans **Littérature orale en Gaspésie**, Carmen Roy indique que l'endroit était propice à la chasse, d'où l'origine de son appellation. Une carte anonyme de 1895 la signale comme la « Pointe de Chasse ».

Rivière-à-Claude

En plus de s'appliquer à un cours d'eau, le toponyme s'est étendu à une municipalité, une anse, un lac et un barrage.

L'appellation serait en fait une déformation du mot « glaude ». Carmen Roy pense qu'il peut s'agir d'un hommage à Joseph Glaude, pionnier de l'endroit. Par ailleurs, celle-ci applique le terme à certains oiseaux appelés « pince-martins » (mouettes) que les anciens surnommaient des « glaudes ».

Cette desserte de la paroisse de *Saint-Maxime-du-Mont-Louis* a débuté en 1898, mais l'érection civile date officiellement de 1923. Les habitants se référèrent au patronage de saint Évagre en souvenir de l'abbé Évagre Côté, un missionnaire qui se noya dans la *rivière à Claude* le 4 juin 1875.

Sur sa carte de 1831, Bouchette indique « Claude R. », sur celle de Russell en 1861, on retrouve « rivière Claude ».

Mont-Saint-Pierre

La municipalité de village de *Mont-Saint-Pierre* obtint son statut le 1er janvier 1947. Depuis 1933, *Mont-Saint-Pierre* fait partie de la paroisse de *Saint-Évagre-de-la-Rivière-à-Claude* avec les missions de *Rivière-à-Claude* et de *Ruisseau-à-Rebours*. Carmen Roy signale que, jusqu'à ces dernières années, l'endroit était appelé *Rivière-à-Pierre* en référence aux falaises rocheuses composant le paysage.

Même si le village est récent, l'arrivée des premiers colons est signalée à partir de 1856. Joseph Bouchette inscrit une « Pierre R^r » sur sa carte de 1831. Russell en 1861, parlera plutôt de « Rivière à Pierre ».

L'appellation *Mont-Saint-Pierre* s'applique également à une anse, à un lac, et à une rivière.

Mont-Louis

Cette localité occupe surtout l'est de l'embouchure de la *rivière de Mont-Louis*. En 1697, Denis Riverin tente d'implanter un établissement permanent de pêche en *Gaspésie*. Il choisit le *havre de Mont-Louis* pour son entreprise. Depuis, le toponyme s'est étendu à une anse (l'*anse de Mont-Louis*), à deux lacs (le *lac de Mont-Louis* et le *Petit lac de Mont-Louis*) et à une rivière (la *rivière de Mont-Louis*).

L'ancienne *seigneurie de Mont-Louis* doit son nom à la rivière qui la traverse et qui coule vers le *fleuve Saint-Laurent* dans une vallée resserrée entre les *monts Louis*. Ces montagnes elles-mêmes ont été ainsi nommées en l'honneur du roi de *France*, Louis XIV.

Malet de Hayziel, vers 1699, trace une carte qui montre un « plan a veue d'Oyseau du Montlouis nouvelle colonie en Canada ». Un autre cartographe, Guillaume De l'Isle, mentionne le poste de pêche de *Mont-Louis*, en 1703. Pour désigner la *rivière de Mont-Louis* et le lieu dit de *Mont-Louis*, Bellin, en 1754, utilise les toponymes de « Rivière des Monts Louis » et « Les Monts-Louis ». Sur celle de Bouchette, en 1831, on ne retrouvera que « Mont Louis R^r ».

Mont-Louis resta une mission de *Sainte-Anne-des-Monts* jusqu'en 1867. En 1875, *Saint-Maxime-de-Mont-Louis* est érigé canoniquement et comprend *Mont-Louis*, *Ruisseau-des-Olives* et *Anse-Pleureuse*. Le patronage de saint Maxime rappelle la mémoire de l'abbé Maxime Tardif.

On identifie les habitants de *Monts-Louis* par le gentilé Mont-Louisien, ienne.

Ruisseau-des-Olives

Située entre *Mont-Louis* et *Anse-Pleureuse*, celle localité occupe une petite anse à l'embouchure du *ruisseau des Olives*. À cet endroit se trouve un ancien moulin à farine et à scie construit vers 1856. Trois générations de Lapointe furent meuniers-cultivateurs au *Ruisseau-des-Olives*.

Le *ruisseau des Olives* tire son nom, selon Carmen Roy, « de la présence de petits oliviers qui, dit-on, végétaient le long de son cours ».

Taschereau

Nom d'un canton dans la division de recensement de *Gaspé-Ouest*, proclamé le 17 septembre 1920. Ce nom rappelle la mémoire de premier cardinal canadien nommé à ce titre en 1891, monseigneur Elzéar-Alexandre Taschereau (1820-1898).

Anse-Pleureuse

La désignation *Anse-Pleureuse* dans le canton de *Taschereau*, prête son image à une localité, une anse, une rivière, un lac et une pointe. Carmen Roy, dans **Littérature orale en Gaspésie** nous livre trois origines légendaires reliées à l'appellation d'*Anse-Pleureuse*.

D'une part, les premiers colons auraient entendu des plaintes sortir de la forêt et auraient associé ces cris aux fantômes de deux petites filles. Un certain Jimmy Henley disait les avoir vues « seaux en mains sur le Banc couvert de rosiers et les auraient longtemps cherchées ».

Une autre version associe les gémissements entendus aux pleurs du fantôme d'un homme assassiné dans la *coulée de l'Anse-Pleureuse*.

Enfin une dernière variante parle de revenants d'un naufrage dont la voix plaintive aurait durant longtemps fait entendre le cri « Ive-up! Ive-up! ».

Signalons, enfin, que le cartographe Russell inscrit une « anse Pleureuse » au même endroit sur sa carte de 1861.

Chic-Chocs, Monts

La plus grande caractéristique du *parc de la Gaspésie* est sans nul doute la *chaîne des Chic-Chocs*, les plus hautes montagnes de l'est du *Canada*. Une petite brochure du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche intitulée **Le parc de la Gaspésie une mer de montagnes** (1982) en parle en ces termes: « Véritable épine dorsale du parc, la chaîne des Chic-Chocs, par sa qualité esthétique et panoramique, confère au parc de la Gaspésie un caractère grandiose et unique au Québec ».

Cette chaîne de montagnes constitue l'extrémité du réseau appalachien qui pénètre dans la province de *Québec* par la frontière du *New Hampshire* et du *Vermont* et s'étend jusqu'à la rive sud du *Saint-Laurent*, en *Gaspésie*.

Les premiers écrits qui signaleront la présence de ces monts leur donneront l'appellation de *Monts Notre-Dame*.

Lors du dernier voyage de Jacques Cartier au *Canada* en 1541-1542, l'expédition fut placée sous la direction de François de La Rocque, sieur de Roberval accompagné du pilote Jean Fonteneau dit Jean Alfonse. Ce dernier écrivit une **Cosmographie** où il signale l'existence d'un certain « cap des Monts Notre Dame ». Dans l'analyse qu'il a fait de ces écrits, le père E.B. Deschênes identifie ce cap à la proéminence rocheuse entre l'*anse du mont Louis* et celle du *mont Saint-Pierre*. Cet auteur croit que Jacques Cartier avait déjà reconnu cette entité en 1535, le jour de la fête de Notre Dame, mais sans la désigner.La célèbre carte de Mercator, imprimée en 1569, les signale sous l'expression « Monts Notre-Dame ». Durant le même siècle, d'autres cartographes donnèrent le même nom: Ortelius (1570), Belleforest (1577), Wytfliet (1597) et finalement un auteur inconnu qui inscrivit « Mons de Ntre Dame » en 1597.

Plusieurs auteurs associèrent la paternité du toponyme *Monts Notre-Dame* à Champlain lors de ses premiers séjours au *Canada*. Celui-ci parle bel et bien des *monts Notre-Dame* dans ses comptes rendus de voyage mais comme on vient de le voir, le nom était en usage auparavant. Toujours au XVII[e] siècle, plusieurs explorateurs utilisent la dénomination *Monts Notre-Dame* pour désigner ce relief qu'ils aperçoivent à partir de l'*île d'Anticosti*, en arrivant dans le golfe. C'est le cas, par exemple, du père Emmanuel Jumeau qui, en 1685, parlera encore du « cap des monts Notre-Dame ». Par contre, le père Ducreux en 1660 leur donne le nom de « Promontorium monti ».

Au XVII[e] siècle, l'usage continue de perpétuer le toponyme. Guillaume De l'Isle inscrit les « Monts N. Dame » sur sa « carte du Canada en la Nouvelle France » imprimée en 1703. À la fin de ce siècle, en 1775 et en 1786, Sayer et Bennett dessinent une carte où ils signalent « Albany Ridge or Notre Dame Mountains ».

Ce n'est qu'au XIX[e] siècle que les cartographes commencent à implanter le mot micmac « Shickshock" », signifiant « rochers escarpés » selon Carmen Roy. Même à ce moment, on utilise concurremment les deux expressions « Shickshock » et « Monts Notre-Dame ». L'orthographe de « Shickshock » subira également quelques variantes. On retrouve, par exemple, « Shicshock » sur les cartes de Cauchon, en 1857, et dans les rapports de Richardson, en 1858. Par ailleurs, ce dernier utilise également la graphie « chic-choc » dans ses écrits. On note aussi l'expression « chik-chaks » dans ceux de l'abbé J.B.A. Ferland en 1877 et sur la carte de Taché en 1870.

Signalons, enfin, que les deux appellations « Monts Notre Dame » et « Chic-Chocs » se retrouvent sur la plupart des cartes parues depuis le début du XX[e] siècle.

Flétan, Ruisseau à

Ce petit cours d'eau du canton de *Taschereau* est situé à l'ouest de *Gros-Morne*. Selon Carmen Roy, il doit son nom à la pêche aux flétans qui a toujours été abondante en face de cet endroit. Une carte anonyme de 1895 inscrit « Ruisseau du Flottant ».

Gros-Morne

Comprise dans le canton de *Taschereau*, la localité de *Gros-Morne* a obtenu son statut de paroisse en 1963. Hormisdas Magnan signale que l'endroit était fréquenté depuis plus d'un siècle au moment où la *mission de Saint-Antoine-de-Padoue* fut créée en 1890. Cette dernière était d'abord desservie par le missionnaire de *Saint-Maxime-du-Mont-Louis* et elle se référera par la suite à la paroisse de *Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine*.

Dans ce secteur, quatre entités géographiques ont repris le toponyme *Gros-Morne*, une localité, un cap, une pointe et une rivière.

L'origine de cette appellation peut s'expliquer de deux façons. Elle peut provenir d'une part, de la déformation de « gros mâle », signalé comme tel sur une carte de 1895 mais sous la forme « gros masle » sur celle de Bellin en 1744, d'autre part, du langage géographique lui-même qui appelle « morne » une petite colline de pierre qui a pu résister à l'érosion.

Manche-d'Épée

Cette localité du canton de *Taschereau* est un hameau de pêcheurs situé à l'embouchure de la rivière du même nom. Le nom *Manche d'Epée* s'est étendu à trois lacs (*Premier lac du Manche d'Epée*, *Deuxième lac du Manche d'Epée* et *Troisième lac du Manche d'Epée*), à une baie et à un ruisseau. Sur une carte anonyme de 1895, on voit le nom de « Ruisseau de Manche d'Épée ».

Ce nom lui viendrait d'un pionnier de *Beaumont*, Irénée Pelchat, qui aurait trouvé une poignée d'épée sur la grève lors de son arrivée.

Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine

Cette municipalité développée sur les rives de la *rivière Madeleine*, dont le parcours s'étend sur plus de 125 kilomètres. Plus d'une quinzaine d'entités géographiques se sont par la suite greffées à l'appellation « Madeleine ».

Plusieurs auteurs, dont Carmen Roy, attribuent l'origine du toponyme au sieur Denis Riverin, alors marchand à *Québec*, à qui Frontenac et Duchesneau concédèrent la *seigneurie de la Rivière-de-la-Madeleine* en 1689. Cette affirmation est réfutable puisque dix ans auparavant, au moment où la seigneurie avait été cedée à Antoine Caddé, l'acte de concession parlait de la rivière en ces termes: « La rivière de la Magdeleine estant au dessous des monts Nostre Dame, du Coste sud, ensemble demy lieue au dessus et demy lieue au dessous de la dite rivière, avec deux lieues de proffondeur... ». Une autre explication est également fournie par Carmen Roy. La désignation « Madeleine » ferait plutôt référence à l'abbé de la Magdeleine, premier missionnaire de l'endroit.

Au cours des siècles, l'orthographe du nom a évolué sous les formes « Magdalen », « Magdeleine », « Madelaine » ou encore « Madeleine ». Bien que la première mission ne débuta qu'en 1874, plusieurs cartographes signalent la présence de la rivière sur leur carte. C'est le cas, par exemple, de Bellin, Sayer et Bennett, Bouchette et Russell.

Quant à la paroisse religieuse, elle ne fut érigée qu'en 1921, selon Hormisdas Magnan. Reconnue au civil deux ans plus tard, son territoire comprend alors une partie de l'ancienne *seigneurie de la Rivière-de-la-Madeleine* et une partie des cantons de *Taschereau* et de *Denoue*. À ce moment, la population de la paroisse était dispersée dans trois localités, soit *Manche-d'Épée*, *Petite-Madeleine* et *Rivière-Madeleine* et tirait ses revenus d'une grande usine de pâtes et papiers alimentée en énergie par une chute sur la rivière appelée « Le grand Saut. »

Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine connut une certaine popularité dans la littérature du XIX^e^ siècle, quand un bon nombre d'écrivains relatèrent le fait légendaire du fameux « braillard de la Madeleine ». Des auteurs comme Faucher de Saint-Maurice, J.M. Lemoine, l'abbé Ferland et un auteur anonyme qui publia **The lower St-Lawrence of Québec to Halifax via Gaspé and Pictou** en 1862, en donnent différentes variantes. La version la plus connue raconte comment l'abbé Charles-François Painchaud, venu en mission à *Rivière-Madeleine* en 1814, délivra les habitants de *Madeleine* d'un fantôme surnommé le « braillard ». Un « esprit » faisait entendre de longues plaintes en provenance de la forêt. Le missionnaire se rendit seul à sa rencontre et raconta par la suite qu'il ne s'agissait que de deux branches d'arbres qui avaient poussé l'un de l'autre et qui émettaient des bruits semblables à des gémissements sous l'action du vent. Il lui avait suffi de les couper pour faire fuir le mauvais génie...

Ours, Cap à l'

À l'est de la localité de *Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine*, un promontoire rocheux dont les protubérances rappellent le profil d'un ours s'est vu attribuer ce toponyme métaphorique. Une autre variante, rapportée par Carmen Roy, veut que les pionniers de l'endroit aient aperçu un ours sur ce cap le jour de leur arrivée. L'appellation s'est étendue également à une anse.

Denoue

Ce nom de canton rappelle la mémoire du père jésuite Anne de Noué – aussi Denoue – (1587-1646) missionnaire en *Nouvelle-France*. Ce canton de la division de recensement de *Gaspé-Ouest* a été proclamé le 21 mars 1912.

La Côte-de-Gaspé

La Côte-de-Gaspé identifiant cette municipalité régionale de comté est un ancien toponyme désignant le littoral de la péninsule gaspésienne. Dans son **Dictionnaire jersiais-français**, Le Maistre précise que ce toponyme est souvent utilisé sous la forme abrégée « La Côte ». Il ajoute que la côte de la *Gaspésie* comprend les côtes nord-est, est, et toute celle au sud de la péninsule. Par extension, cette appellation désigne les côtes de *Terre-Neuve*. Pendant plusieurs générations jusqu'au début du XX^e^ siècle, les pêcheurs jersiais sont venus pêcher la morue en *Gaspésie*. Cette municipalité régionale de comté a été constituée en 1981.

Grande-Vallée

Voisine de *Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine*, cette municipalité se trouve à l'embouchure de la *rivière de Grande-Vallée*. Le 23 mars 1691, Buade de Frontenac, gouverneur de la *Nouvelle-France* et Jean Bochart, intendant, concédaient à François Hazeur « une étendue de terre de deux lieues de front, au lieu appelé la Grande Vallée des Monts Notre Dame, dans le fleuve St-Laurent ».

Le toponyme *Grande-Vallée*, qui désigne l'anse, la municipalité, la localité, la rivière et les prairies, paraît sur la carte de Bellin de 1754. Quelque 20 ans plus tard, Robert Sayer et John Bennet inscrivent la forme anglaise « G^d^ Valley ». Joseph Bouchette, en 1815 et en 1831, mentionne « Grand Vallee ».

Hormisdas Magnan et Carmen Roy prétendent que c'est la vallée très fertile et très vaste formée par la *rivière de Grande-Vallée* qui a donné son nom à la seigneurie et à la paroisse.

Saint-François-Xavier-de-Grande-Vallée a été érigé canoniquement en 1906. Hormisdas Magnan ajoute que « le nom de la paroisse rappelle la mémoire de Mgr François-Xavier Bossé, ancien curé de Douglastown, de Grande-Rivière, de Rivière-au-Renard et missionnaire sur la Côte-Nord ». Deux cartographes, Bayfield (1890) et un auteur anonyme (1895) signalent le nom de cette paroisse: « St-François-Xavier ». La municipalité de *Grande-Vallée* fut érigée en 1927. Elle est comprise, avec celle de *Petite-Vallée*, dans le territoire de la paroisse de *Saint-François-Xavier-de-Grande-Vallée*.

Collin, Anse à

Ce nom s'applique à une petite anse située à l'est de l'embouchure de la *rivière de Grande-Vallée*. Selon Carmen Roy, ce toponyme rappelle le nom d'un pêcheur, Charles Collin, pionnier de l'endroit.

Anse-à-Mercier

Cette petite localité située non loin de *Grande-Vallée* conserverait, dans son toponyme, le souvenir d'un certain Mercier venu y pêcher.

Petite-Vallée

Compris dans le canton de *Cloridorme* et situés à l'est de *Grande-Vallée*, une petite municipalité, une rivière et un rocher se sont vus appliquer la dénomination de *Petite-Vallée*. Bâti le long du *fleuve Saint-Laurent*, le village est blotti près d'une anse, au creux d'une petite vallée, d'où l'origine de ce toponyme descriptif. L'érection municipale date de 1957.

L'orthographe de *Petite-Vallée* est demeurée sensiblement la même au cours des siècles. Bellin inscrira « Petite-Vallée » sur sa carte de 1754 et Sayer et Bennett traduiront littéralement le toponyme par « Little Valley » en 1775. Les cartographes du XIX^e^ siècle signaleront surtout « la rivière de Petite-Vallée ». Ainsi Russell en 1861 écrira « Petite Vallée River »; l'auteur anonyme de la carte de 1895 parlera de « Pte Rivière Vallée ».

Pointe-à-la-Frégate

En 1814, cette petite localité à l'ouest de *Cloridorme* fut le témoin du naufrage d'une frégate anglaise **La Penelope**. Selon Pierre Rastoul et Alain Ross, les premiers résidents découvrirent dans une anse certains vestiges dont deux canons ayant appartenu à ce navire de guerre. Ils baptisèrent donc celle-ci *Anse aux Canons* et optèrent pour *Pointe-à-la-Frégate* pour identifier leur village.

Honguedo, Détroit d'

Nom attribué par l'ancienne Commission de géographie du Québec, pour identifier le détroit entre l'*île d'Anticosti* et la côte gaspésienne. Cette appellation rappelle le nom colligé par Jacques Cartier pour identifier la Gaspésie, lors de son deuxième voyage.

Les auteurs, tel Deschênes, ne fournissent aucune explication quant à la signification du nom. Une étude récente mentionne que ce toponyme est d'origine micmaque et qu'il signifie « lieu de rassemblement ».

Cloridorme

Cette localité, située dans le canton du même nom, a été érigée le 1er janvier 1885. Plusieurs entités géographiques dérivent de ce toponyme : une municipalité de canton, une baie (*Anse du Grand Cloridorme*), une pointe (*Pointe de Cloridorme*), une localité (*Cloridorme-Ouest*), un hameau (*Saint-Thomas-de-Cloridorme* ou *Cloridorme-Sud*) et deux rivières (*Rivière du Grand Cloridorme* et *Rivière du Petit Cloridorme*).

Plusieurs hypothèses plus ou moins fantaisistes ont été avancées au sujet de son origine. Le vocable *Cloridorme* a intrigué John LeScelleur, natif de cet endroit, qui retient l'hypothèse suivante : « Cloridorme serait une déformation de « Cloridan », nom donné à une concession accordée à Charles Morin, le 26 mai 1708, par Monsieur De Vaudreuil et l'intendant Raudot ».

Le père Pacifique appuie cette hypothèse et rappelle que « ce sont ces messieurs qui, à la demande du concessionnaire, ont donné à son fief le nom de Cloridorme (...). Depuis lors Charles Morin porta le nom de Charles Morin Cloridan, ou Charles Cloridan, ou simplement sieur Cloridan (...) On remarquera cette dernière orthographe, qui prouve péremptoirement qu'il ne faut pas dire ni écrire Cloridorme, comme on le voit sur certains documents, et moins encore Clorydorme, mais bien Cloridan ou Clorident ».

D'après Carmen Roy et John LeScelleur, cette hypothèse ne tient pas puisque « cette seigneurie n'était pas située à l'endroit où l'on trouve Cloridorme aujourd'hui. Mais comme elle s'étalait en Gaspésie, près de la rivière Ristigouche, il est possible que certains chaînons de l'histoire qui nous manquent suffisent un jour à établir le rapprochement ».

Parmi les autres hypothèses retenues, il faut mentionner aussi celle selon laquelle il s'agirait de la corruption du nom d'un certain Cloridon Côté, de *Saint-Thomas-de-Montmagny*. Mais plusieurs informateurs de Carmen Roy refutent cette assertion et affirme que *Cloridorme* tire son nom de l'amérindienne Clârie-d'Ormes qui aurait habité cet endroit, à moins que ce ne soit du dénommé François Clairreau, un des pionniers de ce lieu.

La paroisse de *Sainte-Cécile-de-Cloridorme*, fondée en 1900, comprend les postes de pêche de *Pointe-à-la-Frégate*, *Cloridorme*, *Saint-Yvon* et *Grand-Étang*.

Breton, Anse à

Suivant l'opinion de Carmen Roy, cette anse située à quelques kilomètres à l'est de *Cloridorme* serait ainsi appelée « parce que le premier habitant de qui on a gardé le souvenir à cet endroit aurait été un Breton. » Elle ajoute que ce Breton aurait même couché à la belle étoile le soir de son arrivée.

Barré, Cap

Situé à proximité de *Cloridorme*, le *cap Barré* tient son nom des stratifications apparentes à son flanc selon la version de Carmen Roy dans **Littérature orale en Gaspésie**. Une certaine ambiguïté est née du fait qu'un autre cap, à l'ouest, portant la désignation de *Cap Barreau* est pris souvent pour le premier. Le *cap Barré* apparaît sur la carte de Russell en 1861. Le cap, compris dans le canton de *Cloridorme* est un des trois caps du même nom en *Gaspésie*. Les deux autres sont inscrits respectivement dans les cantons de *Sydenham* et de *Fox*.

Saint-Yvon

Une petite localité et une baie du canton de *Cloridorme* répondent à cette appellation. En 1954, Isaïe Nantais écrivait que : « le nom de Saint-Yvon a pris cours lorsqu'on dénomma ainsi le bureau de poste à la demande de Frédéric Girard qui fut le premier maître de poste du village qui s'étend de chaque côté de la Baie et que les vieux continuent d'appeler la Pointe Sèche ».

Il semble que la dénomination de *Saint-Yvon* soit récente. On désignait auparavant l'endroit « Pointe Sèche » du nom d'une pointe sise à proximité de *Saint-Yvon*. Ce toponyme descriptif peut signifier que cette pointe, à l'époque, était dénudée de végétation. Mais peut-être doit-on l'associer à la présence de galets permettant de sécher la morue. Saint-Yvon fut, en effet, un important établissement de pêche tenu par des Jersiais durant le XIXe siècle.

Les habitants de cette localité connurent un certain émoi quand une torpille allemande vint y percuter la côte, le 8 septembre 1942.

Rogne, Anse à La

Cette anse, située à l'ouest de *Grand-Étang*, abritait autrefois, selon Isaïe Nantais, un mauvais sujet du nom de Paradis qu'on avait surnommé « Million La Rogne ». Peut-être cet individu a-t-il donné son nom à l'anse, comme le souligne Carmen Roy?

Grand-Étang

Entre *Saint-Yvon* et *Pointe-à-la-Renommée*, *Grand-Étang* est aujourd'hui un endroit désert. Mais reprenons l'histoire à son début. On peut lire, dans l'extrait de l'acte de concession de l'*Anse de l'Étang*, « Concession du 20ieme Septembre, 1697, faite par Louis de Buade, Gouverneur et Jean Bochart, Intendant, au Sieur François Hazeur et Denis Riverin, de l'Anse de l'Etang, situé au bas du fleuve St-Laurent, six lieux au dessous de la vallée des monts de Notre Dame, avec une demi lieue de front de chaque côté de la dite Anse, sur une lieux de front de profondeur ». Les deux associés se firent concéder la *seigneurie de l'Anse-de-l'Étang* dans le but d'y exploiter une ardoisière.

Grand-Étang doit son nom au lac sur le bord duquel il est bâti. Le toponyme « Grand Étang » apparaît sur la carte de Bellin de 1754 et « Le Grand Étang », sur celle de Robert Sayer et John Bennett de 1775. Cependant, Joseph Bouchette en 1815 mentionne « Anse de l'Étang ».

Sydenham

Nom d'un canton de la division de rencensement de *Gaspé-Est*, proclamé le 26 janvier 1868, en l'honneur de sir Charles Edward Poulett Sydenham (1799-1841), gouverneur du *Haut* et du *Bas-Canada* entre 1839 et 1841.

Julien, Ruisseau à

Ce ruisseau, situé à l'est de *Grand-Étang*, porterait, selon Carmen Roy, le nom d'un pionnier de l'endroit. Il en est de même pour Isaïe Nantais, qui fournit d'autres renseignements sur un certain Julien qui vint y cueillir le cuivre d'un navire naufragé.

D'après Nantais, le *ruisseau à Julien* serait aussi appelé *Ruisseau des Joncas*, qui évoquerait la présence temporaire d'une famille Joncas le long de son cours. Il suppose aussi que ce ruisseau pourrait être celui que certains dénomment *Le Petit Ruisseau*.

Ail, Ruisseau à l'

Ce petit cours d'eau coule à environ 7 kilomètres à l'ouest de *L'Anse-à-Valleau*. Parallèle au *fleuve Saint-Laurent*, il rejoint un autre petit ruisseau appelé *Ruisseau à l'Échalotte*. De là est née, semble-t-il, la confusion avec le spécifique « ail », proche parent de l'échalote. Selon Carmen Roy, cependant, le toponyme s'inspirerait plutôt des bottes d'ail trouvées sur le rivage lors de l'arrivée des premiers pêcheurs. Mais il appartient au frère Marie-Victorin d'en éclairer l'origine probable: l'ail civette (allium schoenoprasum) venant bien sur le gravier des rivières de l'est du *Québec*, il est possible que le toponyme y refère, tout simplement.

Renommée, Pointe à la

Pointe-à-la-Renommée fait partie des nombreux accidents géographiques qui dentellent les 16 kilomètres de littoral entre *Grand-Étang* et *L'Anse-à-Valleau*.

Deux hypothèses peuvent expliquer l'origine de ce toponyme. Pour Carmen Roy et Pierre Rastoul, l'endroit était connu, jadis, sous la désignation de *Pointe à la Faim*, de l'expérience difficile que connurent les rescapés d'un naufrage. Les anglophones ont traduit le terme par *Fame Point* qui, par la suite, deviendra *Pointe-à-la-Renommée*. Par ailleurs, Isaïe Nantais écrivait en 1954: « Plusieurs navires ont porté ce nom sous le Régime français. Et dans le cas présent, ce nom vient vraisemblablement du navire **La Renommée** qui, ayant pour capitaine M. D'Amours de Freneuse, fit naufrage a l'Ile d'Anticosti, le 14 novembre 1736 ».

Dans ses écrits, Champlain a dénommé l'endroit de plusieurs façons: « Cap l'Evesque » en 1603, « Cap à Levesque » sur une carte de 1612 et finalement « Cap des Boutonnières » en 1625.

Un phare y a été bâti en 1860 puis reconstruit en 1907. La *pointe à la Renommée* est située dans le canton de *Sydenham*.

L'Anse-à-Valleau

Les premiers habitants de cette anse aurait donné le nom de *l'Anse à Valleau* en référence aux vallons qui découpent l'endroit. Cependant Carmen Roy cite le père E.-B. Deschênes qui rappelait, dans un feuillet paroissial en 1944, que « Pierre Valleau, arrivé de France en 1680, se fixa à Percé en 1683. Il n'est pas impossible que l'Anse-à-Valleau lui doive son nom ».

Depuis 1921, *L'Anse-à-Valleau* est considéré comme un lieu-dit de la paroisse de *L'Échouerie* baptisée à l'époque *Saint-Maurice-de-l'Échouerie*. Un ruisseau coulant dans le village pour rejoindre le fleuve porte également la même désignation.

Fox

Canton de la division de rencensement de *Gaspé-Est*, proclamé le 1er janvier 1842, en l'honneur de Charles James Fox, homme d'État anglais de la fin du XVIIIe siècle.

Grand Écorchis, Le

Cette falaise, comprise dans le canton de *Fox*, est située à environ trois kilomètres de *L'Anse-à-Valleau*. Le père E.-B. Deschênes explique ainsi l'origine de ce toponyme: « On dit qu'il y a écorchi(s) lorsque la montagne ou la falaise est dépouillée de toute verdure et que le tuf se dégrade et s'effrite en longues coulées rougeâtres ». Selon le **Glossaire du Parler français au Canada**, édition de 1930, « Écorchis » signifie: « Vestiges d'empiétement d'un fleuve sur les rives; rive escarpée rongée par l'eau d'une rivière ».

Pointe-Jaune

Depuis 1971, la petite localité de *Pointe-Jaune* est comprise dans le territoire élargi de la ville de *Gaspé*. À ses premières heures, elle était sous la responsabilité de *Rivière-au-Renard*. Elle s'en détacha en 1921 pour former la paroisse de *Saint-Maurice-de-l'Échouerie* avec quatre autres localités.

Comme l'affirme Carmen Roy, la dénomination de *Pointe-Jaune* serait due aux fleurs jaunes qui couvraient cette pointe autrefois. En 1861 Russell l'indique comme tel sur sa carte.

L'Échouerie

Fusionné à la grande municipalité de *Gaspé* depuis 1971, *L'Échouerie* est une association de cinq localités qui ont toujours conservé leur identité particulière. Fondé en 1921, le village, alors baptisé *Saint-Maurice-de-l'Échouerie*, regroupait *Petit-Cap*, *Grande-Anse*, *Pointe-Jaune*, *L'Anse-à-Valleau* et *L'Échouerie*. Auparavant, les cinq « localités » étaient comprises dans *Rivière-au-Renard* dans le canton de *Fox*.

Pierre Rastoul et Alain Ross précisent que le terme « échouerie » s'applique à « un lieu où les navires peuvent facilement s'échouer ». De son côté, Hormisdas Magnan, signale « le nom de l'Echouerie vient de ce que la grève de l'Anse, près de l'église, se déssèche sur une longue distance à chaque marée baissante et que les embarcations s'y échouent ». Selon ce même auteur, le vocable *Saint-Maurice* a été donné en l'honneur de l'abbé Elias Morris, alors curé à *Saint-Martin-de-la-Rivière-au-Renard*, le rapprochement phonétique entre « Morris » et « Maurice » expliquant probablement le nom de la paroisse.

La désignation « Echouerie » apparaît déjà sur certaines cartes du XIXe siècle. On la retrouve, entre autres, sur la carte de Russell en 1861 et sur celle d'un cartographe anonyme en 1895.

Petit-Cap

La présence d'un petit cap à proximité de la localité a influencé ce toponyme descriptif. L'application du nom s'est également étendue à une anse. Les trois entités géographiques sont comprises dans le canton de *Fox*.

Considéré comme l'une des cinq localités qui composèrent la paroisse de *Saint-Maurice-de-l'Échouerie* en 1921, *Petit-Cap* n'a pas de statut clairement défini depuis qu'il est intégré dans la ville élargie de *Gaspé* depuis 1971. Cependant, comme *Pointe-Jaune*, *Grande-Anse*, *L'Anse-à-Valleau* et *L'Échouerie*, son identité propre est reconnue régionalement.

La mention de « Petit Cap » ou de « Little Cape » est clairement indiquée sur les cartes de Russell (1861), de Bayfield (1890) et d'un auteur anonyme (1895).

Goélands, Cap aux

D'après Carmen Roy, le nom de ce cap vient des goélands qui fréquentent en abondance cette falaise abrupte sise à proximité du port de *Rivière-au-Renard*.

Rivière-au-Renard

Cette petite agglomération, rattachée en 1971 à la municipalité de *Gaspé*, occupe une anse très pittoresque, appelée l'*anse de la Rivière au Renard*, à l'embouchure de la rivière du même nom qui traverse le canton de *Fox* et qui se jette dans le *fleuve Saint-Laurent*.

La *rivière au Renard* tirerait son nom des renards qui fréquentaient autrefois ses abords. La plus ancienne mention connue de « Grande R. au Renard » et « Petite Riv. au Renard » nous est fournie par Bellin en 1754. « R. au Renard » est écrit sur la carte de Robert Sayer et John Bennett en 1775 et « Petite Riv. au Renard » sur la carte de Russell en 1861.

Signalée comme la « G' Fox River » sur les cartes d'après 1760, elle devient, sur celles de Bouchette (1815), de Russell (1861) et de Bayfield (1890), la « Great Fox River » et « Little Fox River ». On retrouve également « Fox P' » sur celle de Bayfield.

D'autres entités géographiques sont reliées au toponyme *Rivière-au-Renard*: deux localités (*Petite-Rivière-au-Renard* et *Rivière-au-Renard-Ouest*), un hameau (*Val-Renard*) et un lac (*lac au Renard*).

Quant à la paroisse de *Saint-Martin-de-la-Rivière-au-Renard*, elle fut fondée en 1860. Son patron, saint Martin, rappelle Martin Samuel, un pionnier reconnu pour avoir donné l'hospitalité aux prêtres missionnaires. La paroisse se composait alors de sept localités, outre celle de *Rivière-au-Renard*: *L'Anse-à-Valleau*, *Pointe-Jaune*, *L'Échouerie*, *Petit-Cap*, *Petite-Rivière-au-Renard*, *L'Anse-à-Fugère* et *Les Trois-Ruisseaux*. À la fondation de la paroisse de *Saint-Maurice-de-l'Échouerie*, en 1921, elle comprenait *Petite-Rivière-au-Renard*, *L'Anse-à-Fugère* et *Les Trois-Ruisseaux*.

L'Anse-à-Fugère

L'Anse-à-Fugère ou *L'Anse-à-Fougère*, nom d'une localité et d'une anse situées à proximité de *Rivière-au-Renard* dans le canton de *Fox*, comporterait plusieurs explications concernant son origine.

Aux dires de Carmen Roy et d'Alfred Peiland, l'endroit puise son nom dans sa végétation, à moins qu'il ne rappelle plutôt le souvenir d'un dénommé Fisher qui s'y serait noyé autrefois.

Le père E.-B. Deschênes, en 1936, raconte, en effet, l'histoire d'un dénommé Fugère qui voulait se rendre à *Gaspé* faire une provision d'alcool pour Noël. En tentant de franchir un petit cours d'eau, qui fut baptisé par la suite le *ruisseau du Mauvais Pas*, il perdit l'équilibre et s'y noya. Son corps fut retrouvé dans cette anse, alors inhabitée.

Selon le père Deschênes, *L'Anse à Fugère* accueillit ses premiers habitants vers 1840. La carte de Russel en 1861 la signale sous le nom de « Anse à Fugère ».

Mauvais Pas, Ruisseau du

Situé dans le canton de *Fox*, ce ruisseau rejoint le *fleuve Saint-Laurent* dans l'*anse à Fugère*. Un dénommé Fugère y trouva la mort en faisant un faux pas. Son corps fut retrouvé dans l'anse et la toponymie en conserva le souvenir à la fois dans le nom de l'anse qui prit celui du malheureux et dans celui du cours d'eau, qui prit l'appellation de *Mauvais Pas*.

Trait-Carré

Il existe deux orthographes différentes du toponyme de ce hameau situé à proximité de *L'Anse-à-Fugère* dans le canton de *Cap-des-Rosiers*: le « Trait-Carré » et « Tré-Carré ». Ce canadianisme doit son origine au vocabulaire de la ferme et du rang. Il a pris au *Canada*, le sens de la ligne qui marque les extrémités d'une terre.

L'Anse-au-Griffon

Cinq entités géographiques se rattachent à la désignation *Anse au Griffon*: une ancienne municipalité fusionnée à *Gaspé*, une localité, une anse, un ruisseau et un portage. Dans son **Essai de toponymie gaspésienne**, l'abbé Deschênes indique que ce nom remonte aux écrits du missionnaire Emmanuel Jumeau qui aurait vécu à *Percé* à la fin du XVII[e] siècle.

Ce toponyme paraît d'ailleurs sur plusieurs cartes anciennes: celle de Bellin en 1754, où il apparaît sous sa forme actuelle, celle d'un cartographe anonyme en 1764, où il est fait mention du mot « Griffon », celle de Robert Sayer et de John Bennett en 1775, où il figure sous la forme « Griffon Creek », celle de Desbarres vers 1780, où il se traduit « Griffon Cove » et enfin, celles de Bouchette en 1815 et de Painchaud en 1858, où il se transforme respectivement en « Griffins Cove » et en « Griffin Cove ».

L'origine du mot « griffon » n'a jamais été élucidée. Parmi les hypothèses avancées, signalons celle d'Homisdas Magnan, qui soutient qu'elle peut provenir, soit d'un bateau, appelé **Le Griffon**, qui longea les côtes gaspésiennes vers 1732, soit de la déformation de l'expression « grisfond » utilisée pour décrire la teinte du fond marin de l'anse. Une dernière, enfin, est fournie par Carmen Roy, qui la rattache au monde des légendes. Les rescapés d'un naufrage se seraient enfuis dans une petite barque et auraient invoqué le diable dans leur détresse. Ce dernier accourut à l'appel mais laissa la marque de ses griffes dans la chaloupe.

La fondation de la paroisse remonte à 1874 et les habitants se placèrent sous le patronage de saint Joseph en l'honneur du premier patron du *Canada*.

Les Trois-Ruisseaux

Cette localité se situe à proximité de *L'Anse-au-Griffon*, dans le canton de *Cap-des-Rosiers*, à la confluence de trois petits cours d'eau, d'où son nom des *Trois-Ruisseaux*.

Sur sa carte de 1858, Antoine Painchaud traduira ce toponyme par « Three Runs ». Sur celle intitulée « Cap Rosier », de 1873, il deviendra « Trois-Ruisseaux ».

Jersey Cove

Cette localité, du canton de *Cap-des-Rosiers*, doit son nom à ses premiers habitants, originaires de l'*île Jersey*. On retrouve « Jersey Cove » sur la carte de Bayfield (1890). L'usage local retient aussi l'appellation *L'Anse-Jersey*.

Cap-des-Rosiers

Plusieurs entités géographiques retiennent l'appellation *Cap des Rosiers* soit une seigneurie, un canton, deux localités, une anse, un cap et un ruisseau. La présence, autrefois, de nombreux rosiers sauvages sur le cap expliquerait l'origine du toponyme. Toutefois, plusieurs auteurs, dont monseigneur Bossé, croient que celle-ci serait liée à un dénommé Desrosiers, navigateur ou pêcheur qui se serait échoué jadis dans la région.

Sur une carte de 1597 d'un auteur anonyme, le cap porte le nom de « Montmorenci ». Sur celle de Champlain de 1632, il devient « Cap des Rosiers ».

Par la suite, tous les navigateurs qui parcourent la *Gaspésie* au XVIII[e] siècle utilisent la désignation de Champlain, à quelques variantes près: « Cap des Rosiers » sur la carte de Guillaume De l'Isle en 1703 et celle de Bellin en 1754, « Cape Rosua » sur celle d'un cartographe anonyme en 1760, « Cape Rosier » sur celle d'un autre cartographe anonyme en 1764, « Cape Rosiers » sur celle de Sayer et Bennett en 1775, « Cape de Rosiers » sur celle de Lange à la même époque, « Cape Rozière » sur celle de Desbarres en 1780, « Cape Rozière » puis « Cap Rosier » sur celles de Bouchette en 1815 et en 1831, « Cap-Rosier » sur celle de Russell en 1873, et enfin « Cap des Rosiers » sur celle de Bayfield en 1890.

Bien que fréquenté depuis longtemps, le *cap des Rosiers* ne verra sa première mission officielle se constituer qu'entre 1867 et 1874. Quant à la municipalité de paroisse connue sous le nom de *Saint-Alban-du-Cap-des-Rosiers*, elle ne sera érigée qu'en 1895, et mis sous le patronage de saint Alban, en souvenir d'un ancien colon, Alban Bond. Le 1[er] janvier 1971, cette municipalité sera fusionnée à *Gaspé*.

Les habitants de *Cap-des-Rosiers* sont désignés sous le gentilé de Capiens, iennes.

Louise, Anse à la

En 1758, le vaisseau marchand **La Louise**, quittait *Marseille* pour le *Canada* sous la direction du sieur Gauthier. Selon le père E.-B. Deschênes, ce bateau se serait échoué dans cette anse avec toute sa cargaison de provisions et d'ustensiles.

Située à l'extrémité est de *Cap-des-Rosiers*, l'anse est signalée sur la carte de Painchaud en 1858 sous l'appellation de « Louise Cove ». On la retrouve ensuite sur celle intitulée « Cap Rosier » en 1873 et sur celle d'un auteur anonyme en 1895, sous la forme « Anse à Louise ».

La Rancelle, Route

Ce portage de 7,5 kilomètres relie *Cap-des-Rosiers* à *Cap-aux-Os*. Un contracteur du nom d'Edmond Laurencelle entreprit la construction du phare de *Cap-des-Rosiers* en 1856-1857. Voyant que l'endroit était favorable pour traverser la *presqu'île de Forillon*, il recommanda la construction de cette route. D'après E.-B. Deschênes, « les générations qui suivirent répétèrent le mot d'après sa connaissance approximative, sans s'enquérir de son origine et quand on vient à l'écrire, il est devenu « la Rancelle ».

Sur la carte de Laubenierre, en 1746, on peut localiser cette route par le toponyme « Portages » qui aurait la signification de « sentier » ou de « chemin » utilisé pour effectuer le transport du canot, des provisions et des effets de campement lorsque la navigation était interrompue par quelque obstacle. Sur celle de Painchaud, en 1858, elle est désignée par « Lorencelle's winter road », cependant que sur celle du canton de *Cap-des-Rosiers*, elle apparaît comme le « Chemin Lorencelle ».

Forillon, Presqu'île de

Située à la porte d'entrée du pays, entre le *golfe du Saint-Laurent* et la *baie de Gaspé*, cette presqu'île a été, depuis plus de quatre siècles, le témoin de faits historiques que nous avons décrits partiellement dans cet itinéraire toponymique. La *presqu'île de Forillon* est une pointe de terre longue de 8 à 12 kilomètres (selon l'endroit où l'on fixe sa base) et large en moyenne de deux kilomètres.

Le toponyme *Forillon* et ses variantes auraient été utilisés par Samuel de Champlain pour identifier le rocher de « La Vieille » et par plusieurs autres cartographes pour désigner le « cap Gaspé ». Carmen Roy prétend que la forme « Farilion » employée par Champlain viendrait du mot « pharillon », parce que les pêcheurs y faisaient des feux, la nuit, pour attirer le poisson.

C'est dans le but de préserver les richesses naturelles et culturelles de ce territoire que le *parc de Forillon* fut créé en 1971.

Bon Ami, Cap

Cette entité géographique de la *presqu'île de Forillon* est inscrite sur la plupart des cartes dessinées au XIX[e] siècle. On le retrouve sur la carte d'Antoine Painchaud en 1858, sur celle de Russell en 1861, sur celle titrée « Cap Rosier » en 1873 et finalement sur celle de l'hydrographe Bayfield en 1890.

Deux origines distinctes expliquent l'appellation *Bon Ami*. Selon Carmen Roy et monseigneur F.X. Bossé, la désignation *Bon Ami* provient du nom d'un Jersiais, M. « Bonamy » venu s'installer à cet endroit au XIX[e] siècle.

Par ailleurs, John Mason Clarke apporte une autre version : « Pour le navigateur, le fleuve se termine au cap des Rosiers. Là le mont Saint-Alban s'élève à 1,800 pieds (554 mètres). Ses falaises « Bon Ami », appelées ainsi par les gens de Guernesey, signifient justement par antithèse qu'aucun bateau ni chaloupe ne peut accoster sur ces véritables « abatis de rocs ».

Cet accident géographique est compris dans le canton de *Cap-des-Rosiers*.

Gaspé, Cap

Ce cap forme une pointe à l'extrémité de la *presqu'île de Forillon* située dans le canton de *Cap-des-Rosiers*. Un ruisseau en épouse également la dénomination.

Samuel de Champlain, au début du XVII[e] siècle, désigne le cap sous le nom de « Cap de Gafpey » : « Ce dit cap eft vne pointe fort eftroite, le terrouër en eſt aſſez haut, comme celuy, qui enoironne la dite baye couverte de pins, ſapins, bouleaux et autres meſchans bois ». Nicolas Denys utilisera, quant à lui, celui de « Forilion » qui demeurera, avec ses diverses formes graphiques, celui de tous les cartographes de la première moitié du XVII[e] siècle.

Laubenierre le retient tel quel sur sa carte de 1746. Mais en 1754, Bellin utilise plutôt la forme « Le Ferrillon ». En 1758, enfin, Thomas Bell emploie la forme « Point Fourillon ».

Après la Conquête, les variantes se font très nombreuses. Sur la carte d'un auteur anonyme dessinée vers 1760, on retrouve « Cape Gaspé or Old Woman » pendant que sur une autre carte, encore anonyme mais datée celle-là de 1764, on décèle « Cape Gaspee or Ferrilon ». En 1775, Sayer et Bennett reviendront à « C. Gaspé » mais avec Lange et Desbarres, on retourne à « Capt Fourillon » et « Cape Fernillon », en attendant que Bayfield introduise « Flower Pot » au XIX[e] siècle. Un peu plus tard, en 1890, il reviendra lui aussi, comme Russell avant lui, à la forme « Cape Gaspé » ou C. Gaspé ».

Selon Carmen Roy, la désignation « Gaspé » proviendrait des Micmacs pour qui « gespeg » signifiait « extrémité ».

Le *cap Gaspé* fait partie du *parc de Forillon* depuis 1971.

Vieille, La

Le toponyme primitif attribué par Samuel de Champlain à ce rocher fut « Farillon » et « Forillon » et il le décrit comme suit: « à vne lieuë du Cap de Gafpey, eft vn petit rocher que l'on nomme le farillon, efloigné de la terre d'vn iet de pierre, ce dit cap eft vne pointe fort eftroite, le terroüer en eſt aſſez haut, comme celuy qui enuironne ladite baye couverte de pins, fapins, bouleaux & autres meſchans bois ».

En 1672, Nicolas Denys apporte des précisions sur la situation de ce rocher: « ... cette pointe ſe nomme le Forillon, il y a une petite iſle devant où les peſcheurs de Gaſpé viennent faire leur degrad pour trouver la molüe ». Cette « petite iſle » désignerait, selon l'abbé Ferland « l'îlot de la Vieille, probablement uni autrefois avec la terre ferme, dont il est maintenant séparé par un étroit canal ». Et l'auteur de poursuivre, cette fois sur l'origine de ce nom: « La Vieille, rocher de peu d'étendue a reçu ce nom, parce que les yeux des marins y ont entrevu une tête de femme, couverte d'une large coiffe, comme en portaient nos grand'mères canadiennes. Aujourd'hui, l'îlot, vu de la mer ressemble tellement à un vaisseau portant toutes ses voiles, que les navigateurs, même ceux qui connaissent ces lieux, y sont quelquefois trompés ».

D'après Faucher de Saint-Maurice, d'ailleurs, les marins anglais l'appelèrent « Ship-Head ». Dans les documents cartographiques consultés, on rencontre surtout le toponyme « La Vieille », mais son orthographe ne correspond pas toujours à la forme actuelle; Laubenierre (1746) et Lange (1775) l'indiquent sous la forme de « La Vielle ». En 1758, Thomas Bell mentionne « Rock La vielle ». Par contre, Bellin respecte la graphie « La Vieille ». En 1760, un cartographe inconnu et, plus tard, en 1815, Joseph Bouchette désignent ce rocher par deux appellations distinctes: « Cap Gaspé or the Old Woman ». « Cap Gaspé » correspondrait à un autre accident géographique et « the Old Woman » serait la traduction du toponyme « La Vieille ».

En 1851, un ouragan vint transformer le rocher, miné par les eaux. Toutefois, Antoine Painchaud y vit encore une tête de femme voilée et la proue d'un navire, en 1858. Sur sa carte, il inscrit « La Vieille ou Ship Head ».

Quelques informateurs de Carmen Roy, cependant, attribuent l'origine du nom « La Vieille » au fait « qu'une vieille aurait été longtemps malade à cet endroit ».

Quant au père Pacifique, il y voit une origine amérindienne, associant à cette légende, le nom indien « Onmatjôgonei Goesaoei » qui signifie « pointe de la souffrance ».

« De nos jours, racontent Pierre Rastoul et Alain Ross, il ne reste plus que « Le Vieillard », un autre rocher situé à proximité, dont on prétend qu'il pleure sur les restes éparpillés de sa compagne ». Quand ces auteurs mentionnent « Le Vieillard », il font probablement allusion au rocher surnommé « Le Vieux ».

Sauvages, Anse aux

Ce toponyme désigne une anse et un ruisseau de la *presqu'île de Forillon* située dans le canton de *Cap-des-Rosiers*. Sur sa carte de 1858, Antoine Painchaud indique ce lieu sous la désignation anglophone « Indian Cove ».

Quelques années plus tard, en 1873, une autre carte titrée « Cap Rosier » identifie la même réalité géographique par la traduction française de « Anse-aux-Sauvages ». Il serait relativement facile de déduire qu'il peut s'agir d'un lieu d'hivernement de certaines tribus amérindiennes et qu'à l'arrivée des Européens, ceux-ci en ont préservé l'appellation.

Saint-Georges, Anse

Cette anse est située entre *Grande-Grève* et l'*anse aux Sauvages* dans le canton de *Cap-des-Rosiers*. Un lieu-dit, une anse et un ruisseau sont désignés sous l'appellation de *Saint-Georges*. Selon Carmen Roy, l'origine du toponyme aurait subi l'influence d'un pionnier Guernesiais de l'endroit, Georges Lemesurier.

Cette anse, maintenant inhabitée, a abrité des Jersiais et des Guernesiais tout au long du XIX^e^ siècle. L'histoire du lieu se confond avec celle des compagnies de pêche de *Grande-Grève*. Mountain, en 1826, parle de l'établissement de « St-George's Cove » en se référant au poste de *Grande-Grève*.

« St-Georges cove » sera également mentionné sur la carte d'Antoine Painchaud en 1858.

Grande-Grève

Grande-Grève réfère à une ancienne municipalité, un lieu-dit (Grande-Grève) et un ruisseau dans le canton de *Cap-des-Rosiers* et est inclus, aujourd'hui, dans le *parc de Forillon*.

Le choix du toponyme *Grande-Grève* a fait l'objet, déjà, de longs débats l'opposant à celui de « Grande-Grave ». Il semble qu'historiquement, cette dernière forme ait été plus couramment employée. L'ambiguïté entre les deux appellations serait née du rapprochement de consonance entre les voyelles « e » et « a » et du fait qu'une « grave », en ancien français, désignait une plage de galets sur laquelle on étendait des filets de morue pour les faire sécher.

La « grave » de *Grande-Grève* aurait donc été fréquentée depuis longtemps. Selon les auteurs de **l'Histoire de la Gaspésie**, près de 200 pêcheurs saisonniers passaient l'été entre *Grande-Grave* et *Penouille* durant le XVIII[e] siècle. Au moment de la Conquête, les hommes de Pierre Reval y pêchaient. Bougainville et le marquis de Montcalm en avait déjà reconnu toute l'importance stratégique en 1758.

Au XIX[e] siècle, des Jersiais, les Janvrin, y installent un nouvel établissement de pêche. Mais avec la baisse notable du marché des pêcheries au début du XX[e] siècle, *Grande-Grave* ne connaîtra que peu d'expansion.

Selon Hormisdas Magnan, la fondation de la mission de *Grande-Grève* remonte à 1905. Elle sera desservie par le curé de *Saint-Alban-du-Cap-des-Rosiers* et placée sous le patronage de saint Augustin en hommage à Augustin Leboutillier, « un ancien marchand qui faisait le catéchisme aux enfants avant l'arrivée d'un prêtre résident ».

Les deux moments principaux de l'histoire toponymique de *Grande-Grève* sont consignés dans la cartographie ancienne: en 1746, Laubenierre signale une « Grande Grave » sur sa carte, alors qu'en 1858 Antoine Painchaud inscrira « Grande-Grève » sur la sienne.

Petit-Gaspé

Situé dans le canton de *Cap-des-Rosiers*, *Petit-Gaspé* s'applique à un lieu-dit, à une anse et à un cap. Ce toponyme descriptif trouverait son origine dans la taille du petit cap.

Cette appellation a pris plusieurs formes au cours des siècles, influencée par les variantes du toponyme *Gaspé*. On a pu lire « Little Gaspee », « Little Gaspe » ou encore « Little Gafpee ». L'endroit est inscrit sur plusieurs cartes anciennes: une carte anonyme de 1760, celle de Lange en 1775, une autre de Desbarres vers 1780 et celle d'Antoine Painchaud de 1858.

Seal, Rocher

Carmen Roy nous renseigne sur l'appellation de ce rocher jaillissant de la mer à marée basse en face de *D'Aiguillon* dans le canton de *Cap-des-Rosiers*: le *rocher Seal* affecte la forme d'un loup marin, d'où son nom, d'origine métaphorique.

Sur les cartes anciennes, on utilise surtout le toponyme anglais « Seal Rock »: ainsi sur la carte d'Antoine Painchaud (1858), sur celle intitulée « Cap Rosier » (1873) et sur celle de Bayfield (1890).

Cap-aux-Os

Cette petite localité, située à environ 8 kilomètres de *Cap-des-Rosiers*, prête son nom à trois autres entités géographiques, soit le *Petit cap aux Os*, le *Gros cap aux Os* et le *Petit ruisseau du Cap aux Os*. Auparavant, on y retrouvait deux secteurs bien délimités: *Gros-Cap-aux-Os* et *Petit-Cap-aux-Os*. À présent, *Gros-Cap-aux-Os* a pris le nom officiel de *D'Aiguillon* tandis que *Petit-Cap-aux-Os* a conservé le nom de *Cap-aux-Os*.

Les nombreux ossements de baleines trouvés sur la plage par les premiers colons ont inspiré le choix du toponyme. Monseigneur Roy signale même un récit du frère Sagard qui, en 1623, relatait que les baleines s'y donnent un rendez-vous spécial. L'abbé Bossé, missionnaire à *Cap-aux-Os* en 1872, croit plutôt que *Cap-aux-Os* est une déformation du nom du premier Guernesiais, M. Ozo, venu s'installer à cet endroit au XIX[e] siècle. Enfin, Carmen Roy rapporte que des informateurs lui ont dit que la désignation proviendrait de *Cap-Oiseau*.

Hormisdas Magnan situe les débuts de la mission en 1861. Le patronage de saint Jean-Baptiste fut choisi en l'honneur du premier colon, Jean-Baptiste Ouellet.

Parmi les formes utilisées pour désigner cette entité géographique dans la cartographie du XIX^e^ siècle, signalons « Little Cap aux Os » et « Grand Cap aux Os » (Painchaud, 1858) et, de façon tout à fait inattendue, « Cap Brûlé » (Bayfield, 1890).

Penouille

Dans la première moitié du XVIII^e^ siècle, Pierre Revol, un marchand de *Québec*, avait construit un poste de commerce dans la *presqu'île de Penouille* puisque la baie offrait un abri sûr pour les navires de tout tonnage. Nombre de documents archivistiques et cartographiques de cette période mentionnent effectivement la présence de « Penouille ». Au fil des ans, ce toponyme est utilisé sous différentes graphies: « Penouille », « Pensuille », « Penouil », « Penisle », « Peninsuala », « Peninsula », « Peninsule ».

Quelques textes historiques, conservés aux Archives nationales de *France*, (fonds de la marine) et retracés par Jean Poirier, attestent de l'ancienneté du toponyme. Citons, entre autres, cet extrait de 1732: « quoyque cependant le meilleur mouillage est d'aller mouillé à 6 heures (sic) du soir dans le fond de la baye nommée penouille ».

Sur la carte de Laubenierre (1746) intitulée « Idée de la Baye de Gaspé », la localisation de *Penouille* est bien indiquée. La légende de cette carte précise: « ... La Baye de Gaspé a 2 lieues ½ environ de largeur prife du fourillon à l'Isle St-Pierre, elle n'en a qu'une et un quart a 2 lieues plus haut. Il y a en cet endroit une bature de sable et gravier, qui vient du sud, et ne laisse pour chenail qu'un tiers de lieue. Il se forme au diffus de cette baye un bassin qu'on nomme Penouille, aiant ¾ de lieue en tous fens: des vx de toute grandeur y peuvent mouiller et ils y font en sureté de tout vent. La Baye fe partage ensuite en deux branches... »

En 1757, un cartographe inconnu signale la « Baye de Gaspé » et localise le « Banc de Penouil ». L'année suivante, le capitaine Bell, aide de camp du général Wolfe, trace une carte sur laquelle il situe la « Penisle », forme anglaise de « Penouille ».

Après le passage des soldats anglais et la destruction des établissements de pêche français, John Collins, un arpenteur chargé par le nouveau gouvernement colonial de dresser une carte de la *baie de Gaspé*, appelle *Penouille*, « Peninsuala », qui deviendra par la suite « Peninsula ». Enfin, sur la sienne, en 1773, Lange inscrit « Fon de Penouille ». D'après Mario Mimeault, toutes les autres cartes du XIX^e^ siècle reprennent le toponyme de l'arpenteur Collins pour identifier ce site de pêche à la baleine.

Quant à l'origine même du vocable « Penouille », elle provient, selon Pierre-Georges Roy, des pêcheurs basques, pour qui ce mot signifiait « péninsule ».

Depuis 1971, la *localité*, la *baie*, la *presqu'île* et la *pointe de Penouille* se trouvent à l'intérieur du *parc de Forillon*.

Baie-de-Gaspé-Nord

Ce nom identifie un canton au nord de la *baie de Gaspé*. Il a été proclamé le 1^er^ janvier 1842.

Pour l'origine voir *Gaspé*.

Farewell Cove

Ce toponyme anglais, qui désigne une localité du canton de *Baie-de-Gaspé-Nord*, serait utilisé par la population francophone sans le traduire. Dans sa version française, *Farewell Cove* signifie « l'anse de l'adieu ».

Panard, Pointe

Sur la *pointe Panard*, près de *Saint-Majorique*, on trouvait autrefois des bâtiments destinés à la transformation de la baleine. Cette pêche a été florissante dans la *baie de Gaspé* durant la première moitié du XIX^e^ siècle.

Les cartes de Bayfield (1832, 1869 et 1890) donnent « Panard Pt » et une carte anonyme de 1923 « Pointe-Panard ». Cette entité est située dans le canton de *Baie-de-Gaspé-Sud*.

Ce nom désigne un canton sis au sud de la *baie de Gaspé*. Il a été proclamé le 1^er^ janvier 1842.

Pour l'origine voir *Gaspé*.

Rose Bridge

La localité de *Rose Bridge* fait partie de la municipalité de *Gaspé*, dans le canton de *Baie-de-Gaspé-Nord*, et serait, selon Carmen Roy, l'adaptation anglaise de « Roseville ». La version française « garderait la mémoire d'un pionnier de l'endroit ». Vers 1911, une chapelle méthodiste est bâtie à *Rose Bridge*.

Fontenelle

Ce toponyme a été donné à la partie est de *Saint-Majorique*, lors de l'implantation du bureau de poste à cet endroit. Cette désignation rappelle la mémoire de Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757), écrivain français, neveu de Corneille, qui se fit une réputation grâce à ses traités de vulgarisation scientifique et, entre autres, à ses **Entretiens sur la pluralité des mondes**. Cependant, nous ignorons la raison précise qui a motivé ce choix.

La localité de *Fontenelle* est située dans le canton de *Sydenham*.

Saint-Majorique

Cette paroisse est comprise dans la municipalité de *Gaspé* et est située à l'embouchure de la *rivière Dartmouth*. Fondée en 1906, elle fut placée sous l'invocation de saint Majorique en l'honneur de l'abbé Majorique Bolduc, premier desservant de la paroisse.

Cortéréal

Cette petite localité sise dans le canton de *Sydenham* est située à l'ouest de *Saint-Majorique*. Son nom serait inspiré de celui de Corte Real qui aurait visité les côtes gaspésiennes vers 1500.

Dartmouth, Rivière

Cette rivière prend sa source dans le canton de *Beaujeu* et traverse les cantons de *Blanchet*, *Sydenham* et *Baie-de-Gaspé-Sud*, pour se jeter dans la *baie de Gaspé*. D'une longueur de 51 kilomètres, on y trouve 23 îles ou îlots sur son parcours.

La *rivière Dartmouth* donne son nom à un lac et un ruisseau. Sur la carte de Russell en 1861, elle porte le nom de « Yarmouth River ».

On ignore l'origine du toponyme.

Baie-de-Gaspé-Sud

Ce canton proclamé le 1er janvier 1842 identifie la partie sud de la *baie de Gaspé*.

Pour l'origine du toponyme voir *Gaspé*.

Pointe-Navarre

Ce petit hameau compris, dans la ville de *Gaspé*, se situe non loin de l'embouchure de la *rivière Dartmouth* dans la *baie de Gaspé*.

Plusieurs hypothèses ont été évoquées pour expliquer l'origine du toponyme. L'une d'elles nous vient de monseigneur Roy, qui en accorde la paternité à M. De Monts qui voulait ainsi rendre hommage à Henri IV de Navarre pour les terres que ce dernier lui avait concédées. Il s'agirait, selon cet auteur, de l'endroit visité par Cartier et Wolfe aux XVIe et XVIIIe siècles. John Mason Clarke, pour sa part, croit que les pionniers de cette localité étaient originaires de *Navarre*; d'autant plus que des pièces de monnaies frappées aux armoiries de *Navarre* et de *Béarn* ont été trouvées à cet endroit. Quant à Carmen Roy, elle prétend qu'il s'agit d'un hommage rendu au duc de Navarre qui accompagnait Cartier en 1534.

Diverses déformations cartographiques ont été enregistrées pour ce toponyme, entre autres, « Pointe Naveau » et « Pointe-aux-Naveaux » (navets). Même le cartographe Russell en 1861 inscrit « Pointe-Nareau » sur sa carte pour désigner ce lieu.

L'Anse-aux-Cousins

Les premiers colons loyalistes à venir s'établir à *L'Anse-aux-Cousins* vers 1784, des familles Annett et Coffin, étaient tous cousins et cousines.

De plus, monseigneur Roy ajoute que le nom inscrit sur les différentes cartes anciennes a toujours été *Anse-aux-Cousins* plutôt que *Cousins Cove*, malgré la langue d'origine des habitants. Le même auteur indique également que cette anse était le principal lieu d'hivernement des barques de pêche sous la domination française.

L'Anse-aux-Cousins est située dans le canton de *Baie-de-Gaspé-Sud*.

Jacques-Cartier, Pointe

Cette pointe, située dans le canton de *Baie-de-Gaspé-Sud*, correspond-elle à l'emplacement de la croix de Jacques Cartier? Ce dernier nous apprend lui-même qu'il a planté une croix « sur la pointe de l'entrée dudit hable ». Le nom de cette pointe varie au fil des années, depuis « Cap O'Hara » (Russell, 1861; un auteur inconnu, 1895) et « Arnold' Bluff » (Bayfield, 1869), jusqu'à « Jacques Cartier Pt » (Bayfield; 1890).

Charles-Eugène Roy nous renseigne sur la signification des noms « Cap O'Hara » et « Arnold's Bluff ». Le « cap O'Hara » devrait son nom à Felix O'Hara, premier professeur de *Gaspé*, et serait le site de la première école catholique. Par ailleurs « Arnold's Bluff » serait « un fief concédé au premier ministre protestant résidant à Gaspé, le Rev. W. Arnold ».

Au sujet de cette appellation, Isaïe Nantais affirme, cependant, qu'elle est « mieux connue sous le nom de Pointe Nord-Ouest... Pointe Jacques-Cartier fut acceptée, de préférence à Arnold Bluff et à Cap O'Hara, parce que ce nom existait déjà, depuis longtemps, qu'on le trouve sur les cartes françaises anciennes et que c'est là où s'élève le monument de Jacques-Cartier ».

Aucune carte, à notre connaissance, n'indique, toutefois, l'emplacement exact de la croix de Jacques Cartier.

Gaspé

Gaspé possède une origine plutôt confuse. Certains auteurs en associent le nom à une ville du royaume d'*Aragon*, transposé ici par des pêcheurs espagnols au XVI[e] siècle. D'autres sont tentés de faire un rapprochement avec Gaspard Corte Real qui aurait voulu laisser trace de son prénom sur cette terre qu'il visita vers 1500. D'autres, enfin, épousent la thèse du père Pacifique pour qui *Gaspé* serait une déformation du mot « gespeg » signifiant « bout, fin, extrémité » chez les Micmacs.

Dans son étude de la toponymie gaspésienne, le père Deschênes rappelle les circonstances qui ont été à l'origine des deux principales appellations historiques de la *baie de Gaspé*, « Gaspé » et « Honguedo ».

Jacques Cartier, rappelons-le, prend possession du *Canada* au nom du roi de *France* en 1534 à la suite d'une violente tempête qui l'oblige à se réfugier dans le grand *havre de Gaspé*. La peuplade qu'il rencontre, probablement des Kwedech, utilise le terme d'*Honguedo* pour décrire la terre où ils vivent.

C'est ce terme que retiendront la plupart des navigateurs et des cartographes.

En 1541-1542, la dernière expédition de Cartier fut placée sous la direction de François de La Roque, sieur de Roberval, accompagné d'un pilote expérimenté, Jean Fonteneau dit Jean Alfonse. Ce dernier dressa une **Cosmographie** dans laquelle il utilise le terme « Onguédo » dans ses écrits et de « Unguédor » sur sa carte. Cette « terre d'Unguédor » couvre presque tout l'espace compris entre *Percé* et le fleuve.

Cinq ans plus tard, en 1547, l'atlas de Vallard comprend une carte qui présente le toponyme « Honnido ». En 1597, un auteur anonyme dessine à son tour une carte où apparaît « Humedo » pour « Honguedo ».

Enfin, vers la fin du XVI[e] siècle, l'Anglais Richard Hakluyt entreprend de traduire la **Cosmographie** de Jean Alfonse. C'est lui qui, le premier, introduira le mot « Gaspé », en référence non pas à « Honguedo », mais à la « baie des molües ».

C'est à partir de là, semble-t-il, que la désignation « Gaspé » devient popularisée par Champlain qui l'utilise sous différentes graphies: « Gachepé », « Gaschepay » et « Gachepay », en 1603, « Gaspé » en 1606, « Gaspay » en 1612, « cap de Gaspey » en 1625, « Gaspay » en 1629 et « pointe de Gaspey » en 1632.

Entre temps, en 1611, Marc Lescarbot inscrit à la fois « Honguedo » et « Gaschepé » sur sa carte. Tandis que le premier se verra de plus en plus réservé au détroit qui conduit à la grande mer, le second prendra progressivement la place qu'il occupe encore aujourd'hui.

Chacun, toutefois, impose son orthographe: « B. de Gaspé » chez Guillaume De l'Isle (1703), « Baye de Gaspé » chez Laubenierre (1746) et Bellin (1754), « Penisle or Gaspée » chez Thomas Bell (1758), « the bay

of Gaspe » chez un auteur inconnu (1760), « Gaspèe Bay » chez un autre (1764), « the Bay of Gaspee » chez Lange (1775), « Gaspé Bay » chez Sayer et Bennett (1775), « Harbour and Bay of Gaspee » chez Desbarres (vers 1780), « Gaspé Bay » chez Bouchette (1831) et « Gaspé Basin » chez Painchaud (1858). Par la suite, le toponyme subira peu de transformation.

Le territoire de *Gaspé* a reçu son statut officiel de paroisse religieuse le 21 juin 1875, sous le vocable de *Saint-Albert*. La municipalité de village de Gaspé avait été érigée le 9 décembre 1873. Le 1er janvier 1971, *Gaspé* devenait le plus grande municipalité urbaine au Québec par la fusion de cette municipalité avec *Baie-de-Gaspé-Sud, Grande-Grève, Haldimand, L'Anse-au-Griffon, Rivière-au-Renard, Saint-Alban-du-Cap-des-Rosiers, Saint-Majorique, York, Saint-Maurice, Baie-de-Gaspé-Nord* et *Douglastown*.

Aujourd'hui, le vocable désigne huit entités géographiques dont une ville, une baie, un havre, deux divisions de recensement (*Gaspé-Est* et *Gaspé-Ouest*) et deux localités (*Gaspé-Harbour* et *Gaspé-Ouest*).

Bien que fréquenté depuis presque cinq siècles, *Gaspé* a reçu son statut officiel de paroisse le 21 juin 1875. Saint Albert fut choisi comme patron de cette localité. Le gentilé qui identifie les habitants de *Gaspé* est Gaspésien, ienne.

Wakeham

Cette localité du canton de *Baie-de-Gaspé-Sud* forme l'une des composantes de la ville de *Gaspé*. Les habitations sont dispersées tout en suivant les abords du *bassin du Sud-Ouest*.

Monseigneur C.E. Roy et Carmen Roy sont d'accord pour associer le toponyme à la mémoire d'un monsieur Wakeham, mais diffèrent d'opinion sur la personnalité de cet individu. Monseigneur Roy indique que le nom s'applique à un canton (ce qui n'est pas exact) et affirme que ledit Wakeham, un ancien commandant du bateau la **Canadienne**, aurait fait construire un célèbre hôtel à *Gaspé*, le « One ash Inn ». De son côté, Carmen Roy utilisera plutôt l'orthographe « Wakehem » pour parler de cet homme décédé en 1915, autrefois officier des pêcheurs qui l'appelaient « commandant ».

York, Rivière

Cette belle rivière à saumon prend sa source dans les montagnes à l'intérieur de la péninsule et arrose les cantons de *Laforce*, de *Baillargeon*, de *Baie-de-Gaspé-Sud* et de *York* (proclamé le 1er janvier 1842) et vient se jeter dans la *baie de Gaspé* après un parcours d'environ 150 kilomètres. Le toponyme *York* identifie aussi un canton, une ancienne municipalité et une localité (*York-Centre*).

Selon Carmen Roy, ce nom serait emprunté à un comté d'*Angleterre*. Alfred Pelland indique aussi la même origine mais ajoute celui d'une ville d'*Angleterre*. Sur sa carte de 1632, Samuel de Champlain désigne la *rivière York* par « Rivière de Gaspey ». Sur la sienne, en 1775, Lange inscrit « Cap Dean's Lands »: les pointes nord et sud à l'entrée de la *rivière York* appartiennent alors au capitaine Dean, officier de l'armée britannique à sa retraite.

Un affluent de la *rivière York* a été connu, dans les années 1860, pour son puits de pétrole.

Sunny Bank

La petite localité de *Sunny Bank* est située aux abords de la *baie de Gaspé* dans le canton de *York*. Dans **Littérature orale en Gaspésie**, Carmen Roy écrit plutôt « Sunny Bay ». Elle classe cette appellation dans les toponymes descriptifs puisque « cette baie est ensoleillée ». En fait, selon la forme officielle, c'est la berge qui devient, ici, ensoleillée.

Homard, Anse au

Cette anse située en bordure d'un ruisseau dans la *baie de Gaspé* constituait probablement, selon Carmen Roy, un lieu privilégié pour la pêche au homard, d'où son nom. La carte d'Antoine Painchaud (1858) indique le toponyme anglais « Lobster Cove », officialisé depuis, sous la forme française d'*Anse au Homard*.

Lourdes, Pointe de

Cette pointe est l'une des balises qui encadrent le *bassin du Sud-Ouest* de la *baie de Gaspé*. Bayfield en signale la présence sur sa carte de 1890.

Sandy Beach

On accole le nom de *Sandy Beach* à une localité, une pointe et une barre du canton de *Douglas*. Monseigneur Charles-Eugène Roy décrit *Sandy Beach* comme suit: « pointe de sable qui s'avance dans la mer. On dit qu'anciennement elle était boisée jusqu'à l'extrémité ». Par ailleurs, Carmen Roy lui donne le qualificatif de « grève sablonneuse ».

On en retrouve la présence sur la carte d'Antoine Painchaud en 1858. On y construira un phare en 1871.

Douglas

Canton de la division de recensement de *Gaspé-Est*, proclamé le 1er janvier 1843, en l'honneur du vice-amiral sir Charles Douglas.

Haldimand

Sir Frederick Haldimand, gouverneur général du *Canada* de 1778 à 1784, aurait établi l'un de ses neveux à cet endroit en 1784 dans l'espoir d'y attirer des loyalistes, qui lui préférèrent, cependant, *Douglastown*. Selon Carmen Roy, le village aurait adopté le nom de cette famille en souvenir de leur passage. Compris dans le canton de *Douglas*, *Haldimand* aura étendu son influence toponymique à une ancienne municipalité, à un cap, à une plage, à une localité (*Haldimand East*) et à un hameau (*Haldimand West*).

L'orthographe du mot varie quelque peu sur certaines cartes imprimées au XIXe siècle. Russell en 1861 inscrit « Haldimand Town », Bayfield parle plutôt du « Cap Haldimand » et un auteur anonyme de 1895 supprime le « d » final pour donner « Haldiman ».

L'agglomération de *Haldimand* est comprise dans la ville de *Gaspé* depuis 1971.

Saint-Jean, Rivière

Cette rivière traverse les cantons de *Laforce*, de *Baillargeon*, de *York* et de *Douglas* et vient se jeter, après une course d'environ 70 kilomètres, dans la *baie de Gaspé*, à la hauteur de Douglastown. Une large barre de sable ou barachois se trouve à l'entrée de la *baie de la Rivière Saint-Jean*. Par ailleurs, le toponyme « Barachois S. Jean » est inscrit sur la carte de Laubenierre (1746). Il en est de même pour Lange (1775) qui indique le « Barachois Sain Jean ». Un autre carthographe, Joseph Bouchette (1815) inscrit « St-John River ».

Selon certaines sources du début du XXe siècle, la *rivière Saint-Jean* serait aussi appelée *Rivière de Douglastown*. Un certain Rowand cite dans **Vastes champs...**: « C'est la meilleure des trois rivières à saumon qui se déverse dans la baie de Gaspé. Sur un parcours d'environ cinquante milles (25 kilomètres) de son embouchure, il n'y a pas moins de 25 fosses à saumons ».

Douglastown

La localité de *Douglastown*, située à l'embouchure de la *rivière Saint-Jean* dans le canton de *Douglas*, tire son nom de celui de l'arpenteur écossais John Douglas. Ce dernier avait été envoyé par le gouvernement anglais en 1775, pour fixer les plans d'un village modèle pour les Loyalistes. Michel Le Moignan, dans un article sur *Douglastown*, en dit: « Sur un plateau dominant une petite baie, Douglas divisa les terres en 36 lots de quatre acres carrés, avec rues assez larges, et réserva une place pour l'église et l'école au centre ». Le village actuel de *Douglastown*, malgré certaines modifications, donne une idée assez exacte du plan initial, à preuve ces lignes rédigées par un visiteur, il y a une centaine d'années: « Le plateau de Douglastown taillé comme un éventail appuyé contre la forêt du côté sud et faisant face à l'eau qui, de tous les autres côtés, vient lécher ses assises rougeâtres, a gardé ses rues de ville; elles se coupent à angles droits et, sur ce vaste damier, les maisons sont disposées sans symétrie aucune ».

En dépit de l'aide gouvernementale, John Douglas se ruina dans cette spéculation.

Le cartographe Russel, en 1861, orthographie ce toponyme en deux mots, « Douglas Town », tandis que Bayfield respecte l'épellation actuelle « Douglastown ».

La paroisse a été mise sous le patronage de saint Patrice en 1845, à cause des nombreuses familles irlandaises qui s'y étaient déjà établies.

L'ancien village de *Douglastown* fait maintenant partie de la municipalité de *Gaspé* depuis 1971.

Big Head

Cette dénomination fort imagée s'applique à un cap situé non loin de *Douglastown* et qui affecte la forme d'une « grosse tête » selon les écrits de Carmen Roy. Bayfield soulignait cette même réalité physique sous le toponyme « Cape James » sur sa carte de 1890.

Cette entité géographique est située dans le canton de *Douglas*.

Seal Cove

Selon Carmen Roy, le hameau de *Seal Cove*, dans le canton de *Douglas*, tiendrait cette appellation des loups marins qui affectionnaient cette anse. Le toponyme *Seal Cove* est aussi utilisé pour identifier une rivière.

Sur la carte de Russel (1861) on lit « Seal Cove » et sur celle de Bayfield (1890) « Anse aux Loup-Marins ».

L'Anse-à-Brillant

Depuis l'*anse à Brillant*, le toponyme s'est étendu à une rivière (*rivière de l'Anse à Brillant*) et à un hameau (*L'Anse-à-Brillant*) du canton de *Douglas*. La dénomination conserverait la mémoire d'un pionnier venu de *Québec*. En outre, Carmen Roy indique que certains informateurs croient que les jeux du soleil sur les eaux de l'anse ont pu influencer l'origine du toponyme.

L'épellation du nom de famille a posé quelques difficultés d'inscription sur certaines cartes et dans quelques écrits. C'est pourquoi Isaïe Nantais, secrétaire de la Commission de géographie du Québec en 1942, indiquait que le nom devrait être « Brillant » et non « Brilliant ». On a pu lire également *Anse-à-Briand* comme dans le **Dictionnaire des rivières et lacs de la province de Québec** publié par le Département des terres et forêts en 1925.

Blanc, Cap

Ce cap du canton de *Douglas* doit son nom à la couleur du feldspath qui le compose. Il fut signalé sur de nombreuses cartes au XIX^e^ siècle comme celles de Bayfield (1832), de Russell en 1861, de Hamel en 1879 et sur celle d'un auteur anonyme (1895).

Bois-Brûlé

Ce toponyme désigne un hameau et un ruisseau (*ruisseau du Bois Brûlé*) du canton de *Douglas*. Le capitaine Bayfield, sur sa carte de 1832, reprise en 1890, étend l'appellation « Bois-Brûlé » à un rocher (« Boisbrûlé Head »). Le cartographe Russell indiquera seulement « Bois Brulé » sur sa carte de 1847 et un auteur inconnu inscrira la « Rivière Bois Brulé » sur la sienne en 1895.

Le nom rappelle les incendies qui ont ravagé le secteur autrefois.

Malbaie

Canton de la division de recensement de *Gaspé-Est*, proclamé le 1^er^ janvier 1842. Ce canton a emprunté son nom à la baie qui portait à l'origine le nom de « Baie des Morues » ou des « Molues » et que les Anglais, dit-on, auraient transformé en « Malbay ».

Pabok

Le toponyme *Pabok* identifiant cette municipalité régionale de comté constitue une des formes anciennes de *Pabos*. Il identifie d'une part « le Registre des baptêmes... des Églises paroissiales de Ste-Famille de Pabok... »; d'autre part, dans le même registre, le 25 juin 1753, il est écrit: « Tous habitans la paroisse Ste Famille de Pabok ». Si la graphie de ce toponyme repose sur des sources importantes, par contre l'origine et la signification posent des problèmes. On se retrouve avec les hypothèses les plus contradictoires. Monseigneur Bossé prétend que *Pabos* serait d'origine basque. Cette affirmation est vite rejetée par l'ensemble des auteurs qui privilégient l'origine amérindienne. Encore là, pour le père Pacifique, *Pabos* vient de « Pagog » qui signifie « eaux tranquilles ». Pour le Frère Bernard, *Grand Pabos* et *Petit Pabos* se traduisent par « rivières rapides ». Le problème demeure donc posé à défaut de solution précise. Cette M.R.C. a été constituée en 1981.

Prével

Cette localité du canton de *Malbaie* dans la division de recensement de *Gaspé* est associée historiquement et géographiquement à la paroisse de *Saint-Georges-de-Malbaie*. Le toponyme *Prével* aurait été attribué en hommage à Georges Prével, un des premiers habitants de *Saint-Georges-de-Malbaie*, qui fut un bienfaiteur pour cette paroisse.

Cet homme, né à *Jersey*, arriva dans la région en 1845 et était, selon madame Johnny Dumas, le quatrième habitant résident de *Saint-Georges-de-Malbaie*.

Durant le dernier conflit mondial de 1939-1945, *Prével* devint une place stratégique. Selon les auteurs de l'**Histoire de la Gaspésie**, l'endroit se transforme en fort, où sont installés les plus gros canons en *Amérique du Nord*, capables de tirer des obus de très gros calibre mais de courte portée. De nos jours, l'appellation *Fort-Prével* demeure courante localement.

Rouge, Cap

Un cap et un ruisseau (*Ruisseau du Cap Rouge*) situés dans le canton de *Malbaie* répondent de ce toponyme descriptif évocateur de la couleur du sol à cet endroit. Plusieurs cartographes du XIX^e^ siècle signalent le rocher sur leur carte sous la traduction de « Red Head » : Bouchette en 1815 et en 1831, Bayfield en 1832 et 1890, Russell en 1861, Hamel en 1879 et un auteur inconnu en 1895. Au début du XX^e^ siècle, Coenraets marquera un « Cap Rouge » sur son tracé de 1905.

Bougainville

Bougainville est une localité établie sur la route qui va de *L'Anse-à-Brillant* jusqu'à *Belle-Anse*. Son nom évoque la mémoire de Louis Antoine de Bougainville, navigateur français, né à *Paris* (1729-1811).

Saint-Georges-de-Malbaie

Cette localité du canton de *Malbaie* a pris le patronyme de saint Georges en souvenir du premier curé résident, l'abbé Georges Potvin. Un des pionniers, Georges Prével, donna le terrain où est construit l'église et Hormisdas Magnan croit que le choix du prénom Georges traduit l'hommage que l'on a voulu rendre à ce Jersiais.

De leur côté, Alfred Pelland, Antoine Bernard et Carmen Roy mentionnent que l'endroit s'appelait auparavant *Chien Blanc*. Ce toponyme métaphorique se rattache, selon Carmen Roy, au fait que les pêcheurs français furent frappés par l'imposante structure d'un rocher ayant l'apparence d'un chien blanc. Une autre version, celle-là d'Hormisdas Magnan, relate que des pêcheurs français venus faire la pêche au maquereau à cet endroit, y aperçurent un énorme chien blanc. Deux cartographes, Russell en 1847 et un auteur inconnu en 1895, inscrivent « Chien Blanc » sur leur document. De nos jours, une anse et une pointe ont gardé l'appellation de *Chien Blanc*.

Hormisdas Magnan, qui traite de la paroisse de *Saint-Georges-de-la-Malbaie*, rappelle que les érections canonique et civile ont lieu en 1881. Trois cartographes signalent *Saint-Georges* sur leur carte, soit S. Drapeau en 1863, un auteur anonyme en 1895 et Coenraets en 1905.

Baleine, Pointe à la

Située à l'entrée de *La Malbaie*, cette pointe rappelle la forme d'une baleine, elle a été signalée à plusieurs reprises sur des cartes anciennes. Dès 1780, Desbarres l'indique sur sa carte. Au XIX^e^ siècle, elle sera inscrite sous l'appellation anglophone de « Whale Head » ou « Whale Point » sur les cartes de Joseph Bouchette (1815 et 1831), du capitaine Bayfield (1832, reprise en 1890), de Russell (1861) et de Hamel (1879).

Pointe-Saint-Pierre

« La Pointe Saint-Pierre proprement dite, constitue l'extrémité d'une péninsule qui sépare la baie de Gaspé, au nord, de la baie de Malbaie, au sud; à ce titre, la pointe est considérée par les géographes comme la limite extrême de la baie de Gaspé, qui s'ouvre vers le nord sur une distance de plus de huit milles, soit près d'une vingtaine de kilomètres ». C'est dans l'étude historique du site de *Pointe Saint-Pierre*, effectuée par Pierre Rastoul en 1981 que la situation géographique de cette pointe nous est donnée.

Dans la cartographie ancienne, le spécifique de « Saint-Pierre » a été utilisé pour désigner des éléments topographiques situés dans le voisinage. C'est ainsi, par exemple, qu'on retrouve, dans le document cartographique du père récollet Emmanuel Jumeau en 1685, la désignation « Anse S. Pierre d'Alcantara », ce qui, selon Pierre Rastoul, semblerait indiquer que l'endroit était à l'époque fréquenté par des pêcheurs, vraisemblablement saisonniers, et de plus, que le toponyme de *Saint-Pierre* a pu être assigné à l'endroit par des Basques, ainsi que le laisse supposer l'adjonction de « d'Alcantara ».

Sur une autre carte datant du Régime français, le spécifique « Saint-Pierre » est accompagné du générique « Île », « Isle St-Pierre », même s'il s'agit manifestement de signaler la pointe. Cette carte a été tracée par Laubenierre en 1746. À cette époque, Bellin signale « Pointe S. Pierre ».

Après la conquête anglaise, Le Norwich mentionne « False Cape Gaspé » pour désigner la *pointe Saint-Pierre*. C'est également à partir de cette époque que l'appellation *Pointe Saint-Pierre* sera traduite en anglais par certains auteurs sur les cartes suivantes: « Point St Peters » (Desbarres, 1780), « Pt Peter (Joseph Bouchette, 1831), « Point Peter » (Bayfield, 1832), « Point St Peter » (Russell, 1847 et 1861), « Little Pt St Peter » (Russell, 1861), « Little Pt St-Peter et Point St. Peter » (Hamel, 1879). À la fin du XIXe siècle, le vocable *Pointe Saint-Pierre* revient et devait demeurer l'appellation officielle.

De nombreuses entreprises de pêche et de commerce s'établissent à *Pointe-Saint-Pierre* entre la conquête et le début du XXe siècle. L'abbé Najotte écrit « qu'une première chapelle fut construite sur cette pointe il y a une centaine d'années (vers 1816) ». D'après Hormisdas Magnan, la *pointe Saint-Pierre* aurait donné son nom à la paroisse de *Saint-Pierre-de-Malbaie*. Cette localité est située à proximité de *Saint-Georges-de-Malbaie*.

Le gentilé ou nom des habitants de l'endroit est Saint-Pierrais, aise.

Plate, Île

Ce toponyme descriptif désigne un îlot rocheux situé à moins d'un kilomètre au large de *Pointe-Saint-Pierre*. L'*île Plate* et les fonds rocheux qui l'environnent constituaient, jadis, l'un des secteurs les plus dangereux de la côte pour la navigation. C'est pourquoi on y construisit un phare dès 1883.

Ce nom orthographié « I. Plate » sur les cartes d'Emmanuel Jumeau en 1685, monseigneur de Laubenierre en 1746 et de Bellin en 1754, prend aussi la forme « I. Platte » sur la carte de Thirsisen en 1724. Plus tard, il sera traduit « Plate Point » sur la carte de Le Norwich en 1760, « Pt Plate » sur celle de Desbarres en 1780 et « Flat Island » sur celles de Joseph Bouchette en 1815 et de Bayfield en 1832. Quant à Bouchette, il inscrira « Hat I. » sur sa carte de 1831.

En 1866, Thomas Pye emploie le nom « le Plato » pour désigner cette entité rocheuse. Il écrit: « Je pense que c'est là une altération du mot français « plateau ». En 1877, pour sa part, Faucher de Saint-Maurice mentionne « le Plateau » qu'il décrit comme suit: « ... le Plateau, petite île fantastique et sauvage, montrait au voyageur ses grottes, ses arches, ses piliers travaillés par le flot. Cette forme « Le Plateau » serait encore utilisée localement, d'après une récente enquête de Christian Bonnelly, pour désigner l'île Plate.

Malbaie, La

Ce toponyme désigne la grande baie située entre la *baie de Gaspé* et la *baie des Chaleurs*. Comprise dans le canton du même nom, la dénomination *Malbaie* s'applique à présent à la baie elle-même, à une rivière (*Rivière Malbaie*), un ruisseau (*Ruisseau Malbaie*) et à deux entités qui ont conservé la résonance anglaise, soit un hameau (*Mal Bay*) et une anse (*Anse de Mal Bay*).

Au cours de son histoire, la dénomination *Malbaie* a connu plusieurs aléas que nous tenterons de souligner.

Cette vaste baie de 10 kilomètres de profondeur est fréquentée par les pêcheurs bretons, selon le père Deschênes, depuis le début du XVIe siècle. Il semble que la baie soit déjà appelée « Baie des Morues » quand Jean Fonteneau dit Jean Alfonse la mentionne en ces termes en 1544: « La baye des molues est à quarante et huyt degrez de la hauteur du polle arctique ». Dans son livre **Des Sauvages** écrit en 1603, Champlain décrit la baie ainsi: « Puis nous vîmes une autre baie que l'on appelle la baie des morues, laquelle peut tenir trois lieues de long, autant de large à son entrée ». C'est dans la même expression que Lescarbot en parlera en 1609. Dans son étude sur le langage géographique de Cartier et de Champlain, Christian Morissonneau donnera deux mentions de Champlain utilisant « baye des molües » en 1603 et « Baye des molues » en 1632. Jean Poirier ajoute que Champlain en a également parlé en 1626: « Entre les deux, il y a la baye aux molües, en laquelle se fait pescherie... ». Un peu plus tard dans le même siècle, en 1672, Nicolas Denys reprend la même dénomination que Champlain en 1603 soit la « baie des molües ».

Dans son étude sur la choronymie du vocable *La Malbaie* en *Gaspésie*, Jean Poirier a fait un relevé des principaux cartographes qui mentionnent la *baie des Morues*: « B. des mourues » (Levasseur, 1601); « Baye des morues » (Lescarbot, 1609); « Baye des molues » (Champlain, 1631); « baye des molues » (Boisseau, 1643); « Baye des morue » (Deshayes, 1681); « Forcemolue Barachoa » (Detchevery, 1689); « B. des molües » (Jolliet, 1698). Ajoutons à la liste de M. Poirier, la mention « Baye des morues » inscrite sur la carte « Plan de la Rade de l'Isle Percé et de la Baye des morues » dessinée par un auteur inconnu en 1687.

Soulignons un premier changement radical dans le toponyme lorsqu'en 1685, le père Emmanuel Jumeau baptise l'endroit « Baie de Saint-François ». L'usage de « Baie des Morues » étant fortement ancré, la dénomination du père Jumeau n'obtient aucune répercussion.

Ce n'est qu'au siècle suivant que la baie commence à être désignée sous le toponyme *Malbaie*. Jean Poirier mentionne que la substitution de « Baie des Morues » à « Malbaie » est spontanée. Cependant, si on consulte l'étude du père Pacifique sur la langue micmaque, il semble que les Amérindiens surnommaient l'endroit « Aptjejg Malipei », signifiant « petite Malbaie ». Il ajoute une anecdote: le nom « Aptjejg » serait « le nom d'une sauvagesse qui avait planté sa tente à l'embouchure de ce ruisseau (première branche de l'est); un jour sa compagnie partit le matin pour aller dîner à la seconde branche qu'ils nommèrent Mespig Malipei, signifiant Grande Malbaie ». Y a-t-il eu influence d'usage linguistique dans la détermination du toponyme? Nous ne sommes pas en mesure de le prouver pour l'instant!

Les premières mentions de « Mal Baie » apparaîtraient sur les cartes de l'Hermite, cartographe du roi, en 1724 et 1727. Jean Poirier cite également un mémoire conservé aux Archives Nationales de *France* et daté de 1727. Celui-ci donne deux noms pour identifier la baie: « Après avoir despassé la pointe de St-Pierre on trouve une Grande Baye que les uns nomme lamas baje, les autres la baye de force morue, elle est grande et spacieuse, mais les navires y vont point ». Cette dernière partie de la phrase signifie peut-être que la baie est considérée comme mauvaise pour y séjourner avec des bateaux, ce qui pourrait expliquer la nouvelle version de « Mal baie » pour « mauvaise baie ».

Il n'en demeure pas moins que le toponyme *La Malbaie* va s'imposer tout au long du XVIII[e] siècle. Les cartes et certains textes vont confirmer l'usage de l'appellation. Soulignons l'apport de quelques cartographes comme Thirsisen (« Mal Baye », 1724); M. de Laubenierre (« La Malbaye », 1746); Bellin (« la Malbaye », 1754); Desbarres (« Maul Bay », 1780). Cependant, quelques cartographes anglophones gardent encore l'usage de *Baie des Morues* traduit en anglais par *Cod Bay*: Le Norwich en 1760, Sayer et Bennett en 1775, Carver en 1776 et 1794, Sayer en 1786. D'autres cartographes, Bowen et Gibson, indiquent une « Great cove » qui n'est inscrit vraisemblablement que sur cette carte de 1763.

Au XIX[e] siècle, l'utilisation de *La Malbaie* paraît normalisée pour tous, à l'exception de monseigneur Plessis qui indique dans son journal daté de 1811: « baie nommée Malbaie ou baie des morues ». Jean Poirier croit qu'il s'agit là d'un trait d'érudition du religieux car le nom *Baie des Morues* est tombé en désuétude à ce moment-là. Les cartographes de ce siècle parlerons de « Mal Bay » (Bouchette en 1815 et 1831); « Mal Bay » (Bayfield en 1832 et 1890); « Mal Bay » et « Malbaie » (2 inscriptions) (Russell en 1847 et 1861); « Malbaie », « River Malbaie » (Hamel en 1879) et « Mal Baie » (anse), « Malbaie » (canton) (un auteur inconnu en 1895).

Une explication, maintenant considérée comme peu plausible, provient d'un texte de l'abbé Ferland en 1861: « Cette baie a porté dans l'origine le nom de baie des molues ou morues, parce que ce poisson s'y prenait en abondance par les pêcheurs basques, normands et bretons. Les Anglais ont changé les mots Baie des molues, en molues bay puis en Malbay ». Le glissement phonétique de « molues Bay » à « Mal Bay » a été longtemps une hypothèse reprise par de nombreux auteurs comme Pierre-Georges Roy, Eugène Rouillard, Hormisdas Magnan, Carmen Roy et on le retrouve même dans le livre du centenaire de la paroisse de *Saint-Georges-de-la-Malbaie*. Un volume publié par le ministère de la Voirie en 1930 va même jusqu'à dire « Les Gaspésiens ayant une tendance à changer les « r » en « l », le nom devint baie des « molues », ce que les Anglais traduisirent par « Molues Bay », de là à « Malbay », il n'y avait qu'un pas, vite franchi ».

Belle-Anse

Belle-Anse, localité du canton de *Malbaie*, doit cette appellation à une jolie baie nommée *La Belle Anse*. Ce toponyme descriptif s'applique aussi à un ruisseau.

Le cartographe Joseph Bouchette indique « La belle Ance » sur sa carte de 1831 tandis que Russell mentionne « La Belle Anse » sur sa carte de 1847 et « Belle Anse » sur celle de 1861.

Les Belle-Ansois, oises, habitent cette localité.

Barachois

Six entités géographiques sont associées à ce toponyme du canton de *Malbaie*, soit une ancienne municipalité, quatre localités (*Barachois, Barachois-de-Malbaie, Barachois-Nord* et *Barachois-Ouest*) et une gare. Plusieurs auteurs ont tenté d'analyser l'origine du mot; mentionnons surtout le texte du père Deschênes et celui plus récent de Clarence-Joseph d'Entremont.

Le père Deschênes indique d'abord l'importance des établissements gaspésiens près des barachois comme ceux de *Malbaie, Paspébiac* et *Carleton*. Il explore ensuite différents dictionnaires qui ont signalé le mot avant d'en arriver à sa propre définition: « lagune côtière ou réservoir d'eau douce situé soit entre le rivage proprement dit, soit entre l'embouchure d'une rivière et un ou plusieurs bancs de sable, formés par les courants et coupés, à un endroit quelconque, par un goulet qui fait communiquer le réservoir avec la mer ».

Il contredit ainsi la fameuse explication de « barre à choir » qui était véhiculée depuis l'abbé Ferland. C'est pourquoi Clarence-Joseph d'Entremont ramène l'explication fournie par Augustin Jal (1795-1873) qui, dans son glossaire nautique, disait que le barachois venait de deux mots portugais soit « Barra » et « Choa », ancienne forme de l'adjectif « châo » ou « chan », signifiant « uni » et « sans profondeur ».

Dans son histoire de *Gaspé*, Philippe Aubert de Gaspé mentionne qu'un établissement de pêche appartient à son ami Pierre Denys. Il semble que l'endroit est abandonné en 1708. Rappelons que *Barachois* est sur les bords de *la Malbaie*, autrefois *Baie des Morues*, qui fut fréquentée par les pêcheurs saisonniers du XVI[e] au XIX[e] siècle. De même, le père Chrestien Le Clercq, qui parcourut la région en 1675, s'arrêta chez Pierre Denys de la Ronde et inscrivit dans son récit de voyage, « nous abordâmes l'Habitation de Monsieur Denys, sur les quatre heures après-midi, qui était très bien logé sur le bord d'un bassin vulgairement appelé la Petite rivière, séparé de la mer par une belle langue de terre (...) ».

Après l'échec de cette installation de pêche, il semble que l'endroit est temporairement abandonné jusqu'en 1816, quand un certain Buckley, vétéran de la bataille de *Waterloo*, vient s'y installer suivi de quelques compatriotes. Formant une desserte, ils choisissent le nom de *Saint-Pierre-de-Malbaie*, qui devint municipalité de paroisse en 1876. Le 25 juillet 1953, le nom était changé pour celui de *Barachois*. Le patronage de saint Pierre fut choisi en raison de la proximité de *Pointe-Sainte-Pierre*. C'est pourquoi sur les cartes anciennes on lira tout autant « Saint-Pierre » que « Barachois ». La plupart des cartographes du XIX[e] siècle continueront d'utiliser « Saint-Pierre ». Mentionnons Joseph Bouchette en 1815, Drapeau en 1863, Bayfield sur sa carte redessinée en 1890. Par contre, le capitaine Bayfield mentionne également « le Barachois de Malbaie » sur cette même carte.

Depuis 1971, la municipalité de *Barachois* est intégrée à la ville de *Percé*.

Percé

Canton de la division de recensement de *Gaspé-Est*, proclamé le 1[er] janvier 1842. Ce canton a pris le nom du *rocher Percé*, îlot escarpé du *golfe du Saint-Laurent* qui constitue une curiosité naturelle.

Coin-du-Banc

Établie en bordure d'une plage sablonneuse dans le canton de *Percé*, cette localité serait, selon Isaïe Nantais, « une appellation en usage qui se trouve dans les cartes et plans de la province de Québec, pour désigner l'angle assez aigu formé par la côte ».

La désignation « Coin du Banc » se trouve sur les cartes de Russell en 1861, de F.M. Hamel en 1879 et d'un auteur anonyme en 1895.

Cannes-de-Roches

L'origine toponymique de cette localité, située dans le canton de *Percé*, est inspirée de la faune environnante. Charles Rhéaume écrit à cet égard: « De fait, en ornithologie, cela s'écrit Cane de Roche. Il s'agit en réalité du canard arlequin... ». Trois accidents géographiques portent ce nom: *anse des Cannes de Roches, cap des Cannes de Roches* et *pointe des Cannes de Roches*.

Le cartographe Russell inscrit « cay ne roche » en 1847 puis « Cannes de Roche » en 1861. Cette dernière forme est utilisée par un auteur anonyme en 1895 tandis que Coenraets emploie, en 1905, la forme singulière « Canne de Roche ».

Muraille, La

Cette formation géologique du canton de *Percé* correspond à la longue falaise qui prend naissance au *cap Barré*, intègre le *rocher Percé* et *les Trois Soeurs* pour se poursuivre jusqu'au *pic de l'Aurore*. Claude Melançon ajoute à cette description: « qu'aux yeux avertis des géologues, elle (la muraille) représente sans doute, la coupe d'une montagne amputée par le cataclysme qui fit disparaître sous l'eau une partie de la chaîne des Appalaches ».

Il semble que ce toponyme métaphorique présente localement les deux versions de *La Muraille* ou *Les Murailles*.

Aurore, Pic de l'

Ce cap se dresse dans la ville de *Percé* et doit son appellation, selon une publication du ministère de la Voirie en 1930, à « son sommet nu que caressent les premiers rayons du soleil levant et qui prend une magnifique teinte rose lorsque les rayons de l'aurore l'illuminent ». La désignation descriptive *Pic de l'Aurore* est traduite *Rosy Peak* par les anglophones.

Trois Soeurs, Les

Le toponyme *Les Trois Soeurs* serait, selon toute vraisemblance, un nom métaphorique. Comme le note Jean Poirier en 1971, dans sa lettre à G.F. Delaney, secrétaire du Comité permanent canadien des noms géographiques, « le long de ce qu'on appelle à Percé La Muraille, falaise qui s'étend du cap Barré au pic de l'Aurore, il y a trois rochers qui se succèdent et qui s'avancent dans la mer. Ils plongent dans l'eau et ont vaguement chacun la forme d'un triangle dont leur base est rattachée à la terre ferme. Comme ils sont au nombre de trois, la population a dû leur attribuer le nom « Les Trois Soeurs... ». En effet, Carmen Roy mentionne que la série de caps nommés *Les Trois Soeurs* se ressemblent comme trois soeurs se ressemblent. Cette version semble très vraisemblable à Jean Poirier, « à cause de la configuration particulière de cette forme de paysage ».

Barré, Cap

Inscrit dans le canton de *Percé*, le *cap Barré* est aussi connu sous les noms de *Cap Barry*, *Cap Bari* ou encore *Cap du Baril*. Selon Alfred Pelland, l'explication de *Cap Barré* serait associée au fait que le rivage et la façade du cap sont striés de bandes de diverses couleurs. Par ailleurs, selon Charles-Eugène Roy, le toponyme tiendrait son appellation du capitaine Jean Barré, armateur dans la région de *Percé* de 1745 à 1760, qui y aurait tout perdu... sauf son nom.

Originaire de *Granville*, celui-ci s'installe à la *pointe Verte* dès 1740 et il s'adonne à la pêche. Il est propriétaire d'une goélette et d'une vingtaine de chaloupes. Il semble alors en étroite relation avec les seigneurs de *Pabos* et de *Grande-Rivière*, les Lefebvre de Belle-feuille. Durant la guerre de la Conquête (1754-1760), il assure la liaison entre le *Canada* et la *France*. Prisonnier des Anglais à *Québec* jusqu'en 1763, il retourne en *France* l'année suivante. Il y vit pauvrement jusqu'à sa mort en 1776.

Joli, Mont

Ce toponyme descriptif désigne un mont du canton de *Percé*, voisin du *cap Canon*. Il fut signalé à plusieurs reprises par les cartographes du XIX^e^ siècle. Par exemple, on le retrouve inscrit sur les cartes de Joseph Bouchette en 1831, celle de Russell en 1861, celle de Drapeau en 1863 et sur celle d'un auteur inconnu en 1895.

Depuis des temps immémoriaux, le *mont Joli* est célèbre pour la croix plantée à son sommet. L'abbé C.E. Roy signale que la première croix fut plantée par les Indiens Porte-Croix avec la venue des premiers Récollets (le récollet Le Clercq visita la région en 1672) et la tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Il signale qu'en 1934 une croix vint remplacer celle bénite en 1919, qui elle-même venait palier celle de 1899... L'abbé Roy signale également la présence d'un cimetière indien sur le flanc nord du *mont Joli*.

Casse-Cou, Le

Cette petite chute « tire son nom du fait qu'autrefois, les animaux étant en pâturage dans ce secteur, plusieurs seraient tombés en bas de la chute ». Ces renseignements fournis par Jean Bélanger, de *Percé*, ont été recueillis par Christian Bonnelly, le 22 juillet 1974.

Blanc, Mont

Ce toponyme descriptif désigne le mont le plus haut de *Percé* (660 mètres) et même de tout le littoral gaspésien. Compris dans le canton de *Percé*, il épaule le *pic de l'Aurore* et la partie nord de *la Muraille*.

Une série d'accidents géologiques sont associés à cette dénivellation importante et ont fait naître quantité de toponymes pittoresques.

Par exemple, du côté ouest où le mont est très abrupt, on aperçoit plusieurs failles dont celle surnommée *La Grande Crevasse*. Cette dernière, une des attractions géomorphologiques importantes de *Percé*, est accessible par le biais d'une route partant de *Cannes-de-Roches* à qui on a attribué le nom de *Chemin du Mont-Blanc*. Une partie de cette route se transforme en sentier derrière le *mont Sainte-Anne* et a pris le nom « des Pieds Croches » faisant peut-être allusion à la difficulté d'y marcher. Sur ce même sentier, on recontre deux rochers qui, par analogie, ont donné naissance à deux toponymes métaphoriques, soit, *Le Dos de Cheval* et *Le Dieu Égyptien*.

Du côté est, un cataclysme a fait disparaître une partie de la *chaîne des Appalaches* qui a résulté en une large entaille au flanc du mont qu'on a surnommé *La Grande Coupe*. Un peu plus au nord, une autre paroi rappelle l'entrée d'une cave ou encore le portail d'un château, ce qui explique le nom de *Donjon*. Une légende micmaque est associée à ce phénomène physique. Il s'agit de l'histoire d'amour de Onawada, fille du chef Wokwis et de Natawi, le jeune sorcier du village. Onawada épouse secrètement Natawi et ils vont se cacher dans une caverne gardée par un ours. Au cours d'une battue pour retrouver les fugitifs, la tribu assista à leur mort prématurée au moment où un rocher se détache du sommet pour fermer à jamais l'entrée de la caverne.

Percé

Ce toponyme désigne un canton, une ville, une gare, une baie, un cap et un rocher. L'hypothèse la plus courante quant à l'origine du nom de *Percé* est associée au fameux rocher non loin de la rive. Par contre, le père Pacifique rappelle que les Micmacs nommaient l'endroit « Sigsôg », signifiant « rochers escarpés », ce qui aurait donné naissance à l'expression *Chic-Chocs* désignant la chaîne de montagnes gaspésienne. Le père Pacifique ajoute que le mot « peiseg » existe également dans la langue micmaque et s'applique à l'expression « place de pêche ».

Lors de son premier voyage au *Canada* en 1534, Jacques Cartier ancra son bateau en face de l'*île Bonaventure*, mais n'inscrit rien dans son récit concernant l'*île Percée*. Par contre, il parlera du *cap Prato*, qui peut être tout aussi bien le *cap de Percé* comme le *cap d'Espoir*.

Les premiers, à notre connaissance, qui soulignent la présence du lieu sont La Court Pré Ravilon et Grand Pré, qui visitent cette région en 1591. Cependant, ils en font une description rapide sans le nommer explicitement. Ce fut Champlain, en 1603, qui parla le premier de l'*île Percée*: « De là l'on vient à l'Isle Percée, qui est comme un rocher fort haut, eslevée des deux costez, où il y a un trou par où les chaloupes et basteaux peuvent passer de haute mer ». Il emploiera l'appellation dans d'autres textes et cartes mais en changeant la graphie: « isle parcee » en 1607, « ille persee » en 1612 et « isle persee » en 1632.

Outre Champlain, de nombreux navigateurs et cartographes du XVII[e] siècle soulignent l'*île Percée* sur leur carte: « I. percée » (père Emmanuel Jumeau en 1685); « Isle Percee » (un auteur anonyme en 1687); « Isle percée » (père Chrestien Le Clercq en 1691).

Tout au long du siècle suivant, le toponyme *Île Percée* est signalé par les principaux navigateurs et explorateurs du temps: « I. Percee » (Guillaume de l'Isle en 1703); « I. Percé » (Thirsisen en 1724); « I Percée » (Laubenierre en 1746); « I Percée » (Bellin en 1754); « Ifle Percée » (Le Norwich en 1760); « I Percée » (Sayer et Bennett en 1775); « I Percée » (capitaine Carver en 1777); « Ifle Portee » (Desbarres en 1780). À part Desbarres qui, peut-être en copiant sur une carte, a transcrit « Portee » au lieu de « Percé », l'orthographe du nom demeure assez uniforme.

C'est au cours du XIXe siècle que le générique « île » devient « rocher ». C'est aussi à ce moment que le spécifique « Percé » s'étend à la baie, au village, au havre, au cap. Mentionnons, par le biais des cartographes de ce siècle, l'évolution du nom: « Percee » (Bouchette en 1815) et « Percé Rock » et « Percé » (Bouchette en 1831); « Percé Town », « Percé Rock », « Percé Mount », « Percé Reef » et

« Percé Bay » (Bayfield en 1832); « Perceé », « Isle Percee », « Percee Harbour » et « Percee » (Russell en 1847); « Percé » (Russell encore en 1861); « Perce Rock » et « Perce Bay » (Hamel en 1879); « Percé » et « Cap Percé » (un auteur anonyme en 1895).

La paroisse religieuse de *Saint-Michel-de-Percé* a été érigée canoniquement en 1860 et civilement en 1861. Hormisdas Magnan pense que le toponyme de *Saint-Michel-Archange* a été choisi en raison du fait que la chapelle de l'*île Bonaventure* était déjà sous le patronage des saints Anges.

La municipalité de canton de *Percé* avait été érigée en 1845. En 1868, *Percé* devient municipalité de paroisse et, en 1971, elle fusionne *Barachois, Bridgeville* et *Saint-Pierre-de-la-Malbaie no2*.

Percé, Rocher

Situé en face de *Percé*, le *rocher Percé* a donné son nom à la ville du même nom. Autrefois, il était rattaché à la terre ferme dans sa partie sud-ouest. Il mesure 90 mètres de hauteur sur 22 mètres de largeur en moyenne. Il peut être traversé en canot à marée haute.

Les mariniers La Court Pré Ravilon et Grand Pré, partis de *Saint-Malo*, l'ont visité en 1591. Champlain écrit en 1603 « de là l'on vient à l'Isle Percée, qui est comme un rocher fort haut, eslevée des deux costez, où il y a un trou par où les chaloupes et basteaux peuvent passer de haute mer ». On emploie *Île Percée* jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Mais dès le début du XIX[e] siècle, *Rocher Percé* est utilisé. La carte de Vondenveiden et Charland, en 1803, indique « Roc Perce ».

Canon, Cap

C'est sur ce cap, situé dans le village de *Percé* qu'on aurait trouvé, soit un canon après le naufrage de l'amiral Walker (1711), soit « les vestiges d'une batterie côtière que M. de Frontenac y installa jadis, à la veille de l'expédition de Phipps, pour garantir la côte contre les incursions des corsaires bostonnais ». L'abbé Charles-Eugène Roy qui s'est intéressé à l'histoire de *Percé* nous donne ces deux hypothèses. Mais il préfère rattacher l'origine de cette dénomination à une troisième hypothèse: la venue du chanoine Albert de Prato, missionnaire de l'église *Saint-Paul* de *Londres*. De *Cap Chanoine*, le nom se serait transformé en *Cap Canon*.

Sur sa carte de 1861, Russell donne au cap le nom de « Cap Canon ». Deux cartes de F.M. Hamel datées de 1879 indiquent « Cape Canon ». En 1895, un auteur anonyme et en 1905 Coenraets inscrivent « Cap Cannon ».

Sainte-Anne, Mont

Ce mont, situé à *Percé* et qui atteint une hauteur de 375 mètres, serait visible par temps clair à plus de 120 kilomètres. C'est en ces termes qu'en parle l'abbé Charles-Eugène Roy en 1947. Selon cet auteur, le *mont Saint-Anne* aurait sauvé la vie de plusieurs navigateurs au cours des siècles.

Plusieurs chercheurs, comme l'abbé Roy, Carmen Roy et Jean Poirier, croient que la montagne s'est d'abord appelée « Table à Roland », nom correspondant au sommet qui présente une forme carrée et plate sur le dessus. Le toponyme aurait été confirmé par Gabriel Sagard et Nicolas Denys qui parlait de « Table-à-Rolante » ou « Table-à-Rolland ». Par ailleurs, Clarence-Joseph D'Entremont conteste cette hypothèse puisque l'appellation « Mont Sainte-Anne » serait apparue sur la carte attribuée à Nicolas Vallard en 1547.

De façon spontanée, l'usage revient au toponyme *Table à Roland*. Le père Emmanuel Jumeau signale, dans une lettre datée du 15 octobre 1690, avoir planté une croix sur la *Table-à-Roland*. Un auteur inconnu, qui a tracé une carte de la rade de l'*Isle Percé* en 1686, mentionne aussi « table à Rolland ».

Durant le XVIII[e] siècle, on retrouve parallèlement les deux expressions. Certains cartographes signalent la *Table à Roland* sous différentes formes et noms: Laubenierre (« la Table à Roland », 1746), Bellin (« Table à Roland », 1754) et Desbarres (« Cape Rouland », 1780). Par contre, d'autres cartographes mentionnent un « Cap Anne » dans la région de *Percé*: Le Norwich (« Cape Anne », 1760), Sayer et Bennett (« Cape Annel », 1775) et le capitaine Carver (« (C) Ann », 1777).

La situation se stabilise au XIX[e] siècle puisque les auteurs semblent s'entendre pour nommer la montagne « Mont Sainte-Anne » et le sommet conserve l'appellation de « Table à Roland ». Monseigneur Plessis en 1811 indique clairement: « Le Mont Sainte Anne dont le sommet porte le nom de Table à Roland ».

C'est en hommage à sainte Anne, cette grande thaumaturge reconnue pour ses interventions miraculeuses lors de tempêtes en mer, que fut probablement attribué le toponyme.

L'origine de l'expression « Table à Roland » est beaucoup plus complexe. Jean Poirier indique que le terme générique de table ne cause pas de problème. Il ajoute « qu'au XIX^e siècle, table a le sens de haute montagne dont le sommet est plat et uni ». Il signale par contre que le terme spécifique « Roland » est plus difficile à cerner quant à son origine. L'expression a pu signifier « table plate et de forme carrée et pour ainsi dire vers la mer » (les dires de l'abbé C.E. Roy). À cette hypothèse, considérée comme fantaisiste par Jean Poirier, s'en ajoute une autre qu'il rejette également « le mont n'étant accessible que d'un côté, pour atteindre son sommet il faut rouler autour et l'aborder par derrière » (hypothèse de Claude Melançon). Par ailleurs, une légende racontant l'histoire d'un certain Roland qui aurait joué aux dés avec le diable sur le sommet ajoute une explication merveilleuse au nom « Roland ».

Non satisfait de ces différentes hypothèses, Jean Poirier amène l'explication suivante: l'histoire de ce dénommé « Roland » nous viendrait directement de la « Chanson de Roland » et à la croyance populaire qui s'en suivit autour de la légende. Ce chercheur rappelle l'épisode de l'histoire quand le chevalier Roland fend la montagne d'un formidable coup d'épée. L'association de la montagne abrupte de la Chanson et l'aspect du *mont Sainte-Anne* expliquerait l'origine du toponyme.

Irlande

Cette petite localité comprise dans la municipalité de *Percé* rappelle l'origine de ses premiers habitants, des Irlandais. L'expression était déjà utilisée au XIX^e siècle puisque Thomas Pye souligne la *route de la Petite-Irlande* dans son volume publié en 1866.

Bonaventure, île

Nom d'une île et d'un parc écologique, le toponyme *Île Bonaventure* ne subit que peu de transformations au cours de son histoire.

Certains auteurs, tels monseigneur Bossé et Mason Clarke, croient que le nom a pu être donné par des aventuriers ou des pêcheurs du XVI^e siècle qui auraient octroyé le nom « bonne aventure » à l'île parce qu'ils y auraient trouvé refuge lors de tempêtes. D'autres associent l'appellation au bateau le **Bonaventure** sur lequel La Court Pré Ravillon et Grand Pré vinrent jusqu'aux *îles de la Madeleine* en 1591. Enfin, certains écrivains comme Carmen Roy associent le marquis de Bonaventure à l'origine de l'appellation.

L'expression en deux mots « bonne aventure » apparaît explicitement sur la carte de Guillaume Levasseur en 1601. Deux ans plus tard, Champlain l'inscrit sur un tracé en utilisant également les deux mots liés d'un trait d'union mais avec une graphie différente: « isle de Bonne-adventure ». D'ailleurs, toutes les fois que Champlain mentionne l'endroit dans un texte ou sur une carte, la graphie diffère: « bona avanture » (carte, 1612), « isle de Bonadventure » (texte, 1625), « Bonnaventure » (texte, 1628), « isle de bonne-aventure » (carte, 1632).

Tout au long du XVII^e et du XVIII^e siècle, l'île est signalée à peu près sur tous les tracés, mais à l'exemple de Champlain, l'orthographe diffère régulièrement: « I Bonaventure » (père François-Joseph Bressani en 1657, un auteur inconnu en 1686 et Guillaume de l'Isle en 1703); « I.S. Bonaventure » (père Emmanuel Jumeau, 1685); « I Bonne Avanture » (un auteur anonyme, 1687); « I de bon aventure » (père Chrestien Le Clercq, 1691); « I. Bonnaventure » (Thirsisen, 1725 et Bellin, 1754); « isle de Bonaventure » (Laubenierre, 1746); « Ifle Bonaventure » (Le Norwich, 1760); « I Bonavanture » (Sayer et Bennett, 1775); « Bonav (-) ture I » (capitaine Carver, 1777); « isle Bonaventure (Desbarres, 1780).

Au XIX^e siècle, la forme grammaticale se stabilise à « Bonaventure Island » à quelques exceptions près: « I of Bonaventure » (Bouchette, 1815); « I Bonaventure » (Drapeau, 1863); « Ile de Bonavent (...) » (auteur anonyme, 1895); « Bonaventure Island » ou « Bonaventure I^d » apparaît sur les cartes de Bouchette de 1831, de Bayfield, 1832, de Russell, 1847 et 1861 et de Hamel, 1879.

Une paroisse religieuse répondant au nom de *Saints-Anges-de-l'Île-Bonaventure* a été créée sur l'île. Les Récollets avaient déjà bâti une chapelle dédiée à sainte Claire qui fut incendiée en même temps que *Percé* en 1690.

L'Anse-à-Beaufils

Longtemps cette localité servit d'établissement de pêche à la Compagnie Robin, Jones and Whitman. Présentement, un petit havre est aménagé à l'embouchure de la *rivière de l'Anse à Beaufils* pour les pêcheurs des environs.

Le vocable de Beaufils tire son origine d'un pêcheur et colon qui commença des défrichements sur le rivage de cette anse. De Beaufils, ce nom finit par devenir « Bonfils », selon Carmen Roy. Un document intitulé **La Gaspésie**, publié par le ministère de la Voirie, dit que: « L'origine de ce nom est incertaine, mais l'on croit qu'il fut donné à la localité parce qu'un jeune homme, la « brebis galeuse » d'une ancienne famille de la noblesse française, exilé de son pays, y serait demeuré aux premiers temps de la colonie et aurait attiré une attention considérable à cause du mystère qui entourait sa naissance. Il fut même soupçonné d'être le beau-fils d'un homme qui touchait de très près au roi régnant à cette époque... »

Les graphies sont nombreuses pour désigner cette anse: « Beau fils Bay » (Bayfield, 1832); « L'Anse au Beaufils » (Russell, 1847); « Anse à Beaufils » (Russell, 1861), (S. Drapeau, 1863) et (Hamel, 1879); « Beau-fils B. » (Bayfield, 1890).

La localité de *L'Anse-à-Beaufils* a été fusionnée à la ville de *Percé* en 1971. Le gentilé des gens qui y vivent est Bonfilois, oise.

Malin, Cap

D'après Clarence-Joseph D'Entremont, le cap situé entre le *cap d'Espoir* et l'*anse à Beaufils* est désigné sous le qualificatif « malin », ce mot ayant le sens d'irascible chez les Acadiens. J.E. Sirois inscrit « Cape Malin » sur sa carte de 1889.

Nommé « Cap Enragé » par Nicolas Denys, celui-ci écrit que ce cap se trouve « à un quart de la distance entre le cap d'Espoir et l'Ile Percée » et il l'indique sur sa carte de 1672.

Cape Cove

Cette localité se trouve à environ 12 kilomètres du village de *Percé* et fait partie du canton du même nom. *Cape Cove* sert aussi à désigner un bureau de poste et une gare. Une municipalité, qui avait pour nom officiel *Anse-du-Cap*, a été érigée le 24 février 1868 et comprenait, selon Hormisdas Magnan, le territoire de *Saint-Joseph-du-Cap-d'Espoir* et une partie de la *seigneurie de la Grande-Rivière*. *Anse-du-Cap*, et non pas Cape Cove, a pris, conformément à l'arrêté ministériel no 729 publié dans la **Gazette officielle du Québec** (1935), définitivement le nom de municipalité de *Cap-d'Espoir*.

« Anse du Cap » se rencontre sur les cartes de Russell de 1861, de Hamel en 1879, d'un auteur anonyme en 1895 et de Coenraets en 1905. La carte d'un auteur anonyme en 1895 signale aussi « L'Anse du Cap ». Ce toponyme a été traduit en anglais « Cape Cove » sur les cartes de Russell en 1847, de Hamel en 1879 et de Bayfield en 1890.

La localité de *Cape Cove* a été fusionnée à la ville de *Percé* en 1971.

Espoir, Cap d'

Ce cap, nommé « S. Aluise » sur une carte intitulée « Nova Francia et Canada » en 1597, connaît une interprétation cartographique assez capricieuse. Jacques Cartier l'aurait baptisé « cap d'Espérance »: « Le cap de ladite terre du su fut nommé cap d'Esperance, pour l'espoir que abvions de y trouvés passaige ». Plusieurs auteurs ont voulu voir dans cette appellation l'origine de ce toponyme. Mais certains croient que ce fut à *Miscou* que Cartier plaça son « Cap d'Espérance ». Il est vrai en effet que, déjà en 1601, on trouve sur la carte de Levasseur le nom « C. despoir », mais placé au sud de la *baie des Chaleurs*, apparemment à *Miscou*.

Biggar identifie « cap de Pratto » ou « cap de Prato », inscrits respectivement sur les cartes aujourd'hui perdues de Jacques Cartier, pour identifier le *cap d'Espoir*. D'autres auteurs nient cette hypothèse. Ainsi, Lewis-Ganong affirme que le « cap de Pratto » ou « cap de Prato » serait le « cap Percé » ou « rocher Percé », tandis que Deschênes-Morison l'identifierait au « cap Blanc ».

Sur sa carte de 1685, le récollet Emmanuel Jumeau inscrit « C. d'espoir », qui passe par la suite à « C. defespoir » sur celle de Thirsisen en 1724. Dans sa relation de voyage de 1811, monseigneur Plessis explique ce lugubre changement de nom: « ... La chronique du pays rapporte que de temps immémorial, un vaisseau agité d'une tempête furieuse fut porté tout entier sur le cap Désespoir ». Aussi, Thomas Pye ajoute en 1866 qu'une flotte anglaise, envoyée en 1711 à la conquête du *Canada* et ayant à bord sept à huit mille soldats avec femmes et enfants, fut

surprise par une tempête. Les huit bateaux coulèrent et tous leurs passagers périrent. « Il est donc probable, selon Pye, que la tradition relative à l'épave près du cap soit correcte et que l'infortuné vaisseau ait fait partie de cette flotte ». C'était la flotte de l'amiral Walker.

Une carte de Bellin en 1764, mentionne « C. d'Espoir ». Le Norwich signale en 1760 « Herefore Cape d'Espoir ». Sur les cartes d'après 1760, le toponyme « cap d'Espoir » a été traduit « Cape Despoir » : Desbarres (1780), Joseph Bouchette (1815, 1831), H.W. Bayfield (1832), J.E. Sirois (1889). Il reprit enfin son nom original « cap d'Espoir » sur les cartes de Russell en 1847 puis 1861, de S. Drapeau en 1863, de F.M. Hamel en 1879, de H.W. Bayfield en 1890, d'un auteur inconnu en 1895 et Coenraets en 1905.

Monseigneur Paul Joncas rappelle que le décret canonique signé le 24 mars 1860 érigeant la paroisse et la loi spéciale de 1861 pour son érection civile, portent le nom de *Saint-Joseph-du-Cap-Désespoir*. « Cartier, selon monseigneur Joncas, avait pourtant parlé d'espérance... On réussit à retrouver cette âme c'est-à-dire l'espoir en usant du trait d'union. Et on eut Cap-des-Espoirs. Le Cap-d'Espoir d'aujourd'hui en fut la suite naturelle et logique. On peut aussi noter que, dans son rapport pastoral à l'évêque de Québec en 1857, le missionnaire de Percé parlait de la mission de l'Anse-du-Cap. Ce nom demeure même si on a voulu en faire Cape Cove et même s'il n'en désigne qu'une partie, on l'emploie parfois pour désigner la paroisse en son entier ».

D'après Hormisdas Magnan, la paroisse de *Saint-Joseph-du-Cap-d'Espoir* fait partie de la municipalité de l'*Anse-du-Cap* à partir du 24 février 1868. Celle-ci a définitivement pris, conformément à l'arrêté ministériel no 729 publié dans la **Gazette officielle du Québec** de 1935, définitivement le nom de municipalité de *Cap-d'Espoir*. Aujourd'hui, cette localité est fusionnée à la ville de *Percé* depuis le 1er janvier 1971.

Val-d'Espoir

La colonie de *Val-d'Espoir* reçoit ses premiers défricheurs en 1920, sous l'impulsion d'Antoine Poirier, curé de *Cap-d'Espoir*. C'est pour honorer ce fondateur que la paroisse religieuse érigée en 1932 porte le vocable *Saint-Antoine-de-Val-d'Espoir*.

Val-d'Espoir tire son nom des espérances d'avenir de son futur développement. Une école moyenne d'agriculture est ouverte en 1938 sous la direction des Clercs de Saint-Viateur. En 1961, elle sera définitivement fermée.

Les localités de *Val-d'Espoir* et de *Val-d'Espoir-Ouest* sont fusionnées à la ville de *Percé* depuis 1971.

Rappelons enfin que le gentilé des habitants de *Val-d'Espoir* est Val-d'Espoirien, ienne.

Petite Rivière, La

En 1912, Alfred Pelland indiquait : « Deux rivières coulent sur le territoire de Notre-Dame-de-la-Grande-Rivière, la Grande et la Petite ». Cette dernière, moins importante en longueur et en volume que la première, coule parallèlement à *la Grande Rivière*.

Trois entités géographiques sont reliées au toponyme *La Petite Rivière*. D'abord, on retrouve la rivière elle-même et deux localités : *Petite-Rivière-Est* et *Petite-Rivière-Ouest*.

À notre connaissance, le premier auteur à signaler la présence de *la Petite Rivière* est Thomas Hanson en 1767 sur sa carte « Géométrique de la Seigneurie de Pabos ». Par la suite, plusieurs cartographes l'indiquent tantôt en français, tantôt en anglais : Bayfield en 1832 et 1890, Russell en 1847 et 1861 et Hamel en 1879.

Sainte-Thérèse-de-Gaspé

Cette municipalité, bornée à l'est par *Cap-d'Espoir*, fait partie de la paroisse *Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus* érigée en 1927. Détachée de la partie « est » de *Grande-Rivière*, cette paroisse comprenait le territoire de *Petite-Rivière* et l'ancienne mission de Saint-Isidore fondée en 1885.

Une localité à l'intérieur de la municipalité porte le nom de *Sainte-Thérèse-de-Gaspé-Station*.

Brèche-à-Manon

Le hameau situé à l'ouest du village de *Cap-d'Espoir* porte ce nom, comme l'explique Carmen Roy, en mémoire de Menon Caron, l'un des habitants de cet endroit. Il existe une certaine imprécision quant à la biographie de ce Menon Caron.

Appelé « Breche a Menon » et « Broche à Menon » sur les cartes de William Macdonald en 1819 et 1830, ce toponyme sera remplacé par d'autres variantes orthographiques. Bayfield mentionne « Brèche à Minot » sur sa carte de 1832. L'abbé Ferland, missionnaire et voyageur du XIX^e^ siècle, signale un ruisseau nommé *Pêche-à-Manon*. Ce ruisseau correspond sûrement à l'actuelle *rivière de la Brèche à Manon*.

D'autres cartographes, comme Hamel (1879) et Coenraets (1905), indiquent respectivement « Breche à Manon » et « Brèche à Mannon » sur leur tracé.

Saint-Isidore-de-Gaspé

Une société de colonisation, nommée la Société Saint-Isidore voit le jour dans le comté de *Gaspé* vers 1890. D'après l'ouvrage **Histoire de la Gaspésie**, cette société, patronnée par l'évêque du diocèse et plusieurs membres de son clergé, contribue à ouvrir des chemins dans les cantons de *Percé* et de *Malbaie* et à établir un centre de colonisation dans les terres (*Saint-Isidore-de-Gaspé*). Fondée en 1900, cette mission n'existe plus en 1925: l'église et le presbytère ont été incendiés par un feu de forêt. Elle aurait été placée sous la protection de saint Isidore le Laboureur, parce que tous ses paroissiens étaient des cultivateurs.

Ligny-Saint-Flochel

Le toponyme *Ligny-Saint-Flochel* est attribué à la localité comprenant le bureau de poste de la partie ouest de *Grande-Rivière*. Carmen Roy nous signale que cette désignation « rappelle la mort du fils du député Rodolphe Lemieux tombé sur le champ de bataille à cet endroit de la France » lors de la Première Grande Guerre.

Grande-Rivière

Ce toponyme s'inspire du nom du cours d'eau d'environ 40 kilomètres qui traverse l'ancienne seigneurie dans toute sa longueur. L'opinion de Ganong est que le mot *Grande-Rivière* ne se rapporte pas à l'importance de la rivière elle-même, mais à sa facilité de communication vers *la Malbaie*.

Par ailleurs, le père Pacifique indique que les Micmacs appelaient l'endroit « Nogoagtig Sipo », signifiant « cherche à moudre, c'est-à-dire à ronger le rivage ».

Sur les cartes, le toponyme a peu subi de changements depuis son origine si ce n'est l'inversion à quelques reprises des mots Rivière et Grande.

La première mention, à notre connaissance, qui fait état de ce toponyme est la carte du père Emmanuel Jumeau en 1685. Douze ans avant la première concession de la seigneurie, le récollet Jumeau inscrit « R. Grande » sur son tracé « la Grande Baye de St Laurent en la Nouvelle-France ».

La seigneurie, concédée en 1697, à Jacques Cochu, est déjà connue sous la dénomination de *Grande-Rivière*.

Plusieurs cartographes mentionnent la seigneurie et la rivière sur leur carte: Thirsisen (« grande Rve » en 1724); Bellin (« Riv. Grande » en 1754); Le Norwich (« Grand Rivière » en 1760); Sayer et Bennett (« Grande Rivière » en 1775); capitaine Carver (« Grande Rivière » en 1777) et Desbarres (« Granc' River » en 1780).

En 1793, le puissant Charles Robin achète la seigneurie et *Grande-Rivière* devient son troisième poste de pêche important après *Paspébiac* et *Percé*.

Soulignons quelques cartographes du XIX^e^ siècle qui inscrivent le toponyme *Grande-Rivière* sur leur carte: William Macdonald (« grand River » en 1819); Bayfield (« Grand R. » en 1832 et 1890); Russell (« Grande Rivière » en 1861) et Drapeau (« Grande Rivière » en 1863).

Les érections canonique et civile de la paroisse religieuse ont respectivement lieu en 1860 et 1861, sous le vocable de *L'Assomption-de-Notre-Dame-de-la-Grande-Rivière*. Drapeau indiquera seulement « Notre-Dame » sur sa carte de 1863.

La dénomination *Grande-Rivière* s'étend à présent à la ville, en 1974, et à la rivière. La ville s'appelle officiellement *Grande-Rivière*. La rivière elle-même et ses branches, correspondent à leur direction géographique soit *Rivière Grande Rivière Est* et la *Grande Rivière Ouest*, qui d'ailleurs a donné son nom à la petite localité de *Grande-Rivière-Ouest*.

Petite-France

Ce lieu-dit de la division de recensement de *Gaspé-Est* est compris dans la municipalité de *Grande-Rivière*. Selon une enquête de Christian Bonnelly pour la Commission de toponymie, ce lieu tire probablement son nom de l'origine de ses pionniers.

Pabos

Le vocable *Pabos*, associé d'abord à la *rivière du Grand Pabos* ou *rivière Pabos*, s'est étendu à huit entités géographiques: une seigneurie (la *seigneurie du Grands-Pabos*), deux municipalités (*Pabos*, érigée en 1876, et *Pabos-Mills*, érigée en 1952), deux localités (*Pabos-Nord* et *Sainte-Adélaïde-de-Pabos*), une pointe (*Pointe Pabos* appelée aussi *Pointe du Grand Pabos*) et deux cours d'eau (*Rivière du Petit Pabos* ou *Petite rivière Pabos* et *Rivière du Grand Pabos Ouest* ou *Rivière Pabos Ouest*).

Au moins sept hypothèses sont avancées pour expliquer ce toponyme. Le père Pacifique associe *Pabos* à un mot micmac, « Papôg », signifiant « eaux tranquilles ». Monseigneur Bossé, ancien curé de *Pabos*, prétend que ce nom était celui d'un fief en *France* appartenant au premier seigneur du lieu. Par ailleurs, White croit qu'il s'agit d'un nom basque donné à l'endroit par des Basques venus s'y établir. Carmen Roy cite Joseph-Edmond Roy qui pense que le mot *Pabos* est espagnol et se traduit par « dindon ». Par ailleurs, le père Deschênes écrivait en 1944: « Nicolas Denys désigne la rivière Pabos par les mots: « Rivière-au-moucle » à cause dit-il, des nombreux coquillages qu'on y trouvait alors. Ce mot fit son apparition dès 1696 ». Carmen Roy souligne également une interprétation du révérend Chouinard, curé de *Paspébiac*: « le mot Pabos est un mot espagnol, signifiant peau tendre; c'est ainsi qu'en Espagne on nomme les jouets d'enfants, ou petit tambour. Ce nom aurait été donné à cause de l'étendue d'eau qui forme le Pabos ». Le volume **Pabos-Mills, New-Port et son héritage** et un article du journal **Le Havre** indiquent que certains auteurs ont soutenu que *Pabos* est le nom du petit port de mer en *Espagne* d'où partit Christophe Colomb pour découvrir le Nouveau Monde. Les deux réfutent la théorie en indiquant que Colomb partit de « Palos » et non de « Pabos ».

Bien que l'interprétation du père Pacifique nous semble plus plausible, aucune étude sérieuse ne nous permet de statuer sur l'origine du toponyme. Certains auteurs comme le père Pacifique croient que la seigneurie a pu d'abord être concédée à François Chabot en 1689. Marc Laterreur, après avoir consulté **Pièces et documents relatifs à la tenure seigneuriale** indique qu'il n'est nullement fait mention de ce François Chabot. Il semble également qu'une mention attribuée à Jean Denys identifie l'endroit sur une carte datée de 1508. Clarence-Joseph D'Entremont stipule que la carte ou les cartes de Jean Denys n'ont jamais été trouvées.

Joseph Bouchette indique que la *seigneurie de Pabos* a été concédée à René Hubert en 1696 en ces termes: « Concession du 14ème novembre 1696, faite par Louis de Buade, Gouverneur et Jean Bochart, intendant, au Sieur René Hubert, de la rivière du Grand Pabos, autrement dite la rivière Duval située dans la Baie des Chaleurs (...) ». Il semble que la *rivière Duval* soit, à ce moment, le nom pour désigner la *rivière du Grand Pabos*. Elle apparaît sous l'inscription « R. a Duval » sur la carte du Père Emmanuel Jumeau en 1685 et sur celle de Bellin en 1754. Sayer et Bennett indiqueront « Duval R. » sur leur tracé de 1775.

Parallèlement, le toponyme « Pabos » s'impose également au cours du XVIIIe siècle. On peut le voir sur la carte de Thirsisen en 1724, Hanson en 1767 et Desbarres en 1780. En 1767, Thomas Hanson a d'ailleurs tracé une carte très précise intitulée « Géométrique de la Seigneurie de Pabos » où on retrouve six entités reliées à *Pabos*: « Bayes de Pabos, le petit Pabos, le chenal de Pabos, la Pointe de Pabos, le Banc de Pabos et le Bourg de Pabos ».

Le XVIIIe siècle est connu comme une ère de prospérité par les historiens Marc Laterreur et David Lee et par l'archéologue Pierre Nadon. La seigneurie est achetée en 1729 par la famille Lefebvre de Bellefeuille qui mène également la destinée de la *seigneurie de Grande-Rivière*. L'établissement est détruit par la flotte britannique du capitaine Thomas Bell, qui déclare avoir brûlé 27 maisons à *Pabos* et 60 à *Grande-Rivière*. Ce moment marquerait également la fin d'un des rares postes permanents en *Gaspésie* durant le Régime français.

Au XIXe siècle, l'endroit et les entités qui l'avoisinent seront régulièrement cités par les cartographes: Joseph Bouchette (« Pabos », « Anse Pabos » et « Little Pabos » en 1815 et « Village of Pabos » et « Little Pabos » en 1831), Russell (« Grand Pabos », « Little Pabos » et « Pabos » (canton) en 1847 et 1861), Drapeau (« Grand Pabos », « Petit Pabos », « Pabos » (canton) en 1863), Antoine Painchaud (« Baie du Petit Pabos » en 1874), Bayfield (« Grand Pabos River » et « Little Pabos » en 1890) et un auteur anonyme (« Riv. Gd Pabos », « Baie de Gd Pabos », « Pte Pabos », « seigneurie de Pabos » et « Riv. Petit Pabos » en 1895).

Selon Hormisdas Magnan, c'est en 1860 que la paroisse religieuse de *Sainte-Adelaïde-de-Pabos* reçoit son érection canonique. L'érection civile se produit en 1861 et les registres de la paroisse sont ouverts à partir de 1864.

Les auteurs du volume **Pabos-Mills, New-Port et son héritage** précisent que monseigneur Baillargeon, dans une de ses visites pastorales, a placé *Pabos* sous le patronage de sainte Adelaide. Or, il semble que le martyrologe ne contient pas le nom de cette sainte.

L'église construite en 1868 est placée sous l'égide de sainte Bibiane, vierge et martyre.

Chaloupe, Anse à la

Cette petite anse faisait partie intégrante de la *seigneurie de Pabos*. Le cartographe Thomas Hanson inscrivit « L'Ance à la Chaloupe ». En 1767, une carte de Russell, en 1847, lui attribua le nom « L'Anse du Chaloupe » et celle d'Antoine Painchaud « Anse à la Chaloupe ». Ce nom pittoresque désignerait aussi une pointe attestée sous les formes: « Pointe à la Chaloupe » (un auteur anonyme de 1895) et « Pointe la Chaloupe » (Coenraets en 1905).

Chandler

Cette ville, appelée autrefois « Portage du Grand Pabos » selon Carmen Roy, prend forme au milieu des années 1910 quand une grande scierie et une pulperie sont construites à l'embouchure de la *rivière du Grand Pabos*. On lui donne le nom du premier président de la compagnie, Percy Milton Chandler.

C'est le 13 janvier 1916 que ce territoire est détaché de la municipalité de *Pabos*. *Chandler* est érigé en corporation de ville le 6 janvier 1958.

La paroisse religieuse du *Saint-Coeur-Très-Pur-de-Marie*, érigée en 1917, comprend en plus du territoire de *Chandler*, celui de *Pabos-Mills*. D'après Hormisdas Magnan, la paroisse a été mise sous le patronage du saint Coeur de Marie parce que c'est la dévotion particulière des pères Eudistes qui en ont la direction depuis 1916.

Une localité porte aussi le nom de *Chandler-Ouest*.

Canards, Anse aux

Petite anse située à *Pabos-Mills* dont le nom vient des rives, le rendez-vous des canards sauvages. Cette dénomination sert à désigner deux autres entités: *rivière de l'Anse aux Canards* et *lac aux Canards*.

Sur la carte de 1767, le cartographe Thomas Hanson inscrit « Rivière aux Canards » et « L'Anse aux Canards ». De plus, ce toponyme a subi des altérations: « L'Anse au Canard » sur la carte de Russell en 1861, « Rivière de L'Anse-aux-Canards » sur celle d'Antoine Painchaud en 1874, « Anse aux Canards » sur celle anonyme de 1895 et « Anse Canards » sur celle de Coenraets en 1905.

Genièvre, Pointe au

Nom d'une petite pointe de terre qui s'avance dans le golfe et qui aurait été recouverte, autrefois, de genévriers. Ce toponyme a aussi désigné la municipalité de *Newport*.

Newport

Cette municipalité, qui s'est développée à l'embouchure de la *rivière Newport*, portait autrefois le nom de *Pointe-au-Genièvre*. Le mot « genièvre » était employé jadis pour désigner le genévrier, un arbrisseau à feuilles épineuses et à baies diurétiques. Ainsi, selon la monographie **Il était une fois... mon village Newport**, la désignation *Pointe-au-Genièvre* serait due au grand nombre de genévriers qui poussaient sur la pointe, tout autour d'un phare.

Nommée *Newport* par des loyalistes qui s'établirent à cet endroit, cette municipalité garde le souvenir du navigateur Newport qui accompagna Sir Walter Raleigh dans ses expéditions.

La municipalité de *Newport*, érigée en 1855, comprend les localités de *Newport-Centre*, de *Newport-Ouest* et de *Newport Point* ainsi que celle des *Îlots* connue aussi sous les variantes « Iles Mahy » et « Mahy Islets ». De plus, le toponyme *Newport* désigne un canton proclamé en 1840, une municipalité de canton formée en 1845, une anse et une pointe.

La paroisse fut mise sous le vocable de *Saint-Dominique-David*, en hommage à Dominique David, l'un de ses premiers habitants. L'érection canonique de cette paroisse date du 27 mars 1860 et son érection civile du 31 janvier 1861.

Maquereau, Pointe au

Baignée dans les eaux de la *baie des Chaleurs* et du *golfe du Saint-Laurent*, la *pointe au Maquereau* établit la démarcation entre, d'une part les deux entités mentionnées et, d'autre part, les divisions de recensement de *Bonaventure* et de *Gaspé*.

Nicolas Denys, qui écrit en 1671, précise l'origine du toponyme : « Sortant de Port-Daniel, on côtoie encore deux lieues (environ 10 km) de rocher. Après quoi on trouve un cap de roche fort haut qui se nomme la pointe au maquereau vis-à-vis de laquelle il s'y en prend grande quantité ». Par ailleurs, d'autres auteurs, dont J. White, mentionnent que le nom provient d'abord d'un navire dénommé **Le Maquereau**, qui fit naufrage sur la côte.

La graphie de ce toponyme a pris différentes formes au cours des siècles. Soulignons quelques exemples de cette évolution : « Pte aux macreaux » (Père Emmanuel Jumeau, 1685) ; Pte du Mareau » (Thirsisen, 1724) ; « Pte au Mareau » (Bellin, 1754) ; « Ma(-)h(-)el Pt » (capitaine Carver, 1777) ; « Point Maquereau » et « Point Macquereau » (Bouchette, respectivement en 1815 et 1831) ; « Point Macquereau » (Russell, 1847 ; un auteur anonyme, 1895) ; « Point Macquereau » (Coenraets, 1905).

Chaleurs, Baie des

Ce nom de lieu identifie une vaste échancrure limitée au nord par la *Gaspésie*, au sud par le *Nouveau-Brunswick* et à l'est par le *golfe du Saint-Laurent*. C'est à Jacques Cartier que l'on doit le nom de cette entité géographique. En effet, il écrit au mois de juillet 1534 : « Leur terre est en chaleur plus temperée que la terre d'Espaigne [...]. Nous nonmames ladite baye, la *baye de Chaleur* ».

La douceur du climat qui règne dans cette région en été, a également été soulignée dans des écrits postérieurs. Un rapport sur la *mission d'Acadie* rédigé vers le milieu du XVII[e] siècle, et reproduit par le père Pacifique en 1925, note que cette baie : « tire son nom de la fréquence du tonnerre et des chaleurs, qui, en été, y sont très intenses, à raison des hautes montagnes qui resserrent ce bras de la mer ».

À partir du XVII[e] siècle, l'emploi du pluriel soit *Baye de Chaleurs*, *Baye des Chaleurs*, s'impose sur les cartes comme dans les écrits. Samuel de Champlain, par exemple, relate en 1603 ce qui suit : « Passant l'Isle Percée, il y a une baye qui s'appelle la Baye de Chaleurs ». Enfin, dans la **Relation des Jésuites de 1646**, paraît, pour désigner ce rentrant de côte, la forme qui sera usitée en français jusqu'à nos jours, soit *Baie des Chaleurs*.

D'autre part, dans la documentation de langue anglaise, à côté de *Bay of Chaleur* et *Chaleur Bay*, on trouve sporadiquement attestée la traduction *Bay of Heat*. Ainsi, au début du XVII[e] siècle, le géographe anglais et collectionneur de voyages Richard Hakluyt écrit *Bay of Heate* ou *Port of Chaleur* dans son volumineux ouvrage publié en 1600 et intitulé « The third and last volume of the Voyages [...]. Aujourd'hui, cette entité transfrontalière est reconnue officiellement par le Gouvernement fédéral sous la double appellation de *Baie des Chaleurs* et de *Chaleur Bay*

Il faut ajouter en outre que ce rentrant de côte a également été désigné par les Amérindiens. Le père Pacifique écrit en 1928 que le nom micmac de cette baie est « Maoi Pôgtapei », dont le sens est « la baie par excellence ». Pour sa part, Richard Cooney avait relevé en 1832 un autre nom également micmac, soit « Ecketaan Nemaachi » signifiant « mer poissonneuse ».

Bien que le nom donné par Cartier à cette entité géographique ait toujours été en usage, il a néanmoins connu au cours des siècles des variantes graphiques, des traductions, et il est quelquefois entré en concurrence avec d'autres dénominations.

Anse-aux-Gascons

Entre le village de *Port-Daniel* et *Newport*, la localité d'*Anse-aux-Gascons* est comprise dans le canton de *Port-Daniel*. L'anse et les localités d'*Anse-aux-Gascons*, de *Gascons*, de *Gascons-Est* et *Gascons-Ouest* doivent leur nom, selon une étude du ministère de la Voirie « du fait qu'aux premiers temps de la colonie, un vaisseau fit naufrage devant Percé et l'un des matelots, originaire de Gascogne, qui s'était cramponné à une épave, fut ballotté par la mer jusqu'à la baie qui porte aujourd'hui le nom d'Anse-aux-Gascons. En dépit de sa grande faiblesse, le matelot put se rendre au village où des pêcheurs le recueillirent un peu plus tard et lui donnèrent les soins que nécessitait son état. Et à partir de ce moment, la baie où il fut trouvé fut désignée sous le nom d'Anse-aux-Gascons ». De son côté, Carmen Roy signale qu'il s'agit de deux matelots et non d'un seul. Une autre hypothèse de Madame E.A. Boudreau est que le marin naufragé ou déserteur se nomme Gascon.

Les cartographes Russell (1847), Coenraets (1905) et un auteur anonyme (1895) écrivent « Anse au Gascon » au singulier contrairement à son orthographe actuelle.

La paroisse de *Sainte-Germaine-de-l'Anse-aux-Gascons* fait partie de celle de *Port-Daniel* jusqu'en 1898. Ses érections, canonique et civile, datent respectivement de 1899 et 1900. Sainte Germaine, selon Hormisdas Magnan, était originaire de la *Gascogne*; c'est pourquoi la paroisse fut mise sous son patronage.

Harrington, Anse

L'*anse Harrington* évoque le naufrage du **Colborne** en 1838. Selon Paul-Louis Martin et Gilles Rousseau: « On raconte que les plages de l'anse Harrington furent couvertes durant plusieurs jours de tous les trésors du **Colborne** et que ce fut la fête chez les gens de Gascons et de Port-Daniel: chacun récupéra une partie des effets, vins, liqueurs, meubles, coffres, etc. ».

D'après les auteurs de l'ouvrage **Histoire de la Gaspésie**, le **Colborne** aurait coulé en s'écrasant sur les récifs de la *pointe au Maquereau* à l'entrée de la *baie des Chaleurs*: 60 personnes se noyèrent et 400 000 $ de cargaison furent perdus dans la mer.

Le nom officiel du lieu est *Anse à la Loutre*.

Gascons-Ouest

La localité de *Gascons-Ouest*, qui porte ce nom depuis 1928, est également connue sous l'appellation d'*Anse-à-la-Barbe*. Carmen Roy croit que ce toponyme-ci doit son origine au fait qu'un vieillard à longue barbe demeurait autrefois seul dans la petite anse. Le nom s'applique également à une rivière (*rivière de l'Anse à la Barbe*) qui rejoint la mer à cet endroit. Sur sa carte de 1861, le cartographe Russell signale « l'anse à la barbe Brook ».

L'Anse-McInnes

Cette petite localité du canton de *Port-Daniel* conserve la mémoire d'un certain McInnes, pionnier de l'endroit. Sur plusieurs cartes, on peut lire une déformation du nom de famille soit *McInnis* ou encore *McGinnis*.

Port-Daniel

« Et le quart jour dudit moys, jour sainct Martin, ... et entrasmes en une petite baye et conche de terre, toute ouverte devers le su, où il n'y a aulcun abry dudit vant; et la nommames la Conche sainct Martin ». C'est Jacques Cartier qui baptisa « conche sainct Martin » la *baie de Port-Daniel*. Les auteurs du **Dossier toponymique du Bas-Saint-Laurent – Gaspésie** font remarquer que « conche » est un ancien mot français qui signifiait: « Enfoncement du rivage généralement curviligne, dont l'entrée est resserrée. » La désignation « S. Martin » est indiquée sur une carte intitulée « Carte Nova Francia et Canada » en 1597.

Une hypothèse fantaisiste veut que Cartier ayant aperçu cette baie s'écria « Daniel, il y a un port ». Le nom *Port-Daniel* provient plutôt du capitaine Charles Daniel, contemporain de Champlain qui fit plusieurs voyages en *Nouvelle-France*. *Port-Daniel* paraît déjà sur une carte du XVII^e^ siècle, celle d'Emmanuel Jumeau en 1685. C'est le 12 décembre 1696, que le gouverneur Louis de Buade et l'intendant Jean Bochart, concèdent à René d'Eneau « Trois lieus et demie de terre de front, au lieu dit le Port-Daniel... ».

L'appellation « Port Daniel » se maintiendra intacte jusqu'à nos jours, sauf chez le cartographe Thirsisen qui mentionne: « Pon Daniel » sur sa carte de 1724. Ainsi, la désignation « Port Daniel » se retrouve sur les cartes des personnages suivants: Guillaume de l'Isle (1703), Bellin (1754), Le Norwich (1760), Robert Sayer et John Bennett (1775), capitaine Carver (1777), Joseph Bouchette (1815 et 1831) et Russell (1847 et 1861).

Les Micmacs appellent *Port-Daniel*: « Epseneg », terme qui signifie « endroit où l'on se chauffe ». Cette traduction nous vient du père Pacifique.

Le toponyme *Port-Daniel* désigne à la fois quatre localités (*Port-Daniel* ou *Port-Daniel-Station*, *Port-Daniel-Centre*, *Port-Daniel-Est* et *Port-Daniel-Ouest*), deux municipalités de canton (*Port-Daniel-Partie-Est*, érigée en 1855, et *Port-Daniel-Partie-Ouest*, érigée en 1884), un canton érigé en 1839, une baie, une réserve et trois rivières (*rivière Port-Daniel*, *Petite rivière Port-Daniel* et *rivière Port-Daniel du Milieu*).

La paroisse religieuse *Saint-Georges-de-Port-Daniel* est née officiellement en 1860.

Bonaventure

Le nom de cette municipalité régionale de comté, créée en 1981, tire son origine de celui du comté municipal de *Bonaventure*. Ce toponyme se serait imposé dès la fin du XVI[e] siècle. Les auteurs ont vite établi un lien avec le navire baptisé **Bonaventure** qui a sillonné le *golfe du Saint-Laurent* lors d'une expédition de pêche en 1591. En 1601, Levasseur retient le toponyme *Bonne Aventure* pour désigner l'île de ce nom. En 1603, Champlain écrit : « une autre isle... qui s'appelle l'isle de Bonne-adventure ». Malgré ces faits faut-il conclure que le nom du navire est à l'origine de la dénomination de l'île ?

Clemville

Située dans le deuxième rang de la municipalité de *Port-Daniel* dans le canton du même nom, cette localité garderait, selon Carmen Roy, le souvenir de Clem Briand, pionnier de l'endroit.

Marcil

Situé dans la division de recensement de *Bonaventure*, le village de *Marcil* porte un nom qui désigne également un ruisseau et un canton. Ce dernier est proclamé le 25 octobre 1916.

Le toponyme provient du nom de Charles Marcil, député fédéral de *Bonaventure* de 1900 à 1935 et président de la Chambre des Communes.

Shigawake

Cette agglomération a été détachée de la paroisse de *Saint-Godefroi* et constituée en municipalité en 1924. La municipalité porte le même nom que celui de la rivière qui traverse le canton de *Hope*.

Le toponyme « Shigawake » serait, selon Eugène Rouillard, un mot micmac qui signifie « pays du soleil levant ». D'après Hormisdas Magnan, les Micmacs, qui ont toujours le mot juste pour désigner un endroit, descendaient cette rivière pour aller à la *baie des Chaleurs*, qui est au soleil levant.

Le père Pacifique utilise le terme « Sigoeg », qu'il traduit par « ruisseau Shigawake ou Shigawage, anciennement Chigouac », pour désigner cet endroit. Il devient « Chigouac » chez Thomas Pye en 1866 et J.M. Lemoyne en 1878. Et sur la carte d'un auteur anonyme de 1895, on peut lire : « Ruis. Shigawage » et « Riv. Shigawage ».

Saint-Godefroi

Cette localité établie entre *Hope-Town* et *Shigawake*, a été peuplée à partir du milieu du XIX[e] siècle. Le nom de *Saint-Godefroi*, rattaché aussi à une municipalité de canton, rappellerait le nom de la paroisse religieuse, érigée en 1873, sous le vocable de *Saint-Godefroi*. Cette paroisse devait porter le nom de *Saint-Épiphane*, mais pour la différencier d'une autre paroisse du *Témiscouata* portant déjà ce nom, on lui donna celui de *Saint-Godefroi*, « évêque dont la fête se célèbre le huit novembre », d'après le martyrologe romain. Ce nom est choisi en l'honneur de Charles Godefroi Fournier, considéré d'après un document non officiel comme le fondateur de la paroisse ». Cette version est tirée de l'**Album souvenir du centenaire de Saint-Godefroi en 1973**. On retrouve « St-Epiphanie » sur la carte d'un auteur inconnu en 1895.

Isaïe Nantais, secrétaire de l'ancienne Commission de géographie du Québec (aujourd'hui la Commission de toponymie) écrit à L.B. Skinner, secrétaire de la commission canadienne des noms géographique, le 28 décembre 1953 : « C'est Saint-Godefroy ou, en abrégé St-Godefroy qu'il faudrait écrire. Et cela, non seulement pour se conformer à l'orthographe française, mais également pour se mettre d'accord avec les textes légaux. Il s'agit ici d'une municipalité de canton, ayant pris le nom d'une paroisse qui avait été placée sous le patronage de Saint Godefroy (...) ». Cette forme orthographique est aussi utilisée par Paul-Louis Martin et Gilles Rousseau dans l'itinéraire culturel **La Gaspésie de Miguasha à Percé**.

Nouvelle, Rivière

Cette rivière prend sa source dans le *lac Noir* et va se déverser dans un barachois à l'extrémité est de *Hope-Town*. Selon ce qu'en dit Isaïe Nantais en 1953 : « Localement, ce cours d'eau est connu sous le nom de Nouvelle, comme en fait foi le bureau de poste dit : Rivière-Nouvelle ; mais il est également connu sous le nom de Paspébiac, comme en fait foi un ex-bureau de poste dit Rivière-Paspébiac. Nous préférerions, dans le cas présent, que la rivière prenne définitivement le nom de Paspébiac pour éviter la confusion : car à une cinquantaine de milles à l'ouest de celle-ci, se trouve une rivière beaucoup plus grande et mieux connue qui porte le nom de Nouvelle déjà. Le bureau de poste dit Rivière-Nouvelle est le seul obstacle qui nous empêche d'appliquer ici le nom de Pasbébiac à la rivière ».

Actuellement, ce cours d'eau porte encore le nom de *Rivière Nouvelle*. Cette désignation est aussi attribuée à l'un de ses affluents, la *rivière Nouvelle Nord*. Par contre, le bureau de poste *Rivière-Nouvelle* n'existe plus, mais il existe une localité du nom de *Rivière-Paspébiac*.

« R Nouvelle » fut utilisé sur la carte d'Emmanuel Jumeau en 1685. Sur les cartes anglaises, on retrouve « Lower Rr Nouvelle » (Bouchette, 1815 et 1831), « East Nouvelle R. » (Russell, 1847) et « River Nouvelle » (Russell, 1861).

Hope-Town

Cette municipalité, située dans les limites du canton du même nom, proclamé le 17 septembre 1920, porterait le nom du colonel Henry Hope, lieutenant-gouverneur de la province de *Québec* en 1786. Cependant les informateurs de Carmen Roy mentionnent le nom de Donald Ross, pionnier de l'endroit (avec la famille Mc Rae, de même origine que ce dernier) qui était venu d'*Europe* comme soldat au service du général Wolfe. « Devenu veuf, et pris d'une grande nostalgie, il sculpta un jour sur l'écorce d'un gros pin (aujourd'hui au centre du cimetière) situé près de sa demeure, le nom Hope Town, celui de sa ville natale, en Écosse. Et le nom resta à l'endroit ».

Hope-Est avait été érigée en municipalité en 1936, pour devenir *Hope-Town* en 1953.

Cox

Canton de la division de recensement de *Bonaventure*, proclamé le 1er janvier 1842, en mémoire de Nicholas Cox, lieutenant-gouverneur de *Gaspé* en 1789 et surintendant des pêcheries du *Labrador*.

Paspébiac

La compagnie Charles Robin s'installe au *barachois de Paspébiac* en 1766. Perçu comme un port naturel, *Paspébiac* devient aussitôt l'une des principales plate-formes commerciales de la *Gaspésie*.

Les Micmacs auraient donné le nom d'« Ipsigiag » selon le père Pacifique, pour désigner ce point stratégique de ralliement pour les canots qui montaient de *Gaspé* à *Ristigouche*. Le terme « ipsigiag » signifierait « barachois ». D'après Carmen Roy et Hormisdas Magnan, le père Pacifique utiliserait aussi le nom micmac « Pipsiquiak » qui veut dire « batture fendue ». De son côté, Eugène Rouillard reprend le terme « ipsigiag » précédé de « papgeg », « papgeg ipsigiag », qui signifie « échancrure d'en bas », par allusion au barachois. En 1891, monseigneur Guay faisait dériver le nom « Paspébiac » de « Epelgiak », « pointe qui avance ». Quant à l'abbé Chouinard, il écrivait: « Le mot signifie en langue micmaque: « Pointe d'arrêt, d'après information prise au chef ou interprète Sam Sook, vieillard parlant trois langues ».

Concédée le 10 novembre 1707 à Pierre Haymar, la *seigneurie de Paspébiac* aurait vu son nom orthographié, aux dires d'Eugène Rouillard, « Passépebiat ». Tout comme sur ce document écrit, la forme orthographique de *Paspébiac* varie sur les cartes géographiques. La carte du père Emmanuel Jumeau de 1685 indique la « Pte Pepchidiak ». En 1724, le cartographe Thirsisen signale « qui paffe pebiac ». Sur la carte de Bellin de 1754, on localise « Pointe Pepchidiack ». Déjà en 1831, on désigne *Paspébiac* sous sa forme actuelle.

Le toponyme *Paspébiac* s'applique ici à la municipalité érigée en 1877 dans le canton de *Cox*. De plus, de nombreuses entités géographiques empruntent ce nom: une municipalité (*Paspébiac-Ouest*), deux localités (*Paspébiac-Est et Rivière-Pasbébiac*), une baie, une plage et une pointe.

La paroisse de *Notre-Dame-de-Paspébiac*, érigée canoniquement en 1860, comprenait aussi les paroisses actuelles de *Saint-Godefroi* et *Saint-Pie-X*. La paroisse de *Saint-Godefroi* s'en est détachée en 1875 et celle de *Saint-Pie-X*, en 1958.

Les habitants de *Paspébiac* s'appellent des Paspébiaciens, iennes.

New-Carlisle

Le toponyme *New-Carlisle* rappelle le nom d'une ancienne ville d'*Angleterre* qui faisait partie du comté de *Northumberland*. L'appellation *New-Carlisle* semble dater du début du XIXe siècle. On retrouve l'endroit dûment nommé *New-Carlisle* sur les cartes de Joseph Bouchette en 1815 et 1831 et de Russell en 1847 et 1861.

Auparavant, seule la pointe à proximité de l'anse apparaît sur les cartes et la dénomination en est « Péchidiachique ». Ce toponyme apparaît sur les tracés de quelques cartographes: le père Emmanuel Jumeau (Pte Pepichidouchick », 1685); Bellin (« Pointe Péchidiachique », 1754); Robert Sayer et

John Bennett (« (-)echidiachique Pt », 1775). Nicolas Denys (1672) auraient également parlé de « Little Pepchediach » pour identifier cette pointe. Le père Pacifique croit que l'expression utilisée par les Micmacs pour indiquer la pointe serait « Ipsigiatjg », correspondant à « pointe Bonaventure, petit Pasbébiac ». L'emplacement même de *New-Carlisle* serait « Antagoetjoitog », signifiant « chez le nègre ». Carmen Roy ajoute que l'expression « chez le nègre » serait postérieure à la Conquête.

La paroisse religieuse est fondée en 1885 sous le vocable de *Saint-Étienne-de-New-Carlisle*. Pierre-Georges Roy indique que le patronage de saint Étienne fut donné en mémoire d'Étienne Martel, un des premiers colons de la localité.

À présent, le spécifique *New-Carlisle* s'applique à quatre entités géographiques soit une municipalité érigée en 1877, une pointe (*Pointe de New-Carlisle*) et à deux localités (*New Carlisle East et New Carlisle West*).

Fauvel

Un canton et une localité du canton de *Cox* ont adopté le toponyme *Fauvel*. Carmen Roy en dit que « c'est un petit établissement nègre », en souvenir peut-être de la présence de Noirs à cet endroit. Par ailleurs, il semble que le nom soit associé à la mémoire de William LeBoutillier Fauvel (1850-1897). Son père, John Fauvel, qui devient juge de paix, épousa Henriette-Marie LeBoutillier, fille d'un marchand riche jersiais. C'est à *Percé* que naît William le 5 janvier 1850. Plus tard, il devient marchand et propriétaire de vaisseaux, tout en cumulant le poste de gérant de la Compagnie LeBoutillier Brothers pour la province de *Québec*. Il occupe également les postes de maire de *New-Carlisle*, de président de la Société d'agriculture du comté de *Bonaventure* et de député aux Communes pour le comté de *Bonaventure* à l'élection de 1890. Il est mort le 8 février 1897.

Hamilton

Canton de la division de recensement de *Bonaventure* proclamé le 1er janvier 1842. Son nom rappelle la mémoire du colonel Henri Hamilton, administrateur du *Canada* pendant l'absence du gouverneur Haldimand.

Bonaventure

Berceau de l'établissement acadien dans la *baie des Chaleurs*, le village de *Bonaventure* connaît un développement important à partir de 1755. Chassées de *Beaubassin*, en *Nouvelle-Écosse*, des familles acadiennes viennent s'installer dans la région et construisent leur première chapelle vers 1760. Les terres bien drainées par l'imposante *rivière Bonaventure* et ses affluents ont permis le développement de l'agriculture dans cette région de la *baie des Chaleurs*.

L'appellation Bonaventure a d'abord été attribuée à l'*île Bonaventure* à proximité de *Percé*. Plusieurs propositions sont avancées pour expliquer l'origine de ce toponyme. D'aucuns croient qu'il rappelle le souvenir du bateau **Bonaventure** qui a conduit les Français La Court Pré Ravillon et Grand Pré aux *îles Ramées* (*îles de la Madeleine*) en 1591. D'autres pensent qu'il est relié au passage du père Bonaventure Charpentier, dans la région, un vieux missionnaire franciscain venu de *Miramichi*. Par ailleurs, quelques-uns avancent que le toponyme *Bonaventure* rend hommage au sieur Denys de Bonaventure, titulaire de l'*Acadie* en 1705 et 1706. De son côté, le Frère A. Bernard soutient que *Bonaventure* en langue micmacque se traduit par « ouagamette » signifiant « eau claire ». Quoi qu'il en soit, une paroisse y est créée en 1860 et érigée en 1861, sous le nom de *Saint-Bonaventure-d'Hamilton* dans lequel « Bonaventure » rappelle la rivière et « Hamilton » (c1734-1796), le canton. Ce dernier spécifique rend hommage au colonel Henry Hamilton, un des lieutenants du général Amherst qui fut également lieutenant-gouverneur de la province de *Québec* entre 1782 et 1785.

À présent, le toponyme *Bonaventure* s'applique à huit entités géographiques : une division de recensement, une municipalité, une gare, une rivière qui se divise en deux branches (la *rivière Bonaventure Est* et la *rivière Bonaventure Ouest*), un autre cours d'eau (*Petite rivière Bonaventure*) et une localité (*Bonaventure-Est*). Le gentilé retenu par les habitants de *Bonaventure* est Bonaventurien, ienne.

Saint-Siméon

Cette municipalité de paroisse, dont l'érection canonique remonte à 1869, est localisée entre *Caplan* et *Bonaventure*. Le territoire de cette paroisse fait partie du canton d'*Hamilton*. Détachée de la paroisse de *Saint-Bonaventure* en 1914, *Saint-Siméon* portait alors, selon Carmen Roy, le nom de « Petit-Bonaventure ».

Le vocable « Saint-Siméon » lui aurait été donné, selon Carmen Roy, en mémoire du jour de l'inauguration de la paroisse, soit le 18 février, fête de saint Siméon.

« Pigtôgetjitjg » disaient les Micmacs pour désigner *Saint-Siméon*. Ce terme signifie « arronai ».

Ce toponyme s'applique aussi à trois localités: *Saint-Siméon-de-Bonaventure*, *Saint-Siméon-Est* et *Saint-Siméon-Ouest*.

Ruisseau-Leblanc

Située entre *Saint-Siméon* et *Bonaventure*, la petite localité de *Ruisseau-Leblanc* dans le canton d'*Hamilton* s'est inspiré du nom d'un résident de l'endroit pour déterminer son toponyme. Sans le traduire, le père Pacifique indique que les Micmacs dénommaient l'endroit « Gonteo Gagapitg ».
« Ruisseau Leblanc » apparaît sur la carte d'un auteur anonyme de 1895 et sur celle de Coenraets en 1905.

Caplan

Cette municipalité, située à l'est de *New-Richmond* dans le canton d'*Hamilton*, aurait d'abord porté le nom micmac « Gaplantjitjg » ou « Petit Caplan » qui signifie « poisson » comme l'atteste le père Pacifique. La *rivière Caplan*, orthographiée « Capelan » dans le **Dictionnaire des Rivières et des Lacs de la province de Québec**, traverse la municipalité de *Caplan* et tirerait son nom d'un petit poisson de mer qui sert d'appât pour pêcher la morue. Ce petit poisson, d'après la monographie de *Caplan*, appartiendrait à la famille des gamidés et ressemblerait étrangement à l'éperlan qui abonde dans la *baie des Chaleurs*.

Mais il existe aussi deux autres hypothèses relatives à ce nom. La première stipule que, le nom « Caplan » remonte aux premiers explorateurs habitant *Carleton*, qui en visitant l'endroit, rencontrèrent un chasseur indien nommé John Kaplan (selon la monographie de Caplan), John Capland (selon Antoine Bernard et Alfred Pelland), John Caplan (selon Carmen Roy et ministère de la Voirie) et Jean Caplan (selon Pierre-Georges Roy, Paul-Louis Martin et Gilles Rousseau). Quant à la deuxième, elle veut que les premiers colons anglais domiciliés dans la région aient désigné la falaise par l'expression « Cape Land ». La difficulté rencontrée par les premiers colons français dans la prononciation de ce mot entraîna les modifications suivantes: on écrivit d'abord « Cap Land », ensuite « Capland » pour finalement en arriver à « Caplan ».

La municipalité de *Caplan*, érigée le 1er janvier 1875, comprend les localités de *Caplan-Ouest* et de *Rivière-Caplan* dont le bureau de poste du même nom a été fermé en mars 1951.

D'après Hormisdas Magnan, la paroisse fut mise sous le patronage de saint Charles Borromée en l'honneur de monseigneur Charles-François Baillargeon, archevêque de *Québec*, qui avait érigé ce territoire en mission.

Saint-Charles-de-Caplan a été érigée canoniquement le 5 août 1872 et civilement le 20 décembre 1872. Le gentilé retenu par les habitants de *Caplan* est Caplinois et Caplinoise.

Black Cape

Cette localité située à l'est de *New-Richmond* tire son origine de la couleur de sa falaise composée de roches sédimentaires sombres et d'intrusions d'origine volcanique.

Les Micmacs nommèrent cet endroit « Magtaoapsgeg Gisna Magtôpsgeg ». C'est à partir du début du XIXe siècle que l'on rencontre « Black Cape » sur les cartes de Joseph Bouchette (1815, 1831) et Russell (1847, 1861). Le toponyme *Black Cape* a été traduit par « Les Caps Noirs » sur une carte de 1895 et « Cap Noir » sur celle de Coenraets en 1905.

New-Richmond

La ville de *New-Richmond*, située à l'embouchure de la *Petite rivière Cascapédia*, a hérité ce nom du duc de Richmond, neuvième gouverneur du *Canada* (1818-1819). En effet, rapporte Antoine Bernard, « les nombreux Écossais établis ici (Grand-Cascapédia) ont appelé New-Richmond le village sis à l'embouchure de Petit-Cascapédia ». À part les Écossais, des familles loyalistes étaient établies dans le secteur de *New-Richmond* depuis 1784. Érigée en municipalité en 1855, ce n'est qu'en 1969 que cette localité obtint son statut de ville.

La dénomination de *New-Richmond* s'applique à un canton, une localité (*New-Richmond-Station*) et à deux hameaux (*New-Richmond-Centre* et *New-Richmond-West*).

Les cartes de Joseph Bouchette de 1815 et 1831 donnent le nom de « Richmond ». Celui-ci a également servi à désigner le canton sur la carte de Drapeau. Celui de « New-Richmond » apparaît sur les cartes de Russell en 1847 et 1861, puis sur celle d'un auteur anonyme en 1895.

La fondation de la paroisse religieuse des *Saints-Anges-de-New-Richmond* remonte à 1860.

Grande-Cascapédia

Cette municipalité érigée en 1929, [illegible]osée majoritairement d'anglophones doit son nom à deux cours d'eau, la *rivière Cascapédia* et la *Petite rivière Cascapédia*, renommées comme rivières à saumon. Les Micmacs appelèrent ces rivières « Gesgapégiag » et « Gesgapegiatjg », qui signifient « rivière qui forme une large nappe d'eau » et « dont le courant devient insensible ». Le nom *Cascapédia* dériverait donc des termes micmacs « kaska », « large » et « pegiag », « rivière ». La *baie de Cascapédia* se traduirait « pôgtapei » en langue micmaque.

La *rivière Cascapédia*, connue sous l'appellation *Grande Cascapédia*, prend sa source dans le *monts Chic-Chocs*, coule à travers les divisions de recensement de *Gaspé*, *Matane* et *Bonaventure* et se déverse dans la *baie des Chaleurs* à environ 7 kilomètres à l'ouest de *New-Richmond*. Cette rivière est la plus grosse et la plus belle de la *Gaspésie*. Pour sa part, la *Petite rivière Cascapédia* se partage en deux bras, la *Petite rivière Cascapédia Est* et la *Petite rivière Cascapédia Ouest*, à une trentaine de kilomètres de son embouchure dans la *baie des Chaleurs* à *New-Richmond*. Elle coule vers l'est, parallèlement à la *Cascapédia*.

Sur les cartes anciennes, on retrouve différentes épellations de ce toponyme: « Grande R.r Cascapédia », « Little R.r Cascapebia » et « Cascapebia Bay » (Bouchette, 1831), « Grand Cascapedia », « Little Cascapedia » et « Cascapédia Harbour » (Russell, 1847), « Bay of Cascapedia », « Grand Cascapédia R. » et « Lit Cascapedia R » (Russell, 1861) et « Baie Cascapediac », « R. Grand Cascapediac » et « R. Petit Cascapediac » (Drapeau, 1863).

Le toponyme *Cascapédia* s'applique aussi à une gare et une réserve de chasse et de pêche, la *réserve de la Petite-Rivière-Cascapédia*. Quant à la *route Cascapédia*, elle est construite depuis 1928 et conduit aux mines de plomb et de zinc de la péninsule gaspésienne.

Avignon

Le nom de cette municipalité régionale de comté constituée en 1981 provient de la ville française du même nom. De ce lieu seraient originaires plusieurs Acadiens établis sur le territoire de cette M.R.C., après leur déportation en 1755. Cette désignation constitue un élément important d'un patrimoine local.

Avignon serait un anthroponyme latin, soit Avennius.

Sauvages, Pointe des

Cette entité géographique située dans le canton de *Maria* semble connue sous ce toponyme depuis la carte de Thirsisen en 1724. Celui-ci l'a désignée sur son tracé sous l'appellation « i des Sauvages ». Un plan de la *rivière Ristigouche* tracé en 1760, (auteur anonyme) indique, quant à lui, « Batterie à Gilibert ou Pointe aux Sauvages ». La même année, Le Norwich signale « Indian P' ». Par la suite, aux siècles suivants, le nom apparaît avec quelques nuances dans l'interprétation: « Indian Point » (Bouchette 1815), « Micmac Village » (Russell 1847), « Indian Lands » (Russell 1861), « Pte des Sauvages » (auteur anonyme, 1895), « Indian Point » (Mill 1901) et « Pointe des Sauvages » (auteur anonyme, 1905).

Peut-être le nom doit-il son origine à la présence d'un campement amérindien à cet endroit? Il apparaît, en tout cas, qu'il a été préservé au cours des siècles. Aujourd'hui, cependant, il a pris la forme de *Pointe des Sauvages*.

Saint-Jules

Située au nord-est de *Maria*, le long de la *rivière Cascapédia*, la municipalité de *Saint-Jules* a été placée sous le vocable de saint Jules, pape et confesseur, dont on célèbre la fête, le 12 avril. L'érection canonique et civile de cette paroisse remonte à 1901.

Le spécifique *Saint-Jules* s'applique également à une localité, *Saint-Jules-de-Cascapédia* aussi connue sous la désignation *Saint-Jules-de-Maria*.

Maria

Le père Pacifique signale que l'emplacement où se trouve maintenant la municipalité de *Maria* était désignée par les indiens Micmacs sous l'appellation de « Gesgapegiag ». Il ne donne cependant aucune traduction de l'expression.

Le toponyme *Maria* rappelle Lady Maria Effingham, épouse de Lord Dorchester, gouverneur général du *Canada* de 1786 à 1796. Bien que le canton n'ait été proclamé officiellement qu'en 1842, la désignation « Maria » apparaît auparavant sur les cartes de Joseph Bouchette en 1815 et 1831. C'est en 1845 que la municipalité du canton de *Maria* est inscrite officiellement. La paroisse religieuse, érigée canoniquement en 1860 et civilement en 1861, prend le nom de *Sainte-Brigitte-de-Maria*.

En 1855, la municipalité de canton de *Maria* sera érigée, et deviendra municipalité en 1977.

La *réserve indienne de Maria* est sise à l'embouchure de la *rivière Cascapédia*. Le père Pacifique estime que vers 1810 la population amérindienne à cet endroit s'élève à environ 100 personnes. En 1901, la mission de *Saint-Louis de France* est attachée à la paroisse de *Saint-Jules-de-Cascapédia*. À la fin de l'année de 1940, cette mission redevient dépendante de la paroisse de *Sainte-Brigitte-de-Maria*.

Le toponyme *Maria* désigne aussi un canton, trois localités (*Maria-Ouest*, *Caps-de-Maria* et *Maria-Est*, aussi connue sous la désignation *Patrickton*), un mont et un ensemble de caps. Les habitants de Maria sont désignés sous le gentilé de Mariens, iennes.

Saint-Joseph, Mont

Derrière *Carleton* s'élève le *mont Saint-Joseph* qui atteint environ 558 mètres de hauteur. Une chapelle a été construite sur ce mont vers 1930 et placée sous l'invocation de saint Joseph, appellation qui a été par la suite transférée au mont.

En 1846, le géologue Logan nous apprend qu'autrefois, le mont était connu sous le nom de « pic de Tracadigache ». Un autre géologue de la même époque, Alcook, le désignait sous le nom « Tracadigash mountain ».

Carleton

Le toponyme désignant cette ville localisée dans le canton du même nom, évoque le troisième gouverneur du *Canada*, Guy Carleton, premier baron de Dorchester (1724-1808). Remplacé par le général Sir Frederick Haldimand, il revient ensuite et gouverne le pays sous le nom de Lord Dorchester de 1786 à 1796. Selon les auteurs de l' **Histoire de la Gaspésie**, ce n'est toutefois que vers 1795 que celui-ci donne son nom à *Tracadièche*. Mais le père Pacifique mentionne que ce changement n'eut lieu que vers 1787.

Ce dernier nous apprend aussi que « Tracadièche » vient du mot micmac « Tlaçatigetjg », qui signifie « petite Tracadie ». Cette partie de la côte fut d'abord colonisée, selon Thomas Pye, par des colons originaires de Tracadie. L'abbé Ferland nomme cet endroit Carleton ou « Tracadigetche ». Eugène Rouillard, en 1906, l'appellera « Tracadicache ».

On rencontre plusieurs variantes de ce terme sur les cartes géographiques: « Pointe Traguariqueche » (Thirsisen, 1724), « Bay and Harbor Traquadigach » (Joseph Bouchette, 1815), « Bay and Harbor of Traguadigach » (Joseph Bouchette, 1831), « Tragadigash » (Russell, 1847), « Tracadigash Bay et Tracadigash » (Russell, 1861), « Tracadeche » (Drapeau, 1863) « B. Tracadigache et pointe Tracadigache » (auteur anonyme, 1895) et « P. Tracadièche » (Coenraets, 1905). La forme *Carleton* est apparue aussi sur les cartes suivantes: Joseph Bouchette en 1815 puis en 1831, Russell en 1847 puis en 1861, Coenraets en 1905. Le *banc de Carleton*, qui désigne un banc de sable, est inscrit « Barachois » sur la carte de Russell en 1861 et sur celle d'un auteur anonyme en 1895.

La dénomination *Carleton* sert à désigner plusieurs entités géographiques: municipalité de canton, gare, canton, banc, havre, mont, trois localités (*Carleton-Centre*, *Carleton-Ouest* et *Carleton-sur-Mer*). La ville est née en 1972 de la fusion de *Carleton*, érigée en 1845, et de *Carleton-sur-Mer*, érigée en 1927.

Lors de l'érection canonique de la paroisse religieuse de *Carleton* en 1860, l'abbé Louis-Joseph Desjardins aurait demandé que celle-ci soit placée sous le patronage de saint Joseph, premier patron de la *Nouvelle-France* en 1624.

Le gentilé ou nom des habitants de *Carleton* est Carletonnais, aise.

Saint-Omer

Située dans le canton de Carleton, la municipalité de paroisse de *Saint-Omer* a vu le jour en 1902. L'ouverture des registres coïncide avec l'érection canonique en 1899 et l'érection civile se produit trois ans plus tard.

Hormisdas Magnan, Alfred Pelland, Antoine Bernard et Carmen Roy prétendent que c'est en l'honneur du desservant fondateur, l'abbé Omer Normandin, curé de *Saint-Joseph-de-Carleton* que les paroissiens ont opté pour le patronage de saint Omer. Le toponyme *Saint-Omer* apparaît sur la carte du comté de *Bonaventure* dessinée par un auteur anonyme en 1905.

De son côté, le père Pacifique indique que l'endroit était surnommé « Gagpesaoegatig » terme micmac, signifiant « rendez-vous des éperlans ».

Drapeau

D'après Carmen Roy, cette localité située à l'est de *Nouvelle* porte ce nom en l'honneur du curé Joseph-Octave Drapeau (1852-1916), desservant de la paroisse *Saint-Jean-l'Évangéliste-de-Nouvelle* entre 1890 et 1916.

Nouvelle, Rivière

La municipalité de *Nouvelle* doit son nom à celui de la rivière qui la traverse avant de se jeter dans la *baie des Chaleurs*. La *rivière Nouvelle* est dénommée ainsi en mémoire du passage, en Gaspésie, du père Henri Nouvel, missionnaire jésuite.

Ce nom « Nouvelle » désigne aussi cinq entités géographiques: un canton proclamé en 1842, un bassin (*bassin de la Rivière Nouvelle*), une localité (*Nouvelle-Ouest*) et une gare (*Nouvelle-West*).

Les Micmacs attribuèrent le terme « Apiamgetjitjg Gisna Apiamgetjoig » au *bassin de la Rivière Nouvelle* et celui de « Tlapatantjitjg » à la rivière elle-même. Ce dernier mot signifierait, selon le père Pacifique, « comme des patates (fond caillouteux) ».

Le cartographe Thirsisen signale « B. de la nouvel » sur sa carte de 1724. Joseph Bouchette utilise les formes anglaises « Grand R. Nouvelle » en 1815 et « Village Little R. Nouvelle » en 1831. De son côté, Russell inscrit « R. Grand Nouvelle », « Little Nouvelle » et « Nouvelle (...) » en 1847. De plus, Justus Sherwood mentionne en 1891 que « Grand Novel is the western extremity of Bay Chaleurs. There is a large body of good land, which the Restigouche Indian claims, as they do all the meadows up the Restigouche River which are the largest and finest I know of in the world ».

La paroisse érigée canoniquement en 1868 et civilement en 1869 prit comme nom *Saint-Jean-l'Évangéliste* pour honorer monseigneur Langevin, premier évêque de *Rimouski*.

La Butte

Située au sud du village de *Nouvelle*, cette localité tirerait son nom, selon André Lavoie, de la forme très arrondie de l'élévation de 125 mètres sur laquelle elle est construite.

Miguasha, Pointe de

Riche d'un gisement fossilifère, la *pointe de Miguasha* s'avance en direction sud-est dans la *baie des Chaleurs*. Le nom de cette longue pointe est une altération du nom indien « Megoâsag », qui signifie « rocher rouge » ou « falaise rouge » en raison de la teinte rougeâtre du sol.

Un plan de l'Hermite en 1724 désigne cette pointe du nom de « Pointe de Coucha », puis sur un autre, « Pointe Plate ». Par contre, Thirsisen, cartographe, nomme l'endroit « Pointe de gouacha » en 1724. Lors de la Conquête anglaise, la *pointe de Miguasha* reçoit d'autres appellations telles « Morne de Barrigton » et « Barrington Bluff » en souvenir de la bataille de *Ristigouche*. Ces noms disparaîssent par la suite.

En 1831, Joseph Bouchette la nomme « Point Nicoucha » et « Point Maguasha » en 1847, puis « Miguache Point » par Russell en 1861 et finalement, « Pointe Megouacha » en 1905 sur une carte anonyme. Aujourd'hui cette pointe est comprise dans les limites de l'ancienne municipalité de *Miguasha*, qui elle-même fait partie de la municipalité de *Nouvelle*. Deux localités sont désignées à partir de ce nom: *Miguasha* et *Miguasha-Ouest*.

Trou-à-Balle, Le

Le Trou-à-Balle, est le nom d'un petit hameau situé sur la rive sud de la *rivière Nouvelle*. D'après André Lavoie, « un habitant de ce lieu, du temps où les paroissiens payaient la dîme en nature, mettait plus de balle que de grain dans les sacs qu'il amenait au curé. Ce dernier, exaspéré par le commerce du roublard, finit par parler en chaire du « trou-à-balle ». Le nom s'est répandu comme une traînée de poudre et est encore aujourd'hui des plus vivants.

Allard

Sise sur la rive nord de la *rivière Nouvelle*, dans le canton du même nom, cette localité est la patrie des Allard. Ce toponyme, selon Bernard Landry de *Nouvelle*, « remonte aux premiers occupants de l'endroit: six frères et un cousin portant tous le nom de Allard ». Un bureau de poste érigé à cet endroit a déjà été désigné sous le nom de *Bureau de poste des Allard*. *Allard* est également connu sous la forme *Village des Allard* (enquête André Lavoie, 1975) et *Village-Allard* (enquête Bonnelly-Dugas, 1980).

Fleurant

Selon le père Pacifique, cette localité, située dans le canton de *Nouvelle*, était appelée autrefois par les Micmacs « Aglasieoegatig » signifiant « colonie anglaise ». Il ajoute que l'anse à l'ouest de la *pointe à Fleurant* se nommait en 1760, « bas-fond de Dorsetshire », du nom d'un des bateaux du commodore Byron lors de la bataille de *Ristigouche*, qui eut lieu cette année-là. Un cours d'eau qui se déverse dans l'anse est inspiré de la même époque et s'appelle « Ruiss. des Anglais ».

Escuminac

Cette municipalité s'est développée sur les bords de la *rivière Escuminac* dans le canton de *Nouvelle*. Le mot « Escuminac » serait une corruption du terme micmac « Esgomenag » qui désignerait la *pointe d'Escuminac* et qui signifierait « poste d'observation ». De la pointe, le terme est passé à la municipalité. À l'origine, en 1907, la municipalité portait le nom de *Partie-Sud-Ouest-de-Nouvelle-et-Shoolbred*. En 1912, son nom sera changé pour celui d'*Escuminac*.

Ce terme est orthographié de diverses manières sur les documents cartographiques suivants: « Semenac R » (Bouchette, 1815), « Semenac » (Bouchette, 1831), « Mt. Scaumenac » (1845), « R. Scamanac » (russell, 1847), « Riv. Escouminac », « R est Scouminac » et « R ouest Scoumenac » (auteur anonyme, 1895).

La Commission de géographie du Québec, avait décidé, en 1918, que cette rivière s'appellerait « Scaumenac ». Mais une autre dénomination *Rivière Escuminac* remplace actuellement ce nom choisi.

L'appellation *Escuminac* sert aussi à désigner une baie (*baie d'Escuminac*), un mont, un affluent de la *rivière Escuminac* (*rivière Escuminac Nord*), un lieu-dit (*Escuminac-Glen*), une localité (*Escuminac-Nord*) et deux hameaux (*Escuminac-East* et *Escuminac-Flats*).

La mission d'*Escuminac*, placée sous le vocable de Marie-Médiatrice, relève de la cure de *Pointe-à-la-Garde*.

Pointe-à-la-Garde

La petite localité de *Pointe-à-la-Garde*, située dans le canton de *Nouvelle*, est un des points stratégiques de la fameuse bataille de *Ristigouche* en 1760. Cette pointe, selon le père Pacifique, a pris ce toponyme parce que l'endroit permettait de surveiller toute la *baie des Chaleurs*. Dans un autre ouvrage, le même auteur indique que la *pointe à la Garde* doit son nom à Donat de la Garde, second sur le bateau de Dangeac qui arrêta la flotte du capitaine John Byron durant six jours. Cependant, les auteurs d'**Histoire de la Gaspésie** prétendent que c'est plutôt le capitaine de la Vallière qui aurait commandé l'endroit lors de la bataille: « Le 26 ou le 27 juin, la batterie (*Pointe-à-la-Garde*) est prête. D'Angeve y place 60 soldats, 100 Acadiens et quelques indiens sous le commandement du Capitaine de la Vallière ». Le sieur Donat de la Garde n'est même pas cité durant tout le déroulement de la bataille. Il subsiste donc des imprécisions quant à l'origine du toponyme.

Quoi qu'il en soit, en 1760, après la Conquête, on suggéra de rebaptiser l'endroit du nom de « Byron Point », en l'honneur du commodore John Byron qui était le grand vainqueur de la bataille de *Ristigouche*. C'est cependant le nom français de *Pointe-à-la-Garde* qui sortit victorieux de cet affrontement toponymique. On retrouve le nom « Pte à la Garde » sur les cartes de Russell en 1847 et en 1861, celles de deux auteurs anonymes respectivement en 1895 et en 1905.

Le père Pacifique indique également que les Micmacs appelaient l'endroit « logtjigtogoating », signifiant « point de départ ».

En 1897, une mission répondant au vocable de *Saint-Antoine-de-Padoue* fut créée. À cette époque, *Pointe-à-la-Garde* constituait le bureau de poste de la paroisse religieuse.

Batterie, Pointe à la

Sise dans le canton de *Mann*, à environ trois kilomètres de *Pointe-à-la-Garde*, la *pointe à la Batterie* rappelle sans doute un épisode de la bataille de *Ristigouche* livrée du 23 juin au 3 juillet 1760. Cette dernière constitue le dernier combat sanglant de la Guerre de Sept Ans en *Amérique du Nord*.

Plusieurs ambiguïtés ressortent quant à l'origine du toponyme. Certains auteurs comme le père Pacifique laissent entendre que la *pointe à la Batterie* aurait reçu son nom au moment de la bataille de *Ristigouche*: « Les troupes se trouvant à bord (il ne restait que 200 hommes) et l'équipage de trois navires débarquèrent et construisirent une batterie sur cette pointe qui défendait le passage. Elle a été nommée et s'appelle encore Pointe-à-la-Batterie ». De son côté, Carmen Roy indiquera que *Pointe-à-la-Batterie* est « un point stratégique de la bataille qui, en 1760, eut lieu entre Français et Anglais » sans spécifier le rôle joué par cette pointe.

Selon les auteurs d' **Histoire de la Gaspésie**, la batterie dûment constituée pour la bataille de *Ristigouche*, se situe à *Pointe-à-la-Garde* et non à la *pointe à la Batterie*. Ce dernier endroit semble jouer un rôle plutôt secondaire durant le combat. Il aurait accueilli les fugitifs de la goélette conduite par le sieur Lavary LeRoy, qui fut mis en déroute par un vaisseau de la marine royale britannique nommé **Le Fame**: « LeRoy échoue sa goélette et regagne la Pointe-à-la-Batterie par les bois ».

En 1760, il semble que les conquérants nommèrent l'endroit « Fame Point » en souvenir du bateau qui y avait connu une victoire. Il semble que le nom n'ait pas su s'imposer puisqu'on retrouve l'expression « Battery Point » sur plusieurs cartes du XIX^e^ siècle. Mentionnons celles de Russell (1847 et 1861), d'un auteur anonyme (1895) et de Fafard (1899).

Le père Pacifique précise, en outre, que les Micmacs utilisaient un toponyme descriptif pour désigner cet endroit: « Gonteoeteg » signifiant « là où il y a un roc ».

Une étude du ministère de la Voirie publiée en 1930 raconte une anecdote amusante sur la *pointe à la Batterie*. Suite à la bataille de 1760, de nombreux artefacts furent rejetés au pied de la falaise. Des chercheurs de trésors ont espéré, pendant longtemps, y découvrir des objets précieux ayant appartenu à de riches Français contraints d'abandonner les places fortifiées et qui auraient enfoui leur fortune à cet endroit: « De nos jours encore, on peut voir les traces des excavations faites par les chercheurs de trésors ».

Oak Bay

C'est la baie qui a donné son nom à cette localité sise dans le canton de *Mann*. D'origine anglaise, cette désignation s'inspire de la flore. D'après Carmen Roy, cette baie est couverte de chênes. Les Micmacs nommèrent « Baie du Chêne » ou « Oak Bay », « Ogtjogomg », qui signifie, selon le père Pacifique, « tronc d'arbre ».

Le cartographe Russell inscrit « Oak Pt » sur ses cartes de 1847 et de 1861. La carte d'un auteur anonyme en 1895 mentionne « P. au chêne ».

Cette dénomination sert à désigner un bureau de poste, *Oak Bay Mills* et une baie, *Baie du Chêne*.

Pointe-à-la-Croix

Située sur la rive sud de la *rivière Ristigouche*, en face de *Campbellton*, cette municipalité aurait été appelée par les Micmacs « Mosgolatjitjg gisna Mosgoleg », qui signifierait « la rivière qui serpente fait un coude régulier ». Après la conquête anglaise, le père Pacifique mentionne deux autres désignations: « Repulse Pt » et « Pleasant Point ».

Chef-lieu du canton de *Mann*, on utilisait surtout le toponyme anglais « Cross Point », en référence à la croix érigée sur cette pointe.

En 1970, la Commission de géographie du Québec adopte le toponyme *Pointe-à-la-Croix* pour la dénomination de la corporation municipale.

L'érection canonique de la paroisse de *Sainte-Hélène-de-Pointe-à-la-Croix* remonte à 1972.

Mann

Le village de *Mann* est situé à une quinzaine de kilomètres à l'est de *Ristigouche*. *Mann* désigne également une rivière et un canton. Il rappelle le souvenir du loyaliste Isaac Mann qui, en 1788, possédait de grandes concessions de terres dans cette région.

Mann apparaît sur certaines cartes du XIX^e^ siècle, soit celle de Joseph Bouchette en 1831, celle de Russell en 1861 et celle de Drapeau en 1863. Au début du XX^e^ siècle, Coenraets le mentionne sur sa carte.

Une grande route inférieure: La vallée de la Matapédia

À moins qu'il n'ait déjà opté pour la route de la Cascapédia qui va de New-Richmond et Grand-Cascapédia à Sainte-Anne-des-Monts par les Chic-Chocs, c'est par la vallée de la Matapédia que le voyageur pourra quitter les abords de la baie Escuminac et de la rivière Ristigouche pour rejoindre le littoral du Saint-Laurent. Connue depuis le XVII[e] siècle, on y concédera même une seigneurie, sans que seigneurs ni vassaux n'y viennent jamais. Cette grande route intérieure tire son origine d'un antique sentier amérindien, qui allait de la rivière Mitis au lac Matapédia puis de là, jusqu'à l'embouchure de la rivière Ristigouche. Mais ce n'est qu'en 1832 qu'on y ouvre le premier chemin, à l'instigation du gouverneur Kempt, qui le jugeait moins exposé aux attaques américaines que le chemin du Grand-Portage au Témiscouata. Vite devenu désuet, il sera remplacé, après 1857, par le chemin Matapédia, le long duquel s'installent bientôt quelques familles, tenancières de relais.

Les premiers vrais développements viendront plus tard, avec la construction de l'« Intercolonial Railroad », qui occupe plus de 4 000 ouvriers en 1872-1873. Complétée en 1876, elle favorise l'apparition, le long de son parcours, d'immenses scieries qui, à leur tour, encouragent un vaste mouvement d'immigration. Entre 1880 et 1930, la population passe de 1 600 habitants à près de 24 000, ce qui nécessite la création de 17 nouvelles paroisses placées pour la plupart sous le patronage des saints.

La toponymie de la région traduit, d'ailleurs, cette évolution: aux anciens vocables indigènes s'ajoutent désormais ceux de l'église, témoins d'une sédentarité nouvelle que l'on espère centrer sur l'agriculture. Mais l'environnement ne s'y prête qu'à demi, aussi la région conservera-t-elle, pendant longtemps encore, sa vocation forestière.

Ristigouche

Plusieurs entités géographiques sont rattachées au spécifique *Ristigouche*. D'abord, on retrouve un canton, deux municipalités de canton (*Ristigouche* et *Ristigouche-Partie-Sud-Est*), une rivière et une réserve écologique créée en 1983. Une localité et une réserve indienne sont identifiées sous l'appellation de *Restigouche*.

Les auteurs s'entendent pour dire que le vocable « Ristigouche » ou « Restigouche » provient de la langue micmaque. Cependant, plusieurs hypothèses sont avancées quant à sa signification. Citons d'abord la version du père Pacifique, qui demeurera la plus répandue par la suite. L'expression de départ serait « listogotjg »: « Ce nom a été donné à la rivière et à toute la région par l'ancien chef Tonel (Tonnerre) en souvenir de l'extermination d'un parti iroquois, dont il avait donné le signal par ce cri: « Listo gotj », désobéis à ton père ». Le père Pacifique ajoute que la réserve était autrefois de l'autre côté de la rivière et aurait changé de rive suite à la recommandation de l'abbé Maillard en 1745.

Alfred Pelland, en 1914, et Antoine Bernard, en 1925, rapportent que *Ristigouche* signifierait « longue guerre » ou encore « grande querelle de l'écureuil ». Il rappellerait une série de batailles entre les Micmacs et les Iroquois au terme desquelles ces derniers furent définitivement chassés de la *baie des Chaleurs*.

Par ailleurs, le père P.-F. Bourgeois, ancien professeur à l'université Saint-Joseph du *Nouveau-Brunswick*, croit plutôt que ce terme « Lust-a-gooch » se traduit par « rivière aux cinq branches » ou « branches nombreuses ».

Cette longue rivière, de plus de 170 kilomètres, qui remonte presqu'aux confins de la *rivière Saint-Jean* au *Nouveau-Brunswick*, est une voie de communication fréquentée depuis des temps immémoriaux. Le volume intitulé, **La Gaspésie; histoire, légendes, ressources, beautés**, publié en 1935 par le ministère de la Voirie, rappelle qu'une mission est fondée vers 1620 par le récollet Sébastien ou Bernardin. Durant le XVII[e] siècle, *Ristigouche* sera souligné par Denys de Honfleur en 1672 et par monseigneur de Saint-Vallier en 1688.

Bien que Hormisdas Magnan écrive que la fondation de la mission remonte à 1745, Thirsisen avait inscrit « R. de Riftigouche » sur sa carte de 1724.

L'histoire nous transporte ensuite en 1760, au moment où se déroule la bataille de *Ristigouche*. La rivière fut alors le théâtre du dernier combat sanglant entre les Français et les Anglais en *Amérique du Nord*. Plusieurs cartographes signalent: « Ristigouche Harbour » (Le Norwich en 1760); « Ristigouche » (un auteur anonyme de 1760); « Ristigouchi » (John Allan Carter en 1760); « Entrance of Ristigouche »

(Sayer et Bennett en 1775); « Ristigouche R. » (capitaine Carver en 1777). Durant le XIX^e^ siècle, la rivière, et canton de *Ristigouche* apparaîtront sur les cartes de Bouchette en 1815 et 1831, de Russell en 1847 et 1861, de S. Drapeau en 1863, d'un auteur inconnu en 1895 et de F.X. Fafard en 1899.

La paroisse religieuse a été fondée en 1845 sous le vocable de *Sainte-Anne-de-Ristigouche*. Selon le père Pacifique, cité par Hormisdas Magnan: « La mission de Restigouche a été mise sous le patronage de la grande thaumaturge pour permettre aux micmacs, qui ont toujours eu une grande dévotion à Sainte-Anne, de l'honorer chez-eux ».

Drapeau, en 1863, et Coenraets, en 1905, inscriront respectivement « St-Anne » et « Mission St-Anne » sur leur carte.

Kempt, Chemin

Au début du XIX^e^ siècle, aucune route praticable ne relie la *Gaspésie* au reste du *Québec*. Malgré de nombreux rapports successifs faisant la démonstration de la nécessité de routes en *Gaspésie*, aucun projet n'aboutit à du concret.

Il faudra attendre jusqu'en 1830 pour qu'une route carossable relie *Métis* (le *chemin du Roy* y arrive en 1824) à la *rivière Ristigouche*. Elle prend le nom de *Chemin Kempt* en l'honneur de James Kempt, alors gouverneur du *Canada*.

Selon le père Le Jeune, sir James Kempt (1764-1854) fut officier supérieur dans l'armée, lieutenant-gouverneur de la *Nouvelle-Écosse* et gouverneur du *Canada* de 1828 à 1830.

Le tracé du chemin reprenait les efforts de l'arpenteur Joseph Bouchette, qui avait déjà exploré la région au début du XIX^e^ siècle, à la demande du gouvernement. Ce dernier craignait une nouvelle invasion américaine et voulait établir une route militaire entre *Métis* et le *Nouveau-Brunswick*. Le projet, à l'époque, n'avait eu aucune suite.

Le couloir naturel de la *Matapédia* attira également l'attention de sir James Kempt, arrivé au pays en 1828 pour remplacer Dalhousie. En 1829, il charge l'ingénieur William McDonald et l'arpenteur Fournier d'analyser le dossier. Après une exploration plus sérieuse, ceux-ci entreprennent le tracé d'une route de 165 kilomètres allant de *Métis* à la *rivière Ristigouche*. Commencé en 1830, sous la surveillance de McDonald et du major Wolfe, le *chemin Kempt* (du nom de son initiateur) est terminé en 1832 et sa construction aura coûté 30 000 $.

Mission, Pointe de la

Selon le père Pacifique, les Micmacs appelaient cette pointe « Ogôntjenatjitjg », signifiant « petite élévation derrière laquelle on peut se cacher ». Plusieurs cartographes du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle la mentionnent: Joseph Bouchette (« Indian Village Mission », 1831); Russell (« Pt Mission », 1861); Fafard (« Mission Pt », 1899); Coenraets (« P. à la mission », 1905); David W. Mill (« Mission Point » en 1907).

Sellarsville

Les Micmacs donnèrent le nom « Solieoliegotitjg », qui signifie « où se trouve de l'argent », à ce hameau du canton de *Ristigouche*. *Sellarsville* est le nom de la gare et du bureau de poste de la *mission l'Immaculée-Conception*. Ce nom rappellerait, selon Hormisdas Magnan, la mémoire de l'ancien maître de poste de la localité.

Matapédia

La majorité des auteurs reconnaissent que le nom *Matapédia* est d'origine micmaque. Il provient de l'évolution du nom « Matapegiag », qui signifie en langue micmaque « jonction de rivières »; les racines étant « mata », « jonction » et « Pegrag », « rivière ». Pour le père Joseph Guinard, l'endroit où les rivières *Matapédia* et *Ristigouche* s'unissent est appelé « jonction des eaux ». Ce toponyme est consigné dans des documents du XVII^e^ siècle et a connu un bon nombre de variantes orthographiques dont « Matapediach », « Matapediac », « Matapedia » et « Matapeguia ».

Pour d'autres auteurs, la signification est différente. En 1883, Hamel, un explorateur de la région gaspésienne, écrit « Matapediac » et mentionne que cette appellation signifie « volume d'eau qui descend d'une grande mare ». F.H. Baeldeley raconte que la racine « Matapégiag » signifie « rivière musicale », nommée ainsi à cause des sons particuliers que fait le vent dans les ravins et à travers la cime des arbres qui croissent sur ses bords.

Aujourd'hui, le toponyme *Matapédia* désigne une division de recensement, une municipalité, une localité, une rivière, un lac et un canton. Ce dernier fut proclamé le 1^er^ janvier 1842. En 1860, la paroisse religieuse est érigée sous le nom de *Saint-Laurent-de-Matapédia*.

On retrouve le nom dès le 26 mai 1694, au moment où le « lac matapediach » est concédé à Jean Bochard, intendant de Nicolas Joseph Damour. Par la suite, il apparaît sur les cartes de Bouchette en 1815, Russell en 1847 et 1861, Drapeau en 1863 et 1865 et Coenraets en 1905.

« En 1857, on décida, selon Jean-B.-F. Beaupré, d'abandonner le Chemin de Kempt et on adopta un nouveau tracé épousant, de Causapscal à la rivière Ristigouche, les détours de la rivière Matapédia. On baptisa le nouveau-né, Chemin Matapédia. Terminé en 1862, il fut considéré comme un bon chemin de colonisation. D'après les journaux du temps, cette route était considérée comme la plus belle de toute la province de Québec ».

Mann Settlement

Cette petite localité du canton de *Ristigouche* a fait partie du canton de *Veilleux* jusqu'en 1913, selon le livre souvenir de *Matapédia*. De nombreux Écossais répondant aux noms de Kaine, Lyons et Gilmour, peuplèrent ce petit établissement.

Pour sa part, Carmen Roy relate que le village conserve le souvenir du loyaliste Edouard Isaac Mann, riche propriétaire terrien à la fin des années 1780. *Mann Settlement* est situé à un kilomètre au sud-est du *ruisseau Indien* et tout près du rivage de la *rivière Matapédia*. Il signifie « établissement de Mann ».

Millstream

Le père Pacifique écrit en 1928 que cet endroit portait le nom micmac de « Pesgiameneg » et voulait dire « bifurcation ». Plus tard, lorsque le chemin de fer s'étendit à la vallée et à la péninsule, on établit une station dans la localité. Près de la station, un moulin bâti à proximité d'un ruisseau qui se jette dans la *rivière Matapédia*, servit de prétexte aux Anglais pour dénommer le village *Mill Stream*, qui se traduit par « ruisseau du Moulin ».

Aujourd'hui cette mission est retournée à sa forêt. Une rivière et un ruisseau portent le même spécifique.

Milnikek

Le toponyme *Milnikek* provient, selon le père Pacifique, de l'expression micmaque « milgenetogog gisna milnigoeg », signifiant « endroit où il y a beaucoup de branches et beaucoup de baies ». Six entités géographiques sont venues se rattacher à la dénomination soit un canton, un hameau, un lac et trois cours d'eau: *rivière Milnikek, Grande rivière Milnikek Nord* et *Petite rivière Milnikek Nord*.

Le canton, proclamé en 1870, ne semble pas habité avant le début du XX[e] siècle. L'arpenteur-géomètre J.-A. Côté parcourt le territoire en 1895 et indique que la terre est assez bonne pour que des colons viennent s'y installer. Officiellement, la mission est fondée en 1920. Le livre souvenir de *Matapédia* indique qu'en 1927, 36 familles vivent le long de la *rivière Milnikek* et tirent leur gagne-pain des nombreuses scieries et du chemin de fer.

Routhierville

Le nom de la localité de *Routhierville*, dans le canton de *Milnikek*, a été inspiré de celui d'Alphonse Routhier, qui fut chef de gare pendant plus de 20 ans à cet endroit. Lors de la fondation de la mission en 1908, celle-ci s'est appelée *Assemetquagan*, du nom du cours d'eau qui traverse le territoire. Selon le père Pacifique, « assemetquagan » signifie « cours d'eau que l'on découvre après une courbe », en langue micmaque.

La paroisse religieuse est placée sous le patronage de saint Robert.

La Matapédia

Le nom de cette municipalité régionale de comté, créée en 1981, reprend celui de l'entité hydrographique majeure du territoire, soit la *rivière Matapédia*. Ce toponyme d'origine amérindienne est consigné dans les documents dès le XVII[e] siècle.

Matapédia signifie « jonction de rivières » et se veut l'évolution d'un nom micmac. Les racines sont « mata », « jonction » et « pegiag », « rivière ». La M.R.C. de *La Matapédia* a été proclamée le 25 novembre 1981.

Sainte-Florence

Cette municipalité des cantons de *Casupscull* et de *Matalik* a d'abord porté le nom de *Sainte-Florence-de-Beaurivage*, à cause de sa vue pittoresque sur la *rivière Matapédia*. Hormisdas Magnan rapporte que les anglophones désignaient cette localité sous l'appellation de *Pleasant Beach*. Mais le nom de *Beaurivage*, qui prêtait à confusion avec la paroisse de *Saint-Patrice-de-Beaurivage* dans la division de recensement de *Lotbinière*, a été remplacé par le vocable *Sainte-Florence*.

La paroisse religieuse de *Sainte-Florence-de-Beaurivage* a été érigée canoniquement et civilement en 1910.

Causapscal

Cette agglomération a été fondée en 1928, au confluent de la *rivière Causapscal* et de la *Matapédia* dans le canton de *Casupscull*. Elle est demeurée village jusqu'en 1965, date de l'obtention de son statut de ville. *Causapscal* portait autrefois le nom « Les Fourches ». Le rapport des explorateurs chargés par le gouvernement de faire le tracé du *chemin Kempt* mentionne « Les Fourches ». Jean-B.-F. Beaupré rapporte que « ce nom est venu du fait que les deux rivières Matapédia, se rencontrent ici et forment une fourche ». On désignait ainsi Causapscal: « le poste établi aux fourches des rivières ».

Le père Pacifique affirme que « Causapscal » viendrait de « Goesôpsiag » ou « Gesapsgel » ou « Gesôpsgigel », terme micmac signifiant « courant de la pointe rocheuse, cailloux brillants au fond ».

Causapscal est aussi le nom d'un lac et d'une rivière. Le *Grand lac Causapscal* porte aujourd'hui le nom de *Lac Casault*. Sur les cartes anciennes, Joseph Bouchette mentionne « Falls Casupscoult Rr » en 1831, Russell « R. Casaupcal » en 1847 et S. Drapeau « Casupscull » en 1863.

La paroisse a été désignée sous le vocable de *Saint-Jacques* en l'honneur de James (Jacques) Smith, l'un des premiers colons de la localité. *Saint-Jacques-le-Majeur-de-Causapscal* a été érigée canoniquement le 21 novembre 1896 et civilement le 6 mars 1897. Le gentilé retenu pour les habitants de *Causapscal* est Causapscalien, ienne.

Lac-au-Saumon

Selon le père Pacifique, les Micmacs utilisaient les expressions « Panopeg » et « Gôspemtjitj », signifiant « ouverture du lac ou premier ou petit lac par opposition au Lac Matapédia », pour désigner cet endroit. Par contre, J.-D. Michaud rapporte l'expression « Apsess Kouspan » signifiant « petit lac ».

Constitué d'un élargissement de la *rivière Matapédia*, le *lac au Saumon* était un endroit privilégié de frai pour ce poisson mais il y a longtemps que cette espèce a cessé de s'y reproduire. C'est là, pourtant, que fut érigé en village et paroisse religieuse en 1905, le petit village de *Saint-Edmond*, un détachement d'une agglomération voisine, *Saint-Benoît-Joseph-Labre*. Selon Hormisdas Magnan, le patronage de saint Edmond voulait rendre hommage à monseigneur Edmond Langevin, frère de monseigneur Jean Langevin, premier évêque de *Rimouski*.

Amqui

Amqui est une petite ville bâtie sur le bord de la *rivière Matapédia* dans le canton de *Humqui*. Le toponyme *Amqui*, qui désigne la ville et la rivière, serait tiré, selon le père Pacifique, du mot micmac « amgoig », qui signifie « moitié mûr ». Par ailleurs, Eugène Rouillard trouve préférable d'orthographier ce mot « amqui » et non « humqui » car la prononciation locale est « amqui ». Il ajoute que ce toponyme veut aussi dire « lieu d'amusements et de plaisirs ». D'autre part, Pierre Beaupré indique dans sa liste de noms de parcs et réserves du *Québec* que « d'autres auteurs soutiennent qu'il dériverait plutôt de l'algonquin « ankwi », qui voudrait dire « camarade d'homme, beau-frère d'homme. ».

La paroisse religieuse d'*Amqui* porte le nom de *Saint-Benoît-Joseph-d'Amqui*. Elle fut fondée en 1881 et érigée civilement en 1890. Son gentilé est Amquien, ienne.

Val-Brillant

Situés au bord du *lac Matapédia*, un village (*Val-Brillant*, érigé en 1916) et une municipalité de paroisse (*Saint-Pierre-du-Lac*, érigée en 1890) sont associés à l'appellation de *Val-Brillant*.

L'abbé Michaud relate l'évolution du nom. Il signale d'abord que l'endroit était désigné *Lac-Matapédia* quand on explore la *vallée de la Matapédia* pour construire le *chemin Kempt*. En 1833, un colon, Pierre Brochu, s'établit à la tête du lac. Il y construit sa résidence et le poste qu'il occupe est appelé « Lac à Brochu ». Le nom s'étendra au territoire environnant sous le nom de « Brochu » ou « Brouché ». Toujours selon l'abbé Michaud, l'appellation persiste jusqu'en 1871. Cette année-là, la firme Neilson et Mc Gawe commence les travaux de la section n° 14 de l'Intercolonial, de *Tartigou* à *Amqui*. De 1871 à 1876, plus de 200 ouvriers travaillent à cet endroit, qui prend alors l'appellation de « Mc Gawe ». Le premier train régulier y passe le 1er janvier 1876. Un grand entrepôt de cèdre, construit à proximité de la voie ferrée et qui servait à ranger des outils, différents matériaux et du charbon, constitua

un arrêt important. La bâtisse, appelée « Cedar Hall » fut par la suite utilisée comme gare et étendit son influence toponymique au territoire avoisinant. Jusqu'en 1883, la petite mission s'appelle « Cedar Hall ». Cette année-là, monseigneur Jean Langevin visite l'endroit et change le nom pour *Saint-Pierre-du-Lac*. Le patronage de saint Pierre se veut un hommage à Pierre Brillant, curé de *Saint-Moïse* et desservant de la mission. La partie descriptive « du Lac » est ajoutée au toponyme en rappel au *lac Matapédia*. C'est en 1916, après plusieurs démarches, que les habitants de la paroisse obtiennent l'appellation *Val-Brillant* pour désigner leur village en mémoire de Pierre Brillant, un des pionniers de la municipalité, décédé en 1911.

Selon Hormisdas Magnan, les érections canonique et civile de la paroisse se produisent respectivement en 1889 et 1890.

Saint-Agricole

Ce petit hameau, fondé en 1900, fait partie des cantons d'*Awantjish* et de *Nemtayé*. Hormisdas Magnan indique que « le sol est propre à la culture ». C'est pour signaler cette particularité que l'Église opta pour le patronage de saint Agricole.

Sayabec

Ce village , construit sur les bords du *lac Matapédia*, doit son nom à la petite rivière du même nom. *Sayabec* est une appellation d'origine amérindienne qui se prononce « Sébec » [sebek]. Eugène Rouillard explique ainsi l'origine et la signification de « Sayabec » : « D'après Mgr Guay (1891), Sayabec, Sebec, Shebeck, voudraient dire « rivière remplie ». En effet, la rivière Sayabec n'est presque pas navigable pour les esquifs, même les plus légers. Elle est remplie de bois surtout de chaussées de castor ». Par ailleurs , Carmen Roy et le ministère de la Voirie donnent le sens de « rivière obstruée » à ce toponyme.

Le père Pacifique a recueilli les termes micmacs « Siapeg Gisna Siapig » pour désigner *Sayabec*, qui signifie « prolongement du lac ». Il ajoute que la prononciation locale ferait plutôt penser à « Sepeg », qui veut dire « étroit passage ». Par contre, les anciens Micmacs disaient « Siapig ».

Selon Carmen Roy, la *rivière Sayabec* porterait aussi le nom de *Rivière Noire*. La paroisse religieuse de *Sainte-Marie-de-Sayabec* est érigée canoniquement en 1895. La municipalité de village de *Saindon* a été formée en 1917. Elle fut ainsi dénommée en l'honneur de l'abbé Joseph-Cléophas Saindon, curé de la paroisse depuis sa fondation. Le village de *Saindon* est devenu, en 1951, *Sayabec*. Les habitants de *Sayabec* ont pour gentilé Sayabécois, oises.

Saint-Moïse

Considérée comme la plus vieille paroisse à l'intérieur de la *vallée de la Matapédia*, la municipalité de paroisse de *Saint-Moïse* est fondée en 1878. Comprise dans le canton de *Cabot*, elle a vu ses érections canonique et civile se produire respectivement en 1873 et 1874.

Selon Hormisdas Magnan, le patronage de saint Moïse a été choisi en hommage à l'abbé Moïse Duguay, ancien curé de *Sainte-Flavie*, d'où venaient les premiers colons de la paroisse.

Les habitants de *Saint-Moïse* répondent au gentilé de Moïsiens et Moïsiennes.

Sainte-Angèle-de-Mérici

Ce village de la division de recensement de *Rimouski* est un des plus vieux à l'ouest de la *vallée de la Matapédia*. Les registres paroissiaux s'ouvrent en 1868. Les érections, canonique et civile, se produisent en 1868 et 1869, et en 1917, on érige la municipalité du village de *Sainte-Angèle-de-Mérici*.

Arthur Buies, de passage dans la région en 1895, signale que l'agriculture y est très florissante, tant et si bien qu'on y dénombre une quarantaine de moissonneuses.

La paroisse a été placée sous le patronage de sainte Angèle de Mérici, en hommage à la seigneuresse et bienfaitrice de la paroisse, dame Angèle Drapeau.

Saint-Joseph-de-Lepage

C'est en 1873 que la paroisse de *Sainte-Flavie* se démembre d'une partie de son territoire pour créer une nouvelle paroisse, *Saint-Joseph-de-Lepage*. Cette dernière obtient son statut de municipalité de paroisse le 29 septembre 1873.

En souvenir de la famille Lepage, propriétaire de la *seigneurie de Rimouski*, les habitants ajoutèrent « de Lepage » au vocable de « Saint-Joseph ».

Mont-Joli

La présence d'un joli monticule qui, de son sommet, embrasse toute la vue du littoral de la *rivière Mitis*-a influencé la dénomination de *Mont-Joli*.

Bien que la région ait été colonisée depuis le début du XIX^e^ siècle, l'histoire de *Mont-Joli* se confond avec celle de la Compagnie de chemin de fer l'Intercoloniale. En 1874, on inaugure la jonction avec *Rivière-du-Loup*. Une gare est érigée, du nom de *Sainte-Flavie-Station*, qui attire bientôt les cheminots et leurs familles. Six ans plus tard, à la demande de la population locale, on érige la municipalité du village de *Mont-Joli*, dont le nom, toutefois, ne s'imposera qu'après 1912. Rappelons, à ce propos, une intervention du Conseil municipal du 6 mai 1913, demandant au député Herménégilde Boulay de corriger « la confusion de noms au sujet de la désignation de Mont-Joli, le bureau de poste de la dite localité portant le nom de Ste-Flavie-Station, la paroisse celui de Notre-Dame-de-Lourdes de Mont-Joli et la gare celui de Ste-Flavie qui est précisément le nom de la paroisse voisine au fleuve ». Le Conseil obtint gain de cause le 1^er^ juillet 1914 et le bureau de poste et la gare purent officiellement s'identifier à *Mont-Joli*.

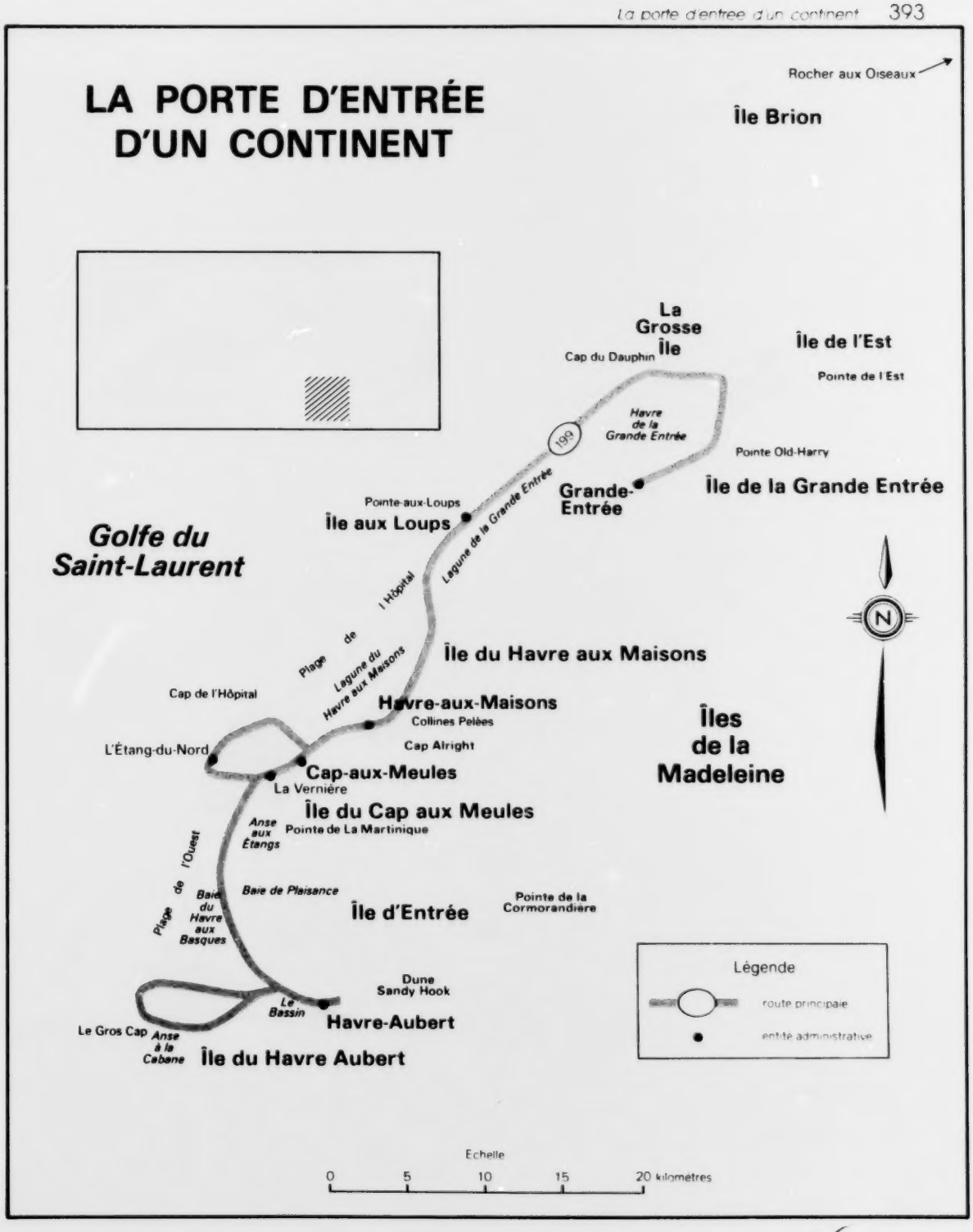
Les érections canonique et civile se produisent en février et juin 1905. L'église étant construite sur un rocher rappelant celui de *Lourdes* en *France*, les paroissiens choisirent de placer la paroisse sous le patronage de Notre-Dame-de-Lourdes.

Mont-Joli devient une ville le 24 mai 1945. Elle donne alors son nom à l'aéroport qui, avec le sanatorium Saint-Georges, ont favorisé grandement son expansion et sa renommée.

Les habitants de la ville de *Mont-Joli* répondent au gentilé de Mont-Joliens, iennes.

La porte d'entrée d'un continent

Les îles de la Madeleine


LA PORTE D'ENTRÉE D'UN CONTINENT
Rocher aux Oiseaux
Île Brion
La Grosse Île
Île de l'Est
Cap du Dauphin
Pointe de l'Est
Havre de la Grande Entrée
199
Pointe Old-Harry
Grande-Entrée
Île de la Grande Entrée
Pointe-aux-Loups
Île aux Loups
Golfe du Saint-Laurent
Lagune de la Grande Entrée
l'Hôpital
Plage de
Lagune du Havre aux Maisons
Île du Havre aux Maisons
Cap de l'Hôpital
Havre-aux-Maisons
Collines Pelées
Cap Alright
L'Étang-du-Nord
Cap-aux-Meules
La Vernière
Îles de la Madeleine
Île du Cap aux Meules
Anse aux Étangs
Pointe de La Martinique
Plage de l'Ouest
Baie du Havre aux Basques
Baie de Plaisance
Île d'Entrée
Pointe de la Cormorandière
Dune Sandy Hook
Le Bassin
Havre-Aubert
Le Gros Cap
Anse à la Cabane
Île du Havre Aubert
Légende
route principale
entité administrative
Échelle
0 5 10 15 20 kilomètres

La porte d'entrée d'un continent: les îles de la Madeleine

Souvent oubliées des synthèses régionales, les îles de la Madeleine constituent la zone habitée la plus extrême du Québec dans le golfe du Saint-Laurent. Signalées par Cartier en 1534, mais fréquentées bien avant par les pêcheurs européens et les nations amérindiennes de la côte – les Micmacs les appelaient « Menquith » – elles sont concédées en seigneurie dès 1653 à Nicolas Denys, commandeur de l'Acadie, bien connu pour ses entreprises de pêche. Parmi les obligations faites au nouveau seigneur, on retrouve celle d'établir une colonie permanente dans les îles, tâche que négligera Nicolas Denys pour s'occuper plutôt de ses privilèges de traite et de pêche dans les eaux du golfe. Il faudra attendre, en fait, la dispersion des Acadiens par les Britanniques vers le milieu du XVIII[e] siècle pour que s'amorcent les premiers vrais peuplements. Jusque-là, les îles n'avaient servi que de points d'appui aux expéditions de pêche et de chasse au phoque des pêcheurs de la côte.

Entre 1763 et 1774, les îles appartiennent à l'Angleterre qui les administre par l'intermédiaire du gouvernement de Terre-Neuve. Mais avec l'Acte de Québec, elles passent sous la juridiction du Bas-Canada, jusqu'à ce qu'elles soient rattachées officiellement au Québec par l'acte confédératif de 1867. C'est dire les influences qui s'exerceront sur la toponymie locale, même si celle-ci demeure largement d'origine acadienne.

L'histoire de l'occupation du sol aux îles de la Madeleine contraste étrangement avec celle de la vallée du Saint-Laurent. Noël Falaise nous la résume dans son article sur l'habitat des îles paru dans **Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard**, en 1959. Ici, il n'y a pas d'arbres assez grands pour être débités en planches ou en madrier, ni d'argile et de cailloux pour construire ces maisons de pierre qui avaient fait la renommée de l'habitat dans l'ancien territoire seigneurial de l'axe Montréal-Québec, sauf à l'île de la Grande Entrée où les dépôts glaciaires sont abondants. Par conséquent, les premières maisons durent toutes être construites, tant bien que mal, avec des troncs non équarris de faibles dimensions, mortaisés avec la toiture.

Au début, les pionniers se taillent d'immenses domaines de 200 à 300 acres (entre 90 et 135 hectares), qu'ils cultivent en partie, laissant la plus grande part en forêt ou en pâturage. On s'installe au fond des anses, où les barques peuvent trouver un abri sûr, dans des havres assez voisins les uns des autres pour former un petit noyau d'habitat contrastant avec le centre délaissé des îles. Mais la croissance démographique aidant, le terroir est vite morcelé. On prend l'habitude alors de s'installer près de la demeure paternelle, un peu en retrait de la ligne de rivage, pour préserver le maigre domaine forestier. Et c'est ainsi que pendant des générations le morcellement des terres se poursuit, donnant sans doute tout son cachet au paysage humanisé, mais contribuant aussi à un énorme désordre foncier dont les cartes actuelles de cadastre portent encore la trace.

Avec l'arrivée du seigneur Isaac Coffin, à la fin du XVIII[e] siècle, et ses successeurs, la situation change. Détesté des Madelinots qu'il prive de leurs droits à la pleine propriété de leur terre, celui-ci entreprend de concéder des lots d'une géométrie rigoureuse, qui fera succéder à l'éparpillement du début un alignement régulier des habitations, comme on peut le voir encore aujourd'hui sur l'île du Cap aux Meules. Mais il est vrai que l'on est ici à l'intérieur des îles où l'église organise de nouvelles paroisses. C'est vers cette époque aussi qu'arrivent les premiers contingents d'immigrants anglophones. À la fin du XIX[e] siècle, l'archipel réunit près de 6 000 habitants occupés en partie à la pêche et à la chasse aux phoques, en partie à l'agriculture. S'amorce alors un nouveau morcellement des terres qui reproduit au centre du territoire insulaire les paysages fonciers de la côte.

L'une des principales difficultés qu'auront, cependant, à résoudre les propriétaires de l'intérieur des îles sera celle de l'approvisionnement en eau potable. Non pas que l'eau fasse défaut, mais parce que ruisseaux et nappes phréatiques se retrouvent, ou trop éloignés des habitations, ou trop profondes pour être accessibles. Il faudra attendre, en fait, la première moitié du XX[e] siècle pour qu'un réseau d'aqueduc soit construit et encore uniquement dans certaines régions, laissant jusque-là les fils d'habitants transporter l'eau en charette depuis les sources et ruisseaux du voisinage.

Quant aux agglomérations des îles, elles n'ont cessé de croître depuis, profitant des contextes nouveaux de développement qu'allait bientôt introduire la reprise d'après la Deuxième Guerre Mondiale. La plupart se répartissent sur le littoral et sont facilement accessibles.

Les toponymes qui suivent ne concernent que quelques-unes des dénominations propres à la douzaine d'îles qui composent l'archipel. Pour une description plus détaillée de ces îles et des entités qu'elles comprennent, nous renvoyons le lecteur à l'itinéraire culturel intitulé **Les Îles-de-la-Madeleine**, de Pierre Rastoul et Gilles Rousseau, publié en 1979 chez l'Éditeur officiel du Québec et aux quelques références mentionnées dans la bibliographie.

Madeleine, Îles de la

Situé dans la partie sud du *golfe du Saint-Laurent*, au sud-est de la péninsule gaspésienne, l'archipel madelinot compte un peu plus d'une douzaine d'îles de superficie inégale, orientées sud-ouest – nord-est. Distantes de près de 300 kilomètres de *Gaspé*, les *îles de la Madeleine* constituent un archipel isolé. Fréquentée dès le début du XVI[e] siècle, et probablement bien avant aussi, par les Micmacs, cette partie du golfe a constitué pour eux un vaste territoire de pêche et de chasse aux mammifères marins (morses, loups marins). On connaît d'ailleurs deux expressions micmaques pour les *îles de la Madeleine*, soit *Mengesenog* et *Menagoesenog*. Cette dernière paraît sur une carte de 1929 de W.F. Ganong.

Ce n'est qu'en 1534, avec la venue de Jacques Cartier aux *Îles*, qu'on retrouve le premier témoignage certain d'une fréquentation européenne de l'archipel madelinot. En effet, Cartier, le 25 juin 1534, dénomme le *rocher aux Oiseaux*, « isles de Margaulx » et l'*île Brion*, « l'ille de Bryon », en l'honneur de l'amiral de *France*, Philippe de Chabot, seigneur de Brion, son protecteur. Il navigua jusqu'à ce qu'on présume être l'*île du Havre Aubert* ou *Le Corps Mort*, qu'il désigna sous le nom *d'Allezay*. En 1536, Cartier nomme ces îles « Les Araynes », du latin « arena », qui signifie « sable ».

Au cours des cinquante années qui ont suivi le passage de Cartier, le toponyme « Les Araynes » est tombé dans l'oubli. Les îles furent alors rebaptisées par les pêcheurs français « Les Ramées » sans doute par allusion à la topographie des dunes de sable qui relient la plupart des îles de l'archipel entre elles.

En 1609, Marc Lescarbot identifie les îles situées au sud-est « Îles Colombaires, alias Îles Ramées » et la plus au sud, « Île d'Alezay ». En 1626, Champlain appelle encore ces îles « Les Ramées », mais sur sa carte de 1629, il inscrit, sans plus d'explications, « La Magdeleine » à la hauteur de l'*île du Havre Aubert*. C'était la première fois que ce toponyme était appliqué aux *Îles*, il s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Certains auteurs soutiennent, cependant, que le nom de cet archipel vient de Madeleine Fontaine, femme de François Doublet, apothicaire de *Honfleur*, à qui la Compagnie des Cent-Associés concéda le territoire le 19 janvier 1663. L'hypothèse, en fait, ne tient pas, car les toponymes, « La Magdeleine », « La Magdelene » et « Îles la Madeleine », qui identifient une partie de l'archipel, apparaissent déjà sur des cartes de 1632, 1643, 1656 et 1660, soit bien avant leur consession en seigneurie. Jean-Claude De l'Orme, dans son **Histoire populaire des îles de la Madeleine**, note que les anciens Madelinots prononcent « Les Îles à Madeleine comme si les Îles avaient été la propriété d'une femme ». Par conséquent, la question de l'origine du nom des *îles de la Madeleine* reste ouverte.

Le toponyme *Îles-de-la-Madeleine* identifie aussi une municipalité régionale de comté proclamée le 11 mars 1981.

Note

Notre itinéraire sur les îles de la Madeleine débute à Cap-aux-Meules, important centre maritime des îles, pour se poursuivre vers le nord jusqu'à l'île de la Grande Entrée. Par la suite, nous revenons à notre point de départ et considérons quelques toponymes au sud de Cap-aux-Meules.

Cap aux Meules, Île du

Située à l'ouest de l'*île du Havre aux Maisons* et au nord de l'*île du Havre Aubert*, l'*île du Cap aux Meules* est la plus grande et la plus densément peuplée des îles madeliniennes. En effet, la moitié de la population de l'archipel s'y regroupe, autour de trois centres principaux: *Fatima*, érigé en 1959, *Cap-aux-Meules*, érigé en 1950 et *L'Étang-du-Nord*, érigé en 1875. Le port de *Cap-aux-Meules* assure le ravitaillement des insulaires puisqu'il est le seul à être en eau profonde.

Anciennement, on dénommait cette île, *Île de l'Étang du Nord* parce que *L'Étang-du-Nord* était alors le principal pôle d'attraction de l'île, dû surtout à son havre plus vaste et mieux abrité. Certains l'appellent *Île aux Meules*. Les Anglo-Saxons et les cartes marines la dénomment *Île Grindstone*, en raison, croit-on, de sa formation de pierres à meule. Pour d'autres, le nom vient des meules de foin qui couvrent ses caps à l'époque de la fenaison. Aux *îles de la Madeleine*, en effet, le fourrage est conservé dans les champs en grosses meules surmontées d'un toit de bois mobile sur quatre poteaux, qui se baisse à mesure que la quantité diminue pour empêcher que le fourrage soit entraîné par le vent. On donne le nom de « baraque » à ce petit bâtiment carré qu'on retrouve surtout sur les îles *du Cap aux Meules* et *du Havre Aubert*, mais aussi sur l'*île du Havre aux Maisons*.

Pour sa part, Pierre-Georges Roy mentionne le fait que le nom rappelle la présence de deux monticules qui ressemblent, de loin, à des meules de foin!

Havre aux Maisons, Île du

Séparée seulement par un petit goulet de l'*île du Cap aux Meules*, cette île a su rester fidèle à l'image des *îles de la Madeleine* avec ses chemins sinueux et ses maisons éparpillées. La verdure domine ses buttes pour donner à l'ensemble un ton champêtre. L'île se prolonge sur deux longs filets de sable, la *dune du Sud* et la *plage de la Pointe au Loup*, réputée pour ses « coques », soit des mollusques comestibles.

John Mason Clarke prétend que le nom « Alright » donné autrefois à cette île, est un des termes usités par les marins. Chez d'autres auteurs, on retrouve aussi les variantes graphiques « Allright » et « All Right ».

Selon Douglas, le toponyme « Alright » a été donné en premier lieu au cap qui est appelé « Allwright » sur la carte de Holland en 1765. Bayfield l'utilisera une première fois pour identifier l'île. En 1815, Bouchette la désigne sous le nom de « Saunders » en l'honneur de Sir Charles Saunders, amiral commandant la flotte anglaise lors de la prise de *Québec*, en 1759.

Selon monseigneur Joseph-Octave Plessis, archevêque de *Québec* au début du XIX[e] siècle, ni l'*île du Havre aux Maisons* ni *L'Étang-du-Nord* ne sont habités lors de son passage en 1811.

L'*île du Havre aux Maisons* est l'une des plus pittoresques du groupe avec son cap encore dénommé *Alright* de nos jours et sa chaîne de collines intérieures. Sa population est d'origine acadienne. En 1875, le territoire a été municipalisé et désigné *Havre-aux-Maisons*.

Pelées, Collines

Ce nom identifie un groupe de petites collines sises au sud-est de l'*île du Havre aux Maisons*. En 1923, Robert Douglas les désigne sous le nom de *Buttes Pelées*, le plus haut des sommets culminant à 110 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le terme « pelée », selon Suzelle Blais, fait référence à un lieu dépourvu de végétation. Pierre Rastoul et Gilles Rousseau précisent que ce nom a été donné à ces collines en raison de leur état de déboisement accentué.

Buttereau-du-Nègre, Le

Le nom de ce lieu-dit a auparavant été attribué à une petite butte de sable située au sud-ouest de l'*île aux Loups*. Selon Douglas, la tradition veut qu'un homme de race noire trouvé mort sur le rivage ait été inhumé dans le sable, puis déterré par la violence du vent. Une seconde fois ce corps a été enterré puis le vent le déterra de nouveau. Il a dès lors été enterré couché sur le ventre. Enfin, l'herbe commença à pousser et on ne revit plus le cadavre.

Loups, Île aux

Située au nord de l'*île du Havre aux Maisons*, la petite *île aux Loups* constitue une halte sur la longue *dune du Nord*. L'île ne mesure qu'un peu plus d'un kilomètre dans son axe le plus large et son sommet n'est qu'à 24 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est entourée en partie de falaises de grès rouge, matériau qui constitue d'ailleurs le sous-sol de l'île.

On n'y retrouve que quelques familles, d'origine acadienne, qui vivent exclusivement du produit de la pêche. L'origine de son nom fait référence non pas aux loups terrestres, mais bien aux loups marins (phoques) qui venaient jadis sur cette île. Ce toponyme identifie aussi une pointe et une plage sous le nom de *Plage de la Pointe aux Loups*.

On connaît quelques variantes pour cette entité, dont *Île Wolfe* et *Île Wolf*.

Dauphin, Cap du

Ce cap identifie la pointe nord-ouest de *la Grosse Île*. Ce nom lui a été attribué par Jacques Cartier, le 26 juin 1534 : « A quatre lieues de ladite ille, il luy a ung beau cap que nommames cap du Daulphin... ». Joseph-Camille Pouliot mentionne que le navigateur malouin voulait rappeler le souvenir du fils dauphin du roi François I[er], le prince François. Ce toponyme désigne aussi des rochers, situés à peu de distance.

Leslie

Ce toponyme identifie un bureau de poste, une localité et une baie. L'appellation du bureau de poste inauguré vers 1870, rappellerait, selon Douglas, la mémoire de Robert Jamieson Leslie (C1862-1905), député libéral de la circonscription électorale des *Îles-de-la-Madeleine* à l'Assemblée législative du *Québec*, en 1904. Le 5 décembre 1905, il décédait lors du naufrage du **Lunenberg**.

Quant à la dénomination de l'anse, elle évoque le souvenir de William Leslie qui a établi un poste de pêche vers 1875 à cet endroit.

Grosse Île, La

Située à l'ouest de l'*île de l'Est*, cette île est constituée de deux masses rocheuses qui s'inclinent en pente douce vers la *baie de la Grosse Île*. Les habitants de *Grosse-île* et de *Leslie* sont d'ascendance écossaise issus de ceux qui se sont établis là dès la fin du XVIII[e] siècle. Comme ailleurs aux *Îles*, ses habitants vivent de la pêche et d'une petite agriculture d'appoint, partout où les sols le permettent. C'est aussi sur cette île qu'on mène l'exploitation d'une mine de sel. À partir de *la Grosse Île*, on peut apercevoir l'*île Brion* par temps clair.

L'île est connue sous ce nom dès 1837. Anville l'identifie sur sa carte de 1780, « Grand Île » et sur une carte française de 1765, « Grande Isle ».

Est, Île de l'

Située complètement à l'est de *la Grosse Île*, c'est la partie la plus orientale de l'archipel et le sommet (61 mètres) du *cap Nord-Est* est le dernier noyau rocheux dont la surface émerge au-dessus de l'eau et du sable. La surface, à la fois sablonneuse et marécageuse, de cette île contraste avec la gamme des verts des prés salés, des landes et des colonies de sapins et d'épinettes.

Bordée du côté sud par la *plage de la Grande Échouerie*, c'est là que s'assemblaient jadis les troupeaux de morses venus à leur insu se faire massacrer lors des grandes tueries de « vaches marines » du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Il y a depuis peu sur cette île une réserve nationale de la faune où, durant la saison estivale, une multitude d'espèces d'oiseaux de rivages et de volatiles migrateurs viennent y nidifier.

Comme pour l'*île d'Entrée* et pour *la Grosse Île*, ses habitants sont de descendance écossaise. Selon une enquête menée en 1978, le toponyme officiel est en usage. On connaît une autre variante pour cette entité: *Île East*.

Grande Échouerie, Plage de la

Le spécifique de ce toponyme identifie aussi un banc de pêche, une pointe sur l'*île du Cap aux Meules*, un rivage soit *La Grande Échouerie* et la *plage de la Grande Échouerie*.

Une localité sise sur l'*île du Havre aux Maisons* est appelée *L'Échouerie*. Cette appellation rappelle le lieu où échouaient les morses aux *îles de la Madeleine*. Le lieutenant Haldimand décrit la chasse aux morses et définit l'« échouerie » comme étant un endroit où ces mammifères marins sont capturés.

Oiseaux, Rocher aux

Ce rocher, aux falaises escarpées, est situé à 30 kilomètres au nord-est de la pointe nord-est de l'*île de l'Est*. Il mesure 710 mètres de longueur et 250 mètres de largeur. Sa hauteur est de 30 mètres du côté sud et de 38 mètres du côté nord.

Il s'agit, en fait, d'un ensemble composé de deux immenses blocs de grès rouge, dont les teintes tranchent étrangement avec le bleu de la mer et le blanc des vagues. Le plus petit est un gros pic difforme habité par des milliers d'oiseaux, l'autre, une espèce de citadelle presque inaccessible.

Le *rocher aux Oiseaux* a été découvert par Jacques Cartier le 25 juin 1534, qui l'a nommé « isles de Margaulx », en raison des myriades de margaux, d'apponatz ou grand pigouin et de godes qui s'y trouvaient.

Tout près du *rocher aux Oiseaux*, il y a un autre rocher, plus petit, qui flanque ce dernier du côté nord, qu'on dénomme justement *Rocher aux Margaux*.

On connaît quelques variantes pour cette entité, dont *Bird Rocks* et *Great Bird*. Selon une enquête effectuée en 1978, ce nom était encore en usage localement.

Brion, Île

Située à 16,6 kilomètres au nord de *la Grosse Île*, l'*île Brion* est la plus importante parmi les îles « perdues » au large de l'archipel. Elle est presque plane, s'inclinant doucement vers le sud. Ses falaises de grès rouge et gris ne dépassent pas 66 mètres au-dessus du niveau de la mer, son sol est fécond et ses pâturages renommés. Elle demeure aujourd'hui la seule île encore boisée de l'archipel. Au siècle dernier, quelques familles anglophones s'y installent, mais de nos jours elle n'est plus habitée.

Cette île a été découverte le 25 juin 1534 par Jacques Cartier, qui l'a nommée ainsi en l'honneur de l'amiral de *France*, Philippe de Chabot, seigneur de Brion, qui parrainait l'expédition du découvreur du *Canada*. Par ailleurs, elle constitue un excellent poste de pêche.

Grande Entrée, Île de la

Située à l'extrémité sud de l'*île de l'Est*, cette île est connue comme « l'autre bout » des Îles. Constituée surtout de grès rouge, c'est la plus longue mais aussi la plus étroite de l'archipel et de forme irrégulière. Une flèche de sable relie l'*île Boudreau* à cette île.

En 1798, George III, roi d'*Angleterre*, donne, à perpétuité, les *îles de la Madeleine* à l'amiral Sir Isaac Coffin. Le nom de l'île se transforme en celui d'*île Coffin*. Sir Coffin, toutefois, ne fut pas très populaire car dès la confirmation de ses titres, il impose aux Madelinots un système de rente perpétuelle qui les prive de leurs droits ancestraux de propriété. Le conflit durera pendant plusieurs décennies. Ce n'est qu'en 1895 qu'une loi du *Québec* permet aux Madelinots de racheter leurs terres. Cette année marque la fin du régime féodal aux *Îles*.

On connaît une autre variante pour cette île, *Île Royale*.

Le toponyme *Grande-Entrée* identifie aussi l'ancienne municipalité qui a été annexée à *Havre-aux-Maisons*.

Old Harry

Ce toponyme identifie une localité, une baie et une pointe situées dans l'*île de la Grande Entrée*. Cette appellation apparaît une première fois sur les cartes de DesBarres de 1765 et de 1778. Bayfield inscrit sur sa carte de 1837 « Old Harry Head ». Ce nom rappelle la mémoire d'un Écossais nommé Harry Clarke qui a longtemps été seul à résider sur la pointe identifiée *Pointe Old Harry*.

Plaillеur, Cap

Ce cap est situé au sud de la *pointe Old Harry* de l'*île de la Grande Entrée*. Ce toponyme a été relevé par Robert Douglas en 1923 sur une carte cadastrale de 1890.

Selon ce dernier, ce terme descriptif signifie « braillard » et provient du bruit que fait la mer « en se ruant dans un immense trou du voisinage appelé « le trou de piaillard ». »

Note

De retour sur l'île du Cap aux Meules, nous poursuivons notre périple vers Fatima et L'Étang-du-Nord puis, vers l'île du Havre Aubert.

Barachois, Le

Ce toponyme identifie un étang à l'intérieur de la *lagune du Havre aux Maisons*, situé à l'extrémité nord-est de l'*île du Cap aux Meules*. Un barachois se définit comme étant une formation littorale composée d'une étendue d'eau et d'une barrière de sable ou de gravier.

Hôpital, Cap de l'

Ce cap est situé à l'extrémité nord de l'*île du Havre aux Maisons*. Le 29 juin 1534, cette entité a été nommée par Jacques Cartier sous le nom de « cap Saint-Pierre ». Il nous dit, en effet, que « Le premier cap fut nommé le cap saint Pierre par ce que le jour dudit sainct y arivames. » Déjà en 1837, le toponyme « Hôpital » est utilisé sur les cartes. Selon Rastoul, la tradition orale veut que l'équipage d'un navire naufragé ait été soigné par un insulaire. Ce toponyme identifie aussi une anse, un étang et une plage.

Cheval Blanc, Récif du

Situé à 10 kilomètres à l'ouest de *L'Étang-du Nord*, ce récif blanc affecte la forme d'un cheval couché. Douglas rapporte que ce toponyme est mentionné sur la carte de Taché en 1870.

L'Étang-du-Nord

Ce toponyme identifie la municipalité située dans le sud de l'*île du Cap aux Meules*. Elle a été érigée le 1er janvier 1875 et la paroisse religieuse de *Saint-Pierre-de-L'Étang-du-Nord* avait été érigée canoniquement le 26 avril 1848. Cette appellation tire son nom de l'*étang du Nord* situé juste au sud de l'*anse de l'Étang du Nord*.

La Vernière

Localité située dans la municipalité de *L'Étang-du-Nord*, ce toponyme identifiait originellement le bureau de poste inauguré dans l'*île du Cap aux Meules*, le 1er octobre 1899.

Le mot « vernière » désigne un lieu planté de vernes ou de vergnes qui est un type d'aulnes connu sous le nom scientifique d'« aulnus rugos » ou « aulne rugueux ». Selon le frère Marie-Victorin, cet arbrisseau peut atteindre six mètres et pousse principalement dans les régions maritimes du *Québec*.

Chat, Cap

La tradition orale rapporte que ce nom veut évoquer la présence d'un grand nombre de chats domestiques abandonnés à leur sort. Les miaulements de ces animaux pendant la nuit ont fait de cet endroit, un lieu maléfique pendant de nombreuses années. « Cap Chatte » est une autre forme usitée selon De l'Orme.

Vent, Butte du

Cette colline de l'*île du Cap aux Meules* s'élève à 166 mètres au-dessus du niveau de la mer. Bien que d'élévation mineure, la *butte du Vent* possède une importance relative assez particulière vu la monotonie du relief environnant de l'île. Ce nom, qui détermine le plus haut sommet des îles, est en usage chez les Madelinots.

La Martinique

Ce toponyme identifie une plage, une pointe, une passe et un centre de villégiature. Ces entités se retrouvent dans la *baie de Plaisance*. Il est vraisemblable de penser qu'il s'agit d'un toponyme transposé des Antilles. En 1686, Franquelin inscrit le nom « Île Martinique » sur la carte de De Meulles.

Plaisance, Baie de

Ce toponyme apparaît sur une carte de l'arpenteur et cartographe Samuel Holland, en 1765, et l'usage est constant depuis lors. Il identifie une baie à l'est de la *plage de La Martinique* et de la *plage du Havre Aubert* entre l'*île du Cap aux Meules*, au nord, et l'*île du Havre Aubert*, au sud. Les documents consultés taisent les motifs de cette dénomination.

Oeufs, Île aux

Cette île, qui n'est en fait qu'un banc de sable continu, doit son nom à l'abondance des oeufs de sternes qu'on y retrouve au printemps. Selon Douglas, les nids d'oeufs couvraient l'île d'un bout à l'autre. Le nom est apparu une première fois sur la carte de Samuel Holland en 1765, sous la forme anglaise de « Eggs Island ».

Havre aux Basques, Baie du

Cette lagune est située entre la *dune de l'Ouest* et l'*île aux Oeufs* et entre l'*île du Cap aux Meules*, au nord, et l'*île du Havre Aubert*, au sud. Elle était fréquentée par des pêcheurs basques selon Richard Hakluyt. Différents noms ont été relevés pour identifier cette entité soit « Halabolina » (Hakluyt, 1597); « Haywort » (Deschênes, 1778). Dès 1765, Samuel Holland a utilisé *Havre aux Basques* sur sa carte des *îles de la Madeleine*.

Corps Mort, Le

Situé à 14,4 kilomètres à l'ouest de l'*île du Havre Aubert*, *Le Corps Mort* est, en fait, un rocher qui sert en même temps de poste de pêche.

Dénommé « Ile Allezay » par Jacques Cartier, le 28 juin 1534, *Le Corps Mort* tire son nom du relief de l'île, qui épouse les formes d'un homme mort. Jean-Claude De l'Orme ajoute que *Le Corps Mort* à une certaine distance du rivage paraît comme un mort sur son suaire.

Sur les cartes anciennes du Régime français et du Régime anglais, on relève, entre autres, « Le Corps Mort », « Deadman's Island » et « Dead Bodys » (Bowen, 1752), pendant que sur certaines cartes du début du XX^{e} siècle on retrouve « île du Mort ».

Havre Aubert, Île du

Située à l'extrémité sud-est des *îles de la Madeleine*, l'*île du Havre Aubert* est la plus vaste de l'archipel. Elle s'allonge d'est en ouest, sur une longueur estimée de 17,6 kilomètres et une largeur variant de 0,8 kilomètre à 6,4 kilomètres. C'est la plus importante des *îles de la Madeleine*. On y fait, sur une large échelle, la pêche à la morue, au hareng et au maquereau.

On prétend que Roberval y a séjourné en 1542 et qu'il l'aurait alors nommé « Havre au Ber » en mémoire du nourrisson de sa compagne. Cette orthographe du toponyme serait du reste la plus ancienne. « Aubert » pourrait également être le nom ou le prénom de personnages plus obscurs de l'histoire des *Îles* ou du golfe, tels Thomas Aubert, qui s'est aventuré dans les parages en 1508 ou encore, Aubert de la Chesnaye qui, de *Québec*, favorisa l'entreprise du comte de Saint-Pierrre, en 1720.

Toutefois, certains prétendent que c'est Samuel de Champlain lui-même qui a nommé ce havre en 1626, à moins que ce ne soit François Doublet, qui deviendra seigneur des lieux en 1663 et qui a des Aubert dans son arbre généalogique. Mais il n'est pas impossible non plus que ce nom se soit écrit jadis en deux mots, « aux bers », désignant ainsi l'endroit où les bateaux tirés à terre reposent sur des bers. Les documents conservent encore les véritables motifs de cette dénomination.

Au XVIII[e] siècle, cette île est nommée « Île Amherst » du nom du général sir Jeffery Amherst (1717-1797), qui prit une part active à la guerre de la Conquête. Il captura *Louisbourg* en 1758, et le fort *Ticondéroga* en 1759. Puis, marchant sur *Montréal* en 1760, il obligea la ville à capituler, complétant ainsi la conquête de la *Nouvelle-France*.

Havre-Aubert est érigé en municipalité le 1[er] janvier 1875. Le nom est modifié en 1959 en celui de *Bassin*. Le 1[er] janvier 1951, la municipalité d'*Havre-Aubert-Est* est érigée, son nom sera changé pour *Havre-Aubert*, le 5 décembre 1964. En 1971, les deux municipalités sont fusionnées et érigées sous le nom de municipalité d'*Île-du-Havre-Aubert*.

Montagne, La

Ce toponyme d'origine descriptive identifie la chaîne de collines au centre de l'*île du Havre Aubert*. Elle s'étend d'est en ouest.

Solitaire, Lac

Cette entité tient son nom du fait que le lac soit une des seules nappes d'eau douce des *îles de la Madeleine*, selon Pierre Rastoul et Gilles Rousseau. Ce lac est situé derrière la *butte à Isaac*, à la croisée des chemins *Lapierre* et *des Petits Bois*.

Cabane, Anse à la

Selon Douglas, ce nom rappellerait la construction de la première habitation d'un pêcheur micmac à l'*île du Havre Aubert*. Le nom se retrouve sur la carte de Bayfield en 1837. Cette anse est située entre *Le Gros Cap* et le *cap du Sud*. Le toponyme désigne aussi la localité de *L'Anse-à-la-Cabane* à l'est de l'anse.

Aurigny

Ce toponyme identifie une localité sise dans la municipalité d'*Île-du-Havre-Aubert* qui originellement désigne un bureau de poste établi près du *Bassin* le 15 septembre 1896, selon Robert Douglas. *Aurigny* est le nom français des îles de la *Manche* que les Anglais appellent *Alderney*.

Solomon

Ce toponyme apparaît au moment de l'implantation des bureaux de poste sur l'*île du Havre Aubert*, au tournant du XX[e] siècle. Selon Douglas, il rappellerait la mémoire d'un médecin dénommé Solomon ayant professé la médecine aux *îles de la Madeleine*, au début du siècle.

Bassin, Le

Cette nappe d'eau est située dans l'*île du Havre Aubert* au sud de la *baie de Plaisance* entre la *plage du Havre* et la *dune du Bassin*. Cette dénomination est utilisée dès 1837 par Bayfield. Samuel Holland, en 1765, désignait cette lagune sous le nom de « Brant Pool ». Ce toponyme identifie aussi un étang, une anse, une baie, une dune, une localité et une petite nappe d'eau située à l'est soit *Le Petit Bassin*.

Les habitants de cette localité se nomment Bassiniers, ières.

Demoiselle, Collines de la

Souvent désignées sous le nom « Les Demoiselles », ces trois collines sont situées entre l'*anse au Plâtre* et l'*anse Painchaud* sur l'*île du Havre Aubert*. L'usage de ce nom est très constant. Toutefois, Samuel Holland, en 1765, mentionne « Mt. Plesant » orthographe erronée de « Pleasant ». Cependant en 1837, l'amiral Bayfield mentionne « Demoiselle » pour ces entités orographiques.

De l'Orme, dans son **Histoire populaire des îles de la Madeleine**, avance plusieurs hypothèses pour expliquer l'origine de ce nom. Entre autres, il affirme que des pêcheurs croient que ce nom aurait été donné par les marins de Jacques Cartier, qui, arrivés en ces lieux auraient dit: « Ça ressemble à nos jolies demoiselles », car ils s'ennuyaient de leurs blondes en Bretagne ».

Une autre hypothèse inspirée de la mémoire d'un pêcheur madelinot veut qu'à l'arrivée des premiers navigateurs dans la *baie de Plaisance* et que, par l'effet du soleil et de la brume, ces trois collines aient ressemblé à trois jeunes filles agenouillées.

Cependant, la plus vraisemblable semble être le fait que cette dénomination ait été donnée par les pêcheurs bretons qui désignaient les petites élévations sous le nom de « demoiselle ». D'autant plus que Suzelle Blais définit ce terme comme étant une « éminence rocheuse burinée par l'érosion ».

Gridley, Cap

Cap situé au nord de la *pointe aux Poux* de l'*île du Havre Aubert*, dont le nom apparaît sur une carte de l'amirauté de 1838. En 1762, le capitaine Richard Gridley (1710-1796) qui avait servi avec distinction sous le général William Shirley (1694-1771) lors du Siège de *Louisbourg*, en 1745, demande la confirmation de la concession des *Îles-de-la-Madeleine* où il prétend avoir fondé un poste à l'*île du Havre Aubert*.

Poux, Pointe aux

Située à l'extrémité de la pointe, à l'est du *havre Aubert*, cette entité tient son nom de l'abondance des puces de mer qu'il y avait à cet endroit selon Jean-Claude De l'Orme et Ovila Leblanc.

Sandy Hook, Dune

Identifiant l'extrémité est de l'*île du Havre Aubert*, ce toponyme d'origine anglaise se traduit « pointe sablonneuse ». Il apparaît déjà sur la carte de Samuel Holland, en 1765.

Le chenal entre l'*île d'Entrée* et l'*île du Havre Aubert* est désigné sous le nom de *La Passe*.

Entrée, Île d'

Sise à l'entrée sud-est des *îles de la Madeleine*, c'est sans doute sa situation géographique qui lui a valu son nom. L'*île d'Entrée* est une sorte de cône aux tonalités variées qui surgit des eaux et paraît toujours bien en face à n'importe quel endroit de l'archipel. La butte la plus élevée, la *butte de l'Île*, s'élève à 174 mètres et occupe le centre-est de l'île, du côté du village. L'*île du Cap Breton* en est distante de 187 kilomètres.

L'*île d'Entrée* est la seule île habitée qui n'est pas reliée aux autres. Ses habitants, environ une centaine, sont à peu près tous concentrés dans la partie sud de l'île. Principalement d'origine écossaise, ce sont, pour la plupart, des descendants de marins naufragés sur les *îles de la Madeleine* aux XVIII[e] et XIX[e] siècles. Comme pour les autres îles habitées, c'est surtout la pêche au homard, la chasse du loup marin et une petite agriculture qui font vivre sa population. Le territoire est érigé en municipalité de village le 1[er] janvier 1965 sous le nom d'*Île-d'Entrée*.

La seule variante que l'on connaisse pour cette île est *Entry Island*.

Andromache, Rochers

Sis à l'est de l'*île d'Entrée*, ce nom a été donné par l'amiral Bayfield. Selon Douglas, il voulait rappeler le souvenir du naufrage du vaisseau **Andromache** de la marine britannique qui a échoué sur ces rochers, en 1839. Les appellations « Roches Andromaches » et « Andromache Rocks » ont été relevées sur certains documents.

Cormorandière, La

Situé à l'extrémité nord-est de l'*île d'Entrée*, l'appellation de ce rocher souligne la présence des cormorans dans cette région. Ce nom paraît sur le plan cadastral des *îles de la Madeleine* de 1890. Il identifie aussi la pointe où est construit un phare.

Conclusion

Avec les îles de la Madeleine se termine le périple toponymique auquel vous conviait la Commission de toponymie.

Certains estimeront que la balade fut trop longue, d'autres que la description fournie de certains toponymes fut trop courte ou trop empreinte d'énigmes non résolues, d'autres, encore, que la présentation des régions fut vraiment trop sommaire pour témoigner de l'histoire régionale.

Le but de cet ouvrage n'ayant pas été de fournir au lecteur une étude historique et toponymique exhaustive des régions visitées, encore moins le relevé systématique de tous les toponymes existants, tous auront raison. Mais à cet égard, il convient de rappeler que ce recueil se voulait avant tout une synthèse dont le contenu a été choisi en regard de ce qui pouvait être susceptible d'intéresser le voyageur qui, pour la première fois peut-être, visitait le Québec. C'est la rançon de tout choix, même le plus sage, compte tenu des moyens disponibles et de l'état de la connaissance de la toponymie au Québec.

Arrêtons-nous plutôt à tout ce que les toponymes signalés nous ont permis de découvrir, depuis ces cultures oubliées jusqu'à ces réalités que des dictionnaires entiers seraient impuissants à décrire.

S'il est vrai que connaître, c'est partager avec l'autre, laissons cet ouvrage contribuer à l'échange, pour qu'entre tous ceux qui s'intéressent aux noms de lieux se tissent des liens durables de collaboration.

Bibliographie

I Atlas et ouvrages sur la cartographie

GANONG, William Francis. **Crucial maps in the Early cartography and Place Nomenclature of the Atlantic Coast of Canada**. Toronto, 1964.

TRUDEL, Marcel. **Collection de cartes anciennes et modernes pour servir à l'étude de l'histoire de l'Amérique et du Canada**. Québec, Institut d'histoire et de géographie de l'Université Laval, 1948. 91 p.

— **Atlas historique du Canada français des origines à 1867**. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1961. 93 p.

— **Atlas de la Nouvelle-France**. Québec, Presses de l'Université Laval, 1973. 219 p.

II Cartes et plans (liste chronologique)

DESCELIERS, Pierre. **Mappemonde portant l'inscription**: « Faites A Arques par Pierre Desceliers, 1546 ». The Voyages of Jacques Cartier par H.P. Biggar, pl. 12.

— **Mappemonde manuscrite portant l'inscription**: « Faites A Arques par Pierre Desceliers, 9 bre: Lan 1550 ». The Voyages of Jacques Cartier par H.P. Biggar, pl. 14.

WYTFLIET, C. **Nova Francia et Canada**, 1597, Archives publiques du Canada.

LEVASSEUR, G. **Carte du monde**, 1601, Archives publiques du Canada.

LESCARBOT, Marc. **Figure de la Terre Neuve, grande rivière du Canada et côtes de l'Océan en la Nouvelle France**, 1609, Archives publiques du Canada.

CHAMPLAIN, Samuel de. **Carte géographique de la Nou[v]elle Franse**, 1613, Archives publiques du Canada.

GUÉRARD, Jean. **Carte (de l'Océan Atlantique) faitte en Dieppe** par Jean Guérard, 1631. Dieppe 1631. Paris, Bibliothèque nationale; Archives publiques du Canada.

CHAMPLAIN, Samuel de. **Carte de la Nouvelle France, augmentée depuis la derniere, servant à la navigation faicte en son vray meridien**, 1632, Archives publiques du Canada.

BOURDON, Jean. **Carte de puis Kébec jusque au cap de Tourmente**, 1641, Cartothèque de l'Université Laval.

SANSON D'ABBEVILLE, Nicolas. **Le Canada ou la Nouvelle France** [...], Paris, P. Mariette, 1656. Cartothèque de l'Université Laval.

BRESSANI, François-Joseph (Père). **Douce Francia Accurata...**, 1657, Paris, Bibliothèque nationale.

HALZOPPEL, D.F. **Carte de la Nouvelle-France**, circa 1660, Service Hydrographique de la Marine.

SANSON D'ABBEVILLE, Nicolas. **Amérique septentrionale** par N. Sanson, géographe ordinaire du Roy. Revue et changée en plusieurs endroits suivant les mémoires les plus récents par G. Sanson, Paris, chez Pierre Mariette, 1669. Labrador Boundary Maps, Archives nationales du Québec à Québec.

DENYS, Nicolas. **L'Amérique septentrionale**, 1672, dans Denys, N., **Description géographique** [...], Hors-texte.

MITCHELL, John. **A Map of the British Colonies in North America, with the roads, distances, limits and extent of the Settlements, Humbly inscribed to the Right Honourable the Earl of Halifax, and the other right Honourable the Lords Commissioners for Trade and Plantations** by John Mitchell. London, for Jeffreys & Faden, 1775. Échelle: 44 milles au pouce. Labrador boundary maps, Archives nationales du Québec à Québec.

FRANQUELIN, Jean-Baptiste-Louis. **Carte pour servir à l'éclaircissement du Papier Terrier de la Nouvelle-France A Monseigneur Colbert Conseiller du Roy en son Conseil Royal, Ministre et secrétaire d'Estat Commandeur et Grand Trésorier des Ordres de sa Majesté Par son très humble très obéissant et très fidèle serviteur Duchesneau: Intend' de Canada 1678**. Maps and Charts, no 2, Archives nationales du Québec à Québec.

JOLLIET, Louis. **Cette carte montre le chemin que Louis Jolliet a fait depuis Tadoussac jusqu'à la Mer du Nord dans la Baye De Hudson, et marque la vraye scituation de la Baye et du destroit. Ce qui est marqué par des points est le chemin pour ou il a esté fait à Québec en Canada**, le 8e novembre 1679. L. Jolliet. Échelle de 20 lieues, Archives nationales du Québec à Québec.

BORDE, de la. **Carte du golfe et de la riviere de Sainct Laurens**, 1685, Archives publiques du Canada.

FRANQUELIN, Jean-Baptiste-Louis. **Carte du grand fleuve St Laurens dressée et dessignée sur les mémoires et observations que le S' Jolliet a très-exactement faites en barq: et en canot en 46: voyages pendant plusieurs années**, 1685, Archives publiques du Canada.

JUMEAU, Emmanuel. **La grande Baye de St-Laurens en la Nouvelle France**, 1685, Paris, Bibliothèque nationale.

Rade de l'Isle Percée, 1686, Archives publiques du Canada.

Plan de la rade de l'Isle Percée et de la Baye des Morues, 1687, Paris, Bibliothèque nationale.

DETCHEVERRY, P. **Carte basque de l'Isle Terre-Neuve, de la Cadie et Canada**, 1689, Archives publiques du Canada.

DESHAYES, Jean. **La grande rivière de Canada appelée par les Européens de Saint Laurens**, 1686 (publiée en 1695), Archives publiques du Canada.

JAILLOT, Hubert. **Le Canada ou partie de la Nouvelle-France dans l'amérique septentrionale, contenant la terre de Labrador, la Nouvelle-France, les îles de Terre-Neuve, de Nostre Dame etc.** Paris, 1696. Labrador boundary maps. Archives nationales du Québec à Québec.

HAYZIEL, Malet de. **Plan a veue d'oyseau de MontLouis nouvelle colonie en Canada**, circa 1699, Paris, Bibliothèque nationale.

DE L'ISLE, Guillaume. **Carte du Canada ou de la Nouvelle France**, [...], 1703, Archives publiques du Canada.

CATALOGNE, Gédéon de. **Carte du gouvernement de Québec**, 1709, Québec, Ministère des Terres et Forêts.

— **Carte du gouvernement des Trois-Rivières** [...], 1709, Québec, Ministère des Terres et Forêts.

DESCHAMPS DE BOISHÉBERT, Henri-Louis. **Carte de la coste de Labrador depuis les isles de Maingan jusqu'au détroit de belisle** par Boishébert lieutenant dans les troupes de la Marine entretenues pour le service de sa Majesté en la Nouvelle France, 1715, Archives publiques du Canada.

DE L'ISLE, Guillaume. **L'amérique septentrionale** [...], 1720, Cartothèque de l'Université Laval.

THIRSISEN. **Carte de la Baye des Chaleurs**, 1724, Archives publiques du Canada.

SEUTTER, M. **Partie orientale de la Nouvelle France ou du Canada avec l'isle de Terre-Neuve et de Nouvelle Escosse Acadie et Nouv. Angleterre avec fleuve de Saint Laurence**, Augsbourg, 1728, Cartothèque de l'Université Laval.

BELLIN, Nicolas. **Carte de l'Amérique septentrionale pour servir à l'histoire de la Nouvelle France**, 1743, dans Charlevoix, Pierre François-Xavier de, **Histoire et description...**, vol. I, hors-texte.

— **Carte de l'Accadie** [...], 1744, dans Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, **ib.**, vol. I, p. 112-113.

— **Carte de la partie orientale de la Nouvelle France ou du Canada** [...], 1744, dans Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, **ib.**, vol. I, p. 438-439.

LAUBENIERRE. **Idée de la Baye de Gaspé**, 1746, Archives publiques du Canada.

DECOUAGNE, Jean-Baptiste. **Carte de la baye française et autres costes voisines pour servir d'instruction sur les limites de l'Acadie, du Canada et de la Nouvelle Angleterre**, 1749, Archives publiques du Canada.

BELLIN, Nicolas. **Golphe de Saint-Laurent, Contenant l'isle de Terreneuve, détroit de Belle-Isle entrée du fleuve St. Laurent, isle Royale, et partie de l'Acadie, etc.**, 1752, Archives publiques du Canada.

Baye de Gaspé, circa 1754, Archives publiques du Canada.

Bellin, Nicolas. **Partie orientale de la Nouvelle-France ou du Canada** par Mr Bellin ingénieur du Roy et de la Marine, 1755. Échelle: lieues communes de France et lieues marines de France et d'Angleterre, Archives nationales du Québec à Québec.

BOURGUIGNON D'ANVILLE, Jean-Baptiste. **Canada Louisiane et terres anglaises** par le Sr D'Anville de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, et de celle des Sciences de Petersbourg, Secrétaire de S.A.S. Mgr. Le Duc d'Orléans, novembre 1755. Sous le Privilège de l'Académie, chez l'Auteur aux Galeries du Louvre, Archives nationales du Québec à Québec.

MITCHELL, John. **A map of the British and French Dominion in North America with the Roads, Distances, limits and extent of the Settlements**, 1755, Archives publiques du Canada.

Baye de Gaspé (N.D.), 1758, France, Service historique de l'Armée.

Bell, Thomas. **Baie de Gaspé**, 1758, Archives publiques du Canada.

COOK, James. **The St. Lawrence Chart**, 1759, Archives publiques du Canada.

Gaspé St. Lawrence Gulf, (1760), Archives publiques du Canada.

Plan de la rivière de Ristigouche, 1760, Archives publiques du Canada.

CARTER ALLEN, John. **A draft of the upper part of Chaleur Bay, called Restigouche, in the gulf of St-Lawrence**, 1760, Archives publiques du Canada.

Plan of Canada or the Province of Québec from the Uppermost Settlements to the Island of Coudre as Surveyed by order of His Excellency Gosvernor Murray in the year 1760, 1761 and 1762 [...], 1760-1762, Archives publiques du Canada.

A plan of Chaleur Bay in the Gulf of St-Lawrence, 1760, Archives publiques du Canada.

BELLIN, Nicolas. **Cours du fleuve de Saint-Laurent depuis la mer jusqu'à Québec.** Le Petit Atlas maritime, 1764, Archives publiques du Canada.

Memorial of Denys Vitry to the Board praying for the grant of a tract of Land on the north side of the Bay of Gaspee, for establishing a pilotage & carrying on the Fishery, 1764, Archives publiques du Canada.

COLLINS, John. **A plan of the Bay and harbour of Gaspey**, 1765, Archives publiques du Canada.

HANSON, Thomas. **Plan géographique de la seigneurie de Pabos. Plan topographique du bourg et du Chenal de Pabos**, 1767, Ministère de l'Énergie et des Ressources du Québec.

SMITH SPEER, Joseph. **(Partie du Bas-Canada)** London, 1771, Atlas Speer, Bibliothèque nationale du Québec.

JEFFREYS, Thomas. **An exact chart of the River St Lawrence from Fort at Frontenac to the Island of Anticosti Shewing the Soundings, Shoals, Rocks, etc, with view of the Lands and all necessary instructions for navigation that River to Quebec** by Thos. Jeffreys, London, printed for Rob'Sayer, 1775, Cartothèque de l'Université Laval.

LANGE. **Baie de Gaspé**, 1775, Archives publiques du Canada.

SAYER, Robert et John BENNETT. **A chart of St. Lawrence**, 1775, Archives publiques du Canada.

CARVER, Jonathan. A **New Map of the Province of Quebec according to the Royal Proclamation of the 7th of October 1763 from the French Surveys connected with those made after the War** by Captain Carver and others Officers in His Majesty's Service. London, Sayer & Bennett, 1776, Cartothèque de l'Université Laval.

— **Nouvelle carte de la province de Québec**, 1777, Archives publiques du Canada.

DESBARRES, Joseph Frederick Wallet. **Chart of the Bay of Gaspee**, Circa 1780, Musée de la Gaspésie.

HOLLAND, Samuel. **Charts of the Coast and Harbours in the Gulph & River of S' Lawrence**, from surveys taken by Major Holland Sur. Gen. of the North' Distr' of North America and his Assistants, pursuant to orders from the Right Hon^ble^ Lords Commiss^rs^ for Trade & Plantations in the years 1765-1766, 1767 and 1768. Composed and Published by Command of Government for the use of the Royal Navy of Great Britain by J.F.W. Des Barres Esq', 1781, Archives nationales du Québec à Québec.

COOK, James. **Carte d'une partie des côtes du St. Laurent là où est située la seigneurie de Mingan et celle des îles et îlets de Mingan le tout compilé et dressé sur les cartes de la Marine**, faite sous la direction de MM. James Cook, célèbre navigateur, Michael Lane et de GrandChain. Au dépôt général des cartes, plans et journaux de la Marine, Paris, 1784. Copie de P.-L. Morin, Québec, 16 janvier 1860. Québec, Ministère des Terres et Forêts, Service de l'arpentage. Échelle: vingt lieues.

WRIGHT, Thomas. **A new Chart of the Gulf of St-Lawrence compiled from the original drawings of actuel surveys preserving the natural configuration of the Several, Coast & Headlands; the whole adjusted by astronomical observation** by Tho^s^. Wright, Surveyor of the Island S'. John. London, W. Faden, 1790, Cartothèque de l'Université Laval.

GALE, S. et Jean-Baptiste Duberger. **Plan of part of the Province of Lower Canada** [...] 1794-1795, Cartothèque de l'Université Laval.

VONDENVELDEN, William. **Plan of the Township of Cox, Paspebiac and Hopetown**, 1800, Archives publiques du Canada.

HOLLAND, Samuel. **A new Map of the Province of Lower Canada** [...], 1802, Archives publiques du Canada.

VONDENVELDEN, William et L. Charland. **New topographical Map of the Province of Lower Canada compiled from all the former as well as the latest surveys taken by Order of the Provincial government by and under the direction of Samuel Holland, Esq', Deceased, late Surveyor General of the said Province, is most respectfully inscribed to his Excellency, Robert Prescott, Esq. Captain General and Commander in Chief of the Provinces of Upper and Lower Canada** by his most obedient and most humble servants, William Vondenvelden, lately Assistant surveyor General and Louis Charland, land surveyor. 1803, Maps and Charts, n° 24, Archives nationales du Québec à Québec.

BOUCHETTE, Joseph. **Copy of the north-east part of a map of the Provinces of Upper & Lower Canada.** London, W. Faden, 1815. Maps and Charts n° 25, Archives nationales du Québec à Québec.

— **Topographical Map of the Province of Lower Canada** [...]. 1815, Archives publiques du Canada.

MACDONALD, William. **A plan of the survey of the 1^st^ con of the Seigniory of Grand River**, 1819, Archives publiques du Canada.

SAX, William. **Figurative plan exhibiting a Bird's Eye View of the River S' Lawrence and its principal tributary Steams from Kingston in Upper Canada to Ance Blanc Sablon on the Labrador Coast now the Eastern Extremity of the Province of Lower Canada a distance of upwards of 1200 miles; Also the Seigniories and Townships in the said Province of Lower Canada, Principally intended to Elucidate Evidence given before a Committee of the Honourable House of Assembly for Internal Communications**, in February 1829, by William Sax, Provincial Land Surveyor. Maps and Charts, n° 26, Archives nationales du Québec à Québec.

MACDONALD, William. **Plan of the Grand River Seigniory**, 1830, Archives publiques du Canada.

BOUCHETTE, Joseph. **To his most Excellent Majesty King William IV This Topographical Map of the Districts of Quebec, Three Rivers, Saint Francis and Gaspé, Lower Canada** [...], 1831, Archives publiques du Canada.

— **Map of the Inferior District of Gaspé**, 1831, Archives publiques du Canada.

BAYFIELD, Henry Wolsey. **Gaspe and Mal Bays**, 1832.

— **The Gulf of Saint Lawrence sheet IV from Pashasheeboo Point to Magpie Bay surveyed by capt^n^. H.W. Bayfield 1832-1834, 1837**, Archives publiques du Canada.

CROSS, Joseph. **Map of upper and lower Canada with the adjacent states.** London 1832, Bibliothèque nationale du Québec.

BAYFIELD, Henry Wolsey. **Baie de Gaspé**, 1838, Archives publiques du Canada.

BOUCHETTE, Joseph. **Part of a Map of Canada,** compiled by Joseph Bouchette, Deputy Surveyor General of Lower Canada dated 1846. Échelle: 20 milles au pouce. Maps and Charts, n° 27, Archives nationales du Québec à Québec.

RUSSELL, A.J. **Map of the Kempt and Gaspé Roads,** 1847, Archives publiques du Canada.

PAINCHAUD, Antoine. **Plan showing a portion of the Gaspé and St-Lawrence** Road, 1858, Archives publiques du Canada.

RUSSELL, A.J. **Map of the district of Gaspé and part of the country of Rimouski,** 1861, Musée régional de Gaspé.

PAINCHAUD, Antoine. **Copy of part of Painchauds Plan of Gaspe Basin,** 1862, Archives publiques du Canada.

DRAPEAU, S. **Carte de la Gaspésie préparée pour les Études sur la Colonisation du Bas-Canada depuis 10 ans (1851-1861),** 1863, Cartothèque de l'Université Laval.

— **Carte du Bas Saint-Laurent préparée pour les Études sur la Colonisation du Bas-Canada depuis 10 ans (1851-1861),** 1863, Cartothèque de l'Université Laval.

BAYFIELD, Henry Wolsey. **Gaspé and Mal Bays: Gaspé Harbour and Basin,** 1869, Archives publiques du Canada.

QUÉBEC, (Prov.) DÉPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE. **Carte de la partie Nord-Est de la Province de Québec, s'étendant de la pointe occidentale de l'île d'Anticosti jusqu'à l'anse Blanc Sablon à la limite qui sépare cette province du territoire de l'île de Terre Neuve,** dressée par Eugène Taché, 1870, Cartothèque de l'Université Laval.

Paroisse du Cap-Rosier dans le canton de Cap Rosier, 1873, Musée régional de Gaspé.

PAINCHAUD, Antoine. **Plan du Bassin de Gaspé,** 1879, Musée régional de Gaspé.

HAMEL, F.M. **Plan of Perce Bay gulf St. Lawrence,** 1879, Archives publiques du Canada.

HAMEL, F.M. **Plan of the townships of Percé and Malbaie,** 1879, Archives publiques du Canada.

QUÉBEC, (Prov.) DÉPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE. **Trace of part of Mitchell's Map** published in 1755. Québec, May 1882.

SIROIS, J.E. **Plan Showing survey, soundings and proposed break-water at Cape Cove,** 1888, Archives publiques du Canada.

PAINCHAUD, Antoine. **Plan de la seigneurie de Pabos,** 1889, Archives publiques du Canada.

BAYFIELD, Henry Wolsey. **Entrance to the river St. Lawrence,** 1890, Musée régional de Gaspé.

(Péninsule de la Gaspésie), 1895, Musée régional de Gaspé.

FAFARD, F.X. **Plan showing the Ristigouche Indian Reserve, Township of Mann,** 1899, Archives publiques du Canada.

MILL, David W. **Plan of the Indian Reserve Maria,** P.Q., 1901, Archives publiques du Canada.

MILL, David W. **Plan of the Restigouche Indian Reserve, township of Mann,** 1907, Archives publiques du Canada.

QUÉBEC (Prov.). **La Côte Nord du Golfe St-Laurent Comté de Saguenay, Canada, Province de Québec.** Carte régionale n° 2 dressée et dessinée par Gustave Rinfret. Québec, 1913.

HYDROGRAPHIC OFFICE. **Gulf of St. Lawrence Gaspe Bay,** 1927, Musée régional de Gaspé.

QUÉBEC (PROV.) DÉPARTEMENT DES TERRES ET FORÊTS **Côte Nord du Saint-Laurent** Québec, 1950.

QUÉBEC (PROV.), DÉPARTEMENT DES PÊCHERIES. **Les bancs de pêche du golfe, St-Laurent et les districts de pêche maritime du Québec.** Québec, 1952.

III Ouvrages et monographies

Album-Souvenir, 50e anniversaire de St-Zénon, 1918-1968. Rimouski, Imprimerie Gilbert, 1968. 62 p.

Album-Souvenir, du Centenaire de Saint-Cyrille de l'Islet 1844-1944. Saint-Cyrille, s.é., 1944. 46 p.

Album-Souvenir du Centenaire de Saint-Godefroi; festivités 8 au 15 juillet 1973. Chandler, Imprimerie Chandler, 1973. 184 p.

Album-Souvenir des fêtes du 25e anniversaire de la paroisse St-Louis de Gonzague et du jubilé d'argent de l'abbé Florian Dorval. s.l., s.é., 24 juin 1963.

ALFONSE, Jean. **Cosmographie,** 1544, publié par H.P. Biggar, **Voyages of Jacques Cartier,** p. 278-303.

ANDERSON, W.P.P. **Place Names on Anticosti Island. Québec.** Ottawa, F.A. Acland, 1922. 15 p.

Annuaire ecclésiastique du diocèse de Gaspé. Gaspé, Évêché de Gaspé, 1968. 60 p

ARGUIN-GAGNÉ, Germaine. **Saint-Tharcisius 1926-1976.** s.l., s.é., 1976. 168 p.

ARSENAULT, Jean et al. **Bicentenaire de Bonaventure (1760-1960).** s.l., s.é., s.d. 399 p.

ARSENAULT, Yves. **Chronique de la Côte de Beaupré,** thèse de Maîtrise. Québec, Université Laval, 1969. 165 folios.

ASSOCIATION TOURISTIQUE DU BAS-SAINT-LAURENT. **Guide touristique du Bas Saint-Laurent.** Rivière-du-Loup, s.é., 1981. 158 p.

ASSINIWI, Bernard. **Lexique des noms indiens en Amérique.** Montréal, Leméac, 1983. 2 vol.

AUCLAIR, Élie-J. **Histoire de la paroisse de Saint-Joseph-de-Soulanges ou Les Cèdres 1702-1927.** s.l., s.é., 1927. 416 p.

— **Saint-Jérôme de Terrebonne.** Saint-Jérôme, Imp. Labelle, 1934. 326 p.

BARABÉ, Pierre et al. **Dossier toponymique de la région de Trois-Rivière.** Québec, Commission de toponymie, 1980. 24 p. (Dossiers toponymiques, n° 4).

— **Dossier toponymique du Bas-Saint-Laurent.** Québec. Commission de toponymie, 1981. 27 p. (Dossiers toponymiques, n° 1).

— **Dossier toponymique de la Côte-Nord.** Québec, Commission de toponymie, 1981, 25 p. (Dossiers toponymiques, n° 9).

Barachois (1860-1960); les cent ans de St-Pierre de Malbaie. Chandler, Imprimerie Chandler, s.d. 73 p.

BARRIAULT, Armand. **Archipel de Mingan. Noms des havres et des baies.** Havre Saint-Pierre, s.é. 1977. 46 folios. Manuscrit conservé à la Commission de toponymie.

BEAULIEU, Jacqueline et al. **Livre souvenir Matapédia, 1903-1978.** s.l., s.é., 1978. 505 p.

BEAULIEU, J.-Alphonse (abbé) **Un siècle de foi, de courage et de persévérance. Histoire de la paroisse de Saint-Alexis-de-Matapédia, 1860-1960.** s.l., s.é., s.d. 356 p.

BEAUPRÉ, Jean-B.-F. **Par la foi et la charrue par Lambert Closse, pseud. Notes historiques sur Saint-Damase de Matane (1879-1942).** s.l., s.é., 1941. 161 p.

— **Un site enchanteur de la vallée de la Matapédia. Causapscal.** s.l., s.é., 1928. 184 p.

BEAUREGARD, Ludger. **Toponymie de la région métropolitaine de Montréal.** Québec, Commission de géographie du Québec, 1968. 225 p. (Étude toponymique; no 2, nouvelle série).

— **Montréal, guide d'excursions/field guide Montréal.** Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1972. 197 p.

BEAUREGARD, Ludger et Jean-Yves Dugas. **Dossier toponymique de la région de Montréal.** Québec, Commission de toponymie, 1980. 61 p. (Dossiers toponymiques, n° 6).

BÉCHARD, Auguste. **La Gaspésie en 1888,** Ottawa, « La lyre d'Or », 1888-1889. Réédition en 1918 par l'Imprimerie nationale. 130 p.

BEETZ, Jeannette et Henri Beetz. **La merveilleuse aventure de Johan Beetz,** Montréal, Leméac, 1977. 222 p.

BÉLANGER, Jules, Marc Desjardins et Yves Frenette. **Histoire de la Gaspésie.** Montréal, Boréal Express; Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1981. 797 p.

BÉLANGER, Léon. **L'église de l'Islet 1768-1968.** s.l., s.é., 1968. 115 pages.

— **L'Islet 1677-1977.** Montmagny, Éditions Marquis, 1977. 91 p.

BÉLANGER, Line, Claire Tremblay et Sylvie Proulx. **Saint-Jean-Baptiste de l'Isle-Verte**. Rimouski, Collège de Rimouski, 1978. 32 p.

BÉLANGER, René (Mgr). **De la pointe de tous les diables au cap Grincedents: Toponymie historique et actuelle de la Côte-Nord**. Québec, Bélisle, 1973. 165 p.

BELLEMARE, Joseph-E. **Histoire de la Baie-Saint-Antoine dite Baie-du-Febvre (1683-1911)**. Montréal, s.é. 1911. 664 p.

— ***Histoire de Nicolet, 1669-1924***. Arthabaska, 1924. 410 p.

BERNARD, Antoine. **La Gaspésie au Soleil**. Montréal, Clercs de Saint-Viateur, 1925. 332 p.

BERNIER, André. **Le Vieux-Sillery**. Québec, ministère des Affaires culturelles, 1977. 167 p. (Les Cahiers du patrimoine, n° 7).

BERNIER, Gabriel. **Le quartier Saint-Sauveur de Québec. Jalons historiques**. Québec, s.é, 1978. 40 p.

BÉRUBÉ, Léo. **Saint-Vianney de Matapédia. Un demi-siècle de vie paroissiale 1922-1972**. s.l., s.é., 1972. 259 p.

BIRON, Hector. **Sainte-Monique des Deux-Montagnes: la paroisse qui meurt centenaire (1870-1970)**. Sainte-Monique, s.é., 1970. 182 p.

BLAIS, Suzelle. **Apport de la toponymie ancienne aux études sur le français québécois et nord-américain**. Québec, Commission de toponymie du Québec, 1983. 105 p. (Études et recherches toponymiques, n° 6).

BLANCHARD, Raoul. **Le Canada Français Province de Québec, Étude géographique**. Montréal, Arthème Fayard (Canada) Ltée, 1960. 314 p.

— **Les études canadiennes**. (Coll.), Montréal, Beauchemin, 1947-1954. 5 vol.

BLANCHETTE, Jean-François et Lise Boily. **Penouille, un rapport d'harmonie entre l'impact écologique et le dynamisme culturel**. s.l., Direction des parcs nationaux, 1975. 234 p.

BONNEAU, Louis-Philippe et Robert Lamonde. **Chronique de St-François de la Rivière du Sud**. Montmagny, Éditions Marquis, 1979. 433 p.

BOILEAU, Gilles. **Almanach historique des Deux-Montagnes**. Saint-Eustache, Éd. Messier et Perron, 1981. 233 p.

— **L'église historique de Saint-Eustache**. Saint-Eustache, s.é. 1983. 62 p.

BOILY, Raymond. **Le guide du voyageur à la Baie-Saint-Paul au XVIII[e] siècle**. Montréal, Leméac, 1979. 133 p.

BOIVIN, Charles-Édouard-Léonce. **Dans nos Montagnes**. Ottawa, s.é., 1941. 254 p.

BONNELLY, Christian. **Inventaire choronymique de Baie-Saint-Paul**, mémoire de fin d'études. Québec, Université Laval, 1971. 150 folios. Document conservé à la Commission de toponymie.

BOUCAULT, Nicolas-Gaspard. **État présent du Canada, dressé sur nombre de mémoires et connaissances acquises sur les lieux 1754**. Rapport de l'archiviste de la province de Québec. Québec, t.1, 1920-1921, p.1-50.

BOSSÉ, François-Xavier (Mgr). **Les Annales de propagation de la foi**. s.l., s.é., 1887.

BOUCHARD, Gilles et Patrice Lauzier. **La rivière Rimouski**. Rimouski, Collège de Rimouski, 1975. 39 p.

BOUCHARD, René et al. **Itinéraire toponymique du chemin du Roy**. Québec, Commission de toponymie, 1981. 89 p. (Études et recherches toponymiques, n° 2).

BOUCHARD, Alain. **La Côte-du-Sud. Petit guide pratique et touristique à l'intention des visiteurs**. La Pocatière, Cégep de La Pocatière et Société du stage en bibliothéconomie de La Pocatière, 1971. 54 p.

BOUCHER, Paul. **Monographie économie-sociale des comtés ruraux de Québec**. Québec, ministère de l'Agriculture et de la Colonisation, Service de l'information et des recherches, 1962. 175 p.

BOUCHETTE, Joseph. **Description topographique de la Province du Bas-Canada avec des remarques sur le Haut-Canada et sur les relations des deux provinces avec les États-Unis de l'Amérique**, Londres, W. Faden, 1815 (réédition 1978) 664 p.

BOUFFARD, Jean. **Traité du Domaine**. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1977. 277 p.

BOUILLON, Alexandre. **Au grand jour ou les Évolutions d'une paroisse canadienne, Saint-Edmond-du-Lac-au-Saumon, Comté de Matapédia, Province de Québec. (Canada)**. Joigny-Yvonne, Éd. Vulliez, 1926. 313 p.

BOUTIN, André, Jean-Roch Gagnon et Jacques Thériault. **Hier au pays des métissiens. Histoire et culture d'une région du Québec (1675-1960)**. Mont-Joli, Les Ateliers Plein Soleil, 1977. 272 p.

BOUTIN, André, Marie-Andrée B. Roy et Jacques Thériault. **Mont-Joli, Histoire et illustrations de son premier cent ans (1880-1980)**. Mont-Joli, Les Ateliers Plein Soleil, 1980. 903 p.

BRETON, Yvan. **Notes d'observation sur la toponymie de la rivière Saint-Paul, Côte-Nord**. Québec, Université Laval, 1967. [18 p.]. Manuscrit conservé à la Commission de toponymie du Québec.

BRINLEY, Gordon. **Away to the Gaspé**. New-York, Dodd, Mead & Cie, 1937. 200 p.

BUJOLD, Réal-Gabriel. **Val d'Espoir à fleur de souvenance**. Laval, Éd. Multi-copie Laval, 1978. 202 p.

CADIEUX, Lorenzo. **Lettres des Nouvelles Missions du Canada**. Montréal, Éd. Bellarmin, 1943. 950 p.

CADIEUX, Michel. **Coteau du Lac: Sur les traces de son passé**. Coteau-du-Lac, Les Fêtes du 150e, 1982. 115 p.

CALASANZ, P.-J. **Saint-Antoine de Pointe-à-la-Garde**. s.l., s.é., 1941. 28 p.

CANADA MINISTÈRE DES PÊCHES ET DE L'ENVIRONNEMENT. SERVICE CANADIEN DE LA FAUNE. **Noms des oiseaux du Canada. Noms français, anglais et scientifiques**. Ottawa, 1961. 32 p. (Publication hors-série, n° 2).

CANADA MINISTÈRE DES AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD. PARCS CANADA. **Archipel de Mingan. Aire naturelle d'intérêt canadien**, préparé par Pierre Beaubien. Ottawa, 1976. 78 p.

CARON, Adrien. **Notice historique sur Sainte-Louise-des-Aulnaies**. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1959. 36 p.

— **Les Monts Notre-Dame**. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1968. 29 p. (Cahier d'histoire, n° 3).

— **La mission du père Paul Le Jeune sur la Côte-du-Sud 1633-1634**. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1977. 164 p.

— **De Canada en Acadie. Le Grand Portage**. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1980. 112 p. (Cahiers d'histoire, n° 15).

CARON, Marie-Ange et al. **Mosaïque rimouskoise. Une histoire de Rimouski**. Rimouski, Comité des fêtes du 150e anniversaire de la paroisse de Saint-Germain de Rimouski, 1979. 810 p.

CARON, Yvonne. **Notre-Dame de Bonsecours de l'Islet (1697-1723)**. Mémoire de la Société Royale du Canada. s.l., s.é., 1949.

CASGRAIN, Henri-Raymond. **Une paroisse canadienne au XVIIe siècle**. Québec, Brousseau, 1880. 216 p.

CHAMPAGNE, Jean-Paul. **Souvenirs historiques de Saint-Vincent-de-Paul, Ville de Laval (1743-1978)**. s.l., s.é. 1978. 255 p.

Centenaire de Caplan 1875-1975. Caplan, s.é., s.d. 267 p.

Centenaire découverte du Cap-des-Rosiers en 1908. Québec, s.é., 1934. 328 p.

Centenaire de l'église (1880-1980). Saint-Joseph-du-Lac, s.é. 1980. 18 p.

Centenaire de Saint-Moïse, 1873-1973. s.l., s.é., 1978. 100 p.

CHAMPLAIN SOCIETY BIGGAR. **The Works of Samuel de Champlain**. Toronto, The Champlain Society, vol. 2 et 4 (1922). 373 p.

Chandler, Album-souvenir du cinquantenaire, ville de Chandler, 1916-1966. Chandler, Imprimerie Chandler, s.d. 107 p.

CHAPDELAINE, Gilles et André Bourget. **Distribution, abondance et fluctuations des populations d'oiseaux marins dans l'archipel de Mingan.** Québec, 1980. 22 p.

CHARBONNEAU, André, Yvon Desloges et Marc Lafrance. **Québec, ville fortifiée du XVIII^e au XIX^e siècle.** Québec, Éditions du Pélican/Parcs Canada, 1982. 491 p.

CHARLAND, Thomas-M. **Les Abénakis d'Odanak. (1675-1937)** Montréal, Les Éditions du Lévrier, 1964. 368 p.

CHARLEVOIX, Pierre-François-Xavier de. **Histoire et descriptions générales de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale.** Montréal, Éd. Élysée, 1976. 3 tomes.

CHOUINARD, Édouard-P. **Histoire de la paroisse Saint-Joseph-de-Carleton (Baie des Chaleurs) 1755-1906.** Rimouski, Imprimerie générale de Rimouski, 1906. 111 p.

Cinquantenaire de St-Élzéar 1924-1974. Saint-Élzéar, s.é., 1974. 272 p.

Cinquantenaire de St-Cléophas 1921-1971, Album-Souvenir. Amqui, Imprimerie Amqui, 1971. 106 p.

Cinquantenaire de St-Raphaël d'Albertville 1920-1970, Album-Souvenir. Amqui, Imprimerie Amqui, 1970. 104 p.

CLARKE, John Mason. **The heart of Gaspé; sketches in the gulf of St-Lawrence.** New York, MacMillan, Co., 1913. 292 p.

CLOUTIER, J.-E.-A. **Cap St-Ignace 1900-1950.** Montmagny, Éd. Le Peuple, 1951. 50 p.

COMEAU, Napoléon-Alexandre. **La vie et le sport sur la Côte-Nord du Bas Saint-Laurent du Golfe.** Québec, Éd. garneau, 1945. 372 p.

COMITÉ DES FÊTES DU CENT CINQUANTENAIRE DE CACOUNA. **Album Souvenir du 150^e anniversaire de la fondation canonique de la paroisse de Cacouna 1825-1975.** s.l., s.é., s.d. 140 p.

COMITÉ DES FÊTES DU CENT VINGT-CINQUIÈME DE NOTRE-DAME-DU-PORTAGE. **Notre-Dame-du-Portage 1856-1981.** s.l., Comité central des fêtes du 125^e, 1981. 72 p.

COMITÉ DES FÊTES DU CENTENAIRE DE RIMOUSKI. **Album-Souvenir. Notes historiques 1829-1929.** Rimouski, Séraphin Vachon, 1919. 84 p.

COMITÉ DES FÊTES DU TRICENTENAIRE DE BEAUMONT. **Beaumont 1672-1972.** Saint-Romuald, Les Éd. Etchemin, 1972. 134 p.

COMITÉ D'HISTOIRE DE LA SEIGNEURIE LEPAGE-THIBIERGE INC. **Sainte-Luce au tournant 1829-1979.** Sainte-Luce, La Corporation de la Seigneurie, s.d. 234 p.

COMITÉ DU CENTENAIRE DE NOTRE-DAME-DU-SACRÉ-COEUR. **Centenaire de la paroisse du Sacré-Coeur (Rimouski) 1875-1975.** s.l., s.é., 1976. 223 p.

COMITÉ 1978 DE LA 8^e SESSION ROSS. **De notre patrimoine église et croix d'églises du diocèse de Rimouski.** Rimouski, Bellavance inc., 1978. 137 p.

CONSEIL DE BANDE DE MINGAN. **Mémoire de la bande de Mingan à la Commission des biens culturels du Québec concernant l'avenir de l'archipel de Mingan.** S.l., s.é. 1979. 32 p.

CONSEIL ÉCONOMIQUE DE LA RÉGION DE CHARLEVOIX. **Charlevoix communautaire.** Beauceville, l'Éclaireur Ltée, 1975. 119 p.

CORNEZ, Germaine. **Une ville naquit: Saint-Jérôme de 1821 à 1880.** Saint-Jérôme, L'Écho du Nord, 1973. 191 p.

— **Une ville grandit. Saint-Jérôme de 1881 à 1974.** Saint-Jérôme, L'Écho du Nord, 1977. 292 p.

COUILLARD-DESPRÉS, Azarie. **Histoire des seigneurs de la Rivière-du-Sud et de leurs alliés canadiens et acadiens.** Saint-Hyacinthe, La Tribune, 1912. 401 p.

COULOMBE, Marielle. **Les visages de Saint-Fabien.** Rimouski, Collège de Rimouski, 1974. 269 p

— **Histoire de Saint-Fabien 1828-1978. Saint-Fabien, Corporation municipale de Saint-Flavien, 1978. 446 p.**

COURVILLE, Serge. Origine et évolution des campagnes dans le comté des Deux-Montagnes, Montréal, Université de Montréal, Département de géographie, mémoire de maîtrise, non publ., 1973 209 p.

— **L'habitant « canadien » et le système seigneurial**. Montréal, Université de Montréal. Département de géographie, thèse de Ph. D., non publ., 1979. 409 p.

CRESPEL, Louis. **Voiages du R.P. Emmanuel Crespel dans le Canada et son naufrage en revenant de France**. Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, 1884. 175 p.

CREVEL, Jacques et Maryvonne Crevel. **Honguedo ou l'histoire des premiers Gaspésiens**. Québec, Éd. Garneau, 1970. 218 p.

CROFF, E. (Mme). **Nos ancêtres à l'oeuvre à la Rivière-Ouelle**. Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931. 212 p.

D'AMOURS, Mathias. **Les Trois-Pistoles**, ouvrage écrit en 1890 par Charles A. Gauvreau, revu et complété par M. D'Amours. s.l., s.é., 1946. 2 vol.

DELANGLEZ, Jean. **Louis Jolliet, Vie et Voyages (1645-1700)**. Montréal, Granger, 1950. 435 p. (Études de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française).

DE L'ORME, Jean-Claude et Ovila Leblanc. **Histoire populaire des îles de la Madeleine**. Montréal, L'Aurore/Univers [C 1980]. 181 p.

DEMERS, Joseph-Urgel. **Histoire de Sainte-Rose, 1740-1947**. s.l., s.é., 1947. 392 p.

DEMERS, Joseph-Urgel. **Aperçu historique sur l'île Jésus**. s.l. Éd. de l'Atelier, 1957. 274 p.

D'ENTREMONT, Clarence-Joseph. **Nicolas Denys sa vie et son oeuvre**. Yarmouth (Nouvelle-Écosse), Imprimerie Lescarbot Ltée, 1982. 623 p.

DENYS, Nicolas. **Description géographique et historique des costes de l'Amérique septentrionale**. Paris, Claude Barbin, Tome 1, 1672.

DESCHAMPS, Clément-E. **Municipalités et paroisses dans la Province de Québec**. Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1896. 1295 p.

DESCHAMPS, Hubert. **Les voyages de Samuel Champlain saintongeais Père du Canada**. Paris, Presses Universitaires de France, 1951. 368 p.

DESCHESNES, Pauline et Denise Rioux. **Les Trois-Pistoles**. Rimouski, Collège de Rimouski, 1975. 89 p.

DES GAGNIERS, Jean. **L'île aux Coudres**. Montréal, Leméac, 1969. 110 p.

DESROCHERS, René. **Sault-au-Récollet. « Paroisse La Visitation » (1736-1936)**... Montréal, Le Devoir, 1936. 155 p.

Dictionnaire biographique du Canada. Toronto et Québec, University of Toronto Press et Presses de l'Université Laval, vol. 1: 1966; vol. 2. 1969; vol 3. 1974; vol. 4. 1980.

DION, Albert. **Topographie de Montmagny**. Québec, Action Catholique, 1935. 208 p.

DIONNE, Narcisse-Eutrope. **Sainte-Anne de la Pocatière 1672-1910. L'Île-aux-Oies 1646-1910**. Québec, Laflamme et Rioux, 1910. 219 p.

DIONNE, Rosaire. **Les églises du diocèse de Gaspé**. [Rimouski], Université du Québec à Rimouski, 1979. 198 p.

DORION, Henri. **Les noms de lieux montagnais des environs de Mingan**. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1967. 214 p.

DOUCET, Camille-Antoine. **La trappe d'Oka**. Oka, La Trappe, 1979. 201 p.

DUBOIS, Lucien. **Histoire de la paroisse de Gentilly**. s.l., s.e., 1935. 286 p.

DUFOUR, Céline et Louise DUFOUR. **L'histoire de St-Alexis**. Rimouski, CEGEP de Rimouski, 1978. 25 p.

DUFOUR, Dominique et al. **Il était une fois... Cap-à-l'Aigle**. s.l., Imprimerie de Charlevoix inc., s.d. 46 p.

DUFRESNE, Marie-Claire. **Histoire de la canalisation du Saint-Laurent dans la région de Soulanges, 1779-1959**. Ottawa, Parcs Canada, 1979. 51 p.

DUGAS, Jean-Yves. **Répertoire de gentilés (noms des habitants) du Québec**. Québec, Commission de toponymie du Québec, 1981. 59 p. (Dossiers toponymiques, n° 12).

DUGAS, Jean-Yves, Jean Poirier et Marc Richard. **Dossier toponymique de la région de Québec**. Québec, Commission de toponymie, 1980. 30 p. (Dossier toponymiques, n° 3).

DUMAIS, Nelson. **Autrefois Sainte-Luce**. s.l., La Corporation de la Seigneurie Lepage-Thibierge, 1979. 24 p.

DUNN, Guillaume. **Les forts de l'Outaouais**. Montréal, Éditions du Jour, 1975. 162 p.

DUNN, Philippe. **Centenaire de Cap-des-Rosiers, son histoire 1872-1972**. s.l., s.é., 1972. 215 p.

DUSSAULT, Clément T. **Bois de Coulonge**. Québec, Société historique de Québec, 1950. 20 p. (Cahier d'histoire, n° 2).

— **Sillery L'an un 1856**. Sillery, Service des Archives de la ville de Sillery, 1981. 67 p.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard. **La Gaspésie Promenades dans le golfe St-Laurent**. Montréal, Cadieu et Derome, 1895. 239 p.

FERLAND, Jacinthe. **L'historique de Causapscal**. Rimouski, Collège de Rimouski, 1978. 39 p.

FERLAND, Jean-Baptiste-Antoine. **La Gaspésie**, nouvelle Éd. Québec, Éd. Côté, 1877. 300 p.

FORTIN, Alphonse. **Biographie de Rimouski**. Rimouski, Les Éd. Rimouskoises, 1953.

FOURNIER, Robert. **Baie-des-Sables, 1869-1969; histoire de la paroisse de l'Assomption-de-Notre-Dame**. Rimouski, Bellavance inc., 1969. 249 p.

— **Seigneurie de Matane**. Matane, Société d'histoire de Matane, 1978. 182 p.

FOURNIER, Rodolphe. **Lieux et monuments historiques de l'Est du Québec**. s.l., Éd. Pauline, 1980. 355 p.

GABORIAULT, Victor. **Charles-Eusèbe Dionne naturaliste**. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1974. 144 p. (Cahier d'histoire, n° 9).

GAGNÉ, C. (Mme). **Recettes typiques de la Côte-du-Sud**. Montréal, Leméac, 1970. 210 p.

GAGNON, Antoine (Abbé). **Monographie de Matane, pays de brume, de soleil, de visions**. Rimouski, Imprimerie générale, 1945. 370 p.

GAGNON, Ernest. **Louis Jolliet**, 4e éd. Montréal, Beauchemin, 1946. 357 p.

— **Chansons populaires du Canada**, 7e éd. Montréal, Librairie Beauchemin. 1930.

GAREAU, Charles-A. **Aperçu historique de Terrebonne: 200e anniversaire de fondation et congrès eucharistique**. Terrebonne, s.e. 1927. 83 p.

GARIEPY, Raymond. **Le village de Château-Richer (1640-1870)**. Québec, Société historique de Québec, 1969. 168 p. (Cahier d'histoire, n° 21).

The Gaspé Peninsula. Review of Québec Tourist Bureau. s.l., Québec Tourist Bureau, 1929-1938. 30 p.

GAUMOND, Michel. **La place Royale, ses maisons, ses habitants**, deuxième édition revue et corrigée. Québec, Éditeur officiel, 1972. 55 p.

GAUTHIER LAROUCHE, Georges. **Origine et formation de la toponymie de l'archipel de Mingan**. Québec, Commission de toponymie du Québec, 1981. 165 p. (Études et recherches toponymiques, n° 1).

GEORGE, Pierre. **Dictionnaire de la géographie**. Paris, Presses Universitaires de France, 1970. 448 p.

GIGUÈRE, Georges-Émile. **Oeuvres de Champlain**. Montréal, Éd. du Jour, 1973. 3 tomes.

GINGRAS, Robert-Edmond (Frère). **Répertoire des mariages de Saint-Georges de Cacouna (1813-1966)**. Rivière-du-Loup, Société d'histoire et de généalogie de Rivière-du-Loup, 1967. 175 p. (Contribution, n° 2).

— **Répertoire des mariages de Saint-Patrice de Rivière du Loup (1813-1966)**, Rivière-du-Loup, Société d'histoire et de généalogie de Rivière-du-Loup, 1967. 411 p. (Contribution, n° 1).

GIROUARD, Désiré. **Lake St-Louis Old and New illustrated and Cavelier de La Salle**. Montréal, Columbian Edition, 1893. 298 p.

GRENIER, Fernand, Fernand Dumont, Jean-Claude Dupont. **Toponymie des îles du Saint-Laurent entre l'île d'Orléans et l'île d'Anticosti**. Québec, s.é., 1964. 138 p. Document manuscrit conservé à la Commission de toponymie.

GUAY, Charles (abbé). **Chronique de Rimouski**. Québec, P.-G. Delisle Imprimeur, 1873. 417 p.

Guide de route du club automobile de Québec 1934. Québec, J.E. Renaud, éd. 1934.

Guide touristique du Québec. La Côte-du-Sud. Québec, Stanké, 1978.

GUINARD, Joseph-Étienne (Père). **Les noms indiens de mon pays. Leur signification, leur histoire**. Montréal, Éd. Rayonnement, 1960. 198 p.

HARVEY, Jacquelin. **Le trafic maritime de la Côte-Nord**. Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, 1973. 453 p.

HIND, Henry Youle. **Exploitations in the interior of the Labrador Peninsula, the country of the Montagnais and Naskapee Indians**. London, Longman, Green, Longman, Roberts and Green, vol. 2, 1863. 304 p.

INSTITUT DE GÉOGRAPHIE (Université Laval) **Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard**. Québec, Les Presses Universitaires Laval, 1959. 494 p.

Histoire de la Nouvelle-France. Paris, Éd. Élysée, tome 1, 1976. 664 p.

Histoire de Port-Daniel. s.l., Projet Canada au Travail « La Conche Saint-Martin », 28 avril 1981. 206 p.

HUARD, Victor-Alphonse (Abbé). **Labrador et Anticosti. Journal de voyage; histoire, topographie, pêcheurs canadiens et acadiens, indiens montagnais**. Montréal, Leméac, 1972. 505 p. (Réédition de 1897).

HUBERT, Paul. **Les îles de la Madeleine et les Madelinots**. Îles-de-la-Madeleine, Les Éditions de la Source. 1979, 253 p. (Réédition de 1926).

HOGUE, Marthe B. **Un trésor dans la montagne**. Québec, Éd. Caritas, Librairie Universelle, 1954. 279 p.

Il était une fois... mon village Newport. Magog, Imprimerie Louis Faucher, 1979. 184 p.

JEANNOTTE, Adhémar. **Vaudreuil: notes historiques** Vaudreuil, s.é., 1963. 119 p.

JULIEN, Charles et al. **Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle**. Paris, Presses Universitaires de France, 1946. 223 p. (Coll. Colonies et empires; 2^e série, Les classiques de la colonisation).

KONINCK, Rodolphe de. **Les cent îles du Lac Saint-Pierre**. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970. 125 p.

LABERGE, Joanne et al. **Itinéraire toponymique du Saguenay-Lac-Saint-Jean**. Québec, Commission de toponymie, 1983. 101 p. (Coll. Études et recherches toponymiques, n° 5).

LABERGE, Lionel. **Le fief de Charlesville**. Québec, Les Presses de l'Université Laval, s.d. 29 p.

Lac Humqui, Québec, s.é., n.d. 37 p.

LAFRANCE, Jean. **Les épaves du Saint-Laurent 1650-1760**. Montréal, Éditions de l'Homme, [c 1972], 175 p.

LAHONTAN, Louis-Armand de Lom d'Arce. **Mémoires de l'Amérique septentrionale, ou la suite des voyages de Mr. Le Baron de Lahontan, qui contiennent la description d'une grande étendue de pais de ce continent, l'intérêt des François et des Anglois, leurs commerces, leurs navigations, les moeurs et les coutumes des sauvages, etc. Avec un petit dictionnaire de la langue du pais**. La Haye, Chez les Frères l'Honoré, 1703. 220 p.

LAHOUD, Pierre. **Répertoire de moulins à eau du Québec**. Québec, Ministère des Affaires culturelles, Direction générale du Patrimoine, 1978. 112 p. (Dossier, n° 36).

LAMARRE, Guy et al. **Itinéraire toponymique de Québec en Charlevoix**. Québec, Commission de toponymie, 1983. 72 p. (Études et recherches toponymiques, n° 4).

LANDRY, Gilles. **Sept-îles racontée**. Montréal, Leméac, 1980. 137 p.

LANGELIER, Jean-Chrysostôme. **Esquisse sur la Gaspésie, 4^e éd.** Québec, Librairie Dussault, 1885. 88 p.

LASSERRE, Jean-Claude. **Le Saint-Laurent, grande porte de l'Amérique**. La Salle, Hurtubise HMH, 1980. 753 p.

LAUZIER, Christiane. **Viens, nous revivrons 75 ans d'histoire, 25e anniversaire et Consécration de l'Église Lac-au-Saumon, du 17 au 26 juillet 1981**. s.l., s.é., 1981. S.p.

LAVALLÉE, Robert. **Petite histoire de Berthier**. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud. 1973. 216 p. (Cahier d'histoire, n° 8).

LAVOIE, André. **Enquête toponymique à Nouvelle, cté de Bonaventure**. s.l., s.é., 1975. s.p.

LAVOIE, Bruno et al. **BIC, 150e anniversaire 1830-1980**. Rimouski, Impression des associés inc. de Rimouski, 1980. 622 p.

LAVOIE, Marie-Louise et Louise St-Gelais. **Amqui**. Rimouski, Cégep de Rimouski, 1978. 100 p.

LEBEL, Roland. **Un siècle de labeur, de foi et d'honneur; histoire de la paroisse de St-Octave de Métis, 1855-1955**. Québec, Presses du « Quotidien », 1955. 518 p.

LEBLOND DE BRUMATH, Adrien. **Histoire de Montréal depuis son origine jusqu'à nos jours**. Montréal, Beauchemin, 1913. 362 p.

Le centenaire de la paroisse de Maria 1860-1960. Montréal, Presses des ateliers des sourds-muets, 1959. 147 p.

LECLAIRE, Alphonse. **Le Saint-Laurent historique, légendaire et topographique de Montréal à Cacouna et à Chicoutimi sur le Saguenay**. Montréal, Compagnie de publications commerciales, 1906. 259 p.

LECLERCQ, Chrestien. **Nouvelle relation de la Gaspésie, qui contient les moeurs et la religion des sauvages gaspésiens porte-croix, adorateurs du soleil et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite le Canada**. Paris, s.é., 1691. 572 p.

LE JEUNE, Louis (O.M.I.). **Dictionnaire général du Canada; biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie, arts, sciences**, 2 vol. Ottawa, Université d'Ottawa, 1931.

LELIÈVRE, Francine. **Histoire humaine du Parc national Forillon**, Gaspé, s.e., 1973.

LEMAY, Félix-L. **Monographie de Saint-Jean-Baptiste de Deschaillons 1674-1934**. Deschaillons, 1934. 248 pages.

LEMIEUX, Jacques. **Sayabec**. Rimouski, Collège de Rimouski, 1975. 103 p.

LEMOINE, Georges-Joseph. **Dictionnaire français-montagnais avec un vocabulaire montagnais-anglais, une courte liste de noms géographiques et une grammaire montagnaise** Boston, Cabot and Cabot, 1901. 344 p.

LEMOINE, James Macpherson. **The Chronicles of the St-Lawrence**. Montréal, Dawson Bros., 1878. 380 p.

— **The explorations**. Québec, L. J. Demers et Frères, 1889. 265 p.

— **The legends of the St. Lawrence. Told during a cruise of the yatch Hirondelle from Montréal to Gaspé**. Québec, G.E. Holiwell, 1898. 203 p.

LESCARBOT, Marc. **Histoire de la Nouvelle-France... 3e éd. Paris, 1617. 888 p.**

LÉVESQUE, Hubert. **Le fief Saint-Denis**. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1971. 72 p. (Cahier d'histoire, n° 4).

LÉVESQUE, René. **La seigneurie des îles et des îlets de Mingan**. Montréal, Leméac, 1971. 235 p.

— **Les vieux comptoirs de Sept-Îles**, Montréal, Leméac, 1981. 188 p.

LÉVESQUE, Ulric. **Notre-Dame du Mont-Carmel, comté de Kamouraska, 1867-1967**. Notre-Dame-du-Mont-Carmel, Comité du Centenaire, 1967. 155 p.

LINTEAU, Paul-André. **Maisonneuve: Comment des promoteurs fabriquent une ville, 1883-1918**. Montréal, Boréal Express, 1981. 280 p.

LIZOTTE, Louis-Philippe. **La vieille Rivière du Loup, ses vieilles gens, ses vieilles choses (1673-1916)**. Québec, Garneau, 1973. 173 p.

LOISELLE, Alphonse. **La Gaspésie d'aujourd'hui (la Bretagne canadienne)**. Montréal, Laplante et Langevin, 1948. 116 p.

LONGNON, Auguste. **Les noms de lieu de la France. Leur origine, leur signification, leurs transformations**. Publié par Paul Marichal et Léon Mirot. New York, Burt Franklin, 1973. 831 p. (Réimpression de l'édition de 1920-1929).

The lower St Lawrence, or Quebec via Gaspe and Pictou. Québec, s.é. 1862. 122 p.

MAC KAY, Donald. **Le paradis retrouvé Anticosti**. Montréal, Les Éditions La Presse, 1983. 175 p.

MAGNAN, Hormisdas. **Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la province de Québec**. Arthabaska, Imprimerie Arthabaska, 1925. 738 p.

— **Monographies paroissiales, esquisses des paroisses de colonisation de la province de Québec**. Québec, Département de la colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1913. 283 p.

MAILLOUX, Alexis. **Promenade autour de l'île aux Coudres**. Québec, Éditeur de La Gazette des Campagnes, 1880. 131 p.

MARIE-ANTOINE, (père). **St-Michel de la Durantaye [notes et souvenirs] 1678-1927**. Québec, imp. Charrier et Dugal Ltée, 1929. 167 p.

MARIE-VICTORIN (frère). **Croquis laurentiens**. Montréal, Frères des Écoles Chrétiennes, 1920. 301 p.

— **Flore Laurentienne**. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1964. 925 p.

MARIE-VICTORIN (frère) et Rolland Germain. **Flore de l'Anticosti-Minganie**. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1969. 527 p.

MAROIS, Jacques. **La Baie des Roses Rimouski, Collège de Rimouski, 1977. 53 p.**

MARON, René. **Jacques Cartier. Voyages de découvertes au Canada entre les années 1534-1542**. Paris, Éd. Anthropos, 1968. 206 p.

MARTIN, Paul-Louis, Gilles Rousseau. **La Gaspésie de Miguasha à Percé, itinéraire culturel**. Montréal, Beauchemin; Québec, Éd. Officiel, 1978. 240 p.

MARTIN, Roland. **Les premiers seigneurs de Sainte-Anne-de-la-Pocatière**. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1973. 148 p. (Cahier d'histoire, n° 7).

— **Saint-Roch-des-Aulnaies**. La Pocatière, La Société historique de la Côte-du-Sud, 1975. 159 p. (Cahier d'histoire, n° 10).

MAURAULT, Olivier. **Les vicissitudes d'une mission sauvage: Oka**. Montréal, Revue Trimestrielle Canadienne, juin 1930. 29 p.

McCORMICK, Charlie. **Anticosti**. Saint-Nazaire, Les Éditeurs J.C.L. enr., 1979. 229 p.

McNULTY, Gerry E. **Les noms de lieux montagnais des îles de l'archipel de Mingan**. s.l., s.é., 1978. 8 p.

McNULTY, Gerry E. et Marie-Jeanne Basile. **Lexique montagnais-français du parler de Mingan**. Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval, 1981. 54 p.

MÉDÉRIC, Paul (abbé Jean-Paul Tremblay). **Le père d'un peuple**. Chicoutimi, Société historique du Saguenay, 1957. 226 p. (Publication de la Société historique, n° 17).

MÉLANÇON, Claude. **Percé et les oiseaux de l'île Bonaventure**. Montréal, Éd. du Jour, 1963. 94 p.

MERCIER, Ernest. **Influence du traité Webster Ashburton sur la colonisation dans le centre et le haut du comté de Montmagny**. La Pocatière, La Société historique de la Côte-du-Sud, 1981. 139 p. (Cahier d'histoire; n° 16).

MICHAUD, Joseph-D. **Notes historiques sur la vallée de la Matapédia. Val-Brillant, La Voix du Lac, 1922. 241 p.**

— **Le Bic les étapes d'une paroisse**. Québec, Ernest Tremblay, 1925, 2 vol. 328 p., 247 p.

MICHAUD, Robert. **L'Isle-Verte vue du large**. Ottawa, Leméac, 1978. 354 p.

MIMEAULT, Mario. **Penouille et Gaspé, une étude de toponymique**. Gaspé, 1980. [34 p.]. Document déposé au Musée de la Gaspésie.

MINER, Horace. **St-Denis. A french canadien Parish**. Chicago. University of Chicago Press, Phoenix Books, 1963. 299 p.

Monographie de Paspébiac. s.l., s.é., 1978. 169 p.

MORIN, Louis. **Le calendrier folklorique de St-François de-la-Rivière-du-Sud**. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1972. 145 p. (Cahier d'historique, n° 5).

MORISSONNEAU, Christian avec la collaboration d'Henri Dorion. **Le langage géographique de Cartier et de Champlain, choronymie, vocabulaire et perception.** Québec, Les Presses de l'université Laval, 1978. 230 p. (Choronoma, n° 7).

MOUNTAIN, George Jehosaphat. **Visit to the Gaspé Coast, 1824.** Québec, Archives de la Province, 1943. 47 p.

NADEAU, André. **Histoire de la paroisse de Saint-Patrice de Beaurivage 1871-1946.** Québec, 1946. 163 p.

NEW RICHMOND HERITAGE. **Cascapedia bay heritage. A historiry of New Richmond and Environs.** S.l., s.é., 1980. 99 p.

Notre-Dame-de-l'Espérance (1954-1979). Brochure publiée à l'occasion du 25e anniversaire de la paroisse de Notre-de-l'Espérance. Îles – Laval, s.é., 1979. 40 p.

Notre-Dame de la Grande-Rivière 1860-1960. Chandler, Imprimerie Chandler, s.d. 212 p.

Notre-Dame-du-Portage (1856-1967). La Pocatière, s.é., s.d.

Nouvelle (St-Jean l'Évangéliste) 1869-1969. Acton Vale, Imprimerie Désilets, s.d. 154 p.

OUELLET, Gérard. **Histoire de Sainte-Anne de la Pocatière, 1692-1972.** Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Comité du Tricentenaire, 1973. 395 p.

— **Ma paroisse Saint-Jean-Port-Joly.** Lévis, Le Quotidien Ltée, 1946. 348 p.

OUELLET, Johanne et Louise Pelletier. **Ce que doit Trois-Pistoles à ses associations.** Rimouski, Collège de Rimouski, 1977. 169 p.

OUELLET, Joseph-Eugène. **Répertoire des mariages de Sainte-Anne-de-la-Pocatière (1715-1972).** Québec, Société canadienne de généalogie (section de Québec), 1968. 219 p. (Contribution, no 24).

Pabos-Mills, New-Port et son héritage. s.l., Projet Canada au Travail, août 1982. 261 p.

PACREAU, Camille. **Tadoussac.** Montmagny, Les Éd. Marquis, 1947. 139 p.

PARADIS, Alexandre. **Kamouraska (1674-1948).** Québec, Action Catholique, 1948. 379 p.

PARISE, Robert. **Géants de la Côte-Nord.** Québec, Éd. Garneau, 1969. 141 p.

La Paroisse de St-Alexandre de Kamouraska, 1852 à 1952. Ste-Anne-de-la-Pocatière, Société historique de Kamouraska, 1952. 260 p.

Paroisse St-Georges de Malbaie. Chandler, Imprimerie Chandler, 1981. 114 p.

PELLAND, Alfred. **Vastes champs offerts à la colonisation et à l'industrie. La Gaspésie, esquisse historique, ses ressources, ses progrès et son avenir.** Québec, Ministère de la colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1914. 273 p.

PELLETIER, Daniel et Maurice Dumas. **La geste de Rivière-du-Loup.** Rivière-du-Loup, Centre de recherche du Grand-Portage, 1973. 113 p.

PELLETIER, Edmond. **Album historique et paroissial de Notre-Dame du Portage, 1723 à 1940.** Québec, Imprimerie Provinciale, 1942. 367 p.

PIERRARD, Pierre. **Dictionnaire des prénoms et des saints.** Paris, Larousse, 1974. 223 p.

PINEAULT, Lionel et Renaud Melançon. **Les attraits de Sainte-Luce-sur-Mer.** Rimouski, Collège de Rimouski, 1974. 71 p.

PINEAULT, Lionel et Marc Parent. **Centenaire de la paroisse de Notre-Dame du Sacré-Coeur (Rimouski) 1875-1975.** s.l., Comité du centenaire de N.-D. du Sacré-Coeur, 1976. 223 p.

POIRIER, Jean. **La toponymie historique et actuelle de l'île d'Orléans,** thèse de maîtrise, Faculté des lettres Québec, Université Laval, 1961. 132 folios.

— **Toponymie. Méthode d'enquête.** Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965. 165 p.

— **Regards sur les noms de lieux.** Québec, Commission de toponymie, 1982. 174 p. (Études et recherches toponymiques, no 3).

PORTER, John R. et Jean Trudel. **Le calvaire d'Oka.** Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1974. 125 p.

POTVIN, Damase. **La petite histoire. Les Îlets-Jérémie. Histoire d'une ancienne mission du Domaine du Roi**. Québec, Éd. du Terroir, 1928. 93 p.

— **Henry de Puyjalon**. Les oubliés Écrivains nordiques. Québec, Librairie Roch Poulin, s.d., p. 37-49.

— **Le Saint-Laurent et ses îles. Histoire, légendes, anecdotes, description, topographie**. Montréal, s.é., 1940. 413 p.

— **Le Saint-Laurent et ses îles**. Québec, Éditions Garneau, 1945. 425 p.

— **Le tour de Saguenay historique, légendaire et descriptif**. Québec, s.é., 1920. 168 p.

PRUD'HOMME, François. **Notre-Dame de Lourdes de Rigaud. Cent ans de dévotion mariale 1874-1974**. Rigaud, Sanctuaire de Notre-Dame-de-Lourdes, 1974. 224 p.

POULIOT, Joseph-Camille. **La Grande Aventure de Jacques Cartier. Épave Bi-Centenaire Découverte au Cap-des Rosiers en 1908**. Québec, s.é. 1934. 328 p.

PYE, Thomas. **Images de la Gaspésie au XIX^e siècle**. Québec, Presses Comeditex, 1980. 189 p.

QUÉBEC (Diocèse). **Rapport sur les missions du diocèse de québec (1839-1874)**. Québec, Fréchette, **1839-1849**; Québec, A. Côté et Cie, **1849-1857**; Québec, J.-T. Brousseau, **1857-1863**; Québec, Léger Brousseau, **1863-1868**; **1870-1874**; 21 Volumes.

QUÉBEC (Prov.) ARCHIVES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC. **Journal de Louis Jolliet allant à la découverte de Labrador pays des Esquimaux sous les ordres de Monseigneur le Comte de Frontenac, gouverneur et lieutenant-général pour le roi en toute la France septentrionale**. Rapport de l'archiviste de la province de Québec, Québec, t. 20, 1943-1944, p. 147-206.

QUÉBEC (Prov.) COMMISSION DE GÉOGRAPHIE DU QUÉBEC. **Toponymie des principaux reliefs du Québec**. Québec, Éditeur Officiel, 1971. 72 p. (Coll. Étude toponymique, no 4; nouvelle série).

— **Noms géographiques de la province de Québec**, 2^e éd. Québec, Département des Terres et Forêts, 1921. 158 p.

— **Dictionnaire des rivières et lacs de la province de Québec**. Québec Département des Terres et Forêts, 1925. 399 p.

QUÉBEC (Prov.) COMMISSION DES EAUX COURANTES DU QUÉBEC. **Douzième rapport**, imprimé par ordre de la législature. Québec, imprimé par Louis-A. Proulx, 1924. 106 p.

QUÉBEC (Prov.) COMMISSION DE TOPONYMIE. **Basse-Côte-Nord** par Hélène Hudon et Martyne Michaud. Québec, 1982, s.p. Document conservé à la Commission de toponymie.

— **Côte-Nord: Enquête toponymique**, par Christian Bonnelly et Alain Vallières. 1975, s.p. Document conservé à la Commission de toponymie.

— **Côte-Nord: Enquête toponymique**, par Pierre Beaupré et Georges Gauthier Larouche. 1979, s.p. Document conservé à la Commission de toponymie.

— Deuxième supplément au Répertoire toponymique du Québec, **Gazette officielle du Québec**, Québec, Éditeur officiel, n° 8, 1981. 133 p.

— **Îles du Saint-Laurent: Enquête toponymique**, par Alain Vallières. 1973, s.p. Document conservé à la Commission de toponymie.

— **Nomenclature des cantons de la province de Québec**. Québec, Commission de toponymie. (Document conservé à la Commission de toponymie).

— **Répertoire toponymique du Québec 1978**. Québec, Éditeur officiel, 1979. 1199 p.

— Répertoire toponymique du Québec, **Gazette officielle du Québec**. Québec, Éditeur officiel, Partie 1, Avis Juridiques, 112^e année (2 août 1980), no 31A. 65 p.

— Troisième supplément au Répertoire toponymique du Québec (1978), **Gazette officielle du Québec**. Québec, Éditeur officiel, Partie 1, Avis Juridiques, 114^e année (18 déc. 1982), no 51A. p. 9343 à 9590.

— **Les zones linguistiques anglaises au Québec**, par Renaud Dugas, 21 décembre 1982. 34 p. Texte dactylographié conservé à la Commission de toponymie.

QUÉBEC (Prov.) CONSEIL DU DÉVELOPPEMENT DU LOISIR SCIENTIFIQUE. **Bas-Saint-Laurent Gaspésie**. Montréal, Le Conseil, 1981. 159 p.

QUÉBEC (Prov.) DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. **Copie du rapport d'un voyage fait au Labrador canadien par M. Saint-Cyr, ancien député, conservateur du Musée de l'Instruction Publique. Copie de son catalogue des plantes et des oiseaux de la Côte-Nord et des îles faisant partie du Labrador canadien**. Québec, 1886. 153 p.

QUÉBEC (Prov.) DÉPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE. **Description des cantons arpentés et des territoires explorés de la province de Québec**. Québec, Ch.F. Langlois, 1889. 955 p.

QUÉBEC (Prov.) MINISTÈRE DE LA VOIRIE. **La Gaspésie; histoire, légendes, ressources, beautés**. Québec, s.é., 1935. 121 p.

QUÉBEC (Prov.) MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES. **La prison des plaines d'Abraham**, par Georges Gauthier Larouche. Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1976, 81 p. Document conservé au ministère des Affaires culturelles.

— **Macro-inventaire. Rapport historique du comté de Gaspé-Est**, par André Parent. Québec, Inventaire des biens culturels, 1980. 155 p. Document conservé au ministère des Affaires culturelles.

— **Macro-inventaire. Rapport historique du comté de Gaspé-Ouest**, par André Parent. Québec, Inventaire des biens culturels, 1980. 92 p. Document conservé au ministère des Affaires culturelles.

— **Lexique Montagnais-Français du dialecte de Schefferville, Sept-Îles et Maliotenam**, par José Mailhot et Katen Lescop en collaboration avec Christine Vollant, Jérôme St-Onge et Daniel Vachon. Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1977. 429 p.

— **L'Île des Moulins**. Québec, Éditeur officiel, 1979. 63 p.

QUÉBEC (Prov.) MINISTÈRE DES AFFAIRES MUNICIPALES. **Cahier des municipalités**, Dossier préparé par Julien Drapeau, Québec, Gouvernement du Québec, s.d. 5 cahiers. Document conservé au ministère des Affaires municipales et à la Commission de toponymie.

QUÉBEC (Prov.) MINISTÈRE DU TOURISME, DE LA CHASSE ET DE LA PÊCHE. **Le parc de la Gaspésie, une mer de montagnes**. Québec, Gouvernement du Québec, 1982. 21 p.

— **Vers un nouveau parc de la Gaspésie « Je suis de lacs et de rivières »**. Québec, Min. des Communications du Québec, 1978. 33 p.

QUÉBEC (Prov.) MINISTÈRE DES TRANSPORTS. **Ponts du Québec**, par Rosaire Tremblay et Thérèse Dallaire. Québec, Éditeur officiel, 1975, 283 p.

QUÉBEC (Prov.) SERVICE DE L'ARPENTAGE. **Rapport sur les îles de Mingan**, par F.-X. Fafard. Québec, 1932. 2 p.

RAINVILLE, Jacques. **Album-Souvenir du tricentenaire de Berthier 1672-1972**. s.l., s.é., 1973. 96 p.

RANCOURT, François. **Notes historiques sur la paroisse de Saint-Jules de Bonaventure**. s.l., s.é., s.d. 81 p.

RASTOUL, Pierre et Alain Ross. **La Gaspésie de Grosses-Roches à Gaspé, itinéraire culturel**. Montréal, Beauchemin; Québec Éditeur Officiel, 1978. 240 p.

RASTOUL, Pierre et Gilles Rousseau. **Les Îles-de-la-Madeleine**. Montréal, France-Amérique; Québec, Éditeur officiel du Québec, 1979. 240 p. (Collection des Guides pratiques. Série itinéraires culturels. La Documentation québécoise).

RASTOUL, Pierre. **Le site de Pointe Saint-Pierre** Gaspé, 1981. 270 p. (Document inédit).

Relations des Jésuites contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France. Montréal, Éditions du Jour, 1972. 6 tomes. (coll. « Bibliothèque québécoise »).

RICHARD, Joseph-Arthur. **Histoire de Cap Saint-Ignace 1672-1970**. Montmagny, Éd. Marquis, 1970. 467 p.

— **Saint-Ludger de Rivière-du-Loup 1905-1955**. Rivière-du-Loup, Imp. Beaulieu, 1955. 145 p.

ROCHETTE, Edgar. **Notes sur la Côte-Nord du Bas Saint-Laurent et le Labrador canadien**... Québec, Le Soleil, 1926. 140 p.

Rivière-au-Renard, Centenaire. Gaspé, Rivière-au-Renard, 1956. 90 p.

ROUILLARD, Eugène. **La colonisation dans les comtés de Témiscouata, Rimouski, Matane, Bonaventure, Gaspé**. Québec, Commission de la Colonisation et des Mines et Pêcheries, 1899. 153 p.

— **La colonisation dans les comtés de Dorchester, Bellechasse, Montmagny, L'Islet, Kamouraska**. Québec, Département de la colonisation et des mines, 1901. 80 p.

— **La Côte-Nord du Saint-Laurent et le Labrador Canadien. Esquisse topographique, nomenclature des cours d'eau...** Québec, Laflamme et Proulx, 1908. 188 p.

— **Dictionnaire des Rivières et des Lacs de la Province de Québec**. Québec, Département des Terres et Forêts, 1914. 432 p.

— **Dictionnaire des Rivières et Lacs de la Province de Québec**. Québec, Département des Terres et Forêts, 1925. 389 p.

— **Noms géographiques de la province de Québec et des provinces maritimes empruntés aux langues sauvages avec carte indiquant les territoires occupés autrefois par les races aborigènes**. Québec, Éd. Marcotte, 1906. 110 p.

ROUSSEAU, Jacques et al. **Voyages de Pehr Kalm au Canada en 1749**. Montréal, Pierre Tisseyre, 1977. 674 p.

ROY, Carmen. **Littérature orale en Gaspésie**. Ottawa, Ministère du Nord Canadien et des Ressources nationales, 1955. 389 p. (Bulletin, n° 134).

ROY, Charles-Eugène. **Percé, sa nature, son histoire**, Percé 1947. 178 p.

— **Percé et Gaspésie**. s.l., s.é., 1950. 56 p.

ROY, Charles-Eugène et Lucien Brault. **Gaspé depuis Cartier**. Québec, Moulin des Lettres, 1934. 233 p.

ROY, Joseph-Edmond. **Histoire de la seigneurie de Lauzon**. Lévis, Mercier, 1897-1904. 5 volumes.

ROY, Léon. **Les terres de la Grande-Anse des Aulnaies et du Port-Joly**. Lévis, s.é., 1951. 304 p.

— **Les possibilités de la région lévisienne pour l'établissement de nouvelles industries**. Lévis, Chambre de commerce du district de Lévis. 1929. 112 p.

ROY, Pierre-Georges. **Glanures lévisiennes**. Lévis, 1920. 4 volumes.

— **St-Antoine-de-Tilly**. Lévis, Bulletin des recherches historiques, 1902. 36 p.

— **À travers l'histoire de Beaumont**. Lévis, s.é., 1943. 309 p.

— **L'Île d'Orléans**, Québec, Éditeur officiel, 1976. 571 p. Réédition de 1928.

— **Les noms géographiques de la Province de Québec**. Lévis, s.é., 1906. 514 p.

— **Inventaire des concessions en fief et seigneurie, fois et hommages et Aveux et dénombrements conservés aux Archives de la Province de Québec**. Beauceville, L'Éclaireur Limitée, 1927-1929. 6 volumes.

— **Inventaire de Pièces sur la Côte de Labrador conservées aux Archives de la province de Québec**. Québec, Archives de la province de Québec. Tome I, 1940. 302 p.; Tome II, 1942. 300 p.

RUMILLY, Robert. **Histoire de Montréal**. Tome I. Montréal, Fides, 1970. 474 p.

SAINT-CYR, Dominique-Napoléon. **Rapport d'un voyage d'exploration sur les côtes du Labrador et les îles du golfe**. Québec, Parlement du Québec, 1886.

SAINT-DENIS (Soeur). **Gaspésiana**. Montréal, Fides, 1965. 180 p.

Saint-Dominique de Newport; centenaire de la paroisse, 1860-1960. s.l., s.é., s.d. 56 p.

SAINTE-FOY (Ville). **Sainte-Foy d'hier à demain**. Sainte-Foy, Ville de Sainte-Foy, 1983. 99 p.

Sainte-Scholastique: 150 ans (1825-1975): 150 ans d'histoire locale... avant Mirabel. Sainte-Scholastique, s.é., 1975. 71 p.

Saint-Jean-Port-Joli 1677-1977. Saint-Jean-Port-Joli, Comité du tricentenaire, 1977. 174 p

St-Paul de Murdochville 10 ans, « la naissance d'une ville ». Murdochville, Murdochville, Publications Ltd, 1963. 47 p.

SAINT-PIERRE, Angéline. **L'Église de Saint-Jean-Port-Joli**. Québec, Garneau, 1977. 217 p.

SAINT-VIANNEY 1922-1972. Amqui, Imprimerie Amqui, 1972. 291 p.

SANTERRE, Louis-Ange. **De Tadoussac à Sept-Iles**. Montréal, Leméac, 1966. 172 p. (coll. « Les Guides historiques et touristiques ».)

SARRASIN, G. **Le centenaire de la paroisse de New-Richmond, 1860-1960**. New-Richmond, Imprimerie New-Richmond, 1960. 107 p.

SÉGUIN, Robert-Lionel. **Le mouvement insurrectionnel dans la presqu'île de Vaudreuil (1837-1838)**. Montréal, Librairie Ducharme, 1955. 144 p.

SIROIS, Napoléon-Joseph-T. **Monographie de Saint-Ignace du Cap St-Ignace depuis 1672-1903**. Lévis, Revue du notariat, 1903. 121 p.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA RÉGION DE TERREBONNE. **Circuit historique: Terrebonne**. Terrebonne, Société d'histoire de la région de Terrebonne, 1979. 60 p.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE DEUX-MONTAGNES. **Cahiers d'histoire de Deux-Montagnes**. Saint-Eustache, Société d'histoire de Deux-Montagnes, 1978-1983.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE POINTE-CALUMET. **Histoire de la Pointe**. Deux cahiers en 1980 et 1981.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE SAINTE-THÉRÈSE-DE-BLAINVILLE. **Cahiers historiques: Histoire de Sainte-Thérèse**. s.l., L'Étoile du Nord. 359 p. (Réimprression en 1982).

SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA, (LA). **Glossaire du parler français au Canada**, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968. 709 p. (Réédition de 1930).

SOUCY, Chantal et Jean-Louis ROY. **Le Banc de Paspébiac. Histoire, Patrimoine et Développement régional**. Gaspé, Imprimerie du Havre, 1983. 36 p.

Souvenirs 1930-1971, St-Jean-de-Brébeuf. s.l., s.é., 1971. 143 p.

TACHÉ, Louis et al. **Le nord de l'Outaouais. Manuel-répertoire d'histoire et de géographie régionales**. Ottawa, Le Droit, 1938. 396 p.

THÉRIAULT, Jacques, Marie-Andrée B. Roy et André Boutin. **Mont-Joli: Une histoire de son premier cent ans (1880-1980)**. Mont-Joli, Les Ateliers Plein Soleil Inc., 1980. 903 p.

THOMAS, Cyrus. **History of the Countries of Argenteuil, Québec, and Prescott, Ont. from the Earliest Settlement to Present**. Montréal, John Lovell and Son, 1896. 250 p.

TOUSSAINT, Jacques. **Choronymie de Saint-Nicolas**, mémoire de fin d'étude. Québec, Université Laval, 1979. 112 p. + carte.

TREMBLAY, Huguette. **Journal des voyages de Charles Arnaud – 1872-1873**, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1977. 118 p.

— **Journal des voyages de Louis Babel 1866-1868**. Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1977. 161 p.

TREMBLAY, Marc-Adélard, Paul Charest et Yvon Breton. **Les changements socio-culturels à Saint-Augustin. Contribution à l'étude des isolats de la Côte-Nord du Saint-Laurent**. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969. 182 p. (Travaux et documents du Centre d'études nordiques, n° 6).

TREMBLAY, Victor. **Bon-Désir**. Chicoutimi, Société historique du Saguenay, 1944. 29 p. (Publications de la Société historique du Saguenay, n° 7).

— **La question de « baie des Hahas »**. Chicoutimi, s.é., 1947. 15 p.

— **Les trente aînées de nos localités: Brefs historiques**. Chicoutimi, Société historique du Saguenay, 1968. 261 p. (Publications de la Société historique du Saguenay, n° 19)

TRUDEL, Marcel. **Initiation à la Nouvelle-France**. Montréal, Holt, Rinehart et Winston Ltée, 1968. 323 p.

— **Le terrier du Saint-Laurent en 1663**. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1973. 618 p.

TURCOTTE, Louis-Philippe. **Histoire de l'île d'Orléans**. Québec, Atelier typographique du « Canadien », 1867. 164 p.

VALIGNY, Pacifique de (Père). **Études historiques et géographiques**. Québec, Société géographique de Québec, 1923. 40 p.

— **Le pays des Micmacs, liste de 2 500 noms géographiques des Provinces maritimes (l'ancienne Acadie), de la Gaspésie et de Terre-Neuve. Dessin des Cartes par Dr. W.F. Ganong de Northampton, Mass.** Montréal, La Réparation, 1934. 3 volumes.

La Victoire des Deux-Montagnes et la région des Milles-Îles. Saint-Eustache, L'album des Deux-Montagnes, décembre 1958. 160 p.

VIGNEAU, Placide. **Un pied d'ancre. Journal de Placide Vigneau. Trois quarts de siècle d'histoire sur la Côte-Nord, le Labrador et les Îles-de-la-Madeleine (1857-1926)**. Présenté par Gérard Gallienne et annoté par Mgr René Bélanger. Lévis, Presses de l'Imprimerie Le Quotidien, 1969. 311 p.

VIGNEAU, Placide. **Noms Familiers de différents endroits dans le voisinage de la Pointe aux Esquimaux**. Fonds Placide Vigneau, 1901, p. 109-119. Archives nationales du Québec à Québec.

VIGNEAU, Placide. **Journal de bord de la goélette « Phoenix du port de 28 tonneaux, 40 pieds de quille bâtie à la Pointe aux Esquimaux** lancée le 3 mars 1880 enregistré à Gaspé le 18 mai 1881. Fonds Placide Vigneau, Archives nationales du Québec à Québec.

VILLE DE MONTRÉAL. **Toponymie**. Service d'urbanisme. Bulletin d'information n° 7. 143 p.

VILLE DE MONTRÉAL. **Les quartiers municipaux de Montréal depuis 1832**, document préparé par les Archives municipales. Montréal, s.é., juillet 1973. 89 p.

VILLEDIEU, Yanick. **Le Québec sur le pouce**. Québec, Éditeur officiel, 1978. 269 p. (Coll. Guides pratiques).

VOISINE, Rodier et Maric Thibault, avec la collaboration de Nive Voisine. **Pour les 150 ans de Saint-Simon 1828-1978**. Saint-Simon de Rimouski, s.é., 1978. 425 p.

VOORHIS, Ernest. **Historic Forts and Trading Posts of the French Regime and of the English Fur Trading Companies**. Ottawa, Département of the Interior, Natural Ressources Intelligence Service, 1930. 188 p.

WHITE, James. **Ninth Report of the Geographic board of Canada 1910 – Part II Place-Names in Québec**. Ottawa, s.é., 1911. p. 155-219.

WICHT, Serge et Claude Mailloux. **Inventaire et analyse choronymique de trois municipalités du Comté de Charlevoix-est: Notre-Dame-des-Monts, Sainte-Agnès, Saint-Aimé-des-Lacs**, Mémoire de recherche, Québec, Département de géographie, Université Laval, 1981. 99 p.

IV Périodiques

ANNETT, Ken. Gaspé of Yesterday. Bonaventure, **Spec**, New-Carlisle, 20 janvier 1982.

AUDET, Francis-James. La Seigneurie de la Rivière du Sud. **Bulletin des recherches historiques**, vol. 7, n° 4 (avril 1901), p. 117-119.

— Officiers canadiens dans l'armée anglaise. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 29, n° 3 (mai 1923), p. 96; vol. 25, n° 5 (mai 1923), p. 154.

BÉLANGER, René (Mgr). Nomenclature des noms géographiques indiens de la Côte-Nord. **Saguenayensia**. vol. 1, n° 1 (janvier-février 1959), p. 8-9.

— La croix des Escoumins. **Saguenayensia**. vol. 2, n° 5 (sept-oct. 1960), p. 136.

— Saint-Élisée de Bersimis. **Saguenayensia**. vol. 5, n° 2 (mars-avril 1963), p. 26-28.

— L'Anse Saint-Étienne. **Saguenayensia**. vol. 5, n° 3 (mai-juin 1963), p. 56-58.

— Les Basques en Nouvelle-France. **Saguenayensia**. vol. 9, n° 5 (sept-oct. 1967), p. 111-113.

— Le Moulin Baude. **Saguenayensia**. vol. 11, n° 5 (sept.-oct. 1969), p. 56-58.

BERNARD, Antoine. Pionniers de la région de Port-Daniel. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. VII, n° 1 (janvier-mars 1969), p. 8-15.

BERNARD, Antoine et J. d'Amours. Mon curé en galoches. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. VII, n° 2 (avril-juin 1969), p. 71-89.

BÉRUBÉ, Lionel. Les paroisses du Plateau des Shicks-Shocks (1). **Revue d'Histoire... au « pays » de Matane**. vol. II, n° 1 (décembre 1966), p. 5-8.

BÉRUBÉ, Léo. Centenaire du diocèse de Rimouski. **Revue d'Histoire... au « pays » de Matane**. vol. III, n° 1 (décembre 1967), p. 5-7.

— Ce que Rimouski doit à sa rivière. **Revue d'Histoire du Bas Saint-Laurent**. vol. 1, n° 3 (décembre 1974), p. 7-8.

BLANCHETTE, Louis. De Cacouna à Matane. **Revue d'Histoire... au « pays » de Matane**. vol. X, n° 1 (décembre 1974), p. 13-18.

BOSSÉ, François-Xavier (Monseigneur). La Gaspésie en 1872. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. VI, n° 4 (oct.-déc. 1968). p. 174-181.

BOUDREAU, E.A. (Mme). Que peut-on dire de Gascon?. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. VII, n° 1 (janvier-mars 1969), p. 4-7.

BOURBONNAIS, A.-O. Côte-Nord. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 18, n° 3 (mai-août 1924), p. 141-154.

BROUILLETTE, Benoît. Montmagny ville et paroisse. **Bulletin de la Société de géographie de Québec et de Montréal**. vol. 11, n° 5 (mai-juin 1905), p. 65-68.

BUJOLD, Réal-Gabriel. St-Gabriel-de-Gaspé... un rêve lointain. **Gaspésie**. vol. 17, n° 3 (juillet-sept. 1979), p. 133-141.

— Val d'Espoir, un Arc-en-ciel gaspésien. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 11, n° 4 (oct.-déc. 1973), p. 217-228.

BUREAU, René. Le site de Miguasha, aperçu historique. **Gaspésie**. vol. 21, n° 1 (janvier-mars 1983), p. 39-44.

BURKE-GAFFNEY, M.W. Franquelin, Jean-Baptiste-Louis. **Dictionnaire biographique du Canada**. Toronto et Québec, University of Toronto Press et Les Presses de l'Université Laval, vol. 2 (1969), 236-239.

Centenaire du premier chemin de colonisation. Le chemin Kempt. Une belle paroisse nouvelle, Sainte-Marguerite-de-Causapscal. **L'Événement**. 1er août 1931, p. 23.

CLAPIN, Sylva. Les mots d'origine sauvage. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 6, n° 10 (octobre 1900), p. 294-305.

COMEAU, Napoléon-Alexandre. La géographie physique de la partie nord de la province de Québec. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 1, n° 3 (1883), p. 17-25.

CORTLEY, Nora T. Le Gardeur de Courtemanche, Augustin. **Dictionnaire biographique du Canada**. Toronto et Québec, University of Toronto Press et Les Presses de l'Université Laval, vol. 2 (1969), p. 398-400.

COURVILLE, Serge. Les caractères originaux de la Conquête du sol dans les Seigneuries de la Rivière-du-Chêne et du Lac-des-Deux-Montagnes, Québec. **Revue de Géographie de Montréal**. vol. 29, n° 1 (1975), p. 41-60.

— Les constructions de pierre dans le comté des Deux-Montagnes (notes historiques). **La roche en place**. rapport préliminaire no 12, Centre de recherche écologique de Montréal (mai 1973), p. 95-109.

— Contribution à l'étude de l'origine du rang au Québec, la politique spatiale des Cent-Associés. **Cahier de géographie du Québec**. vol. 25, n° 65 (septembre 1981), p. 197-236.

— Espace, territoire et culture en Nouvelle-France: une vision géographique. **Revue d'histoire de l'Amérique française**. vol. 37, n° 3 (décembre 1983), p. 417-429.

DESBOIS, Paul. Noms géographiques. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 7, n° 3 (1913), p. 180-183.

DESCHENES, E.B. (Père). Les noms en Gaspésie. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 13, n° 2 (avril-juin 1975), p. 71-74.

— Essai de toponymie gaspésienne. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 15, n° 4 (oct.-déc. 1977), p. 192-207.

DORION, Henri. Compte rendu bibliographique – Poirier, Jean. Toponymie. Méthode d'enquête. **Cahiers de géographie de Québec**. vol. 10, n° 20 (septembre 1966), p. 343-346.

DOUGLAS, Robert. La nomenclature géographique des îles Madeleine, Province de Québec. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. Vol. 19, n° 4 (octobre-novembre 1925), p. 228-240; Vol. 19, n° 5 (décembre 1925), p. 301-305. Supplément du 17e rapport de la Commission de géographie du Canada, 1923.

Douglastown. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 5, n° 2 (avril-juin 1967). p. 60-63.

DUBÉ, Georges-Henri. Mont-Joli historique. **Revue d'Histoire... au « pays » de Matane**. vol. 1, n°11 (juin 1966), p. 5-7.

DUMAS, Mme Johnny. Quelques notes sur la paroisse de St-Georges de Malbaie. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 6, n° 2-3 (avril-sept. 1968). p. 77-82.

FERLAND, Jean-Baptiste-Antoine. Le Labrador. **La littérature canadienne de 1850 à 1860**. publiée par la Direction du « Foyer canadien », Québec, Desbarats et Derbishire, 1863, p. 289-365.

FLETCHER, E.T. Notes to a Voyage to St-Augustine. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 1, n° 2 (1881), p. 59-69.

FORNEL, Louis. Relation de la découverte qu'a faite le sieur Louis Fornel en 1743 de la baie des Esquimaux nommée par les sauvages Kessessakiou. **Rapport de l'archiviste de la province de Québec**. tome 1, (1920-1921), p. 63-75.

FOURNIER, Aimée (Mme). Mémoires d'une gaspésienne. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 7, n° 2 (avril-juin 1969), p. 87.

— PASCAL LEMIEUX. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 4, n° 3 (juillet-sept. 1966), 124-127.

GAGNÉ, Françoise, Saint-Georges-de-Malbaie: cent ans déjà. **Gaspésie**. vol. 19, n° 4 (oct.-déc. 1981), p. 5-7.

GAGNON, Antoine (Mgr). Le nouveau barrage. **Revue d'Histoire... au « pays » de Matane**. vol. 6, n° 1 (déc. 1970), p. 14-17.

— Parmi ceux qui sont venus. **Revue d'Histoire... au « pays » de Matane**. vol. 7, n° 2 (juin 1972), p. 5-9.

GAUVREAU, Marcelle. La toponymie des îles de Mingan. **Bulletin des Sociétés de géographie de Québec et de Montréal**. Nouvelle série, vol. 11, n° 4 (avril 1943), p. 49-55.

GINON, Horace. Saint-Patrice de la Rivière-du-Loup (en Bas). **Bulletin des Recherches historiques**. vol. 39, n° 11 (octobre 1933), p. 597-602.

GOSSELIN, Augustin. La rivière Boyer. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 9, n° 9 (septembre 1903), p. 275-276.

HÉBERT, Léo-Paul. 1771-1773. Le Père Jean-Baptiste De La Brosse à la Baie des Chaleurs. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 13, n° 4 (oct.-déc. 1975), p. 175-182.

HUARD, Victor-Alphonse (Abbé). Réponses. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 7, n° 11 (novembre 1895), p. 189.

— Tadoussac. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 1, n° 12 (décembre 1895), p. 189.

JONCAS, Paul. Cap-d'Espoir et ses lieux de culte. **Gaspésie**. vol. 20, n° 1 (janvier-mars 1982), p. 34-36.

— Les églises de St-Joseph de l'Anse-au-Griffon. **L'Église Canadienne**. vol. 14, n° 6 (13 nov. 1980), p. 5-87.

LAMONTAGNE, Roland. Notes historiques sur Mont-Louis. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 7, n° 3 et 4 (juillet et déc. 1969), p. 105.

LATERREUR, Marc. Brèves notes historiques sur Pabos. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 1, n° 1 (janvier-mars 1963), p. 12-21.

LEBEL, Camille (Chanoine). La paroisse de St-Godefroi. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 4, n° 3 (juillet-sept. 1966), p. 133-140.

LECLERC, G. Sur la Côte-Nord. Postes de pêche et de chasse et havres. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 5, n° 4 (1911), p. 262-270.

LEE, David. Les Français en Gaspésie de 1534 à 1760. Lieux historiques canadiens. **Cahiers d'archéologie et d'histoire**. n° 3, service des lieux historiques nationaux, Direction des Parcs Nationaux et des lieux historiques. Ministère des Affaires indiennes et du Nord Canadien, Ottawa, 1972, p. 27-88.

LEMIEUX, Germain. La Fosse à Bossel dans la rivière de Cap-Chat. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 8, n° 3 (juillet-sept. 1970), p. 158-165.

LE MOIGNAN, Michel. Douglastown. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. V, n° 4 (oct.-déc. 1967), p. 178-185.

— Visite des Missions du Golfe. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 8, n° 3 (juillet-sept. 1970), p. 137-138.

LESCELLEUR, John. Cloridorme, un résumé d'histoire. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 3, n° 1 (janvier-mars 1965), p. 5-14.

— Côtes, pointes, fonds et lacs du canton Cloridorme. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 6, n° 2 et 3 (avril-sept. 1968), p. 83-85.

— Une croix qui raconte. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 11, n° 2 (avril-juin 1973), p. 70.

— Quelques événements de Cloridorme. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 7, n° 2 (avril-juin 1969), p. 62-63.

LÉTOURNEAU, Firmin. La Côte-Nord de Gaspé. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 3, n° 4 (oct.-déc. 1965), p. 179-217.

— L'histoire d'un Gaspésien. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 5, n° 2 (avril-juin 1967), p. 67-86.

— Mont-Louis confidences d'un vieux registre. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 2, n° 2 (avril-juin 1964), p. 109-112.

LEVASSEUR, Nazaire. Au Labrador par la rivière Natashquouan. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 7, n° 5 (septembre et octobre 1913), p. 276-284.

LLAMAS, José. Historique du Barrage Mathieu d'Amours. **Bulletin de la direction générale des Eaux**. Gouvernement du Québec, Ministère des Richesses naturelles, vol. 2, n° 1 (sept 1971), 5 p.

LOW, A.P. Report of the Mistassini Expedition. 1884-85, Lake Mistassini. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 1, n° 5 (1886-1889), p. 15 à 31.

MACBEATH, George. Du Gua de Monts, Pierre. **Dictionnaire biographique du Canada**. Toronto et Québec, University of Toronto Press et Les Presses de l'Université Laval, vol. 1 (1966), p. 299-303.

MARIE-DU-CALVAIRE (Soeur). De l'Italie à la Gaspésie: l'histoire de Georges Privel. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 4, n° 1 (janvier-mars 1966), p. 22-24.

MARIE-VICTORIN, Frère. L'Anse à Persi. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 8, n° 3 (mai et juin 1914), p. 147-153.

MERRIC-ROGER, Paulin (Frère). St-Majorique – Un peu d'histoire. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 7, n° 3-4 (juillet-déc. 1969), p. 118-124.

MILLER, J.W. Sainte-Luce de Rimouski. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 6, n° 8 (août 1900), p. 227-231.

MIMEAULT, Mario. Jean Barré, un gaspésien dans la tourmente de la conquête. **Gaspésie**. vol. 19, n° 1, p. 29-35.

NADON, Pierre. La seigneurie de Pabos. **Gaspésie**. vol. 22, n° 1 (janvier-mars 1983), p. 15-24.

O'SULLIVAN, Ada E. Windows on Epseneg **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 1, n° 1 (janvier-mars 1963), p. 22-26.

OTIS, Claude. Les Méchins. **Revue l'Histoire... au « pays » de Matane**. vol, 10, n° 1 (déc. 1974), p. 35-37.

— Les Méchins(2). **Revue l'Histoire... au « pays » de Matane**. vol. 10, n° 11 (juillet 1975), p. 17-19.

OUELLET, Eustache. Mon village a 50 ans. **Revue d'histoire et de traditions populaires de la Gaspésie**. vol. 13, n° 3 (juillet-sept. 1975), p. 151-154.

PHILLIPS, Dorothy. Péninsule Point. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol, 8, n° 3 (juillet-sept, 1970), p. 125-135.

PINEAULT, Chantale. St-Octave du passé: une autopsie de St-Octave-de-l'Anvenir. **Gaspésie**. vol. 19, n° 2 (avril-juin 1981), p. 24-27.

PINEAULT, Suzanne. Toponymie de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur de Rimouski. **Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent**. vol. 5, n° 1 (février 1978), p. 23-25.

PLESSIS, Joseph-Octave (Mgr). Journal de deux voyages apostoliques dans le Golfe Saint-Laurent et les provinces d'en bas, en 1811 et 1812. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 6, n° 1 (janvier-mars 1968), p. 23-45.

POIRIER, Jean. Activités de la Commission de géographie de Québec. **Onoma**. (Belgique), n° 11 (1964-1965), p. 304-307.

— Esquisse de toponymie québécoise (Communication faite à la Société Française d'Onomastique le samedi 4 juin 1966). **Revue internationale d'Onomastique**. Paris, n° 3 (sept. 1967), p. 189-200.

— Les êtres surnaturels dans la toponymie amérindienne du Québec. **Revue internationale d'Onomastique**. Paris, n° 4 (déc. 1969), 287-300.

— La Table de Roland. **Gaspésie**. vol. 19, n° 3 (juillet-sept. 1981), p. 24-26.

— Le toponyme Anticosti. **Municipalité**. 7e année, n° 12 (oct. 1975), p. 40.

— Les toponymes amérindiens. **La revue de géographie de Montréal**. Montréal, Université de Montréal, vol. 22, n° 2 (1968), p. 133-138.

POULIOT, Jean. Ragueneau, Paul. **Dictionnaire biographique du Canada**. Toronto et Québec, University of Toronto Press et Les Presses de l'Université Laval, tome 1 (1966), p. 574-576.

PUYJALON, Henri de. Notes sur le Labrador Canadien. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 1, n° 5 (1886-89), p. 91-101.

RHÉAUME, Charles. Ce qui a baptisé Cannes-de-Roches. **Le Havre**. 18 février 1981.

ROUILLARD, Eugène. Les Îles de la province de Québec. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 10, n° 1 (janvier-février 1916), p. 23-33; n° 2 (mars-avril 1916), p. 105-115.

— À propos de noms sauvages. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 11, n° 5 (septembre-octobre 1917), p. 283-285.

— De l'orthographe des noms de lieu. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 5, n° 2 (mars et avril 1911), p. 83-87.

— Deux points géographiques. Pointe-des-Monts et Cap-de-Chatte. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 4, n° 1 (janvier-février 1910), p. 38-43.

— Noms de lieux. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 17, n° 6 (novembre-décembre 1917), p. 339-341.

— Les noms géographiques de la province de Québec. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 15, n° 2 (mars-avril 1921), p. 102-107.

— Souvenirs d'une croisière sur la Côte-Nord du golfe St-Laurent de 1906 à 1911. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 15, n° 3 (mai-juin 1921), p. 153-165.

ROUSSEAU, Jacques. Les noms géographiques du Bic. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 23, n° 1-2 (janvier-mai 1929), p. 26-36.

— Jérémie dit Lamontagne, Nicolas. **Dictionnaire biographique du Canada**. Québec et Toronto, University of Toronto Press et Les Presses de l'Université Laval, vol. 2 (1969), p. 307-310.

— Pour une esquisse biogéographique du Saint-Laurent. **Cahiers de Géographie de Québec**. vol. 11, n° 23 (septembre 1967), p. 181-241.

— Toponymie de l'île aux Coudres. **Bulletin de la Société de géographie de Québec et Montréal**. vol. 1 (1943), p. 89-100; 106-114; 121-127.

— Les toponymes amérindiens du Canada chez les anciens voyageurs anglais, 1591-1602. **Cahiers de géographie de Québec**. vol. 10, n° 20 (sept. 1966), p. 263-277.

ROY, Joseph-Edmond. La cartographie et l'arpentage sous le régime français. **Bulletin des Recherches historiques**. vol. 1, n° 3 (mars 1895), p. 33-38.

— Extrait de voyage au pays de Tadoussac. **Bulletin des Recherches historiques**. vol. 1, n° 3 (mars 1895), p. 3.

— L'église de Beaumont. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 1, n° 9 (sept. 1895), p. 129-133.

ROY, Léon. Les premières concessions de terres à Kamouraska. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 54, n° 3 (mars 1948), p. 77-82.

— Les premiers colons de Saint-Jean-Port-Joli. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 31, n° 6 (juin 1945), p. 230-232.

ROY, Pierre-Georges. Saint-Charles de Bellechasse. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 4, n° 1 (janvier 1898), p. 5.

— Saint-Étienne de Beaumont. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 4, n° 12 (déc. 1898), p. 353.

— Saint-Fabien de Rimouski. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 5, n° 4 (avril 1899), p. 99.

— Notre-Dame-du-Portage. **Bulletin des recherches historiques** vol. 6, n° 6 (juin 1900), p. 163.

— Saint-Éloi de Témiscouata. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 6, n° 9 (septembre 1900), p. 259.

— L'Annonciation de Notre-Dame de Bonsecours de l'Islet. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 6, n° 12 (décembre 1900), p. 334.

— Sainte-Cécile du Bic. **Bulletin des recherches historiques**. vol.7, n° 11 (novembre 1901), p. 323-324.

— Saint-Jean-Port-Joli. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 8, n° 3 (mars 1902), p. 81.

— Le fief Saint-Denis. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 9, n° 7 (juillet 1903), p. 213.

— Saint-Philippe et Saint-Jacques de Saint-Vallier. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 6, n° 5 (mai 1905), p. 131.

— Jean Bissot de Vincennes. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 6, n° 4 (avril 1906), p. 109.

— Rivière du Sud. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 3, n° 3 (mars 1909), p. 24.

— Adrien d'Abancour dit La Caille. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 22, n° 10 (octobre 1910), p. 322.

— La famille Ouelle. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 19, n° 8 (août 1913), p. 240-241.

— Charles-Joseph Amyot Vincelotte. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 25, n° 11 (novembre 1919), p. 306-314; vol. 42, n° 5 (mai 1946), p. 138-141.

— Le nom de Rivière-Ouelle. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 23, n° 12 (décembre 1919), p. 352.

— Un épisode de l'histoire du Cap Saint-Ignace. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 31, n° 9 (septembre 1925), p. 321-328.

— L'origine du nom Bic. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 23, n° 8 (août 1927), p. 486-489.

— Saint-Michel de Bellechasse. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 35, n° 10 (octobre 1929), p. 589.

— La Rivière-Ouelle. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 38, n° 2 (février 1932), p. 64.

RUSS, C.J. Godefroi de Saint-Paul, Jean Amador. **Dictionnaire biographique du Canada**. Toronto et Québec, University of Toronto Press et Les Presses de l'Université Laval, vol. 7 (1966), p. 261.

La Seigneurie de Cap Saint-Claude ou Vincennes. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 25, n° 3 (mars 1919), p. 67-75.

La Seigneurie de la Baie du Ha! Ha!. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 17, n° 8 (août 1911), p. 239-243.

La Seigneurie de Rimouski. Notes sur les seigneuries du district de Rimouski. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 17, n° 9 (septembre 1911), p. 257-267.

La Seigneurie du Bic. **Bulletin des recherches historiques**. vol. 17, n° 7 (juillet 1911), p. 244-246.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE QUÉBEC. Chronique géographique. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 2, n° 4 (1917), p. 236-246.

— Lac Mistassini (extrait du Morning Chronicle de Québec, 17 juin 1885). **Bulletin de la Société de géographie de Québec**. vol. 1, n° 5 (1886-1889), p. 55-59.

SOUCY, Chantal. Le transport maritime dans la Baie-des-Chaleurs. **Gaspésie**. vol. 20, n° 4 (octobre-décembre 1982), p. 25-26.

TREMBLAY, Victor. Betsiamits. **Saguenayensia**. vol. 4, n° 4 (juillet-août 1962), p. 74.

TRÉPANIER, Léon. Le Braillard de la Madeleine. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 7, n° 3 (juillet-septembre 1970), p. 123-124.

TRUDEL, Marcel. Cartier, Jacques. **Dictionnaire biographique du Canada**. Toronto et Québec, University of Toronto Press et Les Presses de l'Université Laval, t. 1 (1966), p. 171-177.

VACHON, André. Jérémie, dit Lamontagne, Noël. **Dictionnaire biographique du Canada**. Toronto et Québec, University of Toronto Press et Les Presses de l'Université Laval, t. 1 (1966), p. 398-399.

— Jolliet, Louis. **Dictionnaire biographique du Canada**. Toronto et Québec, University of Toronto Press et Les Presses de l'Université Laval, t. 1 (1966), p. 404-410.

VALIGNY, Pacifique de (Père). Un puits historique, Jacques Cartier à Port-Daniel, à Gaspé, à l'Île-du-Prince-Édouard, à Carleton. **Études historiques et géographiques**. Bulletin n° 1 à 5 inclusivement, 1923, 40 p.

— Le pays des Micmacs. **Études historiques et géographiques**. Bulletin n° 10 à 14 inclusivement (1928-1934), p. 175-321.

— Il y a 200 ans: la Bataille de Ristigouche. **Revue d'Histoire de la Gaspésie**. vol. 4, n° 2 (avril-juin 1966), p. 64-82.

Index

A

Abbott, Pointe 82
Abenakis Springs 139
Abraham, Plaines d' 158
Accul, Ruisseau de l' 213
Affligées, Îles des 292
Aguanish 284
Ahuntsic 78
Aigle, Cap à l' 315
Aigle, Île à l' 128
Aigle, Île à l' 94
Aigle,Île à l' 98
Ail, Ruisseau à l' 347
Albert, Mont 339
Alcide, Rocher 317
Allan, Pointe 67
Allard 382
Allemands, Plage des 179
Alouettes, Îlet aux 228
Alouettes, Pointe aux 227
Américains, Pointe aux 260
Amqui 388
Amyot, Île 131
Ancienne-Lorette 119
Andromache, Rochers 401
Ânes, Ruisseau des 108
Anglais, Baie des 247
Anglais, Pointe aux 11
Anglais, Pointe aux 42
Anglais, Pointe aux 323
Angus, Pointe 81
Anjou 77
Anse-à-Mercier 345
Anse-au-Sable 324
Anse-aux-Gascons 373
Anse-Beaudet 149
Anse-Demers 149
Anse-Méthot 149
Anse-Pleureuse 342
Anticosti, Île d' 275
Antoine, Pointe à 220
Appalaches, Les 328
April-Chevalier, Ruisseau 95
Aqueduc, Canal de l' 67
Arbre à la Croix, Ruisseau de l' 100
Archipel-de-Blanc-Sablon 299
Archipel-de-Kécarpoui 292
Archipel-de-Ouapitagone 287
Archipel-de-Saint-Augustin 293
Archipel-de-Sainte-Marie 288
Archipel-de-Washicoutai 286
Archipel-du-Gros-Mécatina 291
Archipel-du-Petit-Mécatina 289
Archipel-du-Vieux-Fort 295
Argentenay, Pointe 180
Argenteuil, Baie d' 10
Arnaud 256
Arthur-Sauvé, Île 16
Arthur-Sauvé, Pont 16
Asperges, Île aux 128
Atkinson, Pointe 224
Atkinson, Pointe 182
Attente, Anse de l' 221
Aubin, Anse 148
Aubin, Île à 38
Auneuse, Rivière 148
Aurigny 400
Aurore, Pic de l' 364
Auteuil 87
Avignon 379

B

Babel 255
Baie, Ruisseau de la 99
Baie-Comeau 247
Baie-d'Urfé 65
Baie-de-Gaspé-Nord 354
Baie-de-Gaspé-Sud 355
Baie-des-Bacon 238
Baie-des-Ha! Ha! 292
Baie-des-Loups 287
Baie-des-Moutons 292
Baie-des-Sables 330
Baie-Johan-Beetz 282
Baie-Jolie 105
Baie-Laval 240

Baie-Rose 323
Baie-Saint-Ludger 246
Baie-Saint-Paul 213
Baie-Sainte-Catherine 227
Baie-Sainte-Claire 276
Baie-Trinité 251
Baieville 142
Bailloquet 262
Baleine, Cap à La 333
Baleine, Île à la 297
Baleine, La 322
Baleine, Pointe à la 360
Banc, Île du 37
Bandits, Guet des 173
Barachois 363
Barachois, Le 398
Barges, Anse des 237
Barlette, Cabouron de la 319
Baronnie-Picardie, Ruisseau 129
Barque, Anse à la 235
Barques, Chenal des 137
Barré, Cap 364
Barré, Cap 346
Barreaux, Île des 294
Basile, Pointe à 149
Basques, Anse aux 235
Basques, Île aux 314
Bassin, Le 400
Bassin, Le 190
Bataille, Ruisseau de la 51
Bateaux, Anse des 221
Batiscan 110
Batiscan, Rivière 110
Batterie, Pointe à la 383
Baune 288
Bayfield, Île 294
Bayol, Île à 131
Bayonne, Rivière 98
Beaconsfield 66
Beaubien, Île 39
Beauharnois 44
Beauharnois-Salaberry 40
Beaulieu 17
Beaumont 186
Beauport 167
Beauport, Rivière 168
Beaupré 171
Beauregard, Île 130
Beaurivage 74
Beaurivage, Rivière 150
Beaussier 277
Bécancour 142
Bécancour 144
Bedeau, Lac du 225
Bélair, Île 18
Bélanger, Ruisseau 101
Bellani, Anse de 222
Belle Isle, Rivière 113
Belle-Anse 362
Belleau, Ruisseau à 116
Bellechasse 186
Bellechasse, Île de 188
Bellecourt 289
Bellegarde, Île 129
Belles Amours, Baie des 298
Benjamin, Pointe 314
Bergerville 120
Bernières 149
Berthier-sur-Mer 188
Berthierville 98
Bertrand, Ruisseau 80
Besner, Ruisseau 27
Betchouane, Havre de 280
Betchouanes, Les 278
Betsiamites 242
Bettez, Ruisseau 105
Beurre, Île au 127
Bic 322
Bic, Île du 320
Bicquette, Île 320
Bienville, Île 31
Big Head 359
Bigot, Pointe à 109
Bigras, Île 83
Billots, Anse aux 254
Bissot 285
Bizard, Île 82
Black Cape 378
Blais, Ruisseau des 103
Blanc, Cap 159

Blanc, Cap 359
Blanc, Cap 228
Blanc, Cap 224
Blanc, Mont 365
Blanc, Rocher 324
Blanc-Sablon 299
Blanche 260
Blanche, Baie 241
Blanche, Île 309
Blanche, Rivière 188
Blanchet, Coulée à 318
Blaye, Pointe à 177
Bleury, Île à 126
Blondelle, Ruisseau 172
Boeufs, Île aux 132
Bois Blanc, Île au 94
Bois Blanc, Rivière du 100
Bois Blanc, Ruisseau du 216
Bois Debout, Île du 76
Bois, Île au 300
Bois-Brûlé 359
Bois-de-Coulonge, Parc du 121
Bois-des-Bel 310
Bois-des-Filion 20
Boisbriand 18
Boishébert 291
Bon Ami, Cap 351
Bon-Désir 234
Bonaventure 375
Bonaventure 377
Bonaventure, Île 367
Bonfoin, Île 93
Bonhomme-Abraham, Cran du 221
Bonne-Espérance, Baie de 297
Bonne-Espérance, Île de 297
Bontemps, Caverne à 175
Boquet, Île à 49
Bordeaux 78
Bouchard, Île 131
Bouchard, Île 95
Boucherville 123
Boucherville, Îles de 124
Boudreault, Rivière des 217
Bougainville 360
Bougainville 293
Bougainville, Île 142
Boule, Baie de la 258
Bouleau, Pointe au 227
Bouleaux de Terre, Île à 268
Bouleaux du Large, Île à 268
Bouleaux, Anse aux 241
Bouleaux, Anse aux 251
Bouleaux, Anse aux 321
Bourdage, Pointe 340
Bourdon 248
Bourdon, Île 93
Bourgault 195
Bourroche, La 221
Bout d'en Bas, Pointe du 221
Bout-de-l'Île 75
Bout-de-l'Île, Le 175
Boyer, Pointe 27
Boyer, Pointe 81
Boyer, Rivière 187
Brador, Baie de 298
Bradore Bay 299
Bras, Le 197
Brazeau, Baie 23
Brèche-à-Manon 369
Brest 298
Breton, Anse à 346
Brien, Ruisseau 95
Brion, Île 397
Brises, Baie des 40
Brossard 52
Brosseau 51
Brouage 294
Brown, Pointe 66
Brucy 63
Brûlé, Ruisseau du 103
Brûlée, Île 305
Brûlée, Île 323
Brume, Île à la 286
Buisson, Pointe du 44
Burgoyne, Pointe 45
Butler, Anse à 269
Buttemont, Anse de 221
Buttereau-du-Nègre, Le 396

C

Cabane, Anse à la 400
Cabanes, Île aux 127
Cabaret, Le 212
Cache, Anse de la 255
Cachée, Rivière 99
Cacouna 309
Cadieux, Île 27
Cailla, Butte à 219
Calculot des Betchouanes, Île à 280
Calvaire, Montagne du 215
Calvaire, Poulier du 129
Calvaire-d'Oka, Le 12
Canadiens, Banc des 242
Canal, Île du 35
Canal, Tête du 41
Canards, Anse aux 180
Canards, Anse aux 372
Canards, Île aux 128
Canards, Rivière aux 227
Candiac 50
Cannes-de-Roches 363
Cannon 253
Canon, Cap 366
Canot, Île au 193
Canuel, Îlet 324
Caouis, Mornes des 254
Cap aux Meules, Île du 395
Cap-à-l'Aigle 224
Cap-au-Renard 340
Cap-aux-Oies 222
Cap-aux-Os 353
Cap-aux-Pierres 221
Cap-Chat 337
Cap-de-la-Madeleine 108
Cap-des-Rosiers 350
Cap-Rouge 118
Cap-Saint-Ignace 193
Cap-Saint-Martin 85
Cap-Santé 115
Cape Cove 368
Capelans, Anse à 318
Caplan 378
Caps, Les 180
Caps, Rivière des 306
Capucins 336
Carcy, Pointe à 160
Caribou, Île 291
Caribou, Îlets 252
Carignan, Île à 109
Carillon 9
Carillon, Île de 11
Carleton 380
Caron, Île 107
Caron, Pointe à 196
Carriole, Pointe à la 233
Cartier, Plage de 219
Cartier-Brébeuf, Parc 161
Cartierville 79
Cartierville, Pont de 79
Casault 189
Casernes, Ruisseau des 50
Casgrain 171
Casse-Cou, Le 364
Castagnier, Pointe 39
Castor, Ruisseau du 339
Castors, Lac aux 70
Castors,Île aux 97
Cattle, Île 34
Causapscal 388
Cavagnal, Pointe 27
Cavale, Pointe à la 101
Cave, Anse à la 234
Cazaville 38
Cazeau, Rivière 170
Cèdres, Baie des 248
Cèdres, Île aux 37
Cèdres, Pointe aux 36
Cenelles, Pointe aux 329
Centrale, Rivière 315
Cerfeuils, Île aux 94
Céry 290
Chafaud aux Basques, Anse du 227
Chaîne Rocailleuse, La 219
Chaise, La 211
Chaleurs, Baie des 373
Chaloupe, Anse à la 372
Chaloupe, Rivière la 97
Chamberry, Ruisseau 29
Champigny 118

Champlain 52
Champlain 110
Champlain, Pic 318
Champlain, Pont 52
Champlain, Rivière 110
Champs-de-Bataille, Parc des 158
Chandler 372
Chantier du Bord, Ruisseau du 117
Chapelle, Rocher de la 193
Charge, La 220
Charlebois, Pointe 66
Charlemagne, Pont 94
Charles-Jacques, Ruisseau 101
Charlesville 170
Charlevoix 209
Charlotte, Anse à 250
Charnay 288
Charny 150
Charpeney 261
Charron, Île 124
Chasse, Île à la 279
Chasse, Pointe à la 256
Chasse, Pointe de 341
Chasseurs, Chenal des 133
Chat, Cap 399
Château-Richer 170
Châteauguay 46
Chats, Île aux 42
Chats, Île aux 79
Chaud, Ruisseau 217
Chaudière, Rivière 150
Chaux, Ruisseau à 217
Chécatica 294
Chécatica, Île 295
Chenal, Le 227
Chêne, Petite rivière du 146
Chêne, Rivière du 16
Chêne, Rivière du 147
Cherry, Île 38
Cheval Blanc, Rapides du 83
Cheval Blanc, Récif du 398
Chevery 289
Chic-Chocs, Monts 343
Chicot, Rivière du 99
Chicot, Rivière du 16
Chiens, Îles aux 295
Chiens, Rivière aux 19
Chiens, Rivière aux 170
Chocolat, Le 319
Choisy 25
Chomedey 84
Chouinard, Baie des 252
Chrétien, Île 39
Christie 339
Chute-aux-Outardes 245
Ciboulette, Anse de la 226
Cinq Lieues, Baie des 297
Citadelle, La 319
Cité-des-Jeunes 28
Cité-du-Havre 71
Citrouille, Pointe à la 110
Cives, Pointe à 317
Clarke City 256
Clemville 375
Clermont 216
Cloridorme 346
Coacoachou, Baie 286
Cochons, Baie des 321
Cochons, Île aux 94
Coco, Anse à 269
Coco, Baie à 278
Coin-du-Banc 363
Colin, Anse à 345
Colombier 241
Commune de Berthier, Île de la 97
Commune, Île de la 125
Como 26
Comporté, Rivière 216
Concorde, Pont de la 72
Condé, Cap de 175
Contrecoeur 132
Contrecoeur, Îles de 132
Cook 293
Coopman 261
Coques, Anse aux 326
Corbeau, Cap du 323
Corbeaux, Cap aux 216
Cormier, Île 40
Cormorandière, La 401
Cormorans, Île des 291

Corneille, Île de la 192
Corneilles, Île aux 304
Corossol, Île du 258
Corps Mort, Le 399
Cortéréal 355
Costebelle 283
Côte à Morasse, Ruisseau de la 115
Côte à Pontage, Ruisseau de la 224
Côte à Terre Forte, Ruisseau de la 224
Côte-Sainte-Catherine 48
Coteau-du-Lac 31
Coteau-Landing 30
Coudres, Île aux 218
Couillons, Les 312
Course, Ruisseau de la 214
Courtemanche 278
Cousineau, Île 64
Couture, Rivière des 183
Couvée, Île de la 52
Cow, Île 35
Cox 376
Crans Rouges, Les 238
Crapaud, Anse du 334
Crapaud, Pointe à 235
Crémerie, Ruisseau de la 116
Croissant, Le 219
Croix, Montagne de la 215
Croix, Montagne de la 215
Croix, Pointe à la 249
Croix, Pointe de la 236
Croix, Ruisseau de la 115
Cugnet 268
Cuisy, Île 39

D

D'Amours, Île à 323
D'Amours, Îlets 315
D'Amours, Pointe des 315
D'Audhebourg 293
D'Autray 96
Dam, Chute de la 218
Danneau, Pointe à 177
Dansereau, Île 131
Dartmouth, Rivière 355
Dauphin, Cap du 396
Dauphine, Rivière 177
Dauphins, Lac des 72
David, Pont 20
De Grasse 259
De Lorimier 73
De Monts 249
Delisle, Rivière 31
Delorimier, Ruisseau 46
Delson 50
Demoiselle, Collines de la 400
Demoiselle, Île de la 297
Denis-Riverin 336
Denoue 344
Dequen, Îlets 258
Des Herbiers 282
Deschaillons, Île 134
Deschaillons-sur-Saint-Laurent 146
Deschambault 114
Deschambault, Pointe 118
Desjardins 183
Desjardins, Ruisseau 14
Deslauriers, Île 130
Desmarais, Île 131
Desrochers, Ruisseau 117
Désy-Sylvestre, Ruisseau 99
Deux Montagnes, Lac des 12
Deux Têtes, Île à 191
Deux-Montagnes 11
Deux-Montagnes 15
Devant l'Église, Île 133
Diable, Cap au 186
Diable, Cap au 216
Diable, Cap au 304
Diable, Île du 48
Diamant, Cap 158
Didier, Baie 240
Dollard-des-Ormeaux 80
Dollard-des-Ormeaux, Parc 9
Dombourg, Îlets 117
Dondaine, Île 32
Donnacona 116
Dorion 28
Dorval 66
Doucet, Anse à 321
Douglas 358

Douglastown 358
Dowker, Île 65
Dragon, Île au 132
Drapeau 381
Drucourt 283
Du Tremblay, Île 84
Duberger 162
Ducharme, Île 18
Duchesnay 340
Duchesneau 286
Dufournel 169
Dundee 36
Dupas, Île 98
Duplessis, Pont 107
Dupuis, Île 131
Durand, Île à 192
Duval 285
Duval, Île 133
Duvernay 86

E

East, Pointe chez 180
Écore, L' 210
Écureuils, Banc des 116
Église, Anse de l' 220
Église, Roche de l' 211
Émard 41
Émile, Pointe à 239
Enragé, Cap 322
Enragée, Pointe 277
Entrée, Île d' 401
Épinettes, Pointe aux 321
Escuminac 382
Espoir, Cap d' 368
Esquimaux, Baie des 296
Esquimaux, Pointe aux 272
Est, Cayes de l' 258
Est, Chenal de l' 281
Est, Île de l' 397
Etchemin, Rivière 182

F

Fabreville 88
Fabrique, Ruisseau de la 43
Fantôme, Chenal du 272
Fantôme, Île du 271
Farewell Cove 354
Faubourg-des-Tuyaux 177
Fausse Passe, Île de la 277
Fauvel 377
Fée, Montagne de la 215
Fée, Trou de la 224
Fénomène, Ruisseau 211
Fer à Cheval, Le 142
Ferme, Îlots de la 305
Ferme, Ruisseau de la 114
Ferme, Ruisseau de la 219
Fermiers, Île aux 127
Ferrée, Rivière 197
Ferry, Rivière 169
Ferry, Ruisseau 16
Firmin, Anse à 315
Firmin, Île à 272
Fitzpatrick 253
Flacon, Îlet au 318
Flétan, Ruisseau à 343
Fleurant 382
Foins, Pointe aux 101
Foins, Île aux 97
Fonderie 337
Fonds, Les 181
Fontenelle 355
Forestville 240
Forgeron, Île du 294
Forget, Pointe 81
Forillon, Presqu'île de 351
Fornel 263
Fort, Anse du 175
Fort, Île du 140
Fortin, Cap 216
Fortin, La 211
Foulon, Anse au 121
Fouquette, Rivière 306
Fox 348
Français, Anse aux 254
Francheville 104
Francs-Tireurs, Île des 40
Franquelin 248
Fraser, Chutes 216
Fréchette, Anse 183

Frédéric, Anse à 316
Frères, Île des 43
Friponne, Ruisseau de la 172

G

Gagnon, Cran à 241
Galibois, Îles 288
Galipeault, Pont 64
Gamache, Baie 276
Gascons-Ouest 374
Gaspé 356
Gaspé, Cap 351
Gaspésie, Parc de la 339
Gaspésie, Péninsule de la 328
Gaz, Pointe à 224
Gédéon-Ouimet, Pont 18
Genévriers, Île des 294
Génier, Pointe 39
Genièvre, Pointe au 372
Gentilly 145
Georges-Harvey, Ruisseau 219
Georges-Morneau, Pointe à 237
Gethsémani, Havre 286
Giffard 167
Gignac, Ruisseau 114
Gilles, Anse à 194
Gingras, Anse 149
Girard, Rivière à 311
Glaises, Ruisseau aux 104
Godbout 249
Godmanchester 38
Goélands, Cap aux 349
Gointon, Île 191
Goose, Île 35
Goudronnerie, Ruisseau de la 214
Gouffre, Rivière du 213
Goulettes, Les 251
Grâce, Île de 137
Graham, Pointe 25
Graisse, Rivière à la 23
Grand Caouis, Île du 254
Grand Écorchis, Le 348
Grand Fossé, Le 97
Grand Moulin, Rapides du 88
Grand Pisseux, Le 340
Grand Por, Le 225
Grand Ruisseau, Le 116
Grand-Étang 347
Grand-Fonds 225
Grand-Métis 329
Grande Anse, La 233
Grande Baie, La 14
Grande Basque, La 258
Grande Batture, La 219
Grande Débouche, La 96
Grande Décharge, La 126
Grande Échouerie, Plage de la 397
Grande Entrée, Île de la 398
Grande Hermine, Baie de la 281
Grande Île, La 127
Grande Île, La 269
Grande Passe, Île de la 293
Grande Pointe, Anse de la 277
Grande-Cascapédia 379
Grande-Grève 353
Grande-Île 43
Grande-Rivière 370
Grande-Vallée 345
Grandes Mares, Anse des 221
Grandes Mules, Pointe des 211
Grandes-Bergeronnes 234
Granite, Cap de 233
Grass, Îlet 35
Greenfield-Park 52
Greenly, Île 300
Grenadier, Île du 40
Grenier 254
Génier, Pointe 39
Gribane, Anse 210
Gridley, Cap 401
Grondines 113
Grondines, Pointe des 112
Grondines-Est 113
Grondines-Ouest 113
Gros Cacouna, Le 310
Gros Mécatina, Île du 291
Gros Pèlerin, Le 307
Gros Ruisseau, Le 223
Gros-Morne 343
Grosbois, Île 125

Groseilles, Anse des 251
Grosse Boule, La 258
Grosse Île, La 190
Grosse Île, La 397
Grosse Île, La 294
Grosse Romaine, La 270
Grosses-Roches 334
Grues, Île aux 101
Grues, Île aux 192
Guet, Île du 292

H

Ha! Ha!, Baie du 319
Ha! Ha!, Pointe des 307
Haldimand 358
Hamilton 377
Harengs, Anse aux 254
Harrington Harbour 289
Harrington, Anse 374
Harrington, Îles 289
Hâtée, Rivière 323
Hauterive 246
Havre Aubert, Île du 399
Havre aux Basques, Baie du 399
Havre aux Maisons, Île du 396
Havre de Mingan, Île du 267
Havre, Île du 273
Havre, Le 220
Havre, Le 251
Havre, Pointe du 72
Havre-Saint-Pierre 273
Haynes, Île 76
Hector-Champagne, Île 16
Herbée, Île 295
Hérons, Île aux 68
Hertel, Île 129
Hertel, Ruisseau 109
Heu, Pointe le 224
Hochelaga 73
Homard, Anse au 357
Homards, Baie des 254
Honguedo, Détroit d' 345
Honoré-Mercier, Pont 48
Hope-Town 376
Hôpital, Cap de l' 398
Houtlass, Île 142
Hudson 25
Hudson, Haut-fond d' 26
Hungry, Baie 41
Hunter, Anse 251

I

Iberville 237
Île aux Grues, Archipel de l' ou Montmagny, Archipel de 192
Île aux Grues, Baie de l' 101
Île aux Tourtes, Pont de l' 28
Île d'Orléans, Pont de l' 174
Île-à-Lafond 111
Île-Dorval 67
Îles-Laval 83
Îlet, L' 131
Îlets, Les 97
Îlets, Pointe des 138
Îlets-Jérémie 241
Îlette, L' 225
Indiens, Baie des 11
Innu, Île 280
Irlande 367
Iroquois, Pointe 303
Isle of Skye 36
Islet, Pointe de l' 220
Issoudun 147

J

Jaco-Hughes 333
Jacob, Rivière 215
Jacques-Cartier 115
Jacques Cartier, Détroit de 274
Jacques Cartier, Rivière 115
Jacques-Cartier, Baie de 294
Jacques-Cartier, Îlets 115
Jacques-Cartier, Mont 341
Jacques-Cartier, Pointe 356
Jacques-Cartier, Pont 54
Jambons, Pointe aux 256
Jardin, Le 232
Jaune, Île 35
Jean, Anse à 339
Jean-Larose, Rivière 173

Jean-Noël, Rivière 223
Jérémie, Îlets 242
Jersey Cove 350
Jésus, Île 83
Johan-Beetz 282
Joli, Mont 364
Jolie, Baie 105
Jolliet, Pointe 259
Joncas, Île 284
Joncs, Îlets des 138
Joncs, Rivière aux 145
Joseph-Pelletier, Anse à 196
Joseph-Ross, Anse à 235
Jules, Pointe des 24
Julien, Îlot 304
Julien, Ruisseau à 347
Jupiter, Rivière 276
Jureux, Ruisseau 223

K

Kahnawake, Réserve indienne de 47
Kamouraska 304
Kamouraska 197
Kamouraska, Îles de 304
Kécarpoui, Île de 292
Kégashka 285
Kempt, Chemin 386
Kirkland 66

L

L'Abattis 210
L'Abord-à-Plouffe 84
L'Ange-Gardien 169
L'Anse-à-Beaufils 368
L'Anse-à-Brillant 359
L'Anse-à-Fugère 349
L'Anse-à-la-Croix 333
L'Anse-à-Valleau 348
L'Anse-au-Griffon 349
L'Anse-aux-Cousins 355
L'Anse-McInnes 374
L'archipel montréalais 63
L'Assomption 94
L'Assomption 95
L'Échouerie 348
L'Étang-du-Nord 398
L'Isle-Verte 312
L'Islet 194
L'Islet-sur-Mer 194
La Baie 142
La Baleine 220
La Blagousse 217
La Butte 381
La Chevrotière, Rivière 113
La Côte-de-Beaupré 169
La Côte-de-Gaspé 345
La Durantaye, Pointe de 187
La Fresnière 13
La Gadelle 215
La Gorgendière 285
La Guerre, Rivière 38
La Haute-Côte-Nord 231
La Malbaie 224
La Martinière, Pointe de 185
La Martinique 399
La Martre 340
La Matapédia 387
La Miche 173
La Mitis 326
La Pérade 111
La Pocatière 197
La Potherie, Île de 107
La Prairie 51
La Prairie, Bassin de 51
La Rancelle, Route 351
La Richardière 312
La Richardière 283
La Romaine 286
La Saline 129
La Station-du-Coteau (Coteau-Station) 30
La Tabatière 292
La Terrière, Lac 217
La Trappe 13
La Vernière 398
La Visitation-de-Champlain 110
La Visitation-de-l'Île-Dupas 98
Labranche, Cap à 219
Labrecque, Pointe à 187
Labrie, Anse 187
Lac, Pointe du 105

Lac-au-Saumon 388
Lacaille, Pointe à 190
Lachenaie 21
Lachine 67
Lachine, Canal de 67
Lachine, Rapides de 67
Lafleur, Rivière 177
Lafontaine, Île 126
LaFontaine, Pont 19
Lafontaine-Houle, Ruisseau 99
Lairet, Rivière 160
Lajemmerais 123
Lakeshore 64
Lalande 285
Lalemant, Rapides 82
Lamothe, Ruisseau 116
Lamy, Île 144
Landais, Lac à 317
Landry, Île 139
Landry-Hénault, Ruisseau 99
Langevin, Ruisseau 103
Langue de Terre, La 143
Lanoraie 97
Lanoraie-d'Autray 97
Lard, Anse au 325
Large, Îlets du 125
Larochelle 143
LaSalle 67
Latour 241
Laurentides, Les 162
Laurentien, Quartier 119
Lauzon 184
Lauzon, Cap 114
Laval 83
Laval 144
Laval, Île 240
Laval, Rivière 170
Laval-des-Rapides 85
Laval-Ouest 88
Laval-sur-le-Lac 82
Lavallière, Baie 138
Lavaltrie 96
Lavaltrie, Île de 96
Laverdière 170
Laviolette, Pont 105
Le Bas-Richelieu 133
Le Caron, Pont 77
Le Gardeur 287
Le Haut-Saint-Laurent 34
Le Moyne, Chenal 72
Le Remous 225
Lebel, Île 95
Lebel, Ruisseau 102
Leclercville 146
Lecouvé, Île 293
Legardeur, Pont 94
Lemoyne 53
Leneuf 255
Lepage, Pont 20
Léry 45
Les Basques 313
Les Becquets 145
Les Boules 330
Les Buissons 246
Les Cèdres 32
Les Chenaux 210
Les Chutes-de-la-Chaudière 148
Les Éboulements 222
Les Écureuils 116
Les Escoumins 236
Les Grèves 134
Les Îlets 335
Les Méchins 335
Les Moulins 20
Les Saules 162
Les Trois-Ruisseaux 350
Leslie 396
Lessive, Ruisseau de la 219
Letellier 256
Lévis 184
Lévrard, Cap 145
Lévy, Pointe de 184
Liénard 287
Lièvres, Île aux 309
Light, Île à 140
Ligny-Saint-Flochel 370
Limoilou 161
Logan, Mont 338
Lombrette, Rivière 210

Longue Pointe, La 7
Longue Pointe, La 332
Longue-Pointe 74
Longue-Pointe-de-Mingan 264
Longueuil 54
Longueuil, Île 31
Lorette 118
Lorette, Rivière 119
Lorraine 19
Lotbinière 146
Lotbinière 147
Lottinville, Pointe 108
Louis-Bisson, Pont 80
Louise, Anse à la 350
Louise, Baie 101
Louise, Bassin 160
Louiseville 102
Louis-Hippolyte-Lafontaine, Pont-tunnel 55
Louison-Gignac, Ruisseau à 114
Loup, Petite rivière du 102
Loup, Rivière du 102
Loupe, Pointe à la 312
Loups Marins, Baie des 244
Loups Marins, Îles aux 196
Loups, Île aux 396
Lourdes, Pointe de 357
Lourdes-de-Blanc-Sablon 299
Loutre, Ruisseau à la 225
Loutres, Rivière aux 104
Luc, Pointe à 254

M

Madame, Île 177
Madeleine, Îles de la 395
Magpie 263
Maheu, Rivière 176
Mai, Île de 18
Mai, îles de 255
Maillard 211
Maillard, Cap 211
Mailloux, Pointe à 221
Maisonneuve 74
Malbaie 359
Malbaie, La 361
Malin, Cap 368
Maliotenam, Réserve indienne de 259
Manche-d'Épée 344
Mange-Lard, Anse au 226
Manicouagan 243
Manicouagan 245
Manitou 261
Mann Settlement 387
Mann 383
Manowin, Île 258
Maple-Grove 45
Maquereau, Pointe au 372
Maranda, Roche 176
Marchand, Île 37
Marcil 375
Mare, Rivière de la 213
Mare, Ruisseau de la 220
Margane 262
Margot, Anse à 186
Marguerite, Rivière 143
Maria 379
Mariannes, Îles 288
Marie, Île 131
Marie-Marthe, Pointe 250
Marie-Victorin, Route 124
Marmettes, Îles aux 291
Marsal 295
Marsolet, Rivière 172
Marsoui 340
Marteau, Cap 315
Marteau, Grosse île au 274
Marteau, Petite île au 275
Martin, Cap 214
Maskinongé 100
Maskinongé 100
Maskinongé, Baie de 100
Maskinongé, Rivière 100
Massacre, Île du 322
Masson, Pointe à 11
Masta, Île 127
Matane 330
Matane 331
Matapédia 386
Matchiatic, Île 288
Mathieu, Île 87
Mâts, Coulée des 226
Matte, Rivière à 116

Mauvais Pas, Ruisseau du 349
Médéric-Martin, Pont 79
Melocheville 43
Menin, Pointe à 195
Mercier, Anse à 318
Mercier, Anse 187
Mères, Anse des 101
Mères, Anse des 159
Mesnu, Arrière-fief de 176
Meunier, Ruisseau 173
Michaud, Montagne 320
Michel, Ruisseau 213
Michon, Île 284
Micocoulier, Réserve écologique du 30
Middle Bay 298
Midi, Montagne du 227
Migneron, Île 76
Miguasha, Pointe de 381
Mile-End 71
Milieu, Baie du 298
Mille Îles, Rivière des 86
Mille-Vaches, Baie de 238
Millette, Rivière 105
Millstream 387
Milnikek 387
Mine, Lac de la 214
Mingan 264
Mingan, Archipel de 264
Mingan, Baie de 265
Mingan, Chenal de 265
Mingan, Rivière 267
Minganie 261
Mirabel 17
Misère 218
Mission, Pointe de la 386
Mistanoque, Île 295
Mistassini, Pointe 248
Mitan, Île du 76
Mitan, Île du 97
Moine, Chenal du 137
Moisie 259
Molson, Baie des 249
Monk, Pointe 82
Mont Murray 225
Mont-Joli 390
Mont-Louis 342
Mont-Royal 70
Mont-Saint-Pierre 342
Montagne, La 400
Montbrun, Île 126
Montcalm 158
Montée du Moulin, Ruisseau de la 87
Montesson 290
Montesson, Île 144
Montmagny 188
Montmagny 189
Montmagny, Archipel de 192
Montmorency 168
Montmorency, Chute 168
Montréal 69
Montréal, Île de 64
Montréal, Port de 71
Montréal-Est 75
Moras, Île 142
Moreault, Pointe à 310
Morency, Grève 314
Morris, Île 18
Morts, Anse des 330
Morts, Islet aux 227
Morts, Pointe aux 252
Morts, Pointe aux 271
Mouille-Cul, Anse à 320
Moulin à Baude, Baie du 233
Moulin à Vent, Pointe du 71
Moulin, Anse du 187
Moulin, Bassin du 212
Moulin, Île du 76
Moulin, Pointe au 140
Moulin, Pointe du 63
Moulin, Pointe du 237
Moulin, Rapides du 21
Moulin, Rivière du 112
Moulin, Rivière du 176
Moulin, Rivière du 145
Moulin, Ruisseau du 180
Moulins, Île des 21
Mousseau, Île 96
Mouton, Île au 37
Moutons, Batture aux 219
Moutons, Île aux 128

Moutons, Montagne des 318
Mud Pie, Île 68
Muraille, La 364
Murailles, Les 316
Musquaro 285

N
Nabisipi, Rivière 283
Napoléon-Bellemare, Ruisseau 103
Natashquan 284
Naufrage, Anse au 341
Nétagamiou, Îles 289
Nétagamiou, Rivière 289
Neufchâtel 162
Neuville 117
New Liverpool 182
New-Carlisle 376
New-Richmond 378
Newport 372
Niapiskau, Île 271
Nicolet 142
Nicolet-Yamaska 138
Nique, Le 227
Nitro 43
Nobert, Île 111
Noire, Pointe 235
Noire, Rivière 226
Norbert, Anse à 241
Nord-Est, Récif du 321
Nord-Ouest, Bras du 212
Nord-Ouest, Récif du 320
Notre-Dame, Île 72
Notre-Dame, Monts 329
Notre-Dame, Ruisseau 130
Notre-Dame-du-Portage 307
Nouvelle, Rivière 375
Nouvelle, Rivière 381
Noyés, Anse des 251
Nue de Mingan, Île 266

O
Oak Bay 383
Odanak, Réserve indienne d' 141
Oeufs, Île aux 253
Oeufs, Île aux 399
Ogden, Île 107
Oies, Île aux 193
Oies, Pointe aux 189
Oignons, Pointe aux 180
Oiseaux, Rocher aux 397
Oka 12
Old Fort 296
Old Harry 398
Onésime, Ruisseau chez 214
Orignal, Cap à l' 319
Orignaux, Montagne des 217
Orignaux, Pointe aux 303
Orléans, Île d' 174
Orme, Anse à l' 81
Ormes, Pointe des 105
Ormière, Rivière l' 100
Otis, Anse à 235
Ouapitagone du Large, Îles de 287
Ouest, Récif de l' 321
Ouines, Baie des 101
Ours, Cap à l' 344
Outaouais, Rivière des 9
Outardes, Lac aux 143
Outremont 71

P
Pabok 359
Pabos 371
Pain de Sucre, Le 168
Paix, Îles de la 46
Pakuauashau, Baie 270
Panard, Pointe 354
Papinachois 243
Papineau, Pont 78
Papineau, Ruisseau 84
Parent, Banc 276
Parsons, Pointe 26
Pashashibou, Baie 283
Paspébiac 376
Patience, Île 191
Paton, Île 84
Patte de Lièvre, Île 239
Paul-Nadeau, Île 294
Paul-Sauvé, Parc 13
Pays Brûlé, Ruisseau du 126

Pêche-du-Curé, La 232
Pêches à Marsouins, Batture des 220
Pednaud, Ruisseau 225
Pelées, Collines 396
Pèlerin du Milieu, Le 307
Pèlerins, Les 306
Penchées, Îles 237
Penin, Rivière 183
Penouille 354
Pépin, Ruisseau 109
Percé 363
Percé 365
Percé, Quai 223
Percé, Rocher 366
Percés, Îlets 138
Perche, Pointe à la 249
Perdrix, Rivière des 190
Père-Hervieux, Grotte du 224
Père-Hilaire, Décharge du 102
Pères, Ruisseau des 111
Périer, Ruisseau 15
Perroquets, Île aux 299
Perroquets, Îles aux 266
Perrot, Île 63
Perry, Île 78
Persil, Anse au 309
Petit Bois, Ruisseau 101
Petit Caouis, Île du 254
Petit Mécatina, Île du 290
Petit Mécatina, Rivière du 290
Petit Pré, Rivière du 169
Petit Sault, Rivière du 312
Petit Sault, Ruisseau du 172
Petit, Anse à 175
Petit-Cap 172
Petit-Cap 348
Petit-Claude, Le 212
Petit-Gaspé 353
Petit-Mai 252
Petite Basque, La 258
Petite Boule, La 258
Petite Colonie, Île de la 133
Petite Commune, La 140
Petite Décharge, La 100
Petite Malbaie, La 222
Petite Rivière, La 369
Petite Romaine, La 271
Petite-Ferme 172
Petite-France 370
Petite-Gaspésie, La 194
Petite-Romaine 237
Petite-Vallée 345
Peuvret 286
Phélypeaux 298
Piailleur, Cap 298
Picard, Havre à 255
Pichette, Ruisseau 100
Pied de Saint-Roch, Caillou du 175
Pierre, Île à la 94
Pierre, Pont de 180
Pierre-Jean, Anse à 195
Pierre-Jean, Anse à 315
Pierre-Laporte, Pont 151
Pierrefonds 80
Pierreville 141
Pierrot, Île 141
Pigeon, Île 297
Pike, Ruisseau 36
Piliers, Les 195
Pilotes, Anse aux 233
Pilotes, Anse des 321
Pinard, Île à 125
Pincourt 63
Ploché, Le 211
Piquet, Pointe à 234
Place-Royale 159
Placide-Vigneau, Baie 274
Plage-Maurice 147
Plage-Roger 15
Plage-Saint-François 40
Plaisance, Baie de 399
Plate, Île 138
Plate, Île 361
Plate, Pointe 225
Platon, Le 222
Platon, Pointe au 147
Plongeurs, Baie des 240
Plum, Île 35
Pointe aux Morts, Île de la 271
Pointe aux Trembles, Battures de la 117

Pointe-à-la-Croix 383
Pointe-à-la-Frégate 345
Pointe-à-la-Garde 382
Pointe-à-Maurier 288
Pointe-à-Poulin 251
Pointe-au-Boisvert 239
Pointe-au-Goémon 338
Pointe-au-Père 325
Pointe-au-Pic 223
Pointe-aux-Anglais 253
Pointe-aux-Outardes 245
Pointe-aux-Trembles 75
Pointe-aux-Trembles 117
Pointe-aux-Trembles-Ouest 116
Pointe-Calumet 14
Pointe-Claire 66
Pointe-des-Monts 250
Pointe-du-Lac 105
Pointe-Fraser 36
Pointe-Jaune 348
Pointe-Lebel 246
Pointe-Leblanc 36
Pointe-Navarre 355
Pointe-Noire 256
Pointe-Parent 285
Pointe-Saint-Pierre 360
Pointue, La 212
Pommes, Île aux 312
Pommiers, Anse aux 212
Pont-Viau 85
Pontchartrain 296
Porc-Pic 317
Port-au-Persil 226
Port-au-Saumon 226
Port-aux-Quilles 226
Port-Cartier 255
Port-Daniel 374
Port-Lewis 39
Port-Menier 276
Portelance, Pointe à 24
Portneuf 112
Portneuf 114
Portneuf, Rivière 115
Poste, Pointe du 257
Pot à l'Eau-de-Vie, Îles du 308
Pot au Beurre, Rivière 181
Poux, Pointe aux 401
Prairie, Baie de la 218
Prairie, Pointe de la 219
Prairies, Rivière des 75
Prairies, Ruisseau des 190
Préfontaine-Prévost, Pont 20
Prêtres, Pointe aux 172
Prêtres, Route des 176
Prével 359
Providence, Île de la 305
Prunes, Île aux 132
Puffin, Baie 278
Puiseaux, Pointe à 120

Q

Quarry, Île 269
Québec 157
Québec, Arrondissement historique de 158
Québec, Pont de 151
Quesnel, Baie 24
Queylus 172
Quinchien, Rivière 28
Ragominaires, Île aux 129
Ragueneau 244
Raide, Cap 212
Raisins, Île aux 137
Raoul-Blanchard, Mont 209
Raquette, Rivière à la 25
Rasade Nord-Est, Île et Rasade Sud-Ouest, Île 305, 316
Rats, Île aux 133
Red Mill 108
Régates, Lac des 72
Renaud, Rivière à 213
Renommée, Pointe à la 347
Renouf, Rivière 314
Repentigny 95
Rets, Cap aux 216
Rhodes, Anse 184
Richelieu, Rivière 135
Rigaud 25
Rigaud, Rivière 24
Rimouski 324
Rimouski-Neigette 316

Rioux, Grève 314
Rioux, Pointe à 321
Ristigouche 385
Rita, Île 24
Rive-Sud, Canal de la 48
Rivière-à-Claude 341
Rivière-à-la-Chaloupe 262
Rivière-au-Renard 349
Rivière-au-Tonnerre 263
Rivière-aux-Graines 262
Rivière-Beaudette 29
Rivière-Brochu 256
Rivière-des-Prairies 77
Rivière-des-Roches 209
Rivière-du-Loup 307
Rivière-du-Loup 308
Rivière-Éperlan 239
Rivière-Ouelle 303
Rivière-Pentecôte 253
Rivière-Pigou 260
Rivière-Saint-Jean 263
Rivière-Saint-Paul 296
Rivière-Sainte-Marguerite-en-Bas 256
Roadstead, Pointe 253
Robillard, Presqu'île 10
Robinet, Îles 95
Rocamadour 263
Roche Pleureuse, La 221
Rochemonteix 260
Rochers, Baie des 226
Roches Perdues, Les 221
Roches, Pointe des 222
Roches, Rivière des 117
Roches, Ruisseau des 75
Rochette 223
Rocque-Brune 26
Rogne, Anse à La 347
Romieu 336
Ronde, Île 95
Ronde, Île 131
Ronde, Île 192
Rose Bridge 355
Rosemère 19
Rosemont 74
Ross, Anse 149
Rouge, Cap 360
Rouge, Île 228
Rouge, Pointe 232
Rouge, Pointe 188
Rouge, Rivière 220
Rouge, Ruisseau 221
Rouges, Cayes 253
Rousse, Ruisseau 14
Roussillon 45
Roussin, Île 82
Routhierville 387
Roxboro 80
Royal, Mont 70
Royer 252
Ruau, Île au 178
Ruisseau-à-Patate 339
Ruisseau-à-Rebours 341
Ruisseau-à-Sem 334
Ruisseau-des-Olives 342
Ruisseau-Leblanc 378
Ruisseau-Vert 244

S

Sables, Rivière aux 104
Sabrevois, Rivière 124
Saguenay, Rivière 228
Saint-Agricole 389
Saint-André 305
Saint-André-Est 10
Saint-Anicet 38
Saint-Antoine, Lac 222
Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues 190
Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup 103
Saint-Antoine-de-Lavaltrie 96
Saint-Antoine-de-Tilly 148
Saint-Antoine-Lavaltrie, Ruisseau 96
Saint-Aubin 212
Saint-Augustin 117
Saint-Augustin 293
Saint-Augustin, Grande anse 250
Saint-Augustin, Lac 118
Saint-Augustin-de-Desmaures 118
Saint-Barnabé, Île 324
Saint-Bernard, Île 46
Saint-Bernard-de-l'Île-aux-Coudres 218

Saint-Charles, Anse 186
Saint-Charles, Baie de 278
Saint-Charles, Havre 278
Saint-Charles, Île 278
Saint-Charles, Pointe 68
Saint-Charles, Rivière 43
Saint-Charles, Rivière 129
Saint-Charles, Rivière 160
Saint-Charles, Ruisseau 104
Saint-Charles-des-Grondines 113
Saint-Christophe, Île 108
Saint-Constant 50
Saint-David-de-l'Auberivière 183
Saint-Denis 303
Saint-Denis 332
Saint-Éloi 312
Saint-Eugène, Presqu'île 105
Saint-Eustache 15
Saint-Fabien 317
Saint-Ferréol-les-Neiges 173
Saint-Fidèle-de-Mont-Murray 225
Saint-Firmin 227
Saint-François 86
Saint-François 178
Saint-François, Baie 138
Saint-François, Lac 37
Saint-François, Petite rivière 210
Saint-François, Rivière 139
Saint-François-du-Lac 141
Saint-François-Xavier-de-Batiscan 110
Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière 210
Saint-Georges, Anse 352
Saint-Georges-de-Cacouna 309
Saint-Georges-de-Malbaie 360
Saint-Gilles, Pointe 246
Saint-Godefroi 375
Saint-Grégoire 143
Saint-Henri 68
Saint-Hilarion 215
Saint-Ignace, Chenal 112
Saint-Ignace, Île 137
Saint-Irénée 223
Saint-Irénée-les-Bains 223
Saint-Isidore-de-Gaspé 370
Saint-Jacques-de-Parisville 146
Saint-Jean 177
Saint-Jean, Île 125
Saint-Jean, Île 140
Saint-Jean, Rivière 96
Saint-Jean, Rivière 358
Saint-Jean-de-Boischatel 169
Saint-Jean-de-Cherbourg 333
Saint-Jean-de-Dieu 75
Saint-Jean-Port-Joli 195
Saint-Joachim 171
Saint-Joachim, Lac 209
Saint-Joachim-de-Tourelle 339
Saint-Joseph, Île 108
Saint-Joseph, Île 140
Saint-Joseph, Mont 380
Saint-Joseph, Rivière 97
Saint-Joseph-de-la-Rive 218
Saint-Joseph-de-Lanoraie 97
Saint-Joseph-de-Lepage 389
Saint-Joseph-de-Maskinongé 101
Saint-Joseph-du-Lac 13
Saint-Jules 379
Saint-Lambert 53
Saint-Laurent 79
Saint-Laurent 176
Saint-Laurent, Fleuve 33
Saint-Laurent, Golfe du 337
Saint-Laurent, Île 94
Saint-Lazare 26
Saint-Léandre 331
Saint-Léonard 77
Saint-Louis, Canal 41
Saint-Louis, Lac 65
Saint-Louis, Pointe 39
Saint-Louis-de-Gonzague 41
Saint-Louis-de-l'Isle-aux-Coudres 220
Saint-Majorique 355
Saint-Malo 161
Saint-Martin 84
Saint-Maurice, Rivière 106
Saint-Michel 187
Saint-Michel, Anse 120
Saint-Michel, Cap 130
Saint-Moïse 389
Saint-Nicolas 148

Saint-Nicolas, Bras 190
Saint-Nicolas, Cap 249
Saint-Olaf, Récif 258
Saint-Omer 380
Saint-Onge, Baie 237
Saint-Ours 133
Saint-Ours, Île 134
Saint-Ours, Pointe 134
Saint-Pancrace, Pointe 247
Saint-Patrice, Île 127
Saint-Patrice, Trou 176
Saint-Paul-du-Nord 238
Saint-Paulin-Dalibaire 336
Saint-Pierre 181
Saint-Pierre, Île 137
Saint-Pierre, Lac 104
Saint-Placide 11
Saint-Polycarpe 30
Saint-Quentin, Île 107
Saint-Régis, Île 34
Saint-Régis, Réserve indienne de 35
Saint-Régis, Rivière 49
Saint-Roch 160
Saint-Roch-des-Aulnaies 196
Saint-Romuald 182
Saint-Sauveur 161
Saint-Siméon 226
Saint-Siméon 377
Saint-Simon 315
Saint-Stanislas-de-Kostka 41
Saint-Sulpice 96
Saint-Sulpice, Cap 78
Saint-Thomas-de-Cherbourg 335
Saint-Timothée 43
Saint-Tite-des-Caps 210
Saint-Ulric 331
Saint-Vallier 188
Saint-Vincent 289
Saint-Vincent-de-Paul 86
Saint-Yvon 346
Saint-Zotique 29
Sainte-Agnès 215
Sainte-Angèle-de-Mérici 389
Sainte-Anne, Anse 197
Sainte-Anne, Mont 173
Sainte-Anne, Mont 366
Sainte-Anne, Rivière 111
Sainte-Anne, Rivière 171
Sainte-Anne-d'Yamachiche 104
Sainte-Anne-de-Beaupré 171
Sainte-Anne-de-Bellevue 65
Sainte-Anne-de-la-Pérade 112
Sainte-Anne-de-Portneuf 239
Sainte-Anne-de-Sorel 137
Sainte-Anne-des-Monts 338
Sainte-Barbe 40
Sainte-Catherine 48
Sainte-Catherine, Baie 227
Sainte-Cécile-de-Lévrard 145
Sainte-Croix 147
Sainte-Emmélie 146
Sainte-Famille 180
Sainte-Félicité 333
Sainte-Flavie 329
Sainte-Florence 387
Sainte-Foy 119
Sainte-Geneviève 80
Sainte-Geneviève, Île 281
Sainte-Geneviève, Petite île 281
Sainte-Geneviève-de-Berthier 99
Sainte-Hélène, Île 72
Sainte-Luce 326
Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine 344
Sainte-Marguerite, Île 125
Sainte-Marguerite, Île 191
Sainte-Marguerite, Ruisseau 105
Sainte-Marie, Courant 73
Sainte-Marie, Îles 288
Sainte-Marthe-du-Cap-de-la-Madeleine 108
Sainte-Marthe-sur-le-Lac 15
Sainte-Pétronille 174
Sainte-Rose 87
Sainte-Scholastique 17
Sainte-Thérèse 19
Sainte-Thérèse, Île 128
Sainte-Thérèse-de-Gaspé 369
Sakatouche, Île 141
Salaberry, Île de 42
Salaberry-de-Valleyfield 42
Salé, Petit lac 237

Salmon Bay 297
Sarrison, Pointe 187
Sandy Beach 358
Sandy Hook, Dune 401
Santerre, Pointe à 323
Sarosto 185
Sarrazin, Ruisseau 99
Sasabaskin, Île 142
Sault à la Puce, Rivière du 170
Sault à Mouton, Ruisseau du 222
Sault aux Cochons, Rivière du 239
Sault-au-Mouton 238
Sault-au-Récollet 77
Saumon, Baie au 297
Saumons, Rivière aux 36
Sauvage, Pointe 233
Sauvages, Anse aux 352
Sauvages, Pointe des 379
Savane, La 221
Saveuse, Île 32
Savoie, Ruisseau 99
Savon, Chute à 218
Sayabec 389
Scie, Rivière à la 183
Seal Cove 359
Seal, Rocher 353
Séguin, Pointe 23
Seigneur, Île au 49
Seigneuriale, Pointe 40
Seigneurs, Baie des 10
Sellarsville 386
Senneville 81
Sept Chutes, Les 209
Sept Îles, Archipel des 257
Sept-Îles 257
Sept-Rivières 252
Sergerie, Montagne De La 319
Serpent, Anse du 227
Serpents, Rivière aux 12
Settrington 215
Sheldrake 262
Shigawake 375
Sillery 120
Simon, Pointe à 220
Simon, Ruisseau chez 217
Snigole, Rivière 215
Soeurs, Île des 43
Soeurs, Île des 68
Solitaire, Lac 400
Solomon 400
Somerville, Plage 37
Sorel 136
Sottise, Île la 191
Soulanges, Canal de 30
Source, La 219
Spar-Mica 283
Steamship, Pointe 251
Sternes, Île aux 105
Sud, Rivière du 189
Sud-Est, Récif du 321
Sud-Ouest, Rivière du 321
Sugar Bush, Île 36
Sunny Bank 357
Sydenham 347

T

Table, Anse de la 250
Tadoussac 231
Tailhandier, Grandes battures 125
Tardif, Chenal 141
Tartigou, Rivière 331
Taschereau 342
Tekakwitha, Île 47
Ternet 270
Terre-Noire, La 38
Terrebonne 20
Terrebonne, Chenal 132
Tête à la Baleine, Île de la 291
Tête au Chien, Cap de la 226
Tête-à-la-Baleine 290
Tétreaultville 75
Thérèse-Casgrain, Mont 225
Thérèse-De Blainville 17
Thibeault, Ruisseau 117
Thivierge, Ruisseau 189
Thomas, Anse à 251
Torons, Décharge des 139
Tortue, Rivière de la 49
Tortueux, Grand ruisseau 96
Tourelles, Les 212

Tourlognon 217
Tourmente, Cap 173
Tourte Blanche, Île 125
Tourtes, Îles aux 27
Touzel 262
Tracy 134
Trait-Carré 349
Trèfles, Anse aux 186
Trésors, Île aux 94
Trilobites, Baie des 277
Trois Collines, Île aux 291
Trois Saults, Les 169
Trois Soeurs, Les 364
Trois-Pistoles 313
Trois-Rivières 106
Trois-Rivières-Ouest 105
Trois-Saumons 195
Trou-à-Balle, Le 381
Truie, Île à la 128
Turcotte, Île 88

V

Vaches, Île aux 98
Vaches, Île aux 127
Vachon, Pont 17
Val-Brillant 388
Val-d'Espoir 369
Valdor, Île 109
Valois, Baie de 66
Valois, Pointe à 29
Varech, Anse au 233
Varennes 126
Varennes, Îles de 127
Vases, Rivières des 310
Vassal, Île 39
Vaudreuil 28
Vaudreuil-Soulanges 23
Vauréal, Rivière 277
Veau, Île au 127
Vent, Butte du 399
Verchères 130
Verchères, Îles de 130
Verdun 68
Verte, Anse 179
Verte, Île 311
Verte, Pointe 189
Vertefeuille, Ruisseau 99
Viau, Pont 78
Victoria, Anse 120
Victoria, Pont 53
Vieille, La 352
Vieux Moulin, Anse du 148
Vieux Moulin, Rivière du 189
Vieux-Fort 296
Village, Anse du 186
Ville-Guay 185
Villemomble, Île 32
Vimont 85
Vincelotte, Rivière 194
Vincennes, Anse de 185
Vire-Crêpe, Coteau 149
Vital, Pointe à 227
Viviry, Rivière 26

W

Wakeham 357
West Island 64
Westmount 69
Windsor, Anse 183

Y

Yamachiche 103
Yamachiche, Petite rivière 103
Yamachiche, Pointe 103
Yamachiche, Rivière 104
Yamaska, Rivière 138
York, Rivière 357

Z

Zim-Canotte, Ruisseau chez 214